CHRONIQUE

DE

MICHEL LE SYRIEN

IMP. ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, ANGERS.

CHRONIQUE

DE

MICHEL LE SYRIEN

PATRIARCHE JACOBITE D'ANTIOCHE

(1166-1199)

Éditée pour la première fois et traduite en français

PAR

J.-B. CHABOT

Ouvrage publié avec l'encouragement et sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

TOME II

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1901

LIVRE VIII

En appelant a notre aide le Christ Notre-Seigneur qui a entrepris d'accomplir la loi du huitième jour et viendra le huitième (jour) renouveler toute chose[1], nous commençons le Huitième Livre qui commence au début du règne d'Arcadius et d'Honorius, empereurs des Romains, et de Yezdegerd, fils de Šabhour, (roi) des Perses.

[CHAPITRE I[er]]. — *Dans le chapitre premier se trouve l'histoire de Mar Jean Chrysostome.*

En l'an 708 des Grecs*, commencèrent à régner dans l'empire des Romains, en 41[e] lieu, Arcadius et Honorius, fils de Theodosius [**164**] qui, avant sa mort, les avait associés à l'empire. En mourant, il leur laissa l'empire à tous les deux. Arcadius régnait à Constantinople et sur l'Orient; et Honorius, âgé de neuf ans, à Rome.

Arcadius bâtit le grand[2] ἔμβολον qui est devant le prétoire, et il érigea le ξηρόλοφον[3]. Il bâtit aussi Arcadiopolis, qui est en Thrace.

Eudoxia[4], sa femme, érigea une statue d'argent dans le voisinage de Sainte-Irène[5].

Gaïna se révolta contre l'empereur Arcadius; le tyran ayant engagé le combat fut vaincu et mis à mort, sous le consulat de Stilichon[6] et d'Aurelianus[7].

A Qârkîda[8] l'empereur Arcadius étant entré dans le temple pour prier, beaucoup de gens s'étaient rassemblés pour le voir. Après avoir prié dans le temple de saint Acacius, il sortit, et tout le peuple avec lui, de manière qu'il ne restait pas dans le temple un seul homme de toutes ces foules : alors le temple entier s'écroula subitement, et chacun crut que le peuple avait été sauvé par la prière de l'empereur. — Il pratiquait des œuvres admirables de justice, et possédait de nombreuses vertus : au point que sous la pourpre et sous le manteau royal, il enveloppait son corps d'une chemise de crin; car il aimait la vie monastique.

---

* Note marginale : *Cette année est l'an 5902 depuis Adam; l'an 392 depuis Notre Seigneur; 708 selon le comput (des Grecs).*

1. Ces expressions se rapportent aux idées mystiques des Syriens. — 2. Lire : ܪܒܐ. — 3. *Sic* les noms sont p.-ê. pris à l'accusatif. Sur la colonne d'Arcadius, cf. Legrand et Th. Reinach, *Descr. de l'église des SS. Apôtres de CP.*, p. 47 et suiv. — 4. Cf. Socrate, VI, xviii. — 5. *Sic* ms.; Socr. : Σοφία. — 6. Ms. : *Estilinos*. — 7. Jacob. Edess., ad ann. 76. — 8. Ce mot syriaque est celui qui désigne la ville de Carthage. Il faut probablement corriger : ܩܪܘܝܐ = Καρύα, d'après Socr., VI, xxiii, d'où est tiré le récit.

Quand le tyran Gaïna se révolta, il s'empara de lui, et ne le tua point. — Il se révolta de nouveau : les Barbares qui l'accompagnaient voulurent piller [165] l'argent qu'on changeait dans les boutiques, mais ils le ne purent. Ils jetèrent le feu dans la ville pendant la nuit. Des anges apparurent sous l'aspect de soldats, ayant l'empereur au milieu d'eux. [Gaïna envoya d'autres Barbares pendant les autres][1] nuits : ils eurent la même vision et s'enfuirent. La nuit suivante Gaïna vint lui-même avec eux, il vit la même chose et prit la fuite. Il s'en alla en Orient et rassembla une armée. Les Barbares n'ayant point trouvé de navires firent des radeaux et de petites barques[2] et se mirent à passer[3]. Mais les navires des Romains les atteignirent : car le vent d'ouest souffla et les navires des Romains avançaient facilement, tandis que les Barbares et leurs chevaux faisaient naufrage.

Gaïna[4] fut atteint et mis à mort par l'armée des Romains[5].

Après cela, les Huns passèrent le fleuve Ister[6]; ils pillèrent et dévastèrent les villes du pays de Thrace. Par la prière de l'empereur Arcadius, une grêle tomba sur eux et tua la plupart d'entre eux : le reste prit la fuite[7].

Après cela Arcadius mourut, laissant comme empereur son fils Theodosius le Jeune, enfant âgé de huit ans.

Honorius n'avait point de fils. Comme il ne leur restait que cet (enfant), on craignit pour lui qu'on ne lui tendît des embûches. C'est pourquoi Arcadius fit un testament dans lequel il écrivit : qu'il faisait le roi des Perses curateur de son fils et de ses affaires. Yezdegerd accepta le testament et s'occupa très soigneusement de Theodosius; et pour ce motif, les Romains jouirent d'une paix profonde. Yezdegerd envoya comme précepteur à Theodosius un homme éloquent appelé Antiochus, et écrivit à tout le sénat en ces termes : « Arcadius est mort; il m'a laissé comme curateur de ses affaires. Si vous tendez des embûches à Theodosius, nous vous ferons une guerre sans trêve. » — Theodosius et sa sœur Pulcheria[8] étaient élevés près de leur oncle Honorius.

Le christianisme croissait parmi les Perses; surtout parce que Marouta de Maipherqaṭ servait d'intermédiaire entre eux[9]. — *Ce chapitre est aussi fini.*

En ce temps-là, en Palestine, dans le village d'Emmaüs, naquit un enfant qui depuis le nombril et au-dessus

Au commencement du règne d'Honorius, le 38e évêque de Rome fut Innocent[i]us[10], pendant 16 ans.

---

1. La phrase, mutilée dans le texte, est à restituer d'après Socrate, VI, vi. — 2. Lire : ܣܟܕܝܐ, σχεδία. — 3. Le détroit de Chersonèse. — 4. Ms. : *Gaînos*. — 5. Socr., VI, vi. — 6. Ms. : *Istros*. — 7. Theodoret, V, xxxvii. — 8. Ms. : *Pulichria* ; et ainsi habituellement. — 9. Entre les Romains et les Perses. Socr., VII, viii.

10. Socr., VII, ix ; Theod., V, xxiii.

était partagé en deux poitrines [**164**] et deux têtes; quand l'un mangeait, l'autre ne mangeait pas; quand l'un dormait, l'autre était éveillé. Parfois ils jouaient l'un avec l'autre; ils pleuraient, se réjouissaient; [au bout de] deux ans l'un mourut, et après quatre jours l'autre mourut aussi.

En cette année, les Huns envahirent le territoire des Romains, au mois de tamouz (juillet). Ils pillèrent et dévastèrent toute la Syrie et la Cappadoce[1].

Alors florissait Theodorus de Mopsueste de Cilicie, qui interpréta les livres de l'Église[2].

[*Extrait*] *du Livre VI de Socrate* : « Nous commençons (à écrire) ce qui se passa de nos jours, (craignant) que les choses que nous écrirons ne plaisent pas; car, selon le proverbe, « la vérité est vexante pour plusieurs ». Peut-être aussi les zélés qui sont dans l'Église nous blâmeront de ne pas appeler les évêques « amis de Dieu », ni les empereurs « divins » et « majestés ». J'ai la preuve dans les livres que, chez les anciens, l'esclave avait coutume d'appeler son maître par son nom[3]. »

A cette époque, les Novatiens avaient à Constantinople un évêque éloquent, doué d'une aptitude naturelle pour la rhétorique; il s'appelait Sisinnius[4]. Il était blâmé de ceux qui le voyaient

[Alors] brillaient par la parole [**164**] et par les œuvres Epiphanius de Cypre, Acacius d'Alep, Antiochus de 'Akko, Severianus de Gabala, et aussi Marouta de Maipherqaṭ qui fut envoyé comme ambassadeur près de Yezdegerd, roi des Perses[5]. Là, de grands prodiges furent opérés par ses mains, comme le montre le livre des *Histoires des martyrs orientaux*[6].

Histoire de Jean[7]. — Après la mort de Nectarius de Constantinople, il y eut une discussion au sujet de l'évêque. Theophilus d'Alexandrie voulait ordonner Isidorus, son prêtre, pour le motif que voici : Tandis que l'empereur luttait contre les tyrans[8], Theophilus envoya Isidorus avec des présents et des lettres et lui prescrivit de les offrir au vainqueur; mais le notaire d'Isidorus prit les lettres et s'enfuit. Theophilus était rempli de crainte, et s'efforçait de faire ordonner Isidorus afin que celui-ci lui gardât le secret; mais l'empereur Arcadius et les évêques envoyèrent à Antioche chercher le célèbre Jean[9].

Celui-ci était originaire d'Antioche; son père s'appelait Secundus, et sa mère, Anthusa : c'est cette Poplia (?) dont il est écrit qu'elle fit profession dans un monastère et instruisait les vierges. Ce grand Jean fut célèbre dès sa jeunesse; il fut instruit dans les

---

1. *Chr. edess.*, n° XL; cf. LAND, *Anecd. syr.*, I, 8. — 2. *Chron. edess.*, n° XLVI; JAC. EDESS., ad ann. 78; cf. SOCR., VI, III; THEOD., V, XL. — 3. SOCR., VI, *Proemion*. — 4. Ms. : *Sisînos*; JAC. EDESS., ad. ann. 72.

5. SOCR., VII, VIII. — 6. Les Syriens lui attribuent la rédaction d'une Histoire des martyrs de la persécution de Sapor. Cf. DUVAL, *La littér. syriaque*, p. 132; voir aussi O. BRAUN, *De S. Nicaena Synodo*, p. 1 sqq. — 7. Résumée de Socrate et de Théodoret. — 8. Contre Maximus. — 9. SOCR., VI, II.

parce qu'il était continuellement vêtu de blanc. Il répondit : « Où est-il écrit que nous devions nous vêtir de noir ? Salomon m'a donné ce conseil, en disant : « Que tes vêtements soient blancs[1] » ; et Notre-Seigneur est apparu à ses Apôtres, sur le mont Thabor, vêtu de blanc[2]. » — Jean, évêque de la ville, dit un jour à Sisinnius[3] : [165] « Il n'est pas possible qu'il y ait deux évêques pour une seule ville. » Sisinnius répondit : « Aussi n'en a-t-elle pas deux. » Jean offensé reprit : « Vois, comment tu veux être seul évêque ! » Il répondit : « Pour toi seul je ne suis pas évêque, ni toi pour les autres. » Jean lui dit : « Je ferai en sorte que tu ne prêches pas. » Il répondit : « Et moi je te donnerai une récompense pour m'avoir épargné ce labeur[4]. » — *Fin.*

sciences profanes près du sophiste Libanius ; et il écouta les leçons du philophe Andragathius[5].

Il était sur le point d'être compté parmi les avocats[6], quand, considérant en lui-même l'iniquité [165] des tribunaux, il y renonça et commença à lire les livres de l'Église. Il était assidu à l'église. Theodorus de Mopsueste étudiait avec lui, ainsi que Maxim[in]us de Séleucie et Diodorus de Tarse, qui à cette époque étaient moines, et venaient fréquemment le trouver[7]. Cet élu, Jean, à l'âge de 18 ans, entra dans un monastère. Diodorus et Carterius[8] lui enseignaient les Écritures. Il jouit de la familiarité du grand Basilius de Césarée. A l'âge de 21 ans il fut fait lecteur par Zénon de Jérusalem ; et il composa des traités contre les Juifs et contre les συνεισακτοί[9].

Il s'en alla dans la montagne près d'un célèbre vieillard et apprit de lui à combattre les démons, pendant quatre ans. Il s'enferma pour se livrer à l'ascétisme, pendant deux ans. Étant tombé malade, il rentra dans la ville. Meletius[10] le fit diacre à l'âge de 27 ans, et il composa un livre sur le Sacerdoce. Ensuite Evagrius, qui succéda à Paulinus[11], le fit prêtre. Alors il composa le commentaire de l'Évangile et de l'Apôtre[12], à l'âge de 28 ans. Il était acerbe dans son zèle pour la continence, et la colère l'emportait chez lui sur la modération[13] ; confiant dans ses œuvres, il était imprévoyant de l'avenir ; il était facile dans sa simplicité ; il se servait sans scrupule d'un langage incisif, et s'appliquait, en enseignant, à être utile à ses auditeurs ; il paraissait arrogant à ceux qui ne le connaissaient pas[14].

A l'âge de 50 ans, il devint évêque de Constantinople. Dès qu'il prit le gouvernail [166] de l'épiscopat, il abolit les festins des églises et fit des homélies contre la gloutonnerie et l'avarice. Il ne s'occupait pas seulement de sa ville, mais de toute la Thrace,

---

1. *Eccles.*, IX, 8. — 2. Luc, IX. — 3. Ms. : *Sistânos.* — 4. Socr., VI, XXII.

5. Ms. : *Androgothis.* — 6. σχολαστικοί. — 7. Le sens est tout autre dans Socrate, VI, III. — 8. Ms. : *Qartôrios.* — 9. Litt. : les habitantes ; *mulieres subintroductæ.* — 10. Ms. : *Miltîtos.* — 11. Ms. : *Flaviana.* — — 12. C'est-à-dire des Épîtres de saint Paul. — 13. θυμῷ μᾶλλον ἢ αἰδοῖ ἐχαρίζετο (Socr., VI, III). — 14. Socrate, VI, III.

de l'Asie et du Pont[1]. Par ses soins, le reste des idoles fut détruit. Il arma[2] des moines et les envoya dans toute la Phénicie[3].

Il s'occupa des Scythes, qui inclinaient vers l'arianisme; il ordonna des prêtres, des diacres et des lecteurs de leur langue et leur donna une église; par ceux-ci il gagna tout le peuple des Goths. Il allait, lui-même, leur parler par sa prédication et les amena à la connaissance de la vérité[4]. Il était plus sévère qu'il ne convient pour ceux qui étaient placés sous lui, et corrigeait durement la vie des clercs. Comme il se montra dur dès le début, plusieurs le détestaient, et la haine fut excitée contre lui[5].

Ils le blâmaient de ce qu'il lisait les livres d'Origène, que Theophilus et Epiphanius avaient anathématisés[6]. Acacius d'Alep, Antiochus de ʿAkko, et Severianus de Gabala[7] conçurent de la haine contre lui pour le motif que voici : Antiochus de ʿAkko était versé dans la rhétorique; il monta à Constantinople, y enseigna, et recueillit de l'or. Severianus l'envia et y monta à son tour; bien qu'il parlât grec, sa prononciation était syrienne; il fit des discours et fut accueilli par Jean. Or, Jean étant allé à Éphèse, il y ordonna pour évêque son diacre Héraclidès : mais ils ne l'acceptèrent point, et il fut contraint de s'attarder là. Severianus commença à être pris en considération par les grands. Alors Sérapion, diacre de Jean, lui envoya des lettres et excita en lui une grande émulation. Ce Sérapion était arrogant et méprisait tout le monde. Il se trouva que Sérapion étant assis, Severianus passa devant lui sans qu'il lui rendît l'honneur qui convient à un évêque. Severianus ne le supporta point; mais il s'écria[8] : « Si Sérapion meurt chrétien, le Christ ne s'est pas fait homme. » Sérapion, cachant la première partie, fit savoir à Jean que Severianus avait dit : « Le Christ ne s'est pas fait homme »; et Jean, sans examen, chassa Severianus.

L'impératrice Eudoxia blâma Jean et fit revenir Severianus. Jean ne consentit pas à se réconcilier avec Severianus. C'est pourquoi l'impératrice vint à l'église des Apôtres et amena avec elle son fils Theodosius qui avait été baptisé et levé des fonts par Jean; elle le jeta aux genoux de Jean en le conjurant; mais à peine fit-elle entre eux une paix extérieure[9].

L'impudence de Sérapion accroissait la haine contre l'évêque. Devant les clercs assemblés il dit à l'évêque : « Tu ne pourras jamais les diriger, si tu ne les chasses tous avec le bâton. » Et sans tarder, il en chassa plusieurs de l'église. A cause de cela, ils formèrent un parti contre lui et l'accusèrent devant le peuple. Ils apportaient comme démonstration, pour être crus, qu'il ne voulait manger avec personne et qu'il n'allait pas aux repas. Les uns disent qu'il était malade et se nourrissait difficilement; d'autres (disent) qu'il était glouton[10].

La haine de l'impératrice s'accrut encore parce qu'il blâmait continuellement les

---

1. Theod., V, xxviii; Socr., VI, iv. — 2. νὸμοις.... ὁπλίσας βασιλικοῖς (Theod.). — 3. Theod., V, xxix; Jac. Edess., ad ann., 76. — 4. Theod., V, xxx. — 5. Socr., VI, iv. — 6. Socr., VI, x. — 7. Ms. : *Gaboula*. — 8. Lire : ܡܗܐ. — 9. Socr., VI, xi. — 10. *Ibid.*, iv.

femmes avec âpreté[1], parce qu'il fit renverser la statue de l'impératrice qui se trouvait près de l'église[2], et parce qu'il la comparait ignominieusement à Jézabel à cause de la vigne qu'elle avait prise à une veuve. Mais le peuple lui était fortement attaché à cause de son enseignement.

Il brillait par la doctrine; il augmenta les prières des hymnes[3] de la nuit à l'encontre des Ariens. Ceux-ci avaient disposé des antiennes dans lesquelles ils répétaient : « Où sont ceux qui disent que trois (choses) sont une seule puissance[4]? » Jean, pour éviter que les simples ne fussent entraînés[5], fit rassembler ses partisans pour chanter en deux chœurs les hymnes de la nuit. Ils tombèrent les uns sur les autres, et il périt beaucoup de monde des deux côtés. Alors on interdit aux Ariens de célébrer leurs offices sur les places publiques[6].

Quand le Scythe Gaïna demanda à l'empereur une église pour ses partisans, l'empereur le fit savoir à Jean, et lui fit connaître la rébellion qu'il méditait dans son esprit, disant : « qu'il fallait lui donner une église pour le retenir ». Jean dit : « Appelle-nous tous les deux, et je lui répondrai. » Gaïna étant entré se mit à demander l'église. Jean lui répondit : « Le pieux empereur n'a aucun pouvoir sur les choses ecclésiastiques. Toutes les églises sont devant toi, entre dans celle que tu voudras. » Gaïna dit : « J'ai beaucoup combattu en faveur des Romains. » Jean répondit : « Tu as été récompensé au-delà de tes labeurs; tu es général et tu as obtenu la toge consulaire [**167**]. Tu dois considérer ce que tu étais et ce que tu es. » Et Gaïna se tut[7].

Quelque temps après il se révolta et dévastait la Thrace. Personne n'osait aller près de lui en ambassade. Ils demandèrent à Jean d'y aller. Celui-ci, sans considérer qu'il l'avait combattu, y alla. Quand le tyran apprit cela, il fut dans l'admiration. Il sortit loin au-devant de lui; il prit la main droite du saint et la plaça sur ses yeux; il amena ses enfants aux genoux du saint. Ainsi peut la vertu exciter le respect même chez les plus audacieux[8].

Or, la jalousie ne supporta pas l'éclat de la sagesse de Jean; elle priva la terre tout entière de la source de sa doctrine. — Pour moi, voulant raconter l'iniquité qui fut commise à l'égard du bienheureux, je suis confus à cause des autres vertus de ceux qui péchèrent contre lui, et je cacherai leurs noms à moins que je ne sois contraint de les dévoiler pour que l'exactitude ne soit pas pervertie[9].

Theophilus, entraîné par la passion humaine, excita aussi le zèle d'Epiphanius de Cypre[10]. Celui-ci se laissa prendre avec simplicité. Il vint à Constantinople et ordonna des diacres dans l'église de Mar Jean, sans la permission de Jean[11]. Il anathématisa les livres d'Origène à l'instigation de Theophilus, de Methodius d'Olympe et d'Eustathius d'Antioche[12], parce qu'ils ne comprenaient pas les choses profondes qui s'y trou-

1. Cf. Socr., VI, xv. — 2. Cf. xviii. — 3. Lire : ܕܠܡܫܡܫܢܐ. — 4. οἱ λέγοντες τὰ τρία μίαν δύναμιν. — 5. Lire : ܢܬܓܪܦܘܢ. — 6. Socr., VI, viii. — 7. Theod., V, xxxii. — 8. Theod., V, xxxiii. — 9. Theod., V, xxxiv. — 10. Socr., VI, x. — 11. Cf. *ibid.*, VI, xii. — 12. Cf. *Socr.*, VI, xiii; la construction de la phrase forme un anachronisme. Lire : « *et à l'exemple* de Methodius, etc. ».

vent. Ils voulurent anathématiser au milieu de l'église les moines ariens et jeter le mépris sur Jean. Jean fit dire à Epiphanius : « Tu as transgressé les canons, tu as officié dans mon église sans ma permission et tu y as même fait de plus l'ordination. Je t'ai invité à demeurer avec moi et tu n'es pas venu. Prends garde maintenant qu'il n'y ait de l'agitation parmi tout le peuple. » Epiphanius en entendant ces choses fut pris de crainte et s'en alla[1].

Theophilus anathématisa les livres d'Origène d'une manière qui n'est pas louable.

Il y avait une discussion à Alexandrie[2]. Des hommes simples disaient que Dieu a des yeux et des oreilles ; et d'autres, conformément à la vérité, disaient que Dieu est au-dessus de toute figure ou image. Theophilus lui-même prêchait ainsi, et pour cela des moines se rassemblèrent en grand nombre et vinrent pour tuer Theophilus. Celui-ci usa de ruse et leur dit : « Voici que je vois vos visages comme le visage de Dieu » ; et par ces paroles il calma leur zèle. Ils dirent : « Anathématise donc les livres d'Origène qui dit que Dieu n'a pas la ressemblance humaine. » Et il anathématisa.

En ce temps-là, il y avait quatre frères, moines vertueux, qui étaient surnommés *Longs*. Theophilus [fit] l'un d'eux qui s'appelait [Dioscorus] évêque [d'Hermopolis][3], et institua les trois autres économes. Quand ils virent que Theophilus s'appliquait à ramasser de l'or et se délectait dans les richesses, quand ils virent que leurs âmes subissaient du dommage depuis qu'ils avaient abandonné la solitude, ils résignèrent leurs fonctions et s'en allèrent d'auprès de lui. Theophilus fut transporté de haine contre eux. Il disait aux moines, à leur sujet : « Ceux-ci ne confessent pas que Dieu a des mains, des yeux, des pieds. » Il arma contre eux les Barbares et à peine purent-ils s'enfuir[4].

Ils montèrent à Constantinople. Jean les fit participer à l'office seulement, mais non aux mystères. Theophilus entendit dire qu'il les avait aussi fait participer aux mystères. Et la haine s'accrut dans le cœur de Theophilus contre Jean. Theophilus chassa le prêtre Isidorus qui, lui aussi, monta se réfugier près de Jean[5].

Epiphanius était ami de Theophilus parce qu'il considérait grossièrement Dieu comme ayant la forme humaine. Ils tinrent un synode et anathématisèrent les livres d'Origène. Ils écrivirent à Jean de faire de même ; mais celui-ci n'y fit point attention, non plus qu'à tout ce qu'écrivit Theophilus à ce sujet. Mais il était assidu dans la prédication[6].

Il fit une homélie et il vitupéra toutes les femmes. On écrivit cette homélie et on la montra à l'impératrice en lui insinuant que c'était elle qu'il avait flétrie. A cause de cela elle manda à Theophilus de rassembler un synode. Severianus insistait ainsi que ce Cyrinus qui appelait Jean orgueilleux[7]. C'est le même Cyrinus dont Marouta de

---

1. Socr., VI, xii, xiv. — 2. Socr., VI, vii. — 3. Il manque une ligne dans la colonne ; nous suppléons le sens d'après Socrate. — 4. Socr., VI, vii. — 5. Socr., VI, ix. — 6. Socr , VI, x. — 7. Socr., VI, xv, xix.

Maipherqaṭ foula le pied et qui resta à Chalcédoine ; il dut subir plusieurs incisions[1].

Quand Theophilus arriva, il ne fut pas reçu [**168**] avec empressement par les évêques. — Ils convoquèrent Jean, mais il ne vint point; il refusa (de venir) et en appela au concile universel. Ceux-ci le convoquèrent rapidement par quatre fois, sans qu'il vînt, et, pour cela, ils prononcèrent sa déposition, sous prétexte qu'ayant été convoqué il n'était pas venu[2]. Le peuple tout entier s'agita. Ils étaient prêts à en venir au massacre et à ne pas l'abandonner. Mais le saint usa de ruse et sortit à l'heure de midi sans que personne s'en aperçût. Après son départ, Severianus fit un discours dans lequel il l'injuria en disant : « L'arrogance de ses manières suffisait pour sa déposition. Tous les péchés peuvent être pardonnés, mais Dieu résiste à l'orgueilleux. » Quand le peuple entendit cela, il se souleva; ses ennemis se rétractèrent et disaient que cet homme avait été calomnié. Toute la ville fut troublée; encore un peu, et le massacre commençait. L'empereur lui-même s'émut. Il envoya promptement pour le faire revenir. Il revint d'en face Nicomédie. A son retour, il ne voulait pas rentrer avant que sa cause eût été examinée. Mais le peuple s'irrita et le fit entrer de force avec pompe ; malgré lui on le fit asseoir sur le trône; il fit une homélie et donna la paix[3].

Theophilus prit la fuite dans la stupeur. — Plus tard Theophilus lui-même lisait les livres d'Origène. Comme on l'en blâmait, il dit : « Je cueille les fleurs et je m'écarte des épines[4]. »

Peu de temps après, Jean fut de nouveau enflammé de zèle à cause de la statue d'argent que l'impératrice avait érigée près de l'église. Il arma sa langue contre ceux qui avaient ordonné de faire cela. L'impératrice prit pour elle ses paroles. Elle ordonna de nouveau de rassembler un synode. Quand il le sut, il fit une homélie en ces termes : « Hérodiade est en furie. De nouveau elle danse, de nouveau elle demande la tête de Jean dans un bassin. » — Quand les évêques furent réunis, on dit que, pour avoir pris place sur son siège avant que sa cause ne fût examinée, il était digne de la déposition. — Jean répondit que ce canon avait été porté à Antioche par les Ariens contre Athanase. L'empereur décréta l'exil contre lui; et il quitta son église[5]. — On mit à sa place Arsacius, frère de Nectarius[6].

Après le départ de Jean, survint une grêle violente; le feu prit à l'église, et elle brûla[7]; l'impératrice mourut; chacun s'écriait que ces choses avaient lieu à cause de la déposition illégitime de saint Jean[8].

Peu de temps après, Arsacius mourut aussi et on établit à sa place Atticus, homme vertueux[9]. — Epiphanius mourut (en route), comme Jean avait prédit de lui qu'il n'en-

---

1. Tel paraît être le sens. Cf. Socr., VI, xix. — 2. Socr., VI, xv. — 3. Socr., VI, xvi. — 4. Socr., VI, xvii. — 5. Socr., VI, xviii. — 6. Socr., VI, xix ; cf. Jac. Edess., ad ann. 78. — 7. Socr., VI, xviii. — 8. Socr., VI, xix. — 9. Socr., VI, xx ; Theod., V, xxxiv.

trerait pas vivant dans son siège. Et lui aussi, dit-on, avait dit de Jean qu'il mourrait en exil[1].

Jean mourut à Comana[2]. Il vécut 50 ans, dont 5 années dans l'épiscopat et 3 en exil. — On dit de lui que depuis qu'il avait reçu le baptême, il ne fit ni ne fit faire de serment; il ne maudit ni ne mentit; il ne calomnia ni ne tourna personne en dérision; il ne but jamais de vin ni ne mangea jamais avec personne. — Innocentius de Rome et Flavianus d'Antioche ne consentirent pas à la déposition de Jean et écrivirent des lettres de blâme et de récriminations au clergé.

Il fit des instructions et de sains commentaires des Livres saints, qu'on peut dire sans rougir copieux comme la mer. Il est facile à ceux qui aiment la vérité de connaître par son enseignement le merveilleux de cet homme. J'ai trouvé que David, écrivain oriental, dit avoir vu dans les livres réunis à Bagdad par le roi des Arabes, Mahdi, que : lorsque Jean sortit pour aller en exil il écrivit sur la porte de l'église Anastasie, à Constantinople : « Je laisse à l'Église, de ce que Dieu m'a donné, huit cents volumes, commentaires, discours, homélies et autres écrits. » — Que sa mémoire nous soit en aide, et que sa prière nous accompagne dans les deux mondes. Amen!

Du temps d'Honorius, il y avait à Synnada, ville des Phrygiens, un évêque nommé Theodosius. Il avait chassé les partisans de Macedonius, non par zèle pour la religion, mais par avarice. Il persécuta leur évêque Agapitus[3], et se rendit à Constantinople afin de ramener contre eux une armée, pour les dépouiller. Alors Agapitus convoqua ses partisans et leur persuada d'adopter la foi du « consubstantiel ». Il se rendit à l'église, prit place sur le trône de Theodosius, et fit l'union dans le diocèse. Quand Theodosius revint avec l'armée, [**169**] tout le peuple le chassa. Il retourna trouver Atticus pour obtenir du secours contre Agapitus[4]. Atticus était un évêque ami de la paix, il lui enseigna à préférer ce qui était avantageux pour beaucoup à ce qui l'était pour lui-même. Il écrivit à Agapitus de garder l'épiscopat avec confiance et sans crainte[5].

A cette époque, il y eut à Constantinople un incendie à côté de la grande église; beaucoup de maisons furent brûlées et des édifices importants furent détruits. A cause de cela, il y eut une sédition et beaucoup de gens furent tués[6].

A cette même époque parut un signe céleste, qu'on a coutume d'appeler comète, tel qu'on n'en avait jamais vu de pareil auparavant[7].

A cette même époque florissait le prêtre ʿAbsimia, fils de la sœur du docteur Mar Éphrem, qui était un écrivain. Il composa de nombreux traités sur l'invasion des Huns qui sortirent à cette époque[8]. Il les composa sur le mètre de Mar Éphrem[9]. — *Fin de ces récits.*

---

1. Socr., VI, xiv. — 2. Socr., VI, xxi. — 3. Ms. : *Aigoupta.* — 4. Ms., *Agipa.* — 5. Socrate, VII, iii. — 6. Socr., VI, xviii. — 7. Cf. *Hist. du Bas-Empire* (éd. Saint-Martin), XXVII, xviii (t. V, p. 212). — 8. *Chron. edess.*, nº xlvii. — 9. C'est-à-dire en vers de 7 syllabes. Cf. Duval, *Litt. syr.*, p. 338.

CHAPITRE II DU LIVRE VIII. — *De l'époque du commencement du règne de Theodosius le Jeune*[1].

Lorsque Theodosius commença à régner, à l'âge de huit ans, on vit des rebelles dans les pays des Romains. Un homme dont le nom était Alaricus Africanus[2] assembla une armée et vint en Italie, et, n'ayant trouvé personne qui s'opposât à lui, il fit beaucoup de mal. Le consul Stilichon fut même tué.

L'empereur Honorius mourut à Rome; Constantius, père de Valenti[nian]us[3], commença à régner et fut tué. Jean, un des scribes, usurpa l'empire et envoya (une députation) à Theodosius pour qu'il lui donnât l'empire. Celui-ci emprisonna les messagers et envoya le général Ardaburius[4] combattre le tyran. Le tyran vainquit Ardaburius, s'empara de lui et l'emprisonna. De nouveau, Theodosius envoya Aspora[5], fils d'Ardaburius, avec une armée. Par la prière du pieux empereur, un ange apparut sous la figure d'un berger et leur fit traverser à pied (sec) le lac d'eau[6]; ils trouvèrent les portes[7] de la ville [**170**] ouvertes; ils firent sortir Ardaburius de prison et tuèrent le tyran Jean[8].

Alors Theodosius proclama César Valenti[nia]nus[9] qui était fils de sa tante; il l'envoya à Rome avec sa mère; et quelque temps après, il lui envoya la couronne impériale[10]. Valentin[ian]us régna pendant 32 ans.

Theodosius, bien qu'il eût été élevé royalement, persévérait cependant dans la prière, le jeûne et l'abstinence. Le mercredi et le vendredi, il prolongeait le jeûne jusqu'au soir. Personne ne le vit s'irriter. Comme on lui demandait : « Pourquoi n'as-tu pas décrété la mort contre ceux qui ont fait le mal? » il dit : « Puissé-je faire revenir à la vie ceux qui sont morts! » Et à un autre qui l'interrogeait il dit encore : « Ce n'est pas grand'chose que de faire mourir un homme qui est mortel; mais Dieu seul peut faire revenir de la mort celui qui est mort. » — Lorsqu'il avait décrété la mort contre quelqu'un, aussitôt après il s'empressait d'annuler (l'arrêt). — Quand l'évêque d'Hébron mourut, l'empereur prit sa tunique, et bien qu'elle fût sordide, dans sa foi, le victorieux et orthodoxe empereur s'en revêtit pour en être béni[11]. — *Fin de ce* [*chapitre*].

En ce temps-là, à cause de la déposition du grand Jean, tous les diocèses des églises d'Orient et d'Occident

A propos d'Epiphanius de Cypre, il faut que nous fassions savoir que, bien qu'il se fût trompé humainement dans

1. Le ms. porte par erreur « le Grand ». — 2. Ms. : *Ilarikos Afriqaya*. — 3. Ms. : *Valentios*. — 4. Ms. : *Adarbôrios*, et partout ainsi. — 5. Ms. *Aqeppora*, rest. : ܐܣܦܘܪܐ. — 6. Au lieu de, ܕܡ̈ܝܐ, corriger : ܕܪܒܢܐ = τῃ Ῥαβέννῃ (?). — 7. Lire : ܬܪ̈ܥܐ au pluriel. — 8. Socr., VII, xxiii. — 9. Ms. : *Valentinos*. — 10. Socr., VII, xxiv. — 11. Socr., VII, xxii.

étaient plongés dans le trouble. La terre mugit pendant sept jours; et les tremblements de terre ne cessèrent, dans la ville impériale, ni la nuit, ni le jour, quatre mois durant. Et chacun disait : « C'est une vengeance de la part de Dieu qui châtie la ville avec la verge de colère, à cause de la déposition illégitime de saint Jean. »

Alors saint Proclus, évêque de Constantinople, persuada à l'empereur Theodosius de ramener le corps du grand Jean dans la ville impériale. L'empereur fit ramener ses restes de Comana; l'empereur les reçut en grande pompe avec Pulcheria, et ils déposèrent ses ossements dans l'église des Apôtres; et par là furent apaisés et ramenés à l'union ceux qui s'étaient séparés à cause de sa déposition[1].

En ce temps-là (vivait) Theodorus de Mopsueste. Des moines vinrent annoncer à l'empereur Theodosius [**170**] qu'il était hérétique; et ils se plaignaient de lui.

Mais le peuple d'Alexandrie se complaît plus que [tout autre] dans les séditions. Or, en ce temps-là un maître d'école étant entré là où se donnait un spectacle, les Juifs s'écrièrent : « Celui-ci est venu pour exciter du trouble »; et Orestes[2] fit jeter Hierax[3] dans les tourments. — Cyrillus ayant appelé les chefs des Juifs et les ayant menacés, afin qu'ils ne fissent pas de nouvelles séditions... l'affaire de Jean, il était cependant très éminent en vertu; il était Juif d'origine; il fut baptisé à l'âge de seize ans, se fit moine et reçut le don de faire des miracles et des prodiges; il chassait les démons. A l'âge de soixante ans il devint évêque, et remplit l'office de pasteur, pendant cinquante-cinq ans. Il mourut à l'âge de 115 ans. On dit qu'il ne consacrait ni ne baptisait sans que cela lui eût été révélé. Il avait baptisé les empereurs Arcadius et Honorius[4].

Le 49[e] évêque de Jérusalem fut Prôilios[5].

Le 34[e] évêque d'Antioche fut Porphyrius[6]; — le 7[e] de Constantinople fut Atticus[7]; — et le 28[e] d'Édesse fut Diogenès[8].

Theophilus d'Alexandrie mourut, au bout de 28 ans, de la maladie de la pierre[9]. Trois jours après, fut installé Cyrillus, pendant 33 ans.

A Rome, après Innocentius, qui fut évêque pendant 16 ans, vint Zosimus, pendant 8 ans; il est le 39[e]. Après lui vint Bonifacius, pendant 3 ans; [**170**] puis Celestinus, pendant 9 ans[10].

A Antioche après Porphyrius, le 35[e] (évêque) fut Alexandros, pendant 10 ans. Celui-ci ramena à l'union tous les orthodoxes d'Antioche, qui avaient été divisés pendant 45 ans. Il fit la paix entre les Orientaux et les Occidentaux[11], au sujet de Paulinus[12], en réunissant les partis de Paulinus[12] et d'Evagrius. Il rassembla son clergé et s'en alla à l'en-

1. Socr., VII, xlv. — 2. Préfet de la ville. — 3. Ms. : *Irîkôs* = Ἱέραξ, nom du maître d'école.
4. Cf. *Act. Sanct.*, 12 mai. — 5. Πραΰλιος; Theod., V, xxxviii. — 6. Socr., VII, ix. — 7. *Ibid.*, VI, xx. — 8. *Chr. edess.*, n° xlviii; et tome I, p. 321. — 9. Socr., VII, vii; ληθαργικῷ πάθει. — 10. Cf. Socr., VII, xi. — 11. Ces mots semblent faire allusion au lieu où se tenaient les assemblées. Cf. Theod., V, xxxv. — 12. Ms. : *Flavianos*.

tions, ceux-ci se donnèrent mutuellement un signe; ils se mirent (au doigt) des anneaux de feuille de palmier, et pendant la nuit ils crièrent : « Voici l'église qui brûle »; et tandis que les chrétiens se précipitaient, les Juifs les tuaient. Ils se montraient les uns aux autres le signe de l'anneau. A cause de cela, tous les Juifs furent chassés d'Alexandrie et leurs synagogues furent détruites[1].

Hypatia la philosophe, qui avait pris l'école de Platon, était chaste et sans reproche; l'envie l'accusa de ne pas laisser Orestes[2] se réconcilier avec Cyrillus. Quelques clercs [l'épièrent][3], et, comme elle allait chez elle, ils la saisirent et la conduisirent][4] à l'église [appelée] Cæsarea ; [ils la tuèrent et jetèrent son corps] dans le feu[5].

En ce temps-là, au lieu qui est appelé Amâs[6], entre Qennešrîn et Antioche les Juifs inventèrent un jeu : ils prirent un enfant, le crucifièrent, le couvrirent d'outrages et le tuèrent. Et lorsque cela fut connu, les Juifs furent jugés et beaucoup furent tués[7].

En ce temps-là, un Juif vint trouver un évêque, fut baptisé et reçut de l'or ; et étant venu vers Paulus, (évêque) des Novatiens[8], pour qu'il le baptisât, celui-ci le rangea parmi les « auditeurs » durant deux [**171**] mois; en même temps il jeûnait. Ensuite ils remplirent d'eau droit où ils étaient réunis; il les conduisit et les amena à l'église au chant des cantiques spirituels. Tout le diocèse fut uni. Il écrivit le nom de Jean dans les dyptiques, comme avait fait à Constantinople Atticus, qui, voyant que l'église était divisée, avait fait mémoire de Jean, et beaucoup de ceux qui étaient séparés se convertirent.

Atticus prenait soin des pauvres non seulement de sa ville, mais encore d'autres villes. Il écrivit ceci[9] : « Atticus à Calliop[ius] : salut en Notre-Seigneur. — J'ai appris qu'il y a des myriades de pauvres dans la ville, qui ont faim et ont besoin des aumônes des fidèles. J'ai dit des myriades, à cause de leur multitude, que je ne définis pas exactement. Puisque j'ai reçu de Celui qui donne à pleines mains aux bons dispensateurs et qu'il y a des gens (pauvres) pour éprouver ceux qui possèdent et ne donnent point[10]; pour toi, très cher, prends ces 300 dinars et distribue-les où il convient. Je désire que tu donnes à ceux qui ont honte de demander l'aumône, et non à ceux pour qui, pendant toute leur vie, l'avidité est un négoce. Ne considère pas, en ce qui concerne cette aumône, s'ils sont d'une autre religion. Il faut te préoccuper uniquement de nourrir les affamés et non de rechercher s'ils appartiennent ou non [**171**] à notre religion. »

---

1. Socr., VII, xiii. — 2. Ms. : *Astres*; rest. : ܐܘܪܣܛܝܣ. — 3. ܢܛܪܘ ܒܗ. — 4. ܐܘܒܠܘܗ. — 5. ܘܩܛܠܘܗ ܘܫܕܘ ܦܓܪܗ. Cf. Socr., VII, xv. — 6. Socr. : Ἰνμεστάρ. — 7. Socr., VII, xvi. — 8. Rest. : ܕܢܘܐܛܝܢܘ̈.
9. Socr., VII, xxv. — 10. Restituer : ܐܢܫܐ[ܕܡܢܣܝܢ] ܕܠܡܢܣܝܘ ܠܐܝܠ...., d'après Socr. : συμβαίνει δὲ τινας ἀπορεῖσθαι δοκιμασίας χάριν τῶν ἐχόντων.

les fonts sacrés : mais ils furent trouvés vides. On crut que (l'eau) s'était écoulée. Ils les remplirent une seconde fois : et aussitôt ils furent à sec. L'évêque dit : « Ou tu agis en perfide, ou tu es trompé[1], ou tu as déjà été baptisé. » Lorsqu'on l'examina on trouva qu'il avait été baptisé peu de temps auparavant par les mains d'Atticus[2].

Un prêtre dont le nom était Philippus, écrivit, en XXXVI Livres une histoire ecclésiastique, qui contient mille Traités[3]. Lorsque mourut Atticus, il espérait qu'on l'ordonnerait à sa place comme évêque de Constantinople ; mais la chose n'étant pas arrivée selon son attente, et Sisinnius, miséricordieux envers les pauvres, ayant été ordonné, il mêla à son histoire des blâmes contre plusieurs (personnes) ; et, à cause de cela, ses écrits ne furent pas reçus[4].

Après Atticus fut établi Sisinn[i]us, qui prenait soin des pauvres.

Lorsque mourut l'évêque de Cyzique, Sisinn[i]us institua Proclus ; mais les autres établirent Dalmat[ius], et Proclus resta dans la ville impériale. Quand mourut Sisinn[i]us, les uns demandèrent Proclus, d'autres Philippus, puis ils les abandonnèrent tous les deux, et demandèrent que (l'évêque) vînt d'Antioche, espérant qu'il serait à la ressemblance de Jean. On appela Nestor[ius], homme éloquent et doué d'une belle voix, (originaire) de Germanicia. Lorsqu'il eut pris possession du siège de Constantinople, il commença à semer la doctrine hérétique et se montra l'adversaire des saints[5]. — *Achevé, par la force de celui qui fortifie ceux qui sont absolument sans force.*

CHAPITRE III DU LIVRE VIII. — *De l'époque du règne de l'empereur Theodosius II.*

En ce temps-là Yezdegerd, roi des Perses, mourut. Son fils Varahran régna pendant 22 ans. La paix cessa entre les empires. Les Romains et les Perses s'armèrent les uns contre les autres ; et lorsqu'ils combattirent, les Perses furent vaincus. Les Romains firent captifs les Perses appelés chez eux « immortels ». Après cela la paix fut faite[6]. Cependant, la persécution contre les chrétiens ne cessa pas, en Perse, de tout le règne de Varahran. Après la paix, les Perses osèrent monter contre Resʿayna et ils en revinrent dans la honte, grâce aux prières de l'évêque Eunomius qui s'y trouvait[7]. De nouveau les Perses montèrent pour dévaster tout le pays depuis l'orient jusqu'à la mer. Or, ils furent vaincus, et

1. Socr. : « ou, sans le savoir (ἀγνοῶν), tu as déjà été baptisé ». — 2. Socr., VII, xvii. — 3. Socr., VII, xxvii. — 4. Socr., VII, xxvi.

5. Socr., VII, xxvi-xxix.

6. Cf. Socr., VII, xviii, xx. — 7. Theod., V, xxxvii.

les Romains firent prisonniers dans le pays d'Arzoun les sept mille hommes qu'Acacius d'Amid racheta et délivra[1].

En ce temps-là, le peuple des Barbares appelés Burgondes[2] [se convertit]; ils vivaient de [**172**] la charpenterie[3] et demeuraient en paix. Les Huns les faisaient prisonniers. A cause de cela, ils eurent recours au Dieu des Romains, afin qu'il les secourût. Ils vinrent dans l'une des villes de la Gaule[4]; pendant sept jours ils jeûnèrent et, le huitième jour, ils furent baptisés; après cela, trois mille d'entre eux partirent contre les Huns et en détruisirent dix mille. Ainsi ils devinrent fermement chrétiens[5].

En ce temps-là, Nestorius[6] devenait impie et blasphémait; et, comme on dit: « le vin ne manque pas à l'ivrogne », ainsi, Nestorius qui menaçait de chasser les autres fut lui-même chassé[7]. — L'empereur Theodosius ordonna, en effet, qu'un concile œcuménique s'assemblât à Éphèse.

En ce temps-là, Acacius, évêque d'Amîd, voyant les captifs que les Romains avaient amenés du pays d'Arzoun, rassembla ses clercs et leur dit: « Sachez, mes fils, que Dieu n'a besoin de rien, et peut être servi sans coupes ni patènes d'or et d'argent. Vendons donc le trésor de l'église, et rachetons nos frères captifs. » Ils accomplirent son ordre, et donnèrent (le prix) aux Romains pour les prisonniers qu'ils délivrèrent. Il les fit reposer, les nourrit, les vêtit, et les renvoya en Perse. Le roi de Perse, en voyant ces captifs, se réjouit beaucoup de leur retour; il admira et loua le zèle du bienheureux, et il désirait le voir[8].

Nestorius fit une homélie à Constantinople, et il y dit, devant l'empereur: « Donne-moi, ô empereur, un pays purgé d'hérétiques, et moi en échange

En ce temps-là furent trouvés les ossements de saint Étienne, prémices[9] des martyrs.

En ce temps était célèbre le bienheureux Mar Siméon qui se tenait sur une colonne dans la région d'Antioche, sur les confins d'Alep. Dieu fit par ses mains des miracles et des merveilles très grandes, comme (autrefois) par les mains des Apôtres, élus et saints[10].

En ce temps-là aussi, le trois fois bienheureux et illustre en vertus, le grand parmi les élus et les parfaits, notre seigneur saint Mar Bar-Çauma[11], était célèbre, sur la limite de la Petite-Arménie et de la Syrie, dans la région de Samosate, dans la montagne de Claudia. Dieu opéra par ses mains et en son nom des guérisons, des miracles et des prodiges très grands. Jusqu'à ce jour, du sépulcre qui renferme ses ossements,

1. Socr., VII, xx. — 2. Ms.: *Burganzios*. — 3. τέκτονες εἰσίν. — 4. Ms.: *Galila*. — 5. Socr., VII, xxx. — 6. Ms.: tantôt *Nestor*, tantôt *Nestoros* ou *Nestorios*. — 7. Socr., VII, xxxi.

8. Socr., VII, xxi. — 9. Litt.: « premier-né ». Cf. Niceph. Call., *H. E.*, XIV, ix. — 10. Cf. *Act. sanct.*, 5 janv.; et la vie syriaque (Assemani, *Act. martyr.*, II, 268; Bedjan, IV, 507). — 11. Cf. Assemani, *Bibl. or.*, II, 1-18.

je te donnerai les cieux. Renverse-moi les hérétiques : et je te renverserai les Perses. » Ces paroles [172] déplurent à l'empereur, et à beaucoup de personnes, parce qu'[elles montraient][1] sa violence et sa vanité, au point qu'il n'avait pu attendre un peu pour dire cela; mais, comme on dit : « avant même d'avoir goûté l'eau de la cité, il se montrait son ardent persécuteur[2]. »

En l'un de ces jours, Anastas[ius], prêtre de Nestorius, se mit à faire l'homélie[3] et osa s'écrier ouvertement : « Que personne n'appelle Marie mère de Dieu; parce que Marie est une femme : et Dieu ne peut naître d'une femme. » En entendant de tels blasphèmes le peuple pensait que Nestorius anathématiserait aussitôt Anast[asi]us; mais, voyant qu'il ne l'empêchait point, il comprit qu'il avait parlé par sa permission, et toute la ville fut remplie de tumulte. Pour ce motif, on comprit le besoin d'un concile universel; car Nestorius était naturellement éloquent et réputé savant, bien qu'en réalité il ne fût pas instruit. La divinité, en effet, est unie à l'humanité dans le Christ Notre Seigneur; et à cause de cela, le Seigneur Jésus n'est pas *deux*, mais *un*. Nestorius ne disait pas, comme Photinus et Paulus de Samosate, que le Christ était un homme ordinaire; mais partout il le disait « personnel »[4].

C'est pourquoi l'empereur Theodosius découlent continuellement des secours pour les hommes.

Praylius[5] fut évêque de Jérusalem pendant 5 ans, et après lui Juvénal[6] pendant 40 ans.

En ce temps-là, à cause de la paix qui régnait entre Theodosius et Yezdegerd, [172] roi des Perses, les chrétiens se multiplièrent en Perse. Lorsque Yezdegerd mourut et que Varahran lui succéda, la paix cessa; il y eut une persécution contre les chrétiens de la Perse, et il y eut de nombreux martyrs[7], pour la raison que voici[8] : Un évêque, dont le nom était ʿAbda, renversa le temple du feu qu'ils adorent. Le roi s'empara de l'évêque, et le condamna à rebâtir le temple qu'il avait détruit. Il ne le voulut pas. Le roi s'irrita, ordonna la destruction des églises, et l'évêque fut mis à mort. Beaucoup d'évêques et de prêtres et de nombreux (chrétiens) furent couronnés dans un glorieux martyre. Entre autres : Šâhîn[9], Abba Manidès[10] (?), Benjamin[11], diacre et docteur, et beaucoup d'autres. Aux uns ils excorièrent les doigts, aux autres le dos, à d'autres la tête.

Beaucoup de notables et de seigneurs des villes et des villages furent privés de leurs biens et n'apostasièrent pas, mais furent couronnés par le glaive. Tous les chrétiens des contrées de la Perse furent plus ou moins persécutés en ce temps-là, et eurent à supporter

1. Lacune de deux ou trois mots; sens d'après Socrate. — 2. Socr., VII, xxix. — 3. Socr., VII, xxxii. — 4. ἐνυπόστατος (Socr.).

5. Πραΰλιος; ms. : *Proailos*. — 6. Ms. : *Iobinilos*, et ainsi habituellement. — 7. Socr., VII, xviii; Theod., V, xxix. — 8. Le récit suivant est tiré de Theod., V, xxix, qui le rapporte au règne de Yezdegerd. — 9 Σουήνης. — 10. Corruption de Ὁρμίσδης (?). Cf. ci-dessous, p. 17. — 11. Cf. p. 17.

ordonna qu'un concile œcuménique fût assemblé.

des supplices violents et très cruels. Parfois, ils les entouraient de roseaux fendus en deux[1], en appliquant la partie coupée contre leur corps; puis ils les ceignaient de liens très serrés de la tête aux pieds, et en tirant, ils arrachaient les roseaux de dessous les liens de manière à leur causer une cruelle douleur; ils les jetèrent dans des fosses, avec de gros rats, afin qu'ils devinssent leur proie[2].

CHAPITRE IV DU LIVRE VIII. — *De l'époque du premier synode d'Éphèse.*

En l'an 21 du règne de l'empereur Theodosius, qui est [**173**] l'an 742 du comput des Grecs, et l'an 423 de Notre-Seigneur, fut rassemblé le premier synode d'Éphèse. Il y avait à ce synode, d'après ce que dit Zacharias le Rhéteur[3], 193 évêques connus et une multitude d'autres Pères, docteurs et gardiens de la foi orthodoxe. Ils prononcèrent la déposition de Nestorius qui fut chassé en exil à Oasis[4].

En ce temps-là, l'empereur Theodosius fit pope[5] [A]ntiochus son précepteur, qui était grand chambellan[6] et patrice, et il s'empara de tout ce qu'il possédait. — Il établit une loi pour que les eunuques ne puissent s'élever à la dignité du patriciat[7].

A cette époque le préfet Cyrus restaura le mur de Constantinople; et les citoyens se mirent à le louer en disant : « Constantin l'a bâti, et Cyrus l'a rebâti. » Quand l'empereur entendit cela, il eut peur et il dépouilla Cyrus de sa dignité en disant : « Voici que Cyrus pense comme les païens[8]. »

L'empereur Theodosius donna sa fille Eudoxia pour femme à Valentin[ian]us et, pour ce motif, Valentin[ian]us vint à Constantinople et reçut Eudoxia[9].

En ce temps-là les difficultés s'accrurent entre l'empire des Romains et celui des Perses, pour le motif que voici : Comme les chrétiens de la Perse étaient persécutés à cause de la foi, beaucoup d'entre eux s'enfuirent et vinrent dans le territoire des Romains[10]. Comme les Perses les réclamaient, et qu'ils ne les rendaient pas, les Perses furent amenés à faire [**174**] la guerre avec les Romains. Beaucoup de soldats furent tués dans le combat, des deux côtés, des Perses aussi bien que des Romains. — *Fin.*

---

1. ἡμίτομοι. — 2. Theod., V, xxxix.

3. Land., III, 100. — 4. Ms : *Aosa*. — 5. *papa*. — 6. Corr. : ܦܪܐܦܘܣܝܛܘܣ = πραιπόσιτος (?). Antiochus était *præpositus sacri cubiculi*. — 7. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, XXX, xxxvii (t. V, p. 481). — 8. *Ibid.* XXXII, xxv (t. VI, p. 124); *Chron. pasch.*, *P. Gr.*, xcii, 809. — 9. Cf. Socr., VII, xliv. — 10. Cf. Socr., VII, xviii.

En ce temps-là apparurent ces sept jeunes gens qui ressuscitèrent d'entre les morts, [173] à Éphèse[1].

(*Extrait*) *du chapitre Ier de Zacharias le Rhéteur*[2], *qui dans ce livre dit à propos des enfants qui ressuscitèrent :* Leurs condisciples les observèrent, et au moment des sacrifices, où chacun paraissait devant les idoles, ils entrèrent et les trouvèrent seuls à la maison, le corps étendu sur la cendre et le visage prosterné contre terre : de la boue s'était formée des pleurs de leurs yeux. Ils allèrent les accuser devant l'empereur, en disant : « Pour la paix de ton empire, tu fais offrir des sacrifices même par ceux qui sont au loin : et voici que ceux qui sont proches les méprisent et les détestent, et professent en secret la religion des chrétiens. Leur chef est Aqlîdos[3] de race préfectorale. » Alors l'empereur s'empressa de les faire amener devant lui. Leurs larmes remplissaient leurs yeux. L'empereur leur dit : « Pourquoi ne restez-vous pas avec nous pendant les sacrifices ? Maintenant accomplissez les sacrifices. » — Archélides[4] répondit : « Dans les cieux est le Dieu véritable, à qui nous sacrifions l'encens de notre confession. » Quand l'empereur les eut tous interrogés et eut entendu leur confession véridique, il

Hormizd, fils du préfet de Hamadan[5], reçut du roi l'ordre de renier [173] le Christ. Le saint répondit :« Si celui qui renie ta royauté est digne de châtiment : à quels supplices sera donc livré celui qui renie Dieu, créateur et seigneur de toutes choses ! » L'empereur le priva de tous ses biens, et le condamna à conduire les chameaux, nu, n'ayant qu'une ceinture autour des reins. Quelque temps après, il le vit brûlé par le soleil, et couvert de poussière. Il l'appela près de lui, le revêtit d'une tunique, et se mit à l'exciter à apostasier. Mais le saint, dans son zèle, déchira les vêtements et dit : « Reprends ton cadeau. » — Aussitôt (le roi) le livra ainsi que sa femme à un certain esclave méchant; mais il demeura inébranlable dans les supplices[6].

Il s'empara aussi du diacre Benjamin et le fit jeter en prison[7]. Deux ans après, la paix fut faite et l'empereur des Romains demanda qu'il fût délivré. Le Persan dit : « S'il promet de ne pas prêcher la foi des chrétiens aux Mages, je le relâcherai. » Mais le bienheureux n'y consentit point. L'envoyé eut beaucoup de peine à le faire sortir. Benjamin se mit à capturer les Mages pour la vie (éternelle). Au bout d'un an, le roi l'apprit; il le fit venir et lui ordonna d'apos-

1. Cf. t. I, p. 195. Pour la légende orientale, voir surtout Guidi, *Testi orientali inediti sopra i Sette Dormienti di Efeso* (*R. Accad. dei Lincei*, 1885) ; comp. aussi sur la légende musulmane, Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. orientale*, III, p. 293. — 2. Land, *Anecdota syriaca*, t. III, p. 87 et suiv. — 3. Contraction de *Archelidès*. Land : ܐܟܠܝܕܘܣ. — 4. Ms. : *Aikilos*.

5. ܕܡܢ ܗܡܕܢ est probablement une corruption du grec ἀχεμενίδης ἀνήρ. Theod., V, xxxix. — 6. Cette phrase est mal traduite de Théodoret qui rapporte (*ibid.*) que le roi condamna Σουήνης (et non Hormizd) à devenir esclave du plus méchant de ses propres esclaves, et donna en mariage à ce dernier la femme de Souenès. — 7. Theod., V, xxxix.

prescrivit de briser leurs ceintures [1], et leur laissa le temps de réfléchir. Decius s'en alla vers d'autres villes. Ces bienheureux prirent de l'argent de la maison de leurs parents et le distribuèrent aux pauvres secrètement et ouvertement. Ils s'en allèrent dans la montagne afin de s'y adonner à la prière jusqu'au retour de Decius. Ils montèrent dans une caverne du mont Ankîlos [2]. Ils envoyèrent l'un d'eux, [**174**] nommé Dionysius, leur chercher de la nourriture. Celui-ci ayant changé d'habits entra dans la ville. Il apprit que l'empereur était revenu, il prit en hâte un peu de pain et retourna avertir ses frères. — Alors ils se mirent à prier et ils prirent la nourriture dans la douleur et les larmes. Ils se livrèrent au sommeil et s'endormirent, et, par la permission de Dieu ils moururent [3] tous. — Le lendemain matin on les rechercha. L'empereur, ayant appris qu'ils se cachaient dans une caverne, ordonna d'en fermer l'entrée afin qu'ils descendissent vivants dans le *šéôl*. Alors, les eunuques Athenodorus [4] et Domnus [5], qui étaient chrétiens en secret, écrivirent l'histoire [6] des confesseurs et la placèrent au milieu de la maçonnerie.

Et après 188 ans [7], en la 38e année de l'empereur Theodosius, il y eut une discussion au sujet de la résurrection des morts; pluieurs admettaient ce qu'Origène écrivit sur la destruction du corps, à savoir que le corps ne serait tasier; comme il n'y consentit point, il lui fit enfoncer des roseaux sous les ongles des mains et des pieds, un autre dans le membre génital, et ils lui faisaient entrer et sortir dans l'anus [8] un bâton noueux. Le bienheureux termina sa vie dans de tels supplices par un glorieux martyre. La paix, en effet, nous rend lâches et négligents : la lutte, au contraire, aiguise l'esprit et nous fait mépriser la gloire du siècle.

Or, [**174**] au mois de ḥaziran (juin), un premier synode s'assembla à Éphèse, sur l'ordre de l'empereur Theodosius [9]. Les chefs [10] en étaient : Celestinus de Rome, par ses envoyés; Cyrillus d'Alexandrie, Memnon d'Éphèse, Juvénal de Jérusalem, Acacius de Mélitène, Theodotus d'Ancyre; et à la place de Celestinus étaient venus de Rome les évêques Arcadius et Pro[je]ctus [11], et le prêtre Philippus. Quant au reste des Pères qui se réunirent là, nous n'avons trouvé leurs noms dans aucun manuscrit.

Nestorius vint le premier à Éphèse; Cyrillus et Juvénal vinrent après Pâques; Jean d'Antioche tarda; c'est pourquoi Cyrillus agita la question concernant Nestorius. Celui-ci blasphémait contre le Christ, disant : « Moi, je ne confesse pas comme Dieu celui qui a été âgé d'un mois ou de deux mois. Et je ne comparaîtrai pas devant vous. » Ayant été convoqué quatre fois, il ne vint pas, mais il méprisa ignominieusement les

1. En signe de dégradation. — 2. Restituer : ܐܢܟܝܠܘܣ (Land). — 3. Lire : ܡܝܬܘ. — 4. Ms. : *Aṭîdoros*. — 5. Land : *Rabanos*. — 6. Litt. : « la cause, l'affaire ». — 7. L. : « environ 120 ans ».

8. Lire : ܒܣܘܣܠܗ, διὰ τῆς ἕδρας. — 9. Cf. Socr., VII, xxxiv. — 10. ܪ̈ܫܢܐ, *primores*, *principales*. — 11. Ms. : *Prôqṭios*.

pas réel[1] à la résurrection, parce qu'il est composé d'éléments, mais seulement une apparence, comme fut la vision de Notre-Seigneur sur la montagne et de la même manière que Moïse et Élie apparurent aux trois disciples. D'autres affirmaient la réalité de la résurrection des morts, d'après le prophète Ézéchiel, d'après la résurrection du Christ dont les Apôtres palpèrent la chair, d'après l'Apôtre qui écrivit aux Corinthiens sur la semence[2], et d'après les écrits de Methodius d'Olympe, d'Eustathius d'Antioche et d'Epiphanius de Cypre. L'empereur était perplexe au milieu des paroles contradictoires. Dieu voulut dissiper le doute et manifester la vérité. Il inspira à Aladios[3], propriétaire de l'endroit, de bâtir une bergerie pour ses troupeaux. En enlevant des pierres, la caverne se trouva ouverte tout au soir, et Dieu insuffla la vie aux dormants[4] qui se levèrent comme d'un sommeil. Ils dirent au jeune Dionysius : « C'est le moment de la nourriture; lève-toi, fais diligence et informe-toi de ce qu'on a prescrit à notre égard. » Il sortit, ayant à la main une pièce de monnaie ancienne. En voyant les pierres de la bâtisse, il fut dans la stupéfaction ; il marchait en cachette pour n'être pas reconnu ; il parvint à la porte de la ville; il vit la croix qui y était fixée et fut dans l'étonnement; la ville parut changée à ses yeux; il passa par une autre porte et il y vit aussi la croix. Il croyait voir évêques. Ses blasphèmes étaient connus de tout le monde, tant par les paroles de sa bouche que par ses traités impurs. Ils prononcèrent justement sa déposition.

De leur côté, Nestorius et ses partisans prononcèrent la déposition de saint Cyrillus et de Memnon d'Éphèse.

Jean d'Antioche ne voulant point souscrire à la déposition de Nestorius, retarda son arrivée. Il vint deux jours après [**175**] avec ceux qui l'accompagnaient. S'étant irrité contre Cyrillus, on reconnut qu'il était lui-même partisan de Nestorius, et ils le déposèrent aussi. Jean avait avec lui 26 évêques et l'adhésion de tous les Orientaux, excepté de Rabboula d'Édesse et d'Acacius d'Alep. Nestorius en voyant ce qui était arrivé dit, comme à regret et de force : « Que Marie soit appelée Mère de Dieu ! » — Mais son repentir simulé ne fut pas accepté, car, par ordre de l'empereur victorieux, il fut chassé en exil à Oasis[5].

Jean, et ceux qui l'accompagnaient tinrent vainement un synode, et Theodoretus de Cyr, qui partageait manifestement la croyance de Nestorius, fit une réponse aux douze chapitres de saint Cyrillus; mais le docte Cyrillus fit une réponse aux paroles de Theodoretus et le couvrit de confusion.

Jean et ses compagnons ayant de nouveau été convoqués par trois fois sans qu'ils vinssent, on prononça contre eux la déposition, jusqu'à ce qu'ils fissent

1. Litt. : « reconnaissable ». — 2. *I Cor.*, xv, 36 sqq. — 3. *Sic* ms. et Land ; ܐܕܠܘܣ, *Adolius* dans les autres recensions. — 4. L. : «. Lire : ܡܝ̈ܬܐ, d'après toutes les recensions.
5. Socr., VII, xxxiv.

toutes ces choses en songe; il se palpait et était plongé dans la stupeur. Quand il entra sur la place et entendit jurer par le nom du Christ, il demanda quel était le nom de la ville. On lui répondit : « Éphèse. » S'empressant de sortir pour venir faire connaître (la chose) à ses compagnons, il s'approcha pour acheter du pain. Quand ils virent sa monnaie ancienne, ils se dirent les uns aux autres à mi-voix : « Ce jeune homme [**175**] a trouvé un trésor. » Et lui pensait qu'ils l'avaient reconnu et allaient le conduire à Decius. Saisi de crainte, il dit : « Que la pièce soit à vous, et je ne demande pas de pain. » Alors ceux-ci mirent la main sur lui, s'emparèrent de lui, et lui dirent : « Montre le trésor que tu as trouvé ; nous y participerons avec toi, et nous te cacherons. » Plongé dans la stupeur, il (se) dit : « Ce que je ne redoutais point[1] s'est encore ajouté pour ma terreur. »

Tandis qu'on l'entraînait la foule se rassembla pour le voir. Ils disaient : « C'est un étranger. » Lui regardait de tous côtés pour voir quelqu'un de sa connaissance, et il n'y avait personne. La chose parvint jusqu'au proconsul de la ville et jusqu'à l'évêque de la ville qui se trouvait près de lui. Il ordonna de l'amener. Le jeune homme pensait qu'on le conduisait près de Decius. Quand on l'introduisit dans l'église, il fut saisi d'étonnement et devint comme muet. L'évêque et le proconsul lui dirent : « Où est le trésor dont tu as pris cette pièce ? » Il répondit : « Je n'ai pas trouvé de trésor. » Ils l'interrogèrent de nouveau : « D'où es-tu, et de qui es-tu fils ? » Il répondit : « Je suis d'Éphèse », et il dit les noms de ses parents, que personne ne connaissait. Ils lui dirent : « Tu es un menteur. » D'autres disaient : « Il est fou », et d'autres : « Il simule la folie afin d'échapper. » Le proconsul lui dit : « Comment te considérerions-nous comme fou ? ou comment te croirions-nous ? car voici la marque de la pièce qui dépasse deux cents ans, antérieure à l'empereur Decius ; c'est pourquoi je vais te faire jeter dans les liens. » Alors il se prosterna sur le visage et leur dit : « Je vous en prie, dites-moi où est l'empereur Decius ? » L'évêque dit : « Il est mort depuis

pénitence et reconnussent leur faute.

On avait aussi défini dans ce premier synode d'Éphèse qu'il n'est permis à personne d'établir une autre définition de la foi, en dehors de celle qui fut établie dans le synode de Nicée par les 318 Pères ; et que celui qui oserait établir une autre définition serait rejeté et destitué de son ordre, soit qu'il fût évêque, soit qu'il fût prêtre.

Quand le synode fut dissous, Jean d'Antioche s'en alla avec les Orientaux qui l'accompagnaient, ayant été destitués[2] par [**176**] le synode.

L'empereur ordonna que (des évêques) des deux partis montassent à la capitale et qu'on fît un examen diligent.

---

1. Lire : ܗܘ ܕܡܕܡ.
2. Ou : sans avoir pris part au synode (?); ܣܪܝܩܝܢ, littér. : *vacui*; peut-être à corriger : ܦܪܝܫܝܢ « s'étant séparés » du synode (?).

longtemps. » Alors il continua et dit : « Je suis donc pris de vertige ; et ma parole n'est pas croyable. Venez avec moi, et je vous montrerai mes compagnons dans la caverne où nous nous sommes enfuis de devant Decius. » L'évêque comprit qu'il s'agissait d'une révélation. Ils allèrent avec lui à la montagne. En entrant, ils trouvèrent la cassette, l'ouvrirent et lurent que : « de devant Decius s'étaient enfuis les confesseurs Aikîlos[1], Dionysius[2], Stephanus, Probatius[3], Sebastius[4], Cyriacus[5]. » En lisant ils furent saisis d'admiration, et, quand ils entrèrent, ils trouvèrent les confesseurs tout resplendissants, et ils apprirent d'eux tout ce qui était arrivé. A l'instant ils le mandèrent à l'empereur qui vint en toute hâte. Les confesseurs se précipitèrent à sa rencontre, et l'empereur tomba à leurs genoux. Il pleurait en disant : « En vous voyant, il me semble voir le Christ roi appelant Lazare qui sortit du tombeau ; et déjà j'entends et je vois dans mon esprit son avénement glorieux, lorsque les morts sortiront du tombeau à sa rencontre, en un clin d'œil. » Akîlios[6] dit à l'empereur : « Sache, ô empereur ! que le Seigneur nous a réveillés avant le temps de la résurrection à cause de toi. Pour nous, à l'instar de l'enfant qui vit dans le sein de sa mère, insensible à l'honneur ou au mépris, ainsi étions-nous silencieux. Donc, demeure en paix dans l'intégrité de ta foi. » Quand il eut dit ces choses, ils furent pris de sommeil, s'endormirent et rendirent l'esprit, tandis que l'empereur et les nobles les contemplaient. L'empereur resta debout [**176**] en pleurant. Il étendit sur eux son manteau impérial et ordonna de leur faire sept châsses d'or. Mais, la nuit même, ils lui apparurent en songe et lui dirent : « Nos corps sont ressuscités de la poussière et non de l'or ; laissenous donc en place sur la poussière, dans la caverne. » Alors l'empereur donna des ordres : on fabriqua des pavements[7] d'or au-dessous d'eux, et ils furent laissés là. Un temple fut bâti au-dessus d'eux. Que leur mémoire soit en bénédiction, et que leur prière nous soit en aide. Amen !

CHAPITRE V DU LIVRE VIII. — *De l'époque du premier synode d'Éphèse.*

A cette époque, le roi de Perse s'empara de marchands chrétiens et prit leurs marchandises. Le roi des Perses trompa quelques ouvriers fondeurs d'or[8] qu'il avait loués, et il ne leur donna pas leur salaire. A propos de cela, les Romains descendirent en Arménie, et ils dévastèrent et pillèrent les régions des Perses. Pour ce motif, les Perses montèrent furieusement contre les Romains. [Ils engagèrent] le combat et les Perses furent vaincus. Ardaburius, gé-

1. Land, ܐܟܝܠܘܣ. — 2. Land ajoute ici ܐܘܓܢܝܣ, *Eugenios*. — 3. Lire : ܦܪܘܒܛܝܣ. — 4. Land : ܣܒܛܝܣ, *Sabatius*. — 5. Les noms varient dans les différentes recensions. — 6. *Sic* ms. — 7. ܩܘܦܣܐ = κύβος ; le contexte paraît demander le sens que nous indiquons.

8. Gr. : χρυσορύκται (Socr., VII, xviii).

néral des Romains, et Areobindus[1] et Vitianus[2] tuèrent sept généraux persans; et dans le fleuve de l'Euphrate se noyèrent surtout les Arabes qui étaient venus au secours des Perses[3].

Après cela la paix fut rétablie entre les deux empires, et la persécution contre les chrétiens se calma dans le territoire des Perses[4].

Après cela, les Barbares sortirent de nouveau et firent de nombreux captifs dans le pays de Thrace et d'Illyrie.

Une comète apparut. Il y eut de grandes sauterelles, et des perturbations[5] en tous lieux. Beaucoup disaient que la fin du monde[6] approchait, à cause des signes qui se multipliaient.

A cette époque florissaient comme écrivains ecclésiastiques Eusebius, un autre Eusebius, et Philippus, le diacre, de Constantinople.

Il y eut un grand tremblement de terre le 7 de nisan (avril) et le 6 de tamouz (juillet) : la poussière tomba du ciel[7].

A cette époque commença l'hérésie de ceux qui disent que le péché est implanté dans la nature[8].

Le feu tomba à Constantinople et consuma le *demosion* avec beaucoup de maisons[9].

A cette époque, Eutychès, prêtre et archimandrite de l'un des monastères de Constantinople, était très connu à cause de ses œuvres.

Nestor[ius] fut déposé parce qu'il affirmait deux natures dans le Christ après l'union et la préexistence de l'enfant qui fut formé dans le sein de la Vierge, appelant celui-ci Jésus; il pensait, comme Paul, Diodorus et Theodorus, que le Christ était venu plus tard habiter en lui; Quand des évêques des deux partis furent montés à la capitale sur l'ordre de l'empereur Theodosius, lorsqu'on discuta, les Orientaux furent vaincus; ceux qui étaient avec Cyrillus remportèrent la victoire, et le synode fut confirmé. Alors, surtout par ordre de l'empereur et sous des menaces violentes, à peine consentirent-ils à confesser comme le synode et à faire l'union avec Cyrillus. Ils se restituèrent mutuellement leurs sièges, et firent une paix qui n'en était pas une, car, dans leur cœur, ils croyaient comme Nestor[ius].

Theodoretus de Cyr, Andreas de Samosate, et Alexandros de Mabboug étaient les champions de la doctrine de Nestorius et les adversaires de saint Cyrillus. Irenæus[10] de Tyr, Jean d'Égées en Cilicie, Eutherius de Tyane et d'autres parmi les Orientaux étaient les partisans de leurs blasphèmes.

Quand Nestorius partit, l'Église ordonna le vertueux Maximianus[11].

---

1. 'Αρεόβινδος; ms. : *Adârôbanidis*. — 2. Βιτιανός; ms. : *Dqtianos*; rest. : ܘܝܛܝܢܘܣ. — 3. Socr., VII, xviii; Jac. Edess. ad ann. 78. — 4. Socr., VII, xx, *s. f.* — 5. Des tremblements de terre (?). — 6. τῆς οἰκουμένης. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, XXX, lvii (t. V, p. 506).

7. Cf. *Chron. pasc.*, *P. Gr.*, XCII, 789 (?). — 8. Les Pélagiens. — 9. *Chr. pasc.*, *P. Gr.*, XCII, 799; Socr. VII, xxxix. — 10. Ms. : *Arînôs*. — 11. Socr., VII, xxxv.

il n'appelait pas la Vierge Marie « mère de Dieu », comme les docteurs véridiques[1].

Mais Eutychès, en voulant établir qu'il n'y a qu'une nature dans le Christ, nia la réalité du corps que Dieu le Verbe a pris de la Vierge. Il enseignait qu'il était comme l'air qui se solidifie par le vent et devient pluie et neige, comme l'eau qui, par l'air froid, devient glace. [**177**] Mais il établissait un dogme inexact, car il n'était pas instruit. Quand sa honteuse doctrine se fut répandue, elle fut poursuivie par Eusebius de Dorylée, qui était alors à Constantinople, et qui la signala à Flavianus[2], évêque de l'endroit. Eutychès fut invité par les évêques à rendre raison de ce qu'il pensait, mais il ne vint pas, prétextant tantôt qu'il était dans une réclusion perpétuelle, tantôt qu'il était malade, affaibli et âgé. Ayant été contraint de venir près d'eux, il ne renonça pas à son opinion; mais il avait coutume de dire : « De même que vous, vous enseignez[3] qu'il y a deux natures dans le Christ; de même moi je dis (qu'il n'y en a qu'une). » Et après avoir dit beaucoup de choses, comme il est écrit dans les Actes[4] de cet endroit[5], ils prononcèrent sa déposition. D'après les accusations (portées contre lui[6]), d'après les interpellations[7], et surtout d'après les paroles échangées entre lui et Eusebius, les « deux » (natures) étaient clairement enseignées[8], à peu près comme dans la

A Rome, après Celestinus, vint Xystus pendant 8 ans, et après lui ce Léon fameux parmi les hérétiques, pendant 21 ans. — A Édesse, le 25e (évêque) fut l'hérétique Ibas[9].

Le vertueux Silvanus, qu'Atticus avait ordonné pour l'église [**177**] de Philippopolis, l'abandonna au bout de trois ans, à cause du froid, parce qu'il était d'une faible constitution, et il se fixa à Constantinople. L'humilité de cet évêque était si grande qu'il circulait en sandales par la ville. Quand l'évêque de Troie mourut, Atticus lui dit : « Maintenant tu n'as plus de motif de fuir la charge d'une église. A Troie, il ne fait pas froid. » Quand il y alla, des hommes se disposaient à mettre une barque à la mer et ils ne le pouvaient, parce qu'elle était retenue par l'opération du démon; il pria, puis, avec quelques clercs peu nombreux, il la prit et elle entra promptement dans la mer. Chacun loua Dieu[10].

Quand on demandait Proclus pour Constantinople, quelques envieux s'écriaient qu'il avait déjà été ordonné pour une autre ville. Alors l'empereur Theodosius fit connaître la chose à Cyrillus, à Celestinus de Rome et à Jean d'Antioche. Ils répondirent que l'Église ne se préoccupe pas si un évêque passe d'une ville à une autre quand il y est appelé par l'élection. Ils firent donc passer Proclus à Constantinople, où il parut comme un grand doc-

1. LAND, III, 99 (II, II). — 2. Ms. : *Paulinos*; rest. : ܦܠܒܝܢܘܣ. — 3. Lire : ܡܠܦܝܢ. — 4. πεπραγμένα. — 5. Cf. MANSI, VI, 495. — 6. ܕܠܡܣܟܠܘܬܗ (LAND). — 7. διαλάλησις (?); corr. : ܕܝܠܠܝܣܝܣ (LAND) = διαλαλίας (?). — 8. Par les évêques du synode. ܡܠܦܝܢ aussi chez LAND.

9. *Chron. edess.*, no LIX (ann. 746); JAC. EDESS., ad ann. 78. — 10. SOCR., VII, XXXVII.

doctrine de Nestorius. L'interpellation[1] de Flavianus dénote la même chose. Et quand Eutychès eut été déposé par les partisans de Flavianus, il envoya un libelle à Rome à Léon, demandant que ce qu'il avait enseigné fût examiné dans un autre synode[2]. Lorsque les partisans de Flavianus l'apprirent, ils écrivirent, eux aussi, à Léon[3]. Léon répondit à Flavianus par cette lettre appelé le *Tome*[4] dans laquelle il y a beaucoup de chapitres répréhensibles; aussi fut-il blâmé par Dioscorus et par le grand Timotheus qui succéda à Dioscorus[5].

teur[6]. C'est lui qui fit ramener le corps du grand Jean dans la ville impériale, et fit l'union parmi le peuple[7].

A propos de ce que les évêques passèrent et passent d'une ville à une autre quand la nécessité l'exige, le canon XVIII prescrivait[8] : « Si un évêque ayant reçu l'imposition des mains pour une église quelconque ne va pas à l'église pour laquelle il a été ordonné, non par sa faute, mais par le refus du peuple, sans qu'il y ait donné lieu de son côté, il doit avoir l'honneur du ministère seulement, pourvu qu'il ne cause aucun désagrément à l'église dans laquelle il officie. Qu'il attende l'examen du synode de la province, qui décidera comme il lui paraîtra bon. » — Pour cela, lorsque ce fut nécessaire, plusieurs évêques passèrent d'une ville à une autre. [Pe]riginès[9] de Patras[10] n'ayant pas été accepté par les gens du diocèse[11], passa à Corinthe, qui était veuve, sur l'ordre de l'évêque de Rome ; Grégoire le Théologie , évêque de Sasimes, passa à Nazianze, puis à Constantinople, et retourna ensuite à Nazianze; Meletius de Sébaste fut transféré à Antioche; Dositheus de [Sé]leucie[12] fut transféré à Tarse; Palladius[13] d'Helenopolis[14] fut transféré à Aspuna[15] ; Alexandros, aussi d'Helenopolis, fut transféré à Adriana[16] ; Theosebius[17] d'Apamée fut transféré à Eudoxiopolis ; Polycarpus d'Axiṭa[18] fut transféré à Nicopolis de Thrace ; Hierophilus[19] fut transféré de Trapezopolis de Phrygie à P[l]otinopolis de Thrace ; Optimus fut transféré de Agdamia[20] de Phrygie à Antioche de Pisidie ; Silvanus de Philippopolis fut transféré à Troie[21]; Anthimus de Tr[ébizonde][22] à Constantinople; Barsê de Ḥarran à Édesse[23]; Proclus de Cyzique à Constantinople. Nombreux sont ceux qui passèrent ainsi légitimement d'un siège à un autre[24]. Mais de même que ceux qui passèrent légitimement, du consentement des évêques et du peuple, par

---

1. διαλαλία. — 2. Texte : *Patr. lat.*, LIV, 713; Mansi, V, 1014. — 3. *Patr. lat.*, LIV, 743; Mansi, V, 1251. — 4. *Patr. lat.*, LIV, 755; Mansi, V, 1265. — 5. Land, III, p. 101.

6. Socr., VII, xl. — 7. *Ibid.*, xlv. — 8. d'Antioche; mais le can. xxi interdisait positivement les translations d'évêques. — 9. Rest. : ܦܪܝܓܢܝܣ, Περιγένης. — 10. Ms. : *Pâṭlârâ*. — 11. *Sic*, ms. Rest. : ܡܕܝܢܬܐ « de la ville », d'après Socrate. — 12. Rest. : ܣܠܘܩܝܐ. — 13. Ms. : *Philemos*. Rest. : ܦܠܕܝܣ. — 14. Lire : ܗܠܝܢܘܦܘܠܝܣ. — 15. Ms. : *Aspania*. — 16. Ms.: *Ariana*. — 17. Gr. : Θεόφιλος. — 18. Gr. : ἀπὸ Σεξαντάπριστων. — 19. Rest. : ܦܠܘܛܝܢܘܣ. — 20. Ms. : *Agdomnis*. — 21. Ms. : *Troada*. — 22. Lire : ܛܪܦܝܙܘܢܬܐ (BH). — 23. Cf. t. I, p. 277. — 24. Cf. Socr., VII, xxxvi.

force et par nécessité, ne sont pas blâmables, de même, ceux qui sans être élus s'empressèrent de ravir un diocèse pour leur agrément, sont blâmables et privés de la grâce; et ceux qui osent (le faire) sont dévoilés [1].

CHAPITRE VI DU LIVRE VIII. — [178] *De l'époque du second synode qui eut lieu à Éphèse du temps de Theodosius.*

L'empereur Theodosius, en apprenant les choses relatives à Flavianus et à Eutychès, ordonna que le concile qui s'était tenu à Éphèse se rassemblât de nouveau, en l'an 760 des Grecs, qui est l'an 39 de Theodosius, 18 ans après le premier synode d'Éphèse [2].—Cent vingt-huit évêques [3] se rassemblèrent avec saint Bar-Çauma qui tenait la place des supérieurs des couvents et des monastères de tout l'Orient. Les principaux [4] étaient : Dioscorus d'Alexandrie, Juvenal [5] de Jérusalem, Domnus [6] d'Antioche. — Ils prononcèrent la déposition de Flavianus [7] de Constantinople, d'Eusebius de Dorylée et aussi de Domnus [8] d'Antioche, parce qu'ils furent reconnus comme professant la même chose que Nestor[ius]. — Ils déposèrent pareillement Theodoretus et Ibas; et ils acceptèrent Entychès parce qu'il fit croire qu'il recevait la définition des 318 [9]. — *Fin.*

[178] A cette époque [10] parut en Crète un séducteur qui trompa les Juifs, (en leur faisant croire) qu'il était Moïse, venu pour les délivrer et leur faire passer la mer Rouge [11]. Il conduisit beaucoup d'hommes et de femmes au bord de la mer, et leur dit de s'y jeter la tête en bas : « Ainsi, disait-il, la mer vous recevra et se divisera pour vous. » Ils se précipitèrent d'un rocher. Les uns fu-

[178] Quand saint Cyrillus mourut, saint Dioscorus devint évêque d'Alexandrie, pendant 8 ans [12].

A Constantinople, après saint Proclus, vint l'hérétique Flavianus, à propos duquel le second synode se réunit à Éphèse.

Copie de la lettre de l'empereur [13]: « Les empereurs, Césars, Theodosius et Valenti[nia]nus, victorieux, illustrés par de grands triomphes [14], vénérables, Au-

---

1. *Sic*, ms. : mais il faut peut-être corriger ܡܕܓܠܝܢ et traduire : « ceux qui osaient dire cela mentaient » οὔ μοι δοκοῦσιν ἀληθεῦσαι, οἱ τότε ταῦτα λέγειν ἐπιχειρήσαντες (Socr.).

2. Les documents relatifs au *Latrocinium Ephesinum* qui existent en syriaque ont été publiés par S. G. F. Perry, sous ce titre : ܣܘܢܗܘܕܘܣ ܕܬܪ̈ܬܝܢ ܕܐܬܟܢܫܬ ܒܐܦܣܘܣ *seu Secundam synodum ephesinam.* Oxonii, 1880. Cf. P. Martin, *Le pseudo-synode connu sous le nom de Brigandage d'Éphèse, d'après ses Actes retrouvés en syriaque.* Paris, 1875. — 3. Nombre exact; cf. Mansi, VI, 503. Land : 188 év. — 4. ܪ̈ܫܢܐ, notables, chefs. — 5. Ms. : *Youbînîlos.* — 6. *Dômânos.* — 7. *Flabianos.* — 8. *Domnos.* — 9. de Nicée.

10. Socr., VII, xxxviii. — 11. *Sic* ms. ; corriger : « la mer de Cypre ».

12. Cf. Jac. Edess., ad ann. 114; Land., III, 102. — 13. Mansi, VI, 588. — 14. Mauvaise traduction de τροπαιοῦχοι, μέγιστοι; corriger : ܪ̈ܘܪܒܐ; cf. p. 179, l. 25 du texte.

rent brisés, les autres noyés, quelques-uns surnagèrent. Des chrétiens qui les virent, coururent dans des barques et en retirèrent quelques-uns vivants. Quand cela fut connu des autres Juifs, ils coururent de tous côtés pour capturer le faux Moïse, mais ils ne le trouvèrent point. On pensa que c'était le diable qui les avait trompés, et pour ce motif beaucoup d'entre eux se firent chrétiens.

A cette époque, Gensericus[1] se révolta dans le pays de Carthage[2] et d'Afrique; et il y eut de grandes sauterelles[3].

L'empereur Theodosius donna des lettres à propos du second concile d'Éphèse. — Relativement à Stephanus, homme arrogant, il prescrivit ceci : « Pour Stephanus[4], le principe du mal, ne s'abstenant d'aucune action à moins qu'elle ne soit juste... » — Pour le commonitorium d'Elpidius, l'empereur écrivit[5]: « A Elpidius, illustre comte du sacré consistoire[6] » et un peu plus loin : « Nous prescrivons qu'un second synode se tienne à Éphèse; car nous avons souci de couper complètement la racine du mal, de manière que, ayant chassé de toute part [179] les troubles dogmatiques, nous conservions par la prière la rectitude de nos pensées, et que cela tourne à la prospérité du gouvernement et au bien des hommes. Nous t'avons choisi ainsi qu'Eulogius, le tribun et notaire du prétoire, pour le ministère de gustes : à Dioscore, pape, archevêque d'Alexandrie. — Chacun sait que la régularité de notre gouvernement[7] et toutes choses humaines sont affermies et maintenues par l'excellente piété envers Dieu ; attendu que quand le secours divin nous accompagne, les affaires ont coutume de marcher facilement comme nous voulons. Ayant donc obtenu de régner, par la providence divine, nous devons nécessairement prendre soin, autant qu'il convient, de la piété et de la prospérité[8] de ceux qui sont sous notre autorité; de manière qu'aussi notre piété sincère et notre gouvernement brillent, étant appuyés sur le culte de Dieu et la foi. Or, comme dans le temps présent il s'est élevé quelque doute funeste au sujet de la conservation de la doctrine catholique et apostolique de notre foi orthodoxe, qui, comme d'ordinaire, attire et excite des opinions diverses[9], et de plus, trouble les sentiments et les âmes des hommes; il nous a paru indécent de négliger cette affaire honteuse, de peur qu'en agissant ainsi on ne croie [179] que c'est par mépris pour Dieu. C'est pourquoi nous ordonnons qu'en ce lieu se réunissent les hommes vénérables qui possèdent un grand zèle pour la religion et la foi orthodoxe, et, quand la chose aura été discutée soigneusement, toute tentative schismatique cessera et la foi véritable, chère à Dieu, sera confir-

1. Ms. : *Gezîrînkos*. — 2. Ms. : *Qarṭagena*. — 3. Lire : ܩܡܨܐ. — 4. *Sic ms*. Mais il y a évidemment une erreur. Il faut sans doute restituer... ܠܐ ܡܫܐܠ ܗܘ ܕܐܦ. Cf. p. 180, l. 2 du texte. — 5. MANSI, VI, 595. — 6. τῷ περιβλέπτῳ κόμητι τοῦ θείου συνεδρίου.

7. πολιτεία. — 8. Gr. : εὐσεβίας τε καὶ εὐπραγίας. — 9. Le grec, mal traduit, dit : ἥ τις, ὡς εἰκὸς, διαφόροις ἐννοίαις ἀνθέλκουσα, διαταράττει τε καὶ συγχεῖ κ. τ. λ.

la foi, comme des gens parfaits en toutes choses et qui pratiquent pieusement celles de la religion. Vous devrez garder et accomplir fermement nos instructions et nos préceptes. Vous ne laisserez aucun des deux partis exciter du trouble. Que tout ce qui regarde cette affaire se passe dans l'ordre, etc. »

Libelle d'Eutychès adressé au synode[1]. — « Au saint et pieux synode assemblé à Éphèse : de la part d'Eutychès, archimandrite. — Je loue le Dieu très-saint en ce moment où, grâce à vous, la religion reçoit de nouveau une grande liberté. Je fais connaître au synode ce qui a été fait à mon égard, c'est-à-dire contre la foi orthodoxe. Mon désir était depuis ma grande jeunesse de vivre dans la solitude, renfermé en moi-même, jusqu'à ma vieillesse, et de me tenir en dehors de toute agitation. Je n'ai pas mérité de jouir d'un tel dessein ; mais, par la malice des autres, je suis tombé dans un grand péril. Maintenant[2], et dès le début, j'en ai appelé au jugement de Votre Béatitude. J'atteste devant le Christ Jésus, qui a rendu devant Ponce-Pilate un témoignage [**180**] glorieux, que je crois, que je pense, que je raisonne conformément à la foi que nous ont enseignée les saints Pères qui se réunirent à Nicée et qu'ont confirmée les saints Pères dans le premier concile d'Éphèse. Si quelqu'un pense autrement que cette foi, je l'anathématise; conformément à leur décision[3], j'anathématise[4] aussi mée. Donc, conduisant avec elle dix des évêques métropolitains placés sous ta juridiction, et dix autres pris parmi ceux qui brillent par la conduite, la parole et l'orthodoxie de la foi, que Ta Sainteté arrive à Éphèse, métropole d'Asie, le 1er du mois de 'ab (août) ; que personne, en dehors de ce qui a été dit plus haut, ne moleste le synode[5]. Et que personne ne prenne sur soi de mépriser le synode tellement nécessaire et cher à Dieu, et de ne pas venir au lieu indiqué. Car si quelqu'un évite l'assemblée : nécessairement son âme doit être affligée d'une conscience qui n'est pas bonne. Nous ordonnons que Theodoretus de Cyr, à qui nous avons déjà prescrit de rester dans son église, ne vienne pas au synode, à moins que cela ne plaise à tout le synode et qu'il ne le convoque. Si quelque division surgit à son sujet, nous sanctionnons que le synode se tiendra sans lui. »

Julianus, représentant de Léon, dit : « Les empereurs ont envoyé un semblable édit au pape de Rome. » — Jean, prêtre et chef des notaires[6], dit : « Je suis porteur d'un autre édit (adressé) à Dioscorus. »

Juvenal[7] de Jérusalem dit : « Qu'on le lise et qu'il soit aussi placé dans les Actes ».

« Les empereurs, Césars, Theodosius et Valenti[nia]nus, illustrés par les victoires, grands, vénérables, Augustes : à Dioscorus[8]. — Il est parvenu à l'enten-

---

1. Mansi, VI, 629. — 2. Mansi, VI, 644. — 3. Lire : ܕܝܠܗܘܢ. — 4. Mansi, VI, 633.
5. Gr. : μηδενὸς ἑτέρου δηλαδὴ παρὰ τοὺς προειρημένους τῇ ἁγ. συνόδῳ παρενοχλήσοντος. — 6. πρῶτος νοταρίων, primecerius notariorum. — 7. *Yobinilos*. — 8. Mansi, VI, 593.

Mânî et Valentinus, et encore Apollinarius, et de même Nestorius, avec tous les hérétiques jusqu'à Simon le Magicien, etc.[1]. » — *Fin.*

dement de Notre Sérénité[2], que beaucoup d'archimandrites orientaux ainsi que les peuples ont des difficultés avec les évêques infestés de nestorianisme, et combattent pour la foi orthodoxe. C'est pourquoi, s'il plaît à Votre Sainteté[3], l'ami de Dieu, le prêtre et archimandrite Bar-Çauma, qui brille par la pureté de sa conduite et sa foi orthodoxe, viendra à la ville d'Éphèse, comme représentant des archimandrites de tout l'Orient. Que Ta Piété veuille donc, en considérant toute (notre) sollicitude pour la foi orthodoxe, recevoir cordialement[4] le dit pieux archimandrite et le faire participer à votre synode ».

Juvénal dit : « On m'a aussi écrit de la part de notre empereur victorieux au sujet de l'archimandrite Bar-Çauma. Il convient donc qu'il soit admis dans le synode. »

Et saint Bar-Çauma monta au second synode d'Éphèse ; car il florissait à cette époque, illustre par ses œuvres et sa doctrine orthodoxe, par l'opération de miracles et de prodiges, comme les saints Apôtres.

A cette époque florissait dans l'ascétisme Jacques le Juste, le maître de Siméon le Stylite.

Le comte Elpidius [**180**] donna des instructions au synode en ces termes[5] : « Jamais Satan, prince des Mauvais, ne ralentit les attaques contre les saintes églises ; ni jamais le pieux empereur ne cesse de lutter justement avec celui qui attaque, pensant correctement que Dieu combattra pour son empire, s'il s'arme lui-même pour les combats en faveur de la religion. Il n'a point à se reprocher de penser ainsi. Dès le commencement[6], en effet, plusieurs choses ont été réglées par Lui, plus que par les armes. C'est pourquoi il condamne avec vous l'arrogance de Nestor[ius] qui, institué pour le ministère de Dieu, est devenu le père et le docteur d'enseignements impies. Les choses que l'empereur nous a prescrites et qu'il vous a écrites : à l'instant même je vais vous les faire connaître et j'ajoute ceci, en tant que je suis un de ceux que la religion orthodoxe retient à bon droit sous votre autorité : Aujourd'hui le Seigneur de l'Univers, Dieu le Verbe, Sauveur, se livre à votre jugement, et doit être honoré par l'autorité de votre jugement. En voyant que vous jugez selon la justice ce qui le concerne, il vous honorera ici-bas et vous confessera encore devant le Père. »

Jusqu'ici, c'est-à-dire jusqu'à cette époque, écrivaient Socrate *et* Théodoret ; *et ici finissent les livres de leurs Chroniques.*

A partir d'ici commencent les Chroniques de Jean d'Asie *et de* Zacharie le Rhéteur.

1. Grec aj. : καὶ τοὺς λέγοντας τὴν σάρκα τοῦ Κυρίου, καὶ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν, I. X. ἐξ οὐρανοῦ κατεληλυθέναι.

2. ܕܫܠܝܘܬܢ est à corriger en : ܕܫܠܝܘܬܟ = γαληνότητος. — 3. τῇ ἐμετέρᾳ θειότητι. — 4. εὐμενῶς. — 5. Mansi, VI, 619. — 6. ἄνωθεν. Corr. : ܡܢ ܫܡܝܐ, « du ciel » (?).

[*Extrait*] *de la pétition d'Eutychès à l'empereur* [1], pétition qui l'excita surtout à réunir le second synode : « En tout, après Dieu, votre piété a été pour moi la manifestation du salut et de la vérité, car elle n'a négligé en rien de faire examiner ce qui concerne la foi, et la poursuite (dirigée) contre moi. »

Quand le synode fut assemblé, Eutychès ayant écrit qu'il approuvait Cyrillus et le premier synode d'Éphèse, fut reçu jusqu'à ce qu'ensuite il fût dévoilé.

Comme ce second synode ne fit pas une nouvelle définition, mais accepta en toute chose le synode précédent, on ne lut point le *Tome* de Léon, qu'avaient apporté ses légats, afin de n'avoir pas à prononcer l'anathème contre son auteur et de ne pas exciter du trouble dans les églises. C'est pourquoi Léon garda rancune à Dioscorus pour n'avoir pas fait lire son *Tome*. — *Ce* [*chapitre*] *est aussi fini.*

CHAPITRE VII DU LIVRE VIII. — *Des choses qui furent accomplies dans le second synode d'Éphèse.*

Copie de la lettre du synode[2] *à l'empereur*[3]. — « Si quelqu'un appelle Votre Majesté pure et aimant le Christ, la source de la piété et de la solide confession de la foi, il n'outrepasse pas la vérité ; ainsi même il est vaincu, car il n'a point de paroles assez convenables pour pouvoir louer la grandeur de la piété qui se trouve en vous, ô glorieux et victorieux empereurs. C'est de vous, en effet, ô pieux, que découle continuellement le canal de la vraie connaissance de Dieu vers ceux qui sont sous votre autorité. Que Votre Sérénité ne cesse jamais de répandre ce flot spirituel et bienfaisant sur toute la terre, de manière à [**181**] conserver[4] perpétuellement la domination impériale, non pas

Ce second saint synode de cent vingt-huit évêques se réunit donc à Éphèse. Les chefs en étaient Léon de Rome, par ses représentants ; Dioscorus, pape d'Alexandrie ; Juvenal de Jérusalem ; Domnus d'Antioche ; Eustathius de Beirout ; Thalassius[5] de Césareé de Cappadoce ; Eusebius de Séleucie. — Le bienheureux Bar-Çauma, le prince des ascètes[6], fut aussi convoqué et s'y rendit.

L'empereur envoya des écrits ainsi conçus[7].

Copie de la lettre de l'empereur qui fut lue par Jean, protonotaire : « Les empereurs, [**181**] Césars, Theodosius et Valentin[ian]us, victorieux, illustrés par de grands triomphes,[8], vénérables,

---

1. Mansi, VI, 764.

2. Perry, p. 298. Ce document n'existe plus en grec, que je sache. — 3. Lire : *aux empereurs*, d'après le contexte. Toutefois Perry a partout le singulier, et la lettre est adressée « à l'empereur Théodose ». — 4. Lire : ܠܡܗܘܐ ܡܢܐ (Perry).

5. Ms. : *Tâûlîsos*. — 6. Peut-être : « archimandrite ». — 7. Mansi, VI, 597 ; Perry, p. 275. — 8. Cf. p. 25, n. 14.

tant par la force des armes que par le service de Dieu. Par celui-ci en effet, vous avez prévalu et vous prévaudrez toujours contre les ennemis; car le Roi des rois élève en votre faveur une prière[1] invisible, à cause de votre vigilance pour la foi orthodoxe : et ce bienfait conserve inébranlable le sceptre de votre empire et rend craintifs ceux qui s'élèvent contre vous. Vous avez l'autorité[2] : non seulement pour délivrer le genre humain des attaques des Barbares, mais pour le conserver intact contre la nouveauté des paroles de ceux qui pensent tout à fait autrement[3], et qui lancent, comme le poison mortel dont sont enduits les traits de l'impiété, la corruption sur les âmes des simples : elle ne transperce pas le corps, mais elle introduit la mort dans l'âme. Il est connu que de tout temps, ce désir fidèle et cher au Christ a excité[4] votre piété et votre zèle pour le Seigneur, et, encore maintenant, lui a très justement inspiré de saisir le glaive et le bouclier, selon la parole du prophète[5], pour se lever au secours de notre foi orthodoxe et immaculée ; et ceux qui s'appliquaient à la troubler furent arrêtés sans retard[6]. Il fut démontré par les faits qu'ils disaient aux disciples du Christ des choses étrangères[7] et leur prêchaient une erreur nouvelle.

Pour cela, vous avez ordonné dans vos saintes lettres que nous nous réunissions, Augustes, au saint synode d'Éphèse. — Nous aurions voulu que les saintes églises fussent en dehors de toute perturbation, que vous-mêmes, dans vos saintes églises, vous continuassiez selon les coutumes à célébrer[8] les fonctions du ministère divin, et que tout ce labeur et cette affliction ne vous incombât pas. Mais, parce que l'évêque aimant Dieu[9] Flavianus voulait agiter quelque chose concernant la foi sainte contre le révérend archimandrite Eutychès, et ayant réuni un tribunal[10], commença à faire quelque chose, nous envoyâmes plusieurs fois vers l'évêque aimant Dieu[11], désirant réprimer le trouble qui s'était élevé ; car nous savions que la foi que les Pères ont exposée à Nicée et que le synode d'Éphèse a confirmée, nous suffit. Mais ayant à plusieurs reprises insisté auprès de l'évêque aimant Dieu, pour qu'il abandonnât une telle question, afin de ne pas donner lieu au trouble de tout l'univers, il n'y consentit point. Jugeant qu'il n'est pas prudent[11] pour nous qu'une telle question, concernant la foi, soit agitée en dehors du synode de vous tous, évêques de tous lieux, il nous a paru nécessaire qu'un synode se rassemblât, afin que Votre Sainteté connaissant les choses qui ont été faites ici et toute la question[12] qui a été agitée, coupe dès la racine la fraude diabolique et chasse de l'Église ceux qui sont les émules des blasphèmes de Nestorius.»

1. Perry : ܠܚܝ̈ܠܘܬܐ ܫܡܝ̈ܢܐ ܡܩܝܡ « lève des armées célestes ». — 2. Perry : ܚܦܝܛܘܬܐ « du zèle ». — 3. Perry : ܕܟܠ· ܣܘܓܦܐ ܕܠܐ ܡܫܟܚܐ ܘܡܠܬ. — 4. Lire : ܐܙܝܥ (Perry). — 5. *Ps.* xxxv, 2. — 6. Litt. : « furent tenus de près ». — 7. Litt. : *aliena*.

8. ἱερουργεῖν. — 9. Rest. : ܕܪܚܡ = θεοφιλέστατος. — 10. κριτήριον. — 11. οὐκ ἀσφαλές. — 12. Lire : ܒܥܬܐ = ζήτησις.

nissions à la ville d'Éphèse, que nous accourions près de Jean, le Théologien[1] avec lequel déjà auparavant, les Pères avaient amputé, par le glaive spirituel, la langue[2] de Nestorius, qu'il avait aiguisée *contre la gloire du Christ, alors* qu'ils avaient comme conducteur dans ce brillant combat le bienheureux Cyrillus notre père spirituel, et évêque. Aussi, quand les écrits de Votre Sérénité, comme une trompette à la voix puissante, nous ont invités au combat pour la foi : chacun de son côté, celui-ci de très loin, celui-là de près, cet autre[3] du milieu, tous nous accourûmes de toute part à la ville de Jean et de Timothée. Et lorsque nous fûmes tous réunis, et que nous nous fûmes rendus à l'église de Sainte-Marie, afin que ce lieu soit aussi le témoin et le mémorial de la science divine et véritable, nous appliquâmes nos esprits à l'examen[4] des faits.

Or, le révérend archimandrite Eutychès passa et se tint au milieu, et il nous présenta une supplique, par écrit, dans laquelle il définissait, [**182**] prenant le Christ à témoin de ses sentiments et de ses paroles, et disait : qu'il avait appris dès sa jeunesse la sainte confession des Pères et de la foi de Nicée, et l'a gardée inviolablement jusqu'ici; qu'il n'a jamais ébranlé[5] aucune des choses qui sont d'accord avec elle; que pareillement, il est demeuré attaché

Dioscorus dit : « L'empereur a prescrit qu'on ne fasse point de symbole : ce que nos Pères ont déjà fait; mais qu'on examine si les choses qui ont surgi[6] sont d'accord avec les prescription des Pères. *Voulez-vous donc changer* la foi des Pères? » — Le synode répondit : « Que celui qui innoverait soit anathème ! que quiconque la pervertirait[7] soit anathème. Nous gardons la foi de nos Pères[8]. »

Dioscorus reprit : « Pour la satisfaction de tout le monde, la stabilité de la foi, la destruction des choses qui ont surgi, j'examinerai ce que [**182**] les Pères ont établi à Nicée et à Éphèse. » — Le synode répondit : « C'est là le salut de l'univers, c'est la confirmation de la foi! » — Dioscorus dit : « Bien qu'il y ait deux synodes, ils ne professent qu'une seule foi. » — Le synode répondit : « Les Pères ont parfaitement établi toutes choses. Que celui qui transgresserait ces choses, qui y ajouterait ou qui les diminuerait, soit anathème! ». — Dioscorus dit : « Dieu lui-même reçoit vos paroles, et vous vous admettez qu'elles sont agréables à Dieu et sincères[9]. Que quiconque enseigne autre chose que ce qui a été défini à Nicée et ici, soit anathème! » — Le synode répondit : « Au gardien suprême de la foi, à l'archevêque Dioscorus : longues années[10]! »

Après que beaucoup de choses eurent été dites, on lut l'Action[11] dans laquelle

1. L'Apôtre. — 2. ܠܠܫܢܗ. — 3. Lire : ܡܨܥܝܐ ܐܚܪܢܐ (Perry). — 4. Lire : ܠܥܠ ܕܘܢܐ (Perry). — 5. Lire : ܐܙܝܥ (Perry).

6. τὰ ἀναφυέντα. — 7. *Sic*, ms.; Corr. : ܡܥܩܒ, « discuterait » = ἐπεξεργάζεται. — 8. Mansi, VI, 621. — 9. Lire : ܡܩܒܠܝܢ et ܫܪܝܪܝܢ d'après le grec. — 10. Mansi, VI, 625-628. — 11. πράξις.

et a acquiescé aux choses qui ont été décrétées antérieurement dans la ville d'Éphèse par le synode qui s'y est rassemblé. — Du moment où ce prêtre exposait ces choses et où ceux qui l'avaient jugé étaient présents, nous devions nécessairement faire l'examen de ce qui s'était passé. D'ailleurs, plusieurs paroles de votre autorité nous avaient prescrit de le faire.

Or, nous lûmes soigneusement les Actes, afin que la vérité fût manifestée, et plusieurs de nos collègues blâmèrent les choses qui avaient eu lieu alors[1] à Constantinople, et réprouvèrent comme des calomnies les paroles qui leur étaient attribuées, attendu que les choses ne s'étaient pas correctement passées[2]. Nous omettons de répéter, résumant la longueur de l'affaire, pour ne pas être à charge à cause de cela.

Ayant trouvé que l'archimandrite Eutychès, tant par les choses qu'il confessa de vive voix que dans le libelle qu'il nous présenta, tenait la foi orthodoxe et n'avait point accepté d'introduire quelque chose de nouveau dans la foi, nous le louâmes pour la fermeté de sa foi orthodoxe. — En conséquence nous statuâmes aussi qu'il jouirait du sacerdoce comme auparavant. Mais nous pleurâmes non pas tant sur ce qu'il avait été condamné iniquement, que sur ceux qui s'étaient condamnés les partisans de Flavianus avaient tenu des discours[3] contre la vérité[4]. L'une de ces interpellations était celle de Basilius de Séleucie qui dit[5] : « Le Christ doit être reconnu en deux natures »; et pareillement Julianus de Côs[6], et Eudoxius de Bosphoros, et Seleucus d'Amasia[7]. Et quand on eut lu ce qu'ils avaient dit, le synode dit : « Personne ne dit que Notre Seigneur est « deux » après l'incarnation; que l'indivible ne soit pas divisé. » — Dioscorus dit[8] : « Pourquoi blâmez-vous Nestor[ius]? Voici maintenant que les Nestoriens sont nombreux! »

[Extrait] des Actes[9] : « Flavianus[10] (dit): « Eutychès confesse-t-il que l'union a eu lieu ἐκ δύο φύσεων en un seul πρόσωπόν et une seule hypostase oui ou non? » — Eutychès dit : « Oui; je dis ἐκ δύο. » — Eusebius de Dorylée dit : « Confesses-tu, ô Mar archimandrite, δύο φύσεις après l'incarnation? dis-tu que le Christ est ὁμοούσιος ἡμῖν κατὰ σάρκα? »

Quand on lut ces choses[11], le synode dit : « Enlevez, brûlez Eusebius! qu'il soit brûlé vivant! qu'on le mette en deux! qu'on le partage comme il partage (le Christ)! » — Dioscorus dit : « Cette parole est-elle agréable à vos yeux : μετὰ τὴν ἐνανθρώπησιν δύο φύσεις εἰπεῖν? » — Le synode dit : [**183**] « Anathème soit celui qui le dit! » Et après plusieurs autres choses, ils anathématisèrent quiconque « divise » (le Christ).

---

1. Lire : ܐܝܟ ܕܩܕܝܡ (Perry). — 2. Si le copiste n'a rien omis, Michel a résumé avec trop de concision le texte : « Ils disaient que ces choses avaient été dites par d'autres et qu'on avait changé leurs paroles, *comme si les choses n'avaient pas été faites convenablement* » (Perry).

3. διαλαλία. — 4. C'est-à-dire les Actes du concile de Constantinople en 448. Cf. Mansi, VI, 495; 649 et suiv. — 5. *ibid.*, 685. — 6. *Ibid.*, 691. — 7. *Ibid.*, 693. — 8. *Ibid.*, 685. — 9. ὑπομνήματα, Mansi, VI, 737. — 10. Ms. : *Paulinos*. — 11. Au conciliabule d'Éphèse.

eux-mêmes c'est-à-dire sur ces accusateurs (?) et ces juges surprenants[1]. Ce n'est pas en cela seulement qu'ils péchèrent : quelque grand que fût ce péché il était facile à réprimer[2]; mais ils osèrent mettre de nouveau en avant la doctrine de Nestorius. Un précédent synode avait défini que personne ne pourrait établir une autre foi ni même la discuter ou la refaire ; que ceux qui feraient cela seraient privés : les évêques de l'épiscopat, les clercs de la cléricature, les séculiers de la participation aux saints mystères. C'est une chose connue et certaine, comme ayant été dite par l'Esprit saint, pour ceux qui sont enrichis[3] de la parole doctrinale, que « de disputer en paroles sans utilité conduit surtout à la perversion de ceux qui entendent[4] », comme dit le sage Paul, qui dit aussi ceci[5] : « Abstiens-toi des paroles vaines et inutiles, qui font surtout croître l'impiété. Leur discours gagne comme la gangrène. [183] De leur nombre sont » Flavianus et Eusebius, « qui s'étant écartés de la vérité » sont déchus le sacerdoce, et sont devenus étrangers à tout honneur de l'épiscopat.

Or, de notre consentement à tous, ils furent condamnés; comme d'une seule voix et d'une seule langue le décret de l'assemblée fut porté contre eux, en tant qu'ayant transgressé ce qui avait auparavant été défini. Basilius et Seleucus se rétractèrent et anathématisèrent ce qu'ils avaient dit[6]. Ils exposèrent qu'ils adoptaient la confession d'une seule nature du Verbe fait homme. — Tous les évêques du synode depuis Basilius de Séleucie jusqu'à l'archimandrite Bar-Çauma tinrent des discours[7]; ils reçurent Eutychès, et annulèrent les décisions portées contre lui. Ils condamnèrent et déposèrent Flavianus et Eusebius qui ne demandèrent pas pardon comme leurs collègues qui furent reçus[8]. Ils prononcèrent aussi la déposition de Domnus d'Antioche et de sept autres : Irenæus de Tyr, Aquilinus[9] de Byblos, Theodoretus de Cyr, Ibas d'Édesse, Sophronius de Tella, Daniel de Harran[10].

Nous rapportons ceci ici afin de montrer plus clairement la κατάστασις[11] des évêques depuis le premier synode d'Éphèse jusqu'à la mort de l'empereur Theodosius et au règne de Marcianus[12] :

A Rome, après Celestinus vint Léon pendant 20 ans et 43 jours[13].

A Alexandrie, après Cyrillus vint Dioscorus, pendant 8 ans et 3 mois.

A Constantinople, après Proclus, vint Flavianus, pendant 6 ans. Lorsqu'il fut déposé, vint Anatolius. Par la suite, celui-ci fut aussi trouvé hérétique.

A Antioche, après Jean, vint Domnus, qui fut déposé; Maximus fut mis à sa place.

1. ܣܪܝܐ paraît être un mot corrompu. Perry : ܗܢܘܢ ܩܛܝܓܪܐ ܡܬܬܒܪܝܢ ܠܡܬܚܘܝܢܘܬܐ ܕܝܢܐ. — 2. Sens de l'auteur. Perry : ܟܡܐ ܙܒܢܝ̈ܢ ܚܛܗܐ ܕܕܠܝܠ ܠܡܬܐܣܝܘ « maintes fois un péché est facile à guérir ». — 3. Lire : ܠܡܥܬܪܝ̈ (Perry). — 4. II Tim., ii, 14. — 5. *Ibid.*, 16-18.

6. Cf. Mansi, VI, 828, 832. — 7. διαλαλία. Cf. Mansi, VI, 830-928. — 8. *ibid.*, 908. — 9. Lire : ܐܩܘܝܠܝܢܘܣ. — 10. Le nom qui manque est celui de *Sabinianus de Perrha*. — 11. Lire : ܩܛܣܛܣܝܣ (Land). — 12. Land, III, 102; Cf. Jac. Edess., ad ann. 114, 116. — 13. ܡܓ.

ravant été défini à Éphèse et décrété à Nicée, et s'étant faits les approbateurs[1] et les docteurs de questions schismatiques; et de plus, comme ayant excité contre les Églises une violente tempête, ayant jeté un grand trouble et une grande perturbation dans l'esprit des fidèles; comme ne sachant pas penser[2] très convenablement et habilement. On peut leur dire : « Marchez au feu de votre visage[3], et à la flamme de votre incendie ». Ceux-ci donc « mangeront et se rassasieront des fruits de leur voie et se nourriront de leur impiété », comme il est écrit[4].

Pour nous, nous avons défini, relativement à notre foi, des choses en conformité avec ceux qui se réunirent à Nicée et avec nos prédécesseurs à Éphèse; car nous avons appris des divines Écritures ceci[5] : « Ne changes jamais le terme que tes pères ont fixé. » Il n'y a en effet rien à y ajouter, ni rien à enlever à ce qu'ils ont fait. — C'est pourquoi, nous demandons à votre autorité invincible d'avoir pitié de nos corps qui sont vieux, qui ont fort peiné dans le cours de la route et dans les dangers de la mer, et qui maintenant sont affaiblis et abattus surtout par la mauvaise condition de l'air d'Éphèse; et d'ordonner avec sollicitude que nous partions d'ici, à cause du grand retard[6], et principalement pour que quand chacun parviendra à son Église, il offre des prières pour Votre Majesté pieuse et aimant le Christ. »

Et tous signèrent ces (lettres) chacun de son nom. — *Ce (chapitre) est aussi fini*

A Jérusalem, Juvénal fut évêque pendant 36 ans; c'est pourquoi il fut présent aux trois synodes[7]. — *Fin de ce (chapitre).*

CHAPITRE VIII DU LIVRE VIII. — *De l'époque de la fin de la vie de l'empereur victorieux Theodosius.*

Quand le second synode d'Éphèse fut terminé, l'empereur Theodosius se rendit en Asie. Il visita[8] les saints Jean et Timotheus; il visitait aussi les temples, priant Dieu et les saints de lui faire connaître [**184**] qui régnerait après lui, et fit de nombreux bienfaits au peuple. Il retourna à la ville impériale.

Or, il arriva que, monté sur un cheval, comme de coutume, il sortit à la campagne[9], pour son agrément; tandis qu'il chassait, il se trouva fatigué et tomba : les vertèbres de son cou furent brisées et on le plaça dans une litière[10]. Voyant qu'il était gravement malade et approchait de sa fin, il appela Pulcheria, sa sœur, et lui fit savoir que Marcianus régnerait après lui. Sur son ordre, Marcianus

1. ܡܩܒ̈ܠܢܐ (PERRY). — 2. ܠܡܪܢܐ. — 3. Cf. Is., L, 11; le sens est sans doute : « à votre propre feu »; PERRY : ܒܢܘܗܪܐ ܕܐܦ̈ܝܟܘܢ; *Vers. Peš.* ; ܒܢܘܗܪܐ ܕܢܘܪܟܘܢ « à la lueur de votre feu ». — 4. *Prov.*, I, 31. — 5. Cf. *Deut.*, XIX, 14. — 6. PERRY : ܡܛܠ ܥܘܟܒܐ ܡܣܪܗܒܐ ܕܗܘܐ.

7. Aux deux d'Éphèse et à celui de Chalcédoine.

8. Litt. : « il fut béni par... ». Il s'agit des tombeaux de S. Jean et de S. Timothée à Éphèse. — 9. χάμπον (?). — 10. Cf. *Hist. du Bas Empire*, XXXII, LXXXIV (t. VI, p. 203).

entra près de lui. L'empereur lui donna ses instructions et lui dit : « Prends soin de diriger le gouvernement selon la religion. » Et deux jours après il mourut.

Il vécut en tout 50 ans, et en régna 42; car il était âgé de 8 ans quand Arcadius, son père, mourut. De son temps l'Église fut administrée dans une paix profonde et dans la tranquillité, et les chrétiens jouissaient de bienfaits abondants, comme aux jours de son père et de son grand-père Theodosius. Que leur mémoire soit en bénédiction! — *Fin de ce chapitre sur la mort de l'empereur victorieux Theodosius.*

Après que le second synode d'Éphèse eut été congédié, les envoyés représentants de Léon retournèrent à Rome et lui firent savoir que son *Tome* n'avait pas été accepté. Il fut rempli d'indignation et de colère, et il en conçut de la haine, de la rancune et de l'inimitié contre Dioscorus.

A cette époque, la femme de l'empereur Theodosius et Pulcheria, sa sœur, montèrent prier à Rome. Valenti[nia]nus régnait alors à Rome. Comme elles parcouraient les églises, elles vinrent pour entrer au temple des Apôtres, [**184**] accompagnées de l'empereur Valenti[nia]nus lui-même et de sa mère. Le diacre qui gardait le temple se leva et ne voulut pas écarter les portières[1], comme de coutume. Les personnages impériaux en furent étonnés. Ils lui ordonnèrent de les écarter[2], mais il n'y consentit point. Ils entendirent à l'intérieur la voix de Léon; ils passèrent, entrèrent et le trouvèrent à genoux et pleurant. Ils l'engagèrent à leur en faire connaître la cause. Il dit : « De vos jours le trône apostolique a été méprisé ; les canons apostoliques ont été foulés aux pieds, à cause du synode d'Éphèse et des choses qui y ont été faites. » — Ayant appris de lui ce qu'il désirait, chacun d'eux écrivit et adressa une lettre à l'empereur Theodosius pour l'engager à réunir un concile œcuménique et à annuler celui d'Éphèse[3]. L'empereur leur répondit[4] que le second synode d'Éphèse avait été tenu en toute crainte de Dieu, dans la foi vraie et orthodoxe, et n'avait lésé en rien les canons des Pères. « Je me suis moi-même soigneusement rendu compte de toute chose. Vous ferez bien, en ne vous mêlant pas de cette affaire. » Il répondit pareillement à chacun d'eux. Léon se tint tranquille, rempli de colère contre Dioscurus.

Or, Theodosius étant mort la même année et Marcianus ayant commencé à régner, par le choix de Pulcheria, Léon se préoccupa de faire recevoir tout d'abord son *Tome* et d'avoir des auxiliaires, et ensuite de faire anathématiser saint Dioscorus. Il envoya trouver Marcianus et Pulcheria pour qu'ils réunissent un concile, qu'ils annulassent les choses faites dans celui d'Éphèse et fissent revenir d'exil à Constantinople les ossements de Flavianus. Ces choses eurent lieu. Anatolius de Constantinople signa une adhésion au *Tome* de Léon. On lut, en présence des clercs et des

1. Litt. : les voiles de la porte. — 2. Lire : ܢܥܒܕ, « de faire » la séparation. — 3. MANSI, VI, 49 sqq. — 4. *ibid.*, 67 sqq.

moines qui résidaient dans la demeure épiscopale avec ceux qui avaient été envoyés de Rome pour ramener les ossements de Flavianus, la profession de foi de Flavianus[1] : celle qu'il avait écrite avec astuce et présentée à Theodosius et dans laquelle il dit : « Le Christ est ἐξ ἀμφοῖν εἷς, et : μίαν φύσιν τοῦ Λόγου σεσαρκωμένην », mais non pas absolument « deux natures » ; pour qu'on juge par là de la foi de cet homme. Cette (maxime) : δύο φύσεις μετὰ ἕνωσιν n'avait pas encore trouvé de liberté. — On rédigea des Actes[2] de ce qui avait été dit et fait, et on y inséra aussi la profession de foi et le *Tome* de Léon.

CHAPITRE IX DU LIVRE VIII. — *Du commencement du règne de Marcianus ; comment cet impie régna.*

Quand le victorieux Theodosius mourut, Marcianus, homme âgé, stupide et illettré, commença à régner par le choix de Pulcheria. — Il régna 6 ans et 7 mois.

[**185**] D'après ce qu'on disait, il vivait dans la débauche avec Pulcheria. C'est pourquoi il la prit sans pudeur pour femme. — *Fin.*

A cette époque, trois pierres tombèrent du ciel : fait surnaturel ; et beaucoup de gens pensèrent qu'elles étaient le signe[3] de la corruption qui eut lieu dans les églises, [**185**] de l'expulsion de la confession orthodoxe et de l'introduction de l'hérésie perverse des diphysites[4], qui pénétra grâce au pernicieux concile réuni à Chalcédoine par le soin et l'autorité de Pulcheria et de Marc[i]anus, son époux. Ceux-ci, afin de consolider l'empire dans leurs mains, voulurent plaire à Léon de Rome, qui tenait déjà auparavant en secret les opinions du méchant Nestorius, et était perverti soit par l'action de celui-ci, soit, comme je le crois, par l'opération du Calomniateur, principe de tout mal. — *Fin.*

En la 1re année de Marcianus il ordonna qu'un concile se réunît.

Au mois de tešri II (nov.) de la 2e année de son règne, qui est l'an 765, il se réunit à Chalcédoine. Il s'y trouva 704 évêques dont la plupart persistèrent [**185**] fermement dans la vérité, et n'abandonnèrent pas la foi orthodoxe. Ceux qui succombèrent devant Dieu, soit par la crainte, soit par la flatterie de l'empereur, changèrent la vérité pour le mensonge, établirent des définitions hérétiques, et transgressèrent les canons des saints synodes antérieurs.

A Édesse, le 31e (évêque) fut Nonus[5].

Alors s'y trouvait Isaac, archimandrite et auteur d'homélies, qui lui-même devint ensuite hérétique ; car le malheureux changea avec les temps[6].

---

1. Mansi, VI, 540. — 2. ὑπομνήματα.

3. Lire : ܐܬܐ. — 4. ܬܪܬܝܢ ܟܝ̈ܢܐ.

5. Cf. *Chron. edess.*, nos LXIV, LXVIII ; Jac. Edess., ad. ann. 125. — 6. Cf. *Chron. edess.*, no LXVII ; Land, III, 84 ; Pseudo-Denys ad ann. 729.

(CHAPITRE X[1]). — *Ici nous plaçons le récit qui montre la corruption introduite par le concile de Chalcédoine, et d'où ce mal tira*[2] *son origine. Nous divisons cette histoire en chapitres*[3] (*compris*) *dans le nombre* (*des chapitres*) *de ce Livre huitième, pour en faciliter l'intelligence à ceux qui le rencontreront*[4]. — *Chapitre premier*, (*tiré*) *du troisième Livre que Zacharie le Rhéteur*[5] *a transcrit de la Chronique d'un homme fidèle qui écrivit, en grec, à un homme appelé Euprakos*[6] (*et*) *occupé au service de l'empereur, ce qui arriva à Chalcédoine sous Marcianus, après la mort de Theodosius, en l'an 764 des Grecs.*

§ Ier. — Tu désires donc, ô Euprakos, ami du Christ, pendant que tu demeures dans le palais impérial, apprendre ce qui arriva aux saintes églises[7], sous le règne de Marcianus, dans l'assemblée qui se tint à Chalcédoine et qui, à cause[8] d'Eutychès, introduisit la doctrine de Nestorius, ajouta le mal au mal, excita deux hérésies l'une contre l'autre, remplit la terre habitée de divisions, confondit la tradition de la foi apostolique et la régularité[9] des églises, et déchira en dix mille morceaux la tunique intègre du Christ tissée d'une seule pièce[10]. Nous anathématisons, certes, ces hérésies, ainsi que toute doctrine honteuse, et nous acceptons les trois synodes qui conservèrent avec vigilance la véritable doctrine; et maintenant nous procédons à l'exposition[11] à laquelle tu nous as incité. — Quand Cyrillus mourut, Dioscorus reçut l'épiscopat d'Alexandrie, homme saint et athlète[12] de la vérité, qui n'avait point la disposition, ni la liberté[13] de Cyrillus. — En ce temps-là (vivaient) Theodoretus, Ibas, Flavianus et Eusebius, partisans de Nestor[ius], qui furent déposés dans le second concile d'Éphèse. — Theodoretus monta trouver Léon de Rome, et, tant par le présent « qui aveugle les yeux des sages », comme il est dit, surtout les yeux de l'âme de quiconque s'y laisse prendre, que par des paroles séductrices, il le captiva et le remplit de colère contre Dioscorus et les autres évêques véridiques. Léon le renvoya avec une lettre appelée le *Tome*[14], qui est comme la réfutation d'Eutychès, et qu'il devait apporter à Marcianus, qui se complaisait dans la doctrine de Nestor[ius] et lui était attaché, et à sa femme Pulcheria. Quand le *Tome* parvint à Pulcheria, elle écrivit une lettre aux évêques. Dans cette lettre, il y avait entre autres choses, ceci : « Notre divinité a reçu les écrits[15] **[186]** de l'ami de Dieu, notre saint Père Léon, archevêque de l'Église des Romains, au sujet du bienheureux Flavianus de cette ville

1. Voir ci-dessous la note en tête du chap. XIV. — 2. Lire : ܢܣܒ. — 3. Κεφάλαια; plus bas l'auteur emploie le mot ܪܫܐ, qui a le même sens en syriaque; nous le transcrivons par « paragraphe » pour conserver la distinction. — 4. La construction est très obscure. L'auteur désigne, croyons-nous, les textes auxquels nous donnons les titres de CHAPITRES X-XIII. — 5. LAND, *Anecd. syr.*, III, 118. — 6. Ms. : *Hyparkos*; LAND : ܐܘܦܪܟܘܣ. — 7. L. : à la sainte Église. — 8. Lire : ܒܥܠܠܬܐ (L.). — 9. τάξις. LAND : ܐܘܛܟܣܝܣ; εὐταξία. — 10. Cf. JOHANN., XIX, 23. — 11. ἱστορία. — 12. ἀγωνιστής. — 13. παῤῥησία. — 14. Cf. p. 24, n. 4. — 15. ܟܬܝܒܬܐ (?).

impériale », et un peu plus loin : « Que Votre Sainteté ordonne donc que son nom soit placé dans les sacrés diptyques, à l'instar de nos saints et bienheureux Pères. Que son précieux corps soit ramené et déposé dans le lieu assigné aux corps des vénérables Pères. Il est évident que quand Votre Piété aura décrété cela, notre autorité fera en sorte que les évêques amis de Dieu, de tous pays, signent ce qui aura été fait par vous, et celui qui résisterait à notre autorité et au sentiment de l'archevêque de Rome, ne sera pas hors de danger. » — Quand ces lettres eurent été lues, les dits ossements entrèrent. Tout cela fut écrit avec les Actes[1] et le dit *Tome* et inséré dans la session[2]. Ces Actes eux-mêmes furent renvoyés, par l'autorité impériale, selon la promesse qu'en avait faite Pulcheria, à Léon, par les personnes qu'il avait expédiées avec le *Tome*. Léon, à son tour, les communiqua, par ses envoyés nestoriens, aux évêques de tous pays. Quiconque venait auprès de lui devait de deux choses l'une : ou signer ou être déposé. Par cet artifice, Léon s'ingéniait à capturer[3] chacun d'eux. Il captura 446 évêques, et après cette pêche, conformément aux instances qu'il avait faites auparavant près de Marcianus et de Pulcheria, le synode fut assemblé, alors que Léon avait l'assurance que de toute manière sa volonté serait accomplie.

§ II, *qui expose les raisons pour lesquelles Marcianus et Pulcheria prirent soin d'accomplir la volonté de Léon, et d'abolir ce qu'avait fait l'empereur défunt Theodosius.* — Deux motifs poussèrent Marcianus et Pulcheria à cette insanité. — Le premier est que du vivant de Theodosius ils avaient fait une chose honteuse, et Marcianus avait été menacé d'être mis à mort le jour où il serait surpris dans la ville impériale. Depuis lors, ils dissimulaient tous les deux au fond de leur cœur la haine de l'empereur. — Le second est que Marcianus redoutait Valenti[nia]nus, parce qu'il régnait sans son autorité; car, la coutume était que quand l'empereur d'Orient, c'est-à-dire de Constantinople, mourait, l'empereur d'Occident, c'est-à-dire de Rome, choisissait et établissait son successeur. Marcianus et Pulcheria étaient donc plongés dans la crainte, car ils régnaient non par l'assentiment de Valenti[nia]nus, mais par l'autorité de leur propre maison. Ils s'appliquaient donc à lui plaire et à lui être agréables, afin qu'il leur accordât l'empire et qu'il demeurât en paix avec eux; et comme ils savaient que pendant la vie de Theodosius Valenti[nia]nus s'était efforcé de faire la volonté de Léon et n'était point d'accord avec Theodos[ius], ainsi que nous l'avons exposé plus haut, ils furent portés, pour plaire à Valenti[nia]nus, à réunir un concile et à annuler ce qu'avait fait celui d'Éphèse, pour établir la doctrine de Léon. Ce synode fut assemblé à l'occasion d'Eutychès, mais en réalité pour introduire le nestorianisme.

C'est pourquoi Marcianus fit revenir Nestor[ius] de son exil d'Oasis, par les soins du tribun Jean. Nestor[ius] sortit donc avec joie pour revenir. Il se moquait à haute voix de la Vierge Marie et disait : « Qu'es-tu, ô Marie? Par qui désormais seras-tu

---

1. ὑπομνήματα. — 2. πράξις. Il s'agit du concile de Constantinople en 450. Cf. Mansi, VI, 513. — 3. Lire : ܕܢܨܘܕ.

appelée Mère de Dieu? » Mais le châtiment l'atteignit promptement, comme (autrefois) Arius. Il tomba de sa monture et se coupa la langue; sa bouche fourmillait de vers, et il mourut en route. Dorotheus qui était avec lui fut frappé du même châtiment. Marcianus l'apprit et en fut affligé.

Le tribun Jean qui était aussi chargé de lettres de convocation pour le pape Dioscorus et pour Juvénal de Jérusalem leur fit savoir comment était mort Nestorius. Quand les évêques furent prêts à se réunir, l'empereur ordonna que le synode se tînt à Nicée et que les évêques fussent au nombre de 318, afin d'imiter les anciens Pères. Mais la Providence divine ne leur permit pas de tromper par la similitude du nom. Il y eut en ces jours-là un tremblement de terre et la grande église de Nicée s'écroula. L'empereur revint et ordonna qu'ils se réunissent à Chalcédoine.

Les partisans de Nestor[ius] pressèrent l'empereur de [**187**] mettre Theodoretus à la tête du synode. Quand tous les ennemis de saint Dioscorus et tous ceux qui avaient auparavant souscrit au *Tome* furent réunis avec les représentants de Léon, les juges [1] et le sénat [2] qui avaient donné leur adhésion, on leur laissa la liberté de faire tout le tumulte qu'ils voulaient. Ils entrèrent tous dans l'église de la martyre Euphemia. Les juges se placèrent devant l'autel. A leur gauche siégèrent ceux qui avaient été envoyés par Léon, ainsi que Anatolius de Constantinople, Maximus d'Antioche, Thalassius de Césarée de Cappadoce, Stephanus d'Éphèse et les autres évêques des diocèses d'Orient, d'Asie et de Thrace; à droite : Dioscorus d'Alexandrie, Juvenal de Jérusalem, Quintillus, représentant d'Anastas[ius] de Thessalonique, Petrus de Corinthe, les autres évêques des diocèses d'Égypte, et d'Illyrie, et ceux de Palestine avec eux [3].

§ III. *Du commencement de ce qui se passa dans l'assemblée.* — Alors, l'évêque Paschasinus, représentant de Léon, se tint au milieu avec Lucensius [4], Bonifatius et leurs compagnons, et ils dirent : « Nous sommes porteurs de l'ordre du bienheureux et apostolique pape de la ville de Rome, qui est la tête de toutes les églises, que Dioscorus ne siège pas dans le concile, mais qu'il y vienne pour être entendu; et nous devons nécessairement observer cela. Si Votre Grandeur l'ordonne : qu'il sorte, ou nous sortirons nous-mêmes. » Les glorieux juges dirent : « Que reprochez-vous donc spécialement au révérend Dioscorus? » — Paschasinus [5] dit : « Quand il entrera pour être interrogé, on lui présentera nécessairement l'objet de son accusation. — Les juges (et) le sénat dirent : « Ainsi que nous l'avons déjà dit : Qu'on expose ouvertement ce qu'on lui reproche. » — Lucensius dit : « Qu'il rende raison de son jugement; car n'ayant pas le rôle de juge, il osa (juger), et eut l'audace de faire un synode sans l'autorité du Siège apostolique, ce qui ne fut jamais permis. » — Et Paschasinus ajouta : « Nous ne pouvons rien faire de contraire aux prescrip-

1. ἄρχοντες. — 2. Lire : ܘܣܘܢܩܠܝܛܘܣ, d'après les Actes. — 3. Mansi, VI, 579. — 4. Ms. : *Louqianos*. — 5. Ms. : *Pasqianos*.

tions du pape apostolique, ni aux canons ecclésiastiques définis par[1] les Pères. » — Les glorieux juges ajoutèrent et dirent : « De toute façon vous devez dire en quoi il a transgressé. » — Et Lucensius dit : « Nous n'admettons pas qu'un tel affront nous soit fait, à nous et à vous, que celui-là siège[2] qui est venu pour être jugé. » — Les juges et tout le sénat dirent : « Si tu as le rôle de juge, tu ne dois pas poursuivre comme accusateur[3]. » — Ensuite ils firent lever saint Dioscorus de sa place et le firent mettre au milieu, à l'endroit où se placent ceux qui doivent être jugés. Alors les Nestoriens, chacun de sa place, commencèrent à le combattre[4]. Theodoretus, qui était privé du sacerdoce, changea de place et vint se placer au milieu d'eux sans être blâmé. Et à cause de cela Dioscorus et les évêques qui étaient avec lui frémissaient de voir comment il foulait aux pieds les saints canons de l'Église. — Telles sont les choses qu'on fit à saint Dioscorus pour l'empêcher de prendre part au synode de Chalcédoine. Ayant ensuite été convoqué par eux, il ne consentit pas (à venir), premièrement parce que le *Tome* plein de blasphèmes fut reçu ; et secondement, parce que les Nestoriens qui avaient été déposés à cause de leurs blasphèmes, parmi lesquels étaient Eusebius de Dorylée et Ibas d'Édesse, furent admis.

Eusebius, étant entré, agita beaucoup de choses et donna un libelle dans lequel il confessait qu'il parlait pour lui-même et pour Flavianus. Ensuite les juges dirent : « Que Theodoretus prenne part au synode; car l'archevêque Léon lui a rendu son épiscopat. » — Quand cela eut lieu, les révérends évêques d'Égypte, d'Illyrie et de Palestine s'écrièrent tous : « Pitié! pitié! la foi a péri! Les canons excluent cet homme ! Jetez-le dehors ! Jetez dehors le maître de Nestorius ! » — Le révérend Dioscorus dit : « Pourquoi chasser Cyrillus, par qui celui-ci a été anathématisé? » — Quand Theodoretus prit place, les évêques orientaux s'écrièrent : « Il est digne ! Il est digne ! » Les Égyptiens et les évêques qui étaient avec eux s'écrièrent : « Il est indigne ! Il est indigne! Ne l'appelez point évêque, il n'est pas évêque. Jetez dehors cet adversaire de Dieu, ce Judas! » — Les Orientaux répondirent : [**188**] « (Que) l'orthodoxe (prenne part) au synode! » — Les Égyptiens ajoutèrent : « Jetez dehors le perturbateur, le contempteur, celui qui méprise le Christ, celui qui a anathématisé saint Cyrillus ! » — Basilius, évêque de Trajanopolis[5], dit : « Theodoretus a été aussi déposé par nous. » — Les révérends évêques égyptiens s'écrièrent tous : « C'est Cyrillus lui-même que nous chassons, si nous admettons Theodoretus. Dieu lui-même a détourné son visage de cet homme[6]. »

Après cela on se mit à lire, dans le synode de Chalcédoine, ce qui avait été fait dans le second synode d'Éphèse. On lut le discours de saint Dioscorus qui était ainsi conçu[7] : « Ce que les synodes ont prescrit est manifeste; nous ne devons pas nous en écarter. Notre empereur ami du Christ a prescrit de rassembler ce saint synode

1. Lire : ܕܣܡܘ. — 2. Lire : ܢܬܒ. — 3. Mansi, VI, 581. — 4. Litt. : sagittantes in eum. — 5. Ms. : *Tripolis*. — 6. Mansi, VI, 592. — 7. *ibid.*, 621.

à cause des innovations[1] et non pour définir la foi qui a déjà été établie par les bienheureux Pères. » Et : « Voulez vous changer la foi des Pères? » A quoi le synode lui répondit : « Que quiconque la change soit anathème! Que quiconque la pervertit[2] soit anathème! nous gardons la foi de nos Pères[3]. »

Quand ces choses furent lues à Chalcédoine, les Orientaux et les évêques qui étaient avec eux s'écrièrent : « Nous n'avons pas dit cela; qui a dit cela ? » — Les glorieux juges dirent : « Par qui ont été écrits les Actes[4]? » — Le révérend Dioscorus dit : « Chacun a écrit par son notaire. Si vous ne voulez pas de ce qu'a écrit mon notaire : chacun est responsable de ce qu'a écrit le sien. » — Juvenal de Jérusalem dit : « Mon notaire était présent et a écrit avec les autres notaires. » — Thalassius, évêque de Césarée, dit : « J'en avais un qui a écrit. » — Dioscorus dit : « Voici donc que le notaire de l'évêque Juvénal, [et le notaire] de l'évêque Thalassius[5], et le notaire de [l'évêque de] Corinthe ont écrit! Sont-ce seulement[6] les miens? »

Ensuite on lut une autre interpellation[7] de saint Dioscorus prononcée par lui à Éphèse et qui était ainsi conçue[8] : « Dioscorus, révérend évêque d'Alexandrie, dit : Si donc le Saint-Esprit était avec les saints Pères qui s'assemblèrent, comme il y était en effet : décrétez conformément aux choses qu'ils ont décrétées; et quiconque change ces choses méprise la grâce de l'Esprit. — Et le saint synode lui répondit : Nous disons tous les mêmes choses; que celui qui les change soit anathème! que celui qui les change soit chassé! » — Quand ces choses furent lues à Chalcédoine, Theodorus, évêque de Claudiopolis[9], dit : « Personne n'a dit cela. » — Le révérend Dioscorus dit : « Ils veulent nier des choses absolument manifestes. Qu'ils disent donc : Nous n'étions pas même là ! »

Quand on lut une partie du libelle d'Eutychès, dans laquelle il y avait ceci : « Le saint synode, dont le président était saint Cyrillus, digne de bon souvenir, a défini que quiconque ajouterait, penserait[10] ou enseignerait quelque chose en dehors de la foi définie à Nicée, serait soumis aux peines qui furent alors indiquées », Eusebius de Dorylée dit : « Il a menti. Aucun canon n'a statué cela. » — Dioscorus dit : « Il y a quatre volumes dans lesquels se trouve cette définition. Ce que les évêques ont défini n'est-il pas une définition ? Mais peut-être est-il écrit que c'est un canon ? n'est-ce pas une définition[11] ? Accusez les quatre livres synodaux; je les ai; un tel et un tel les ont; que chacun apporte ces livres[12]. » — Telles étaient les choses qui indiquaient qu'ils étaient disposés à changer la foi des saints Pères.

§ IV, *dans lequel* (*on parle*) *de la lutte*. — Après cela, on lut à Chalcédoine ce qui avait eu lieu à Constantinople en présence de Flavianus et des évêques qui étaient avec lui. Ces choses avaient aussi été lues dans le second synode d'Éphèse; elles avaient été

1. ἀναφυέντα. — 2. Corr. : ܢܥܒܕ = ἐπεξεργάζεται. — 3. MANSI, VI, 623. — 4. ὑπομνήματα. — 5. Ms. : *Alasios*. — 6. μὴ οἱ ἐμοὶ μόνοι. — 7. διαλαλία. — 8. MANSI, VI, 628. — 9. Lire : ܩܠܘܕܝܘܦܘܠܝܣ. — 10. Lire : ܡܬܚܫܒ = ἐπινοοῦντα. — 11. La traduction s'écarte du grec. — 12. MANSI, VI, 632.

placées, avec les interruptions[1] qui s'y rapportaient, dans les actes de ce second synode d'Éphèse. Tandis qu'on les lisait à Chalcédoine, on lut l'interpellation de Basilius d'Isauria dans laquelle il y avait[2] : « Nous adorons un seul Seigneur Jésus-Christ connu en deux natures » ; puis celle de Seleucus d'Amasia [**189**] dans laquelle il y avait : « Nous croyons aussi en un seul Seigneur Jésus-Christ, lumière de lumière, vie de vie, en deux natures après l'incarnation » ; et ce qu'avait répondu le synode en disant : « Personne ne dit δύο τὸν Κύριον μετὰ τὴν ἕνωσιν. Cet homme n'est pas évêque d'Amasia, il est de Sinope[3]. » Ensuite on lut l'interpellation de Juli[an]us, évêque de Cos, dans laquelle il y avait : « Nous confessons deux natures en un seul πρόσωπον. »

De plus, on lut aussi l'examen institué à Constantinople devant Flavianus contre Eutychès. On en arriva aux paroles par lesquelles Eusebius de Dorylée pressait Eutychès de confesser deux natures après l'union, à l'interruption que fit le synode à cette occasion en criant : « Enlevez ! enlevez ! brûlez Eusebius ! » ; aux paroles de Dioscorus qui dit au synode : « Cette parole est-elle agréable à vos yeux : « dire deux natures après l'union ? » ; à ce que répondit le synode : « Que quiconque le dit soit anathème » ; à ce que Dioscorus dit de nouveau au synode : « J'ai besoin de vos voix et de vos mains ; que celui qui ne peut crier étende la main ! » ; et à ce que le synode répéta en disant : « Que celui qui dit δύο soit anathème ! » — Quand on lut ces choses à Chalcédoine, les évêques orientaux et ceux qui étaient avec eux renièrent le synode d'Éphèse et s'écrièrent : « Personne n'a dit ces choses. » — Et bientôt ils ajoutèrent : « Ce sont Dioscorus et les évêques égyptiens qui ont dit cela. » — Alors les révérends évêques égyptiens s'écrièrent : « Nous avons dit cela alors ; nous le disons maintenant[4]. »

Il faut que le lecteur remarque la question et l'interrogation des juges, placée plus haut, au sujet des Actes, la réponse qui lui fut faite, et l'enquête. Or, quand on commença à lire, à Chalcédoine, les choses qui avaient eu lieu dans le second synode d'Éphèse, dans tout ce qu'on lut ensuite et qu'on plaça dans les Actes de Chalcédoine, il ne se trouva pas une seule parole qui fut reniée, excepté celles qui sont placées ci-dessus ; bien qu'ils désirassent vivement trouver quelque chose de faux.

Quand on lut les paroles qu'il avait dites dans le second synode d'Éphèse, et qui étaient la rétractation de ce qu'il avait dit devant Flavianus à Constantinople, Æthericus, évêque de Smyrne[5], commença à se troubler et essaya d'accuser Dioscorus. Aussitôt Dioscorus dit : « Qu'il produise deux témoins. » Les glorieux juges dirent : « Devant qui Dioscorus t'a-t-il dit ces choses ? » Æthericus dit : « Devant tout le monde. » Le révérend Thalassius dit à Æthericus : « Tu as dit sans contrainte les choses qui sont écrites ; pourquoi veux-tu maintenant les rétracter ? » — Dioscorus dit : « Voici qu'Æthericus calomnie et on ne lui fait rien ; si j'étais reconnu coupable, il n'en serait pas ainsi pour moi[6] ! »

---

1. Peut-être : « avec les décisions qui s'y rapportaient » ; cf. texte, p. 189, l. 23. — 2. Mansi, VI, 685. — 3. Lire : ܕܣܝܢܘܦܐ. — 4. Mansi, VI, 737. — 5. Lire : ܕܣܡܘܪܢܐ. — 6. Mansi, VI, 688.

Quand on lut à Chalcédoine l'interpellation que Basilius de Séleucie avait faite à Éphèse, disant qu'il blâmait ce qu'il avait dit à Constantinople en faveur des deux natures, il rougit, se leva et dit : « Je voulais la corriger[1]. »

Saint Dioscorus entendit toutes ces choses que les Nestoriens tournaient contre lui, et qui montraient, comme nous l'avons dit, qu'ils étaient prêts à changer la foi des saints Pères pour introduire « la dualité des natures après l'union » ; il vit aussi qu'ils étaient appuyés par les juges pour faire ce qu'ils cherchaient depuis longtemps ; il aima Dieu et la foi orthodoxe et s'attacha aux saints Pères. Il dit ceci : « La déposition de Flavianus a eu lieu manifestement parce qu'il proclamait deux natures après l'union. J'ai pour moi l'autorité des saints Pères : d'Athanasius, de Gregorius, de Cyrillus, en plusieurs endroits, (d'après lesquels) il ne convient pas de dire deux natures après l'union, mais bien qu'une est la nature du Verbe incarnée[2]. Je suis chassé avec les Pères. Je m'en tiens à la doctrine des Pères ; je ne m'en écarte en rien. Ces démonstrations ne sont pas de simples (allégations) : je les ai dans les livres[3]. » — Ces choses firent que le saint ne se rendit point aux convocations du synode et accomplit ce qui est écrit : « Je ne siégerai point dans le conciliabule des méchants. »

Tous ceux [**190**] qui demeurèrent dans le synode étaient des opportunistes qui ne combattirent pas pour la foi : à un autre moment ils parlaient autrement ; ils s'accommodaient aux circonstances et aux personnes. Nous laisserons de côté plusieurs choses qu'ils ont dites différemment en différents temps, en reniant leurs propres paroles, et nous citerons seulement l'interpellation de l'un d'entre eux.

Quand les Nestoriens de Constantinople étaient réunis avec Flavianus ils disputaient, à ce qu'on croyait, contre Eutychès, mais en réalité contre la sainte Église, pour introduire le dogme impie de Nestorius. Pour l'établir, ils alléguèrent deux lettres de saint Cyrillus[4], l'une qu'il écrivit à Nestorius lui-même, pour adoucir sa malice, et qui commence ainsi : *On*[5] *me calomnie, d'après ce que j'apprends, auprès de Ta Révérence...* ; l'autre à Jean d'Antioche, qui est aussi écrite économiquement comme à un infirme, et qui commence : *Que les cieux se réjouissent.....* Elles sont insérées dans les Actes que dressèrent les impies réunis avec Flavianus dans la ville impériale, et qui furent lus dans le second synode d'Éphèse.

§. V. — Quand on lut lesdits Actes[6] à Éphèse, et qu'on y récita les lettres de saint Cyrillus, Eustathius, le révérend évêque de Beirout, dit[7] : « Il est nécessaire de faire connaître à Votre Sainteté que Dieu accorda au vénérable archevêque Cyrillus, pendant sa vie, que des hommes qui ne comprenaient pas [bien][8] ce qu'il avait parfaitement dit élevassent des doutes au sujet de quelques passages de ses écrits, afin que lui-

1. Mansi, VI, 828. — 2. ὅτι οὐδεῖ λέγειν μετὰ τὴν ἕνωσιν δύο φύσεις, ἀλλὰ μίαν σεσαρκωμένην τοῦ Λόγου φύσιν. — 3. Mansi, VI, 684. — 4. Mansi, VI, 660, 665. — 5. Lire : ܐܢܫܝܢ = τινές. — 6. De Constantinople. — 7. Mansi, VI, 675. — 8. Compléter : ܠܐ ܬܪܝܨܐܝܬ = οὐκ ὀρθῶς.

même, par l'enseignement de sa bouche pleine de sagesse, pût rendre clairs les écrits qui avaient été composés correctement; il persuada ceux qui voulaient les calomnier, et il persuada tout le monde de s'attacher à l'enseignement de sa foi. Mais comme d'autres élevaient des doutes au sujet de la doctrine du vénérable bienheureux à propos des lettres mêmes qui viennent d'être lues, il dut employer tout son soin et tout le temps de sa vie dans un pieux labeur (qui consistait) à s'interpréter lui-même et à exposer son propre sentiment. Dans les lettres qu'il écrivit aux (évêques) dignes de mémoire, saint Acacius de Mélitène, Valerianus d'Iconium, Succensus[1] de Diocésarée dans la province d'Isaurie, (il montra) comment il faut comprendre les lettres qui viennent d'être lues, et la réalité[2] de la venue de notre Sauveur. On trouve en effet ceci, entre autres choses, dans les lettres (adressées) à ces bienheureux : « Il ne faut pas comprendre deux natures, mais une nature du Verbe incarnée » ; et il confirme sa parole par le témoignage du bienheureux Athanasius. » — Ceci se passait à Éphèse. Or, quand on lut cette interpellation à Chalcédoine, en même temps que les autres choses qui s'étaient passées dans le second synode d'Éphèse, les juges et tout le sénat dirent : « Que le présent synode dise si l'interpellation du révérend Eustathius, évêque de Beirout, est conforme aux lettres canoniques de Cyrillus, digne de sainte mémoire, qui ont été exposées dans le synode et qui viennent d'être lues. » — Et avant que le synode n'ait répondu, Eustathius se tint au milieu, jeta un livre et dit : « Si j'ai mal parlé : voici le livre de Cyrillus; qu'il soit anathématisé ! que je *sois anathématisé moi-même ! — » Les (évêques) égyptiens et les révérends évêques* qui étaient avec eux s'écrièrent : « Eustathius a bien parlé ! l'orthodoxe[3] a bien parlé ! Que la mémoire de l'illustre Cyrillus demeure à jamais ! » — Eustathius de Beirout dit : « La lettre de saint Cyrillus, digne de mémoire, contient ceci. Et il récita cette lettre, et entre autres choses ladite sentence : « Il ne faut donc pas comprendre deux natures, mais une nature du Verbe incarnée[4]. »

Il convient de remarquer la parole de saint Dioscorus citée plus haut, disant : Que la déposition de Flavianus avait manifestement eu lieu parce qu'il professait deux natures après l'union. Mais, si l'expression : « dire deux après l'union », venait des Pères et était usuelle, ou ce synode ou sa majorité aurait dû s'écrier : « La déposition de cet homme a été injuste; car nous tous enseignons et croyons de même ! » ; mais personne ne lui répondit quelque chose de semblable. Que non seulement cette expression « dire deux après l'union » n'était ni usuelle, ni dans la tradition des Pères, mais qu'elle est même ridicule : cela est manifeste d'après [**191**] ce qui se passa à Constantinople en présence de Flavianus et des évêques qui étaient avec lui. — En effet, tandis que Flavianus et ceux qui étaient avec lui discutaient avec Eutychès et le pressaient de confesser « deux natures après l'union », et d'anathématiser quiconque ne croyait pas ainsi, il ne le voulut pas, et à cause de cela, ils le déposèrent ; mais,

1. Ms. : *Souqensos*. — 2. Gr. : τὸ σέβας. — 3. Corr. : ܐܘܪܬܘܕ[ܘܟܣܘܣ]. — 4. Mansi, VI, 676.

craignant que la raison pour laquelle ils l'avaient anathématisé ne fût connue de l'empereur Theodosius et des évêques orthodoxes, ils passèrent le motif sous silence et en mirent un autre, c'est-à-dire : ἐκ δύο φύσεων πρὸ τῆς ἑνώσεως, au lieu de : δύο φύσεις μετὰ τὴν ἕνωσιν. Cela fut dit confusément et non pas clairement. Au lieu de ceci : « Il confessait une nature incarnée après l'union », comme le montrent les Actes, ils mirent plus tard simplement : « une (nature) ». Ils ne firent pas non plus cela sans astuce. — Ensuite, quand Eutychès lut les Actes, il trouva qu'on avait changé ce qui avait été écrit; il en informa l'empereur et de la sorte, on fit de nouveau l'examen de ces Actes afin de savoir qui les avait viciés. Pour cette affaire, l'empereur envoya le patrice Florentius, qui avait assisté avec eux au premier examen, l'évêque Thalassius, etc. Tandis qu'ils siégeaient par ordre de l'empereur, ceux qui tenaient la place d'Eutychès : les moines[1] Constantinus, Eleusinius et Constantius, entrèrent. On lut les Actes et beaucoup de choses furent trouvées changées.

Le diacre Constantinus, un de ces moines, dit : « Pourquoi donc la déposition de l'archimandrite a-t-elle eu lieu? N'est-ce pas parce que notre saint archevêque, craignant Dieu, l'ayant interrogé : « Dis-tu deux natures après l'union? et anathématises-tu ceux qui ne le disent pas? » il ne voulut pas prendre sur lui de prononcer ces anathèmes? C'est pour cela qu'il fut déposé, et ces paroles ne sont pas notées dans les Actes. » — Le très magnifique[2] patrice dit : « Qu'on lise le reste, et voyons si on y a mis ce que dit Constantinus. » — On lut le reste, et aussi l'interpellation dans laquelle le patrice lui-même s'était adressé à Eutychès. Il y avait : « Le très magnifique patrice dit : Quiconque ne dit pas : ἐκ δύο φύσεων καὶ δύο φύσεις ne tient pas la foi orthodoxe. » — Le patrice dit : « Je n'ai point tenu ce langage; car je ne pouvais discuter sur la foi. » — Le révérend évêque de cette ville dit : « Ce qu'on dit n'avoir pas été dit se trouve dans les Actes. Notez-le, vous autres notaires, car c'est vous qu'on a en vue dans cette lutte, et bientôt on connaîtra cela exactement. » — Aetius, diacre et notaire, dit : « C'est le moment d'éclaircir cela; car, les évêques qui étaient alors présents et qui ont entendu ces choses sont ici; Votre Grandeur[3] a entendu plusieurs fois (la lecture des) Actes en présence d'hommes nobles et des Pères évêques, et Votre Magnificence[4] les a-t-elle jamais blâmés? » — Le très magnifique patrice dit : « Quand donc les Actes nous ont-ils été relus pour que j'aie pu ainsi les blâmer? car j'ai demandé qu'on me les relise et on ne me l'a pas accordé. » — Après qu'on eut lu le reste, le révérend diacre Constantinus dit : « Le motif pour lequel l'archimandrite fut déposé n'est pas indiqué ; car Mgr notre archevêque lui demandait de dire : « deux natures après l'union » et d'anathématiser ceux qui ne confessaient pas cela; mais comme il ne voulut pas les anathématiser, et s'écria : Malheur à moi si j'anathématise les saints Pères!, alors ils le déposèrent. Et cette parole n'est pas consignée dans les Actes.

1. Lire : ܕܝܪ̈ܝܐ. — 2. ܦܐܝܐ ܒܪܒܘܬܐ = μεγαλοπρεπέστατος, *magnificentissimus*. — 3. Gr. : « *Leur* Grandeur ». — 4. Lire : ܦܐܝܘܬܐ ܕܪܒܘܬܟܘܢ.

Aussi, quand l'évêque Mar Basilius interrogea l'archimandrite : Dis-tu deux natures?, l'archimandrite dit : Je confesse une nature. Mar Basilius répliqua en disant que cette maxime : « une est la nature du Verbe incarnée », avait été aussi écrite par le bienheureux [Cyrillus]. Et cela non plus n'est pas consigné dans les Actes. » — Le révérend évêque Basilius de Séleucie d'Isauria[1] dit : « En vérité, je le dis, je ne puis me rappeler les paroles qui furent dites par moi ; » et un peu plus loin : « Voulant apaiser Mgr l'archevêque, et entraîner paisiblement l'archimandrite à se mettre d'accord avec nous, je dis : [**192**] Si tu dis qu'une est la nature de Dieu le Verbe qui a pris un corps et s'est fait homme, tu parles comme nous et comme les Pères. » — Après d'autres choses, le révérend diacre Constantinus dit : « J'ai déjà dit suffisamment que Mgr notre archevêque demanda à l'archimandrite : Dis-tu deux natures après l'union et anathématises-tu ceux qui ne disent pas deux natures? Et cette parole, pour laquelle il a été déposé, [n'est pas] placée dans les Actes. » — L'évêque Thalassius dit : « Le saint synode a entendu ce qui a été dit par le révérend diacre Constantinus. Que le saint synode daigne, s'il sait que l'ami de Dieu, Flavianus, a dit cela, le faire connaître ouvertement. » — L'évêque Basilius dit : « Nous nous rappelons qu'une fois ou deux l'évêque Eusebius le blâma parce qu'il ne disait pas « deux natures après l'union », et que lui-même dit : Écoute ce qu'il te dit et ce qu'il te demande ; que réponds-tu à cela ? Nous nous rappelons cela. » — Le diacre Constantinus dit : « Je n'ai point entendu ces paroles de Mgr l'archevêque ». — Le révérend évêque Basilius dit : « Au commencement de la quatrième discussion, le révérend évêque dit aussi à l'archimandrite : Dis-tu deux natures après l'union ? et que Notre Seigneur Jésus-Christ nous est consubstantiel selon la chair? anathématises-tu ceux qui ne disent pas cela? L'archevêque lui posa aussi cette question : S'il disait ce que lui reprochait l'accusateur? A la fin, il y eut un grand tumulte; et en vérité, je ne me souviens pas si l'évêque aimant Dieu fit une telle demande. » — Le diacre Constantinus dit : « J'en prie votre saint synode; avez-vous entendu Mgr l'archevêque dire : Dis-tu deux natures? » — Le révérend évêque Séleucus dit : « Cela a été dit dans la discussion; si cela a été dit par l'ami de Dieu Eusebius ou par notre archevêque aimant Dieu, Flavianus, et à quel moment cela a été dit, je ne m'en souviens pas. » — Le très magnifique patrice dit : « Je me souviens moi-même que ceci a été dit alors par l'archevêque : Confesses-tu deux natures même après l'union? et qu'il a répondu : Puisqu'il y a les livres de saint Athanasius et des autres évêques qui ne contiennent rien de semblable, comment le dirais-je? » — Le diacre Aetius dit : « Cette question a été posée par l'évêque aimant Dieu, Eusebius, pendant l'action[2]. » — Le révérend évêque Julianus dit : « Comme il y avait du tumulte, je ne me rappelle pas par qui cela a été dit. » — Le révérend évêque Eudoxius dit : « Je me souviens qu'Eusebius a dit que l'archevêque adhérait et qu'il pressait l'archimandrite d'adhérer aux choses dites

1. Ms. : *Souria*. — 2. πράξις.

par Eusebius. » — Le révérend évêque Longinus dit : « Je parle comme en présence de Dieu. Je ne me souviens pas de cela, à cause de la confusion qui avait lieu [1]. »

D'après toutes ces choses il est évident que cette maxime : « deux natures », n'avait pas été dite librement, mais par crainte : tous en effet s'en écartèrent dans cet examen et l'imputèrent à Eusebius, l'adversaire d'Eutychès ; et que la déposition de Flavianus et d'Eusebius fut prononcée justement, puisqu'ils confessaient « deux natures après l'union », comme il est manifeste d'après ce qui a été établi.

§ VI. — *Actes*[2] *de ce qui a été fait à Éphèse. Dans ce chapitre apparaît le sentiment des Pères qui se réunirent dans le second synode d'Éphèse, que ceux de Chalcédoine ont changé méchamment en s'écartant de leur foi.* — Afin de faire connaître que « dire deux natures après l'union » est une addition et un changement dans la foi, il n'est pas inutile de placer ici quelques extraits des déclarations[3] faites dans le second synode d'Éphèse.

Comme le religieux empereur Theodosius était scandalisé par eux, il ordonna qu'un concile universel se réunît à Éphèse, et il prescrivit que saint Dioscorus en fût le président avec Juvenal et Thalassius. Les Actes du concile de Constantinople furent lus ; et on lut ensuite une grande partie de ceux du premier concile d'Éphèse, où, avec le bienheureux Cyrillus, on définit le canon prohibant d'ajouter ou de retrancher quelque chose à la foi des 318 (Pères). — Après la lecture, Dioscorus dit[4] : « Je pense que [**193**] les choses qui ont été établies par les saints Pères plaisent à tout le monde. » — Un peu plus loin : Thalassius, évêque de Césarée de Cappadoce, (dit)[5] : « La bonté divine a fait paraître l'exposé du symbole de la foi des 318 Pères pour le temps où, lui prêtant leurs langues[6], ils enseignèrent. Il a été principalement confirmé par l'unanimité des saints Pères qui se réunirent dans cette célèbre métropole. Il convient de toute façon que nous le recevions ; car une addition aussi bien qu'une diminution en lui serait comme un coup porté aux fondements de la religion, qui furent établis par les saints Pères à Nicée, et confirmés par ceux qui se réunirent ici. Je déteste ceux qui pensent des choses opposées à celles-ci, comme les destructeurs de la foi orthodoxe. » — Chacun d'eux parla ainsi. A la fin tout le synode dit : « Nous partageons tous ce sentiment et cette foi [7]. » — Juvenal de Jérusalem parla au sujet de la déposition de Flavianus et d'Eusebius et statua ainsi à leur égard[8] : « Eux-mêmes se sont rendus étrangers au sacerdoce et à l'ordre épiscopal, Flavianus et Eusebius qui ont osé augmenter ou diminuer la foi qui fut établie dans le saint synode de Nicée, et qu'ont aussi confirmée les Pères de Constantinople et de cette (ville) d'Éphèse. Comme ceux qui ont osé ajouter ou retrancher quelque chose, qu'ils soient étrangers au sacerdoce, et surtout parce qu'ils excitèrent une si grande perturbation. C'est pourquoi, moi aussi, d'accord avec ce concile universel et avec saint Dioscorus, je les dépouille du

---

1. Mansi, VI, 808-817. — 2. πράξις. — 3. ἀπόφασεις. — 4. Mansi, VI, 901. — 5. *Ibid.*, 904. — 6. ἧπερ ἐκεῖνοι τὰς γλώσσας χρήσαντες. — 7. Mansi, VI, 908. — 8. *Ibid.*, 909.

sacerdoce. » — Domnus d'Antioche de Syrie dit[1] : « Je suis aussi d'accord avec votre saint synode qui a rejeté Flavianus et Eusebius pour ne s'être pas tenus au saint synode de Nicée et à celui qui s'est réuni ici antérieurement ; et j'approuve le juste châtiment que vous avez prononcé contre eux. » — Meletius de Larissa, représentant de Domnus d'Apamée, dit[2] : « Je suis d'accord avec Votre Sainteté pour dire que la déposition de Flavianus et d'Eusebius, qui étaient précédemment évêques, est régulière et légitime. Puisqu'il est constaté qu'ils ont transgressé les préceptes des saints synodes, je les considère comme étrangers à l'honneur de l'épiscopat. » — Jean, évêque de Sébaste d'Arménie, dit[3] : « Toute innovation que certains osent faire contre la justice amène sur eux un châtiment canonique. Puisque Flavianus et Eusebius ont été trouvés transgressant la loi, ils ont été dépouillés justement du sacerdoce, conformément au décret de l'ami de Dieu, le bienheureux pape Dioscorus d'Alexandrie, et du synode universel. Et moi aussi je suis d'accord avec eux. » — Photius, évêque de Tyr, qui est Çôr, dit[4] : « Ma bassesse consent au châtiment infligé par le saint et universel synode qui a exclu du sacerdoce les méchants Flavianus et Eusebius, attendu qu'ils pensaient contrairement au synode de Nicée. » — Mousonius[5], évêque de Nysse, dit[6] : « Attendu que le saint synode tenu antérieurement à Éphèse a été méprisé par Flavianus et Eusebius, et qu'ils ont mérité le châtiment canonique, je suis d'accord moi aussi. » — Eustathius, évêque de Beirout, dit[7] : « Chacun connaît le décret porté par les saints Pères qui se sont réunis ici antérieurement, sur l'ordre de nos empereurs aimant le Christ, et qui ont statué que ceux qui oseraient scruter, diminuer ou augmenter la foi sainte de Nicée, tomberaient de leur rang. Flavianus, qui était évêque de Constantinople, et Eusebius, qui l'était de Dorylée, ayant médité de telles choses se sont jetés eux-mêmes sous cette sentence[8] terrible. » — Chacun d'eux parla de la même manière, et la foi orthodoxe persistait dans les églises.

§ VII. — Theodos[ius] étant mort et Marcianus ayant commencé à régner, celui-ci réunit, à l'instigation de Léon, le synode de Chalcédoine qui introduisit une définition innovatrice à propos de la foi et anéantit de lui-même la vérité des Pères. Que « dire deux natures après l'union » n'est pas seulement une honte, mais une dérision aux yeux de tout le monde, cela est manifeste d'après ceci : Flavianus disait : δύο φύσεις à ses partisans, [**194**] mais en public et quand il écrivait à l'empereur Theodosius il prenait soin de dire : ἐκ δύο φύσεων et : μίαν φύσιν τοῦ Λόγου σεσαρκωμένην. Ceux qui agitaient la question après sa mort, voulant démontrer qu'il avait eu la même croyance que Cyrillus et que les Pères, alléguaient à dessein[9] ces deux maximes : « de deux natures » et : « une est la nature du Verbe incarné » qui avaient été dites par lui, et ils demandaient aux évêques de dire si elles étaient d'accord avec les Pères ou non. Ceux qui avaient été envoyés par Léon à Constantinople, et, à Chalcédoine même, les juges et tous (les

---

1. Mansi, VI, 909. — 2. *Ibid.*, 911. — 3. *Ibid.*, 912. — 4. *Ibid.* — 5. Lire : ܡܘܣܘܢܝܘܣ. — 6. Mansi, VI, 913. — 7. *Ibid.* — 8. ἀπόφασις. — 9. Lire : ܒܨܒܝܐ.

évêques) l'approuvèrent d'après ces paroles, comme ils l'espéraient. Parmi eux tous, Dioscorus seul comprit la fraude ; car tandis que chacun était interrogé et répondait sur le point de savoir si les doctrines de Flavianus étaient d'accord avec celles de Cyrillus, autrement dit des Pères, Dioscorus dit : « Qu'on lise le reste des paroles de Flavianus, et alors je répondrai. Dans ce qui suit, on trouve qu'il est en opposition avec lui-même et dit qu'il y a deux natures après l'union[1]. » — Quand saint Dioscorus dit cela, les Nestoriens s'écrièrent : « Les paroles de Flavianus qui viennent d'être lues sont d'accord avec celles de saint Cyrillus et des autres Pères » ; et ils passaient[2], par la permission de Dieu[3], du côté gauche des juges. On leur demandait de faire lire le reste des paroles de Flavianus, afin qu'ils connussent mieux son sentiment. Ceux qui siégeaient du côté gauche, quand les autres passèrent un à un de leur côté, s'écrièrent, comme des gens qui applaudissent au théâtre : « Un tel, tu es le bienvenu ! »

Il n'est pas sans utilité[4] (?) de placer ici une de leurs interpellations. — Juvenal de Jérusalem dit : « Ce qu'a dit saint Flavianus est d'accord avec la doctrine de saint Cyrillus. Nous supplions qu'on lise la suite, afin que son sentiment soit mieux connu. » Les révérends évêques de Palestine dirent : « Nous pensons la même chose que le vénérable Juvenal. » Juvenal se leva avec eux, et passa[5] de l'autre côté. Les Orientaux et ceux qui étaient avec eux s'écrièrent : « Dieu t'a bien amené, ô orthodoxe ! tu es le bienvenu ! » — Tous dirent de même. — (Tous) passèrent (du côté gauche), à l'exception de quelques révérends évêques égyptiens qui restèrent momentanément près de saint Dioscorus[6].

Si ces formules : ἐν δύο φύσεσιν et δύο μετὰ τὴν ἕνωσιν, venaient des Pères, pourquoi avoir tenu de tels discours et avoir demandé ce qu'il en était, ou si réellement quelqu'un avait dit ces choses ? Pourquoi n'ont-ils pas parlé tous, ou du moins quelqu'un d'entre eux, contre saint Dioscorus quand il a dit : « Dans ce qui suit on trouve que (Flavianus) s'est contredit et qu'il enseigne deux natures après l'union ? » Enfin, comment les mêmes excusèrent-ils Flavianus d'avoir dit : ἐκ δύο, et condamnèrent-ils pour le même motif saint Dioscorus ? sinon parce qu'ils étaient plongés dans l'impiété. — Il est écrit, en effet, dans la cinquième action[7] : « Les très magnifiques juges dirent : Voici que Dioscorus dit : J'admets ἐκ δύο φύσεων ; et saint Léon dit : δύο φύσεις dans le Christ. Auquel adhérez-vous ? à Léon ou à Dioscurus ? — Les évêques s'écrièrent : Nous croyons comme Léon. Ceux qui résistent sont des Eutychéens. » — Comment se fait-il que cette formule même « une est la nature du Verbe incarnée », sans faire mention de « deux », ayant été présentée à l'empereur par Flavianus, celui-ci fut accepté ; tandis que dans la déposition d'Eutychès elle lui est reprochée comme abominable ? — Quelqu'un dira peut-être qu'Eutychès n'ajoutait pas « incarnée » ? Il sera réfuté par

1. Mansi, VI, 681. — 2. ܘܥܒܪܝܢ. — 3. Le sens est : Dieu les ayant abandonnés. — 4. ܠܐ ܘܙܘܐ (?), « inconvenant ». — 5. Lire : ܘܥܒܪ. — 6. Mansi, VI, 681-684. — 7. πράξις. Mansi, VII, 105.

l'exposé[1] de ceux que Flavianus avait envoyés appeler Eutychès et qui étaient : Jean, prêtre et défenseur[2], les diacres André et Athanase. On y lit en effet ceci[3] : « Après l'incarnation de Dieu le Verbe, a-t-il dit, une nature doit être adorée, celle de Dieu incarné et fait homme ; et il produisit un écrit de cette sorte et le lut. »

Montrons par un seul exemple, car nous en laissons de côté plusieurs autres, qu'ils ne louaient pas ou ne blâmaient pas sciemment, comme des gens qui savaient ce qu'ils disaient : il est tiré du *Tome* même [**195**] de Léon. « Chacune des formes[4], dit-il, opère avec la participation de l'autre ce qui lui est propre. Le Verbe fait ce qui est du Verbe, et le corps accomplit les choses qui sont du corps ; celui-là brille par les miracles, celui-ci tombe sous le mépris. » — Et Léon allégua, avec d'autres choses, et ajouta au *Tome* cette parole de l'évêque Hilarius tirée du traité *Sur la foi*[5] : « Dieu Fils unique étant né homme de la Vierge et devant, dans la plénitude des temps, accomplir en lui-même l'élévation[6] de l'homme en Dieu, il garda dans toutes les paroles de l'Évangile la règle de nous instruire qu'on doit le croire Fils de Dieu, et de rappeler qu'on doit le proclamer fils de l'homme ; disant et faisant en tant qu'homme les choses qui sont de Dieu, et disant et faisant, en tant que Dieu [les choses qui sont de l'homme][7], de manière cependant que dans chaque sorte d'élocution jamais il ne parle sinon en manifestant Dieu et l'homme. » — C'est une telle contradiction qu'ils appelèrent orthodoxie !

§ VIII. — *Extrait de la profession de foi qu'écrivit Flavianus* et qu'il remit à l'empereur quand celui-ci fut scandalisé par lui, c'est-à-dire quand Flavianus reconnut que tous les fidèles trouvaient odieux de dire « deux natures après l'union ». — Il fit une apologie commençant ainsi[8] : « Nous prêchons Notre Seigneur Jésus-Christ ; » et un peu plus loin : « Dieu parfait et homme parfait, le même en prenant une âme raisonnable et un corps, consubstantiel au Père par sa divinité, et le même consubstantiel à sa mère par son humanité. Nous confessons Notre Seigneur ἐκ δύο φύσεων[9], après qu'il a pris un corps de la Vierge et qu'il s'est fait homme, en une seule personne[10] et un seul πρόσωπον ; nous confessons un seul Christ, un seul Fils, un seul Seigneur ; et nous ne refuserons pas de dire : une seule nature dans Dieu le Verbe qui s'est incarné ou fait homme, car notre Seigneur Jésus-Christ lui-même est ἐξ ἀμφοῖν εἷς » ; et dans l'interpellation qu'il fit au sujet des deux lettres de Cyrillus, qui fut ensuite insérée dans les Actes de Constantinople, il mit : « la même puissance ». — Après sa mort, par ces mêmes choses, ses défenseurs purent démontrer qu'il avait la même foi que le Docteur, attendu que le nom « natures », au pluriel, ne se trouvait pas même dans (ces écrits).

Extrait du IIIe Livre. De l'Action des deux convocations de Dioscorus. — « Le

1. κατάστασις. — 2. ܐܟܕܝܩܘܣ = ἔκδικος. — 3. Mansi, VI, 700. — 4. μορφὴ Θέου, μορφὴ δούλου. — 5. Lib. IX ; Mansi, VI, 962. — 6. προκοπή. — 7. Le ms. a sans doute omis une ligne. — 8. Mansi, VI, 541. Ces paroles sont dans le corps de la lettre. — 9. Grec : ἐν δύο φύσεσιν. — 10. Gr. : ὑπόστασις.

saint synode invite Ta Sainteté à venir près de lui. » — Dioscorus dit : « Je suis gardé ; s'ils veulent me laisser descendre, qu'ils le disent. » Dioscorus dit de nouveau : « Je suis prêt à me rendre près du saint synode ; mais on ne me le permet pas[1]. » — Après cela, il fut invité par l'empereur Marcianus, par l'intermédiaire du décurion Jean, à accepter et à signer la définition de Chalcédoine. Il dit : « Pas même si on me coupe la main et si son sang coule sur ce papier, je ne ferai cela. » — Et les impies prononcèrent contre le bienheureux martyr de la vérité, saint Dioscorus, une inique sentence de déposition, de laquelle on apprend que ce n'est pas à cause de la foi qu'il fut déposé, mais parce qu'ayant été convoqué par eux trois fois, il ne se rendit pas près d'eux[2].

L'évêque d'Iconium dit[3] : « Il convenait au révérend Dioscorus qui connaissait les canons et n'ignorait pas la coutume ecclésiastique, de se soumettre aux choses prescrites par le saint et universel synode, et, ayant été convoqué trois fois par les évêques aimant Dieu, de venir dans cette sainte assemblée et de se justifier des accusations [portées] contre lui. » — Dionysius, évêque d'Héraclée[4], dit[5] : « Je consens au châtiment qui émane des saints et vénérables archevêques et Pères de la ville impériale contre Dioscorus qui était évêque, et qui, ayant été convoqué par deux et trois fois, n'a pas obéi ; je suis aussi de cet avis ; et je le considère comme étranger à tout honneur du sacerdoce et du ministère. » — Eupytikos[6], évêque de la ville de Stratonice, dit : « Au châtiment, etc. ; » Flaccillus[7], évêque de la ville de 'Aisos[8] (?), pareillement[9].

[**196**] *Extrait de la IIIe Action*[10]. — Les très glorieux juges et le sénat dirent : « Prenez soin, sans crainte ni faveur[11] ou haine, d'établir purement la foi. » — Les évêques s'écrièrent : « Personne ne fera un autre symbole ; nous n'aurons pas l'audace ni la témérité de le faire. Les Pères ont enseigné, et les choses qu'ils ont établies sont conservées dans les livres ; nous ne pouvons rien dire en dehors de ces choses. » Et de nouveau les révérends évêques s'écrièrent : « Nous disons tous ces choses ; ce qui a été établi suffit ; il n'est pas permis de faire[12] un autre symbole. » Les glorieux juges dirent : « S'il paraît bon à Votre Révérence, que les saints archevêques de chaque province choisissent deux évêques, chacun dans sa province, qu'ils passent au milieu, qu'ils traitent en commun de la foi, afin que, tout le monde étant d'accord, toute altercation[13] cesse : ce que nous souhaitons ; si quelques-uns, ce que nous ne pensons pas, sont d'un avis contraire, que leur sentiment soit ouvertement connu de tous. » — Les révérends évêques s'écrièrent : « Nous ne ferons pas un symbole par écrit. Il y a un canon qui défend de faire un autre symbole. Qu'on s'en tienne à ce que les Pères

1. Mansi, VI, 992. — 2. Mansi, VI, 1048. — 3. *Ibid.*, 1053. — 4. Lire : ܐܪܩܠܝܐ. — 5. Mansi, VI, 1064. — 6. Grec : Εὐτρόπιος ; versions : *Eutropius*, *Eustathius*, *Eupithius*. — 7. Lire : ܦܠܟܝܠܠܘܣ. — 8. 'Ιασσοῦ, *Jassi*, *Assi*, *Assu*. — 9. Mansi, VI, 1065, 1066. — 10. La *seconde*, dans les édit. ; mais quelques mss. portent aussi *troisième*. Mansi, VI, 951 sqq. — 11. Lire : ܘܡܣܒܐ. — 12. Lire : ܠܐ ܘܪܝ ܠܡܗܘܐ = οὐκ ἐξὸν γεννέσται. — 13. Gr. : ἀμφιβήτησις.

ont dit. » — Ensuite, comme les juges les excitaient de toute façon à établir un symbole, on lut le symbole de la foi de Nicée et de Constantinople, avec les deux lettres de saint Cyrillus que les Nestoriens ont coutume d'alléguer en leur faveur, et aussi le *Tome* de Léon. Sur celui-ci beaucoup d'évêques hésitèrent.

Atticus, le révérend évêque de Nicopolis, dit[1] : « Puisque Votre Grandeur nous accorde la facilité et la longanimité, si vous l'ordonnez, qu'on nous donne un délai de quelques jours, afin que nous décrétions ce qui plaît à Dieu et aux saints Pères, avec un esprit attentif et une pensée calme. Puisqu'on nous a lu maintenant la lettre de notre Père l'archevêque Léon, il convient qu'on donne aussi la lettre que le bienheureux Cyrillus a écrite à Nestorius, dans laquelle il lui intime de consentir aux XII Chapitres; afin qu'au moment (de la discussion) nous nous trouvions prêts. » — Les révérends évêques dirent : « Si vous l'ordonnez, qu'on accorde un délai, nous vous en prions, afin que nous lisions les compositions des Pères. » — Les juges et tout le sénat dirent : « Que l'affaire soit différée de cinq jours, et qu'on en fasse l'examen; afin que pendant ces cinq jours Votre Sainteté se réunisse près du saint archevêque Anatolius et que vous traitiez en commun de ce qui regarde la foi, pour que ceux qui doutent soient instruits. » — Les juges dirent de nouveau : « Il n'est pas nécessaire que vous vous réunissiez tous; mais, parce qu'il convient de persuader ceux qui doutent, le révérend archevêque Anatolius choisira parmi ceux qui ont signé, ceux qui sont capables d'instruire ceux qui doutent. » — Les révérends évêques s'écrièrent : « Nous vous en prions pour les Pères. Que les Pères viennent au Synode. Que ces paroles (soient répétées) à l'empereur. Que notre supplique soit présentée (à l'empereur). Que notre supplique soit présentée à l'impératrice. Nous avons tous failli : qu'on nous pardonne à tous! » — Les clercs de Constantinople s'écrièrent : « Quelques-uns crient; le synode ne crie pas! » — Les évêques orientaux et ceux qui étaient avec eux s'écrièrent : « Que l'Égyptien aille en exil! » — Les révérends évêques d'Illyrie et ceux qui étaient avec eux s'écrièrent : « Nous demandons miséricorde pour tout le monde, nous avons tous péché. Que ces paroles (aillent) à l'empereur fidèle. Les églises sont divisées. » — Alors les clercs de Constantinople s'écrièrent de nouveau : « Dioscorus en exil! » — Et de nouveau les révérends évêques d'Illyrie et ceux qui étaient avec eux s'écrièrent : « Nous avons tous péché; qu'on nous pardonne à tous! Dioscorus au synode! Dioscorus à l'Église! Qu'en ces jours le mal n'arrive pas; que sous votre empire le schisme ne se produise pas! »

§ IX. — Quand les juges et les évêques eurent pris place selon leur coutume[2], et qu'on eut lu les interpellations des juges, qui avaient été prononcées dans les *Actions*[3] précédentes, afin que chacun connût ce qu'on devait faire relativement à la foi, les évêques nestoriens s'avancèrent et tombèrent aux pieds de Marcianus et de l'impératrice, et les supplièrent de ne pas faire venir le bienheureux Bar-Çauma à

---

1. Mansi, VI, 973. — 2. ܛܘܦܘܣ. — 3. πράξεις.

leur synode. Ils savaient, en effet, que, s'il venait, il n'accepterait pas leur doctrine corrompue. Le bienheureux ne fut donc pas convoqué, et les évêques déclinèrent vers une doctrine perverse.

Alors les juges dirent : « Maintenant qu'on connaît les choses qui ont été décidées [**197**] antérieurement dans notre interpellation, qu'on fasse savoir ce que le synode juge à propos au sujet de la foi. » — Tous les évêques firent la même réponse.

Diogenès, évêque de Cyzique, dit[1] : « Ce Bar-Çauma qui est entré parmi les archimandrites, est celui qui a tué saint Flavianus. Il était présent et disait : Transperce[2]. Il n'est pas mentionné dans les pétitions; pourquoi est-il entré ? » — Tous les évêques s'écrièrent : « Bar-Çauma a corrompu toute la Syrie; il amena contre nous un millier de moines. » — Les évêques crièrent de nouveau : « Jetez dehors Bar-Çauma le meurtrier ! Que Bar-Çauma soit anathème ! que Bar-Çauma aille en exil ! »

Quand les juges virent toutes ces choses, ils vinrent au milieu, en face des évêques et dirent[3] : « Puisque le saint Évangile est placé à votre tête, que chacun des évêques dise si la lettre du révérend Léon est d'accord avec le symbole des 318 Pères de Nicée, et de ceux qui se réunirent dans la ville impériale. » — Et chacun de ceux qui l'avaient signée répondit : « Elle est d'accord. » — Parmi ceux qui n'avaient pas encore signé, qui en étaient scandalisés et qui avaient déjà été une fois chassés du synode, la plupart adhérèrent par crainte.

Après cela, les juges dirent de nouveau : « Que le reste des révérends évêques qui n'ont pas ouvertement un à un fait leur déposition[4] fassent savoir [s'ils sont d'accord]. » — Alors ils crièrent : « Tous nous adhérons ! Tous nous approuvons ! Que les Pères viennent au synode ! » — Après quelques éloges les juges dirent : « Nous avons fait savoir la chose à notre maître fidèle et divin; attendons la réponse de Sa Piété. Votre Sainteté rendra compte à Dieu, et de Dioscorus qui a été déposé par vous, sans notre divin chef et sans nous, et de ces cinq, et de tout ce qui a été fait dans ce saint synode. » — Un peu après les juges dirent : « Notre pieux empereur, ayant appris votre demande, laisse à votre volonté de délibérer, relativement à ces cinq : Juvenal, Thalassius, Eusebius, Basilius et Eustathius, ce que vous jugerez bon. » — Quand les juges furent rentrés et qu'ils eurent dit que les évêques égyptiens avaient présenté à l'empereur une supplique dans laquelle ils avaient inséré leur profession de foi, ils demandèrent au synode de les laisser entrer et de faire lire leur foi devant le synode. Ceux-ci entrèrent et les autres, par leur insolence, les tournèrent grandement en dérision. Ils exigèrent ensuite d'eux qu'ils anathématisassent Eutychès, et les pressèrent de souscrire à la lettre de Léon. Les révérends évêques égyptiens s'écrièrent : « Nous ne pouvons souscrire sans archevêque. » — Comme ils les outrageaient de plusieurs manières, les insultaient et les appelaient même héré-

1. Mansi, VII, 68. — 2. Gr. : σφάξον. — 3. Mansi, VII, 10. — 4. La phrase est incomplète; le ms. porte κατάστχσις; mais il faut probablement lire : ܩܐܛܐܬܝܣܝܣ = κατάθεσις. Cf. Mansi, VII, 48.

tiques, les révérends évêques égyptiens dirent par l'intermédiaire de Hierax[1], l'un d'entre eux : « Nous avons déjà suffisamment exposé notre foi dans la pétition que nous avons présentée ; et il ne semble pas que nous ayons pensé quelque chose de contraire, à la foi [**198**] catholique. Comme les religieux évêques de notre province sont très nombreux, nous ne pouvons, nous qui sommes en petit nombre, parler en leur nom. Nous supplions Votre Altesse et ce grand et saint synode d'avoir pitié[2] de nous et d'attendre notre archevêque[3]. » — Après qu'ils eurent beaucoup supplié, qu'ils eurent été méprisés et outragés, les évêques et les juges décidèrent enfin qu'on leur accorderait un délai, et qu'ils s'engageraient[4] à ne pas quitter la ville avant qu'il y eût un évêque d'Alexandrie. — Et après cela le reste ne fut pas écrit dans les Actes.

§ X. — *Extrait de la Ve Action*[5]. — Les juges unirent plus ou moins les évêques et les firent passer[6] pour signer le *Tome* de Léon. De la sorte, ils firent et établirent une définition. — Quand ils furent réunis et eurent pris place selon la coutume, les juges dirent : « Ordonnez qu'on nous fasse connaître ce qui a été décidé relativement à la foi. » — Asclepiades, diacre de l'Église de Constantinople, lut la définition qu'on jugea bon[7] de ne pas insérer dans les Actes.

Quand elle eut été lue, quelques-uns protestaient. Jean de Germanicia passa au milieu et dit : « La définition ne va pas bien[8]. Il faut qu'elle soit complète. » — Anatolius de Constantinople dit au synode : « Cette définition vous plaît-elle ? » Et les évêques, à l'exception des Romains et de quelques Orientaux, s'écrièrent : « La définition nous plaît à tous. Telle est la foi des Pères. Quiconque pense autrement est un hérétique : qu'il soit anathème ! Jetez dehors Nestorius ! Que quiconque n'anathématise pas Nestorius sorte[9] dehors ! » — Anatolius de Constantinople dit : « Hier, cette définition a plu à tout le monde. » — Et de nouveau les mêmes révérends évêques s'écrièrent : « La définition plaît. Nous ne croyons pas autrement. C'est la foi des Pères. Cette définition est agréable à Dieu. C'est là la foi des orthodoxes. Qu'il n'y ait point de perfidie dans la foi ! »

Un peu après Paschasinus, Lucensius[10] *et les autres venus de Rome dirent :* « Vous n'adhérez point à la lettre apostolique du pape. Ordonnez qu'on nous accorde un rescrit[11], et que nous nous en allions ; là aura lieu un synode. » — Alors les juges dirent : « Si cela vous est agréable, que dans l'édifice du martyrion[12] se rassemblent six évêques orientaux, trois d'Asie, trois du Pont, trois d'Illyrie, trois de la Thrace, en présence de l'archevêque Anatolius et de ceux de Rome ; et quand chaque chose aura été examinée par eux régulièrement, ce qu'ils auront approuvé au sujet de la foi vous sera communiqué. » — De nouveau, les révérends évêques mentionnés plus

1. Ἱεράκιος. Ms. : *Ieraqinos* ; d'anciennes versions lat. donnent *Hieracin(us)*. — 2. Lire : ܠܪܚܡܘܗܝ. — 3. Mansi, VII, 56. — 4. Litt. : qu'ils donneraient des arrhes. — 5. Mansi, VII, 99 sqq. — 6. Peut-être à lire : ܐܚܕܘ « les firent » signer. — 7. Lire : ܫܦܪ. — 8. Gr. : οὐκ ἔχει καλῶς. — 9. Lire : ܢܦܘܩ = ἐξέλθῃ. — 10. Ms. : *Louqîanos*. — 11. ἀντίγραφα. — 12. L'église de la martyre sainte Euphémie.

haut crièrent : « La définition plaît à tout le monde. Que ces paroles soient rapportées à l'empereur. C'est la définition des orthodoxes. » — Jean de Germanicia vint de nouveau [**199**] vers les juges. Les révérends évêques s'écrièrent : « Jetez dehors Nestor[ius]; jetez dehors l'adversaire de Dieu. Tout l'univers est orthodoxe. Hier cette définition a plu à tout le monde. L'empereur est orthodoxe, Augusta est orthodoxe ; les juges sont orthodoxes ; à l'impératrice : longues années ! à l'empereur : longues années ! aux juges : longues années ! Nous demandons à signer la définition[1] devant l'Évangile. Elle a plu à tout le monde. Qu'il n'y ait point de fraude contre la foi. Celui qui ne signe pas la définition est un hérétique. Sainte Marie est Mère de Dieu[2]. Celui qui ne croit pas ainsi est un hérétique. Juges orthodoxes, gardez la foi ! Que personne ne s'écarte de la définition. C'est le Saint-Esprit qui a dicté la définition. Jetez dehors les hérétiques ! Jetez dehors les Nestoriens ! Le Christ est Dieu. » — Les juges dirent : « Dioscorus disait : J'ai déposé Flavianus parce qu'il proclamait : δύο φύσεις. Or, dans la définition il y a : ἐκ δύο φύσεων. » — Anatolius de Constantinople dit : « Ce n'est pas à cause de la foi que Dioscorus a été déposé, mais parce qu'il a fait un interdit[3] contre Mar Léon, et parce qu'ayant été convoqué trois fois par le synode, il n'est pas venu. » — Les juges dirent : « Recevez-vous la lettre du vénérable Léon ? » — Les évêques s'écrièrent : « Nous l'avons reçue, et nous l'avons signée. » — Les juges dirent : « Que les choses qui sont dans la lettre soient donc insérées dans la définition. » — Les révérends évêques dirent : « Qu'il n'y ait pas d'autre définition. La définition confirme la lettre. L'archevêque Léon croit ce que nous croyons. Qu'on signe la définition. La définition contient la vraie foi. Léon a dit ce que Cyrillus a affirmé. Il n'y a qu'une foi, qu'un Seigneur, qu'un baptême. Écartez la fraude de la définition ! » — Les juges dirent : « Que ces paroles montent jusqu'à notre maître fidèle et sacré ! » — Et, sur l'ordre des juges, Beronicianus, l'excellent secrétaire du sacré consistoire[4], se rendit au palais. Bientôt il revint et annonça ceci au concile : « Notre seigneur fidèle et craignant Dieu ordonne : Ou bien que, comme il a paru bon aux très magnifiques juges, [six] des révérends évêques de la province d'Orient, trois du Pont, trois d'Asie, trois de Thrace, et trois d'Illyrie s'assemblent en présence de l'archevêque Anatolius et de ceux de Rome, dans l'oratoire du martyrion[5], et qu'ils établissent une définition de foi à laquelle tout le monde adhère : Ou bien, si cela ne plaît pas, que chacun fasse connaître sa foi par l'intermédiaire de son métropolitain, afin de ne laisser subsister aucune amphibologie ou discorde. Si Votre Sainteté ne veut pas faire cela, sachez qu'un concile aura lieu dans les pays d'Occident, attendu que votre piété n'aura pas voulu ici trancher la controverse[6] au sujet de la foi véritable. » — [**200**] Les révérends évêques crièrent : « Longues années à l'empereur ! Que la définition tienne, ou allons-nous-en ! » — Cecropius, évêque de Sebastopolis, dit : « Nous demandons qu'on lise la définition,

1. ܬܚܘܡܐ. — 2. θεοτόκος. — 3. ܟܠܝܐ = ἀκοινωνησία. — 4. Βερονικιανὸς ὁ καθωσιωμένος σηκρητάριος τοῦ θείου κονσιστωρίου. — 5. Corrigez : « de la martyre (Euphémie) ». — 6. Lire : ܕܠܐ ܡܪܝܐ = ἀναμφιβόλως ?

et que ceux qui lui sont opposés ou ne la signent pas s'en aillent; pour nous, nous acceptons ce qui a été convenablement établi et nous ne résistons pas. » — Les révérends évêques d'Illyrie dirent : « Ceux qui résistent sont des Nestoriens; que ceux qui résistent s'en aillent à Rome. » — De nouveau les juges dirent : « Dioscorus disait : J'accepte : ἐκ δύο (φύσεων); je n'accepte pas δύο (φύσεις). L'archevêque Léon dit qu'il y a deux natures dans le Christ, unies sans confusion, sans conversion et sans séparation[1] dans un[2] Fils unique notre Sauveur. Auquel adhérez-vous : à saint Léon ou à Discorus? » — Les évêques crièrent : « Nous croyons comme Léon. Ceux qui résistent sont des Eutychéens. » — Alors les juges dirent : « Ajoutez donc dans la définition qu'il y a deux natures unies sans séparation, sans conversion, sans confusion dans le Christ. »

Et conformément à la demande générale, les juges entrèrent dans l'oratoire de la martyre Euphémie, avec Anatolius de Constantinople, Paschasinus et ses compagnons (venus) de Rome, et le reste de ceux qui avaient été désignés par les provinces. — Quand ils sortirent, ils prirent place aussitôt avec le sénat, et dirent : « Que le saint synode, qui garde la foi, veuille bien écouter en silence ce qui a été statué par les saints Pères en notre présence. » Et ils expliquèrent la définition de la foi[3].

Aetius, archidiacre de l'église de Constantinople, lut cette seconde définition qui fut établie à Chalcédoine :

« Le grand et universel synode assemblé, par la grâce de Dieu et l'ordre des pieux empereurs Valenti[nia]nus et Marcianus, Augustes, à Chalcédoine, métropole de la Bithynie, dans le martyrion de la martyre Euphémie, a défini les choses qui sont successivement écrites ci-dessous[4] : « Notre Seigneur et Sauveur, etc... » Et plus loin : « Par un décret général nous avons expulsé la doctrine erronée et nous avons renouvelé la foi des Pères dans laquelle il n'y a point d'erreur. » Et plus bas : « Ceux qui professent deux natures avant l'union et prétendent qu'il n'y a qu'une nature après l'union : le concile les anathématise. » Et un peu plus loin : « Un est le même Christ, Fils, Seigneur unique, en deux natures, sans changement, sans confusion, sans séparation. »

Quand elle fut lue en entier, les évêques s'écrièrent : « Telle est la foi des Pères. Que les métropolitains signent maintenant. C'est la foi des Apôtres. Nous admettons tous cela. » — Alors les juges dirent : « Que l'on fasse connaître à notre divin chef les choses qui ont été définies par les saints Pères et qui plaisent à tout le monde. »

§ XI. — Quand tous les évêques furent réunis et eurent pris place selon leur rang, l'empereur Marcianus vint vers eux accompagné des juges[5], [**201**] et ils s'entretinrent avec eux. Les évêques poussèrent des acclamations selon leur usage. Ensuite Aetius[6],

---

1. Ἀσυγχύτως, καὶ ἀτρέπτως, καὶ ἀδιαιρέτως. — 2. Lire : ܒܚܕ. — 3. *Sic* ms. ; Gr. : « les SS. PP. ont statué... et expliqué le symbole de la foi ». — 4. Mansi, VII, 108. — 5. A la vi[e] session. — 6. ܐܐܛܝܘܣ.

archidiacre de Constantinople, se leva et dit[1] : « Puisque ce grand concile, saint et œcuménique, s'est réuni par le dessein de la bonté suprême, et par le pieux zèle de Votre Sérénité, ô pieux et fidèles empereurs, qui avez reçu de Dieu l'empire universel... », et un peu plus loin : « Il a établi présentement une définition orthodoxe, confirmée par l'autorité des divines Écritures, que je tiens dans mes mains. Si cela vous est agréable sur un signe de Votre Sérénité, je la lirai maintenant. » — Et l'empereur dit : « Lis. » — Et après qu'il l'eut lue et que ceux qui y avaient adhéré, et qui étaient au nombre de 475, eurent signé, l'empereur Marcianus dit au synode[2] : « Que le saint synode dise si cette définition a été portée du consentement de tous les évêques. » — Et tous s'écrièrent : « Nous croyons tous ainsi; nous adhérons tous; nous avons tous signé. »

Un anathème, c'est-à-dire un canon, avait été établi dans le saint synode qui se réunit à Éphèse et qui anathématisa l'impie Nestor[ius]. Quand le prêtre Charisius lut en présence du saint synode le symbole de la foi qu'avait composé Theodosius, il définit ceci[3] : « Il n'est permis à personne d'exposer, d'écrire, ou d'établir un autre symbole de la foi, abrégé ou développé, en dehors de celui qui fut défini par les saints Pères qui se réunirent à Nicée dans l'Esprit-Saint. Ceux qui oseraient établir un autre symbole, ou le proposer ou l'exposer à ceux qui veulent se convertir du paganisme, ou du judaïsme, ou d'une hérésie quelconque, à la connaissance de la vérité, qu'ils soient évêques ou qu'ils soient clercs, seront privés, les évêques de l'épiscopat et les clercs de la cléricature ; si ce sont des séculiers, ils seront excommuniés. » — Saint Cyrillus rappelle ces choses quand il écrit à Acacius de Mélitène en ces termes[4] : « Le saint synode qui se réunit à Éphèse a fait nécessairement toute diligence afin qu'il ne soit pas permis d'introduire dans l'Église de Dieu un symbole de la foi autre que celui que les bienheureux Pères assistés de l'Esprit-Saint ont défini. »

Extrait de la lettre de saint Athanase d'Alexandrie à l'évêque d'Antioche de Syrie[5]. — « Quant à cette *tabella*[6] dont plusieurs font grand cas, comme ayant été écrite au sujet de la foi dans le concile de Sardiques, empêchez absolument qu'elle ne soit lue ou mise en avant; car ce synode n'ait rien défini de semblable. Quelques-uns, en effet, jugeant[7] que le synode de Nicée était insuffisant osèrent le demander. A cause de cela, le synode de Sardiques définit : qu'on ne devait faire aucun changement à la foi du synode de Nicée qui avait été promulguée par les Pères, attendu qu'il ne lui manquait rien, mais qu'elle était remplie de piété[8] ; et qu'il ne convenait pas d'établir une seconde fois un symbole en dehors de celui qui fut écrit à Nicée, [**202**] de peur qu'on ne pensât que celui-ci était incomplet, et pour ne pas donner un prétexte à ceux qui voudraient écrire et définir plusieurs fois ce qui concerne la foi. Donc, si

1. Mansi, VII, 133. — 2. Mansi, VII, 170. — 3. Mansi, IV, 1361. — 4. Mansi, V, 316. — 5. Cf. *Patr. Gr.*, XXVI, 800. — 6. πιττάκιον. — 7. ἠξίωσαν. — 8. εὐσεβίας.

quelque autre ou même si plusieurs proposent cela, réprimez les gens de cette sorte, et surtout efforcez-vous de les exhorter à la paix[1]. » — Or, bien que toutes choses eussent été ainsi exposées par les Pères, à Chalcédoine elles furent iniquement abolies. Et saint Dioscorus fut jeté en exil à Gangres, en Thrace, parce que les partisans de Nestor[ius] répandaient le bruit qu'il pensait comme Eutychès.

Il convient que nous transcrivions, du moins en abrégé, quelque chose de ce qu'il écrivit de l'exil à Secondinus. — Il dit : « Personne ne dit que le corps que Notre Seigneur a pris par l'Esprit-Saint de la Vierge est éloigné et différent de notre corps. Puisqu'il en est ainsi, ceux qui disent qu'il ne s'est pas incorporé[2] font mentir Paul, car il dit[3] : « il n'a pas pris des anges, mais il a pris de la race d'Abraham », à laquelle Marie n'était pas étrangère, comme l'enseignent les Écritures; et : « Il fallait qu'il fût en toute chose semblable à ses frères. » Ces mots « en toute chose » n'excluent rien de notre nature, car (ils comportent) les nerfs, les cheveux, les os, les artères[4], le ventre, le cœur, les reins, le foie, les poumons, et pour le dire d'un mot : le corps animé de notre Sauveur, qui naquit de Marie, doué d'une âme raisonnable et intelligente, sans le concours de l'homme ni les plaisirs du lit conjugal, était constitué de tout ce que nous avons. « S'il n'en est pas ainsi, comme le prétendent les hérétiques, comment est il appelé notre frère, s'il possède un corps dissemblable au nôtre ? Comment peut être vrai ce qu'il a dit à son Père[5] : « Je prêcherai ton nom à mes frères » ? Mais éloignons de nous et réprouvons ceux qui pensent ainsi. Il s'est fait semblable à nous à cause de nous ; non pas en image et en apparence, selon l'hérésie des Manichéens, mais en réalité ; il naquit pour nous de la Mère de Dieu, comme il lui plut. En venant vers nous, il a réparé le vase brisé. On doit le reconnaître comme l'Emmanuel qui s'est fait pauvre pour nous, selon la parole de Paul, « afin de nous enrichir par sa pauvreté[6] » ; dans son incarnation[7] il devint comme nous, afin que par son amour nous devinssions comme lui. Il s'est fait homme sans détruire sa nature de Fils de Dieu, afin que nous [**203**] devinssions les enfants de Dieu par la grâce. Voilà ce que je pense. »

Et tandis que cet homme gardait prudemment cette doctrine depuis l'origine, il fut jeté en exil pour n'avoir pas voulu adorer l'image à deux faces érigée par Léon et par le concile de Chalcédoine. Quand il vit Theodoretus qui avait été déposé, siéger dans l'assemblée et prendre la parole, il se leva de son siège, s'assit sur une pierre et dit : « Je n'ai pas siégé avec les méchants, et je ne suis pas entré avec les insensés. » Et de là, les Nestoriens s'écrièrent qu'il s'était condamné lui-même ; mais le reste des évêques s'écria : « La foi périt si Theodoretus, le compagnon de Nestor[ius], est admis ; c'est Cyrillus lui-même que nous chassons. » — *Fin du récit des choses qui se*

1. Le grec est mal traduit : Ὅθεν κἂν τοῦτό τις ἢ ἕτερον προβάλληται, παύετε τοὺς τοιούτους, καὶ μᾶλλον εἰρηνεύειν αὐτοὺς πείθετε. — 2. Lire : ܕܠܐ ܐܬܓܫܡ. — 3. *Hebr.*, II, 16, 17. — 4. Lire : ܥܘܪ̈ܩܐ. — 5. Cf. JOH., XVII, 26. — 6. II *Cor.*, VIII, 9. — 7. Litt. : « sa providence ».

passèrent dans la ville de Chalcédoine, quand fut réuni ce synode, léonien surtout, et marcianite, impie et sans autorité; car, après les définitions synodales et les canons des Pères, il eut lieu illégitimement, attendu que les trois synodes œcuméniques et admis par tout le monde disent que quiconque établirait un autre symbole outre celui (de Nicée), ou amoindrirait celui-ci ou l'augmenterait, serait privé de ce qu'il avait en lui: qu'il soit évêque, prêtre ou laïque, parce que cette foi avait été définie et établie par l'Esprit-Saint.

[197] NOMS DE CEUX QUI SE RÉUNIRENT DANS LE SYNODE DE CHALCÉDOINE[1]

Pour Léon de Rome : (1) Pasqînos Lilybœus[2]; — (2) Louq(e)nsios[3]; — (3) Bon(i)fanti(o)s, prêtre[4].
4. An(a)ṭolios prêtre[5].

I. *De la Thrace* :

5. Qouri(a)qo(s) de 'Eraqlia[6] (par) Louqi(a)na de Byaza[7].
6. Rom(a)nos[8] d'Eudoxi(o)po[lis].
7. Louqi(a)na de Baza[9].

II. *De la Thrace IIe* :

8. Fronṭos[10] de Philippopolis.
9. S(e)b(a)sṭi(a)nos de Beroëa.
10. Epîqaṭ[os][11] de Dioqle[tianopolis].

III. *De Rhodope*[12] :

11. B(a)silios de Ṭr(a)janopolis[13].
12. Doq(i)mas[ios][14] de Maronianos[15].
13. S(e)rianos[16] de Maximianopolis[17].
14. M(a)qrinos[18] de 'Enonta[19].

[IV. *Provinciæ Emimontis*[20] :

15. Jobianus Demectu.

V. *Provinciæ Illyrii* :

16. Anastasius Thessalonicensis, per Quintillianum ep. Heracliensem.
17. Sozon Philippensis.
18. Dardanius Barlaa.
19. Maximinus Serriensis.
20. Nicolaus Stroviensis.
21. Anopatus Thasutanus.
22. Eusebius Doberutanus.
23. Miliccenus, ...

1. Ici comme plus haut (tome I, p. 247 et 313), nous ajoutons des numéros d'ordre et nous donnons la transcription du ms. ; nous avons placé en note : 1° les variantes syriaques d'une liste analogue (B) contenue dans le ms. K, VI, 4 (pages 180-187) du Musée Borgia, à Rome ; cette liste, moins altérée que la nôtre, est aussi plus complète et permet de combler les quelques lacunes de notre texte ; et 2° les variantes de la liste latine (L) contenue dans les collections des Conciles (MANSI, VII, 400 sqq). Quant aux deux listes conservées dans la *Prisca collectio canonum*, et aux différentes listes grecques insérées dans les Actes du Concile, leur collation devrait faire l'objet d'un travail spécial qui ne peut trouver place dans nos notes. — 2. L : *Paschasinus*. B : ܦܣܟܐܣܝܢܘܣ ܠܝܠܘܒܐܘܣ, ܕܠܝܠܒܐܘܣ. — 3. B : ܠܘܩܢܣܝܘܣ ,ܕܐܣܩܘܠܐܢܘ. — 4. B : ܒܘܢܝܦܐܛܝܘܣ ܩܫܝܫܐ ܕܪܗܘܡܝ. — 5. *Sic* ms. ; lire : (évêque) *de Constantinople*, d'après L et B. — 6. Lire : ܐܪܩܠܝܐ. — 7. L. : *Cyriacus... per Lucianum*. — 8. B : ܪܘܡܢܐܘܣ. — 9. L : *Byzes*. B : ܒܝܙܐ. — 10. L : *Frontius* ; B : ܦܪܘܢܛܘ. — 11. L : *Epictitus* ; B : ܐܦܝܩܛܝܛܘܣ. — 12. Lire : ܪܘܕܘܦܐ (B). — 13. Lire : ܛܪܝܐܢܘܦܘܠܝܣ. — 14. B : ܕܘܩܝܡܐܣܝܘܣ. — 15. Ms. : *Maodnianos* ; L : *Marodianus* ; B : ܡܪܘܢܝܢܘܣ. — 16. L : *Serenus* ; B : ܣܪܝܢܘܣ. — 17. B : *Maximiopolis*. — 18. L : *Macarius* ; var. : *Marinus* ; B : ܡܩܪܝܢܘܣ. — 19. B : ܐܢܘܢܛܐ. — 20. Voir la note du n° 32, page suivante.

VI. *Provinciæ Helladiæ* :

24. Petrus Corinthi.
25. Nicæas (*var.* : Nicetas) Megarensis.
26. Joannes Messenensis.
27. Ophelimos Getheas.
28. Athanasius Opuntunensis.
29. Irenicus Naupactensis.
30. Domnus Platæonensis.
31. Onesimus Algusanus.
32. Magnus diaconus] [1].

VII. *De la Syrie Ire* :

33. M(a)ksimos d'Antioche.
34. Maq(a)rios de Laodicée, [par Eusebius] [2], prêtre d'Antioche.
35. Teoqtisṭos d'Alep.
36. Geronṭ(i)os de Séleucie [3].
37. Domalos [4] de Qennéšrîn.
38. P(e)ṭros de G(a)boula [5].
39. M(a)rinos de Ḥ(a)n(a)z(a)rta [6].
40. S(a)bâ [7] de P(a)lṭos [8].
41. Our(a)nios [9] de Gab(a)la [10].

VIII [11]. *De la Syrie IIe* :

42. Domnos [12] d'Apamée, par Miliṭos [13] de Š(a)iz(a)r.
43. M(a)rqos d'Ar(i)st(an).
44. Amakos [14] de Seleucobèle, par P(a)ula de Srimona [15].
45. [Meletius de Šaizar] [16].
46. L(a)mkaori[os] de Daphnos [17], par Ninor [18], son diacre. [**198**]
47. Ṭimoteos de Balanon.
48. P(a)ulos de Marima.
49. Eutykana [19] de Ḥemat, par Miliṭos [20] de Šaizar.

IX. *De la Cilicie Ire* :

50. Teodo[ro]s de Tarse.
51. M(e)ṭroni(a)nos [21] de Pomp[ei]opolis, [par Theodorus, métrop.] [22]
52. Al(e)ks[an]dra de Sébaste.
53. Philipos d'Adana.
54. Hypaṭios [23] de Zephyrion [24].
55. Teodoros d'Augusta.
56. Krispo[s] [25] de M(a)lanon [26].
57. Salusṭi(o)s [27] de Qoriaq[on] [28], par Philippus d'Adana.

X. *De la Cilicie IIe* :

58. Qourios [29] d'Anazarba.
59. Pol(y)chron [30] d'Epiphania.

---

1. Les n°s 15-32 sont omis par suite d'une lacune dans le ms. Nous insérons le texte de L. Dans B on lit ainsi ces noms :
[illegible]

2. Compléter ainsi d'après L et B. — 3. B : de *Saloniqia*. — 4. L. : *Romulus* ; B : ܪܘܡܘܠܘܣ. — 5. L. : *Gabalensis*. — 6. L. : *Maras Onosatensis* ; B : ܡܪܐܣ ܕܚܣܢܙܝܬܐ. — 7. B : ܣܒܐ. — 8. L. : *Paltibensis*. — 9. Lire : ܐܘܪܢܝܘܣ (B). — 10. L : *Gabaloniensis*. — 11. Le titre de la liste latine dit : *Syriæ secundæ episcopi VI* ; mais il n'y a que le premier nom de conservé dans cette liste. — 12. B : ܕܘܡܢܘܣ. — 13. B : ܡܠܝܛܝ ; L : *Mellitus*. — 14. B : ܐܡܩܘܣ. — 15. Cf. n° 48. B : ܕܣܪܝܡܘܢܐ. — 16. B ajoute ici : ܡܠܛܝܘܣ ܕܫܝܙܪ. — 17. B : ܠܡܩܐܘܪܝܣ ܕܕܦܢܘܣ. — 18. B : ܢܝܢܘܪ. — 19. B : ܐܘܛܘܟܢܐ. — 20. B : ܡܠܝܛܝ. — 21. Lire : ܡܛܪܘܢܝܢܐ (B). — 22. Ainsi d'après B. — 23. B : ܗܘܦܛܝܘܣ. — 24. Lire : ܙܦܘܪܝܘܢ (B). — 25. B : ܟܪܝܣܦܘܣ ; L : *Crysippus*. — 26. L. : *Mallatanus* ; B : ܡܠܘܢ. — 27. L. : *Sallustinus*. — 28. B : ܩܘܪܝܩܘܣ ; L. : *Corrycutanus*. — 29. L. : *Cyrillus* ; B : ܩܘܪܝܘܣ. — 30. L. : *Polychronius* ; B : ܦܘܠܟܪܘܢ.

60. Yoḥann(a)n de Flavianos[1].
61. Ind(e)mos d'Ir[en]opolis[2].
62. Youli(a)nos de Dôrôs[3].
63. Basi(a)na[4] de Mopsueste, par S(e)rapion[5], chorévêque.

XI. *D'Isaurie*[6] :

64. B(a)silios de Séleucie.
65. Teodoros de Cl(a)udiopolis.
66. Youli(a)nos de Q(a)lanadiopolis[7].
67. Ywanis[8] de Diocésarée, par Ḥala, lecteur[9].
68. Epiph(a)nios de Qosṭodiopolis[10].
69. [Mampreus Titipolitanus][11].
70. Ṭyr(a)nos[12] de Germanicopolis[13].
71. Aqaqi[os] d'Antioche, par P(a)pia[14], diacre.
72. Aumonis de Dioṭapa[15].
73. Elianos de D(i)samiṭia[16], par P(a)ula, sous-diacre.
74. Pâṭlis[17] de Philadelphie.

XII. *De la Phénicie Ire* :

75. Phoṭi(o)s[18] de Tyr.
76. Rouma[19] de Sidon.
77. P(a)ulos de ʿAkko.
78. Olympios de Payos[20].
79. P(a)ulos d'Ar(a)bia[21].
80. Teoma de P(o)rpha[22].
81. Peṭros de Biwlos[23], p. Phot. de Tyr[24].
82. Eusṭatios de Beirout[25].
83. Teodoros de Tripolis.
84. Her(a)qlîdos[26] d'Arca[27].
85. Al(e)ks(a)ndros d'Anṭ(a)r(a)da[28].
86. P(o)rphyrios de Boṭron[29]. [199]
87. P(o)rphyrios d'Eleusia[30].

XIII. *De la Phénice Libanaise*[31] :

88. Teodoros de Damas[32].
89. Ouranios[33] d'Émèse.
90. Youseph de Baʿalbek.
91. Teoma de Yôrdanan[34].
92. [Va]lerios[35] de Laodicée.
93. Eu[s]ṭateos des Ṭayayê[36].
94. Yôrdaos d'Abila[37].

XIV. *D'Arabie* :

95. Qonsṭ(a)nṭinos de Bosra.

---

1. L. : *Flaviados*; Rest. : ܦܠܐܘܝܐ[ܢܘ]ܣ (?); manque dans B. — 2. B : ܐܝܢܕܝܡܘܣ ܕܐܝܪܢܘܦܘܠܝܣ. — 3. L. : *Rocsutanus*; B : ܕܘܪܘܣ. — 4. Lire : ܒܣܝܢܐ (B). — 5. L. : *per Sophronium episcopum Isauriæ*. Ce dernier mot doit être restitué en titre. — 6. Ms. : *de Syria*; rest. : ܐܝܣܘܪܝܐ. — 7. L. : *Celendorotanus*; B : ܩܠܐܢܕܪܘܣ. — 8. L. : *Johamus*, var. : *Joannes*. — 9. Lire : ܩܪܝܐ (B). — 10. B : ܕܩܘܣܛܘܕܝܘܦ; L. : *Cetestoroensis*. — 11. B : ܦܐܦܪܘܣ ܕܛܝܛܘܦܘܠܝܛܢܘܣ; L. ajoute encore deux noms qui manquent dans notre ms. et dans B : *Daniel Anatnostu* (var. : *Anagnosti*), et : *Lea-Manditus per papa diaconem*; ce dernier paraît être une corruption du nº 71. — 12. B : ܛܘܪܢܘܣ. — 13. L. : *Germanicensis*. — 14. L. : *per papa*; B : ܦܐܦܐ. — 15. L. : *Ammonius Latapis*; B : ܐܡܘܢܝܣ ܕܛܐܦܐ. — 16. L. : *Arlianus Selinuntoniensis*; B : ܕܣܡܘܛܝܐ. — 17. L : *Natalis*; B : ܦܐܛܠܝܣ. — 18. B : ܦܘܛܝܘܣ. — 19. L : *Damianus*; B : ܪܘܡܐ. — 20. B : ܕܦܐܝܘܣ; L : *O. Aradupolitanus*. — 21. L : *P. Porfyritanus*; B : ܕܦܘܪܦܘܪܐ. — 22. B : ܕܐܪܐܪܐ; L. : *Th. Paneadus*. — 23. L. : *Biblutanos*; B : ܒܒܠܘܣ. — 24. L. : *per Photium Pureuntanum*. — 25. L. : *E. Perythropolitanus*. B : ܕܒܝܪܘܬܘܣ. — 26. B : ܗܪܩܠܝܕܘܣ. — 27. Ms. : *Thraqa*; rest. : ܐܪܩܐ; L. : *Heraclius Arcus*. — 28. L. : *Alexander Anaparadu*. — 29. L. : *Porphyrius Botryopolitanus per Selosseum diaconem*; B : ܕܒܘܛܪܘܢ ܒܝܕ ܣܠܐ ܡܫܡܫܢܐ. — 30. L. : *Fobforus Strosiadensis*; B : ܦܘܣܦܘܪܘܣ ܕܐܠܘܣܝܐ. — 31. Ms. : *Lîksîa*. B : ܦܘܢܝܩܐ ܠܒܢܝܬܐ. — 32. Lire : ܕܕܡܣܘܣ (B). — 33. L : *Uranus*; B : ܐܘܪܢܝܘܣ. — 34. L : *Th. Eutreopolitanus*. B : ܕܝܘܪܕܢܘܢ. — 35. B : ܘܠܪܝܘܣ. — 36. L. : *Eustathius Fylesaracensis* (var. : *Silesaracensis*); B : ܐܘܣܛܛܝܣ. — 37. L : *Jordanis Araviensis*. B : ܝܘܪܕܢܘܣ.

96. Eulogios[1] de Philadelphie.
97. [Proclus Adraonensis.
98. Theodosius Canothasiensis.
99. Ormisda Philippopolitanus.
100. Flaccus Geroaosotanus, per Constantium Boslotrostreensem][2].

XV. *D'Augusta Euphra[te]sia*[3] :
101. St(e)ph(a)no[s] de Mabboug.
102. [Rufinos][4] de Samosate.
103. Teodoriṭos [de Cyr][5].
104. Yoḥann(a)n de Germanicia.
105. Ṭimoteos de Doliche[6].
106. Evaliqos[7] de Zeugma.
107. Sab(i)ni(a)na de Perrhin[8].
108. [Patriqios][9] de Néocésarée.

XVI. *D'Osrhoène*[10] :
109. [Nonus et Ibas][11] d'Édesse.
110. Qaiouma du temple de Saida[12].
111. Yoḥann(a)n de Ḥarran.
112. Abr(a)h(a)m de Circesium[13].
113. (D)aniel de Bîrta[14].
114. D(a)mi(a)nos[15] de Callinice.
115. Sophron de Tella.
116. Yoḥann(a)n des Ṭayayê[16].

XVII. *De Mésopotamie* :
117. Š(e)m'on d'Amîd.
118. No(a)ḥ de Ḥesna de Kîpha[17].
119. M(a)ra d'Anaziṭ[18].
120. Z(e)bina[19] de Maipherqaṭ.
121. Eus(e)b[ios] d'Agel[20].
122. Qaiouma de Çoph(a)nia[21].

XVIII. *De la Palestine I*re :
123. Yobinilios[22] de Jérusalem.
124. Glocon de Césarée, par Zosima de Sido[23].
125. L(e)onṭinos[24] d'Ascalon.
126. Phonṭinos[25] de Diospolis.
127. P(a)ulos de Ladona[26].
128. Her(a)qlîs d'Azote[27].
129. P(a)noqraṭios de Nab(a)rios[28].
130. Pol(y)kronios d'Anṭipaṭria[29].
131. St(e)ph(a)nos de Yamnia.

XIX. *De la Palestine II*e : **[200]**
132. Severi(a)na[30] de Baišan.
133. 'Eš(a)ina de Qapeṭolis[31].
134. Z(e)bina d'Aphâla[32].
135. Yoḥann(a)n de Tib(e)rios[33].
136. Yoḥann(a)n de G(a)d(ara).

---

1. *Eulagius*; B : ܐܘܠܘܓܝܘܣ. — 2. Lacune de 4 noms donnés par L. Ils sont conservés dans B : ܦܪܘܩܠܘܣ ܕܐܕܪܐܘܢ. ܬܐܘܕܘܣܝܘܣ ܕܩܢܘܬܐ. ܐܘܪܡܝܣܕܐ ܕܦܝܠܝܦܘܦܘܠܝܣ. ܦܠܐܩܘܣ ܕܓܐܪܘܣ ܒܝܕ ܩܘܣܛܢܛܝܢܘܣ ܕܒܘܨܪܐ ܀ — 3. Ms. : *Augusto d'Aphrosia*; B : ܐܘܦܪܛܣܝܐ; L : *Augustus Eufrasiensis.* — 4. ܪܘܦܝܢܘܣ (B). L'attribution des sièges de cette province est pervertie dans L. — 5. ܕܩܘܪܘܣ (B). — 6. Ms. : *de Lykia*; ܕܕܘܠܝܟܐ (B). — 7. L : *Evulcius*; B : ܐܘܐܠܩܝܣ (Εὐόλκιος). — 8. B : ܕܦܪܝܢ. — 9. B : ܦܛܪܝܩܝܣ. — 10. Ms. : *Azrîna*. B : ܐܘܣܪܘܐܝܢܐ. — 11. Les noms sont en blanc dans le ms. ; L : *Nonus Celabasedensis*; lire avec B : *Nonus et Ibas*, ܢܘܢܐ ܘܗܝܒܐ. — 12. L : *Gaiumas Marcupolitanus*. B : ܕܗܝܟܠܐ ܕܨܝܕܐ. — 13. B : ܕܩܣܛܪܐ ܩܪܩܣܝܘܢ. L : *Castrocircon.* — 14. L : *Macedonopolitanus.* — 15. Lire : ܕܒܝܪܬܐ (B). — 16. L : *Joannes Sarracenus.* — 17. L : *Cesariensis*; var. : *Zephanensis.* — 18. B : ܦܪܐ ܕܐܢܙܝܛ. — 19. L : *Zebennos.* — 20. L : *Gaiumas Inseles* (var. : *Inreles*); *Eusenius Rufuniensis* (var. : *Suphanensis*). — 21. B : ܕܟܦܪ ܨܘܦܢܝܐ. — 22. B : ܝܘܒܝܢܠܝܘܣ. — 23. B : ܕܨܝܕܘ. L : *per Sozinum ep. Edinensem.* — 24. L : *Leontius*; B : ܠܐܘܢܛܝܢܘܣ. — 25. L : *Photinus*; B : ܦܘܛܝܢܐ. — 26. L : *Anthedonensis.* B : ܕܐܠܕܘܢܐ. — 27. L ; *Prælius Agathopolitanus.* B : ܗܪܩܠܝܕܘܣ. — 28. L : *Pancratius Enodensis* (var. : *Abiadensis*). B : ܦܢܩܪܛܝܣ ܕܢܒܪܝܘܣ. — 29. B : ܦܘܠܝܟܪܘܢܝܣ ܕܐܢܛܝܦܛܪܝܐ. — 30. B : ܣܐܘܪܝܢܐ. — 31. L : *Annanius Capitoliados.* B : ܐܫܝܢܐ ܕܩܦܛܘܠܝܣ. — 32. L. *Zebinus Pellestianus* (var. : *Pellesitanus*); B : ܕܦܐܠܐ. — 33. Omis dans L ; B : ܕܛܝܒܪܝܘܣ.

[XX. *Provinciæ Palestinæ tertiæ* :
137. Byrillus Eliensis.
138. Aretas Elusitanus.
139. Musonius Sooronensis (*var.* : Zoroanensis).
140. Marcianus Diotanus.
141. Niz Tiras.
142. Marcianus Gazes.

XXI. *Provinciæ Palæas Epiru*] :[1]
143. Atiqos d'El(i)qopolis[2].
144. Marqos d'Eorba[3].
145. P(e)r(e)gerios[4] de Phoniqi.
146. Eutykios d'Enonopolis[5].
147. Ql(a)udios d'An(a)ksimo[6].
148. Sot(e)rios de l'île de Corcyra[7].
149. Ph(i)loqtet[os][8] de Dodona.
150. Yohann(a)n de Protîna[9], par Zenob[ios], métropolitain.

XXII. *D'Épire*[10] :
151. Zenob[ios] de Boçra[11].
152. Louqa de Doraq(e)n(a)n[12].
153. Eus(e)bios de Fl(a)vi(a)nos[13].
154. Patrîs d'Akineos[14].

XXIII. *De Thessalie* :
155. Qost[antinos] de Demetripolis[15].

XXIV. *De Crète* :
156. Martyrios[16] de Georia[17].
157. Gen(a)dios de Qanoson[18].
158. Qourillos de Sobraton[19].
159. Euphratos d'Eleut(e)rios.
160. Dimimitrios de Lousa[20].

XXV. *De la Bithynie du Pont* :
161. Eunomios de Nikomodia.
162. An(a)stasios de Nicée.
163. Youli(a)na de Cô, légat de Léon[21].
164. Eleut(e)rios de Chalcédoine.
165. Qalinios d'Euphemia[22].

XXVI. *De la Galatie Ire* :
166. Eus(e)bios d'Ancyre.
167. Youlianos d'Antioche[23].
168. Aqaq de Qinos[24].
169. Meliphtongos[25] de Louli(o)polis[26].
170. Euph(a)nekis d'Asopnôn[27].
171. Louq(a)dios de M(a)hazon[28].
172. Euphr(a)si(o)s de L(a)gana[29].

---

1. *Sic* L. Les nos 137-142 manquent dans notre ms. et dans B. Ce dernier porte ܦܠܣܛܝܢܐ ܕܗܦܝܪܘܣ, qui paraît être une corruption des deux titres, xx et xxi, comme dans notre ms. — 2. B : ܐܛܩܘܦܘܠܝܛܘܣ ; L : *Atticus Nicopolitanus* ; rest. : ܐܠܩܘܦܘܠܝܛܘܣ (?). — 3. L. *Eurxos* ; var. : *Eurias* ; B : ܐܘܪܒܐ. — 4. Rest : ܦܪܐܓܪܝܘܣ ; B : ܦܐܪܐܓܪܝܘܣ. — 5. L : *Adrianopolitanus* ; B : ܐܕܪܝܢܘܦܘܠܝܛܘܣ. — 6. L : *Asciamensis* ; B : ܩܠܘܕܝܘܣ ܕܐܢܩܣܝܡܘܢ. — 7. L : *Sotericus Cercyras Mesitanus* ; B : ܣܘܛܝܪܝܘܣ ܕܩܘܪܩܘܪܐ ܓܙܪܬܐ. — 8. L : *Philocteus* ; B : ܦܝܠܘܩܛܛܘܣ. — 9. L : *Proticensis*, var. : *Bruticensis* ; B : ܕܦܪܘܛܝܢܐ. — 10. L : *Provinciae Metropolis Epiru.* — 11. Le ms. donne : *Zenob[ios] metropolis d'Epiros de Boçra*. Nous rétablissons l'ordre d'après L ; B donne : ܕܒܘܨܪܐ ܕܐܦܝܪܘܣ ܡܝܛܪܘܦܘܠܝܛܝܣ ܙܢܘܒܝܘܣ ܡܢ. — 12. L : *Doraciensis* ; B : ܕܕܘܪܩܢܢ. — 13. L : *Apolloniensis* ; B : ܕܐܦܠܘܢܝܣ. — 14. L : *Petrus Ecimiensis*, var. : *Ethimiensis*. — 15. L : *Demetriados* ; B : ܕܕܡܝܛܪܝܦܘܠܝܣ. — 16. Lire : ܡܪܛܘܪܝܘܣ. — 17. L : *Gargiensis* ; var. : *Gortynensis* ; B : ܕܓܘܪܛܐ. — 18. L : *Gnosutanus*. -- 19. L : *Subsetanus* ; B : ܕܣܘܒܪܛܘܢ. — 20. L : *Dimiteius Laupensis* ; B : ܕܝܡܝܛܪܝܘܣ ܕܠܘܦܐ. — 21. ܠܐܘܢ ܕܪܗܘܡܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ. — 22. L : *Callinicus Apamenus*. B : ܐܦܡܝܐ. — 23. L : *Tabianus* ; B : ܕܛܒܝܐ. — 24. L : *Acatius Cinitanus* ; B : ܐܩܩ ܕܩܝܢܘܣ. — 25. L : *Melistoggus*. — 26. Lire : ܠܘܠܝܘܦܘܠܝܣ. — 27. L : *Hyperechius Asponotaniensis* (var. : *Jaspon*) ; B : ܐܘܦܪܢܩܝܣ ܕܐܣܦܘܢ. — 28. L : *Laucadius Mnizutanus* ; B : ܕܡܢܙܘܢ. — 29. L : *Galatiensis* ; B : ܕܠܓܢܐ.

XXVII. *De la Galatie II*[e] :

173. Teoqṭisṭos de P(a)s(i)n(a)da[1], par Phoṭ[ios], archidiacre.
174. Elpid[ios] de Ḥ(a)mi[mta][2].
175. Mysṭ(e)rion[3] d'Amôria [**201**].
176. Aqoula d'Euksiados[4].
177. Qouri(a)kos de Ṭroqanaron[5].
178. Payos de Paninisa[6].
179. Longinon de D(a)sision[7].

XXVIII. *[De la Cappodoce]*[8] *I*[re] :

180. Tal(a)sios[9] de Césarée.
181. Lousi(a)nos[10] de Nysse.
182. F(i)rminos de Ḥamîmta[11].

[XXIX. *Provinciæ Cappodociæ II*[æ] :

183. Patricius Tyanensis.
184. Theodosius Nanziazenus.
185. Aristomachus Colonensis.
186. Cyrus Cybistronensis][12].

XXX. *De l'Arménie I*[re] :

187. Yoḥ(a)nn(a)n de Sébaste.
188. [Cecropios][13] de Sebastopolis.
189. [Yoḥ(a)nn(a)n de Nicopolis][14].

XXXI. *De l'Arménie II*[e] :

190. Qosṭ[anṭinos] de Mélitène[15].
191. [Aqaq] d'Armanton[16].
192. Armios[17] [d'Arabissus] par Eudomios[18] prêtre.
193. Yoḥ(a)nn(a)n d'Arqâ par Epiph(a)n[ios][19] prêtre.

[XXXII. *Du Pont* :][20]

194. Armos[21] de Qôm(a)non.
195. Domnos de Qos (Cucusus)[22].

XXXIII. *Du Pont Polém[oniaque]* :

196. Doroteos de Néocesarée[23].
197. Yoḥ(a)nn(a)n de Palodemonios[24].
198. Qrâṭidi(a)nos de Qarasṭa[25].
199. Aṭarbios de Trébizonde.

XXXIV. *De l'Hellespont*[26] :

200. S(e)leuqos d'Amasia.
201. Anṭoninos de Miso[27].
202. P(a)ralios d'Andrapon[28].
203. Our(a)nios [d'Ibara[29].
204. Aṭiqos][30] de Zelon.
205. Anṭiokos de Sinope[31].

XXXV. *De Paphlagonie* :

206. Peṭros de Gangres.

---

1. L : *Pesinuntos*; B : ܕܦܣܝܢܘܢܛܐ. — 2. L : *Mirecenonthermis*; B : ܕܡܝܪܝܩܢܘܢ ܬܐܪܡܘܣ. — 3. L : *Miterius*; B : ܡܘܣܛܐܪܝܘܢ ܕܐܡܘܪܝܐ. — 4. L : *Aquilas Eudoxiados*; B : ܕܐܘܟܣܝܐܕܘܣ (*sic*). — 5. *Quiriacus Troenadensis*; B : ܕܛܪܘܩܢܐܪܘܢ. — 6. L : *Pius Petenensis*; B : ܦܐܝܘܣ ܕܦܛܢܝܣܘܢ. — 7. L : *Lonqinus Orcissu*; B : ܠܘܢܓܝܢܘܣ ܕܐܘܪܩܝܣܘܢ. — 8. *Sic*, d'après L et B. — 9. B : ܛܠܐܣܝܘܣ. — 10. L : *Musonius*; B : ܡܘܣܘܢܝܘܣ. — 11. L : *Thermis*. — 12. *Sic* d'après L ; lacune dans notre ms. B donne : ܦܐܛܪܝܩܝܘܣ ܕܛܝܐܢܐ · ܬܐܘܕܘܣܝܘܣ ܕܢܐܙܝܐܢܙܘܣ · ܐܪܝܣܛܘܡܐܟܘܣ ܕܩܘܠܘܢܝܐ · ܩܘܪܘܣ ܕܩܘܒܝܣܛܪܘܢ ܀ — 13. B : ܩܐܩܪܘܦܝܘܣ ܕܣܒܣܛܘܦܘܠܝܣ. — 14. B : ܝܘܚܢܢ ܕܢܝܩܘܦܘܠܝܣ. — 15. B : ܕܡܠܝܛܝܢܐ. — 16. B : ܐܐܩܩ ܕܐܪܡܢܛܘܢ. L : *Ariarantheus*. — 17. L : *Adonius* : Lire ; ܐܕܘܢܝܘܣ ; B : ܐܪܡܝܘܣ ܕܐܪܒܝܣܘܣ. — 18. L : *per Lucium presb.*; B : ܒܝܕ ܐܘܕܘܡܝܘܣ. — 19. L : *per Eufronium presb.*; B : ܒܝܕ ܐܦܝܦܢܝܘܣ. — 20. Le titre manque dans les deux ms. syr. ; L omet cette province et les n[os] 194, 195. — 21. B : ܗܪܡܘܢܝܘܣ. — 22. B : ܕܘܡܢܘܣ ܕܩܘܩܘܣܘܣ ܡܢ ܐܪܡܢܝܐ ܩܫܝܫܐ. — 23. B aj. : ܡܢ ܦܘܠܡܘܢ ܩܫܝܫܐ. — 24. L : *Polemoniacus*. — 25. L : *Gratiados Cerassontenus*; B : ܕܩܪܐܛܝܕܝܢܘܣ. — 26. B : ܕܗܠܝܣܦܘܢܛܘܣ. — 27. B : ܐܢܛܘܢܝܢܘܣ ܕܐܡܣܘܣ ܡܢ ܗܠܝܢ ܕܦܠܝܓ. L : *Antonius Amessinus*. — 28. B : ܦܪܠܝܘܣ ܕܐܢܕܪܐܦܘܢ ܡܢ ܗܠܝܢ ܕܦܠܝܓ ܩܫܝܫܐ. — 29. L : *Iborensis per Paulum pr.* ; omis dans B. — 30. D'après L et B. — 31. B ; ܕܣܝܢܘܦܐ.

207. Et(e)riqos de Polpilos[1].
208. Renos[2] de Louliopolis.
209. de Daron : Polykrônios[3].
210. Aodoros de Sod(o)n[4].
XXXVI. *De l'Honoriade*[5] :
211. Q(a)lagrios de Myripolis[6].
212. Teodoros d'Her(a)qlios[7].
213. Apragolonios de Tayo[8].
214. Teophillos d'Adr(i)anopolis[9].
215. Genetli(o)s[10] de Qraṭ(e)na[11].
216. Olympios d'Aphrosia[12].
XXXVII. *De l'Hellespontine*[13] : [202]
217. Diog(e)nios[14] de Cyzique.
218. P(e)ṭros de [D]ardana[15].
219. Teolosios de Pariu[16].
220. David d'Ard(e)nia[17].
221. Eulali(o)s[18] de Pinon[19].
222. Poni(o)s de Ṭodara[20].
223. Sṭ(e)ph(a)nos[21] de Pymananon[22].
224. Teosebi(o)s de Helion[23].
225. Ermia d'Abyda.
226. Daniel de L(a)masqon[24].
227. P(a)ṭriqios d'Ard(a)notron[25].
XXXVIII. *D'Asie* :
228. Sṭephanos d'Éphèse.
229. (E)teriqos[26] de Smyrne.
230. Teoma d'Amîdo[27].
231. Eus(e)bios de Qalanom(e)nôn[28].
232. Qouri(a)qos d'Area[29].
233. Mama[30] d'Anin(e)ṭon[31].
234. Leong(i)ni de Magnesṭia la Grande[32].
235. Qoaisṭon de Phoqla[33].
236. Proqlos d'Alg(i)nzon[34].
237. Basiliskos de P(a)ralos[35].
238. [Philippus Neaslytanus][36].
239. Daphinos[37] de Priolôn[38].
240. Olymp(a)s d'Azonon[39].
241. Eš(a)ʿia d'Elias[40].
242. Esp(e)ros d'Ep(e)nd(a)ṭos[41].
243. Proṭeros[42] de Myrina.
244. Yoaninos[43] de Nysse.

---

1. L : *Pompeiopolitanus per Epiphanium presbyt.*; B : ܦܘܡܦܝܘܦܘܠܝܣ. ܒܝܕ ܐܦܝܦܢܝ ܩܫܝܫܐ. — 2. B : ܕܪܝܢܘܣ. — 3. L : *Polychronius Dadyrensis*; B : ܦܘܠܘܟܪܘܢܝܘܣ ܕܕܐܪܘܢ. — 4. L : *Theodorus Soronensis.* B : ܐܐܘܕܘܪܘܣ ܕܣܘܕܘܢ. — 5. D'après L; B : ܕܗܘܢܘܪܝܣ. — 6. L : *Caligorus Claudiopol.*; B : ܩܐܠܓܪܝܘܣ· ܕܡܘܪܝܦܘܠܝܣ. — 7. B : ܗܪܩܠܝܘܣ; Lire : ܐܪܩܠܝܘܣ. — 8. L : *Apragmonius Tuitanus* (var. : *Tuitatius*). B : ܐܦܪܐܓܘܠܘܢܝܘܣ ܕܛܐܝܘ. — 9. L et B ajoutent : *per Pelagium presbyterum.* — 10. Omis dans B. — 11. L : *Ecratensis, per Elogium presb.* — 12. L : *Prusiadensis*; B : ܐܦܪܘܣܝܐ; L et B aj. : *per Modestum presbyt.* — 13. L : *Pr. Hellespontinianæ*; B : ܕܗܠܝܣܦܘܢܛܝܢܘܣ ܐܬܪܐ. — 14. L : *Diogenes*; B : ܕܝܘܓܢܝܘܣ. — 15. B : ܕܐܪܕܢܐ. — 16. L : *Thalasius Parvi.* B : ܬܐܠܣܝܘܣ. — 17. *Adriniensis*; var. : *Adrianensis*; B : ܐܪܕܢܝܐ. — 18. B : ܐܘܠܠܝܘܣ. — 19. L : *Pionensis*; B : ܦܝܢܘܢ. — 20. L : *Pionius Troadensis*; B : ܛܘܕܪܐ. — 21. B : ܐܣܛܦܢܘܣ. — 22. L : *Pymanemus*; B : ܦܘܡܢܢܘܢ. — 23. L : *Theoservus* (var. : *Theusebius*) *Iliu*; B : ܬܐܘܣܒܝܘܣ ܕܗܠܝܘܢ. — 24. L : *Lampsacensis*; B : ܠܡܣܩܘܢ. — 25. L : *Patricius Adrianopol.*; B : ܦܛܪܝܩܝܘܣ ܕܐܪܕܢܘܛܪܘܢ. — 26. B : ܐܛܪܝܩܘܣ ܕܣܡܘܪܢܐ. — 27. L : *Th. Auliocomenos et Valentiniapol.*: B : ܬܐܘܡܐ ܕܐܡܝܕܘ ܘܠܐܢܛܝܢܝܐܦܘܠܝܣ. — 28. L : *E. Clazomenus.* — 29. L : *Ules* (*Etles, Edes*); B : ܕܐܪܐ. — 30. B : ܡܐܡܣ. — 31. L : *M. Animeta.* — 32. L : *Leontius Magnesiæ majoris*; B : ܠܐܘܢܓܝܢܝ ܕܡܓܢܣܛܝܐ ܪܒܬܐ. — 33. L : *Quintus Phocensis*; B : ܩܘܐܝܣܛܘܢ ܕܦܘܩܠܐ. — 34. L : *Pr. Algizinus*; var : *Alosizenus*; B : ܦܪܘܩܠܘܣ ܕܐܠܓܝܢܙܘܢ. — 35. *Basilicus Palæaspolitauus*; B : ܒܣܝܠܝܣܩܘܣ ܕܦܪܠܘܣ. — 36. *Sic* L. Omis dans notre ms.; B : ܦ. ܕܐܠܠܘܦܝܣ. — 37. L : *Rufinus*; corr. : ܪܘܦܝܢܘܣ (B). — 38. L : *Briolonitanus.* B : ܕܒܪܝܘܠܘܢ Lire : ܦܪܝܘܠܘܢ. — 39. L : *Olympius Ebazotanus*; B : ܕܐܙܘܢܘܢ. — 40. L : *Es. Eleas*; B : ܕܐܠܝܐܣ. — 41. L : *Esp. Epitanensis*; B : ܕܐܦܢܕܛܘܣ. — 42. L : *Petronius*; B : ܦܪܘܛܪܘܣ ܕܡܘܪܝܢܐ. — 43. L : *Neonius Myssenus*; B : ܝܘܐܢܝܢܘܣ.

245. Paolinos de P(e)rp(e)ronos[1].
246. [Marqelinos de Metropolis][2].
247. Youli(a)nos de Eupaphon[3].

XXXIX. *De Lydie* :

248. Floditos[4] de S(a)rdon[5].
249. M(e)neqratos de Qar(a)sion[6].
250. P(a)triqios de Qarasto[7].
251. Polyq(a)rpos de Tab(a)la[8].
252. P(a)ulos de Tripolis.
253. Helia de 'Endôn[9].
254. Qônsios de D(a)raqeseon[10].
255. Am(a)nios de S(e)lgion[11].
256. Andr(e)a d'Eum(a)ta[12].
257. Dionysios d'At(a)lia[13].
258. G(e)m(e)lios d'Aqtratoniqi[14].
259. Alqimedis de S(e)ladron[15].
260. Louqios d'Apollonis(i)ru[16].

XL. *De la Pamphylie* [*Ire*] :

261. Epiphanios de P(e)rgia[17].
262. Teophilos d'Ari(a)snon[18].
263. D(a)nodotos de L(a)us(a)nia[19].
264. [Neon Ymysu (*var.* : Sinisu).
265. Paulus][20] de Pourgalion[21].
266. M(a)rq(e)linos d'Isiandon[22].
267. Maqedon de Magron[23].
268. Marouq de Qodr(a)lon[24].

XLI. *De la Pamphylie IIe* :

269. Amphilosios[25] de Side.
270. Gaios de Sydrôn[26].
271. Eudoksios d'Elenôn[27].
272. M(a)rqi(a)nos de Qor(a)lanon[28].
273. Eugaios de Qotanôn[29].
274. Ambr(o)sios de Qoraqoqon[30].

XLII. *De Lycie*[31] :

275. Rom(a)nos de Myron.
276. Aristoteli[s] de Lympo[32].
277. Eudoksios de Kom(a)tos.
278. Paladios de Qord(a)lis[33].
279. Qourinos de Patara[34].
280. St(e)ph[an]os de Libyron[35].
281. Nanadotos de T(a)l(a)madiu[36].
282. B(a)donizon de Papidos[37].
283. Philipos de B(a)rbon[38].
284. Teodoros d'Antiphalon[39].

---

1. L : *Perperenotanus* ; B : ܕܦܪܦܪܢܘܛܢܘܣ. — 2. B : ܡܪܩܠܝܢܘܣ ܕܡܛܪܘܦܘܠܝܣ ; notre ms. répète ici le nº 243. — 3. L : *Julianus Hypepotanus* ; var. : *Abianus Iperotanus*. — 4. L : *Florentius*. — 5. B : ܕܣܐܪܕܘܢ. — 6. L : *M. Corassensis* ; B : ܕܩܪܐܣܝܘܢ. — 7. L : *P. Eracensis*, var. : *Herassensis* ; B : ܕܩܪܐܣܛܘ. — 8. L : *P. Gabalensis* ; B : ܕܛܒܐܠܐ. — 9. L : *E. Vendutanus* ; B : ܕܥܢܕܘܢ. — 10. L : *Confinius Geratesanensis* ; var. : *Hierocæsar* ; B : ܩܘܢܣܝܢܣ ܕܩܝܣܪܝܐ. — 11. L : *Amantius Selgon* ; B : ܣܠܓܝܘܢ. — 12. L : *A. Satalenus* ; B : ܕܣܛܐܠܘܣ. — 13. L : *D. Attanensis*. — 14. L : *G. Stratonic.* ; B : ܐܡܠܝܘܣ ܕܣܛܪܛܘܢܝܩܐ. — 15. L : *Al. Elladensis* ; var. : *Eulandensis* ; B : ܕܣܠܐܕܪܘܢ. — 16. L : *Leuclus Apolleosieru*. — 17. L : *Ep. Pergensis* ; B : ܕܦܪܓܝ. — 18. L : *Th. Adriassu* ; B : ܕܐܕܪܝܣܘܢ. — 19. L : *Theodorus Lausaniensis* ; B : ܕܢܘܕܘܛܘܣ ܕܠܘܣܢܝܐ. — 20. Suppléé d'après L ; B : ܕܦܘܠܘܣ. — 21. L : *Poglotensis* ; B : ܕܦܘܪܓܠܝܘܢ. — 22. L : *Isindonensis*. — 23. L : *Macedon Magidniensis* ; B : ܡܩܕܘܢ ܕܡܓܪܘܢ. — 24. L : *Maras Codroylonensis* ; B : ܡܪܘܩ. — 25. L : *Amphilochius* ; lire : ܐܡܦܝܠܘܟܝܘܣ. — 26. L : *G. Suedronensis* ; B : ܕܣܘܕܪܘܢ. — 27. L : *E. Elletonensis* ; B omet. — 28. L : *M. Coralensis* ; B : ܕܩܘܪܐܠܢܘܢ. — 29. L : *Eusebius Cottinensis* ; B : ܐܘܣܒܝܣ ܕܩܘܛܢܘܢ. — 30. L : *Obremus Coracesiensis*. — 31. Titre omis dans L, où ces évêques sont mêlés à ceux de la Pamphylie IIe. — 32. L : *Aristodytus Olympuensis* ; B : ܐܪܝܣܛܘܛܠܝܣ ܕܠܘܡܦܘ. — 33. L : *P. Capidalensis* ; B : ܕܩܘܪܕܠܝܣ. — 34. L : *Cyrinus Patalensis*. — 35. L : *St. Limmitensis* ; B : ܕܠܝܒܘܪܘܢ. — 36. L : *Zenodotus Telimisu* ; B : ܙܢܘܕܘܛܘܣ ܕܛܠܡܝܣܘܣ. — 37. L : *Cronton Pasendonensis* ; B : ܕܦܣܢܕܘܢ. — 38. L : *Ph. Barbarensis* ; B : ܕܒܐܪܒܘܢ. — 39. L : *Th. Antifollensis*.

285. L(e)onṭios d'Ar(a)qsôn[1].
286. Antipaṭros de Qamon[2].
287. Qraṭinos de Paron(o)mou[3].
288. Andreas de Poelaṭeon[4].
289. Nikolaos de Qrasu[5].
290. Rom(a)nos de Bobonon[6].

XLIII. *De Lycaonie* :

291. Isiphoros[7] d'Iconion.
292. Nepṭolomios de Qoron[8].
293. P(a)ullos de Dar ba.
294. Palṭorios[9] de Lystra.
295. Roufos [de Hydes[10].
296. Ṭyranos][11] d'Amaneon[12].
297. Aioulios de Larkada[13]. [203]
298. Eug(e)ni(o)s de Qanon[14].

XLIV. *De Pisidie* :

299. Porolis[15] d'Antioche.
300. Euṭrophlis[16] d'Adadou.
301. P(a)ulos de Philomelis[17].
302. Paulinos d'Euphemia[18].
303. Teoṭoqnos de Ṭroaenou[19].
304. Aeroeṭiqos de Metro[polis][20].
305. Qouros de Synin(a)dou[21].
306. Likanios[22] de P(a)laton.
307. Al(e)ks(a)ndros de Séleucie.
308. Ol(e)mṭompios[23] de Sozopolis.
309. Phoṭinos de Sal(a)gasou[24].
310. Masalinos de Laodicée.
311. *Bas(o)s de Masp(o)lis*[25].
312. Folr(e)nṭios[26] d'Adrianopolis.
313. Mous(o)dias de Lymanon[27].
314. M(a)ksiminos de Zozoulon[28].

XLV. *De Carie* :

315. Qraṭ(o)ni(a)nos de Phrosdisrios[29].
316. Dion(y)sios d'Anṭinou[30].
317. Iwanis d'Alisdon[31].
318. Phlaqilios d'Asiou[32].
319. Paneios d'Aizôn[33].
320. Dyonnysios d'Her(a)qliṭomou[34].
321. M(e)n(a)ndros d'Heraqlès[35].
322. Alb(i)d(i)q(i)os d'Eupit(e)nos[36].
323. Iwanis d'Amozonos[37].
324. Ṭynkanios d'Apollonia[38].
325. Teodoriṭos d'Elabidon[39].

---

1. L : *L. Araxenus.* — 2. L : *A. Caumenus* ; B : ܕܩܐܡܘܢ. — 3. L : *Panormitanus.* — 4. L : *A. Phtoleotanus* ; B : ܕܦܘܐܠܛܝܘܢ. — 5. L : *Nicullus Acrassutanus* ; B : ܢܝܩܘܠܐܘܣ ܕܐܩܪܣܘ. — 6. L : *Somanus Bobonensis* ; B : ܕܒܘܒܘܢ. — 7. L : *Onesiphorus* ; B : ܐܝܣܝܦܘܪܘܣ. — 8. L : *Neoptolemus Cronensis* ; B : ܢܦܛܘܠܘܡܝܘܣ ܕܩܘܪܘܢ. — 9. L : *Plutarchus* ; B : ܦܠܛܘܪܝܘܣ. — 10. B : ܕܗܘܕܐ. — 11. D'après L ; B : ܛܘܪܢܘܣ. — 12. L : *Imadanensis* ; B : ܕܐܡܢܝܘܢ. — 13. *Oscholias Lalandensis* ; lire : ܠܪܢܕܐ. *Larenda* ; B : ܐܝܘܠܝܘܣ ܕܠܪܩܕܐ. — 14. ; L : *Eugenius Cœnon.* — 15. L : *Pergamius* ; B : ܦܘܪܘܠܝܣ. — 16. L : *Eutropius* ; B : ܕܐܕܕܘ. — 17. B : ܕܦܝܠܘܡܝܠܝܣ. — 18. L : *Longinus Apamenus* ; B : ܦܘܠܝܢܘܣ ܕܐܦܡܝܐ. — 19. L : *Theoctistus Tyatu* (var. : *Tyrcu*) ; B ; ܬܐܘܛܘܩܢܘܣ ܕܛܪܘܐܢܘ. — 20. L : *Forticius Metropolitanus* ; B : ܐܐܪܘܐܛܝܩܘܣ ܕܡܛܪܘܦܘܠܝܣ. — 21. L : *Cyrus Cinandensis* ; B : ܕܣܘܢܝܢܕܘ. — 22. L : *Libanius* ; lire : ܠܝܒܢܝܘܣ (?) ; B : ܠܝܩܢܝܘܣ. — 23. L : *Olympius* ; B : ܐܘܠܡܛܘܡܦܝܘܣ. — 24. B : ܦܘܛܝܢܘܣ ܕܣܠܓܣܘ. — 25. L : *Bassones Neaspolitanus* ; B : ܒܣܘܣ ܕܡܣܦܘܠܝܣ. — 26. L : *Florentius* ; B : ܦܠܘܪܢܛܝܘܣ. — 27. L : *Musonius Limenensis* ; B : ܡܘܣܘܕܝܣ. — 28. B : ܕܙܘܙܘܠܘܢ. — 29. L : *Cretonianus Aphrodisius* ; B : ܩܪܛܘܢܝܢܘܣ ܕܦܪܘܣܕܝܣܪܝܘܣ. — 30. L : *D. Antiochenus* ; lire : ܐܢܛܝܢܘܐ (B). — 31. B : ܐܝܘܢܝܣ ܕܐܠܝܣܕܘܢ. — 32. L : *Placalus Jassu* ; B : ܦܠܩܝܠܝܘܣ ܕܐܣܝܘ. — 33. L ; *Panias Enydonensis* ; B : ܕܐܝܙܘܢ. — 34. L : *Dionysius Latomenus* ; B : ܕܝܘܢܘܣܝܘܣ ܕܗܪܩܠܝܛܘܡܘ. — 35. B : ܡܢܢܕܪܘܣ ܕܗܪܩܠܝܣ. — 36. L : *Eupithius Stratonicensis* ; B : ܐܠܒܝܕܩܝܘܣ ܕܐܘܦܝܛܢܘܣ. — 37. L : *Joannes Onayzonensis* ; B : ܕܐܡܘܙܘܢܘܣ. — 38. L ; *Tichanius Apoll.* ; var. : *Tutelanius Apilonensis* ; B : ܛܘܢܩܢܝܘܣ. — 39. L : *Th. Alabandensis.* B : ܕܐܠܒܝܕܘܢ.

326. Iwanis de Qanidon[1].
327. *Et aussi* M(e)nidisios d'Haliqarnasos par Youli(a)na prêtre[2].

XLVI. *De la Phrygie Salutaire*[3] :

328. Marinios[4] de Synadon[5].
329. Eus(e)bios de Dorylée.
330. M(a)rios d'Eul(a)ndron[6].
331. Moqimos de Vapsou[7].
332. Philipos de L(a)gdaos[8].
333. Epiphanios de Mardeon[9].
334. Aberqios de Leop(o)lis[10].
335. Qour(a)qios d'Asr(a)phia[11].
336. Eutikos de Dosimon[12].
337. B(a)silios de Namia[13].
338. Aqoulas d'Aorqalon[14].
339. Str(a)t(e)genos de Polyqatou[15].

XLVII. *De la Phrygie Pacatienne*[16] :

340. Enoksinos[17] de Laodicée[18].
341. Danielos de Qadon[19].
342. Mod(e)stos de Sebastia[20].
343. Eul(a)lios de Siournon[21].
344. Matios de Tmesi(a)nou[22].
345. P(a)ulos d'Arisphon[23].
346. Barios[24] de Dionys(o)p(o)lis.
347. Genadios d'Aqamonia[25].
348. Ev(a)ndros de Dioqlia[26].
349. Genadios de Mos(i)nou[27].
350. Teoma de Theodosiopolis[28].
351. Philipos d'Anqra[29].
(Sindara de Disios[30]).
352. Yonis de Trazeopolis[31].

XLVIII. [*Provinciæ Neson*[32] :

353. Joannes Rhodu.
354. Euphrontius Chiu.
355. Florentius Mitylenes.
356. Barachus Naxensis.

---

1. L : *Joannes Nidiensis.* — 2. L : *Calandion Acharnasrensis* (var. : *Halicarnassensis*) *per Pulianum pr.* ; B : ܗܠܝܩܪܢܣܘܣ. — 3. Lire : ܦܪܘܓܝܐ. Mais le titre est interverti avec le suivant. Les évêchés (328-339) sont ceux de la Phrygie Salutaire ; B : ܣܠܘܛܪܝܐ. — 4. L : *Marinianus.* — 5. L : *Synadensis* ; B : ܕܣܘܢܐܕܘܢ. — 6. L : *Miros Bilandensis* ; B : ܡܪܝܘܣ ܕܐܘܠܢܕܪܘܢ. — 7. L : *Epsu* ; B : ܕܘܐܦܣܐ. — 8. L : *Lyciados* ; var. : *Sygiada* ; B : ܠܓܕܘܣ. — 9. L : *Mardagensis.* — 10. L : *Avircius Geraspolitanus* ; B : ܐܒܪܩܝܘܣ ܕܠܐܘܦܘܠܝܣ. — 11. L : *C. Eucarpensis* ; B : ܩܘܪܩܝܘܣ ܕܐܣܪܦܝܐ. — 12. L : *Eustochius Docimii* ; B : ܐܘܛܝܩܘܣ ܕܕܘܣܝܡܘܢ. — 13. L : B : *Nacoliensis* ; B : ܕܢܐܡܝܐ. — 14. L : *Aquila Antoclinus* ; B : ܐܩܘܠܐ ܕܐܘܪܩܠܘܢ. — 15. L : *Strategius Polybatenus* ; B : ܣܛܪܛܝܓܘܣ ܕܦܘܠܝܩܛܘ. — 16. Lire : ܦܩܛܝܢܐ. Les évêchés (340-352) sont ceux de la Phrygie Pacatienne ; B : ܦܐܩܛܝܢܐ. — 17. L : *Nunechius* ; B : ܐܢܘܟܣܝܢܘܣ. — 18. L : *Jaudocias Trimitaria ;* lire : *Laodiceæ Trimitariæ* ; notre ms. et B font de ce dernier mot un nom d'évêque. — 19. Ms. : *Trimitaria de Dakialosdoadon,* lire : ܕܢܝܐܠܘܣ ܕܩܐܕܘܢ ; L : *Daniel Cadonensis* ; B ; ܕܢܝܐܠܘܣ ܕܩܐܕܘܢ. — 20. Lire : ܡܘܕܣܛܘܣ ܕܣܒܣܛܝܐ ; B : ܡܘܕܣܛܘܣ ܕܣܒܣܛܝܐ. — 21. L : *E. Siuriensis* ; B : ܕܣܝܘܪܢܘܢ. — 22. L : *Mathias Themesianensis* ; B : ܡܛܝܘܣ ܕܛܡܣܝܢܘ. — 23. L : *P. Aristensis.* — 24. L : *Charis* ; B : ܒܪܝܘܣ. — 25. L : *G. Acmonensis* ; B : ܕܐܩܡܘܢܝܐ. — 26. B : ܐܘܐܢܕܪܘܣ ܕܕܝܘܩܠܝܐ. — 27. L : *G. Mossynensis* ; B : ܕܡܘܣܝܢܘ. — 28. L : Omis dans L. — 29. L : *Ph. Agirassidensis* ; var. : *Ageyrassydera* ; B : ܕܐܓܝܪܣܝܕܪܐ. — 30. *Sic* ms. ; à corriger d'après la note précédente. — 31. L : *Joannes Trapezuntanus* ; B : ܝܘܐܢܝܣ ܕܛܪܦܙܘܢܛܐ. — 32. Pour les nos 353-365, notre ms. dit simplement : « *4 des Iles, 7 de Cypre, 2 d'Afrique, dont* [*nous n'avons pas les noms*] ». Nous suppléons d'après L ; B donne ainsi les noms : ܕܓܙܪܬܐ : ܐܘܪܚܐ . ܝܘܚܢܢ ܕܪܘܕܘܣ . ܦܠܘܪܢܛܝܘܣ ܕܡܝܛܝܠܢܐ . ܐܘܦܪܘܢܛܝܘܣ ܕܟܝܘܣ ܒܪܐܟܘܣ ܕܢܐܩܣܘܣ ܀ ܕܩܘܦܪܘܣ : ܗܢܘܢ . ܐܦܝܦܢܝܘܣ ܕܩܘܣܛܢܛܝܐ . ܐܦܪܘܕܝܛܘܣ ܕܐܠܒܝܛܝܣ ܐܘ ܕܡܪܝܘܣ : ܩܕ ܕܬܡܐܣܘܣ ܘܕܐܦܪܘܕܝܛܐ . ܣܘܦܪܘܢܝܘܣ ܕܣܘܠܘܣ . ܛܝܘܕܘܪܘܣ ܕܩܘܪܝܘܢ ܘܐܦܝܦܢܝܘܣ ܕܩܝܬܪܘܣ ܘܐܠܦܐ ܕܣܠܐܡܝܣ ܀ ܕܐܦܪܝܩܐ : ܐܪܝ . ܣܐܠܘܡܝܣ ܘܕܐܝܘܣ ܕܐܦܪܝܩܐ . ܐܘܦܪܘܢܛܝܘܣ ܕܐܦܪܝܩܐ ܀

XLIX. *Provinciæ Cypru* :

357. Olympius Constantiensis, per Didymum ep. Latipensem.
358. Epaphroditus Connessensis.
359. Soteras Theodosianus.
360. Photinus Cythirenus.
361. Eliodorus[1] Amathuntus.
362. Didymus Latipensis.
363. Procuchius Arcenoensis.

L. *Provinciæ Africæ* :

364. Valerianus Bassianensis.
365. Valerianus Afrus][2].

(CHAPITRE XI). — *Nous écrivons les* Plérophories[3], *c'est-à-dire les témoignages véridiques, écrits en toute exactitude et recueillis de livres autorisés par Mar Jean, disciple du saint évêque Mar Petrus l'Ibérien, qui montrent clairement, par la révélation de l'Esprit-Saint, que l'assemblée impie de Chalcédoine a eu lieu dans la colère de justice et l'abandon de Dieu.*

I. — Notre Père le saint évêque Petrus[4] nous racontait que quand il était à Constantinople, avant d'avoir renoncé au monde, Nestorius[5] vivait encore. On accomplissait la solennité des Qarante-Martyrs dans l'église appelée *Mdrīa*; Nestorius se leva pour faire l'homélie. Il était doué d'une voix claire[6]. Il dit dans cette homélie : « Tu ne dois pas être glorifiée, Marie, comme si tu avais enfanté Dieu; [**204**] car, ô excellente, tu n'a pas enfanté Dieu, mais l'homme instrument de Dieu ». A l'instant un démon[7] s'empara de lui à l'ambon[8] même. Il luttait en vain et était [sur le point[9]] de tomber de l'ambon. Les diacres le prirent et le firent entrer dans le diaconion. Dès lors la plus grande partie du peuple s'éloigna de sa communion, surtout les gens du palais, et moi aussi, bien que je fusse fort honoré par lui[10].

IIe histoire. — Notre Père racontait que Pelagius d'Édesse, moine admirable et prophète, ayant entendu le blasphème d'Ibas le réprimanda et eut beaucoup à souffrir de sa part. Étant persécuté, il vint dans les contrées de la Palestine et y habita dans la retraite, alors que Juvenal vivait encore, avant le synode. Il avait continuellement des visions, et se rendait constamment auprès d'Abba Petrus qui vivait dans

---

1. Omis dans B. — 2. B termine la liste par cette note : « Tous les évêques réunis dans le synode étaient au nombre de 633; il en est qui ont signé par l'intermédiaire des autres. »

3. Πληροφορίαι. — L'ouvrage, composé primitivement en grec, existe en syriaque dans le ms. *Add.* 14,650 du British Museum, foll. 90-134. Nous donnons quelques variantes d'après ce ms. que nous désignons par la lettre L. Une traduction française a été publiée par M. F. Nau, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. III (1898). Michel ne donne qu'un résumé, et les paragraphes ne correspondent pas toujours à ceux de l'ouvrage. Voir dans l'Introduction le chapitre consacré aux *Sources* de Michel. — 4. Pierre l'Ibérien. Comp. sur ce personnage : R. Raabe, *Petrus der Iberer* (Leipzig, 1895) et les sources indiquées par l'auteur ; J. B. Chabot, *Pierre l'Ibérien d'après une récente publication* (Paris, 1895). — 5. Ms. : *Nestorinos*. — 6. L : ܐܝܬܘܗܝ ܗܘܐ ܒܣܝܡ ܩܠܐ ܘܪܡ ܩܠܐ. — 7. L : ܕܝܘܐ. — 8. Βῆμα. — 9. Cf. Pseudo-Denys, ad ann. 743. — 10. L : ܘܡܝܩܪ ܗܘܐ ܠܘܬܗ.

la solitude sur le rivage[1] de Mayouma de Gaza. Un jour qu'il était venu discuter avec lui sur les pensées vertueuses, il fut ravi en extase et vit, sept ans d'avance, la transgression qui eut lieu à Chalcédoine. Il prédit l'empereur Marcianus. Il dit : « Ce temps nous atteindra aussi, moi et toi, ô Abba ; nous serons persécutés avec les saints, et nous finirons dans la persécution ». — Ce qui arriva[2].

IIIe histoire. — Pelagius eut encore une autre vision avant l'époque du synode; et il se mit à dire en pleurant : « Malheur à Pulcheria ! Malheur à Pulcheria ! ». Et comme on le pressait souvent[3] d'expliquer ce qu'il avait dit, il répondit : « Pulcheria, qui a voué à Dieu sa virginité et qui a chassé Nestorius, est sur le point de prostituer sa virginité, de déchirer la foi et de persécuter les saints ». — Ce qui arriva : elle se maria à Marcianus et changea la vraie foi[4].

IVe histoire. — D'après ce que raconta Pamphilus[5], diacre de Jérusalem, le même Pelagius étant la nuit en prière auprès du Golgotha fut ravi en extase et se mit à dire avec larmes : « Juvenal! », par trois fois; et ensuite, sur les instances (du diacre) il lui fit cette révélation : « De même que tu vois maintenant Juvenal entouré de moines et de foules[6], de même tu le verras conduit par les soldats[7] [et les démons] ».

Ve histoire. — Le même (moine) vit en esprit ce qui devait arriver. Il dit à Abba Petrus et à Jean l'Eunuque : « Méditez les Écritures, mes fils ! et quand le Christ vous confiera ses églises, priez pour moi ». Il indiquait d'avance leur ordination. Et comme Petrus s'étonnait, et ne comprenait pas ce qui avait été dit, car il évitait même de parler d'ordination, il dit au vieillard : « Tu ne sais pas ce que tu dis ! » Et Pelagius répondit en souriant : « Je sais, moi, ce que je dis. Que celui qui doit s'en affliger s'afflige ! »

VI. — Ce même (moine), au temps de la transgression de la foi, faisait cette prière : « Seigneur mon Dieu ! préserve-moi de transgresser la foi, jusqu'à la fin. Prends ma vie où tu voudras, soit dans une auberge soit dans un hospice; garde-moi seulement d'être transgresseur ». Ce qui arriva. — Pelagius, étant persécuté, s'enfuit à Ascalon près de l'aubergiste Cyrillus et mourut là. Quelques gens de Mayouma vinrent le prendre et l'ensevelirent sur le rivage, dans le monastère de Haroun le marchand de blé. Les évêques étant persécutés, l'évêque Petrus s'en était allé; se trouvant à Oxyrynchus de la Thébaïde, la nuit où mourut Pelagius, de loin, il le vit qui venait vers lui, joyeux, le saluait et lui disait : « Abba, prie pour moi; car je m'en vais vers le Seigneur ». Ayant noté ce jour, il trouva que c'était celui où Pelagius mourut. La mère de celui-ci l'avait conçu, enfanté et élevé, en jeûnant les samedis[8]. Étant devenu grand, il vit qu'on accompagnait au tombeau, dans la douleur, un grand personnage ; et des funérailles de celui-ci il s'enfuit au couvent.

1. *labrum*. — 2. Cf. Ps.-Denys, ad ann. 757. — 3. L : ܐܠܨܘܗ ܠܗ ܦܘܫܩܐ ܡܢ. — 4. Cf. Ps.-Denys, ad ann. 757. — 5. Ps.-Denys, ad ann. 757. — 6. L : ܩܠܝܪ̈ܝܩܘ, « de clercs ». — 7. Lire : ܪ̈ܘܡܝܐ ܘܫܐ̈ܕܐ. — 8. Ou : « les semaines ».

VII. — Jean, prêtre d'Alexandrie, de la maison[1] de Tatianus, raconta que quand il était jeune il alla trouver (Abba) Elladius[2] le célèbre[3] prophète de Cellae[4], pour savoir si le Seigneur approuvait sa voie. Il lui dit : « Attends ; car je ne vois pas maintenant de tranquillité. Dans quelque temps la persécution atteindra les églises, et ensuite tu viendras ici ». Comme je le questionnais, il dit : « Un empereur impie, nommé Marcianus, s'élèvera et amènera les évêques à dire par écrit que celui qui a été crucifié n'était pas Dieu. Dioscorus d'Alexandrie ne l'écoutera pas, il sera persécuté par lui et mourra en exil; un apostat lui succèdera; mais en ces jours-là s'élèvera un pontife faisant la volonté de Dieu ». Il désignait Timotheus et l'impie Proterius. Il fit en outre connaître que Timotheus reviendrait [**205**] à son siège et mourrait peu de temps après. Lui ayant demandé d'apprendre ce qui suivrait, il me dit : « Il te suffit (de savoir) jusqu'ici. D'ailleurs, après cela le temps de l'Antéchrist s'avancera ».

VIII. — Abba Zénon, le mendiant[5] et le prophète, de Kephar Séʿarta, village de la Palestine, fit une prophétie, avant le synode, à Abba Stephanus, qui désirait participer aux mérites[6] de l'exil. Étant venu trouver Abba Zénon et l'ayant interrogé, celui-ci lui dit : « Va, reste en paix! La persécution des hérétiques est sur le point de s'élever, et alors sans le vouloir tu iras en exil ». Ce qui arriva. — Abba Zénon mourut une année après[7] le synode, dans la douleur à cause de l'apostasie qui s'y fit[8].

IX. — Abba Innocent[i]us, de Pamphylie, archimandrite[9], raconta qu'il y a là une vallée profonde où, avant le concile, l'un des ascètes vit le diable qui vint vers lui, et lui dit : « Prosterne-toi et adore-moi! » — Le saint l'ayant invectivé, le démon s'en alla en disant : « Pourquoi refuses-tu de m'adorer? Voici que je vais rassembler tous les évêques et faire un synode où ils m'adoreront[10] ».

X. — Lorsque le synode fut sur le point d'avoir lieu, le soleil[11] devint subitement ténébreux et obscur ; il plut des pierres[12] dans la ville sainte et en beaucoup d'endroits de la Palestine. Elles ressemblaient à celles qui sont fabriquées par les hommes. Il y avait sur elles des signes divers et étranges. Plusieurs en recueillirent, et certains s'en étant servis sans le savoir, devinrent aveugles. — Eusebius[13] un chantre (?) de Jérusalem en recueillit qu'il montra à l'impératrice Eudocia et envoya[14] à Constantinople comme preuve de ce prodige qui marquait l'aveuglement qui allait s'emparer du

---

1. De la famille, de l'église, *ou* du couvent. — 2. L : ܐܠܝܕܝܘܣ ; ܐܠܝܕܝܘܣ. La leçon de notre ms. est confirmée par LAND (*Anecd.*, III, 192), et par le Ps.-DENYS, ad ann. 757. — 3. *Sic* L; ms. : « le grand ». — 4. L : ܕܡܢ ܩܠܠܝܐ. — 5. Litt. : « celui qui circule ». — 6. L : ܡܥܕܪܢܘܬܐ « aux vertus », aux avantages. — 7. L : « avant ». — 8. Ps.-DENYS, ad ann. 757. — 9. Litt. : « chef des frères ». Cf. Ps.-DENYS, *loc. cit.* — 10. L : ܗܐ ܡܟܢܫ ܐܢܐ ܠܟܠܗܘܢ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܘܥܒܕ ܐܢܐ ܣܘܢܗܕܘܣ ܘܟܠܗܘܢ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܣܓܕܝܢ ܠܝ ܀. — 11. L : ܫܡܝܐ « le ciel ». — 12. Ps.-DENYS : ܫܝܦܬܐ ; ܫܝܦܐ, signifie proprement *collyre*, et *limaille* ; il s'agit peut-être d'une sorte de talisman contre les maux d'yeux. L'abrégé arménien, traduit aussi par « pierre ». — 13. L ; ܐܘܣܒܝܣ. — 14. : « qu'elle envoya ».

monde : l'apostasie des évêques; comme a dit Isaïe[1] : « Les serviteurs de Dieu sont devenus aveugles ». On voyait de la poussière fine[2] sous ces pierres. — Saint Pierre et André, son disciple, attestaient cela, ainsi que le miracle du Samaritain[3] aveugle qui oignit ses yeux avec le sang des moines mis à mort près de Neapolis[4], à l'époque de l'apostasie, et recouvra la vue; et (celui de) l'oblation qui fut changée en chair et en sang, dans l'église des Apôtres à Césarée, et dont plusieurs prirent (des parcelles) et les conservèrent chez eux; elles restèrent ainsi longtemps après[5].

XI. — Le jour où Marcianus ceignit la couronne, l'obscurité occupa toute la terre; et on sait que cela est consigné dans un écrit public[6]. Elle signifiait l'obscurité qu'il devait causer et l'aveuglement pour la religion. Cette obscurité persista jusqu'au soir. L'impie imagina de dissiper la tristesse causée par les ténèbres qu'il avait occasionnées; il écrivit des lettres publiques[7] en ces termes : « Tout l'univers doit attendre l'abondance des plus grands biens de mon règne[8]; puisque l'obscurité de l'empereur[9] mon prédécesseur est dissipée et que la lumière de mon règne éclatant la remplace[10]. »

XII. — Il y eut aussi un autre prodige à Jérusalem qui signifia l'outrage fait à Dieu. La croix de l'église de l'Ascension fut frappée de la foudre et réduite en poussière. Les fidèles en furent fort affligés; et l'impératrice la fit remplacer par une autre de bronze du poids de six mille livres[11].

XIII. — Abba Petrus et Abba Ésaïa causaient ensemble. Abba Esaïa[12] raconta que Abba Paulus de Thèbes, qui était âgé de cent vingt ans, lui dit : « Après vingt ans aura lieu une apostasie des évêques, causée par un empereur impie, Marcianus, qui régnera six ans et mourra. Après lui viendra pendant quelque temps un homme faux [qui rendra][13] une paix partielle aux églises, puis cessera. Et ainsi se dérouleront les événements jusqu'à la venue de l'Antéchrist ».

Abba Zénon, appelé des Trois-Cellules[14], était à Enaton d'Alexandrie. Philtatus[15](?) raconte à son sujet que s'étant rendu près de lui, il le vit tenant une chaîne dans ses mains, et le regard fixé en haut. « Pensant qu'il priait, j'attendis longtemps, puis je me tournai pour sortir. Il cria : Pourquoi pars-tu? et il me dit : Écris que saint Timotheus qui est aujourd'hui en exil reviendra bientôt à son siège et rétablira l'orthodoxie. Il mourra au bout de deux ans, et son archidiacre lui succédera. Du temps de celui-ci il y aura dans l'Église un schisme qui ne sera pas guéri jusqu'à l'Antéchrist ».

XIV. — Abba Paulus, le sage[16], raconta qu'avant le synode un des saints[17] qui sont

---

1. Cf. Is. XLII, 19. — 2. Lire : ܕܩܝܩܐ (L). — 3. Lire : ܫܡܪܝܐ. Cf. LAND, III, 128. — 4. ܢܐܦܘܠܝܣ. Cf. LAND, III, 127. — 5. Ps.-DENYS, ad ann. 758. — 6. Lire : ܕܕܡܘܣܝܐ (L). — 7. Lire : ܐܓܪ̈ܬܐ ܕܕܡܘܣܝܘܢ (L). — 8. Lire : ܡܠܟܘܬܝ (L). — 9. *Sic* L; ms. : « des empereurs ». — 10. Cf. Ps.-DENYS, ad ann. 762. — 11. Cf. PSEUDO-DENYS, ad ann. 759. — 12. Cf. LAND, III, 346. — 13. L : ܐܝܟ ܕܫܠܐ ܘܟܕܡ ܗܫܐ; le Ps.-Denys (ad ann. 757) a la même leçon que notre ms. — 14. ܠܬܠܬ ܩܠܝ̈ܬܐ (L). — 15. L : ܦܝܠܛܛܘܣ — 16. σοφιστής. Cf. LAND, III, 162, 192. — 17. Abba Andreas. Ps.-DENYS, ad ann. 757.

en Égypte eut une vision : Des évêques chauffaient une fournaise ; ils jetèrent dedans un petit enfant qui ressemblait à la lumière, puis ils la fermèrent. Au bout de trois jours, il vit l'enfant qui sortait sauf de la fournaise. Il reconnut que c'était le Seigneur. [**206**] Il lui dit : « Qui sont ceux qui ont fait cela ? » Il répondit : « Les évêques me crucifieront[1] de nouveau, et ont médité de m'enlever ma gloire. Ce sont des juifs que ces Nestoriens qui disent [qu'un homme ordinaire][2], et non pas Dieu incarné, a été crucifié ». Il vit dans cette même vision un vieillard qui n'était point d'accord avec ceux qui chauffaient la fournaise. Il demanda qui c'était, et l'enfant répondit : « Dioscorus, qui seul ne consentira pas à l'injustice des évêques ». Il ajouta : « De ce que Simon le Cyrénéen porta ma croix, Cyrène étant une partie[3] de l'Égypte, on peut connaître que la partie de l'Égypte qui est Cyrène continuera[4] jusqu'à la fin à porter ma [croix] et à s'attacher à moi. »

XV. — Timotheus étant sur le point de mourir raconta que quand il était jeune, et s'en allait dès le matin à l'école, un vénérable vieillard l'acosta, lui prit la tête dans ses mains et le baisa en disant : « Salut[5], Timotheus, évêque de perfection ». Et après avoir dit cela trois fois, il devint invisible.

XVI. — Timotheus dit encore : « Une fois, j'allais de Siloah aux endroits qui se trouvent au-delà, avec une autre personne connaissant ces endroits. Je regardai et je vis un couvent effondré, et tout autour des arbres desséchés, des buissons, et des vignes ravagées. Je dis : Comment personne ne prend-t-il soin de rebâtir cet endroit ? L'autre me répondit : C'est le couvent d'où Juvenal a été appelé à l'épiscopat ; et après son apostasie, par la colère de Dieu, il est tombé en ruines, car personne ne peut y demeurer. Alors je me rappelai[6] la parole de Dioscorus qui dit : Juvenal est devenu le compagnon de Judas. Que sa demeure soit déserte et que personne n'habite sous sa tente, comme il est écrit[7] ».

XVII. — Juvenal avait l'habitude, selon une antique coutume, de circuler par les couvents, pendant le Carême, et de visiter les ascètes. Il vint vers un vieillard qui, s'en étant aperçu, ferma sa porte. Juvenal, les clercs et le peuple frappèrent sans qu'il leur ouvrît. Ils commencèrent à menacer de briser la porte, et le vieillard s'écria : « Antéchrist, éloigne-toi de moi ; l'Antéchrist n'entrera pas dans ma cellule. Je ne permettrai pas à Judas d'entrer ici ». Ceux qui accompagnaient Juvenal s'irritèrent ; mais il leur dit : « Laissez-le ; il a perdu l'esprit ; l'ascétisme lui a desséché le cerveau ». Les habitants de la ville et de la région entendirent ces choses.

XVIII. — Dans l'église appelée la *Probatique du baptême* se trouvait un jeune lecteur[8], qui accomplissait son jour (de garde). Il vit Notre-Seigneur qui entrait là,

1. Corriger : ܢܙܩܦܘܢܢܝ (L). — 2. Aj. : ܒܪܢܫܐ ܦܫܝܛܐ (L). — 3. Ms. : « une ville » ; L : ܡܢܬܐ. — 4. C'est, je crois, le sens du résumé ; mais le texte de L et du Ps.-Den. dit beaucoup plus correctement : ܗܘ ܕܩܠܘܒܐ ܦܫܝܛܐ ; « C'est une prédiction que l'Égypte, dont Cyrène *située en Libye* est une partie, portera, etc... ». — 5. *Pax tibi.* — 6. ܥܗܕܬ. — 7. *Act. ap.*, 1, 20. — 8. ἀναγνώστης.

accompagné par les anges, et qui, en voyant les lampes en partie éteintes, dit : « Que ferais-je à ceux que j'ai comblé de biens, d'huile et de vin, et qui négligent mon service? Malheur à Juvenal, qui a fait de ma maison une caverne de voleurs et l'a remplie de fornicateurs, d'adultères et d'impudiques ! » Il entra dans le diaconion et ordonna d'ouvrir les armoires, et en voyant le corps et le sang couverts de voiles sordides, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Nettoyez-les et répandez dessus de la craie ». En sortant, il vit ce lecteur, qui s'était retiré par crainte, et il dit : « Chassez aussi celui-là d'ici ». Le jeune homme tomba la face contre terre et dit : « Aie pitié de moi Seigneur ! » Le Seigneur dit : « Sors ; je ne connais pas tes œuvres ». Le Seigneur lui dit de nouveau : « Cesse ta négligence, et fais pénitence » ; il répondit : « Que tes miséricordes m'aident ! » Et le Seigneur s'en alla ainsi. Celui-ci demeura dans la douleur et l'affliction. Lorsqu'il fut jour, tout le monde connut le prodige, en voyant les linges qui répandaient des rayons de lumière et qui étaient parsemés comme d'une poussière, semblable à la craie, étrange et surprenante [1] par son parfum agréable. Juvenal ayant appris la chose ne put en supporter la honte ; pendant la nuit, il fit enlever celui qui avait vu ces choses et le fit disparaître. Où et comment? Dieu le sait.

XIX. — Du temps du bienheureux Petrus, quelqu'un (il n'a pas dit si ce fut lui-même ou un autre) ayant eu la vision des impuretés qui se faisaient dans le sanctuaire n'y entra plus depuis ce jour, et ne participa plus à l'oblation de la main de [Juvenal][2].

XX. — Dans un cœnobium, c'est-à-dire un couvent, un prêtre ascète, nommé Paulus, s'appliquait entre autres pratiques vertueuses à ne jamais regarder ni voir le visage d'une femme. Il habitait dans un endroit situé à 15 milles de Jérusalem. Quand le synode de Chalcédoine se réunit, il eut une vision et vit une vaste plaine au milieu de laquelle se trouvait une haute colline, et sur cette colline un ciborium, soutenu par des colonnes d'or ornées de pierres précieuses [**207**] et de perles, qui brillait d'un éclat indicible. Des foules de saints étaient réunis autour et servaient. Une voix cria du ciel : « Que quiconque dit deux natures soit anathème ! » Et ceux qui entouraient l'autel crièrent : « Amen ! » Les [foules] qui se trouvaient dans la plaine demeuraient silencieuses dans la frayeur. La voix retentit de nouveau, disant : « Que quiconque divise l'unique et l'indivisible soit anathème ! Anathèmes les apostats ! » Et les mêmes répondaient : « Amen ! » — Peu de temps après, Juvenal passa près de lui et lui dit : « Je suis passé près de toi parce que je ne compte plus te voir. Nous montons au combat et l'exil nous attend, à moins que nous ne foulions aux pieds notre conscience ; car ils nous demandent de corrompre la foi de nos Pères et de confesser les opinions de Simon et des Juifs : c'est-à-dire que le Christ qui a souffert pour nous n'est pas Dieu. Prie donc pour moi, maître, afin que je n'aie pas à rougir dans ma vieillesse. »

XXI. — Après cela, ce vieillard, Paulus, vit Juvenal qui se tenait dans un coin,

1. Lire : ܘܫܘܐ ܠܬܕܡܘܪܐ (L), « digne d'admiration ». — 2. Sens d'après L.

nu, et se cachait à cause de la honte. Il était noir comme un chauffeur de fournaise et ceint d'une ceinture sordide toute rapiécée. Le vieillard lui cria : « Maître ! que t'est-il donc arrivé ? » Et il répondit : « Que ferais-je pour mes péchés ? Vois[1] ma honte. Je recueille beaucoup d'or pour l'Antéchrist, car il doit venir combattre avec la poussière ». Quand le vieillard voulut connaître la vision, l'Esprit lui fit comprendre que ces mots : « avec la poussière » signifiaient : avec l'homme formé de la poussière de la terre, et que l'Antéchrist devait saisir, vaincre et tromper[2] tous ceux qui étaient terrestres et attachés à la terre.

XXII. — Il y a en Isaurie une ville appelée Titopolis, qui fut bâtie par l'empereur Titus. Son évêque, nommé Panopropius(?), était supérieur d'un cœnobion, c'est-à-dire d'un couvent. Il fut fait évêque de force. Quand le synode se réunit, Basilius, métropolitain de Séleucie d'Isaurie le prit avec lui. Ayant vu, au commencement, les évêques anathématiser quiconque disait « deux natures », adhérer à Dioscorus et rejeter le *Tome* de Léon, et les ayant vu ensuite déposer Dioscorus, embrasser le diphysisme, recevoir Flavianus, Ibas et Theodoretus sans examen, il s'en retourna à son hôtellerie et s'y enferma, en pleurant et priant Dieu de lui faire connaître la vérité. Au bout de trois jours, il eut une vision : un grand volume de papier déplié descendait du ciel jusqu'à terre, et des deux côtés était écrit en lettres brillantes : « Maudit soit le synode de Chalcédoine ! Il m'a renié ! Ils m'ont renié ! qu'ils soient anathèmes ! qu'ils soient anathèmes ! » Aussitôt la nuit il navigua vers sa ville, où il raconta ce qui s'était passé et sa vision ; il les engagea à persévérer jusqu'à la mort dans l'orthodoxie et à ne pas adhérer à Basilius. Après cela, il demeura encore 17 ans dans l'épiscopat, gardant son diocèse de la corruption et ayant beaucoup à souffrir des dangers et des embûches de Basilius.

XXIII. — Stephanus, archimandrite du couvent de Tâgôn, à Séleucie[3], dit qu'il ne croyait pas que Basilius de Séleucie abandonnerait la vérité, parce qu'il prêchait la vérité intègre[4]. Quand eut lieu le synode, Basilius abandonna la vérité, et retourna à son diocèse. Ce Stephanus demanda à Dieu de lui faire connaître la vérité. Pendant la nuit, il vit Basilius qui entrait à l'église ; le peuple courait honorablement au devant de lui. Lorsqu'il se tint à l'autel, un homme d'aspect terrifiant entra par la porte occidentale, fendit le peuple, enfonça le doigt de sa main droite dans la bouche de Basilius au moment où celui-ci allait achever la prière, lui retourna le visage, et le tira et l'entraîna ainsi jusqu'à ce qu'il l'ait fait sortir de l'église, puis l'abandonna. Cela était une prophétie de ce que devait faire maintenant le grand Severus qui supprima le nom de Basilius et l'effaça des diptyques ; il fut exécré et rejeté[5].

XXIV. — Stephanus dit encore qu'un des serviteurs du Christ eut une vision : « Étant petit j'entrai[6] dans une grande maison. Je vis des évêques qui siégeaient et je

---

1. *Sic* L ; ms. : « je vois ». — 2. ܘܠܡܛܥܝܘ ܡܛܥܝܐ. — 3. Séleucie d'Isaurie (L). — 4. Litt. : *perbelle et plene interpretabatur*. — 5. Lire : ܘܡܫܪܐ. — 6. L : Il raconta qu'il me vit entrer....

dis : Voici les apostats. Je pris un fouet et je les chassai. » — Comme l'événement le montra, cette vision signifie la puissance actuelle des orthodoxes et l'abjection des hérétiques.

XXV. — Romanus, archimandrite du grand monastère [208] qui est en face de village de Thecua[1], situé au sud de Jérusalem, à environ 15 milles, et dans lequel il y avait plus de six cents moines, était incité par les fidèles à sortir et à montrer du zèle pour la vérité[2]. Il leur persuada d'attendre un peu. Étant sorti du cœnobion, il entra dans le désert et y passa dix jours dans la prière, pour que la vérité lui fût révélée. Après ces dix jours, il entendit une voix qui disait : « Va, crois à la foi des 318, et tu seras sauvé ! » Quand il fit connaître cela aux frères, ils lui dirent : « Ils affirment que ceux de Chalcédoine tiennent aussi la foi des 318. » Il retourna au désert et, après avoir jeûné et prié, il entendit une voix qui disait : « Va, attache-toi à ceux-ci : à Petrus d'Alexandrie, à Gregorius le Thaumaturge, à Julius, à Athanasius, à Basilius, à Gregorius, à Jean, à Celestinus, à Cyrillus, à Dioscorus. » Il retourna à son couvent et fit connaître ces choses. On lui répondit : « Les apostats, croit-on, adhèrent aussi à ceux-ci, en interprétant faussement leur doctrine. Il faut donc que tu demandes à Dieu une preuve décisive. » Il retourna au désert et employa les larmes et la prière. Il vit au milieu du jour un grand volume qui descendait du ciel et sur lequel étaient écrites ces paroles : « Ceux de Chalcédoine ont apostasié; ceux qu'on appelle évêques ont transgressé; malheur à eux ! Anathème ! » Quand il eut vu ces choses, il fut enflammé de zèle pour la foi, et réprimanda Juvenal [à son retour][3]. Avec les orthodoxes, il ordonna Theodosius comme évêque de Jérusalem et anathématisa Juvenal. A la fin, il fut chassé, par l'impie [Marcianus][4], à Antioche.

XXVI. — Appius[5], prêtre de Césarée, raconta qu'étant en exil en Chersonèse, il alla visiter Timotheus d'Alexandrie. Il lui vit au pied un ulcère qu'on appelle κακοήθες[6], ce qui signifie : « mauvaise habitude », parce qu'il produit du pus. Ses compagnons[7] ne s'en occupaient pas parce qu'il ne leur permettait pas de s'en occuper, ni de le soigner[8]. Je voulus lui appliquer un médicament. Je tombai à ses pieds et le conjurai de me laisser faire ce qui était utile. Il me releva et me dit : « Je ferai ce qui est agréable à Dieu. » Il plaça son doigt sur son œil et me dit : « Regarde la prunelle de mon œil, dans laquelle il y a comme une épaisse cicatrice. » — « Oui », dis-je. Il se mit à dire : « Une fois que je veillais et accomplissais le petit office, un homme[9] effrayant et terrible, noir, comme le prophète Job dépeint Satan, vint vers moi. Il entra en traversant la muraille, tenant à la main un grand livre[10] et s'écria : « Voilà celui qui me résiste ! Prends, et signe maintenant ! » Il voulait m'effrayer et me troubler. Je fus fortifié par le Seigneur et je dis : « Il ne sera rien de ce que tu dis ; je ne suivrai pas ton conseil. »

---

1. L : ܬܩܘܐ. — 2. *Sic* L : ܡܛܠ ܫܪܪܐ ; ms. : « pour (*propter*) les apostats ». — 3. Lacune d'un ou deux mots. — 4. *Sic*, d'après L. — 5. L : ܐܦܦܝܘܣ. — 6. L : ܩܩܘܐܬܝܣ. — 7. συγκελλοί. — 8. Lire : ܐܣܝܘܬܗ. — 9. Lire : ܐܢܫ (L). — 10. *Tomos*. Allusion à la lettre de S. Léon.

Il s'irrita, leva (son livre), frappa[1] mon œil, et me causa une telle douleur que je crus mon œil arraché. Au matin, les frères virent comme une goutte de sang et de chair qui pendait et découlait de mon œil. Habituellement mon œil était éteint. Ils me demandèrent de me faire un remède, je ne le leur permis point. J'attendis, et le secours me vint de Dieu. Il m'apparut, plaça ses mains sur mon œil, me guérit, me rendit la vue, et laissa cette cicatrice en souvenir. Celui qui me fit cette plaie est aussi celui qui a causé celle de mon pied; et de même que le Christ m'a guéri de celle-là, il me guérira pareillement de celle-ci. » — Par suite de ces visions admirables, saint Timotheus appelait diabolique le concile de Chalcédoine.

XXVII. — Un certain σχολάριος, Petrus, raconta au soldat Zénon, qu'il aimait Nestorius et louait le synode et Marcianus, et qu'il avait vu en songe un homme qui lui dit : « Jusqu'à quand erreras-tu, et n'embrasseras-tu pas la vérité? Viens! Je te montrerai où est Theodosius, et où est Marcianus. » Et il lui montra Theodosius qui était dans une lumière inaccessible plus resplendissante que le soleil. « Puis il me conduisit, dit-il, dans un autre endroit plein de fumée et d'obscurité. Il pria et Marcianus apparut un instant; je le vis torturé et suspendu par des crochets de fer au milieu du feu. Alors je crus et je devins chrétien. »

XXVIII. — Cyriacus [**209**] et Julius, moines cypriotes, racontèrent qu'en Cypre se trouvait le martyrion de Spiridion[2] qui, outre la grâce des miracles, avait plusieurs autres dons; de sorte que si quelqu'un lui vouait un mouton, une colombe, ou un autre animal, et le lâchait de sa maison, l'animal allait de lui-même au martyrion, sans conducteur. Après le synode, ce saint apparaissait manifestement sur les routes à ceux qui venaient à son temple, et leur disait : « Un tel! je suis celui vers qui vous venez; je vous dis maintenant : N'allez pas là, et ne communiquez pas avec les apostats; car je me suis éloigné de là. »

XXIX. — A Sebastia de Palestine où repose le cadavre de Jean, dans le martyrion, il y avait deux châsses : l'une du Baptiste, et l'autre du prophète Élisée; un trône convenable était aussi placé en ce lieu. Il y avait là le portier[3] Constantinus. Le prêtre Apollos[4] (?) demanda à celui-ci : « Qu'est-ce que ces choses? » Et à peine lui fit-il par contrainte cette révélation : « Saint Jean siège sur ce [trône] pendant la nuit et tout d'abord j'entre le vénérer ». Lorsque le synode eut lieu, le pieux Constantinus en fut affligé, parce qu'en fuyant la communion (des Chalcédoniens) il était privé de la familiarité de saint Jean, et s'il demeurait il serait forcé d'apostasier. Le saint lui apparut et lui dit : « Ne perds pas ton âme par l'apostasie; mais pars, garde ta foi sans trangression, et partout où tu iras je serai avec toi ». — Il sortit immaculé et mena une vie sainte dans l'exil.

XXX. — Le religieux Zosimos circulait, cherchant une solitude, et vint à Bethel. Le

1. ܘܡܚܐ. — 2. L dit : « le martyrion d'un martyr dont j'ai oublié le nom » ; sur Spiridion de Cypre, cf. SOCRATE, I, XII. — 3. παραμονάριος. — 4. L : ܦܠܘܣ ; lire : ܐܦܠܘܣ (?).

portier[1] de l'endroit lui persuada de demeurer là près de lui. Il lui fit connaître qu'il était éloigné de la communion des apostats. L'autre lui ayant promis qu'il ne lui causerait aucun désagrément à cause de cela, son esprit fléchit et il resta. La nuit, il vit le patriarche Jacob vêtu d'un pallium, se promenant dans ce lieu, qui lui dit : « Comment, toi qui es orthodoxe, veux-tu rester en cet endroit? Ne transgresse pas ta foi à cause de nous; mais fuis les apostats ». — Et il fit ainsi.

XXXI. — Abba Petrus raconta de saint Heliodorus qu'il était monté sur le Taurus[2] de Cilicie, habitait avec les bêtes, se nourrissait de pousses et de racines, et au lieu de vêtements, était couvert de sa chevelure. Après un certain temps il fut surpris par des chasseurs, et, contraint par les hommes, il habita dans un couvent avec des frères. Étant sur le point de mourir, il dit à ses disciples : « Après 24 ans aura lieu l'apostasie de la foi par les évêques; mais fuyez en Égypte : là sera conservé le reste des orthodoxes ». — Ce qu'ils firent; et un de ses disciples raconta ces choses à Abba Petrus.

XXXII. — Abba Petrus dit encore[3] : « Quand Theodosius mourut, un saint homme, se trouvant dans sa cellule, entendit une voix qui disait : « Voici que le ciel est ébranlé; il est sur le point de tomber et d'écraser la terre : et personne ne s'afflige ! L'empereur orthodoxe est mort! »

XXXIII. — Tandis que Nestorius était en exil en Thébaïde, un certain κομητιανός fut envoyé pour donner la gratification[4] aux soldats. Il alla près de lui, et lui annonça qu'il était convoqué au synode, et qu'un μαγιστριανός[5] venait derrière lui (pour le chercher); Nestorius s'enorgueillit et dit : « Avais-je donc tort de dire que Jésus n'est pas Dieu, ni Marie mère de Dieu? » Et aussitôt sa langue se détacha et sortit beaucoup de sa bouche; il la dévora et mourut[6]. D'après ce qu'affirme Theodorus, qui fut ensuite évêque de cet endroit, la terre ne voulut pas même recevoir son cadavre, mais elle le vomit par trois fois. Les gens de l'endroit furent obligés de l'envelopper dans une corbeille et de le suspendre au mur. Saint Timotheus affirme cela dans l'Histoire ecclésiastique qu'il composa.

XXXIV. — Potamon, moine de Scété, monta en Égypte; ayant vu notre Père, il lui dit : « Ne t'affliges plus, Abba Petrus, évêque, ne t'affliges plus; car Dieu exercera bientôt la vengeance. Voici que l'Église de Dieu prie pour vous autres pontifes, et ce sodomite, ce meurtrier sera tué justement ». — Il parlait de Proterius; et trois jours après Proterius fut tué.

XXXV. — Un certain diacre, celui qui instruisit Abba Petrus, habita 35 ans dans le désert de la Thébaïde. Ensuite il entendit une voix qui disait : « Basilius, va dans le monde et combats pour la foi; l'apostasie des évêques et de l'empereur est sur le

---

1. παραμονάριος. — 2. L : « au sommet des montagnes, dans les forêts du Taurus de Cilicie. » — 3. Cf. Pseudo-Denys, ad ann. 762. — 4. ܪܘܓܐ, ῥόγα, *donativum*. — 5. Ms. : *magistrios*, corr. : μαγιστριανός (courrier impérial), d'après L. — 6. Cf. Land, III, 119.

point d'arriver ». Il vint dans le pays de Lycie et trouva une caverne, sur le bord de la mer, où il habita pendant 12 ans. Ayant été découvert par les habitants de l'endroit, il vint [**210**] dans la région habitée et y établit deux monastères : d'hommes et de femmes. — Il entendit de nouveau une voix qui lui dit : « Basilius, va, reprends Nestorius de Constantinople qui m'a renié ». Il y alla et le reprit devant le peuple, tandis qu'il prêchait. Mais comme celui-ci ne se corrigea point, il cria en disant : « Anathème à toi, Nestorius! » — Ayant vu l'empereur Theodosius, il lui dit : « Pourquoi es-tu baptisé au nom de la Trinité, si tu ne la confesses pas? car voici que Nestorius enseigne contre la Trinité ». Il fut alors saisi par le préfet[1] Flavianus, frappé, flagellé et condamné à l'exil. Pendant qu'il priait le Seigneur, une brique tomba et frappa à la tête Theodo[sius] qui en vint à la mort. Quelqu'un des siens eut un songe et lui dit : « Tu as souffert cela à cause du serviteur de Dieu, Basilius ». Aussitôt il le fit venir. Celui-ci blâma l'empereur et lui ordonna de tenir un synode pour mettre fin aux blasphèmes de Nestorius. Ce que fit l'empereur en réunissant le synode d'Éphèse.

XXXVI. — Eliana, femme pieuse, épouse de Damarios, eut trois[2] ans d'avance l'apparition d'un ange qui lui dit : « Eliana, Eliana! dans trois ans Nestorius siégera sur le trône de Constantinople. Fais attention, prends garde à toi; ne reçois pas de lui la communion ». — Quand il fut institué, elle ne consentit pas à recevoir de lui la communion. Quand Basilius le réprimanda, comme nous avons dit, elle cria des portiques supérieurs en disant : « Anathème à toi, Nestorius! » Elle fit cela parce qu'il lui fut révélé auparavant que la vision qu'elle avait eue se rapportait aux hérétiques diphysites. — Quand Nestorius fut chassé à Oasis, il fut pris par des Barbares appelés Mazices[3] et emmené en captivité. Ensuite, il fut libéré et vint à la ville de Pan, ainsi appelée à cause de cet animal[4] à deux natures. Là, il finit dans un cruel tourment.

XXXVII. — Abba Petrus raconta, alors que je me trouvais avec lui à Arqa de Phénicie, que lorsqu'il était enfant et vivait en ascète à Constantinople, il se prit à penser comment, puisqu'il n'y a qu'un Dieu, nous confessons une Trinité égale en essence et en nature; et si celui qui s'est incarné était l'une des personnes de la Trinité. Or, il vit dans une vision l'apôtre Pierre qui le conduisit dans un lieu élevé, le plaça devant lui comme un enfant et lui montra dans le ciel une grande lumière inaccessible qui avait l'apparence de la roue du ciel[5], en lui disant : « Voici le Père »; et aussitôt une autre qui suivait la première et lui était en tout semblable, et au milieu était notre Seigneur, le Nazaréen, comme on le représente, et il lui dit : « Voici le Fils »; avec celle-ci était une troisième[6] lumière semblable aux précédentes, et il lui dit : « Voici le Saint-Esprit. Il y a une essence, une nature, une gloire, une lumière, une divinité et trois personnes; mais bien qu'elles soient toutes les trois inaccessibles, celle du milieu est figurée avec l'aspect de l'homme Nazaréen pour montrer que celui qui a été crucifié est une des per-

1. μάγιστρος. — 2. ܬܠܬ. — 3. Ms. : *Mouriqoi* L; correct. : ܡܙܝܩܘܣ = Μάζικες. — 4. Corriger ainsi d'après L : ܡܛܠ ܗܘ ܚܝܘܬܐ. — 5. L : ܕܫܡܫܐ, « du soleil ». — 6. ܕܬܠܬܐ.

sonnes de la Trinité et non pas une autre. Les deux autres lumières sont de pures lumières, inaccessibles, sans figure, incompréhensibles ».

XXXVIII. — Un certain Anianus d'Alexandrie fut baptisé par notre Père. Il avait une femme attachée aux diphysites. Comme elle refusa de croire à la vérité, elle tomba malade et fut à la mort. Elle eut une vision où il lui semblait qu'on la conduisait dans un endroit ténébreux et obscur, où on entendait les voix de ceux qui gémissaient; puis on la conduisit[1] dans un autre endroit plein de lumière où des foules de saints étaient occupés à glorifier. Les anges lui dirent : « Ceux-ci sont ceux avec qui communique ton mari; les autres sont les évêques qui ont participé au synode et ceux qui les suivent. Pour toi, si tu veux venir à la lumière, nous demanderons que tu vives encore une année ». Alors elle se réveilla, appela son mari, lui fit connaître ces choses et reçut la communion des orthodoxes. Elle vécut un an, et mourut.

XXXIX. — Claudianus[2], procureur de l'église d'Éleutheropolis, étant sur le point de mourir eut aussi une révélation semblable à celle de la femme dont on vient de parler. Aussitôt, il se fit conduire[3] sans tarder au couvent d'Abba Romanus, qui était à environ 5 milles. Il confessa ce qu'il avait vu, participa à la communion et se fit moine. Trois jours après il mourut. La cause de ce salut digne d'admiration fut l'aumône[4] et la miséricorde qui est toute puissante.

Quarantième [*histoire*]. — Bonifat[i]us, prêtre romain, n'admettait pas même de converser avec les diphysites. Il avait vu dans une vision [**211**] un homme mort, placé sur une civière devant le Saint-Sépulcre : il était en putréfaction et l'air était rempli de sa puanteur. Tout à coup, il revint à la vie, et se disposait à donner des avis[5]. Il tenait à la main un livre qu'il donna au prêtre Bonifat[i]us : le livre était orné à l'extérieur, mais à l'intérieur il était rempli de pourriture[6]. Celui-ci comprit que c'était Nestorius qui, après sa mort, devait revivre en la personne de Juvenal.

XLI. — Un certain diacre qui remplissait son office à son jour, dans l'église de la Résurrection, s'unit à une femme et entra pour dormir, selon la coutume, au Calvaire dans la chambre d'hiver. Une voix se fit entendre : « Oh ! quelle souillure a accomplie Juvenal dans ma maison ! Chassez cet impudique ! » Au matin il fut trouvé dans son lit gisant sur la place. On l'éveilla et il dévoila sa faute.

XLII. — La bienheureuse Mîqa[7], de la région d'Ascalon, était âgée de cent ans. Elle vivait dans la chasteté. Elle dévoila à plusieurs, à propos de la transgression faite par le synode, que Satan lui apparut et la menaça en disant : « Pourquoi excites-tu les gens contre le grand synode ? » et, l'ayant chassée de son siège, il renversa les briques du siège ; et il lutta avec elle jusqu'à ce qu'ayant été fortifiée (par la foi)[8] elle le mit en fuite.

XLIII. — Deux moines de Cilicie[9] racontèrent à notre Père qu'ils étaient allés en-

---

1. Lire : ܘܐܘܒܠܘܗ̇ (L); cf. texte, p, 208, l. 36. — 2. Lire : ܩܘܪܝܐ (L). — 3. Lire : ܘܐܘܒܠܘܗ̇ܝ; cf. note 1. — 4. Lire : ܙܕܩܬܐ (L). — 5. ܠܡܡܠܟܘ dans notre ms. et dans L ; p.-ê. à corriger ܠܡܗܠܟܘ, « à marcher ». — 6. Ou « de charbon ». — 7. ܡܝܩܐ dans les deux mss. — 8. *Sic* L. — 9. Corr. : ܩܝܠܝܩܝܐ, d'après L.

semble trouver Theodorus de Mopueste, et il le virent insensé[1] au point de rejeter les Épîtres et les Actes des Apôtres[2] et l'Évangile de Jean. Ils le blâmèrent; mais il les invectiva et leur dit : « Il n'appartient pas aux moines de scruter ces choses ou des choses semblables. » Trois jours après il fut saisi par un démon. Il se mordait et se dévorait lui-même, et il mourut ainsi.

XLIV. — En Pamphylie, il y avait des moines orthodoxes et des diophysites qui, en coupant du bois, commencèrent à discuter. Ils convinrent de faire l'épreuve du feu. Ils jetèrent dans un bûcher l'Encyclique de la foi, le Symbole de Chalcédoine et le Tome de Léon. Aussitôt le Tome de Léon fut consumé, ainsi que la définition de Chalcédoine; mais l'Encyclique demeura intacte. En voyant cela, les diphysites firent pénitence et devinrent orthodoxes.

XLV. — Le bienheureux Basilidès raconta que dans un village, à côté de Ptolémaïs[3], le prêtre de l'endroit discutait avec un ignorant qui était orthodoxe. Le prêtre lui dit enfin: « Veux-tu savoir qui croit la vérité? Allumons le feu, et mettons-y, moi et toi, notre main droite; on saura que celui dont la main sera conservée est orthodoxe. » On leur attacha la main à tous les deux avec des lianes, et ils les approchèrent du feu. La main du prêtre fut consumée en un instant : celle du fidèle ne fut en rien lésée. Les spectateurs louèrent Dieu.

XLVI. — Dans le village de Saltou[4] vivait le bienheureux Epiphanius. Le prêtre du village le persécutait[5], parce qu'il se tenait à l'écart et ne communiquait pas avec lui. Ayant été menacé par celui-ci de grands opprobres et de coups s'il ne communiquait pas, Epiphanius et ceux qui habitaient avec lui[6] se préparaient à fuir. Or, le jour même, le prêtre tomba subitement et mourut. La crainte s'empara de tous les habitants du village qui communiquèrent avec Epiphanius.

XLVII. — Quand Abba Petrus habitait à Alexandrie une voix dit à Abba Pior, Père des moines et prophète : « Va trouver Petrus, le confesseur expulsé, et console-le. » Il dit : « Qui me montrera où il est? » On lui répondit : « Mets-toi en route et ne t'inquiètes pas. » Quand il entra à la porte de la ville, une colonne de lumière le dirigea jusqu'à l'endroit où le saint résidait. Quand il frappa, le bienheureux eut peur. Il [lui] dit : « N'aie pas peur, Abba Petrus, je suis le pauvre Pior ». Ils se réjouirent ensemble. Le saint le prit avec lui pour baptiser le fils du propriétaire de la maison. Pior vit au dessus de la tête du saint la grâce du sacerdoce; il se mit à trembler et s'écria : « Seigneur! Seigneur! » Et à peine consentit-il à toucher (l'enfant) avec lui dans le baptême.

XLVIII. — Une fois, Abba Pior vit une troupe de moines qui portaient une grande croix sur leurs épaules, par ses deux extrémités, et qui se tournaient mutuellement

1. L : « enragé contre Dieu ». — 2. Dans les deux mss. : « Les Épîtres des Actes des Apôtres »; corr. : ܘܦܪܟܣܝܣ. — 3. Lire : ܦܛܠܡܝܣ (L). — 4. ܐܦܠܐ ܠܡܪܝܐ ܕܫܠܛܘ ܚܕܐ ܒܩܪܝܬܐ. — 5. Lire : ܕܪܕܦ (L). — 6. Lire ܠܕܝܪܐ; c.-à-d. « son couvent » (?).

le dos. Les uns tiraient par ici, les autres du côté gauche, et ils se gênaient[1] mutuellement. — Cela signifiait le schisme qui existe maintenant dans l'Église[2].

Abba Lucius, de Cellæ, eut aussi une vision spirituelle et dit : « Le temps s'avance où deux (partis) s'efforceront de rendre témoignage en faveur du Christ pour l'orthodoxie, sans communiquer[3] l'un avec l'autre.

XLIX. — La bienheureuse Orbicia eut une vision dans laquelle il lui semblait monter la nuit à l'église de l'Ascension pour y prier. Comme elle était prosternée sur [**212**] les degrés, elle vit sous le portique une femme vêtue de pourpre et resplendissante. Elle tomba de frayeur. Cette femme était la Mère de Dieu : elle la releva en disant : « Ne crains pas, matrone »; puis, regardant du portique, elle dit à Orbicia : « Comment est la montagne? » Celle-ci répondit : « Elle est comme remplie de bois coupés[4] ». Et la Mère de Dieu lui dit : « Comme tu vois cette montagne, ainsi sera bientôt l'Église de Dieu : il y aura des schismes jusqu'à la fin ».

Cinquantième histoire. — Le solitaire Zénon avait prédit que Leontius d'Ascalon deviendrait évêque, mais ne mourrait pas évêque. A la fin, il devint évêque d'Ascalon. Il aimait beaucoup Nestorius, et lui envoyait des présents en exil. Au synode de Chalcédoine, il pressa Juvenal de signer l'apostasie. Lorsqu'il voulut revenir, les Ascalonites méditèrent de le chasser ou de le lapider; il en eut connaissance et partit pour Cypre. Étant mort là de colère [5], ses gens l'enlevèrent pour le ramener à Ascalon, et le placèrent sur un navire. Sur le même navire se trouvait le cadavre d'un cocher ascalonite qui était mort dans la ville impériale et que ses serviteurs ramenaient. Une tempête s'étant élevée, on jeta du lest; ils voulurent jeter le corps du cocher et garder celui de l'évêque. Mais la justice (de Dieu) fit qu'ils jetèrent le cadavre de Leontius. Quand ils arrivèrent à Ascalon, on ouvrit le cercueil et on trouva le cadavre du cocher ayant sa coiffure [6] sur la tête. Les gens de Leontius furent remplis de confusion. Ils voulurent cacher l'affaire, mais tandis qu'ils l'enterraient comme si c'était l'évêque, elle fut dévoilée.

LI. — Abba (Petrus) disait : « Trois ans avant le synode, vers les sept heures, à Jérusalem, nous vîmes trois soleils, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident et le troisième au milieu du ciel. Quel était ce prodige et cette vision? Dieu seul le sait ».

LII. — Que ceux qui nous disent : « Tout l'univers communique avec l'Église, et vous, qui êtes peu nombreux, vous êtes séparés! », sachent que de tant de myriades [7] (de gens) sortis de l'Égypte, et qui ont vu tant de prodiges : deux hommes seulement sont demeurés inébranlables, tandis que les autres sont devenus transgresseurs et ont péri dans le désert. Moïse a dit [8] : « Ne participe pas au mal avec la multitude ». Et en Perse, quand tous les captifs de Juda adoraient la statue, trois

1. Lire : ܡܬܟܬܫܝܢ ; L : ܡܬܟܫܝܢ. — 2. Parmi les monophysites; (au temps de Sévère d'Antioche?). — 3. *Sic* d'après L et le contexte; ms. : « et communiqueront ». — 4. Litt. : « de coupures de bois ». — 5. Ou « par la colère » (de Dieu). — 6. Lire : ܩܘܒܥܐ. — 7. Lire : ܪ̈ܒܘܬܐ (L); ms. : « combien de Pères ». — 8. *Ex.*, xxiii, 2.

(enfants) seulement demeurèrent fidèles! Auxquels veux-tu te joindre? à Josué fils de Noun et à Caleb, et aux trois jeunes gens? ou à tout le peuple qui adora la statue d'or? » — Cela doit être considéré à propos de la multitude qui se trouva à Chalcédoine, dans le synode des apostats. A son sujet on doit répéter très à propos la parole de Jérémie [1] : « De nombreux pasteurs ont dévasté ma vigne; ils ont souillé mon héritage. Ils ont changé ma portion fertile en un désert inhabité ». Et encore [2] : « Un (seul) qui fait la volonté (de Dieu) vaut mieux que mille ».

LIII. — Quand Juvenal revint du synode les moines se réunirent pour le confondre [3]. Abba Petrus refusait [4] d'aller avec eux. Notre Sauveur lui apparut et lui dit : « Je suis outragé; ma foi est transgressée : et toi tu recherches le bonheur de la solitude! » Alors il se leva et marcha avec eux. Theodosius, qui fut ensuite ordonné, était encore moine. Ils blâmèrent fortement (Juvenal [5]). On ordonna à un *ducenarius* [6] de s'emparer de Theodosius comme d'un perturbateur. Comme il se disposait à faire cela, Petrus s'enflamma. Il l'avait connu à la cour [7] ; il lui jeta son étole autour de son cou et dit prophétiquement : « C'est toi qui oses t'interposer et décider dans les choses de la foi! N'as-tu pas fait telle et telle chose cette nuit? Je suis le moindre de tous les saints qui sont ici; veux-tu que je dise un mot : et le feu du ciel descendra s'emparer de toi et de ceux qui te suivent? » L'autre fut ému et se mit à le supplier en disant : « Pardonne-moi, Mar Nabarnougi [8]! je ne savais pas que Ta Sainteté fût ici ». — Et ainsi il préserva Theodosius.

LIV. — Theosebius [9], homme éloquent, était perplexe au sujet du dogme des diphysites. Ayant prié Dieu de lui faire connaître quel parti embrasser, Jean l'Évangeliste lui apparut et lui dit : « Theosebius, celui qui existait dès l'origine, celui que nous avons entendu, [**213**] celui qui s'est revélé à nous, que nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains, est le Verbe de vie [10]. » — Il fut affermi et se mit à réprimander les diphysites.

LV. — Quand les Chalcédoniens nous disent : « Pourquoi nous appelez-vous transgresseurs? » nous répondons : « La loi apostolique ordonne : Si je rebâtis ce que j'ai détruit, je me montre transgresseur [11]. Vous, vous avez réprouvé, à Éphèse, Nestorius qui enseignait deux natures, et vous avez anathématisé quiconque dit « deux natures »; et à Chalcédoine, vous vous êtes montrés transgresseurs et criminels, car vous avez rebâti ce que vous aviez démoli; vous avez admis Theodo[retus] et Ibas, qui avaient été excommuniés pour cette impiété : ce que vous avez détruit à Éphèse vous l'avez rebâti à Constantinople avec Flavianus. Ensuite, dans le second synode d'Éphèse, où siégeaient Dioscorus et Juvenal, vous avez détruit (cette impiété), et à Chalcédoine

---

1. Jerem., xii, 10. — 2. *Eccli.*, xvi, 3. — 3. Cf. Land, III, 125. — 4. Lire : ܡܫܬܐܠ (?) — 5. Dans L : « Theodosius le reprit », comme l'exige le contexte. — 6. L ; ܕܐܩܘܢܪܝܘܣ; très probablement à corriger en ܕܘܩܐܢܪܝܘܣ. — 7. *comitatus*. — 8. L : ܢܒܪܢܘܓܝ; nom ibérien de Pierre. — 9. *Sic* L ; ms. *Theodosios*, mais plus bas *Theosebios*. — 10. Cf. I Joh., i, 1. — 11. *Gal.*, ii, 18.

vous l'avez rebâtie. De plus, vous êtes coupables, parce que le premier synode d'Éphèse ayant défini qu'il n'est permis à personne d'établir une autre foi que celle de Nicée, *et que ceux qui oseraient le faire deviendraient étrangers à l'épiscopat*, ceux de Chalcédoine ont enfreint cela et établi une autre définition. C'est donc avec raison que nous les excommunions; car l'Apôtre dit[1] : « Que quiconque prêche autre chose « que ce que je vous ai prêché soit anathème! que si moi-même, Paul, ou si un ange « vous annonce autre chose que ce que je vous ai annoncé : qu'il soit anathème! » Donc puisque vous nous [avez annoncé] autre chose que l'Évangile et que le concile de Nicée, et surtout que celui d'Éphèse, vous êtes condamnés par l'anathème apostolique. »

LVI. — Un homme pieux vit une foule de Pères, et l'apôtre Paul qui se tenait au milieu d'eux et qui dit : « Tels sont mes préceptes à votre égard; tels sont mes statuts et mes commandements »; et, après les avoir réprimandés[2], il dit : « Prenez, lavez-vous dans ce vase. » Quand ils se furent lavés, leurs visages se trouvèrent couverts de lèpre. Il ajouta, en s'adressant à eux : « Il ne se trouve donc ainsi personne de pur parmi vous! »

LVII. — Marcianus, un laïc orthodoxe, reprit l'évêque de Pamphylie, lorsqu'il l'entendit mal exposer la foi. Ce Marcianus fut saisi par le préfet[3], fortement maltraité et laissé pour mort. Le lendemain, il se leva sans douleur; et il raconta aux fidèles, qu'au troisième coup de fouet[4] c'est-à-dire de lanières[5] de bœuf, dont il fut frappé, un homme vêtu de blanc lui apparut et se tint à sa droite, et dès lors il ne sentit plus les coups. — Il se trouvait là un homme qui avait une gale[6] incurable : l'ayant ointe du sang qui découlait de Marcianus, il fut guéri de son mal.

LVIII. — Le bienheureux Timotheus d'Alexandrie raconta, en exil, à Abba Jean, qui avait été envoyé près de lui[7] : « Quand le synode se réunit, je vis dans une vision une assemblée qui se tenait dans l'église d'Alexandrie; et m'étant approché pour recevoir la communion, je trouvai le pain corrompu[8], et le vin aigre : ils signifiaient l'abandon qui devait avoir lieu dans les églises.

LIX. — Anastase, moine édessenien, étant devenu le disciple de notre Père Petrus, anathématisa le synode. Lorsqu'il était sur le point de se joindre (aux orthodoxes), il se vit, la nuit, comme un néophyte, vêtu de blanc, et plusieurs portaient des cierges devant lui. Comme il se demandait comment cela se pouvait faire, puisqu'il était déjà baptisé, il vit le vieillard qui l'avait pressé d'aller près d'Abba Petrus et de s'attacher à lui, qui lui disait : « Ne sois pas inquiet : ce n'est pas un second baptême; mais tous ceux qui deviennent orthodoxes méritent cette lumière et cette gloire. »

LX. — Le prêtre Thamasion (?)[9] dit : « Quand l'évêque hérétique de Rinocoroura était sur le point de venir, nous songions à nous en aller. Un homme avait un fils qui

1. *Gal.*, I, 8. — 2. L : ܡܢ ܟܠܗܘܢ ܕܘܝܐ. — 3. ἄρχων. — 4. Lire : ܒܪܘܟܐ (L) = βρόχοι. — 5. Lire : ܣܩܘܛܐ, *scutica*. — 6. Lire : ܓܪܒܐ, (L), *scabies*. — 7. ܠܘܬܗ. — 8. *Sic* L. — 9. L : ܬܐܡܣܝܘܢ.

n'était pas baptisé, et demandait qu'il le fût avant l'arrivée de l'hérétique. Quand le baptême fut accompli, l'enfant baptisé s'écria : « Attrapez, attrapez cette colombe qui vole et s'enfuit ! » C'était l'Esprit (-Saint) qui apparut sous la forme d'une colombe, et qui montra qu'après la prise de possession des hérétiques la grâce de l'Esprit devait quitter et abandonner leurs églises.

LXI. — Abba Petrus raconta qu'il avait un clerc chéri, qui, au temps de Proterius, apostasia et s'attacha à celui-ci. Il le rencontra dans une rue étroite et détourna son visage vers le mur. Le clerc vint le saluer, et le saint reçut de force (son salut). [**214**] Or, pendant la nuit, il vit une grande plaine remplie de lumière où se trouvaient les saints, et le Seigneur au milieu d'eux. « Je courus, dit Petrus, pour l'adorer; mais il détourna son visage avec tristesse. Je compris que c'était à cause de ma rencontre avec l'apostat, et je dis : « Aie pitié de moi, Seigneur ! je n'ai pas fait cela « volontairement. » Mais à peine accepta-t-il la prière des saints en ma faveur et me reçut-il. »

LXII. — Quelques orthodoxes s'étaient rendus près d'un stylite, à Beirout. Il vit qu'ils ne communiaient pas à l'église; il s'irrita et leur dit : « D'où prenez-vous la communion ? » Ils répondirent : « Nous avons la communion de nos Pères, et nous en prenons. » Il reprit : « Il est téméraire à vous, qui êtes séculiers, de prendre la communion de votre propre autorité! » Ils répondirent : « Les Pères orthodoxes nous l'ont permis. » — Un dimanche, ils se disposaient à communier comme de coutume; l'un d'entre eux hésitait à prendre de lui-même la sainte communion, à cause des paroles du stylite. Il revint, repoussa cette pensée, s'avança et la prit. Il se trouva que dans sa main la parcelle devint un caillot de sang resplendissant[1].

LXIII. — Stephanus, archidiacre de Jérusalem, avait une sœur qui jeûnait continuellement ; toute l'année aux jours de vigile elle sortait[2]. Elle arriva à une grande perfection, au point de voir personnellement Jean-Baptiste et Étienne dans son église. Après le synode, comme elle priait avec les apostats dans cette église, pour n'être pas privée de la vue du saint, le martyr Étienne lui apparut et lui dit : « Va, demeure dans ta cellule, et ne perds pas ta conscience; ne t'affliges pas d'être séparée de nous : car, où tu seras, nous serons. »

LXIV. — Une femme orthodoxe de Pamphylie monta à (l'église de) l'Ascension. Il s'y trouvait une assemblée. Sans le savoir, elle fut enfermée lorsqu'on ferma la porte et elle ne put sortir. Elle se tint cachée contre un des piliers. Ensuite, elle revint à sa cellule et fut prise de la maladie dont elle mourut. Comme elle rendait le dernier

1. Il faut corriger ܦܠܐ en ܦܬܠܐ d'après L : ܕܢܗܪ ܓܡܘܪܬܐ ܐܫܬܟܚܬ ܒܐܝܕܗ ܦܬܠܐ ܘܙܗܝܐ. On pourrait peut-être corriger le texte de Michel en ܕܪܡܐ, au lieu de ܕܡܐ : le sens serait : « et il se trouva que dans sa main, la patène brillait et resplendissait. — 2. L : « Tous les samedis de carême elle sortait, et toute l'année aux jours de vigile elle sortait et se rendait au martyrion de S. Étienne ».

soupir, elle s'écria : « Venez voir quelle faute on me reproche maintenant ! On me dit : Comment serais-tu justifiée, et comment serais-tu comptée parmi les orthodoxes ? toi qui es demeurée pendant que s'accomplissait l'assemblée des apostats et qui as regardé ces indignes donnant les mystères à ceux qui n'en sont pas dignes. »

LXV. — Une fois, elle se vit qui approchait du trône de Dieu pour être jugée, et elle entendit une voix qui disait : « Le Fils de Dieu est-il né de la Vierge Marie? a-t-il souffert, a-t-il été crucifié pour nous? » Et quand elle eut confessé et accepté cela, elle mérita la miséricorde de (Dieu pour) l'humanité [1].

LXVI. — *A Attalia de Pamphylie se trouvait la supérieure d'un couvent de vierges* orthodoxes, appelée Zoé [2]. Étant en extase, elle se vit dans le Paradis. Au milieu était l'arbre de vie, et de nombreuses abeilles voltigeaient autour pour en goûter. Elles étaient chassées par un diacre vêtu de blanc. Elle l'interrogea et il répondit : « Ce sont ceux qui, après la rétractation de l'Encyclique, ont adhéré au concile de Chalcédoine. » L'évêque d'Attalia, Claudianus, étant venu la trouver, elle le blâma d'avoir signé ce qu'on appelait la Contre-encyclique. Il répondit : « J'ai signé, il est vrai, de la main, mais non d'âme et de cœur. » Elle lui dit : « Comment la main peut-elle se mouvoir sans que l'âme la mette en mouvement? De même qu'un mort ne peut se remuer sans âme, de même la main non plus. »

LXVII. — Leontius, ermite [3] de Lycie, eut une vision au moment où la foi orthodoxe était renversée : l'autel de l'église était dénudé, et on jetait à terre le saint sacrement. — Il n'entra jamais avec eux dans l'église : « Ce sont, disait-il, des gens à quatre dieux. »

LXVIII. — Un autre saint, le jour où le synode fut achevé et où il confirma l'apostasie, vit l'église changée en une étable dans laquelle il y avait des animaux immondes et une grande puanteur.

LXIX. — Epictetus, archimandrite d'un couvent de Pamphylie, vit Amphilochius, évêque de Sidé, qui était réputé miséricordieux, et Epiphanius de Perge, enfoncés dans la fange jusqu'au cou. Il dit à Amphilochius : « Comment, toi qui brillais par une vie vertueuse, te trouves-tu dans la fange ? » Il répondit : « Le bien vient de Dieu, et le péché (vient) de nous. Je souffre ces choses, Mar Abba, parce que j'ai adhéré au synode. » — On dit qu'il avait lui-même écrit le *Tome* de Léon [4].

LXX. — Agatoclée [5], [**215**] femme pieuse, se demandait après le schisme si elle devait communier. Ayant beaucoup prié le Seigneur, elle eut une vision ; elle vit une grande église dans laquelle il y avait deux autels : l'un était grand, vulgaire et nu, et un des évêques du concile (de Chalcédoine) s'y tenait et y officiait. Celui de droite était petit, brillant et resplendissant de pierres précieuses ; il y avait un petit enfant *qui s'y tenait et qui y sacrifiait ; c'était le Seigneur, qui lui dit : « Communie*

---

1. L : ܐܢܫܘܬܗ, l'amour de « son humanité. » — 2. L : ܙܘܐ. — 3. ܡܕܒܪܝܐ (L). — 4. Cette dernière phrase n'est pas dans L. — 5. 'Αγαθόκλεια ; L : ܐܓܛܘܩܠܐ.

ici. » Ainsi elle acquit l'assurance et ne communiqua point avec les diphysites.

LXXI. — Dans le couvent d'Abba Romanus, il y avait deux frères, de Péluse : Timotheus et Jean. Timotheus tomba malade et mourut. Selon la coutume, les frères le lavèrent et le placèrent sur un banc[1] pour l'ensevelir. Il se leva et s'assit ; les frères l'entourèrent ; il leur dit : « Je suis mort, en vérité, et j'ai été conduit au lieu du jugement ! » et en disant cela il pleurait et criait : ô exactitude ! ô exactitude[2] ! Vous m'êtes témoins combien j'ai pris soin, tant que je fus avec vous, de ne jamais scandaliser la conscience de personne ; mais bien que j'aie été fidèle, je n'ai pu trouver miséricorde à ce moment, si ce n'est parce que j'ai gardé immaculée la foi orthodoxe et n'ai pas adhéré aux opinions des Chalcédoniens.

LXXII. — A Antioche, à côté du palais, un homme se fit un abri près de la porte. Il y habitait, hiver comme été, vêtu d'une seule tunique. Il gardait le silence, priait dans les larmes et les gémissements, et n'acceptait jamais d'argent de personne. Vers le soir, un foulon, qui avait là sa boutique, lui apportait une soupe de légumes. Ce solitaire attaquait vivement et réfutait les Nestoriens : il mourut sous leurs coups.

J'étais allé près de ce saint vieillard. Nonus de Qennéšrîn désirait le voir. Ce Nonus était archimandrite du monastère de ʿAqîba. Il avait blâmé Martyrius d'Antioche ; quand celui-ci fut déposé, Petrus d'Antioche l'ordonna pour Qennéšrîn, en récompense de son zèle. Je pris donc Nonus pour aller ensemble ; je le précédai pour l'annoncer au vieillard. Tandis que je parlais, Nonus arriva. Je dis au vieillard : « Voici celui dont je t'ai parlé. » Le vieillard fut rempli d'indignation et dit : « De celui-ci ! celui-ci ! » et il le regarda durement et lui souffla au visage. Je dis alors : « C'est un évêque » ; mais il étendit de nouveau la main en menaçant et lui souffla [au visage. — Or, par la suite[3]], ce malheureux communiqua avec les Synodites[4], maltraita les orthodoxes et devint impie au point de dire que le Christ est un homme théophore, et qu'un homme a été pris (par le Verbe).

Et même, à Antioche, les hérétiques ont commis l'impiété de dire : « Le corps du juste ». — A ceux-ci, il convient de rappeler la parole de l'Apôtre disant[5] : « Si celui qui transgressait la loi de Moïse devait mourir sans pitié, quel châtiment subira donc celui qui foule aux pieds le Fils de Dieu, qui considère le sang de son alliance comme celui du premier venu, et qui outrage l'esprit de bonté ! » ; [et ce qui arriva du temps de][6] Josué, fils de Noun, aux Israélites, après tous les prodiges qu'ils avaient vus aux jours de Moïse et de Josué. Si à cause du péché d'un seul, un si grand châtiment atteignit les Israélites, quel sera donc celui du synode pestilentiel[7] de Chalcédoine, où se trouvait une assemblée d'évêques et de nombreux peuples qui ont méprisé et trans-

---

1. Lire : ܣܩܡܢ (L), *scamnum*. — 2. C'est-à-dire : « rigueur et minutie de l'examen ». — 3. Lacune de deux mots. — 4. Cf. texte, p. 218, l. 4 *a. f.*; L : « avec Calendion ». — 5. *Hebr.*, x, 28, 29. — 6. Le texte est incomplet. Il s'agit du châtiment infligé à Israël en punition de la faute d'Acham (Jos., VII). — 7. Litt. — « fétide de nom ».

gressé, non pas un simple commandement, mais la foi elle-même et sa confession? Comment n'auraient-ils pas appelé la colère de Dieu sur toute la terre ? — C'est pourquoi (le Seigneur) leur dit comme autrefois : « Je ne serai pas davantage avec vous si vous ne faites disparaître l'anathème du milieu de vous [1] ». — Et l'issue des événements l'a clairement montré : dès lors, l'empire des Romains fut brisé et les Barbares devinrent puissants.

J'ai placé ici ces histoires recueillies diligemment par saint Mar Jean, disciple du saint évêque Abba Petrus l'Ibérien, qui montrent quelle grande corruption a introduite le synode qui eut lieu à Chalcédoine, par l'œuvre de Satan.

(CHAPITRE XII). — *Extraits du Livre d'Histoire Ecclésiastique de Zacharie le Rhéteur, au sujet de la dissension qui se produisit à cette époque à Chalcédoine.*

L'empereur[2] Marcianus adressa une allocution[3] aux évêques dans le martyrion de (Sainte-)Euphemia, en ces termes[4] : « Dès que[5] [**216**] nous fûmes choisi et jugé digne par Dieu de l'empire, au milieu du souci des affaires publiques, nulle chose ne nous a plus préoccupé que le désir d'honorer la vraie foi, et d'y exciter[6] saintement les âmes des hommes; en faisant disparaître la diversité des doctrines mensongères et les opinions qui ne sont pas d'accord avec l'enseignement des Pères. Nous avons donc convoqué ce synode pour dissiper l'obscurité et éloigner la souillure des pensées, de manière que la doctrine de la foi en Notre Seigneur Jésus Christ soit rétablie dans une pure pensée. » — Et quand l'empereur eut fait une telle allocution, les évêques l'acclamèrent ainsi que le sénat et la lettre de Léon, déclarant que celle-ci était conforme à la foi de l'apôtre Pierre.

Le synode[7] de Chalcédoine ayant ainsi pris fin, on envoya Dioscorus en exil, à Gangres, et on mit à sa place Proterius qui avait été son prêtre et avait fortement combattu contre le synode; mais en vue de la domination, il devint (comme) Judas, et comme Absalom à l'égard de son père. Il les[8] obligeait à se joindre à lui malgré eux, et il les envoyait en exil et s'emparait de leurs biens.

De là, les évêques, les prêtres, les moines et toute l'Église furent partagés en deux partis. — Ceux qui étaient affermis dans l'orthodoxie et qui persévéraient dans la vraie foi des Pères, considérant la dépravation de la foi et l'inique déposition de Dioscorus, se réunissaient séparément, proclamaient Dioscorus et écrivirent son nom dans le Livre des vivants[9]. — Proterius eut peur. Il donna des présents aux soldats

1. Cf. Jos., VII, 13. — 2. LAND, III, 123, *19*. — 3. προσφώνησις. — 4. Cf. MANSI, VII, 132. — 5. Corr. : ܡܢ ܦܘܪܡܐ (L.) ; ἐν προοιμίοις. — 6. Lire : ܢܥܝܪ (L). — 7. LAND, III, 124, *8*. — 8. Les Alexandrins. — 9. Dans les diptyques qu'on lisait à la commémoraison des vivants.

et les arma contre le peuple. Beaucoup de gens furent tués des deux partis : beaucoup périrent au milieu du sanctuaire et à l'intérieur du baptistère.

C'est pour la ruine et la confusion de toute la terre habitée que se réunit le synode de Chalcédoine. Il détruisit la paix de l'Église, qui avait brillé pendant 70 ans du temps de Theodosius (le Grand), d'Arcadius et de Theodosius (le Jeune), dès que régna Marcianus. Celui-ci tout d'abord enfreignit la loi en prenant pour femme Pulcheria qui était religieuse et passait pour avoir vécu pendant 50 ans dans la virginité. Ensuite il rassembla le pernicieux synode, excita la persécution contre les chrétiens, dont des milliers moururent sans avoir reçu le signe du baptême à cause du schisme.

Juvenal de Jérusalem [1], ayant été convoqué au synode de Chalcédoine, rassembla ses clercs, les moines et le peuple, dévoilà ouvertement l'erreur du *Tome* de Léon, et l'anathématisa ainsi que quiconque professait « deux natures ». Il ordonna que si lui-même abandonnait la foi en la nature unique, ils ne communiquassent plus avec lui. Quand il arriva au synode, il fut d'abord avec Dioscorus et soutenait la lutte pour la vraie foi. Mais quand la contrainte [2] impériale s'exerça, l'empereur prodiguant lui-même les adulations et les flatteries aux évêques, dans une humilité trompeuse, et lui ayant promis de mettre sous sa juridiction les trois provinces de Palestine, les yeux de son âme furent obscurcis et il adhéra au parti de gauche. Alors, le moine Theodosius et ceux qui étaient avec lui retournèrent en hâte en Palestine et firent connaître la trahison de la foi. Quand Juvenal revint, ils allèrent à sa rencontre, ils lui rappelèrent ses paroles et lui montrèrent qu'il avait menti. Ils prirent de force Theodosius, l'ordonnèrent évêque et le firent asseoir dans la chaire. Celui-ci ordonna beaucoup d'évêques et de prêtres dans la région de la Palestine.

Mais Juvenal [3], avec l'appui des soldats, persécutait (les fidèles) et arriva à Jérusalem. Il reprit possession de son siège sans se souvenir de ses serments et de ses prescriptions. Or, un moine, célèbre par ses œuvres, nommé Salomon, s'enflamma, remplit une corbeille [4] de cendre, la plaça sous son aisselle, et, faisant semblant de vouloir demander la bénédiction, il s'approcha de Juvenal et lui répandit (la cendre) sur la tête en disant : « Rougis! Rougis de honte! menteur et persécuteur! » Les soldats voulurent le frapper, mais Juvenal ne le leur permit pas; il se repentit et secoua sa tête. Il ordonna de lui donner ses frais de voyage [5] pour qu'il s'en aille du pays. Le moine n'accepta rien et s'en alla.

Theodosius de Jérusalem [6] parcourait la contrée et était fort illustre. Sa renommée parvint jusqu'à Marcianus. Celui-ci ordonna à Juvenal de partir avec le comte Dorotheus et une armée de soldats pour s'emparer de Theodosius et des évêques [**217**] qui l'accompagnaient et les conduire en exil, à l'exception de Petrus l'Ibérien, qui, sur l'instance de l'impératrice [7], était laissé libre.

---

1. Land, III, 125, *6*, *10*. — 2. ἀνάγκη. — 3 Land, III, 128, *21*. — 4. L : ܐܣܦܘܪܝܐ ; σπύρις. — 5. ἀνάλωμα. — 6. Land., III, 127, *8*. — 7. Eudoxie.

Ce Petrus était fils du roi des Ibères[1] et avait été donné en otage à l'empereur Theodosius[2]. Il était cher à celui-ci et à Eudocia, sa femme, à cause de ses œuvres vertueuses. Il était préposé aux chevaux de l'empire[3]. Ensuite, avec Jean, son parrain[4], ils s'adonnèrent à la discipline du Christ. Dieu fit de grands prodiges par leurs mains à Constantinople, et ils devinrent célèbres. C'est pourquoi ils s'enfuirent en Palestine, voulant être ignorés. Or, là aussi, il devinrent très fameux. Survinrent alors les troubles de l'Église : le peuple de Mayouma de Gaza sortit prendre de force Petrus et le conduisit à Theodosius pour qu'il en fît leur évêque. Petrus s'y refusait instamment, et s'appelait lui-même « hérétique ». Quand Theodosius entendit cela, il fut dans un grand étonnement et dit : « Mon jugement comme ton jugement est devant le Christ. » Le saint fut pris de crainte et dit : « A Dieu ne plaise que je sois hérétique ; mais je suis un pécheur ! » Et Theodosius l'ordonna évêque de Gaza. — Quand cela fut connu de l'empereur Marcianus et de sa femme Pulcheria, ils lui[5] ordonnèrent de ne pas persécuter Petrus. Or[6], pendant que tout le monde était persécuté, et qu'il demeurait en paix et en tranquillité par l'ordre de l'impératrice, il vit le Christ qui le regardait durement et qui lui dit : « Quoi ? Petrus ! Je suis persécuté dans mes serviteurs fidèles, et toi tu restes en paix ! » Petrus fut touché, quitta Gaza, et se joignit aux persécutés[7].

Juvenal persécutait les fidèles avec l'aide des soldats ; il commandait aux Romains[8] et aux Samaritains de mettre à mort ceux qui n'acceptaient pas le synode. Un Samaritain[9] aveugle trompa celui qui le conduisait et lui dit : « Puisque mes yeux ne peuvent contempler le massacre des chrétiens, approche-moi, que je me réjouisse en les frottant de leur sang ! » Il l'approcha et l'aveugle s'arrosa les mains (du sang des martyrs) et pria en demandant de devenir leur compagnon. Il plaça le sang sur ses yeux qui s'ouvrirent. Alors il reçut le baptême, et beaucoup d'autres avec lui.

Theodosius[10], qui était recherché par les ordres[11] de l'empereur dans toute la province, prit un vêtement de soldat, mit sur sa tête une perruque et un casque, et il circulait, réconfortant les fidèles. Étant parvenu aux environs de Sidon, il fut surpris par un homme qui le connaissait. Les partisans de Nestor[ius] montèrent trouver l'empereur, et demandèrent des hommes[12] pour le garder. Ils l'enlevèrent et l'enfermèrent dans une petite cellule d'un couvent, où il y avait de la chaux vive. Ils venaient continuellement discuter avec lui et ne pouvaient l'amener à adopter leur opinion. Il disait : « Tant que j'aurai un souffle dans le nez, si je suis enchaîné et empêché de circuler, la parole ne sera cependant pas enchaînée. » Les partisans d'Eutychès pensaient qu'il les approuvait. Or, en discutant avec eux, il leur démontrait qu'ils étaient des

1. Cf. ci-dessus, p. 69, n. 4. — 2. Land., III, 126, *15*. — 3. Aux écuries impériales. — 4. Lire : ܗܘ ܘܡܥܡܕܢܗ ܐܒܘܗܝ ܕܝܢ ܡܥܡܕܢܘܬܐ. — 5. A Dorothée. — 6. Land, III, 128, *13*. — 7. Cf. ci-dessus, p. 83. — 8. *Aux Romains*, ou *aux soldats* ; le mot *romain* est fréquemment employé dans ce sens par l'auteur de la compilation. — 9. Land, III, 128, *3* ; cf. ci-dessus, p. 72. — 10. Land, III, 129, *9*. — 11. διατάγματα. — 12. Land : « demandèrent à garder cet homme ».

désespérés [1], qu'ils suivaient et Mânî et Marcion. — Pendant que les angoisses croissaient pour lui et qu'il était plongé dans une lutte courageuse, il tomba sur les choses écrites par Jean le Rhéteur, d'Alexandrie, qui sont pleines de fausseté. Il le dévoila et l'excommunia. Il mourut en prison, laissant un exemple de courage aux fidèles.

Le confesseur Dioscorus termina pareillement sa vie en prison. Quand on apprit sa mort [2] à Alexandrie, on en fut fort affligé. Ils continuèrent à le proclamer, parce qu'ils étaient empêchés par la crainte de se donner promptement un pasteur. Marcianus ayant appris qu'ils se disposaient à se constituer un évêque, envoya Jean le Silentiaire pour les avertir d'avoir à s'unir à Proterius. Étant venu, et ayant vu leur piété et leur apologie de la foi, il reçut d'eux une supplique [3] exposant leur croyance et ce qu'ils avaient eu a souffrir [4] de Proterius et de son apostasie. Jean, étant retourné, fit connaître la chose à l'empereur qui blâma Proterius et Jean lui-même.

Les Égyptiens ordonnèrent saint Timotheus [5], qui, ayant été institué archevêque, montra de fait ce que doit être un évêque [6]. L'argent que Proterius donnait aux soldats, il le donna aux pauvres. Les partisans de Proterius, voyant les vertus de Timotheus, s'unirent à lui et firent une supplique pour être reçus, en disant : « Nous monterons à Rome, près de Léon, et nous l'avertirons d'annuler les innovations qu'il a faites [7] dans son *Tome.* » — Comme c'étaient des gens connus [8] par leur origine et leur richesse, Eustathius de Beirout intercédait pour eux près de Timotheus, afin qu'il les reçût; [**218**] mais la jalousie des habitants de la ville s'était accrue, (et), à cause des divers maux (qu'ils avaient causés), ne permit pas à ceux-ci d'être acceptés.

Par suite des choses faites à Chalcédoine, surgirent des disputes et les scandales se multiplièrent en tous lieux. Comme il est écrit [9], le peuple chrétien devint «l'opprobre de ses voisins, la moquerie et la dérison de ceux qui l'entourent » ; au point que même le peuple des Juifs se moquait du christianisme. Ils rédigèrent un écrit qu'ils affichèrent sur la voie publique et qui était ainsi conçu [10] : « Au miséricordieux empereur Marcianus : le peuple des Hébreux. — Pendant longtemps nous étions considérés comme si nos pères avaient crucifié un Dieu et non pas un homme. Depuis que le synode de Chalcédoine s'est assemblé et a démontré qu'ils ont crucifié un homme et non un Dieu, nous supplions qu'on nous pardonne cette faute, et qu'on nous rende nos synagogues. »

Un des moines écrivit à Marcianus : « Le monde a péri, et les démons dansent dans l'Église. Tu as installé l'Antéchrist dans notre ville. Dès lors personne ne prie plus pour ton empire, car le peuple ne s'assemble plus dans les églises; une multitude infinie s'est endormie sans avoir reçu le baptême. Par Notre-Seigneur qui multiplie tes jours, efface ce qu'a fait le synode de Chalcédoine et rétablis les canons selon l'esprit des Pères. »

---

1. ܕܠܐ ܣܒܪܐ (L). — 2. LAND, III, 131, *12*. — 3. δέησις. — 4. ܣܒܠܘ. — 5. Timothée Ælure. — 6. LAND, III, 137, *6*. — 7. L : ܕܥܒܕ ܘܠܡܣܪ. — 8. Lire : ܝܕܝܥܝ (L). — 9. Cf. Ps. XLIII, 14. — 10. Cf. PSEUDO-DENYS ad ann. 764.

Theodoretus était allé trouver Siméon le Stylite pour l'entraîner dans l'hérésie du diphysisme. A cause de cela les Synodites[1] affirmaient qu'il l'avait adoptée. On peut tenir pour certain qu'il n'adhéra point à leur opinion : cela est évident d'après la lettre que Mar Siméon écrivit lui-même à l'empereur Léon, en ces termes[2] : « En recevant la lettre de Votre Majesté, je m'attendais[3] à me délecter dans la joie, car je pensais que ce serait la rectification et l'annulation des choses faites témérairement et iniquement dans le synode abominable de Chalcédoine contre la parole[4] de vérité; car l'Église de Dieu est troublée par l'innovation de l'erreur des hérétiques insensés et maudits. Mais le temps s'est écoulé sans qu'arrivât ce que j'espérais; des douleurs plus violentes que les précédentes ont atteint ma vieillesse[5]; mais j'espère en celui qui a dit[6] : « Dans les derniers jours, je répandrai mon Esprit sur toute chair; et ils me connaîtront depuis les plus petits d'entre eux jusqu'aux plus grands; et personne ne dira à son compagnon : Connais le Seigneur ». Je tiens cette espérance comme une ancre; je veillerai sur elle, et elle demeurera en moi[7] jusqu'à la fin. Rien au monde ne pourra m'en séparer. Je supplie Votre Majesté de conserver à la sainte Église de Dieu la foi des saints de Nicée, immaculée et sans variation, jusqu'à la fin. »

(CHAPITRE XIII). — *Résumé des* Τμήματα *de Jean Philoponos*[8], *qui montre clairement l'inique apostasie et l'impiété commise dans le concile de Chalcédoine, de laquelle se sont écartés les saints Pères pour garder inébranlablement et invariablement la foi orthodoxe.*

Puisque parmi [toutes les créatures] de la terre, Dieu a enrichi l'homme seul de la parole, dont il a montré quelle est la noblesse, en voulant être appelé le Verbe, il convient que nous, hommes, recherchions en tout temps la parole utile et convenable. Nous devons faire paraître en chaque chose[9], grande ou petite, ce qui a été sagement dit par quelqu'un : « J'ai eu pour règle de ne jamais ni me permettre le mensonge ni dissimuler la vérité ». C'est ce que je veux faire aussi maintenant. Que Dieu me vienne en aide! — Quand la vérité est altérée, Dieu est en même temps outragé. — Le motif qui engage à parler est la réfutation abrégée des choses dans

1. συνοδῖται; partisans du Concile de Chalcédoine. — 2. Cette lettre a été éditée, d'après deux mss. du British Museum, par C. Torrey, *The Letters of Simeon the Stylite* (*Journ. of the American Orient. Society*, t. XX [1899], p. 253 et suiv.). L'auteur conclut avec raison que la lettre est apocryphe et a été fabriquée par un monophysite. — 3. Torrey aj. : ܩܕܡܝܬ, « tout d'abord ». — 4. Le Verbe (?). — 5. T. aj. : « quand je vois quelles sont les choses méditées et accomplies parmi les pasteurs de l'Église ». — 6. Cf. Joël, ii, 28; Jérém., xxi, 34. — 7. T. : ܘܐܛܪ ܐܢܐ ܠܗ « je la conserverai ». — 8. L'original grec de cet ouvrage paraît être perdu. Voir dans l'Introduction le chapitre consacré aux *Sources* de Michel. — 9. Ou : « en chaque parole ».

lesquelles il convient de rechercher cela[1] (?). — Il appartient à la parole de faire connaître ce qui n'est pas évident par ce qui est évident.

Léon a écrit dans sa Lettre[2] des choses semblables à celles de Nestorius en disant : « Puisque les deux ensemble sont l'une avec l'autre[3] : l'humilité de l'homme et la grandeur de Dieu. Car, de même que nul changement ne survient en Dieu lorsqu'il fait miséricorde, de même l'homme n'est pas consumé par la grandeur de la dignité divine ». — Il dit : « les deux ensemble[4] ». Évidemment l'un est Dieu, le Fils et le Verbe du Père, et l'autre est l'homme qui a été engendré de Marie. Cela est établi à propos du Christ Notre-Seigneur. Ceux qui sont « l'un avec l'autre », ne le diffèrent point de ceux qu'on partage en hypostases[5]. Cette expression signifie : qu'un autre est avec un autre. Dire qu'une chose unique et singulière est avec elle-même, est absolument inintelligible. On ne dira pas même de l'âme [**219**] et du corps qu'ils sont l'un avec l'autre; peut-être (dira-t-on) que l'âme est dans le corps, mais non pas que le corps est dans l'âme. Si donc Dieu et l'homme sont dans le Seigneur Christ, comment sont-ils l'un avec l'autre? Comme Pierre et Jean peuvent être l'un avec l'autre lorsqu'on les considère dans une certaine affinité ou participation où Pierre est avec Jean et Jean avec Pierre. Le Christ n'est donc pas en une, mais en deux hypostases : Dieu et l'homme. — Ceux qui pensent comme Paulus de Samosate et Theodorus disent, en effet, que le nom de « Christ » est significatif des deux (hypostases). Léon, étant nestorien[6], écrivit des choses qui sont d'accord avec ceux-ci. Peut-être cependant les opinions de Theodorus sont-elles modérées en quelque endroit par celles de Léon. Theodorus dit, en effet, dans le IIIe des Traités contre Apollinarius, ceci[7] : « Il était en lui, non seulement lorsqu'il montait au ciel, mais lorsqu'il

1. Phrase obscure : le sens paraît être qu'il convient surtout d'appliquer ces principes à une discussion des questions d'orthodoxie. — 2. Tous les témoignages de S. Léon cités dans ce chapitre sont tirés, à moins d'avis contraire, de la célèbre lettre dogmatique à Flavien; *Patr. Lat.*, LIV, 755; Mansi, V, 1265. — 3. ἐν ὥσῳ τὰ συναμφότερα μετ' ἀλλήλων ἐστι. — 4. ܟܚܕܐ ܬܪ̈ܝܗܘܢ = τὰ συναμφότερα. — 5. La doctrine catholique enseigne qu'il y a dans le Christ deux natures (φύσεις) divine et humaine, unies substantiellement (hypostatiquement) dans l'unique personne (ὑπόστασις, πρόσωπον) du Verbe. Les monophysites n'admettent aucune distinction entre les concepts de *nature*, d'*hypostase* ou de *personne*, et concluent que s'il y a une seule personne, il n'y a nécessairement qu'une seule nature. Ils accusent les catholiques, d'enseigner la même chose que les nestoriens en professant deux natures. Les nestoriens nient l'union hypostatique des natures et disent qu'elles ne forment une seule personne (πρόσωπον) que par leur union morale (συνάφεια) selon l'habitation (κατ' ἐνοικῆσιν) ou selon le bon plaisir de la volonté et l'affection (κατ' εὐδοκίαν) ou selon la puissance et l'opération (κατ' ἐνεργεῖαν). Pour conserver la distinction des termes, nous traduisons régulièrement, partout dans ce chapitre, les expressions syriaques : ܟܝܢܐ (= φύσις), par *nature*; ܩܢܘܡܐ, *persona*, par *hypostase*; et ܦܪܨܘܦܐ (= πρόσωπον) par *personne*. Mais il est évident que ces expressions ont une valeur très différente selon qu'elles émanent de l'auteur qui est monophysite, de S. Léon qui est orthodoxe, ou d'un nestorien. — 6. Ms. : *Nestorius*. — 7. *Patr. Gr.*, LXVI, 994.

ressuscitait des morts, car il le ressuscitait selon sa propre promesse; et non seulement lorsqu'il ressuscitait, mais lorsqu'il était crucifié, lorsqu'il était baptisé, lorsqu'il accomplissait les œuvres évangéliques après le baptême ». Léon dit : « Puisque les deux ensemble sont l'une avec l'autre : l'humilité de l'homme et la grandeur de Dieu »; et encore : que Dieu fait miséricorde, et l'homme est l'objet de la miséricorde; et il dit dans ce même passage comment cet homme humble a été l'objet de la miséricorde de Dieu. — Or, s'il avait pensé que le Christ Notre-Seigneur était une hypostase, en tant que Dieu incarné, il ne l'aurait pas partagé en deux : Dieu et l'homme, « qui sont l'un avec l'autre », disait- il, l'un pour faire miséricorde, et l'autre pour recevoir miséricorde, l'un qui n'est point changé quand il fait miséricorde et cet homme humble qui n'est pas consumé dans la grandeur de la dignité [1] divine qui l'atteint.

Léon (dit encore ceci) : « Chaque forme opère, avec la participation de l'autre ce qui lui est propre : le Verbe fait ce qui est du Verbe, et le corps accomplit les choses qui sont du corps. L'un brille par les miracles, l'autre tombe sous le mépris ». — Il place donc de nouveau deux formes : l'homme et Dieu. Comme il a (été) dit auparavant, il leur attribue une communauté d'opération, mais en réalité il les sépare quand il parle de « chacun d'eux », et de la participation « de l'un avec l'autre ». Il doit donc partager en même temps les choses dans lesquelles se trouve leur participation : les actions, les opprobres, les prodiges; et distinguer ce qui convient à chaque forme. Puisque le Verbe fait[2] les choses qui conviennent à Dieu pour le faire briller par les prodiges, et l'homme, les choses qui peuvent le faire tomber sous le mépris : quelle est donc alors cette communication dans lesdites choses? N'est-il pas évident que Dieu fait siens les opprobres de l'homme, à cause de cette union volontaire, selon le bon plaisir[3], comme ils ont coutume de dire, et qu'ils rappellent à propos cette sentence : Si celui qui méprise les disciples du Christ méprise le Christ lui-même, quiconque outrage l'homme qui est uni à Dieu n'applique-t-il pas l'outrage à Dieu lui-même? « Celui qui vous reçoit me reçoit, disait-il à ses disciples[4], et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé ». D'autre part, cet homme, à cause de cette même communication avec Dieu le Verbe, doit considérer comme sienne la gloire qui résulte des prodiges. On doit l'entendre de même des autres choses relativement à cet homme. Cela est en effet d'accord avec ce qui est dit : « qu'il participe à la dignité divine avec Dieu le Verbe[5] ». Toute participation est au moins de deux personnes ou hypostases. En effet, une personne non subsistante n'existe pas, et il n'y a absolument personne pour soutenir (le contraire) (?).

Les partisans de Nestorius disent que : Christ, Fils, Seigneur, sont des noms communs significatifs des deux natures; mais ils disent que : Dieu, Verbe, homme, sont

1. τὸ μέγεθος τῆς ἀξίας. — 2. Lire : ܥܒܕ. — 3. κατ' εὐδοκίαν. — 4. Matth., x, 40. — 5. Corriger : ܥܡ ܐܠܗܐ (?). Cette phrase et la suivante sont très obscures.

significatifs d'une seule personne, à cause de la communication de l'un avec l'autre; puisque ceux qui communiquent dans les choses civiles[1] forment mutuellement une seule personne, c'est-à-dire une affinité[2]. — Conséquemment, Léon en disant ces choses de Notre-Seigneur le Christ, signifie par ce nom Dieu le Verbe et l'homme né de Marie: car il établit que le Christ est une personne seulement quant au nom, [220] à cause de la participation à l'opération, à la gloire, au mépris. — En effet, si Léon n'avait eu l'intention de signifier cela, mais bien l'union hypostatique des deux: de la divinité et de l'humanité, il n'aurait pas divisé le Christ en deux personnes : Dieu et l'homme; en disant que « Dieu et l'homme » ont une seule personne, mais il aurait dit que « l'unique Christ composé » avait une seule personne ou hypostase.

Les citations suivantes montrent aussi très clairement le sentiment de Léon. — En effet, ayant dit que Dieu et l'homme ont une seule personne, il se rétracte ensuite, de peur qu'on ne pense[3] que cette seule personne est dite dans le sens d'une seule hypostase; ce qui d'ailleurs n'était pas possible, puisqu'il dit : « de Dieu et de l'homme ». Il rend évident le blasphème et affirme la division, en disant : « Cependant, autre est celui de qui provient à chacun des deux le commun mépris », et il est manifeste que c'est la personne de l'homme, « et autre est celui de qui provient la gloire commune », et il est clair que c'est celle de Dieu le Verbe.

On dira peut-être : Bien que Dieu et l'homme soient deux personnes, cependant il n'y a pour les deux qu'une personne, qui résulte de l'union volontaire. Léon attribue aux deux tantôt cette unique personne d'adhésion, et tantôt les deux hypostases. — Mais, il est aussi impossible, l'union étant hypostatique et le Christ composé dans ses propres hypostases étant un, que le même soit une et deux personnes, comme il leur plaît de dire : « En tant que Dieu et l'homme communiquent l'un avec l'autre dans les opérations, nous disons qu'ils ont seule personne; et en tant qu'ils sont distincts dans les hypostases, nous disons qu'ils sont deux et qu'une est la personne de ceux-ci ».

Que Léon n'admettait pas l'union hypostatique, mais seulement une union personnelle[4] et une affinité, il le fait connaître par les choses qu'il allègue quand il dit : « A cause de cette absolue unité de personne qu'on doit entendre dans l'une et l'autre nature » ; ainsi il établit deux natures séparées, et il leur attribue deux personnes en disant : « qu'il y a en Notre-Seigneur le Christ (les natures) de Dieu et de l'homme », et avec les deux articles[5] c'est-à-dire la séparation. — Il est évident qu'il ne leur attribue pas une union hypostatique, mais seulement personnelle, puisqu'il dit : « à cause de cette unité de personne qu'il faut reconnaître dans l'une et l'autre nature », par suite de laquelle la communication des noms et des actions doit aussi s'entendre de l'autre.

Léon dit aussi ceci : non pas qu'*un* est le Christ, Dieu en même temps qu'homme,

1. πολιτικαί. — 2. Une société, une personne morale. — 3. ܣܒܪ. — 4. Dans le sens nestorien, c.-à-d. : « morale ». — 5. ἄρθρα.

comme les docteurs de l'Église; mais : « qu'il ne sert de rien pour le salut[1] de prendre sans l'autre l'un de ces deux », c'est-à-dire Dieu ou l'homme. Et par cette expression au pluriel : « ces (deux) », et : « il ne faut pas prendre l'un sans l'autre », il signifie la dualité des personnes et des hypostases.

Léon (dit encore) : « qu'(Eutychès) considère quelle nature était fixée à la croix »; de sorte qu'il sépare Dieu le Verbe de celui qui était fixé à la croix, et attribue la passion, subie pour nous, à un homme ordinaire, bien que par la communication de la dignité divine Dieu considère comme sien le mépris, de même que le Christ (participe à) celui de ses disciples. — Il montre encore plus clairement par ce qu'il ajoute : « Quand le côté de celui qui était fixé à la croix fut ouvert », qu'il sépare Dieu le Verbe qui n'était pas fixé à la croix. — Tous les docteurs de l'Église ont dit que ces choses étaient contraires à la vraie piété.

Avant tous les hérétiques dont il a été parlé, Celsus[2], ce païen qui a élevé la voix contre le Christ, a écrit contre lui des choses semblables. Il voulait démontrer que celui qui fut suspendu à la croix n'était pas Dieu, mais un homme ordinaire; car déjà, comme à présent, l'Église le proclamait véritablement Dieu. « Nous prêchons, dit en effet Paul[3], le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les nations. » Comment les païens pouvaient-ils considérer comme une si grande folie qu'un homme juste, appelé Dieu à cause de ses vertus, souffrît de la part de quelques méchants? Car l'histoire leur fournissait chez eux-mêmes des exemples semblables. Donc, quand Celsus veut démontrer que celui qui fut crucifié n'était pas Dieu, « s'il était Dieu (dit-il), comment [**221**] son côté répandit-il du sang lorsqu'il fut percé? » Et, tournant la chose encore davantage en dérision, il ajoute poétiquement : « Ce n'était donc pas du pus comme celui qu'il fait couler sur les bienheureux dieux? » Il est donc certain que ceux qui pensent comme Paulus, Photinus, Nestorius et tous ceux qui se sont attachés à eux, (ont emprunté) aux païens cette objection et cette opinion.

Mais quelqu'un dira peut-être : Léon paraît employer des paroles orthodoxes à l'égard du Christ quand il dit : « L'unique (Fils) éternel du Père éternel est né de l'Esprit-Saint et de la Vierge Marie, sans que sa naissance temporelle enlève ou ajoute quelque chose à sa naissance divine et éternelle; » et encore : « Car cet anéantissement par lequel l'Invisible s'est rendu visible, le Créateur et Seigneur de l'Univers a voulu être un des hommes, fut une condescendance miséricordieuse et propitiatoire, mais non une faiblesse de la puissance; » et encore : « Un seul et même est vraiment Fils de Dieu, et vraiment homme; » et encore : « Dieu impassible n'a pas dédaigné de se faire homme passible, ni l'immortel de se placer sous la loi de la mort ». — Toutes ces choses et celles qui s'en rapprochent pourraient être entendues d'une manière orthodoxe. Mais, parce que Léon dit d'autres choses qui leur sont

1. Lire : ܠܚ̈ܝܐ; « quia unum horum sine altero receptum non proderat *ad salutem* ». — 2. Ms. : *Qelesos*. — 3. I *Cor.*, I, 23.

manifestement contradictoires, que nous avons rappelées un peu auparavant, celles-ci doivent être prises dans le même sens que celles-là. Partout en effet, il faut juger du sens des choses qui ne sont pas évidentes d'après celles qui sont clairement énoncées. Les partisans de l'hérésie de Nestorius et Nestorius lui-même ont dit beaucoup de choses semblables qui passent pour être orthodoxes, et dont on fit un ample commentaire[1] dans la discussion de la définition[2]. Mais, comme par ailleurs ils divisent l'unique Christ en Dieu et homme, ils dissimulent cette malice cachée sous des expressions qui paraissent orthodoxes. Car, ils admettent cette communication de volonté, ou de dignité, comme ils disent, de Dieu et de l'homme, et ils l'appellent leur union. « Nécessairement l'autre s'appropriera les choses qui sont spéciales à l'un des deux à cause de cette participation ». De la sorte il ne leur déplaît pas d'appeler l'homme « Dieu » et « Fils de Dieu », ni (de lui attribuer) tout ce qui est propre à Dieu le Verbe, ou d'appeler Dieu le Verbe, « homme » et « Fils de l'homme » et (de lui attribuer) tout ce qui se fait dans l'homme; car ils disent que : Christ, Fils de Dieu, Seigneur, signifient les deux natures ou personnes de Dieu et de l'homme; c'est pourquoi ils imputent « au Christ » les choses divines et humaines; mais on sait cependant que tout en les attribuant au Christ, ils les répartissent entre chacun des deux dont ce nom de Christ est la signification, (attribuant) les choses glorieuses à Dieu le Verbe, et celles qui sont viles à l'homme (né) de Marie. Donc, nous et eux, nous employons également les mots précités; mais eux les partagent entre deux personnes et deux natures c'est-à-dire deux hypostases, comme ils disent. Or, les saints Pères et toute l'Église de Dieu proclament l'unité de nature qui est dans l'hypostase, et confessent que notre Seigneur le Christ est véritablement, en réalité, un seul composé; et ils attribuent à une seule personne, à une seule nature ou hypostase, les choses divines et les choses humaines; de même que dans chaque homme nous attribuons les choses de l'âme et les choses du corps à un seul homme composé, comme nous l'avons montré clairement dans le Διαιτητής[3]. Donc, il ne leur sert de rien, pour la vraie piété, d'employer des paroles orthodoxes, puisqu'ils y mêlent des sens qui comportent la division. C'est ce qu'a aussi souffert Léon, qui de plus ne confesse nulle part l'union hypostatique des natures, alors qu'elle avait été proclamée bien auparavant par nos vénérables docteurs : par Athanasius et Cyrillus, et par le premier synode d'Éphèse. Car les chrétiens ne peuvent admettre ce qu'il dit[4] : « que celui qui dirigeait alors les affaires[5] aurait admis l'impiété avec la foi orthodoxe et n'aurait pas distingué les choses droites des choses mauvaises. »

Le synode qui s'est réuni de nos jours à Constantinople [**222**] a dit les mêmes choses

---

1. Ou : « de nombreuses citations ». — 2. Au Ier concile d'Éphèse. — 3. Autre ouvrage de Jean Philoponos, dont il existe une traduction syriaque (fragmentaire) dans le mss. *add. 12,171*, au British Museum. — 4. Ce passage ne vient pas de la lettre dogmatique. — 5. Cette expression vise probablement Théodose le Jeune, ou peut-être Dioscore et le second synode d'Éphèse.

dans la VIe Session[1]. Dans toutes les hérésies, en effet, s'il arrive que les hérétiques disent quelque chose d'orthodoxe, les impiétés ne sont pas par là exemptes de condamnation. — Donc les choses que Léon a pu dire correctement dans une seule expression n'empêchent pas non plus de le ranger avec les disciples de Nestorius, puisqu'il y a mêlé des choses qui impliquent la division.

Du chapitre II. — Quelques-uns allèguent vainement que les évêques étaient, à Chalcédoine, au nombre de 630[2]; car le nombre est à peu près doublé, comme on pense communément qu'il faut croire.

A la première session, à laquelle, comme il convient, personne ne manquait, ils étaient nominalement 300; mais ils n'y étaient pas réellement. Il y avait parmi eux des prêtres et des diacres qui tenaient la place de leurs évêques; il y en avait parmi les évêques qui parlaient en leur nom et au nom d'autres, avec la permission de ceux-ci; de sorte qu'il se trouve que ceux qui étaient assemblés n'étaient pas plus de 300. Cela est d'ailleurs prouvé par les écrits authentiques qui sont partout concordants; et même quelqu'un qui a vu les signatures dans la langue de chacun d'eux m'a exposé pareillement que tel était le nombre de ceux qui ont signé.

Si quelqu'un prétend le contraire, en disant : « Après la déposition de Dioscorus, quand on examinait l'affaire des évêques égyptiens, Louqianos[3], le représentant de Léon, dit[4] : La condamnation de dix hommes ne peut atteindre le synode de 600 évêques! Ainsi donc il parle de 600 évêques. » — Mais écoutons ce qu'avait dit auparavant Cecropius, évêque de Sebastopolis, à propos de ces dix : « Ce synode universel, dit-il, est plus grand que (celui de) l'Égypte, et plus digne de foi; et il n'est pas juste d'écouter dix hérétiques et de négliger douze cents évêques. » — Ainsi, celui-ci double le nombre de celui-là. Donc, si l'on ne prend pas comme une hyperbole ce qui a été dit par chacun d'eux, l'un d'eux a nécessairement menti et est confondu par l'autre, et par les écrits synodaux eux-mêmes, comme nous l'avons dit; puisque les souscriptions, dans chacune des huit sessions[5], de même qu'à la déposition de Dioscorus et à la définition, ne se trouvent pas plus nombreuses que nous l'avons dit. Donc : ou bien ce qui a été dit par ceux-ci est une hyperbole, comme s'ils avaient dit « une multitude d'évêques »; ou bien, si quelqu'un ne veut pas admettre cela, l'un d'eux a menti sans aucune excuse.

Du chapitre III. — Il y a eu de nombreux synodes à de nombreuses époques, non-seulement des orthodoxes, mais aussi des partisans de l'arianisme; or, on ne voit dans aucun d'eux que les juges ou le sénat aient entrepris de juger des choses qui se faisaient.

Constantinus ayant réuni le synode de Nicée à cause des questions alors soulevées, voulut siéger avec les évêques; ayant fait préparer une salle dans le palais impérial,

1. Cinquième concile œcuménique, en 553. Cf. Mansi, IX, 297. — 2. Cf. Evagr., *H. E.*, II, x. — 3. Lucensius. — 4. Mansi, VII, 57. — 5. Dans lesquelles la liste des évêques est donnée.

l'assemblée des évêques y pénétra d'abord; l'empereur étant entré le dernier et ayant vu la réunion de ces vénérables pontifes, se tint au milieu avec une grande soumission; un petit siège avait été disposé pour lui, mais il ne consentit point à s'asseoir avant d'avoir demandé à ces hommes vénérables de lui permettre de le faire : tant il était éloigné de vouloir se faire le juge des affaires qui se traitaient! — Theodosius ayant réuni le synode à Ephèse, envoya Candidianus pour préserver l'assemblée des évêques de tout obstacle. Il leur écrivit une lettre dans laquelle, après beaucoup d'autres choses, se trouvait ceci : « Candidianus le très illustre *comes sacrorum domesticorum*[1] a reçu l'ordre de se rendre à votre[2] saint synode; mais de ne prendre part en rien[3] aux questions et aux controverses concernant le dogme. Il est en effet illégitime que celui qui est hors des rangs des vénérables (évêques) se mêle à l'examen des affaires ecclésiastiques, etc. » — Theodosius écrivit ainsi; et aucun des autres personnages ne se permit de prendre part avec les évêques à l'examen des affaires qui se traitaient. — On trouve qu'il en fut de même dans tous les synodes antérieurs.

[**223**] Mais Marcianus a fait tout le contraire de ceux-ci. Sachant que la majorité des évêques tenait les dogmes orthodoxes, et craignant qu'ils ne se montrassent plus courageux que ceux qui tenaient les doctrines de Nestorius, il fit siéger les évêques en apparence pour juger, mais il leur adjoignit comme (vrais) juges les notables et le sénat; parmi ceux-ci se trouvaient quelques partisans du paganisme, du manichéisme et d'autres impiétés, et la plupart étaient les amis de Nestorius. L'un d'eux était Sporacius, le protecteur de Theodoretus, auquel celui-ci a dédié la plupart de ses écrits. L'empereur établit ceux-ci comme examinateurs, contre les convenances, afin que ce qui n'était pas bien fût réalisé : ce qui arriva, en effet.

Avant le synode, Léon et Marcianus avaient décidé de faire chasser Dioscorus, et de faire revenir ceux qui pensaient comme Nestorius et qui avaient été déposés. Ils avaient été déposés dans le second synode d'Éphèse, et ils recouvrèrent tous, par un décret de Léon, l'autorité sacerdotale, avant que ceux de Chalcédoine ne se réunissent. Or, quelle raison avait-il bien de rappeler ceux qui avaient été déposés par un concile œcuménique, à cause de fautes graves, ayant été reconnus et blâmés comme professant les doctrines de Nestorius, d'une part sans un synode universel et un décret général, et (d'autre part), sans aucun examen?

De plus, les évêques devaient se réunir à Nicée, avant qu'il ne plût au potentat[4] de transférer le synode à Chalcédoine. Cela arriva absolument par un divin dessein, pour que les 318 saints Pères et ceux du synode qui eut lieu ensuite à Chalcédoine n'aient pas été réunis dans le même lieu, et que les deux conciles n'aient pas quelque chose de commun par le nom. Or, Léon écrivit[5] ceci[6] : « [Nous] savons que par suite d'une oppo-

1. ὁ μεγαλοπρεπέστατος κόμης τῶν καθωσιωμενίκων δομεστίκων (Mansi, IV, 1119). — 2. Lire : ܕܝܠܟܘܢ. — 3. ܠܐ ܡܕܡ. — 4. Lire : ܐܚܝܕ ܟܠ « au Tout-Puissant »(?). — 5. Lire : ܟܬܒ. — 6. Mansi, VI, 134; *Patr. Lat.*, LIV, 940.

sition [perverse] l'état de nombreuses églises [a été troublé][1], que beaucoup d'évêques n'ayant pas accepté le sentiment des hérétiques ont été chassés de leurs sièges et envoyés en exil, et qu'à leur place, de leur vivant, on en a établi d'autres. Tout d'abord on doit se proposer d'apporter des remèdes à ces plaies, de manière que personne ne soit privé de ce qui est à lui, et que l'un ne retienne pas[2] ce qui est à l'autre. Si, comme nous le souhaitons, tous abandonnent l'erreur, personne ne doit perdre son honneur; mais il faut que le droit soit rétabli en faveur de ceux qui ont souffert pour la foi, avec tous leurs privilèges personnels ».

Ceux qui avaient été déposés dans le IIe synode d'Éphèse, auxquels Léon rendit leurs sièges, étaient : Ibas, accusé de plusieurs choses; Ireneus, bigame, et partisan de Nestorius; Sophronius de Tella; et Theodoretus de Cyr, qui à la mort de saint Cyrillus, de pieuse mémoire, écrivit à Jean d'Antioche, en méprisant le saint et disant[3] : « L'homme méchant a tardé longtemps et est à peine mort; car les honnêtes et les bons sont enlevés avant l'heure, mais les mauvais vivent longtemps. Je suppose que le dispensateur de toute chose se préoccupant tout d'abord des bons, les tire promptement, avant l'heure, des tribulations d'ici-bas, et, enveloppés de la victoire, les délivre du combat et les fait passer dans la vie excellente proposée comme récompense aux athlètes de la vertu, sans vieillesse, sans tristesse, et exempte de tous soucis. Quant aux amis et aux ouvriers du mal, il les laisse longtemps jouir de la vie présente afin qu'ils se rassasient du mal et qu'ils apprennent ensuite la vertu; ou bien qu'ils donnent satisfaction même ici bas, en restant longtemps agités par les flots amers et les difficultés de cette vie. Le gouverneur des âmes n'a pas laissé ce misérable, de la même manière que les autres, jouir longtemps des choses qui paraissent délectables; mais voyant que la malice de cet homme croissait de jour en jour et qu'il corrompait le corps de l'Église, il le retrancha comme une peste, et enleva l'opprobre des enfants d'Israël. Son départ a réjoui ceux qui sont ici-bas; il est à croire qu'il a affligé les morts, et à craindre que, molestés par son voisinage, [**224**] ils ne le renvoient aussitôt vers nous, ou qu'il n'échappe à ceux qui l'emmènent, comme le tyran de Liqianos le chasseur[4]. Il convient donc que Ta Sainteté prenne soin sans retard de commander à la troupe de ceux qui emportent les morts de placer une grande et lourde pierre sur son tombeau, afin qu'il ne revienne pas ici[5] montrer de nouveau ses opinions changeantes. Qu'il prêche de nouveaux dogmes aux enfers, qu'il y fasse de la rhétorique nuit et jour : car nous ne redoutons point qu'il les divise en prêchant contrairement à la vraie piété et en livrant à la mort la nature immortelle de Dieu. Il sera malmené non seulement par ceux qui sont instruits des choses divines, mais par Nemrod, par Pharaon, par Sennachérib et par tout autre adversaire de Dieu. Mais c'est en vain

1. Texte mutilé; complété d'après le grec. — 2. Lire : ܢܐܚܕ. — 3. *Patr. Gr.*, LXXXIII, 1489; Mansi, IX, 295. — 4. Lat. : « sicut ille tyrannus Cynisci Luciani » (cf. *Dialogue* xvi, Κατάπλους sur Τύραννος). — 5. Lire : ܠܗܪܟܐ.

que je parle. Ce misérable se tait involontairement; « que son esprit sorte, et qu'il retourne à sa poussière; en ce jour périront toutes ses pensées[1] ». Mais il procure un autre silence. Les choses qui ont été faites étant dévoilées, elles lient la langue, ferment la bouche, réfrènent l'esprit, font taire, et obligent à se courber vers la terre. C'est pourquoi, moi-même, je pleure ce misérable et je me souille dans le deuil; car la nouvelle de sa fin ne m'a pas causé une joie pure, mais bien mêlée de tristesse. Je suis content et je me réjouis en voyant la communauté délivrée d'une telle peste; mais je m'afflige et je pleure en considérant que ce misérable n'a pas mis de trêve aux maux, mais qu'il est mort en en méditant de plus grands et de pires. Il rêvait, à ce qu'on dit, de troubler la ville impériale, de combattre les pieux dogmes de la religion, et d'accuser Ta Sainteté parce qu'elle les confesse. Mais le Seigneur a vu et n'a pas négligé. « Il a mis un frein[2] à sa bouche et l'a fait retourner dans la terre d'où il avait été tiré ». Fasse la prière de Ta Sainteté qu'il obtienne miséricorde et que l'immense philanthropie de Dieu surpasse sa malice. — Je prie Ta Sainteté de nous faire disparaître les perturbations[3] de l'esprit. Différents bruits, qui sont répandus, nous troublent en annonçant des calamités générales. Certains disent que Ta Piété va au camp des soldats involontairement. Jusqu'ici j'ai repoussé comme des mensonges ce qu'on annonçait. Mais comme les mêmes choses sont répétées avec persistance par tous, j'ai pensé nécessaire d'apprendre la vérité de Ta Sainteté, de manière ou à en rire comme de choses fausses, ou à en pleurer[4], comme il convient, si elles sont vraies. »

Du chapitre IV. — Domnus[5] aussi [avait été déposé] avec eux.

Paschasinus [représentant] de Léon dit : « Nous avons ordre de l'archevêque Léon, que Dioscorus ne siège[6] pas dans l'assemblée, mais qu'il soit chassé, etc.[7]..... » — Quel canon ecclésiastique, quelle loi impériale a donné à l'évêque de Rome une puissance telle qu'il puisse faire ce qu'il veut, promulguer légitimement un décret en dehors du synode, agir illégalement, et alors même que personne n'est d'accord avec lui, faire ce qui lui plaît? Cela est le propre des seuls tyrans. — S'ils mettent en avant l'autorité apostolique de Pierre, et s'ils croient que les clefs du ciel leur ont été données : qu'ils considèrent les autres villes qui sont ornées de l'auréole apostolique. Je passe sous silence la nôtre[8] qui dirige le siège de l'évangéliste Marcus ; mais celle des Éphésiens, instituée par l'apôtre Jean, est dirigée par un autre, par celui de Constantinople, parce que le siège de l'empire fut transféré là[9]. — Quoi donc! si l'évêque de Rome est convaincu de penser mal, à cause de ce trône apostolique on changera la foi de tout le monde? Et qui parmi tous les disciples du Christ songe à l'imiter?

1. Cf. *Ps.* CXLV, 4. — 2. Lire : ܟܡܡܐ; cf. *Is.*, XXXVII, 24. — 3. Lire : ܠܪܘܒܐ. — 4. Lire : ܐܒܠ (et non ܐܠܐ). — 5. Domnus d'Antioche. Ms. : *Romanos*. — 6. Lire : ܢܬܒ. — 7. Cf. ci-dessus, p. 39. — 8. Alexandrie. — 9. Allusion au privilège patricarcal conféré par le IIe concile œcumémique au siège de Constantinople qui était jusqu'alors sous la dépendance du métropolitain d'Éphèse.

Pourquoi[1] ceux d'Antioche la grande ne revendiquent-ils pas pour eux la préséance : premièrement parce que Pierre, sur lequel les Romains appuient leur grande prétention, y a tout d'abord exercé l'autorité ; ensuite parce que là le nom honorable de chrétiens obtint droit de cité[2](?). Pourquoi pas celui de Jérusalem ? — Parce que lui seul eut l'autorité dans la ville impériale, il obtint [225] la préséance sur tous les autres, par un certain usage, à cause de la grandeur de la ville et de l'autorité impériale. Mais aucun canon ecclésiatique n'a institué, aucune loi impériale n'a établi l'évêque de Rome autocrate[3] de tout le monde. L'arrogance des Romains s'est même manifestée de nos jours, dans le synode qui se réunit à Constantinople pour l'examen des Trois chapitres; quand ils s'assemblèrent et anathématisèrent Theodorus, Theodoretus et la lettre d'Ibas à Mâri. Vigilius[4] de Rome se trouvait à Constantinople depuis longtemps; il fut invité à venir au synode : il n'y vint pas. Les évêques de Rome, ses prédécesseurs, ne s'étaient pas rendus (aux synodes) à cause de l'éloignement; mais pour celui-ci, qui était présent, le motif fut cet orgueil odieux à Dieu ; il ne rougit pas devant Notre-Seigneur qui s'est humilié lui-même pour nous, et qui instruit en disant[5]. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Vigilius étant présent, non seulement ne jugea pas digne de siéger avec les évêques de tout l'univers, mais de lui-même, il confirma par écrit les Trois chapitres précités qu'ils anathématisèrent.

Il n'est pas au pouvoir de l'évêque de Rome de faire un synode, mais au pouvoir des empereurs. — Il en fut ainsi du second synode (d'Éphèse) que réunit Dioscorus par la volonté de Theodosius. A propos de cela, l'évêque Lucensius[6], représentant de Léon, dit : « Qu'il rende raison de son jugement; car il a ravi le rôle de juge qu'il n'avait pas ; il a osé tenir un synode sans la permission de ce trône apostolique ». Qui donc a permis à ton Léon de juger seul les dissentiments ecclésiastiques ? Car, il est notoire que dans le synode des 150 Pères, il n'y avait aucun évêque de Rome ; et pour cela, les 150 Pères de Constantinople, réfrénant l'arrogance de Damasus et des autres de Rome, nomment, avant la leur, l'Église d'Antioche « ancienne et vraiment apostolique », et ils appellent l'Église de Jérusalem « la mère de toutes les églises[7] », à cause de Jacques, son premier évêque, et des mystères qui s'y sont accomplis.

Les notables qui avaient été faits juges ne s'assemblèrent pas pour la déposition de Dioscorus, mais seulement 200 évêques, parmi lesquels il y avait beaucoup de prêtres et de diacres[8].

Extrait du symbole de Chalcédoine[9]. — Après plusieurs autres choses (on lit) : « Ceux qui introduisent la confusion ou le mélange, ou qui prétendent sottement qu'il

---

1. Corr. : ܡܘܩܕܡܘܬܐ (?). — 2. πολιτεῦσαι (?). Le texte de la lettre synodale dit : τὸ τιμίον τῶν Χριστιανῶν ἐχρηματισεν ὄνομα. Mansi, III, 585. — 3. Corr. : ܐܘܛܘܩܪܛܘܪ, αὐτόκρατωρ. — 4. Ms. : *B(i)gelios*. — 5. Matt., xi, 29. — 6. Ms. : *Louqensinos*. — 7. Mansi, III, 585. — 8. C.-à-d. : dont beaucoup étaient représentés par des prêtres. — 9. Cf. Mansi, VII, 114.

n'y a qu'une nature de la chair et de la divinité, ou qui imaginent monstrueusement[1] la passibilité dans la nature divine du Fils unique... » — Vous avez trouvé cette fiction, j'en suis persuadé, dans votre impiété. Personne de ceux qui méditent les choses du Christ n'a jamais dit qu'il y avait une seule nature de la chair et de la divinité, mais bien ou une nature incarnée de Dieu le Verbe, ou une nature composée et une hypostase de l'unique Christ composé; alors que vous-mêmes dites qu'il y a une hypostase du Christ, c'est-à-dire de la divinité et de la chair! Mais si, comme nous l'avons démontré bien des fois, l'hypostase substantielle n'est pas autre chose que la nature même de chaque individu, vous dites donc qu'il y a une nature ou hypostase unique de la divinité et de la chair.

D'ailleurs, il faut nécessairement que cette unique hypostase soit simple ou composée. — Si elle simple : Vous dites donc qu'il y a une seule hypostase simple de Dieu et de la chair; et alors il y a eu mélange et confusion des hypostases, et vous attribuez la passibilité [à la divinité][2] du Verbe. Donc, celui qui établit que cette hypostase est simple doit dire conséquemment que Notre-Seigneur le Christ est [Dieu][3] dans la chair. — Si l'unique hypostase du Christ est composée : il faut nécessairement que la composition soit dans la nature, puisque celle-ci est la même chose que l'hypostase. — Si l'on dit qu'elle n'est ni simple ni composée : elle n'est pas non plus une par le nombre. Toute chose qui existe et qui est une, est nécessairement simple ou composée. Que vous reste-t-il donc? sinon de dire avec Theodoretus que l'Écriture connaît l'emploi de ce nom d'hypostase pour ceux qui sont plusieurs par le nombre. « L'Apôtre même, en effet, emploie ce nom d'hypostase de différentes choses, natures et personnes, et surtout du Christ. » Vous cachez donc sous la synonymie de l'expression le blasphème de Nestorius, de même que vous dissimulez sous les lettres de Cyrillus, comme sous un appât séduisant, le hameçon de l'impiétié, la lettre de Léon dont tous nous blâmons et fuyons les blasphèmes. **[226]** Vous prétendez qu'elle est conforme à l'enseignement du grand Pierre, et vous dites qu'elle est « une constitution générale contre les hétérodoxes. » Et qui donc, d'après vos insinuations, aurait attribué la passibilité à la divinité du Verbe, sinon celui que Nestorius et tous les hérétiques ont calomnié, parce qu'il ne consentit pas à partager le Christ en deux natures : Cyrillus? — Et s'il en est ainsi, nécessairement la nature divine du Verbe doit être réellement le Fils du Père; celui qui est humain par nature doit être le Fils de Marie par nature, et le Fils de Dieu le Père par la grâce, à cause de sa participation à la dignité de Dieu le Verbe.

Contre ceux qui partagent en deux fils l'unique Christ[4]. — Ils le partagent tout

---

1. τερατευόμενοι. — 2. Compléter : ܠܐܠܗܘܬܗ ܕܡܠܬܐ; cf. texte, p. 226, l. 7. — 3. Compl. : ܐܬܓܫܡ ܐܠܗܐ. — 4. Cette phrase formait sans doute l'argument d'un chapitre, comme nous en trouvons par la suite.

d'abord en deux natures, de sorte qu'ils appellent l'une : homme, et l'autre : Dieu. Mais, ceux aussi qui le partagent en deux natures, et attribuent l'une à Dieu le Verbe et l'autre à l'homme, doivent nécessairement dire celui-ci Fils de l'homme et celui-là Fils de Dieu, et déchirer ainsi notre Seigneur le Christ en deux Fils. — Mais, comme l'Écriture proclame un seul Fils, ils évitent ce mot de « deux », bien qu'en réalité ils honorent la dualité des Fils.

Qu'aucune nature universelle n'existe en dehors des (individus), tandis qu'un individu peut exister en dehors de quelque chose d'universel; et que la composition se fait dans les êtres qui existent individuellement : contre ceux qui se justifient de dire que « le Christ a deux natures ou est en deux natures : la nature divine simplement et la nature humaine », parce que « le nom de nature s'emploie seulement de l'universel; et le particulier, c'est-à-dire l'atome ou individu, est appelé hypostase et non nature »; ce qui est une insanité [1]. — Il y a, en effet, une différence entre la nature universelle et les natures particulières, de même qu'entre la blancheur universelle et les blancheurs particulières : celle de la neige, celle de la céruse [2]; entre l'humanité [3] et chacun des hommes individuels : Pierre ou Paul, par exemple. — Si ces natures individuelles n'existaient pas, rien d'universel ne pourrait exister : car c'est l'abstraction du tout. — Si donc il y a une nature universelle : de l'homme, par exemple, ou du bœuf, à plus forte raison il y a des natures individuelles qui sont des hommes ou des bœufs, dont chacun est, et est appelé, « nature »; chacun, en effet, reçoit la définition de sa nature; ainsi, Pierre est un animal raisonnable mortel. On peut donc trouver un atome, c'est-à-dire un individu, en dehors de quelque chose d'universel, par exemple l'unique soleil, l'unique lune, sans qu'il y ait le soleil universel ou la lune (universelle). Et même lorsqu'Adam était seul et que la femme n'existait pas encore, l'homme existait, la nature humaine existait, et cette nature humaine subsistait en lui : il était, en effet, un animal raisonnable mortel. Mais la nature universelle, comme l'homme, le cheval, la blancheur, la faiblesse [4] ne peut exister alors qu'il n'y a pas individuellement des hommes, des chevaux, des blancheurs, des faiblesses. Or, le composé n'est pas formé de ces natures universelles, mais des natures individuelles. — Si donc deux natures sont unies dans le Christ notre Seigneur, nécessairement elles sont particulières et non universelles. En effet, aucun universel ne peut entrer en composition, car il n'a pas même d'existence propre. — S'il en est ainsi, une nature composée résulte toujours nécessairement de l'union de deux natures. Or, puisque l'union n'est pas simplement nominale, car elle est individuelle et ne peut s'appliquer à quelque autre : Jésus-Christ est donc un.

Chapitre V. Que ceux qui définissent qu'il y a « deux natures dans le Christ après l'union », établissent que cette union a été personnelle, c'est-à-dire morale [5]. —

1. Cf. note précédente. — 2. Lire : ܦܣܝܡܘܬܝܘܢ, ψιμύθιον. — 3. Ms. : « l'homme universel. » — 4. *Sic* ms.; peut-être à corriger : ܚܠܝܘܬܐ « la douceur » (saveur). — 5. Litt. : d'affinité, d'association.

Si en effet, après l'union de deux natures telle qu'ils l'entendent, rien n'est amoindri dans la dualité, les natures persistent; on leur attribue donc une union seulement nominale et non réelle, [**227**] puisque ces natures ne sont pas réunies en une seule. — De là, ce que quelques-uns disent en leur faveur n'est pas non plus vrai (à savoir) : que tout en déclarant spéculativement que le Christ a deux natures ou qu'il est connu en deux natures, ils ont confessé que celui qui est formé par l'union de ces deux natures est un, lorsqu'ils disent[1] : « Le propre de chacune des deux natures persévérant, elles concourent à former ensemble l'unique personne et l'unique hypostase. » — Et en effet, tous les partisans de Nestorius disaient aussi qu'il y a une seule personne de la divinité du Christ et de son humanité. — Theodorus ne refuse pas (?)[2] d'admettre dans la dualité des natures cette unité de personne. — Si donc le Christ a deux natures, elles sont subsistantes[3], car il n'y a pas d'union de non-subsistants. On ne peut, en effet, trouver une nature non-subsistante, si ce n'est dans une définition verbale, en la saisissant par la seule pensée. — Donc, chacune de ces deux natures existe nécessairement avec sa propre hypostase, leur union est purement nominale, et l'unique personne de ces deux natures signifie seulement leur affinité et rien autre chose.

S'ils ont dit « une hypostase » dans le sens de « un seul homme », Paul, par exemple, ou Pierre, et s'ils veulent que celle-ci soit simple, de toute façon elle sera ou seulement Dieu ou seulement homme. Or, le Christ n'est ni seulement Dieu, ni seulement homme. Mais, comme il subsiste composé en même temps de la divinité et de l'humanité, il est nécessairement l'hypostase d'une nature composée. Toute hypostase est, en effet, l'essence de quelque chose. — Donc, le Christ a une nature composée après l'union.

S'il y a deux natures après l'union, comment n'y a-t-il qu'une seule personne de de ces deux natures, sinon dans le sens des Nestoriens qui appellent l'affinité entre les deux et la participation de la dignité une seule personne ?

Donc, il ont forcément pris « l'unique hypostase » comme ayant la valeur de « personne[4] ». — Ceci est démontré de là[5].

Chapitre VI du tome III. Que ceux de Chalcédoine ont pris « une hypostase » dans le sens de « une personne » signifiant différentes hypostases. — Jean d'Égées, qui était zélé pour l'opinion de Nestorius[6], accuse ceux de Chalcédoine d'avoir défini des choses contradictoires, à savoir : « deux natures » et « une seule hypostase » du Christ. Il écrit ces choses comme par opposition à leur définition : « Mais, disent-ils, nous évitons de dire deux hypostases pour ne pas être contraints de dire deux personnes ou deux fils. — Cette crainte est superflue et cette explication ridicule. En effet,

---

1. Cf. Lettre de S. Léon, ch. 3. — 2. Lire : ܠܐ ܡܣܠܐ (?). — 3. ܡܩܝܡܐ, comme à la ligne suiv. — 4. Dans le sens nestorien, c'est-à-dire de personne *morale*. — 5. Par les arguments qui vont suivre. — 6. Cf. Photius, *Bibl.*, § 55. (*Patr. Gr.*, t. XCVII).

si en confessant deux hypostases on introduit la dualité des fils, les deux (natures) que vous proclamez engendrent nécessairement le même nombre de fils. »

Theodoretus fait l'apologie de ceux-ci[1] : « Ceux qui se réunirent à Chalcédoine prennent ce nom d'hypostase, dit-il, au lieu de « personne » dans le sens de proximité mutuelle. En effet, « hypostase » s'emploie parfois aussi de plusieurs individus, qui forment ensemble une seule collectivité. » Et il apporte plusieurs témoignages[2] ; du Deutéronome : « Comment puis-je supporter seul votre *hypostase* », c'est-à-dire votre tumulte et votre assemblée ; de Job : « En regardant, les justes ont ri, et l'innocent s'est moqué d'eux ; leur *hypostase* », c'est-à-dire leur multitude, « n'a-t-elle pas été détruite, et le feu n'a-t-il pas dévoré le reste d'entre eux ? » ; de la IIe épître aux Corinthiens : « Rougirons-nous, pour ne pas dire vous, dans cette *hypostase* de glorification ? » c'est-à-dire notre multiple glorification à cause de vous. On cite à propos cette parole : « Jonathan envahit l'*hypostase* des Philistins », c'est-à-dire leur[3] multitude et leur assemblée. »

Donc, il est manifeste que ceux qui disent qu'il y a deux natures dans le Christ après l'union, prennent « une hypostase » et « une personne », dans le sens qui a été dit, c'est-à-dire pour la collection multiple d'individus, comme Theodoretus, qui fut l'un d'entre eux, et **[228]** qui exprime leur sentiment, puisque lui-même fit exécuter[4] secrètement la plupart des choses qui se firent là[5], par ceux qui avaient les mêmes opinions que lui. — S'ils avaient pensé, en effet, que l'union était véritable, c'est-à-dire consistait dans la composition des deux natures, telle que celle de l'âme et du corps, ils n'auraient pas évité de dire « une nature composée » du Christ. Ils disaient : « une hypostase ». Mais, ne savaient-ils pas que ce mot est applicable, d'après les divines Écritures, à plusieurs individus, puis qu'il signifie la collection de plusieurs hypostases[6] et l'assemblée même de plusieurs ? — S'ils pensaient, conformément au sentiment des Pères de l'Église, que, surtout dans le Christ, nature et hypostase signifient la même chose, en disant une hypostase du Christ, ils devaient aussi dire qu'une est sa nature. Si nous proclamons qu'il a deux natures, nécessairement nous annonçons qu'il a [deux] hypostases. — Mais, si hypostase ne signifie pas la nature même, mais bien, comme le rapporte Theodoretus, une collection d'hypostases formée de plusieurs individus, comment n'est-il pas évident que ceux de Chalcédoine, de même que Nestorius, confessent deux hypostases du Christ en même temps que deux natures ?

Chapitre VII. Que si on emploie « hypostase » dans le sens « d'individu », il est de toute nécessité d'attribuer aussi la nature à celui qui a l'hypostase ; et que « hypostase »

1. D'après ce qui est dit plus bas (p. 118, l. 34), le passage serait tiré d'un ouvrage (inconnu) contre Jean d'Égées ; il est très probablement apocryphe. — 2. Pour le sens véritable du mot ὑπόστασις dans les passages cités ici, comp. le texte des LXX ; respect. : *Deut.*, I, 12 ; Job, XXII, 20 ; II *Cor.*, IX, 4 ; I *Reg.*, XIV, 4. — 3. Lire : ܕܝܠܗܘܢ. — 4. Lire : ܣܥܪ. — 5. A Chalcédoine. — 6. Lire : ܩܢܘܡܐ ; cf. texte, même col. l. 34.

ne signifie pas autre chose qu'une essence quelconque. — Si hypostase ne signifie pas la pluralité des individus, mais bien un seul individu, « nature » signifie absolument la même chose que « hypostase », ou autre chose. Si elle signifie la même chose, puisque l'hypostase du Christ est seulement une par le nombre, il faut que sa nature soit aussi unique : s'il y a deux natures, il y a nécessairement deux hypostases. Ainsi, « homme » ou « mortel[1] » signifiant la même chose, l'homme étant un (être) né de la femme pour vivre peu de temps[2], si l'homme dont nous parlons est seulement un par le nombre, il y a aussi un mortel et non pas deux. Il en est de même du glaive et de l'épée, de la paume et de la main, et de tous les objets à double nom. — Si donc on confesse que l'hypostase du Christ est une par le nombre, de toute nécessité on doit confesser que sa nature est une.

S'ils disent que l'hypostase signifie autre chose et la nature autre chose, qu'ils disent d'abord ce que signifie hypostase en dehors de l'essence soit de l'homme, soit de Dieu, soit de quelque autre des choses qui existent. Car l'essence ne peut exister séparément en dehors de la nature de quelque chose. L'hypostase est l'essence d'une nature individuelle.

Les énumérations se font d'après les genres ou les espèces. Il n'y a rien qui apparaisse en propre dans l'hypostase. Elle subsiste seulement dans la pensée. Elle considère, réunie dans un seul concept, la forme qui est dans chacun (des individus)[3]. Il est donc impossible qu'il y ait « une » essence, c'est-à-dire une hypostase, pour « deux » natures séparées qui n'ont pas concouru à former ensemble un seul composé.

Chapitre VIII. Qu'aucun composé ne s'écarte du genre des simples dont il est la composition; et qu'à cause de cela, quand les natures entrent en composition, elles forment une nature composée. — S'ils veulent que l'hypostase ne signifie pas seulement l'essence, mais quelque chose autre que la nature, qu'ils disent (d'abord), comme j'ai dit, ce que c'est, et ensuite, comment de deux natures unies ne résulte pas une nature composée mais une hypostase; car il est absolument impossible, lorsque deux natures s'unissent, que ce qui est formé d'elles ne soit pas une nature composée, mais bien quelque chose en dehors de cela. En effet, tout composé de quelque chose ne sort pas du genre des choses dont il est la composition, pour passer à un autre; de sorte que, si des substances entrent en composition ce qui en résulte est une substance composée, et non une quantité ou une qualité. Lorsque les quatre corps : le feu, l'eau, l'air, la terre, sont entrés en composition, ils ont formé un corps composé : l'animal vivant, la plante, la pierre, et le reste des composés, car la composition des corps ne les change pas en incorporels. — [**229**] De même, si des qualités, qui sont incorporelles, sont mélangées dans quelque sujet[4], par exemple : la blancheur ou la noirceur, elles ne forment pas d'elles-mêmes un corps, car il leur était

1. Strictement : « corruptible », ἄφθαρτος. — 2. Cf. Job, xiv, 1. — 3. La construction est un peu obscure; peut-être y a-t-il une lacune d'une ligne dans le texte (?). — 4. *Suppositum, substratum.*

déjà sousjacent, mais seulement une couleur composée, pourpre ou autre. — Il en est de même des sucs : l'amer et le doux, ou l'acide et le salé, ou quelque autre ; le mélange de ceux-ci donne un suc composé. — Si deux nombres entrent en composition, six et quatre (par exemple), on obtient le nombre dix ; trois grandeurs mathématiques entrant en composition forment un triangle mathématique, qui est luimême une grandeur et non une nature. Les mots réunis forment un mot composé d'éléments[1], c'est-à-dire de signes syllabiques, de ceux-ci (est formée) une expression[2] et de celles-ci un discours.

Nous ne disons pas que le composé est tel que sont les choses dont il est composé, dans une espèce voisine de la leur : car le composé est nécessairement autre que les simples ; mais (nous disons) que le composé n'est pas hors du genre auquel appartenaient ces simples, soit que les éléments combinés fussent des substances, soit qu'ils fussent des qualités ou des quantités ou quelqu'autre (accident). Le discours n'est pas l'expression, ni l'expression la syllabe, ni la syllabe la lettre, bien qu'il y ait une certaine coïncidence[3] ; mais cependant, toutes ces choses sont des mots, les uns simples, les autres composés. Des nombres [est formé un nombre], des corps simples (est formé) un corps composé ; les qualités qui entrent en composition produisent [des qualités]. Et ces éléments simples : l'âme et le corps, unis ensemble ne forment-t-ils pas un corps animé? On peut dire simplement une fois que cela est vrai de toutes choses.

Nous avons montré clairement ailleurs que ce n'est pas la matière première incorporelle, mais la matière à trois dimensions qui est le substratum de tout. Donc, ce qui est composé de cette matière à trois dimensions et d'une forme quelconque, comme celle du feu, est un corps spécifique : il tient cela du substratum, ceci de la forme. — Il faut conclure la même chose à propos de Notre-Seigneur Jésus. Si, en effet, deux natures sont entrées en composition et se sont unies pour former son être, il est de toute nécessité que le composé formé d'elles ne soit pas autre chose qu'une nature composée. Car : ou bien elles n'ont pas été complètement composées dans ce qui fait qu'elles sont natures, et alors ce qui résulte d'elles, n'est pas un être unique et individuel, comme est Notre-Seigneur le Christ ; ou bien, si elles sont simultanément devenues « un », cet « un » n'est autre chose qu'une nature composée, de même que ce qui résulte du corps et de l'âme est une nature animée.

Ceux donc qui nient que le Christ ait une nature composée rejettent aussi l'union des deux natures et nient que le Christ Notre-Seigneur soit en même temps Dieu et homme. — Comment le même serait-il Dieu et homme, quand Dieu est à part, ayant une hypostase propre, et quand l'homme est à part avec son hypostase spéciale : ils ne sont un que par la seule affinité d'affection.

C'est pourquoi les Nestoriens sont conséquents avec eux-mêmes quand ils nient

1. στοιχεῖα. — 2. λέξις. — 3. σύμπτωσις.

l'union hypostatique des natures, et disent qu'il y a non seulement deux natures, c'est-à-dire la divine et l'humaine, mais aussi conséquemment leurs deux hypostases. Ils confessent, en effet, une union de dignité et de nom seulement. En conséquence, ils doivent dire qu'après une semblable union d'affinité ou de volonté les natures ou les hypostases sont deux et que le Christ est connu en ces deux; car toute affinité apparaît au moins entre deux. Comment disent-ils cela et en quel sens? Comment le mensonge est-il confondu? Nous l'avons montré dans notre second Traité contre eux.

Donc, qu'il y ait deux natures dans le Christ et qu'il existe en deux natures après l'union, c'est l'opinion et de Theodorus, [230] et de Nestorius, et de ceux qui pensent comme eux, que le synode de Chalcédoine a aussi suivis. Cela est évident, en effet, d'après les choses précédemment établies.

Nous avons démontré plusieurs fois, en effet, que ce qu'on appelle hypostase ne diffère en rien de la nature de chaque individu, de Pierre, par exemple, ou de Paul. C'est pourquoi les Péripathéticiens l'appellent essence première et indivisible, et les docteurs de l'Église prennent très souvent nature ou hypostase comme signifiant la même chose. — Paulus de Samosate fut déposé[1] parce qu'il disait qu'il y a deux hypostases dans le Christ. Ceux qui pensent comme Nestorius partagent avec lui une telle opinion. Et comment ne (la partageraient) pas nécessairement ceux qui, disant que Notre-Seigneur a deux natures après l'union, ne disent pas autre chose si ce n'est qu'il a deux hypostases?

Nous avons clairement montré[2] que Paulus de Samosate proclamait deux hypostases et qu'il fut déposé (pour cela), dans notre réfutation de Nestorius et surtout dans la seconde. Ceux qui le veulent peuvent les trouver. — Nous avons placé (ici) ces quelques passsages choisis entre un grand nombre, empruntés à la troupe des hérétiques, pour démontrer, comme je l'ai dit, que : « dire que Notre-Seigneur le Christ doit être connu et existe en deux natures », et « qu'il y a deux natures après l'union », fut le souci des hérétiques précités; et qu'il ne suffit pas pour la manifestation de l'orthodoxie qu'ils expliquent ces mots dans un sens unitif, en disant un Christ, un Fils ou un Seigneur, puisqu'ils nomment la seule affinité ou adhésion[3] de Dieu et de l'homme (né) de Marie : un Christ, un Fils, et un Seigneur.

Le Ve Concile, qui se réunit à Constantinople, dans le neuvième des anathèmes[4], a rejeté cette expression « en deux », lorsqu'il dit : « Si quelqu'un dit que le Christ doit être adoré en deux, introduisant par là deux adorations, pour Dieu séparément et pour l'homme séparément ». Si donc en disant que le Christ Notre-Seigneur doit être adoré en deux natures, on introduit deux adorations : de Dieu spécialement et de l'homme spécialement, comme l'enseigne l'anathème, ceux qui disent que Notre-Seigneur est en deux natures, disent que chacune existe en elle-même et

1. ܠܡܫܬܪܝܘ = καθαιρεθῆναι. — 2. Lire : ܚܘܝܢ. — 3. συνάφεια. — 4. Cf. ci-dessous, p. 119.

l'adorent séparément; et ils tombent sous l'anathème précité. Donc, on les blâme avec raison, car ils s'associent à ceux qui se sont jetés sous l'anathème pour ne pas perdre leurs sièges.

Chapitre onzième. Qu'il n'y a pas une seule nature de la divinité et de l'humanité, mais qu'il y a une seule nature ou hypostase du Christ composé, chacune des deux demeurant inconfuse, comme le montre bien le reste de l'anathème[1]. — Aussi, nous ne disons pas qu'il y a une nature ou une hypostase de la divinité et de l'humanité, mais bien du Christ composé; car nous confessons et nous adorons [le Christ en une seule nature] ou hypostase, en tant que composé. Nous n'admettons point la destruction de l'une, ni la confusion [ou le mélange][2] des deux. Nous avons blâmé cela bien souvent; car nous considérons comme tout à fait ridicule cette opinion de quelques-uns, que peut-être il y a eu quelque conversion ou confusion dans cette union, alors que cela n'a pas même lieu dans les autres composés, si ce n'est toutefois dans le mélange des qualités contraires, comme nous l'avons montré dans le Διαιτητής, à cause qu'elles se contrarient mutuellement et que l'une est détruite par l'autre. Chez l'homme, au contraire, et chez Notre-Seigneur le Christ, ce qui est moindre est conservé par ce qui est plus grand : le corps par l'âme, ce qui est humain par la divinité du Christ. — Il est donc évident, d'après cela, que nous ne disons pas une nature selon l'affection pour la chair, ni selon la confusion de l'humanité et de la divinité du Christ; mais parce que nous croyons que le Verbe de Dieu s'est incarné, de telle sorte qu'il y a eu union de la nature divine et de l'humanité. Or, l'union, si elle a lieu réellement, réunit nécessairement en une les choses qui sont unies. [**231**] C'est cela, et non autre chose, qu'exprime cette sentence de saint Athanasius et de Cyrillus : « Une est la nature incarnée de Dieu le Verbe ». — En effet, la nature ou hypostase de l'homme est aussi un composé formé de l'âme et du corps; cependant aucun des deux n'est changé en l'autre dans la composition, pas plus que dans le Christ sa divinité et l'humanité.

Du chapitre XV. Que la lettre des Orientaux n'implique pas que le Christ soit « en deux natures », ou « de deux natures ». De plus, il nous reste à faire remarquer à son sujet qu'elle a été discutée et expliquée depuis longtemps et que pas le moindre (doute) ne surnage maintenant. — « Saint Cyrillus, disent-ils, a accepté comme orthodoxe la Lettre des Orientaux dans laquelle sont écrites ces choses[3] : « Nous savons que les théologiens prennent les paroles évangéliques et apostoliques concernant Notre-Seigneur les unes communément, comme concernant une seule personne, les autres séparément, comme concernant les deux natures. Ils appliquent les (expressions) glorieuses, qui conviennent à Dieu, à sa divinité, et les viles à

---

1. Cf. ci-dessous, p. 119. — 2. Lacune de deux ou trois mots. L'auteur voudrait montrer que les monophysites ne sont pas atteints par le 9e can. du concile de Cple. — 3. Lettre à Jean d'Antioche ; *Patr. Gr.*, LXXVII, 177 ; Mansi, V, 29[illegible]

son humanité. » — « Cyrillus, disent-ils, ne[1] craint donc pas de dire deux natures : ce que le synode de Chalcédoine a aussi dit. » Il faut que nous donnions aussi la solution de cela (et que nous montrions) que le sens de ceux-là, n'est pas le même que le sens de ceux de Chalcédoine. — Les choses qui concernent le Seigneur pouvant s'entendre de trois manières, sont exprimées par trois expressions dans l'Écriture et surtout dans l'Évangile. Les unes sont significatives de sa divinité, par exemple celle-ci[2] : « Au commencement était le Verbe, etc. » ; et celle-ci[3] : « Moi et mon Père, nous sommes un, et celui qui me voit voit le Père », et les autres semblables. D'autres sont significatives de son humanité, comme celle-ci[4] : « Pourquoi voulez-vous me tuer, moi, le Fils de l'homme qui ai dit la vérité » ; et[5] : « Livre de la généalogie de Jésus-Christ » ; et[6] : « Il a été conduit comme une brebis à l'abattoir » et « il s'est fatigué, il s'est reposé, il a eu faim ». D'autres (marquent) l'union qui s'est accomplie de la divinité et de l'humanité, comme celle-ci[7] : « Le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, comme la gloire [du Fils unique] » ; et[8] : « desquels est apparu le Christ dans la chair » ; et[9] : « Alors qu'il était la ressemblance de Dieu, il ne considéra pas comme une usurpation de se faire l'égal de Dieu, et il fut trouvé dans sa forme comme un homme » ; et beaucoup d'autres paroles semblables qui sont employées de Dieu fait homme. — La lettre des Orientaux exprime cette distribution des mots relatifs au Christ. Je pense, en effet, que le Saint-Esprit a voulu signifier (quelque chose) par la différence des mots, (à savoir) : par ceux qui sont employés communément, que le Christ est un composé de deux natures, de la divinité et de l'humanité ; et, par les mots signifiant spécialement chacune en particulier des natures dont est formé le composé, que la propriété caractéristique[10] de chacune de ces natures persiste sans confusion dans le composé. Nous trouvons en chacun de nous cette triple partition et distinction de tout composé de deux (natures). Parfois nous sommes désignés d'après le corps, par exemple quand quelqu'un est dépeint d'après ses propriétés corporelles, (si on dit) qu'il est court, ou qu'il est noir, ou qu'il a un nez aquilin, ou qu'il est de telle nation ; parfois on le fait connaître par les qualités de l'âme, par exemple (en disant) qu'il est sage, intelligent, savant, consciencieux, etc. ; et parfois par le mélange des deux, par exemple (en disant) que l'homme est un animal doué de raison, ou qu'il est pieux, ou qu'il est grammairien, ou toute autre chose semblable qui signifie l'animal composé. — Et c'est ce qu'ont fait et écrit à l'égard de Notre-Seigneur, ces théologiens évêques de l'Orient ; mais ils n'ont pas [écrit] que le Christ est connu en deux natures ni que le Christ a deux natures ; car cela n'est pas significatif de chacune des deux natures qui ont concouru à l'union, mais destructif de l'union. En effet, ce « deux » est contradictoire de l'union, et du « un » qui en résulte.

---

1. Lire : ܐܪܐ ܠܐ. — 2. Joh., i, 1. — 3. Joh., x, 30. — 4. Joh., viii, 40. — 5. Matt., i, 1. — 6. *Act.*, viii, 32. — 7. Joh., i, 14. — 8. *Rom.*, ix, 5. — 9. *Philip.*, ii, 6. — 10. Lire : ܕܝܠܝܘܬܐ.

Cette lettre des Orientaux montre aussi que la signification de cet « un », indique la propriété naturelle de chacune des deux (natures) qui ont été unies. Cependant, quoique Cyrillus blâmât cette parole en disant : « Ceux qui ont prononcé cette expression [**232**] ou cette phrase l'ont inventée », de peur que la division et le trouble ne s'emparât de tout le corps de l'Église, il agit pour le moment économiquement et remédia à ce qui avait été dit en ajoutant [1] : « desquelles est résultée, disons-nous, cette union ineffable ». Il ne dit pas que l'union ineffable a eu lieu κατὰ δύο φύσεις, mais ἐκ δύο φύσεων ; et les Orientaux acceptèrent cela, bien qu'ils l'aient rejeté à Chalcédoine.

Il est dit aussi dans la seconde lettre du synode : « le Fils unique de Dieu n'a pas souffert dans sa nature, par laquelle il est connu comme Dieu, mais dans la nature terrestre. » Qu'ils ne prennent pas de là (l'occasion) de parler de « natures » ; mais qu'ils sachent qu'ils ne nous effrayent pas en nous objectant ces natures ou ce nom au pluriel. Il est multiple dans un certain sens, et il est nécessairement employé par ceux qui ont des opinions orthodoxes quand nous devons considérer d'où vient la composition. Nous disons donc qu'il y a eu union de deux natures, et que le Christ est composé ἐκ δύο φύσεων. « Il y a deux natures : Dieu et l'homme », dit saint Gregorius [2] ; autre et autre en effet, sont les choses dont est formé le Sauveur ; le Christ est égal par l'essence au Père dans la divinité, et, le même est égal à nous par l'humanité. Essence et nature signifient la même chose dans les expressions qui concernent le Christ. Cela n'a rien d'inconvenant et peut se dire correctement en parlant de l'Incarnation du Christ Notre-Seigneur. Mais [on ne peut dire] qu'il est « de deux natures » ou « en deux natures » après [l'union], tout en étant en une seule hypostase. [Les Pères] ont, en effet, rejeté cela.

Dans chacun des êtres qui existent, soit simple soit composé, la nature de chacun des éléments est une, et celle de chacun des composés de ces éléments est aussi une [3] ; par exemple : celle de l'or, de l'argent, du bronze, du verre ; et chez les êtres animés, celle de la chair, des os, des nerfs, des veines, de l'âme, et celle de l'animal qui est composé de tous ces éléments, ou celle de la plante ou celle du zoophyte composé de quelques-uns, (combinés) avec la forme spécifique, par exemple : de l'homme, du bœuf, du figuier, de l'olivier. — Dans le texte proposé on ne parle pas de la nature du Christ en tant que le Christ est terrestre, ou divin ; mais, quand on dit que le Fils unique n'a pas souffert dans sa nature propre, il faut ajouter : en tant qu'il est considéré comme Dieu, et non pas en tant qu'il est considéré comme Christ, car la nature d'après laquelle il est considéré comme Dieu, n'est pas celle du Christ, bien qu'il soit aussi Dieu.

Chacune des deux [4] est donc simultanément une partie complémentaire de la

1. Lettre à Jean d'Antioche ; cf. p. 110, n. 3. — 2. *Patr. Gr.*, XXXVII, 179 ; Mansi, VII, 468. — 3. C.-à-d. « unique ». — 4. Le texte a ici le féminin. « Chacune de ces deux choses » ; mais peut-être simplement par le fait d'une traduction trop servile du grec : ἑκατέρα (φύσις).

nature composée du Christ; car le Christ n'est pas l'une de ces natures isolément, mais ce qui résulte des deux. Les natures du Christ ne peuvent pas non plus être toutes les deux ensemble sans concourir à former simultanément quelque chose d'unique. Une, en effet, est la nature de tout être soit simple soit composé. De même, donc, que si l'on dit : Je souffre de la cuisse, j'éprouve de la douleur à la main, je suis malade du corps, je suis affligé de l'âme, rien de cela n'est isolément la nature de l'homme composé, mais une certaine partie des choses dont il est constitué ; de même relativement au Christ Notre-Seigneur, si quelqu'un dit qu'il est impassible dans la divinité, et passible dans l'humanité, ou pareillement : qu'il est impassible dans la nature de la divinité et passible dans la nature de l'humanité, il ne dit pas pour cela que l'une des natures du Christ existe isolément; mais, comme il arrive pour tout ce qui est composé de deux choses, il marque les parties dont il est composé. — Ainsi, nous ne disons pas non plus que l'homme est une nature incorporelle à cause de l'âme, ni simplement qu'il est corporel, à cause du corps, car l'homme n'est ni l'une ni l'autre de ces choses séparément, mais bien ce qui résulte des deux ; de même, la divinité simplement n'est pas la nature du Christ composé, l'humanité simplement et isolément ne l'est pas non plus, mais celle qui est composée des deux est la nature du Christ.

Donc, celui qui dit que le Christ a souffert dans sa nature terrestre, ou qu'il est demeuré impassible dans sa nature (divine), ne dit pas que le Christ a deux natures, mais qu'il a souffert, dans cette partie de lui-même, et n'a pas souffert dans cette autre. — De là on ne doit donc pas non plus conclure que Cyrillus dit qu'il y a deux natures dans le Christ : ce qu'il a refusé maintes fois de dire.

[**233**] *Chapitre XVII.* Que ce témoignage d'Ambrosius : « unus tantum ex utroque fatur » n'est pas la même chose que ceci : « le Christ est en deux natures. » — C'est en vain qu'ils allèguent comme étant d'accord avec eux le passage de saint Ambrosius, tiré du *II*e *Livre à Gratien*, qui est ainsi conçu[1] : « Gardons la distinction de la chair et de la divinité. En effet, un seul Fils de Dieu parle *in utroque*[2] parce que chacune des deux natures[3] est en lui. Bien que ce soit le même qui parle, [il ne parle pas] cependant toujours [*uno modo*][4]. Considère en lui tantôt la gloire de Dieu, tantôt les souffrances de l'homme. [Il dit comme Dieu] les choses divines, parce qu'il est le Verbe; et comme homme il dit les choses humaines, [parce] qu'il parlait dans cette nature ». — Voici donc, disent-ils, l'unique Fils de Dieu, Notre-Seigneur le Christ, qui parle *in utroque*; et ils supposent que cela est la même chose que ceci : « le Christ est, ou est connu en deux natures » ; ce qui n'est pas, comme[5]...... cité

1. *Patr. Lat.*, XVI, 576; en grec dans Mansi, VI, 966. — 2. εἷς ἐν ἑκατέρῳ λαλεῖ ὁ τοῦ Θεοῦ υἱός. Sur cette leçon (ἑκατέρῳ et non ἑκατέρᾳ), cf. *Patr. lat.*, *loc. cit.*, note *d*. — 3. ἑκατέρα φύσις. — 4. Lacune à compléter ainsi d'après le grec (ἑνὶ τρόπῳ), et la répétition de la phrase plus bas. — 5. Lacune de deux ou trois mots, probablement : « comme [on le voit par l'examen du passage] cité ».

maintenant et dans un autre livre. *In utroque*, au genre masculin, est en relation avec ce qui vient après quand il est dit : « Bien que ce soit le même qui parle, il ne parle pas cependant toujours *uno modo*[1] »; de sorte que ce qui précède [doit s'entendre] ainsi : « Car un seul Fils de Dieu parle *in utroque* [*modo*] »; mais pour eux, *in utroque*[2] doit être au féminin et s'entendre ainsi : « Car un seul Fils de Dieu parle *in utraque* »; dans la chair évidemment et dans la divinité, dont il prescrit de garder les distinctions. « Gardons, dit-il, la distinction de la chair et de la divinité. » — Lequel pensent-ils donc qu'il ait appelé Fils de Dieu? Serait-ce le Verbe de Dieu, simple et non composé, qu'ils considèrent séparément comme le Fils de Dieu? Mais en parlant dans sa divinité : il parle en lui-même, et nous devons répartir l'unique en deux; car personne ne dira que l'âme parle en elle-même; en effet, ce qui est dans quelque chose, est autre dans un autre. — Si c'est le Christ composé de la divinité et de l'humanité qu'il appelle Fils de Dieu, parce qu'il est Dieu et homme en même temps, qui parle tout entier dans la chair et pareillement dans la divinité, alors cette parole tombera doublement dans l'insanité. En effet, si le Christ parle dans la chair quand il dit les choses humaines et dans la divinité quand il dit les choses divines, quand il dit les choses humaines en tant qu'homme il parle donc en lui-même, et pareillement quand il dit les choses divines en tant que Dieu; ce qui redouble la stupidité. Car il ne dit pas comme Dieu, dans l'homme, les choses divines, ni comme homme, dans la divinité, les choses humaines[3]. Il serait encore plus absurde que ce qui précède (de prétendre) qu'il dit les choses de Dieu dans la nature humaine et les choses de l'homme dans la nature divine, de manière à attribuer réciproquement les choses divines à la nature humaine et les choses humaines à la divinité. — Mais le Père n'a pas permis que nous fussions entraînés dans une opinion étrangère à sa pensée : il explique ce qu'il a dit, en ajoutant : « parce que chacune des deux natures est en lui »; mais il n'est pas en chacune des deux natures, comme l'ont dit ceux de Chalcédoine. Ceci, en effet, suppose deux natures et deux Christ : celui qui est dans la nature divine d'une part, et celui qui est dans la nature humaine; mais cela : « chacune des deux natures est dans le Christ », indique que l'unique et même (Christ) participe aux deux natures, étant en même temps Dieu et homme. Dans tout composé, en effet, on peut considérer les éléments dont il y a eu composition, soit qu'ils demeurent purs soit qu'ils soient confondus, par exemple l'âme et le corps dans l'homme, la chaleur, l'aridité, la légèreté dans le feu, l'aridité, le froid, la pesanteur dans la terre; soit qu'ils soient mélangés, comme dans tous les composés qui sont formés d'éléments, où les éléments sont eux-mêmes mélangés : le chaud et le froid,

1. L'argumentation n'a pas de sens en syriaque; car dans cette langue ܟܝܢܐ (φύσις) est masculin aussi bien que ܙܢܐ (= τρόπος). — 2. Restituer ainsi le passage : ܗܟܢܐ ܠܬܪܬܝܗܝܢ : ܚܕ ܓܝܪ ܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܡܡܠܠ ܚܕ ܗܘ ܠܬܪܬܝܗܝܢ. ܐܝܟܢܐ ܡܡܠܠ ܀ ܒܪܡ ܠܘܬܗܘܢ ܗܘ ܕܡܡܠܠ ܚܕ ܗܘ [ܠܬܪܬܝܗܝܢ] ܒܡܫܡܠܝܘܬ : ܘܦܪܘܫܐ. — 3. Ms. : « divines ».

le sec et l'humide, et dans tous les objets artificiels; dans le vêtement formé de laine et de lin : chacune de [234] ces deux matières, dans les bâtisses : les pierres, les briques, le bois et les autres matières dont elles sont formées, dans l'œnomel : cette qualité qui résulte du vin et du miel, apparaissent mélangées. — Donc ceci : « il parle en chacun des deux » doit s'entendre « selon chacun[1] des deux » : il parle comme Dieu aussi bien qu'il parle comme homme. De sorte qu'on ne doit pas dire qu'un autre parle dans l'autre, ni introduire en troisième lieu le Christ qui parle avec les deux dans lesquels il parle. Car quiconque est en quelque chose est autre que la chose en laquelle il est dit se trouver. Mais puisque le Christ est un, étant à la fois Dieu et homme, d'après les éléments dont il est composé, (Ambrosius) en disant *in utroque* n'a donc pas voulu dire autre chose si ce n'est que le Christ parle selon chacun des deux, tantôt comme Dieu, tantôt comme homme. — Ils ne peuvent donc pas appuyer leurs sottes hypothèses par ce témoignage d'Ambrosius.

Pour prouver qu'il y a deux natures dans le Christ, ils apportent le témoignage de Julius de Rome, dans le traité intitulé : *De l'union glorieuse, dans le Christ, de la chair et de la divinité.* Ceux de Chalcédoine ont inséré dans le discours προσφωνητικός à Marcianus chacun des deux témoignages, celui d'Ambrosius et celui de Julius[2]. — Julius dit dans le Traité précité[3] : « De là nécessairement on doit rapporter au tout et les choses corporelles et les choses divines; et celui qui ne peut reconnaître dans ceux qui sont unis, étant différents, le propre de chacun des deux[4] tombera dans des contradictions absurdes; mais celui qui reconnaît les propriétés et garde l'union, n'altérera point les natures, ni n'ignorera point l'union[5]. »

Ceux de Chalcédoine disent qu'il y a « deux natures dans le Christ après l'union » ; tandis que Julius dit : « il n'altérera point les natures »; ce qui, dans la pensée de ce Père, doit s'entendre ainsi : Il n'altérera point la nature du Christ, qui est unique; car il connaît les propriétés de chacune des deux (natures) dont l'unique (Christ) a été formé; il ne détruit pas non plus l'union de celui qui est composé et non simple, étant un dans l'union. — Dans ce Traité, avant les choses maintenant énoncées, il parle et écrit ainsi[6] : « Il faut confesser qu'en lui le créé est uni à l'incréé, l'incréé est associé au créé. Une seule nature résulte des deux parties, et par une opération particulière le Verbe complète le tout avec la perfection divine. Cela a lieu pour l'homme en général, qui est composé de deux parties incomplètes, qui forment une nature et qui sont désignées par un seul nom. » — Quelques-uns de ceux qui parlent en faveur du synode ne pouvant rien répondre à des (choses) si évidentes ont recours

---

1. Lire : ܒܟܠܚܕ. — 2. Mansi, VII, 468. On trouve la citation d'Ambroise, mais non celle de Julius. — 3. *Patr. Lat.*, VIII, 962. — 4. « Qui non potest in unitis differentibus cognoscere quid proprium utriusque sit ». Le texte syriaque, mutilé ici, est à restituer d'après les dernières lignes de la col. 3. même page. — 5. « neque naturas mentietur, nec unionem ignorabit ». — 6. Mansi, VII, 848.

au mensonge et disent que ces paroles sont d'Apollinarius et non pas de Julius. Mais ils ne peuvent en fournir une seule preuve, et ils disent eux-mêmes que par toute la terre les livres portent le nom de Julius. Car, il est bon de répéter ce que j'ai déjà dit : Ceux mêmes de Chalcédoine ont allégué le témoignage comme étant de Julius dans l'ἀναφορά qu'ils ont adressée à Marcianus[1]. On peut aussi de là réfuter le mensonge : Apollinarius disait que l'union était faite de la chair seule et de Dieu le Verbe sans une âme raisonnable. Or, dans ce traité, Julius dit clairement que le corps du Seigneur était animé[2]. — Même en admettant qu'il parle des natures au pluriel, et qu'à cause de cela ceux de Chalcédoine ont rappelé ses paroles, si cependant, comme nous l'avons dit, Julius n'est pas en contradiction avec lui-même en attribuant au même Christ une nature et deux natures, il faut nécessairement comprendre deux natures dont est faite l'union de cet unique (Christ) ; il dit, en effet, « celui qui connait dans les choses qui sont unies le propre[3] de chacun de ceux qui ont concouru à l'union, n'altérera pas les natures qui ont été unies », reconnaissant leurs propriétés, même étant unies, « ni ne détruira pas l'union », confessant l'unique nature [**235**] qui a été complétée par elles.

Dans l'ἀναφορά, ceux de Chalcédoine allèguent un témoignage de Cyrillus, tiré de l'épître à Succensus[4], comme étant d'accord avec celui de Julius. Il est ainsi conçu[5] : « Quand nous considérons le mode de l'incarnation, nous voyons que deux natures ont été unies indissolublement, sans confusion ni changement ; la chair est la chair, et non la divinité, bien qu'elle soit la chair de Dieu ; de même, le Verbe est Dieu et non pas la chair, bien qu'il ait fait sienne la chair, économiquement. » — Certes, ceux de Chalcédoine ont pris ces témoignages en tant qu'ils étaient tous les deux d'accord pour la confession des natures. Ils citèrent en même temps cette parole de Gregorius[6] : « Il y a deux natures : Dieu et l'homme, puisqu'il y a aussi l'âme et le corps » ; et ils passèrent le reste, prenant seulement cette expression « deux » (natures), en dehors du sens où elle peut être dite. Or, Cyrillus[7] dit clairement, par ce qu'il ajoute, que deux natures ont concouru ensemble à l'union, non pas celles dans lesquelles est le Christ, mais celles desquelles il est devenu un. Julius dit aussi dans le même sens « qu'on altère les natures ». Il est évident que ce sont celles qui ont concouru simultanément à l'union et de l'union desquelles est résultée l'unique nature du Christ ; et non pas, comme prétendent ceux de Chalcédoine, celles dans lesquelles il est après l'union ; car il dit bien des fois que la nature du Christ est une dans l'union. — Il est donc démontré par tout cela qu'aucun des docteurs sacrés n'a dit que le Christ avait deux natures ou était en deux natures après l'union, mais seulement ceux qui sont partisans de Nestorius.

---

1. Cf. ci-dessus, p. 115, n. 2. — 2. Litt. : *rationale*. — 3. Lire : ܕܝܠܝܘ̈ܬܐ, comme plus haut. — 4. Ms. : *Suqensos*. — 5. Mansi, VII, 472, où le passage est cité (à tort) comme venant de la lettre *ad Nestorium*. Cf. *Patr. Gr.*, LXXVII, 232. — 6. Mansi, VII, 468 ; *Patr. Gr.*, XXXVII, 180. — 7. Lire : *Gregorius* ?

Dans le mystère du Christ, les Pères proclament l'union des natures ou des hypostases; que nature ou hypostase signifie la même chose; qu'une hypostase signifie pour eux essence et nature; que, quelle que soit sa pensée, si quelqu'un déclare que le Christ est en deux natures, il doit nécessairement dire qu'il est en deux hypostases. Cela est évident d'après la manière dont Cyrillus parle fréquemment dans ses ouvrages : « nature, c'est-à-dire hypostase ». Athanasius dans sa lettre aux évêques dit[1] : « Que ce nom d'hypostase ne vous trouble pas; essence[2] et hypostase signifient la même chose; qui dit « essence » dit « hypostase. » Et saint Cyrillus dit parfois que l'union hypostatique n'est pas autre chose que l'union des natures, et parfois que l'union naturelle n'est pas autre chose que l'union des hypostases; attendu que, relativement au Christ, nature ou hypostase ont la même valeur.

Le synode de Constantinople a réprouvé Theodoretus, Ibas et Theodorus de Mopsueste.

Chapitre XI. Réfutation abrégée. Divers chapitres et anathèmes établis par les Pères du concile de Constantinople[3].

« Si quelqu'un dit qu'autre est Dieu le Verbe qui fit des miracles, et autre le Christ qui souffrit; ou dit que Dieu le Verbe était avec le Christ qui naquit de la femme, ou qu'il était en lui comme un autre dans un autre; — ou (si quelqu'un) ne dit pas que le Verbe de Dieu incarné et fait homme était un seul et même Christ, Notre-Seigneur, auquel il faut attribuer les miracles aussi bien que les passions qu'il subit volontairement dans la chair : — que celui-là soit [anathème][4] ! »

Léon dit : « Puisque les deux ensemble sont l'une avec l'autre : la bassesse de l'homme et la grandeur de Dieu. De même que Dieu ne subit aucun changement quand il fait miséricorde, de même l'homme n'est pas consumé dans la grandeur de la dignité divine[5]. Chacune des deux formes, en effet, exécute avec la participation de l'autre, ce qui lui est propre : [le Verbe accomplit] ce qui est du Verbe, et le corps accomplit ce qui est du corps; celui-là brille par les miracles, celui-ci tombe sous le mépris. » — Et encore : « Si Eutychès admet la foi des chrétiens, qu'il considère quelle est la nature qui était fixée au bois par des clous, qui était suspendue à la croix, et qu'il comprenne de qui ont découlé le sang et l'eau, quand le côté de celui qui était fixé à la croix fut ouvert par la lance du soldat. »

Du chapitre IV[6]. « Si quelqu'un dit que l'union de Dieu le Verbe avec l'homme a été faite selon la grâce, ou l'opération, ou la dignité, ou l'égalité d'honneur, ou l'autorité, ou [**236**] l'élévation, ou l'affinité, ou la puissance; ou selon la bonne volonté, en ce sens que Dieu le Verbe s'est complu dans l'homme, ou lui voulait du bien parce qu'il voyait en lui le beau et le bien, comme l'a dit l'insensé Theodorus; ou selon la synonymie, d'après laquelle les Nestoriens, appelant Dieu : Verbe, Fils et Christ, et

1. *Patr. Gr.*, XXVI, 1036. — 2. τὸ ὄν. — 3. MANSI, IX, 375-388. — 4. V[e] Conc., cap. III. — 5. Lire : ܠܗܘܬܐ. — 6. Lire : ܘ, IV et non pas XIV.

appelant l'homme séparément : Christ et Fils, disent manifestement qu'il y a deux personnes, imaginant de dire une personne, un Fils, un Christ seulement par le nom, l'honneur, la dignité, l'adoration ; — ou (si quelqu'un) ne confesse pas que l'union de Dieu le Verbe et de la chair animée d'une âme raisonnable et intelligente a eu lieu selon la composition c'est-à-dire selon l'hypostase, comme les saints Pères l'ont enseigné, de manière à former une seule hypostase composée qui est notre Seigneur Jésus-Christ, un de la Trinité sainte : — que celui-là soit anathème ! »

A propos de ce chapitre IV. — Qu'est-ce que cela : « Chacune des deux formes opère avec la participation de l'autre », sinon une participation d'opérations, et rien autre chose que l'union d'action de chacune des deux ? — Et ceci : « L'homme n'est pas consumé dans la grandeur de la dignité divine », est-ce autre chose sinon que l'homme a reçu la dignité divine ? — Et Léon dit encore : « Bien qu'il n'y ait absolument qu'une seule personne de Dieu et de l'homme dans notre Seigneur le Christ, cependant autre est celui d'où provient à chacune des deux (formes) le commun mépris, et autre celui d'où provient la gloire commune. » Il introduit l'union de deux personnes, qui sont incompatibles avec l'unique personne du Christ. Les nestoriens, en effet, appellent Christ l'affinité de ces deux personnes. — On ne trouve non plus nulle part qu'on ait proclamé dans le concile de Chalcédoine l'union de composition, ni l'union hypostatique.

Du chapitre V. — « Si quelqu'un entend l'unique hypostase de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en ce sens qu'elle porte la signification de plusieurs hypostases, et s'efforce ainsi d'introduire dans le mystère du Christ deux hypostases ou deux personnes, disant que ces deux personnes qu'il a introduites sont une personne par la dignité, l'honneur ou l'adoration, comme l'ont écrit les insensés Theodorus et Nestorius; s'il calomnie le synode de Chalcédoine en disant qu'il a employé en ce sens impie l'expression : « une hypostase »; — ou (si quelqu'un) ne confesse pas que le Verbe de Dieu est uni hypostatiquement à la chair, et, qu'à cause de cela, il est une seule hypostase ou personne; que le saint synode de Chalcédoine a confessé ainsi une seule hypostase de Notre-Seigneur Jésus-Christ; — que celui-là soit anathème ! Car la sainte Trinité n'a pas reçu d'accroissement de personne ou d'hypostase quand l'une de ses personnes, Dieu le Verbe, s'est incarné ».

A propos de ce chapitre V. — Theodoretus dit, que le synode de Chalcédoine a pris l'unique hypostase du Christ dans le sens de plusieurs hypostases, dans la réponse qu'il écrivit à Jean d'Égées, comme je l'ai déjà montré[1]; et la lettre de Léon (dit) aussi que de deux personnes : de celle de Dieu et de celle de l'homme, est formé un seul Seigneur, c'est-à-dire une personne, comme je l'ai maintenant démontré. Comment peut-il y avoir une seule personne de Dieu et de l'homme, sinon par l'affinité ou la dignité ? Comment donc, ayant reçu Theodoretus dans le synode de Chalcé-

1. Cf. ci-dessus, p. 105-106.

doine, comme s'il avait toujours été orthodoxe, ne se seraient-ils pas compris eux-mêmes dans leur anathème ?

Du chapitre VII. — « Si quelqu'un dit que notre unique Seigneur Jésus-Christ est connu en deux natures, non pas comme dans la divinité et l'humanité, pour signifier par là la différence des natures, desquelles[1] une ineffable union s'est faite sans confusion, car le Verbe n'a pas été changé en la nature de la chair, ni la chair ne s'est pas changée en la nature du Verbe, mais l'un et l'autre sont demeurés ce qu'ils étaient selon la nature, même après l'union hypostatique du Verbe; mais s'il prend cette expression, dans le mystère du Christ, dans le sens d'une division par parties; — ou si en confessant le nombre des natures dans notre unique et même Seigneur Jésus-Christ, Dieu le Verbe incarné, il n'entend pas seulement spéculativement la distinction [**237**] des natures dont il est composé, et qui n'a pas été détruite par l'union, car il est « unus ex utrisque et per unum utraque[2] », mais s'il emploie le nombre en ce sens que chaque nature ait séparément une subsistance propre : — que celui-là soit anathème ! »

A propos de ce chapitre VII. — Nous avons montré dans l'examen de la définition[3], que : « parfait dans la divinité et parfait dans l'humanité », n'est pas la même chose que : « en deux natures »; et aussi qu'ils disent : δύω et ἐν δύω après l'union, non pas seulement spéculativement, mais réellement; qu'il ne paraît nulle part qu'ils aient confessé l'union hypostatique; qu'ils n'admettent pas : ἐξ ὧν, mais seulement : ἐν ταῖς; car il est évident pour tout le monde qu'ils rejettent le : ἐξ ὧν.

Du chapitre IX. — « Si quelqu'un dit que le Christ doit être adoré en deux natures, en ce sens qu'il introduit deux adorations, séparément pour Dieu le Verbe et séparément pour l'homme; ou si quelqu'un pour la destruction de la chair ou pour la confusion de la divinité et de l'humanité, adore le Christ d'une façon monstrueuse[4] comme une seule nature ou essence des parties composantes; — ou si quelqu'un n'adore pas d'une même adoration Dieu le Verbe incarné et sa chair, comme l'Église de Dieu l'a admis depuis l'origine : — que celui-là soit anathème ! »

A propos de ce chapitre IX. — Cet anathème atteint directement ceux qui ont reçu la définition du synode de Chalcédoine; nous avons montré cela dans l'examen même de la définition, comme on peut l'apprendre de ces choses auxquelles nous renvoyons.

Chapitre XII. — « Si quelqu'un prend la défense de l'impie Theodorus de Mopsueste qui dit qu'autre est Dieu le Verbe et autre le Chrit qui fut molesté par les passions de l'âme et les désirs de la chair, qui, se séparant peu à peu du mal, s'améliora ainsi par la puissance[5] des œuvres, et devint immaculé par sa vie; qui fut baptisé, comme un homme ordinaire, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit; qui, par le baptême, reçut la grâce de l'Esprit-Saint et mérita l'adoption filiale; qui, à l'instar

1. Lire : [illegible]; ἐξ ὧν. — 2. εἷς γὰρ ἐξ ἀμφοῖν, καὶ δι' ἑνός ἀμφότερα. — 3. Cf. ci-dessus, page 102. — 4. τερατευόμενος. — 5. ἐκ προκοπῆς ἔργων.

d'une image royale, est adoré dans la personne de Dieu le Verbe; qui, après sa résurrection devint totalement immuable et impeccable; — Theodorus a dit encore que l'union de Dieu le Verbe avec le Christ fut comme celle dont parle le Christ[1] en disant de l'homme et de la femme : « Ils seront tous les deux une seule chair »; en plus de beaucoup d'autres blasphèmes, il osa dire qu'après la résurrection, quand il souffla sur ses disciples et leur dit[2] : « Recevez le Saint-Esprit », il ne leur donna pas le Saint-Esprit, mais qu'il souffla seulement comme figure[3]; à propos de cette confession de Thomas, lorsqu'il palpa les mains et le côté du Seigneur[4] : « Mon Seigneur et mon Dieu! », il dit[5] que Thomas ne parlait pas du Christ et ne disait pas que le Christ était Dieu; mais que Thomas, plongé dans l'admiration par la gloire de la résurrection, loua Dieu qui avait ressuscité le Christ; ce qui est encore pire, dans l'interprétation qu'il fit de l'Apôtre[6], Theodorus compare le Christ à Platon, à Mâni, à Épicure, à Marcion! il dit : « de même que chacun de ceux-ci, ayant inventé une doctrine propre, fut cause qu'on appela ses disciples Platoniciens, Manichéens, Épicuriens, Marcionistes, le Christ ayant de même trouvé une doctrine, les Chrétiens furent appelés ainsi de son nom. — Donc si quelqu'un prend la parole en faveur de cet impie et de ses écrits impies, dans lesquels il vomit contre le Dieu suprême et contre notre Sauveur Jésus-Christ les blasphèmes qui ont été mentionnés et d'autres semblables; — et si quelqu'un ne l'anathématise pas, ainsi que ses écrits impies, avec tous ceux qui le reçoivent, ou qui prennent sa défense, ou qui disent qu'il a brillé par l'orthodoxie, ou qui ont écrit en sa faveur, ou qui ont pensé les mêmes choses, et qui ont persévéré jusqu'à la fin ou qui persévéreront dans une telle impiété : — que celui-là soit anathème! »

A propos de ce chapitre XII. — Comme ceux de Chalcédoine ne purent s'opposer à l'anathème de Nestorius, ni introduire dans l'Église du Christ Theodorus de Mopsueste, ils lui substituèrent la lettre d'Ibas qui le représentait comme un brillant docteur de l'Église; [238] mais quand on récita les blasphèmes de Theodorus[7], ceux de Constantinople l'anathématisèrent justement; et il est évident que ceux qui ont reçu Theodorus et ses écrits sont compris sous cet anathème.

Chapitre XIII. — « Si quelqu'un parle en faveur des écrits impies de Theodoretus contre la foi orthodoxe, contre le premier saint synode d'Éphèse, contre saint Cyrillus et les XII Chapitres de celui-ci, ou en faveur de ce qu'il écrivit pour les impies Theodorus et Nestorius ou pour d'autres qui pensèrent les mêmes choses que celles dites par Theodorus et Nestorius; si quelqu'un juge en leur faveur, et, à cause de cela, appelle « impies » les docteurs de l'Église qui ont confessé l'union hypostatique de

1. Mansi : « l'Apôtre »; cf. Matth., xix 5; I *Cor.*, vi, 16; *Ephes.*, v, 31. — 2. Joh., xx, 22. — 3. σχήματι. — 4. Joh., xx, 28. — 5. Lire : ܐܡܪ ܕܠܐ. Le passage visé est dans le commentaire sur S. Jean. J.-B. Chabot, *Theodori Mops. Comment. in D. Johannem*, t. I, p. 405. — 6. Lire : « des Actes des Apôtres »; cf. *Patr. Gr.*, LXVI, 785. — 7. Lire ainsi; ms. : *Theodoretus*.

Dieu le Verbe avec la chair ; — ou si quelqu'un n'anathématise pas les impies dont on vient de parler, et ceux qui ont pensé ou pensent des choses semblables, et tous ceux qui ont écrit contre la foi orthodoxe ou contre saint Cyrillus et ses XII Chapitres : — que celui-là soit anathème ! »

Que ceux qui se font les avocats du synode de Chalcédoine fassent donc connaître s'ils ont anathématisé ceux dont il est parlé dans le chapitre précédent, ou s'ils ont contraint Theodoretus d'anathématiser ceux-ci ou les doctrines de Nestorius ! N'ont-ils pas au contraire défini que toujours il avait été orthodoxe et avait enseigné orthodoxement? Comment donc ne [tombent-ils pas] eux-mêmes sous cet anathème ?

Chapitre XIV. — « Si quelqu'un parle en faveur de la lettre qu'on dit avoir été écrite par Ibas à[1] Mârî [le Persan][2], lettre qui nie que Dieu le Verbe s'est incarné et est né homme de la sainte Mère de Dieu, Marie, et dit qu'un homme ordinaire, qu'elle appelle le temple, est né d'elle, de manière qu'autre serait Dieu le Verbe et autre l'homme [né de Marie][3] ; qui accuse saint Cyrillus, qui a prêché la foi orthodoxe des chrétiens, d'avoir écrit des choses semblables[4] à celles qu'écrivit l'impie Apollinarius ; qui blâme le premier synode d'Éphèse, sous prétexte qu'il prononça, sans jugement ni enquête, la déposition de Nestorius ; qui appelle les XII Chapitres de saint Cyrillus « impies » et « contraires à la foi orthodoxe » ; — si donc quelqu'un parle en faveur de cette lettre impie et ne l'anathématise pas, elle et ceux qui parlent pour elle, ou qui ont écrit et écrivent pour elle ou pour les impiétés qu'elle renferme, et qui osent porter un tel jugement au nom des saints Pères ou du saint synode de Chalcédoine, et persévèrent dans ces choses jusqu'à la fin : — que celui-là soit anathème ! »

A propos de ce chapitre XIV. — Comment n'est-il pas honteux de n'avoir pas anathématisé la lettre d'Ibas et les écrits de Theodoretus ? et d'avoir maintenu dans la communion les divers auteurs de ces écrits, en les considérant comme orthodoxes? Ceux-ci, après[5] le synode de Chalcédoine, persévèrent dans leur impiété. On les a reçus sans qu'ils aient fait pénitence et sans qu'ils aient réprouvé leur premier sentiment, ainsi que nous l'avons montré précédemment, lorsque nous avons pareillement parlé de ces choses.

Il convient maintenant de terminer.

Nous avons résumé des quatre Τμήματα, *c'est-à-dire Tomes, de Jean Philoponos, grammairien d'Alexandrie, et nous avons placé ici en ordre* les arguments[6] que nous avons donnés depuis le commencement, et nous avons laissé de côté ceux qui se rencontraient qui étaient sans importance pour conduire au choix de la vérité. — Je supplie avec larmes le frère adonné à la science de la logique et habile dans la rhétorique[7] de prier pour moi, par l'amour de Jésus crucifié, quand il lira (ceci).

---

1. Lire : ܠܘܬ. — 2. Grec : πρὸς Μαρίμ τὸν Πέρσην. — 3. Blanc de deux mots dans le ms. ; il n'y aurait pas de lacune d'après le grec. — 4. Lire : ܐܘܡܝܐܣ, ὁμοίως. — 5. Lire : ܒܬܪ ; ou : ܒܬܪܐ, « pendant le synode ». — 6. Lire : ܬܚܬܝܬܐ. — 7. Litt. : « eloquens in artibus dextris ».

CHAPITRE XIV[1] DU LIVRE VIII. — *Des choses qui arrivèrent à la fin du règne de Marcianus.*

En l'an 6 de Marcianus, qui est l'an 769 des Grecs, Valenti[nia]nus de Rome fut tué.

Dès lors [**239**] l'empire des Romains fut divisé. De même que les églises étaient dans la division, chaque pays se donnant des pasteurs de la propre autorité de ses habitants, grâce au schisme dogmatique qu'avait causé le synode de Chalcédoine; de même l'empire fut divisé par une juste vengeance. — La cause de toute cette division qui partagea l'empire des Romains, fut l'impie Marcianus lui-même. C'était une loi dans l'empire, que quand l'empereur de Rome mourait celui de Constantinople établissait à sa place celui qu'il voulait choisir et instituer; et quand celui de Constantinople mourait, celui de Rome choisissait et établissait qui bon lui semblait. Or, comme le discours l'a exposé plus haut, Marcianus commença à régner sans l'assentiment de celui de Rome, par le choix de Pulcheria qui s'était souillée avec lui dans une débauche secrète. Ainsi donc pour ce motif, l'unité de l'empire fut brisée par Marcianus, de même qu'il divisa aussi la foi. Et depuis le temps de Marcianus, les Romains et toute la région occidentale ne furent plus d'accord avec les empereurs qui régnaient dans la ville de Constantinople; bien plus, leur empire fut partagé entre plusieurs. C'est pourquoi, les noms des empereurs qui existèrent là en leur temps, ne sont pas même mentionnés chez nous; car les chroniqueurs ne se sont occupés que des empereurs qui existèrent successivement à Constantinople, et ils les appellent empereurs des Romains.

[**240**] En ce temps mourut Yezdegerd[2], roi des Perses, et son fils Péròz lui succéda. — Celui-ci excita une persécution contre les chrétiens de son empire. — Il y eut une guerre entre les Romains et les Perses. Les Perses furent vaincus et les Romains firent captifs sept mille hommes dans la région d'Arzoun[3].

Marcianus après avoir accompli 6 ans et 7 mois de règne, mourut comblé des malédictions des hommes vénérables et saints, pour avoir changé la foi qu'enseignèrent les divins Apôtres et introduit une hérésie pernicieuse. — *Fin de ce chapitre concernant le maudit Marcianus, empereur inique.*

Du temps de Marcianus il y eut un violent et terrible tremblement de terre qui secoua plus ou moins toute la terre

La vraie foi ayant été méprisée à Chalcédoine, alors les églises furent partagées et les fidèles divisés. A cause de

1. Ms. : Chap. xxiv; lire ܝܕ (et non ܟܕ). Pour donner à ce chapitre son numéro d'ordre régulier nous avons dû restituer les titres des chapitres x, xi, xii et xiii. Dans le Livre IX le n° des chapitres est omis plusieurs fois, et il devient de plus en plus rare dans les Livres suivants. — 2. Yezdegerd II. — 3. Cf. ci-dessus, p. 14. Nous avons ici une répétition, formant un anachronisme.

habitée. Dans ce tremblement [239] la ville de Tripoli de Phénicie fut totalement renversée[1].

Remarque au sujet des Nestoriens de la région de Babylone, qui eurent leur commencement à cette époque. — Quand Nestor[ius] eut été anathématisé et chassé de l'Église de Dieu, quelques-uns de ses adeptes s'enfuirent dans les pays des Perses. L'un d'eux, Bar Çauma, surnommé le Persan, fut fait évêque de Nisibe, ville de Mésopotamie. Quand le second synode d'Éphèse eut lieu, on y convoqua aussi, comme de coutume, le catholicos de Séleucie et Ctésiphon, qui s'appelait Babai. Ce saint homme n'ayant pas la facilité de s'y rendre, envoya ses lettres d'adhésion à saint Dioscorus et à tout le synode, et fit savoir qu'il ne pouvait venir à cause qu'ils étaient sous le glaive du royaume impie des Perses. Il envoya les lettres par des moines qui devaient se rendre à Éphèse. Ils parvinrent jusqu'à Nisibe et firent connaître leur affaire à l'astucieux Bar Çauma. Celui-ci usa d'une ruse satanique, prit les lettres comme pour les expédier lui-même par des marchands, et renvoya les moines près du catholicos. — Or, l'inique Bar Çauma courut près du roi des Perses, accusa le catholicos et montra les lettres. Le roi s'irrita, fit tuer le catholicos, et établit Bar Çauma sur tous les chrétiens de son empire. Or, celui-ci trompa le roi lui-même en lui disant que Nestorius avait été mis à mort par les Romains parce qu'il était l'auxiliaire du royaume des Perses, et que si sa cela, partout où se trouvaient [239] de vrais zélés, ils fuyaient la communion des évêques hérétiques et ordonnaient à leur place des orthodoxes; ainsi que nous l'avons montré, à la place de Juvenal, ils instituèrent à Jérusalem Theodosius à qui un synode d'évêques orthodoxes imposa les mains[2]. De même, à Alexandrie, au lieu de Proterius ils ordonnèrent saint Timotheus. Et de même en tous lieux, jusque dans les sièges les plus vulgaires[3].

Les évêques qui avaient abandonné la vraie foi en obéissant aux empereurs terrestres, n'ignoraient pas qu'ils avaient perdu l'espoir de la vie future pour avoir renié la vraie foi. Ils s'appliquaient et s'attachaient à ne pas perdre aussi l'honneur transitoire[4], à cause duquel ils avaient perdu leur âme. C'est pourquoi, grâce au sceptre impérial et au glaive tyrannique, ils détenaient tyranniquement et illégitimement les diocèses que le Christ a rachetés de son sang vivant et vivifiant, et ils en vinrent jusqu'à l'effusion du sang. — Partout où l'Évangile du Christ avait pénétré, les persécutions et les pillages, les confiscations de biens, les expulsions et les exils, des maux qui surpassaient ceux que les chrétiens avaient eu à supporter autrefois de la part des païens, étaient infligés par les Chalcédoniens à tous les fidèles qui refusaient d'apostasier comme eux.

Ces évêques apostats allèrent dans leur insanité jusqu'à oser s'attaquer au bienheureux Mar Bar Çauma, le saint et le prince des ascètes. — Ils se disaient

1. Cf. Ps.-Denys, ad ann. 766. — 2. Cf. p. 83, 89. — 3. Cf. Jac. Edess., ad ann. 127. — 4. ܐܝܩܪܐ.

doctrine était reçue chez les chrétiens de Perse, [240] toute la contrée d'Occident elle-même se soumettrait à l'empire des Perses. Grâce à de telles paroles, il obtint des soldats persans, fit une violente incursion, et imposa à beaucoup de gens la doctrine de Nestotor[ius]. Il fit périr par le glaive des Perses de nombreux évêques, prêtres, moines et laïcs qui ne la reçurent pas. On évalue à 7.800 le nombre de ceux qui furent massacrés. Ceux qui adhérèrent à lui par crainte furent appelés Nestoriens. Il accrut l'impiété par sa doctrine très honteuse. Il établit des canons immondes et méprisables que réfuta et confondit Philoxenus, qui écrivit contre eux dans le synode qui se tint à Antioche, du temps du patriarche Petrus surnommé le Foulon. Cet événement est amplement décrit dans l'ouvrage de Denys de Tell Maḥrê, que nous rangerons dans celui-ci quand nous en arriverons à cet endroit, Dieu aidant. Nous consignons ici brièvement cette mention, qui montre que l'origine de ce schisme eut lieu du temps de Marcianus, le diviseur de la foi.

A cette époque, Proterius, qui avait été fait évêque d'Alexandrie par les hérétiques, s'appliquait au mal plus que beaucoup d'autres; il faisait mettre à mort par les soldats quiconque ne consentait pas à proclamer la doctrine impure de Chalcédoine; vingt-quatre mille hommes furent massacrés, qui étaient pour la plupart des prêtres, des moines et des évêques. Un jour qu'il menaçait les uns aux autres : pour nous, volontairement ou involontairement, [240] nous nous sommes écartés[1] de la foi. Si nous disons que nous avons menti, Marcianus nous tuera; d'autre part, nous ne pourrons établir notre fausse doctrine tant que nous aurons en face de nous l'archimandrite Bar Çauma. Il est donc nécessaire que nous trouvions moyen de le tuer, de peur qu'il ne nous dévoile (?). — Pour cela, ils écrivirent des lettres d'accusation contre le bienheureux et les envoyèrent à Marcianus. Ils l'appelaient: « un mage[2], faisant des prodiges et des miracles par les incantations »; et (disaient) « qu'il avait réuni de l'or et tout un peuple, pour se révolter contre l'empereur. » — En entendant cela Marcianus fut exaspéré : il ordonna aux troupes des Romains de se rendre au monastère du bienheureux, et de le tuer ainsi que tous ceux qui étaient avec lui. — Quand saint Bar Çauma apprit toutes ces choses, il se réjouit et dit : « J'ai confiance, par la croix que j'adore, que la puissance de Marcianus ne pourra rien contre moi, qu'il ne verra pas mon visage, pas plus que moi-même je ne verrai sa face ignoble. J'ai confiance et je suis certain que ma mort renversera Marcianus. » Et cela arriva en effet. Et comme, lorsque le mal est prêt à venir, ainsi qu'il est écrit[3], « le juste est enlevé avant la colère, » de même que l'empereur juste, Theodosius, fut enlevé lorsque l'époque productrice des perturbations approchait; de même, le bienheureux Bar Çauma, le saint vieillard, mourut et s'en alla vers notre Sei-

1. Litt. : « Nous sommes tombés. — 2. Lire : ܡܓܘܫܐ (BH). — 3. Is., LVII, 1.

les soldats qui avaient pitié de tuer les chrétiens, un de ces soldats fut indigné; il appela Proterius pour voir les gens massacrés. Comme il regardait par une fenêtre et considérait les cadavres des femmes sans être ému de pitié, ce soldat tira son glaive, en frappa Proterius et le tua. Les soldats s'assemblèrent et traînèrent son cadavre jusqu'au tétrapile; puis tout le peuple se réunit et ils le brûlèrent dans le feu. Ils furent délivrés de sa cruauté.

[**241**] Ensuite, les Chalcédoniens établirent à sa place, pour leur évêque, Salofaciolos[1], qui ne se montra pas tel que Proter[i]us.

[Grâce à] Marcianus[2], ils avaient tyranniquement chassé l'orthodoxe saint Timotheus, qui était archevêque d'Alexandrie. Celui-ci fut exilé[3] à Gangres. Il était fort illustre et brillait par ses saintes œuvres et sa foi orthodoxe.

gneur, en cette année même, le 1er du mois de šebaṭ (février). — Quand l'empereur Marcianus apprit la mort du glorieux (ascète) il s'abstint d'envoyer des troupes contre son monastère.

A l'époque de la moisson de cette même année, encore par suite des calomnies des évêques apostats, Marcianus se disposa à envoyer persécuter les disciples du bienheureux Bar Çauma. La nouvelle en ayant été divulguée, ces bienheureux firent des prières devant le sépulcre du saint. A ce moment, Jean-Baptiste leur apparut dans une vision, se tenant au milieu du temple, criant et disant : « L'empereur Marcianus est mort : car (Bar Çauma) l'a accusé[4] près du Roi des chrétiens. » — Quelques jours après [**241**] arriva la nouvelle de la mort de Marcianus qui, par l'effet de la malédiction du bienheureux, fut atteint par le châtiment; et son jugement est réservé pour le supplice sans fin.

Fin du Livre VIII, qui comprend un cycle de 62 ans; pendant le temps de trois empereurs, (jusqu'à l'an) 5965.

1. Corr. : ܣܠܘܦܩܝܘܠܘܣ, Σαλοφακίολος. — 2. Compl. : ܡܢ ܡܪܩܝܢܐ. — 3. Lire : ܐܬܬܓܪܫ.
4. Il faut probablement restituer : ܡܠܟܐ ܕܠܗ ܐܟܠ; cf. Bar Hebr., *Chron. eccl.*, I, 182, n. 3.

LIVRE IX

Prenant confiance dans le Seigneur qui est glorifié par la neuvaine des ordres angéliques, je commence à écrire le Livre neuvième, qui commence à l'an 770 du comput, qui est l'an 5965 depuis Adam, et l'an 455 depuis Notre-Seigneur.

CHAPITRE Ier. — *Du commencement du règne de Léon.*

En l'an 770 des Grecs, Léon commença à régner sur les Romains. — Il était Thrace d'origine et tribun de dignité. Comme Marcianus mourut sans laisser de postérité, celui-ci fut élu par le sénat et commença à régner.

En cette même année, Pérôz, fils de Yezdegerd, commença à régner sur les Perses. — Il fit la guerre avec l'empire des Romains; et il excita une persécution contre les chrétiens de son empire[1].

Léon donna sa fille Ariadne[2] en mariage à Zénon, qu'il éleva en dignité dans l'empire; il le fit stratège de tout l'Orient. Il fit Basiliscus stratège de Thrace. Majorianus fut aussi fait César à Rome; il fut tué bientôt après par Ricimer[3]. Anthem[i]us et Olybrius[4] furent proclamés Césars.

Callinicus[5] fut bâtie par ordre de Léon, et à cause de cela fut appelée Léontopolis.

L'empereur ayant envoyé l'ordre[6] que saint Timotheus sortît d'Alexandrie, le peuple s'agita. Ils étaient prêts à supporter beaucoup de choses pour ne pas laisser périr le pontife. Le saint complota, avec le stratège Stylas, de se cacher dans le baptistère de la grande église : premièrement pour être préservé, et secondement pour ne pas donner lieu à des massacres. Or saint Timotheus se

Saint Timotheus d'Alexandrie, qui fut jeté en exil, écrivit une supplique[7] qu'il envoya à l'empereur, et dans laquelle il montre les fautes de Léon. C'est pourquoi nous la plaçons ici[8].

« Comme pour les hommes sages, ô sérénissime et doux empereur, il n'y a rien de plus précieux que l'âme, et comme nous avons appris à mépriser les choses du corps pour ne pas causer du

---

1. Cf. ci-dessus, p. 122. — 2. Ms. : *Iradnê*. — 3. Ms. : *Raqimos*. — 4. Ms. : *Antimos* et *Olonarios*. — 5. Lire : ܩܠܝܢܝܩܘܣ ; cf. Ps.-Denys, ad ann. 777.
6. Πρόσταγμα. — 7. δέησις. — 8. Land, III, 139-142.

réfugia dans les fonts ; mais les partisans de Proterius ne respectèrent ni le sacerdoce, ni les autres vertus de cet homme, ni le lieu où il s'était réfugié [1]. Quand on apprit cela, des multitudes furent mises à mort. Après diverses choses, comme les soldats tuaient sans pitié les Alexandrins, le saint partit, avec les soldats, en Palestine pour faire route sur la mer de Phénicie [2].

Tandis que saint Timotheus était en exil, il écrivit contre la doctrine de ces hérétiques [3].

Pendant tout le temps du règne de Léon, le grand Timotheus était en exil [**242**] et il écrivait, contre le synode et le *Tome*, d'énergiques récriminations [4]. C'est pourquoi les Nestoriens le détestaient de plus en plus parce qu'il envoyait (ses écrits) de tous côtés. Il envoyait aussi ses *Lettres*, remplies de témoignages des Pères, et plusieurs reconnurent la vérité, se séparèrent de Gennad[ius] de Constantinople, et s'unirent avec le prêtre Acacius, le père des orphelins, qui s'unit au poète Timocletus [5] pour combattre les Nestoriens.

L'empereur Léon ordonna que la Vierge Marie fût proclamée « Mère de Dieu » et fût inscrite (avec ce titre) dans les diptyques [6]. Cela à propos de Marty-r[i]us d'Antioche, qui était ouvertement nestorien, et à cause duquel on invita dommage à l'âme, pour cela je m'efforce autant que je le puis, de conserver soigneusement l'âme, de peur d'être condamné avant le temps du jugement comme quelqu'un qui aime son corps, et d'attirer sur moi le feu de l'enfer. Je pense que tous les sages veulent avec raison que rien n'arrive qui puisse nuire à leurs frères. D'après cela j'écris cette pétition :

« Je fais connaître à Ta Sérénité que dès ma jeunesse j'ai étudié les Livres Saints et que j'ai médité [7] les divins mystères qui y sont contenus ; jusqu'à présent, j'ai continuellement eu souci de la vraie foi, conforme à l'enseignement et à la tradition des Apôtres et de mes Pères les Docteurs. [**242**] Adhérant à ceux-ci, par la grâce de Dieu notre Sauveur, je suis arrivé [8] jusqu'à cet âge.

« Je confesse une seule foi : celle que notre Créateur et Sauveur Jésus-Christ a enseignée quand, s'étant fait homme, il a dit aux bienheureux Apôtres [9] : « Allez, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint » ; Trinité parfaite et égale en nature, en gloire et en béatitude, dans laquelle il n'y a pas de plus petit ou de plus grand. C'est ainsi qu'ont enseigné les 318 Pères. Au sujet de l'incorporation de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est fait homme,

1. On sait que ce n'est pas Timothée mais bien Proterius qui se réfugia dans le baptistère et y fut massacré. Cf. Evagr., *H. E.*, II, 8. — 2. Land, III, 144, *6-22*. — 3. Ce titre a peut-être été déplacé. On peut aussi traduire : « écrivait de telles choses contre la doctrine des hérétiques ». — 4. Land, III, 147, *10*. — 5. L : ܘܐܬܚܒܪ ܥܡ ܡܡܠܠܐ ܛܝܡܘܩܠܛܘܣ ܐܝܟ ܡܠܦܢܐ ܡܫܪܐ ܩܫܝܫܐ. — 6. Litt. : « dans le livre des vivants.

7. Lire : ܐܬܚܫܒܬ (L). — 8. Lire : ܡܛܝܬ (L ; ܐܬܡܛܝܬ. — 9. Matth., xxviii, 19.

l'excellent Gregorius de Nysse, qui obtint le surnom de Gregorius l'Éloquent, à anéantir la doctrine de Nestor[ius].

En ces jours-là, des moines montèrent trouver l'empereur. Gennadius étant mort, Acacius devint évêque, et promit d'abolir le Tome, le synode, et les additions du symbole.

Timotheus n'écrivait pas seulement contre Nestorius, pendant qu'il était en exil, mais aussi contre les Eutychéens. Cela est manifeste par les choses qu'il écrivit à Alexandrie et en Palestine, contre ceux qui pensaient comme Eutychès, et ne confessaient pas que le Christ nous est consubstantiel dans la chair, tout en étant consubstantiel au Père dans la divinité[1].

Isaïe, évêque d'Hermopolis[2] et le prêtre Theophilus, étaient des eutychéens; ils demeuraient dans la ville impériale par avarice; ils répandirent le bruit que saint Timotheus partageait leur opinion. A cause de cela, celui-ci écrivit sous sa signature[3] une lettre contre la doctrine de Nestorius et d'Eutychès. Les porteurs (de cette lettre) furent calomniés et coururent un grand danger; car les partisans d'Isaïe les accusèrent d'être des séducteurs. Le saint envoya une seconde lettre appuyée de l'autorité[4] des Pères.

[*Lettre de*] *Timotheus*[5] : « Lorsque Notre-Seigneur et notre Dieu, Jésus-Christ, parut pour nous délivrer de la connaissant son Incarnation[6], je pense et j'admets ces choses avec eux, comme tous ceux qui brillent par la vraie foi. Il n'y a rien dans la définition du symbole des Pères qui soit difficile ou qui ait besoin de développement. Ceux qui ne pensent pas ainsi, et qui sont pervertis par l'hérésie, me sont odieux et je m'éloigne d'eux. (Quant à) cette hérésie[7] qui détruit l'âme[8] : cette doctrine d'Apollinarius, et aux blasphèmes de Nestorius, (quant à) ceux qui sont dans l'erreur relativement à l'incorporation de Jésus-Christ, qui s'est fait homme de notre race, en le partageant en deux et en divisant l'économie du Fils unique de Dieu; (quant à) ceux qui disent qu'il a apporté son corps du ciel, ou que Dieu le Verbe a été changé en quelque façon, ou qu'il a souffert dans sa nature, et qui ne confessent pas qu'il s'est uni un corps humain et animé, de notre race; je dis à ceux qui sont tombés dans l'une de ces hérésies : Vous errez grandement, et vous ignorez les Écritures; je ne communique point avec eux et je ne les aime point. Je garde, je tiens et je médite véritablement et, afin d'avoir ainsi la vie, je conserve soigneusement la foi de Nicée.

« L'illustre silentiaire Diomedes[9] est arrivé près de moi et m'a remis la lettre de l'évêque de Rome; je l'ai examinée, et les choses qu'elle renferme ne m'ont pas plu. Afin que l'Église ne soit pas

1. Land, III, 148, *5-10*. — 2. L : ܗܪܡܘܦܘܠܝܣ. — 3. C'est-à-dire : de sa propre main. — 4. Lire : ܟܪܝܣܝܣ = χρήσεις. — 5. Land, III, 148-160.

6. *οἰκονομία*. — 7. Litt. : « cette infirmité. » — 8. L'âme du Christ dans l'incarnation. — 9. Lire : ܕܝܘܡܝܕܝܣ (L); cf. Evagr., *H. E.*, II, 10.

puissance de Satan et nous rendre dignes du royaume des cieux, il nous fixa par les saints Pères la loi des choses qui lui sont agréables[1], pour que personne, en croyant l'honorer, ne méprise sa miséricorde, mais qu'on admette la providence de son abaissement en vue de notre rédemption.

« Il ordonna et dit[2] : « Ne décline ni à droite ni à gauche » ; mais marche dans la voie royale. [**243**] Il dit encore[3] : « Ne sois pas trop juste ; ne t'instruis pas trop, de peur de pécher ; ne sois pas violent[4], de peur que tu ne meures avant le temps » ; c'est-à-dire : de peur que le Mauvais ne t'inspire quelque chose contre mes commandements, qu'il ne te place un obstacle dans la voie royale où tu marches et ne te tue. Il dit, en effet[5] : « dans la voie où je marchais, ils m'ont tendu des lacets. » Fais donc attention à toi, pour ne pas décliner[6] hors de la voie et ne pas t'égarer. Le dessein du Mauvais est qu'en accomplissant la grande impiété que tu rencontres tu tombes dans le péril. — Tel celui qui veut entrer dans une ville entourée d'eau depuis le pied (des murailles) : s'il passe, il sera submergé et suffoqué ; et s'il craint de passer il ne pourra entrer dans la ville, à moins qu'il ne découvre un gué convenable par lequel il passera et entrera dans la ville. Il en est de même pour nous qui devons nous efforcer d'entrer dans la Jérusalem d'en haut. A moins d'adhérer à la sainte loi que troublée, ô ami du Christ[7], je ne l'ai point lue ni blâmée en leur[8] présence. Je crois que Dieu inspirera à Ta Mansuétude de corriger les choses qui, dans cette lettre, causent du scandale aux fidèles, parce qu'elles adhèrent, confinent ou sont conformes à l'enseignement de Nestorius qui a été condamné [**243**] parce qu'il partageait et divisait l'incarnation de Jésus-Christ Notre-Seigneur en natures, hypostases, propriétés, noms, opérations, ou qu'il interprétait les paroles de l'Écriture de « deux » ; ce qui n'est point dans la confession des 318 Pères. Car ils ont proclamé que le Fils unique de Dieu est consubstantiel à son Père, qu'il est descendu, s'est incarné, s'est fait homme, a souffert, est ressuscité, est monté au ciel, et qu'il reviendra juger les vivants et les morts ; mais ils n'ont point fait mention en lui de personnes, de natures ou de propriétés[9] et ne l'ont point divisé ; au contraire, ils ont confessé que les choses divines et les choses humaines de l'économie appartiennent à un seul. C'est pourquoi je n'accepte pas les choses qui ont été faites à Chalcédoine, parce que j'y trouve la division et le partage de l'économie. Et maintenant, ô empereur victorieux, accueille-moi, car je parle avec confiance en faveur de la vérité, afin que ta puissance brille au ciel comme sur la terre. Accueille pacifiquement cette pétition. Et comme les lettres venues d'Occident préparent le trouble et le scandale, car

1. La manière dont nous devons l'honorer par la foi. — 2. Cf. *Prov.*, IV, 27. — 3. Cf. *Eccles.*, VII, 17, 18 ; selon les LXX. — 4. Hebr. : « ne sois pas insensé ». — 5. Ps. CXLI, 4. — 6. Lire : ܬܣܛܐ (L).
7. φιλόχριστος. — 8. En présence des porteurs. — 9. L : ܘܕܝܠܝ̈ܬܐ ܘܦܪ̈ܨܘܦܐ.

nous ont enseignée les saints Docteurs, nous ne pouvons nous tenir sur la pierre conductrice [1], le rocher inébranlable de la vraie foi. « Tu seras appelé Pierre, et sur ce roc je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne la détruiront point [2]. » Que quelqu'un, trompé par le Mauvais, [ne pense pas pouvoir détruire] [3] la vraie foi. S'il l'attaque, il combat contre lui-même; il ne peut aucunement la détruire. Et si quelqu'un, sans s'opposer à la vraie foi, est trop juste, en croyant honorer [4], il méprise plutôt; à moins qu'il ne reçoive la loi de Notre-Seigneur, qui nous a été fixée par les saints, il sera abandonné à la face de la mort, à l'entrée de l'enfer. Nous avons appris que sans la foi nous ne pouvons plaire à Dieu [5]. — J'ai écrit ces choses parce que j'ai appris que quelques-uns résistent et ne sont pas soumis à la loi de Notre-Seigneur, qui nous a été imposée par l'intermédiaire des saints : « que Notre-Seigneur nous est consubstantiel par son incorporation dans la chair (qu'il a prise) de nous. » J'anathématise aussi [6] ceux qui ne pensent pas ainsi, s'il s'en trouve. Que personne, sous prétexte d'honorer Dieu, ne méprise sa miséricorde, en n'acceptant pas la doctrine des saints Pères qui ont dit que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est fait consubstantiel à nous dans la chair et qu'il est un elles divisent l'économie, je supplie qu'elles disparaissent de toutes les langues et qu'on confesse purement que le Christ notre Dieu a véritablement souffert dans la chair et est demeuré impassible dans sa divinité qu'il possède avec le Père et le Saint-Esprit. Je prie et supplie Ta Tête vénérable de mander à tous de tenir la confession du symbole des 318 Pères, qui en peu de mots proclame la vérité pour toutes les Églises, qui anéantit toutes les hérésies et la fausseté des doctrines de scandale, et qui n'a pas besoin de correction. »

Ensuite [7], tandis que le saint était conduit en exil, les villes de Palestine et de la côte [8] l'ayant appris, (les habitants) s'emparaient de ses vêtements [9] pour en être bénis et pour que leurs malades recouvrassent la santé. — Quand il arriva à Beirout, Eustath[ius], évêque de la ville, engagea les citoyens à se rendre au devant de lui avec honneur; sur sa demande, Timotheus pria pour la ville et la bénit.

Euxôn [10], frère d'Eustathius, interprétait alors les lois [11]. Sur le conseil de son frère, il demeura toute la nuit près de Timotheus, parlant fermement de la foi et contre Nestor[ius]. Timotheus l'écoutait en silence. Quand Euxôn se tut, [**244**] Timotheus lui dit : « Qui me persuadera que ces trois doigts [12] ont souscrit

1. L : ܢܩܘܡ ܥܠ ܫܘܥܐ ܕܗܘܝܐ ܩܘܕܘܪܣܐ ܕܒܪܢܐ. — 2. Matth., xvi, 18. — 3. Compl. : ܢܣܒ ܕܢܗܘܐ ܕܢܣܬܚܦܘ (L). — 4. Compl. ; ܡܣܒ ܕܡܣܒ (L). — 5. *Hebr.*, xi, 6. — 6. L ; ܘܡܢ ܗܠܝܢ ܕܐܦ ܐܢܫ ܐܝܬ.

7. Land, III, 144. — 8. πάραλος. — 9. Lire : ܡܢ ܡܐܢܘܗܝ (L). — 10. Εὔξενος (?) — 11. Était professeur de droit. — 12. La phrase semble s'adresser à Euxon; mais elle se rapporte en réalité à Eustathius. Ce prélat fut toujours partisan de la doctrine catholique et écrivit même contre Timothée (Cf. *Patr. Gr.*, LXXXV, 1803), ce qui rend fort suspect le récit de Michel emprunté à Zacharie.

avec sa chair. Et j'ai entendu le divin Apôtre qui enseigne et dit[1] : « Parce que les enfants ont participé à la chair et au sang : de même lui aussi, pour détruire par eux la puissance de la mort, c'est-à-dire de Satan, et délivrer tous ceux qui étaient tenus sous la crainte de la mort et lui étaient soumis, afin qu'ils vivent éternellement. Car, il n'a pas pris des anges, mais [**244**] il a pris de la race d'Abraham (son corps). Il convenait qu'en tout il fût semblable à ses frères, afin d'être[2] miséricordieux et prêtre fidèle vis-à-vis de Dieu, et d'absoudre les péchés du peuple. Car, par où il a souffert et a été éprouvé, par là il peut secourir ceux qui sont éprouvés. » Ceci : « qu'il nous a été assimilé en tout », enseigne à tous ceux qui veulent mériter le royaume des cieux, et être sauvés, qu'ils doivent confesser l'incorporation de Notre-Seigneur Jésus-Chrit, qui eut lieu de Marie, la Vierge sainte, Mère de Dieu. Il fut consubstantiel à elle et à nous dans le corps, lui qui est consubstantiel au Père dans la divinité.

« Nos Pères ont donc anathématisé, et nous aussi, adhérant à eux, nous anathématisons ceux qui ne pensent pas comme eux. — Nous avons consigné ci-dessous, dans notre lettre, leurs témoignages[3], pour la confirmation de la doctrine d'Athanasius. C'est une maxime connue, en effet, et l'Apôtre écrit que[4] : « Personne ne peut poser un autre fondement que le Christ. Que chacun voie comment il bâtira. » Il faut qu'un tel fondement au papier[5] de Chalcédoine? » Euxôn en l'entendant fut attristé et pleura. Alors Timotheus le prit avec son frère Eustath[ius] et leur dit : « Joignez-vous à moi et combattons ensemble[6] pour notre foi, de sorte que nous récupérions nos sièges ou bien que, chassés par les adversaires, nous demeurions en exil pieusement avec Dieu. »

Eustathius prit prétexte[7] de la dédicace de la grande église qu'il avait bâtie et qu'il appela Anastasia, et Timotheus dit : « Si nous nous attardons à la dédicace du temple[8] qui est sur la terre, nous serons chassés de la Jérusalem céleste; mais, crois-moi, nous célébrerons la fête dans la Jérusalem d'en haut. » — Il fut ainsi honoré sur toute la route jusqu'à Gangres.

Gennadius de Constantinople et ses partisans ne cessaient de maltraiter Timotheus, même en exil[9], et pressaient l'empereur de l'éloigner même de Gangres. Le saint lui-même s'aperçut que l'évêque de l'endroit lui portait envie parce qu'il recevait des dons de son diocèse et les distribuait; car il était miséricordieux. C'est pourquoi, sur l'ordre de l'empereur, il quitta Gangres et monta dans une barque au milieu de l'hiver; ils s'avançaient pour le conduire à Cherson, où habitaient des gens barbares et non civilisés. Mais la grâce du Seigneur le protégea en cet endroit, et ils ne lui firent aucun mal. Ses coreligionnaires virent cela et en furent dans l'admiration; et les gens

1. *Hebr.*, ɪɪ, 14-18. — 2. Lire : ܕܢܗܘܐ. — 3. χρήσεις. — 4. I *Cor.*, ɪɪɪ, 11, 10,
5. χάρτης. — 6. Ou : « dignement ». — 7. Pour le retenir. — 8. ܕܗܝܟܠܐ. — 9. Land, III, 146, *25*.

dement soit doué de solidité, et soit le modèle de ceux qui doivent bâtir[1] sur lui.

Le Verbe est Dieu. Comme le Verbe est unique, il n'y en a point d'autre qui, comme lui, soit le Fils par la divinité. Parce qu'il s'est fait homme, consubstantiel à nous, et qu'il a revêtu notre corps, nous sommes devenus consubstantiels à lui; c'est donc quant à notre humanité qu'il est le fondement, pour que nous puissions devenir les pierres précieuses, que nous soyons bâtis[2] sur lui et que nous devenions les temples de l'Esprit-Saint. De même, en effet, qu'il est lui-même le fondement et que nous sommes les pierres bâties sur lui : de même, il est la vigne et nous sommes les branches[3] qui tiennent et sont attachées à elle, non pas dans la nature de la divinité : cela n'est pas possible, mais dans l'humanité. Or, il faut que les branches ressemblent à la vigne : comme de fait nous lui ressemblons[4], par le corps qu'il a pris de nous. — Nous confessons qu'il est Fils de Dieu, Dieu en esprit et homme par le corps; qu'il n'y a point deux natures dans le Fils : l'une qui est adorée et l'autre qui n'est pas adorée, mais une seule nature [de Dieu][5] le Verbe qui s'est incarné, et qui est adoré avec son corps d'une seule adoration.

Athanasius[6]. (*Extrait*) *de la lettre à Épictète*[7]. — « Ils devraient se cacher de cet endroit se firent ses disciples.

Lettre du bienheureux Timotheus, qui fait connaître comment doivent être reçus ceux qui se convertissent de l'hérésie[8] : « Timotheus, aux amis de Dieu les évêques, prêtres, diacres et archimandrites, aux sœurs, et à tout le peuple fidèle : salut en Notre-Seigneur.

« Bien qu'Esaias et Theophilus (soient) depuis longtemps des hérétiques dissimulés, que j'ai avertis, par lettres, d'adhérer à la doctrine des Pères, et qui n'ont pas été persuadés, par les lettres que je leur ai écrites à Constantinople, avec les démonstrations des Écritures et des Docteurs de l'Église, « que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous fut consubstantiel » ; bien qu'ils n'aient pas eu honte, même pendant notre exil d'un lieu à un autre, de tendre des embûches **[245]** aux porteurs de notre lettre, ni de dénoncer aux préfets et aux autres qu'elle était fausse[9], bien qu'ils y aient reconnu ma signature; nous les avons supportés longtemps; et quand nous apprîmes leur dessein, comme ils ne nous ont pas répondu, ni verbalement ni par écrit, il m'a paru convenable de leur écrire de nouveau. Nous leur avons donc écrit, les pressant de faire pénitence et de confesser la vraie foi, et les avertissant que Dieu ne les punirait pas et ne les repousserait pas s'ils fai-

1. Ou « s'élever ». — 2. Lire : ܢܬܒܢܐ. — 3. Joh., xv, 5. — 4. Lire : ܕܕܡܝܢ. — 5. Rest. : ܕܐܠܗܐ ܡܠܬܐ (L). — 6. Ces témoignages des Pères, se trouvent dans le ms. syr. du British Museum, *Add. 12,156*, avec des extraits des lettres de Timothée. Un recueil de χρήσεις, composé par un monophysite, se trouve aussi dans un ms. grec de la Bibl. Vaticane. (Cf. Mai, *Nov. Collectio*, t. VII, pp. 139, 163). — 7. Cf. *Patr. Gr.*, t. XXVI, col. 1064 ; Land, III, 151.

8. Land, III, 160. — 9. φάλσον.

et avoir grandement honte, ceux qui pensent que si nous disons que le corps de Notre-Seigneur vient de Marie, nous introduisons une quaternité dans la Trinité; tandis que si nous disons que le corps est consubstantiel[1] au Verbe, la Trinité demeure Trinité; parce que ce n'est pas introduire une nature étrangère[2]; tandis que si nous disons que le corps est humain, puisque le corps est étranger à la nature divine et puisque [245] le Verbe est en lui, il faut nécessairement qu'au lieu de la Trinité il y ait une quaternité, à cause de l'addition du corps. En disant cela, ils ne comprennent pas comment[3] ils contredisent et combattent leurs propres paroles[4]. Car, tout en niant que le corps soit de Marie et en le disant consubstantiel au Verbe, néanmoins, d'une manière différente, eux aussi proclament une quaternité. En effet, de même que le Fils qui est consubstantiel au Père n'est pas le Père, mais l'hypostase du Fils consubstantiel au Père, de même, ce corps qui est consubstantiel[5] au Verbe, n'est pas le Verbe, et puisqu'il est autre chose d'après leurs propres paroles la Trinité se trouve être une quaternité. Or, la Trinité vraie, parfaite et indivisible, n'admet pas d'accroissement, mais seulement celle qu'ils inventent. Quels sont ces chrétiens[6] qui imaginent un autre Dieu outre celui qui existe? »

saient pénitence. J'exposai que même des hommes saints après avoir péché et renié Notre-Seigneur, ont fait ensuite pénitence, que Dieu a accepté leur pénitence et les a jugés dignes de recouvrer leur autorité première, (tels) : David, Pierre, Paul. Nous leur avons écrit pareillement que s'ils faisaient pénitence et confessaient que le corps du Christ nous est consubstantiel, nous leur conserverions notre amour et notre affection, et nous les maintiendrions dans l'honneur de leur rang. Mais ils ne nous ont point aimé : ils nous ont au contraire méprisé. J'ai attendu encore quatre ans sans les dévoiler : et ils sont demeurés dans leur insoumission sans faire aucunement pénitence. Ils n'ont point reçu la doctrine de nos saints Pères; ils ne se sont point attachés à nous, mais à des gens hérétiques qui disent ouvertement que Notre-Seigneur n'a pas pris un corps humain, et que le Verbe ne s'est pas fait homme de notre race. Ils circulent par les maisons, possédés par l'avarice et la gloutonnerie qu'ils considèrent comme leur dieu[7]. Ils demeurent dans la ville impériale, bien que nous leur ayons écrit d'en sortir; car ils ne l'ont pas voulu. Ils séduisent les gens simples et préparent contre nous diverses choses pour nous causer toute sorte de mal. Contristé et affligé[8] à cause d'eux, j'ai été contraint de les dévoiler nommément, afin qu'ils ne scandalisent pas

1. LAND : ܒܪ ܟܝܢܐ ; ὁμοούσιον. — 2. οὐδὲν ξένον ; lire : ܠܐ ܢܘܟܪܝܘܬܐ (L). — 3. ܐܝܟ. — 4. ὅπως ἑαυτοῖς περιπίπτουσι. — 5. Lire : ܒܪ ܟܝܢܐ (L). — 6. Grec : πῶς ἔτι Χριστιανοί οἱ ἕτερον παρὰ τὸν ὄντα Θεὸν ἐπινοοῦντες;
7. Cf. *Philipp.*, III, 18. — 8. ܘܟܪܝܐ (L).

De la même (*lettre*[1]). — « Le corps de notre Sauveur était en vérité et en réalité un corps humain par nature (pris) de Marie ; car il était tel que le nôtre, puisque Marie est notre sœur, et descend[2] de notre père Adam, [comme] nous. »

Julius de Rome[3]. — « Il n'y a aucun changement dans la nature divine. Elle n'est ni amoindrie ni grandie. Quand il dit : « Glorifie-moi », la parole vient du corps et concerne le corps ; mais la glorification se dit du tout, car le tout est unique. Ceci : « De cette gloire[4] que j'avais près de toi avant que le monde n'existât », manifeste sa divinité toujours glorieuse[5], à laquelle s'applique [spécialement][6] cette[7] parole, bien qu'elle soit dite du tout[8]. De même, selon l'esprit, il est invisiblement consubstantiel au Père, mais comme le corps lui est aussi uni dans sa nature, il est également appelé avec lui de ce nom. Et de même, sa divinité est comprise dans ce nom, parce qu'elle est unie à notre nature ; cependant la nature du corps n'est pas changée en la nature de la divinité par l'union et par la communauté du nom de consubstantiel[9], pas plus que la divinité n'est changée par la communauté du corps humain et de l'appellation de consubstantiel à nous. »

et ne séduisent pas un plus grand nombre de gens. — Je fais savoir qu'Esaïas et Theophilus, qui disent que le corps de Notre-Seigneur lui était[10] consubstantiel et n'était pas de notre race, et qu'il n'était pas véritablement homme, se sont éloignés de la communion de nos Pères et de la nôtre. Personne ne doit communiquer avec eux ; car l'évangéliste Jean prescrit et dit[11] : « Mes frères, ne croyez pas à tout esprit, mais examinez les esprits s'ils sont de Dieu. Tout esprit qui confesse que Jésus [**246**] Christ est venu dans la chair est de Dieu ; tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu ; c'est l'esprit du faux Christ. » Et encore[12] : « Si quelqu'un vient vers vous et ne prêche pas cette doctrine, ne le recevez pas à la maison ; ne lui souhaitez pas la paix[13] ; celui qui lui souhaite la paix, participe à ses œuvres mauvaises. » Et l'apôtre dit aussi[14] : « Que quiconque vous annoncera autre chose que ce que nous vous avons annoncé soit anathème : que ce soit un apôtre ou un ange du ciel. » — Je ne suis pas responsable de leur sang[15], ni du sang de ceux qui communiquent avec eux. Ne les ai-je pas chassés et dénoncés, selon[16] la volonté de Dieu, comme ils le méritaient, puisque Paul avertit et dit[17] : « Quand tu auras averti l'hérétique une

1. *P. Gr.*, XXVI, 1061. — 2. L : ܘܟܠܢ (au lieu de ܘܢܚܝܬܐ) « et que tous nous descendons d'Adam ». — 3. *Patr. Lat.*, VIII, 874, l. 5-21. Lagarde, *Analecta syriaca*, 73. — 4. τῇ δόξῃ κ. τ. λ. Joh., xvii, 5. — 5. Land : ܡܫܒܚܬܐ. Lag. : ܡܫܒܚܐ. — 6. Land ajoute : ܡܦܪܫܐܝܬ. Lag. : ܐܡܝܢܐܝܬ. — 7. Lire : ܗܝ ܗܕܐ. — 8. Grec : εἰ καὶ ἰδίως θεότητι προσήκει τοῦτο, καί τοι κοινῶς ἐπὶ ὅλου ῥηθέν. — 9. Lire : ܒܪ ܟܝܢܐ, ὁμοουσίου.

10. L : ܒܪ ܟܝܢܗ ܗܘܐ ܘܠܐ. — 11. I Joh., iv, 1-3. — 12. II Joh., 10, 11. — 13. Ne le saluez pas. — 14. *Gal.*, i, 8. — 15. Cf. Matth., xxvii, 24. — 16. ܐܝܟ ܨܒܝܢܗ (L). — 17. Cf. Tit., iii, 10, 11.

Du même. De la lettre à Dionysius[1]. — « Ceux qui confessent que Dieu, qui du ciel[2] s'est incarné de la Vierge, est un avec son corps, s'agitent en vain pour établir le contraire[3]. Ils proclament eux-mêmes, d'après ce que j'entends, [deux][4] natures, alors que Jean démontre que Notre-Seigneur est un, en disant : « Le Verbe s'est fait chair »; de même que Paul lorsqu'il dit : « Un seul Seigneur Jésus-Christ, par qui tout a été fait. » Si donc Jésus qui est né de la Vierge et est appelé [un][5] est le même par qui tout a été fait, il n'y a qu'une nature; parce qu'il n'y a qu'une personne qui n'est pas partagée en deux : car le corps ne constitue pas dans l'incarnation une nature propre au corps, avec la nature[6] spéciale de la divinité; mais, de même que l'homme a une nature (composée) du corps **[246]** et de l'âme, de même, celui qui s'est fait à la ressemblance de l'homme : Jésus-Christ, est un. »

Gregorius le Thaumaturge[7] : — « Anathème soit quiconque dit que le Christ s'est manifesté dans le monde en apparence, et ne confesse pas qu'il est venu dans un corps, comme il est écrit. — Anathème soit quiconque dit du corps du Christ qu'il fut sans âme et sans intelligence, et ne le confesse pas parfait, fois et deux fois, s'il n'écoute pas, sépare-toi de lui : car il est corrompu et condamné, puisqu'il pèche. — Dioscorus écrivit aussi des choses semblables à Secondinus. » — Et il ajoute[8] : « Je vous engage, mes frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité de l'Esprit, au sujet de ceux qui se convertissent de l'hérésie des dyophysites[9], ainsi que je vous l'ai écrit l'an dernier dans une lettre, à les aider et à leur tendre la main, en Notre-Seigneur, vous évêques, clercs et autres fidèles. Que quiconque se convertit reprenne son rang après une année de pénitence, et qu'on lui rende sa dignité. — S'il n'y a point d'évêque, que les clercs tiennent sa place, dans la charité de Dieu, ou bien les évêques fidèles qui se trouveraient par hasard[10] dans le pays, quand bien même ceux qui se convertissent ne dépendraient[11] pas de leur juridiction. Cyrillus et Dioscorus ont observé cette règle[12] d'une année (de pénitence) à l'égard des évêques, des prêtres, des diacres qui se convertissaient, et reprenaient ensuite leur rang antérieur. » — Il écrivait des choses semblables pour les engager à recevoir les partisans de Proterius.

Il devint très célèbre, au point que les Éthiopiens[13] envoyèrent le trouver,

---

1. *Patr. Lat.*, VIII, 929; cf. Mansi, V, 1017; VII, 850. Lag., *Anal. syr.*, 67. — 2. τὸν ἐξ οὐρανοῦ. — 3. Lag. : ܡܬܕܠܚܝܢ ܣܪܝܩܐܝܬ · ܕܡ ܢܩܦܝܢ ܒܡܠܐ ܕܪܘܫܥܐ ܕܗܢܘܢ; grec : μάτην ταράσσουσιν εἰς τὰ ῥήματα τῆς ἐκείνων ἀσεβείας ἐκφερόμενοι. — 4. Ajouter : ܬܪܬܝܢ (L). — 5. εἷς... ὠνόμασται. — 6. Grec : ὡς ἰδία φύσις ἡ θεότης. — 7. Land., III, 153. Cf. Pitra, *Analecta sacra*, IV, 95 sqq. (syriaque-latin). Lagarde, *Analecta syr.*, 65. *Patr. Gr.*, X, 1127.

8. Comprendre ainsi d'après le contexte et Land, III, 162, *9*. Dans notre ms. on lit : « et dit », comme si ce qui suit était tiré de la lettre de Dioscore. — 9. *Sic* ms. — 10. ܒܡܣܝ ܡܢ ܣܢܩܝܢ (L). — 11. ܘܠܐ ܠܗ ܚܝܪܝܢ (L). — 12. ܢܡܘܣܐ ܘܦܘܣܩܢܐ (L). — 13. ܒܢܝ ܗܢܕܘ; litt. : « les fils de l'Inde ».

comme il est écrit. — Anathème soit quiconque dit que le Christ a pris une partie[1] de l'homme, et ne confesse pas qu'il fut en tout semblable à nous, à l'exception du péché. — Anathème soit quiconque dit que le Christ était changeant et variable, et ne le confesse pas immuable dans l'esprit et incorruptible dans le corps, comme il est écrit. — Anathème soit quiconque dit que le Christ était un homme parfait séparément, et ne confesse pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ était *un*, comme il est écrit. — Anathème soit quiconque dit qu'autre était celui qui a souffert et autre celui qui n'a pas souffert; et ne confesse pas que Dieu impassible a souffert dans la chair, comme il est écrit. — Anathème soit quiconque dit qu'autre était le Fils de Dieu antérieur aux mondes, et autre celui qui vint à la fin (des temps), et ne confesse pas que celui qui était avant les mondes est le même que celui qui vint à la fin, comme il est écrit : « Le Christ hier et aujourd'hui. » — Anathème soit quiconque dit que le Christ fut fait par le concours de l'homme, comme le reste des hommes, et ne confesse pas qu'il s'est incarné et s'est fait homme, par l'Esprit-Saint, de la Vierge Marie, de la race de David, comme il est écrit. — Anathème soit quiconque dit que le corps du Christ est à la mort de leur évêque, pour qu'il leur en ordonnât un autre. — Les Alexandrins ne cessaient d'envoyer à l'empereur des pétitions en sa faveur[2].

(*Extrait*) *des témoignages*[3] *des Pères qui sont dans la lettre de Timotheus*[4].

Theophilus[5] : [**247**] « Le Verbe, Dieu vivant et vivificateur de l'univers, créateur du monde, n'a pas revêtu un corps[6] (formé) de matière précieuse, pour venir vers nous; mais il fit paraître la sublime splendeur de son art dans la boue. Devant renouveler et restaurer l'homme formé de boue, il naquit comme un homme, de la Vierge, et s'avança avec tout ce qui constitue notre nature, à l'exception du péché. Il naquit pour nous d'une manière miraculeuse et sanctifia la nature humaine[7] ».

Du même[8]. « Il n'était pas difficile pour Dieu le Verbe de se former un temple d'un corps virginal, pour notre salut. Comprends que Dieu ne s'est aucunement souillé par une union naturelle pour créer l'homme; à plus forte raison lorsque, dans sa miséricorde, il a pris un corps[9] du sang virginal. »

Cyrillus[10] : « Et ainsi, en vérité, puisque la Vierge enfanta le Christ : elle est la Mère de Dieu, demeurée vierge. Celui qui, comme nous, est composé de chair et de sang est consubstantiel à *elle* et à nous dans l'humanité, par sa chair. Il

1. ܡܢܬܐ ܕܐܢܫܐ (L).

2. Land, III, 162. — 3. χρήσεις. — 4. Les citations suivantes viennent, dans la lettre de Timothée, à la suite de celle d'Ambroise (page 140). Land, III, 157-159. — 5. Cf. Mansi, IV, 1190. *Patr. Gr.*, LXV, 60. — 6. οὐρανίου λαβόμενος σώματος. Corriger : ܠܓܘܫܡܐ ܫܡܝܢܐ (?) — 7. Le texte continue chez Land. — 8. Cette citation ne se trouve pas en grec; Land, 158, *2*. — 9. ܡܠܒܫܗ (L). — 10. Land, 158, *6*.

consubstantiel à sa divinité, et ne confesse pas que le Dieu qui existait avant les mondes « s'est anéanti lui-même et a pris la ressemblance de l'esclave », comme il est écrit. — Anathème soit quiconque dit que le corps du Christ n'est pas créé, et [ne] confesse [pas] que le Verbe de Dieu incréé, a pris chair de la créature humaine, comme il est écrit. Et comment dire que le corps n'est pas créé? Car l'incréé est invulnérable et impassible; et le Christ ressuscité des morts montra aux disciples les trous des clous, la plaie de la lance, la palpabilité de son corps! Et s'il entra, les portes fermées, ce fut pour montrer la puissance de sa divinité et la réalité de son corps. La chair ne peut absolument jamais être dite consubstantielle à la divinité. On appelle consubstantielle une chose qui n'offre aucune différence dans sa nature et dans sa propriété.

Du même[1]. — « C'est Dieu immuable, incorporel[2], qui est apparu dans la chair, parfait dans la divinité parfaite; nous n'adorons ni deux personnes, ni deux natures, ni une quaternité : Dieu, le Fils de Dieu, l'homme et l'Esprit-saint; mais [**247**] nous anathématisons ceux qui détruisent ainsi notre salut. Celui qui a pris notre forme et est venu dans sa propre forme est vraiment Fils de Dieu par nature et homme par la chair, Notre-Seigneur Jésus. »

n'est pas consubstantiel à la divinité, comme disent les hérétiques, mais consubtantiel à nous, puisqu'il a pris (chair) de la race d'Abraham[3]. »

(*Et encore*[4]) : « C'était le corps du Verbe, et non d'un autre homme distinct et séparé[5], de manière que le Christ ne serait pas le Fils. Puisque le corps de chacun de nous lui est attribué[6], nous devons penser de même au sujet de l'unique Christ. Car, bien qu'il ait pris un corps de notre race et de notre nature, puisqu'il naquit de la Vierge, cependant le corps est réputé et est dit sien, parce que Dieu le Verbe, qui est la vie par sa nature même, s'est montré le vivificateur de son corps, et est devenu en cela une bénédiction vivifiante pour nous. »

Du même[7] : « Si non [**248**] comment fut-il semblable à nous? Et bien que Dieu le Verbe demeurât ce qu'il était, accorde-lui cependant, dans l'unité d'hypostase, que son corps n'est pas séparable, ne le dépouille pas de sa chair, et adore-le, ainsi qu'il convient, comme un seul Fils : consubstantiel au Père, divinement et, le même, consubstantiel à nous humainement. Le Christ fait briller l'intelligence de ceux qui aiment à penser ainsi, et l'éclaire de ses mystères[8] ».

Aussi ces saints Pères[9], et d'autres saints comme eux, anathématisèrent-ils

---

1. Cf. MANSI, VII, 858. — 2. Lire : ܠܐ ܡܬܓܫܡܢܐ, ἄσαρκος. LAG. : ܠܐ ܒܣܪܢܐ.
3. Cf. *Hebr.*, II, 16. — 4. *Patr. Gr.*, LXXVI, 372. — 5. ܡܦܪܫܐܝܬ (L). — 6. Le corps de chacun est attribué à chacun. — 7. La citation n'est pas empruntée au même passage. — 8. Chez LAND, III, 159, on trouve à la suite quelques autres citations de Cyrille. — 9. LAND, III, 159, *16*. Ces paroles sont de Timothée et forment la conclusion de la lettre.

Basilius de Césarée[1] : — « Ce qui est fait n'est pas de la nature de celui qui le fait; mais celui qui naît est de la substance[2] de celui qui l'engendre. Ce n'est donc pas le même qui crée et qui est engendré. » — *Et de nouveau*[3] : « Dans celui qui est engendré se trouve la nature même de celui qui engendre, alors même que celui qui est engendré existe d'une autre manière. Ainsi Abel, né du mariage, n'est pas différent d'Adam qui n'est pas né, mais a été façonné. » — *Et encore*[4] : « Si ceux qui ont eu une production différente diffèrent par l'essence, les hommes ne sont pas semblables les uns aux autres par la nature; car autre fut la production d'Adam, qui fut formé de la terre, et autre celle d'Ève, qui (fut formée) d'une côte; autre celle d'Abel, qui naquit du mariage, et autre celle de Celui qui naquit de Marie, de la Vierge seule. Il en est de même des oiseaux et des animaux. »

à juste titre quiconque n'est pas soumis à votre doctrine[8]. — J'ai écrit, à Alexandrie, aux clercs, aux moines, aux vierges, nos sœurs dans le Christ, et à tout le peuple fidèle, et j'ai envoyé la lettre à votre[9] charité, afin que vous connaissiez ce que j'ai écrit. J'ai demandé la paix, scellant de ma signature, moi Timotheus. — Si quelqu'un ne croit pas conformément à la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Chrit, que les Saints Pères ont enseignée, qu'il soit anathème! Il nous faut, en effet, ou vivre en demeurant dans la foi, ou mourir pour elle, afin de vivre éternellement. — *Fin de ces témoignages des saints Pères et des docteurs orthodoxes qui nous instruisent de la vraie foi.*

Gregorius son frère[5]. — « La nature de ceux qui sont engendrés doit nécessairement être comme celle de leurs parents. »

Gregorius de Nazianze[6]. — « Ces choses sont communes à celui qui est plus grand que nous et qui à cause de nous, a pris ce qui nous est propre et s'est fait homme; non pas uniquement pour se proportionner par le corps aux corps, lorsqu'on ne pouvait le saisir à cause de sa nature inaccessible; mais, pour sanctifier l'homme, il s'est fait pour ainsi dire un levain, qui a attiré toute la masse; il a délivré de sa dette celui qui était coupable; pour nous, il s'est fait en tout semblable à nous, à l'exception du péché, (c'est-à dire) : corps, âme, esprit, ce qui constitue l'homme mortel en général. Dieu est devenu visible afin d'être connu; Fils de l'homme à cause d'Adam et de la Vierge, desquels il venait : celui-ci étant l'ancêtre, celle-ci étant normalement sa mère qui l'enfanta surnaturellement et anormalement. »

Julius de Rome[7]. — « Nous croyons relativement à l'économie de l'incarnation de

---

1. *Patr. Gr.*, XXIX, 673. — 2. οὐσία. — 3. *Loc. cit.*, 680. — 4. *Ibid.*, 681. — 5. Grégoire de Nysse. — 6. *Patr. Gr.*, XXXVI, 132. — 7. Je n'ai pas retrouvé de texte grec correspondant. Comp. quant au sens, la fin de la lettre *ad Prosdocium*, *Patr. Lat.*, VIII, 954 sqq.

8. Land : « à leur doctrine ». — 9. ܠܚܘܒܟܘܢ (L).

notre Sauveur que, tout en restant immuable, le Verbe de Dieu s'est fait chair pour renouveler l'humanité. Tout en étant le Fils véritable de Dieu, engendré éternellement, il s'est fait homme en naissant de la Vierge. Il était un seul et même : Dieu parfait dans sa divinité, consubstantiel au Père, et homme parfait par sa naissance de la Vierge, fils de l'homme par son corps[1]. — Si quelqu'un dit que le Christ avait un corps (venu) du ciel ou que son corps lui était consubstantiel, qu'il soit anathème. — Si quelqu'un ne confesse pas que la chair de Notre-Seigneur vient de la Vierge, qu'il soit anathème. — Si quelqu'un dit de Notre-Seigneur et Sauveur, qui s'est fait chair, de notre race, par l'Esprit-Saint, de la Vierge Marie, qu'il est simple, ou insensible, ou sans parole, ou sans intelligence, qu'il soit anathème. — Si quelqu'un ose dire que le Christ a souffert dans la divinité et non dans la chair, comme il est écrit, qu'il soit anathème. — Si quelqu'un sépare et divise notre Sauveur, disant qu'autre est le Fils et le Verbe de Dieu et autre celui qui s'est fait homme, et ne confesse pas qu'il est un seul et même, qu'il soit anathème ! »

De Jean Chrysostôme[2]. — « Celui qui est au-dessus de toutes les intelligences et surpasse toutes les pensées; celui qui est plus grand que les anges [**248**] et que toutes les puissances intellectuelles, a voulu se faire homme et a pris la chair formée de terre et de boue. Il entra dans le sein virginal, fut porté pendant l'espace de neuf mois, et, après être né, suça le lait, et subit tout ce qui convient à l'homme. » — *Du même*[3] : « Pourquoi est-il appelé table ? Parce que je me délecte en mangeant ses mystères. Pourquoi est-il appelé maison ? Parce que j'habite en lui. Pourquoi est-il appelé hôte ? Parce que je suis son temple. Pourquoi est-il appelé tête ? Parce que je suis son membre. » — *Et encore*[4] : « Ayant désiré la fornicatrice, que fit-il ? Il ne l'appela pas en haut, car il ne voulait pas que la fornicatrice montât au ciel, mais il descendit en bas; comme elle ne pouvait monter, il descendit vers elle et il vint à sa tente, sans rougir; il la trouva ivre. Et comment vint-il ? Non pas manifestement dans sa nature; mais il se fit tel qu'était la fornicatrice, par la nature mais non par la volonté, afin qu'en le voyant elle ne fût pas effrayée et ne s'empressât pas de fuir. Il vint vers elle en se faisant homme. Et comment cela ? Il fut conçu dans le sein, il grandit peu à peu. » — *Du même*[5] : « Aujourd'hui, celui qui est éternel est né et s'est fait homme : (c'est-à-dire) quelque chose qu'il n'était pas, sans changer dans ce qu'il était : (c'est-à-dire) Dieu ! Car il n'est pas devenu homme par un changement de la divinité; mais le Verbe impassible s'est fait chair sans que sa nature ait changé. Celui qui siège sur un trône sublime a été placé dans la crèche. Celui qui est simple, incorporel, impalpable, est manié par la main des hommes; celui qui a brisé les verrous du péché est garrotté de langes. »

D'Athanasius[6]. — « Si quelqu'un enseigne autre chose que les saintes Écritures, et

---

1. L : ܒܪ ܐܢܫܐ ܕܒܣܝܡܐ ܒܦܓܪܐ. — 2. *Patr. Gr.*, LI, 37. — 3. *Patr. Gr.*, LII, 403. — 4. *Patr. Gr.*, LII, 405. — 5. *Ibid.*, LVI, 386, 389. — 6. Cf. *Patr. Gr.*, XXVIII, col. 28-29.

dit qu'autre est le Fils de Dieu et autre l'homme (né) de Marie, qui est devenu comme nous Fils par la grâce, de manière qu'il y ait deux fils : l'un consubstantiel à Dieu et Dieu lui-même, et l'autre (fils) par la grâce, homme (né) de Marie; si quelqu'un dit que le corps de Notre-Seigneur vient d'en haut, ou que la divinité de Notre-Seigneur a été confondue, a été changée, ou a souffert ; ou que le corps du Christ ne doit pas être adoré sous prétexte qu'il est humain, ou [ne dit pas] que le corps doit être adoré comme appartenant à Notre-Seigneur et à notre Dieu : celui-là nous l'anathématisons, adhérant à l'Apôtre qui dit : « Si quelqu'un vous prêche autre chose que ce que nous vous avons prêché : qu'il soit anathème ! »

D'Ambrosius[1]. — « C'est le même qui parle, mais non pas toujours de la même manière. Considère en lui tantôt la gloire qui convient à Dieu, tantôt les passions de l'homme. Comme Dieu, il enseigne les choses divines à cause du Verbe; comme homme, il enseigne les choses humaines, parce qu'il parlait dans notre nature ». — *Ces choses sont aussi finies*[2].

CHAPITRE [IV][3]. — *Des choses qui arrivèrent du temps de Léon dans les églises et dans l'empire.*

Aux jours de Léon, il y eut à Constantinople un incendie qui n'avait [**249**] jamais eu son semblable. Le feu régna depuis la mer jusqu'à la mer. L'empereur s'enfuit au delà de Mar Mâma[4], et y demeura pendant six mois. Il bâtit le grand port de *Neos-embolos*[5].

Il établit une loi pour que le jour du dimanche, personne ne travaillât et que personne n'osât jouer de la flûte, de la cithare, ou de quelque instrument de musique[6].

En l'an 15 de Léon, le patrice Aspar fut tué avec ses quatre fils[7].

Le césar Anthem[i]us fut tué par Ricimer[8]; et ce même Ricimer[9] tua[10] le césar Olybrius[11].

---

1. Cf. ci-dessus, p. 113, l. 30. — 2. Land, III, 157, la lettre continue par la citation de Théophile, ci-desus, p. 136. — 3. Les chapitres II et III, dont le titre manque, étaient sans doute formés, dans le texte original, par les lettres de Timothée, qui se trouvent maintenant insérées dans le chap. Ier. Cf. p. 122, n. 1, et p. 126, 132. — 4. Corriger le sens d'après le grec : πέραν εἰς τὸν Ἅγ. Μαμᾶν (*Chr. pasc.*). — 5. λιμενάριον καὶ ἔμβολον ὅστις οὕτω καλεῖται ὁ τόπος Νέος ἔμβολος (*Ibid.*); Bar Hébr. et le Ps.-Denys ont la leçon viciée : ܕܢܐܘܣ ܕܠܐܘܢ ܐܡܒܘܠܘܣ « *Leonis porticus* ». Cf. Ps.-Denys, ad. ann. 785. *Chron. pasc.*, Olymp. 312; *Patr. Gr.*, XCII, 829. *Hist. du Bas-Emp.*, t. VI, p. 445. — 6. Ps.-Denys, ad ann. 776; *Chr. pasc.* Ol. 311 ; *P. Gr.*, XCII, 825. *Hist. du Bas-Emp.*, t. VII, p. 21. — 7. *Sic.* ms. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. VII, p. 39 sqq. — 8. Ms. : *Diaqimos*; ailleurs : *Raqîmos*. — 9. Ms. : *Radaqîmos*. — 10. *Sic*, ms.; le texte est certainement altéré. Sur les événements, cf. Evagr., *H. E.*, II, xvi, et *Hist. du Bas-Emp.*, t. VII, p. 45-47. — 11. Lire : ܐܘܠܒܪܝܘܣ.

L'empereur Léon avait fait césar le fils de sa fille, c'est-à-dire le fils de Zénon, qui s'appelait aussi comme lui Léon, alors qu'il était encore enfant. C'est pourquoi il fut appelé et surnommé Léon le Petit, autrement dit Leontinus[1]. Celui-ci régna un an pendant la vie de l'empereur.

Puis, après cela, l'empereur Léon fut pris de la dysenterie, et mourut à l'âge de 73 ans. Il en régna 18, moins 30 jours.

Pendant tout le temps de sa vie, l'Église entière fut agitée par le schisme qu'avait causé le synode de Chalcédoine. — *Fin de ce chapitre.*

Alexandros de Mabboug [et Andreas] de Samosate, qui étaient [**249**] hérétiques, écrivirent à Jean d'Antioche et à Theodoretus, leurs partisans, contre Mar Siméon le Stylite, et Jacques de Kaphra-Reḥima, qui fut le maître de Mar Siméon.

Ils écrivirent ainsi[2] : « A nos vénérables Pères. — Quand nous reçûmes vos écrits, nous fûmes remplis de joie, parce que nous apprîmes que vous étiez en bonne santé[3]; mais nous fûmes affligés en apprenant ce qu'ont écrit Siméon et Jacques. Nous vous engageons, puisqu'ils [ont osé][4] écrire contre la vérité, à ne pas croire en eux, quand même ils ressusciteraient les morts ; mais qu'ils soient considérés auprès de Votre Sainteté comme[5] des hérétiques. »

Ces impies écrivirent ces choses et des choses semblables à propos des saints Mar Siméon et Mar Jacques, parce que ceux-ci n'avaient pas adopté la doctrine honteuse du synode assemblé à Chalcédoine.

Évêques qui existèrent après le synode de Chalcédoine, du temps de l'empereur Léon[6] :

A Constantinople, après Anatolius, le 14[e] fut l'hérétique Gennadius.

A Rome, après Léon, [**249**] le 44[e] fut Hilarius.

A Alexandrie, après le massacre de Proterius[7], les orthodoxes créèrent saint Timotheus qui fut envoyé en exil à Gangres, puis à Cherson; et les Chalcédoniens créèrent Timotheus surnommé Salofaciolos.

A Antioche, après Domnus (vint) Maximus; et après lui, le 40[e] : Martyrius, qui fut expulsé; puis, le 41[e] : Juli[an]us; puis, le 42[e] : Stephanus; et le 43[e] : un autre Stephanus, qui fut expulsé; ensuite le 44[e] : Petrus, qui fut exilé et revint trois fois.

A Éphèse : le fidèle Bassianus, qui fut exilé, et à la place duquel entra l'hérétique Jean. — Après lui vint Paulus, qui fut chassé. Il revint grâce à l'Encyclique; puis il fut de nouveau

1. ܠܐܘܢܛܝܢܐ.

2. Le texte de cette lettre a été édité par Torrey, *op. cit.* [ci-dessus, p. 92, n. 2], p. 271. Elle est aussi apocryphe. — 3. Lire : ܥܠ ܚܘܠܡܢܟܘܢ (T.). — 4. Compl. : ܕܗܠܝܢ ܐܡܪܚܘ ܘܟܬܒܘ, d'après Torrey. — 5. ܐܝܟ ܗܕܡܐ ܕܗܪ̈ܣܝܘܛܐ (T.).

6. Cf. Land, III, 163. — 7. Rest. : ܦܪܘܛܪܝܘܣ.

A cette époque[1], l'empereur Léon excita une violente persécution contre le reste des Ariens. Il leur enleva leurs églises et défendit absolument qu'ils se réunissent.

Au temps du règne de Léon[2], la cendre tomba du ciel[3] comme une pluie, et elle s'agglutina sur la terre et sur les toitures[4], l'épaisseur d'un empan. Tout le gouvernement[5] fut dans la terreur. En tous lieux les hommes s'assemblèrent dans les églises, les monastères et les temples, et dans tous les lieux saints. Ils faisaient des supplications, priaient nuit et jour, et disaient : « C'était le feu que la colère devait faire pleuvoir sur la terre; Dieu l'a éteint dans sa miséricorde, parce qu'il a eu pitié des hommes ».

A cette époque, [250] Cyzique tomba dans un tremblement de terre : elle fut renversée totalement et entièrement détruite[6]; beaucoup de ses habitants périrent. Un grand nombre de villes et de villages tombèrent aussi; cependant ils ne périrent pas aussi complètement que Cyzique.

chassé parce qu'il ne reçut pas le synode.

A Constantinople, le 15° fut Acacius.

A Rome, le 45e fut Simplicius[7], pendant 15 ans.

A Édesse, quand Ibas mourut, Nonus entra de nouveau[8]. Après lui, le 32e fut Cyrus[9].

En l'an 773 des Grecs[10] mourut saint Mar Siméon le Stylite, en l'an 3 de Léon. On apporta son corps à Antioche par la force des soldats[11]. Les Antiochéniens lui firent un martyrion dans lequel on déposa sa châsse. Ils firent cela parce que leur ville avait été détruite par un tremblement de terre[12]. Ils cherchèrent un refuge dans son saint corps, afin qu'il soit une sauvegarde pour la ville.

La mort de Mar Bar Çauma précéda de trois ans celle de[13] Mar Siméon. — Que leur mémoire soit en bénédiction! — La migration, c'est-à-dire le couronnement de notre seigneur Mar Bar Çauma, le prince des ascètes, grand parmi les parfaits, [250] arriva en l'an 770 des Grecs, en l'année même où mourut Marcianus; et la mort de l'illustre Mar Siméon arriva en l'an 3 de Léon, qui est l'an 773. Ces deux bienheureux, avec Mar Jacques de Kaphra, anathématisèrent le synode de Chalcédoine.

1. Pseudo-Denys, ad ann. 783; *Chr. Pasch.*, Ol. 311; *P. Gr.*, XCII, 828. — 2. Ps.-Denys, ad ann. 784; *Chr. pasc.* Ol. 312; col. 828; *Hist. du Bas-Emp.*, t. VII, p. 44. — 3. Les cendres du Vésuve portées par le vent à Constantinople. — 4. κεράμιδες. — 5. πολιτεία. — 6. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. VI, p. 417.

7. Ms. : *Sîmpêlîkîos*. — 8. Cf. Ps.-Denys, ad ann. 769; Cf. *Chr. Edess.*, n° LXVIII (ann. 769), cf. n° LXIV (ann. 759). — 9. *Qouros*; Ps.-Denys, ad ann. 782; *Chr. Edessenum*, n° LXXI (ann. 782). — 10. Lire : [illegible]. — 11. Ps.-Denys, ad ann. 771; *Chr. pasc.*, Olymp. 310; *P. Gr.*, XCII, 820. — 12. Cf. Ps.-Denys, ad ann. 770. — 13. Lire : ܠܡܘܬܗ.

CHAPITRE V DU LIVRE IX. — *Du temps de Léon le jeune, de son père Zénon, et de Basiliscus qui se précipita pour ravir l'empire, fut ensuite chassé et mourut.*

Léon le Jeune, qui est Leontinus, commença à régner à l'âge de 6 ans. — Il fut élevé à l'empire par ordre de Léon l'Ancien, en l'an 780 des Grecs. Il occupait l'empire depuis un an, et Zénon, son père, lui-même lui offrait ses hommages[1]. Alors, sa propre mère le trompa, comme un enfant, en lui disant : « Quand ton père t'offrira ses hommages, prends la couronne de ta tête et donne-la lui ». — Il fit ainsi, et plaça la couronne sur la tête de son père. Alors Zénon apparut comme détenant l'empire. Il était Isaurien d'origine. Il fit avancer Léon son fils, à la manière d'un consul[2].

Quelques jours après qu'il eut couronné son père, Léon mourut; plusieurs furent scandalisés et disaient diverses choses.

Birina[3], femme de Léon l'Ancien, demanda à Zénon quelque chose qu'il n'admit pas. Elle le chassa et établit pour empereur son[4] frère Basiliscus. — Ce Basiliscus demeurait à Héraclée. Quand il se révolta contre Zénon et fut proclamé empereur, il créa césar son fils Marcus.

Zénon s'aperçut et apprit que Birina méditait de le faire massacrer. [**251**] Il s'enfuit en Isaurie. Ayant pris les chevaux de poste[5], il abandonna l'empire et alla à son pays. Il parvint à une forteresse appelée Solomon[6] (?), et demeura là. Plus tard, sa femme, Ariadne[7], s'enfuit aussi secrètement vers lui.

Basiliscus régna, avec son fils Marcus, pendant 2 ans. — Il se conduisit mal; car il se montra débonnaire et très versatile.

De son temps, Gabala de Syrie fut renversée par des tremblements de terre. Il envoya de l'or pour sa reconstruction[8].

Tout d'abord il travailla à affermir la foi orthodoxe. Il fit revenir saint Timotheus de l'exil et il accorda aux Alexandrins la faveur que Timotheus ramenât avec lui les ossements de Dioscorus qui furent reçus avec honneur à Alexandrie.

Basiliscus écrivit l'Encyclique[9], et anathématisa le synode de Chalcédoine et

---

1. Litt. : « l'adorait ». — 2. ܦܪܘܐܠܬܝܐ = προελθῆναι. Théophanes dit de Léon le Jeune : καὶ προελθὼν ὡς ὕπατος, ἐτελεύτησε. (*Patr. Gr.*, CVIII, 301); Ps.-Denys, ad ann. 789 : ܐܝܟ ܗܘ ܕܒܪܗ ܗܘܦܛܘܣ. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. VII, p. 57. — 3. Gr. : βηρίνης, βηρῖνα, βερίνα ; Vérine. — 4. ܕܝܠܗ, « d'elle ». — 5. ἔφυγεν βερέδοις. *Chr. pasc.*, Ol. 314. *Patr. Gr.*, XCII, 832. — 6. Cette leçon, qui paraît fautive, est ancienne; « *Salamê* » dans l'abrégé arménien (Langlois, p. 169). Peut-être une corruption de *Chalcédoine* ou de *Séleucie*. Cf. *Hist du Bas-Emp.*, t. VII, p. 73 et 86. Ps.-Denys, ad ann. 790 : ܐܠܣܦܠܘ ܠܐܦܛܘܡܝܐ. — 7. Ms. : *Argania*; lire : ܐܪܝܐܕܢܐ ; B. H. : ܐܪܝܐܕܢܝ ܕܗܘ ܐܢܬܬܗ. — 8. Ps.-Denys, ad ann. 791 ; cf. J. Malala, *Patr. Gr.*, XCVII, 562; et *Hist. du Bas-Empire*, t. VII, p. 86. — 9. Texte grec dans Evagr., *H. E.*, III, iv.

le *Tome* de Léon, avec l'adhésion[1] des évêques. Ensuite, Acacius ayant excité celui de Rome contre Basiliscus, l'empereur changea, par crainte, et écrivit la [Contre-]Encyclique[2], dans laquelle il abolit et annula la foi orthodoxe. Il prescrivit que tout le monde reçût et proclamât le synode de Chalcédoine. Alors la faiblesse des convictions de cet homme fut dévoilée à tout le monde; et son autorité fut aussi ébranlée dans l'opinion de chacun, et même dans sa propre opinion.

Cependant, Zénon se fortifiait, et il réunit des hommes de-ci de-là. Ils s'assemblaient auprès de lui parce qu'ils détournaient **[252]** leur visage de Basiliscus.

Quand Zénon vint avec une armée, Basiliscus envoya Harmati[u]s pour le combattre. Zénon manda secrètement à Harmatius qu'il ferait son fils césar, et lui-même général. C'est pourquoi Harmatius trompa Basiliscus. — Quand Harmatius fut avec Zénon, celui-ci entra dans la ville impériale et fut reçu par tout le Sénat. Basiliscus prit sa femme et ses enfants et s'enfuit à la grande église. Zénon ordonna de célébrer des jeux du cirque[3], et fut loué par tout le monde. — Il envoya dépouiller de la pourpre impériale Basiliscus, sa femme et ses enfants; et il leur donna sa parole que personne d'entre eux ne serait tué. Il les envoya à la forteresse de Limnès[4], en Cappadoce, où ils furent enfermés dans une citerne : elle fut fermée sur eux, et ils moururent misérablement[5]. — *Fin.*

Basiliscus revêtit la pourpre et prit la couronne. Voulant être agréable aux Alexandrins[6], il céda à leurs instances et écrivit des lettres encycliques qu'il envoya en tous lieux aux évêques, anathématisant tout ce qui avait été fait à Chalcédoine, ainsi que le *Tome* de Léon.

Il établit la loi que partout où on trouverait (des exemplaires) de la doctrine nouvelle de Chalcédoine ou du *Tome*, ils seraient livrés au feu.

Ici nous plaçons le souvenir de l'Encyclique que fit Léon l'Ancien. — Léon, voyant que le mal se multipliait dans les Église à cause du synode (de Chalcédoine), écrivit et envoya aux métropolitains de tous lieux une Encyclique ainsi conçue[7] : « Faites savoir en toute diligence à Ma Piété, ce que vous pensez au sujet de Timotheus et au sujet du synode, sans crainte, sans faveur ou haine, ayant seulement devant les yeux la crainte de Dieu ; car vous savez que

1. Litt. : « la signature ». — 2. Texte dans Evagr., *H. E*,. III, vii. — 3. ἱππικός. — 4. Lire : ܠܡܢܝܣ (?), εἰς Λιμνᾶς ; Ps.-Denys, ad ann. 792 : ܠܠܡܢܝܣ ܩܣܛܪܐ ܕܩܦܕܘܩܝܐ ; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. VII, p. 88. — 5. Cf. *Chr. pasc.* ; *Patr. Gr.*, t. XCII, col. 836.

6. A Timothée Ælure et à ceux qui l'accompagnaient à Constantinople. Cf. Land, III, 166, *22*. Lire : ܐܠܟܣܢܕܪ̈ܝܐ.

7. Mansi, VII, 522.

Ces lettres encycliques furent copiées par le moine Paulus le sophiste, qui avait disputé vigoureusement avec Aca-c[ius], (évêque) de la ville impériale, et montré que Nestor[ius] et Eutychès avaient la même opinion, parce que tous les deux s'efforcent de prouver que le corps humain n'a pas participé à la rédemption divine. Nestorius, en effet, en prétendant que le corps n'est pas capable de l'union hypostatique avec le Verbe, détruisait celle-ci et confessait une union d'affection ; Eutychès, niant pour le même motif l'assomption de la chair, imaginait faussement de placer l'incarnation [1] dans le ciel ou dans un autre corps. Par conséquent, ils sont d'accord tous les deux, sur le terme « d'apparence [2] » bien qu'ils l'expliquent différemment : Nestorius considérant l'union comme imaginaire et non réelle, et Eutychès (considérant) l'incarnation de Dieu le Verbe comme une illusion, [**251**] puisqu'il niait qu'un corps animé ait été pris de notre race [3].

Timotheus d'Alexandrie, successeur de Dioscorus, et Petrus [4] d'Antioche souscrivirent à ces lettres encycliques [5] : tous deux étaient en exil, et Basiliscus les fit revenir à leurs sièges ; ainsi que Paulus d'Éphèse, avec les évêques d'Asie et d'Orient, Anastas[ius] de Jérusalem et beaucoup d'autres. On dit, en effet, que le nombre des évêques qui souscrivirent vous rendrez compte de ce fait à la Divinité immaculée. »

L'empereur ayant écrit ces choses aux évêques, Anatol[ius] comprit que l'empereur était disposé à annuler le synode, et craignit d'être lui-même privé du suprême sacerdoce qui lui avait été conféré dans le synode même. Il s'avisa d'envoyer une lettre aux évêques, avant l'Encyclique de l'empereur, disant : « Voici que l'empereur veut vous mettre à l'épreuve pour savoir si vous êtes opposés (au synode) ». C'est pourquoi les malheureux écrivirent pour confirmer ce qu'ils avaient fait à Chalcédoine. Seul, Amphilochius de Sidé et les évêques qui étaient sous sa juridiction furent au-dessus de la peur. Ils envoyèrent à l'empereur une lettre synodale désapprouvant, il est vrai, l'ordination de Timotheus, mais aussi blâmant les choses faites à Chalcédoine contre la foi, c'est-à-dire [**251**] la décision innovatrice des deux natures après l'union ineffable et inséparable.

[Extrait] de la lettre d'Amphilochius de Sidé à l'empereur Léon [6]. — « Selon l'ordre de Ta Puissance aimant le Christ, nous nous sommes promptement réunis à Sidé, ville métropolitaine, et nous avons pris de la lecture de ton ordre l'occasion d'adresser à Dieu des louanges et surtout des prières. » — Et un peu plus loin : « Comme nous l'avons appris,

1. Littér. : « *res adventûs* ». — 2. Pour dire que l'incarnation n'était pas réelle. — 3. Cf. LAND, III, 166, *24* sqq. — 4. LAND, III, 168, *26*. — 5. Lire : ܡܘܢܓܐ, Pierre Monge.

6. Sur l'existence de cette lettre, cf. EVAGR., *H. E.*, II, III; LAND, III, 142. On n'en connaît pas de texte grec. Un fragment de deux lignes, qui ne se trouve pas parmi ceux qui sont reproduits ici, est cité par Léon de Byzance, MANSI, VII, 839 ; *Patr. Gr.*, LXXXVI, II, 1841. D'après les Actes de Chalcédoine, Amphilochius avait souscrit à la définition, cf. MANSI, VII, 15, 194.

rent à cette encyclique faite par Basiliscus, et anathématisèrent le décret innovateur et le *Tome* de Léon, s'éleva à sept cents.

Les évêques d'Asie, réunis à Éphèse au nombre de six cents, écrivirent une lettre de remerciement à Basiliscus et anathématisèrent le *Tome* et la doctrine de Chalcédoine en disant[1] : « Anathème à Acac[ius] et à ceux qui pensent comme lui. Nestorius et Acac[ius] ne sont qu'un. A l'apostat[2]..... recevoir [le synode de Chalcédoine] et le *Tome* de Léon. Le *Tome* de Léon a divisé l'Univers. Rome fut depuis lors sans empereur. Anathème au synode malfaisant (?) ».

Acac[ius] en apprenant cela[3], et voyant que Timotheus avait accordé à Paulus d'Éphèse l'honneur du patriarcat; que s'il désirait rester à sa place à Constantinople, Timotheus d'Alexandrie, qui se trouvait là, n'y consentirait point jusqu'à ce qu'il eût souscrit à l'Encyclique, et qu'à Jérusalem, un synode était aussi sur le point de se réunir et de l'anathématiser, il excita les moines de la ville impériale, en fermant [**252**] les églises, et fit descendre le stylite Daniel, comme si Basiliscus était hérétique. Il plaça l'empereur dans un grand danger; comme déjà ses affaires étaient ébranlées par les machinations des notables, en vue du retour de Zénon, par peur, l'empereur ils furent enflammés de colère, comme le feu qui prend dans la forêt (?), parce que l'expression du synodicon de Chalcédoine ne convient pas à l'incarnation du Christ; (expression) au sujet de laquelle, même avant Alexandrie, ceux de Constantinople et de toutes les Églises orthodoxes ont été troublés et sont encore ardemment divisés. Il fallait, en effet, se servir de cette parole de l'ami de Dieu, Jean l'évangéliste : « Le Verbe s'est fait chair », pour démontrer que Dieu le Verbe, qui était au commencement, s'est uni un corps humain animé d'une âme raisonnable et intelligente, et ne pas faire mention de natures. » — Et plus loin : « Et comment quelqu'un composerait-il une expression vraiment pieuse, et exempte de mensonge, marquant la dualité[4], alors que l'Apôtre, éteignant à la fois toutes les hérésies : non seulement celles qui existaient déjà, mais encore celles qu'il voyait d'avance, par l'esprit prophétique, surgir contre les Églises, et fermant leurs bouches impudentes, n'a pas pensé qu'il y eût la moindre nécessité de faire mention de « deux ». Mais peut-être le rédacteur du synodicon, craignant qu'on ne croie au mélange, à la destruction ou à la confusion dans l'Incarnation [**252**] si on parlait d'une nature, a-t-il mis « deux natures » ? Mais, au lieu de faire un nou-

1. Cf. LAND, III, 169; MANSI, VII, 1015, d'après EVAGR., *H. E.*, III, v. Les fragments qui sont cités ne répondent pas à celui que nous avons ici. — 2. Lacune de cinq ou six mots. — 3. LAND, III, 173, *10* sqq.

4. Phrase très obscure; littéralement : « Quomodo quis verbum valde verum religionis et expers mendacii texeret dupliciter ».

renia l'Encyclique ; il fit une ordonnance[1] sur des choses qui, certes, ayant eu lieu par contrainte, ne peuvent avoir aucune force, et il envoya la Contre-encyclique[2] en tous lieux. Et bientôt après Dieu lui enleva l'empire, comme le lui avaient prédit les moines du couvent de Theodorus, l'illustre Ammian[us] et Amôn, surnommé « le Buffle[3] », (disant que) s'il rejetait l'Encyclique le Christ le rejetterait de l'empire.

Tandis que Basiliscus abandonnait l'empire, l'empereur Zénon revenait[4]. Il porta une loi pour annuler l'Encyclique. Petrus d'Antioche et Paulus d'Éphèse furent chassés; et les évêques d'Asie changèrent de nouveau, (déclarant) qu'ils croyaient comme le concile de Chalcédoine[5], à l'exception de Timotheus d'Alexandrie, d'Anastas[ius] de Jérusalem, et d'Epiphan[ius] de Mygdala[6] de Pamphylie.

En ce temps-là, il y eut un tremblement de terre en Thrace; et de nombreux pays furent détruits. — La crainte s'empara de tous ceux qui voyaient les calamités qui atteignaient les hommes; et chacun pensait que la fin du monde était proche. — *Cet autre chapitre est aussi fini.*

veau décret, il suffisait de rappeler la parole de Jean au sujet des choses divines citée plus haut, comme nous l'avons dit auparavant, à savoir : « le Verbe s'est fait chair » — Et un peu plus loin : « Ce qu'il[7] fit écrire dans le synodicon, selon son dessein, au sujet des deux natures est une loi nouvelle, qu'il donna à l'Église, non pas comme Moïse qui apportait de la montagne les deux tables, mais, comme s'il venait lui-même du ciel ! — Il appartient au blasphème incommensurable de Nestorius de confesser deux natures, pour la destruction de l'union. Car s'il y a deux natures, où est l'union ? « Deux » se doit entendre de la division, « un » de l'union, et surtout de cette union divine et ineffable. » — Et un peu plus loin : « J'aurais désiré apprendre d'eux lequel est conforme à la religion : établir « qu'on doit dire deux natures » ou (établir) l'union ? Car il n'est pas possible que ces deux choses se rencontrent ensemble. La confession, en effet, des « deux » est destructive de l'union, comme de son côté l'union (fait disparaître) les « deux. » — Et un peu plus loin : « Enfin, il semble que : « dire que Notre-Seigneur Jésus-Christ doit être reconnu en deux natures » et s'efforcer de le prouver comme les diphysites, ainsi que cela a lieu dans les fables de ces idolâtres, ne convient pas à la manifestation du Christ. » — Et plus loin : « Donc, de même qu'on confesse une seule hypostase dans l'*henoticon*

1. διάταξις. — 2. ἀντεγκύκλια. — 3. *bulalus*. Cf. LAND., III, 166, *2* : ܐܡܘܢ ܕܡܬܩܪܐ ܗܘܐ ܬܘܪ ܒܪܐ « Amôn, surnommé « Taureau sauvage ». — 4. Cf. LAND., III, 173, *13* sqq. — 5. Cf. EVAGR., *H. E.*, III, IX. — 6. ܕܡܓܕܠܐ (L).

7. Probablement S. Léon. Ces citations fragmentaires rendent le texte difficile à comprendre.

de Chalcédoine, de même on doit dire correctement qu'il y a une substance[1], c'est-à-dire une nature, de Dieu le Verbe, qui a racheté la nature humaine, et non pas « deux natures ». Car cette opinion se rapproche et est voisine de celle qui croit, comme Nestorius, qu'il y a deux Fils. En quel sens celui qui dit « deux natures » [253] peut-il dire une « personne »? On ne peut le comprendre. A chaque nature, en effet, correspond toujours la personne : ou une, ou deux, ou trois; c'est ainsi que de l'adorable essence divine trois personnes se manifestent. — Nous prions que la volonté de Dieu assiste Ta Puissance, afin que la foi des Apôtres, qui est parvenue au bout de quatre cents ans, depuis l'apparition de Notre-Seigneur jusqu'à cette expression hérétique de Chalcédoine, demeure pure et inaltérable. »

Cet homme écrivit de telles choses à l'empereur. Mais, ayant voulu redresser les choses qui avaient été malicieusement établies sous le règne de Marcianus, cela ne lui fut pas permis par ceux qui avaient condamné saint Timotheus. — *Fin.*

CHAPITRE VI DU LIVRE IX. — *Des choses qui arrivèrent sous le règne de l'empereur Zénon.*

. Zénon ayant été confirmé dans l'empire, proclama césar Basiliscus, fils d'Harmatius, et éleva celui-ci au généralat, comme il le lui avait juré. Il ordonna de célébrer les jeux du cirque : Basiliscus y siégea avec Zénon, et ils regardèrent (les jeux) tous les deux ensemble[2].

Ensuite, Zénon se prit à songer : « De même qu'Harmatius a trahi et trompé Basiliscus après lui avoir juré (fidélité) par Dieu, le baptême et les mystères, il me trahira aussi maintenant qu'il est devenu puissant. Je n'ai point menti. J'ai déjà accompli ce que je lui ai juré; je le lui ai fait ainsi qu'à son fils. » — Et Zénon ordonna de faire mourir Harmatius, comme ayant transgressé ses serments. Il fit tonsurer son fils et le fit lecteur; ensuite, sur son ordre, celui-ci devint évêque de la métropole de l'Hellespont, qui est Cyzique. Et cela, parce qu'il avait mérité de revêtir la pourpre impériale[3] !

Du temps de Zénon, les Samaritains se révoltèrent[4]. Ils établirent un roi, nommé Justus[5], qui tua un grand nombre [254] de chrétiens. Il entra à Césarée pour y siéger comme roi. Il assista aux jeux hippiques. Il fit beaucoup de mal et incendia l'église de Procopius[6]. Les Romains de la Palestine s'assemblèrent, attaquèrent, vainquirent et tuèrent les Samaritains, et envoyèrent la tête de leur

---

1. οὐσία. — 2. *Chr. pasc.*, Olymp., 316; *Patr. Gr.*, XCII, col. 838. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. VII, p. 87. — 3. *Chr. pasc.*, col. 840 ; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. VII, p. 89. — 4. *Chr. pasc.*, Ol. 316, col. 842. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. VII, p. 147. — 5. Ἰουσταςάς, Ἰουστουσάς (*Chr. pasc.*). — 6. Ms. : *Porqipios*.

roi à Zénon. L'empereur ordonna de faire de la synagogue des Samaritains[1] une grande église en l'honneur de Notre-Dame Marie.

Il y eut un grand tremblement de terre et la plus grande partie de la ville impériale fut renversée jusqu'au Taurus[2]. — Nicomédie fut aussi renversée pour la sixième fois[3].

A cette époque, ceux de la faction des verts[4], qui étaient à Antioche, attaquèrent et incendièrent la synagogue des Juifs, et firent brûler cruellement un grand nombre de Juifs; ils firent aussi brûler les ossements de leurs morts dans les tombeaux.

Après cela, Zénon fut aussi pris de la dysenterie et mourut à l'âge de 60 ans. Il en régna 16[5].

Ces choses sont tirées du livre de Jean d'Antioche qui dit que depuis Adam jusqu'à la mort de Zénon il y a en tout 6.458 ans. — *Fin.*

Zénon étant revenu de nouveau à l'empire et voyant les Églises troublées, fit l'écrit (appelé) *Henoticon* qu'il envoya à Alexandrie[6].

Il chassa en exil Petrus d'Antioche[7], pour avoir conspiré avec Basiliscus, et il établit à sa place un certain Stephanus, qui fut aussi reconnu comme nestorien. Comme il était sorti hors de la ville pour célébrer la commémoraison des Quarante-Martyrs, les clercs s'assemblèrent, aiguisèrent des roseaux, l'en percèrent et jetèrent son cadavre dans le fleuve Oronte. Zénon tira vengeance d'eux, et fit ordonner Calandion qui fut aussi trouvé nestorien et qu'il envoya en exil. Ensuite, comme les Antiochéniens [réclamaient][8] le retour de Petrus,

Henoticon de Zénon[9]. — « L'empereur, César, Zénon, empereur fidèle, victorieux, toujours Auguste : aux évêques et au peuple d'Alexandrie, d'Égypte, de Libye, et de la Pentapole. — Nous savons que le principe[10], le soutien, la force invincible de notre empire est la seule foi divine qu'ont établie les 318 Pères réunis à Nicée, qu'ont pareillement sanctionnée les 150 saints Pères de Constantinople; et nuit et jour, par des prières continuelles, notre soin et nos lois, nous faisons en sorte que, grâce à elle, l'Église sainte, catholique et apostolique, qui est la mère incorruptible et indestructible du sceptre de notre empire, s'accroisse en tous lieux; car, quand les peuples fidèles demeurent dans la paix et l'union avec

1. Sur le mont Garizim. — 2. Nom de la place où s'élevait la statue de Théodose le Grand. — 3. *Chr. pasc.*, Ol. 316; éd. cit., col. 845; MALALA, *Patr. Gr.*, XCVII, 572. — 4. Corr. : ܦܪ̈ܣܝܢܐ, πράσινοι. Cf. MALALA, *Patr. Gr.*, XCVII, 578. — 5. Cf. *Chr. pasc.*, Ol. 318, éd. cit., col. 848.

6. PSEUDO-DENYS, ad ann. 796. — 7. Ps.-DENYS, ad ann. 794. — 8. Rest. : ܬܒܥܘ ou ܒܥܘ; Ps.-DENYS : ܗܘܘ ܡܢ ܐܦ̈ܝܣܩܘܦܐ ܡܣܟܝܢ.

9. Texte grec : EVAGR., *H. E.*, III, XIV; *Patr. Gr.*, LXXXVI, 2619. Texte syriaque : LAND., III, 179, et PSEUDO-DENYS, ad. ann. 796. — 10. Lire : ܫܘܪܝܐ (L), ἄρχην; ms. : ܫܘܪܐ « le rempart ».

surnommé le Foulon, sur l'ordre de l'empereur, Petrus revint d'exil, reprit son siège, et y finit sa vie[1].

Zénon se laissa convaincre et consentit au retour de Petrus pour le motif que voici : Leonti[us], Illus[2] et Eupreprius[3], généraux à Antioche, se révoltèrent contre Zénon. Calandion, qu'il avait fait évêque d'Antioche, était leur appui. Ils furent révoltés pendant trois ans ; puis ils furent pris et mis à mort, et Calandion fut expulsé; [**254**] c'est pourquoi tout le peuple demanda à l'empereur que Petrus revînt. L'empereur le permit, et il revint[4].

En ce temps-là, parut Theodoricus[5] fils de Trajanos[6]. . . . . il vint jusqu'à. . . . . et n'ayant pu lui nuire . . . . quand il parvint en Illyrie, il fut mis à mort[7].

Après celui-ci parut un autre tyran du nom de Theodoricus[8], surnommé Eulaqlos[9], qui pilla la contrée d'Illyrie et la Thessalie; il marcha aussi contre la ville de Larissa[10].

Ensuite[11], ce tyran Theodoricus vint jusqu'à la région de Melanthias[12], ayant auparavant traversé la Thrace et ravagé de nombreux pays[13]; puis il s'en retourna.

Dieu, ils offrent des prières très acceptables pour notre empire, avec les vénérables et pieux évêques, les clercs, les archimandrites et les moines. En effet, tant que notre grand Dieu et vivificateur Jésus-Christ, qui a pris un corps de la Vierge sainte, Marie, Mère de Dieu, approuve et accepte avec bienveillance, la louange [**254**] et le culte de notre unanimité[14], tous les ennemis doivent être brisés et disparaître, et tous les hommes doivent courber le cou sous notre puissance qui est selon Dieu; car la paix et tous les bienfaits qui en découlent : l'excellente sérénité de l'air, l'abondance des fruits et toutes sortes de commodités, seront largement donnés aux hommes. Ainsi donc, la foi immaculée étant notre sauvegarde[15] et celle des affaires des Romains, des prières nous ont été adressées par les pieux moines et ermites, nous suppliant avec larmes de procurer l'union de la sainte Église et de réunir ses membres les uns aux autres; car l'ennemi de tout bien s'est efforcé depuis longtemps de la diviser, sachant que quand il combat avec le corps entier de l'Église il est vaincu. Il en est résulté que parmi d'innombrables générations qui ont quitté la vie pendant toutes ces années[16], les unes sont

---

1. Cf. J. Malala, *Patr. Gr.*, XCVII, 566. — 2. Ms. : *Aioulos* ; Land : ܝܘܠܝܘܣ, *Youlios* (III, 176, *18*) ܐܝܠܘܣ (199, *3*). — 3. *Sic* ms.; corr. : *Pamprepius*. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, t. VII, p. 132. — 4. Jac. Edess., ad ann. 166. — 5. Ms. : *Theodorocos*. — 6. *Sic* ms. Corr. : *Triarius*. Θεοδέριχυς ὁ Τριαρίου (Theoph., *Patr. Gr.*, CVIII, 296). Théodoric le Louche. — 7. Le texte, mutilé, ne peut être restitué avec certitude. — 8. Théodoric l'Amale. — 9. *Sic* ms. Restituer : ܘܐܘܠܡܪܘܣ (Θευδέριχος ὁ υἵος) Οὐαλέμερος (Malala, *P. Gr.*, XCVII, 569). — 10. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, t. VII, p. 125. — 11. Jac. Edess., ad ann. 166; Land, III, 199. — 12. Corr. : ܡܠܐܢܬܝܘܣ (Jac. Edess.). Μελανθίδος (?). — 13. Ms. : *pretiosa multa* ; lire : ܘܩܢ̈ܝܢܐ ; L : ܡܣ̈ܓܝܐ ܐܬܪ̈ܘܬܐ.

14. τὴν ἐκ συμφωνίας δοξολογίαν. — 15. Lire : ܢܛܘܪܬܐ. — 16. Gr. : ὅσας ὁ χρόνος ἐν τοσούτοις ἔτεσι τῆς ζωῆς ὑπεξήγαγεν.

Ce tyran étant de nouveau revenu marcha contre Rome[1]; Arcadius[2], anti-césar, qui avait été établi là, s'enfuit devant lui à Ravenne. Theodoricus pillait toute la contrée d'Italie.

Alors[3], sur l'ordre de Zénon, Pelagius et Panormon de Crète[4] furent étouffés, comme s'ils avaient été la cause de ces choses.

A cette époque, le général[5] Theodorus se trouvait à l'intérieur de Prasnatos[6].

A cette même époque, Péròz, roi des Perses, et méchant persécuteur des chrétiens, mourut; et Balouš[7], frère de Pérôz, régna, en 17e lieu, pendant 4 ans.

Du temps de ce Balouš, roi des Perses, les chrétiens qui habitaient dans l'empire des Perses jouirent de la tranquillité; car [255] ce roi n'était pas porté à la persécution des chrétiens.

A cette époque parurent en Perse les hérésies des Kantéens et des immondes[8] Dositéens[9].

A Alexandrie, lorsque Petrus, surnommé Mongos, qui fut le 26e évêque et exerça pendant 12 ans[10], eut été chassé, ils ramenèrent à sa place Salofaciolos[11]; parties privées de la propitiation de la régénérescence[12]; les autres sont arrivées à l'inévitable issue des choses humaines sans avoir participé à la communion divine. Des myriades de gens ont péri dans les massacres, et non seulement la terre, mais même l'air a été contaminé par l'abondance du sang (répandu). Qui donc ne désirerait changer ces choses en bien? C'est pourquoi nous prenons soin de vous faire savoir que ni nous, ni les saintes églises orthodoxes de tous pays, ni les pieux pontifes qui les dirigent, n'avons et n'aurons d'autre symbole, d'autre définition, d'autre doctrine ou d'autre foi que celle dont il a été parlé plus haut : la foi sainte des 318 Pères de Nicée, que les 150 Pères réunis ici[13] ont adoptée et confirmée, et nous ne connaissons personne qui en ait une autre; si quelqu'un en a une autre : nous le considérons comme étranger. Nous avons la confiance que cette foi seule, ainsi que nous l'avons dit, conserve notre empire et tous les peuples qui ont reçu le baptême salutaire. C'est celle à laquelle ont adhéré tous les saints Pères [255] qui se

---

1. Jac. Edess., ad ann., 166; Land, III, 199. — 2. *Sic* ms.; L : ܐܪܩܕܝܘܣ; corriger : ܐܘܕܘܐܩܪܘܣ (Jac. Ed.), *Odoacre*. — 3. Jac. Edess., ad ann. 166. Le passage est mutilé. — 4. C'est ainsi que le syriaque a rendu les passages des historiens grecs disant que l'ex-silentiaire et patrice Pelagius fut exilé à Panorme. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. VII, p. 215. — 5. στρατηλάτης. — 6. *Sic* ms. Le grec, mal compris, disait certainement que le comte d'Orient, Thodorus, avait favorisé à Antioche la faction des *verts* (πράσινοι) lors du massacre des Juifs. Cf. les sources citées ci-dessus, p. 149, n. 4. — 7. Balâš; sur le nom persan, cf. Nöldeke, *Gesch. der Perser*, p. 10, n. 2. — 8. Lire : ܘܛܢܦܐ. — 9. Sur ces sectes, cf. outre les sources grecques, Pognon, *Inscript. mandaites des Coupes de Khouabir*, p. 151 et 154. — 10. Il faut comprendre ainsi. Pierre Monge fut chassé au bout de 36 jours et ne revint qu'après la mort de Salofaciolos. Cf. Jac. Edess., ad ann. 156. — 11. Il avait été chassé lors du rétablissement de Timothée Ælure.

12. τοῦ λουτροῦ τῆς παλιγγενεσίας; du baptême. — 13. A Constantinople.

et il y eut une lutte et une sédition parmi tout le peuple. Il y eut un schisme dans leurs Églises, à cause des animosités des évêques [1].

sont réunis à Éphèse et qui ont prononcé la déposition de l'impie Nestorius et de ceux qui pensaient comme lui. Nous anathématisons, nous aussi, Nestorius avec Eutychès, attendu qu'ils ont pensé des choses contraires à ce qui a été dit. Nous acceptons les XII Chapitres qui ont été dictés par Cyrillus, digne de mémoire, archevêque de l'église catholique d'Alexandrie. Nous confessons que le Fils unique de Dieu et Dieu (lui-même), Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'est réellement fait homme, et est consubstantiel au Père dans sa divinité, et consubstantiel à nous dans l'humanité; qu'il est descendu et a pris un corps de l'Esprit-Saint et de la Vierge Marie, Mère de Dieu [2]; qu'il est un seul Fils et non pas deux. Nous attribuons, en effet, à un seul et unique Fils de Dieu les miracles et les souffrances qu'il a volontairement subies dans la chair. Nous n'admettons en aucune façon ceux qui divisent ou confondent, ni ceux qui introduisent l'apparence [3]; car, avoir pris un corps véritable, sans le péché, de la Mère de Dieu, n'ajoute pas un Fils. La Trinité demeure Trinité, alors même que l'une (des personnes) de la Trinité, Dieu le Verbe, s'est incarnée. Sachez donc que ni les saintes églises de l'orthodoxie qui sont en tous lieux, ni les pieux pontifes qui les dirigent, ni Notre Majesté, n'ont admis et n'admettront d'autre symbole ou d'autre définition de la foi en dehors de celle dont il a été parlé. Unissez-vous donc sans hésiter. Nous vous avons écrit ces choses, non pour renouveler [4] la foi, mais sur vos instances. Si quelqu'un a pensé ou pense quelqu'autre chose, maintenant ou à un autre moment quelconque, soit à Chalcédoine, soit dans tout autre synode, nous l'anathématisons, et surtout ceux qui ont été appelés Nestoriens et Eutychéens, et ceux qui pensent comme eux. Joignez-vous donc à la mère spirituelle : à l'Église, et réjouissez-vous avec nous dans la communion divine, selon la seule et unique définition de la foi, qui est celle des saints Pères, comme nous l'avons dit plus haut. Certes, la très sainte Église vous attend comme des enfants chéris, pour vous embrasser, et désire, après un si long temps, entendre votre voix suave [5]. Hâtez-vous donc! En faisant cela, vous vous concilierez la bienveillance de notre vivificateur, le Christ notre Dieu ; et vous serez loués [6] par Notre Majesté ».

Or, quand ces choses eurent été faites ainsi, grâce à l'*henoticon* de l'empereur, et quand les évêques eurent fait l'union [7], savoir : ceux d'Éphèse, de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie, les évêques placés sous la juridiction de ces sièges l'acceptèrent et *signèrent* aussi.

Ensuite, Julianus et Jean, prêtres d'Alexandrie, Hellad[ius] et Sérapion, diacres

---

1. Les six lignes de texte qui sont au bas de cette colonne doivent être transposées à la fin de ce chapitre, cf. page 153, n. 9.

2. θεοτόκος. — 3. φαντασία. — 4. οὐ καινίζοντες πίστιν « non innovantes ». — 5. Lire : ܚܠܝܐ, γλυκεία. — 6. Lire : ܡܫܬܒܚܝܢ. — 7. Land, III, 189-190.

et hommes âgés; Theodorus, évêque d'Antinoë; Jean et André, grands archimandrites, Paulus le sophiste [1] [**256**] et d'autres, se séparèrent de la communion de Pierre d'Alexandrie, parce que ni l'*henoticon*, ni les lettres des évêques qui le concernaient, ne contenaient clairement la condamnation [2] du Synode et du Tome. Peu à peu ils progressaient et le nombre des moines dissidents [3] s'accroissait. Quand Acac[ius] de Constantinople apprit cela, il leur écrivit pour qu'ils se missent d'accord, et Pierre, dans son allocution [4] et dans son discours apologétique adressé au peuple, blâma le Synode. En entendant cela, de nouveau Acac[ius] envoya examiner la volonté et la foi de Pierre. On vit qu'il n'avait pas clairement anathématisé le Synode. Beaucoup de ces dissidents s'unirent à lui, parce qu'il avait anathématisé le Synode. Cependant d'autres demeuraient qui ne voulurent point communiquer avec Pierre. Quand il vit cela, il s'empara du monastère de l'évêque Theodorus et chassa cet homme prodigieux qui avait ouvert les yeux d'un aveugle en les lui frottant avec l'eau des fonts du baptême.

Évêques du temps de Zénon [5]. — A Rome, après Hilarius qui fut évêque pendant 6 ans, vint le 45e : Simpli[ci]us, pendant 15 ans. Zénon lui écrivit à propos de Jean le Menteur qui avait été expulsé d'Alexandrie. — Après lui vint, à Rome, le 46e : Felix, pendant 8 ans. Celui-ci parvint jusqu'au temps de l'empereur Anastas[ius].

A Alexandrie, le grand Timotheus, qui avait été rappelé d'exil, fut grandement honoré, au point qu'on le conduisait sur un âne à l'église pour y faire les prières. — Après lui (vint) Timotheus « Mitre-branlante [6] »; puis Jean, qui fut expulsé; ensuite Petrus, surnommé Mongos, pendant 12 ans; et après lui, le 27e : Athanasius, pendant 7 ans.

A Jérusalem, le 52e fut Ana[s]tasius [7]; après lui, le 53e : Martyrius ; ensuite le 54e : Sallustianus [8].

A Antioche : Martyr[ius], qui fut expulsé; Julianus ; Stephanus; un autre Stephanus ; le fidèle Pierre ; Calandion, qui fut expulsé ; Palladius ; et le 49e : Flavianus, qui fut expulsé du temps de l'empereur Anastas[ius].

A Constantinople [9], après Gennad[ius] [10] vint Acac[ius], et après lui Fravitos ; après lui, le 17e fut Euphemius ; — après lui, le 18e : Flabitos [11], qui fut expulsé du temps de l'empereur Anastas[ius]. — *Fin.*

---

1. ܣܘܦܣܛܐ (L). — 2. Litt. : « l'anathème ». — 3. ἀποσχισταί ; L : ܕܝܪ̈ܐ ܐܦܘܣܟܝܣܛܐ « le nombre des dissidents (augmentait) dans les monastères ». — 4. προσφώνησις. — 5. Cf. LAND., III, 199. — 6. L : ܪܥܠܦܩܝܐ, traduction de Σαλοφακίολος; sur l'étymologie, cf. AHRENS et KRUGER, *Die sog. Kirchengesch. d. Zacharias*, p. 310. — 7. L : ܐܢܛܣܝܘܣ. — 8. JAC. EDESS. ad. ann. 166; L : ܣܠܘܣܛܝܘܣ, *Sallustius*. — 9. Le sens aussi bien que le texte de Zacharie, montre que les quelques lignes suivantes, placées au bas de la page 256 de notre texte, doivent être transposées ici. — 10. ܓܢܕ. — 11. Il y a ici évidemment une erreur ; les deux noms *Fravaitos* et *Flabitos*, désignent Φραυίτας qui succéda à Acacius. Le successeur d'Euphemius fut Macedonius qui fut exilé par Anastase. LAND : ܦܪܐܘܝܛܘܣ ܘܡܩܕܘܢܝܘܣ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܗܘܐ ܡܢ ܡܛܪܕܐ ܒܝܘܡܝ ܐܢܣܛܣܝܘܣ.

CHAPITRE VII DU LIVRE IX. — *Du temps de l'empereur Anastas*[*ius*], *qui régna* 27 *ans.*

Anastas[ius] qui avait été silentiaire[1], commença à régner en l'an 805 des Grecs, qui est l'an 539 des Antiochéniens.

Au moment où il commença à régner, il fit périr les jeunes gens qui étudiaient les livres, parce qu'il avait été tourné en dérision par eux; pour ce motif toute la ville fut plongée dans le deuil.

La même année, il y eut une éclipse de soleil. — Il y eut aussi de nombreuses sauterelles, mais elles ne gâtèrent rien[2].

En l'an 8 d'Anastas[ius], qui est l'an 11 de Qawad, roi des Perses, le frère de celui-ci, nommé Zâmaps, se révolta contre lui[3] pendant 2 ans. Ensuite Qawad, qui s'était enfui, revint avec une armée, engagea le combat avec son frère, le vainquit, le tua, et régna [**257**] de nouveau sur les Perses pendant 3 ans.

A cette époque il y eut un tremblement de terre, et la source chaude d'Abarnê tarit[4].

La ville de Nicopolis[5] fut totalement renversée, et ensevelit tous ses habitants, à l'exception de l'évêque et de deux de ses syncelles[6]. — On vit une comète, pendant longtemps[7].

De nouveau vint la sauterelle : elle dévasta (tout), et il y eut une famine dure et cruelle dans toute la Mésopotamie[8].

A cette même époque on vit un grand feu du côté du Nord, qui demeura embrasé toute la nuit[9]. Peu de temps après, les Huns firent une incursion et engagèrent le combat avec les Perses qui furent vaincus[10].

Après cela, les Perses sortirent et envahirent les pays des Romains. C'est surtout en Mésopotamie qu'ils pillèrent et s'emparèrent des villes. — *Fin.*

Du temps d'Anastas[ius], il y eut des troubles violents entre les Romains et les Perses[11] pour le motif que voici[12] :

Du temps de Zénon, les Huns avaient envahi le territoire des Perses ; Pêrôz,

Du temps d'Anastasius, Flâbîṭios, (puis) Euphemios[13], patriarche de Constantinople, fut chassé parce qu'il fut constaté qu'il était nestorien[14]. Après qu'il eut été envoyé[15] en exil à Euchaïta,

1. ἀπὸ σιλεντιαρίων (Malala). — 2. *Chron. edess.*, n° LXXVI; Jac. edess., ad. ann. 175. — 3. Lire : ܥܠ ܗܘܝ (BH). — 4. Rest. : ܐܒܪܢܐ. *Chron. edess.*, n° LXXVI; Jac. edess., ad ann. 175; Ps.-Den., ad ann. 810; Josué stylite, § XXXI. — 5. Emmaüs. — 6. Lire : ܬܪܝܢ ܣܘܢܩܠܐ. *Chron. edess.*, n° LXXVI; Ps.-Den., ad ann. 810. — 7. *Chr. edess.*, n° LXXVI; Jac. edess., ad ann. 176; Ps.-Den., ad ann. 810. — 8. *Chr. edess.*, n° LXXVIII; Jac. edess., ad ann. 177; Ps.-Den., ad ann. 811. — 9. Le 22 août 813 des Grecs (*Chr. edess.*, n° LXXIX). — 10. Jac. edess., ad ann. 178.

11. Lire : ܠܦܘܪܣܡܐ. — 12. Cf. Land, III, 203.

13. Cf. p. 153, n. 11. — 14. Ps.-Den., ad ann. 809. — 15. Lire : ܐܬܗܘܪ.

roi des Perses, avait reuni son armée et était allé à leur rencontre. Il apprit d'eux que ce que leur donnait l'empire des Perses comme tribut ne suffisait pas ; — ils habitaient la région du nord-ouest[1], — que les Romains leur donnaient le double comme tribut, et en conséquence[2] que les Perses devaient ou leur donner le même tribut que les Romains, ou engager le combat. Quand Pêrôz vit qu'ils se disposaient à combattre, il les trompa en leur promettant de payer ; et, sur la promesse [257] des Perses de leur donner le tribut[3], les Huns retournèrent dans leur pays. Quelques-uns d'entre eux restèrent pour recevoir le tribut. Pêrôz revint et s'avisa de faire tuer ceux qui étaient restés, de poursuivre et de combattre ceux qui étaient partis. Alors, un marchand d'Apamée nommé Eustath[ius], homme rusé et astucieux, sur le conseil duquel les Huns étaient venus et qui les accompagnait, les encouragea et les conseilla. Dans le lieu même où avaient été faits les serments, ils jetèrent dans le feu du musc[4] et d'autres parfums, qu'ils offrirent à Dieu pour détruire la fraude. Ensuite ils engagèrent la bataille. Les Huns vainquirent les Perses, et Pêrôz, roi des Perses, fut tué[5]. — Les Huns firent de nombreux captifs dans tous les pays des Perses, les dévastèrent dans le Pont[6], on établit à sa place Macedonius ; celui-ci devint aussi hérétique par la suite, et fut envoyé en exil[7].

Alors[8] Timotheus devint évêque de Constantinople[9] ; il fut le 20e. C'était un homme fidèle ; ses œuvres répondaient à son nom ; Timotheus signifie, en effet, « qui honore Dieu ».

Du temps de ce saint[10], (vivait) un homme (originaire) d'Apamée, nommé Marinus, rusé et habile dans les affaires. Il était de la région d'Antioche, qui avait été [257] d'abord entraînée par l'évêque Eustathius à proclamer : ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς. — C'est pourquoi, il pressait aussi[11] l'empereur Anastas[ius] de faire proclamer[12] par l'Église : ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμας. — Quand les hérétiques apprirent cela, ils se réunirent près de lui et lui dirent : « Que conseilles-tu aux hommes d'ajouter quelque chose à la glorification que les anges[13] offrent à la Trinité : « Saint ! Saint ! [Saint !], le Seigneur puissant dont la gloire remplit le ciel et la terre ? » Alors Dieu plaça dans sa bouche cette apologie : « Les anges, certes, font bien en ne disant point, dans leur confession à la Trinité adorable et égale[14] en nature ; qu'il a été crucifié pour eux ; mais nous, nous devons le dire dans la confession de notre langue : « car c'est de notre race qu'il a pris un corps, mais il ne s'est pas uni aux anges[15] ». — Ainsi, il

1. Cette phrase incidente paraît transposée. — 2. ܕܝܠܗܘܢ ܐܘ ܐܡܪ (BH). — 3. Lire : ܡܕܐܬܐ. — 4. ܡܫܟ ; L : ܡܘܫܟ. — 5. Sur la dernière campagne et la mort de Pêrôz, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, liv. XXXVIII, § xxx, xxxi.

6. ܠܐܘܟܝܛܘܣ ; Εὐχαΐταν ἐπὶ τὸν Πόντον (Malala). — 7. *Chr. edess.*, n° lxxvii. — 8. Land, III, 224. — 9. Jac. edess., ad ann. 187 ; *Chron. edess.*, n° lxxxiv. — 10. Land, III, 224. — 11. ܐܦ ܗܘ (L). — 12. ܕܢܬܟܪܙ (L). — 13. ܡܠܐܟܐ. — 14. ܫܘܝܐ ܒܟܝܢܐ. — 15. Cf. *Hebr.*, ii, 16.

rent, et s'en retournèrent dans leur contrée.

C'est pourquoi Qawad[1], qui régna sur les Perses après Pêrôz, était dans une grande colère contre les Romains. « Les Romains, disait-il, sont la cause de ce tribut des Huns et de tout ce qu'ils ont fait. » — Qawad réunit donc des troupes, et envahit les pays des Romains. Il mit le siège contre Theodosiopolis d'Arménie, et s'en empara. Il usa de miséricorde avec ses habitants parce qu'ils ne s'étaient pas moqués de lui. Il emmena Constantinus, leur chef, et, au mois de tišrî (oct.), il parvint à Amid, ville de Mésopotamie[2].

Des attaques répétées, le lancement des traits, les têtes de bélier qui frappaient le mur pour le faire tomber, l'installation de peaux pour protéger ceux qui[3] fabriquaient la mule[4] qu'ils élevèrent aussi haut que le mur, comme un grand tertre[5], donnèrent aux Perses un rude labeur. Les habitants faisaient aussi subir au roi de nombreux affronts, et il fut réduit aux abois. Il était dans la tristesse et la douleur, car l'hiver l'avait surpris, et, comme les vêtements des Perses étaient bouffants[6], ils se trouvèrent affaiblis; leurs imposa silence à ces hommes. Il instruisit l'empereur. L'empereur, qui aimait Dieu, voulut qu'on ajoutât : ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς, dans le *Sanctus*, et ordonna qu'on proclamerait dans la ville impériale, comme dans la région d'Antioche, cette sentence : ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς.

Alors[7], le peuple excita du tumulte, car ils étaient tous nestoriens, sous prétexte « qu'il voulait introduire quelque innovation dans la foi; qu'il appelait le larron qui fut crucifié avec Notre-Seigneur Dominus[8] »; et ils lui criaient : ὁ σταυρωθεὶς[9], avec d'autres moqueries aussi puériles. Ils entourèrent le palais en criant [**258**] : « Un autre empereur pour les Romains! un autre empereur pour la Grèce[10]! » — Ils se précipitèrent à la maison de Marinus, l'ex-préfet[11] syrien, pour le tuer. Comme il avait pris la fuite, ils mirent le feu à sa demeure en disant : « C'est lui qui séduit l'empereur, pour lui faire introduire : ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς ». Avec des haches, ils coupèrent l'argent du trésor public[12] qu'ils trouvèrent dans sa maison, et se le partagèrent. — Ils trouvèrent aussi dans sa maison un pauvre moine auquel ils coupèrent la tête qu'ils fixèrent au bout d'une lance et qu'ils portèrent en criant : « Voici l'ἐπίβουλος,

---

1. Land, III, 204. — 2. Sur le siège célèbre d'Amid, cfr. *Chr. edess.*, n° lxxx; Ps.-Den., ad ann. 814; Jos. styl., § l; Land, III, 204 (cf. Mai, *Nov. coll.*, t. X, p. 338 sqq.) auquel le récit est emprunté; *Hist. du Bas-Emp.*, l. XXXVIII, § lxxiv sqq., où les sources byzantines sont indiquées. — 3. ܠܗܘܢ ܕܥܒܕܝܢ (L). — 4. Machine de guerre, λόφος (Proc.). — 5. Au lieu de ܬܠܐ ܪܒܐ, qui est aussi la leçon de Mai, L porte : ܬܠܬܐ ܝܪ̈ܚܝܢ « trois mois ». Le siège dura de fait du 5 oct. 503 au 10 janvier 504. — 6. ܡܣܪܒܠܝܢ « saraballis vestiti ».

7. Ps.-Den., ad ann. 818. Cf. Malala, *Patr. Gr.*, t. XCVII, col. 601. — 8. Ps.-D. : ܕܘܡܝܢܘܣ. — 9. Ps.-D , plus complet : ܐܣܛܘܪܘܬܝܣ ܕܝ ܐܝܡܐܣ. — 10. Litt. : « *Romania* ». — 11. Lire : ܐܦܘܐܦܪܟܘܢ = ἀπὸ ἐπάρχων (Malala). — 12. Ps.-D. : ܕܡܘܣܝܐ; καὶ πραιδεύσαντες τὰ αὐτοῦ δημόσια, τὸν ἄργυρον αὐτοῦ εἰς ἀξίνας ἔκοπτον καὶ ἐμερίζοντο (Mal., *loc. cit.*).

arcs étaient distendus par l'humidité [**258**] de l'air; leurs têtes de béliers ne détériorèrent[1] pas le mur, et n'y firent aucune brèche; car (les assiégés) avaient attaché par des chaînes des matelas de jonc de leurs couches[2] sur lesquels ils recevaient les coups des têtes de béliers.

Ils emportaient la terre de l'extérieur à l'intérieur[3], et amoncelaient du bois peu à peu par dessous [la mule]. Or, environ cinq cents Persans armés s'avancèrent sur la mule, et placèrent des bois sur le mur, pour entrer. Le roi était présent et les excitait; de nombreux soldats les aidaient en lançant des traits. (Les assiégés) dépouillèrent des bœufs, et du haut des murs jetèrent du fenugrec bouilli avec du naphte sur les bois, ils répandirent sur les peaux du jus de fenugrec, pour les rendre glissantes, et ils mirent le feu[4] aux bois qui étaient sous la mule. Six heures s'étaient écoulées sans que les Perses aient pu pénétrer dans la ville, lorsque le feu prit et la mule s'écroula : les Perses se brisèrent et furent brûlés; et le roi s'en retourna dans une grande confusion, tourné en dérision par ceux qui étaient sur le mur; car il n'y avait personne pour les modérer.

c'est-à-dire l'adversaire, de la Trinité. »

L'empereur ne cessa pas d'obliger à proclamer le : ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς.

Le vertueux ami de Dieu Timotheus, après avoir vécu sept ans (dans l'épiscopat), mourut à la onzième[5] (indiction). — Jean lui succéda.

A cette époque, le 28[e] évêque d'Alexandrie fut Jean, pendant 8 ans[6].

A Rome, le 47[e] fut Ge(las)ius[7] pendant 10 ans.

A cette époque, brillait par la doctrine orthodoxe et par les œuvres de sainteté, un homme éloquent, le grand docteur saint Philoxenus[8], qui avait été ordonné métropolitain[9] de Mabboug par Pierre d'Antioche surnommé le Foulon. Il persévéra énergiquement dans l'orthodoxie. Il écrivit et enseigna très efficacement la vraie doctrine; il réfuta et dévoila la fausseté de la doctrine erronée des Nestoriens diophysites. Il écrivit et exposa des enseignements sains et solides sur la voie sainte du monachisme. Il est aussi l'auteur de traités sur les fêtes sacrées de Notre-Seigneur et d'ouvrages de tout genre. — Que sa mémoire soit en bénédiction. Amen!

Peu de temps auparavant était mort leur évêque, Mar Jean, honoré par ses œuvres, qui avait été appelé du monastère de Qartamin. Il n'avait rien changé à sa vie, à son jeûne, à sa pauvreté. Pendant le temps de la famine, il avertissait constamment les riches de vendre le blé, « de peur qu'ils ne le conservassent pour les ennemis » selon l'expression de l'Écriture. Ce qui arriva, en effet. — Un ange lui apparut, se

---

1. Lire : ܐܗܪܘ. — 2. χωδάρια ἀκουβίτων. — 3. En creusant une mine. — 4. ܢܘܪܐ.
5. ܚܕܥܣܪܬܐ = ἑνδεκάτη. LAND, III, 231. — 6. JAC. EDESS., ad ann. 167. — 7. Ms. : *Gaios*, rest. : *Gelasius*, ܓܠܣܝܘܣ; cf. p. 170, l. 7. — 8. Cf. *Bibl. or.*, II, 10 sqq. — 9. *Sic* ms.

tenant près de l'autel, lui annonça l'arrivée des ennemis, et qu'il serait lui-même enlevé[1] avant la calamité. Il le dévoila au peuple, afin qu'il fasse pénitence et soit sauvé. Mais comme le peuple ne fit pas pénitence, le fléau arriva.

Tout d'abord Qawad fut vaincu, comme nous l'avons dit. Il demanda aux habitants de lui donner un peu d'argent pour s'en aller. — Ceux-ci lui répondirent en se moquant : « Donne-nous le prix des légumes et de l'herbe que tu as mangés. » — Il était fatigué et prêt à s'en retourner. Alors, comme il le dit lui-même ensuite, le Christ lui apparut dans une vision nocturne et lui dit : « Après trois jours je te livrerai la ville, parce que ses habitants ont péché. » — Ce qui arriva en effet.

Dans la partie occidentale de la ville, (près du) Tripyrgion[2], se trouvait la garde des moines du monastère de Jean Ourtaya dont l'archimandrite était persan. En face de cette tour, à l'extérieur, campait[3] un marzban nommé Qanaraq[4] le boiteux[5]. Il songeait à la manière de prendre la ville par ruse. — Un homme qu'on appelait Qôṭranga, quelques-uns (l'appelaient) Lêṭîqra (?)[6], séditieux, voleur, se montrait très audacieux contre les Perses et leur enlevait leur bétail. Qanaraq observa qu'après avoir pillé, il rentrait par des aqueducs reliés au Tripyrgion. Il le laissa se livrer aux rapines pour voir par où il entrait et sortait. Or, il arriva que pendant une nuit obscure et une pluie violente, quelqu'un fit un festin aux moines qui gardaient le Tripyrgion, et leur fit boire du vin. Le sommeil s'empara d'eux et ils ne se tinrent pas en garde comme de coutume. Qanaraq ayant suivi Qôṭranga s'approcha du mur, et les moines ne crièrent point. Il comprit [**259**] qu'ils dormaient. On apporta des échelles, ils montèrent et entrèrent par les aqueducs. Ils escaladèrent la tour des moines et les massacrèrent. Ceux qui étaient dans l'autre tour voulurent venir au secours des moines : ils furent transpercés par des traits. Le commandant[7] l'ayant appris vint avec des torches ; les Perses qui étaient sur le mur frappaient facilement de leurs traits ceux qui portaient les torches. Le commandant, frappé d'un trait, s'en alla. Au matin, le roi et ses armées dressèrent des échelles et montèrent. Beaucoup de ceux qui montaient étaient percés de traits ou frappés de la lance et s'en retournaient. Le roi tuait tous ceux qui s'en retournaient. Par là, les Perses furent contraints de lutter avec plus de vigueur. Les habitants voulurent démolir par en bas le sommet de la voûte[8] de la tour. Tandis qu'ils arrachaient les poutres, une autre tour fut prise, puis d'autres successivement. Petrus, homme admirable (?)[9], défendit à lui seul tout un côté; revêtu d'une cuirasse de fer, il ne laissa point passer les Perses avant que ceux-ci ne se fussent emparés d'autre part de cinq tours. A la fin, il s'enfuit et ne fut pas tué. Les Perses occupèrent le mur et tuèrent les gardiens, pendant deux nuits et un jour; puis ils ouvrirent les portes et les troupes entrèrent. Elles reçurent

---

1. ܘܡܣܬܠܩܘ ܗܘ ܡܫܡܫܢܐ (L, M). — 2. ܠܘܬ ܛܪܝܦܘܪܓܝܢ (M). — 3. ܫܪܐ ܗܘܐ. — 4. Χαναράγγης (Proc.). — 5. *Ḥagîra* peut être aussi un nom propre. — 6. Mai : ܓܒܪܐ ܗܘܐ ܠܛܝܩܪܐ. — 7. ἡγεμών. — 8. ܩܡܒܘܗ (L). — 9. L et M : ܓܒܪܐ ܕܚܝܠܐ ܚܡܝܪܐ.

l'ordre de massacrer tous les adultes. Ils massacrèrent trois jours et trois nuits. Cependant, l'église des Quarante-Martyrs était pleine de monde. Le roitelet[1] des Arméniens[2], homme chrétien, supplia le roi et les sauva. Quand le massacre eut cessé, des hommes vinrent garder les trésors de l'église et des grands[3], pour en assurer la possession au roi. On compta 80.000 cadavres de morts, sans compter ceux qui avaient été jetés dans les aqueducs.

Le roi entra dans le trésor de l'église et vit l'image de Notre-Seigneur, peint sous l'aspect d'un Galiléen. Il demanda qui c'était. On lui dit : « Le Dieu des Nazaréens ». Il inclina la tête et l'adora en disant : « C'est celui qui m'a dit dans une vision : Après trois jours, je te livrerai moi-même la ville, parce que ses habitants ont péché ». Il enleva beaucoup d'argent et d'or, les vases sacrés des églises, et les vêtements précieux. Il enleva aussi un très bon vin, desséché dans sa lie ; on l'exposait au soleil pendant l'été durant sept ans, et il se desséchait ainsi. Les nobles[4] avaient coutume, quand ils étaient en voyage, d'en emporter dans un sac de toile, sous forme de poussière; ils en jetaient un peu dans une potion qu'ils buvaient avec délices ; ils disaient aux ignorants que c'étaient des reliques[5].

Les Perses rassemblèrent l'or, l'argent, le bronze qu'ils placèrent sur des kéleks[6] de bois qu'ils fabriquèrent et lancèrent sur le Tigre, qui passe à l'est de la ville et gagne leur ville et leur pays. Ils tuèrent tous les nobles ; ils tuèrent en outre un sur dix de ceux qui avaient survécu parmi le peuple, parce que[7] beaucoup de Perses avaient péri. Ils revêtirent Leont[ius] et Cyrus[8], de vêtements immondes, leur attachèrent au cou des cordes de cochons, les chargèrent de truies [et les traînèrent][9] en criant : « Qu'on se moque des chefs qui ne se sont pas bien conduits et ont laissé insulter le roi ! ». — *Fin du récit lamentable de ce qui arriva aux gens d'Amid à cause de leurs péchés.*

CHAPITRE VIII DU LIVRE IX. — *Des choses qui arrivèrent ensuite sous le règne d'Anastas[ius] ; et de la fondation de la ville de Dara, qui fut bâtie à cette époque, en Mésopotamie.*

L'empereur Anastasius, en apprenant ce qui était arrivé à Amid, ne fut pas médiocrement affligé; il tomba dans la tristesse et la désolation[10]; il blâma les généraux pour n'avoir pas combattu avec les Perses, selon sa volonté. Il envoya cinq généraux [**260**] qui attaquèrent Nisibe, mais ne purent s'en emparer[11].

Ils persuadèrent alors à l'empereur d'ordonner la construction d'une ville sur le

---

1. *regulus*. — 2. ܕܐܪܥ ܐܪܐܢ « du pays d'Aran » (L, M.). — 3. ܘܕܪ̈ܘܪܒܢܐ ܘܕܗܘܢ. — 4. ܪ̈ܒܝ ܒܬ̈ܐ « les intendants » (L, M). — 5. ܚܢܢܐ, sorte de pastille faite avec de l'huile bénite et de la poussière du tombeau des martyrs. — 6. ܟܠܟ̈ܐ. — 7. ܕܠܐ. — 8. Gouverneurs de la ville. — 9. Aj. : ܘܓܪܘ (L, M). 10. Lire : ܟܡܪܐ. — 11. Jac. edess., ad ann. 179. Cf. Land, III, 213.

côté de la montagne, pour servir de refuge à l'armée. Ils se mirent à bâtir à l'endroit où Darius avait été tué, et à cause de cela (la ville) fut appelée Dara. — L'empereur[1] donna à l'évêque Thomas de l'or pour prix[2] du village, qui appartenait à l'église[3], et qu'il acheta pour le trésor[4]. Il ordonna la construction : dans l'espace de trois ans la ville fut solidement bâtie, comme si elle avait poussé subitement, et elle fut complétée par d'admirables édifices. Elle fut appelée, du nom de l'empereur, Anastasiopolis.

L'empereur Anastasius fit aussi faire sa statue et la plaça sur la colonne[5]; parce que celle qu'avait érigée Theodosius était tombée dans un tremblement de terre. — Dans ce tremblement, la ville de Néocésarée fut aussi renversée, à l'exception de l'église de Saint-Grégoire le Thaumaturge. — Rhodes tomba aussi dans un tremblement de terre et l'empereur envoya de l'or, afin qu'on découvrît les cadavres des victimes[6] et qu'on les ensevelît[7].

A cette époque[8], le tyran Bîṭâlios[9] se révolta contre l'empereur Anast[asi]us; celui-ci envoya contre lui Aupîṭios[10] et Bîṭâlios fut vaincu, enchaîné, et jeté en exil[11]. L'agitation qui avait été causée par ce tyran cessa, et le calme et la paix régnèrent dans la contrée occidentale pendant tout le règne d'Anast[asi]us. — *Fin.*

Quand[12] le moment de l'été arriva, Qawad laissa à Amid, comme gouverneur, le général Églôn[13] avec 3.000 hommes de troupes et deux marzbans[14] pour garder la ville, et monta lui-même attaquer Édesse de Mésopotamie[15]. N'ayant pu s'en emparer, il pilla [**260**] et incendia toute la région de Mésopotamie; puis il retourna en Perse, son pays.

Les Romains vinrent contre Amid, et mirent le siège tout autour : il y eut dans cette ville une grande famine.

Il y avait à la tête de l'armée des Romains, un certain Pharezman[16], homme

L'empereur Anastasius aidait le parti des orthodoxes; il détestait et ruinait les chalcédoniens. Il rassembla un synode, et saint Philoxenus de Mabboug monta à la ville impériale, sur l'ordre de l'empereur lui-même. Il anathématisa Léon [**260**] de Rome, le synode de Chalcédoine, et ceux qui pensaient comme eux.

Environ deux cents moines vinrent d'Orient, avec le grand Severus, qui était encore moine. Ils furent reçus en grand honneur par l'empereur.

L'empereur ordonna d'ouvrir la châs-

1. Land, III, 214; Mai, *Nov. coll.*, X, 345. — 2. τιμή. — 3. ܕܥܕܬܐ ܗܘܐ (L). — 4. ταμιεῖον. — 5. Sur la place du Taurus à Cple. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. XXXIX, § III. — 6. Littér. : « des suffoqués ». — 7. Ps.-Den., ad ann. 815. — 8. Jac. edess., ad ann. 187 ; *Chr. edess.*, n° LXXXV. — 9. Vitalien, Βιταλιανός. — 10. Hypatius. — 11. *Sic* ms. En réalité il en fut autrement; Hypatius fut vaincu et fait prisonnier. Jac. edess. dit correctement : ܘܐܦ ܗܘ ܐܦܛܝܘܣ ܐܣܛܪܛܠܛܘܣ : ܐܬܬܚܕ ܘܐܬܐܣܪ ܡܢܗ. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. XXXIX, § XXXVIII sqq.

12. Land, III, 211; Mai, X, 342. — 13. Γλόνης (Proc.). — 14. ܡܪܙܒܢܐ. — 15. *Chr. edess.*, n° LXXXI.
16. Φαρασμάνης (Proc.).

belliqueux, qui ne permettait pas aux Perses d'aller et venir mais les détruisait. Par l'œuvre d'un homme rusé, nommé Gaddana, du village d'Akarê, il tendit des embûches à Églôn et à quatre cents cavaliers[1] persans. Gaddana lui dit : « Voici qu'une centaine de soldats avec cinq cents chevaux, sont dans le voisinage de la ville; sors et prends-les ». Églôn envoya des espions, s'assura du fait, et aussitôt s'avança avec les hommes qui l'accompagnaient. Ils tombèrent au milieu du camp, et les Romains les tuèrent tous. Ils apportèrent la tête d'Églôn à la ville. Le fils d'Églôn et les marzbans étaient dans l'affliction. Dès lors, ils ne permirent plus au peuple de la ville de sortir au marché qui se tenait à côté du mur, où les ouvriers (des champs) apportaient du froment et du vin. Environ dix mille hommes des notables de la ville et du peuple furent pris, enfermés et gardés dans le stade. Ils n'avaient aucune nourriture. Les uns moururent de faim; beaucoup dévorèrent[2] leurs chaussures et même leurs excréments, et burent leurs urines. A la fin, ils se jetèrent les uns sur les autres pour se dévorer mutuellement. Quand les Perses virent cela, ils renvoyèrent ceux qui survivaient : ceux-ci sortirent du stade, tels que des morts sortant des tombeaux. Des femmes affamées, [261] qui se trouvaient dans la ville, attiraient les hommes qui sortaient de prison, ou se jetaient par se[3] de la martyre Euphémie, d'en retirer le volume de la définition faite dans le concile de Chalcédoine, et de le brûler[4].

Flavianus d'Antioche ayant été reconnu hérétique, l'empereur le chassa, et il fut envoyé en exil. On ordonna à sa place, pour le siège d'Antioche, le grand Severus, homme sage, versé dans la grammaire, la rhétorique, la philosophie, et surtout dans les doctrines ecclésiastiques, de l'Ancien et du Nouveau Testament et de tous les docteurs orthodoxes. Il fut le 50e (évêque).

A Rome, le 48e fut Anasta[s]ius, pendant 9 ans; — après lui, le 49e, Symmachus, pendant 6 ans[5].

A Jérusalem, le 55e fut Élias[6]. Celui-ci fut chassé, et le 56e fut Jean[7].

A Alexandrie, quand Jean mourut, l'évêque fut Dioscorus le jeune[8], fils de la sœur de Timotheus Goumrara[9].

A Édesse, le 33e évêque fut Petrus[10], — et après lui, le 34e, Paulus[11].

A cette époque brillait parmi les Perses Siméon, évêque de Beit Aršam. Il fut surnommé le disputateur[12].

A cette époque florissait le fameux docteur Jacques, qui devint évêque de Baṭnan de Saroug. Par la grâce de l'Esprit [261] saint, et non pas par l'éducation des hommes, il reçut le don de la saine doctrine. Il était périodeute[13] de Ḥaura dans (la région de) Saroug. Il est connu comme auteur de glorieux traités remplis de la doctrine de la vie vérita-

1. ܐܘܚܕ ܡܠܐ ܦܪ̈ܫܐ (L). — 2. ܐܟܠܘ. — 3. γλωσσόκομον. — 4. Jac. Edess., ad ann. 183; *Chr. edess.*, no lxxxiii; Land, III, 234. — 5. Jac. Edess., ad ann. 179. — 6. *Ibid.* — 7. ad ann. 192. — 8. ad ann. 188. — 9. « La Belette. » Thimothée Ælure; cf. *Theoph.*, ad ann. Chr. 509. — 10. *Chr. edess.*, no lxxv. — 11. *Chr. edess.*, no lxxxii; Jac. Edess., ad ann. 185. — 12. Jac. Edess., ad ann. 181. — 13. ܦܪܝܘܕܘܛܐ.

troupe sur eux, les tuaient et les mangeaient. *Plus de cinq cents hommes furent mangés par les femmes.* A la longue, les Perses furent affaiblis, ils abandonnèrent la ville, sortirent en paix et s'en allèrent dans leur pays.

Pharezman demeura là, prenant soin des habitants qui avaient survécu. L'empereur accorda la remise des impôts, et des secours de toute nature. On y envoya un homme pacifique, Thomas, moine intelligent[1], évêque charitable. Par son conseil et par la providence de Dieu, le juste Samuel vint se fixer en ce lieu[2], du monastère de Qattara; homme faisant *des prodiges et déjouant*[3] *les maléfices* (?), *qui soutint merveilleusement la ville* épuisée, par ses admirables prières et ses œuvres glorieuses.

ble. Il fut éprouvé, et l'image resplendissante de sa doctrine *fut appouvée* par saint Mar Severus, patriarche d'Antioche. Il fut accueilli et loué par lui.

A la même époque florissait aussi Siméon Qôqaya[4], dans la région d'Antioche, dans le village appelé Gîšîr. Il est connu comme auteur de cantiques contenant une doctrine saine et éprouvée, d'une solide orthodoxie, qu'il avait reçue, lui aussi, du don de Dieu et non de l'éducation. — *Fin de ce récit et du précédent.*

CHAPITRE IX. — *Sur Macedonius l'hérétique; et sur l'évêque Siméon le Disputateur.*

Quand l'empereur Anastas[ius] ordonna de proclamer : ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς, il y eut une sédition parmi le peuple[5]. Ensuite, sur son ordre, il y eut une réunion dans le cirque[6] : il y monta sans couronne. En voyant son humilité et la douceur de ses paroles, ils conçurent du repentir et le supplièrent de reprendre la couronne.

Peu de jours après, pour d'autres motifs, le peuple se précipita dans une sédition. L'empereur voyant que le

CHAPITRE X. — *Sur les bienheureux Philoxenus et Severus.*

Xenaias de Mabboug, qui est saint Philoxenus, écrivit à Zénon au sujet de la foi. et reçut une réponse. Il dévoila Cala[n]dion d'Antioche, et reconnut que Flavianus était hérétique[7]. Il pressa l'empereur de réunir un synode à Sidon[8]. Quand il fut réuni, Flavianus s'abstint d'y venir, et fut anathématisé par le synode.

Lorsque le synode fut dissous, Philoxenus enflammé de zèle, réunit des moines et monta trouver l'empereur Anasta[si]us; il lui fit connaître ce qui était arrivé, et que Flavianus était héré-

1. ܒܘܠܘܛܐ = βουλευτής. — 2. ܠܟܐ. — 3. Littér. : *solvens ligamina.*
4. C'est-à-dire « le Potier ».
5. Ps.-Den., ad ann. 818. — 6. Lire : ܐܦܝܩܘܣ (Ps.-D.) = ἱππικός.
7. Land, III, 225, 226; cf. Ps.-Den., ad ann. 823. — 8. Cf. Mansi, t. VIII, p. 371.

peuple prenait l'habitude d'exciter des troubles, décréta de châtier leurs fautes anciennes et nouvelles : alors la plupart se calmèrent.

Un bienheureux vit en songe une multitude de gens suspendus à des croix, transpercés de glaives et de lances, et aussi des femmes méprisées. Saisi de crainte, il en chercha la signification. Il entendit une voix du ciel qui disait : « Ce sont ceux qui ont chassé ma croix de cette ville, et qui sont réservés pour le supplice éternel ». Le bienheureux écrivit sa vision et la fit connaître dans la ville.

Ensuite, l'empereur apprit que Macedonius était nestorien[1]. Il lui ordonna d'anathématiser le synode de Chalcédoine ; il l'anathématisa par crainte de l'empereur, et fut accepté par celui-ci. Après les anathèmes et le serment que Macedo[nius] avait prononcés et juré en présence de l'empereur et du sénat, Satan le séduisit ; il s'en alla au monastère de Dalmatiu[s][2], et dévoila son impiété. Il conspira avec ses partisans de blasphémer sans pudeur. L'empereur, en apprenant cela, fut irrité et rugit comme un lion, (déclarant) qu'il ferait périr tous les diophysites et les nestoriens. Ils tremblèrent et cédèrent devant l'éclat de la vérité.

Alors[3], beaucoup de moines vinrent en présence de l'empereur et dirent : « Nous savions[4] que Macedonius fait mémoire de Nestor[ius], et il nous a prestique. L'empereur les accueillit, et ordonna que Flavianus fût jeté en exil.

On établit à sa place le rhéteur Severus, du monastère de Théodore de Gaza, qui était apocrisiaire dans la ville impériale. Il écrivit une doctrine toute pleine de vie. Il fit un livre (intitulé) Φιλαλήθης, résolvant les objections des diophysites. — Ensuite, il tint un synode[5], avec [**262**] Xenaias, et expliqua l'*henoticon* de Zénon, qui était pour annuler le synode de Chalcédoine. Severus écrivit aussi en trois tomes[6], la réfutation du livre des objections rédigé par Jean Grammaticus.

Διάθεσις *des moines orientaux, et de Qôzma de Qennešrîn, qui s'assemblèrent à Sidon, du temps de Flavianus, en l'an 823*[7]. — « Avant toute chose nous rendons grâces au Christ, Dieu au-dessus de tout, et nous remercions notre empereur miséricordieux et aimant le Christ qui vous a tous établis dans le zèle de la religion, et qui a convoqué votre présente assemblée sainte en une seule réunion, au nom de l'unique Christ Fils de Dieu, pour que vous réunissiez tout le monde en une seule foi : celle qu'ont enseignée les Livres saints et qu'ont gardée les saints Pères, persévérant constamment dans un même esprit, unanimes et d'accord les uns avec les autres dans une même œuvre excellente, enseignant à tous les doctrines divines par le même Esprit-saint qui parla en eux. Notre-Seigneur vous a en effet ju-

1. Ps.-Den., ad ann. 819 ; Land, III, 216, 217. — 2. ܕܕܠܡܛܝܘܣ. — 3. Cf. Land, III, 218, 219. — 4. L : ܡܘܕܥܝܢ ܚܢܢ, « Nous faisons savoir ».
5. A Tyr. Ps.-Den., ad ann. 826. — 6. πίνακες. — 7. Land, III, 227 sqq.

crit de faire ainsi », avec d'autres choses. L'empereur s'irrita contre les moines, et supprima les dons que recevaient leurs monastères, et les eaux de leurs bains; [**262**] on leur laissa seulement de l'eau pour boire.

Quelques sénateurs vinrent trouver l'empereur et lui firent connaître que Macedon[ius] avait formé de nombreuses machinations contre lui; qu'il avait réuni un volume de toutes les hérésies, qu'il l'avait recouvert d'or, et qu'il s'en servait pour tromper bien des gens. — En apprenant cela, l'empereur ordonna de tenir un conseil [1]. L'empereur fit connaître aux patrices [2] et au sénat les serments de Macedonius, et les choses qu'on avait découvert qu'il avait faites après ses serments; et tous répondirent : « Il a menti devant Dieu. C'est Dieu lui-même qui le dépose et lui enlève le sacerdoce ».

L'empereur continua de donner le *donativum* [3] à ses troupes. Il le donnait ainsi de cinq en cinq ans, lorsqu'ils juraient [4] de ne lui tendre aucune embûche. Il fit ainsi pour toutes les armées, parce qu'il avait appris que Macedon[ius] voulait exciter une sédition [5] contre lui par l'intermédiaire de Bîṭalios [6], fils de sa sœur.

Macedonius appelait l'empereur manichéen et eutychéen.

L'empereur tint conseil [7], et ce qui ne s'était jamais fait, un dimanche [8]. Il régés dignes et vous a choisis en ces temps, pour l'union des saintes Églises; non pour que vous leur donniez une foi nouvelle, car, à l'autorité des saintes Écritures, suffit bien celle qu'ont définie par écrit les 318 Pères réunis à Nicée; mais pour que vous confirmiez celle qui exista de tout temps, et que plusieurs ont audacieusement essayé de détruire [9], parlant « non pas par la bouche du Seigneur, comme dit le prophète [10], mais de leur propre ventre », et ils ont séparé [11] les uns des autres, par leurs artifices mauvais, ceux qui, dans la simplicité [**263**] de leur cœur, gardent la tradition des saints Pères et sont d'accord entre eux dans la foi orthodoxe. — Le Christ lui-même, ô saints! est divisé par eux. C'est pourquoi, tant qu'il est méprisé, il est impossible que l'Église arrive à la concorde, car elle est déchirée par eux, par les inventions de paroles changeantes. Puisqu'il est écrit que [12] « Tout royaume divisé contre lui-même ne tiendra pas, » et [13] : « Si vous cherchez à vous nuire et à vous dévorer mutuellement, craignez de vous détruire l'un par l'autre ; » puisque « nous sommes un même corps du Christ, et les membres de ses membres » selon la parole du divin Apôtre [14], nous nous présentons avec confiance à Votre Sainteté, comme à des pasteurs, et nous vous supplions de conserver à tout l'univers la foi orthodoxe, immaculée, comme la

---

1. ܣܠܢܛܝܢ = σιλέντιον. — 2. Lire : ܠܦܛܪ̈ܝܩܘܣ (L). — 3. ܕܘܢܛܝܒܐ, δονατῖβα. — 4. ܡܝܡܝܢ. — 5. ἀνταίρησις (?). — 6. Vitalien. — 7. σιλέντιον. — 8. 31 juillet (L).

9. ܠܡܣܬܚܪܒܘܬܗ (L). — 10. Cf. Jer., xxiii, 16. — 11. ܦܪܫܘ (L). — 12. Marc, iii, 24. — 13. *Gal.*, v, 15. — 14. I *Cor.*, xii, 27.

cita devant eux sa profession de foi et leur dit : « N'ayez pas de crainte à mon égard : s'il y a quelque fausseté[1] dans cette profession de foi, enlevez-moi cette chlamyde[2] et cette couronne, et brûlez-*moi dans le feu* ». — *Alors tout le sénat* se prosterna devant lui, et ils condamnèrent Macedon[ius] pour son impiété. L'empereur ordonna alors que personne ne reçût de lui la communion, ou n'allât près de lui. Ensuite, les évêques, les clercs et le peuple se plaignirent beaucoup de Macedon[ius] : il reçut l'ordre de partir en exil. Un soir le μάγιστρος vint le faire partir. — Telle fut la fin de Macedon[ius].

A cette époque vivait Siméon le Perse[3], surnommé le Disputateur, évêque de Beit Aršam, solide dans la foi, versé dans les Écritures, et adonné aux controverses même avant son épiscopat. C'est pourquoi les Nestoriens, les Manichéens et les Marcionites de Perse tremblaient même devant son nom. Il circulait et visitait les chrétiens. Il fit de nombreuses conversions. Une fois, il baptisa même trois mages fameux. Le roi l'apprit : ils souffrirent le martyre et furent couronnés. Alors, les Nestoriens allèrent l'accuser près du roi qui excita une persécution contre tous les fidèles. Le bienheureux se rendit à la ville impériale et reçut de l'empereur Anastas[ius] *une lettre*[4] *pour* le roi des Perses : et la persécution cessa. — Le catholicos nestorien suscita en belle colombe dont il est parlé au Cantique des cantiques, en la séparant de toutes les hérésies qui, sous le masque de la piété, progressent, l'entourent[5] comme des princesses, des courtisanes, *des servantes, et s'efforcent de se mêler* à elle, de ne faire qu'un avec elle, et de se faire accepter comme vraies grâce à elle. En faisant cela, vous recevrez la récompense et vous entendrez Notre-Seigneur dire[6] : « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai moi-même devant mon Père qui est dans les cieux ». Distinguez donc, comme de sages économes des paroles divines, entre ce qui est pur et ce qui est souillé, ainsi qu'il est dit; et rejetez ceux qui ont mélangé, comme l'ivraie avec le pur froment, leurs doctrines mauvaises. Il est dit, en effet : « Chassez le malfaisant de l'assemblée, et avec lui sortira la fausseté[7] ». — Afin que ce qui a été dit soit évident et manifeste, nous devons nécessairement réfuter (les objections) et exposer (la doctrine). »

Ils écrivirent ici le reste de la διάθεσις, et de nombreux témoignages[8] des saints Pères, ainsi que 77 chapitres de blâme contre le synode de Chalcédoine. Nous les avons résumés plus haut dans cet ouvrage, à l'endroit où est réunie et consignée l'affaire de ce concile de Chalcédoine, dans le huitième Livre.

Le **[264]** *bienheureux Severus*[9], patriarche d'Antioche, homme célèbre et très versé dans la science des Grecs,

1. ܙܝܦܐ. — 2. L : ܟܠܡܝܣܐ, χλαμύς. — 3. Land, II, 76 sqq. — 4. σάκρα.
5. ܡܣܡܣܢ (L). — 6. Matth., x, 32. — 7. *Prov.*, xxii, 10; notre ms., comme L, porte ܙܟܘܬܐ « l'innocence, la victoire » soit que le traducteur ait lu νίκη au lieu de νεῖκος; soit par une faute de copiste pour ܙܝܦܘܬܐ. — 8. χρήσεις. — 9. Land, III, 228-229.

Arménie une discussion contre les fidèles. Ceux-ci firent venir promptement Siméon le Disputateur. Le catholicos commença par une calomnie en disant : « Ceux-ci sont les complices des Romains. » — Le marzban du roi de Perse, qui devait juger entre eux, lui dit, comme par l'action de Dieu : « C'est notre affaire d'examiner cela, et non pas la vôtre. Pour vous, dites ce qui vous regarde ». — Babai[1] dit : « C'est ceci : un homme semblable à nous, né comme nous d'une femme, dans lequel, à cause de sa perfection, habita le Verbe de Dieu. De même qu'un roi trouvant le fils d'un mendiant sur le fumier, l'adopte, le revêt des vêtements royaux et l'appelle son fils; [263] de même, Dieu a voulu que l'homme au sujet duquel nous disputons, soit appelé son fils par la grâce, alors qu'il n'est pas son fils par la nature ». — Le chef dit : « Et vous, que dites-vous ? » — Siméon répondit : « Nous te prions d'examiner ce que dit le catholicos : Un homme ordinaire qui, comme nous, est né d'une femme. Or nous naissons de la femme avec le concours de l'homme. Demande-lui donc si celui qu'il dit né comme nous de la femme est né par le concours de l'homme ou non. » — Et quand le chef posa la question, le catholicos ne put répondre; comme on le pressait de répondre, il dit : « Il n'est pas né du concours de l'homme. » — Il lui demanda encore : « D'où donc a-t-il été conçu ? » — Il dit : « Il est écrit : De l'Esprit-saint. » — Il lui dit : « Tu as donc menti en disant qu'il est semblable à nous; car nous n'avons jamais entendu dire que quelqu'un fût né sans le concours de l'homme. » — Et le catholicos fut couvert de confusion. — Siméon continua en disant : « Puisque, comme l'a dit le catholicos devant Ta Grandeur, quand le Roi des rois prend le fils d'un pauvre sur le fumier, le revêt des vêtements royaux et ordonne qu'il soit appelé son fils, à cause de cela tout le monde l'appelle fils adoptif, parce qu'il n'est pas le fils du roi selon la nature ; que Ta Grandeur lui demande : Ce pauvre, qui est devenu le fils du roi par adoption, a-t-il un père naturel ? ou d'où vient-il ? Qu'il expose en ta présence d'où il est né. » — Quand cette question fut posée au catholicos et aux évêques, ils gardèrent le silence et ne purent répondre. Ils confessèrent qu'il a été conçu de Dieu, sans l'union de l'homme. — Et le chef dit : « Or, si son père est

moine éprouvé, lisait l'interprétation de Hierotheus et de Dionysius, Timotheus, Titus, Clément, l'autre Dionysius, l'autre Clément, Irenæus, Basilius, Gregorius, Athanasius, Jean (Chrysostome), Cyrillus, avec les histoires, les autres sciences et les saines doctrines qui étaient rassemblées près de lui. — Xenaias, de son côté, était versé dans tout ce qui se trouve en notre langue et notre écriture. — Ils firent un synode et anathématisèrent ouvertement celui de Chalcédoine; ils écrivirent une lettre d'union à Jean d'Alexandrie, et à Timotheus de Constantinople. Et tous (les patriarches) furent d'accord, à l'exception de celui de Rome. — *Ce chapitre est fini.*

1. Le catholicos.

Dieu, le fils est aussi Dieu ; et si son père est un homme, s'il vient comme nous du mariage, il est aussi homme. » — Alors les évêques fidèles poussèrent des acclamations[1] en disant : « Que Dieu maintienne Votre Sagesse de longues années ! » — Et les Nestoriens se retirèrent couverts de confusion. Pour ce motif on créa évêque saint Siméon.

Les Nestoriens accusèrent de nouveau devant le roi des Perses les évêques fidèles, qui furent enfermés pendant sept ans dans une prison si dure qu'ils étaient sur le point de périr. Le saint fit savoir cela au roi de Kouš, qui écrivit[2] à leur sujet au roi des Perses. Ils furent délivrés et sortirent.

Les Nestoriens accusèrent encore les évêques fidèles près des mages. Les Perses agacés leur dirent : « Allez trouver les rois, et apportez-nous des écrits scellés de leurs sceaux[3] que (nous sachions) qui de vous est véridique dans sa foi. » — Le bienheureux Siméon prit sur lui ce fardeau. Il se rendit à la ville impériale. [**264**] Le Seigneur lui accorda le don des langues, de sorte que quel que fût le peuple dans le pays duquel il entrait, il parlait aussitôt sa langue.

Considérant que les écrits des rois devaient rester immuables, et qu'on ne devait pas pouvoir supposer qu'ils avaient été altérés pendant la longueur des routes, il fit faire de grandes pièces de toile qu'il enduisit d'un onguent propre à recevoir l'écriture. Elles sont conservées dans le pays des Perses. Il faisait écrire la profession de foi de chaque peuple dans sa propre langue par les évêques, et il faisait apposer sur ces toiles le sceau en plomb des rois de ces peuples. Au bout de sept ans, il revint. Le roi de Perse était mort. Cependant il devint notoire pour les Perses que la doctrine des Nestoriens était mauvaise. — Un autre motif ayant appelé saint Siméon dans la ville impériale, Dieu voulut lui accorder le repos, car il était très âgé : il mourut chez nous. — *Fin.*

CHAPITRE XI. — *Abrégé sur l'époque de la fin de la vie de l'empereur Anastas[ius].*

En l'an 22 de l'empereur Anastasius, l'Arménie se révolta contre les Romains. L'empereur envoya des forces contre les Arméniens; il en détruisit une partie, s'empara de l'Arménie[4], et les réduisit de nouveau à l'obéissance des Romains.

En l'an 831 des Grecs, l'empereur Anastasius tomba malade, et mourut en paix, le 9[5] de tamouz (juillet). Il avait régné 27 ans, 3 mois et 9 jours[6].

C'est lui qui bâtit la ville de Dara, et aussi Tannourîn.

En l'an 2 de son règne, ou, selon d'autres, en l'an 14, finit le sixième millénaire[7]; c'est-à-dire les 6000 ans depuis la création du monde. Cette année était, selon le

1. φωνάς. — 2. ܟܬܒ. — 3. Lire : ܛܒ̈ܥܐ.

4. ܐܪܡܢܝܐ (BH). — 5. Ms. : « le 29 », par erreur. Jac. Edess., ad ann. 191. — 6. Cf. Land, III, 232. *Chron. edess.*, nº lxxxvi. — 7. *Sic* ms.; p. ê. à corriger : ܝܙ = 17; cf. *Patr. Gr.*, t. XCII, col. 1035.

comput des Grecs, l'an 814. — Que six mille ans se soient écoulés et que ce monde transitoire doive finir, nous le savons [265] et le confessons ; mais quand ? Nous ne le savons pas. Nous attendons Dieu qui seul connaît toute chose avant qu'elle existât et ce qui doit arriver. — *Fin.*

Du temps d'Anastas[ius], les Isauriens firent un complot, excitèrent des troubles, et méditèrent une révolte. Ils avaient pour chef et pour guide un certain Ninigios [1], tyran robuste. L'empereur envoya contre eux Hypat[i]us. Ninigios ayant été tué dans le combat, le reste de ses adhérents se dispersèrent. Ils éprouvèrent un cruel massacre et furent complètement humiliés : ils revinrent à la soumission [2].

Du temps d'Anastasius, l'impôt [3] fut remis aux artisans de tout le pays des Romains.

Il y eut aussi une éclipse solaire, un vendredi, depuis la troisième jusqu'à la neuvième heure : signe prodigieux [4].

Et ensuite le peuple des Grecs se révolta contre l'empereur, à cause de cette maxime : ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς, et à peine put-il rétablir la paix par ses explications : les uns [265] persévérèrent dans la sainte confession, les autres demeurèrent [5] dans l'hésitation et dans le schisme : ici secrètement, là ouvertement et audacieusement, jusqu'au jour de la mort de l'empereur [6]. — *Ce chapitre est ainsi fini.*

Du temps d'Anastas[ius] ces pontifes étaient à la tête des Églises :

A Rome, après Gelasus : Anastasius [7] ; et après celui-ci, Symmachus [8], pendant 6 ans.

A Alexandrie, après Petrus : Athanasius pendant 7 ans ; — après lui, Jean, pendant 8 ans et 7 mois ; — après lui, un autre Jean, pendant 11 ans [9] ; — après lui, Dioscorus ; pendant un an ; — et ensuite, Timotheus, pendant 11 ans et 6 mois.

A Antioche, après Pierre le Foulon l'évêque fut Palladi[u]s ; — et après lui, Flavi[an]us, qui fut déposé parce qu'il était hérétique [10]. — Ensuite vint Severus, le héraut vigoureux de l'orthodoxie [11],

A Constantinople, après Acacius vint Fravitas [12], — après lui, Euphemius [13] qui fut déposé ; — et après lui l'hérétique [265] impie Macedonius, qui fut aussi déposé [14] ; — et ensuite Timotheus.

A Jérusalem, après Anastasius, vint Martyrius ; — et après lui Sallustianus [15] qui fit un schisme, et fut avec Rome ; — après lui, Élias, qui fut aussi reconnu hérétique, et fut pour cela chassé par l'empereur Anastas[ius]. — *Fin.*

---

1. Νινίλιγγις (Theoph.) ; Λογγινίγης (Malala) ; *Lilingis* (Marcell.). — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. XXXVIII, § viii, ix. — 3. Lire : ܕܗܒܐ, d'après Jac. Edess., ad ann. 175, et *Chr. edess.*, nº lxxiv. Il s'agit de l'abolition du χρυσάργυρον ; cf. *Hist. du Bas.-Emp.*, l. XXXVIII, § xxvi. — 4. Jac. Edess., ad ann. 191. — 5. ܦܫܘ. — 6. Nouvelle mention de la sédition dont il a été question plus haut, p. 155.

7. Jac. Edess., ad ann. 179. — 8. Id., ad. ann. 192. — 9. Id., ad ann. 180. — 10. Id., ad ann. 167. — 11. Id., ad ann. 188. — 12. Ce nom est défiguré dans le ms. qui porte *Flabanos Fauattios* ; cf. p. 153, n. 11. — 13. Ms. : *Euphiminos*. — 14. Jac. Edess., ad ann. 169. — 15. Id., ad ann. 166.

CHAPITRE XII. — *Du commencement du règne de Justinianus*[1]*; et du commencement de la seconde corruption de Chalcédoine.*

En l'an 832 commença à régner Justinianus (originaire) de Thrace, du village de B(e)drinos[2], qui devint par la suite une ville célèbre, appelée de son nom. Les eaux de cet endroit sont mauvaises, de telle sorte qu'en les faisant bouillir sur le feu elles se changent en sang[3].

C'était un vieillard de bel aspect. Il était aussi simple; il n'était point instruit des Écritures, et n'avait jamais étudié la confession des chrétiens.

Comme les Thraces, ses concitoyens, les Romains et les gens de l'Italie, à cause de Léon, étaient partisans du synode de Chalcédoine, il s'imagina que si tous les pays acceptaient le Synode, il n'y aurait qu'un seul empire. Ceux qui l'excitaient à faire adopter le synode, usèrent de ruse pour qu'il y joignît les trois saints synodes et qu'on les proclamât tous les quatre pareillement, de manière à pouvoir tromper par là les fidèles qui [**266**] ne recevaient point celui de Chalcédoine, et qui admettraient sous le nom de ces saints (synodes) le (synode) impie. — *Fin.*

En l'an 832 des Grecs, en la 3e (indiction)[4], le 26 du mois de nisan[5] il y eut une pluie violente, et le fleuve Daiçan, qui passe à Édesse, subit une grande inondation dans laquelle beaucoup d'endroits furent détruits; à peu près tout le mur s'écroula. Justinianus (Justin) envoya de l'or[6] et fit réparer le mur et tous les endroits (détruits). Elle fut appelée Justinianopolis[7].

L'empereur Justinianus donna aussi de l'or, pour la reconstruction d'Antioche, qui avait également été ruinée par une inondation.

Quand saint Severus, patriarche d'Antioche vit, au commencement du règne de Justinianus (Justin), qu'un édit prescrivant de recevoir le concile de Chalcédoine avait été promulgué, il négligea le repos et méprisa la gloire temporelle. Il s'en alla d'Antioche à Alexandrie, après avoir occupé le siège pendant 6 ans.

Quand saint Severus partit, le feu tomba à Antioche et en brûla la plus grande partie[8]. Pendant six mois, le feu prit de tous les côtés de la ville, sans que personne pût savoir comment il

1. Les Syriens emploient la forme *Ioustinianos* pour désigner Justin Ier et aussi Justinien Ier, qu'ils appellent Justinien II. — 2. ἀπὸ βεδεριάνας (J. Mal.). — 3. Land, III, 231.

4. τρίτη. Les indictions sont ainsi notées par le nombre grec, habituellement écrit en lettres. — 5. Il y a probablement une interversion de chiffres. Lire : *l'an* 836, *le* 22 *de nisan* (avril). Cf. Land, III, 244; *Chron. edess.*, n° xc; Pseudo-Denys ad ann. 836 (*B. O.*, I, 412). — 6. Lire : ܕܗܒܐ. — 7. Malala, *Patr. Gr.*, XCVII, 619; Evagr., IV, viii. Ἰουστινούπολις.

8. Ps.-D. ad ann., 837.

En la 1[re] année de Justinianus (Justin) furent tués Bîṭâlios, avec Paulos son νοτάριος, et Celer Illyricus[1] son δομέστικος[2].

Au commencement du règne de Just[inian]us[3], parut en Orient une étoile sous l'aspect d'une grande lance. La pointe de la lance était dirigée en bas, menaçante, et des rayons terribles en sortaient. Tout le monde les voyait. On l'appelle κομήτην, comme disent les Grecs. Sa vue remplit tout le monde de crainte, par la manière dont elle s'élevait et paraissait [**266**] menaçante. C'était le signe de l'apostasie, de la destruction et de la ruine de l'Église, qui était sur le point d'arriver. — *Fin*.

prenait; et on ne pouvait l'éteindre. C'était un signe de la destruction qui la menaçait.

Saint Severus avait été ordonné patriarche en l'an 21 de l'empereur Anastas[ius], qui est l'an 825 des Grecs; il partit en la première année de Justinianus (Justin), qui est l'an 832 des Grecs. Un an après le départ du grand et saint Severus, fut [établi] à Antioche ce vase de colère, Paulus, surnommé « le Juif », qui se mit à proclamer à Antioche le synode de Chalcédoine. Il fit rassembler tous les évêques de Syrie et les obligea à le proclamer. [**266**] Il renvoya à leurs sièges tous ceux qui se montrèrent lâches et le proclamèrent. Mais il envoya en exil ceux qui ne faiblirent point, ne changèrent point la vérité de la foi, et ne consentirent point à accepter l'erreur de Chalcédoine. — Jean d'Asie fait connaître quels sont les évêques qui furent persécutés et de quelle manière.

[CHAPITRE XIII.][4] — *Jean d'Asie dit :*

« Nous sommes incapable d'écrire sur les évêques qui furent persécutés à cette époque; car ils étaient de villes éloignées, et ils finirent leur vie en divers exils. Nous parlerons de ceux qui se sont rencontrés à Alexandrie et à Constantinople, dans la familiarité

[CHAPITRE XIV.] — *Sur la persécution des moines et le pillage des couvents et des monastères*[5].

Les moines d'Orient persécutés, s'enfuirent pendant sept années, depuis la troisième[6] jusqu'à la neuvième[7] (indiction), de la région[8] d'Antioche, de l'Euphratésie, de l'Osroène, de la Mésopotamie*.

*Note marginale : *C'est-à-dire Beit Nahrîn* (littéralement : inter flumina).

1. Ms. : *Qalariqos*. Jac Edess. : ܩܠܠܪܝܩܘܣ; restituer : ܩܠܠܪ ܠܐܝܠܘܪܝܩܘܣ (?) = Κέλερα τὸν Ἰλλυριόν (Mal., *Patr. Gr.*, XCVII, 592). — 2. Lire : ܕܘܡܣܛܝܩܘܣ. Jac. Edess., ad ann. 195. Cf. Land, III, 234-35. — 3. Ps.-Den., ad ann. 836.

4. Les numéros d'ordre des chapitres sont omis de plus en plus souvent; nous les rétablissons, par conjecture, de manière à les faire concorder avec ceux qui sont notés.

5. Land, III, 245. — 6. τρίτη. — 7. ἐνάτη. — 8. χώρα.

desquels nous nous sommes trouvé [1].

« Après le départ de saint Severus d'Antioche, on chassa : *De la Cilicie II*e : (1) Aiṭerikos [2] d'Anazarba; (2) Julius[3] d'Ægées; (3) Jean de Mopsueste; (4) Paulus [4] d'Epiphania; (5) Jean d'Irénopolis[5]; (6) Paulus d'Alexandrette; — *De la Cappadoce* : (7) Proclus de Colonia; (8) M(u)sonios [6] de Thermæ Basilicæ (?); (9) Nicephorus[7] de Sébaste d'Arménie. — [*De la Syrie*] : de Laodicée [8] : Constantinus, qui, à cause de ses vertus de toute sorte, mérita d'être honoré sur les autels dans toutes les assemblées des fidèles; il mourut dans la ville impériale; (11) Antoninus d'Alep, qui y mourut aussi; (12) Philoxenus de Mabboug, qui fut envoyé à Gangres, on l'enferma au-dessus des cuisines du xenodochion, et il y fut étouffé par la fumée; (13) Petrus d'Apamée, qui était encore en l'an 856 avec les patriarches Theodosius et Anthimus, et mourut à Constantinople; (14) Nonus de Séleucie [9]; (15) Isidorus [10] de Qennéšrin; (16) Mara d'Amid [11]; (17) Thomas de Damas; c'était un ascète qui pendant 28 ans n'avait pas

Le monastère de Thomas [12] de Séleucie (conduit) par Jean le Rhéteur, bar Aphtonia, parvint avec sa fraternité à Qennéšrê, sur l'Euphrate, et s'y fixa. Cyrus [13], archimandrite des Syriens d'Antioche, fut chassé avec la communauté; (de même,) les moines de Tell'ada [14], de Bazou, de Romanus [15], Siméon de Lagênê [16], Ignatius, archimandrite (du couvent) de 'Aqîba de Qennéšrin; les moines de Conôn [17]; Jean, archimandrite, de Kefra de Bîrta; le couvent de Mar Bas(sus); Jean (du couvent) des Orientaux; ceux de Qoubbé; le couvent de Mageos [18] (?); Sergius de Pesilta; Thomas de Beit Naçiḥ, Isaac de 'Abdîšô' [19]; le couvent de 'Arab et de Mésopotamie, Izala et [20] Beit Gaugal; les cinq couvents de la métropole d'Amid; Ḥanania, et Abraham surnommé « l'humilié », homme faisant des prodiges; Daniel le visiteur; Salomon de Mar Samuel [21]; Qourias de Segolân [22], les Asphoulayê [23], le Tîzayê [24] voisins de Rêš'ayna; et pour ce motif cinq congrégations de moines se fixèrent dans le désert, hommes pieux et honorés par leurs œuvres ; le couvent d'Édesse, Élias

1. La liste se trouve dans le Pseudo-Denys (ad ann. 829); éditée par Kleyn, *Bijdrage tot de Kerkgeschiedenis, etc.* (Utrecht, 1891). Nous donnons ici les variantes. A la fin, le collecteur ajoute : « en tout 54 évêques » (Bar Hebr., *Chr. eccl.*, I, 196, dit : 55), mais sa liste ne contient que 53 noms, ceux que nous donnons ici, plus Sévère d'Antioche, placé entre les nos 9 et 10. Comp. la liste de l'abrégé arménien (Langlois, p. 176, 177); dans cette dernière Nicolas de Tarse est une addition; pour Théodose et Onésime de Zeugma, comp. notre no 13. — 2. ܐܝܬܪܝܩܘܣ; rest. : ܐܝܛܪܝܩܘܣ. — 3. ܝܘܠܝܢܣ ܕܐܝܓܐ. — 4. ܦܘܠܘܣ. — 5. ∴ ܦܘܠܘܣ ∴ ܘܐܝܪܝ ܡܕܝܢ (*sic !*) — 6. ܡܘܣܘܢܝܣ. — 7. ܢܝܩܦܘܪܘܣ. — 8. *Sic* Ps.-Den. ; ms. : « de Laodicée de Syrie ». — 9. Ps.-Den. aj. : « et il mourut à Amid ». — 10. ܐܝܣܝܕܘܪܘܣ. — 11. Ps.-D. aj. : « Ils moururent tous deux à Alexandrie ».

12. Lire : ܬܐܘܡܐ (L); ms. : *Tela*. — 13. L : ܩܘܪܘܣ. — 14. L : « avec la communauté du couvent de Tell'ada ». — 15. L : ܕܪܘܡܢܘܣ ܘܕܒܙܘ. — 16. *Sic* d'après L : ܫܡܥܘܢ ܕܠܓܝܢܐ; ms. : « de Siméon et de *L(o)nginê* ». — 17. L : ܣܢܘܢ, *Senôn*, qui est peut-être la vraie leçon. — 18. L : ܡܓܝܐܘܣ. — 19. L. : de « Beit 'Abdîšô' ». — 20. ܘܒܝܬ (L). — 21. L : « de Beit Mar Samuel ». — 22. L : ܩܘܪܝܣ ܕܣܓܘܠܐ. — 23. ܐܣܦܘܩܠܝܐ, « de *Specula* ». — 24. L : ܛܝܪܝܐ, *Tîrayé*.

mangé de pain, ni bu de vin; il mourut à Constantinople; (18) Alexandre d'Abila[1], ville de la dépendance de Damas[2]; (19) Thomas de Yabroud[3]; [**267**] (20) Jean de Tedmor[4]; (21) Jean, évêque des moines arabes de Ḥawarîn (?)[5]; (22) Sergius de Cyrrhus[6]; (23) Thomas de Germanicia[7]; (24) Paulus d'Édesse, qui fut lâche, retourna dans cette ville et y mourut le jour même; (25) Jean de Ḥarran[8]; (26) Jean de Amrîn (?)[9]; (27) Eustathius de Perrhîn[10]; (28) Petrus de Reš'ayna[10]; (29) Nonus de Circesium[10]; (30) Paulus de Callinice[10]; (31) Mariôn[10] de Šoura des Romains, (32) Jean de Tella[11]; (33) Thomas de Dara[10]; (34) Ahron d'Arsamosate[10], dans le pays des Ourtayê. — *Des régions d'Asie, de Carie* : (35) d'Aphrodisia, métropole, partit l'archevêque Euphemius[12]; (36) d'Antioche, sur le fleuve Méandre[13], partit Mênophanos[14] (?); (37) de la ville d'Alabanda partit Zeuxis[15]; (38) de la ville d'Alinda partit Petrus[16]; (39) Julianus d'Halicarnasse qui devint ensuite phantasiaste; (40) Theosebius d'Ephèse, qui fut requis de monter à la ville impériale et d'accepter le Synode; il demanda trois jours, alla se prosterner devant l'autel et pria : le troisième jour, il mourut; (41) Valede Beit Isqoûnî[17]; Samia[18]; Qozma, Jean des Ourtayê; Marôn des Orientaux; à Natapha[19] : Sergius, (homme) pur et simple, et après lui Anṭôn, homme doux et aimable; Élias philadelphe[20], notre compatriote; Siméon de Qîš[21]; Sergius; le couvent de Beit Mar Jean de Ḥourra[22]; [**267**] Siméon, archimandrite de Mar Isaac de Gaboula, qui ensuite fut convaincu de l'hérésie de Julianus; Berenicianus de Beit Mar Ḥanania[23], un homme faisant des prodiges, qui, dans son zèle, monta à la ville impériale, et qui admonesta et réprimanda l'empereur en personne : la lettre que Mar Xenaias lui écrivit de Gangres l'atteste; les moines de Mar Zakai de Callinice; ceux de Mar Abai, et de Beit [Re]qoum[24]. Ainsi fut peuplé le désert qui fourmillait par la foule des hommes qui l'habitaient et de ceux qui les visitaient par affection.

Avec eux étaient les têtes honorables des corps[25]; Jean de Tella, un ascète qui ne mangeait pas même le pain que mangerait un enfant[26]; il avait aussi progressé dans la lecture des Écritures et il était devenu γνωστικός et θεωρητικός. Il élevait son intelligence à la connaissance des choses spirituelles pendant trois heures, ravi dans la compréhen-

---

1. ܐܒܝܠܐ. — 2. Ps.-D. aj. : « il mourut en exil ». — 3. ܝܒܪܘܕ. « Mort en exil ». — 4. « Mort en exil » (Ps.-D.). — 5. ܚܘܣܢ ܕܚܘܪܝܢ, « qui mourut en exil ». — 6. « Mort en exil ». — 7. « Mort à Samosate ». — 8. « Mort à Antioche ». — 9. ܕܐܡܪܝܢ (Himeria?), « mort en exil ». — 10. « Mort en exil ». — 11. « Martyrisé à Antioche. — 12. « Mort pendant la persécution. » — 13. ܡܐܝܢܕܪܘܣ ܢܗܪܐ. — 14. ܡܐܢܘܦܢܘܣ. — 15. ܐܘܟܣܝܣ, « mort en exil ». — 16. « Mort en exil ».

17. L : ܐܣܩܘܢܝܢ. — 18. Ms. : *Samîz*; L : ܣܡܝܣ. — 19. ܒܢܛܦܐ. — 20. L : « philanthrope ». — 21. L : de *Qennéšrîn*. — 22. ܚܘܪܐ, Land, III, 248, ligne 9. — 23. L : ܚܢܢܝܐ. — 24. L : ܒܝܬ ܪܩܘܡ, qui est la bonne leçon. — 25. Plus explicitement dans L : « Les têtes (chefs) honorables du corps accompagnaient tous les membres du corps ». — 26. Littér. : « du commencement de la vie de l'homme ».

rianus de Néocésarée[1]; (42) Elpid[ius] des Qasṭranayê[2]; (43) Theodorus de la ville d'Olbia[3]; (44) Lucas de la ville d'Imôria[4]; (45) Eusebianus[5] d'Hadrianas[6]; (46) Petrus de Meloṭa; (47) *Victor de Philadelphia*[7]; (48) *Petrus* des Man(a)doyê[8]; (49) Agathodorus d'Aisôn?(?); (50) Pelag[ius] des Qelenderayê[10], (51) Photinus d'Arsinoë (?); (52) Alexandre de Konkar[11]; — et beaucoup d'autres bienheureux qui marchaient sur les traces du bienheureux Severus. Les uns furent persécutés et n'acceptèrent pas le synode, les autres s'en allèrent et partirent volontairement; vivants, ils terminèrent leur vie! »

Sur le temps de la persécution[12]. — Le siège d'Alexandrie ne fut pas agité pendant tout le règne de Justinianus (Justin). — Après Dioscorus vint Timotheus. Il accueillait avec joie les pontifes fugitifs et les réconfortait charitablement.

Nonus de Séleucie, qui était d'Amid, s'en alla à sa ville et habita dans sa maison. Il était riche et avait été autrefois chef[13] de la ville, du temps de Jean d'Amid, du monastère de Qartamin. De son vivant, cet évêque le bénit et dit : « J'ai confiance en Dieu, que [**268**] tu mourras évêque sur mon siège ». L'événement tarda, car après la prise d'Amid, l'évêque fut le charitable Thomas, qui bâtit Dara. Comme on le pressait sion de la sagesse de la création de Dieu. Depuis la troisième jusqu'à la sixième heure, il se montrait affable avec tout le monde, et faisait pacifiquement la conversation avec ceux qui l'approchaient pour des affaires urgentes. — Thomas de Dara avait beaucoup de mérites; il parlait beaucoup sur les choses physiques.

Paulus excita la persécution[14] sur les couvents, grands ou petits, dans toutes les provinces de Syrie et de Palestine, au sud et au nord, jusqu'à la frontière des Perses, et dans les pays de l'Orient; ils furent pillés, (leurs habitants) furent enlevés, jetés dans les chaînes, et affligés de supplices. Il excita les troupes des Romains[15], hommes barbares qui agissaient sans pitié. Il faisait piller ceux qui accueillaient dans leurs villages les persécutés. Son impiété s'étendit jusqu'aux femmes et aux enfants. Personne ne pourrait définir la cruauté de ce Juif, qui excita la persécution au delà de toute mesure, par la faim, la soif, la nudité, le transfert d'un lieu à un autre. Aujourd'hui ils couchaient dans un endroit ; le lendemain, ils en étaient chassés. Ils n'étaient pas jugés dignes d'avoir un gîte. Ils habitaient dans le désert avec les animaux sauvages, sous le ciel, même pendant l'hiver, (exposés) au vent glacial, à la gelée, à la pluie, [serrés] les uns contre les autres[16]. Il

1. ܐܦܪܟܝܐ ܕܢܐܘܩܣܪܝܐ ; ms. *Diocésarée* ; la leçon *Néocésarée* est confirmée par l'arménien (*Lériné de Néocés.*; Langlois, p. 177). — 2. Kestro (?). — 3. ܐܘܠܒܝܐ. — 4. ܐܡܘܪܝܐ; rest. : ܐܢܡܘܪܝܐ, *Anemorium*. — 5. ܐܘܣܒܝܢܐ. — 6. Ms. : *Hadrianos*. — 7. ܦܪܘܦܝܐ. — 8. ܡܢܕܝܐ, *Mondi* (?) — 9. *Iassus* (?). — 10. ܩܠܢܕܪܝܐ, *Celenderis*. — 11. ܩܘܢܩܪ. — 12. Land, III, 247. — 13. L : ܗܓܡܘܢܐ = ἡγεμών.

14. Land, II, 289. — 15. Ou : « des soldats »; le mot *roumaya* est employé dans les deux sens. — 16. Lire : ܩܡ ܕܟܡܐ ܠܩܘܪܐ ; cf. L, III, 290, 23.

d'accepter le synode, il pria Dieu, tomba malade sur le champ, et mourut sur son siège. — Et, afin que la bénédiction de Jean fût accomplie, les gens d'Amid se donnèrent pour évêque Nonus, qui vécut quelques mois et mourut.

Alors [1], les gens d'Amid établirent Mara, en présence de Nonus, évêque de Maipherqaṭ, d'Ortho[s] d'Agell, et d'Ahron d'Arsamosate.

Mara était un jeûneur et un homme pieux, très versé dans la langue grecque. Peu de temps après qu'il eut été établi à Amid, il fut exilé à Pétra. De là, il fut appelé à Alexandrie où il écrivit de nombreux et admirables ouvrages [2].

Pour mémoire, je consigne ici le *Prologue de l'évêque Mara* [3] :

« Pour acquérir la connaissance d'un long discours on le résume en quelques chapitres dont on fixe la notion dans l'intelligence et la science. Nous pourrons [4] connaître ces choses par les chapitres établis dans ce livre. Mais nous ferons passer rapidement dans l'intelligence, en abrégé, la contemplation [5] de toutes les choses qui s'y trouvent et qu'on entendra et méditera peu à peu.

« Quand quelqu'un résume les écrits évangéliques, il en apprend que Dieu s'est incarné, et qu'on doit lui attribuer les actions divines et humaines par lesquelles il maintient [6] les principes du monde [7], qu'il fera paraître clairement lors de son second avènement.

les faisait descendre de leurs colonnes, ou sortir de leurs cloîtres, pour les entraîner [8]. Maintes fois, [268] au moment du soir, alors qu'ils s'arrêtaient pour goûter un peu de repos, les persécuteurs arrivaient, tombaient sur eux à coups de bâtons et les chassaient; et tandis qu'ils partaient, défaillants et souffrants, les persécuteurs mangeaient la nourriture qui était préparée. Il y avait parmi eux beaucoup de vieillards impotents et de femmes âgées.

Paulus d'Édesse [9] fut appelé [10] une fois et deux, mais il n'y alla point : une armée de Romains fut envoyée après lui. Il prit la fuite et descendit dans la cuve du baptistère pour ne pas admettre le Synode, bien que dans son cœur, il y fût attaché. — Les citoyens et les moines osèrent résister à l'armée, et beaucoup de gens du peuple et de moines furent tués, parce qu'ils ne voulaient pas abandonner leur opinion.

Ensuite Paulus d'Édesse sortit et s'en alla, avec les soldats, près de Paulus le Juif. Alors on connut qu'il partageait son opinion et était secrètement d'accord avec lui. A cause des Édesséniens ils arrangèrent habilement l'affaire. Paulus d'Édesse fut libéré et renvoyé par Paulus d'Antioche, et les Édesséniens le reçurent comme orthodoxe.

En ces jours-là [11] mourut l'évêque de Ḥarran. Paulus voulut y établir un prêtre nommé Asclepius [12]. Après lui en avoir

1. Land, III, 244-45. — 2. Cf. *Bibl. or.*, II, 48 et suiv. — 3. Land, III, 250 sqq. ; Mai, *Nov. coll.*, X, i, 353 sqq. — 4. ܐܫܟ ܠܢ (M, L). — 5. θεωρία. — 6. M : ܡܕܒܪ. — 7. ܕܗܘܝ ܡܕܡ ܠܐܘܩܝܢܘܡܘܣ (L).

8. ܡܣܪܓܪܓܝܢ. — 9. Ps.-Den., ad ann. 837. — 10. Par Paul d'Antioche. — 11. Ps.-Den., ad ann. 837; Land, III, 243; cf. *Chron. edess.*, nº lxxxviii (ann. 831). — 12. Lire : ܐܣܩܠܦܝܘܣ ; ms. : *Asphulis*, ici et plus bas. *Chr. edess.*, et Ps.-D. : ܐܣܩܠܦ.

« Quiconque médite ces choses, trouvera donc successivement : d'abord la connaissance de ce qui nous est dit (de lui) dans l'Écriture antérieurement à son incarnation ; ensuite la naissance de Jean, en témoignage au Dieu d'Israël, selon la prédiction de l'ange. Il trouvera (ensuite) la naissance de Jésus-Dieu, qui eut lieu d'une manière surnaturelle en la Vierge et de la Vierge ; car tout homme tire son origine de la terre, et, selon le témoignage de (Jean)-Baptiste, celui qui n'est pas de la terre, Jésus, est venu du ciel ; ensuite, les témoignages relatifs à son incarnation rapportés dans le livre de l'Évangile, prononcés, sous (l'inspiration de) l'Esprit-Saint, par l'ange et Élisabeth à la Vierge et à Joseph, et aux bergers, dans l'annonce de sa naissance par la troupe des esprits célestes ; ensuite, la prophétie de Zacharie et l'apparition de l'étoile qui montra la majesté du Fils de Dieu né sans corruption ; puis, la prophétie de Siméon et d'Anne sur la venue du Christ pour le salut du monde, et avec cela, la prédication de Jean-Baptiste annonçant que lui était de la terre et notre Sauveur [269] du ciel. — On comprend en outre par le récit des Évangiles, l'économie divine de Notre-Seigneur qui fut d'une sagesse indéfectible[1] qui ne venait pas de la science des livres ; ses enseignements, sa doctrine, la puissance des miracles et des prodiges qu'il fit ou dit, sa science universelle ; (on apprend) qu'il ne commit pas le péché ; qu'il était donné l'assurance, il le trompa[2] et en créa un autre. Asclepius monta alors trouver l'empereur et lui fit connaître que Paulus ne proclamait par le Synode. L'empereur écrivit à Pharezman, qui chassa Paulus d'Édesse, et Asclepius devint évêque.

[CHAPITRE XV.] — *Sur la mort du vénérable Mar Jacques, docteur et évêque de Batnan ; et sur les nombreux maux que les hérétiques infligeaient aux fidèles à cette époque.*

Avant que Paulus ne sortît d'Édesse, il fit mander près de lui saint Mar Jacques le docteur, évêque de Batnan de Saroug[3]. Le saint s'abstint d'aller le trouver, parce qu'il montrait déjà qu'il ne tenait pas sainement la vraie foi. Comme Paulus le pressait, par ses envoyés, de venir le trouver, il entra dans l'église, se prosterna devant l'autel et pria en disant : « Seigneur, connaisseur des choses secrètes, si tu sais que la fausseté du diophysisme se trouve [269] en ce Paulus, ne me permets pas de voir sa face ». Or, étant parvenu au couvent de Beît Parsayê, il eut, pendant la nuit, une révélation au sujet de sa sortie du monde, et reçut l'ordre, dans cette vision, de retourner à sa ville. La nuit même, il se leva et retourna à sa cellule. Il annonça à tout le monde qu'il mourrait deux jours après. Ses concitoyens furent frappés d'étonnement. Il donna des ordres relative-

1. ܕܠܐ ܣܦܪܐ (M, L).
2. ܟܕ ܐܛܠܡܗ ܕܠܐ ܟܘܗ (Ps.-D.). — 3. Ps.-Den. ad ann. 837 ; *Bibl. or.*, I, 297.

en son vouloir de souffrir en son temps et de ne pas souffrir lorsqu'il n'était pas temps; qu'il était en son pouvoir d'anéantir les tourments par ses tourments volontaires dans le corps, de détruire la mort par sa résurrection, et de monter au ciel.

« L'Évangile montre clairement qu'il a pris de la Vierge un corps charnel, doué d'une âme intelligente; sa conception, analogue à celle de l'homme, pendant neuf mois; sa naissance naturelle d'une manière surnaturelle; qu'il a été enveloppé de langes, a sucé le lait, a été circoncis légalement, a fui en Égypte les menaces d'Hérode, porté par sa mère; qu'il est remonté d'Égypte pour la rénovation[1] d'Israël, comme figure[2]; qu'il grandissait en stature, était soumis à sa mère et à Joseph; qu'il fut baptisé par Jean dans les eaux, pour montrer la renaissance et la rénovation de toute l'humanité, qui a été renouvelée en lui figurativement, car son baptême nous a procuré la sainte renaissance de l'Esprit; qu'il fut tenté comme homme par le démon, mais, comme Dieu, vainquit facilement[3] le tentateur dans le combat et la discussion; qu'il fut servi par les anges; qu'il accorda le repos à notre race par le retour au paradis.

« Il se conduisit humainement avec ses disciples, évita parfois les persécuteurs, eut faim et soif, se fatigua. Il montra qu'il ne supporta pas ces choses par nécessité[4] naturelle uniquement comme un homme et comme s'il n'était pas Dieu, ment à son église, à ses disciples et à sa doctrine, et deux jours après il mourut. — L'efficacité de sa prière fut connue dans toute la Syrie.

Quand Paulus apprit cela, il établit à sa place un homme appelé Moïse.

Le couvent appelé des Orientaux, dans la montagne d'Édesse, se sépara pareillement du temps de Paulus[5]. — Ils avaient coutume de recevoir la communion de l'église d'Édesse. Voyant l'infidélité de Paulus, ils se séparèrent de lui et offrirent le sacrifice dans leur monastère. Beaucoup de couvents firent de même, anathématisant le Synode par écrit, et affichant cet anathème aux portes des couvents.

Les moines du couvent des Orientaux furent chassés par Pharezman, pendant l'hiver, sur les instances d'Asclepius. Ils disaient : « Comment nous obligez-vous à fuir en hiver, alors qu'il y a parmi nous des hommes âgés et infirmes? les Barbares féroces ne le feraient pas ». Mais ceux-ci les invectivaient et les chassaient. Ils partirent deux jours avant la fête de la Nativité, et les habitants de la ville allèrent recevoir leur bénédiction. Ils virent parmi eux des vieillards infirmes qu'on portait sur des civières. Ils pleurèrent amèrement en disant : « Malheur à nous! car le christianisme a péri de nos jours! » — Les moines de Mar Zakai se joignirent à eux, ainsi que ceux de Mar Conon[6], des Exèdres, du monastère de Naphšata, de Mar Samuel, du monastère de Hendiba[7], du monas-

1. ܠܚܘܕܬܗ. — 2. τύπος. — 3. ܕܡܠܠܐ (L, M). — 4. ܡܢ ܩܛܝܪܐ (L, M).

5. Land, II, 292; Ps.-Den., ad ann. 831. — 6. Vocalisé *Qanoun* dans notre ms. cf. p. 171, n. 17. — 7. Ps.-D. : ܗܢܕܝܒܢܐ : *Hendibana*. L : *Hendikana*.

car il est attesté qu'il jeûna véritablement pendant quarante jours et ensuite eut faim. Il en est de même de ce qu'il dormit. Lorsqu'il était sur la montagne, dans la solitude, il veillait dans la prière : et il priait humainement son Père pour les hommes ; sur la mer, il dormit dans la barque, pour l'instruction de ses disciples, afin qu'ils crussent qu'il pouvait apaiser les tempêtes et la voix des flots. Et encore, lorsqu'ils voulurent le précipiter du sommet de la montagne, ils ne le purent ; mais, tandis qu'ils l'entouraient, il passa au milieu d'eux et s'en alla. Et lorsqu'il fut [percé][1] de la lance sur la croix, son âme ne le quitta pas par contraite, mais il inclina la tête et rendit l'esprit. De toutes façons les actions divines et humaines lui sont attribuées. Les réformes du monde que fit le Christ sont : sa réprimande de l'astucieux, les démons qu'il chassait, les diables qu'il faisait sortir, les maladies graves qu'il guérissait, les morts qu'il ressuscitait [**270**], les différentes tentations qu'il éloignait, les diverses passions qu'il calmait ; (réformes) qui étaient le type et signe du monde futur, exempt de maux, que nous attendons dans l'espérance, la charité et la foi. La doctrine de notre Vivificateur éloigne les hommes des passions de l'avarice, de l'amour de la gloire, du plaisir, et les porte à servir Dieu dans la justice de la volonté. »

Ainsi écrivait le vénérable Mar Mara.

tère d'Euseb[ios] d'Abena [2], du monastère de Mar Julianus Saba, sur le fleuve des Mèdes.

Quand ils parvinrent au monastère de Mar Salomon de Maqéliata (?), ils y offrirent l'oblation, en la fête de la Nativité, et toute [**270**] l'assemblée, avec tout le peuple, anathématisa le synode de Chalcédoine. De là, ils s'en allèrent à Tella de Mauzelat dans le monastère des ʿArabayê. — Ils se dirigèrent vers Tell-Bešmê. Ils campèrent dans le *martyrion appelé de Mar Çârai* [3]. *Ils y* étaient depuis quelques jours quand cet (évêque) d'Amid [4], de funeste mémoire, les en chassa. Alors ils descendirent dans la région de Mardê, et se tinrent dans le monastère de ʿAïn Ḥailaph.

Au bout [5] de six ans et demi, la fureur se calma, parce que l'empereur avait changé ; et, par les soins de l'impératrice Theodora, ils revinrent à leur couvent.

A peu près huit ans plus tard, il y eut une dissension parmi eux : environ soixante-dix hommes les quittèrent. *Mais ils ne firent point la paix entre eux.* L'un d'entre eux s'appelait Élisée : les autres s'associèrent à lui et ils montèrent trouver Éphrem, qui était patriarche d'Antioche, et adhérèrent à lui. Celui-ci les revêtit de l'habit des μαγιστριανοί [6], par crainte de l'impératrice, et les envoya trouver l'empereur. Ils obtinrent de lui des édits subreptices, revinrent au couvent, chassèrent leurs compagnons et

1. ܕܐ ܟܠܐ.
2. ܐܒܢܐ (L et Ps.-D.) ; ms. : *Akya*. — 3. Ps.-D. : ܨܕܝ, *Çadai*. — 4. Bar Kaili (L et Ps.-D.). — 5. Ps.-D., ad. ann. 831. Texte : *Rev. de l'Or. chr.*, 1897, p. 469. — 6. ܡܓܣܛܪܝܢܐ (Ps.-D.).

Il avait dans l'Évangile, dans le canon LXXXIX[1], un chapitre qui est rapporté uniquement par Jean[2] et ne se trouve pas dans les autres [livres][3] : « Il arriva qu'un jour, tandis que Jésus enseignait, on amena devant lui une femme qui avait conçu par adultère. Ils lui parlèrent à son sujet. Et Jésus leur dit, connaissant en tant que Dieu leurs œuvres et leurs passions honteuses : « Qu'y a-t-il de prescrit dans la Loi? » Ceux-ci dirent : « Sur la parole de deux ou trois témoins, elle sera lapidée ». Jésus répondit et dit : « Conformément à la loi de Moïse, que celui qui est pur et libre de cette passion du péché et surtout qui n'est pas coupable de ce péché, porte témoignage et lui jette d'abord la pierre ; et elle sera lapidée ». Mais ceux-ci, qui étaient méprisables, et répréhensibles à cause de cette passion coupable, s'en allèrent l'un après l'autre et laissèrent la femme. Tandis qu'ils s'en allaient Jésus regardait à terre et écrivait sur la poussière ; il dit à la femme[4] : « Voici que ceux qui t'ont amenée ici, et voulaient témoigner contre toi, ayant compris ce que je leur ai dit, comme tu l'as entendu, t'ont abandonnée et s'en sont allés. Va donc, toi aussi, et ne commets plus le péché. »

occupèrent le monastère. — Pour ce motif, la persécution s'éleva une seconde fois en Orient, et les fidèles furent opprimés. — *Fin.*

CHAPITRE XVI. — *Sur l'époque de la persécution des orthodoxes; et sur l'inondation d'Édesse et d'Antioche.*

Qawad[5] roi des Perses, demandait à l'empereur des Romains, Justinianus (Justin), 5 mille 5 cents[6] κεντηνάρια d'or, qu'on devait lui donner pour les dépenses[7] de l'armée des Perses qui gardait les Portes en face des Huns. Pour ce motif, il envoyait de temps en temps ses Ṭaiyayê dans le pays des Romains. Ils causaient du dommage et faisaient des captifs. — C'est ainsi que Mondar[8], le Ṭaiyaya, monta piller toute la région [**271**] des frontières[9], c'est-à-dire Balîḥa et Ḥabôra; d'autre part, les Romains établis sur la frontière passèrent à Arzôn et même dans le pays de Nisibe, où ils firent des captifs, pillèrent, tuèrent et dévastèrent. Mondar, roi des Ṭaiyayê, monta de nouveau à Émèse et aussi à Apamée et dans la région d'Antioche. Il tua, fit des captifs, dévasta, et remmena une foule de gens. Il choisit parmi les captifs quatre cents vierges, qui toutes avaient été enlevées subitement de la congrégation de l'apôtre Thomas, à Émèse[10], et les immola toutes

1. Selon la manière des Syriens de diviser les évangiles. — 2. ܒܪ̈ܘܫܡܐ ܐܡܝܪܐ (M, L). — 3. Joh., VIII, 3-11. — 4. ܐܡܪ ܠܐܢܬܬܐ (L, M). — 5. Land, III, 246. — 6. Bar Hebræus dit : 550; Land : 5. — 7. ἀνάλωμα; ܐܢܠܘܡܐ ܕܚܝܠܐ (BH). — 8. Rest. : ܡܢܕܪ? — 9. λίμιτον. — 10. L : ܕܐܡܣ.

en l'honneur de 'Ouzzê[1]; ainsi que l'ascète Dada, qui avait été fait captif avec elles et les vit toutes de ses yeux, le raconta quand il revint de captivité.

A l'époque[2] de Justinianus (Justin), en la 7e année de son règne, l'écoulement des eaux de Šiloḥa, qui se trouve sur le côté droit de Jérusalem, cessa pendant 15 ans.

Au sud du temple de Salomon[3] Ba'albek, ville de la maison de bois du Liban, dont parle l'Écriture en disant[4] que Salomon la bâtit et l'orna, se trouvaient trois pierres prodigieuses au-dessus desquelles il n'y avait rien de bâti; elles étaient unies et se tenaient par elles-mêmes, et adhéraient l'une à l'autre; elles étaient remarquables par leur aspect et très grandes toutes les trois; elles avaient été placées comme symbole de la foi en la Trinité. Or, cette année, la foudre tomba, détruisit [**272**] tout le temple et en pulvérisa les pierres[5]; mais elle ne fit aucun tort à celles-ci. Maintenant, un temple de la Mère de Dieu a été bâti en ce lieu, par les soins de l'empereur.

A cette époque[6], on vit dans le pays de Cilicie une femme qui surpassait tous les hommes, en hauteur, d'une coudée. Personne ne savait d'où elle était. Elle ne parlait jamais le langage humain. Elle mangeait la même nourriture que les hommes. Elle recevait une obole de chaque boutique. Elle disparut tout à coup. Plusieurs disaient d'elle qu'elle était peut-être avec ceux qu'on appelle « fils de la terre ».

En l'an 836, une grande calamité atteignit la ville d'Édesse[7], métropole de l'Osroène, alors qu'elle avait pour évêque Asclepius.

Celui-ci contraignait par la violence les fidèles à recevoir le synode inique de Chalcédoine. Il s'empara de vingt moines solitaires et les fit torturer sans pitié pour leur faire accepter le Synode impie, et ensuite les enferma dans la prison. — Or, la même nuit, à la troisième heure, il y eut une inondation.

Quand Paul le Juif, qui avait été établi patriarche à Antioche, eut accompli une année, l'empereur voyant qu'il divisait grandement l'Église, par sa tyrannie, et ayant appris le mal qu'il fit, le chassa de l'Église. Ce scélérat mourut peu de temps après, et s'en alla dans la géhenne réservée à Satan son maître[8]. — Que sa mémoire soit en malédiction !

Après lui, le 52e évêque de l'église d'Antioche fut Euphrosius, surnommé Bar Malaḥa[9].

---

1. Vénus. — 2. LAND, III, 244. — 3. LAND, III, 244. — 4. Cf. I *Reg.*, VII. — 5. ܟܐܦ̈ܘܗܝ (L). — 6. Cf. CEDREN., ad ann. 7 Justini; THEOPH., ad ann. C. 517.

7. Ps.-DEN., ad ann. 836; cf. LAND., III, 244; *Chron. edess.*, n° XC.

8. Ps.-DEN., ad ann. 837; cf. LAND, II, 291. — 9. C'est-à-dire « fils du matelot ». Cf. JAC. EDESS., ad ann. 195; et LAND, III, 234.

[**271**] Le fleuve Daiçan subit une crue violente; le mur se fendit subitement depuis le haut; le flot trouva un obstacle et une barrière, et revint en arrière, déborda complètement, monta sur toutes les rues et inonda la ville. Le peuple et les animaux furent noyés, et les objets inondés. Ceux qui se trouvaient dans les lieux plus élevés que l'inondation voulurent sortir par les portes de la ville, mais l'inondation se trouva entrer par les portes. La ville était remplie comme un lac; tout à coup le mur se fendit et il se fit trois brèches, parce qu'il ne put supporter la force de l'inondation; les tours furent renversées, le flot se répandit, entraînant les cadavres comme des balayures[1]; des demeures et des maisons descendirent, jusqu'à l'Euphrate.

Quelques jours[2] après, quand l'inondation eut cessé et se fut calmée, tous ceux qui survivaient criaient que Dieu était irrité contre la ville à cause de l'emprisonnement des bienheureux; et ils prirent des pierres pour lapider Asclepius. Il se cacha et s'enfuit à Antioche, près d'Euphr[asi]us. Celui-ci fit monter Asclepius avec lui à l'ambon, et disait au peuple : « Venez, voyez le nouveau Noé, qui lui aussi, comme dans l'arche, a échappé au déluge ».

Ceux qui survécurent à Édesse, et échappèrent à l'inondation des eaux, échappèrent aussi à l'impiété de Chal-

Or, [**271**] un édit de l'empereur prescrivit que tous les soldats[3] adhérassent au synode de Chalcédoine, et que ceux qui n'adhéreraient pas soient privés de rations[4] et des honneurs de la milice. Et pour cela, la plupart des soldats adhérèrent. — Alors, se montrèrent courageux dans la piété Amantus, le præpositus, Theocritus, et André, le cubicularius. Ces trois martyrs véritables brillèrent par l'orthodoxie et furent couronnés par le glaive, parce qu'ils ne consentirent pas à proclamer le synode impie[5].

En l'an 2 de Justinianus[6] (Justin), mourut Jean de Constantinople; — et son successeur, le 21e évêque, fut Epiphanius.

A Édesse, le 38e évêque fut Asclep[ius], qui[7] fut ordonné par Euphrosius d'Antioche[8].

A Rome, le 50e évêque fut Hormisdas[9], au commencement du règne de Justin[ianus] l'ancien (Justin), le persécuteur des orthodoxes.

Jean de Constantinople[10] ne proclamait pas le Synode de Chalcédoine. Alors, l'impératrice Lucipina[11], femme de Justinianus l'ancien, qui était elle-même encore plus enivrée de l'amour du Synode, manda à Jean : « Si tu ne proclames pas le Synode, je n'entrerai pas à ton église. » Alors il se mit à proclamer les quatre (Synodes); et dès lors commença la ruine.

En l'an 9 de Justinianus[12], Euphrosius

1. ܣܘܦܝ̈ܐ. — 2. Ps.-Den., *loc. cit.*

3. ܦܠܚ̈ܐ. — 4. ἀννώνα. — 5. Jac. Edess., ad ann. 195; cf. Land, III, 233. — 6. Jac. Edess., ad ann 195. — 7. ܐܝܢܐ. — 8. *Chr. edess.*, nº lxxxix; Jac. Edess., ad ann. 196. — 9. Jac. Edess., ad ann. 193. — 10. Ps.-Den., ad ann. 829. — 11. Ps.-D. : ܠܘܦܩܝܢܐ; Theoph. : Λουπικία. — 12. Jac. Edess., ad ann. 201.

cédoine; car la colère divine atteignit Asclepius à Antioche, et il ne retourna pas à Édesse.

Le nombre des cadavres des noyés qui furent ensuite [**272**] ensevelis monta à trente mille; et on dit que la somme totale du peuple qui périt est de deux cent mille.

Euphr[osi]us, à l'instar de Paul le Juif, affligeait de maux les fidèles. La justice (de Dieu) ne le supporta pas. Elle secoua la ville dans un tremblement de terre et la renversa; la colère (de Dieu) l'atteignit en la 7e année de son impiété.

En l'an 9 de Justinianus (Justin), qui est l'an 840 des Grecs, Antioche fut renversée pour la cinquième fois [1].

Ce fléau fut tellement violent que le feu enveloppait ceux qui avaient échappé et les consumait; des étincelles voltigeaient et brûlaient tout ce qu'elles atteignaient; la terre elle-même bouillonnait sous la cendre, brûlait et incendiait tout ce qui se rencontrait. Les fondements eux-mêmes avec les édifices, étaient projetés en l'air, étaient soulevés [2], montaient et descendaient, et retombaient brisés. Quand ceux qui avaient échappé voulaient fuir, le feu les enveloppait et les consumait comme du bois sec. Les flammes pleuvaient du ciel comme une pluie, et toute la ville était comme une fournaise. A part quelques maisons qui demeurèrent sur le flanc de la montagne, et encore lézar-étant mort lorsqu'Antioche s'écroula dans le tremblement de terre, il eut pour successeur Éphrem, (originaire) d'Amid [3], qui passait pour sage et éloquent; mais il était atteint du mal de la doctrine des diophysites et il séduisit beaucoup de gens par son astuce, [**272**] et par les menaces de l'empereur qui l'écoutait très volontiers. — En réalité [4], cet Éphrem était un païen. Il surpassa ceux qui l'avaient précédé dans toute sorte de méchancetés. Il ruina de nombreux couvents et renversa les autels. Il circula avec des troupes barbares dans toutes les contrées d'Orient, jusqu'aux frontières des Perses, et persécuta les fidèles, pendant 18 ans, jusqu'à ce que la colère de Dieu l'atteignit, lui et sa ville : les Perses montèrent et la détruisirent.

Après ce saint Mara [5], il y eut à Amid, comme évêque, un homme inique : Abraham Bar Kaili, qui excita encore davantage la persécution.

Bar Kaili [6] voulait contraindre un certain prêtre, (nommé) Cyrus [7], de recevoir de lui la communion. Celui-ci répondit : « Tu me montres toi-même que ton oblation n'est pas consacrée, en m'obligeant de force à la recevoir. » — Il ordonna qu'on la lui mette de force dans la bouche. Le prêtre l'ayant rejetée en soufflant, Bar Kaili, fils de chien [8], ordonna de faire brûler le prêtre. Il écrivit à l'empereur qu'un homme avait

1. Land., II, 299; Ps.-Den., ad ann. 837. — 2. ܡܬܪܘܡܝܢ (L).
3. Cf. Ps.-Den., ad ann. 842. — 4. Cf. Land, II, 294. — 5. Cf. ci-dessus, p. 174. — 6. Ps.-Den., ad ann. 837; *Bibl. or.*, II, 48 sqq. — 7. Ms. : *Qouri(a)s*. — 8. C'est-à-dire « enragé »; jeu de mots : *Bar Kaili, bar kalba*.

dées et prêtes à s'écrouler, il ne resta pas une maison ou une église, ni même un mur, qui n'ait été crevassé. De sous terre bouillonnait et s'élevait une poussière humide. On constatait aussi une odeur de pourriture marine, comme si les flots de la mer l'envahissaient. — La grande église qui avait été bâtie par Constantin le Grand, et qui, disait-on, n'avait pas sa pareille dans tout l'Empire romain, était demeurée debout, lézardée; le septième jour, le feu l'attaqua et elle s'écroula. Il en fut de même des autres églises.

D'après ce qu'écrit Jean, qui était d'Antioche même, ceux qui restèrent en vie trouvèrent et découvrirent deux cent cinquante mille asphyxiés; car c'était le moment d'une fête, et il y avait beaucoup d'étrangers dans la ville, qui tous furent suffoqués.

Le troisième jour de la catastrophe, une croix lumineuse apparut dans la région septentrionale. Ceux qui avaient survécu furent saisis de crainte et criaient : *Kyrie eleison*. Ils la virent pendant environ une heure, [273] et elle disparut dans une nuée.

Au bout de trente jours, on trouva dans la terre des hommes, des femmes, des enfants encore vivants : c'est un miracle dû à la bonté de Dieu. — Le tremblement de terre ne cessa ni jour ni nuit pendant un an et demi.

En découvrant les cadavres des suffoqués, ils trouvèrent ceux d'Euphrosius[1] et d'Asclep[ius] d'Édesse, dans un chaudron de poix des *zqqê*[2]. Ils heurtèrent et tombè-

foulé la communion aux pieds, et que pour cela il avait été brûlé.

Quand quelqu'un n'acceptait pas le Synode, Bar Kaili conduisait à sa maison une troupe des lépreux qui se trouvaient dans un monastère hors de la ville et qui s'établissaient dans cette maison; de sorte que l'homme devait nécessairement abandonner sa maison et s'enfuir; car leur aspect était terrifiant, avec leur faces rongées, leurs corps pourris et laissant couler un pus fétide, leurs mains dégouttantes de sang [273] et de pus. De plus, leurs âmes étaient cruelles et astucieuses, leurs desseins très menaçants pour la ruine des chrétiens. Ils se couchaient sur leurs vêtements, se roulaient sur leurs lits; ils s'emparaient de tout ce qui leur plaisait, et il n'y avait personne qui pût les contenir. Ils mangeaient et souillaient[3] tout. Lorsqu'ils s'apercevaient qu'on voulait les chasser de la maison dans laquelle ils étaient, ils s'attaquaient aux bouteilles de vin, aux vases d'huile et de miel, et y plongeaient leurs mains pourries, de manière que personne n'en pût goûter. — *Ce chapitre est fini, ainsi que le précédent. Que celui qui lit prie pour moi, par l'amour de Jésus.*

1. Ms. : *Euphorsios*. — 2. Ps.-D. : ܕܙܩܐ ܕܙܩ̈ܐ ܕܐܝܬܝܗܘܢ ܗܘܘ ܬܚܝܬ ܐܦܝܣܩܘܦܝܢ ܕܝܠܗ « des *zqqê*, qui étaient sous son palais épiscopal ». La version arabe porte : ܦܝ ܡܪܟܢ ܡܢ ܡܙܐܪ ܐܠܙܦܬ ܐܣܩܘܦܝܬܗ.... J'ignore ce que signifie le mot ܙܩܐ.

3. Lire : ܡܣܪܝܢ.

rent : leurs corps furent submergés dans la poix, et leurs têtes se trouvèrent en dehors sur le bord du chaudron; on les reconnut à leur visage, car tous leurs os étaient dédépouillés de chair, (plongés) dans la poix. — Certains hérétiques, leurs partisans, disaient quelques jours auparavant qu'ils avaient été ravis au ciel; mais Dieu, pour dévoiler leur erreur, conserva leurs visages afin qu'ils soient reconnus.

Séleucie[1] de Syrie, Daphné, qui est à côté d'Antioche, et tous leurs environs jusqu'à vingt milles en long et en large, furent totalement renversés dans ce tremblement de terre. — Justinianus, en l'apprenant, jeta la toge, dépouilla la pourpre, et resta dans le deuil; il envoya 5 κεντηνάρια d'or pour la reconstruction des villes.

A cette époque[2], Dyrrhachion[3], ville métropolitaine de la province [nouvelle][4] s'écroula subitement. — De même aussi, Corinthe[5], métropole de l'Hellade, et Anazarba[6] de Cilicie, tombèrent dans ce tremblement de terre.

[CHAPITRE XVII.] — *Sur les choses accomplies par Justinianus (Justin), parmi les rois Indiens et Koušites*[7].

Ces royaumes [sont plus à l'intérieur que celui des][8] Ḥimyarites situé en face les pays d'Égypte et de Thébaïde, endeçà de l'Inde.

Un certain Juif ayant commencé à régner sur les pays des Ḥimyarites et ayant tué les chrétiens, enleva encore les marchands qui se rendaient du pays des Romains dans les contrées des Indiens, et les massacra, « parce que (disait-il), dans les pays des Romains les chrétiens maltraitent les Juifs. » — Pour ce motif, le commerce cessa dans les pays des Indiens et des Koušites. Alors

[CHAPITRE XVIII.] — *Des royaumes des Indiens, des Koušites et des Ḥimyarites, qui rendirent témoignage à la vérité*[9] *en l'an 835, du temps de Justinianus (Justin) le persécuteur des chrétiens*[10].

Il y a trois royaumes des Indiens, et quatre des Koušites, dans les régions du sud intérieur, sur le littoral de la mer australe et orientale qui entoure la terre habitée et qu'on appelle le grand Océan. — A l'époque où Justinianus excita une persécution contre les orthodoxes, les Juifs prévalurent et se donnèrent un roi. Cela arriva surtout parce que les rois de la grande Inde tombèrent en querelles : le roi de l'Inde extérieure, nommé Aksdôn[11], contre le roi

1. Ps.-Den., ad. ann. 837 ; cf. Jac. Edess., ad ann. 198. — 2. Ps.-Den., ad ann. 840. — 3. ܕܪܘܟܝܢ (Ps.-D.). — 4. Ps.-D. : ܕܗܦܪܟܝܐ ܚܕܬܐ ܕܡܛܪܦܘܠܝܣ; lire : ܐܦܝܪܘܣ (?), *Epiri Novi*. — 5. Ps.-Den., ad ann. 841. Jac. Edess., ad ann. 196. — 6. Ps.-Den., ad ann. 842.

7. Cf. *Bibl. or.*, I, 361. — 8. Lire ainsi d'après Ps.-Den. : ܡܠܟܘܬܐ ܕܓܘܝܐ ܝܬܝܪ ܡܢ ܗܘ ܕܚܡܝܪܝܐ.

9. « Qui subirent le véritable martyre » ; litt. : *testati sunt testimonia vera*. — 10. Pour tout ce chapitre, cf. *Bibl. or.*, I, 359-385, où Assemani donne le texte du Pseudo-Denys. — 11. Ps.-D. : ܐܟܣܘܡܝܢ. Il est possible qu'il y ait ici confusion entre le nom du roi et celui du pays ; peut-être avons-nous une transcription du grec ἐξ 'Ινδῶν (?).

le roi des Koušites manda à ce Juif, qui régnait sur les Ḥimyarites : « Tu as mal fait en tuant les marchands, car tu as fait cesser les affaires de mon royaume; mais, s'il te plaît, ouvre pacifiquement la route aux marchands. » — Le Juif ne le voulut point; il répondit au roi des Koušites par des choses dures et des menaces. Pour ce motif, ils se préparèrent à la guerre. Alors Anzoug[1], roi des Koušites, se dit en lui-même : « Si je triomphe de celui-ci, au nom du Christ, je me ferai chrétien. » Quand on livra bataille, Dieu donna la victoire [**274**] à Anzoug le Koušite, qui tua le Juif et soumit le pays. Après cette victoire, deux notables, accompagnés de deux cents Indiens, vinrent en ambassade près de l'empereur Justinianus, demandant qu'on leur donnât un évêque et des clercs pour leur enseigner les mystères des chrétiens. On leur donna comme évêque un homme nommé Jean, παραμονάριος, homme chaste et vertueux, qu'ils emmenèrent, avec des clercs, et s'en retournèrent dans leur pays. Ils reçurent tous le baptême et se firent chrétiens.

Ce roi des Koušites ayant prévalu de nouveau, grâce au Seigneur[2], fut embrasé de zèle; il envahit les contrées des Ḥimyarites et fit périr tous les Juifs; car, une seconde fois, les Juifs avaient obtenu le pouvoir dans le pays des Ḥimyarites, s'étaient donné un roi, et de l'Inde intérieure nommé Anzoug[3]. Quand ce Juif commença à régner, il massacra les chrétiens, dont le martyre et l'histoire sont racontés par l'évêque saint Siméon surnommé le disputateur. Ils furent mis à mort dans la ville de Nédjran, en l'an 835, qui est l'an 4 de Justinianus (Justin), ainsi qu'il écrit à l'archimandrite de Gaboula[4], en ces termes[5] :

« Nous faisons savoir à Ta Charité que le 20 de kanoun II de la présente année 835, nous sommes partis de Ḥîrta de Nouʿman, avec le prêtre Abraham, fils [**274**] d'Euphr[asi]us, qui fut envoyé par l'empereur Justinianus près de Mondar pour faire la paix. Nous avons parlé de lui dans notre lettre précédente, et ici tous les fidèles lui rendent grâces parce qu'il a aidé notre parti. Il sait bien tout ce que nous avons écrit précédemment, et ce que nous écrivons encore maintenant.

« Nous avons voyagé par le désert, vers le sud-est, pendant dix jours, et nous avons rejoint Mondar en face des monts appelés de Ḥîlê, (dans un autre ms. de Ḥala[6]), dans la langue arabe *Ramleh*. En entrant dans le camp de Mondar, nous rencontrâmes les Ṭaiyayê païens, et les Maʿadayê, qui nous disaient : « Que ferez-vous, maintenant que votre Christ a été chassé par les Romains, les Perses, et les Ḥimyarites? ». Et comme ils

1. Ps.-D. : ܐܝܕܘܓ. — 2. *Bibl. or.*, I, 381.

3. Ps.-D. : ܐܝܕܘܓ. — 4. Nommé aussi Siméon. — 5. Pour la lettre et ses différentes recensions, cf. Guidi, *La lettera di Simeone vescovo di Bêth-Aršâm sopra i martyri Omeriti* (*Acad. dei Lincei*, ann. 1881). Recension de Zacharie dans Land, III, 235 sqq., et dans Mai, *Nov. coll.*, t. X, p. 348 sqq. — 6. Cette leçon est la bonne; *Ḥala* signifie « sable », comme l'arabe *ramleh*.

recommençaient à massacrer les chrétiens. Il tua aussi ce roi dans le combat et détruisit leur royaume. Il établit un roi chrétien nommé Abraham; alors les chrétiens qui étaient dispersés se réunirent. Le roi Abraham leur envoya chercher un évêque à Alexandrie, près du pape[1] Timotheus, qui n'avait point été ébranlé et n'avait point accepté le synode de Chalcédoine.

[CHAPITRE XIX.] — *De ce qu'on avait à subir à cette époque; et comment les fidèles furent opprimés dans la persécution, pour la seconde fois, par l'impie Éphrem d'Antioche et par Abraham Bar Kaili d'Amid*[2].

Éphrem, patriarche d'Antioche, étant descendu en Orient, se mit à persécuter les fidèles orthodoxes. Il les fit chasser par Abraham Bar Kaili, (évêque) d'Amid. Beaucoup de moines se réunirent dans le couvent de Tella appelé de Tauta[3]. Comme ils commençaient à le rebâtir, on envoya contre eux une troupe de soldats pour les chasser. Quand les soldats virent les longues files d'hommes appliqués à l'office, ils eurent peur et les laissèrent; ils se mirent à piller les villages des environs et dirent aux habitants de ces villages : « Allez chasser ces moines ». Les moines s'en étant aperçus, et voyant les pleurs et les lamentations des gens[4] des villages, ils consentirent à partir et allèrent au lieu appelé Madbaḥa[5]; nous injuriaient nous ressentîmes de la tristesse. — Bientôt la douleur s'empara de nous, parce que des envoyés du roi des Ḥimyarites arrivèrent près de Mondar et lui remirent une lettre pleine d'arrogance dans laquelle il écrivait ceci :

« Le roi des Koušites est mort. L'hiver a surpris les chrétiens, et ils n'ont pu venir établir un (autre) roi comme ils en avaient la coutume. C'est pourquoi j'ai établi mon règne sur tout le pays des Ḥimyarites. J'ai songé à faire périr tous les chrétiens, pour qu'il n'en reste plus. J'ai tué 280 hommes qui s'y sont trouvés, ainsi que les Koušites qui gardaient l'église, et j'ai fait une synagogue de leur église. Ensuite, avec 120 mille hommes, je suis allé à Nédjran, siège[6] de leur empire. Les notables vinrent me trouver à la suite de serments, mais j'ai résolu de ne pas observer mes serments à l'égard d'ennemis. Je me suis emparé[7] d'eux. Je leur ai demandé d'apporter leur or et tous leurs biens ; et ils les ont apportés. Je réclamai Paulus leur évêque, et ils me dirent : Il est mort. Je ne les crus point avant qu'ils ne m'eussent montré son tombeau ; et je fis brûler ses ossements. Je les ai tous pressés de renier le Christ, mais ils ne l'ont pas voulu. Pour cela, ils furent massacrés. Nous amenâmes leurs femmes pour qu'elles vissent le massacre de leurs maris, afin qu'elles fussent effrayées, mais elles n'ont point eu peur;

1. Titre que les Orientaux donnent spécialement à l'évêque d'Alexandrie; cf. Niceph. Call., *H. E.*, XIV, xxxiv. — 2. Land, II, 294. — 3. L : ܛܘܛܐ. — 4. Lire : ܘܕܒܢ̈ܝܐ. — 5. L : (ou ܡܦܠܚܬܐ) ܡܕܒܚܬܐ ܘܡܦܠܚܬܐ.
6. Restituer : ܡܕܝܢܬ ܡܠܟܘܬܗܘܢ, d'après les autres recensions. — 7. ܟܒܫܬ (Mai).

ils se fixèrent dans le couvent des Ḥourounayatê [1], au nombre de mille hommes et plus.

Quand l'impie Éphrem parvint à Édesse, il leur fit mander par son frère Jean de lui permettre de venir près d'eux, ou d'envoyer quelques-uns d'entre eux près de lui, comme pour s'expliquer.

Ce monastère était situé entre [275] Édesse, Amid et Samosate [2]. Ils n'acceptèrent point de le voir. Alors il fut rempli de fureur et envoya des troupes pour les enchaîner [3] et les lui amener. Quand les moines eurent connaissance de cela, ils se divisèrent par groupes ; chaque groupe prit avec lui un prêtre et un diacre pour aller où il voudrait. « Ce qui fit, dit Jean d'Asie, en parlant de lui-même, qu'alors que nous étions encore au rang des diacres et dans la jeunesse, dix hommes nous furent confiés [4] ».

Le monastère resta rempli de provisions [5], de livres et de beaucoup de choses.

Qui ne pleurerait en voyant ces hommes divins obligés de passer les rivières pendant l'hiver et par le froid? D'autres, qui étaient malades, restèrent dans une grande misère. — Auparavant on avait écrit dans tous les districts : « Quiconque recevra l'un d'entre eux sera mis à mort. » — Les uns demeurèrent enfermés dans les cavernes et les rochers. Les fidèles leur apportaient du pain, la nuit, avec crainte. D'autres passèrent dans la région de Claudia et de Hanazîṭ, au contraire, elles se précipitaient (à la mort) l'une devant l'autre, et toutes furent massacrées, à l'exception de Roumê [6], femme de celui qui devait être fait leur roi, qui est la seule femme que nous n'avons pas laissé mourir. Mais nous lui demandâmes : « Renie le Christ et tu vivras! » et nous lui prescrivîmes : « Va-t-en régner. » Elle était suivie de gardes. Elle sortit et courut par les rues de la ville, tête nue, en disant : « Femmes de Nédjran, chrétiennes, juives [275] et payennes, écoutez! Vous connaissez ma race, ma tribu, et de qui je suis fille; j'ai de l'or et des champs; si je voulais me marier, j'aurais (comme dot) 4 mille dinars, sans compter mes bracelets, mes perles, et sans compter le trésor de mon mari mis à mort pour le Christ. Il n'y a pas pour la femme de plus grande joie qu'aux jours de son festin nuptial. De là viennent ensuite les douleurs : soit qu'elle enfante, soit qu'elle perde ses enfants. Aujourd'hui, je suis libre de tout; comme au jour de mon festin nuptial, j'ai paré joyeusement pour le Christ mes cinq filles vierges. Regardez-moi, mes compagnes; vous aurez vu mon visage deux fois : lors de mes (premières) fiançailles, et maintenant dans les secondes. Imitez-moi ainsi que mes filles. Je ne vous suis pas inférieure en beauté, et, resplendissante de son éclat, je m'en vais vers le Christ, sans être corrompue par l'apostasie judaïque. Que ma beauté soit témoin devant mon Seigneur qu'on

1. L : ܚܘܪܘܢܝܬܐ. — 2. Lire ainsi d'après L. — 3. Lire : ܢܦܟܪ (L). — 4. Sens préférable à celui de Land, II, 297, 5. — 5. ἀνάλωμα.

6. ܪܘܡܝ, *Roumî* (Guidi).

et succombèrent [1] pendant le rude hiver de cette année.

Abraham Bar Kaili envoya des persécuteurs dans la contrée des Ourṭayê et à Hanazîṭ. Il réunit de nombreux clercs et moines fidèles pour les faire adhérer au Synode. Cette assemblée comprenait environ 1.400 hommes. Quand le satrape et l'évêque de l'endroit leur adressèrent la parole, afin qu'ils acceptassent le Synode, ils répondirent : « Nous n'acceptons pas d'autre évangélisation, ainsi que Paul l'a prescrit [2]. » — Le satrape et l'évêque dirent : « Donc, le patriarche et l'empereur admettent une autre prédication ? » — Ils répondirent : « De même que nous n'avons pas dit que vous receviez ou que les Pères ont enseigné une autre prédication, de même ne nous inquiétez pas ». — Le satrape et l'évêque dirent : « Ces choses ont été prescrites pour la confirmation de la foi. » — Les moines répondirent : « La foi des chrétiens n'a pas besoin d'une nouvelle confirmation : elle n'a point été ruinée, pour être relevée, ni démolie, pour être rebâtie. » — Le satrape dit : « Qu'a donc fait de mal le synode que vous rejetez, lui qui a appelé Marie Mère de Dieu et a anathématisé Nestor[ius] et Eutychès ? » — Les bienheureux répondirent : « Il est écrit [3] : Examinez tout; [**276**] approuvez ce qui est bien, et évitez tout ce qui est mal. Que Votre Grandeur nous instruise [4], car nous sommes très peu versés dans la

n'a pu m'entraîner au péché d'apostasie ; mon or, mon argent, tout ce que je possède : je ne l'ai point préféré à mon Dieu. Le roi rebelle m'a demandé de renier le Christ. A Dieu ne plaise, à Dieu ne plaise ! que je renie le Christ dans lequel j'ai cru et j'ai été baptisée ainsi que mes filles. Voici que j'abandonne tout ce qui charme les yeux du corps sur la terre, pour aller recevoir [5] ce qui ne passe point. Bonheur à vous, mes compagnes ! si vous écoutez mes paroles, et aimez le Christ. Priez pour moi, afin que je m'en aille et que je sois reçue ». Et aussitôt, elle prit ses filles, parées comme des fiancées, et elles vinrent devant moi. Elle délia le bandeau [6] de sa chevelure qu'elle enroula autour de sa main, et elle courba la tête en criant : « Je suis chrétienne. » Je lui demandai de dire seulement que le Christ était un homme; et elle n'y consentit point. Sa fille nous injuria parce que nous avions dit que le Christ était un homme. Sur mon ordre, ses filles furent immolées, et leur sang coula dans sa bouche ; ensuite elle eut la tête tranchée. Je n'ai pas tué les jeunes garçons ni les jeunes filles, espérant qu'en grandissant ils deviendront juifs. Je t'ai écrit ces choses afin que tu ne laisses subsister dans ton pays (aucun) de ces chrétiens [7]. »

Un enfant que sa mère emmenait [8] avec elle, lorsqu'elle partit avec les femmes qui furent massacrées, voyant le roi revêtu de son vêtement royal, courut

1. Ou : « se cachèrent ». — 2. *Gal.*, I, 9. — 3. I *Thess.*, v, 21. — 4. ܬܠܦܝ.
5. ܘܐܣܒ ܡܕܡ ܕܠܐ ܥܒܪ (Mai). — 6. ܡܣܟܠܬܐ. — 7. L'auteur laisse ici de côté une partie de la lettre de Siméon. — 8. ܠܒܢܬܐ ܗܘܬ ܠܗ.

science. Comment le Synode appelle-t-il Marie Mère de Dieu, alors qu'Ibas d'Édesse, un de ses chefs, blasphéma contre celui qui est né de Marie en disant : « Je ne porte point envie au Christ parce qu'il est Dieu. S'il est Dieu, je le suis aussi : car il est simplement un homme comme moi », et encore : « J'adore la pourpre et celui qui en est revêtu; j'honore le temple et celui qui l'habite. » Comment le synode a-t-il anathématisé Nestor[ius], alors que leur profession de foi tient pour deux natures qui forment une seule personne[1]? Nestor[ius] confesse aussi deux natures et deux hypostases. Le synode confesse deux natures et enseigne une personne : ce qui est digne de dérision. Comment donc une personne peut-elle être en deux natures? Comment une nature peut-elle exister sans la personne? Comment ne rirait-on pas de celui qui dirait : « Voici deux hommes qui n'ont qu'une tête, c'est-à-dire une personne? » — L'évêque dit : « Accomplissez-vous l'ordre de l'empereur et recevez-vous le Synode, ou non? » — Les bienheureux dirent : « Nous avons appris qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes[2]. » — Le satrape dit : « D'après vos paroles, il ne faut pas obéir à l'empereur. » — Les bienheureux dirent : « Nous obéissons aussi à l'empereur en tout ce qu'il convient d'obéir ». — Le satrape dit : « Nous devons en partie obéir et en partie ne pas (obéir)? ».

Il les chassa et ils passèrent l'Eu-embrasser ses genoux. Le roi [**276**] se mit à l'embrasser et lui dit : « Que préfères-tu? mourir avec ta mère ou rester près de moi? » — L'enfant répondit : « Je préfère mourir avec ma mère ; car elle m'a dit : Viens, allons mourir pour le Christ. Laisse-moi, laisse-moi, que j'aille près de ma mère, de peur qu'elle ne meure sans que je la voie; car ma mère m'a dit : Le roi des Juifs a commandé que quiconque ne renierait pas le Christ mourrait. Et moi, je ne renierai point le Christ. » — Le roi (lui) dit : « D'où connais-tu le Christ? » — L'enfant répondit : « Chaque jour je le vois dans l'église, lorsque je vais à l'église avec ma mère. » — Le roi lui dit : « M'aimes-tu plus que le Christ? » — L'enfant reprit : « J'aime le Christ plus que toi. » — Le roi lui dit : « Renie le Christ! » — L'enfant répondit : « Mais, mais[3], tu es donc juif, toi? »; et il mordit le roi à la cuisse, pour qu'il le laissât. — Le roi lui dit : « Comment donc es-tu venu embrasser mes genoux? » — L'enfant répondit : « Je pensais que tu étais un roi chrétien, comme celui que j'ai vu dans l'église. » — Le roi lui dit : « Je te donnerai des noix et des amandes. » — L'enfant dit : « Par le Christ, je ne mangerai point les noix des Juifs. » — Le roi dit : « Demeure près de moi et sois mon fils ». — L'enfant reprit : « Par le Christ, je ne demeurerai point près de toi; car ton odeur est fétide et puante, et n'est pas agréable comme (celle de) ma mère. »

---

1. πρόσωπον. — 2. *Act. Ap.*, v, 29. — 3. Je traduis ainsi le mot ܐܦܐ d'après Bar Bahloul, bien que j'aie des doutes sur son véritable sens.

phrate (pour aller) dans le pays de Claudia, en anathématisant le Synode. — *Fin de ce chapitre ainsi que de l'autre.*

— Le roi dit à ceux qui étaient présents : « Voyez le mauvais rejeton que le Christ a séduit dès son enfance pour le perdre. » — Un des grands dit à l'enfant : « Viens, je te conduirai vers la reine, et tu seras son fils. » — L'enfant répondit : « Que ta face[1] soit souffletée! Ma mère qui me conduit à l'église, est meilleure pour moi que la reine. » — Alors le roi le donna à un des grands, en lui disant : « Veille sur lui jusqu'à ce qu'il ait grandi : s'il apostasie, il vivra; sinon, il mourra. » — Comme un serviteur l'emportait, l'enfant (le) frappait de ses pieds et appelait sa mère : « Viens! prends-moi, que j'aille avec toi à l'église. » — Elle lui cria : « Va, mon fils, je t'ai confié au Christ; ne pleure pas! » — Or[2], plus tard, cet enfant vint à Constantinople, et Jean d'Asie l'y vit visitant très pieusement les églises et les monastères[3].

CHAPITRE [XX]. — *De l'époque de la fin de la vie de l'empereur Justinianus Ier l'ancien (Justin).*

Justinianus l'ancien [**277**] s'associa dans l'empire Justinianus, fils de sa sœur. Après que celui-ci eut été proclamé César, il dirigea le gouvernement[4] de l'empire.

Lorsqu'il descendit en Orient, contre l'empire des Perses, il vint à Mabboug, et prit là pour femme Theodora, fille d'un prêtre orthodoxe, qui, n'étant point satisfait de le voir se mêler aux Chalcédoniens, ne voulut point lui donner sa fille sans qu'il eût fait serment de ne pas la contraindre à recevoir le Synode[5].

Il retourna à Constantinople, et, trois mois après, Justinianus l'ancien mourut après avoir régné 9 ans.

Mâma de Mélitène et Socrates [**277**] de Césarée de Cappadoce, ayant appris qu'on saisissait les évêques pour leur faire accepter le Synode, convinrent entre eux de lutter jusqu'au sang. Ils avertirent les gens de leurs villes en disant : « Quiconque adhère au Synode est un païen. » — Mais quand ils mon-

Les évêques des Églises du temps de Justinianus (Justin) [**277**] *furent ceux-ci*[6] *:*

A Rome, après Symmakos, Hôrmazdos, et après lui Iwannis.

A Jérusalem, après Élias, Jean.

A Antioche, après l'exil de saint Severus, Paulus le Juif, pendant un an. Il

1. ܦܠܛܝ. — 2. La suite de la lettre est omise par l'auteur. — 3. Cf. *Bibl. or.*, I, 380.

4. πολιτεία. — 5. Ce récit paraît inventé par les Monophysites. Selon Evagrius et Niceph. Call., Theodora était originaire de Chypre. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. XLI, § v.

6. Cf. Land, III, 232, 249.

tèrent à la ville impériale, ces malheureux tremblèrent devant le glaive et adhérèrent. Ils disaient : « Quel visage ferons-nous en revoyant nos villes? » Et ils demandèrent une troupe de soldats avec lesquels ils revinrent. — Quand ces choses furent connues dans leurs villes, on décrocha leurs images, on cracha dessus et on les mit en pièces. Lorsqu'ils arrivèrent à Césarée, on ferma les portes devant eux et on les anathématisa. On se disposait à combattre; mais les notables, par crainte de l'empereur ouvrirent les portes, et les évêques entrèrent au milieu du tumulte. — Pareillement, à Mélitène (Mâma subit) des opprobres et des injures nombreuses.

fut chassé, exilé, et mourut. — (Puis) Euphrosius, le persécuteur, qui fut étouffé dans le tremblement de terre. — Après lui, Éphrem, encore plus méchant, (originaire) d'Amid.

A Alexandrie, après Dioscorus, Timotheus, pendant 12 ans. — Celui-ci, en mourant, confia le siège à un homme de cette église appelé Theodosius.

A Constantinople, après Timotheus, vint Jean, qui fut le 20e évêque; il vécut deux ans et demi et mourut en la 2e année de Justinianus. — Le 21e fut Epiphanius, pendant 7 ans. Il mourut, et alors ils firent passer à Constantinople le bienheureux Anthimus de Trébizonde, à cause de sa vertu. Il y resta jusqu'à ce qu'il l'abandonnât volontairement.

CHAPITRE [XXI]. — *De l'époque du commencement du règne de Justinianus II*[1].

Justinianus Ier (Justin) mourut après avoir accompli 9 ans et 20 jours de règne. Il eut pour successeur Justinianus, fils de sa sœur, qui avait gouverné l'empire avec son oncle pendant trois mois, et que son oncle établit empereur au moment de sa mort. Il fut reconnu comme αὐτοκράτωρ à la fin du mois de tamouz (juillet) de l'an 840 des Grecs, en la CCCXXVIIe Olympiade. Il régna 38 ans, 7 mois et 12 jours[2].

[**278**] A cette époque régnait sur les Perses, le roi Qawad. — Celui-ci confia son fils, pour apprendre à écrire, aux Manichéens de son pays[3]. Or, les Manichéens flattèrent l'enfant et l'entraînèrent dans leur confession. L'enfant fit la promesse de favoriser la confession des Manichéens s'il obtenait le royaume. Ils lui assurèrent qu'il régnerait par leurs prières. C'est pourquoi l'enfant et sa mère allèrent trouver Qawad, et lui demandèrent de faire régner l'enfant de son vivant. Le roi comprit d'où venait cette affaire et fut fort irrité ; car il craignait que les Mages n'apprissent que le roi voulait détruire le Magisme. Il ordonna de tenir un conseil[4], et que les Manichéens s'y trouvassent. Quand l'assemblée fut réunie, les Manichéens se réjouissaient, car ils pensaient que le fils du roi

1. Justinien Ier. Cf. ci-dessus, p. 169, n. 1. — 2. Cf. LAND, III, 252. — 3. Cf. MALALA, *Patr. Gr.*, XCVII, 653 ; THEOPH., ad ann. Chr. 516 ; *Hist. du Bas-Empire*, l. XL, § XXII. — 4. σιλέντιον.

allait régner. Alors le roi appela astucieusement l'évêque des Manichéens, et il leur dit : « Je sais maintenant que vous nous aimez beaucoup, moi et mon fils ; et que pour cela vous nous désirez ce bien. Maintenant mettez-vous tous à part d'un seul côté, afin que nous avisions avec vous à faire régner mon fils. » En entendant cela, les Manichéens se réjouirent vivement; ils se dévoilèrent et se montrèrent avec orgueil; ils se réunirent tous : clercs et peuple. Alors, le roi Qawad ordonna qu'ils soient tous passés au fil de l'épée. Ensuite, sur son ordre, on les brûla tous. Ainsi moururent tous les Manichéens. — En outre [**279**] le roi ordonna que partout où on trouverait un Manichéen, il fût brûlé. Et il donna leurs églises aux chrétiens.

A cette même époque se trouvait aussi à Constantinople une foule nombreuse qui partageait l'erreur de Mânî; et comme ils ne consentirent point à se convertir de leur erreur, on les brûla dans le feu[1].

A cette époque[1], Belisarius fut envoyé combattre les Perses, dans la semaine de la Passion du Sauveur. Le général des Perses lui fit dire : « Respectons la fête, à cause des Nazaréens et des Juifs qui sont avec moi, et à cause de vous autres chrétiens ». Belisarius y consentit; mais les généraux des Romains murmurèrent et n'acceptèrent point de respecter le jour de la fête. Ils se préparèrent au combat la veille du dimanche des Azymes : ce fut un jour froid, et le vent (soufflait) contre les Romains. Ils se montrèrent faibles, et prirent la fuite. Beaucoup tombèrent dans l'Euphrate et se noyèrent : le reste des Romains fut tué.

Ensuite Kosrau, fils de Qawad, régna sur les Perses[2].

La mère de ce Kosrau avait été possédée du démon du vivant de Qawad[3]. Ne recevant aucun secours des Mages et des incantations, elle vint trouver le moine Moïse, qui habitait un couvent près de Dara, et fut guérie. Il lui donna une partie des reliques du martyr Mar Cyriacus, et elle bâtit dans son pays un oratoire, celui qu'on appelle couvent de Moïse de Ṭarmel.

Kosrau envoya des ambassadeurs à Justinianus, et ils firent la paix entre eux [**280**] pour sept ans[4].

Les Samaritains[5] de Palestine se créèrent un chef, envahirent Naplouse, tuèrent l'évêque et beaucoup (de chrétiens); ils ramassèrent du butin, et brûlèrent plusieurs églises. Pour ce motif, les Romains montèrent là et engagèrent le combat avec les Samaritains. Ils s'emparèrent de la ville, tuèrent le chef des Samaritains et une multitude d'entre eux. — *Fin.*

A cette époque[6], une croix lumineuse parut dans le ciel, du côté du Nord. Peu

Au commencement du règne de ce Justinianus II, il prescrivit d'enlever les

1. Ps.-Den., ad ann. 842. — 2. Land, III, 258. — 3. Land, III, 261. — 4. *Ibid*; Jac. Edess., ad ann. 205. — 5. Land, III, 262; cf. Jac. Edess., ad ann. 207.

6. Jac. Edess., ad ann. 199.

de temps après, les Perses et les Ṭaiyayê vinrent jusqu'à Antioche et Apamée[1]. Ils pillèrent les régions de ces villes et firent descendre leurs habitants en Perse.

Il y eut une sédition[2] à Constantinople. Hypat[i]us fut massacré, et la grande église fut brûlée[3].

En la 3e année de Justinianus II, les Perses et les Huns montèrent de nouveau, et mirent le siège contre Maipherqaṭ ; mais ils ne purent s'en emparer[4]. [278] Alors, la nouvelle de la mort de Qawad, leur roi, étant arrivée, ils pillèrent et brûlèrent toute la région des environs, et s'en allèrent dans leur pays.

En la 1re année de Justinianus II, Agrîpâs[5], roi des Hérules[6], vint le trouver, avec sa famille et son sénat. Il se convertirent au Christianisme. Il fut baptisé à la fête de l'Épiphanie. L'empereur Justinianus lui-même fut le parrain d'Agrîpâs, et lui donna de grandes richesses.

A cette même époque, Gourdios[7], roi des Huns, vint aussi à la ville impériale avec une armée nombreuse. Il se fit instruire et reçut le baptême. L'empereur fut aussi son parrain. — Étant retourné dans son pays, il se mit à briser les idoles d'or et d'argent qu'ils adoraient. Quand son frère et ses troupes virent cela, d'accord avec les prêtres, ils lui tendirent des embûches et le mirent à mort. Ensuite, craignant que l'empereur ne ... églises à toutes les hérésies, et de laisser entrer et de recevoir les hérétiques, quels qu'ils soient, dans les églises. En enlevant les églises aux fauteurs des hérésies, il en soumit un grand nombre et les fit entrer dans l'Église.

Ensuite, il vit les maux causés par ceux qui, du temps de son oncle, s'étaient emparés des églises, avaient fait de l'Église une maison de négoce, et avaient excité la persécution contre les églises sous prétexte de religion, en forgeant des accusations contre (les fidèles), en ravissant et pillant leurs biens ; et qui tous, grands et petits, marchaient à leur guise. [278] Justinianus comprit tout cela, et il ordonna que la persécution cessât, et que les persécutés revinssent à leurs demeures. Beaucoup revinrent, à l'exception des évêques qui ne rentrèrent pas dans leurs sièges.

L'empereur se préoccupait de la paix des églises; cependant les péchés l'empêchèrent. — L'impératrice fidèle, Theodora, se préoccupait encore davantage de la paix des églises et persuadait à l'empereur d'y travailler. Dans la charité et la foi, elle recevait et nourrissait les persécutés dans une grande cour du palais de Hormizdas[8]; elle nourrissait plus de cinq cents hommes, syriens et grecs, qui avaient été chassés de leurs demeures, et les visitait constamment. Quand le patriarche saint Severus monta à la ville impériale, elle le fit habiter et le nourrit

1. Jac. Edess., ad ann. 201. — 2. στάσις. — 3. Jac. Edess.; ad ann. 202 ; cf. Land, III, 260. — 4. Jac. Edess., ad ann. 203. — 5. Ps.-Den., ad ann. 844 : ܐܓܪܝܦܣ. — 6. Ps.-D. : ܗܪܘܠܝܐ. — 7. Ps.-D., ad ann. 845; texte, *Rev. de l'Or. chr.*, 1897, p. 474.

8. Rebâti par Justinien, et ainsi appelé parce qu'il avait servi de résidence à Hormizdas, frère de Sapor, lors de sa fuite à Cple.

reur des Romains ne tirât d'eux vengeance, ils s'enfuirent dans une autre région.

L'empereur Justinianus établit comme loi, que les évêques, les économes, les intendants ne pourraient rien donner en héritage, excepté ce qu'ils avaient avant d'obtenir ces fonctions. On devait inventorier tout ce qu'ils avaient, avant qu'ils ne reçussent une charge quelconque, afin que quand l'un d'eux mourrait, il ne pût léguer que ce qui était à lui.

Il réunit aussi toutes les lois des empereurs et les renferma en abrégé en un [volume] dans lequel il exposa toute la portée des lois du monde.

En la 2e année[1] [**279**] du règne de Justinianus II, il y eut un violent tremblement de terre dans lequel Pompeiopolis[2] de Mysie[3] [fut détruite]. Tout le sol se fendit et s'ouvrit d'un côté à l'autre de la ville, avec les maisons les habitants descendirent vivants au šêʿôl. Le cri douloureux de leurs clameurs s'élevait, sans que personne pût les secourir en quelque chose.

Antioche fut aussi renversée dans ce tremblement de terre[4] : ce fut pour la sixième fois, quatre ans après avoir été ruinée pour la cinquième fois. En même temps que le tremblement de terre, la voix d'un violent tonnerre retentit dans les airs, et de la terre s'élevait une voix d'effroi, comme celle d'un taureau qui mugit. Toutes les églises furent renversées ainsi que les maisons, neuves et plusieurs années dans le palais, ainsi que Theodosius, le patriarche Anthimus, et la plupart des évêques persécutés. Elle envoyait beaucoup d'or aux assemblées des persécutés pour leur subsistance. — Tandis que les évêques synodites écrivaient[5] des mensonges (à l'empereur) et l'excitaient, elle l'apaisait par sa sagesse. Elle fit encore beaucoup d'autres choses en faveur des orthodoxes dans la ferveur de sa foi.

Lors de la sédition du peuple, d'autres douleurs survinrent aux fidèles. — Le siège d'Alexandrie, qui était seul en paix, fut aussi atteint alors par la tempête[6]. Il y eut un schisme parmi les fidèles de cet endroit[7]. Deux partis se formèrent pour le motif que voici : [**279**] Quand Theodosius fut ordonné patriarche, selon la loi apostolique, un homme nommé Gayana, entraîné par la passion du désir de la primauté, donna de l'or aux citoyens pour qu'ils le demandassent comme patriarche et chassassent Theodosius. Theodosius s'en étant aperçu s'en alla, et un évêque avec des laïcs et des riches, installèrent Gayana sur le siège (épiscopal) illégitimement et tout à fait séditieusement. Ils recherchèrent même Theodosius pour le tuer, mais ils ne le trouvèrent point. Quand l'empereur apprit ces choses, il envoya un général avec 6.000 hommes pour rétablir l'ordre. Il fit cela dans l'espoir qu'en rétablissant Theodosius sur son siège, celui-ci accepterait son édit et

1. Ps-D., ad ann. 850; LAND, II, 301. — 2. *Ms.* : *Pamphilos*. — 3. Lire : ܕܡܘܣܝܐ ; ἐν τῇ Μυσίᾳ Πομπηιούπολις (MALALA, *Patr. Gr.*, XCVII, 644). — 4. Ps.-D., ad ann. 851. LAND, II, 301.

5. Lire : ܟܬܒܝܢ. — 6. ܐܦ ܠܗ ܐܪܥܘ. — 7. Cf. THEOPH., ann. Chr. 533 ; CEDREN., ann. 14 Justiniani.

vieilles, et les villages des environs. Quand on découvrit les gens suffoqués, on en compta 4.770. Ceux qui échappèrent s'enfuirent dans les villes et les montagnes. La ville demeura abandonnée pendant cinq mois, puis quelques personnes y revinrent.

Ensuite, la même année, l'hiver fut rigoureux; et il y eut trois coudées de neige. Ceux qui faisaient des Rogations pendant cet hiver marchaient pieds nus et se prosternaient le visage sur la neige : aussi leur couleur se changea et se transforma.

Tandis qu'ils faisaient ces Rogations, un homme fidèle eut une vision[1] pour dire à ceux qui avaient survécu, à Antioche, qu'ils devaient écrire sur les portes de leurs maisons, pour qu'elles ne s'écroulassent pas : « Le Christ (est) avec vous. Tenez-vous debout. » Ils écrivirent ainsi sur les maisons et entrèrent dans la ville avec le patriache Éphrem. [**280**] Celui-ci informa l'empereur de ces choses. L'empereur demeura dans le deuil, et envoya de nouveau de l'or pour la reconstruction de la ville; il ordonna de démolir le mur extérieur et de bâtir un mur au milieu de la ville. Le reste de son étendue demeura en dehors. L'empereur ordonna aussi de creuser en dehors du mur qui serait rebâti pour créer un lit au fleuve, car le fleuve était près du mur et passait d'un côté à l'autre (de la ville). Ainsi le fleuve fut encaissé[2] et passa dans le (nouveau) lit à côté du mur de la ville qui [avait été recevrait le Synode. Quand l'armée arriva, Gayana prit la fuite et Theodosius reparut. Ils le rétablirent sur le siège. Deux mille hommes armés le protégeaient. Ensuite, Gayana fut pris, et l'empereur l'envoya en exil où il mourut. Il y eut un combat à Alexandrie et trois mille hommes périrent, parce qu'ils étaient divisés : une partie suivant Gayana et une autre partie, Theodosius. Comme le zèle des Alexandrins était véhément, ils disaient : « Theodosius[3] partage le sentiment de l'empereur, tandis que celui qui est exilé est orthodoxe. » Aucune de ces choses n'était vraie.

Il y eut à Alexandrie une hérésie, sous le nom de Gayana, qui fut une grave erreur. Des laïcs offraient le pain au nom de Gayana, [**280**] et ils venaient le prendre comme une oblation qui avait été sanctifiée par lui. Au lieu du nom du Christ, ils se laissaient séduire par le nom de cet homme. On surprit[4] même des femmes qui baptisaient elles-mêmes leurs enfants dans la mer au nom de ce Gayana.

Quand Theodosius fut renvoyé à son siège, l'empereur lui demanda de recevoir le Synode. Il n'y consentit point, et pour cela l'empereur l'exila.

Tandis que Theodosius était encore sur son siège, saint Severus s'illustrait dans le désert.

Le bienheureux Anthimus fut transféré malgré lui au siège de Constantinople. Auparavant, il était évêque de Trébizonde du Pont. C'était un moine

1. Texte du Pseudo-Denys : *Rev. de l'Or. chrétien*, 1897, p. 477. — 2. ܐܣܟܪ (Ps.-D.).
3. Ms. : *Theodoros*. — 4. ܐܦ ܐܠܚܩܦܝ.

bâti]. Ce qui se fit avec beaucoup de travail.

Dans ce même tremblement de terre[1], le fleuve de l'Euphrate fut totalement obstrué au-dessus de la région de Claudia, par suite de la rupture de la montagne qui tomba dedans ; il causa l'inondation et la destruction des campagnes, car il revint en arrière. Ensuite le fleuve s'ouvrit une issue en avant, dans son lit.

Dans ce tremblement de terre[2], Laodicée fut aussi renversée. Sept mille cinq cents chrétiens et beaucoup de Juifs y périrent. La partie gauche, où était la grande église de la Mère de Dieu, ne fut pas renversée, ni les églises des autres parties.

Éphrem d'Antioche ne réprima ni ne refréna sa malice; il ne redouta point le châtiment; au contraire, il excitait l'empereur contre les fidèles, et fit promulguer un édit de colère contre ceux qui ne recevaient pas de lui la communion. Il en envoya beaucoup en exil, et excita sans pitié la persécution contre tout l'Orient.

Extrait de l'histoire de saint Severus[3]. — Tandis que saint Severus était dans la demeure de l'impératrice Theodora, Anthimus, patriarche de la ville, désirait le voir. L'impératrice y engageait le saint. Celui-ci attendit la décision d'en haut; puis il y consentit, et (Anthimus) vint. Quand il entra et s'inclina, (Severus) lui demanda de prier. Ceci est un signe de perspicacité spirituelle ; [281] car ce gardien soigneux de l'orthodoxie ne priait point naziréen et ascète qui avait passé des années dans une grande abstinence, sans goûter ni pain, ni vin, ni huile. Il avait converti beaucoup de païens, et chacun admirait sa mansuétude et son humilité. Lorsqu'il fut requis d'accepter le Synode, il abandonna son pallium et partit. L'impératrice Theodora le cacha dans son palais pendant 12 ans.

Quand Theodosius quitta son siège, il vint aussi à la ville impériale et demeura pendant 10 ans dans le palais de l'impératrice.

Quand saint Severus fut appelé par l'empereur, pour l'affaire de l'union, il résida aussi dans le palais de l'impératrice ; et ces trois patriarches se trouvèrent dans la familiarité les uns des autres.

Saint Severus fut mandé par ordre de l'empereur et de l'impératrice, en vue de la paix des Églises. Il y demeura pendant un an et demi, démontrant la vérité de la foi, et la transgression du synode de Chalcédoine. L'empereur réunit de nombreux controversistes pour le convaincre. Plusieurs fois il les confondit et montra qu'ils étaient schismatiques et se trompaient : mais il n'obtint aucun avantage, et ils ne se convertirent point de leur erreur. C'est pourquoi, il prit congé et s'en retourna avec les moines qui l'accompagnaient. — *Fin.*

---

1. Ps.-D., ad ann. 841. — 2. LAND, II, 303 ; Ps.-D., ad ann. 852. — 3. Une vie de Sévère, avant son épiscopat, par Zacharie le Rhéteur, a été publiée par SPANUTH, *Das Leben des Severus*, Göttingen, 1893; trad. de NAU, *Rev. de l'Or. chr.*, 1899-1900. Notre fragment vient probablement de la vie rédigée par Jean Bar Aphtonia; cf. WRIGHT, *Cat. of. syr. mss.*, p. 855.

avec les hérétiques. Quand il eut prié, le saint répondit : « Amen! » — Lorsqu'il se fut assis, le saint causa avec lui et lui dit : « Je loue ta conduite, qui est, peu s'en faut, celle d'un être incorporel; et je prie pour qu'elle brille par la foi; car l'acquisition de chacune des qualités qui marquent l'homme de Dieu, privée de cette compagne, est sans utilité. » — Le saint vieillard lui répondit : « Je ne reçois point, ô notre Père, le synode de Chalcédoine quant à sa définition de la foi, mais seulement quant à la condamnation de Nestorius et d'Eutychès. » — Le docteur lui dit : « Si tu lui attribues l'expulsion des hérétiques, tu dois nécessairement lui reconnaître la foi; car on ne peut réprimer les adversaires que par la foi saine, selon la loi proclamée par le grand Paul[1]. » Et un peu après : « Si quelqu'un n'a pas la foi orthodoxe, il ne peut ni reprendre, ni séparer[2]; celui qui pervertit la foi de Pierre, a perdu l'autorité de celui à qui notre Sauveur a dit, après qu'il l'eut confessé Dieu[3] : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux; ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » Or, le synode qui a perverti la foi de Pierre, n'a pas le pouvoir de lier, de délier ou de séparer. » — Le saint (évêque) entendit ces choses et les écrivit soigneusement dans son esprit. Il sortit sur le champ et abandonna tout : le siège, la chaire, les honneurs, la gloire; il se mit au nombre des persécutés, bien mieux, devint leur patriarche et leur docteur.

[CHAPITRE XXII.] — *De la réunion des évêques et des moines qui eut lieu à cette époque dans la ville impériale, et ce qu'ils firent.*

Quand les évêques fidèles, qui avaient été rappelés de l'exil dans la ville impériale, en vue de la paix et de l'union, avec une foule de moines zélés pour la religion, virent ce qui s'était passé, comme nous l'avons raconté plus haut, ils écrivirent à l'empereur une διάθεσις de supplique ainsi conçue[4] :

« Autres et autres sont ceux qui couronnent ta tête de couronnes de louanges, ô empereur victorieux! D'autres prendront d'ailleurs l'occasion d'écrire

CHAPITRE [XXIII]. — *De l'assemblée des évêques et des moines qui montèrent à la ville impériale : les uns convoqués par l'empereur en vue de l'union, comme saint Severus; les autres, par un zèle divin, comme Mar Ze'ôra.*

Le pape Theodosius n'obéit point à l'empereur, n'accepta point le symbole impie de Chalcédoine, quitta Alexandrie, et se tint caché dans la ville impériale, dans le palais de l'impératrice Theodora. — Saint Anthimus abandonna aussi son siège, dans un zèle divin, se condamna à l'exil avec le pape[5], et se tint caché au même endroit. — Saint Severus fut

1. Cf. *Tit.*, I, 9. — 2. C'est-à-dire « excommunier ». — 3. MATTH., XVI, 16 sqq.
4. LAND, III, 273 sqq. — 5. L'évêque d'Alexandrie; cf. p. 185, n. 1.

un discours de remercîment à cause de tes bienfaits à leur égard. Pour nous, qui avons été jugés dignes de vénérer Ton Excellence, nous tressons une splendide couronne de glorification, en te rendant grâces. Alors que nous étions dans le désert, et pour ainsi dire aux confins de l'univers, ayant passé un long temps dans la solitude, priant le Dieu bon et miséricordieux pour Ta Majesté, et pour nos péchés, Ta Mansuétude s'est inclinée vers notre bassesse, *et, par ses écrits fidèles, nous a appelés* près d'elle. Et, chose prodigieuse pour nous, sans attendre [d'avoir reçu][1] notre présente pétition, mais par la philanthropie qui réside en elle, elle a souffert avec nous qui souffrions, et elle a fait cela sans que personne ait intercédé pour nous.

« Pour nous, comme il nous convient d'obéir lorsque nous recevons un ordre, nous avons promptement abandonné le désert[2], et nous nous sommes mis en route pacifiquement, sans faire entendre un mot; nous sommes arrivés à *tes pieds, et nous prions Dieu, riche* dans ses dons, de récompenser pour nous Ta Mansuétude et l'Impératrice[3] aimant Dieu, par d'excellents dons d'en haut; de vous accorder la paix parfaite, de mettre comme un escabeau sous vos pieds tout peuple rebelle. Cependant, en arrivant ici, nous avons rédigé pour Votre Sérénité, un libelle de la vraie foi; ne voulant pas adresser à quelqu'un une rappelé du désert, par un édit de l'empereur. Des évêques et des moines furent aussi convoqués, et d'autres montèrent de leur propre volonté, par zèle pour la religion; par exemple : saint Mar Ze'ôra, qui, d'après son nom, était petit[4] par la taille du corps, mais était grand et en surpassait beaucoup d'autres par les sentiments.

Ce saint se tenait sur une colonne, opérant **[282]** des prodiges et des miracles, à l'instar de son maître, Ḥabîb de Paiṭar[5]. *Les Synodites l'ayant fait* descendre de sa colonne, parce qu'il ne voulait pas communiquer avec eux, il emmena avec lui dix de ses disciples, et se rendit à la ville impériale. Il blâmait l'empereur outre mesure, à cause de l'introduction du Synode et de la persécution de la foi. Il disait : [« Le Seigneur][6] te demandera compte de toutes ces choses au grand jour (du jugement). » L'empereur fut irrité, mais il n'osa mettre la main sur le saint. Ayant perdu sa modération, il ferma le poing et frappa sur la poitrine du bienheureux en disant : « *Le Synode est véridique, et* je ne supporterai pas d'en entendre encore parler en ces termes. Si vous étiez dans la vérité, Dieu me montrerait un prodige par vos mains! » Quand le bienheureux entendit l'empereur dire ces choses et menacer de mort quiconque anathématiserait le Synode, il fut enflammé de zèle, se dressa en face de lui, et dit : « Le Synode qui a divisé le Christ n'est

---

1. Compl. : ܠܗܕܐ ܡܩܒܠ (L). — 2. ܡܕܒܪܐ. — 3. ܡܠܟܬܐ.
4. *Ze'ôra* signifie « petit », en syriaque. — 5. Voir la vie de Ḥabîb, par Jean d'Asie (Land, II, p. 4), *et celle de Ze'ôra (ibid.,* p. *8, 12 et suiv.).* — 6. *Ainsi d'après la note marginale du ms.*

parole inutile, comme il est écrit[1], pour ne pas fatiguer vos oreilles; car il est très difficile qu'un homme persuade la volonté [**282**] des autres, quand bien même il fait briller la vérité. Donc, comme dit l'Apôtre[2], nous nous abstenons de discuter avec ceux qui n'admettent point de discipline[3]. L'Apôtre dit, en effet[4] : « Nous n'avons pas une telle coutume, ni l'Église de Dieu. » Donc, victorieux empereur! nous ferons connaître la liberté de notre foi, maintenant aussi bien que dans le désert. Quand nous avons reçu ton ordre, par l'intermédiaire du général[5] Theodotus, nous avons écrit et fait connaître ce que nous pensions. Et Votre Majesté nous a donné une véritable réponse, exempte de passion, puisque vous avez été touché de pitié et que vous nous avez appelés près de vous.

« Ayant été jugés dignes en cela de la miséricorde de Dieu, nous informons Votre Fidélité, que, par la grâce de Dieu, nos ongles étaient encore très tendres quand nous avons reçu la foi des Apôtres; nous avons grandi en elle et avec elle. Nous pensons et nous croyons comme les 318 Pères, inspirés de Dieu[6], qui ont écrit[7] la foi vivante et salutaire, que les 150 Pères autrefois assemblés ici ont confirmée, et qu'ont scellée les vénérables évêques d'Éphèse qui ont chassé l'impie Nestorius. Nous avons été baptisés et nous baptisons dans cette foi des Apôtres, et cette intelligence du salut pas seulement anathématisé par nous, mais aussi par les saints anges. Et puisque tu demandes un prodige, sache qu'il est écrit[8] : « Les prodiges ne[9] sont pas nécessaires pour les fidèles. » Le Seigneur ne fera pas paraître de signe en dehors de toi. » — Le lendemain, le signe qu'il avait demandé parut en lui-même : frappé à la tête, il perdit l'esprit; une horrible inflammation couvrit son visage. — Cela ne fut pas connu de la ville; mais l'impératrice manda au saint de venir prier pour lui, afin qu'il se relevât, et qu'aussitôt il ferait la paix dans les Églises. Le saint y alla, le vit, [**283**] et lui dit : « Voilà le signe que tu as demandé! ». Le bienheureux fit une prière, et à l'instant l'empereur recouvra l'esprit, il reconnut le bienheureux et lui demanda de prier pour qu'il revînt à la santé. Il fit tout ce que le saint lui prescrivit. Ayant été secouru et guéri (par ses prières), la crainte du bienheureux s'empara de lui, et il l'écoutait favorablement en toute chose. Cependant, il ne rétablit pas les affaires de l'Église, peut-être « parce que les crimes des Amorrhéens n'étaient pas encore complets[10] »; mais il n'usa plus de violence, et les fidèles tenaient ouvertement leurs assemblées.

La renommée de saint Ze'ôra étant parvenue jusqu'à Rome, à cause des prodiges qu'il opérait, Agapiṭos, patriarche de Rome, fut enflammé de jalousie.

Quand Éphrem d'Antioche entendit

1. Cf. Job, xv, 3 (?). — 2. II *Tim.*, ii, 23. — 3. Lire : ܠܪܐܐ (L). — 4. I *Cor.*, xi, 16. — 5. δούξ. — 6. θεόφοροι. — 7. ܐܟܬܒܘ (L).
8. I *Cor.*, xiv, 22. — 9. Rest. : ܠܐ ܡܬܒܥܝܢ (BH). — 10. Cf. *Gen.*, xv, 16.

est solidement fixée dans nos cœurs; nous connaissons cette doctrine de la définition de la foi, et nous n'acceptons rien de plus; car elle est parfaite en toute manière, ne vieillit pas, et n'a pas besoin d'être renouvelée. Nous confessons la Trinité adorable et sainte, égale en nature, une seule vertu et dignité, connue en trois personnes. Nous adorons le Père, et le Fils unique, Verbe-Dieu, engendré de lui éternellement avant les temps, et qui est avec lui en tout temps, sans changement, et le Saint-Esprit, qui procède du Père et est consubstantiel au Père et au Fils. Nous disons que par la volonté du Père, l'une des personnes de cette Trinité sainte, Dieu le Verbe, a pris un corps à la fin des temps pour le salut des hommes, par l'Esprit-Saint, de la Vierge sainte Marie, Mère de Dieu : un corps animé d'une âme raisonnable et intelligente, passible, consubstantiel à nous; il s'est ainsi fait homme, sans changer en rien comme Dieu. C'est pourquoi, nous confessons qu'étant consubstantiel au Père par la divinité, il est consubstantiel à nous par l'humanité. Donc, celui qui est le Verbe parfait, Fils de Dieu, est devenu sans changement homme parfait. Il ne manque rien à notre rédemption, comme l'a prétendu l'insensé Apollinaire, (d'après lequel le Christ)[1] était privé des choses principales pour notre rédemption. S'il ne s'est pas uni notre intelligence, parler du départ de Zeʿôra pour la ville impériale, et des prodiges qui s'accomplissaient par ses mains; quand il apprit que le pape Theodosius, thaumaturge, dialecticien et saint, ami de saint Severus, se trouvait aussi là; quand il eut connaissance de la réunion de moines qui s'y étaient rendus, il trembla et craignit, surtout parce que Petrus de Jérusalem n'était pas courageux, mais changeait selon les temps.

Il arriva[2] qu'en ces jours, Sergius, le grand médecin[3] de Rêšʿayna, monta à Antioche pour accuser Aschol[ius][4], évêque de l'endroit, auprès d'Éphrem. Éphrem vit que Sergius était un homme éloquent, versé dans la lecture des livres grecs, [**284**] et dans la doctrine d'Origène. Il avait lu les traités des Docteurs à Alexandrie; il connaissait bien le syriaque; il était habile dans la médecine corporelle, et fidèle par sa volonté, comme l'attestent le *Prologue* et le *Commentaire de Denys*, et le Discours[5] *sur la Foi*, qu'il composa du temps du fidèle Pierre. Cependant, dans ses mœurs, Sergius était très adonné au désir des femmes, débauché et non pas chaste; il était avide d'argent. — Or, Éphrem lui promit d'accomplir tout ce qu'il demanderait, pourvu qu'il allât à Rome avec des lettres et en rapportât d'Agapitus. Sergius alla donc à Rome et porta à Agapitus les lettres d'Éphrem, qui l'excitaient contre les fidèles. Aga-

1. La phrase est ici altérée; sens d'après L.

2. Land, III, 289. — 3. ἀρχίατρος. Cf. sur cet auteur et ses ouvrages, Wright, *Syriac Litteratur*, p. 88 sqq.; Baumstark, *Lucubrationes syro-græcæ*; Leipsig, 1874. — 4. L : ܐܣܘܠ, Asyl[os]? leçon préférée par Kleyn, *Johannes van Tella*, p. 59. — 5. λόγος.

comme celui-ci le prétend, nous ne sommes pas rachetés et nous devons être privés, dans la rédemption, des principales parties de nous-mêmes. Mais il n'en est pas ainsi qu'il dit. Dieu parfait est devenu pour nous homme parfait, sans changement, et Dieu le Verbe n'a rien laissé de côté dans son Incarnation, comme nous l'avons dit. Ce n'est pas un fantôme comme l'a prétendu l'impie Mânî, avec l'hérétique Eutychès. En effet, le Christ, la vérité même, qui ne sait pas mentir et ne trompe pas, [283] puisqu'il est Dieu, (nous montre) que Dieu le Verbe s'est véritablement incarné, en réalité et non pas en imagination, par les passions naturelles et non coupables qu'il a pour nous subies volontairement[1] dans la chair passible, consubstantielle à la nôtre; il a souffert notre mort volontairement, et nous a procuré, par sa résurrection divine, la vie incorruptible[2] et immortelle dans laquelle il a restauré notre humanité. Et, de même que Dieu le Verbe n'a pas fait incomplète ou imaginaire l'incorporation, c'est-à-dire l'humanisation, de même il ne l'a pas partagée en deux hypostases et deux natures, selon la doctrine de l'anthropolâtre Nestorius et de ceux qui ont pensé et pensent encore aujourd'hui comme lui. Leur doctrine est détruite[3] par la foi de votre confession, en opposition avec elle; car dans vos écrits vous avez dit : « Dieu est apparu incarné; celui qui est en tout semblable au Père, à l'exception de la propriété de la paternité, [...]

pitus en fut d'autant plus réjoui qu'il était déjà auparavant pris de jalousie contre saint Mar Ze'ôra. Il partit et vint avec Sergius à Constantinople, au mois d'adar (mars) de la 14e [indiction][4], alors que s'y trouvaient saint Severus, Anthimus, Theodosius, Ze'ôra, et une multitude d'autres saints moines.

A l'entrée de l'orgueilleux et arrogant Agapitus, la ville fut saisie d'horreur; le soleil se mit à s'obscurcir pendant le jour, et la lune pendant la nuit, tandis que l'océan agitait ses flots. — Tout le sénat courut à sa rencontre.

Quand [Agapitus] parut devant l'empereur, il fut très bien accueilli par lui, car ils parlaient la même langue. Or, il n'avait pas beaucoup lu les Écritures, il n'était pas instruit, il n'appelait pas la Vierge « Mère de Dieu ». Il s'abstenait de communiquer avec les patriarches Severus, Anthimus [285] et Theodosius, comme aussi eux (de communiquer) avec lui. Il changea l'affection de l'empereur pour ceux-ci. Avec violence et insolence, il blâmait l'empereur de n'avoir pas fait tuer et périr quiconque ne confessait pas deux natures. En lui s'accomplit ce qui est écrit[5] : « L'insensé laisse tout de suite paraître sa colère. » — Justinianus montra ce qu'il convenait de faire à son égard comme prêtre. Il le reçut pacifiquement et humblement.

Agapitus pressait l'empereur de faire contre quiconque n'accepterait pas le Synode un édit[6] (portant) : qu'on ne lui donnerait aucune charge, que s'il en avait

1. Compléter : ܕܚܫܐ ܠܗ (?). — 2. Lire : ܕܠܐ ܡܬܚܒܠܢܘܬܐ (L). — 3. Lire : ܗܪܐ .... ܘܣܘܪܒܐ (L).
4. τεσσαρεσκαιδεκάτη; ܛܣܣܪܣܩܝܕܩܛܐ (L). — 5. *Prov.*, XII, 16. — 6. διάταξις.

nité, s'est fait consubstantiel à nous et a été appelé Fils de l'homme ; un seul et même était à la fois [Dieu et][1] homme, qui nous est apparu, est né petit enfant à cause de nous, s'étant fait homme pour notre rédemption. » Si ceux qui luttent contre nous adhéraient réellement à ces (maximes) et ne les tenaient pas seulement en apparence, ils consentiraient[2] à professer la même foi que nous, que vous, et que nos saints Pères, inspirés de Dieu ; ils cesseraient cette lutte continuelle.

« En effet, les Docteurs de l'Église, pleins de sagesse, ont dit clairement que le Christ est composé de Dieu [le Verbe][3] uni à l'âme et au corps, dans une âme raisonnable et intelligente.

« *Denys l'Aréopagite*, qui fut amené et conduit, par Paul, des ténèbres de l'erreur à la lumière précieuse de la connaissance de Dieu, dit dans le livre qu'il fit *sur les Noms de la Trinité sainte*[4] : « Nous la glorifions comme philanthrope, et nous parlons convenablement de philanthropie, car elle s'est complètement associée à tout ce qui est de nous, en réalité, dans une de ses personnes[5], attirant à elle et élevant la bassesse de notre nature, de laquelle, ineffablement[6], Jésus, le simple, a été composé[7] : et celui qui est éternel, au-dessus des temps, a reçu une existence temporelle ; celui qui surpasse tous les ordres et les natures, s'est fait, sans changement ni confusion, à la ressemblance de notre nature. »

une on l'en chasserait, qu'il ne serait pas admis à témoigner ni à faire un testament.

A propos de Mar Ze'ôra, il dit à l'empereur : « Pourquoi laisses-tu ici ce séducteur syrien, qui bouleverse le monde par ses incantations ? » — L'empereur dit : « Que lui ferai-je ; car c'est un vaillant, qui ne tremble point devant les hommes. » — Agapitus dit : « Laisse-moi, et je ferai en sorte qu'il se soumette ou qu'il quitte tous les pays. » — L'empereur dit : « Fais comme tu pourras. »

On était aux premiers jours du Jeûne. Le saint était parti au προάστειον de Sycæ[8], qui se trouve sur l'autre rive, où l'impératrice lui avait donné une place, et où il résidait. — L'audacieux Agapitus lui manda : « L'empereur et le patriarche ont prescrit ou que tu viennes, ou que j'aille près de toi. Si tu n'obéis pas, tu ne resteras pas en ce lieu. » — Le bienheureux répondit : « Nous [286] avons pour règle de ne recevoir personne en ces jours et de ne pas faire de correspondance[9]. Aussi notre porte est-elle close. Attends donc jusqu'au Jeudi-Saint, où nous ouvrons la porte ; Dieu fera ce qu'il sait [convenable][10]. » — Quand Agap[it]us entendit cela, il fut rempli de colère et commanda au magistros de l'amener enchaîné.

Celui-ci s'y rendit dans une barque[11], avec une troupe ; mais quand il arriva à l'autre rive, le vent souleva la barque et le bateau[12], qui revinrent à l'endroit d'où

1. ܚܕ ܗܘ ܐܦ ܗܘ ܐܠܗܐ ܘܒܪܢܫܐ (L). — 2. Lire : ܡܫܬܘܕܝܢ (L). — 3. *Sic* L. — 4. *Patr. Gr.*, t. III, col. 592. — 5. ὑποστάσεων. — 6. ἀρρήτως. — 7. ὁ ἁπλοῦς Ἰησοῦς συνετέθη.

8. Lire : ܣܘܩܘܣ ; Συκαί, région au-delà de la Corne d'Or, auj. *Galata*. — 9. ἀπόκρισεις. — 10. ܡܐ ܕܘܠܐ (BH). — 11. δρόμων. — 12. καράβιον.

« *Athanase*, dans son livre *sur la Foi*, appelle « composition » l'union du Verbe-Dieu avec la chair animée. Il parle ainsi[1] : « Quel est donc l'attachement à l'infidélité de ceux qui parlent d'habitation au lieu d'incarnation ; et d'opération humaine au lieu d'unité[2] et de composition[3] ? »

« Si donc, d'après nos saints Pères, auxquels adhère Votre Sérénité, celui qui était simple et non composé, Dieu le Verbe, a pris un corps de la Vierge Marie Mère de Dieu, et s'est uni hypostatiquement une chair animée et intelligente, l'a faite sienne, et s'est composé avec elle dans l'Incarnation, il est clair que d'après les ss. Pères, nous devons confesser une seule nature de Dieu le Verbe qui s'est incarné et s'est fait homme parfaitement. Or, celui qui auparavant était simple, Dieu le Verbe, [**284**] n'est pas reconnu comme composé, si on le divise après l'union en parlant de deux natures. Car, de même que l'homme en général, qui est constitué par des natures différentes : l'âme, le corps et le reste, ne doit pas être partagé en deux natures, parce que l'âme entre en composition avec le corps pour constituer l'unique nature et personne de l'homme ; de même, Dieu le Verbe, qui est uni hypostatiquement et qui est composé avec la chair animée, ne peut pas être « deux natures » ou « en deux natures ». Il ne peut être divisé à cause de son union et de sa composition avec la chair. Il faut, ils étaient sortis. Cela arriva par trois fois. Le magistros s'irrita[4] contre les bateliers[5]. Dès qu'ils se furent un peu avancés, une sorte d'éclair sortit, toucha le bateau et lui enleva, d'une extrémité à l'autre, une pièce de bois qui s'éleva dans les airs aussi haut que l'œil peut voir.

Alors les malheureux comprirent que Dieu lui-même agissait par les prières du bienheureux. A peine purent-ils s'enfuir[6] en hâte. Ils firent connaître toutes ces choses à celui qui les avait envoyés. — Cet impie continua à blasphémer. Il continua à tendre des embûches aux fidèles. Il déposa, comme de sa propre autorité, saint Anthimus, et établit à sa place un homme d'Alexandrie nommé Maina[7]. Ils prononcèrent des anathèmes contre saint Severus, Theodosius, Anthimus et Ze'ôra, et proclamèrent que la Vierge Marie ne devait pas être appelée Mère de Dieu. Quand l'empereur l'apprit, il le blâma. Le Seigneur le frappa cruellement dans sa langue, qui se gonfla, s'épaissit et sortit hors de sa bouche ; il ne pouvait la rentrer dans sa bouche. A cause de cela, elle fut coupée deux fois par le médecin ; elle se corrompit et se putréfia. Son tourment dura jusqu'au Jeudi-Saint, (jour) auquel le bienheureux avait fixé le rendez-vous, en disant : « Le Seigneur sait ce qu'il fera ». Ce jour-là, le misérable succomba. La crainte s'empara de ceux qui le virent ; et ses partisans,

1. Cf. *Patr. Gr.*, XXVIII, 124. — 2. ܚܘܝܐ. — 3. ἀντὶ ἑνώσεως καὶ συνθέσεως.
4. ܐܬܚܡܬ. — 5. ܕܪܘܡܘܢܪܐ, *dromonarii* (L). — 6. Lire : ܐܬܦܠܛܘ. — 7. Μηνᾶς.

selon la parole de nos saints Pères, auxquels Votre Piété adhère, que Dieu le Verbe, qui était auparavant simple, soit composé, à cause de nous, avec une chair animée et intelligente, et soit devenu homme sans changement. On doit donc proclamer une seule nature et hypostase de Dieu incarné, et reconnaître une seule opération du Verbe-Dieu, dans les choses sublimes et glorieuses qui conviennent à Dieu et dans les choses viles et humaines. Comment donc nos frères[1] peuvent-ils ne pas s'appliquer à annuler les choses que Léon a écrites dans son Tome ? »

Ils exposèrent les passages[2] de Léon, de Nestorius, de Theodorus, de Diodorus, de Theoderetus et du synode de Chalcédoine, qui proclament deux natures après l'union et l'incarnation de Dieu le Verbe, et deux hypostases; et ils les réfutèrent par les témoignages des Pères, qui ont considéré et enseigné en divers temps dans l'Église une[3] nature et une personne du Verbe de Dieu incarné. J'omets de les écrire parce qu'ils se trouvent dans l'ouvrage contre les diophysites.

A la fin, ils dirent : « Nous ne recevons ni le Tome, ni la définition de Chalcédoine. Car nous observons la définition que les Pères réunis à Éphèse ont portée (en ces termes)[4] : « Nous réprouvons et anathématisons ceux qui oseront faire une autre définition de la foi, en dehors de celle de Nicée qui a été établie en l'Esprit-Saint ». — Ceux de Chalcédoine ont méprisé cette définition et les canons, comme le montrent les Actes[5] de cet endroit, et ils sont eux-mêmes tombés sous le blâme, pour avoir fait à nouveau une définition de la foi qui est contraire à l'enseignement des Docteurs, qui maintenant aussi croyons-nous, supplient avec nous Ta Mansuétude de venir en aide à la vérité de leur foi, puisque tu honores les combats[6] du sacerdoce de ceux dont l'Église se glorifie[7]. »

L'empereur lut ces (paroles), et bien des choses furent dites pendant une année et plus, par les évêques fidèles. — L'archimandrite Jean Bar Aphthonia y était, et les mit par écrit.

L'empereur ne mit point hors de l'Église le synode de Chalcédoine. Saint Severus écrivit une lettre à l'empereur, dans laquelle il expose pourquoi il s'est abstenu de se rendre près de lui; elle commence par les mots : « Le Verbe-Dieu ».

Le patriarche Theodosius, les évêques qui l'accompagnaient et une foule de moines allèrent de nouveau trouver l'empereur. Il les reçut en paix et concorde, et ils se retirèrent contents. Lorsqu'ils retournèrent le lendemain, ils trouvèrent beaucoup [**285**] d'adversaires préparés à la controverse, et après avoir conféré longuement, ils se retirèrent victorieux. Le troisième jour, quand ils eurent agité beaucoup

couverts de confusion, disaient : « Ze'ôra a fait des incantations à Agap[it]us et l'a tué ! » — Que sa mémoire soit en malédiction ! — *Fin.*

---

1. L. : « des gens ». — 2. χρήσεις. — 3. Lire : ܚܕ (L). — 4. Cf. ci-dessus, p. 57. — 5. πεπραγμένα. — 6. ἀγῶνες. — 7. ܐܫܬܒܚ (L).

de questions au sujet de la foi, l'empereur comprit qu'ils tenaient la vérité ; les adversaires furent tous consternés et craignirent que l'empereur ne se laissât convaincre par leur vérité. Les orthodoxes se retirèrent dans la joie. Alors, les partisans du Synode allèrent trouver l'empereur et lui dirent : « Que Votre Miséricorde ne se laisse pas entraîner après ces hommes peu nombreux ; car dans leur parti, il n'y en a pas d'autres que ceux qu'elle voit. »

Quand l'impératrice Theodora apprit cela, elle intima l'ordre aux fidèles de se réunir pour la confusion des hérétiques ; et ainsi un clergé composé d'environ six cents hommes entra saluer l'empereur. Chacune des choses qui avaient été dites par les hérétiques fut examinée par eux.

Le jour de la fête de Pierre et Paul[1], le peuple de la ville, qui avait appris ce qu'avaient dit les hérétiques, se réunit et vint au (palais de) Hormizda, à l'Hippodrome. Beaucoup d'entre eux s'en retournèrent, car le moment était venu où on faisait des distributions et des largesses, par les mains d'Archelaus[2] (?) qui était sur le point d'être envoyé à la guerre.

Quand ils virent les troupes armées de cuirasses[3], de boucliers et de glaives, ils crurent que l'empereur avait donné l'ordre de les massacrer. Ils furent saisis de crainte et s'enfuirent. Ceux qui étaient enflammés de zèle s'exposèrent d'eux-mêmes à la mort, en restant dans l'hippodrome, ce qui signifie « course de chevaux ». — Ils étaient environ 18 ou 20 mille. Quand l'empereur descendit pour la prière, ils criaient et disaient : « Il n'y a qu'une foi pour les Chrétiens ! » ; et ils répétèrent cent fois cette parole. Lorsque l'empereur apprit qui ils étaient et ce qu'ils demandaient, il pleura ainsi que les sénateurs, et leur ordonna de se taire. Ils se mirent alors à crier : « Oui, seigneur ! que sous ton règne, nous soyons tous rapprochés en une seule Église. » Puis ils crièrent encore : « Nous confessons que celui qui est né de la Vierge, et a été crucifié pour nous, est Dieu ». Et ils répétèrent cela cent fois. — Ils crièrent encore : « Dieu, qui as été crucifié, donne-leur l'intelligence pour qu'ils pacifient ton Église. » — Après plusieurs autres choses, pleurant et levant les yeux au ciel, ils crièrent : « Seigneur, aie pitié de nous ! » ; et, épuisés par les cris et les pleurs, ils tombèrent la face contre terre. L'empereur les fit relever et parla pacifiquement avec eux.

Ils se réunirent encore une seconde fois, et dirent et entendirent les mêmes choses. Tout ceci en l'an 850.

Les évêques, les moines et de nombreux solitaires montèrent de nouveau (à Constantinople) au sujet de l'union. Ils combattirent pour la vérité.

Une réunion de moines égyptiens vint aussi : ils disputèrent, réfutèrent, et virent qu'il n'y avait aucun moyen d'arriver à la paix ; et ils s'en allèrent[4]. — Une importante assemblée[5] de scholastiques, de moines, de grammairiens, monta de nouveau,

1. Le 29 juin. — 2. Le nom est incertain ; ms. : *Aiditqlios*. Cf. ܐܪܟܠܐܘܣ, Land, III, 286, *20* (?). — 3. ζάβα. — 4. Land, II, 390. — 5. Land, *ibid.* ; Ps.-Den. ad ann. 869.

avec les patrons des navires[1] qui amenaient les blés du *demosion*, en vue d'un examen. L'empereur engagea la discussion sur la foi avec les patrons des navires. [**286**] Ceux-ci répondirent : « Nous sommes des hommes habitués à lutter avec la mer, et non à nous mêler aux discussions. » Quand les scholastiques et les moines apprirent cela, ils montèrent discuter. L'empereur fut étonné ; car il était habitué lui-même à la discussion et pensait que personne ne pouvait lui résister. Quand il vit qu'ils lui résistaient, il se tut. Ils furent là environ un an, discutant victorieusement. Mais, voyant qu'ils n'avançaient à rien, que plusieurs saints avaient appris par révélation que cela ne servirait de rien, que saint Severus s'abstenait et était retourné au désert, que les évêques fidèles allaient secrètement se cacher chacun de son côté : les moines retournèrent chacun à son pays.

C'est ainsi que ces réunions prirent fin, sans avoir rien fait ; peut-être que dans les desseins secrets et insondables de Dieu, ces choses avaient pour but de préparer la victoire aux hommes sincères, qui devaient être couronnés et triompher dans les combats de la patience.

Je supplie donc tout lecteur intelligent qui se rencontrera avec le temps, de réciter pour moi : « Jésus notre Dieu (qui avez dit :) Pardonnez, et on vous pardonnera ; remettez, et on vous remettra »... *avec le reste de ce qui suit ces paroles. Et parce que je sais que mes fautes*[2] *sont nombreuses, je supplie d'autant plus instamment. Ceci en l'an 1909*[3].

CHAPITRE [XXIV] DU LIVRE IX. — *De l'époque de Justinianus II* (Ier); *et des choses qui arrivèrent après l'assemblée.*

Tandis que Justinianus II était dans la ville impériale, [**287**] Domnus[4] se révolta[5] contre lui à Carthage[6]. L'empereur envoya assiéger le tyran, et le fit amener enchaîné[7].

En l'an 11 de Justinianus[8], qui est l'an 850 des Grecs, une grande et effrayante comète apparut, bien des jours, au moment du soir. Et en cette même année, la paix entre les empires fut rompue. Kosrau[9], roi des Perses, monta et pilla la ville de Šoura, ainsi qu'Antioche, Alep, Apamée et leurs régions, très cruellement. — Les Romains descendirent en Perse et pillèrent la région des Qardawayê, des Arzanéniens, des ʿArabayê.

---

1. Lire : ܢܘܩܠܪ̈ܐ = ναυκληροί. — 2. Lire ܚܘ̈ܒܝ. — 3. 1598 de notre ère. Date du ms. d'Orfa.

4. *Domnos*. Bar-Hebræus a la même leçon. Land, III, 287,*17* ; ܕܘܡܢܣ (Proc., *B. V.*, II, 16 : Δομνῖχος) ; c'est au contraire le nom d'un transfuge africain. Il s'agit de la révolte de Gélimer. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. XLII, § iv et suiv. — 5. ܡܪܕ. — 6. Ms. : Qarṭagena. — 7. Jac. Edess., ad ann. 209 ; cf. Land, III, 287. — 8. Jac. Edess., ad ann. 215. — 9. Sur ces diverses expéditions de Chosroès, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. XLVI, § i-xxi, xlviii-li.

Kosrau monta de nouveau avec une grande armée[1], fit des captifs à Callinice, ainsi que dans tout le pays de Mésopotamie, et s'en retourna.

Kosrau monta de nouveau contre Édesse; n'ayant pu s'en emparer, il pilla Baṭnan et s'en alla[2]. Il n'y eut personne pour élever la voix et pousser un cri, comme il est écrit.

Kosrau monta de nouveau, et les armées des Perses mirent le siège contre Antioche[3], qu'ils prirent, incendièrent et pillèrent complètement. Ils enlevèrent jusqu'aux plaques[4] de marbre qui étaient incrustées dans les murs, et firent descendre (les captifs) dans leur pays, où ils bâtirent une ville qu'ils appelèrent Antioche. — Éphrem s'enfuit dans une grande terreur, et se cacha pour ne pas rencontrer quelqu'un de connu. Peu de temps après, il mourut, tandis qu'il était caché; il fut privé de la vie d'ici(-bas), mais là(-haut) il est réservé pour la justice. — L'empereur Justinianus pleura grandement sur Antioche. — *Fin.*

Éphrem, en apprenant ces choses[5], et que Severus et Anthimus n'avaient pas [**287**] été acceptés, accentua sa tyrannie et demanda à l'empereur une armée pour l'emmener avec lui en Orient, « de sorte que, (disait-il,) quand nous exhorterons par la parole et engagerons les habitants des villes et des villages à recevoir le synode de Chalcédoine, nous soumettions par la force ceux qui ne se laisseraient pas persuader par le discours. » Il circula, soumettant ceux-ci par les promesses, ceux-là par la crainte de l'exil, et chassant les autres d'un lieu à un autre.

Il enleva le bienheureux Jean de Tella, de la montagne de Singar, et l'enferma à Antioche, où il finit sa vie en prison[6].

Paulus, qui succéda à Theodosius d'Alexandrie, pendant un an environ, Tandis que le pape Theodosius demeurait caché dans la ville impériale, il faisait des ordinations pour toutes les églises de l'Égypte. — Jean, évêque de Tella de Mauzelat, [**287**] faisait les ordinations pour l'Orient.

Les Chalcédoniens établirent à Alexandrie un certain Paulus, surnommé Bar Cursus. Au bout d'un an ils le déposèrent et établirent Zoilus[7].

Quand Agapitus[8] de Rome mourut par le châtiment de Dieu, le 55e (évêque) fut Silverius, pendant 6 ans; et ensuite Vigilus[9].

Dans l'année même, Zoilus d'Alexandrie fut déposé, et Apollinarius lui succéda[10].

Du temps de Justinianus[11], on découvrit le corps du martyr Marinus, en dehors de Gindaris, village de la région d'An-

1. Jac. Edess., ad ann. 221. — 2. Jac. Edess., ad ann. 227. — 3. Ps.-Den., ad ann. 850. — 4. Ps.-D. : ܦܠܩܝ̈ܐ.

5. La disgrâce des monophysites; cf. p. 204-205. — 6. Cf. Land, II, 175; III, 315.

7. Land, III, 316 : ܐܠܠܐ. — 8. Ms. : *Agipṭos*. — 9. Ms. : *Big(i)los*, cf. Joh. Ephes., ad ann. 215, 216. — 10. Joh. Ephes., ad ann. 215. — 11. Malala, *Patr. gr.*, XCVII, 664.

blâmait son archidiacre, à cause de la foi orthodoxe ; il l'étouffa dans les bains, et emprisonna son fils, de peur qu'il ne parlât de la mort de son père. — Paulus ajouta encore à l'iniquité, en faisant jeter dans les bains, pour les chauffer, beaucoup de fidèles qui ne partageaient point son impiété et ne recevaient pas le Synode. Beaucoup moururent ainsi dans un supplice inconnu même parmi les païens.

Or, il arriva que le fils de l'archidiacre s'enfuit de prison, monta à la ville impériale et fit connaître ces choses à l'impératrice qui en informa l'empereur[1]. L'empereur fut ému, ainsi que toutes ses armées, de la cruauté de ces actes. Il ordonna que Paulus soit chassé et jeté en exil. Il eut pour successeur Zoilius[2], de Palestine. Celui-ci, voyant que son prédécesseur avait été réprouvé et chassé à cause de sa cruauté, s'abstint de persécuter [288] les fidèles. Mais par la suite, il fut aussi trouvé coupable d'actions honteuses[3] et fut déposé.

Éphrem d'Antioche[4] bâtit l'église Ronde et les quatre triclinia qui y sont annexés. Quand il en fit la dédicace, il réunit 132 évêques de sa juridiction, qui tous confirmèrent par écrit le synode de Chalcédoine et anathématisèrent, comme s'il en avaient eu le droit, saint Severus et quiconque n'adhérait pas au Synode.

Dieu, qui juge les oppresseurs, fit passer sur lui et sur sa ville les Assyriens, et il fut déposé dans le temple de Mar Julianus, dans le pays d'Antioche. On trouva son corps fixé sur une planche, avec de grands clous par tout le corps[5]. — Comme il opérait des miracles et des prodiges, il était honoré par toutes les confessions.

A cette époque se trouvaient dans la ville impériale de nombreux païens[6] ; ils furent malmenés : ils se convertirent au christianisme et reçurent le baptême. L'un d'eux, homme connu et notable, appelé Phocas, voyant la rigueur de l'inquisition, prit pendant la nuit un poison mortel et mourut. L'empereur ordonna qu'il fut enseveli comme un âne.

En l'an 15 de Justinianus[7], Dieu visita les régions d'Asie, de Carie, de Lydie, de Phrygie, par l'intermédiaire de l'évêque Jean, surnommé d'Asie, chroniqueur diligent. Soixante dix mille âmes furent évangélisées par lui, sur les instances de l'empereur Justinianus. L'empereur fournissait en grande abondance les dépenses, et les vêtements du baptême. A cause de cela, ils furent instruits selon l'opinion [288] de Chalcédoine, parce que le saint qui les convertissait jugeait qu'il valait mieux qu'ils quittassent l'erreur du paganisme même pour le chalcédonisme. — Que celui qui voudrait savoir exactement combien de labeurs, de sueurs, de miracles et de prodiges éclatants causèrent leur conversion, lise le livre que le saint lui-même a écrit sur leur évangélisation. — C'est pourquoi Mar

---

1. ܠܡܠܟܬܐ. — 2. Ms. : *Euzolios*. — 3. Lire : [illegible]. — 4. Land, III, 323 ; cf. Jac. Edess., ad ann. 214.
5. ἔχων κατὰ παντὸς τοῦ σώματος αὐτοῦ ἥλους σιδηροῦς, εἰς σανίδα παραπλωθείς. — 6. Ps.-Den. : « en l'an 19 de Justinien ». Texte *Rev. de l'Or. chr.*, 1897, p. 479. — 7. Ps.-Den., ad ann. 853 ; cf. *op. cit.*

riens, comme il est dit dans le prophète[1] : « Assur est le fléau de ma colère; je l'ai envoyé contre un peuple trompeur, faire des captifs et piller le butin. » Kosrau, roi des Perses, monta contre eux, s'empara d'Antioche et la détruisit complètement. Il emmena en captivité tous ses habitants et les conduisit en Perse. — L'empereur Justinianus, en apprenant cela, se vêtit de noir, et le maudit Éphrem prit la fuite.

Jean fut appelé « d'Asie », et surnommé « le convertisseur des païens ». Il a aussi écrit soigneusement et très longuement sur tous les événements qui survinrent de son temps parmi les rois de la terre, et dans les Églises.

[CHAPITRE XXV.] — *Ici nous plaçons les lettres des trois saints patriarches, qui montrent clairement, pourquoi ils abandonnèrent leurs sièges, par zèle pour la religion et pour la conservation de la foi véritable*[2].

Lettre de saint Anthimus, patriarche de Constantinople, à saint Severus, patriarche d'Antioche[3]. — « A notre vénérable et saint frère et collègue le patriarche Severus : Anthimus. Salut en Notre-Seigneur. — Quand je remets dans mon esprit la parole de Notre-Seigneur, qui dit[4] : « De celui à qui on a confié davantage, on redemandera davantage », et la parole du psaume[5] : « Qui montera à la montagne du Seigneur? Qui se tiendra sur sa montagne sainte? », et comment doit être celui qui est consacré au Seigneur, selon le précepte de l'Apôtre[6], je ne suis pas dans une crainte médiocre. Car, si parmi les grands patriarches l'un se nomme « poussière et cendre[7] », et l'autre (se nomme) « ver de terre et [non pas] homme[8] », que dirais-je, moi, vil et méprisable? La perturbation des saintes

Lettre de saint Severus en réponse à s. Anthimus[9]. — « A notre très vénérable et saint frère et collègue, le patriarche Anthimus : Severus. Paix dans le Seigneur! — A cause des lettres que m'a adressées Ta Chasteté, l'apôtre Paul me fournira le début (de celle-ci) et je dirai très opportunément : « Grâce à Dieu pour son don inénarrable[10] »; car promptement, et en même temps que tu étais promu au siège du trône patriarcal de la ville impériale, tu as jugé que tu devais mépriser, pour la vraie piété, la grandeur de la primauté, qui est pour d'autres l'occasion de trahir leur foi. A ceux qui veulent s'attacher aux préceptes divins, et, comme il est écrit, suivre le Seigneur, des sentiments convenables sont inspirés : aux diacres, aux prêtres, aux patriarches, selon le rang de leur sacerdoce.

---

1. Cf. Is., x, 5, 6. — 2. Cf. Evagr., *H. E.*, IV, xi; Niceph. Call., XVII, viii.
3. Land, III, 292 sqq. — 4. Luc, xii, 48. — 5. *Ps.* xxii, 3. — 6. Cf. I *Tim.*, iii, 1. — 7. *Gen.*, xviii, 27. — 8. Lire : ܘܠܐ ܒܪܢܫܐ (L); *Ps.* xxi, 7.
9. Land, III, 297. — 10. II *Cor.*, ix, 15.

Églises afflige mon âme. Des hommes attachés aux occasions du péché, alors même qu'ils ont l'air d'éviter le changement et la confusion : ce qui n'est pas, séparent et divisent Dieu le Verbe, qui est un et indivisible, qui s'est incarné sans changement. Et pour cela, je suis dans une grande tristesse. Comme dit le psalmiste dans le psaume[1] : « La tristesse s'est emparée de moi à cause des pécheurs qui ont abandonné ta loi ». L'espérance en Dieu [**289**] me donne de la joie; j'ai confiance qu'il tiendra ses promesses : qu'il nous donnera, à nous pauvres, ce dont nous avons besoin, non parce que nous sommes ses amis, mais à cause de l'importunité[2], et qu'il vengera tous ses élus. C'est lui qui a gardé Ta Sainteté, par le moyen des combats, des sueurs apostoliques, des doctrines spirituelles dont la grâce l'a favorisée, comme une pierre inébranlable, pendant longtemps, pour nous et pour les saintes Églises, en vue du fondement immuable de la foi. Dieu lui-même donne l'élévation aux humbles, la grandeur aux petits, la force aux faibles, et comme dit le divin Apôtre[3] : « Nous avons tous besoin de la grâce »; et ces choses ont été accomplies dans la faiblesse par la vertu divine[4]. Dans ses desseins ineffables, il a aussi conduit Notre faiblesse à devenir le chef de l'Église sainte de la ville impériale. Nous louons donc sa bonté, et nous vous demandons, ô vénérables, de prier le Christ-Dieu d'aider notre bassesse. Or, chacun a sa dési-

« Ainsi, le patriarche Abraham, après s'être fixé en nombre d'endroits différents, vint en un lieu; et il buvait abondamment au puits qui s'y trouvait et qui était nommé « le Puits des serments ». Comme il fit avec les barbares voisins de cet endroit un serment et un pacte, et y planta une plantation superbe et fructifère, de peur que son esprit ne s'y attachât, il invoqua en cet endroit le nom du Seigneur, Dieu éternel, qui lui avait dit : [**289**] Que ton esprit ne se laisse pas entraîner par l'éclat des choses visibles[5], et, dans le charme délectable de ce qui se voit, n'oublie pas Dieu qui est seul éternel. Les choses visibles réjouissent les yeux, délectent le palais, et disparaissent. — L'Écriture raconte ceci[6] : « Abraham planta un champ auprès du Puits des serments, et invoqua en ce lieu le nom du Dieu éternel. » Quelques-uns ont interprété un champ planté d'arbres; d'autres un champ ensemencé.

« De la même manière, après que Ta Sainteté eut siégé en d'autres endroits, tu as été amené, comme à un champ très productif, au « Sommet des serments », je veux dire au siège de la ville impériale, orné des apparences[7] mondaines, t'abreuvant de l'opulence qui y coule abondamment. Quand tu t'es aperçu que quelques-uns voulaient t'entraîner à un esprit détestable, hors du symbole pur, irréprochable et excellent de la foi orthodoxe, l'œil de ton intelligence n'a point été offusqué par l'éclat de ce monde, ni par la gloire de ses vanités[8]

1. *Ps.* cxviii, 53. — 2. Cf. Luc, xi, 8. — 3. Cf. *Rom.*, iii, 24. — 4. Cf. II *Cor.*, xii, 13.
5. ܕܠܐ ܬܐܙܠ ܪܥܝܢܟ ܒܬܪ ܦܐܝܘܬܐ ܕܗܠܝܢ (L). — 6. *Gen.*, xxi, 33. — 7. φαντασίαι. — 8. ܗܣܟ̈ܡܘܗܝ (L).

gnation[1]; (celle) des prêtres est de prêcher l'Évangile. Parlez, prêtres ! [dirai-je][2], et puisque vous êtes montés sur la montagne, [annoncez][2] la paix antique et spirituelle et l'effusion de la charité ! Je suis d'accord avec vous, ô saints ! Me réjouissant de votre union et d'être attaché à vous par un lien spirituel, selon les lois ecclésiastiques, je confesse qu'il n'y a qu'une seule et unique profession de foi. »

Et après avoir écrit toute la définition il dit : « Avec ces trois saints Synodes je reçois en outre l'*Henoticon* de Zénon, qui a été fait pour l'annulation du synode de Chalcédoine ».

Et après avoir récité la foi au sujet de l'Incarnation et anathématisé les hérésies, il dit à la fin[3] : « Sur ces doctrines apostoliques et divines, irréprochables, ô notre frère saint, je te donne la main dans une union que je garderai jusqu'au dernier soupir ; car je ne consentirai pas à l'union avec ceux qui pensent autrement. Basilius dit, en effet : « Celui qui communique avec les hérétiques sera privé du paradis. » — Je sais, que vous aussi, vénérables, qui gardez ces (doctrines), vous avez depuis longtemps à (en) souffrir. Qui donc a ainsi de nos jours [**290**] supporté[4] des combats, a ainsi changé de place en place, pour ne pas laisser ébranler sa foi? En toi, je vois les Docteurs de l'Église : car tu as fort bien placé manifestement la lampe sur le candélabre, en la faisant briller par l'action et par la parole. Il passagères; mais, imitant la foi du patriarche Abraham, tu as invoqué là le nom du Seigneur, Dieu éternel, auquel[5] nous devons rendre compte de nos actions, et tu as dis, comme l'Apôtre[6] : « Les choses visibles appartiennent au temps et les invisibles à l'éternité ; » nous sommes appelés à celles-ci, nous avons cru et nous avons été baptisés en elles; si nous espérons seulement pour cette vie dans le Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes. Il appartenait à Ta Charité de nous annoncer ces choses par tes écrits canoniques et ecclésiastiques : tu as fait ce qui était convenable. Nous nous sommes grandement réjoui, et nous nous réjouissons avec toi, comme disait Paul en écrivant aux Philippiens[7]. Nous tenons la même foi que tu as écrite, et nous ne connaissons qu'une seule définition de la foi : celle des 318 Pères de Nicée.

« Le Verbe et le Fils de Dieu (engendré) du Père, splendeur et Fils de son essence, consubstantiel à lui et à l'Esprit-Saint, s'est incarné pour notre salut, dans un corps consubstantiel à nous, animé d'une âme intelligente, sans changement, car il n'a pas changé ou mélangé dans sa propre nature la chair qu'il a prise. Des deux natures : la divinité du Verbe et l'humanité qu'il a formée par l'Esprit-Saint de la Mère de Dieu, [**290**] parfaite et non amoindrie, un seul Emmanuel est apparu, qui est le Christ, Fils et Seigneur. La personne[8] unique et la nature du Verbe

1. Litt. : aliorum alia significatio. — 2. Compléter : ܐܡܪ ܒܟܗ̈ܢܐ ; et : ܣܒܪܘ ܒܫܝܢܐ (L). — 3. LAND, III, 296, 22. — 4. L : ܣܒܠ.

5. Ce qui suit n'est pas dans LAND (III, 298, l. 13). — 6. II *Cor.*, IV, 18. — 7. *Philipp.*, II, 17. — 8. πρόσωπον.

convient donc que Ta Sainteté, pour ces motifs, nous fasse jouir de ses doctrines en échange de nos lettres.

« Prie pour moi[1], ô vénérable, afin que le Christ-Dieu, par tes saintes prières, me dirige en tout selon son bon plaisir, pendant les jours qui me restent à vivre, qu'il me délivre des épreuves qui me sont imposées, et me juge digne de sa miséricorde ; puisque je marche dans cette foi et que je combattrai pour elle, selon la petite force qui est en moi, afin qu'il me confesse, conformément à sa parole évangélique[2], devant son Père qui est aux cieux. Je demande la paix de la fraternité qui est près de toi; celle qui est avec moi demande ta paix dans le Seigneur. Porte-toi bien dans le Seigneur, et souviens-toi de moi, ô très vénérable ! »

Réponse du pape Theodosius à saint Severus patriarche du siège apostolique d'Antioche[3]. — « Au vénérable et très saint patriarche, Mar Severus : Theodosius. Salut en Notre-Seigneur. — Assurément, ô prince qui m'est cher par-dessus tout dans le nom du Christ[4] et gardien inébranlable de la foi pure ! c'est un bienfait de notre époque, d'avoir montré aux saintes Églises de Dieu votre constance. Aussi, sommes-nous dans une grande confiance, et espérons-nous conserver près de nous le modèle irréprochable que nous possédons en Votre Excellence[5]. Mais je ne sais ce qu'on doit tout d'abord admirer davantage incarné, ne se divise pas en deux natures après l'union. L'incarnation n'a pas fait disparaître non plus la diversité intelligible[6] des natures qui ont concouru à l'union ineffable ; mais l'Incarnation est, et doit être reconnue par ceux qui examinent dans la foi ce grand mystère, exempte de division et de confusion. Il est semblable à nous, en tout, excepté le seul péché. N'ayant pas réprouvé la ressemblance des passions communes[7] (?) : il s'est incarné ; et (cependant) il possède l'impassibilité, puisqu'il est demeuré le même Dieu qu'il était. Dans la chair, en effet, il a souffert volontairement les passions non répréhensibles : la faim, la soif, la fatigue de la route, et celles qui viennent de l'extérieur, je veux dire : les coups, le soufflet, le percement des mains et des pieds sur la croix par le fer ; mais non pas Dieu le Verbe qui existait avant les mondes, impassible et immortel. Comment pouvait-il en venir à l'épreuve de nos passions autrement qu'en s'unissant hypostatiquement un corps passible et mortel? L'effort des passions arrivait jusqu'à celui qui souffrait ; mais il était émoussé et impuissant contre l'impassibilité de la divinité. Ainsi, nous nous glorifions que Dieu qui a souffert dans la chair était nôtre ; et par sa soumission à la mort, il nous a délivrés et nous a procuré une captivité salutaire, mais il n'était pas privé de l'impassibilité divine. Nous ne disons pas non plus ceci : « il a

1. Passage supprimé par Zacharie le Rhéteur. — 2. Cf. MATTH., x, 32. — 3. LAND, III, 303. — 4. ܒܫܡܐ ܕܡܫܝܚܐ ; L porte : ܘܫܘܥܐ ܕܡܫܝܚܐ « rocher du Christ » ! — 5. ܕܡܓܠܝܘܬܟܘܢ (L).
6. La distinction logique. — 7. Lire : ܕܓܘܠܐ ܟܠ, ou ܕܓܘܐ (?)

tage en Votre Excellence. Qu'il y a-t il en vous qui soit petit ou ait besoin d'être loué davantage? Si j'admire les belles actions de votre vie brillante, l'excellence de la piété m'attire vers elle, et la pureté glorieuse de la foi orthodoxe demande justement à précéder[1] toutes les autres (vertus), et votre application à un grand labeur temporel en vue de Dieu, et votre migration d'un lieu à un autre, et tout ce que vous avez préféré souffrir[2] pour que la foi orthodoxe ne soit pas changée. En cela même, bien des fois, avec Paul, par les [**291**] actions tu as crié[3] : « Qui me séparera de l'amour de Dieu? Les angoisses? ou la calamité? ou la persécution? ». Mais de quel côté[4] devons-nous placer l'exactitude de votre enseigement par lequel les erreurs sont réfutées, l'astuce radicalement arrachée, ceux qui ont la vraie foi délivrés et transplantés dans l'orthodoxie. Il me semble entendre le Christ-Dieu lui-même te dire ce qu'il disait au divin prophète Jérémie[5] : « Voici que j'ai placé mes paroles dans ta bouche; voici que je t'ai suscité aujourd'hui sur les peuples et les royaumes pour arracher, et pour démolir, et pour renverser, et pour épuiser, et pour bâtir, et pour planter »; et ces autres paroles qu'il disait à propos de Paul[6] : « Il est pour moi un vase d'élection, qui portera mon nom devant les rois, les peuples et les souffert », selon l'apparence et l'imagination.

« J'emploie[7] très à propos, avec ceux-ci, les paroles[8] de l'Ecclésiaste; et en conséquence, ceux qui se sont écartés de cette voie royale pour s'en aller dans la voie tortueuse, et qui se réjouissent dans des détours mauvais, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture — je parle selon l'esprit des Proverbes[9], — nous les plaçons sous l'anathème, selon la loi donnée tout d'abord à l'Église par les Apôtres. Avec le manque d'expérience dans la recherche[10], on souffre d'une maladie persistante et indélébile comme la lèpre.

« Si quelqu'un dit que les Chapitres de Cyrillus, qui ont frappé l'hétérodoxie de l'artifice de Nestor[ius] sont, selon la prophétie d'Habacuc[11], des traits rapides de lumière qui ont traversé l'univers et l'ont éclairé, [**291**] il ne se trompe pas. Il en est de même de tous ses ouvrages, accompagnés de toute l'exactitude et la splendide sagesse des doctrines divines, qui procure la liberté, et, selon ce que dit le Seigneur à Job[12] : « Qui nous sont réservés pour le moment de la lutte et le temps du combat contre les ennemis. »

« La loi de l'Église exige non seulement que nous confessions la doctrine orthodoxe, mais aussi que nous condamnions par l'anathème le blasphème qui lui est contraire, comme le montre le symbole des 318 (Pères).

---

1. ܐܬܩܕܡ (L). — 2. ܕܠܡܣܝܒܪܘ. — 3. Cf. *Rom.*, VIII, 35. — 4. Peut-être ܓܒܐ? cependant L a aussi ܓܒܪܐ. — 5. JEREM., I, 9, 10. — 6. *Act.*, XI, 15.

7. LAND, III, 299, l. 15. — 8. Ces paroles se trouvaient dans la phrase antérieure qui appartient à la partie de la lettre que l'auteur n'a pas transcrite : ܘܠܗܠܝܢ ܠܐ ܠܡܬܘܣܦܘ ܘܡܢܗܝܢ ܠܐ ܠܡܒܨܪܘ « Istis nihil addendum, ex eis nihil minuendum » (cf. *Eccl.*, III, 14). — 9. Cf. *Prov.*, II, 14. — 10. ܒܒܘܨܝܐ. — 11. Cf. HAB., III, 11. — 12. JOB, XXXVIII, 23.

empires, et devant tout Israël. » Ces paroles s'appliquent à toi, ô Père divin! Il est peut-être facile d'admirer ces choses : il n'est pas facile de les accomplir justement. Ainsi donc, maintenant, par les labeurs vigilants de ta sainte âme, des bienfaits ont été procurés à l'Église de Dieu; car, par le Christ-Jésus, ceux qui étaient auparavant éloignés sont rapprochés. Le vénérable Anthimus, qui resplendit par ses œuvres et par sa foi[1], le souverain pontife, le pasteur de la ville impériale, est devenu volontairement notre compagnon, à vous et à nous, et il suit notre foi orthodoxe; car il s'est empressé de repousser le piège de l'adulation, il a foulé aux pieds la richesse temporaire et instable, il a cru que la grandeur humaine n'était rien, et il a proclamé librement la foi orthodoxe et infaillible. Combien nous nous sommes réjoui de ce qui était arrivé, combien nous avons loué Dieu, quelle fête spirituelle nous avons célébrée, ô Père honorable! il est impossible de le dire par la parole.

« Il a fait des promesses dans des écrits canoniques, qu'il a envoyés à notre trône évangélique[2]. Ainsi que Ta Sainteté nous l'avait annoncé par ses lettres, en ce qu'il a écrit, il a fait connaître[3] l'exactitude de la foi saine et orthodoxe[4]; il a réprouvé par ses anathèmes toute l'astuce hérétique. Il a promis [**292**] de confesser ces choses avec nous;

« Je me réjouis de communiquer en cela avec Ta Sainteté, par une adhésion inséparable, et avec ceux-là seulement qui pensent ou disent ces choses; [ceux qui pensent ou disent autrement][5] je les repousse comme répudiés et étrangers à notre communion. Je fuis l'insanité qui se trouve en eux, ainsi que dit Malachie[6], comme la chose qui nous rend étrangers à la familiarité du Christ et donne à plusieurs l'occasion de pécher, comme l'a dit un homme pénétré de la sagesse divine[7] : « A cause de leur manque de jugement, plusieurs ont péché. » Si nous nous en tenons à cette garde et à cette conservation, et si nous la prêchons à ceux qui dépendent de nous, nous leur entendrons dire : « De bonnes paroles sont comme un rayon de miel, leur douceur est la guérison de l'âme[8] ». — Puisque tu as préféré combattre le bon combat, que tu as confessé une bonne confession, crie comme le divin Habacuc[9] : « Je me tiendrai à mon poste, et je marcherai sur la pierre. » Méprise ceux qui sont entraînés[10] en bas; et s'ils te placent sous la malédiction et l'anathème, dis à Dieu avec David[11] dans la magnificence : « Ceux-ci maudiront : et toi tu béniras! Ceux qui s'élèvent contre moi seront couverts de confusion : et ton serviteur se réjouira! » Car[12], ceux qui confessent la foi saine, selon la parole de l'Apôtre[13], « sont parvenus à la montagne de Sion,

1. ܘܕܗܘܡܘܣܝܘܬܐ (L). — 2. C'est le titre du siège d'Alexandrie dans ces documents, en souvenir de l'évangéliste S. Marc. — 3. ܘܒܡܠܝܗܝ ܕܟܬܒ ܐܘܕܥ (L). — 4. ܠܬܪܝܨܘܬܐ (L).

5. Une ligne a dû être omise par le copiste; ajouter d'après L : ܘܠܐܝܠܝܢ ܕܐܚܪܢܐܝܬ ܡܬܪܥܝܢ ܘܐܡܪܝܢ. — 6. L : ܘܐܦ ܡܠܐܟܝ ܐܡܪ; cf. Mal., ii, 6 (?). — 7. Baruch, iii, 28 (?) — 8. *Prov.*, xvi, 25. — 9. Cf. Hab., ii, 1. — 10. L : ܡܬܓܪܪܝܢ. — 11. *Ps.* cviii, 28. — 12. ܐܦ ܓܝܪ (L). — 13. *Hebr.*, xii, 22.

il a déclaré qu'il était en communion avec ceux dans la communion desquels notre sainte Église se réjouit, et qu'il les proclamait avec nous. Il a promis de détourner son visage de ceux dont nous détournons notre visage; il a anathématisé nommément le concile de Chalcédoine et la lettre de Léon. Et quand nous avons examiné diligemment, comme il convenait, les écrits que cet homme nous avait adressés, et que nous avons scruté minutieusement toutes choses, nous avons constaté qu'il ne s'éloignait en rien de la vraie foi, et nous nous sommes réjoui de ce que là aussi quiconque est notre ennemi serait transpercé.

« Nous avons été très étonné de votre décision à ce sujet. Car nous avons trouvé que les choses qui ont été écrites canoniquement à Votre Sainteté par le vénérable Anthimus, au sujet des doctrines divines, étaient d'accord avec celles qui nous ont été écrites. Quand nous avons reconnu que tels étaient les écrits d'adhésion et de communion de saint Anthimus, comme le prophète en son temps, je me suis écrié[1] : « Que les cieux se réjouissent en haut, et que les nuées fassent pleuvoir la justice; car le Seigneur a eu pitié de son peuple[2] ». De tels bienfaits ont été envoyés à la sainte Église de Dieu, et nous avons reçu l'affaire les mains tendues, et nous avons couru vers ces pactes; nous avons admis très joyeusement dans notre communion cet homme vénérable, et nous avons à la ville sainte du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à l'assemblée des myriades d'anges, à l'Église des premiers-nés qui sont inscrits dans les cieux. » Comment quelqu'un pourrait-il de la terre jeter et lancer un trait contre ceux qui font partie de l'Église du ciel? C'est en vain qu'il sue, et sans utilité qu'il tend son arc; et s'il a l'audace de tirer contre le ciel, les traits qui sont lancés retomberont sur lui; car nous avons aussi entendu un homme sage dire que « celui qui jette une pierre en haut, la jette sur sa tête[3] ». Seulement, attendons jusqu'à la fin, [**292**] revêtus de la cuirasse de la foi orthodoxe[4], ceints de toute part du glaive de l'esprit[5] et de la ceinture de la paix[6], comme dit l'Apôtre.

« J'informe notre collègue, Mar Theodosius, le saint pape et archevêque d'Alexandrie, qui travaille apostoliquement, qui soutient[7] la lutte, et court le danger[8] à cause de la parole orthodoxe et des œuvres qui lui ont été confiées. Il multiplie continuellement le travail en vue du mérite. Il se réjouira certainement de la nouvelle. En lui écrivant comme tu nous as écrit, étant d'accord[9] sur ces choses, il écrira une réponse dans des lettres de communion, selon les définitions et les lois des saintes Églises. C'est pourquoi, il convient à Ta divine Charité d'avoir soin d'accomplir d'elle-même, la même chose à son égard. Ce sera pour toi, selon la prophétie

1. Lire ܐܙܥܩܬ (?); L : ܐܙܥܩܗ. — 2. Is., XLV, 8.
3. *Eccli.*, XXVII, 28. — 4. I *Thess.*, V, 8. — 5. *Eph.*, VI, 17. — 6. *Eph.*, IV, 3. — 7. ܣܡܟ. — 8. κίνδυνος. — 9. Littér. : « manus unionis tenet ».

échangé avec lui des lettres dans lesquelles nous avons exposé la foi véritable et paternelle, et avons dévoilé la perversité de foi et la faiblesse d'esprit des impies. — Afin de faire savoir à ceux qui viendront par la suite pourquoi nous avons communiqué avec lui, nous envoyons à Votre Paternité des exemplaires de ces (lettres), car nous ne voulons pas que vous ignoriez quelque chose de ce qui nous concerne, et surtout de ce qui regarde notre sainte église, et je le dirai forcément, de ce qui conservera et procurera au siège évangélique l'honneur principal qui lui est dû.

« De même que dans les lettres qui nous ont été écrites vous avez manifesté votre âme sainte, vraiment digne, et soucieuse que tout [**293**] se fasse selon le jugement et la volonté de Dieu, je ferai connaître ouvertement mon opinion. Mon principal honneur, qui me réjouit beaucoup, est l'honneur même qui vous est justement rendu par tout le monde. J'ai donc confiance, ô notre vénérable Père! que j'accomplis, sans divergence, les choses qui vous plaisent à juste raison, à cause de la sainte Église, songeant combien les choses qui peuvent secourir l'Église sont agréables à Votre Paternité. Qu'elle ne cesse donc pas d'agir et de conseiller. Mais il en est ainsi. En ce qui nous concerne, ô notre Père saint et honoré! j'aurais voulu vous faire connaître aussi par ces lettres dans quelles angoisses nous sommes présentement, d'Isaïe[1], « un mur et un avant-mur ». — Je salue la fraternité qui est près de toi ; celle qui est avec moi te salue en Notre-Seigneur. »

Du même saint Severus à Theodosius[2]. — « A notre vénérable et très saint frère et collègue, l'archevêque Mar Theodosius : Severus. Paix en Notre-Seigneur ! — Dans le livre inspiré des Juges, c'est-à-dire des *šafṭê*[3], il est écrit que le juge Judas invitait à une association de guerre[4] le juge appelé Siméon, son frère, et le pressait de faire une alliance fraternelle, en ces termes[5] : « Et Judas dit à son frère Siméon : Viens avec moi dans mon héritage. Et Siméon alla avec lui. » Pour moi, je n'invite pas ta tête fraternelle et sainte à une communion de guerre, ni à une communion de combat, ni à quelque alliance pour une portion d'héritage ; mais plutôt à une communion de paix et de concorde, pour la seule utilité[6] de l'Église, que le Christ-Dieu a acquise par son sang.

« Comble du prodige! Saint Anthimus, l'archevêque qui [a mérité][7] de gouverner l'église de Constantinople qui lui est échue en partage[8], a brisé les liens et les lacets de la rébellion hérétique. Il a réfuté tantôt les embûches de l'impiété, tantôt son arrogance ; il tient notre communion, professant la foi saine, dans la pureté et l'éloignement de la communion avec les adversaires. Il a fait un long discours, [**293**] et il a envoyé à ma faiblesse, par écrit, un pacte de communion.

1. Is., XXVI, 1. — 2. Land, III, 301. — 3. *Sufètes*; nom sémitique signifiant « juges ». — 4. C'est le sens du contexte (Jud., I, 3 sqq.); littér. : « participatio sortis ». — 5. Jud., I, 3. — 6. ܡܢ ܠܡܘܬܪܐ (L). — 7. Chez Land, on lit simplement : ܗܘ ܕܠܟܠܐ ܕܡܢܝܢ ܡܕܒܪܢܘܬܐ ܐܫܬܘܕܝ ܕܢܗܪܐ ܀ — 8. Corriger : ܡܫܠܡܗ.

et la malice humaine, et les violentes calomnies qu'on forge contre nous, pour que nous partions volontairement en abandonnant la sainte Église, ou que nous soyons chassés de force par les autres, et que nous leur donnions encore ici l'occasion de tromper l'Église; car ainsi, vous qui souffrez beaucoup avec nous, nous vous aurions excité à prier pour nous. Mais il ne faut pas que nous ajoutions le fardeau au fardeau ni la charge à la charge. Je dis donc seulement, en exposant la grande nécessité : en vérité, nous avons grand besoin de vos saintes prières[1]; et si tu n'arrives par tes saintes supplications à nous rendre Dieu propice, sache, ô notre Père, que nous avons déjà perdu tout espoir. Non pas que quelque chose de l'exactitude de la foi ait été amoindri, à Dieu ne plaise! ni que nous ayons perdu l'énergie de la lutte pour la vraie foi; mais parce que nous serons chassé de notre pays, et [les églises][2] seront livrées aux impiétés.

« Les (choses[3]) dont (j'ai parlé) dans ma réponse, à propos des exigences chalcédoniennes, car je me sers maintenant de vos paroles prudentes, sont arrivées entièrement près de vous, sages serviteurs de Dieu. J'ai fait savoir ouvertement et j'ai dit avec liberté que j'aimais mieux subir tous les maux que d'abandonner quelque chose des doctrines ou des coutumes des Pères, que nous conservons dans notre conduite pour la solidité et le Il a établi la rectitude de la confession sans amoindrissement, et il a anathématisé complètement quiconque est hérétique ou schismatique. Son opinion ne s'éloigne pas des préceptes et des avertissements du Seigneur, que les saints Pères ont laissés comme de saintes lois que nous devons tous considérer soigneusement, en disant, à l'imitation de Job, éprouvé dans ses œuvres et sa vertu[4] : « Considérant la justice, je ne serai pas négligent. »

« C'est pourquoi j'ai accueilli avec bonne volonté et diligence, comme un don de Dieu, ce qui est arrivé, et j'ai prononcé cette parole du Livre saint : « Aujourd'hui nous connaissons que le Seigneur est avec nous; de sorte que tous les peuples de la terre sauront que la vertu de Dieu est puissante. » Ces choses sont écrites dans Josué[5], fils de Noun. »

« Il convenait, certes, que saint Anthimus courût tout d'abord à votre trône évangélique et vous offre les prémices de l'union. La nécessité du temps, l'éloignement du lieu, et aussi la crainte[6] des événements, a changé l'ordre : car cela s'est fait mystérieusement. Tu[7] connais, comme les docteurs des divines doctrines, ce qui est dans le récit écrit par Jean le Théologien, en plus des autres évangélistes[8] : « Alors que les portes étaient fermées par crainte des Juifs et que les disciples étaient réunis, Dieu, notre Sauveur Jésus, apparut miraculeusement à l'intérieur, les portes

1. La suite manque chez Zacharie. — 2. Le plur. fém. semble exiger ce mot. — 3. Ou : « Les gens » (?).

4. Job, xxvii, 6 (?) — 5. Cf. xxii, 31; iv, 25. — 6. Ou « la précipitation » ? — 7. Lire : ܐܢܬ (L). — 8. Joh., xx, 19.

maintien indéfectible de la foi véritable et apostolique, pour la réfutation et la destruction de toute maxime [**294**] vaine et profane. — Je demande la paix de la fraternité qui est près de toi; celle qui est avec moi demande ta paix, en Notre-Seigneur. Je prie le Seigneur que tu sois en bonne santé et que tu te souviennes de moi, ô notre frère saint! »

De la lettre de Theodosius à Anthimus[1]. — « Et comment se fait-il, ô pontife sage et vigilant, que tu paraîtras avec l'assurance que donnent les œuvres, devant le Créateur de l'univers et le Dieu sauveur, en criant comme le divin prophète Jérémie[2] : « Je ne me suis pas fatigué, car j'ai marché après toi; je n'ai pas désiré le jour de l'homme », sinon parce que tu as méprisé l'honneur des hommes, et qu'avant tout tu as conservé la religion? Ce qui a été fait par Ta Sainteté est incontestablement grand. Tous nos fidèles l'admiraient déjà; ils l'admireront encore par la suite lorsqu'elle sera proclamée à juste titre dans toutes les saintes Églises. Aucune autre (vie) n'est plus sublime que votre vie apostolique, vraiment grande et sainte[3]. A toi, qui par l'effort incessant de l'ascétisme as mortifié tes membres terrestres, pour parler comme l'Écriture, et qui peux dire avec Paul[4] : « Je suis crucifié avec le Christ, ce n'est plus moi qui vit maintenant : mais le Christ vit en moi; » il appartenait vraiment de demeurant fermées, et se tint au milieu d'eux en disant : La paix soit avec vous! — Je joins à cette lettre et j'envoie[5] maintenant à Ta Sainteté, sous l'empire de la crainte des juifs (c'est-à-dire) des hérétiques, un exemplaire de l'écrit d'union[6] entre moi et le religieux[7] pontife dont il a été parlé plus haut. Et d'ailleurs[8], le religieux prêtre et économe Theopemtos[9] vous a [déjà] fait connaître[10] l'histoire de cet événement; il a participé lui aussi avec nous, à cette résolution[11] et à cette affaire, dont je crois que ta piété se réjouira, surtout quand vous aurez vu les écrits canoniques des pactes.

« Sache, ô homme vénérable, qui m'est cher par dessus tous, que les exigences des Chalcédoniens ne diffèrent en rien de celles de Naḥaš l'Ammonite vis-à-vis des enfants d'Israël[12]. Ceux-ci disaient : [**294**] « Fais un pacte avec nous, et nous serons tes serviteurs »; et il répondit par cette parole barbare : « Je ferai un pacte avec vous pour vous arracher à tous l'œil droit et faire de vous l'opprobre d'Israël ». Nous avons donc besoin d'une grande vigilance et d'une foi immuable, de prières et de supplications[13], pour que celui qui garde Israël ne s'endorme pas et ne sommeille pas, et qu'il fasse retomber l'opprobre sur ceux qui prospèrent et s'enorgueillissent; de sorte qu'il n'y ait ni dérision ni opprobre pour ceux qu'ils entourent; comme le chante David quelque part[14].

1. LAND, III, 309. — 2. JÉR., XVII, 16. — 3. Je lis avec L : ܪܒܐ ܘܩܕܝܫܐ. — 4. *Gal.*, II, 20.

5. ܫܕܪܬ. — 6. ܟܬ̈ܒܐ ܕܗܡܘܢܘܝܐ (L). — 7. Lire : ܕܕܚܠ ܠܐܠܗܐ (L). — 8. πάντως. — 9. L : ܬܐܘܦܡܦܛܘܣ; rest. : ܬܐܘܦܡܦܛܘܣ (?) — 10. ܡܘܕܥ ܐܘܕܥܟܘܢ (L). — 11. Lire : ܒܫܘܫܛܐ (L). — 12. Cf. I SAM., XI. — 13. Lire : ܒܥܘ̈ܬܐ (L). — 14. *Ps.* XXI, 13 (?).

considérer, à l'exemple du grand Moïse, la grâce du Christ comme un bien plus précieux que les trésors de ce monde, et de préférer souffrir [avec][1] le peuple de Dieu, plutôt que de posséder le plaisir passager du péché.

« En effet, moi qui suis faible, je pense que je subis toutes les difficultés qui m'arrivent à cause de mes péchés, puisque je suis condamné à voir l'Église qui est sous la juridiction du trône évangélique, qui maintenant subit tant et de si grands maux qu'il n'est pas facile de l'exprimer. Pour le moment, je dis, comme disait le divin Paul[2] « Plus les souffrances du Christ croissent en nous, plus notre consolation augmente dans le Christ ». — J'ai pu éviter[3] à peu près toutes les calamités qui menaçaient. Quelles actions de grâces pouvons-nous rendre à Dieu, encore maintenant [**295**] j'emploie les paroles apostoliques[4], pour le grand secours qu'il a accordé à ses saintes Églises, en te constituant leur soutien et le premier champion de la religion ? Tu as fais voir, ô vénérable ! que tu étais familiarisé avec cette sainte parole du Seigneur qui dit[5] : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui peut perdre l'âme et le corps dans l'enfer », et que tu juges que « les souffrances temporelles ne sont pas comparables à la gloire future qui doit être manifestée en nous[6] ». Ainsi, quand votre lumière spirituelle brille de la sorte De plus en s'écartant des choses divines, ils feront périr aussi les choses humaines ; car rien n'est stable pour les infidèles et les ennemis de Dieu. — Toi qui possèdes l'intelligence des choses divines, tu comprendras celles qu'on vient de dire. »

Lettre d'Anthimus à Theodosius[7]. — « A notre vénérable et très saint frère et collègue, le patriarche Mar Theodosius : Anthimus. Salut en Notre-Seigneur. — Le Christ Jésus, notre Dieu, qui a appelé des hommes simples et des pêcheurs comme Apôtres et Docteurs; qui auparavant, a pris les rois et les prophètes parmi les pasteurs de troupeaux; qui a choisi les faibles et les méprisables, comme dit l'Apôtre divin[8] : m'a aussi appelé, moi vil, à l'œuvre de ce ministère spirituel, par des desseins que lui seul connaît, pour être le chef de cette Église de Constantinople. Et quand je me souviens, moi pécheur, de la sentence que le Seigneur a prononcée par le prophète Ézéchiel, et qui dit[9] : « Toi, homme, je t'ai établi sentinelle pour ceux de la maison d'Israël, et si tu entends une parole de ma bouche, tu la leur annonceras de ma part; lorsque je dirai : Dis[10] au pécheur : Si tu pèches tu mourras de mort; si tu ne dis pas au pécheur de se garder de son impiété, afin qu'il se convertisse de sa voie et vive, l'impie mourra dans son iniquité, et je te réclamerai son sang! »; et (lorsque je me rappelle) en outre le précepte de

1. ܕܥܡ ܥܡܗ (L). — 2. II *Cor.*, I, 5. — 3. LAND, III, 311, *2*. — 4. Cf. I *Thess.*, III, 9. — 5. MATTH., X, 28. — 6. *Rom.*, VIII, 18.
7. LAND, III, 306. — 8. Cf. I *Cor.*, I, 28. — 9. EZECH., III, 17. — 10. ܟܕ ܐܡܪ ܐܡܪ ܐܢܐ.

vant les hommes : Dieu en est glorifié, l'Église véritable de Dieu reçoit de l'accroissement par le nombre de ceux qui sont sauvés.

« C'est pourquoi, très joyeusement, dans l'exultation[1] et l'allégresse, j'ai reçu les écrits canoniques d'adhésion et d'union de Ta Sainteté, qui m'ont été apportés maintenant. — De même[2] que l'enfant est un homme constitué par l'âme et le corps, et qu'il est *un* formé de ces deux (substances), qui toutes les deux ensembles sont appelées *une* nature, bien que l'âme n'ait pas été changée en chair, ni le corps transformé dans la substance de l'âme ; de même, le Christ qui est constitué de deux (choses) : de la divinité et de l'humanité, qui existent parfaitement en elles mêmes[3], est *un* et indivisible, bien que soit inexplicable l'union sans confusion qui se voit en lui. — Je demeure dans son amour et sa fraternité. »

Fin de ces lettres fidèles et de leurs réponses.

l'Apôtre à Timothée qui montre l'irréprochabilité de l'épiscopat[4], je suis saisi de crainte et de tremblement. Lorsque je considère en même temps le trouble qui s'accroît dans les saintes Églises, par (le fait de) ceux qui ne veulent pas agir correctement, qui ont surtout considéré la religion comme un négoce et un marché, qui attirent hautement[5] l'iniquité sur leurs têtes[6], [295] qui partagent le Verbe qui s'est incarné, sans changement, et s'est parfaitement fait homme : je suis pris de pleurs et de gémissements, et je m'afflige de ne pas être digne ; mais mon espoir en Dieu me console, ainsi qu'il est dit[7] : « Considérez les générations précédentes et voyez : qui a cru dans le Seigneur, et a été confondu ? Ou qui a persisté dans sa crainte, et a jamais été abandonné ? Ou qui l'a invoqué, et a été méprisé par lui ? Car le Seigneur est miséricordieux et compatissant ; il pardonne les péchés, et il délivre dans le moment de la tribulation ». J'ai placé en lui tout mon espoir et tout mon souci. Celui qui a planté l'oreille et façonné l'œil voit nos affaires et entend celui qui blâme[8] l'agitation de ceux qui pervertissent les voies du Seigneur. Le pasteur véritable qui a donné son âme pour ses brebis, qui appellera de sa voix ses serviteurs, celui qui ne trompe pas et a dit[9] : « Personne ne les ravira de mes mains », a lui-même conduit Votre Sainteté à la tête de la grande Église d'Alexandrie. Il vous a confié[10] le gouvernail de l'Église non pendant le calme, mais dans l'agitation des tempêtes, parce que vous étiez bien capable d'arracher la barque à l'impétuosité des flots, de l'amener au calme et de la faire reposer au port joyeux du Christ notre Dieu, par la vertu de l'Esprit saint et adorable, vivificateur. Par les prières de vos saints Pères, les directeurs qui vous ont précédé, par la grâce de Dieu, puissiez-vous vous tenir brillam-

1. ܪܘܙ. — 2. LAND, III, 313. — 3. Littéralement : « quæ perfecte sunt in ratione sui ipsius. »
4. Cf. I *Tim.*, III, 2. — 5. L : ܟܡܘܪܝܐ. — 6. Littér. : « qui iniquitatem loquuntur in excelsis adversus caput suum ». — 7. *Eccli.*, II, 10 sqq. — 8. ܡܟܣܪ. — 9. JOH., x, 28. — 10. ܗܝܡܢ ܠܟܘܢ.

ment à la tête du peuple aimant le Christ, qui vous a été confié et qui marche dans la foi véritable et inébranlable, après les doctrines divines, par les œuvres et la parole. Or, chérissant votre communion et les lois ecclésiastiques, nous (vous) faisons savoir par cette lettre synodale que nous tenons une seule définition de la foi. » — Et ensuite (viennent) les statuts, la confirmation, l'anathème des hérésies, et enfin le salut. — *Ces [lettres] sont aussi finies.*

Ces trois saints patriarches s'encourageaient mutuellement par de telles paroles saintes. Ils acceptèrent la persécution pour le maintien de l'orthodoxie; ils finirent joyeusement leur vie dans les oppressions, et acquirent la vie qui ne passe pas. Ils occupent dans le ciel des sièges spirituels, et se réjouissent sans fin. Puissé-je mériter par leurs prières, moi, faible et pécheur, Michel, dernier des moines, le pardon de (mes) fautes et l'absolution de (mes) péchés, et la compagnie de ces saints dans le monde stable et éternellement durable. Oui! Amen!

Que celui qui lit prie pour nous, par l'amour de celui qui a prié et sué pour tous les hommes, notre Père saint Mar Michel, patriarche, qui a composé avec empressement et diligence le livre que j'ai écrit moi-même [1] *d'après une copie faite sur l'exemplaire de Mar Michel; c'est-à-dire que le vénérable Moïse de Tyr a transcrit l'exemplaire que Mar Michel écrivit de sa main, et moi j'ai copié le sien.*

CHAPITRE XXVI. — [**296**] *Des choses qui arrivèrent dans l'Église du temps de Justinien second.*

En l'an 15 de Justinianus, qui est l'an 854 des Grecs, les Perses montèrent et pillèrent toute la région des frontières [2]. Ils dévastèrent Callinice et Beit Balaš [3]. Ils enlevèrent les reliques du martyr Mar Bacchus et l'or incrusté dans la châsse de Mar Sergius.

Or, un peu auparavant, en l'an 848, il y eut un signe dans le soleil [4]. On n'en avait jamais vu et il n'est nulle part écrit qu'il en soit arrivé un pareil dans le monde. Si ce n'était que nous l'avons trouvé consigné dans la plupart des écrits éprouvés et croyables, et affirmé par des hommes dignes de foi, nous ne l'aurions pas écrit; car il est difficile à concevoir. On dit donc que le soleil s'est obscurci, et que son éclipse dura un an et demi, c'est-à-dire dix-huit mois. Chaque jour, il éclairait environ quatre heures et encore cette lumière n'était-elle qu'une ombre débile. Chacun déclarait qu'il ne reviendrait pas dans l'état

1. C'est le diacre Bar Çauma, auteur du ms. d'Édesse, qui parle. Voir le commentaire de cette note dans notre Introduction.

2. λίμιτον. — 3. ܒܠܫ (BH). — 4. Ps.-Den., ad ann. 842 (*Rev. de l'Or. chr.*, 1897, p. 476).

de sa lumière primitive. Les fruits ne mûrirent point, et le vin avait le goût de celui qui provient de raisins acides. — *Fin.*

[**296**] A cette même époque (du règne) de Justinianus, on trouva à Constantinople des évêques chalcédoniens livrés à l'impureté sodomite. Pour eux s'accomplit ce qui a été dit par le divin Paul à propos des païens plongés dans l'erreur[1] : « Parce qu'ils ont changé le culte de Dieu en celui de la créature, Dieu les a abandonnés, et ils ont changé l'usage des femmes, etc... » De même ici, ayant changé la vraie foi, ils ont succombé ; et parce qu'ils ont préféré la gloire du monde à Dieu, ils ont été abandonnés et sont tombés dans une grande corruption. Quand cela fut connu de l'empereur, il ordonna de leur couper les parties viriles. C'étaient Isaïe, évêque de Rhodes, (et) Alexandre, évêque de Diospolis, qui étaient accourus de leur propre volonté à Constantinople ; ils étaient chalcédoniens et zélés pour l'hérésie. Quand ils furent découverts, l'empereur ordonna de les faire promener par toute la ville, tandis que leurs membres amputés étaient portés au bout de lances[2] et qu'un héraut criait : « Voilà ce qui convient à l'évêque qui ne garde pas son vêtement[3] dans la sainteté. » — A ce propos, on établit, au nom de Dieu, la loi que quiconque serait surpris couché avec un mâle, aurait les parties viriles coupées. La crainte régna par tout l'empire[4].

Encore à cette époque, Bar Kaili ex-

[**296**] *Lettre de saint Severus aux monastères orientaux pour leur faire connaître son départ de Constantinople et celui de saint Anthimus*[5]. — « Aux amis de Dieu les prêtres, diacres, archimandrites et directeurs, à tout l'ordre[6] saint du monachisme chrétien : Severus. Paix dans le Seigneur ! — Étant hors de cette ville qui commande aux villes, et hors de cet hospice que quelques-uns d'entre vous, qui étaient présents, ô saints ! ont vu de leurs propres yeux, il m'a paru convenable de vous écrire brièvement une lettre, pour vous exciter à des prières d'actions de grâces. Je songe à faire connaître ouvertement par celle-ci, ma libération ; car les choses accomplies à notre égard par la Providence divine nous affermissent dans la conservation de la foi orthodoxe et dans une nouvelle disposition de volonté, dont il faut, pour ainsi dire, nous revêtir comme d'un vêtement[7] nouveau, et vers la fuite de tout sentiment hérétique ou schismatique.

« Et en effet, le patriarche Jacob, dans des labeurs très ardus et des actions (accomplies) pour Dieu, en s'écartant du mélange des barbares de Sichem et des dangers qui l'environnaient en ce lieu, invitait ceux qui demeuraient avec lui aux choses mêmes auxquelles je vous invite, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture[8] : « Jacob dit à sa maison et à tous ceux qui

1. *Rom.*, I, 23-26. — 2. Lire : ܪ̈ܘܡܚܐ. — 3. σχῆμα. — 4. πολιτεία.
5. Land, III, 290. — 6. τάγμα. — 7. στολή. — 8. *Gen.*, XXXV, 2.

cita la persécution à Amid, par ordre de l'empereur[1]. — L'ordre était venu, par écrit, de proclamer le synode de Chalcédoine, et cela fut connu du peuple zélé; ils s'assemblèrent à l'église, [297] et unanimement ils s'écrièrent : « Jamais nous n'accepterons le Synode ni le Tome. » Et ils se mirent à jeter violemment des pierres. Les μαγιστριανοί et l'évêque eurent peur et se cachèrent. Pendant la nuit, l'évêque s'enfuit près du Goth Thomas, commandant[2] de Tella, pour (qu'il vînt) à son secours. Tous deux écrivirent à l'empereur, qui envoya Bar Yohannan, homme cruel, qui regardait les corps des hommes comme moindre que ceux des animaux et n'avait pas pitié d'eux. Bar Kaili sortit à leur rencontre, comme pour les congédier.

En arrivant, Thomas et Bar Yohannan emprisonnèrent environ cinquante personnes, et les frappèrent à mort. Ils en firent crucifier quatre, et un grand nombre furent chassées de la ville. — Afin que l'iniquité de ces oppresseurs fût dévoilée aux sages, un démon (qui possédait) une certaine Eusebia, jeûneuse, résista lorsqu'on le chassait, et, étant tourmenté et enchaîné, il criait en disant que les nouveaux martyrs et les opprimés de l'autre[3] génération les empêchaient[4] de devenir sa maison de refuge; afin aussi de faire entendre la vérité aux oreilles des hommes de la génération qui viendrait après eux, même malgré étaient avec lui : Enlevez du milieu de vous les dieux étrangers, et purifiez-vous; [297] changez vos tuniques, et montons à Béthel; nous y ferons un autel au Dieu qui m'a exaucé dans l'angoisse et m'a délivré dans la voie que j'ai suivie. » Il m'a délivré, en vérité de toute l'attente des adversaires qui me détestaient sans motif et me tournaient en dérision, qui branlaient leur tête contre moi[5] en disant, comme à Job[6] : « Son pied est tombé dans le piége et a été pris dans le filet; que les pièges lui soient tendus, que ceux qui sont animés[7] contre lui prévalent; que son piège soit caché dans la terre, et que le filet soit (tendu) sur ses sentiers. » Mais la malice de ces gens, qui était insatiable de sang, a été rendue vaine à mon égard par l'impératrice aimant le Christ, et par Dieu lui même, qui m'a conduit, par vos prières, vers ce qui lui est agréable; ainsi qu'il le déclare à Isaïe vis-à vis de ceux qui l'humiliaient[8] : « Ne crains pas, car je t'ai délivré. Je t'ai appelé par ton nom, parce que tu es à moi. Si tu passes les eaux, je serai avec toi, et les fleuves ne couvriront pas ta bouche; tu ne seras pas consumé par le feu, et la flamme ne te brûlera pas; car je suis le Seigneur ton Dieu, le saint d'Israël, qui te délivrera ».

« Celui qui a dit ces choses a procuré non seulement à moi un salut admirable, mais encore un accroissement au parti

1. Ce qui suit constituait très probablement le chap. II (auj. perdu) du livre X de Zacharie le Rhéteur (cf. Land, III, 313), car dans le Pseudo-Denys ce récit précède immédiatement l'histoire du prêtre Cyrus (ci-dessus, p. 181) qui formait le chap. III de ce livre X. — 2. δούξ. — 3. Lire : ܐܚܪܝܐ, « dernière » (?). — 4. Lire : ܡܟܠܝܢ.

5. Cf. *Ps.* XXXIV, 19; XXI, 8. — 6. Job, XVIII, 8-10. — 7. Littér. : « qui ont soif ». — 8. Is., XLIII, 1-3.

eux, pour qu'ils se tiennent en dehors de la communion des hérétiques. — Les couvents de moines furent aussi expulsés.

Bar Kaili fut (évêque) pendant trente ans. — C'était un homme de bel aspect; il était très coquet et prenait soin de son corps; à la fin, au lieu des poils blancs de sa tête et de sa barbe, sa chevelure parut noire. En observant ce fait nouveau, les habitants d'Amid disaient : « Le mauvais temps est rajeuni ». Amid signifie « tristesse ». La coutume existait dans cette ville que, les jours de la passion du Carême, on renvoyait ceux qui avaient été pris selon la loi, et on n'exerçait pas la justice; mais lui les[1] contraignait d'adhérer (au Synode) et les envoyait au jugement et à la prison; plusieurs furent blessés, d'autres furent enfermés; quelques-uns furent brûlés dans le tetrapylum.

Le mercredi et le vendredi de toutes les semaines du carême on faisait des Rogations, et, vers le soir, on consacrait et on distribuait la communion. Comme ce vieillard, Abraham Bar Kaili, avait coutume de manger pendant le jour, et était pur devant les hommes mais non devant Dieu, il en vint[2] à commettre un grand péché, par la passion de la gourmandise; car il prenait des mets recherchés et du vin généreux; il nourrissait son corps pendant le jour, et le soir il offrait le sacrifice devant le peuple, avec ostentation, et le recevait. Je n'ai point écrit ceci par colère[3], mais parce que je l'ai appris, en vérité, de ses prêtres et de ses diacres, et, malgré moi, je l'ait écrit comme avertissement; afin qu'en le dévoilant aux lecteurs et aux auditeurs, on prie pour lui, pour que Dieu lui pardonne; car le Seigneur est miséricordieux : il pardonne les péchés et ne détruit pas. En effet, un père égyptien, très ardent[4], avertit et ordonna de retirer et d'humilier le cadavre d'un homme pécheur des fidèles; à vrai dire, il a accru la part du Seigneur et le champ de l'héritage d'Israël, de manière qu'il ne soit pas comme ceux que blâme l'Écriture[5] : « Vous avez en vain semé vos semences ». En effet, le vénérable archevêque Anthimus, qui avait reçu le siège de la ville impériale et pouvait très facilement le garder, ne l'a pas voulu; mais justement, avec un jugement solide et une science [éclairée]; [298] il a réprouvé leur impiété; il a accepté notre communion et celle du pape Theodosius d'Alexandrie, et tous les pasteurs qui sont dans notre confession.

« C'est en vain que cherchent à tromper ceux qui disent : « Nous n'acceptons pas le synode de Chalcédoine quant à la définition de la foi, mais quant à la déposition d'Eutychès et de Nestorius. » Flavien se parait de ces choses, et il ne put tromper leur zèle. Vous pouvez dire comme Paul[6] : « Ses pensées ne m'ont point trompé. »

Et le reste de la lettre. — *Fin.*

1. ܠܗܘܢ. — 2. Lire : ܐܬܐ. — 3. ܒܚܡܬܐ. — 4. ἀγωνιστικός (?).
5. *Lev.*, XXVI, 16. — 6. II *Cor.*, II, 12.

qui avait été enseveli avec honneur, afin qu'ayant été l'objet du mépris, Dieu ait pitié de lui. — *Fin.*

CHAPITRE XXVII. — *Sur l'hérésie de Phantasiastes, que Satan excita à cette époque par Julianus d'Halicarnasse; et sur les impurs Messaliens, qui parurent à cette époque.*

Récit expositif à propos de ce Julianus. Or, saint Severus passait de désert en désert; afin de n'être pas reconnu des persécuteurs, il vivait tranquillement, vêtu d'un vêtement pauvre, coiffé d'un bonnet et chaussé de sandales. Alors la semence de zizanie (semée) par Julianus d'Halicarnasse, de Césarée en Carie, commença à pousser. Il disait, comme Mânî, Marcion, Bar-Daiçan, que la passion du Christ avait été apparente[1] et non réelle; que, dès l'union dans le sein (de la Vierge), Notre-Seigneur avait fait son corps immortel et impassible. Il dit encore qu'il fit paraître en sa passion seulement des apparences, selon sa volonté, tandis qu'il ne souffrait pas.

Saint Severus écrivit contre lui; mais il ne céda point; il prétendait que la passion était apparente, et Severus disait, selon la parole de l'Apôtre[2], « qu'il fut en tout semblable à nous, à l'exception du péché », que le corps fut passible et mortel jusqu'à la résurrection, et que, dans ce corps, il souffrit et mourut vraiment pour nous. — Julianus, ayant été condamné, se forma un parti et répandit faussement que : « Severus attribuait la corruption au corps de Notre-Seigneur,

Comme avertissement, pour que personne ne se laisse aller à une semblable iniquité, je consigne ici une partie de la lettre de Rabboula d'Édesse à Gemelianus de Perrhin[3]. — « J'ai appris que dans votre pays, gens de Perrhê! quelques frères, qui ne connaissent point leurs monastères, et même des archimandrites célèbres de l'endroit, ont résolu à tort de ne pas manger de pain ni boire d'eau, et ont décidé de s'abstenir de vin. J'ai appris qu'ils méprisent[4] le corps et le sang du Fils de Dieu.

« Bien que je craigne de le rappeler, voulant épargner les oreilles des auditeurs, la nécessité des convenances m'oblige de prémunir contre un tel péché, et de dire ce qu'ils n'ont pas craint de faire, en offrant le corps et le sang de Notre-Seigneur d'une façon impie et sans discernement. Je ne sais comment les retenir. Ils satisfont iniquement avec la communion, le continuel besoin naturel de la faim et de la soif; leur subsistance ne permet pas qu'ils soient volontairement, même un jour, sans oblation; mais la communion leur fournit continuellement la matière de leur nourriture. Pour cela, ils font fer-

1. φαντασία. — 2. *Hebr.*, IV, 15.

3. Land, III, 316. Le texte est aussi dans Overbek, *Ephrem syri, etc. opera selecta*, p. 331 sqq. Traduction de Bickell : *Ausgew. Schrift. der syr. Kirchenv., Aphraates, Rabulas*, etc..., p. 250 sqq. — 4. ܡܣܠܝܢ.

de sorte qu'il aurait été corrompu et pourri dans le tombeau ». Il excita et ébranla beaucoup de gens par ces (allégations).

Ce Julianus[1] était un homme âgé, et auparavant zélé pour la foi. Il avait refusé de proclamer les deux natures, mais il tomba dans une telle hérésie. Il est nécessaire de dire comment il parvint à une semblable aberration.

Lorsque ce vieillard droit était avec les évêques fidèles, pendant la persécution des Chalcédoniens, quelqu'un lui demanda quelle était la confession de la sainte Église, et il fit un discours[2] contre les diophysites. Il ne le composa pas d'une manière pure et irréprochable.

Quand Severus l'apprit, il dissimula ce sentiment, car il comprit [299] qu'en le redressant, la maison serait peut-être divisée contre la maison[3]. — Mais après que Julianus eut écrit au sage Severus, car il lui était connu, et que le saint lui eut répondu par deux fois, sans qu'il se laissât convaincre, il devint nécessaire que l'affaire fût découverte et l'erreur dévoilée, par l'éloquence et la foi de Severus, pour l'utilité des fidèles.

Nous écrivons d'abord la lettre de Julianus à Severus[4]. — « On a vu des gens qui disent que son corps est corruptible, en se servant de témoignages de s. Cyrillus. Le premier est tiré de ce qu'il écrivit à Succensus[5], disant[6] : « Après la résurrection, c'était (bien) le corps qui avait souffert; mais alors il n'y avait plus menter à l'excès, salent avec précaution, et cuisent avec soin l'hostie qu'ils fabriquent, afin qu'elle devienne leur nourriture, et non pas pour devenir le mystère du corps du Christ. Quand ils sont pressés, ils offrent même de leurs propres mains du pain ordinaire, sans distinction, et le mangent; parfois, étant en route, ils calment leur faim et leur soif avec la communion[7] deux ou trois fois, et lorsqu'ils arrivent le soir à l'assemblée, ils offrent de nouveau l'oblation, et la reçoivent comme s'ils étaient à jeun. Ils font la même chose pendant le Carême. Des hommes qui prétendent s'abstenir [299] de pain et de vin toutes leur vie, mangent le pain sacré, boivent le vin consacré, même les jours où les misérables mêmes observent le jeûne. Je prends à témoin, ô notre frère, l'Esprit qui est en moi, que je redoute d'écrire à Ton Honneur tout ce que j'ai appris, car ma conscience ne peut le croire. — Ne pense donc pas, ou qu'ils ne croient pas, que je t'écris parce que j'ajoute foi à tous ces mauvais rapports; mais j'hésite, et je dis aux autres qu'il est impossible qu'un si grand péché soit commis par ceux qui ont été baptisés dans le Christ.

« On dit, en effet, que dès qu'ils ont fait la consécration dans la patène, ils en mangent autant qu'ils veulent; ils mélangent dans le calice de l'eau chaude et en boivent : ils le remplissent de nouveau et se le donnent l'un à l'autre. O

1. Cf. Land, III, 263. — 2. λόγος. — 3. Cf. Luc, xi, 17. — 4. Land, III, 263. — 5. Ms. : *Sukensos*. — 6. *Patr. Gr.*, t. LXXVII, col. 236.
7. Littér. : « avec le corps ».

en lui d'infirmité humaine, et il était impassible. » De là, il veulent démontrer qu'avant la résurrection il était corruptible, puisqu'il nous était consubstantiel, et qu'après la résurrection il obtint l'incorruptibilité. — Le second témoignage (est tiré) de ce qu'il écrivit à l'empereur Theodosius en disant[1] : « Est-il étonnant et prodigieux que le corps qui fut naturellement corruptible soit ressuscité sans corruption ? » Ceux-ci parlaient d'après ces passages[2]. Moi, j'ai rétabli tout le chapitre et je me suis efforcé de montrer le sens d'après plusieurs Docteurs. — Ils m'ont aussi apporté son LXI[e] Discours[3], qu'il écrivit sur la Vierge Mère de Dieu, dans lequel on trouve que : « Le corps de Notre-Seigneur ne fut absolument pas soumis à la corruption du péché ; mais qu'il a cependant subi la mort et la sépulture, qu'il a détruites et anéanties en lui ». Pour moi, je pense que c'est une erreur de l'écrivain. — C'est pourquoi, afin de résoudre la controverse, je t'ai envoyé les choses que j'ai écrites[4], pour que tu les examines. Je suis aussi persuadé que nos Pères ont tenu ces opinions. Écris-moi promptement, que je sache quelle opinion on doit tenir en ces choses ; car je ne suppose pas qu'on puisse dire que celui qui n'a pas été corrompu était sujet à la corruption. — Priez que notre vie réponde à la grâce de Dieu ».

Sur la réponse[5] *à la lettre de Julia*-quelle iniquité ! d'avoir fait des vases sacrés et honorés, qui devaient leur être redoutables[6], les instruments du service de leur ventre ! Ils ne se sont pas souvenus du châtiment qui a frappé Baltasar, parce qu'il se servit avec mépris des vases du service de Dieu : l'image d'une main[7] fut envoyée d'en haut pour écrire sur la paroi[8] de sa maison la condamnation de son audace. En quoi les vases du temple de Jérusalem sont ils comparables aux vases du ministère du corps et du sang de Dieu ? Le pain de proposition n'est pas digne non plus d'être comparé à la gloire du sublime sacrement. Et si quelqu'un compare[9] le pain de la table sacrée dont David mangea[10], au corps du Christ, il mérite d'être condamné comme un insensé, « pour n'avoir pas discerné le corps et le sang du Seigneur[11]. » Celui-là purifiait à peine des souillures corporelles, et était accompagné d'ablutions de divers genres et de certaines observances ; le corps et le sang vivifiant du Seigneur n'efface pas seulement les péchés de l'âme et du corps, mais fait en sorte que le Seigneur lui-même est en nous par son Esprit, comme nous en lui par son corps. « Quiconque mange ma chair et boit mon sang, dit le Fils de Dieu[12], je suis en lui et lui en moi, et je le ressusciterai au dernier jour. » — Nous pouvons encore comprendre autrement la grandeur de ce ministère qui nous a été confié par Dieu : par [**300**] le châti-

1. *Patr. Gr.*, LXXVI, col. 1165. — 2. L : ܪ̈ܗܐ. — 3. L : « son LXVII[e] discours ». Ce Traité est perdu. — 4. Lire : ܐܟܬܒܬ (L). — 5. ἀντιγραφή.

6. L : « que les esprits célestes redoutent d'approcher ». — 7. Lire avec L : ܐܝܟ ܕܦܣܬܐ ܕܐܝܕܐ. — 8. Compléter : ܠܟܘܬܠܗ ܕܒܝܬܗ ܐܝܟ (L). — 9. Lire : ܡܦܚܡ (L). — 10. Cf. I *Reg.*, XXI. — 11. I *Cor.*, XI, 29. — 12. JOH., VI, 54.

nus, qu'il écrivit[1] *à saint Severus*[2]. — « D'abord, quand j'ai reçu la lettre de Ta Sainteté, je me suis réjoui, selon ma coutume, de ta salutation qui m'est très chère. Tu m'as pressé dans cette lettre de lire le volume[3] que tu m'as envoyé en même temps, composé par toi contre ceux qui, dis-tu, pensent et disent que le corps de Notre Seigneur était corruptible, [**300**] et tu m'as demandé d'en écrire la critique et de l'envoyer à Ta Charité divine. Répondant à ton désir, j'ai fait cela volontiers. Je suis un homme qui change constamment de lieu; je n'ai point le temps nécessaire ni les autres choses requises; cependant (je réunirai)[4] comme je pourrai dans un mémoire[5], la doctrine des Pères, d'après les quelques volumes[6] qui se trouvent ici. Je sais très bien qu'une telle question a été agitée dans la ville impériale, et que la question et la discussion ont été résolues par les exemples des Pères que javais recueillis. Or, comme il m'a semblé qu'il y avait quelque chose d'inconvenant dans ce que tu as écrit, car je trouve que les Docteurs de la sainte Église, en divers temps, nous ont instruits autrement de ces choses, j'ai tardé, comme il convenait, d'envoyer à Ta Sainteté ce que j'ai écrit, de peur que quelques-uns ne pensent, par ignorance, que cette discussion[7] de mots, était une division entre nous; et que l'examen qui, fait dans la charité, comme tu sais, peut être très utile, ne soit considéré ment dur et cruel que Paul a décrété contre ceux qui le méprisent, plus grand que celui que subissaient ceux qui méprisaient le ministère antique (établi) par Moïse. Il dit en effet[8] : « Si celui qui trangressait la loi de Moïse, devait mourir sans pitié, sur la parole de deux ou trois témoins, à combien plus forte raison celui qui foule aux pieds le Fils de Dieu, considère le sang de son alliance comme celui du premier venu et méprise l'Esprit de la grâce, en laquelle nous avons été sanctifiés? » Celui-ci est le pain de vie descendu du ciel, à cause de son union avec Dieu, et qui donne la vie au monde. Qui serait insensé au point de le comparer aux pains de proposition?

« Le corps du Christ n'est donc pas seulement du pain, comme il leur semble, mais dans ce pain est le corps de Dieu invisible, comme nous le croyons. Et nous prenons ce corps, non pas pour la satiété de notre ventre, mais pour la guérison de notre âme; car ceux qui mangent avec foi le pain consacré, mangent en lui et avec lui le corps de Dieu, et ceux qui[9] le mangent sans foi reçoivent une nourriture semblable aux autres choses. Si ce pain est ravi et mangé par les ennemis : ils mangent un pain ordinaire; car la bouche de ceux qui le mangent n'a point la foi qui lui en fait goûter la vitalité; le palais goûte le pain : mais c'est la foi qui goûte la vertu cachée dans ce pain. Ce n'est donc pas seulement le corps de notre Vivifica-

1. L : ܟܬܒ ܠܗ, « que lui écrivit S. Severus ». — 2. Land, III, 264. — 3. τόμος. — 4. ܡܟܢܫ ܐܢܐ (L). — 5. Peut-être : « de mémoire ». — 6. πίνακες. — 7. Lire : ܕܘܪܫܐ (L).
8. Cf. *Hebr.*, x, 28. — 9. Lire : ܕܕܠܐ.

par quelques-uns comme une attaque. Donc, fais-moi connaître ce qui te plaît; je suis prêt en ces choses d'accomplir ce qui peut être agréable à Ta Sainteté, suivant le conseil de l'Apôtre qui a dit[1] : « Que tout ce que vous faites soit fait dans la charité. »

Seconde lettre de Julianus à saint Severus[2]. — « Vous avez écrit que quelque chose vous a paru inconvenant dans ce que j'ai écrit; vous deviez promptement nous le faire connaître par lettre, et nous tirer d'embarras. — Je pense que dans tout ce que j'ai écrit, j'ai confessé la vérité de l'Incarnation (faite) de notre race ; et je me suis efforcé de montrer que les Pères sont d'accord entre eux. Je ne suppose pas que nous devions croire et penser que le même soit à la fois corruptible et incorruptible. Nous confessons passible celui qui a guéri l'univers par ses plaies, mais nous savons qu'il est plus élevé et plus grand que les passions; que s'il fut mortel, il a cependant foulé aux pieds la mort; et nous confessons qu'il a donné la vie aux mortels par sa mort. C'est donc simplement un souci que vous m'avez causé en disant que j'ai écrit quelque chose d'inconvenant, sans me faire connaître ce que c'était, de manière que j'en puisse faire l'apologie. Mais daignez[3] m'écrire ce qu'ont dit les Pères : Athanasius, Cyrillus et les autres, [301] dont je désire connaître l'opinion, ainsi que la vôtre.

« Pour moi, je pense[4] avoir suivi le teur qu'on mange, comme nous l'avons déjà dit, mais celui qui y est associé, comme nous le croyons. Car au corps comestible est associé le corps qu'on ne mange pas, et qui ne fait qu'un pour ceux qui le reçoivent; de même que sont associées des vertus secrètes aux eaux visibles, par lesquelles est engendrée la renaissance; car l'Esprit caché couve les eaux apparentes, pour en faire naître véritablement la forme de l'homme[5] céleste. De même donc que dans les eaux visibles sont cachées les vertus invisibles, de sorte que quiconque est baptisé en elles visiblement obtient la vie invisible : de même, dans le pain visible, est cachée une vertu, par laquelle quiconque le reçoit[6] convenablement acquiert [301] la vie immortelle. Paul nous assure que ceux qui le reçoivent avec mépris, en retirent la ruine de leur âme et de leur corps, et non l'utilité, alors même qu'ils sont comptés parmi les fidèles, et s'ils ajoutent foi à la parole de l'Apôtre qui dit[7] : « Que l'homme s'examine lui-même, et ensuite qu'il mange de ce pain et boive à ce calice; celui qui en mange sans être digne, mange et boit sa propre condamnation ». Et il fait connaître dans son discours qu'à cause de notre mépris pour le corps et le sang (du Christ), diverses maladies et des morts subites nous atteignent par un juste châtiment : « A cause de cela, plusieurs d'entre vous sont faibles et malades, et plusieurs sont endormis. Si nous nous jugeons

1. I *Cor.*, XVI, 14. — 2. LAND, III, 265. — 3. ܐܬܪܥܝܬܘܢ (L). — 4. MAI, *Nov. coll.*, X, I, 356.
5. Lire : ܕܫܡܝܐ ܐܕܡ. — 6. Lire : ܢܣܒ. — 7. I *Cor.*, XI, 28, 29.

sentiment des Pères, qui ne peuvent être en opposition avec eux-mêmes, ni les uns avec les autres. Par exemple, Paul disant que « le salut ne vient pas des œuvres, mais de la foi[1] », avec Jacques qui dit que « la foi sans les œuvres est morte[2] ». Ils n'ont pas dit cela en opposition l'un avec l'autre, mais bien d'accord. Prions pour être éclairés par Dieu et ne laissons pas notre volonté se livrer à la passion. Éclaire-nous en peu de mots.

« Voici que s. Cyrillus écrit[3] : « Il ne nous est pas possible de dire que la corruption ait jamais atteint[4] le corps qui a été uni au Verbe. » Et un peu plus loin : « C'est un prodige que le corps naturellement corruptible ait été élevé. » — En quel sens peut-on montrer qu'il n'est pas en contradiction avec lui-même, s'il n'a pas eu en vue ici la corruption de la nature universelle ? Car il a subi notre infirmité volontairement et non par nécessité de la nature. Il a offert sur le bois, dans son corps, (une oblation pour) nos fautes, c'est-à-dire le péché[5]. »

Réponse de saint Severus[6]. — « Il semble que Ta Charité ait dit quelque chose de bien étrange, « qu'elle a été dans une grande préoccupation, lorsqu'elle a reçu, dans un petit mémoire, ce que j'ai écrit. » En réalité, je n'ai pas fait autre chose, sur ta demande, que de t'éviter toute anxiété et trouble. Si tu ne m'avais adressé que quelque nous-mêmes, nous ne serons pas jugés ; lorsque nous sommes jugés par Notre-Seigneur, nous sommes corrigés, afin de n'être pas condamnés avec le monde[7]. »

« Or, si vous jugez coupables du corps et du sang du Seigneur, « parce qu'ils n'ont point, comme dit Paul, discerné le corps du Seigneur », ceux qui communient aux jours désignés du ministère et prennent seulement une parcelle (du pain) de vie, lorsqu'ils ne la reçoivent pas fidèlement, avec un sentiment de pénitence et une crainte respectueuse, encore qu'ils ne fassent en réalité rien de contraire à leur foi, quel châtiment plus violent que celui dont l'Apôtre menace ceux-ci, ne s'ajoutera-t-il pas à la condamnation de ceux-là, qui offrent (le sacrement) sans respect et n'en usent pas selon la foi, mais pour rassasier leur faim ? Malheur à une telle arrogance, que la crainte de Dieu ne suffit pas à réprimer ! Qui ne tremblerait rien qu'en apprenant [**302**] qu'avec cette parcelle de feu dévorant, ils satisfont aux nécessités de leur corps, comme avec du pain ordinaire ? Qui ne serait effrayé de raconter que ceux-ci mangent sans crainte la parcelle, source de notre vie, dont un Séraphin, pour enseigner la sublimité de nos mystères, s'approche avec attention et respect pour la prendre[8] avec une fourche de fer qu'il tient à la main ; qu'ils mangent pour le soutien de leur vie corporelle,

1. *Rom.*, III, 28 ; cf. *Gal.*, II, 16. — 2. Jac., II, 26. — 3. *Patr. Gr.*, LXXVI, 1164, 1165. — 4. Lire : ܕܐܬܚܒܠ. — 5. L : ܕܝ ܡܝܬ ܠܚܛܗܐ ܕܝܠܢ « en mourant pour notre péché ». — 6. Land, III, 266.
7. I *Cor.*, XI, 30, 31. — 8. Cf. Is., VI, 6.

petite question ou investigation, peut-être aurais-je pu y répondre par un petit discours. Mais comme tout l'écrit que tu as rassemblé est un long[1] volume[2] que tu m'as adressé pour l'examiner ; après avoir considéré, selon ma force, tout ce qui y est renfermé, je te ferai connaître mon sentiment. J'ai jugé opportun à cause de ce qui arrive à Ta Sainteté de le faire promptement. Et je ne ments pas. Écoute ce que tu as écrit : « Pour l'examen de la question, j'ai envoyé ce que j'ai écrit; examine si ces choses sont d'accord avec les saintes Écritures, car je suppose que les Pères sont d'accord avec elles; et écris-moi en quel sens ils les ont employées. » — Tu m'as donné l'occasion d'en parler plus longuement, lorsque tu m'as demandé, dans ta seconde lettre, de faire en peu de lignes et d'un mot, comme tu dis, le commentaire de plusieurs choses, qui exigerait beaucoup de paroles et des démonstrations (tirées) des bienheureux Pères, qui ont parlé sous l'inspiration de Dieu.

« Le Livre saint dit[3] : « Le Seigneur lui-même enseigne l'intelligence et la science », et dans un autre endroit[4] : « Le Seigneur donne la sagesse; de lui viennent la science et la prudence; il donne le salut à ceux qui sont droits ». — Si donc Ta Sainteté, et nous pareillement, devons nous efforcer de montrer que les Pères ne sont pas en contradiction les ce corps qui a été donné pour la vie future, sans que leur cœur ressente de frayeur, sans que leurs mains soient débilitées, sans que leurs genoux tremblent jusqu'à tomber ?

« Sans doute, il faut dire que Notre-Seigneur, dans sa science qui atteint toutes les choses futures, a connu l'action de ces gens. Et pour cela, il bénit le pain et le donna à ses disciples après qu'il eut mangé et qu'ils furent rassasiés par la pâque légale ; de manière que ceux-ci ne puissent pas dire qu'ils se rassasièrent après qu'il eut consacré, mais il consacra après qu'ils eurent mangé ; et le Maître et ses disciples prirent (une part) d'une petite parcelle. Il dit en parlant du calice : « Prenez; buvez-en tous. » Douze hommes ont-ils pris de cette petite coupe, dont ils se servaient pour boire, pour s'en rassasier?

« Il faut dire que si ces gens ont cru exciter l'admiration des sots[5] en s'abstenant de pain et de vin, ils n'ont pas compris que le mépris des sages qui s'abat sur eux est mille fois plus grand que la louange qui leur vient des insensés comme eux. — Ceux qui, par une si grande iniquité impardonnable, se sont attiré la louange des mortels, encore qu'ils n'en jouissent point, ne doivent pas même être appelés des hommes ; mais il est juste de les nommer [**303**] des chiens enragés ; car

1. Lire : ܣܓܝ ܛܘܡܣܐ ; cf. ܟܠܗ ܛܘܡܣܐ, dix lignes plus bas. — 2. τόμος. — 3. Cf. Job, xii, 13. — 4. *Prov.*, ii, 6, 7.
5. ἰδιῶται.

uns avec les autres, il n'y a rien qui s'oppose à ce que nous examinions diligemment et comprenions en quel sens ils ne paraissent pas en contradiction ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes,

« Tu as[1] très justement dit que les [302] Docteurs ne sont pas en contradiction les uns avec les autres, pas plus que Paul avec Jacques, bien que celui-là dise que « par la foi l'homme est justifié sans les œuvres », et que celui-ci écrive que « la foi sans les œuvres est morte »; car Paul parle de la foi avant le baptême, qui a sa perfection[2] dans un cœur pur, et qui n'est pas précédée de bonnes œuvres dans le monde : elle justifie l'homme lorsqu'il croit et reçoit le baptême; Jacques dit que la foi après le baptême est morte sans les œuvres, si l'homme ne la confirme par une conduite droite; car le baptême est le gage d'une bonne conduite. En effet, le Seigneur même, qui est notre modèle, après avoir sanctifié les eaux, avoir reçu le baptême de Jean et nous avoir donné les prémices du baptême, en montant sur la montagne et en acceptant le combat du tentateur, dont il dissipa toute la puissance, nous apprend qu'après la divine ablution nous devons soutenir la lutte par les œuvres et combattre normalement avec l'ennemi pour faire paraître notre vertu.

« Mais quelqu'un objectera[3] peut-être en disant : Paul prend Abraham comme exemple, et dit que l'homme est justifié le signe que les chiens sont enragés est qu'ils s'attaquent au corps de leur maître pour le dévorer. Il faut donc que celui qui se prive lui-même de pain, ne goûte absolument rien jusqu'au temps fixé. Cela est connu de ce que, quand Saül décréta que personne ne mangerait de pain[4], le jour du combat, avant le soir, Jonathan ayant goûté du miel avec le bout de son bâton, fut condamné à mort, et ne fut délivré que par la violence du peuple. Comme le principe de la vie humaine est le pain et l'eau, dit Jésus fils de Siméon Asira[5], sous le nom de pain, il étendait son précepte à tous les comestibles.

« On dit de ceux-ci : Après avoir pris l'oblation le jour, et encore le soir, ils mangent encore d'autres aliments[6] : des bettes cuites et des légumes, du fromage, avec lequel ils se soutiennent au lieu de pain, des poissons, des fruits frais et secs, des rayons de miel, des jaunes (?) d'œufs[7]. A cause de la chaleur du vin qu'ils boivent sous l'apparence de la communion, la soif les enflamme; et pendant tout l'été, où on trouve du lait de chèvres, ils en boivent au lieu d'eau. Ils font cela avec astuce; car ils ont expérimenté que l'humidité et la fraîcheur du lait pouvaient tempérer l'incendie du vin dans leur estomac. On peut leur adresser le reproche du Seigneur à Héli[8] : « Je vous ai donné tous les biens de la terre, dont vous pouvez user sans pé-

1. Mai, X, i, 356 sqq. — 2. ܫܘܡܠܝܐ ܕܬܘܕܝܬܐ (L, M). — 3. Lire ܡܣܬܪܐ (L, M).
4. Lire : ܠܚܡܐ, comme porte le texte biblique (I *Reg.*, xiv, 24). — 5. *Eccli.*, xxix, 28. — 6. Land, III, 319. — 7. Littér. : des sphères d'œufs. — 8. Cf. I *Reg.*, ii, 28 sqq.

par la foi sans les œuvres. Il dit[1] : « Ceux qui, [dans la foi][2], seront bénis avec le fidèle Abraham ». Celui qui n'avait pas accompli d'œuvres, et avait cependant cru en celui qui peut justifier les pécheurs, fut réputé juste à cause de sa foi. Jacques, au contraire, montre par le même Abraham que l'homme n'est pas justifié par la foi seule, mais par les œuvres confirmées par la foi. — Comment ces choses ne sont-elles pas contradictoires : le même Abraham est donné comme exemple de ceux qui n'ont pas agi, mais ont cru, et de ceux[3] qui ont manifesté leur foi par les œuvres? Je me dispose à le montrer par l'Écriture.

Celui qui examine les temps d'Abraham (trouvera) qu'il est l'exemple des deux : de la foi avant le baptême, qui croyait au salut par le Christ, et de la foi postérieure au baptême, qui est jointe aux œuvres, dont l'image est l'ancienne circoncision de la chair qui éloigne l'infidélité du prépuce et procure l'adoption divine. C'est pourquoi Moïse reçut l'ordre de parler au Pharaon[4] : « Ainsi tu diras au Pharaon : Israël, mon fils premier-né. » C'est pourquoi Paul écrit aux Colossiens[5] : « En lui vous avez été circoncis, d'une circoncision qui n'est pas faite par la main, en dépouillant la chair du péché, par la circoncision du Christ, et vous avez été ensevelis dans le baptême ». Et pour cela, il dit d'Abraham : qu'il a été justifié par la foi sans les œuvres, lorsqu'il avait encore le prépuce, de même que je vous ai partagé toutes les offrandes des enfants d'Israël pour que vous en jouissiez sans être blâmables : pourquoi donc avez-vous commis l'impiété [304] sur mon corps, comme ceux qui ont prévariqué dans mes sacrifices? Et pour cela j'ai dit : Ta maison[6] et la maison de ton père serviront en ma présence; maintenant le Seigneur dit : Loin de moi! mais je glorifierai celui qui me glorifie et mes comtempteurs seront couverts d'opprobres[7]. » — Comment parle-t-il de ceux qui n'obéissent pas aux Prophètes et n'écoutent pas les Apôtres? Qu'on l'apprenne de Pierre. Quand Clément lui demanda d'être seul ministre de son office, il lui parla ainsi, louant son zèle et se moquant de sa nourriture[8] : « Qui est capable de tout ce ministère? Nous mangeons habituellement non seulement du pain et des olives, mais parfois, s'il s'en trouve, des légumes. »

« Paul aussi, à cause de sa grande indigence envoya vendre son manteau, et il est écrit qu'il acheta du pain avec le prix, et on lui apporta en même temps des légumes. Et Notre-Seigneur lui-même mangeait du pain, et même parfois du pain d'orge. Après sa résurrection, il mangea du pain avec ses disciples, afin de leur rendre croyable sa corporéité. — Mais ceux-ci, d'après ce que j'entends dire, n'imitent pas les hérétiques dans leurs actions, et ne sont pas non plus d'accord avec les fidèles dans

1. *Gal.*, III, 9. — 2. Aj. : ܒܗܝܡܢܘܬܐ (M. L). — 3. Lire : ܘܠܗܠܝܢ. — 4. *Ex.*, IV, 22. — 5. *Col.*, II, 11, 12.
6. *Rom.*, IV, 9, 10. — 7. Lire : ܒܣܪܝ. — 8. *Recogn.*, VII, 6.

puce, avant d'être circoncis, ayant en vue la confession antérieure au baptême sans les œuvres. Il dit, en effet, écrivant aux Romains[1] : « La foi d'Abraham lui a été imputée à justice. Comment? Non pas dans la circoncision, mais dans le prépuce. » Et il ne trompe pas, comme l'atteste la parole de Moïse qui dit de Dieu[2] : « Il dit à Abraham : Regarde le ciel et compte les étoiles, si tu peux les compter. Et il ajouta : Ainsi [**303**] sera ta race. Et Abraham crut en Dieu, et cela lui fut imputé à justice. » — Jacques de son côté, prend Abraham comme exemple de la foi qui sauve par les œuvres, alors qu'il était circoncis et non plus avec le prépuce. Nous l'apprenons de l'Écriture même. Il écrit, en effet, ceci[3] : « Veux-tu savoir, ô homme, que la foi sans les œuvres est morte? Notre père Abraham fut justifié par les œuvres quand il fit monter son fils Isaac sur l'autel. Vois la foi qui soutient les œuvres, et qui est perfectionnée par les œuvres. Alors fut accomplie l'Écriture qui dit : Abraham crut en Dieu, et cela lui fut imputé à justice, et il fut appelé son ami. » Il est facile à celui qui lit le livre de Moïse d'apprendre de la Genèse qu'Abraham fit monter Isaac sur l'autel après avoir été circoncis : il accomplit un précepte et il fut justifié par les œuvres. On nous propose l'image de la foi postérieure au baptême, lequel est une circoncision intellectuelle, qui justifie l'homme par les œuvres. Il est écrit[4], en effet, qu'Abraham fut circoncis avec Ismaël, son fils, ceux de sa maison, et ceux qui avaient été achetés à prix d'argent des peuples étrangers. Ensuite, Dieu voulant éprouver Abraham lui dit[5] : « Emmène ton fils chéri, Isaac; va dans la région élevée, et là, fais-le monter sur l'autel ».

« Donc, ni ces paroles des Apôtres, ni celles qui sont écrites dans l'Ancien Testament, ne paraissent se contredire mutuellement. Elles sont une même chose et ont été dites par un même Esprit : (l'une) de la foi antérieure au baptême, qui, par une courte confession, sans les œuvres, justifie celui qui la possède, le baptême étant pour lui la plénitude du salut s'il quitte aussitôt ce monde; l'autre, de la foi postérieure au baptême : qui demande l'accomplissement des bonnes œuvres et qui élève leur conduite; ce ne sont pas[6] des naziréens comme les Marcionites, ni des ascètes comme les chrétiens; car ils n'imitent pas ces apostats qui mangent seulement des légumes[7], ou du pain, mais n'osent falsifier leurs oblations, et ils ne nous ressemblent aucunement, à nous fidèles. » — Le reste de la lettre est rempli par les exemples de l'Écriture. — *Avec l'aide de Jésus, est aussi fini ce chapitre, qui est un avertissement que, dans la réception des oblations sacramentelles, personne ne doit en user avidement, comme il est écrit ci-dessus* [8].

1. *Rom.*, IV, 9, 10. — 2. *Gen.*, XV, 5, 6. — 3. JAC., II, 20-23. — 4. *Gen.*, XVII, 26, 27. — 5. *Gen.*, XXII, 2.

6. ܠܐ ܓܝܪ (L). — 7. Lire : ܝܪ̈ܘܩܐ. — 8. Le ms. arabe de Londres ajoute : ܘܩܪܝܐ ܢܨܠܐ ܚܠܦܝ ܒܚܘܒܐ ܐܚܝܐ « que le lecteur prie pour moi dans la charité fraternelle ».

au comble de la perfection et à l'ordre[1] le plus élevé. Jacques dit donc très convenablement de celle-ci : « que la foi est perfectionnée par les œuvres » ; et le sage Paul, lui-même, enseigne pareillement, dans un autre passage, que la foi est perfectionnée par les œuvres. Les Galates, en effet, après avoir reçu le baptême et avoir été réputés enfants de Dieu par l'Esprit, retournèrent au judaïsme et se faisaient circoncire, pensant vainement qu'ils auraient plus de mérite aux yeux du Christ par la circoncision de la chair qu'avec le prépuce. Il leur écrivit et les blâma en disant[2] : « Dans le Christ Jésus, la circoncision n'est rien, ni le prépuce non plus; mais seulement la foi qui opère dans la charité ». Il est donc évident d'après cela que la foi après le baptême est utile et sauve, si elle est pratiquée dans la charité, et si elle est suivie et accompagnée d'œuvres. Et quelles sont les œuvres de la charité? Paul lui-même les énumère en disant[3] : « La charité est longanime, elle est bienveillante; la charité n'est pas jalouse, elle n'est pas turbulente, ni orgueilleuse, ni honteuse, elle ne se recherche pas elle-même, elle ne s'irrite pas, elle ne pense pas le mal, elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité; [**304**] elle espère tout, elle supporte tout ; la charité ne tombe pas subitement ». Ces choses tendent à diriger l'action, le labeur et les sueurs, afin que la plupart de ceux qui sont unis dans la foi en fassent leur profit et se sauvent. Et qui les oserait blâmer? puisque Notre-Seigneur a dit[4] : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements ». — Selon ce que l'Écriture, et nos Pères pareillement, nous ont enseigné, sur cette question que nous traitons, et à propos de laquelle il est écrit[5] : « Tout est compréhensible pour les gens intelligents, et droit[6] pour ceux qui ont trouvé la science, » je me suis efforcé d'avertir Ta Charité prudemment, comme il convient à des chrétiens.

« Comme j'ai appris de plusieurs endroits, d'après ce qu'on m'a écrit, que tu as répandu le volume[7] de ta doctrine non seulement à Alexandrie mais en divers lieux, j'ai mandé[8] dans la charité, croyant me conformer en cela au Christ-Dieu, (notre) législateur, et j'ai écrit à notre frère le prêtre Thomas de ne pas divulguer mon ouvrage, mais de le garder près de lui, parce que je pensais qu'après un second avis mes (sentiments) et ceux de Ta Sainteté paraîtraient venir d'une seule bouche et d'une seule âme. — En ce sens, j'ai examiné une fois et deux fois la doctrine des évêques Xenaias[9], digne de mémoire, et Éleusinus[10], et le traité spéculatif[11] qu'ils ont fait sur la foi, et je n'ai rien trouvé de répréhensible chez eux. Nous devons agir dans la charité l'un à l'égard de l'autre lorsque nous discutons; puisque nous professerons une même opinion, avec l'aide du Seigneur. Jamais, soit pour être considéré devant les hommes, soit pour flatter, hors de la mesure qui convient à ma faiblesse, je n'ai fait paraître un écrit ou une action, si ce n'est dans la rectitude de l'Évan-

1. τάξις. — 2. *Gal.*, v, 6. — 3. I *Cor.*, xiii, 4-8. — 4. Joh., xiv, 15. — 5. *Prov.*, viii, 9. — 6. ܬܪܝܨ M). — 7. τόμος. — 8. ܗܪܝܬ (L). — 9. Philoxène de Mabboug. — 10. Lire : ܐܠܘܣܝܢܐ (L) ; év. de Sasimes (Evagr., III, xxxi). — 11. ἐν θεωρίᾳ.

gile et selon la doctrine et la loi de l'Apôtre. Cependant, il ne faut pas que, même pour le moment, nous abandonnions la lutte contre les hérétiques pour nous combattre mutuellement par des écrits, de peur que ne s'accomplisse à notre égard la parole de l'Apôtre qui dit[1] : « Si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde de vous détruire mutuellement. » Il convient à ceux qui aiment Notre-Seigneur d'éviter de toute leur force de telles querelles, de s'aimer les uns les autres, afin que la paix se répande et se dilate sur le peuple de Dieu[2]. Je demande la paix de la fraternité qui est avec toi; celle qui est avec moi te salue dans le Seigneur. »

Quand Julianus reçut la lettre, il frémit et fut en colère contre Severus. Il écrivit et dit qu'il avait été ajourné pendant une année et des mois par celui-ci, qui n'avait pas compris[3] sa dignité et s'était esquivé. — Alors Severus écrivit un grand Traité dans lequel se trouvent les démonstrations des Docteurs, disant que le corps pris par le Christ de notre race fut sujet aux passions non coupables, à l'exception du péché, jusqu'à la résurrection. Plusieurs ouvrages furent aussi composés par saint Severus contre Felicissimus[4] et Romanus[5]. — *Fin.*

CHAPITRE [XXVIII]. — [305] *De la peste qui survint par toute la terre, et surtout dans les pays du Sud*[6].

Dans le livre de Jean d'Asie[7] on parle amplement de la grande peste qui survint en l'an 855, qui est l'an 16 de Justinianus, (peste) qui depuis l'origine du monde n'avait eu, et n'aura jamais sa pareille. L'univers absolument entier fut frappé du cruel fléau. Elle commença d'abord par les peuples intérieurs des contrées du sud-est de l'Inde, c'est-à-dire de Kouš, Ḥimyarites et autres; ensuite par les régions de l'Occident, qu'on appelle « supérieures », les peuples des

Quand le fléau s'abattit[8] sur la ville impériale il sévit d'abord parmi les pauvres. Il y avait des jours où on en emportait cinq mille, d'autres, sept, d'autres, douze, et jusqu'à seize mille en un jour. Comme c'était au début, des hommes se tenaient sur les ports, aux portes, sur l'autre rive, et relevaient leur nombre. Et si on veut compter, en fait, on en compta plus de trois cent mille qui furent emportés des places publiques; quand ceux qui les comptaient furent

---

1. *Gal.*, v, 15. — 2. Littér. : « super Israël Dei »; cf. *Gal.*, vi, 16. — 3. ܚܒܥ. — 4. ܦܠܝܩܣܣܝܡܘܣ (L) — 5. Cf. Wright, *Cat. syr. mss.*, p. 1005 *b*, 939 *a*.

6. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, liv. XLI, § lvii; XLVI, § lii; XLIX, § xxxiii.

7. Dans son *Histoire ecclésiastique*; les passages relatifs à cette peste, sauf le premier concernant l'Égypte, se trouvent parmi les fragments qui nous restent de la seconde partie de cet ouvrage, et qui ont été édités par Land dans le t. II de ses *Anecdota syriaca*.

8. Land, II, 314.

Romains, des Italiens, des Gaulois, des Espagnols. On apprit que les hommes devenaient enragés, comme des chiens, devenaient fous, s'attaquaient les uns les autres, s'en allaient dans les montagnes et se suicidaient. Ces choses n'étaient encore considérées que comme des échos de mauvais augure, mais le fléau progressa et gagna les contrées de Kouš, sur les confins de l'Égypte, et de là il se répandit en Égypte même. — Comme la faux recourbée[1] du moissonneur, il s'emparait successivement[2] de la terre et progressait sans cesse. Quand la plus grande partie du peuple eut péri, au point que l'Égypte en arriva à être privée de ses habitants, ruinée et déserte, il s'abattit sur Alexandrie et consuma une foule de gens. Ceux qui échappèrent à une mort prompte furent frappés d'une terrible maladie : celle des tumeurs des aines ; les uns d'un côté, les autres des deux côtés. Les aines se gonflaient, se tuméfiaient, s'emplissaient d'eau, puis survenaient des ulcères grands et profonds, qui laissaient couler du sang, du pus[3] et de l'eau, nuit et jour. — Avec cette plaie fondit sur eux ce fléau par lequel ils étaient promptement enlevés.

La miséricorde de Dieu se montra partout à l'égard des pauvres, car ils moururent les premiers : d'une part, afin de faire paraître le zèle des habitants des villes et de leur procurer des avantages spirituels, par l'ensevelissement des pauvres ; d'autre part... parvenus à deux cent trente mille, ils s'arrêtèrent. Lorsque ceux qui étaient de basse condition furent morts, le dévastateur étendit la main sur les puissants du siècle et les grands de l'empire, et sur ceux qui avaient échappé à la mort momentanément, (en les frappant) du mal des aines et de la variole, qu'on appelle dans notre langue « tumeurs » et qu'ils nomment *bubones*[4]. On vit que cette plaie ne montrait pas son action seulement sur les hommes, mais aussi sur les animaux, même sur les animaux sauvages, même sur les reptiles de la terre. On pouvait voir le bétail et les chiens, et jusqu'aux souris, dont les aines étaient tuméfiées, qui succombaient et périssaient.

On vit ensuite une autre (maladie) de ce genre : certains signes apparaissaient dans la paume de la main des hommes, comme des cavités noires qui n'existaient pas extérieurement, mais seulement dans la profondeur ; comme trois gouttes de sang. Dès que ces signes apparaissaient, la fin[5] arrivait. L'un mourait en travaillant à son métier, d'autres au bain[6], d'autres par les rues. Il n'y avait plus ni vente ni achat ; les boutiques pleines de richesses, les banques[7] importantes, et même l'alimentation de toute la ville avaient cessé[8].

Hélas ! mes frères, quel cruel spectacle[9] ! ceux qui se tenaient sur le bord de la mer lançaient et jetaient dans des barques (les cadavres) accumulés en

1. χάμπτος. — 2. καταμέρος. — 3. μοῦχλα.

4. βουβῶνες; L : ܒܘܒܘܢܣ. — 5. Littér. : *dissolutio*. — 6. L : ܒܠܢܣ. — 7. Cf. ci-après, p. 238, n. 5. — 8. La phrase, un peu obscure, est mutilée dans L. — 9. [illegible].

ment des pauvres; d'autre part, parce que si[1] la calamité les avait confondus avec les autres, comment aurait-on pu enlever du milieu des places publiques leurs cadavres en putréfaction et leurs ossements dénudés[2], puisqu'il n'y aurait eu personne pour s'occuper d'eux? Ceux-ci moururent donc les premiers, alors que tout le monde était encore en bonne santé pour les enlever, les emporter et les ensevelir. On avait ce signe[3] que si le mal commençait par le plus jeune d'une maison, cette maison [306] en était réduite au désespoir d'après ce signe : car tous mouraient pareillement. Il arriva qu'on donnait jusqu'à 12 dariques, et à peine trouvait-on quelqu'un pour les emporter et les jeter dehors comme des chiens. Il arriva qu'une civière étant placée sur quatre porteurs, ceux-ci tombaient et périssaient. L'un succombait en parlant, l'autre en courant; un autre mourait en mangeant; chacun avait perdu l'espoir de la vie, et craignait de sortir, disant : « Je périrai au milieu de la maison ». Quand ils étaient contraints de sortir, celui qui sortait, soit pour accompagner soit pour ensevelir (les morts), écrivait une tablette ainsi libellée qu'il suspendait à son bras : « Je suis un tel, fils d'un tel, de tel quartier; si je meurs, pour Dieu, et pour manifester sa miséricorde et sa bonté, qu'on aille le faire savoir dans ma maison, et que les miens viennent m'ensevelir ». — Cette grande ville amonceaux de trois, de cinq mille, ou même innombrables. Le nombre[4] des ensevelisseurs était trop petit, et cette grande ville devint un sépulcre lugubre pour ses habitants. Comme on ne trouvait plus de tombeaux, on les accumulait dans des barques et on les jetait comme du fumier sur l'autre rive. L'empereur voyant ce qui arrivait, ordonna [306] de fabriquer environ six cents civières, et désigna un de ses référendaires[5], auquel il prescrivit de prendre et de donner autant d'or qu'on en demanderait et de louer des hommes, pour faire de grandes fosses dans lesquelles on amoncellerait les cadavres. On fit cela dans la montagne, et on déposa dans chacune de ces fosses soixante-dix mille (cadavres). Il plaça en cet endroit des hommes qui les amoncelaient par rangées, l'une au-dessus de l'autre, de la même manière qu'on foule le foin en meule. Par suite de cette sollicitude, la ville fut délivrée[6] des cadavres. Un de nos diacres[7] qui était occupé à cette besogne rencontra une maison fermée et puante. Il y entra et trouva environ vingt personnes en putréfaction et dévorées par les vers. Il amena quelques hommes, et ils les emportèrent. Il y avait là des femmes qui avaient succombé et dont les petits enfants, encore vivants, tenaient les mamelles[8] en pleurant. La calamité fut plus grande en cette ville que partout ailleurs. Il n'y avait plus ni pleurs ni gémissements.

---

1. ܐܠܘ. — 2. Ou « abandonnés ». — 3. σημεῖον.
4. Land, II, 319. — 5. ܪܦܪܕܪܐ (L). Il s'appelait Theodorus (L). — 6. ܡܬܡܪܪܐ (L). — 7. Un diacre monophysite. C'est Jean d'Asie qui parle. — 8. ܬܕ̈ܝܗܘܢ.

riva à l'épuisement et fut ruinée; les hommes craignaient d'aller dans les rues, à cause de la puanteur des cadavres et des corps qui étaient dévorés par les chiens.

Lorsque[1] [Alexandrie] fut consumée, le fléau passa sur le littoral de la Palestine et à Jérusalem (?). On voyait des spectres terrifiants dans la mer. Quand la peste passait d'un lieu à un autre, on voyait comme une barque d'airain dans laquelle siégeaient des hommes noirs et sans tête qui parcouraient précipitamment la mer. Ils couraient en face d'Ascalon et de Gaza, et c'est par leur apparition que le fléau commença en ces lieux. Il fut encore plus terrible en Palestine qu'à Alexandrie. L'or, les richesses, les biens étaient abandonnés, et quiconque avait le désir de prendre quelque chose était saisi par le châtiment. — Une certaine ville de la frontière d'Égypte périt entièrement. Il n'y resta que sept hommes avec un enfant de vingt ans[2]. Ils circulèrent pendant cinq jours par la ville et virent que tout le peuple avait péri. Ils résolurent d'entrer dans les maisons des grands, et recueillirent de l'or et de l'argent dont ils remplirent une maison. Aussitôt, ils succombèrent tous les sept, et l'enfant resta seul, pleurant. Il voulut sortir et vint à la porte de la ville : un homme lui apparut, [307] l'enveloppa et le replaça[3] à la porte de la maison où l'or avait été accumulé ; et cela à plusieurs reprises. — Un homme riche,

Quand aux legs et aux héritages[4], personne n'en parlait, car maintes fois les héritiers avaient précédé (dans la mort) ceux qui les faisaient hériter. Quelqu'un voyait-il une boutique ou un trésor ouvert, s'il y entrait et enlevait quelque chose, aussitôt la mort le saisissait. Les pauvres n'acceptaient pas de présents des riches : ceux qui en acceptaient succombaient. Quelques pauvres voulurent mendier, se disant : peut-être resterons-nous en vie en n'entrant pas dans les maisons des morts, mais en demandant aux vivants. Ils allèrent à une grande banque[5]; ils virent un vieillard qui était assis à la porte, et lui demandèrent (l'aumône). Celui-ci leur dit : « Voici une boutique devant vous! » Ils y entrèrent et chargèrent autant d'or qu'ils en pouvaient porter. Mais lorsqu'ils voulurent sortir, ils tombèrent et moururent sur le seuil.

Deux jeunes hommes, vigoureux, de ceux qui portaient les morts, demandaient avidement leur récompense. Le référendaire[6] de l'empereur leur dit : « Allez, prenez ce que vous aurez rassemblé »; ils mirent beaucoup d'empressement à faire leur somme, et quand ils emportèrent les cadavres des morts, étant parvenus à la fosse, ils défaillirent, tombèrent et moururent; ils furent joints au reste (des morts). En voyant cela, l'homme s'écria : « Malheur à toi, avarice humaine! que le moment[7] présent a seul refrénée. » Il ordonna de prendre

---

1. Land, II, 306-307. ܟܕ ܐܬܡܣܝܬ ܓܝܪ ܗܕܐ ܥܒܪ ܠܗ ܦܠܣܛܝܢܐ ܘܠܐܘܪܫܠܡ ܗܢܘ ܕܝܢ... — 2. Land : « *dix* ans »; ce qui convient mieux au contexte. — 3. ܐܘܬܒܗ (L).
4. Land, II, 321. — 5. ܐܪܓܘܪܦܪܛܝܘܢ, ἀργυροπρατεῖον (L) — 6. ܪܦܪܕܪܐ (L). — 7. ܙܒܢܐ.

qui était sorti dans ses propriétés[1] avant la peste, ayant entendu dire que la peste sévissait, s'adonna à la prière pour obtenir de demeurer vivant. Au bout de quelque temps, il envoya ses serviteurs pour avoir des nouvelles de sa maison. Quand ceux-ci arrivèrent à la ville, ils n'y trouvèrent personne en vie, si ce n'est cet enfant qui pleurait, et qui leur raconta tout ce qui s'était passé. Alors l'intendant[2] fut pris de cupidité, et dit aux serviteurs de son maître d'emporter de l'or; mais ils ne le voulurent pas. Il entra donc lui-même et en chargea sur sa monture autant qu'il put. Quand il arriva à la porte du mur, une forme humaine courut après lui, l'arrêta, ainsi que l'enfant, et les fit revenir avec l'or. Alors les autres lui crièrent : « Retourne et abandonne l'or! Peut-être seras-tu délivré! » En arrivant à la maison, cet homme et l'enfant succombèrent : les autres furent sauvés.

Dans une autre ville[3] de Palestine, les démons apparurent sous l'aspect d'anges. Ils disaient aux hommes d'adorer une certaine idole d'airain, qui se trouvait dans la ville, et qu'on y adorait autrefois, afin que la peste ne les atteignît pas. Les malheureux se laissèrent séduire et attirèrent sur eux une seconde mort par leur idolâtrie. Tandis qu'ils étaient réunis devant la statue, une sorte de tempête fondit sur elle, l'enleva en l'air à environ mille pas, et la laissa retomber violemment sur la terre : la statue se [307] l'or qu'ils portaient et de le donner aux autres qui viendraient apporter des cadavres. — D'autres réunirent 450 dinars, et sortirent de la ville pour se les partager. Quand les lots[4] furent faits, chacun voulut en prendre sa part. Ils tombèrent et moururent tous les trois, et l'or resta (là).

L'ange qui préside aux fléaux prenait soin[5] de poursuivre les hommes jusqu'à ce qu'ils méprisassent toutes les choses de ce monde.

Le chroniqueur, qui est Jean d'Asie, dit[6] : « Est-ce que je n'imite pas, en voulant raconter ces choses, celui qui tombe dans l'immensité de la mer[7], qui ne peut ni en palper la profondeur, ni s'approcher du bord pour en sortir, et qui est sur le point d'être submergé? »

Les démons voulurent induire les hommes en erreur dans la ville (impériale)[8]. Un individu quelconque laissa échapper cette parole : « Si on jette les vases[9] dans les rues par les fenêtres des habitations, la peste s'en ira de la ville. » Des femmes en étant venues à cette insanité, tout le monde se laissa entraîner à cette aberration, de sorte qu'on ne pouvait plus paraître dans les rues, tandis que, dans l'intérieur des maisons, on était occupé, pour chasser la mort, à briser les vases. Cela ne servit à rien, et chaque jour la mort faisait des victimes. Alors les démons les trompèrent de nouveau, voulant leur faire mépriser le saint habit des hommes de Dieu. Dès que pa-

1. οὐσία. — 2. ἐπίτροπος. — 3. LAND, II, 309.

4. μέρος — 5. ἀκρίβεια. — 6. LAND, II, 325. — 7. πέλαγος. — 8. Ce qui suit ne se trouve pas dans les parties conservées de Jean d'Asie; mais la citation se rencontre dans le Pseudo-Denys. — 9. κέραμος; Ps.-D. : ܩܘ̈ܩܐ.

brisa et se répandit comme de l'eau. Le glaive de la mort les atteignit, de sorte qu'au soir il ne restait pas âme qui vive dans la ville.

Cette peste[1] passa sur tout le pays de Palestine, et toute la contrée du Nord, du Midi, de l'Orient, jusqu'aux régions de Cilicie, de Syrie, d'Iconie, de Mysie, d'Asie, de Bithynie, de Galatie, et de Cappadoce. Les stations[2], sur les routes étaient remplies [308] de morts et désertes; le bétail abandonné, délaissé, errait sur les montagnes, et il n'y avait personne pour le rassembler! les champs étaient remplis de récoltes et de fruits, et il n'y avait personne pour les moissonner! le temps de la vendange des vignes était passé, et il n'y avait personne pour vendanger! car tout le monde avait succombé sur toute la terre habitée. A peine un sur mille avait-il survécu, quand, après trois années entières, le fléau se calma. — *Ce (récit) est aussi fini.*

raissait un moine ou un clerc, ils hurlaient et s'enfuyaient, pensant que c'était la mort. Et pour cela on ne voyait aucun religieux[3] dans les rues; car dès qu'il en paraissait un, ceux qui le voyaient hurlaient et s'enfuyaient en criant : « Où viens-tu? Nous sommes à la Mère de Dieu! Nous sommes à tel martyr! » — Chez quelques-uns cette aberration persévéra jusqu'à deux années après que le fléau eut cessé.

Or, de myriades innombrables, un petit nombre de gens seulement resta dans cette grande ville. — Ce fléau de la peste dura l'espace de trois ans.

Zacharie le Rhéteur écrivit aussi au sujet de ce fléau, en ces termes[4] *:* « Dans la version grecque, dans la prophétie d'Ézéchiel[5], au sujet de la peste des bubons, au lieu de ce que dit le syriaque : « Tous les genoux laisseront couler l'eau », il est écrit : « Tous les flancs seront souillés de pus. » — Cette peste des pustules, qui se manifestait par des bubons aux flancs et aux aines des hommes, se répandit de Kouš, en Égypte, à Alexandrie, en Libye, en Palestine, en Phénicie, en Arabie, à Byzance, en Italie, en Afrique, en Sicile, [308] en Gaule; elle parvint jusqu'en Galatie, en Cappadoce, en Arménie, à Antioche, dans l'Osrhoëne, la Mésopotamie, et peu à peu chez les Perses[6], et jusque chez les peuples du Nord-Est. S'il arriva que ceux qui furent frappés par ce fléau échappèrent et ne moururent pas, ils demeurèrent chancelants et titubants.

Il est notoire que ce fléau venait de Satan, qui avait reçu de Dieu la permission de châtier les hommes.

Dans la ville d'Émèse se trouvait la tête de Jean-Baptiste : plusieurs mirent en lui leur espoir et furent sauvés. Les démons hurlaient par la bouche de certains hommes et se plaignaient du saint. — *Fin.*

---

1. Land, II, 310. — 2. στατίωνες. Jean d'Asie, que l'auteur résume, parle ici de son voyage de Mésopotamie à Cple.

3. Litt. : « fils de l'habit ». — 4. Dans le ch. ix du Xe livre; ce chapitre est perdu; cf. Mai, X, 387, n. 1. — 5. Ezech., vii, 17. — 6. Lire : ܠܘܬ ܦܪ̈ܣܝܐ.

CHAPITRE XXIX. — *Sur l'époque de l'empereur Justinianus second; sur la dévastation de Rome; sur la mort de l'impératrice fidèle Theodora; et sur la mort du grand patriarche Severus.*

En l'an 18 de Justinianus, qui est l'an 857 des Grecs[1], les Huns[2] s'emparèrent de Rome, grande ville de l'Italie; et comme ils ne pouvaient pas la garder, ils se fixèrent dans le camp[3] qui est à côté d'elle. — Ils la laissèrent déserte et vide de ses habitants.

Afin que tu saches quel détriment sa prise causa à l'empire des Romains, j'écris maintenant sa description, en abrégé toutefois, faite par un homme instruit et qui avait vu ses édifices[4].

Trois ans après la destruction de la ville d'Ilion, qui fut détruite du temps des (grands) prêtres Samson et Héli, les rois commencèrent à exister dans la ville de Rome, qui s'appelait auparavant Italia, et les rois qui y régnaient (étaient appelés rois) des Latins. Du temps de Jo[a]tham et d'Aḥaz, rois de Juda, régna en ce lieu Romulus[5] qui bâtit la ville [**309**] avec de grands édifices; elle fut appelée Rome, de son nom, et leur royaume fut appelé (royaume) des Romains, depuis le temps du roi Ézéchias[6].

Il y a dans cette ville les saintes églises des saints Apôtres, catholiques, au nombre de 24. — Il y a aussi 2 grandes basiliques, où siège[7] l'empereur[8], et où s'assemble devant lui le sénat[9]. — Il y a 324 rues, grandes et spacieuses. — Il y a 2 grands capitolia. — Il y a 80 idoles[10] d'or, et 64 idoles[11] d'ivoire. — Il y a 46 mille 63[12] maisons d'habitation, et 1797[13] maisons des grands[14]. — Il y a 1352 canaux[15] qui projettent les eaux. — Il y a 274 boulangers qui fonctionnent

---

1. JAC. EDESS., ad ann. 227. La prise de Rome par Totila eut lieu en décembre 546. — 2. Lire : ܗܘܢܝܐ. — 3. κάστρα. PROC. : ἐν χωρίῳ Ἀλγηδόνι (*B. G.*, III, 21). — 4. Ce texte de la description de Rome a été édité par GUIDI, *Bulletino della Comm. arch. di Roma*, 1891, p. 61 sqq. Dans le même recueil (ann. 1885, p. 218 sqq.) le même savant avait édité et commenté le texte du ms. syr. 145 du Vatican (MAI, *Nov. coll.*, t. X, p. 359; cf. p. xij), collationné avec celui de Londres, *add.* 12154 (LAND, III, 323). Nous avons déjà rencontré plus haut (texte, p. 49; trad., t. I, p. 81) une troisième recension de cette description. Dans les notes qui suivent ici nous désignons par L, V, M, les textes de Londres, du Vatican et de Michel. Pour un commentaire plus développé, voir les deux opuscules cités de Guidi. Je leur emprunte les conjectures et restitutions proposées ci-après. — 5. Ms. *Rôm(e)laos*. — 6. Cf. tome I, p. 56, 81. — 7. Ou bien : « où habite ». — 8. Littér. : *rex*. — 9. M : « le peuple ». — 10. V : « dieux »; M, L : « statues ». Le *Breviarium* latin porte : *dei aurei*. — 11. V : « dieux », M : « statues », L omet. — 12. V : 46603; L : 46793; M : 46063. Ce sont les « insulæ ». — 13. M : 797. — 14. M : « des princes » (dans la *Notitia* : domus MDCCXC). — 15. V : ܩܢܠܪ̈ܘܣ; L : ܩܢܐܪ̈ܣ; M : ܩܢܠ̈ܣ (χανάλης).

et donnent la nourriture[1] aux habitants de la ville, en dehors de ceux qui travaillent pour eux-mêmes et vendent dans la ville. — Il y a aussi 5 mille sépulcres, où ils rassemblent[2] et ensevelissent (les morts). — Il y a 31 grandes bases de marbre. — Il y a 3785 statues d'airain des rois et des préfets[3]. — Il y a aussi 125[4] statues d'airain de la famille d'Abraham, de Sara, de Hagar, et des rois de la famille de David, qu'y avait transportées Vespasianus lorsqu'il détruisit Jérusalem, et enleva ses portes d'airain et les autres choses[5]. — Il y a aussi 2 très grandes[6] statues de héros[7]. — **[310]** Il y a deux colonnes en colimaçon[8]. — Il y a deux cirques[9] et trois théâtres. — Il y a 2 *'wdry*[10], et 4 *'wld*[11]. — Il y a 11 *'wlmphy*[12]. — Il y a 22 chevaux d'airain, grands et puissants. — Il y a 56[13] bains. — Il y a 4 *'rbîlîqwn*. — Il y a 14 *ṭînwn 'nphṭwr*[14]. — Il y a 2 παρεμβολαί des chevaux d'airain[15] spéciaux. — Il y a 45 sistra[16]. — Il y a 2 mille 3 cents dépositaires[17] d'huile publics. — Il y a 291 prisons[18] *'sphwq*[19]. — Il y a dans le voisinage[20] 254 latrines publiques. — Il y a 673[21] éparques[22] pour garder la ville, et 7[23] qui ont l'autorité sur tous les autres. — Les portes de la ville [sont au nombre de 37; et son pourtour][24] est de 26 myriades 6 mille et 36 pieds[25], qui

1. ἀννῶνα. Distinction entre les fours publics qui donnaient gratuitement le pain à ceux qui étaient munis de la *tessera annonæ* et les boulangeries privées. — 2. « rassemblent », ou bien « se rassemblent ». Il s'agit peut-être des réunions, si fréquentes, aux tombeaux. — 3. V et L de même. M paraît altéré en ce passage. — 4. V et L : 25 ; M : 29. — 5. V aj. : « d'airain ». — 6. V omet les mots « très grandes », qui peuvent traduire « colosses ». — 7. V ; ܕܓܢܒܪ̈ܝܗ̇ « des héros de cette (ville) ». L et M omettent. — 8. L om. ; M : ܩܘܟܠܝܕܣ, lire : ܟܘܟܠܝܕܣ, *cochlides*, ou un autre dérivé de κοχλίας Les colonnes de Trajan et d'Antonin. — 9. M : ܐܣܛܕܝܐ ܕܪ̈ܘܡܝܐ. στάδια δρομίων (ou un autre dérivé de δραμεῖν ; et non pas « des Romains », comme j'ai traduit plus haut). — 10. V, M : ܐܘܕܪ̈ܝܐ ; ce mot répondrait facilement à ᾠδεῖα ; mais c'est plutôt une corruption de ܬܐܘܪܝܐ = τὰ θεώρια, *amphitheatra* duo. L : ܩܘܢܓܝܘܢ = κυνήγιον, qui a le même sens à la basse époque. — 11. M : ܐܘܠܕ ܦܝܐ, par suite de l'omission d'une ligne. ܐܘܠܕ̈ܝ est une corruption de λοῦδος. L omet. — 12. V : ܐܘܠܡܦܝܐ ; L omet ; probablement une corruption de ܐܘܢܡܦܝܐ ou ܢܘܡܦܝܐ = *nymphæa*. — 13. V, L : 926. Le nombre donné par la *Notitia* est 856 (var. : 956). L omet la suite jusqu'aux « portes ». — 14. Le traducteur primitif a coupé en deux un texte qu'il ne comprenait pas, et qui était apparemment : [χοορ]βικιλῶν ὥντινων ἐκκουβιτόρια ; M : ܐܘܦܛܘܪܝܢ. — 15. « d'airain » est une interpolation (aussi dans V) qui n'est pas dans M. La phrase traduit : *Castra equitum singulariorum duo*, du *Breviarium*. — 16. *Lupanaria* ; grec : σεῖστρα. Cf. Frænkel, *Z. D. M. G.*, t. LVI, p. 99. — 17. *Apothecarii*. — 18. *Sic* V, M. Corriger : ܒܝܬ ܐܘܨܪ̈ܐ « magasins », correspondant aux *horrea* du *Breviarium*. — 19. M : ܐܣܦܘܩܐ ; ce mot corrompu est resté inexpliqué (*spaciosa* ?). — 20. M omet quelques mots, et joint le nombre 254 aux « prisons » (Supprimer la note 3, t. I, p. 82.). Le texte avait probablement ; ἀφεδρῶνες δημόσιοι, que le traducteur aura lu : ἐφ' ἕδρᾳ. — 21. *Sic* V, M, et notre texte lui-même d'après la copie de Guidi. — 22. ἔπαρχοι, *vicomagistri*. — 23. M : 707 (ou 77 ?) — 24. *Sic* V, L ; restituer : ܘܗܘܝܢ ܬܪ̈ܥܝܗ̇ ܕܡܕܝܢܬܐ ܠܡܢܝܢܐ ܕܠܙ ܘܫܒܥܐ ⁖ ܗܘܐ ܕܝܢ ܚܘܕܪܗ̇ ܕܟܠܗ̇ ܕܡܕܝܢܬܐ ܦܣ̈ܘܥܬܐ. — 25. V : 216036 ; notre chiffre 266036 se rapproche davantage de l'exactitude.

forment 40 milles. L'étendue de la ville à l'intérieur, entre l'Orient et l'Occident, est de 12 milles[1].

Par suite de la destruction de cette grande ville, qui fut brûlée tout entière à cette époque, par les Barbares, l'empereur Justinianus fut profondément affligé; lui et tout le sénat revêtirent des vêtements noirs.

En ces jours-là, la douleur de l'empereur fut encore augmentée par la mort de feu l'impératrice Theodora; elle arriva en l'an 20 de Justinianus, qui est l'an 859 (des Grecs)[2]. Il distribua beaucoup d'or pour (le repos de) son âme.

Saint Anthimus et Theodosius [**311**] se présentèrent devant l'empereur; et ils étaient dans la paix et la joie parce qu'il leur permit de demeurer en paix dans leur opinion. — *Fin*.

A cette époque, le couvent de Mar Siméon le Stylite, dans la région d'Antioche, brûla et fut totalement détruit.

A cette époque, il y eut de la perturbation et de la confusion dans les églises à propos du commencement du jeûne et de la Pâque, surtout à Constantinople[3].

En l'an 23 de Justinianus, Tarse de Cilicie, fut inondée par le fleuve qui la traverse[4].

A cette époque, il y eut un autre tremblement de terre et la ville de Laodicée fut renversée, Environ sept mille hommes y périrent[5]. — Dans la contrée de Mysie, la moitié de la ville de Pompéiopolis[6] fut engloutie et ses habitants descendirent vivants dans la terre avec leurs demeures[7]. Le cri de leur gé-

Le bienheureux patriarche Mar Severus sortit de la vie temporelle et mourut à Alexandrie, dans le lieu appelé *Ksouta*[8], le 8 de šebaṭ (févr.) de l'an 850 des Grecs[9]. Les Orthodoxes établirent à sa place, comme patriarche pour le siège d'Antioche, l'excellent Sergius. — Il vécut peu de temps, et après lui vint Paulus de Beit Oukamîn[10].

Après saint Anthimus, qui avait abandonné le siège de Constantinople[11], vint dans cette ville Mennas[12], vase de colère[13]; — et ensuite Eutychus[14].

A Rome, après Agapit[15], vint Vigilius[16].

Les évêques de toutes les villes de l'empire des Romains se montrèrent pusillanimes, à l'exception (de ceux) du siège d'Alexandrie, qui fut cependant jeté

1. V, L, M, ajoutent : « et du nord au sud de 12 milles ». — 2. Jac. Edess., ad ann. 227.

3. Ps.-D., ad ann. 856. — 4. Ps.-Den., ad ann. 861. — 5. Land, II, 303 (ann. 852). Cf. ci-dessus, p. 195. Malala, *Patr. Gr.*, XCVII, 652. — 6. Lire ainsi. Cf. Malala, *Patr. Gr.*, XCVII, 644; voir ci-dessus, p. 193. Répétition du même fait. — 7. ܫܐܘܠܝܗܘܢ.

8. Cette leçon est à corriger en ܟܣܘܐܝܬ (Land, II, 248); transcription régulière du grec Ξόϊς. — 9. Land, II, 248; Ps.-D., ad ann. 849 (*B. O.*, II, 54). Jac. Edess., ad ann. 215. — 10. Cf. Land, II, 249; Jac. Edess., ad ann. 229. — 11. Ms. : *Constantinos*. — 12. Jac. Edess., ad ann. 213. — 13. Rapprochement entre le nom du patriarche et le mot syriaque *mana* « vase ». — 14. Jac. Edess., ad ann. 225. — 15. Ms. : *Agipṭos*. — 16. Ms. : *Big(i)lios*. Cf. Jac. Edess., ad ann. 215.

missement s'éleva du milieu de la terre pendant longtemps sans que personne pût leur porter secours. — D'autres villes furent aussi renversées dans le même pays.

A la même époque[1], sur le littoral de la Phénicie, la ville de Tripoli fut engloutie, [309] ainsi que Beirout, Biblos, Botrys[2] et les villes de Galilée. La mer se retira à deux milles sur elle-même, et des navires gisaient sur le sol.

A cette époque florissait à Alexandrie Jean Philoponos[3].

A cette époque, les Romains envahirent le pays des Qardewayê, des Arzanéniens, et des ʿArabayê[4]. — De son côté, Kosrau, roi des Perses, monta et s'avança jusqu'à Pétra[5], où il établit une garnison[6].

Les Romains luttèrent contre cette (ville) pendant sept ans ; enfin les Perses furent vaincus, et les Romains s'en emparèrent[7].

A cette époque, il y eut une disette de récoltes et un manque de fruits; elle eut lieu en la neuvième[8] (indiction).

Il y eut aussi une faim qui agissait sur l'âme et sur le corps : elle fut suivie de la peste. — Un homme mangeait en un instant dix *liṭrê* de pain, avec des fruits, gloutonnement et avidement; et alors qu'il était chargé et gonflé de nourriture, il n'était pas rassasié, mais dans l'hérésie des diophysites, au bout de vingt ans, par Paulus.

Xenaias de Mabboug mourut à Gangres. Philoxenus, fils de sa sœur, pour un motif que je m'abstiens d'écrire, adhéra au [Synode] et devint [309] évêque en Cypre[9]. — Thomas de Germanicia, Thomas de Damas, et d'autres dépendant d'Alexandrie, quittèrent ce monde ; et (aussi) Mara[10] d'Amid. — Severus, alors patriarche, et quelques-uns du petit nombre de ceux qui faisaient la volonté de Dieu, dont la constance n'avait pas faibli et qui soutenaient la lutte, demeuraient dans la ville impériale, apaisaient l'empereur et excitaient la sollicitude de l'impératrice envers les fidèles ; je veux parler de Constantinus de Laodicée et de Jean l'Égyptien; Petrus, Theodosius, Anthimus et quelques évêques, étaient confinés dans une forteresse et y étaient gardés.

Thomas de Dara, Jean de Tella, Antoninus d'Alep, Sergius de Šoura, Petrus de Reš-ʿayna étaient tous morts, et l'Orient était dépourvu de pontifes[11]. Par nécessité et à cause du manque de pasteurs, dans la région des Perses, un certain Qîrôs[12], évêque fidèle[13], se trouvait (seul) à consacrer et à établir des prêtres, depuis la 1re jusqu'à cette 8e (indiction). Afin que les chefs des corporations des fidèles ne soient pas

1. Ps.-D., ad ann. 864. — 2. Rest. : ܒܘܛܪܘܣ. — 3. Jac. Edess., ad ann. 215. — 4. Cf. ci-dessus, p. 205. — 5. Dans la Lazique. — 6. Jac. Edess., ad ann. 226. — 7. Jac. Edess., ad ann. 227. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. XLVI § xxxii ; l. XLVII, § lxxii. — 8 ἐνάτη ; cf. Jac. Edess., ad ann. 227; Theoph., ann. Chr. 538.

9. Cf. Bar Hebr., *Chr. eccl.*, I, 215. — 10. Restituer : ܡܪܐ; ms. : *Mnra*. — 11. Ce passage et les suivants paraissent empruntés au ch. xii (perdu) du livre X de Zacharie. — 12. BH : ܩܝܪܘܣ, var. : ܡܝܪܘܣ (*Chr. eccl.*, I, 218, n. 1). — 13. Év. de Singar (BH).

avait faim, désirait et demandait du pain tandis que son ventre était rempli. Il mourait ainsi.

Ensuite survint la peste des bœufs[1], dans tous les pays, mais principalement en Orient, pendant deux ans; de sorte que les champs étaient incultes, faute de bœufs[2].

Il y eut un nouveau tremblement de terre très violent dans la ville impériale, au mois de 'ab (août)[3] : beaucoup de maisons furent renversées et devinrent le sépulcre de leurs habitants. Des églises, des bains, et le mur qu'on appelait « Porte dorée », s'écroulèrent aussi. — Dans ce tremblement de terre Nicomédie fut entièrement détruite. — Ces tremblements terribles eurent lieu pendant vingt [310] jours, comme pour inviter les hommes à la pénitence. On fait leur mémoire chaque année, par des rogations, dans une grande plaine[4] à sept milles de la ville impériale.

De nouveau, en l'an 31 de Justinianus[5] il y eut un violent tremblement de terre, et les deux murs de la ville impériale s'effondrèrent : l'ancien mur intérieur de Constantin, et le mur extérieur de Théodose. Beaucoup de maisons s'écroulèrent. Les autres étaient blâmés, et que ceux qui avaient été ordonnés prêtres chez les Perses ne soient pas calomniés par les adversaires et ne courent aucun danger, les (évêques qui se trouvaient à Constantinople)[6] se montrèrent justement zélés et empressés ; ils méditèrent ce qui convenait et ils consacrèrent et établirent en Arabie, comme pontifes[7], le moine Theodorus, homme diligent, qui se trouvait dans la ville impériale, et Jacques[8], actif et laborieux, qui se montra partout très courageusement, visitant et encourageant (les fidèles). C'était [310] un homme austère et pauvre, très rapide, qui marchait comme Asaël[9]. Il était prêtre dans le monastère de Pesilta, et originaire du village de Gamoua, dans le mont Izala. Grâce au dépôt[10] qui lui fut confié, il délivra plusieurs (fidèles) du pays des Perses[11].

En cette année[12] mourut Mar Jean, fils de Cyriacus, qui était emprisonné à Antioche, et aussi l'archimandrite Mar Jean Bar Aphtonia.

En cette année[13] eut lieu l'ordination de deux évêques : les saints Jacques de Pesilta, pour Édesse, et Theodorus pour Ḥirta de Naʿman, dans la ville impériale même, par les soins et les instances de Ḥéret[14], et par la sollicitude de l'impé-

---

1. Jac. Edess., ad ann. 227. — 2. ܡܢ ܟܠܐ ܬܘܪܐ (J. Ed.). — 3. Theoph., ann. Chr. 546; Cedren., ann. 27 Justiniani. — 4. χάμπος. — 5. Malala, *Patr. Gr.*, XCVII, 707 ; cf. Cedren., anno 31 ; Theoph., ann. Chr. 550. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. XLIX, § xxxii.

6. Sens indiqué par le contexte. — 7. *Sic* ms., mais de fait Jacques fut créé év. d'Édesse; cf. ci-après, ligne 28. — 8. Jacques Baradée, de qui les monophysites de Syrie, ont reçu le nom de *Jacobites*. Cf. sa *Vie* dans Land, II, 249-257 ; 364-383 ; et Kleyn, *Jacobus Baradæus*, etc., Leide, 1882. — 9. Cf. II *Reg.*, ii, 18. — 10. παραθήκη. — 11. Le sens est : « Grâce au don des miracles qu'il avait reçu, il guérit, etc. » ; cf. Land, II, 366. — 12. Ps.-Den., ad ann. 849. — 13. Jac. Edess., ad ann. 220. — 14. Le nom est ainsi vocalisé dans le ms, à différentes reprises. Le roi Ghassanide Arétas V, حارث بن جبل.

lézardées, crevassées et chancelantes. Il ne resta pas un édifice qui ne portât la marque du tremblement de terre.

Dans ce tremblement de terre, la ville de *Rhegion*[1] fut renversée de fond en comble; au point qu'on ne reconnaissait pas qu'il y avait eu une ville. La grande colonne impériale de porphyre qui se dressait devant le palais de l'Hebdomon[2], et sur laquelle se trouvait la statue de l'empereur, tomba aussi après avoir été arrachée et projetée en l'air par la violence de la secousse; elle retomba le haut en bas et s'enfonça dans la terre, à la profondeur de huit pieds. — Beaucoup de villes et de villages furent ainsi détruits. — On n'avait jamais entendu dire qu'il y eût eu dans les tremblements antérieurs un pareil à celui-ci, par lequel la terre fut secouée et agitée de côté et d'autre, comme les arbres par le vent, pendant dix jours et (dix) nuits.

Botrys, ville de Phénicie[3], située sur le bord de la mer, s'écroula dans ce violent tremblement; la grande montagne qui dominait la ville, et qu'on appelle « Masque de pierre[4] », fut ébranlée, soulevée subitement par la violence de la secousse, et une grosse fraction tomba dans la mer; [311] elle fut projetée au loin dans la mer par le tremblement de terre; elle s'y enfonça et forma un barrage en face de la ville sur une grande longueur; la mer se trouva à l'intérieur; ratrice Theodora. Le pape Theodosius les ordonna.

A Édesse, les Chalcédoniens avaient comme évêque, le 38e, Amazôn[5] qui rebâtit et orna la grande église de cette ville.

Jacques de Pesîlta, qui avait été ordonné pour Édesse, circulait par tous les pays d'Orient et donnait l'ordination aux Orthodoxes. Il se montrait sous l'habit d'un mendiant, surtout en route, par crainte des persécuteurs.

Ḥéret, fils de Gabala, roi des Ṭaiyayê chrétiens, et ses familiers étaient fort scandalisés du Synode, et ne mangeaient pas même le pain avec les Chalcédoniens. Éphrem le Juif, d'Antioche, fut envoyé près d'eux, avant sa mort, par l'empereur. Il dit à Ḥéret : « Pourquoi êtes-vous scandalisés à notre sujet et au sujet de l'Église? Ḥéret répondit : « Nous ne sommes pas scandalisés au sujet de l'Église de Dieu, [311] mais par le mal que vous avez causé à la foi. Nous nous éloignons (de vous) parce que vous introduisez une quaternité au lieu de la Trinité, et que vous obligez les hommes à renier la vraie foi. » — Éphrem ajouta encore : « Il te paraît donc juste, ô roi, qu'une assemblée de 630 personnes, à moins que ce ne soient des comédiens[6], soit anathématisée; et, étant donné que tous étaient évêques, comment pourrait-on mépriser tous ceux-ci et accepter le petit nombre de ceux qui

1. *Sic* ms. Il s'agit du faubourg de Byzance appelé Ῥήγιον. — 2. ܐܒܕܘܡܘܢ. — 3. Ps.-Denys., ad ann. 868. Malala, *Patr. Gr.*, XCVII, 704. — 4. Λιθοπρόσωπον.
5. Jac. Edess., ad ann. 227. — 6. μίμος.

[il resta une entrée][1] du côté de la mer, de sorte qu'il y eut un vaste et merveilleux port, capable de contenir les grands navires.

Quand eut lieu ce terrible tremblement de terre[2], à Beirout, et dans les autres villes du littoral de la Phénicie, la mer se retira, par l'ordre de Dieu, l'espace d'environ deux milles. Le fond de la mer fut à découvert, et on y vit beaucoup de choses, et des navires qui avaient fait naufrage, pleins de marchandises. Et au lieu [d'être effrayés][3] par ces horreurs, ceux qui [étaient sur le bord de la mer] coururent [avec empressement] pour s'emparer de ces trésors cachés [dans les profondeurs]; ils y entrèrent et les chargèrent pour les retirer. D'autres se précipitèrent pour y entrer [à leur tour]; la puissance terrible de la mer revint et les engloutit dans ses profondeurs, par le secret dessein de Dieu. Ceux qui n'étaient encore que sur le bord, voyant que la mer revenait, s'enfuirent pour échapper, mais le tremblement de terre renversa les édifices sur eux, et ils furent ensevelis. — Cela arriva dans toutes les villes du littoral, et surtout à Beirout, où le feu prit après la destruction de la ville; l'incendie dura deux mois; les pierres même furent consumées et transformées en chaux. — L'empereur Justinianus envoya beaucoup d'or : on rechercha les cadavres des victimes pour les ensevelir, et on rebâtit une partie de la ville.

sont hérétiques ? » — Ḥéret lui répondit en disant : « Je suis un barbare et un soldat; je ne sais pas lire les Écritures, cependant, je te proposerai un exemple : quand je commande à mes serviteurs de préparer un festin à mes troupes, de remplir les chaudières de viande pure de mouton et de bœuf, et de la cuire, s'il se trouve dans les chaudières un rat nain, par ta vie, patriarche ! toute cette viande pure est-elle souillée par ce rat, oui ou non? » — Celui-ci répondit : « Oui ! » — Alors Ḥéret reprit : « Si une grande masse de chair est corrompue par un petit rat infect, comment toute l'assemblée de ceux qui ont adhéré à cette hérésie impure ne serait-elle pas souillée[4] ? Car tous ont donné par écrit leur adhésion au *Tome* de Léon; qui est ce rat infect. » — Éphrem ne pouvant faire changer Ḥéret d'avis, commença à le tourmenter pour qu'il participât à la communion que lui Éphrem, lui donnerait. Le roi Ḥéret[5] lui dit : « Aujourd'hui, prends place avec nous au festin. » Et il commanda, en langue arabe, à ses gens, de n'apporter à la table que de la viande de chameau. Quand ils l'eurent apportée, Ḥéret dit à Éphrem : « Bénis notre table ». Il fut troublé et ne la bénit pas. Ḥéret mangea selon sa coutume. Éphrem dit : « Vous avez souillé la table, car vous avez apporté devant nous de la viande de chameau. » Ḥéret répondit : « Pourquoi veux-tu me contraindre de prendre ton

1. Compléter : ܘܩܡ ܠܗ ܡܥܠܢܐ (Ps.-D.). — 2. Ps.-Den., ad ann. 870; cf. Land, II, 326. — 3. Complété d'après le Pseudo-Denys que l'auteur abrège ici.
4. ܐܬܛܡܝ. — 5. Ms. : *Hirta*.

A cette époque[1] surgit l'hérésie des Agnoètes, ce qui signifie « ignorants ». Elle surgit à Alexandrie. Ils interprétèrent stupidement cette maxime[2] : « Personne ne connaît le jour ni l'heure », et ils prétendirent que « le Fils ne connaît pas ce jour »; ils privaient le Fils de Dieu de cette connaissance qui a été communiquée par la grâce même aux prophètes. — Ils recueillirent des témoignages des Écritures pour le prouver.

oblation, puisque tu te crois souillé par ma nourriture? Sache donc que ton oblation est plus méprisable pour nous que ne l'est pour toi cette viande de chameau que nous mangeons; car en elle se trouvent cachés l'apostasie et l'abandon de la foi orthodoxe. » Éphrem rougit[3] et s'en alla, sans avoir pu séduire Ḥéret. — *Fin.*

L'évêque Euseb[ius] (?) devint leur chef et fut aussi anathématisé avec eux par l'Église. — *Fin de ce récit.*

CHAPITRE [XXX]. — [312] *Du synode que Justinianus rassembla à Constantinople et qu'on appelle Cinquième synode; de la persécution qu'il fit subir aux Orthodoxes; et des hérésies qui surgirent de son temps.*

Les hérésies qui surgirent du temps de Justinianus II (Ier) sont celles-ci :

I. Les Borboriens[4], qui sont appelés dans notre langue *Maliounê*[5]. C'est une secte des Marcionites. Quand les Manichéens furent chassés du pays des Perses, ils vinrent dans le pays des Arméniens. Ils étaient revêtus de l'habit du monachisme et leurs femmes (portaient) pareillement des vêtements noirs, afin de passer pour saints. Ils passèrent en Syrie et s'emparèrent des couvents des persécutés, où ils s'assemblaient et se multipliaient[6]. Leur impudicité ayant

Après la mort[7] de la fidèle Theodora, d'aucuns pressaient l'empereur de réunir ceux qui n'avaient pas accepté le Synode, dans l'espoir que, voyant l'impératrice morte, ils auraient peur et l'accepteraient. — L'empereur appela tout d'abord Jean d'Asie, et se mit à l'exhorter à réunir tous ceux de Syrie, promettant les honneurs. Il ordonna aussi de pourvoir aux dépenses. Jean refusa, et l'empereur en envoya un autre.

Il vint environ quatre cents évêques, qui passèrent toute une année en discussions. L'empereur, voyant qu'ils ne

1. Jac. Edess., ad ann. 228. Cf. Leon. Byzant., *de Sectis,* Act. x; Niceph. Cal., *H. E.*, XVIII, xxxvi. — 2. Marc, xiii, 32.

3. Lire : ܐܬܟܡܪ (?).

4. Βορβοριανοι; *Borboritæ.* — 5. BH : ܡܠܝܘ̈ܢܝܐ, *maliounayê.* — 6. Peut-être : « y faisaient leurs offices ».

7. Pseudo-Den., ad ann. 874.

été découverte, les gens commencèrent à les prendre en horreur. A la fête de leur impiété, ils prennent un petit enfant d'un an qu'ils piquent avec des aiguilles, comme font aussi les Manichéens, et avec le sang qui en découle sur de la farine, ils fabriquent leur impure oblation. Ils mélangent aussi avec le sang d'un homme, celui d'une poule blanche. S'il arrive qu'un chrétien en mange, il perd l'esprit et s'attache à eux jusqu'à la mort. — Ensuite, étant réunis dans une maison, ils éteignent les lumières, les hommes saisissent les femmes, sans rien dire; chacun prend celle qui se rencontre, et, que [ce soit sa mère][1] ou sa sœur, il se souille avec elle jusqu'au matin. — Cette hérésie se distingue de celle de Mânî par ce sommeil impudique. — Au matin ils sortent, ayant revêtu leurs habits noirs, et ils circulent en se proclamant des chrétiens !

II. A cette époque parut à Édesse un écrivain appelé Stephanus bar *Çoudyahb-li*[2]. Il se mit à faire de lui même des commentaires. Il paraissait pieux, et en sortant de son monastère, il alla trouver Xenaias de Mabboug pour le séduire et lui faire dire, comme lui, qu'il y aurait un terme au châtiment ; que, selon le péché qu'on aurait commis, on serait faiblissaient point, les congédia, et ils s'en allèrent chacun dans son pays.

Mennas de Constantinople mourut; il eut pour successeur Eutychus[3] d'Amasia[4]. L'empereur ayant découvert et reconnu qu'il professait l'hérésie des Sabbatiens le chassa. — On mit à sa place Jean[5], qui anathématisa Eutychus, Eutychus anathématisa Jean : et Dieu (les anathématisa) tous les deux.

Constantinus, de Laodicée de Syrie, soutenait la lutte de la persécution. Il était accoutumé à une grande abstinence : depuis la fête de l'Épiphanie jusqu'à la Résurrection, en quelque lieu qu'il se trouvât, il vivait en reclus. Quand il eut été appelé à la ville impériale, les grands et les femmes nobles s'assemblaient pour entendre sa doctrine et recevaient de lui la communion. Quelques-uns lui dirent : « Il faut que tu donnes une direction, et que vous vous unissiez à l'empereur. » Il leur répondit : « Quelle direction peut conduire à la vérité mieux que la vérité même? Si nous voulons une direction, attachons-nous à la vérité : elle nous dirigera, et ce n'est pas à nous de la diriger. Car pour moi, je n'ai point appris, ni pratiqué d'autre direction en dehors de la vérité. » — Quand il se rendit près de

1. Compléter ainsi d'après BH. — 2. Cette orthographe est particulière à notre ms. Sur les différentes formes du nom, voir *Thesaur. syriac.*, col. 3377. Sur le personnage et sur l'influence dans la littérature syriaque de son ouvrage panthéiste intitulé *Le Livre de Hiérothée*, cf. WRIGHT, *Syriac Literature*, p. 76 ; DUVAL, *La Littérature syriaque*, p. 359 ; FROTHINGHAM, *Stephen bar Sudaili* ; Leide, 1886.

3. JAC. EDESS., ad ann. 225. — 4. Rest. : ܐܡܣܝܐ. Eutychius était apocrisiaire de l'évêque d'Amasia (EVAGR., *H. E.*, IV, XXXVIII). — 5. Jean de Sirmin ou Sirimis ; ὁ ἐκ τοῦ Σιρίμιος (EVAGR., IV, XXXVIII) ; JAC. EDESS., ad ann. 238; Ps.-D., ad ann. 853.

châtié pendant un an ou plus ou moins; que si l'on était justifié, on jouirait de même, et qu'ensuite aurait lieu le mélange des justes et des impies. Il s'appuya sur cette parole de Paul[1] : « que Dieu soit tout en tous », et il supprima les expressions de « vie éternelle » et « supplice éternel. » — Mar Xenaias lui ayant fait connaître que telle était l'hérésie d'Origène, pour laquelle celui-ci avait été anathématisé, il prit ses livres pendant la nuit et s'enfuit en Palestine. [313] Plusieurs lui adressèrent des remontrances qu'il n'accepta pas. Il fut anathématisé.

III. A cette époque, une autre erreur se répandit par un moine nommé Jean, originaire d'Apamée[2]. — Celui-ci alla à Alexandrie et se joignit à ceux qui étudient les doctrines profanes et la médecine. S'étant laissé induire en erreur, il disait « que Dieu est un être sans commencement; après un certain temps, il engendra sept fils ; de ceux-ci sortit une foule innombrable d'autres (fils). Chaque pensée conçue par Dieu ou par ceux qui naquirent de lui, engendre des hypostases vivantes. » — Lorsqu'il revint, il se retira au désert; il fit des livres sur la perfection, dans lesquels est cachée son hérésie. On les appelle « de Jean le Moine ».

Xenaias de Mabboug combattit aussi cet (hérétique); il détruisit son couvent, et brûla publiquement ses livres à Antioche. Il fut l'ami de l'empereur et combattit les hérétiques, toute la lutte reposa sur lui[3]. L'empereur irrité lui dit : « C'est aujourd'hui samedi; mais lundi tu ne sortiras pas avant d'avoir souscrit. » Il fut indigné et dit : « Si Dieu m'exauce[4], il ne me ramènera pas lundi, et je ne verrai plus votre face. » Il s'en alla à sa demeure, entra devant l'autel, et pria en disant : « Seigneur, prends mon âme[5]. » Aussitôt il tomba malade. A la veille du lundi il entra de nouveau devant l'autel, se mit à genoux en prière, répéta la même parole, et mourut en cet endroit. — Comme il tardait, son diacre entra [313] et crut qu'il était à genoux en prière. Ayant dit : « Bénis-moi, seigneur! » sans qu'il répondît, il s'approcha de lui et le trouva inanimé. Il sortit en poussant des cris et informa ses compagnons. Des foules s'assemblèrent; l'empereur vint lui-même avec ses grands et assista avec crainte et tremblement à ses funérailles; et le bienheureux fut enseveli avec honneur. Que par ses prières, la divine providence conduise son Église et son peuple pour toujours!

A cette époque, Theosebius, archevêque d'Ephèse, fut requis de monter à la ville impériale pour recevoir le synode de Chalcédoine[6]. Il demanda un délai de trois jours et alla se prosterner devant l'autel, priant, veillant et jeûnant. Au bout des trois jours, il convoqua les clercs et leur dit : « Maintenant,

1. I *Cor.*, xv, 28. — 2. Cf. *Bibl. or.*, I, 430 ; III, I, 50. R. Duval, *La Littér. syriaque*, p. 240, et spécialement l'exposé de Théodore Bar Kounî (H. Pognon, *Inscriptions mandaïtes des Coupes de Khouabir*, p. 142, 207).

3. Cf. Pseudo-Denys, ad ann. 855. — 4. Litt. : « me connaît ». — 5. Ou simplement : « prends-moi ». — 6. ܕܦܠܓܘܬܐ.

tioche; et bientôt après cette hérésie s'éteignit.

(IV). A cette même époque, Julianus évêque d'Halicarnasse, en Carie, fit naître une hérésie en enseignant que, dès le sein de la Vierge, Notre-Seigneur avait fait son corps impassible, immortel, incorruptible. De sorte que, d'après lui, la passion et la mort qu'on trouve qui ont suivi sa naissance sont des apparences [,des.........][1] et des fictions. — Alors saint Severus le réfuta par des exemples tirés des Livres saints. Mais son hérésie pervertit l'esprit des gens simples, en certains lieux, dans les pays des Romains, des Perses, des Indiens, des Koušites, des Ḥimyarites, des Arméniens. Les partisans de l'opinion de Julianus prétendaient que Severus attribuait la corruption au Verbe et disait « que le corps de Notre-Seigneur fut corrompu et se putréfia dans le tombeau. »

(V). A cette même époque surgit l'hérésie des Trithéites, (suscitée) par Jean *Asquçnâgès*, ce qui veut dire : « fond d'outre[2] ». — Ceux-ci comptent dans la Trinité des natures, des essences, des dieux.

Un certain Samuel, surnommé Petrus, originaire de Reš'ayna de Mésopotamie, était versé dans les écrits des Syriens; il était interprète, et menait une conduite excellente. Pendant l'espace de vingt ans, il avait étudié les livres grecs et les doctrines profanes. Jean Fond-d'outre pourvoyez-vous d'un évêque, car je m'en vais vers le Maître de tous les rois, pour ne pas m'associer à ceux qui divisent le Christ en deux natures. » — La nuit même il mourut, et chacun admira la vertu de sa prière. — Il eut pour successeur Ḥypaṭ[ius], qui fut reconnu manichéen et fut déposé. — Andreas lui succéda.

A cette époque vivait Mar Aḥoudemmeh, évêque dans le pays des Perses, homme instruit et saint[3]. Les Nestoriens de Nisibe et des environs s'élevèrent contre lui, et le bienheureux fut contraint de paraître devant Kosrau, roi des Perses. Ils amenèrent le catholicos des Nestoriens : et par des démonstrations empruntées à l'Écriture et à la nature, le saint vainquit le catholicos. — Kosrau et ceux qui étaient avec lui admirèrent la science et la sagesse d'Aḥoudemmeh et le louèrent. — Sur l'ordre du roi les deux partis s'assemblèrent. Les Orthodoxes se trouvèrent être cinq fois plus nombreux que les Nestoriens. Kosrau leur donna la liberté de bâtir une église et de se montrer ouvertement; les Nestoriens furent humiliés[4].

Du synode que Justinianus réunit dans la ville impériale de Constantinople. — En l'an 26 de Justinianus, qui est l'an 864 des Grecs[5], un synode s'assembla dans la ville impériale; et, pour qu'on sache bien qu'il ne s'agit pas de l'autre[6], il fut appelé *Cinquième Synode.*

---

1. Lacune d'un mot. — 2. Selon l'interprétation vulgarisée par Assemani. « Potius *cujus calcei ex utre facti sunt* ». Payne-Smith, *Thes. syriacus*, col. 2046.

3. Sa biographie inédite se trouve au British Museum (*Add. ms.*, 14645). Cf. Wright, *Cat.*, p. 1113. — 4. Littér. : « souffletés ». — 5. Jac. Edess., ad ann. 227. Ps.-D., ad ann. 872 ; il est cité ici à peu près textuellement. — 6. Pour le distinguer du synode de l'an 381.

s'attacha à lui; et après s'être légèrement instruit dans les doctrines profanes, il tomba dans l'hérésie des Ariens. — Ayant été réfuté par Samuel, il garda le silence. Or, Samuel [314] étant mort dans la ville impériale, ce Jean prétendit occuper sa place et se montrer philosophe. Il se présenta devant l'empereur. Et quand celui-ci l'interrogea sur sa croyance, il dit : « Je confesse des natures, des essences, des divinités, selon le nombre des personnes. » — L'empereur s'irrita et dit : « Par le Christ, cet homme est un païen; faites-le sortir de ma présence et chassez-le! » — Jean d'Asie dit : « Nous mêmes nous fûmes méprisés à cause de lui[1], et nous le blâmâmes. » — Aussitôt, à cause de sa honte, il alla composer un livre d'*Extraits*[2] : « Les Pères, disait-il, comptent des natures et des divinités dans la Trinité ». — Comme chacun le réprimandait et lui disait : « S'il en est comme tu dis, le Fils n'est plus consubstantiel au Père, mais chacun des dieux que tu proclames est indépendant des autres; » cet impie répondait : « Oui, certes; et je ne fais point une Trinité restreinte et misérable, ayant le désir de s'étendre et de se dilater. » — Le patriarche Theodosius fut informé à son sujet; il l'excommunia et l'anathématisa. — Lorsqu'il était blâmé et réprimandé, il montrait les apparences de l'humilité, (disant) qu'il était calomnié.

Il y avait à ce synode trois patriarches : Eutychus de Constantinople même; Apollinarius d'Alexandrie, et Domnus d'Antioche. Vigilus[3] de Rome se trouvait bien dans la ville impériale, parce que Rome était dévastée; mais il ne vint point à l'assemblée, sous prétexte de ne pas [314] être méprisé en étant compté avec ces trois; ce qui est le comble de l'arrogance et de l'insanité. Mais, comme ils se trouvaient tous les quatre dans la ville, on dit que ce fut le plus glorieux de tous les synodes. Il y avait aussi beaucoup de métropolitains et d'évêques. — Parmi eux, il y avait des Chalcédoniens, qui vinrent pour faire l'apologie du synode de Chalcédoine, (prétendant) : « qu'il n'avait point professé l'opinion de Theodoretus, ni celle de Theodorus; que la lettre d'Ibas au persan Marî n'avait pas été lue et acceptée. »

Or[4], le synode confirma l'anathème d'Origène, qu'avait porté Justinianus lui-même, de Theodorus et de sa doctrine, de Theodoretus et de tout ce qu'il écrivit, et aussi de la lettre d'Ibas. A cause de cela tout le pays d'Italie, c'est-à-dire de Rome, fut troublé. Vigilus demandait pourquoi anathématiser Theodoretus 130 ans après sa mort.

Ensuite, Vigilus accepta lui-même le synode; mais il y eut de nombreux schismes et divisions, et il ne fut pas admis par tout le monde.

Le synode établit XIV chapitres[5],

---

1. Parce qu'il se donna comme appartenant à la secte des monophysites (BH). — 2. ܦܘܠܛܐ, *Excerpta*, ou Recueil de passages des Pères.

3. *Bigilos*. — 4. Cf. LAND, II, 385. — 5. κεφάλαια.

(VI). Photinus[1], prêtre d'Antioche, composa aussi des livres dans la ville impériale et proclama des essences et des divinités. Ayant été condamné par le pape Theodosius, il cessa momentanément; puis il retourna, comme le chien, à son vomissement.

(VII). Theodosius, moine, du pays de Cappadoce, erra aussi et blasphéma en disant que la divinité du Fils n'est pas la divinité du Père. Et à cause de cela, il fut méprisé de tout le monde et anathématisé.

(VIII). Il en fut de même d'Athanasius, fils de la fille de l'impératrice Theodora. Amonites[2], moine édessenien, l'avait élevé, et quand celui-ci mourut, il eut pour précepteur Sergius, prêtre de Tella, qui devint ensuite patriarche d'Antioche. Il embrassa aussi l'hérésie des Trithéites, et regardait Jean Fond-d'outre comme un saint. — Athanasius ébranla[3] même le patriarche Sergius.

L'empereur voulut persuader à Theodosius de faire Athanasius prêtre pour Alexandrie ; Theodosius jura qu'il ne ferait point d'ordination hors de son siège. Quand Theodosius mourut, l'empereur voulut faire établir Athanasius à sa place. Dieu ne permit pas que cela se fît. Car l'empereur, ne jugeant pas que cela se pouvait faire sans la participation des Alexandrins et leur assentiment, [315] envoya (consulter) à Alexandrie. On répondit : « Renvoie Apollinarius, qu'il prenne sa place. » L'empereur n'y consentit point. Quand Apollinarius dont il doit être blâmé, parce qu'il s'y montre en contradiction avec lui-même, attendu que les uns sont contre le synode de Chalcédoine et que les autres le louent.

Chapitres du Ve Synode[4]. — (I). Si quelqu'un ne confesse pas que la nature et substance[5] du Père, du Fils et l'Esprit-Saint est une Trinité égale en nature, et adorable dans ses trois hypostases : qu'il soit anathème ! Un, en effet, est Dieu, qui est au-dessus de tout ; un, est le Seigneur Jésus-Christ, par qui tout existe; un est l'Esprit-Saint, vivificateur, et Seigneur de tout.

(II). Si quelqu'un ne confesse pas qu'il y a deux naissances du Verbe-Dieu : l'une spirituelle et incorporelle, de Dieu le Père, éternelle, et antérieure aux mondes et aux temps; et l'autre qui eut lieu aux derniers jours, quand il descendit du ciel et s'incarna, par l'Esprit-Saint, de Marie toujours vierge : — qu'il soit anathème !

(III)[6]. Si quelqu'un dit qu'autre est Dieu le Verbe qui fit des miracles et autre le Christ qui a souffert ; ou dit que Dieu le Verbe est avec le Christ qui naquit de la femme, ou qu'il est en lui comme un autre dans un autre; ou si (quelqu'un) ne confesse pas qu'il est un seul et même [315] Seigneur Jésus, c'est-à-dire le Verbe-Dieu incarné et fait homme, auquel appartiennent les miracles et les souffrances qu'il a subies volontairement pour nous dans la chair : — qu'il soit anathème !

1. Ou : *Photianus*. — 2. BH : ܐܡܘܢܛܝܣ. *Amantius*? — 3. Lire : ܘܐܙܝܥ.
4. Texte grec dans Mansi, IX, 375 sqq. — 5. οὐσία. — 6. Cf. ci-dessus, p. 117.

mourut, un autre fut établi, et Athanasius resta. Se voyant déçu dans son espoir, celui-ci propagea l'hérésie des Trithéites. C'était un simple frère auquel se joignirent Conon, de Tarse en Cilicie, et Eugène, de Séleucie d'Isaurie[1].

Theodosius[2] fit avant sa mort un Traité contre les polythéistes. Il convoqua tous les fidèles et les avertit de cesser toute dispute. Or, les adversaires se mirent à répandre le bruit que le patriarche pensait comme eux. Alors Theodosius fut obligé de faire un Traité contre ces nouveaux Ariens qui confessaient trois dieux, et contre les Sabelliens, qui professaient une seule personne sous trois noms, et disaient que la Trinité entière s'était incarnée.

Ensuite Fond-d'outre fut convoqué, mais il ne rétracta point ses blasphèmes, et il fut excommunié de l'Église. Il ne survécut pas longtemps, et mourut. Theodosius permit à grand'peine de l'enterrer.

(IX). Après celui-ci vinrent Amphîkos[3] et d'autres qui disaient que quiconque n'attribue pas à chaque personne la substance, la nature et la divinité, fausse la notion des personnes de la divinité; que quiconque confesse un seul Dieu et n'en confesse pas trois, tient la foi des Juifs. Ils colligèrent[4] des témoignages des Pères. — A la fin, Amphîkos et le fils de Fond-d'outre acceptèrent le synode de Chalcédoine et roulèrent de fosse en fosse.

(IV)[5]. Si quelqu'un dit que l'union de Dieu le Verbe avec l'homme a été faite selon la grâce, ou l'opération, ou la dignité, ou l'égalité d'honneur, ou l'autorité, ou l'affinité, ou l'élévation, ou la puissance ; — ou en ce sens que Dieu le Verbe s'est complu en l'homme et a voulu du bien à cet homme, comme l'a dit Theodorus, dans son insanité ; — ou selon la synonymie, d'après laquelle les Nestoriens, dans leur ineptie, appelant Dieu : Verbe, Fils et Christ, et l'homme séparément : Christ et Fils, disent manifestement qu'il y a deux personnes[6], prétendant qu'il n'y a qu'une personne[7], un Fils, un Christ seulement par le nom, l'honneur, la dignité, l'adoration, ne confessant pas que l'union de Dieu le Verbe et de la chair animée d'une âme raisonnable et intelligente a eu lieu selon la composition, c'est-à-dire a été hypostatique[8], comme nos saints Pères l'ont enseigné, de manière à former une seule hypostase composée qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, un de la Trinité : — qu'il soit anathème ! Comme l'union peut être entendue en plusieurs sens[9], ceux qui suivent iniquement Apollinarius et Eutychès, comprenant une union qui altère ceux qui sont unis et entrent en composition, introduisent la confusion; d'autres, partisans de Theodorus et de Nestorius, tout en confessant la dualité, divisent l'union et la considèrent seulement comme une union d'affection. Or, la sainte Église de Dieu

1. Deux évêques ordonnés par Jacques Baradée. Comp. sur toute cette histoire des Trithéites, Jean d'Asie, *Hist. eccl.*, 3e part. Livre V, ch. 1-12. — 2. Ms. : *Theodoros*. — 3. *Sic* ms. ; version arménienne : *Ampigos*. Restituer : *Amphi[lo]chus* (?) — 4. Lire : ܠܩܛܘ.

5. Cf. ci-dessus, p. 117. — 6. πρόσωπα. — 7. ὑπόστασις. — 8. καθ' ὑπόστασιν. — 9. ܒܙܢܝ̈ܐ.

Les démonstrations réunies par Fond-d'outre, tombèrent aux mains d'Athanasius, qui les envoya à Alexandrie, à Jean Grammaticus. Celui-ci fit un livre sur cette opinion et l'envoya à Athanasius, dans la ville impériale. Les Alexandrins en eurent connaissance, et ils l'anathématisèrent ainsi que ses livres, parce qu'il enseignait trois dieux, tels que trois hommes ou natures, étrangères les unes aux autres. — Bien des fois il y eut des réunions pour discuter; mais (les hérétiques) après avoir accepté la vérité, retournaient à leur vomissement. — Pendant 13 ans ils furent les commensaux d'Athanasius, et avec eux Aboui[1]..... et Conon, et Eugène.

Athanasius alla trouver l'empereur et accusa les évêques Alexandrins de vouloir s'enfuir. Le mensonge fut découvert. Il accusa même faussement [**316**] Jean d'Asie d'avoir pris du *demosion* 70 κεντηνάρια d'or.

Theodosius dit, dans son Traité, que chacune des personnes de la Trinité, considérée (en elle-même), est une certaine nature de l'essence[2]. Plusieurs [le blâmèrent], et il y eut deux partis. Les uns disaient : « Il confeses des natures et des essences. » D'autres réprouvaient le détruit l'impiété de ces deux hérésies, en confessant l'union hypostatique de Dieu le Verbe, qui s'est fait chair et a été composé, qui maintient sans changement ni confusion ceux qui ont été unis dans une composition indivisible.

(V)[3]. Si quelqu'un entend l'hypostase de Notre-Seigneur Jésus-Christ en ce sens qu'elle peut être l'équivalent de plusieurs hypostases diverses, et s'efforce ainsi d'introduire dans le mystère du Christ deux hypostases ou personnes, prétendant qu'il n'y a en cela qu'une seule personne des deux hypostases par la dignité, l'honneur ou l'adoration, comme l'ont écrit, dans leur insanité, Theodorus et son compagnon; [**316**] calomniant et altérant le saint* synode de Chalcédoine, en disant qu'il a employé en ce sens blasphématoire l'expression : « une hypostase »; — ou si (quelqu'un) ne confesse pas que Dieu le Verbe est uni hypostatiquement à la chair, et que le saint synode de Chalcédoine l'a confessé ainsi : — que celui-là soit anathème! Car la Trinité sainte n'a pas reçu d'accroissement de personne ou d'hypostase quand l'un de cette Trinité, Dieu le Verbe, s'est incarné.

(VI). Celui qui appelle sainte Marie

---

*Note marginale : *Je suis stupéfait, mes frères, de cette phrase qui appelle* « saint » le *synode de Chalcédoine que tous nos Pères orthodoxes ont réprouvé. Toutefois, je pense que quand on le compare avec des opinions plus mauvaises que les siennes, par la diversité des sentiments particuliers, et non selon les Pères, on peut l'appeler saint ; mais quand on le compare isolément avec les trois synodes œcuméniques qui l'ont précédé (on doit l'appeler) mauvais et exécrable. On y trouve quelque chose de conforme à la règle des Pères, qu'on peut invoquer pour fermer la bouche de ses adhérents qui le disent* « saint ».

1. Cf. ci-dessous, p. 286 et 288. J'ignore le sens du mot qui suit ce nom propre, et qui paraît en être un qualificatif; peut-être à corriger ܚܢܘܛܐ, « embaumeur » (?). — 2. Cf. ci-après, p. 260, col. 1.

3. Cf. ci-dessus, p. 118.

Traité, mais acceptaient le patriarche. Et comme les Chalcédoniens formaient deux partis, avec les deux nôtres, il y avait quatre sectes. A cause de cette dispute, des milliers parmi les nôtres retournèrent en arrière et acceptèrent le synode de Chalcédoine, disant : « Il vaut mieux suivre ceux qui admettent deux natures dans l'incarnation que ceux qui en admettent quatre (dans la Trinité) ».

Ḥéret, roi des Ṭaiyayê, monta vers l'empereur[1] avec des lettres de Jacques et des Orientaux (disant) : « La Trinité est une divinité, une nature, une essence; celui qui ne signera pas[2] cette lettre doit être anathématisé ». — Sept évêques et le patriarche signèrent. Conon et Eugène dirent : « Nous ne signerons pas, nous combattrons ces (lettres)[3]. » — Alors Ḥéret dit : « Je sais maintenant que vous êtes hérétiques. Nous et nos armées, nous acceptons ces choses, ainsi que Jacques et les Orientaux. »

Ensuite, Jacques rencontra Eugène, à ʿArbadis[4] (?), village du district de Marʿaš. Il l'avertit bien des fois de se détourner, lui et ses partisans, de cette hérésie pernicieuse; comme il n'y consentit point, Jacques le retrancha de l'Église ainsi que ses partisans.

Le bienheureux Theodorus, compagnon de Jacques, étant monté à la ville impériale, Conon se rendit près de lui avec ses partisans. Theodorus l'interrogea sur cette opinion. Comme Conon ne répondit pas, Theodorus lui dit : « Si vous n'anathématisez pas quiconque n'appelle pas la sainte, glorieuse et toujours vierge « Mère de Dieu » métaphoriquement, selon l'apparence et non pas en réalité, comme si un homme ordinaire était né d'elle ; ou qui pense, selon la doctrine des hérétiques, qu'elle doit être appelée « Mère de Dieu » parce que Dieu le Verbe était uni à l'homme né d'elle; — (celui) qui calomnie le synode de Chalcédoine (prétendant) qu'il a lui-même pensé que la Vierge devait en ce sens être appelée « Mère », comme Theodorus; — ou si quelqu'un l'appelle « Mère de l'homme » ou « Mère du Christ », comme si le Christ n'était pas Dieu; ne confessant pas qu'elle est vraiment et proprement « Mère de Dieu », puisque celui qui a été engendré éternellement du Père a pris chair et est né d'elle à la fin des temps; ni que le synode de Chalcédoine a ainsi lui-même proclamé la Vierge Marie « Mère de Dieu »; [— que celui-là soit anathème!]

(VII)[5]. Si quelqu'un dit que notre unique Seigneur Jésus-Christ est connu en deux natures, non pas comme dans la divinité et l'humanité, pour signifier par là la différence des natures, desquelles une ineffable union s'est faite sans confusion; car le Verbe n'a pas été changé en la nature de la chair, ni la chair n'a pas été convertie en la nature du Verbe, mais les deux substances[6] sont demeurées ce qu'elles étaient selon la nature, même après l'union hypostatique du Verbe; — mais, si (quelqu'un) prend cette expression, dans le mystère du Christ, dans le sens d'une division par

1. En oct. 563 (Theoph., ann. Chr. 556). — 2. Lire : ܗܘ ܕܠܐ ܪܫܡ. — 3. Ou : « ces (choses). » — 4. Kleyn, *Jac. Baradæus*, p. 191, donne : ܥܪܒܕܝܣܘܣ, leçon qui est peut-être préférable. Cf. ܥܪܒܕܝܣ (Bar Hebr., *Chr. syr.*, p. 370. — 5. Cf. ci-dessus, p. 119. — 6. οὐσίαι.

conque parle d'un nombre de natures et d'essences dans la Trinité, qui n'admet de nombre que dans les personnes, dans les noms, et dans les propriétés, l'essence et la nature restant en dehors de tout nombre : vous êtes étrangers à l'Église. » — Et ainsi celui-ci les anathématisa également.

Tous les deux furent donc destitués du sacerdoce : l'un à 'Arbadis[1], l'autre dans la ville impériale, par les deux pontifes.

Un certain Polycarpus, moine, partisan de leur erreur, sema aussi la confession du polythéisme, grâce à l'or qu'il distribua, dans les contrées d'Asie et de Carie.

Après [**317**] la mort de Theodosius[2], le soin des Orthodoxes de la ville impériale fut confié, par l'évêque Jacques, à saint Jean d'Amid, (évêque) d'Asie. — A cause de cette charge, celui-ci fut calomnié par Conon et Eugène. Ils composèrent contre lui de honteuses accusations[3] qu'ils envoyèrent en Orient. Plus tard leur mensonge fut réfuté, et le Seigneur fit retomber leur rétribution sur leur tête. — Ils enlevèrent même de leurs diptyques le nom de Jacques, qui les avait ordonnés évêques, en disant qu'il délirait, était fou, et avait perdu l'esprit. A la fin, dans leur audace, ils prononcèrent même sa déposition et celle de ses compagnons, alors qu'eux-mêmes étaient excommuniés et déposés.

Les Trithéites voyant que tout le parties ; — ou si, confessant le nombre des natures dans notre unique et même Seigneur Jésus-Christ, Dieu le Verbe incarné, il n'entend pas seulement spéculativement la distinction des (natures) dont il est composé, et qui n'ont pas été détruites ni changées par l'union, car il est « unus ex utroque et per unum utraque » ; mais s'il emploie le nombre en ce sens que les natures existent séparément [**317**] avec une subsistance propre : — que celui-là soit anathème !

(VIII). Si quelqu'un ne confesse pas que l'union a été faite de deux natures, c'est-à-dire de la divinité et de l'humanité, — ou si (quelqu'un) disant qu'il n'y a qu'une nature de Dieu le Verbe incarnée, ne l'entend pas dans le sens que nos saints Pères ont enseigné, à savoir qu'un seul Christ parfait a été constitué par l'union hypostatique de la nature de la divinité et de l'humanité ; mais ose introduire cette formule : « une nature », dans le sens d'une unique substance[4] de la divinité et de l'humanité : — qu'il soit anathème ! Quand nous disons que Dieu le Verbe a été uni hypostatiquement à la chair, nous ne disons pas que les natures ont été mélangées ou confondues l'une avec l'autre, car toutes les deux sont demeurées ce qu'elles étaient ; mais nous comprenons que le Verbe s'est uni la chair, qu'ainsi un seul et même Christ est Dieu et homme, le même étant consubstantiel au Père dans sa divinité et

1. Cf. p. 255, n. 4. — 2. Cf. ci-dessous, p. 268. — 3. κεφάλαια.
4. οὐσία.

monde les avait en horreur, allèrent trouver l'empereur et lui demandèrent à être jugés sur les accusations portées contre eux par leurs adversaires. Ils disaient : « Severus et Theodosius professent aussi des natures, des essences, des divinités; de même que les plus grands Pères. » — Il leur fut interdit par l'empereur et par le patriarche de la ville impériale[1], de citer le nom d'aucun des Pères que reçoit l'Église des diophysites, mais seulement ceux de Severus et de Theodosius; pour cela ils se servirent seulement de ceux-ci[2].

Ensuite, en l'année 881[3], le patriarche des Chalcédoniens invita les διακρινόμένοι, c'est-à-dire les Orthodoxes, à se réunir mutuellement. Des foules s'assemblèrent; on répandit sur nous des blâmes et des injures. Les évêques diophysites, avec Jean leur patriarche, étaient nos juges[4]. Après avoir longuement conféré ensemble, notre parti fit l'apologie de la foi et triompha, et ceux du parti de Conon [furent couverts] de confusion ce jour-là. — Le jour suivant eut lieu la seconde réunion. Nos partisans ne voulurent pas discuter à moins de pouvoir apporter des témoignages de tous les Pères; (déclarant) que si on s'en tenait seulement à l'examen de ceux de Severus et de Theodosius, devant les adversaires, ils ne répondraient pas. On apporta un cahier[5] de Conon consubstantiel à nous dans son humanité. La sainte Église, en effet, détourne également sa face et de ceux qui séparent et divisent le mystère de l'économie et de la divinité du Christ, et de ceux qui le confondent; et elle les anathématise.

(IX)[6]. Si quelqu'un dit que le Christ doit être adoré en deux natures, en ce sens qu'il introduit deux adorations, pour Dieu le Verbe séparément, et pour l'homme séparément; — ou si quelqu'un, pour la destruction de la chair ou pour la confusion des (natures) qui ont concouru à l'union, c'est-à-dire de la divinité et de l'humanité, adore le Christ comme une seule nature impossible, au lieu d'adorer d'une même adoration Dieu le Verbe incarné avec sa chair, comme l'Église de Dieu l'a admis depuis l'origine : — que celui-là soit anathème!

(XI)[7]. Que quiconque n'anathématise pas les impies Arius et Eunomius, avec Macedonius et Apollinarius, et Nestor[ius], et Eutychès, et Origène, ainsi que leurs écrits impies, de même que tous les hérétiques qui ont été condamnés et anathématisés par la sainte Église catholique et par les quatre synodes mentionnés, et tous ceux qui ont parlé, ont pensé ou pensent encore comme ces hérétiques, et sont demeurés jusqu'aujourd'hui ou demeurent encore dans

1. Littéralement : Urbis Græciæ (Ἑλλάς). — 2. Cf. BAR HEBR., *Chr. eccl.*, I, 227. — 3. Par conséquent sous le règne de Justin II. Cf. JOH. EPHES., III, v, 3. — 4. Photius parle des *Actes* de cette dispute (*Bibl.*, cod. 24). — 5. χάρτης.

6. Cf. ci-dessus, p. 119. — 7. Le chap. X omis par notre auteur est ainsi conçu : Εἴ τις οὐχ ὁμολογεῖ τὸν ἐσταυρωμένον σαρκὶ Κύριον ἡμῶν I. X. εἶναι Θεὸν ἀληθινὸν καὶ Κύριον τῆς δόξης καὶ ἕνα τῆς ἁγίας Τριάδος, ὁ τοιοῦτος ἀνάθημα ἔστω.

qui contenait, outre les témoignages de Mar Severus et de Theodosius, cette citation des 318 (Pères) : « Lumière de lumière, Dieu vrai de Dieu vrai »; et celle-ci[1] : « Le Seigneur a fait descendre le feu de devant le Seigneur »; et celle-ci[2] : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Siège à ma droite. » Ensuite, ils écrivirent des anathèmes contre quiconque admet trois dieux; mais ils s'abstinrent de parler d'essences et de natures. — Le troisième jour, [318] ils s'assemblèrent de nouveau en grand nombre et demandèrent à Jean d'Asie et à Paulus[3] : « Si toute la Trinité s'est incarnée? » Là-dessus ils répondirent très bien. On produisit un cahier de Theodorus, leur docteur, dans lequel il est écrit que « la divinité du Fils n'est pas la divinité du Père »; et le libelle de Theodosius qui anathématise cette locution. Et l'assemblée fut congédiée. — Le quatrième jour, ils y amenèrent des gens qui accusaient faussement Severus et Theodosius de confesser des natures et des essences. Ensuite, notre parti produisit un cahier rempli de démonstrations des Pères. En le lisant, on arriva à la parole écrite par Paulus, disant : « Est-ce parce qu'il n'y a pas de Dieu en Israël, que tu vas vers Ba'alzeboub, le dieu de 'Éqrôn[4]? » Le patriarche des Chalcédoniens pensa qu'on avait écrit ceci à cause de lui. Il reprit le lecteur et fit en sorte qu'on ne se réunît plus de nouveau, et l'assemblée fut dissoute. — Les Synoleur impiété : — (que celui-là) soit anathème !

(XII)[5]. [318] Si quelqu'un prend la défense de l'impie Theodorus de Mopsueste disant qu'autre est Dieu le Verbe et autre le Christ qui fut molesté par les passions de l'âme et les désirs de la chair; qui, se dépouillant peu à peu de ces choses, se perfectionna dans la vertu par les œuvres et devint parfait par sa vie, comme un homme ordinaire; qui fut baptisé au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, reçut par le baptême la grâce de l'Esprit-Saint et mérita l'adoption filiale; qui, à l'instar d'une image royale, est adoré dans la personne[6] de Dieu le Verbe; qui, après sa résurrection devint totalement parfait et immuable dans l'impeccabilité : — Que celui-là soit anathème !

L'impie Theodorus a dit encore que l'union de Dieu le Verbe avec le Christ fut comme celle dont parle l'Apôtre[7] en disant de l'homme et de la femme : « Ils seront tous les deux une seule chair »; en plus de beaucoup d'autres blasphèmes, il osa avancer que quand le Seigneur souffla sur ses disciples, après la résurrection, en disant : « Recevez le Saint-Esprit », il ne leur donna pas le Saint-Esprit, mais il souffla seulement comme symbole ; de même, (à propos de) la confession de Thomas, qui, ayant palpé les mains et le côté du Seigneur, après la résurrection, s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » il prétend que Thomas n'a

---

1. Cf. *Ps.* xcvi, 3. — 2. *Ps.*, cix, 1. — 3. Patriarche monophysite d'Antioche. — 4. II *Reg.*, i, 3.
5. Cf. ci-dessus, p. 119. — 6. πρόσωπον. — 7. Cf. ci-dessus, p. 120, n. 1.

dites favorisaient ceux-là[1], dans l'espoir qu'ils se laisseraient entraîner de leur côté. Et ainsi s'éteignit cette hérésie.

Jean le Stylite[2] dit : « Ces Trithéites, en lisant les écrits des saints Pères, y trouvèrent que chacune des personnes de la sainte Trinité doit être confessée Dieu, c'est-à-dire nature et substance, lorsqu'on la considère en elle-même séparément par une distinction logique ; et (comme) parfois elle est aussi appelée par eux « une nature », « une substance[3] », ils imaginèrent et décrétèrent de dire trois dieux, et aussi trois substances et trois natures, « parce que cette addition : *une*[4] substance, ou bien : *une* nature, signifiant une nature particulière ou une substance particulière, selon la définition des philosophes profanes, il faut nécessairement confesser trois natures ou substances. » Lorsqu'on emploie le nom de substance ou de nature sans y ajouter ce prédicat : *une*[4], il signifie, disent-ils, la substance universelle ou la nature universelle, qui n'est pas quelque chose (de réel) mais seulement une notion abstraite de l'intelligence ; le nom abstrait est seul employé des trois personnes de la Trinité génériquement, de la même manière qu'il est employé de tous les hommes ; il n'existe que par les personnes et non par lui-même. Ils définirent en ce sens l'essence divine, et, selon leur opinion, considérèrent[5] simplement comme un nom abstrait, cette essence que les Docteurs pas voulu dire que le Christ était Dieu, mais que Thomas, plongé dans l'admiration de la résurrection, loua Dieu qui avait ressuscité le Christ ; ce qui est encore pire, dans le Commentaire des Actes des Apôtres, que fit l'impie Theodorus, il compara le Christ à Platon, à Mâni, à Marcion, à Hypocrate[6] : « de même dit-il, que chacun de ceux ci, ayant inventé une doctrine, fut cause qu'on appela ses disciples de son nom : Platoniciens, Manichéens, Hypocratiens, Marcionites ; de même, le Christ ayant trouvé une doctrine, les Chrétiens furent appelés ainsi de son nom. » — Donc, que celui qui prend la défense de ses écrits, que tous ceux [**319**] qui le reçoivent ou pensent comme lui soient anathèmes !

(XIII)[7]. Que celui qui parle en faveur de l'impie Theodoretus ou des écrits impies qu'il fit contre le premier saint synode d'Éphèse, contre saint Cyrillus et les XII Chapitres que celui ci écrivit contre Theodorus et contre quiconque pense comme lui ; — que ceux qui appellent « impies » les Docteurs de l'Église qui ont confessé l'union hypostatique de Dieu le Verbe avec la chair ; — que ceux qui refusent d'anathématiser les dits écrits de Theodorus, de Theodoretus, de Nestorius et du reste de leurs semblables, qui ont écrit et pensé en blâmant les XII Chapitres de saint Cyrillus, et sont morts ainsi : — que ceux-là soient anathèmes !

(XIV)[8]. Si quelqu'un parle en faveur

1. Les partisans de Conon. — 2. Moine du couvent de Litarba, contemporain de Jacques d'Édesse. — 3. Natura *quædam*, substantia *quædam*. — 4. *quædam*. — 5. Lire : ܣܡܘܗ.
6. *Sic* ms. ; Mansi : « Épicure ». — 7. Cf. ci-dessus, p. 120. — 8. Cf. ci-dessus, p. 121.

confessent véritable et réelle, c'est-à-dire manifestée véritablement et réellement dans les personnes; ils la considérèrent [319] comme trois dieux individuels, trois natures individuelles, trois substances individuelles, à la manière des païens et non des chrétiens. Ils ajoutèrent, pour tromper : « de même genre et de mêmes natures; et non pas d'un autre genre ou d'autres natures, selon l'opinion d'Arius et d'Eunomius. »

(X). A cette époque surgit un certain séculier (nommé) Zakai, maître d'école, à Édesse. Deux prêtres, Jean et Zénob, osèrent ordonner Zakai évêque, et lui-même ordonna évêques les prêtres qui l'avaient ordonné. — Ceux-ci enseignèrent « qu'il fallait rebaptiser[1] et réordonner ceux qui abandonnaient le synode de Chalcédoine », sous l'apparence du zèle de la foi. Ils furent blâmés par les Orthodoxes. Zakai, chef de cette erreur, fut déposé par l'évêque de Dara, qui ensuite le fit sous-diacre.

(XI). A cette époque naquit l'hérésie des *Catacéphalites*[2], c'est-à-dire « suspendus la tête en bas ». — Un certain Égyptien, qui fut accueilli par un autre Égyptien dans la ville impériale, se mit à enseigner à son hôte que celui qui reste suspendu la tête en bas, chaque jour durant trois heures de jour et trois heures de nuit, pendant vingt jours, est purifié du mal, surmonte toutes les passions et devient impassible. Ensuite, s'il mange, ou s'il commet la fornication, ou s'il accomplit tous les désirs de son cœur, « il agit comme un être spirituel, et ces choses ne lui sont point imputées à péché ». — Il séduisit beaucoup de gens; mais pour lui, il mangeait, buvait et dormait. Il disait : « L'Anté Christ est proche; mangeons et buvons, avant que l'or ne soit jeté comme du fumier[3] ». Et sous ce prétexte, il se livrait aux plaisirs lascifs. — Après un festin, il faisait suspendre deux ou trois personnes la tête en bas, et plaçait les autres autour, afin qu'elles priassent pour que ceux qui étaient suspendus obtinssent la perfection mystérieuse et l'impassibilité. Et ceux-ci affirmaient qu'ils étaient parvenus à l'impassibilité, et que leur âme était purifiée. — Une nombreuse assemblée se réunit. Ils lui apportaient leur or. Celui-ci choisit et créa parmi eux des apôtres qu'il envoya pour répandre l'erreur. — Son affaire ayant été connue de feu l'impératrice Theodora, qui vivait encore à cette époque, elle le fit saisir et jeter en prison. Ayant con-

de l'inepte Ibas et de sa lettre à l'hérétique Marî, le persan, qui est pleine d'impiétés; n'anathématise pas cette lettre, ou dit qu'elle est orthodoxe, du moins en partie; — ou (si quelqu'un) écrit en sa faveur au nom des saints Pères du synode de Chalcédoine, et persiste obstinément dans ce sentiment : — qu'il soit anathème!

« Ces choses ayant été ainsi proclamées et définies, si quelqu'un ose s'élever contre ce qui a été régulièrement défini ici par nous : qu'il devienne étranger à l'épiscopat ou au clergé; s'il est moine ou séculier : qu'il soit anathématisé! » — *Ces choses sont finies.*

1. — [illegible]. 2. Καταχεφάλιται. — 3. Cf. Ezech., vii, 19.

fessé son aberration, il fut chassé de la ville et ne fut pas accepté dans un autre endroit. — *Fin de toutes ces histoires.*

CHAPITRE [XXXI]. — *De l'époque du temps de Justinianus second; et du progrès des Phantasiastes.*

En l'an 28 de Justinianus second[1], les Juifs et les Samaritains de Césarée de Palestine se révoltèrent de nouveau, [**320**] sous le nom de Pharisiens et d'[É]bionites. Ils massacrèrent les chrétiens, démolirent les églises[2], et profanèrent le Saint-sacrement. L'empereur envoya des troupes avec le général[3] Amantius, qui prit et fit crucifier quelques révoltés, en fit torturer et même brûler (d'autres)[4].

Il y eut aussi en cette année des violents tremblements de terre en plusieurs endroits[5].

Dans la ville impériale[6], il y eut un tremblement de terre, à la troisième heure. On lisait l'Évangile dans la grande église et celui qui le lisait tomba et mourut. Le sommet s'écroula, et il fut très difficile de démolir les parties qui subsistèrent; car il y avait une grande voûte qui demeurait suspendue et se maintenait d'un côté. On ne pouvait ni monter dessus ni passer dessous. Peu de temps après il y eut une nouvelle secousse : la voûte tomba, frappa et broya les colonnes et les parties supérieures, et réduisit en poussière tout le magnifique ciborium avec l'autel.

Dans ce même tremblement de terre, la moitié de Cyzique[7] s'écroula[8], ainsi que d'autres villes.

Sur l'ordre de l'empereur[9] ce qui restait[10] fut démoli, avec beaucoup de travail, et il la fit rebâtir tout entière. Il la fit de vingt pieds plus élevée que n'était la première, et en certaines parties de trente. Il dépensa beaucoup d'or, et la construction fut si admirable qu'on ne pensait pas qu'il y en eût au monde de plus solide.

A l'époque de Justinianus[11] [**321**] il y avait à Ba'albek, ville de Phénicie, entre le Liban et Sanîr, une grande et fameuse idole ; et, à ce qu'on disait, une des solides maisons qu'avait bâties Salomon. Sa longueur était de 150 coudées, et sa

---

1. Ps.-Den., ad ann 863. — 2. ܘܗܝܟ̈ܠܐ. — 3. στρατηλάτης. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. XLIX, § xxx. — 5. Ps.-Den., ad ann. 864. — 6. Ps.-D., ad ann. 867 et ad ann. 875. L'auteur confond en un même les deux récits du Pseudo-Denys. Il y a d'ailleurs plusieurs confusions dans l'ordre chronologique des différents tremblements de terre qui ont éprouvé Cple sous le règne de Justinien. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. XLIX, § xxxii et l. XLVIII, § lxii. — 7. ܩܘܙܝܩܘܣ. — 8. Ps. Den., ad. ann. 875. — 9. Ps.-Den., ad. ann. 867. Cf. Theoph., ad ann. Chr. 550, 551. — 10. De la grande église de Cple. — 11. Ps.-Den., ad ann. 866; cf. *Rev. de l'Or. chr.*, 1897, p. 490.

largeur de 75. Elle était bâtie avec des pierres entièrement polies dont chacune avait vingt coudées de long et dix de large, et [quatre][1] d'épaisseur. [On admirait], outre la solidité de l'édifice, ses colonnes, et sa charpente faite de gros cèdres du Liban et recouverte de plomb par dessus ; les portes étaient d'airain. En haut, des têtes de béliers d'airain, de trois coudées, paraissaient à l'intérieur de l'édifice, au-dessous de chacune des solives de la charpente. Tout le reste de l'œuvre était admirable. Les païens, séduits par la grandeur de l'édifice, y offraient des sacrifices aux démons ; et personne n'avait pu le détruire. Dieu, pour leur confusion, y fit tomber le feu du ciel, qui le dévora et consuma le bois, l'airain, le plomb, et les idoles qui s'y trouvaient. Il n'y resta bientôt plus que les pierres calcinées par l'incendie. Une grande douleur saisit[2] tout le parti des païens. Maintenant, disaient-ils, le paganisme est ruiné sur toute la face de la terre.

En l'an 860 des Grecs, les partisans de Julianus le Phantasiaste, à Éphèse, reçurent chez eux un évêque nommé Procopius, qui était aussi attaché à la doctrine phantasiaste de Julianus[3]. Comme il était blâmé par beaucoup de [320] fidèles, il fit pénitence, mais ensuite il retourna à son vomissement. Il parvint à une profonde vieillesse. Ses partisans lui demandèrent d'ordonner un évêque à sa place. Bien qu'il fût dans l'erreur, il observa les canons et s'y refusa en disant : « Les canons ne me permettent pas de créer seul un évêque. » Quand il mourut, sept prêtres s'assemblèrent et amenèrent le moine Eutropius. Ils le firent prosterner près de ce cadavre dont ils soulevèrent la main et la placèrent sur sa tête, tandis qu'eux-mêmes récitèrent les prières de l'ordination épiscopale[4]. Ils pensaient l'avoir ainsi

A cette époque[5] il y eut parmi les fidèles orthodoxes une controverse au sujet des Chalcédoniens qui se convertissaient, [320] et deux partis s'élevèrent l'un contre l'autre. Les uns disaient : « l'ordination faite par les Synodites ne peut aucunement être acceptée »; les autres disaient : « il ne convient pas qu'ils soient de nouveau (ordonnés) ». Lorsque cette affaire fut examinée convenablement par ceux qui occupent les administrations ecclésiastiques, ils enseignèrent : « Nous n'acceptons pas l'ordination du Synode ; car, selon nous, les Synodites n'ont jamais reçu l'ordination. En effet, si les 630 (évêques) qui étaient réunis dans le Synode étaient évêques avant le Synode, ils ne furent plus évêques dans le Synode ; car à cause de la défection qui eut lieu dans le Synode, ils furent re-

1. Compléter ainsi d'après le Ps.-Denys. — 2. Lire : ܐܚܕ.
3. Pseudo-Denys, ad ann. 860 ; cf. *Bibl. Or.*, II, 87. — 4. ܕܐܦܝܣܩܘܦܘܬܐ.
5. Tout cet alinéa me paraît emprunté à l'Histoire de Jean d'Asie ; probablement aux premiers chapitres, aujourd'hui perdus, du IVe Livre de la 3e partie.

ordonné évêque, en transgressant la règle !

Le malheureux Eutropius, vase inutile[1], ajouta à sa malice et ordonna dix évêques qu'il envoya de tous côtés, pour être les avocats de l'hérésie des Phantasiastes.

L'un d'eux descendit à Ḥirta de Beit Naʿman, et dans le pays des Ḥimyarites. Il s'appelait Sergius. Il avait été un ascète et avait reçu la tonsure : il devint un vase inutile; il induisit en erreur et pervertit ces contrées. Il ordonna des prêtres, et après avoir passé trois ans dans le pays des Ḥimyarites, il établit à sa place comme évêque un certain Moïse; lui-même mourut, dans le pays des Ḥimyarites.

D'autres, parmi (ces évêques) s'en allèrent dans des pays éloignés, et trompèrent beaucoup de gens. Par des récits mensongers et de fausses accusations, ils calomniaient saint Severus, en disant : « Il affirme que le corps de Notre-Seigneur s'est décomposé et s'est corrompu dans le tombeau ; qu'il s'est pourri et a fourmillé [321] de vers. » Or, chacun sait que saint Severus a écrit dans ses ouvrages qu'il réprouve cette opinion, et anathématise quiconque dit oralement ou pense dans son cœur que le corps de Notre-Seigneur ait jamais éprouvé la corruption, qu'il ait jamais subi la décomposition dans le tombeau ; il réprouve également celui qui nie l'incarnation du Seigneur; ou qui dit que par l'union, il a rendu son corps impassible, mais qu'ils reçussent (le bap-

jetés du sacerdoce, déchus du rang des pontifes orthodoxes, et furent tous anathématisés. Quant à ceux d'entre eux qui se convertissent, lorsque quelques-uns, refléchissant à cette trangression et à cet abandon de la vérité, se convertiront, pour se réfugier dans la vérité, et anathématiseront l'illégalité qu'ils ont commise, la prière (de l'ordination) sera récitée sur eux par les orthodoxes, afin qu'ils reçoivent l'ordre véritable du sacerdoce dont ils étaient déchus, et ils exerceront l'ordre du sacerdoce véritable de l'orthodoxie. Ils n'ont pas reçu le sacerdoce du Synode; car le sacerdoce est un don du ciel qui fut donné aux saints Apôtres, et qui découle et descend de ceux-ci jusqu'à nous, jusqu'à la fin et la consommation. Pour nous, nous avons reçu et recevrons cela[2]; quant à ceux qui ont été créés par les hérétiques, dans l'illégalité, nous les régulariserons[3] et nous les recevrons. » — Cette doctrine était bonne. [321] Elle fut envoyée par écrit de la ville impériale à ceux qui étaient en Orient. Les bienheureux Jacques et Theodorus en étaient les porteurs : plusieurs excitèrent contre eux, pendant longtemps, une vive résistance. Peu à peu, ils comprirent le conseil et acceptèrent cette discipline. Ils apprirent que ni le sacerdoce ni le baptême des Synodites n'étaient acceptables; et que ce qu'on prescrivait à leur égard, ce n'était pas qu'ils fussent baptisés de nouveau, ce qui constitue les hérésies, mais qu'ils reçussent (le bap-

1. Ps.-D. : ܡܐܢܐ ܕܚܒܠܐ « vase de perdition ».
2. Ce [don], *ou* ce [jugement]? — 3. Litt. : « sanamus ».

sible et immortel, comme l'enseigne Julianus. Severus a écrit dans son livre contre ce Julianus : « Si dès le sein[1] (de la Vierge) le corps de Notre-Seigneur était impassible et immortel, lui qui s'est abaissé et s'est fait homme pour souffrir et mourir pour nous, et, comme dit l'Apôtre, « s'est fait semblable à nous en tout, excepté le péché », la passion et la mort qui l'a suivie seraient une apparence et une fiction manichéenne. » — Mais nous informons ceux qui sont tombés dans cette erreur des Phantasiastes et ont reçu d'eux le baptême ou l'ordination qu'ils ne participent absolument à aucun des ordres du sacerdoce ni au baptême, car ceux-ci étaient, par la force des choses, morts dans l'erreur de l'hérésie.

Ensuite, les Phantasiastes s'unirent aux Gayanites d'Alexandrie, et ils se firent ordonner par un des évêques (de ces derniers) un patriarche illégitime. Celui-ci créa aussi de nombreux évêques qu'il envoya dans toute la contrée d'Égypte et de Kouš et en des pays éloignés, de sorte qu'ils firent tomber beaucoup de gens dans leur erreur. [**322**] Ensuite, ils se divisèrent entre eux et ils constituèrent des factions. Les uns (suivaient) un certain Ammonius qui disait que « le corps de Notre-Seigneur n'a été ni créé, ni limité[2], ni perceptible; de sorte que lorsqu'il était dans le sein de la Vierge, c'était quelque chose d'increé, d'indéfini, d'insaisissable; ce qui était dans le sein (de la Vierge), se trouvait dans le tême) canoniquement. — D'ailleurs les Synodites, excepté les plus fougueux et les insensés, n'ont point entrepris d'ordonner de nouveau les prêtres qui l'avaient été par les (évêques) fidèles; excepté seulement (dis-je), ceux qui étaient remplis de colère, de stupidité et d'une férocité diabolique. Le décret porté par les Orthodoxes au sujet de ceux qui se convertissent de l'hérésie des diophysites était ainsi conçu : « Ils passeront deux années dans la pénitence, qu'ils soient évêques, prêtres ou diacres; à la fin de la pénitence, la prière (de l'ordination) sera récitée sur eux par l'évêque, et leur sacerdoce sera reconnu valide. »

Dans l'entourage[3] du pape Theodosius se trouva un prêtre nommé Julianus. Il se montra zélé pour le peuple qui était sur la frontière supérieure de la Thébaïde, à l'est, et à l'intérieur de l'Égypte. — Ce peuple recevait un tribut des Romains, pour ne pas entrer piller. Julianus voulant s'occuper de ce peuple, le fit savoir à feu notre impératrice Theodora, [**322**] qui prenait soin alors de protéger la foi; elle fit connaître avec joie, la chose à l'empereur, afin qu'il contribuât avec elle à ce que Julianus fût envoyé. Mais l'empereur voulut envoyer un évêque chalcédonien. Il écrivit en hâte au préfet[4] de la Thébaïde d'envoyer un des évêques de cet endroit. L'impératrice ayant appris cela, écrivit au préfet une lettre ainsi (conçue) : « Moi et l'empereur, nous avons songé à envoyer une (mission) chez le [peuple

1. ܡܢ ܟܪܣܐ. — 2. Lire : ܡܬܬܚܡܐ; cf. même col., l. 7, 11.
3. σύνοδος. Le récit est abrégé de Jean d'Asie ou d'Éphèse, *H. E.*, III[e] part., IV, 6. — 4. δούξ.

sein de toutes les femmes, d'une manière imperceptible et indéfinie; en même temps qu'il était dans le sein, le corps était aussi dans les cieux; tandis qu'il était suspendu à la croix, il était au ciel » et d'autres inepties[1], paroles vaines et fables sans fin.

Deux de leurs évêques étaient emprisonnés à Nisibe. Quand l'ambassadeur des Romains arriva, il demanda à Kosrau de les mettre en liberté; et ils sortirent au bout de sept années (de captivité). L'un s'appelait Joseph. Lorsqu'il fut libéré, il s'en alla habiter dans le désert, louant le Seigneur qui l'avait délivré. L'autre nommé Dada, qui était captivé davantage par l'erreur de Julianus le Phantasiaste, à l'instar d'une bête féroce qui sort de ses verrous, se dirigea aussitôt vers le Nord et gagna l'Arzanène et l'Arménie. Il demandait aux évêques d'anathématiser Severus, comme ayant attribué la corruption au corps de Notre-Seigneur.

Comme les évêques étaient gravement molestés par lui, ils envoyèrent des lettres dans la ville impériale au patriarche Theodosius, pour qu'il leur fît savoir si Dada pensait juste ou non. Comme les réponses tardèrent[2] et que le temps normal[3] était écoulé, il pervertit ces pays, et soixante-douze évêques se laissèrent entraîner dans l'erreur. Ces lettres étant arrivées après la mort du pape Theodosius, il y eut un doute à des Nobadites[4]. Voici que j'envoie Julianus, et je veux qu'il y entre le premier. » En conséquence, le préfet arrêta l'envoyé[5] de l'empereur, jusqu'à ce que Julianus fût arrivé pour y aller. Quand l'envoyé de l'empereur comprit (l'affaire), il déchira ses vêtements; mais il n'entra que plus tard.

Julianus[6], parvenu près du roi des Nobadites, fut accueilli avec joie. On lut la lettre de l'impératrice; le roi et tout son peuple se convertirent et furent baptisés[7]. Julianus les informa du schisme de Chalcédoine. Quand les envoyés de l'empereur arrivèrent et leur dirent de ne pas s'attacher à ceux qui étaient schismatiques, ils répondirent : « Nous recevons le présent de l'empereur, et nous lui renverrons un présent; mais nous ne recevrons pas sa foi corrompue. Nous avons été jugés dignes d'être chrétiens; nous suivons Theodosius, qui a abandonné son siège pour la foi orthodoxe. A Dieu ne plaise, que nous ayons abandonné le paganisme pour tomber dans l'hétérodoxie! » Et ils congédièrent en ces termes les envoyés de l'empereur.

Julianus demeura là l'espace de deux ans. On racontait que depuis la troisième jusqu'à la dixième heure, nu et ceint d'un linge, il se tenait dans des grottes pleines d'eau, n'ayant que la partie supérieure du corps hors de l'eau. Il baptisa le roi et tout son peuple. Il avait emmené avec lui un évêque de la

---

1. Littér. : *vomitus*. — 2. Lire : ܐܫܬܘܚܪܘ. — 3. προθεσμία.

4. Lire : ܠܘܬ ܥܡܐ ܕܢܘܒܐܕ̈ܝܐ (J. Eph.). Νοβαταί (Proc., *B. P.*, I, xix); les Nubiens. Cf. Payne-Smith, *Upon the Geography of Nubia*, dans son *Ecclesiastical History of John of Ephesus*, p. 338, et p. 250, n. *a*. — 5. *Sic* d'après Jean d'Asie ; ms. : « les envoyés ». — 6. Joh. Eph., III, iv, 7. — 7. ܘܥܡܕܘ.

leur sujet, et elles ne servirent à rien. — *Fin du chapitre concernant la doctrine phantasiaste du maudit Julianus.*

Thébaïde. Après les avoir instruits et organisés, il les abandonna à cet évêque[1] et retourna à la ville impériale. Il y mourut.

Le patriarche Theodosius[2], au moment de sa mort se souvint de ce peuple, et il ordonna que Longinus fût leur évêque. L'empereur, en ayant eu connaissance, empêcha Longinus d'aller en ce lieu. Au bout de trois ans, celui-ci s'enfuit, gagna ce pays et y bâtit des églises. Il leur enseigna aussi la discipline[3] et les saints mystères du christianisme. Longinus avait déjà passé là six ans, quand les fidèles l'envoyèrent chercher pour qu'il vînt ordonner le pape d'Alexandrie. Il partit et vint à Mareotis[4]. — Ce peuple était soumis au siège d'Alexandrie, et ils tenaient la foi orthodoxe. — *Fin.*

CHAPITRE [XXXII]. — *Du fléau dont Amid fut châtiée, à l'époque de Justinianus; et d'autres choses.*

Amid, ville de Mésopotamie, après les nombreuses calamités qui avaient fondu sur elle, (après) quarante années de persécution de la part des hérétiques, [323] (après) le pillage de ses richesses et la ruine de son sacerdoce[5], fut atteinte du fléau de la famine pendant environ huit ans. Après la famine, le Seigneur eut pitié d'elle, et il y eut de la fertilité : les semences se mirent à très bien pousser.

En l'an 871 des Grecs[6], elle fut atteinte par un violent fléau, qui est la rage, la démence et le diabolisme. La fausse nouvelle se répandit que le roi

A Antioche, après Éphrem, les Chalcédoniens eurent pour (évêque) Domnus[7], [323] qui s'occupait uniquement de la nourriture de son corps, montait un cheval, et persécutait pour satisfaire son estomac; — après lui, ils eurent Anastas[ius][8]; celui-ci fut chassé et s'en alla; — puis, (vint) l'hérétique Gregorius[9], qui fut aussi chassé; et alors Anastas[ius] revint.

A Rome, après Vigilius[10], dont il a été parlé, vint Silvestros[11].

A Constantinople, après Eutychus, vint Jean Sirimaya[12].

A Jérusalem[13], après Jean, vint[14] Pe-

1. Nommé Theodorus (Jean d'Asie). — 2. Joh. Eph., III, iv, 8. — 3. τάξεις. — 4. Cf. Joh. Eph., III, iv, 9.

5. Peut-être : « de sa prospérité ». — 6. Ps.-Den., ad ann. 871 ; texte : *Rev. de l'Or. chrét.*, 1897, p. 486.

7. Troisième du nom. Jac. Edess., ad ann. 217. — 8. Jac. Edess., ad ann. 236. — 9. *Ibid.*, ann. 229.— 10. Ms. : *Bigalios* — 11. L'ordre véritable de succession des papes est le suivant : Agapetus, Silverius, Vigilius, Pelagius. — 12. Jac. Edess., ad ann. 238, a la même leçon. Jean de Sarmin ou Sirimin, ἐκ τοῦ Σιρίμιος (Evagr., IV, xxxviii). — 13. Cf. Jac. Edess., ad ann. 199, 218. — 14. ܗܘܐ.

des Perses entrait dans la ville; et les habitants s'enfuirent tous, se dispersant de tous côtés, et disant : « Amid a été prise par les Perses. Quittez le pays. » — On connut qu'ils avaient été atteints par une épreuve diabolique. Ils se mirent à aboyer comme des chiens, à bêler comme des moutons, à glousser comme des poules, et à imiter toute espèce d'animaux. Les jeunes gens et les jeunes filles se jettaient les uns sur les autres; ils couraient aux tombeaux, ils chantaient; ils se mordaient les uns les autres, et prononçaient des paroles obscènes. Ils montaient sur les murs et se suspendaient la tête en bas, et criaient comme dans des trompettes [1]. Ils ne reconnaissaient pas leurs maisons. Ceux qui étaient demeurés sains d'esprit les conduisaient aux églises; mais même dans les églises, ils écumaient, étaient furibonds et disaient : « Nous sommes tant de myriades. Si l'apôtre Thomas n'était pas sorti au devant de nous, nous aurions pillé et massacré toute la ville; mais les Apôtres et les Martyrs qui sont dans cette ville nous ont empêchés de la détruire. » — Quand les uns fléchissaient les genoux pour prier, d'autres sautaient et montaient sur eux, trois ou quatre les uns sur les autres. Bien des gens furent empêchés de se rendre à l'église pour ne pas entendre des paroles obscènes. Cette démence dura l'espace d'un an.

A Édesse et à Tella, l'abandon de Dieu se fit ainsi sentir; les gens furent possédés des démons, à ce point qu'ils se souillaient impudiquement les uns les autres au milieu des églises. Quand on connut cela, on les priva de nourriture : on leur donna seulement du pain sec et de l'eau. Le temps du fléau passé, quand ils revinrent à eux-mêmes, ils se vêtirent de noir, à cause de ce qui leur était arrivé, et ils s'en allèrent par troupes à Jérusalem.

Ensuite, la ville d'Amid fut châtiée par le fléau de la peste [2]; il y mourut plus de trente mille personnes, et elle demeura déserte [3].

trus; — et après celui-ci, Macarius, le 58ᵉ. Celui-ci n'accepta jamais le concile de Chalcédoine.

A Édesse, le 40ᵉ évêque fut Epiphanius [4].

Les Orthodoxes avaient comme pape d'Alexandrie, du temps de Justinianus, Theodosius qui mourut en même temps que Justinianus, en l'an 877.

Dans la ville impériale, Jean d'Asie dirigeait les fidèles.

En Syrie, étaient Jacques, du monastère de Pesilta, et Theodorus, qui avaient été envoyés par le pape Theodosius [5]. — *Fin.*

1. Lire : ܒܒܘܩܢܐܝܣ, βυκάναις. — 2. ܡܘܬܢܐ. — 3. Ps.-Den., ad ann. 869.
4. Jac. Edess., ad. ann. 240. — 5. Cf. ci-dessus, p. 245.

CHAPITRE [XXXIII]. — *Sur l'époque de la fin de la vie de Justinianus; sur l'église qu'il bâtit; sur les ossements des martyrs, qui furent découverts de son temps; et sur les autres hérétiques qui parurent à cette époque.*

En l'an 27 de Justinianus, Mondar (fils) de Šaqiqa[1], monta dans le pays des Romains et ravagea beaucoup de régions. — Ḥéret, fils de Gabala, le rejoignit, lui livra bataille, le vainquit et le tua, à la source [324] de ʿOudayê[2] (?), dans la région[3] de Qennéšrîn. — Le fils de Ḥéret, nommé Gabala, mourut, ayant été tué dans le combat. Son père l'ensevelit dans un martyrion de ce village[4].

Ensuite vinrent les armées des Huns et des Esclavons, qui assiégèrent la ville impériale. Ils percèrent le mur extérieur; ils pillèrent et brulèrent tous les faux-bourgs[5], firent captifs tous ceux qu'ils y trouvèrent, et s'en allèrent. — Ils revinrent une seconde et une troisième fois. Alors, les Romains prévalurent contre eux; ils les détruisirent et les tuèrent tous dans le combat. On ne vit plus nulle part le petit nombre de ceux qui s'étaient enfuis. — Et ainsi ils furent délivrés d'eux[6]. — *Fin.*

Dans le pays de Phrygie, il y a un lieu appelé Pépouza[7], où les Montanistes avaient un évêque et des clercs; ils l'appelaient Jérusalem, et ils y tuaient les chrétiens. Jean d'Asie s'y rendit et fit brûler [324] leur synagogue, sur l'ordre de l'empereur[8]. On trouva dans cette maison un grand reliquaire[9] de marbre[10] scellé avec du plomb et lié par des garnitures de fer. Sur le dessus était écrit : « De Montanus et de ses femmes ». On l'ouvrit et on y trouva Montanus et ses deux femmes, Maximilla

En * l'an 29 de son règne, Justinianus acheva le tombeau des empereurs[11], qu'il bâtit dans le temple des Apôtres.

Il rebâtit aussi l'église dans laquelle les empereurs de la famille de Constantin étaient ensevelis. Quand on se mit à l'agrandir, on creusa pour consolider l'emplacement de l'autel, et on trouva dans les fondements trois châsses[12] de plomb placées l'une contre l'autre. [324] Sur l'une était écrit : *Andreas*, sur l'autre : *Loukas*, et sur la troisième : *Timotheos*. La ville fut remplie de joie de

*NOTE MARGINALE : *Je devais écrire cette histoire dans la colonne supérieure ; je me suis trompé en la plaçant ici ; mais priez pour moi.*

1. 'Αλαμούνδαρος ὁ Σακικᾶς (PROC., *B. P.*, I, VII). — 2. Les auteurs arabes appellent le lieu de cette bataille ʿ*Aïn Oubâgh*, (عين اباغ). Cf. NŒLDEKE, *Gesch. der Perser und Araber*, p. 170, n. 1. — 3. ܟܘܪܐ. — 4. κάστρον. — 5. προστάδα. — 6. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, liv. XLIX, § XLIII sqq.

7. Lire : ܦܦܘܙܐ, Πέπουζα; cf. EPIPH., *Hæres.* 48. — 8. Cf. Ps.-DEN., ad ann. 861. — 9. γλωσσόκομον. 10. Lire : ܕܡܣܩܦܐ.

11. Sur le tombeau des empereurs ('Ηρῷον), cf. DUCANGE, *Constantinopolis christiana*, II, 108. — 12. γλωσσόκομα.

et Priscilla, qui avaient des lames d'or sur la bouche. Ils furent couverts de confusion en voyant les ossements fétides qu'ils appelaient « l'Esprit ». On leur dit : « N'avez-vous pas honte de vous être laissé séduire par cet impudique, et de l'appeler « Esprit »? Un esprit n'a ni chair ni os. » Et on brûla les ossements. — Les Montanistes firent entendre des gémissements et des pleurs. « Maintenant, disaient-ils, le monde est ruiné et va périr. » — On trouva aussi leurs livres honteux et on les brûla. La maison fut purifiée et devint une église.

Auparavant, du temps de Justinianus Ier (Justin), quelques personnes avaient informé l'empereur que Montanus, au moment de sa mort avait ordonné à ses ensevelisseurs de le placer à cinquante coudées sous terre « parce que, disait-il, le feu doit[1] me découvrir, et dévorer toute la face de la terre ». Ses partisans, par l'opération pernicieuse des démons, répandaient faussement le bruit que ses ossements chassaient les démons ; ils avaient suborné quelques individus qui, moyennant le pain de leur bouche, affirmaient qu'il les avait guéris. — L'empereur écrivit à l'évêque de l'endroit. Celui-ci fit creuser profondément et retirer les ossements de Montanus et ceux de ses femmes, pour les brûler. Alors, les Montanistes vinrent trouver l'évêque pendant la nuit, et lui donnèrent cinq cents dariques d'or ; ils emportèrent les ossements et en apportèrent d'autres. ce que les corps avaient été retrouvés entiers, avec la croix placée sur chacun d'eux. Alors tout le monde connut que cette église avait été appelée dès l'origine « des Apôtres », à cause des corps des apôtres qui y étaient déposés. Ils furent replacés[2] dans le même lieu avec honneur[3].

Ensuite, une main humaine fut envoyée de Sébaste, dans le pays des Samaritains, comme étant celle de Jean-Baptiste. Elle inspira du doute à plusieurs, parce qu'elle avait été envoyée par Marinus de Ḥarran, un homme païen de nom et de fait. Cependant, l'empereur, avec toute la ville, la reçut en grande pompe et la vénéra. Elle fut placée dans un reliquaire d'or.

L'empereur Justinianus bâtit de nombreuses églises et des monastères, comme l'atteste Jean d'Amid, qui dit[4] : « Nous l'avons vu de nos yeux ; car pendant trente ans, nous fûmes proche, depuis le temps de notre jeunesse, et de la sienne, jusqu'à la vieillesse. Il ne cessa de bâtir des églises, des couvents, des hospices. Par notre entremise, il bâtit quatre-vingt-seize églises, douze monastères et quatre hospices[5], en divers lieux d'Asie, de Carie, de Phrygie, de Lydie. Il donna les livres, les objets d'argent, les vases du ministère ; 70 mille[6] hommes se convertirent et reçurent le baptême. » — Dans les diocèses d'Éphèse, de Magnésie, de Nysse, de Tralles, des milliers de personnes se converti-

1. Lire : ܥܬܝܕ.

2. ܐܬܬܣܝܡܘ. — 3. Cf. Theoph., ann. 542 ; Malala, *Patr. Gr.*, XCVII, 701. — 4. Cf. Pseudo-Denys, ad ann. 853 ; *Rev. de l'Or. chr.*, 1897, p. 481. — 5. ξενοδοχεῖα. — 6. Ainsi d'après le Ps.-D. ; ms. : 7 mille.

tèrent d'autres; et au matin, sans que personne s'aperçût du mystère, l'évêque brûla ces ossements comme étant ceux de Montanus et de Crites [1] (?) son associé. Mais ensuite, l'archidiacre dénonça l'évêque qui fut envoyé en exil.

Apollon, le compagnon de Paul, écrit que ce Montanus était fils de Simon [325] le mage ; que quand son père périt, par la prière de Pierre, il s'enfuit de Rome, et se mit à troubler l'univers. Alors Apollon, (poussé) par l'Esprit, alla où il était, et le vit assis et prêchant l'erreur. Il commença à l'invectiver en disant : « O ennemi de Dieu, que le Seigneur te châtie ! » Montanus se mit à le reprendre, et dit : « Qu'y a-t-il entre toi et moi, Apollon ? Si tu prophétises : moi aussi ; si tu es apôtre : moi aussi ; si tu es docteur : moi aussi. » Apollon lui dit : « Que ta bouche soit fermée, au nom du Seigneur ! » Aussitôt il se tut et ne put jamais plus parler. Le peuple crut en Notre-Seigneur et reçut le baptême. Ils renversèrent le siège de Montanus qui prit la fuite et s'échappa. — *Ce récit est fini, ainsi que l'autre.*

rent et reçurent le baptême par les soins de Justinianus, et par l'entremise de Jean d'Amid, qui fut appelé « d'Asie », parce qu'il avait baptisé plus tard en Asie, vingt-trois mille (païens).

En l'an 35 de Justinianus, on vit dans la ville impériale le paganisme, l'idolâtrie, des livres de magie. Cinq de leurs prêtres furent saisis : un d'Athènes en Hellade, deux d'Antioche, et deux de Ba'albek. [325] On apporta leurs idoles et leurs livres de paganisme, qui furent brûlés [2]. — Jean en fit brûler environ deux mille en Asie.

En l'an 857 des Grecs [3], il y eut des troubles au sujet du commencement du Carême. Les uns avaient commencé le jeûne deux semaines auparavant, les autres une semaine après. Dans la ville impériale, l'empereur et les grands étant revenus une semaine après qu'on avait commencé le jeûne, jugèrent qu'il ne devait commencer que la semaine suivante. L'empereur ordonna aux bouchers de vendre de la viande; mais ils ne voulaient pas tuer les moutons et les bœufs, et les habitants, excepté quelques gourmands intempérants, regardaient cette (viande) comme de la chair morte [4]. Quelques-uns répandaient dessus de la chaux et de la poussière, et la gâtaient pour qu'elle ne pût être vendue. L'empereur força les (bouchers) de tuer d'autres (animaux), et leur en donna le prix sur le trésor public.

En l'an 39 de Justinianus [5], apparut pendant trois mois une comète, comme une lance de feu ; lorsque l'empereur mourut, elle [disparut] et n'apparut plus de nouveau [6].

---

1. Ps.-Den. : « de Montanus, et de *Qraṭis* (ܩܪܐܛܝܣ) et de Maximilla et de Priscilla ses prophétesses ».

2. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. XLIX, § liv. — 3. Ps.-Denys, ad ann. 857. Cf. Malala, *P. Gr.*, XCVII, 700 ; Cedr., ad ann. 18 Justiniani ; Theoph., ann. Chr. 538. — 4. Ps.-D. : ܐܝܟ ܕܒܣܪܐ ܕܢܒܝܠܬܐ. Cf. *Act. Ap.*, xv, 29. — 5. Ps.-Den., ad ann. 885. Texte : *Rev. de l'Or. chr.*, 18[illegible]7, p. 492. — 6. ܐܬܟܣܝ ܘܠܐ ܬܘܒ ܐܬܚܙܝ (Ps.-D.).

CHAPITRE [XXXIV]. — *De l'hérésie des Phantasiastes ; et comment Justinianus s'y laissa entraîner avant sa mort.*

Justinianus, tout le temps de sa vie, pressait et obligeait tout le monde de recevoir le concile de Chalcédoine ; cependant, il anathématisait la lettre d'Ibas et ne croyait pas qu'elle avait été acceptée par le concile de Chalcédoine. Quand Vigilius de Rome vint le trouver et lui dit que la lettre d'Ibas avait été acceptée à Chalcédoine, l'empereur devint furieux et dit : « Trois fois maudit soit le synode qui a admis la lettre d'Ibas ! » mais quoique son sentiment s'écartât entièrement du synode de Chalcédoine, il n'affermit pas bien l'orthodoxie. Un évêque stupide, de la ville de Joppé en Palestine, s'attacha à lui et pervertit son esprit par l'hérésie des Phantasiastes. Il se mit à dire que le corps de Notre-Seigneur n'était pas passible et corruptible. Il écrivit de nombreux livres qu'il envoya aux patriarches et aux évêques, en tous lieux, et les pressa de recevoir cette doctrine[1].

Mais Apollinarius d'Alexandrie et les évêques de sa juridiction n'acceptèrent point son livre : il les menaça de l'exil. De même, ni celui de Jérusalem, ni Eutychus de la ville impériale ne l'acceptèrent. Anastas[ius][2] d'Antioche et

Démonstrations des Docteurs de l'Église contre les Phantasiastes[3] :

Ignatius, dans sa *Lettre aux Éphésiens*, écrit ceci[4] : « Un seul médecin corporel et spirituel, créé et increé, Dieu en l'homme, auparavant impassible et ensuite passible, Jésus-Christ Notre-Seigneur ».

Gregorius de Nysse distingue pareillement les temps par les faits, dans le III[e] livre *Contre Eunomius*[5] : « La vie[6] véritable placée dans la chair revint à elle-même après la passion, et la chair en laquelle elle se trouve a été exaltée avec elle, puisque par l'immortalité divine elle a été transportée de la corruption à l'incorruptibilité[7] ».

Epiphanius des Cypriotes, interchange et emploie pareillement les mots ; il dit[8] : « Pourquoi est-il entré, les portes étant fermées ? Pour montrer que ce qui était grossier était devenu subtil[9], le mortel immortel, le corruptible incorruptible ».

Ces mêmes oppositions, qui se rencontrant dans de fréquentes locutions, où il est question du « corruptible », impliquent seulement « l'incorruptible » ; mais les Docteurs de l'Église n'oppo-

1. Litt. : « cette composition ». — 2. Évêque orthodoxe ; cf. Niceph. Call., *H. E.*, XVII, xxx.
3. Ces citations, comme on le voit clairement par le contexte, appartiennent à la lettre adressée à Justinien par Anastase et les évêques du synode d'Antioche. — 4. *Ad Ephes.*, cap. vii (Cureton, *Corpus Ignatianum*, p. 24). — 5. *Patr. Gr.*, t. XLV, col. 708 (libr. V). — 6. Lire : ܚܝ̈ܐ. — 7. οὕτω καὶ τῆς ἀληθινῆς ζωῆς τῆς ἐγκειμένης τῇ σαρκὶ πρὸς ἑαυτὴν μετὰ τὸ πάθος ἀναδραμούσης· καὶ ἡ περὶ αὐτὴν σὰρξ συνεπήρθη ὑπὸ τῆς θεικῆς ἀθανασίας, ἀπὸ τῆς φθορᾶς συνανωσθεῖσα ἐπὶ τὸ ἄφθαρτον. — 8. *Patr. Gr.*, t. XLIII, col. 184. — 9. τὸ παχυμερὲς λεπτομερές.

les évêques qui étaient avec lui, ayant lu l'écrit de l'empereur, furent émus et quelques-uns faiblirent. Sur l'ordre de l'empereur, 195 évêques se réunirent à Antioche, près d'Anastasius. On lut [**326**] l'édit[1]. Leonti[us] de Ḥaiçarta et Abraham de Reçapha dirent : « Si cet édit est accepté, l'Église périt. Il anathématise ceux qui disent que le corps du Christ était corruptible et passible, et il n'exprime pas en quel sens il réprouve le mot corruption ». — Ensuite, comme on lui demanda de quelle corruption parlent les Pères lorsqu'ils disent que le corps du Christ fut corruptible, il leur répondit : « Nous trouvons le mot « corruption » employé en douze sens » ; car il lisait les extraits, insérés dans la lettre faite par Daniel, archimandrite du monastère de Beit Çeliḥa, pour les moines de Mar Bas[sus]. Ils apportèrent ensuite les livres du grand Severus contre Julianus, écrits en grec et en syriaque. Comme on discutait, Anastas[i]us et tous les évêques s'écrièrent : « Nous sommes prêts à abandonner nos sièges pour ne pas suivre l'opinion des Phantasiastes. »

[Le synode adressa à l'empereur une relation][2] qui est ainsi conçue :

« La couronne de justice, ô le plus chrétien des empereurs ! est la récompense du cours accompli de la piété, et de la foi orthodoxe conservée intégralement. Le témoin autorisé de ces choses, Paul le théologien, après avoir combattu le bon combat, étendant déjà la main pour sent pas seulement l'incorruptible à la corruption, mais ils opposent l'incorruptible à la passion et à la mort, connaissant leur affinité naturelle. De sorte que nous ne nous exposons pas seulement à une contradiction mais à tous les dangers, [**326**] en faisant disparaître le mot de corruption. Nous allons le montrer brièvement à Votre Piété.

Jean Chrysostôme, dans l'homélie LXXXIIe du *Commentaire sur l'Évangile de Matthieu*, à propos de cette parole[3] : « Je ne boirai plus de ce jus de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous », s'exprime ainsi[4] : « Que signifie « nouveau ? » Nouvellement, c'est-à-dire étrangement[5] ; lorsque j'aurai un corps non plus passible, mais désormais immortel et incorruptible ». — Ici, au passible sont opposés l'incorruptible et l'immortel.

Le sage *Cyrillus*, dans l'*Épître à Succensus*, met pareillement en opposition le corruptible, en disant[6] : « Après la résurrection c'était le même corps qui avait souffert ; cependant il n'avait plus en lui les infirmités humaines, mais (il était) désormais incorruptible ».

Comme ceux-ci, *Gregorius le Théologien* oppose l'immortel au corruptible, dans l'homélie *Sur les Lumières*, lorsqu'il s'exprime ainsi[7] : « A cause de cela des choses qui étaient distinctes sont mélangées : non seulement Dieu à la naissance, l'esprit[8] à la chair, l'éternel au temps, l'infini à la mesure[9] ; mais en-

1. Lire : ܐܝܕܝܩܛܘܢ, ἤδικτον. — 2. Il y a probablement une ligne de perdue dans le texte Cf. Evagr., *H. E.*, IV, xl. La rédaction de ce document est attribuée à Anastasius.

3. Matth., xxvi, 29. — 4. *Patr. Gr.*, LVIII, 739. — 5. Καινῶς, τουτέστι ξένως. — 6. *Patr. Gr.*, LXXVII, 236. — 7. *Patr. Gr.*, t. XXXVI, col. 349. — 8. Lire : ܗܘܢܐ (νοῦς). — 9. Lire : ܟܡܝܘܬܐ.

la récompense de la victoire, et inclinant sa tête sous la couronne, prépare [1] manifestement les autres par ses pieuses paroles à lutter avec lui. Il écrit, en effet, à Timothée [2] : « J'ai achevé la course ; j'ai gardé ma foi; déjà la couronne de la justice m'est réservée, que me rendra le Seigneur, juste juge, en ce jour-là ; et non seulement à moi, mais à tous ceux qui ont recherché son apparition. » — Nous sommes bien convaincus que cette couronne de justice sera placée au-dessus de la couronne honorable de votre pieuse tête, en jugeant des choses futures par celles qui ont précédé. Tu as parcouru comme un géant la voie des commandements d'une extrémité du ciel à l'autre ; tu as prêché le précepte de celui par qui tu fus empereur; tu as ramené à l'union les enfants de Dieu qui étaient dispersés ; tu as procuré la paix à ceux qui étaient au loin et à ceux qui étaient proches; tu as conservé intègres les sceaux de la foi marqués des empreintes apostoliques; et dès lors, ô pieux empereur [3] ! [**327**] par dessus la couronne du temps présent, vous aurez celle du temps futur pour l'éternité, ainsi que la récompense promise à la course accomplie de la foi inébranlable.

« Qu'il en soit encore ainsi, par la grâce du Christ, pour vous ami de Dieu, par la continuité des labeurs, pour vous ami du Christ, surtout maintenant, ô le plus fidèle de tous les hommes! à propos de core l'enfantement à la Vierge, le mépris à celui qui est plus élevé que tout honneur, l'impassible au passible, et l'immortel au corruptible ».

Jean de Constantinople, dans le *Commentaire sur le psaume* XLVI, à propos de cette parole [4] : « Dieu est monté dans un cri (de joie) », dit [5] : « Mais, si avant la croix il marchait sur les eaux, alors qu'il était encore enveloppé d'un corps passible et pesant, que personne ne s'étonne si après [l'avoir rendu incorruptible, il fendit les airs] [6]. »

Les Pères placent donc indifféremment « incorruptible », en opposition avec « mortel » et « passible » ; de sorte que le même doit être regardé comme immortel en même temps qu'incorruptible ou impassible [7].

Nous sommes persuadés, à cause de l'opinion des Phantasiastes, qui fait disparaître avec l'incorruptible ce qui est passible et mortel, que nous retomberons dans l'inefficacité première ; mais, préférant nous en tenir aux paroles apostoliques : « Si le Christ est passible, s'il est le premier de la résurrection des morts [8] », et : « le Christ a souffert dans la chair [9] », nous avons fait tout ce traité. Si quelqu'un entend le mot de « passion » dans le sens de corruption, [**327**] qu'a-t-il à rougir de ceux qui l'ont dit? Car ce sont les saints Pères ; et telle est la coutume du Livre inspiré de Dieu. « Passible » et « mortel » ne doivent pas être

1. Litt. : « ungit ». — 2. II TIM., IV, 8. — 3. Ms. : « Vos timentes Deum », au pluriel.

4. *Ps.* XLVI, 5. — 5. *Patr. Gr.*, LV, 214. — 6. Le texte a évidemment omis cette phrase qui paraît indispensable à l'argumentation : τί θαυμαστὸν εἰ καὶ μετὰ τὸ ἄφθαρτον αὐτὸ λαβεῖν, τὸν ἀέρα ἔτεμνε ; — 7. Lire : ܠܐ ܚܫܘܫܐ, d'après le contexte. — 8. *Act. Ap.*, XXVI, 23. — 9. I PETR., IV, 1.

la constitution[1] ecclésiastique établie par nous, que nous déclarons être ainsi (conçue) :

« Un traité, qu'on appelle en langue italique *edictum*, a été apporté à vos sujets et nous a été lu lorsque nous étions tous assemblés. Certes, beaucoup des choses qui ont été lues étaient la condamnation des anciennes hérésies; car Votre Piété a coutume non seulement d'observer si quelque racine amère germe et pousse pour empoisonner plusieurs, mais aussi de travailler, par la parole, à ce que les hérésies déjà supprimées n'émettent pas quelque rejeton qui pourrait croître avec le temps. Mais, nous avons aussi entendu des choses nouvelles, inaccoutumées et très étranges. Par la grâce du Christ, le troupeau du Dieu de l'Univers était dirigé dans la simplicité du cœur, et grâce à vous, il paissait tranquillement[2] dans un lieu de pâturage et de joie spirituelle, avec des eaux suaves, incapables d'abreuver d'aversion. Or, nous avons appris, comme Votre Piété nous l'a fait connaître, que des loups féroces se sont jetés sur le troupeau, et ont enlevé non pas quelque chose de peu d'importance, mais l'âme même et le corps de Notre-Seigneur Jésus, voulant mettre en pièces le mystère de l'Incarnation divine; ils s'attaquent ensemble très audacieusement et criminellement à ces choses précieuses que s'est unies hypostatiquement[3], dès le sein virginal de Notre-Dame la Mère employés ainsi abstraitement. Pour que ce dont on parle existe, cela doit se trouver dans la nature des choses dont on parle[4]. Il en est ainsi des passions volontaires, naturelles et non blâmables. Si elles n'existent pas dans la nature, elles existent (seulement) dans l'opinion; et si elles existent (seulement) dans l'opinion, elles sont une fiction.

Telle est manifestement la préoccupation particulière d'*Athanasius*, dans sa *Lettre à Épictète*, vis-à-vis de ceux qui disent que la divinité même du Fils a souffert, et non le corps. Il allègue le contraire et repousse la fiction des Phantasiastes lorsqu'il s'exprime ainsi[5] : « Ces choses n'ont point eu lieu en fiction, comme certains l'ont pensé; loin de là! mais notre Sauveur s'est fait réellement homme, et le salut en est résulté pour l'homme tout entier. Si le Verbe était seulement en fiction dans la chair, comme ils le prétendent, et si « en fiction » signifie « en apparence »[6], il faut dire comme Mânî, le pire des scélérats, que la résurrection et la rédemption des hommes étaient une fiction. Mais notre rédemption n'est pas une fiction; elle ne doit pas être attribuée au corps seul; mais à l'homme tout entier : à l'âme et au corps. En réalité, la rédemption fut « humaine », par conséquent dans cette nature (qui vient) de Marie, selon les Livres divins; et le corps de notre Sauveur était réel; il était réel parce qu'il était le même que le

1. κατάστασις. — 2. Litt. : « per mansuetudinem ovium ». — 3. Ms. : « dans les hypostases ».
4. Passage très obscur dont le sens n'est pas absolument certain. — 5. *Patr. Gr.*, XXVI, 1061.
— 6. τὸ δὲ θέσει λεγόμενον φαντασία ἐστί.

de Dieu, le (Fils) unique, Verbe de Dieu, l'un de la Trinité égale en essence et en nature. Par (les expressions de) « science » et « ignorance » ils bouleversent ce qui concerne l'âme divine; par (celles de) « corruption » et « incorruption », ils s'en prennent au corps précieux. Ces choses nous inquiètent, nous, vos [328] sujets; elles troublent beaucoup le peuple fidèle, qui croit qu'on introduit une nouvelle doctrine et qu'on qu'on détruit l'ancienne. De sorte que plusieurs courent vers[1] . . . . Certes, Notre-Seigneur et notre Dieu! « sait »; lui, en qui sont cachés les trésors de la sagesse[2]! mais il disposait judicieusement ses paroles et répartissait l'ignorance selon les capacités humaines, parce qu'il ne nous appartient pas, à nous hommes, de rechercher les temps et les moments que le Père a fixés dans sa puissance[3].

« Nous disons le corps de Notre-Seigneur « incorruptible », non dans le sens d'impassible ou d'immortel, mais dans celui d'impeccable et d'imputrescible. En effet, « corruption » s'emploie en des sens différents : en celui de « péché », d'après ce qui est dit[4] : « Ils furent corrompus et abominables dans leurs agissements[5] »; et en celui de « dissolution totale de tout l'être », d'après ce qui est dit[6] : « Tu (les) feras descendre dans le puits de la corruption ». — Or, nous ne nôtre : Marie, en effet, est notre sœur; car tous nous venons d'Adam. »

Que l'élévation de ton esprit, très fidèle empereur, considère ce qui vient d'être dit, et applique son attention sur la fin du chapitre; il dit, en effet : Or, notre rédemption n'est pas une fiction, ni (l'œuvre) du corps seul, mais de l'homme entier : du corps et de l'âme. En réalité la rédemption, ajoute-il, appartient au tout, par conséquent, à la nature (prise) de Marie, selon les Livres saints. Puis, contre la doctrine des Phantasiastes, il établit que le corps de notre Rédempteur était naturel et véritable[7]. On trouve ici l'excès de bonté et le soin de cet Esprit « qui scrute tout, même les profondeurs divines[8] ». En effet, il ne s'en est pas tenu à cette expression : « véritable », qui peut parfois [328] être entendue en un autre sens, selon les Phantasiastes; mais il ajoute expressément : « Il était véritable, parce qu'il était le même que le nôtre »; il n'était pas seulement apparent, mais il existait dans la nature, « puisque Marie est notre sœur ».

Le grand *Basilius*, qui parle comme par l'Esprit lui-même et par la grâce elle-même, oppose les passions naturelles, à celles qui ne sont qu'apparence. Dans une homélie aux gens de Sozopolis, il s'exprime ainsi[9] : « De là, il est évident que Notre-Seigneur a subi

1. La suite de phrase me paraît inintelligible sans une modification quelconque du texte. — 2. Cf. *Coloss.*, II, 3. — 3. Cf. *Act. Ap.*, I, 7. — 4. *Ps.* XIII, 1. — 5. ܒܨܒ̈ܝܢܐ. — 6. *Ps.* LIV, 24.

7. 'Ανθρώπινον φύσει... ἀληθινὸν δὲ ἦν τὸ σῶμα. — 8. Cf. I *Cor.*, II, 10. — 9. *Patr. Gr.*, XXXII, col. 972. "Οθεν φαίνεται ὁ Κύριος τὰ μὲν φυσικὰ πάθη παραδεξάμενος εἰς βεβαίωσιν τῆς ἀληθινῆς, καὶ οὐ κατὰ φαντασίαν ἐνανθρωπήσεως.

proclamons pas que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ est « corruptible » dans l'un des sens qu'on vient de dire. En effet, « il n'a point commis le péché[1] », et « son corps n'a point connu la putréfation[2] ». Dans le premier (sens) nous estimons[3] que le Verbe [avait accordé] à sa chair la résurrection dans l'impassibilité, et l'[in]corruptibilité du péché dès (sa) conception. Cette autre (acception), qui signifie l'indissolubilité complète, nous la reconnaissons dans la résurrection. Mais ce n'est pas parce que le corps a été préservé de la dissolution par le Verbe, que nous ne le devons pas dire auparavant corruptible, en ce sens que le Verbe ne lui avait accordé ni d'être impassible ni d'être immortel, dans la manière qu'il apparut incorruptible après la résurrection avec laquelle il reçut en même temps l'impassibilité et l'immortalité. Mais s'il lui avait accordé cela, comment donc auraient pu exister les passions irrépréhensibles? comment aurait eu lieu la mort de la croix? Les choses de la foi disparaissaient pour nous. Car s'il n'y a pas eu de mort, il n'y a pas non plus de résurrection; si le Christ n'est pas ressuscité : vaine est notre prédication[4], vaine est notre foi. Mais le Christ est ressuscité des morts : il a été le compagnon de ceux qui dorment. Le corps était donc passible et mortel avant la résurrection; il était capable de corruption, comme on peut le connaître [329] les passions naturelles [pour montrer] la réalité et la non-fiction de l'incarnation. » Or, la « non-fiction » est diamétralement opposée à la « fiction ». On parle de « passion naturelle », et on ne se contente pas de la dire « réelle »; car tout ce qui est naturel, doit être considéré comme réel; mais tout ce qui est réel n'est pas nécessairement naturel.

Saint *Cyrillus* confirme aussi le sens de ce qui vient d'être dit, dans le *Commentaire sur l'Évangile de Jean*[5], au livre VIII[e], lorsqu'il s'exprime ainsi[6] : « Il fallait, pour ces (deux motifs) mêmes, qu'on vît que le Christ était, non pas selon l'opinion ou l'apparence, mais bien selon la nature, un homme né de la femme et subissant tout ce qui est humain, excepté seulement le péché. Ainsi la crainte et la terreur sont chez nous des passions naturelles, qui sont loin d'être comptées parmi les péchés. »

Proclus[7], qui (fut) avec le saint évêque de la ville de Constantinople[8], se rapproche de la même opinion. Dans sa *Lettre aux Arméniens*, il s'exprime ainsi[9] : « Qu'ils choisissent de deux choses l'une : ou rougir des passions et nier la nature; et ils seront comptés parmi les impies, puisque c'est là l'opinion des Manichéens; ou bien accepter le bienfait[10] de l'incarnation, en confessant la nature, sans rougir des passions qui conviennent à la nature ».

Et qu'avons-nous besoin, nous vos

1. II *Cor.*, v, 21. — 2. *Act. Ap.*, xiii, 35. — 3. ܡܣܒܪܝܢ (?), ܡܣܬܒܪܝܢ (?). Le texte paraît un peu altéré dans ce passage; nous en rétablissons le sens incontestable d'après le contexte. — 4. ܟܪܘܙܘܬܢ. Cf. I *Cor.*, xv, 14.

5. In cap. xii, 27. — 6. *Patr. Gr.*, t. LXXIV, col. 88. — 7. Lire : ܦܪܘܩܠܘܣ. — 8. Avec S. Jean Chrysostôme. — 9. *Patr. Gr.*, LXV, 864. — 10. τὸ κέρδος.

par ces choses, afin qu'on ne le supposât pas une fiction ou une apparence[1]. En effet, la passion naturelle est double : l'une est le corruptible, l'autre le constituant; le corruptible subit la corruption ; le constituant maintient l'essence; c'est ainsi qu'il est dit[2] : « Ils se multiplieront encore dans une vieillesse abondante et ils supporteront bien les passions. » Nécessairement d'après cela, l'être animé est constitué pour la passion corruptible, la mortalité du corps. S'il n'en était pas ainsi, la mort ne pourrait avoir lieu ; ou plutôt, la mort n'est que cela, étant la séparation de l'âme et du corps, et comme la dissolution de tout l'être[3] qui s'effondre (?). Dès lors, l'apôtre divin, Paul, joignant[4] la mort à la passion, dit[5] : « A cause de la passion de la mort » ; et le grand Synode des 318 (Pères), voulant faire profession de foi de la mort, dit : « Il est descendu, s'est incarné, s'est fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour. » Comme si l'expression de la passion suffisait pour indiquer la mort. De là, nous croyons que les saints[6] Pères, la plupart du temps, joignent ensemble le mortel et le corruptible lorsqu'ils considèrent la passion qui surtout peut produire la corruption.

« Cyrillus, dans le second Livre appelé *Trésor*, dit ceci[7] : « Puisqu'il a pris un corps mortel et corruptible et qu'il s'est ainsi soumis à la passion; nécessairement il a fait siennes, avec la chair, sujets, de parler longuement à un sage empereur, capable non seulement de s'instruire, mais même d'enseigner ?

Vous-même, instruit par Dieu, dans l'édit que vous avez maintenant envoyé, vous avez proclamé très bien et sagement qu'autre chose est ceci : « par la nature » et autre chose ceci : « par la grâce ». A côté de l'expression « nature », [**329**] vous avez placé « réellement[8] », mais non pas à côté de l'expression « par la grâce » ; car l'idée « d'adoption » vient aussitôt à l'esprit. C'est ainsi que Grégoire le Théologien prouve[9] que Dieu est « réellement » père, par l'exemple du Christ qui a la nature du Père, mais non pas par notre (exemple), car nous sommes appelés (ses) fils seulement par l'adoption et la grâce. » Il est donc rigoureusement vrai que « réellement » ne peut s'employer que selon la nature. Nous avons appris à dire que les passions de Notre-Seigneur, notre Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ, sont « naturelles », en présupposant nécessairement l'expression « volontairement », car le Verbe permettait que les passions naturelles et non répréhensibles fussent dans son très saint corps.

Le témoin exact de ces choses, *Ambrosius*, *évêque de Milan*, s'exprime ainsi dans le Ve livre *Sur la Foi*[10] : « La chair a souffert; la divinité exempte de la mort a permis que le corps souffrît selon la loi de la nature ».

1. φαντασία. — 2. *Ps.* xci, 15. — 3. ܦܘܠܡܠܐ (?). — 4. Lire : ܡܘܣܦ. — 5. *Hebr.*, ii, 9. — 6. θεόφοροι. — 7. *Patr. Gr.*, LXXV, 396.
8. κυρίως. — 9. *Patr. Gr.*, XXXVI, 80. — 10. *Patr. Lat.*, XVI, 594 (in libr. II, c. 7).

les passions de celle-ci. Quand celle-ci les subit, on dit que lui les subit. Car nous disons qu'il a été crucifié et qu'il est mort, bien que le Verbe n'ait pas souffert en réalité[1], ni proprement. »

« Semblablement, le grand Athanasius, dans le III[e] livre *sur la Trinité*, contre les Ariens, s'exprime ainsi[2] : « Ce qui est du corps ne pourrait être attribué à l'incorporel, s'il n'avait pris un corps corruptible et mortel. En effet, Marie, de qui vient le corps, était mortelle. Pour cela, il faut, lorsqu'il souffre, qu'il pleure, qu'il se fatigue dans le corps, que ces (actions) lui soient attribuées en même temps que le corps et tout ce qui est le propre de la chair. » On voit, par tout ce qui a été dit, la synonymie de : incorruptible [330], impassible, et immortel; puisque passible et mortel, implique nécessairement corruptible, on voit que la théorie des Phantasiastes rejette la réalité naturelle dans le sens du (mot) passion.

« Prosternés aux pieds de Votre pieuse Sérénité, nous cherchons à ne rien dire sans discrétion. Nous avons appris, et de l'Écriture Sainte, et des Saints Pères, à regarder le corps de Notre-Seigneur comme passible et mortel avant la résurrection; mais comme impassible et immortel après la résurrection. Corruption et incorruptibilité s'appliquent à chacun des termes, et marquent en même temps la séparation entre le temps de

Basilius, dans son homélie *Sur l'action de grâces*[3], suit ceux-ci et dit[4] : « De sorte que Notre-Seigneur supporta la faim, quand les aliments solides étaient digérés; il supporta la soif, quand l'humeur du corps était épuisée; il était fatigué, quand les muscles et les nerfs étaient trop distendus par la route. Certes, la divinité ne fut pas sujette à la fatigue; mais le corps a subi les accidents inhérents à la nature. De même, il a subi les larmes[5], permettant qu'un accident naturel se produise dans la chair ».

A l'exemple de Basilius, son frère *Gregorius*, *évêque de Nysse*, s'exprime ainsi dans la IV[e] homélie *Sur les Béatitudes*[6] : « Celui qui a participé à tout ce qui est de notre nature, excepté le péché, a eu aussi avec nous les mêmes [passions][7]. Il n'a pas jugé que la faim fût un péché, et ne s'est pas refusé à la subir; mais il a supporté l'acuité du désir naturel de la nourriture[8]. Après être resté quarante jours sans nourriture, ensuite il eut faim; car il permettait, quand il le voulait, à la nature d'accomplir son office ».

A ceux-ci nous ajouterons encore, attendu qu'il emploie l'expression même de « passion volontaire » et « naturelle », le bienheureux *Athanasius*, qui, dans le Traité qu'il écrivit en faveur de la Foi, *contre Apollinarius*, dit ceci[9] : « Telle fut (sa) mort : le corps la subissait na-

1. οὐκ ἰδίᾳ καὶ καθ' ἑαυτόν. — 2. *Patr. Gr.*, XXVI, 440.

3. Περὶ εὐχαριστίας. — 4. *Patr. Gr.*, XXXI, col. 228. — 5. Lire : ܕܡܥܐ, gr. : τὸ δάκρυον. — 6. *Patr. Gr.*, t. XLIV, 1236. — 7. καὶ συμμετασχὼν ἡμῖν τῶν αὐτῶν παθημάτων. — 8. τὴν ὀρεκτικὴν ὁρμὴν τῆς φύσεως τὴν ἐπὶ τῇ τροφῇ γινομένην. — 9. *Patr. Gr.*, XXVI, 1104.

la passion et celui de la résurrection. C'est ainsi que Paul l'emploie en parlant de la passion et de la mort[1] : « Il l'a ressuscité des morts, et il ne retournera pas à la corruption. » En vue de la résurrection, sa chair n'a pas subi la corruption. Pareillement, Paul compare les termes de passion et d'impassibilité lorsqu'il dit[2] : « Si nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus. » Et Jean de Constantinople dans la xii[e] homélie du *Commentaire sur la II[e] Épitre aux Corinthiens*, explique[3] : « selon la chair », c'est-à-dire subissant les passions naturelles. Et comment cela ? En ce qu'il eut faim, en ce qu'il eut soif, en ce qu'il se fatigua, en ce qu'il dormit. Et « non selon la chair », c'est-à-dire qu'il est désormais délivré de ces passions; mais non pas qu'il est séparé de la chair, car il viendra avec elle, désormais impassible et immortelle, juger l'Univers. » — *Fin*.

turellement; le Verbe l'acceptait volontairement et livrait spontanément[4] le corps à la mort, pour qu'il souffrît naturellement pour nous, et ressuscitât divinement ».

Nous vous avons présenté ces (témoignages), en en laissant beaucoup de côté, ô très [330] fidèle (empereur!), afin que jamais la doctrine des Phantasiastes ne puisse se développer et (introduire) sous le nom d'incorruptibilité, la fiction des passions. En effet, si nous reconnaissons comme absolument saint, auteur de la vie[5], et incorruptible en ce sens qu'il n'a pas péché, dès le sein (de la Vierge), le corps uni hypostatiquement au Verbe par le moyen d'une âme raisonnable et intelligente; cependant, nous le savons aussi passible et mortel de sa nature. Car le motif pour lequel la chair a été prise fut que, dans une chair capable de souffrir, le Verbe impassible, supportât notre condition, payât pour nous la dette de la mort, nous fît exempts de dette, afin que, grâce à sa chair, nous arrivions à l'incorruptibilité.

Jean de Constantinople confirme également ce qui a été dit, lorsqu'il s'exprime ainsi dans le *Commentaire sur l'Épître aux Romains*[6] : « Le Christ n'avait point une chair pécheresse, mais qui ressemblait à notre chair pécheresse, sans péché; la même que la nôtre par la nature. De sorte que par là, il est évident que la nature de la chair n'est pas mauvaise : car le Christ n'en a pas pris une autre que cette première,.il n'a point changé la substance de celle-ci pour la préparer à combattre[7] de nouveau[8], mais il l'a laissée subsister dans sa (propre) nature et lui a obtenu de ceindre la couronne contre le péché, et, après la victoire, l'a ressuscitée et l'a rendue immortelle ».

Suivant les traces des saints Pères, nous avons rappelé ces choses à Votre[9] Piété. D'un commun accord, pour ainsi dire, tous déclarent (le Christ) passible et mortel

1. *Act. Ap.*, xiii, 37. — 2. II *Cor.*, v, 16. — 3. *Patr. Gr.*, LXI, 475.

4. ἐξουσιαστικῶς. — 5. *Sic* ms. Probablement à corriger : ܡܥܠܝ ܚܫ̈ܐ, « supérieur aux passions ». — 6. *Patr. Gr.*, LX, 515. — 7. Lire : ܢܬܟܬܫ. — 8. οὕτως αὐτὴν ἀναμαχήσασθαι παρεσκεύασε. — 9. Lire : ܕܝܠܟܘܢ.

avant la résurrection, impassible et immortel après la résurrection. En même temps, ils désignent la passion et la mort par le mot corruption; l'immortalité et l'impassibilité par le mot incorruptibilité. Nous pensons qu'en apportant leurs témoignages, nous fatiguerions l'attention de Votre Piété; mais en vous présentant ces Pères les plus illustres[1], pour toute pétition, prosternés en larmes aux pieds de Votre Piété, nous vous demandons des choses honorables devant Dieu : que vous sévissiez contre ceux qui suscitent des difficultés étranges et inaccoutumées à l'Église de Dieu; que vous empêchiez les discussions de paroles vaines, qui ne sont utiles à rien et sont prononcées pour la subversion de ceux qui les entendent[2]; de sorte que, dans un cœur parfait, la foi admirable, que jusqu'à présent vous avez gardée en paix, soit votre glorification, et que vous puissiez dire avec Ézéchias à Notre-Seigneur, en toute liberté[3] : « Souviens-toi, Seigneur, que j'ai marché devant toi dans la vérité et la foi, et que j'ai fait le bien en ta présence, avec un cœur parfait ». Le chef des Pasteurs vous donnera, à cause de son troupeau, la couronne des amis, dans la justice, après vous avoir auparavant mesuré le temps de la vie selon la justice. Et toute l'assemblée des pasteurs dit : Amen, et Amen! ô empereur, pardessus tout chrétien et pieux!

Quelques-uns disent que quand l'empereur reçut cette relation[4], [**331**] il fut transporté de colère[5] contre les évêques, et voulut les chasser tous en exil; d'autres disent qu'il fut touché de repentir, se détourna des deux hérésies[6], et fut affermi dans l'orthodoxie. Mais sa fin approcha, et, par la permission de Dieu, il mourut après avoir régné 38 ans.

A l'époque de la mort de Justinianus, un homme pieux et digne de foi eut la vision que voici : Il y avait une grande plaine et au milieu une fournaise de feu dont les flammes s'élevaient jusqu'au ciel. Saisi de crainte, il interrogea, et on lui répondit : « Elle a été allumée pour que Justianus y soit jeté, parce qu'il a introduit la « corruption » dans la foi, par son ignorance; mais il y a échappé à cause de son abondante miséricorde pour les pauvres, et à cause des églises qu'il a bâties. »

Fin du Livre neuvième, qui renferme l'espace de 108 ans, pendant lesquels six empereurs ont régné sur les Romains, et cinq rois sur les Perses. — Cette année est l'an 6073 depuis Adam, l'an 567 depuis Notre-Seigneur et, selon les années des Grecs, (l'an) 877.

1. Ceux qu'on vient de citer. — 2. Cf. II *Tim.*, II, 14. — 3. IV *Reg.*, xx, 3. — 4. ἀναφορά. — 5. Lire : ܒܚܡܬܐ. — 6. Des phantasiastes et des diophysites.

LIVRE X

J'APPELLE A MON AIDE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS, DIEU, QUI A VOULU ÊTRE DÉSIGNÉ DANS LA CHAIR PAR LA LETTRE J, QUI EST LA DIXIÈME EN NOMBRE[1], EN COMMENÇANT CE DIXIÈME LIVRE, QUI PART DE L'AN 568 DE LA NAISSANCE DE NOTRE SAUVEUR DE LA VIERGE MARIE, (QUI EST) L'AN 6073 DEPUIS ADAM, ET, SELON LE COMPUT APPELÉ DES GRECS, L'AN 878.

CHAPITRE PREMIER. — [*Du commencement du règne de Justinus II.*]

En l'an 878 des Grecs, Justinianus, étant mort, le fils de sa sœur, qui s'appelait aussi Justinus[2] commença à régner. — Il commença à régner avec Sophia, sa femme, au mois de tešrîn (octobre). — Il n'y eut plus aucune vexation dans l'empire des Romains, et les malfaisants disparurent grâce à sa fermeté. Il était Thrace d'origine. Il était podagre.

A cette époque le roi des Perses était Kosrau. Au commencement[3], ils jouissaient d'une paix véritable. Pour ce motif, en la 2e année de Justinus, selon l'usage des rois de s'envoyer[4] mutuellement des présents lorsqu'ils commencent à régner, le patrice Jean de Callinice fut envoyé porter des présents d'honneur au roi des Perses[5], et faire la paix et l'union des Églises.

Après [332] cela, les Perses se mirent de nouveau à opprimer le peuple des Arméniens, afin qu'ils adorassent le feu, comme les Mages; car les Arméniens étaient soumis aux Perses à cette époque. Pour ce motif, les Arméniens se révoltèrent contre contre les Perses et cherchèrent du secours près des Romains[6]. Les Romains aidèrent les Arméniens, et les Perses furent vaincus.

Kosrau manda à Justinus de lui restituer[7] les Arméniens, disant : « Il n'est pas bien que tu donnes la main au peuple qui s'est révolté contre son roi. Et si tu ne me rends pas ce peuple, rends-moi le pays tributaire. » — Justinus répondit : « Je ne livrerai pas entre tes mains un peuple chrétien qui a abandonné le culte des démons et m'a demandé protection. » — Kosrau revint à la charge et écrivit une seconde fois à Justinus, en disant : « Si tu ne donnes pas

1. Selon le système de numération des Syriens. En d'autres termes : « En commençant le Xe livre, j'invoque Jésus dont le nom commence par la 10e lettre de l'alphabet. » — 2. Cf. ci-dessus, p. 169, n. 1. Par suite de cette confusion entre les noms de Justin et Justinien, Justin II est appelé par les écrivains syriens Justin ou Justinien III. — 3 : ܒܫܘܪܝܐ. — 4. Lire : ܕܢܫܕܪܘܢ. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. L, § VI. — 6. Cf. *Ibid.*, § XXXV; JOH. EPHES., III, II, 18 sqq.; VI passim. — 7. Lire : ܢܗܦܟ ܠܗ.

le peuple et si tu ne nous rends pas le pays, donne l'or que vos rois donnaient en tribut pour l'Arménie[1], et que la paix soit maintenue entre nous. » — Justinus répondit encore de dures paroles, en disant : « Je vous réclame même le tribut que vous avez reçu autrefois. C'est à celui qui demande la paix de donner le tribut; et puisque vous nous demandez la contrée du Nord[2], de notre côté nous vous demandons Nisibe; car elle appartenait aux Romains, et elle a été donnée aux Perses sous condition, comme il est écrit dans les archives. » — *Ce récit du milieu*[3] *est fini.*

En la 1re année de Justinianus (Justin II), qui est l'an 878, au mois de tamouz (juillet), on vit une grande lumière dans la région du Nord. Elle était placée au sommet des airs, comme une flamme terrible. — La même année, une sorte de lance de feu, parut dans le ciel pendant longtemps.

L'empereur fit venir de Smyrne une grande machine de bois solides, sur laquelle quelques hommes portant du feu volaient, montaient et descendaient avec adresse : c'est ce qu'on appelle un κατάδρομος. Des multitudes de gens se préparaient à ce spectacle diabolique : Mais pendant la nuit le feu embrasa le ciel dans la région du nord et de l'est. Par crainte, cet amusement fut supprimé ce jour-là et le lendemain. Le jour suivant les foules s'assemblèrent de nouveau et plusieurs moururent pendant ce spectacle de morts lamentables et très cruelles. [332] En effet, les cordes s'étant rompues sous le poids de grosses pierres, ils tombèrent en bas et leur cervelle se répandit sur leurs ossements.

Quand Justinus commença à régner, il voulut faire la paix dans les Églises. Il s'en préoccupait beaucoup dès le temps de son oncle[4].

C'est pourquoi, quand le pape Theodosius se disposa à venir le trouver, il ordonna qu'il entrât avec les honneurs dus au patriarche. Lorsqu'il vint, l'empereur le reçut avec joie[5]. Il lui promit de faire la paix, et le renvoya à son siège. Mais saint Theodosius mourut la même année.

L'empereur, ayant appris sa mort, ordonna qu'il fût enseveli avec pompe; et le moine Athanasius, de la famille impériale, prononça à sa sépulture une homélie dans laquelle il anathématisa ouvertement le synode de Chalcédoine.

L'empereur ayant entendu parler des évêques qui étaient retenus à Antioche les fit relâcher en paix.

Ayant appris que Theodosius avait été accueilli honorablement par l'empereur et que celui-ci avait promis la paix et l'union, plusieurs archimandrites et des hommes notables se réunirent dans la ville impériale. De son côté, [332] l'empereur rassembla les évêques qui se

1. *Sic* BH ; ms. : « pour les Arméniens ». — 2. ܐܬܪܐ ܕܓܪܒܝܐ (BH). — 3. C'est-à-dire : Écrit dans la colonne du milieu.

4. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. L, § III. — 5. ܒܚܕܘܬܐ.

Le même feu apparut de nouveau dans le ciel aux mois d'éloul et de tešrî (sept.-oct.) ; il semblait encore plus terriblement embrasé. — Le 5 de tešrî I[er] (oct.), il y eut un tremblement de terre qui secoua la terre comme des arbres. Il en fut encore de même quelques jours plus tard.

Encore au mois de tešrîn, des charbons embrasés, comme par un incendie des airs, tombèrent du ciel; ils ressemblaient à des débris de roseaux qui brûlent où à du papier embrasé. Ils étaient longs d'environ trois doigts ; de sorte qu'on en recueillit pour remplir des corbeilles[1] qu'on conserva dans les maisons. Beaucoup de gens se convertirent de leur malice à cause de ce prodige.

L'empereur, qui se rendait[2] aux Thermes[3], quitta la ville à cause du tremblement de terre et entra dans l'église de la Mère de Dieu appelée des [B]lachernes[4] ; on fit des rogations dans toutes les églises ; même les enfants, les écoles les femmes libres : tous pleuraient amèrement et priaient avec ferveur. Quand la procession arriva à cette grande église, à l'aurore du vendredi, on aperçut tout à coup à la neuvième heure, une grande croix dans le ciel, sous l'aspect d'un nuage lumineux dans lequel se trouvait un feu très brillant. Alors, l'empereur, le patriarche et tous les assistants se mirent à crier : *Kyrie eleison*[5]. Et tout le peuple fut trouvaient à Constantinople ; il ordonna aux deux partis de rechercher la vérité et leur demanda de s'unir. Ils s'assemblèrent pendant toute une année dans le palais patriarcal, parlant et écoutant ; mais à cause des péchés, l'Église ne fut pas pacifiée.

Les fidèles, c'est-à-dire le parti des Orthodoxes, présentèrent de nouveau une supplique à l'empereur en vue de la paix. Il répondit : « Nous sommes sur le point d'envoyer en Orient le patrice[6], et nous lui avons donné[7] des instructions en vue de la paix de l'Église. Donc, allez-vous-en tous en paix, et quand il descendra en Orient, assemblez-vous tous auprès de lui ». Ayant entendu ces paroles, tous gagnèrent l'Orient, avant l'ambassadeur, attendant la venue de cet envoyé.

L'évêque Jacques[8] se trouvait aussi dans la ville impériale avec les moines qui y étaient réunis. — Or, Jacques alla trouver en secret l'impératrice, et lui persuada qu'il désirait ardemment la paix des Églises. L'impératrice Sophia accueillit le vénérable avec honneur. Elle appela Jean, et, en présence du vénérable, lui ordonna de s'appliquer à pacifier l'Église. Elle demanda à Jacques de se présenter à l'empereur et d'écouter sa parole; mais le vénérable s'y refusa.

L'empereur voulut envoyer Jean d'Asie avec Jean le patrice ; mais, comme il était occupé à baptiser les païens, il n'y alla point.

Il y eut à cette époque un autre

1. σπυρίδες. — 2. Ms. : « qui se rendaient » (l'empereur et la cour?). — 3. Cf. Joh. Eph., III, I, 26. — 4. Restituer : ܒܠܟܪܢܐ, Βλαχερνῶν. Voir la description de Niceph. Call., *H. E.*, XV, XXV, XXVI. — 5. Ms. : *kourilos*.

6. Jean de Callinice ; cf. ci-après, ch. II. — 7. ܦܩܕܢܐ. — 8. Jacques Baradée.

dans une grande angoisse jusqu'à ce qu'elle eût disparu. — Le [333] lendemain, le patriarche se rendit près de l'empereur et lui dit : « De même que la croix est apparue dans le ciel à Constantin, de même elle s'est montrée à toi. Il faut donc que tu fasses venir la parcelle du bois de la crucifixion qui est à Apamée de Syrie. » — Sur l'heure, l'empereur écrivit, et envoya un de ses généraux, qui se rendit à Apamée. Avec beaucoup de violence, malgré celui chez qui elle était cachée, et malgré l'évêque de l'endroit, il s'en empara de force, et l'amena à Antioche. Là, on la scia dans sa longueur. La moitié fut mise sous scellé et resta à Antioche pour être renvoyée à Apamée, et l'autre moitié fut envoyée à la ville impériale[1]. L'empereur et toute la ville sortirent pour la recevoir avec honneur le 10 de kanoun Ier (déc.). Pendant dix jours on l'exposa dans les églises à la vénération des peuples. L'empereur lui fit faire un reliquaire d'or qu'il orna de pierreries de toute sorte. Il fut rangé dans la grande église de la ville. — *Fin.*

schisme. Paulus, qui demeurait près du pape Theodosius, reçut [333] l'ordination de Jacques et d'Eugène, pour le siège d'Antioche; ensuite il désira celui d'Alexandrie. Mais les Alexandrins demandaient Athanasius, fils de la fille de l'impératrice Theodora. Paulus écrivit aux Alexandrins des reproches contre Athanasius. Athanasius en ayant eu connaissance se mit à examiner la conduite de Paulus; ensuite les Alexandrins rédigèrent un acte[2] d'accusations très odieuses, contre Paulus ; et ils les affirmaient en disant qu'il était leur concitoyen. Athanasius les montra lui-même à l'empereur. Paulus chercha à corrompre les Alexandrins par de grands présents, à l'aide des richesses de Theodosius dont il avait hérité. Voyant qu'il n'avançait à rien, il descendit près de Ḥéret, fils de Gabala; et celui-ci ordonna que son nom fût proclamé dans les églises des Διακρινομένοι, c'est-à-dire des Orthodoxes. — Or, les Alexandrins étaient scandalisés non seulement à cause de Paulus, mais aussi à cause du vénérable Mar Jacques qui l'avait ordonné sans le consentement de toutes les provinces[3].

CHAPITRE [II], *qui expose ce qui eut lieu lors de la descente du patrice Jean dans la contrée orientale.*

Lorsque le patrice Jean fut envoyé par l'empereur Justinus près de Kosrau, il reçut l'ordre de procurer la paix des Églises.

Les évêques, ayant pris connaissance de l'édit, rédigèrent une pétition ainsi conçue : « Nous avons confiance, car nous sommes tous assurés que Votre

1. Cf. CEDREN., ad ann. 5 Justini.
2. πράξις. — 3. Cf. JOH. EPHES., III, II, 3 ; PS.-DEN. ad ann. 889 (*B. O.*, II, 69).

Il pavint à Callinice, et là, une foule de persécutés se réunit. Il leur annonça que l'empereur était disposé à (leur) procurer la paix; et de leur côté, ils lui firent connaître avec des pleurs et des gémissement lamentables, la persécution et les angoisses qu'ils avaient subies de la part des Synodites.

L'évêque Jacques vint aussi en ce lieu. Le patrice dit à Jacques : « Quand nous reviendrons de chez les Perses, une assemblée aura lieu dans la ville de Dara ». Alors Jacques prit soin de faire assembler les évêques, les archimandrites et les moines; et quand Jean revint, Jacques et ceux qui l'accompagnaient allèrent à sa rencontre à Dara. Tandis qu'ils parlaient de la paix, arrivèrent de nouveau des lettres de l'empereur qui pressaient Jean de faire la paix des Églises, de l'achever par tous les moyens possibles, et de remonter ensuite. Il exhorta donc Jacques et ceux qui l'accompagnaient à le précéder à Callinice, tandis qu'il terminerait les affaires de l'empereur.

Sur l'ordre de l'empereur, Eugène, évêque de Cilicie, et Aboui, prêtre et moine, furent aussi envoyés de la ville impériale. La nouvelle de la paix se répandit en tous lieux : des gens de toutes les classes s'assemblèrent à Callinice.

C'était en vue de la paix [334] qu'ils étaient assemblés; mais une autre question fut agitée parmi eux. Quelques-uns étaient opposés à Eugène et exigeaient qu'il anathématisât quiconque emploie l'expression de « substances[1] ». Celui-ci Altesse, o âmi du Christ Notre-Seigneur! poursuivant le bien de la religion, place la sollicitude suprême de l'union des Églises et les choses spirituelles avant toutes les autres affaires; nous avons aussi bon espoir que Dieu vous secondera, et dirigera cette affaire glorieuse. Nous vous prions, puisque les questions agitées concernent la foi, de laquelle dépend le salut de toutes les âmes, d'accueillir[2] nos paroles avec longanimité et mansuétude; car toute chose doit être examinée[3], et celle-ci avant tout.

« Nous vous faisons savoir que l'édit rédigé par Votre Altesse est parfait en y ajoutant deux mots. Nous voulons dire : « de deux natures ou hypostases a été constituée une seule nature ou hypostase de Dieu le Verbe incarnée »; et là où on dit : « et non pas deux fils, ni deux personnes, ni deux hypostases », qu'on ajoute : « ni deux natures ». — Et puisqu'on confirme dans l'édit les XII Chapitres de Cyrillus, (il faut) qu'on anathématise à la fin de l'édit ceux qui pensent des choses contraires à celles qu'il renferme, ainsi que les personnes qui sont anathématisées par les deux [334] partis.

« Il est évident qu'en replaçant saint Severus dans les diptyques, l'ordonnance[4] portée contre lui, contre Anthimus, contre Petrus et contre Ze'ôra, se trouve annulée, en tant que portée illégalement.

« S'il est difficile d'ajouter ces deux mots à l'édit, nous accepterons l'*Heno-*

1. οὐσιας.

2. Lire : ܕܬܩܒܠܘܢ. — 3. Cf. I *Thess.*, v, 21. — 4. διάταξις.

répondit : « Ce n'est pas le moment ». Mais ils ne cessaient point. Ce qu'ils agitaient depuis longtemps en secret se produisit alors au grand jour, et devint une cause de dissentiment pour les fidèles. Il y eut deux partis. D'un côté : Conon, Eugène, Theonas, évêques; Athanasius, Aboui et Phocas, moines; de l'autre : Jacques, Theodorus d'Arabie, Paulus, Jean d'Asie, Stephanus, Longinus, Élisée et Ptolomæus[1]. Il y eut donc un schisme parmi les fidèles. Ils se vilipendaient les uns les autres. Les partisans de Jacques accusaient ceux de Conon de polythéisme; et les partisans de Conon appelaient ceux de Jacques « sabelliens ».

Quand le patrice Jean arriva, il réunit Pallad[ius], archimandrite de Mar Bas[sus], Antiochius d'Arabie, Jean de Qârtamîn, et d'autres hommes et clercs célèbres. Il leur dit affablement : « Notre empereur ami de la paix, veut que nous fassions la paix dans les Églises[2]; je suis persuadé que vous y mettrez vous-mêmes de la bonne volonté. Nous savons par les histoires écrites que non seulement les Pères se sont écartés en plusieurs choses de la rigueur d'une exactitude[3] absolue et ont avisé à de semblables moyens de faire la paix pour l'utilité du grand nombre; mais les Apôtres eux-mêmes, comme l'attestent les Livres saints. Paul voulant instruire Timothée commença par le perfectionner dans la pratique du judaïsme, c'est-à-dire la circoncision[4]; ensuite il l'amena au *ticon* de Zénon, puisqu'on y trouve : « que ceux qui [feront] une autre définition, ou doctrine, ou symbole de la foi, en quelque synode, lieu, temps ou manière que ce soit, en dehors de la définition des 318 Pères, sont anathématisés, avec les personnes qui sont anathématisées par les deux partis[5]. — Ici encore, quand Severus sera replacé dans les diptyques, quand l'ordonnance précitée aura été rapportée en tant qu'injuste et illégale, quand l'union sera rétablie, les vénérables (évêques) morts dans la persécution devront tous être rétablis dans les diptyques. Et si Anastas[ius] accepte l'union, il occupera[6] son siège; sinon un autre l'occupera[6]. »

Quand cet écrit fut donné, du consentement de toute l'assemblée réunie dans le couvent de Mar Zakai, pour être envoyé au patrice Jean, beaucoup de moines vociféraient, disant : « Montrez-nous ce que vous avez écrit; car si c'est orthodoxe nous l'acceptons, sinon, nous ne l'acceptons pas ». Alors, sur l'ordre des évêques, on commença à lire l'écrit. Aussitôt les moines excitèrent du tumulte. Un moine appelé Cosmas, et surnommé Bar-Ḥraniata, du monastère de Mar Cyrus de Callinice, osa déchirer le libelle[7] au milieu de l'assemblée, et il y eut une confusion générale dans cette affaire. Quand le patrice apprit ce qui s'était passé, il bouillonna de colère, et passa aussitôt de l'autre côté de l'Euphrate, sans goûter la nourriture qui lui avait été préparée.

1. Ms. : *Pâṭôlâmos*. — 2. Lire : ܕܡܪ̈ܐ. — 3. ἀκριβεία — 4. *Act. Apost.*, XVI, 3.
5. L'*henoticon* anathématise nommément (outre ceux qui feront une nouvelle définition) Nestorius et Eutychès. Cf. ci-dessus, p. 152. — 6. Lire : ܢܣܒ. — 7. χάρτης.

Nouveau-Testament. Il fit cela parce que le judaïsme se maintenait encore et que le christianisme n'avait pas atteint son développement. Mais plus tard, quand il vit que le christianisme s'était dilaté, et que la circoncision était abolie, il déclara que Titus, qui était un païen, n'avait pas besoin d'être circoncis[1]. Et quand il vit que la Prédication du Christ avait pris une grande extension, il écrivit aux Galates[2] : « Voici que moi, Paul, je vous dis : Il ne vous sert de rien pour le Chrit d'être circoncis. » Celui qui autrefois avait circoncis Timothée par crainte, prêchait ensuite aux hommes que la circoncision était inutile. De même, saint Cyrillus accepta Jean [335] d'Antioche qui partageait[3] l'opinion de Nestorius, uniquement parce que Jean confessa Marie « Mère de Dieu », et il lui envoya une lettre de concorde et de communion[4]. Il fit cela non pas en maintenant une exacte rigueur, mais en usant de condescendance, pour l'utilité d'un grand nombre. Il n'est pas possible, tandis que vous êtes hors de vos sièges, que tout ce que vous désirez se fasse dans les Églises. Mais dès que Notre-Seigneur en donnera la possibilité à notre empereur victorieux, il ordonnera que cela s'accomplisse. Tous, vous êtes acceptés, vous devenez ses familiers ; avec le temps le reste sera redressé ; car je sais quelle est la volonté de l'empereur, et qu'il n'y a pas d'autre moyen plus efficace de faire la paix dans les Églises, que celui qui lui convient. Je vous conseille d'accepter, de peur qu'en persévérant dans

Or, cette affaire avait eu lieu par l'opération du démon. Plusieurs furent affligés de ce que les Églises n'étaient point unies ; et aussitôt, les notables passèrent trouver Jean et le prièrent de recevoir les évêques qui rédigeraient un autre libelle à la place de celui qui avait été déchiré. Il y consentit, et Jacques, Theodorus, Eugène, Aboui, Phocas et les autres se rendirent près de lui. Ils le supplièrent en disant : « Que la paix de l'Église ne soit pas anéantie à cause de la dispute de quelques ignorants ennemis de la paix ! » Ils calmèrent son ressentiment [335] et firent un écrit semblable à celui qui avait été déchiré.

Quand Jacques et ceux qui l'accompagnaient revinrent vers les moines, ceux-ci, ayant appris qu'ils avaient fait et donné à Jean un écrit, s'insurgèrent en disant : « Si tu n'annules pas cet écrit par l'anathème, si tu ne jures pas sur ta tête que tu ne l'acceptes pas, nous t'anathématisons tous, et nous n'accepterons jamais que tu sois notre évêque ». En voyant cela, il anathématisa aussitôt par écrit le libelle.

Quand le patrice Jean l'apprit, il retourna en grande colère près de l'empereur et lui fit savoir ce qui s'était passé. Celui-ci cessa de s'occuper de la paix et se remit à persécuter les fidèles.

Les persécutés s'assemblèrent, firent une prière, maudirent le patrice Jean, et un jour où il se tenait devant l'empereur, un démon s'empara de lui ; il tomba, et se mit à bêler comme une

1. *Gal.*, II, 3. — 2. *Gal.*, V, 2. — 3. Lire : ܐܚܕ ܗܘܐ. — 4. Cf. ci-dessus, p. 110-112.

une trop grande rigueur vous n'empêchiez ainsi la paix des Églises, et que vous ne vous en repentiez ensuite ; que vous n'en veniez aux extrémités, et que vous ne désiriez plus tard ce que nous vous proposons maintenant d'accepter, alors qu'on ne vous l'accordera plus ». — Quand il eut ainsi parlé longuement aux archimandrites et au peuple, on lui demanda de faire connaître ce que l'empereur avait prescrit comme moyen, et il leur envoya l'édit de l'empereur, par Zacharias, l'archidiacre, médecin en chef[1].

Edictum : « Nous n'admettons qu'une seule définition de foi : celle qui fut établie par les 318 Pères, et qu'ont confirmée les Pères réunis à Constantinople et à Éphèse. Nous ne connaissons pas d'autre définition que (celle-ci) : Nous croyons en un seul Dieu, le Père... Et le reste de la définition. — Nous admettons les deux naissances de Dieu le Verbe : sa naissance du Père, avant les mondes, et sa naissance à la fin (des temps) de la vierge Marie. Nous confessons que Dieu le Verbe est véritablement le Fils unique, demeuré immuable dans sa divinité, qui a souffert dans la chair, et a fait des miracles divinement. Ce ne sont point deux : le Christ n'est pas autre, et Dieu autre, mais un seul et même (composé) de deux natures divine et humaine : hypostase unique et personne unique, et non pas deux hypostases, ni deux personnes, ni deux fils, mais une seule hypostase de Dieu le Verbe [336] incarnée. — Nous anathématisons chèvre, et mourut. La crainte s'empara de tout le monde.

L'empereur, ayant appris que l'affaire avait été troublée par l'hostilité des moines, s'occupa de nouveau de la paix et écrivit une lettre ainsi conçue :

« Ordre de Notre Majesté : à Jacques et à Theodorus, de venir ici pour l'affaire de l'Église.

« Toi, Sergona, commandant en chef[2] de Dara, conseille-leur, autant que tu le pourras, de faire cela ; car nous voulons, Dieu en est témoin, qu'il n'y ait qu'une Église. C'est pourquoi, n'apporte aucune négligence à cette affaire, pour le salut des âmes. Nous ne serons point le persécuteur des Διακρινομένοι, et nous voulons que rien de semblable n'ait lieu de nos jours, mais nous voulons établir la concorde.

« A cause de nos péchés quelques hommes méchants se trouvèrent prêts à s'interposer et empêchèrent la paix.

« A propos de Paulus le bègue, apprends ses œuvres perverses : Dès qu'il eut pris les biens de feu le pape Theodosius, il s'en alla à Alexandrie et se proclama évêque, mais il ne fut pas accepté ; il revint à Antioche, et ne fut pas accepté. Et qui accepterait ce démon ? Car, si tout ce qu'on dit de lui est vrai, il est l'Antéchrist que le Seigneur doit bientôt faire disparaître. — Nous défendons que son nom soit nommé dans les Églises, et nous enjoignons à chacun d'effacer son nom des diptyques.

« Nous avons maintenant emprisonné Stephanus et Longinus, qui sont les apo-

1. ἀρχίατρος. Il est qualifié ailleurs de « sophiste ». Cf. JOH. EPHES., III, I, 19 ; VI, 12, 26.
2. στρατηλάτης.

toutes les hérésies, principalement : Arius, Eunomius, Macedonius, Nestorius qui fut déposé et anathématisé par les Pères. Nous anathématisons pareillement Celestinus et Cyrillus, et Theodorus, et la lettre d'Ibas, ainsi que les écrits de Theodoretus, et tous ceux qui pensent comme eux et imitent leur impiété. Nous recevons le bienheureux Severus, patriarche; nous abolissons l'anathème porté contre lui iniquement et sans motif. Nous abolissons les anathèmes portés depuis le temps de saint Cyrillus jusqu'à présent. »

crisiaires[1] de Paulus; parce qu'ils l'ont empêché de venir et qu'il n'est pas venu. A cause de cela, nous nous sommes emparé d'eux. De peur que, selon leur coutume, [336] les partisans de Paulus ne disent qu'ils ont été saisis à cause de la foi, il était nécessaire de vous faire savoir que Notre-Seigneur et notre Dieu ne nous permet pas de saisir ou d'emprisonner quelqu'un à cause de la foi. Prends donc soin d'engager Jacques et Theodorus à monter près de nous. Nous écrivons à Stephanus de leur donner les frais (du voyage) ».

Ensuite, Sergouna envoya diligemment un exemplaire de la lettre en tous lieux. Tout le monde fut dans la joie. Theodorus monta, et fut reçu en grand honneur. Jacques suivit le conseil des moines; il ne monta pas. L'empereur fut fort irrité[2] et se laissa aller à la colère.

CHAPITRE [III]. — *De la dispute qui s'éleva parmi les évêques Sévériens ; et de la confusion qui survint à propos du Carême.*

En l'année 881, qui est l'année 4 de Justinus, dernière d'une période de 19 ans de la Chronique d'Eusèbe, selon le comput de 532 ans[3], il y eut de la confusion à propos du Jeûne. On écrivit d'Orient à ce sujet à Jean, patriarche de Constantinople. D'après le comput que nous avons cité, on avait fixé soigneusement

1. Littér. : « qui font les réponses », ἀπόκρισεις. — 2. Lire : ܐܬܚܡܬ.

3. Le cycle de 532 ans ($= 19 \times 28$), dont il est ici question, est généralement appelé *cycle pascal*, dans le comput ecclésiastique, parce qu'au bout de ce temps la fête de Pâques revient exactement dans le même ordre de dates. La période de 19 ans (*cycle lunaire* ou *nombre d'or*) est celle après laquelle la lune est supposée revenir au même point; la période de 28 ans (*cycle solaire* [ainsi appelé du dimanche : *dies solis*] ou des *lettres dominicales*), est celle après laquelle les lettres dominicales reviennent les mêmes et dans le même ordre. Le plus petit commun multiple de ces deux nombres donne le cycle de 532 ans. Son point de départ varie avec les différentes chronologies, qui le font commencer, les unes à la création du monde, les autres à la naissance de J.-C., ou en l'an 30, de manière que le premier cycle finit en l'an 562; Denys le Petit, dont le comput fut adopté dans les Églises occidentales, le fait partir de l'an 1 avant J.-C., de sorte que l'an 532 de notre ère cor-

toutes les fêtes : celle de la Nativité et celle de l'Épiphanie furent célébrées régulièrement, mais les autres dans la confusion.

Il fallait commencer le Jeûne de cette année le 23 de šebaṭ (février) ; quelques uns le commencèrent le 16 de ce mois ; d'autres le 9 [1]. A la fin, tout le monde reçut l'ordre de célébrer la (fête de) Pâques en même temps. Les Juifs, faisant la Pâque, à la fin de la période de 19 ans, le 6 de nisan (avril), de sorte que la période suivante de 19 ans commence le 25 d'adar (mars), et en cette année terminale de la 5e période [2] de 19 ans, le 6 de nisan (avril) étant un dimanche, notre fête de Pâques devait être reportée au 13.

[337] Une confusion du même genre eut lieu de nouveau en l'année 976, c'est-à-dire 95 ans plus tard, en la 209e année du cycle de 532 ans. — Après 190 ans,

---

respond à l'an 1 d'un nouveau cycle (cf. *Chron. Paschale*, *Patr. Gr.*, t. XCVII, col. 1035, 952, et § XXXII, XXXIII de la *Préface* de Ducange). Selon la chronologie indiquée par notre auteur, le cycle commençait en l'an 768 des Séleucides, comme on peut s'en rendre compte par le tableau que nous plaçons ici et qui marque la date à laquelle devait régulièrement être célébrée la fête de Pâques, aux trois années indiquées par l'auteur dans ce chapitre, et à d'autres années à propos desquelles les chroniqueurs syriens mentionnent la même confusion :

Cycle de 532 ans.	Ère des Séleucides.	Ère chrétienne.	Date de Pâques.	Auteurs qui parlent de la confusion au sujet de cette date.
1	768	457	31 mars	
90	857	546	8 avril	MICHEL, liv. IX, ch. XXX ; cf. *B. O.*, II, 88.
114	881	570	6 avril	MICHEL, livre X, ch. III.
209	976	665	6 avril	MICHEL, livre X, ch. III.
304	1071	760	6 avril	Ps.-DENYS, ad ann. 1070 ; éd. Chabot, p. 63.
399	1166	855	7 avril	MICHEL, liv. X, ch. III.
532	1299	988	8 avril	
1	1300	989	31 mars	
19	1318	1007	6 avril	MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. Dulaurier, p. 37.
114	1413	1102	6 avril	MATTHIEU D'EDESSE, trad. Dulaurier, p. 245.
209	1508	1197	6 avril	BAR HEBR., *Chr. eccl.*, I, 602 ; *B. O.*, II, 369.

Pâques étant le 6 avril, le lundi de la Quinquagésime, jour auquel les Orientaux commencent le jeûne, se trouve le 17 février (le 18 dans les années bissextiles).

1. Ms. : le 29. — 2. L'auteur indique ici la cause de ces controverses. Le concile de Nicée avait décrété que la fête de Pâques serait célébrée le dimanche *qui suit* le 14e jour de la lune de mars (celle qui commence du 8 mars au 5 avril), pour éviter la coïncidence de la fête chrétienne avec la Pâque juive qui est toujours célébrée le 14e jour. Ainsi, quand la lune commence le 17 mars, le 14e jour se trouvant le 30, si ce jour est un dimanche, la fête de Pâques doit être reportée au 6 avril; si le 14e jour se trouve être le dimanche 6 avril, elle est reportée au 13. Une semblable coïncidence se reproduisait au bout de 95 ans (5 périodes de 19 ans, comme on peut s'en rendre compte par les dates indiquées dans le tableau de la note précédente), après lesquels la lune pascale revenait au même jour du mois selon le comput alexandrin. Mais pour faire concorder

il y eut de nouveau une semblable confusion, à propos du commencement du Carême, en l'an 1166 des Grecs, qui était l'an 399 de ce cycle de 532 ans.

A cette époque, il y eut un violent et terrible tremblement de terre entre Samosate et Édesse[1]. Beaucoup de gens moururent, et il y eut de grandes calamités. — *Fin*.

Au commencement du troisième Livre de son *Histoire ecclésiastique*, Jean d'Asie dit[2] : « Au début de l'histoire (renfermée) dans ce volume, il convient d'employer les paroles plaintives et les lamentations de Jérémie, concernant Jérusalem, pour pleurer nous aussi pareillement sur ce qui arriva dans l'Église de Dieu, et sur les calamités qui s'abattirent tout à coup sur tous les fidèles ».

En l'an 6 de Justinus III (II)[3], alors que les Orthodoxes étaient depuis 40 ans dans le repos, même dans la ville impériale, et que leurs assemblées se réunissaient librement, Jean de Sirimin, aux jours du Carême, excita contre eux par sa malice la colère de l'empereur, qui ordonna que leurs églises fussent fermées et leurs autels renversés, que leurs prêtres et leurs évêques fussent pris et jetés dans les liens. Dès lors, pour ainsi dire, comme une violente et noire tempête [337] produite par l'a-

A cette époque, Anastas[ius] qui était patriarche d'Antioche pour les Chalcédoniens, fut chassé par eux; et ils eurent un certain Gregorius, ascète pacifique et humble, qui visitait les malades et les étrangers, rendait soigneusement les jugements et accueillait bien les moines. Il agissait même charitablement avec nous, Orthodoxes, et se préoccupait de faire la paix avec tout le monde.

Paulus et Eugène étaient en dispute, et s'injuriaient mutuellement sans pudeur ; ils ne communiquaient point l'un avec l'autre dans les mystères.

En certains lieux circulaient les partisans de Conon, qui proclamaient l'expression de « substances », et recueillaient dans les écrits des Pères des démonstrations en faveur[4] de leur dogme.

Jacques circulait en Syrie, passant d'un lieu à un autre, par crainte de l'empereur. Il accomplissait en secret les

l'année solaire avec l'année lunaire, il fallait ajouter un jour au nombre des *épactes* de l'une des années du cycle de 19 ans. Les Alexandrins et les Orientaux ne faisant pas cette addition à la même époque, il s'ensuivait que le 14[e] jour de la lune, à la dernière année de la 5[e] période, se trouvait être pour les uns le samedi, pour les autres le dimanche : et de là la confusion. Il nous paraît hors de propos d'entrer ici dans l'exposé scientifique de ces divers computs. La chose est amplement expliquée par Dulaurier, *Recherches sur la chronologie arménienne*, t. I, p. 90-92. (Cf. Bar. Hebr., *Chr. eccl.*, I, p. 602, n. 4.)

1. Je ne trouve pas ailleurs mention de ce fait, probablement emprunté à la Chronique de Jacques d'Édesse. La construction est un peu obscure ; littéralement : « Fuit motus vehemens et terribilis inter Samosatenos et Edessenos; mortui sunt in eo populi, et calamitates magnæ fuerunt ».

2. Part. III, livre 1, ch. 4. — 3. Cf. page 282, n. 2.

4. Lire : ܠܣܘܥܕܐ.

moncellement des nuages obscurs qui laissent pleuvoir la grêle, ainsi s'éleva la tempête contre la barque pacifique de la sainte Église des Orthodoxes. Ils furent jetés en diverses prisons. Les uns dans la prison avec les assassins, d'autres dans le prétoire[1], d'autres dans le diaconicon; d'autres dans les cellules[2] placées sous le palais épiscopal, d'autres dans d'autres dépendances[3] (?) des églises. Beaucoup s'enfuirent et se sauvèrent en tous lieux.

Ce qui est plus fort, c'est qu'ils ordonnaient de nouveau les pieux pontifes, et exigeaient que ceux-ci leur donnassent un libelle (d'adhésion).

La parole ne peut suffire à raconter ce que les chrétiens ont souffert dans les prisons. Ce qui est plus cruel : ils ne laissaient aucun des familiers des évêques emprisonnés entrer près d'eux ni même parler avec eux. On leur donnait de la nourriture pour conserver leur vie. Quant à ceux qui étaient enfermés dans les monastères, si toutefois on peut les appeler monastères, ils leur infligeaient les plus cruelles afflictions. Ils les regardaient avec colère; ils leurs jetaient les rinçures de leurs plats[4], et, au lieu de vin, ils leur donnaient à boire du vinaigre ou un jus infect provenant d'une lie troublée, de manière qu'ils ne pussent vivre.

Le vieillard Stephanus, prêtre, homme transporté du zèle divin, les maudit en face lorsqu'on l'emprisonna. Dans leur colère, ils le livrèrent au préfet[5]. Il dit ordinations. Ayant appris par lettres ce que disaient les partisans d'Eugène, et qu'ils ne cessaient pas de se disputer, [337] il leur écrivit deux fois; mais ils ne se laissèrent pas persuader. A la fin, il rassembla les évêques de la Syrie, qui souscrivirent aux anathèmes contre Conon, Eugène et quiconque admet des « essences » dans la Trinité. Il leur fixa un délai de trois jours.

Quand les partisans d'Eugène et de Conon apprirent ces choses, de leur côté, ils envoyèrent par écrit en Orient, des anathèmes contre Jacques et ses partisans. Les évêques du parti de Jacques étaient plus nombreux que ceux du parti de Conon. Ils s'anathématisèrent ainsi mutuellement. Ensuite, les partisans d'Eugène et de Conon présentèrent une pétition à l'empereur. Ils lui demandaient de faire examiner pour quel motif ils avaient été anathématisés par Jacques, ajoutant que celui-ci, comme Sabellius[6], n'admettait qu'une hypostase (dans la Trinité). L'empereur les renvoya au patriarche Jean pour l'examen de leurs affaires.

Quand ils se présentèrent devant Jean pour discuter, il se laissèrent emporter à des calomnies et des injures les uns contre les autres, et Jean ne put aucunement les pacifier[7]. Et ainsi, ils s'en allèrent couverts de mépris. Comme Jean n'accorda la victoire à aucun des partis, et comme les partisans de Paulus et de Jacques appelaient ceux d'Eugène et de Conon « trithéites », tandis que

1. πραιτώριον. — 2. Cellules de prison plutôt que cellules de reclus. — 3. C'est ainsi que l'auteur paraît avoir compris le mot ἐξορία (!). Cf. Joh. Eph., III, I, 11. — 4. λεκάνη. — 5. ἔπαρχος.

6. Lire : ܣܒܠܝܘܣ. — 7. On a déjà parlé plus haut de cette discussion. Cf. ci-dessus, p. 258.

au préfet : « Impie scélérat, comme ceux qui m'ont envoyé près de toi[1], pourquoi observes-tu le christianisme [2], alors que tu juges les chrétiens comme un païen? Tu [338] n'es pas un homme vivant, si tu ne me fais pas sur le champ brûler, moi vieillard chrétien, et si tu ne me manges pas quand je serai rôti. » — En entendant cela, le préfet fut ému et le renvoya à l'évêque. Celui-ci, dans sa colère, l'envoya en prison, à Héraclée[3] de Thrace. Il demeura emprisonné pendant deux ans. Ils ne permettaient jamais à quelqu'un de sa connaissance de le voir ; on ne lui donnait aucune tunique de rechange ; il était maintenu par des entraves aux pieds ; et il tomba mortellement malade. Il défendit que les Synodites l'ensevelissent, et qu'aucun d'entre eux fît une prière sur lui. Dieu avait disposé quelques soldats qui étaient orthodoxes, et ceux-ci l'ensevelirent.

La tempête[4] atteignit aussi les monastères d'hommes et de femmes de cet endroit[5]. — Ils se jetaient, comme des loups, sur les couvents de femmes, et maltraitaient les brebis du Christ. Ils portaient avec eux leurs oblations, pour les leur donner. Mais celles-ci s'enfuyaient devant eux, comme des oiseaux. Quelques-unes furent prises, et on leur mettait de force la communion dans la bouche[6] ; d'autres tombaient la face contre terre, et maudissaient en pleurant ceux qui voulaient les faire communier de force. Ils en livraient les partisans d'Eugène et de Conon appelaient ceux de Jacques « sabelliens », tous furent méprisés par l'empereur. Lorsqu'ils s'adressaient à lui pour la paix, il leur disait : « Comment voulez-vous que je vous procure la paix, lorsque vous-mêmes vous n'êtes pas en paix entre vous? » — Et pour ce motif l'empereur se mit à nous persécuter davantage.

Enfin, les partisans de Conon et d'Eugène vinrent à résipiscence et demandèrent dans une supplique : « Puisque tout ce scandale a eu lieu à cause de l'expression « essences », nous nous en abstiendrons, pourvu que les anathèmes portés soient levés. » — Jacques [338] et ses partisans disaient : « Si ces anathèmes sont enlevés, ce sera l'occasion pour plusieurs de faire ce qu'ils voudront dans la confession de la Trinité. » — Les deux partis restèrent ainsi en opposition.

L'empereur voyant que, d'une part : Paulus, Stephanus, Jean d'Asie, Ptolomæus, Longinus et Élisée, et d'autre part : Eugène, Conon et Theonas, se combattaient les uns les autres avec une certaine passion, crut qu'ils étaient en lutte à cause du désir de certains sièges et des honneurs temporels ; et il fut transporté de colère. Il en força quelques-uns et amena les autres, en leur promettant de faire la paix dans les Églises, par l'intermédiaire du patriarche Jean, à accepter le Synode et l'édit que lui-même avait rédigé. En

1. Joh. Eph., III, i, 9. Ce qui précède se trouvait dans la partie mutilée de cet historien. — 2. J. E. : « pourquoi sièges-tu comme chrétien... ». — 3. Lire : ܐܪܩܠܝܐ ; J. E. : ܗܪܩܠܝܐ. — 4. ܥܠܥܠܐ. Joh. Eph., III, i, 10. — 5. De Cple (J. E.). — 6. Lire ܒܦܘܡܗ̈ܝܢ.

d'autres aux mains des soldats, leur disant de faire des choses que nous passons sous silence.

présence de tout le peuple, dans la grande église, ils reçurent la communion. Et l'empereur écrivit dans toutes les villes que les Orthodoxes devaient être méprisés. — *Fin.*

CHAPITRES [IV ET V]. — *Sur l'édit que fit l'empereur Justinus. — Sur la persécution des fidèles par les hérétiques, et sur ce que les Orthodoxes eurent à souffrir dans la ville impériale.*

Édit de l'empereur Justinus*[1] : « Je vous donne ma paix », a dit Notre-Seigneur Jésus, le Christ Dieu; « je vous laisse ma paix[2] », a-t-il annoncé lui-même aux hommes. Cela ne signifie pas autre chose si ce n'est que tous ceux qui croient en lui, c'est-à-dire nous, se rassembleront dans une seule et même Église, faisant tous profession de la même foi chrétienne et méprisant ceux qui parlent à l'encontre. Le premier salut pour les hommes consiste dans la confession de la vraie foi. C'est pourquoi, nous aussi, suivant les saints commandements et les définitions des Pères, nous exhortons chacun à se réunir dans l'unique Église. — Nous croyons en un seul Dieu, [339] Père, Fils et Esprit-Saint : Trinité qui est une seule nature, une seule divinité, une seule essence, nominalement et réellement. Nous confessons une seule vertu, une seule puissance, une seule opération, en trois hypostases[3] et trois personnes[4]. En elles

Ainsi que nous l'avons dit, pendant l'espace de quarante ans, les Orthodoxes, appelés Διακρινομένοι, furent en paix et en tranquillité dans la ville impériale. Maintenant, une tempête de colère se leva. Le principe[5] et l'auteur de ce mal fut Jean de Sirimin, qui avait été établi patriarche dans la ville impériale par les Synodites. Quand il vit que l'empereur Justinus, se préoccupant de la paix, voulait envoyer à Rome pour ce motif, et que Paulus, auparavant patriarche d'Antioche, Jean d'Asie, Theodorus, Longinus, Stephanus, Élisée et Ptolomæus[6] étaient sur le point de partir, il fut frappé du trait de la jalousie, parce que lui et ses partisans n'avaient pas été chargés de cette affaire. Il rassembla ceux de sa secte, et ils allèrent trouver [339] l'empereur et lui dirent : « Si le pape de Rome n'adhère pas à ces (envoyés), ils le déposeront et en mettront un autre à sa place. Et de même à Alexandrie ; car le patrice Narsès tient

*NOTE MARGINALE : *Que la lettre soit écrite dans la colonne supérieure ; car c'est là sa place.*

1. Texte grec dans EVAGR., *H. E.*, V, IV; et NICEPH. CALL., *H. E.*, XVII, XXXV. — 2. Cf. JOH., XIV, 27. — 3. ὑπόστασεις. — 4. πρόσωπα.

5. JOH. EPH., III, I, 11, 12. — 6. Ms. : *Pawṭwlwmaws.*

nous avons été baptisés : nous croyons en elles. Nous adorons l'unité dans la trinité et la trinité dans l'unité[1] : sa distinction et son union étant au-dessus de l'intelligence; l'unité est dans l'essence et la divinité : la trinité dans les propriétés des hypostases ou personnes. Car elle est distinguée indistinctement et unie distinctement : attendu que la divinité est dans les trois (personnes) et que ces trois (personnes) dans lesquelles est la divinité ne sont qu'un, ou pour parler avec exactitude, elles sont la divinité même : le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, quand l'une de ces personnes est considérée séparément; car l'intelligence distingue même les choses inséparables. Ils ne sont tous les trois qu'un seul Dieu, par l'unique mouvement de sa nature[2]. Ainsi, on doit confesser un seul Dieu, et proclamer trois hypostases ou propriétés. — Nous confessons que le Verbe, Fils unique, est antérieur aux mondes et supérieur aux temps; (qu'il est) « engendré » du Père et non pas « fait » ; qu'à la fin des temps, pour notre salut, il est descendu du ciel; qu'il s'est incarné pour notre salut de Marie toujours Vierge, qu'il est né d'elle : (étant) un seul et même Jésus-Christ Notre-Seigneur, l'un de la Trinité, qui doit être glorifié avec le Père et l'Esprit-Saint. En effet, la Trinité n'a pas été augmentée d'une quatrième personne par l'incarnation de l'une (de ses personnes). Mais notre unique et même Seigneur Jésus-Christ est consubstantiel la même confession qu'eux. » — L'empereur ajouta foi à leur méchanceté, et supprima le voyage. Il en vint même à les violenter pour les contraindre (d'accepter le Synode); comme ils n'y consentirent pas, il fut rempli de colère contre eux. Il les livra aux mains de Jean, leur ennemi. Dès lors, Jean de Sirimin, lui-même circulait par les églises et les couvents; il fit en sorte que l'empereur lui-même les visitât, et par la violence il entraînait de force tout le monde dans la fosse. Ainsi donc, cet évêque était rempli de l'esprit d'émulation et d'opposition; il se laissait conduire par l'ardeur de la colère. Et comme celui dont les yeux sont aveuglés, ainsi celui-ci s'aveuglait lui-même par la passion de l'inimitié de nos prêtres. Plusieurs embrassèrent son parti, et chacun d'eux exerça son office, à son rang, plusieurs fois. Ensuite, il lui vint une autre idée de méchanceté, attendu qu'il était un jeune séculier qui s'enorgueillissait superbement dans l'ostentation, et était enivré par l'autorité et l'élévation. Il prescrivit que ceux qui avaient accepté sa communion, fussent ordonnés prêtres de nouveau. Ainsi, il les destitua tous, après qu'ils eurent exercé le ministère sacerdotal avec lui et en sa présence, trente-six fois, dans leur sacerdoce premier ! — Il écrivit qu'on fît la même chose en d'autres lieux, afin de ne pas tomber seul sous le blâme et la réprimande.

En ces jours-là, un bienheureux eut

1. Lire : ܘܒܚܕܝܘܬܐ ܬܠܝܬܝܘܬܐ. — 2. Grec : Θέον τὰ τρία μετ' ἀλλήλων νούμενα · τῷ ταυτῷ τῆς κινήσεως καὶ τῆς φύσεως.

au Père, dans la divinité, et consubstantiel à nous, dans son humanité, passible dans la chair, et en même temps impassible dans la divinité. Nous ne disons pas qu'autre est le Verbe qui fit les miracles et autre celui qui a souffert; mais nous confessons que c'est un seul et même : Notre-Seigneur Jésus Christ, le Verbe de Dieu incarné et fait homme parfaitement; qu'à ce seul et unique appartiennent les prodiges et les passions qu'il a subies volontairement dans la chair pour notre salut. Ce n'est pas un homme quelconque qui s'est livré lui-même pour nous; mais le Verbe, [340] fait homme sans changement, a subi volontairement pour nous, dans la chair, les passions et la mort. En confessant qu'il est Dieu, nous ne nions pas qu'il soit homme; et en confessant que le même est homme nous ne nions pas qu'il soit Dieu. Par conséquent, quand nous confessons qu'un seul et même Seigneur Jésus-Christ est composé de deux natures : divine et humaine, nous n'introduisons pas la confusion dans l'union. Car, en se faisant homme semblable à nous, il n'a point cessé d'être Dieu parce qu'il est devenu homme. De même que Dieu persiste dans l'humanité, de même aussi l'homme persiste dans la sublimité de la divinité. Elles existent toutes les deux ensemble : un seul Dieu et homme, Emmanuel. Nous (le) confessons un seul et même, parfait dans la divinité et l'humanité, desquelles il est composé. Nous n'introduisons pas de di-

une révélation[1] : il vit une grande montagne, sur le côté sud de laquelle étaient les fondations de très belles églises. Tout à coup Jean de Sirimin arriva, les arracha et les détruisit toutes.

Jean fit amener un évêque, vieillard simple, du nom de Paulus[2], et le fit jeter dans les fers. L'ayant soumis par la violence, il prescrivit de le réordonner pour Antioche de Carie. Ils le dépouillèrent, pensaient-ils, de son premier sacerdoce et le réordonnèrent comme un laïc! Cela parut honteux même aux siens et ils l'appelaient « retrempé »[3]. Il en mourut de douleur.

Jean opprimait Élisée[4]. Celui-ci lui dit : « Alors que j'en étais digne, j'ai été fait évêque et toi, tu ne m'as absolument rien fait. Si tu penses qu'il est régulier que tu me dépouilles du sacerdoce et que tu m'ordonnes de nouveau, [340] alors prive-moi aussi du baptême! » — Jean lui dit avec astuce : « Je placerai seulement sur toi le pallium » ; et comme Élisée n'y consentit pas, il l'envoya en exil.

Il fit aussi amener de sa prison Stephanus qui avait eu à supporter de sa part de nombreuses afflictions[5]. Celui-ci le blâma fortement à cause des réordinations. Pour ce motif, il le fit remettre en prison et envoya un bourreau[6] qui le frappa violemment, au point qu'il vomit le sang. Après cela, il le fit ramener et le pressa de recevoir de nouveau l'ordination. Celui-ci s'écria et dit : « Malheur à moi! Jamais je ne consentirai à

1. Joh. Eph., III, i, 13. — 2. Év. d'Aphrodisias; *op. cit.*, III, i, 14. — 3. Littér. : « Tinctus iterum ». — 4. Joh. Eph, i, 15. — 5. *Ibid.*, i, 16. — 6. *Quæstonarius.*

vision ou de séparation dans son unique hypostase composée ; mais nous admettons la différence des natures qui n'est pas enlevée à cause de l'union. En effet, sa nature divine n'a pas été convertie en sa nature humaine, ni sa nature humaine confondue avec la divinité. Chacune d'elles est considérée et existe réellement dans l'essence et la définition de sa propre nature[1]. Ainsi, nous confessons une union hypostatique; car l'union hypostatique signifie que Dieu le Verbe, c'est-à-dire une des trois hypostases de la Trinité, ne s'est pas uni[2] à une hypostase qui existait auparavant, mais a créé pour lui, dans le sein de la Vierge et de celle-ci, dans sa propre hypostase, son corps consubstantiel à nous, passible comme nous, à l'exception du péché, et animé d'une âme raisonnable et intelligente. Et il est un seul et même Seigneur, qui doit être glorifié avec le Père et l'Esprit-Saint. — Or, quand nous considérons son union ineffable, nous confessons qu'une est la nature du Verbe-Dieu incarnée[3] ; au contraire, quand nous regardons spéculativement la différence des natures, nous disons qu'elles sont deux ; mais nous n'introduisons pas de division, car chacune des deux natures est en lui : et nous proclamons que le Christ Notre-Seigneur est un seul et même, un (seul) Fils, une (seule) hypostase, une (seule) personne, en même temps Dieu et homme. — Nous anathématisons tous ceux qui être dépouillé du sacerdoce; à moins que vous ne vouliez aussi me dépouiller du baptême. » — Il y eut alors une grande sédition[4]; Stephanus put entrer près de l'empereur et s'écria : « Le Christianisme a péri! il a péri! les règles et les canons sont pervertis! Voici vingt ans que je suis évêque, et maintenant que je me suis appliqué à accomplir votre ordre, je suis condamné[5]; il veut me dépouiller du sacerdoce de l'orthodoxie pour me réordonner dans le sien! Qu'il montre les canons qui l'autorisent à cela! Ou il ne connaît pas, il ignore les canons de l'Église; ou, les connaissant, il les méprise dans sa tyrannie. Il attire le blâme sur Ta Majesté. Si c'est sur ton ordre qu'il fait cela, ordonne donc qu'il enlève aussi le baptême et qu'il fasse rebaptiser! Le canon XIX des 318 Pères statue au sujet de l'hérésie de Paulus de Samosate et de ses semblables qu'ils seront rebaptisés avant d'être ordonnés prêtres. Qu'il montre d'où vient qu'il peut nous déposer et nous réordonner! » — L'empereur fut stupéfié, comme en sortant d'un sommeil. Il défendit que cela se fît, et promulga aussitôt un édit[6], pour que nul n'osât destituer du sacerdoce (d'autres) que les hérétiques prévus par les canons.

Jean fit aussi venir le patriarche Paulus, Jean, Stephanus et Élisée : il les fit venir par le mensonge et la ruse, sous prétexte de l'union[7]. — Ils le blâmèrent longuement et disputèrent avec lui au

1. ἐν τῷ τῆς ἰδίας φύσεως ὅρῳ τε καὶ λόγῳ. — 2. οὐ προϋποστάντι ἀνθρώπῳ ἡνώθη. — 3. σεσαρκωμένη.
4. στάσις. — 5. Il faut probablement lire avec Jean d'Asie : ܘܗܘ ܪܫܝܥܐ ܗܢܐ « et cet impie » veut etc. — 6. τύπους πραγματικούς. — 7. Joh. Eph., III, i, 17, 18.

pensent autrement ; car ils sont étrangers à la sainte Église de Dieu. [341] Nous pressons, ou plutôt nous supplions, chacun de se réunir à l'unique Église. Nous ne nous refusons pas, bien que nous soyons dans la grandeur impériale, à employer de telles paroles, en vue de l'union des chrétiens. D'ailleurs, que nul ne prenne occasion des personnes ou des définitions[1] pour susciter des différends[2] ».

L'empereur Justinus fit cet édit ou Traité, et ordonna que personne ne pourrait discuter aucunement sur la foi, mais que chacun devrait accepter l'édit, et que ceux qui ne l'accepteraient pas seraient partout poursuivis.

CHAPITRE VI. — *Sur l'époque de la persécution qu'excita l'empereur Justinus ; et sur les évêques qui apostasièrent et ensuite firent pénitence et revinrent à l'orthodoxie.*

L'empereur Justinus[4] ayant rédigé l'édit, l'envoya à tous les évêques qui étaient emprisonnés, et ordonna que s'il s'y trouvait quelques défauts, ils les corrigeassent. Ceux-ci y firent des corrections. Or, celui qui portait l'édit le montra au patriarche Jean et à toute leur assemblée[5]. Lorsqu'ils virent les corrections, ils prirent peur, excitèrent du tumulte, se réunirent et allèrent bruyamment trouver l'empereur. Quand l'empereur lut les corrections, elles lui plurent. Ceux-ci vociféraient hautement. Alors l'empereur connut qu'ils pensaient comme les Nestoriens. En colère, sujet de la foi et de la destitution du sacerdoce. « D'où as-tu appris (lui dirent-ils), que tu peux abolir le sacerdoce d'hommes plus âgés même que ton père dans leur sacerdoce[3], pour les réordonner de nouveau ? [341] et, ce qui est encore plus honteux pour toi, que tu as destitués après qu'ils eurent exercé leurs fonctions avec toi et en ta présence trente-six fois ! » Il fut confondu, et balbutia quelques paroles.

Quand on eut lu la définition contenue dans l'édit, ils[6] adhérèrent au synode de Chalcédoine[7].

Paulus d'Antioche, n'ayant pas obtenu ce qu'il désirait, apostasia. Ensuite il se repentit, et après avoir communiqué une seule fois avec les Synodites, il se convertit, anémathisa le Synode, s'enfuit pour ne pas être pris, et alla se cacher.

Stephanus ayant accepté de recevoir le Synode et ayant communiqué avec ses partisans, ils l'envoyèrent comme évêque en Chypre ; mais il s'enfuit de là, ayan été pris de repentir.

---

1. Lire : ܠܦܣ̈ܩܘܐ (?). — 2. μηδένα προφασιζόμενον περὶ πρόσωπα ἢ συλλαβὰς ζυγομαχεῖν.
3. Sens : qui ont passé dans le sacerdoce plus d'années que n'en compte ton père dans sa vie.
4. Joh. Eph., III, I, 19. — 5. συνέδριον.
6. Les évêques monophysites ; cf. ci-après, p. 301-302. — 7. Cf. Joh. Eph., III, II, 2, 3.

il donna des ordres au questeur Anastas[ius] et lui dit : « Si tu ne m'apportes pas ce soir dix exemplaires de l'édit renfermant ces corrections, je te fais couper la tête ». — Les Nestoriens et les Semi-nestoriens tremblèrent. Ils bourdonnaient comme des guêpes agitées[1], et, par leur ardente supplication, ils molestaient l'empereur, qui abandonna l'affaire à leur volonté.

Quand l'édit revint aux évêques[2], voyant que les corrections n'y avaient point été insérées, à l'exception de quelques extraits, ils le rejetèrent; car, les adversaires y avaient introduit la confusion ; dans un endroit, il combattait le Synode, autre part, il militait en sa faveur. Les évêques répondirent : « Si tu mets hors de l'Église le synode de Chalcédoine : l'union est déjà faite; tant que son nom sera proclamé, nous ne consentirons pas à nous unir à vous. Nous sommes très vivement contrits d'avoir dit que nous nous unissions, alors qu'il n'était pas encore rejeté. »

Au sujet de Jean d'Asie, spécialement[3]. — Tandis que Jean d'Asie, qui avait converti les païens, était gardé en prison, l'empereur et le patriarche lui envoyèrent dire : « Viens près de tes frères Paulus et Élisée, et fais cesser ton affliction présente ». [**342**] Celui-ci reçut les envoyés avec des imprécations. Le lendemain, ils lui mandèrent de venir « pour

Ils instituèrent Ptolomæus παραμονάριος d'un martyrion.

Élisée continua d'habiter dans la ville impériale.

Longinus s'enfuit dans le pays de . . . .[4]; où il était célèbre auparavant comme évêque, chez un peuple appelé Blemyes[5].

Jean d'Asie, après avoir communiqué une fois avec les Synodites, parce qu'il ajouta foi à l'empereur qui promettait de faire disparaître le Synode, voyant que cela n'avait pas lieu, se repentit et se sépara d'eux. Pour ce motif, l'empereur le fit jeter en prison, en le menaçant. Loin de se laisser convaincre, Jean signifia, au contraire ouvertement, que la seule fois où il avait communiqué avec eux, c'était sur la foi de leurs promesses, mais qu'il n'avait pas accepté (le Synode) quant à la foi. — C'est pourquoi on l'envoya en exil.

Eugène et Theonas s'enfuirent.

Conon de Cilicie, vivement pressé par eux, n'adhéra point. L'empereur le confia à Photius[6] qui était dans la région de Palestine, et là il fut jeté en prison.

Jacques demeura seul en Orient, soutenant les églises. — Theodorus y termina sa vie.

Et ainsi prit fin cette affaire, en l'an 5 de Justinus[7].

Au sujet des évêques persécutés, le Chroniqueur, qui est Jean d'Asie, rap-

---

1. ܣܠ̈ܘܐ (J. Eph.). — 2. Joh. Eph., III, i, 21. — 3. *Ibid.*, III, ii, 4.

4. Le ms. porte : *Lwgmn* ; une mauvaise lecture d'un nom désignant une région de la Nubie. Cf. ci-dessus, p. 267. — 5. Βλεμύες. — 6. Le beau-fils de Bélisaire ; cf. Joh. Eph., III, i, 31. — 7. Il est presque impossible d'établir un ordre certain dans la succession des faits mentionnés ici. L'auteur a puisé chez Jean d'Asie, qui, comme il le dit lui-même, n'observe aucun ordre chronologique.

l'union de l'Église » ; et il les renvoya pareillement avec des malédictions. — Stephanus vint en secret le trouver[1] et lui fit connaître les supplices dont il était menacé, mais sa constance n'en fut point ébranlée! — Tandis qne Jean était dans les angoisses de la prison[2], il fut pris de la goutte[3] des pieds et des mains, et devint comme mort; il ne pouvait pas se tourner. Il était incommodé par les poux et les puces dont la cellule était remplie, et, pendant le jour, par des essaims[4] de mouches et de moustiques, réunis par la puanteur de l'hôpital[5]. Pendant la nuit[6], une autre épreuve (l'affligeait) : les punaises sortaient et couvraient son ventre et son visage, au point que ses yeux étaient enflammés, à cause des piqûres de celles-ci et des moustiques nocturnes, qui étaient plus brûlantes que le feu. Une autre épreuve était celle des souris qui avaient fait leur nid sous l'oreiller de sa tête, et qui grattaient et grinçaient toute la nuit. Peut-être ceux qui n'ont pas éprouvé ces maux seront-ils portés à rire à leur souvenir? mais priez, selon le précepte de Notre-Seigneur, que vous ne soyez pas mis à l'épreuve.

Au milieu de ces épreuves, il eut une apparition de la sorte[7] : Pendant le jour, à midi, tandis que les portes étaient fermées, tout à coup, un beau jeune homme entra près de lui, vêtu d'une tunique ornée de broderies blanches. Il lui dit : « Paix à toi, Père! Quel est ton *porte d'autres faits, antérieurs à ceux que nous avons rapportés plus haut,* [**342**] *pour exposer leurs vicissitudes* :

Ils disputèrent les uns contre les autres pendant trente-trois jours[8]. Ils rappelèrent les évêques de prison et leur dirent : « Venez, unissez-vous, ou exposez votre opinion. Voici que vous troublez et que vous faites cesser l'union. » Les évêques répondirent, dans le deuil et la douleur : « Si les choses sont jugées avec équité, ce n'est pas nous qui mettons obstacle à l'union, mais vous, dont le cœur est rempli de la lèpre de la division chalcédonienne; vous voulez nous faire passer pour ennemis de l'union, alors qu'en vous-mêmes il n'y a pas le moindre désir d'union; mais vous voulez nous entraîner à embrasser la fausseté chalcédonienne. » — Alors le patriarche Jean et ceux qui l'accompagnaient dirent : « Nous et l'empereur, en présence de Dieu, nous vous donnons la parole, avec serments, que quand vous serez unis à nous, nous rejetterons aussitôt le concile de Chalcédoine; et rien de ce qui sort de nos lèvres ne sera changé ». Quand ces choses furent sanctionnées, les deux partis se mirent à blâmer les évêques, comme ne voulant pas la paix.

Ils acceptèrent donc de communiquer, anathématisant toutefois le Synode à haute voix. Alors les séducteurs commencèrent à changer de ton, en disant astucieusement : « Nous avons écrit au

1. Lire : ܐܬܐ ܠܘܬܗ (J. Eph.). — 2. Joh. Eph., III, II, 5. — 3. ποδάγρα. — 4. ܡܠ̈ܘܐ (J. Eph.). — 5. ܒܝܬ ܟܪ̈ܝܗܐ (J. Eph.). — 6. Lire : ܘܒܠܠܝܐ. — 7. Joh. Eph., III, II, 6.
8. Joh. Eph., III, I, 23, 24.

cri? » En le voyant, (Jean) fut saisi d'étonnement, car il crut que c'était un des douze grands qui se tiennent devant l'empereur. Et pour ce motif, dans une grande douleur, affaibli et désespéré, presque mort, il dit : « Vois dans quelle affliction, je suis! » — Le jeune homme reprit : « Prends courage, Abbas! loue le Seigneur. Sois sûr que j'exposerai aux oreilles de l'empereur toutes les angoisses que je te vois supporter ». Il le réconforta de la sorte, et après avoir longuement parlé, il lui demanda : « As-tu soif, Père? » — Il répondit : « Oui ». — Le jeune homme sortit et revint portant une coupe[1] de breuvage qu'il lui présenta. Il but : et il fut soulagé de sa douleur; ses membres furent allégés, et il loua Dieu. Il dit au jeune homme : « Que Dieu aie pitié de toi, mon fils, parce que tu m'as visité et consolé! » — Celui-ci continua de parler longuement avec lui, l'exhortant et l'invitant à ne pas faiblir, lui montrant que la confession de l'orthodoxie est exacte et vraie, et quel dommage subissent ceux qui s'en écartent. [343] Comme il le confirmait par les témoignages des Écritures, Jean était dans l'admiration et se disait en lui-même : Comment un soldat, jeune, peut-il connaître ainsi toute l'Écriture? — Pendant huit jours, le jeune homme vint ainsi près de lui, une fois chaque jour, au même moment. Il lui disait : « Sois courageux et tressaille d'allégresse; car une grande récompense t'est réservée en échange de toute pape de Rome pour savoir s'il y consent; ensuite nous le rejetterons. » — Les évêques dirent alors cette parole de Jonas[2] : « Est-ce que telle était notre parole, etc...? » — Et il devint manifeste que les évêques ne mettaient pas obstacle à la paix.

Qui pourrait raconter[3] la douleur que ressentirent les évêques d'avoir communiqué avec les hérétiques? Leurs yeux furent gonflés de larmes, de telle sorte qu'ils étaient consumés et épuisés, passant les nuits sans repos et restant sans nourriture; au point que l'empereur l'ayant appris, les appela et leur dit : « Pourquoi êtes-vous tombés dans un si grand désespoir, comme si vous aviez sacrifié aux idoles? Nous espérons, grâce à Dieu, vous satisfaire. » Et comme ils lui reprochaient de les avoir trompés, il leur dit : « Attendez-moi, jusqu'à ce que j'aille aux bains chauds, et quand je reviendrai, je vous donnerai satisfaction. »

Au bout de trente jours[4], l'empereur revint. Avant qu'il n'entrât dans la ville, il rencontra Jean de Sirimin et ses partisans qui continuèrent d'accuser les évêques. Et ils s'ingénièrent à les entraîner de nouveau par la séduction. Ils leur firent dire : « Nous [343] désirons votre tranquillité. Voici que nous vous envoyons la liste[5] de certaines villes; que chacun de vous s'établisse où il voudra. » — Les évêques répondirent : « Nous ne nous sommes pas sacrifiés nous-mêmes pour être évêques, mais

1. J. Eph. : ܟܣܐ.
2. Joh., iv, 2. — 3. Joh. Eph., III, i, 25, 26. — 4. *Op. cit.*, i, 27, 28, 29. — 5. γνῶσις.

cette affliction. » Au bout de huit jours, le syncelle du patriarche vint vers [lui][1], pour connaître sa volonté. Il l'accueillit par des anathèmes et des malédictions, disant : « Si même vous étiez véridiques dans votre confession, nous ne devrions pas nous unir à vous qui êtes si cruels que de ne pas permettre à un de mes disciples de me servir dans ma maladie. » Le syncelle lui répondit : « Ne nous injurie pas ; nous ignorions ta maladie. » Et il lui envoya son disciple le servir. Quand son disciple vint près de lui, le jeune homme ne lui apparut plus. Jean s'informa de lui auprès du geôlier. Celui-ci répondit qu'il ne l'avait pas vu. On fit venir tous les jeunes gens, et ils affirmèrent qu'ils n'avaient vu personne de cet aspect entrer dans la prison. L'intendant[2] (de la prison) lui dit : Si un des hommes qui peuvent se montrer sous l'habit et l'aspect que tu dis était venu ici, la moitié de la ville serait accourue à son arrivée. Sois donc assuré que Dieu a envoyé ou un des saints te visiter, ou un des anges. »

Alors[3] Jean se rappela la parole que lui avait dite le jeune homme qui lui était apparu : « Tel jour tu sortiras ! » Ce jour-là, après qu'il eut passé en prison un an et neuf jours, ils le firent sortir, l'envoyèrent dans l'une des îles de la mer. Il y prêcha aux païens, pendant huit mois, et ils le firent revenir à la ville impériale. Il fut gardé pendant trois ans, jusqu'à la mort de Jean de Sirimin. — Jean (d'Asie) confirme lui-dans l'espoir de l'union que vous nous avez promise (en disant) que le Synode serait rejeté et que l'union se ferait ; si le Synode n'est pas rejeté, nous n'aurons jamais de participation avec ceux qui le mentionnent. » — L'empereur en apprenant ces choses fut fort troublé. Le lendemain, les évêques furent de nouveau appelés au tribunal, pour communiquer avec les Synodites. Ils se plaignirent énergiquement de ce que la vérité avait été altérée, et de la promesse frauduleuse. Devant tout le sénat, ils anathématisèrent le synode de Chalcédoine. Le patriarche fut irrité, et ordonna de les entraîner dehors, de les séparer les uns des autres, de les jeter en exil, et d'empêcher qu'aucun des leurs ne les vît. — L'écrivain de ces choses est Jean d'Asie, qui était l'un d'entre eux. Il écrivit, non pas par ouï-dire, une partie de leur discussion avec l'empereur et le patriarche, et quelque chose de ce qu'ils eurent à subir[4].

Les évêques ayant juré qu'ils n'accepteraient jamais le Synode furent envoyés en exil pour la troisième fois.

Paulus le moine[5] fut enfermé dans le couvent d'Abraham, et se mit à écrire ce qui était arrivé dans l'Église par le fait de Jean de Sirimin. Il fut surpris : on s'empara de l'écrit, et Jean de Sirimin lui-même le fit passer à l'empereur, parce qu'il y avait dedans un passage concernant l'empereur. — L'empereur fut troublé. Il fit demander à Paulus s'il en était l'auteur. Celui-ci répondit affir-

1. Lire : ܠܘܬܗ. — 2. μάϊστρος. — 3. Joh. Eph. III, ii, 7.
4. Cf. Joh. Eph., III, i, 30. — 5. *Ibid.*, ii, 2.

même ces choses par des serments, en disant : « Devant Dieu, ces choses eurent lieu en vérité, très manifestement dans une apparition réelle, et non pas comme dans un songe[1]. » — *Ce récit est terminé, ainsi que le précédent*[2].

mativement et ne nia point. Alors, des menaces de mort furent proférées contre lui, (disant) qu'il ne serait pas laissé davantage en vie. — Ensuite[3], Stephanus supplia l'empereur en sa faveur. L'empereur dit : « S'il est d'accord avec nous dans la [foi] et s'il accepte le Synode, son crime lui sera pardonné! » — Stephanus enjôla Paulus, et par crainte, celui-ci accepta (le Synode). Alors Jean de Sirimin rassembla les Alexandrins, et fit en sorte que Paulus communiquât et se rendît méprisable en leur présence. Dès lors, Paulus devint le familier de l'empereur; car il était très versé dans la lecture des Écritures. C'est pourquoi Jean le redouta, et le laissa sans surveillance ; et Paulus s'enfuit[4] pour ne plus communiquer avec les Synodites.

CHAPITRE [VII]. — [**344**] *Sur les soldats et les laïcs qui furent persécutés, à cette époque, à cause de la foi. Sur la persécution qui fut excitée contre les chrétiens dans les régions des Perses, pour le même motif. A propos du catholicos d'Arménie, qui vint à Constantinople à cause de la persécution.*

Andreas[5], cubicularius et σχολάριος de la reine[6], fut saisi par l'empereur pour l'obliger à adhérer au Synode. Il n'y consentit point. Tandis que beaucoup reculèrent devant les seules menaces, celui-ci résista et ne céda pas même aux coups. — Alors l'empereur décida qu'il devait recevoir d'eux la communion ou sortir du palais. Cet homme quitta promptement sa paragaude[7], et la jeta devant eux en disant : « Jamais vous ne m'avez fait une plus grande grâce que de me délivrer du service des hommes pour me permettre de me consacrer au service de celui qui m'a créé ». Il alla s'en-

Les Mages[8] dirent à Kosrau, roi des Perses : « Voici que les Romains, dans toute l'étendue de leur empire, requièrent, et contraignent par force, tout le monde de se soumettre à leur croyance. Un édit a été porté, condamnant à mort ceux qui s'y refuseraient. Et pourquoi ne ferions-nous pas de même ? » — Alors Kosrau commença la persécution des chrétiens.

Il fit saisir trois évêques, et avec eux une multitude de chrétiens, auxquels il infligea de grands supplices. Les évêques furent écorchés vifs, et moururent dans le martyre[9]. On dé-

1. Joh. Eph., III, ii, 6. — 2. Cette clausule, écrite en arabe, n'est pas dans le ms. de Londres.
3. Joh. Eph., III, ii, 3. — 4. Cf. *Ibid.*, ii, 8.
5. Joh. Eph., III, ii, 9. — 6. ܕܡܠܟܬܐ, d'après J. d'Eph. — 7. παραγαῦδις. Costume de sa charge.
8. Joh. Eph., III, ii, 18-23. — 9. ܒܣܗܕܘܬܐ.

fermer dans le palais de Hormizdas. L'empereur envoya des gens pour l'exhorter à communiquer avec eux ; mais il n'y consentit pas. On ordonna de le conduire et de l'enfermer dans le monastère de Dalmatius[1], qui était au-dessus de tous les monastères. Au bout de trois ans, il fut délivré, mais sortit du palais[2].

Trois consuls[3] : Jean, Pierre et Eudæmon résistèrent également ; et après qu'ils eurent subi beaucoup de tourments et de supplices, ils furent rétablis dans leur charge.

Sergius le prêtre et l'écrivain, et un autre prêtre du nom de Sergius[4], résistèrent grandement aux afflictions des Synodites : ils subirent de cruels châtiments, mais ne faiblirent point. A la fin, ils furent jetés en prison.

On fit sortir Andreas le reclus[5] et on démolit sa cellule[6]. Comme on l'entraînait et qu'on le faisait passer par les bazars, il s'écriait : « Malheur à moi ! je suis chrétien : et voici que je suis persécuté ! » Plusieurs (témoins) se réunirent, pris de zèle, pour tuer les persécuteurs. Les persécuteurs s'enfuirent et se cachèrent ; alors il se trouva délivré, prit la fuite et s'en alla.

Les Orthodoxes avaient dans la ville impériale deux grandes diaconies[7] : l'une avait été instituée par Paulus d'Antioche, et jamais les diophysites ne s'y étaient assemblés. Les Orthodoxes furent accusés, par quelques méchants, d'y tenir truisit les églises et les monastères.

Il donna l'ordre de bâtir en Arménie[8] un temple du feu, et que tous les Arméniens l'adorassent. Le peuple se souleva et ne laissa pas bâtir le temple du feu. — Pour ce motif, il y eut une guerre violente entre les Perses et les Arméniens, durant l'espace de six ans.

Le catholicos de Dovin, ville de la Grande-Arménie, soumise aux Perses, vint avec des évêques à la ville impériale. Avec naïveté, ils se joignirent au patriarche de la ville ; car ils ne savaient rien de la corruption du Synode, qui régnait chez les Romains. — Quand on apprit la chose dans leur pays, tous les évêques adressèrent des menaces au catholicos et à ceux qui l'accompagnaient : « Si vous communiquez avec les Synodites et si vous vous joignez à eux, c'est-à-dire au synode de Chalcédoine, nous ne vous recevrons plus ; bien mieux, nous vous anathématiserons ». — Dès lors, ils se séparèrent, et ils s'assemblaient à part dans des monastères.

Le catholicos des Arméniens mourut à Constantinople au bout de deux ans.

La persécution des chrétiens sévit dans l'empire des Perses pendant toute la vie de Kosrau. Plus on recevait de nouvelles de la persécution chez les Romains, plus elle s'aggravait chez les Perses.

A cette époque[9], les sophistes et les scholastiques montèrent d'Alexandrie dans la ville impériale. Ils discutèrent

1. ܕܕܠܡܛܝܘܣ (J. Eph.). — 2. Fut privé de sa charge. — 3. Joh. Eph., III, ii, 11. — 4. *Ibid.*, ii, 13. — 5. *Ibid.*, ii, 14. — 6. Littér. : « la maison de sa réclusion ». — 7. Joh. Ephes., III, ii, 15.
8. ܒܐܪܡܢܝܐ. — 9. Joh. Eph., III, i, 33.

des réunions. Thallus, le président, pour ne pas donner prétexte aux anathèmes, fit sortir les clercs et les moines qui s'y trouvaient.

Dans la seconde[1] habitait Qomîṭa, qui avait fait une diaconie [345] de son palais. On y accomplissait[2] tout le service des pauvres. Dans cette persécution, l'édifice fut confisqué et les bulles de confiscation[3] (?) y furent affichées. La diaconie fut enlevée (de ce lieu). Les quelques-uns qui restèrent choisirent un autre lieu, où ils servaient et lavaient régulièrement les pauvres.

Antipatra et G[e]orgia[4], zélatrices de la foi, souffrirent beaucoup de la part des Synodites. On les jeta sur la rive de Chalcédoine; on leur rasa la tête et on en fit des balayeuses du couvent.

L'impératrice orthodoxe, Sophia, recevait la communion du prêtre Andreas[5]. Il consacrait dans sa demeure; comme il recueillait l'oblation, elle lui dit de laisser une parcelle consacrée sous le voile, parce qu'elle était persuadée que Justinus la prendrait; car il s'écartait de la communion des Synodites. — Par la suite, Sophia accepta leur communion.

Avant que l'impératrice Sophia n'acceptât la communion des Synodites, elle avait été favorisée de glorieuses révélations, ainsi qu'elle l'a elle-même raconté. Alors que les discussions et pendant toute une année; on n'osa s'emparer d'eux, à cause du blé qu'on envoyait[6] de cet endroit; et ainsi ils s'en retournèrent en paix, sans que rien n'ait été fait.

A cette époque[7], on s'empara [345] de Conon, le chef de l'hérésie des Trithéites, qui comptent des essences, des natures, des dieux et des divinités[8]. On exigeait de lui qu'il présentât un libelle (de rétractation), en qualité d'hérétique, et l'empereur jura : « Il ne sera pas reçu par nous, s'il ne fait le libelle[9] ! »

Photius[10], fils de la femme de Bélisaire, qui était militaire, coupa sa chevelure et se fit moine. Peu de temps après il courut trouver l'empereur. Il devint pillard et voleur; il s'emparait des richesses et les envoyait à l'empereur. Il imposait les évêques d'une certaine quantité de *litré*, et celui qui ne la donnait pas était livré sans pitié à la torture. Celui qui se montrait trop difficile était aussitôt hissé à une corde et suspendu ou la tête en bas, ou par les épaules. Il persécuta avec une telle férocité, surtout les Orthodoxes, pendant 12 ans; puis il cessa : car, ayant été frappé d'une plaie cruelle, il souffrit amèrement et périt.

Alors, Jean de Sirimin, voyant que le ministre de la persécution[11] des Orthodoxes avait péri, retourna trouver l'empereur[12], et se mit à l'exciter de nou-

1. Joh. Eph., III, ii, 16. — 2. ܡܫܡܠܝܐ. — 3. J. Eph. : ܒܘܠܠܣ ܕܩܘܦܣܛܝܪ̈ܐ. — 4. Joh. Eph., III, ii, 12. — 5. *Ibid.*, ii, 10.

6. ܡܫܕܪܝܢ. — 7. Joh. Eph., III, i, 31. — 8. Lire : ܐܠܗܘ̈ܬܐ. — 9. Lire : ܠܠܒܠܣ, comme à la 5e ligne. — 10. Joh. Eph., III, i, 31, 32. — 11. Lire : ܡܫܡܫܢܗ ܕܪ̈ܕܘܦܝܐ. — 12. Jean d'Asie qui raconte le fait par deux fois (III, i, 37 ; iii, 12) dit que le patriarche alla trouver le César Tibère.

les troubles au sujet des Trithéites sévissaient dans la ville (impériale), que les églises, les prêtres et le peuple couraient le danger, cette impératrice était dans une grande inquiétude d'esprit. Or, Sophia elle-même vit, pendant la nuit, dans une vision, la Mère de Dieu qui lui disait : « Vois, ma fille ; prends garde à l'hérésie des Trithéites qui proclament trois dieux en trois natures. » — Celle-ci répondit : « Que Dieu m'en fasse la grâce, ô ma Dame ! » — De nouveau (la Vierge) lui demanda : « Quelle est ta confession ? » — Et elle répondit : « Père, Fils et Esprit-Saint : un seul Dieu. » — Alors (la Vierge) la prit par la main et lui dit : « Tu tiens une bonne confession (de foi). » — Aussitôt l'impératrice, saisie d'admiration, éveilla l'empereur et lui raconta la vision.

veau contre les Orthodoxes. L'empereur lui dit avec colère : « Ceux que tu m'exhortes à persécuter sont-ils des païens ? » — Il répondit : « Non. » — L'empereur lui dit de nouveau : « Sont-ce des hérétiques ? » — Il répondit : « Non plus, seigneur ! » — L'empereur reprit : « Ainsi donc, tu m'attestes toi-même que ce sont des chrétiens ! Comment peux-tu m'engager à devenir le persécuteur des chrétiens, comme Dioclétien et les autres ? Va, reste en paix dans ton église, et ne nous tourmente plus ».

CHAPITRE [VIII], *qui expose ce qui se passa entre les Romains et les Perses, en l'an 8 de Justinus. — Sur les évêques.*

En l'an 8 de son règne, Justinus créa César[1] Marcianus, fils de sa tante maternelle, et l'envoya avec l'armée de ses soldats, contre Nisibe. — Quand il arriva à Dara, il envoya une partie de ses troupes dans la région des Perses. Elles (la) dévastèrent, [**346**] firent de nombreux captifs, et revinrent à Dara[2].

Quand les Perses virent les Romains, ils furent pris d'une grande terreur. Le marzban de Nisibe usa de ruse et vint trouver Marcianus à la frontière ; et par ses messagers, il le retarda pendant quatre mois. Les Perses firent ainsi jusqu'à ce qu'ils aient eu le temps d'informer leur roi et d'introduire des vivres dans Nisibe. Ils coupèrent, à une portée de flèche, les jardins qui sont aux alentours ; et ils chassèrent les chrétiens qui étaient à l'intérieur de la ville. — L'empereur écrivit de nouveau à Marcianus de descendre à Nisibe sans retard. Marcianus, ayant célébré la fête[3] à Dara, campa devant Nisibe à la fin de nisan (avril). De tous côtés[4] on était persuadé qu'après quelques jours les Romains s'en empareraient ; ils étaient très appliqués au combat. Mais voici qu'un homme

---

1. Lire : « patrice ». Joh. Eph., III, vi, 2. — 2. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. L, § xxxviii. — 3. La fête de Pâques. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. L, § xliii. — 4. A l'intérieur et à l'extérieur (J. Eph.).

sauvage, Acacius, arriva en grande hâte, de la part de Justinus, pour destituer Marcianus. Marcianus, comprenant que cet homme inique était venu contre lui sans raison solide, lui dit : « Accorde-nous un peu de temps ; car tu vois combien de palissades[1], de machines[2], de grandes tours nous avons bâties; la ville est réduite à une grande extrémité, et bientôt, par la grâce de Dieu, elle sera livrée entre nos mains. Attends deux jours, que nous l'ayons prise; et alors, en ta présence, l'ordre de l'empereur à mon égard sera exécuté. » Mais cet homme s'emporta brutalement, jeta les mains sur lui, le tirant de côté et d'autre, et lui coupa sa ceinture. Les troupes, voyant ce qui se passait, furent exaspérées de cette injustice, et se mirent à fuir de tous côtés; parce que l'enseigne[3] du général avait été enlevée. Ils crurent même que l'empereur était mort[4]. Le motif de la colère de l'empereur contre Marcianus ne fut connu, pour le moment, de personne. Par la suite, on apprit que c'était le suivant[5] :

Mondar était devenu roi des Ṭaiyayê, après la mort de Ḥéret, [**347**] son père, et les Ṭaiyayê persans vinrent camper à Ḥirta. Les Ṭaiyayê persans, c'est-à-dire arabes, comprenaient alors deux fractions : les uns étaient des Ṭaiyayê chrétiens, les autres des Ṭaiyayê persans. Les Ṭaiyayê persans envahirent la région des Ṭaiyayê chrétiens et prirent tous leurs pâturages et leurs troupeaux de chameaux. Mondar rassembla ses troupes, fondit sur eux et les massacra. Un petit nombre d'entre eux seulement échappa. Mondar les poursuivit et campa dans la terre de Qabous. Les bandes[6] de Qabous, en venant et voyant les tentes fixées en ce lieu, pensèrent que c'était Qabous leur roi. Lorsqu'elles arrivèrent, Mondar les prit, les massacra et s'empara de leurs richesses. Après un certain temps, comme Mondar s'en retournait avec un butin de richesses et de chameaux, Qabous se présenta pour combattre avec Mondar, et fut vaincu[7]. Il s'en retourna chez les Perses pour ramener des troupes. Mondar fit connaître toutes ces choses à l'empereur, et lui demanda de l'or pour donner aux troupes, en prévision de l'arrivée des Perses. L'empereur conçut le dessein abominable de faire tuer Mondar, parce qu'il avait demandé de l'or.

L'empereur Justinus écrivit donc deux lettres; une à Mondar, dans laquelle il s'exprimait ainsi : « Au sujet des affaires difficultueuses, nous avons informé Marcianus de conférer avec toi des choses qu'il ne convient pas d'écrire dans une lettre. Donc, aussitôt après la lecture de notre présente lettre, va près de lui au camp établi autour de Nisibe. » L'autre était adressée à Marcianus; il y disait : « Nous avons écrit à Mondar de venir près de toi. Fais en sorte, lorsqu'il arrivera près de toi, de lui enlever la tête, et écris-nous. » — Le crime ayant été

1. χαράκωμα. — 2. Lire ܡܟܢܝܡܛܐ = μηχανήματα. — 3. βάνδον. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. L, § xliv. — 5. Joh. Eph., III, vi, 3, 4. — 6. ܡܫܪ̈ܝܬܗܘܢ. — 7. Lire : ܐܙܕܟܝ. Sur ces événements, cf. Nœldeke, *Gesch. der Perser und Araber*, p. 345, n. 4.

ainsi préparé[1], il arriva ensuite, soit par erreur, soit par quelque artifice ou par la permission divine, que l'affaire fut changée : le nom de Mondar fut écrit[2] sur la lettre de Marcianus, et le nom de Marcianus sur celle de Mondar. Et le μαγιστριανός, ayant reçu les ordres, partit[3]. Il se rendit d'abord près de Mondar, qui ouvrit la lettre et la lut en sa présence. Il frémit et dit : « En échange de mon labeur en faveur du pays des Romains, on me récompense par l'amputation de la tête ! » Il fut rempli de colère et défendit que jamais aucun des soldats romains ne soit admis à se joindre à ses troupes. Les Ṭaiyayê persans, en apprenant cela, comprirent qu'ils n'avaient rien à craindre de Mondar ; ils entrèrent dans le pays des Romains, dévastèrent et incendièrent jusqu'à Antioche[4]. Pour ce motif, l'empereur fut irrité contre Marcianus, pensant que celui-ci avait averti Mondar.

Marcianus fut pris et envoyé à Dara. — Le camp, en voyant sa tente arrachée, crut qu'il avait pris la fuite devant les Perses, et pour cela, ils abandonnèrent leurs tentes et s'enfuirent. Les Perses sortirent de Nisibe et pillèrent le camp des Romains qui recueillirent ainsi le comble de la honte.

En l'an 8 de Justinus, au mois de ḥaziran (juin), il y eut un violent tremblement de terre par tout l'Univers. Toute la terre fut secouée comme les feuilles des arbres par le vent. On n'entendit pas dire qu'il y eût eu quelque part aucune [**346**] ruine. Par là surtout, on connut la providence divine à l'égard de cet Univers qu'elle gouverne selon sa volonté toute-puissante. Et cela eut lieu à cette époque, afin que ceux qui sont privés de la foi comprennent et sachent que Dieu lui-même, dans le temps, le lieu et la manière qu'il veut et sait nécessaire, permet que ce châtiment arrive et cause des ruines dans la mesure qu'il lui impose. Or, comme ce fléau du tremblement de terre n'avait point effrayé les hommes de cette géné-

A Rome, le 57[e] évêque fut Pelagius[5].

A Jérusalem, le 59[e] fut Eustathius[6].

A Antioche, le 55[e] fut Anastas[ius][7].

A Constantinople, le 25[e] était Jean de Sirimin, qui infligeait des maux aux Orthodoxes[8]. — Quand il mourut, [**346**] Eutych[us] revint.

Cet Eutych[us] était un moine, et passait pour pieux[9]. Après avoir occupé le siège pendant 12 ans, il fut chassé, parce qu'il fut dévoilé. Alors, vint Jean de Sirimin, pendant 13 ans. Il mourut, et Eutych[us] revint[10]. Il fut reçu avec pompe, car ils étaient (satisfaits d'être) délivrés de l'énorme malice de Jean, orgueilleux et très cruel. — L'archidiacre de Rome écrivit[11] en ces termes : « Si Eutych[us] est accepté, Jean doit absolument être déchu du sacerdoce ; si

1. Lire : ܛܘܟܣܐ (?). — 2. ܐܬܟܬܒ. — 3. ܢܦܩ. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. L, § XLV.

5. JAC. EDESS., ad ann. 228. — 6. *Ibid.*, ad ann. 233 (corriger : *Eustochius*). — 7. *Ibid.*, ad ann. 236 ; (le 53e). — 8. *Ibid.*, ad ann. 238. — 9. Corriger : ܢܟܦܐ (J. EPH.). — 10. JOH. EPH., III, II, 31. — 11. Jean d'Asie (*ibid.*, 32) dit : « parla ». Le pape Pelagius avait alors à Constantinople, comme « apocrisiaire », le diacre Grégoire qui devint son successeur.

ration, mais avait été considéré comme un songe ou comme s'il n'avait pas eu lieu, à cause de cela, le Seigneur étendit de nouveau sa main, dans la colère, et châtia les hommes par le mal de la peste bubonique, qui sévit plus ou moins sur toute la terre habitée. Pendant ce fléau, la mortalité fut telle à Constantinople qu'on emportait chaque jour environ trois mille morts. — *Fin.*

Jean est compté parmi les pontifes, Eutych[us] ne peut être évêque; car tous les deux se sont anathématisés mutuellement et se sont privés l'un l'autre du sacerdoce. Il est absolument impossible que tous les deux soient appelés patriarches; mais, de toute nécessité, l'un doit être destitué. Si tous les deux sont proclamés, ils n'ont point le souverain pontificat selon la vigueur des canons. » L'empereur le blâma et lui dit : « Départis-toi de la rigueur[1] des canons. » Et ainsi les canons furent totalement foulés aux pieds chez eux.

Eutych[us] étant dans son monastère, à Amasia du Nord, fit des livres d'*Extraits*, dans lesquels il enseigne une quaternité au lieu de la Trinité[2]. Quand il vint dans la ville impériale, il se mit à envoyer ses écrits en tous lieux. Une grande perturbation s'éleva; pris de peur, il ramassa ses écrits, mais persévéra lui-même dans son opinion. Après cela, il se convertit à l'opinion de l'hérésie des partisans de Jean Grammaticus d'Alexandrie, qui comptent des essences et des natures dans la Trinité. Il disait que les corps actuels ne ressusciteront pas, mais [347] d'autres à leur place. Il était auparavant dans l'hérésie des Sabbatiens. Il fit une chose qui ameuta et excita contre lui toute la ville[3]. Il fut pris de crainte et se calma un peu de son insanité. Ayant été tourné en ridicule par tout le monde[4], il pensa qu'il était méprisé par les seuls Orthodoxes. Il résolut de les supprimer. Il excita quelques hommes barbares à se jeter sur eux au moment de la célébration; ils les entraînaient et détruisaient leurs autels, ils renversaient leurs oblations, ils pillaient leurs biens et les jetaient eux-mêmes en prison; ayant été accusés de fouler aux pieds les oblations, comme des païens, ils les jetaient ensuite ouvertement dans le feu et les faisaient brûler. Eutych[us] était entièrement disposé à faire périr les Orthodoxes, s'il n'en avait été empêché par l'empereur. Il alla en effet, un jour, trouver celui-ci[5], et se mit à l'exciter à la guerre contre les fidèles. Mais l'empereur répondit : « Nous avons assez des guerres contre les Barbares; nous ne pouvons exciter une autre guerre contre nous, ni faire en sorte que les chrétiens soient aux prises les uns avec les autres. Allez et restez tranquilles. Tâchez de les persuader en les exhortant par la parole. Sinon, cesse de persécuter. » C'est pourquoi il se ralentit et se calma[6].

---

1. ἀκριβεία. — 2. Joh. Eph., III, ii, 35, 42. — 3. Cf. *Ibid.*, iii, 18. — 4. Lire : ܡܢ ܟܠܗܘܢ, Joh. Eph., III, ii, 37. — 5. Tibère. Joh. Eph., III, i, 37; cf. iii, 12. Comp., p. 306. — 6. Lire : ܟܡܡܣ ܘܫܠܐ (J. E.).

CHAPITRE [IX]. — *Du châtiment qui frappa Jean de Sirimin, et ensuite Justinus lui-même, et tous ceux qui comme eux avaient persécuté les fidèles. De la calamité qui fondit sur tout l'empire*[1].

Les Synodites ayant détruit les autels[2] [348] et les églises des fidèles dans la ville impériale, le Seigneur excita contre eux le peuple barbare, à chevelure inculte, des Avares[3], qui parvinrent jusqu'au mur de la capitale. Ils dépouillèrent, spolièrent, incendièrent les églises de Thrace, en démolirent même un grand nombre, et dévastèrent les pays[4]. — Ainsi leurs œuvres furent récompensées au quadruple!

Ensuite, en l'an 886, qui est l'an 9 de Justinus[5], Kosrau, roi de Perse, ayant appris que l'armée des Romains s'était enfuie de Nisibe, vint et trouva les machines de guerre[6], les mangoneaux[7] et les autres choses que les Romains avaient abandonnées dans leur frayeur; il les prit et alla assiéger la ville de Dara. Il établit des tailleurs de pierre pour entamer le mur oriental, et pour couper l'aqueduc[8]; mais il se trouva solide. Ils y mettaient le feu en y jetant du vinaigre, et ils le broyaient. Il assiégea la ville pendant six mois. Il éleva deux mules[9] et les entoura d'un mur de briques. Voyant qu'il ne pouvait s'en emparer, il demanda aux habitants 5 κεντηνάρια d'or, qu'il prendrait pour s'en aller. Qomiṭa[10], qui avait été envoyé pour traiter avec lui[11], ne leur fit pas connaître (ces conditions). Comme l'or ne lui fut pas donné, Kosrau devint très furieux et ne cessa de combattre. Les Romains crurent la ville imprenable, descendirent du mur, et restèrent à manger et boire. Les Perses, voyant que le mur était évacué, relièrent les mules au mur par des bois. Les Romains virent le mur couvert de Perses, [349] et ils coururent à la porte pour sortir. Les chefs cachèrent les clefs, et les Romains furent contraints de combattre. Le combat dura sept jours; et la ville fut remplie des cadavres des tués. Les Perses, voyant qu'ils ne pouvaient s'emparer des Romains, montèrent sur le mur et dirent : « Venez, faisons la paix! ». Les malheureux Romains ajoutèrent foi aux serments des Perses; ils firent trêve aux armes et les deux partis se mélangèrent[12]. Alors, les Perses, païens, faillirent à leurs serments, jetèrent les mains sur les Romains et s'emparèrent d'eux. Il emmenèrent le peuple en captivité. Ils réunirent environ 200 κεντηνάρια d'or. Kosrau, voyant cela, dit aux gouverneurs de la ville : « Dieu vous deman-

1. πολιτεία. — 2. Lire ܠܡܕܒ̈ܚܐ. Cf. JOH. EPH., III, II, 30. — 3. ܒܪ̈ܒܪܝܐ ܗܠܝܢ ܕܡܣܬܪ̈ܩܝܢ ܕܡܫܡܗܝܢ ܐܒܪ̈ܝܣ (J. EPH.); « who from their unshorn hair are called Avars » (Trad. PAYNE-SMITH, p. 142). — 4. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. L, § XLVII. — 5. JOH. EPH., III, VI, 5. — 6. μηχανήματα. — 7. μάγγανον. — 8. ἀγωγός. — 9. ܟܘܪ̈ܣܝܐ, λόφος. — 10. J. EPH. : ܩܘܡܝܛܐ; Κομιτᾶς. — 11. Lire : ܐܘܕܥܗ ܕܢܫܬܠ ܠܗܘܢ. — 12. Lire : ܡܚܒܫܘ (J. EPH.).

dera compte du sang du peuple qui a péri, parce que vous n'avez pas voulu donner une partie de tout cela pour le rachat des âmes. » Ils lui jurèrent que Qomiṭa ne leur avait pas parlé de donner de l'or. Kosrau s'irrita contre lui et lui fit crever les yeux. 90 mille âmes s'en allèrent en captivité; il y avait eu 150 mille tués; et beaucoup de Perses avaient péri[1].

Aussitôt[2], Kosrau envoya le marzban Adarmôn[3], qui pilla et fit de nombreux captifs à Beït Balaš, à Qasrin(?), à Beït Dama (?), chez les Gaboulayê, dans les environs de Qennešrin, à Gazara, dans la montagne et dans la région d'Antioche.

Déjà une fois, quand le roi de Perse était venu à Apamée, le peuple était sorti au devant de lui; le roi était entré dans la ville, avait assisté aux jeux du cirque[4] et n'avait fait aucun mal aux habitants. A cause de cela, ils sortirent aussi maintenant au devant du marzban, vêtus de blanc. Celui-ci entra frauduleusement; puis les Perses occupèrent les portes. Il fit sortir hommes et femmes enchaînés, pilla cette ville opulente et l'incendia. Le nombre des captifs fut de 292 mille, qui tous furent envoyés en Perse. Adarmôn revint à Dara près de Kosrau.

Les Perses qui accompagnaient Kosrau étaient au nombre de 123 mille cavaliers, et de 104 mille pour le reste. — Depuis la construction de la ville de Dara, du temps d'Anasta[sius][5], jusqu'à sa présente destruction, il y a en tout 72 ans. — Kosrau fit tout le peuple captif, et pilla tout ce qui se trouvait dans la ville. Il y laissa cinq (?) armées[6] et partit.

En apprenant que Dara avait été prise, le 15 de tešrin II (nov.), l'empereur fut affligé. Il fit (fermer) les boutiques et cesser le commerce. Au moment où l'empereur réunissait (une armée) pour descendre en Orient, il fut possédé du démon. — Zacharias fut envoyé vers Kosrau pour faire la paix, avec 650 *litrê* d'or. On convint de ne livrer aucun combat dans la région de Dara pendant 15 mois. Et il en fut ainsi[7]. — *Fin.*

A cette époque un prodige apparut [348] dans la ville impériale. Le voici[8] :

Toutes les fois que les éléphants, qui avaient été donnés aux chrétiens par suite de la victoire que Dieu leur avait accordée sur les Mages[9], passaient devant

De violentes persécutions, [348] des exils terribles, étaient décrétés contre les chrétiens par les Synodites, ainsi que d'autres maux innombrables; mais bientôt le châtiment de la colère fut envoyé du ciel, par Dieu, sur ceux qui

1. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. L, § XLVI. — 2. Joh. Eph., III, VI, 6; cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. L, § XLV. — 3. Ms. : *Ardmôn*; J. Eph. : ܐܕܪܡܘܢ ; Theophylacte : Ἀδορμαάνης. — 4. ἱππικός. — 5. Cf. ci-dessus, p. 160. — 6. ܚܡܫ ܗܘ ܚܝܠܐ (J. Eph.). — 7. Ou bien : « et la paix fut faite ». Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. LI, § III.

8. Joh. Eph., IIIe part., II, 48. — 9. Après la bataille de Mélitène, dont il est question ci-après, p. 318. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. LI, § XIII.

les églises, le premier se tournait vers l'Orient, inclinait la tête et saluait; puis il levait sa trompe, et, en la tournant, traçait le signe de la croix. Puis ainsi de suite, chacun de ceux-ci, qui étaient au nombre de quarante. Le Chroniqueur[1] dit qu'il a vu cela de ses yeux.

Toutes les fois qu'il y avait un jeu hippique[2], c'est-à-dire des courses de chevaux, un homme montait sur chacun des éléphants, et quand ils voyaient l'empereur, autant que la nature le leur permet, ils s'inclinaient et le saluaient. Chacun d'eux tournait sa trompe et faisait le signe de la croix en face de l'empereur.

Tandis que toutes ces choses se faisaient à la gloire de Dieu, il y avait des hommes qui (le) déshonoraient, surtout (parmi) les chefs des églises et les rois.

Quand Justinus tomba dans la démence[3], pour avoir fait le mal, il fut atteint d'un cruel châtiment, qu'on ne peut considérer que comme venant de Dieu. En effet, comme il avait tué les prêtres et démoli les autels, par l'intermédiaire de Jean de Sirimin, Dieu envoya sur lui la colère, la fureur, et l'oppression, par un mauvais ange; il perdit l'esprit et son corps fut livré au tourment. Il poussait des cris de bêtes: il aboyait comme les chiens, ou imitait les chèvres, ou les chats ou les poules. Il fuyait d'un lieu à un autre; mais le châtiment le poursuivait, de sorte que même [349] il entrait sous le lit ou dans usaient de cruauté et de méchanceté, sans les freins de la crainte de Dieu, c'est-à-dire sur Jean de Sirimin et sur l'empereur Justinus lui-même. Tous les deux furent possédés du démon.

Outre ce qui lui était déjà arrivé, Jean fut encore frappé d'autres maladies[4] : de la dyssenterie[5], de la goutte[6]; et il n'obtenait aucun soulagement des médecins. Alors il s'aperçut qu'il était frappé par le doigt de Dieu; il disait aux médecins, en pleurant: « Pourquoi vous fatiguer après moi? Vous ne pouvez guérir mes maux; car un juste châtiment m'a été envoyé. De même que j'en ai frappé plusieurs sans pitié, ainsi je suis frappé sans pitié par la main de Dieu ». A la fin ses intestins se déchirèrent. Après que son tourment se fut prolongé pendant deux ans, il se perça enfin lui-même d'un couteau et mourut.

Une fois[7], l'orgueil de ce Jean avait fait descendre les images des Pères pour mettre les siennes à la place. Or, après sa mort, quand vint Eutych[ius], celui-ci fit descendre celles de Jean et les remplaça par les siennes. Abimelek fut récompensé selon ce qu'il avait fait[8].

Le diacre Theodulus[9] passait pour humble et vertueux, et l'empereur Justinus lui avait confié de l'or pour distribuer aux indigents. Mais lui aussi, du temps de Jean, avait imité celui-ci dans l'impiété. Il se complaisait dans les oppressions [349] qu'il faisait subir aux fidèles. C'est pourquoi le Seigneur lui

1. Jean d'Asie (*loc. cit.*). — 2. ἱππικός. — 3. Joh. Eph., III, iii, 2.

4. Joh. Eph., III, ii, 26. — 5. ܟܐܒܐ ܕܡܥܝܐ. — 6. ܦܘܕܓܪܐ, ποδάγρα. — 7. Joh. Eph., III, ii, 27. — 8. Cf. *Jud*, ix, 56. — 9. Joh. Eph., III, ii, 28.

les armoires. Quand on le prenait, on lui criait : « Voici Ḥéret qui vient! » et il s'en allait en tremblant. Il fut ainsi éprouvé pendant cinq ans. Ses chambellans[1] l'amusaient avec un petit char de bois[2] qu'ils traînaient, ou en jouant de la cithare. Le patriarche se rendit près de lui et voulut l'exorciser; mais Justinus le frappa[3] et (lui) dit : « Va t'exorciser toi-même; car tu es aussi possédé d'un démon ». Et il pris son étole qu'il mit autour de son cou. — Il criait : « Qui achète[4] des pots? », et beaucoup de choses semblables[5].

envoya aussi de cruelles afflictions. Sa femme et ses enfants se noyèrent dans la mer. Il fut pendant trois ans dans les douleurs. Il s'écriait et disait : « Malheur à moi! car les malédictions des persécutés s'accomplissent sur moi ». Sur ces entrefaites, son valet de chambre[6] se révolta contre lui et alla informer l'empereur de l'or qu'il avait amassé. L'empereur lui envoya demander 3 κεντηνάρια. Il jura qu'il n'en possédait pas même un; et bientôt après il mourut. On lui trouva plus de 100 κεντηνάρια d'or. Il fut enseveli dans les malédictions.

Anastas[ius], questeur de l'empereur, avait aussi infligé des maux aux fidèles[7]. Le jour de la fête de la Croix, il s'avança pour la vénérer; mais un démon s'empara de lui, et dévoila qu'il ne vénérait pas la Croix, car il était samaritain. Ayant été formé (par) Jean de Sirimin, il persécutait beaucoup les fidèles, pour lui être agréable. Or, quand le démon entra en lui, tout le peuple se mit à crier : *Kyrie eleison*. Il fut abandonné, mourut et périt. La terreur s'empara de toute la ville, c'est-à-dire de tout le peuple. — *Fin*.

CHAPITRE [X]. — *Sur l'ambassadeur envoyé aux Turcs par Justinus*[8]*; et sur*[9] *les vierges chrétiennes envoyées en présent par le roi des Perses au roi des Turcs, qui se précipitèrent*[10] *dans un fleuve.*

Le premier motif pour lequel la paix fut rompue et la guerre eut lieu entre les Romains et les Perses, fut le peuple des Arméniens. Le second fut que Justinus avait envoyé, en la septième année de son règne, comme ambassadeur au roi des Turcs, un homme appelé Zemarkus[11], pour les engager dans la guerre avec les Perses. — Il y avait à cette époque neuf rois des Turcs. Le premier

---

1. Lire ܩܘܒܝܩܠܪ̈ܐ, *cubicularii*. — 2. Restituer ܥܓܠܬܐ. L'auteur résume Jean d'Asie (III, III, 3) qui porte : ܥܓܠܬܐ ܙܥܘܪܬܐ, « un petit char » sur lequel ils le traînaient assis sur son trône. — 3. ܡܚܝܗܝ. — 4. ܡܢ ܡܙܒܢ (Joh. Eph.). — 5. Imitant les marchands qu'il voyait dans les rues (J. Eph.).

6. βεστιάριος, *vestiarius*. — 7. Joh. Eph., III, II, 29.

8. Joh. Ephes., III, VI, 23. — 9. ܘܥܠ. — 10. ܕܫܚ̈ܠܘ. — 11. Lire : ܙܡܪܟܘܣ; J. Eph. : ܐܙܡܪܩܐ, Ζήμαρχος. Ms. : *Demarkos*.

ayant rencontré l'ambassadeur des Romains et ayant appris le motif de sa venue, se mit à pleurer un moment. Quand il cessa de pleurer, l'envoyé et les soldats lui demandèrent le motif de ses pleurs. Il répondit : « Nos pères disaient : Quand vous verrez l'envoyé du roi des Romains, qui sont en Occident, venir vers les Turcs, il y aura une grande dévastation par toute la terre, et les hommes se détruiront les uns les autres. Et moi, en vous voyant, je me suis rappelé cette parole néfaste des anciens. La douleur et l'affliction se sont emparées de moi, et j'ai pleuré à cause de la ruine[1] qui va arriver. » Il interrogea ensuite les envoyés, en disant : « Les Perses sont-ils véridiques en disant : Les Romains sont esclaves et nous paient le tribut. » — Il lui répondit : « Ils ne sont pas véridiques, mais menteurs. Les empereurs romains les ont continuellement tenus captifs; ils ont dévasté leurs pays; quand Trajanus[2] descendit il les soumit; il érigea dans leur pays, une statue devant laquelle, jusqu'à ce jour, aucun d'entre eux ne peut passer à cheval ». — Le roi des Turcs fit venir quelques Persans qui discutèrent avec les Romains en sa présence. Les envoyés des Perses furent couverts de confusion par ceux des Romains. C'est pourquoi, le roi des Turcs chassa avec colère les envoyés des Perses et honora beaucoup les Romains[3].

[*La suite manque*[4]].

Kosrau[5], roi des Perses, enivré par l'orgueil, à cause du butin qu'il avait recueilli de Dara et des autres pays des Romains, ordonna de choisir deux mille jeunes filles vierges. Les ayant fait orner de vêtements princiers et riches[6], il les envoya comme présent aux Barbares, c'est-à-dire aux Turcs de l'intérieur (au-delà) de la Perse, afin de les entraîner à la guerre contre les Romains. Il ordonna de les conduire doucement « de peur qu'elles ne soient exténuées et amaigries. » — Lorsque ces chastes (filles) furent choisies et envoyées, elles étaient dans une cruelle angoisse (en songeant) qu'elles perdraient le christianisme et que leur corps serait souillé par l'impureté des Barbares. — Continuellement elles demandaient toutes à Dieu la mort, en gémissant. Elles parvinrent à la cinquième étape[7] en deçà des Barbares, et ren-

---

1. ܐܒܕܢܐ. — 2. ܛܪܝܢܘܣ (J. Eph.). — 3. Jean d'Asie termine son chapitre en disant que les envoyés du roi des Perses ayant raconté leur rencontre avec les envoyés des Romains, le roi des Perses fit détruire la statue de Trajan et se disposa à la guerre. Les envoyés des Romains revinrent au bout de deux ans et parlèrent des pays et du peuple des Turcs, de sa multitude, de son organisation et de ses mœurs. Sur cette ambassade, cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. L, §§ xxx-xxxiii.

4. La lacune commence exactement au même point dans la version arabe. Mais cette dernière a de plus négligé les fragments du haut de la page 353 de notre texte, et ne reprend qu'au début de notre chapitre XII.

5. Joh. Eph., III, vi, 7. — 6. ܘܙܪܝܙܘܬܐ (?). Joh. Eph. : ܒܠܒܘܫܐ ܡܝܩܪܐ ܘܡܫܒܚܐ ܕܡܠܟܘܬܐ : ܘܒܨܒܘܬܐ ܘܒܐܣܛܠܐ.... — 7. *mansio*.

contrèrent un grand fleuve. On y dressa le camp. Elles se concertèrent toutes et furent d'un même avis pour mépriser la mort et ne pas perdre la foi de leur âme et la pureté de leur corps, par le mélange des peuples sans dieu.

Après s'être mutuellement entendues sur cette affaire, elles demandèrent aux Perses, leurs gardiens, de s'éloigner d'elles afin qu'elles pussent se baigner dans le fleuve. Pour leur être agréables, ils s'éloignèrent. Alors ces chastes (filles), fortifiées par le Seigneur, signèrent leur visage du signe de la croix salutaire et s'écrièrent d'une même voix : « Christ, notre Dieu, aie pitié de nous, et reçois-nous ! » Et elles se précipitèrent ainsi dans ce grand fleuve et se noyèrent. Les gardiens, au cri de leur clameur, accoururent et virent que la plupart d'entre elles étaient déjà suffoquées par les eaux.

[CHAPITRE XI. — *De l'époque à laquelle Tiberius fut associé à l'empire.*]

(*Le début manque*[1].)

[Jusqu'à cette époque, tous les empereurs avaient été Romains, c'est-à-dire Francs; le premier fut Augustus et le dernier Justinus. Bien que la langue des citoyens et des scribes[2] fût le grec, cependant, les empereurs et les soldats étaient Francs. A partir de ce Tiberius commence le second empire des Grecs, qui fut établi 598 ans[3] après que leur premier] [353] empire eut cessé. Trente-huit rois avaient existé dans ce premier empire, qui commença avec Caranus le Macédonien et finit avec Persée[4], en l'an 288. Il recommença ensuite à cette époque, en l'an 886 du même comput, lorsque Tiberius commença à régner.

. . . . [353] et par les évêques égyptiens contre ceux qui n'anathématisent pas le blasphémateur Jean Grammaticus, mais au contraire pensent comme

---

1. L'étendue de la lacune (deux pages et demie) donne à penser qu'il ne manque qu'un chapitre. Il est à croire, d'après la teneur des chapitres précédents et des suivants, que la majeure partie du texte disparu résumait quelques passages de la IIIe partie de l'Histoire de Jean d'Asie. A l'endroit où cesse la lacune, la première colonne présente la fin d'une notice chronologique reproduite par Bar Hébréus (*Chron. syr.*, éd. Bedjan, p. 86-87); nous la complétons en traduisant le début d'après cet auteur. La seconde colonne donne la fin d'une lettre dogmatique, dont nous ne connaissons ni l'auteur ni les destinataires.

2. νομικοί. — 3. Bar Hébréus dit : 602 ans ; parce qu'il place la première année de Tibère en l'an 890. — 4. Bar Hébréus reproduit le même texte sans se préoccuper plus que Michel du désaccord entre ces données et celle des premiers livres de sa Chronique. Il y a confusion entre l'empire des Macédoniens et celui des Ptolémées. La date 288 doit être, d'après une chronologie quelconque, celle de l'avènement d'Auguste. Persée, selon Michel, mourut en l'an 146 (Cf. tome I, p. 128; et le Tableau chronologique, tome Ier, p. 234).

lui et prêchent des doctrines impures[1]; évêques, prêtres et diacres. En faisant cela, mes bien-aimés, sans vous retourner, courez avec empressement vers la sainte Église de Dieu, votre mère, munis de la ceinture de la foi orthodoxe dont vous êtes entourés. Ainsi vous garderez la foi et vous obtiendrez le royaume du ciel, par la grâce, la miséricorde et la philanthropie du Christ notre Dieu. » Et le reste. — *Fin.*

CHAPITRE [XII], *qui expose les événements accomplis lorsque Justinus fut tombé dans la maladie et que Tiberius César dirigeait l'empire*[2] *des Romains.*

A cette époque[3], Kosrau, roi des Perses, exalté d'orgueil à cause de la victoire qu'il avait obtenue dans la dévastation de la ville de Dara et dans la prise des biens des contrées des Romains, vint en Arménie. Les armées des Romains s'opposèrent à lui et l'arrêtèrent. Tandis qu'il se dirigeait vers une autre ville[4], les Romains le suivirent et le chassèrent. Voyant que les choses n'arrivaient pas selon son désir, il abandonna les montagnes du Nord et jeta les regards vers la Cappadoce, pour s'emparer de Césarée. Les Romains le rejoignirent et l'enfermèrent dans les montagnes[5] mêmes. Il ne put leur résister dans le combat. Il fit semblant de s'enfuir dans son pays, et se retira vers Sébaste qu'il brûla par le feu, parce que le peuple avait fui devant lui. Les Romains le rejoignirent de nouveau. Il abandonna son pavillon[6], c'est-à-dire sa tente et tout son bagage, et prit la fuite. Les Romains s'emparèrent du camp des Perses ; ils pillèrent et enlevèrent même le sanctuaire du feu qu'il portaient avec vénération. Si ce n'eût été la division des Romains, en cet endroit [354] ils auraient anéanti les Mages et leur roi; mais les Romains se divisèrent entre eux, selon leur coutume, et Kosrau se réfugia vers Mélitène qu'il brûla par le feu.

Comme il se disposait à passer l'Euphrate, les Romains lui firent dire : « Il ne convient pas à un roi de brûler les villes, il ne sied pas à un roi de causer des ruines[7] (?) et de s'en aller. Pour nous, serviteurs de l'empereur, ces choses seraient très honteuses : combien plus pour toi! C'est le propre d'un roi de livrer bataille, et de triompher quand il a remporté la victoire; mais non pas d'entrer comme un voleur et d'incendier. » — En entendant ces choses, Kosrau ordonna de livrer bataille dès le lendemain dans la plaine[8], à l'est de la ville, au loin de celle-ci. — A l'aube, les deux partis se rangèrent en bataille,

1. Cf. Niceph. Call., *H. E.*, XVIII, xlvii.

2. πολιτεία. — 3. Joh. Eph., III, vi, 8, 9. — 4. En abandonnant le siège de Theodosiopolis. — 5. Lire : ܟܘܦܪ̈ܐ (Joh. Eph.). — 6. *papilionem.* — 7. Lire : ܡܟܠܣܣܬܐ (J. Eph.); χλάσματα. — 8. χάμπον.

en face l'un de l'autre ; ils restèrent jusqu'à neuf heures sans engager le combat et sans que personne fît un mouvement. Pendant la nuit Kosrau prit la fuite ; et, avant le jour, les Perses étaient arrivés au bord de l'Euphrate qui est à six milles de Mélitène. Les Romains le poursuivirent ; une multitude de ses soldats se noyèrent dans le passage, et un petit nombre [1] se sauva. Ils traversèrent l'Arménie des Romains, et se réfugièrent dans des montages dénudées (?) [2] : Kosrau s'échappa de là avec difficulté. Étant revenu dans son pays, couvert de confusion, il porta la loi qu'aucun roi ne devait s'avancer au combat si ce n'est contre un autre roi.

Les Romains ayant remporté la victoire, s'emparèrent des peuples du Nord [3]. Ils pillèrent et ravagèrent la région [355] des Perses, et prirent leurs éléphants [4]. Voyant que le roi des Perses était retourné à son pays, ils se crurent affranchis des combats ; ils envoyèrent leurs chevaux et les laissèrent aux pâturages ; ils déposèrent leurs armes. Mais voici que tout à coup leurs sentinelles [5] c'est-à-dire leurs espions (arrivèrent) [6] et s'écrièrent : « Voici les Perses qui viennent ». Mais ils ne le crurent point et ne se tinrent pas sur leurs gardes. Tout à coup, les armées des Perses survinrent. La terreur s'empara des Romains qui se mirent à fuir à pied, parce que leurs chevaux étaient au loin ; bientôt après, ils jetèrent même leurs armes pour s'enfuir. Les Perses les poursuivaient en les tournant en dérision, et ils ramassèrent les armes, les cuirasses [7], et les boucliers [8]. — *Fin.*

A cette époque, une grande crainte des Perses régnait dans tous les pays des Romains, situés dans la région orientale. Jour et nuit, fêtes et dimanches, les ouvriers et le peuple travaillaient assidûment à rebâtir les murs des villes et des forteresses. On demeurait [9] dans l'angoisse et la crainte.

A cette époque [10] aussi, les païens qui étaient dans la ville d'Héliopolis [11], attaquèrent les chrétiens et voulurent les détruire par le fil de l'épée. En ap-

A cette époque, où les guerres se multiplièrent entre les empires, la guerre de l'Église se calma un peu.

Jacques était en Syrie. — Paulus, qui était appelé patriarche d'Antioche, communiqua avec les Chalcédoniens, dans l'espoir de l'union : il fut méprisé. S'étant enfui en Syrie, il présenta un libelle de rétractation et, au bout de trois ans, il fut accepté par le vénérable Jacques, à la demande de Mondar, fils de Ḥéret. — Paulus lui-même anathé-

---

1. ܕܪܒ̈ܢܐ (B. H.). — 2. J. Eph. : ܛܘܪ̈ܐ ܪܡܐ ܕܩܪܚܐ. Payne-Smith traduit (p. 398) : « the lofty mountains of Carkh » ; et propose de restituer : ܕܐܪܙܢܐ ; en observant que Kosrau s'enfuit à travers l'Arzanène, selon Theophylacte. — 3. Joh. Eph., III, vi, 10. — 4. Cf. ci-dessus, p. 312. — 5. σκουλκή. — 6. ܐܠܠ ܣܩܘܠܩܐ. — 7. ζάβας. — 8. Sur toute cette campagne d'Arménie, cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. LI, §§ xi-xiv.

9. ܒܛܝܢ. — 10. En l'an 2 de Tiberius. Joh. Eph., III, iii, 27, 28. — 11. Ba'albek.

prenant cela, Tiberius César envoya Theophilus, avec une armée. Il en prit, en fit crucifier et en fit mettre à mort un grand nombre.

On lui signala alors une multitude de païens qui étaient dans tous le pays sans être connus, et Rufinus d'Antioche, vice-préfet[1], lieutenant du préfet[2]. Il fit rechercher le païen Rufinus, qu'on trouva à Édesse, célébrant une fête en l'honneur de Zeus. Les païens, s'étant aperçus de la chose, prirent tous la fuite. Rufinus voyant qu'il était pris, et qu'il n'y avait aucun moyen de s'enfuir, tira son couteau et s'en perça le cœur, il s'ouvrit le ventre et mourut.

[354] Anatolius (était) vice-préfet d'Édesse[3]; quand Theodorus son secrétaire[4] vint, il fit une déposition et dévoila tous les païens. On dit même qu'il fit une déposition contre Gregorius, patriarche d'Antioche, et contre Eulogius[5] qui passa de cet endroit à Alexandrie, (les accusant) d'avoir sacrifié avec eux un enfant à Daphné. Au moment où ils le sacrifièrent, toute la ville fut agitée et secouée par un tremblement de terre. Quand la ville apprit cela, ils fermèrent l'église, et vinrent trouver le César avec les actes[6] de ces dépositions. Ensuite on jugea, pour la dignité et l'honneur du christianisme, et pour que le sacerdoce ne soit pas méprisé et vilipendé, que ces choses devaient être dissimulées.

Anatolius, cherchant à tromper, plaça matisa le synode de Chalcédoine et quiconque dit que le Christ est en deux natures après l'union[7].

Les Égyptiens, ayant appris que Paulus avait été accepté par le synode des Orientaux, voulurent faire un schisme. A cause de cela, les Syriens furent contraints de déposer Paulus.

Tandis que Jacques s'en allait d'un lieu à un autre, les Alexandrins lui écrivirent, disant : « Si tu reçois Paulus, nous nous séparons tous (de toi), et nous n'admettrons pas que tu sois appelé évêque pour nous ». — Jacques fut dans une grande perplexité; car les moines de la région d'Antioche voulaient Paulus (pour évêque). A cause de cela, Jacques répondit aux Alexandrins : « Nous nous disposons à nous rendre près de vous ; et [354] nous ferons ce qui paraîtra bon à toute l'assemblée. » — Et ainsi, la querelle entre les deux partis fut calmée.

La raison pour laquelle les Alexandrins étaient si fort scandalisés à cause de Paulus est la suivante :

Deux évêques[8], Jean de Mar Bas[sus] et Georgius l'Ourtéen, avaient été envoyés par le synode des Orientaux, vers Longinus et Theodorus de Philæ, à propos de la réception de Paulus, (pour leur demander) : « Consentez-vous à ce qu'il soit accepté ou non ? » Quand ils arrivèrent près de Longinus, à Mareotis, celui-ci se réjouit de leur venue, parce qu'il

1. ἀντιέπαρχος. — 2. ἔπαρχος. — 3. Joh. Eph., III, iii, 29. L'auteur résume avec trop de concision. Jean dit qu'Anatolius et son secrétaire ayant été emprisonnés et torturés, ce dernier avoua, etc. — 4. νοτάριος. — 5. ܐܘܠܓܝܘܣ (J. Eph.). — 6. πεπράγμενα.
7. Cf. Joh. Eph., III, ii, 8 ; iv, 15, 20, 21. — 8. *Ibid.*, iv, 10.

l'image de Notre-Seigneur[1] dans sa maison; les chrétiens étant entrés pour la voir, l'image, se retourna d'elle-même miraculeusement. Anatolius redressa le côté de l'image, mais elle se retourna en arrière : et cela arriva par trois fois. On prit l'image, et on trouva à l'intérieur une figure d'Apollon faite avec art. Alors, Anatolius fut mis à mort. — Theodorus (son secrétaire) fut aussi mis à mort pour qu'il ne dénonçât pas l'évêque[2].

Dans la ville impériale elle-même, les païens étaient recherchés, et beaucoup étaient poursuivis pour rendre compte de leur conduite[3].

Le peuple était enflammé de zèle; il fit une sédition[4], voulant incendier la ville entière « pour brûler les païens ». Ils firent brûler un païen dont ils s'emparèrent, ainsi que sa femme. Ils brisèrent les prisons[5] et les portes, et firent sortir les prisonniers en disant : [355] « Pourquoi les chrétiens seraient-ils emprisonnés, tandis que les païens sont libres ? » Le César, en entrant dans la ville, permit de faire brûler les païens[6].

Eutychus[7], évêque de Jérusalem, s'étant signalé par son zèle contre les païens, ceux-ci formulèrent contre lui d'iniques accusations, et il fut déposé de son office.

Dans la montagne[8] de Tralles, se trouvait un monastère, qu'avait bâti Jean le était sur le point d'ordonner le patriarche d'Alexandrie[9]. Il les informa de ces choses; mais ceux-ci lui répondirent : « Nous ne pouvons faire cela[10] sans le patriarche d'Antioche, qui est le nôtre. » Il les renvoya chercher Paulus, et, lorsqu'ils étaient assemblés, Longinus ordonna patriarche Theodorus, qui ne fut pas accepté par les Alexandrins. Or, Paulus jurait : « Je ne participerai pas à l'ordination de Theodorus, parce qu'il n'est pas absous de sa transgression. » Mais les Alexandrins étaient scandalisés à son sujet, sous prétexte qu'il leur avait ordonné un patriarche sans qu'ils le sussent, et alors que celui-ci n'était pas absous.

Or, les lettres de Longinus arrivèrent à Alexandrie, et on apprit que Theodorus avait été ordonné patriarche; mais il ne put entrer dans la ville, par crainte de ceux qui l'occupaient. Ils devinrent encore plus furieux contre Paulus. Ils firent venir Petrus, homme âgé, dont ils firent leur patriarche, ainsi que nous l'avons exposé plus haut[11].

Par suite de la perturbation et du dérèglement de ce peuple brouillon[12], le mal régna entre les partis pendant l'espace de 8 ans[13].

Jean le Chroniqueur dit[14] : [355] « De même que celui qui souffre et a mal aux yeux ne peut pas facilement bien voir,

1. Le soi-disant portrait du Christ envoyé à Abgar. — 2. Le récit est différent dans Jean d'Asie. — 3. Joh. Eph., III, iii, 30, 31. — 4. ὄχλος. — 5. Lire : ܦܘܠܩܣ, φυλακάς (J. Eph.). — 6. Sur l'histoire d'Anatolius et la sédition de Constantinople, comp. le récit d'Evagrius, *H. E.*, V, xviii, très différent de celui de Jean d'Asie (*Hist. du Bas-Empire*, l. LI, § xxxvii). — 7. J. Eph., correctement : ܐܘܣܛܘܟܝܘܣ, *Eustochius* (III, iii, 35). — 8. ܛܘܪܐ.

9. Cf. ci-dessus, p. 267. — 10. Participer à cette ordination. — 11. Cf. ci-dessus, p. 285. — 12. *barbare loquens*. — 13. ܥܕܡܐ ܕܚ̄ ܫܢܝ̈ܢ. Cf. Joh. Eph., III, iv, 11. — 14. III, iv, 12.

Chroniqueur lui-même, du temps de Justinianus[1]. Il y avait là mille cinq cents idoles. Elles furent détruites, par la grâce de Dieu, et ce monastère fameux, appelé Dârîra, fut bâti. Quand il eut été bâti, les démons rebelles étaient cruellement tourmentés par l'envie, et voltigeaient autour de lui comme des mouches autour d'une plaie purulente. Ces démons enlevèrent un des clercs et le portèrent au haut d'un rocher, puis de ce rocher sur un autre. On le voyait qui volait par les airs, montant et descendant. Chacun pensait que ses os et leur moelle allaient être dispersés : car il tomba de plus de mille coudées ; mais on le trouva vivant et assis. Tous louèrent le Dieu tout puissant qui avait ainsi délivré cet homme des démons. — Dans ce monastère s'accomplirent de grands prodiges et des guérisons, tant qu'il fut aux Orthodoxes. — *Fin.*

ni celui qui est consumé par une fièvre violente accomplir une œuvre comme celui qui est en bonne santé ; de même, ceux qui sont mus par un sentiment de violence, et entraînés par l'impétuosité de la colère, ne peuvent juger et examiner avec équité pour accomplir ensuite leurs actions : ainsi en arriva-t-il aux sages et aux clercs d'Alexandrie. Ils n'étaient pas inférieurs par l'intelligence, si la lie de la colère ne les avait troublés et si la haine ne les avait agités. Ils confirmèrent la parole écrite qui dit de ceux qui sont ballottés au milieu des vagues par les vents et les tempêtes[2] : « Ils ont tremblé et chancelé comme des hommes ivres, et toute leur sagesse a péri. » C'est ainsi que la chose se passa maintenant, contrairement à la règle ecclésiastique, et avec animosité. N'ayant pas compris que l'évêque avait été créé sans leur avis[3] parce que le temps ne le permettait pas, ils furent troublés et ils en établirent un autre. Certes, ils pouvaient en faire un autre pendant le cours des dix années qui ont suivi la mort de Theodosius, mais non pas quand ils apprirent que Theodorus avait été établi.

Dans un accès de colère, ils établirent Petrus, qui fut considéré par plusieurs comme un adultère, parce qu'il se jeta dans l'adultère sur l'épouse de son prochain. Dans leur empressement déréglé, contraire à la règle et aux canons de l'Église, ils en firent un second (évêque). Et pour affirmer[4] sa position, il ordonna des évêques, à ce qu'on dit, au nombre de soixante-dix. Si quelqu'un cherchait un pareil nombre d'ouvriers[5] pour travailler les champs, il lui serait difficile[6] de les trouver prêts en même temps. Que devons-nous dire de ceux qui doivent être choisis après un examen minutieux pour devenir évêques ! Mais, de même que cette affaire commença dans le trouble, ainsi finit-elle. Ils excitèrent[7] malignement Pierre à con-

1. Joh. Eph., III, iii, 36.

2. *Ps.* cvii, 27. — 3. Lire : ܕܠܐ ܦܣܦܣܡܐ ܕܝܠܗܘܢ (J. Eph.), ψήφισμα. — 4. ܠܫܪܪܗ (J. Eph.). — 5. ἐργάτης. — 6. Lire : ܥܛܠܐ. — 7. Lire : ܚܦܛܘܗܝ (J. Eph.).

courir au schisme entre les Syriens et Alexandrie. Il participa à la déposition de Paulus qui avait été institué légitimement[1] patriarche pour la Syrie. Il répandit des accusations contre Jacques, comme si celui-ci avait poussé Paulus et les autres vers les Synodites. Ceux qui furent (ainsi) calomniés jurèrent, dans l'apologie qu'ils adressèrent[2] à toute l'Église sur ce sujet, sur leur propre tête[3], que jamais, en secret ou en public, ils n'en avaient eu le soupçon ou la connaissance.

CHAPITRE [XIII]. — *Du scandale occasionné à propos de la querelle de Jacques et de Paulus par Petrus d'Alexandrie.*

En l'an 889[4], les armées des deux empires, [**356**] de celui des Romains et de celui des Perses, s'assemblèrent, à côté de la ville en ruines de Dara. Ils discutaient ensemble au sujet des motifs qui avaient excité la guerre, et ils s'adressaient mutuellement des reproches, pendant l'espace d'un an. Ensuite, les Perses [demandaient] aux Romains de l'or. Le César Tiberius ne consentait point à en donner. On convint de faire la paix. Le César demanda Dara, et les Perses demandèrent l'Arménie pour livrer Dara. Cela contrista beaucoup le César, parce qu'il ne voulait pas livrer les chrétiens de l'Arménie. Pour ce motif, les partis en vinrent de nouveau aux injures et se préparèrent à la guerre[5].

Quand les Perses furent retournés en Perse, et les Romains dans la Romanie, le marzban Adarmôn[6], général de Kosrau, roi des Perses, rassembla des troupes, envahit, pilla et ravagea les pays de Beit Darayê, de Tella, de Reš'ayna, de Tell Bešmê, et s'en retourna avec un grand butin[7].

Tiberius envoya comme général le comte Maurici[us], pour administrer et organiser l'armée[8]. Les Perses, en apprenant cela, eurent peur et s'empressèrent de descendre astucieusement vers l'Arménie. Ils mandèrent à ceux qui étaient à Theodosiopolis : « Après trente jours, acceptez (le combat). » Les Romains, en recevant cet avis[9], se préparèrent. Mais les Perses rassemblèrent leur armée et se retirèrent en secret vers Maipherqaṭ [**357**] dans le territoire des Romains. Ils se mirent à dévaster tout le Beit Sophénayê. Ils brûlèrent les églises et les monastères qui étaient dans la région d'Amîd, jusqu'aux murs de cette ville. Ils l'assiégèrent pendant trois jours ; ils pillèrent toute la contrée de Mésopotamie, et s'en retournèrent dans leur pays.

---

1. ܢܡܘܣܐܝܬ. — 2. ܕܟܬܒܘ (J. Eph.). — 3. Litt. : « en s'anathématisant eux-mêmes ».

4. Joh. Ephes., III, vi, 12 (ann. 887). — 5. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. LI, § xiv. — 6. 'Αδορμαάνης (Theophyl.) ; J. E. : ܐܕܪܡܗܢ. — 7. Joh. Eph., III, vi, 13. — 8. *Ibid.*, vi, 14 ; cf. vi, 27, le même récit ; *Hist. du Bas-Empire*, l. LI, § xvii-xviii. — 9. *monitum* ; J. E : ܦܘܩܕܢܐ « mandatum ».

En apprenant ces choses [1], Mauric[i]us rassembla (une armée) et se dirigea vers Arzôn, (dans la région) des Perses. Il fit de nombreux captifs, jusqu'au Tigre, et il emmena dans le pays des Romains les chrétiens qui se trouvaient là, leur tendant une main salutaire.

Ensuite [2], Mondar et Mauric[i]us envahirent de nouveau le pays des Perses. Ils parvinrent à un grand pont qu'ils trouvèrent coupé, et ils revinrent. Mauric[i]us soupçonna Mondar d'avoir mandé aux Perses de couper le pont. Cela fut trouvé faux.

Les Perses [3] virent que les Romains et les Ṭaiyayê qui étaient avec Mondar et Mauric[i]us pénétraient à l'intérieur de leurs terres, et (alors) le marzban Adarmôn s'avança de nouveau et envahit le Beit Roumayê. Il détruisit et ruina Tella et Reš'ayna. Il passa dans le pays d'Édesse, brûla et ravagea toute la province d'Osrhoène.

Les armées des Ṭaiyayê partisans des Perses se réunirent de nouveau pour monter contre Mondar [4]. S'en étant aperçu, celui-ci fondit sur eux à l'improviste et les anéantit. A peine quelques-uns purent-ils s'échapper.

Mauric[i]us rassembla de nouveau les armées des Romains avec Mondar et les Ṭaiyayê leurs partisans, et ils envahirent les contrées des Perses. Ils (les) brûlèrent, et (les) pillèrent; ils prirent de nombreux captifs et des richesses et s'en retournèrent.

Toutes ces choses arrivèrent en l'an 889 des Grecs, dans ces deux empires.

A la vérité [5], la persécution des fidèles par les Chalcédoniens se calma à cause des guerres entre [**356**] les empires; mais Satan excita un autre scandale par la division entre les partisans de Jacques et ceux de Paulus de Beit Oukamîn. Chacun d'eux avait ses adhérents parmi les couvents, les monastères et les évêques. Ils se couvraient mutuellement d'injures et divisaient le peuple. Ainsi, les deux partis exaspérés par l'esprit d'opposition, se séparaient et se déchiraient mutuellement dans le désordre, sans souci de la religion. Celui qui désirait « les vanner comme le froment [6] », les amena à une confusion et une haine telles que même celui qui est féroce ou sauvage n'oserait pas injurier de la sorte les païens, les juifs ou les hérétiques; bien que cependant il n'y eût aucune divergence entre eux sur la foi.

Tandis [7] que ces choses étaient menées avec férocité, Paulus fit dire à Jacques : « A quoi bon toute cette perturbation dans l'Église ? Réunissons-nous ensemble et examinons, selon les canons, ce qui nous divise. Si je suis condamné, par une seule sentence, j'accepte trois fois le double. Si la condamnation porte sur toi, j'accepte volontairement la punition à ta place. » Mais ceux qui entouraient Jacques ne lui permettaient ni d'aller voir (Paulus), ni de faire la paix avec lui; c'est pourquoi

---

1. Joh. Eph., III, vi, 15. — 2. *Ibid.*, vi, 16. — 3. *Ibid.*, vi, 17. — 4. *Ibid.*, vi, 18. — 5. Joh. Eph., III, iv, 19. — 6. Cf. Luc, xxii, 31. — 7. Joh. Eph., III, iv, 20.

Jacques répondait : « Je ne le verrai point sans nos frères d'Alexandrie, car je me suis mis d'accord avec eux par écrit. »

Mondar[1], fils de Ḥéret, homme fidèle, les engageait à faire la paix ; mais les partisans de Jacques n'y consentaient point ; et Paulus de son côté ne réclamait pas sincèrement un examen. — Comme les instances de Mondar ne furent point écoutées, il y eut une division parmi le peuple des Ṭaiyayê : les uns suivirent Jacques, les autres Paulus.

Le chroniqueur de cette affaire, qui est Jean d'Asie, dit[2] : « Nous nous abstiendrons d'innocenter un parti et de couvrir l'autre de blâme. » De fait, quarante ans auparavant, Jean d'Amid, lui-même, avait été créé évêque à Éphèse, par le vénérable Jacques, et, après la mort du pape Theodosius, on lui avait confié le soin des Orthodoxes dans tout le diocèse dépendant de la ville impériale, où il résidait. Quand il vit que des motifs futiles et les passions humaines excitaient les partisans de Jacques contre Paulus, il ne se sépara point d'eux; mais il avertit et blâma les deux partis. Comme chacun d'eux s'efforçait de l'attirer à soi, il dit : « Un serviteur du Christ ne doit pas combattre contre la vérité » ; et pour cela, il ne cédait pas à leurs sollicitations[3].

Mais Jacques, qui était simple et droit[4], étant parvenu à une profonde vieillesse, devint encore plus naïf et on le retournait comme un enfant. Ainsi, après avoir plusieurs fois rejeté Petrus d'Alexandrie parce qu'il n'avait pas été établi légitimement et l'avoir même appelé, dans une lettre, « un (nouveau) Gaianus[5] et un orgueilleux », il fut ensuite amené à s'unir avec lui et à rejeter Paulus.

[357] Ceux[6] qui étaient ses partisans, amis de la perturbation, entraînèrent le vieillard à Alexandrie, sous prétexte, assuraient-ils, qu'il devait faire l'union entre les Alexandrins et les Syriens. Or, on sait que l'inimitié des Alexandrins venait de leur haine à l'égard de Paulus. Plusieurs lui conseillaient de ne jamais consentir à y aller seul. Il se laissa séduire, et y alla. Il tomba au milieu de ce peuple « barbare[7] » ; on l'amena par séduction à la communion de Petrus, et il consentit à la déposition de Paulus. La passion perverse de leur haine fut satisfaite : parce que le joug de leur patriarche Paulus fut enlevé de leur cou. Jacques cependant demanda que la déposition de Paulus soit prononcée sans une sentence d'excommunication. Quand[8] ils eurent causé une telle confusion, ils envoyèrent trois évêques qui allèrent proclamer en Syrie la déposition de Paulus. Alors le schisme régna dans l'Église. Plusieurs étaient d'accord avec le vieillard Jacques, parce qu'ils lui étaient très attachés. De là, ils furent appelés Jacobites.

Longinus et Theodorus[9] descendirent de nouveau dans la contrée d'Orient. A cause

---

1. J. Eph., III, iv, 21. — 2. *Ibid.*, iv, 13. — 3. πείσματα (?). — 4. Joh. Eph., III, iv, 15. — 5. J. E. : ܓܐܝܢܐ ܚܕܬܐ. — 6. Joh. Eph., III, iv, 17. — 7. *Ps.* cxiii, 1. — 8. Joh. Eph., III, iv, 18. — 9. *Ibid.*, iv, 22.

de la perturbation qui existait en tous lieux, Theodorus demeurait à Tyr près des partisans de Paulus, voulant discuter avec ceux de Jacques. — Longinus descendit jusqu'à Ḥirta, capitale de Ḥéret, fils de Gaboula, près de Mondar, et lui exposa la vérité. Mondar s'appliqua de nouveau à les pacifier. Les partisans de Jacques n'y consentirent point. Ils tinrent une assemblée dans le couvent de Beit Ḥanania, qui est dans le désert; Jacques[1] était avec eux. Ils envoyèrent astucieusement à Longinus un évêque, nommé Jean, qui lui dit : « Moi, Jacques et toi, nous devons conférer tous les trois en vue de la paix. Viens donc promptement près de nous. » — Il les crut et s'y rendit. Ils le firent entrer au milieu d'une nombreuse assemblée de moines. Ils tirèrent un papier et lui dirent : « Lis ceci ». Longinus répondit : « Comme vous m'avez fait venir par fraude, je ne (le) lirai pas »; et il voulut sortir, mais ils s'emparèrent de lui. Comme on (le lui) lisait[2], il se boucha les oreilles avec ses doigts pour ne pas entendre. Comme ils l'entraînaient, il s'écria : « Hélas! Ma résolution est prise. Pourquoi mourrais-je assassiné ? »; et comme il y eut une sédition, il se retira et prit la fuite. Il ne vit point Jacques.

Longinus, après avoir passé une année en Syrie, sans avoir rien fait, retourna en Égypte. Petrus mourut au bout de trois ans.

Les Alexandrins, violemment irrités, ne voulurent pas accepter Theodorus. Ils instituèrent un certain Damianus, qui était Syrien d'origine. Il accepta tout ce qu'avait fait Petrus. Il fit une lettre circulaire qu'il adressa à Jacques, et celui-ci lui en envoya une. — Le chroniqueur Cyrus dit que ce Damianus était un homme instruit et qui s'était adonné dès l'origine aux œuvres du monachisme[3].

338] CHAPITRE [XIV], *qui est tout entier (consacré) au synode[4] du pape Damianus d'Alexandrie. Extrait de la lettre.*

« A nos frères fidèles et très saints, diligents et véridiques : Jacques et les évêques, prêtres, diacres, archimandrites et pieux moines qui sont avec lui, et à tout le peuple de l'Orient. Damia-

Maintenant que nous avons dit ces choses au sujet de la Théologie[5], comme nous en avions l'intention, il est nécessaire que nous disions aussi quelques mots à Votre Charité au sujet de l'incar-

1. *Sic* ms.; mais dans Jean d'Asie on lit : ܘܟܢܫܐ ܠܐ ܙܥܘܪ ܡܢ ܣܓܝܐ ܕܝܥܩܘܒ ܡܚܣܣܢ « et une foule nombreuse de Jacobites »; ce qui est conforme à la vérité. — 2. Compl. : ܚܙܝܗ ܕܝܥܩܘܒ (J. E.) — 3. Ces deux derniers alinéas répondent probablement aux chap. 23 et 24 (perdus) du IVe livre de Jean d'Asie.

4. Peut-être faudrait-il lire : *synodicon* ?

5. Après avoir parlé de la Trinité et de l'Unité de Dieu, l'auteur traite de la Christologie. Ce texte devait faire suite, dans le document primitif, à la partie renfermée dans l'autre colonne.

nus, par la miséricorde de Dieu évêque d'Alexandrie.

Il convient véritablement en ce moment que nous répétions avec louange et admiration la parole du divin prophète David[1], en disant : « Qui est comme le Seigneur notre Dieu, qui habite dans les hauteurs et regarde les profondeurs, qui élève le malheureux de la terre et le pauvre pour le réunir aux[2] princes du peuple ? » C'est ce qu'il a aussi fait pour moi, le plus petit et le dernier (des hommes), qui dès l'enfance, aimant la vie solitaire et isolée, ai toujours recherché de toute ma force le silence qui conduit à la perfection, qui ai voulu avec un soin continuel purifier[3] mes fautes dans les larmes de la pénitence, et qui me suis préparé à sortir de ce monde et à paraître devant le tribunal[4] redoutable qu'aucun homme ne peut déjouer. Je gémis et je pleure amèrement de ce que j'ai réellement été appelé par le prince de cette cité du silence, qui m'était chère, sur les instances de l'athlète, l'archevêque notre père Petrus, qui m'a placé parmi le saint clergé de cette grande ville d'Alexandrie et m'a jugé digne de l'honneur du sacerdoce, non par une ordination contrainte, [mais], pour ainsi dire, par l'affection de notre bienheureux Père[5].

Et après son départ auprès de Dieu, selon la science de celui qui, dans ses miséricordes incompréhensibles, dirige nos affaires sagement et d'une manière supérieure à notre entendement : par la nation de l'une (des personnes) de la Trinité, Dieu le Verbe.

Celui qui est sorti de l'essence du Père avant tous les temps et tous les mondes, l'auteur de toute la création visible et invisible, celui qui possède tout ce que possède le Père, excepté d'être Père, voyant que nous étions déchus de la ressemblance divine dans laquelle nous avions été créés, que nous avions perdu, avec les délices du Paradis, l'immortalité qui nous avait été donnée par la grâce de notre Créateur, et que nous étions condamnés à une juste mort, nous a rappelés, dans son amour pour nous, à cette image que nous possédions tout d'abord et aux joies du paradis ; il a voulu que nous montions au ciel : et cette volonté s'est réalisée. Il est, en effet, venu du ciel et est descendu sur la terre sans cependant quitter le ciel. Sans quitter le sein de son Père, celui dont tout est rempli, qui est en tout et audessus de tout, qui n'est limité par rien, s'enferma dans le sein virginal, l'occupa, et en naquit de l'Esprit-Saint. S'étant fait chair et consubstantiel à nous, souffrant comme nous en dehors du péché, du changement et de la confusion, doué d'une âme raisonnable et intelligente : ainsi Dieu naquit lorsqu'il s'incarna et se fit homme, comme le fit connaître celle qui demeura Vierge après l'enfantement.

Et à cause de cela, la Vierge doit être confessée vraiment et proprement « Mère de Dieu » ; car ce n'est pas un

1. *Ps.* CXII, 5-8. — 2. NOTE MARGINALE : « pour le faire habiter avec les..... ». — 3. Lire ܐܘܪܒܐ. — 4. βῆμα. — 5. Ainsi d'après l'arabe : ܟܠ ܠܐܬܡܟܡܘܬܐ ܒܡܫܡܠܝܘܬܗ ܐܒܘܢ.

signature et le choix des chefs du saint clergé, des pieux archimandrites, des chastes [moines] adonnés aux divins labeurs, et des autres notables et rhéteurs appartenant au peuple fidèle et aimant le Christ, du consentement de tous les évêques, assez nombreux, qui se trouvaient présents à ce moment, (il m'a choisi) pour le siège, c'est-à-dire pour le trône de ce siège primatial du théologien Marcus, le bienheureux apôtre. Considérant la sublimité du trône de l'Évangéliste, et méditant la grandeur de la fonction du souverain pontificat, quelle vertu est nécessaire à celui qui s'en approche[1], [359] ce que prescrit la règle apostolique et quelle diligence elle exige : je suis plongé dans une grande crainte, et je rampe sur terre en songeant à ma faiblesse sans égale. Mais aussi, quand je considère l'Église de Dieu, les troubles et les combats que les hérétiques et le schisme lui suscitent, ma faiblesse est réconfortée parce qu'il « donne, comme il est écrit[2], aux pusillanimes la longanimité, et la vie à ceux qui ont le cœur brisé ». Je place mon refuge dans les prières, capables de faire violence à Dieu, de Votre Sainteté, et dans les oraisons efficaces auprès de Dieu que vous ferez monter avec sollicitude et diligence, comme il convient, vers le Dieu de la victoire[3], en faveur de votre collègue, vous, qui honorez Dieu, et vos collègues les pieux évêques qui sont avec vous. Réconforté par vous, je m'encourage moi-même, et je me re-homme ordinaire qui est né d'elle, comme le disent ceux qui portent atteinte à notre salut en faisant disparaître la réalité de son corps, et le prodige qui suivit sa naissance (à savoir) : que la mère après son enfantement demeura vierge.

Nous confessons deux naissances d'un seul Fils : l'une du Père, en haut, antérieure aux mondes, et sans mère ; l'autre dans la chair, à la fin des temps, de la Vierge Marie, sans union et sans père. C'est le même Fils, et nous ne proclamons point deux Christs, ni deux Fils, ni deux natures, ni deux opérations, [359] mais un seul Fils et une seule nature du Verbe incarnée, une seule hypostase, une seule personne, une seule opération. Celui qui était et qui est, est né ; il a pris la ressemblance de l'esclave ; il a accepté, pour nous, d'être semblable à nous, lui qui est au-dessus de toute créature, et il s'est fait chair. Il ne s'est pas transformé en la nature de la chair, mais il est demeuré ce qu'il était et a pris ce qu'il n'avait pas ; et ainsi on le considère avec ce qu'il a pris, comme une seule (nature) formée de deux, parfaite en elle-même, c'est-à-dire qu'il est composé de la divinité, qui existait avant les mondes et a tout amené du néant à l'existence, et de l'humanité, qui a été formée par le Verbe lui-même et a été prise par lui dès le premier moment, comme dit l'apostolique Athanasius dans la Lettre à l'empereur Jovinien[4] : « Aussitôt la chair, aussitôt ce fut la chair de Dieu le Verbe ;

1. Lire : ܪܡ ܗܘܐ ܐܠܐ, d'après l'arabe. — 2. Cf. Is., LVII, 15. — 3. Lire : ܠܐܠܗܐ ܕܙܟܘܬܐ.
4. Cf. *Patr. Gr.*, t. XXVIII, col. 532.

pose sur un bon espoir, puisque j'aurai pour aide, après Dieu, Votre Sainteté et votre prière qui m'accompagnera, ainsi que je l'ai dit, avec celles de toutes les autres assemblées spirituelles.

Quels sont, en effet, les plus fameux parmi les pontifes de l'heure présente? Tous ceux qui ont habité parmi vous et s'y sont formés à la vertu. Quant à vos combats prodigieux et apostoliques, que vous avez supportés depuis longtemps pour l'amour de Dieu, et qui ne le cèdent en rien à ceux des saints Pères : je les passe sous silence, et il serait superflu que je les énumère ici, car en tous lieux tous les enfants de l'Église les proclament d'un même accord ; mais (je dirai seulement) ce qui est nécessaire et urgent, et, me conformant aux règles paternelles, je fais cette lettre fraternelle, parlant de la paix, d'abord pour me faire connaître moi-même à votre pieuse Sainteté ; ensuite au sujet de la foi orthodoxe.

Je manifeste ma pensée qui est d'accord avec la vôtre. J'adhère à la foi qui fut proclamée par les 318 Pères de Nicée, par les 150 de Constantinople et par l'assemblée des Pères d'Éphèse. Je confesse un seul Dieu : Trinité sainte, consubstantielle et increéée, qui est une seule nature, en parole et en réalité, selon l'apostolique [360] Athanasius, en trois hypostases lumineuses et parfaites ; qui subsistent sans confusion et se distinguent par leurs propriétés. — Le Père n'est pas Fils, le Fils n'est pas aussitôt qu'elle fut animée et intelligente, aussitôt ce fut la chair animée et raisonnable de Dieu le Verbe ; car elle subsiste en lui.

C'est pourquoi nous le confessions ἐκ δύο φύσεων, qui subsistent pleinement en elles-mêmes, selon leur définition, ainsi qu'il a été dit précédemment, (et nous le confessons) un seul fils, une seule nature, une seule hypostase ; et nous attribuons à un seul et même les miracles et les passions.

Quant à ceux qui divisent le Christ en deux natures après l'union, ou qui le définissent de quelque façon en deux natures après le concept de cette union, en demandant laquelle des natures a été crucifiée sur la croix[1], nous les rangeons avec les Juifs déicides, qui lui dirent[2] : « Nous ne te lapidons pas à cause des bienfaits, mais parce que, étant homme, tu te fais Dieu ». Montrent-ils vraiment qu'ils abandonnent le dualisme en s'abstenant de parler de « natures » ? (alors) qu'ils confessent véritablement Dieu celui qui est né de la Vierge ; abandonnent-ils le dualisme, s'ils nient l'union hypostatique, en n'appelant pas la Vierge « Mère de Dieu » ? Car il n'est pas possible que les deux choses persistent l'une à côté de l'autre. Ils n'ont pas réussi à en tromper un autre qu'eux-mêmes ; et en imaginant une union fictive, [360] un condiment impur, ils ont bouleversé la conscience des gens simples.

A cause de cette même astuce mau-

1. Allusion à la lettre de S. Léon ; cf. ci-dessus, p. 96. — 2. Joh., x, 33.

Père ; le Saint-Esprit n'est pas Père ou Fils. Chaque personne subsiste strictement dans sa propriété, sans être mélangée ou confondue avec une autre. La propriété du Père est la paternité ; il n'est pas engendré d'un autre, mais il est innascible. La propriété du Fils est la filiation, indépendante des temps ; par laquelle il existe éternellement engendré du Père sans aucune postériorité de temps. La propriété du Saint-Esprit est, qu'en dehors du temps, éternellement et ineffablement, il existe toujours procédant, sans séparation, du Père. Le Père ne peut devenir le Fils ou l'Esprit ; le Fils ne peut aucunement changer pour devenir le Père ou l'Esprit ; l'Esprit-Saint ne peut avoir la propriété du Père ou du Fils. Les propriétés des personnes demeurent invariables, subsistent sans confusion, et ne sont pas divisées : de sorte que, dans une unique et même essence existe la Trinité sainte, consubstantielle et increéée. Elle admet le nombre dans les personnes ; mais dans une seule et même essence, qui est la divinité, elle subsiste en dehors de tout nombre. C'est pourquoi les trois personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit subsistent sans confusion et sans séparation dans leurs propriétés.

Quand nous disons : Nous confessons, en parole et en réalité, une seule essence, c'est-à-dire une seule divinité, en trois personnes, nous suivons l'apostolique Athanasius qui a écrit dans l'*Exposé de la Foi*[1] : « Nous confessons que le vaise dans la foi, nous anathématisons le synode pernicieux de Chalcédoine et tous ceux qui disent que le Christ a deux natures après le concept de l'union ; car ce synode qui avait été assemblé pour condamner l'impie Eutychès en profita pour confirmer les vaines maximes de Nestorius, et rejeter les paroles de notre Père l'archevêque Cyrillus, paroles que chacun peut appeler la règle de la foi orthodoxe, sans sortir des convenances. Ils ont méprisé cette expression : ἐκ δύο, et celle-ci : μία φύσις θέου Λόγου σεσαρκωμένη, à propos desquelles il y eut une grande discussion entre notre Père et l'impie Nestorius ; et à leur place, ils acceptèrent celles qui leur étaient contraires ; au lieu d'une nature, ils ont introduit deux natures; au lieu de ἐκ δύο, (ils ont dit) : ἐν δύο considerat mens illum qui e re diversa compositus est et etiam complementum quod in unitate tenet τὸ ἐκ δύο.

Il n'était pas possible, en effet, de mieux détruire l'union par d'autres paroles que par la vaine expression dont ils se sont servis. Nous plaçons sous l'anathème l'inventeur[2] de cette astuce pernicieuse : Diodorus, et Theodorus, Nestorius, Theodoretus, Ibas, Andreas, Irenæus appelé bigame, le *Tome* de l'impie Léon, et leurs collègues.

Nous approuvons l'acte[3] qu'a fait le saint archevêque Dioscorus, auquel ont adhéré aussi ses successeurs orthodoxes et les présidents de l'assemblée ecclésiastique : Timotheus d'Alexandrie,

1. Citation probablement tirée d'un ouvrage apocryphe ; on ne la trouve pas textuellement dans le traité qui porte ce titre. *Patr. Gr.*, t. XXV, col. 200.

2. Lire : ܡܫܟܚܢܐ. — 3. πρᾶξις.

Fils est consubstantiel au Père et à l'Esprit-Saint, et si quelqu'un ne confesse pas que la Trinité sainte est une seule essence, en parole et en réalité, nous l'anathématisons. »

Grammaticus mérite donc l'anathème, lui qui a prononcé la pluralité des essences et des natures dans la Trinité sainte, divisant et séparant avec les personnes l'unique essence indivisible qui n'admet pas de parties, qui est la divinité même. En parlant d'essences consubstantielles, il proclame une doctrine impudente et (montre) qu'il ignore complètement les Pères[1].

Mais pour que nul de ceux [361] qui aiment à calomnier, ne pense que nous l'accusons en vain, et que nous le blâmons sans qu'il soit répréhensible, nous demanderons (?) premièrement s'ils ont examiné même superficiellement l'insanité de ses écrits ; et ensuite nous proposerons ses blasphèmes : non[2] pas tous ceux qui méritent de le faire condamner, mais ce qui suffit pour nous éviter le blâme de ceux qui pensent sagement.

Et, en effet, qui ne couvrirait d'anathèmes celui qui a eu l'audace de parler avec tant d'impiété et de combattre de la sorte, contre les Pères théologiens de l'Église, en disant dans ses commentaires, que « la divinité et l'essence qui est dans la Trinité adorable n'est pas une en réalité, mais seulement dans la pensée et l'expression. Ainsi on conçoit un seul Dieu, mais il y a trois essences de Dieu. Les essences et les natures se Theodosius et Petrus, toujours dignes d'éloges.

Nous anathématisons aussi les impies diviseurs[3], ceux qui affirment les apparences, les chefs de l'opinion phantasiaste, Marcion, Vale[n]ti[n]us, Mânî, Eutychès, et tous ceux qui ont bu de cette bouteille boueuse ; de même aussi, ceux qui ont dit que dès l'union, la chair du Christ Notre-Seigneur était impassible et immortelle, et qui ne confessent pas qu'il a subi volontairement les passions naturelles et irrépréhensibles : la faim, la soif, le sommeil, la fatigue, les angoisses, le trouble, la douleur, la croix volontaire et vivificatrice, [361] qu'il a souffert dans une chair capable de souffrir et de mourir ; mais disent (au contraire) qu'il a subi nos passions dans une chair impassible et immortelle : ce qui est une insanité et une démence. Car légalement et non obligatoirement, il a accepté notre dette, descendant volontairement au combat ; il s'est uni notre chair débile, sans le péché et en dehors de la corruption, pour vaincre par cette chair affaiblie l'orgueil qui avait prévalu contre nous, pour nous acquérir l'impassibité par ce (corps) passible et l'immortalité par ce (corps) mortel. Ce ne serait pas chose grande ni étonnante qu'il ait anéanti la mort avec une chair impassible et immortelle. Mais la mort ne pouvait être vaincue par une semblable passion : car elle se serait éloignée d'un corps immortel, très saint et vivifiant.

1. Peut-être faut-il lire : ܢܘܟܪܝܐ, « et complétement inconnue des Pères ». — 2. ܠܐ (et non pas ܠܘܐ) ; dans tout cet alinéa, l'arabe suit servilement le syriaque, il porte ici : لا.

3. Peut-être faudrait-il corriger : ܡܨܠܝܢܐ « Messaliens » (?)

divisent selon les personnes. Et ainsi, autre est Dieu le Père, autre Dieu le Fils, autre Dieu le Saint-Esprit. — De même que par la généralisation de ce mot « essence », nous concevons que nous n'avons tous qu'une seule essence, bien que nous comprenions que nous sommes en réalité et de fait plusieurs hommes, de même aussi, il n'y a un seul Dieu que par la généralisation de l'essence et seulement dans notre esprit, tandis qu'en réalité et de fait il y en a trois. — La divinité se divise avec les personnes ; elle n'est elle-même qu'une généralisation ».

Du moins, il s'en est tenu uniquement à ces blasphèmes, et n'est pas allé au delà, à l'encontre des théologiens de l'Église? Non ! Il a au contraire formulé contre eux de multiples accusations. En effet, dans son second *Traité de la Trinité*, il écrit de telles choses : « Gregorius, dit-il, ne nie pas trois essences consubstantielles, car telle est la croyance commune de tout le monde ; mais bien des essences qui ne sont pas consubstantielles et sont de différentes natures. On voit l'invention astucieuse de ceux qui nous font en vain des objections (?). Partout ces mots : « Nous ne devons pas parler d'essences », excluent celles qui ne sont pas consubstantielles et sont de différentes natures. » — Il ne parle pas autrement dans le premier chapitre intitulé *De la Trinité*. Il dit : « Qu'au nombre [**362**] pluriel des personnes corresponde celui des natures et des essences, et que les docteurs les appellent ainsi : nous l'avons suffisamment démontré. » Et

La chair dans laquelle Dieu le Verbe s'est fait homme pour nous, était avant sa résurrection passible, mortelle, sujette à la corruption, aux passions irrépréhensibles, sujette à la fatigue résultant de la peine de la route. Mais après la résurrection, elle fut changée et devint incorruptible, immortelle, impassible, exempte du besoin de nourriture et de sommeil. Et si après la résurrection il parut prendre de la nourriture, il ne faisait pas cela par besoin, mais pour prouver et confirmer sa résurrection ; car en ressuscitant d'entre les morts, il abandonna la corruption et tout ce qui est sujet à la corruption, comme dit quelque part le théologien Cyrillus.

Si quelqu'un, d'après ces paroles, suppose ou attribue l'ignorance à celui duquel découlent des sources de science et de sagesse, il méprise cette science et ne songe pas que la chair animée et raisonnable de Notre-Seigneur a été, par l'union, enrichie de la gloire divine et de toute opération qui convient à la divinité, entre autres de la science. Nous réprouvons et anathématisons tout cela, ainsi que les autres hérétiques, et Arius avec Eunomius et Aetius, et l'insensé Sabellius de Libye ; nous réprouvons également ses commentaires et nous acceptons ceux de l'archevêque Theodosius et de son successeur Petrus.

Ces choses doivent être pour vous le présent [**362**] d'ordination : elles sont inspirées par le zèle de la foi, avec la grâce de Dieu.

J'accepte[1] la déposition prononcée

---

1. Lire : ܡܩܒܠ.

un peu plus loin : « Si ce qu'on appelle les trois hypostases de la Trinité ou de la Divinité ne sont pas des accidents, de toute nécessité ce sont des essences et des natures. C'est donc à bon droit que j'ai partout parlé en employant le nombre pluriel, et que j'ai appelé les personnes « des natures », au pluriel. Car celui qui fait disparaître le nombre de celles-ci détruit toute la foi véritable des chrétiens. » — Et son fiel amer vomissant[1] encore de semblables choses, il dit dans le même livre : « Ce n'est pas de la propriété, c'est-à-dire de ce que celui-ci est Père, celui-ci Fils, celui-ci Esprit-Saint : car ces choses diffèrent spécifiquement et sont distinctes l'une de l'autre ; ce n'est pas non plus des choses communes, c'est-à-dire de ce que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, que le Saint-Esprit est Dieu, qu'ils tirent leur consubstantialité ; car quand, à cette expression : « Dieu », est ajoutée la propriété d'une personne respectivement à l'autre, elle la constitue dans une espèce différente à l'égard de l'autre. De même que l'animalité en général est attribuée à tous ceux qui diffèrent spécifiquement par l'addition de « raisonnable » ou « non-raisonnable » : de même, dans la divinité, l'addition de « Père », de « Fils », de « Saint-Esprit », constitue un Dieu Père, un Dieu Fils, un Dieu Esprit-Saint ».

Nous avons puisé ces quelques paroles parmi beaucoup d'autres : comme une coupe dans la mer, pour montrer par leur goût amer, à ceux qui pensent comme lui, toute l'amertume de sa doctrine et par vous, vénérables, et par les évêques égyptiens, contre ceux qui n'ont pas souscrit à l'anathème contre Grammaticus. Surtout, nous ne compterons point parmi les pontifes Paulus qui a trahi la foi et blessé l'Église.

Réjouissez-nous par votre réponse. Voici que nous envoyons N. et N., qui sont capables de faire connaître de vive voix à Votre Sainteté l'affection de notre volonté, qui nous attache et nous lie maintenant à votre amitié. Regardez-les avec un visage joyeux, et renvoyez-nous des nouvelles de votre santé précieuse aux églises, pour laquelle nous prions continuellement, ainsi que pour le maintien de votre tranquillité et de celle de tout l'Univers : qu'il ne forme qu'un seul corps soumis à vous. Pour vous, demandez à Dieu, par son Christ, de parler à vos cœurs en vue de la paix et de l'union de l'Église, et pour que nous-même, vivant d'une vie calme et paisible, nous nous conduisions en toute justice et sainteté. »

Signature : « Damianus par la miséricorde de Dieu, évêque d'Alexandrie, demandant la paix de Votre Sainteté, j'ai signé de ma propre main. Que l'Unité dans la Trinité, c'est-à-dire notre Dieu, conserve l'union qui vient d'elle, indissolublement. Amen ! »

Damianus envoya cette lettre à Jacques, dit Qoura de Baṭna. Jean d'Asie dit aussi que Jacques envoya, avec empressement et joie[2], une réponse à Damianus. Cette réponse de Jacques ne se trouve pas chez nous. Elle est conservée chez les Égyptiens. — *Fin.*

1. Lire : ܩܐܐ ou ܡܩܐܐ ; ar. : قيء. — 2. Lire : ܚܕܘܬܐ (?)

combien elle diffère de la douceur des sources des Pères. — Où donc rejette-t-il[1] le divin[2] Basilius qui dit[3] : « Commune est la divinité : propre la paternité. » Et que fait-il de l'apostolique Athanasius qui blâme ces paroles insensées en disant : « Une est l'essence, c'est-à-dire la divinité des trois personnes du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint : hypostases consubstantielles. Unique est l'essence, parce que la divinité est unique ». Et en effet, les docteurs de l'hérésie arienne ont toujours laissé paraître les signes de leur impiété en ce qu'ils nomment les hypostases « essences », afin d'introduire la diversité d'essence, lorsqu'ils veulent établir leur impiété et déchirer la prédication de la foi orthodoxe. — Et Severus, en qui parlent les Pères, dans le premier livre contre Jean de Césarée, enseigne ces choses : « De même dans la Trinité sainte, l'essence unique contient toute la divinité des trois hypostases du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint ; [363] chacune des hypostases participe également à l'essence, et est Dieu parfait. A l'égard des hypostases consubstantielles[4], il n'y a aucune différence. Par la notion particulière de l'innascibilité, de la filiation, de la procession, elles se distinguent, chaque propriété demeurant incommunicable. » Et un peu plus loin : « De ceux-ci, nous avons appris qu'il n'y a aucune convertibilité mutuelle des hypostases dans la Trinité sainte; mais chacune des hypostases existe dans l'essence de la divinité, par sa notion propre. A la communauté d'essence qu'elle possède, relativement aux autres personnes consubstantielles, elle doit d'être immuable, d'être tout à fait semblable, d'être une seule et même; à la propriété, d'être sans confusion ».

Pour nous, d'accord avec les théologiens de l'Église, nous confessons que les hypostases du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint sont une seule divinité et non pas trois essences de même nature ou différentes, ni trois natures ou trois espèces de nature[5], soit égales, soit différentes, soit semblables, soit dissemblables; ni trois dieux ou trois espèces de dieux, ni trois divinités ou trois espèces de divinité, selon le misérable Grammaticus, qui s'est plu à dire non pas des choses théologiques mais des fictions qui ne sont ni communes ni particulières, ni absolument des essences ou des natures, et[6] à diviser l'unique essence de la Trinité sainte en essences, natures, divinités[7].

Si quelques-uns détournent dans le sens de leur impiété les expressions des Pères qu'ils ne comprennent pas et s'efforcent d'en déduire, dans leur insanité, des divinités, ou la pluralité d'essences ou de natures, pour nous, nous suivons Theodosius qui a travaillé apostoliquement, comme pas un autre, et qui connut le sentiment des Pères, et nous nous refusons à admettre un nombre quelconque de natures ou d'essences, de dieux ou de divinités : la Trinité étant égale en essence et en gloire.

C'est pourquoi, nous plaçons sous l'anathème du grand Athanasius ceux qui ne

---

1. Lire : ܐܦܩ ; ar. : ܡܣܩ. Littér. : « où met-il dehors ». — 2. θεόφορος. — 3. Cf. *Patr. Gr.*, t. XXIX, col. 637. — 4. Lire : ܩܢܘ̈ܡܐ. — 5. Tres naturæ *quædam* ; ci-dessus, p. 260, n. 3, 4. — 6. Lire : ܘܠܐ. — 7. Lire : ܐܠܗܘ̈ܬܐ.

confessent pas ainsi. Et en cela nous sommes d'accord avec lui, car il nous a appris à confesser qu'une est l'essence de la Trinité, une la nature, une la principauté, la majesté, la gloire, la vertu, l'opération, la puissance, la dignité, la volonté, le conseil, la notion et tout autre attribut possible de la divinité sainte et consubstantielle : Père, Fils et Esprit-Saint, divinité unique et Dieu unique. Bien qu'elle soit inaccessible, chaque (personne) peut être considérée en elle-même, quand l'esprit sépare[1] les choses qui ne sont pas séparées, comme dit Gregorius le Théologien, et nous la confessons Dieu, essence, nature, vie, vérité, ou toute autre expression employée par les théologiens de l'Église à l'égard de la Trinité sainte et increéée.

Nous anathématisons aussi ceux qui disent que la Trinité sainte s'est incarnée par l'une de ses hypostases, et qui ne confessent pas que l'une des trois hypostases, Dieu le Verbe, s'est fait chair et s'est fait homme, sans que le Père ou l'Esprit-Saint soit entré en composition avec la chair et se soit incarné.

Nous disons, comme nous l'avons répété bien des fois, que la Trinité sainte et consubstantielle est un seul Dieu, une seule essence, en parole et en réalité ; (nous l'appelons) en même temps Unité, parce que l'unique essence est la divinité qui est indivisible, et Trinité, à cause de la distinction sans confusion des hypostases ; car la distinction des personnes ne détruit pas la consubtantialité : l'égalité d'essence n'enlève pas la distinction propre des hypostases. On ne peut exprimer par la parole leur communication, ni leur distinction. Gregorius le Théologien dit dans le Traité appelé Ἐξ ἀγροῦ : « Comment, la même, es-tu considérée comme une, et trouvée[2] triple? comment celui qui n'est pas engendré et celui qui est engendré (et celui qui procède) sont-ils une seule nature : trois propriétés : un seul Dieu au-dessus de tout, en tout et en nous tous ? »

CHAPITRE [XV]. — *Sur Justinus, dont la maladie s'aggrava pendant cinq ans, et qui couronna Tiberius*; [364] *et sur le scandale qui s'accrut dans l'Église des Orthodoxes, par le fait de Jacques et de Paulus de Beit Oukamîn.*

La maladie de l'empereur Justinus s'aggrava; en outre, il fut atteint d'une rétention d'urine, et il souffrait beaucoup. Ayant recouvré l'esprit, il pleurait en disant : « Que Dieu demande compte pour moi à ceux qui m'ont induit en erreur et ont fait de moi le persécuteur des hommes fidèles et saints ».

Alors[3], le 7 de kanoun Ier de l'an 886 des Grecs, Justinus proclama Tiberius César; il se mit à lui adresser des paroles admirables, et, comme il le dit lui-même, un ange lui apparut et les lui dictait à l'oreille. Pleurant amèrement, il disait : « Tiberius, mon fils, viens ; reçois l'empire du malheureux Justinus

1. Lire : ܦܪܫ (et non pas ܗܘܐ), τοῦ νοῦ χωρίζοντος τὰ ἀχώριστα, *Patr. Gr.*, t. XXXV, col. 1164. — 2. ܡܫܬܟܚܐ, gr. : εὑρίσκῃ, *Patr. Gr.*, t. XXXV, col. 1252.

3. JOH. EPH., III, III, 5. cf. THEOPH., ann. 570; CEDRENUS, ann. 13 Justini.

qui a irrité Dieu, et que Dieu, à cause de cela, a privé de l'empire de son vivant. Viens, mon fils; entre, et fais sortir celui qui a déshonoré son Créateur, qui lui avait accordé l'empire ; car, de ses yeux, il se voit maintenant méprisé et déchu de son empire. » — Tandis que Justinus disait ces choses, tout le monde pleurait. Il se retourna en arrière et dit aux soldats : « Mes enfants, ouvrez les portes de la garde impériale et laissez entrer la foule, qu'elle voie le malheureux Justinus dépouillé et privé de son empire, parce qu'il a irrité et exaspéré le vrai Roi qui l'avait fait régner alors qu'il n'en était pas digne. Donc, mon fils, Tiberius, que mon exemple te remplisse de terreur, de crainte et de frayeur devant le Seigneur, le Roi éternel. Garde-toi de l'irriter, comme je l'ai irrité par ma conduite : car, voici que je suis dépouillé et rejeté vivant de l'empire, parce que je m'y suis conduit iniquement. Prends garde de ne pas te laisser séduire par le vêtement et le faste impérial, comme ils m'ont séduit; qu'ils ne te rendent pas superbe et orgueilleux, qu'ils ne te séduisent pas, de peur que la colère du ciel ne t'atteigne comme elle m'a atteint, et que tu ne perdes l'empire comme moi-même aujourd'hui. Vois, mon fils, celui qui se tient près de moi, me parle à l'oreille et me dicte ces choses : c'est lui qui te donne des ordres et t'avertit; ces paroles que je t'adresse ne viennent pas de moi, mais de l'ange de Dieu. Considère-moi, et que je te serve d'exemple pour inspirer la crainte à ton cœur. Garde-toi d'écouter les hommes méchants qui te conseilleront le mal. Vois, mon fils, Tiberius! sache que ta bonté vient de Dieu : [**365**] c'est elle, et non pas moi, qui t'a conféré cette dignité. Honore-la afin d'être honoré par elle[1]. Honore ta mère, qui a été ta souveraine. Ne te réjouis pas dans le sang. Ne prends pas part au meurtre. Ne rends pas le mal pour le mal. Ne m'imite pas dans les méchancetés; car je me suis laissé aller à de nombreuses iniquités, surtout en persécutant les chrétiens. Mon jugement et celui de mes conseillers et de ceux qui m'ont excité sera soumis à l'examen devant le tribunal du Christ. Honore la créature pour être honoré par ton Créateur. Considère ce que tu étais et ce que tu es, et ne t'enorgueillis point. Tu sais ce que j'étais, ce que je fus et ce que je suis maintenant. Si tu médites ces choses, tu ne commettras point de fautes graves. Tous ceux qui sont ici présents sont tes enfants. En les voyant, tu vois en eux tout ton gouvernement. Tu sais que je t'ai élevé de préférence à ceux qui m'étaient chers[1]. Prends soin des soldats. N'accueille pas la calomnie. N'écoute pas ceux qui te diront : Fais comme faisait ton prédécesseur. Je t'ai dit ces choses à cause de ce qui m'est arrivé. »

Tiberius était tombé la face contre terre, pleurait et s'arrachait les cheveux. Justinus lui ordonna de se lever, le revêtit de ses propres mains (de la pourpre), lui mit la couronne, et le surnomma Constantinus. Il se retourna vers le peuple

---

1. Cedrenus, *loc. cit.*

et lui dit : « Vous voyez cet empereur qui vous a été donné par Dieu. Nous allons monter au cirque pour vous donner les spectacles selon la règle; et nous prierons (en disant) : Que la victoire soit donnée à Constantinus César Tiberius, le fils qui nous a été donné par Dieu! Que Dieu lui accorde de triompher des ennemis, et de faire du bien à ceux qui sont sous sa domination! »

Plusieurs notaires étaient présents pour écrire les paroles qui seraient dites et que nous avons retranchées et négligées à cause de leur longueur.

Justinus vécut encore ensuite neuf jours, grandement affligé par la rétention d'urine [1]. Il se lamentait à cause de sa souffrance, et adjurait les assistants (en disant) : « Apportez un glaive, et tuez-moi, car il est préférable pour moi de mourir! » On fit venir les médecins pour lui couper le membre génital. Ils lui demandèrent son assentiment. Il prit le rasoir de sa propre main et le leur tendit en les conjurant de ne pas craindre de hâter sa mort. Après avoir été amputé, il se lamentait et disait : « Tes jugements sont justes, ô Dieu! [**366**] Voici, en effet, que j'expie dans mes membres pécheurs, par une juste colère, tout ce que j'ai commis de péchés dans mon corps. » — Tout son ventre [2] se putréfia; il endura de violentes douleurs, et mourut ensuite.

Fin. — Et moi aussi, je prie tout frère prudent qui lira (ceci) de prier pour moi, par charité.

[**364**] Au moment de la maladie et des dernières années de Justinus, Paulus de Beit Oukamê, autrefois patriarche d'Antioche, se voyant méprisé en Orient et en Occident, c'est-à-dire, en Syrie et en Égypte, circulait et excitait des troubles. Les syncelles de Jacques : Sergius et Julianus [3], évêques, montèrent à la ville impériale et se mirent à couvrir d'opprobres le parti de Paulus. Quelques grands personnages, qui étaient fortement attachés à Paulus, se détournèrent du parti de Jacques et embrassèrent celui de Paulus. Pendant toute une année, ils répandirent les injures et les outrages les uns sur les autres.

Les Alexandrins qui étaient montés [4] à la ville impériale tenaient des assemblées, et attaquaient ceux du parti de Paulus. Parmi les assemblées, les unes se tenaient au nom de Jacques, les autres au nom de Paulus, et d'autres se servaient du nom de Petrus. Il y eut de telles disputes dans la ville impériale, que nous devînmes l'opprobre de nos ennemis, c'est-à-dire des Chalcédoniens. En voyant cela, ceux-ci excitèrent la persécution contre nous. Ils s'emparèrent de l'évêque Jean, qui était gardé en prison à Chalcédoine depuis un an. Les adversaires affirmaient eux-mêmes qu'il annonçait les choses futures. Ils se mirent à le persécuter pour qu'il acceptât leur communion, promettant de le délivrer de ses chaînes. Celui-ci leur dit : « Ne vous préoccupez pas de ma

1. Joh. Eph., III, iii, 6. — 2. *pudenda*. — 3. ܣܘܢܩܠܐ. — 4. Cet alinéa et le suivant sont probablement résumés des chap. 23-30 (perdus) du livr. iv, part. III, de Jean d'Asie.

délivrance ; car, tel jour, malgré vous je serai délivré. » Et il mourut au jour qu'il avait indiqué. Il fut enseveli en grande pompe. Les deux partis honoraient son saint corps : les Orthodoxes et les Chalcédoniens le vénéraient.

De grands monastères [1], en Orient et en Occident, se divisèrent au point que des meurtres se commirent au milieu d'eux. Beaucoup de moines furent conduits, enchaînés, au tribunal, et étaient interrogés [2] comme des assassins : hommes âgés, à longues barbes et aux vêtements pendants [3], chargés de carcans. Qui ne tremblerait et ne gémirait devant des choses aussi lamentables ? Qui ne pousserait des hurlements comme ceux des chacals, sur le sel qui non seulement s'est affadi, mais s'est putréfié, est devenu infect, et a été ainsi foulé aux pieds !

Dans le temps [4] de cette division, les [365] archimandrites choisirent trois hommes compétents pour se constituer un patriarche. L'assemblée se tint dans (le couvent de) Mar Ḥanania. Quelques évêques ne consentirent pas, Paulus étant vivant et n'ayant pas été condamné canoniquement, à en établir un autre [5] à sa place, comme des enfants sans intelligence. C'est ainsi que cette assemblée prit fin et fut dissoute.

Ensuite, le vieillard [6] Jacques fut excité par son zèle à retourner à Alexandrie. Quelques-uns pensèrent qu'il voulait, en cet endroit, instituer un patriarche pour Antioche. D'autres disaient qu'il y allait pour faire l'union avec les partisans de Paulus. Mais son dessein ne fut pas dévoilé ; car, ayant pris avec lui quelques évêques et ses syncelles, ils parvinrent au grand monastère de Mar Romanus, situé sur la frontière d'Égypte et appelé de Cassianus ; et là mourut premièrement Jean, évêque du couvent de Qartamîn, homme vertueux qui avait pacifié les Édesséniens divisés à propos de l'expression « d'essences ». Trois jours après lui, le vieillard (Jacques) mourut lui-même, et ensuite son diacre. Sergius le syncelle de Jacques était mort avant lui. Dans l'espace de douze jours, ils furent tous saisis par une mort [7] subite.

Le vieillard Jacques mourut le 30 de tamouz (juillet) de l'an 889. Il exerça le souverain pontificat pendant 33 ans. Il ordonna jusqu'à cent mille évêques, prêtres ou diacres, d'après ce qu'on a trouvé dans ses papiers.

Damianus accourut d'Alexandrie en cet endroit et fut fort affligé de ne l'avoir pas rejoint avant sa mort. Il voulut conduire son saint corps à Alexandrie, mais les habitants de ce monastère ne le (lui) permirent point. Il l'ensevelit et l'enterra en cet endroit.

Damianus écrivit une lettre de consolation en Syrie, à propos de la mort du grand Jacques [8].

Non seulement le scandale ne prit pas fin, mais il s'accrut encore après la mort du vénérable Jacques. Les partisans de Paulus disaient [366] que le Seigneur l'avait enlevé

1. Joh. Eph., III, iv, 31. — 2. ܕܝܘܩܝܣܝܣ = διοίκησις. J. E. a : ܕܝܘܟܣܝܣ = δίωξις. — 3. Lire : ܡܣܪ̈ܒܠܝܢ (J. E. et B. H). — 4. Joh. Eph., III, iv, 32. — 5. Lire : ܐܚܪܢܐ (J. E. ; B. H.) — 6. Joh. Eph., III, iv, 33. — 7. Lire : ܡܘܬܐ (B. H.). — 8. Rapportée ci-après, p. 339 et suiv.

parce qu'il avait formé le projet d'ordonner un autre patriarche à la place de Paulus. Ceux qui étaient ses familiers[1] disaient au contraire : « comme il avait le dessein de faire revenir Paulus à son siège, le Seigneur l'a fait mourir, afin qu'il ne participât pas à cette iniquité et que l'âme de cet homme divin ne se perdît pas. » — *Fin.*

CHAPITRE [XVI]. — *Du commencement du règne de Tiberius, premier empereur des Grecs*[2]*, et 51e des Romains. Sur la mort de Kosrau, roi des Perses, et l'avènement d'Hormizd, son fils. Comment les affaires de l'Église étaient conduites à cette époque.*

Tiberius dirigea le gouvernement des Romains pendant cinq ans, sans permettre d'être appelé[3] du nom d'empereur, quoiqu'il eût été couronné par Justinus, comme l'a montré le récit précédent. L'empereur Justinus mourut; et alors Tiberius fut proclamé empereur, le 6 du mois d'éloul (sept.) de l'an 890 des Grecs.

A cette époque[4], Kosrau, roi des Perses, demandait à ne pas rompre la paix qui régnait entre les (deux) empires. On dit même qu'il fit mettre au bout d'une lance les chartes contenant les conditions de la paix et les élevait en l'air en disant : « Que le grand Dieu, qui habite dans les cieux, voie que je ne suis pas cause de la rupture de la paix, ni de la dévastation qui aura lieu sur la terre. Je n'entre pas volontairement dans le pays des Romains, mais contraint par eux. » — Tiberius lui manda : « Nous ne te donnerons pas l'or que les Romains avaient coutume de donner aux Perses pour la paix »; mais Kosrau ne se fâcha point pour cela. Or, Tiberius revint à la charge et lui lança une autre injure en disant : « Si vous ne nous rendez pas [**367**] Dara, nous ne ferons pas la paix avec vous ». A cause de cela les Perses furent fort irrités : la paix fut rompue et la guerre prévalut.

Kosrau mourut après avoir régné 48 ans. Il eut pour successeur son fils, appelé Hormizd[5]. Il commença à régner en l'an 890 des Grecs. Ses exploits sont très célèbres parmi les Perses, et ses actions montrent qu'il était un jeune homme bouillant, cruel, et de peu de cervelle. Ainsi, quand il commença à régner, comme un orgueilleux, faible d'esprit, il n'envoya pas, selon la coutume des rois, la notification de son avènement[6] à l'empereur des Romains, bien que Tiberius lui-même, lorsqu'il avait commencé à régner peu de temps auparavant, eût envoyé la notification à Kosrau, père d'Hormizd, quoique la paix ne régnât point entre eux. Kosrau lui-même, au commencement de son règne, l'avait pa-

1. ܘܡܗܝܡ̈ܢܐ ܕܝܠܗ (B. H.).

2. Cf. ci-dessus, p. 316. — 3. ܢܬܩܪܐ. — 4. JOH. EPH., III, VI, 21. — 5. *Ibid.*, VI, 22. — 6. Littér. : *symbolum regni.*

reillement envoyée à Justinianus. Mais Hormizd, dans l'étroitesse de son esprit, non seulement ne songea point à faire cela, mais même congédia avec mépris les ambassadeurs de l'empereur[1]. Il les fit reconduire à travers les montagnes par un chemin impraticable, de sorte qu'ils furent sur le point de mourir. Ils disaient à ceux qui les conduisaient : « Pourquoi ne nous tuez-vous pas tout de suite au lieu de nous amener à ce supplice[2] des montagnes? ». — Bientôt après la guerre excita promptement avec fureur, dans le pays des Persarméniens, les uns contre les autres (les Romains et les Perses)[3].

Qouris[4], général des Romains, prépara ses troupes pendant la nuit et, au lever du jour, elles tombèrent sur les Perses, comme le feu qui est mis à une forêt et comme [368] la flamme qui consume les montagnes, ainsi qu'il est écrit[5]. Elles les combattirent très vivement et très courageusement. Un petit nombre d'entre eux s'échappèrent et retournèrent en Perse couverts de confusion[6].

Le général Qouris revint et amena les principaux notables des Perses enchaînés; car le Seigneur, qui humilie les superbes, abaisse les orgueilleux et couvre de honte les vaniteux, avait lui-même brisé la puissance de leur orgueil. Ce ne fut pas une minime consolation pour les armées des Romains, et aussi pour tous les peuples de toutes langues qui sont dans leur empire. — *Fin.*

Avant la mort du vieillard Jacques, Kosrau, roi des Perses, ayant lu tous les livres des philosophes et examiné toutes les religions, loua la doctrine des chrétiens[7]. Il rassembla les Nestoriens et les Orthodoxes. Le catholicos des Nestoriens commença par parler longuement. Le chef des Orthodoxes, l'évêque Aḥoudemmeh[8], répliqua au catholicos. Kosrau, l'ayant entendu, la doctrine des Orthodoxes lui plut et il dit : « Telle est la vérité »; il méprisa les Nestor[iens].

Saint Jacques descendit alors en Perse et parut en présence de Kosrau. Il institua en cet endroit un catholicos pour les Orthodoxes ; des églises furent bâties en Perse.

Après la mort de saint Jacques, qui survint dans le monastère de Cassianus, ainsi que nous l'avons dit plus haut[9], Damianus d'Alexandrie écrivit une lettre de consolation en Syrie ; elle était ainsi conçue :

« Aux très pieux amis de Dieu les évêques, prêtres et archimandrites, et au reste du clergé de toute la province d'Orient : Damianus.

« La langue tremble, la voix chancelle, lorsqu'elle est contrainte d'annoncer une douleur générale aux fidèles de tous pays. Le moment présent demanderait le prophète Jérémie, ou quelqu'un qui lui ressemblât, pour se lamenter convenablement. Peut-être avez-vous déjà appris ce malheur, soit par des révélations soit par un tremble-

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. LI, § xxix. — 2. ܕܒܘܪܐ ܗܕܐ ܕܒܛܘܪ̈ܐ ܗܘܝܬܘܢ ܢܣܒܝܢ (J. E.). — 3. Le texte paraît altéré. Bar Hebræus dit simplement : « Il excita la guerre dans le pays d'Arménie ». — 4. Κούρς (Evagr., V, xiv). — 5. *Ps.* lxxxiii, 14, selon la version syriaque. — 6. Joh. Eph., III, vi, 28. — 7. *Ibid.*, vi, 20. — 8. Cf. *Bibl. Or.*, II, 441 et suiv. — 9. Cf. ci-dessus, p. 337.

ment de terre, soit par quelque accident, soit par la tristesse qui s'empare de l'âme, soit par quelqu'autre des choses semblables qui ont coutume de présager les grandes calamités comme celle-ci. Et quoique je ne sois pas un messager de malheurs, aujourd'hui je suis le messager de cette douleur : l'*homme* doux et agréable, de fait et de nom, le divin Jacques, la couronne des prêtres, le naziréen depuis sa jeunesse, non par la chevelure mais par l'esprit, le fondement de la foi, le soutien de l'Église, l'homme héroïque au milieu des persécutions et courageux dans les angoisses, celui qui recherchait Jésus-Christ plus que lui-même, qui vivait non pour lui-même mais pour celui qui est mort pour nous, celui qui ignorait ce qui était derrière lui et marchait toujours en avant; celui qui, [**367**] à l'exemple de Paul, nourrissait de lait[1] ceux qui n'étaient pas encore parfaits, jusqu'à ce que le Christ fût formé en eux : cet homme nous a abandonné et s'est envolé ! Il s'en est allé vers Jésus ! Où donc maintenant rechercher cette parole sacerdotale, ce chef des armées d'Israël, celui qui assujettissait tout le monde par les liens de l'amour, celui qui souffrait avec ceux qui souffrent ; celui qui, comme Paul, brûlait quand quelqu'un, même des plus petits, était scandalisé ; celui qui considérait les violentes calamités (supportées) à cause du ministère qui lui avait été confié par le Christ, comme une prairie émaillée de fleurs, et souffrait sans murmurer les persécutions qui le contraignaient de fuir d'un lieu dans un autre, d'habiter dans les montagnes et dans les cavernes[2] ? Ni la faim, ni la soif, ni le froid ni la chaleur, ni les dangers de toute sorte, n'ont pu le séparer de l'amour du Christ ! Que dirai-je ? « Mes entrailles, mes entrailles sont prises de douleur, pour parler comme le prophète[3], et mon cœur palpite sans trêve, parce que ma demeure s'est abattue subitement, et que mes tentes ont été ruinées par le décès de l'intendant des divins mystères. Les routes de Sion sont désertes, selon l'expression du prophète[4]; car Dieu a enlevé l'homme robuste[5] du milieu d'elle. Le temps m'a appelé et m'a privé de mon soutien : c'est pourquoi je pleure, et mes yeux répandent des larmes, car le consolateur et le soutien de mon âme s'est éloigné de moi. Sion a tendu ses mains, et il n'y a personne pour la consoler, si ce n'est le Seigneur Dieu d'Israël », qui a emmené près de lui le grand bienheureux ; il nous a laissé à sa place nos seigneurs les évêques : Mar Jean, Mar Sergius, Mar Georges et les autres, sur lesquels, nous en sommes persuadés, mes frères, repose son esprit, comme l'esprit d'Élie reposa sur Élisée[6]. Avec eux pour auxiliaires et pour docteurs, demeurez fermes et inébranlables, mes frères bien aimés. Il ne faut pas que votre assemblée sacerdotale, méditant constamment le souvenir de la mort et se préoccupant des demeures d'en haut, laisse périr quelque chose de la foi orthodoxe de cet homme divin qui s'en est allé (jouir) du repos sans fin. Il s'est gardé du ferment des hérétiques et des fauteurs du schisme ; pendant tout le temps de sa vie

1. Lire : ܚܠܒ. — 2. Lire : ܒܡܥܪ̈ܐ. — 3. Jer., iv, 20. — 4. *Thren.*, i, 4, 15-17. — 5. Lire ܚܣܝܢܐ. — 6. II *Reg.*, ii, 15.

corporelle, il garda indissoluble le lien d'union entre vos Églises d'Orient et nos Églises d'Égypte ; et Dieu nous l'a laissé chez nous, comme un gage, et a montré (ainsi) que non seulement pendant qu'il vivait au milieu de nous il tenait l'union avec nous comme une ancre solide; mais que, même après avoir émigré d'ici-bas, il la tient encore en esprit et ne connaît aucune divergence entre les Églises. Mais tout en demeurant près de nous, il habite néanmoins près de vous et resserre par là même le lien de la charité. N'affligez donc point cette âme sainte partie pour le ciel ; ne déclinez ni à droite ni à gauche ; ne changez point les définitions que nos Pères ont établies, dès l'origine. Quelle est donc la règle des définitions ? D'abord, que [**368**] vous évitiez, que vous désertiez, que vous anathématisiez toutes les hérésies qui ont surgi antérieurement ou maintenant ; surtout l'impur synode de Chalcédoine, le *Tome* de Léon, et tous ceux qui proclament deux natures après l'union ineffable, et divisent de leur propre autorité le grand mystère de la religion ; de même que Julianus d'Halicarnasse qui est tombé dans l'hérésie phantasiaste, qui considère comme fictives les passions salutaires et vivifiantes de celui qui s'est fait homme pour nous, de Dieu le Verbe, qui a faussement prêché une apparence et une fiction au lieu des passions véritables et volontaires, et qui a voulu renouveler les doctrines de l'impie Mânî, par ses artifices ; et aussi ceux qui osent introduire l'ignorance en quelque façon dans le Christ notre Dieu véritable ; et, avec toutes les autres, l'hérésie des Trithéites, c'est-à-dire des polythéistes, à cause de la pluralité des essences.

« Quant à Paulus de Beit Oukamê, vous n'avez pas besoin que nous vous écrivions à son sujet. Vous savez que vous devez détourner de lui votre visage, et que vous ne devez pas le considérer parmi les pontifes, conformément à notre commun accord. Il n'a pas médiocrement combattu l'Église des fidèles, comme vous le savez très bien vous-mêmes, et comme vous l'avez appris en réalité ; car l'esprit du Christ est en vous, et vous êtes capables d'instruire les autres.

« Telles sont les choses que nous vous demandons de garder fidèlement : c'est ainsi que la paix et l'union entre nous sera maintenue inébranlablement, et l'esprit de celui qui est parmi les saints, digne de bonne mémoire, sera réjoui, lui qui, jusqu'au dernier moment de sa vie, ne cessa de crier à haute voix : « Venge-moi, Seigneur, de Paulus ». Et ceux qui l'approchaient s'étonnaient de l'entendre crier à tous moments, en gémissant : « Dieu jugera entre moi et Paulus ».

Appliquez-vous, mes frères, à bâtir sur le fondement. Quel édifice? En priant nos frères et collègues les évêques qui ont été laissés en tous lieux, par la grâce de Dieu, par notre frère qui est parmi les saints, de vous désigner un pontife fidèle, ainsi qu'il est dit[1], qui sache se conduire dans la maison du Seigneur, qui est l'Église de Dieu, afin que les ennemis ne s'introduisent pas parmi vous.

« A nos frères et collègues les vénérables évêques Jean et Georges, j'ai dit en secret

---

1. I Tim , iii, 15.

quelque chose qu'il ne m'a pas semblé bon de mettre par écrit. Ils vous le diront oralement; car ils sont aptes à vous dire ce que nous omettons par crainte [1], et ils seront vos consolateurs, à propos de la mort du saint homme de Dieu. Et si nous pleurons [2] d'avoir été séparés de lui corporellement, nous nous réjouissons cependant de ce qu'il est pour nous un intercesseur dans le ciel; de même qu'il n'a cessé, tant qu'il habitait dans la chair, de prier pour l'universalité des fidèles, de même et plus encore maintenant, il priera et inclinera à la miséricorde celui qui est miséricordieux de sa nature. Si ce n'était que beaucoup d'obstacles me retiennent, je viendrais moi-même à votre assemblée, pour vous consoler et pour être consolé, car notre douleur est commune. Mais, à cause des difficultés considérables qui nous entourent, je suis persuadé que nos collègues, les vénérables Jean et Georges, ne feront pas moins que moi pour vous.

« Je veux que vous sachiez, mes frères, dit l'Apôtre divin [3], que vous ne devez pas vous affliger sur ceux qui se sont endormis, comme les gens qui n'ont point d'espoir ». Et s'il en est ainsi pour des fidèles quelconques, que dire de cette âme qui a vécu d'une manière céleste, qui à tous moments songeait au ciel [4], et désirait abandonner le corps comme une charge pesante, pour parvenir d'un pas rapide aux sublimes demeures? car elle n'avait ici-bas aucun domicile, mais elle courait vers la Jérusalem céleste, dont l'artisan est Dieu lui-même. Qu'il vous délivre, mes frères, de toute tentation diabolique et qu'il garde votre vie [**369**] de la confusion et vos monastères du trouble, par les prières de tous les saints. Amen!

« Je vous demande aussi de prier pour ma bassesse et pour tous les clercs qui maintenant, à cause de la foi orthodoxe, ont été emmenés à la ville impériale, afin que (Dieu) leur accorde la persévérance dans la vérité, pour l'édification et la stabilité de l'Église des Orthodoxes en tous lieux.

« Damianus, par les miséricordes de Dieu, évêque d'Alexandrie, j'ai signé cette lettre de ma main ». — *Fin.*

CHAPITRE [XVII]. — *De ce qui survint, en la deuxième année de Tiberius, parmi les rois et parmi les prêtres.*

A cette époque, il y eut dans l'empire des Romains une transgression de la loi, qui est celle-ci [5] :

Pendant les cinq années que Justinus fut malade, et que Tiberius dirigeait le gouvernement, l'impératrice Sophia ne permit point que la femme de Tiberius entrât dans la ville impériale. Cependant, Justinus, aux moments

1. Ou : « par précipitation ». — 2. ܒܟܝܢ. — 3. I *Thess.*, IV, 12. — 4. ܒܫܡܝܐ.
5. Cf. JOH. EPH., III, III, 7, 8.

où il recouvrait l'esprit, la blâmait et lui disait : « Tu commets un péché ; car Tiberius est jeune, son corps ne supporte pas la continence, et tu écartes sa femme de lui. » Elle lui répondait : « Moi, je n'ai pas perdu l'esprit comme toi, pour donner mon empire à une autre de mon vivant ». C'est ainsi que la femme de Tiberius demeura à Hormizdas[1]. Quand Justinus mourut, Tiberius voulut faire venir sa femme : il demanda à Sophia de lui permettre de venir, mais alors même elle n'y consentit pas. Alors leur vain patriarche, qui n'avait pas plus de loi que de foi, alla trouver l'empereur Tiberius et lui dit : « Abandonne ta femme, et prends l'impératrice Sophia ou sa fille ! » Et par là surtout les pontifes des Chalcédoniens laissèrent voir qu'ils n'avaient pas plus souci de la loi et des canons que de la foi, mais seulement des vanités temporelles.

L'empereur Tiberius, en entendant cette proposition, fut fortement affligé et s'irrita violemment contre le patriarche. Il lui répondit : « Tu ne crains donc pas Dieu, pour m'engager à abandonner ma femme légitime, dont j'ai déjà trois enfants ? Dans le temps de ma pauvreté, elle s'est attachée à moi devant le trône de l'Église de Dieu, et maintenant que Dieu m'a élevé, je l'abandonnerais ! Loin de moi ! Quant à toi, ô patriarche, je vois que tu n'as aucun souci de la loi ; et par là, tu fais connaître que tu ne possèdes pas non plus la foi orthodoxe ». — Le patriarche fut embarrassé et dit : « Les grands m'ont obligé à faire cette démarche pour la paix de l'empire ». — Tiberius bouillonna de colère et dit : « J'abandonnerais même l'empire pour ne pas fouler la loi aux pieds ». Le patriarche se retira confus.

[**370**] Quand l'impératrice Sophia entendit cela, elle eut peur, et laissa venir la femme de Tiberius en grande pompe. Lorsque celle-ci entra, elle fut acclamée par la foule, qui l'appelait Hélène. — Tiberius combla d'honneur l'impératrice Sophia et sa fille. Il fit augmenter leurs revenus[2], et elles restèrent dans leur palais.

Tiberius, étant encore César, distribuait de nombreux présents en disant : « Pourquoi tout cet or est-il réuni[3] ici, tandis que l'Univers souffre de la faim ? » Et ainsi il le fit sortir et le distribua sans parcimonie. Le jour où il commença à régner, il fit de grandes largesses[4] ; il distribua, dit-on, jusqu'à 72 κεντηνάρια, sans compter l'argent, les robes[5] de soie et le reste. Toutefois il enrichit les gens aisés ; mais il ne soulagea aucunement les pauvres. La seconde année, il ferma la main, ne secourut personne et n'accueillit aucune supplique[6]. Il fit une bonne chose en ce qu'il fit changer la monnaie de ses dariques ; car sur cette monnaie de Justinus il y avait une image que chacun comparait à Aphrodite ; au lieu de cette image, Tiberius y fit mettre la croix, d'après une vision qu'il avait eue auparavant, comme il le racontait[7].

---

1. Au palais de ce nom ; cf. p. 192, n. 8. — 2. ܒܢܛܠܠܘܣ. — 3. ܟܢܝܫ. — 4. ὑπατείας. — 5. ܠܒ̈ܫܐ. — 6. πρόσκλησις. — 7. Joh. Eph., III, iii, 14.

A cette même époque, Mondar fils de Ḥéret, ayant appris que Tiberius régnait et que Justinus était mort, monta à la ville impériale. Quand il parut en présence de l'empereur, celui-ci commença par incriminer Mondar de ce qu'il n'avait pas voulu tomber sur les Perses pour leur enlever leur butin, lorsqu'ils avaient pillé Apamée. Comme il blâmait Mondar sur plusieurs points, Mondar répondit : « Tout ce que tu as dit est vrai; mais sache pourquoi je me suis abstenu », et il montra les lettres écrites par Justinus. Comme nous l'avons exposé dans les chapitres précédents[1], Justinus avait écrit deux lettres pour être envoyées l'une à Mondar et l'autre à Marcianus lorsque celui-ci campait autour de Nisibe, qui auraient attiré beaucoup de maux sur les chrétiens, si elles avaient été mises à exécution. Mais Dieu eut pitié de l'univers, et fit tomber dans l'erreur le notaire qui, involontairement, changea les noms et écrivit sur la lettre de Mondar le nom de Marcianus, et sur celle de Marcianus, le nom de Mondar. Il tira cette lettre et la montra à Tiberius. On lut celle dans laquelle on écrivait à Marcianus : « Voici que j'ai écrit à Mondar de se rendre près de toi; par habileté et par ruse, enlève-lui la tête ». On apporta la lettre adressée à Mondar dans laquelle il était écrit : « Voici que j'ai écrit à Marcianus; rends-toi près de lui ». — Tiberius en apprenant cela demeura stupéfait et loua Dieu qui avait déjoué l'embûche de Justinus. Alors il accueillit Mondar en grand honneur [**371**] et lui fit des présents considérables[2]. Mondar promit par serment de combattre vigoureusement les Perses.

Sur la demande de Mondar l'empereur écrivit des lettres en tous lieux et spécialement à Gregorius, patriarche chalcédonien d'Antioche, en vue de la paix des Églises. Il permit à chacun de louer (Dieu) comme il l'entendait et de se réunir où il voulait. Mondar aidait beaucoup les Διακρινόμενοι, c'est-à-dire les Orthoxes ; car il était de leur opinion. Mais Gregorius d'Antioche ne voulut pas de la paix et ne permit pas de lire la lettre de l'empereur. Tandis que Mondar était occupé à faire proclamer l'édit en tous lieux, des envoyés vinrent lui annoncer de la part de ses enfants que les Perses se préparaient à envahir son pays. Aussi partit-il rapidement, et l'affaire des Églises resta en suspens. Alors les hérétiques firent annuler l'édit de l'empereur et continuèrent à maltraiter les fidèles.

A cette époque, Damianus, patriarche d'Alexandrie, vint en Syrie. Il parcourait les monastères et les visitait. Les évêques s'assemblèrent pour le saluer. Il arriva à Édesse pour voir son frère qui en était le préfet[3].

A son retour à Antioche[4], il eut la stupide pensée de vouloir établir un patriarche pour la Syrie, alors que Paulus était encore vivant; de même que lui et Petrus avaient été créés du vivant de Theodorus. Il convoqua les évêques de Syrie pour se mettre d'ac-

1. 1. Cf. p. 308. — 2. Cf. Joh. Eph., III, iv, 42. — 3. ὕπαρχος. — 4. Cf. Joh. Eph., III, iv, 41.

cord avec lui. Mais ils ne se laissèrent pas convaincre et dirent : « Tant que Paulus n'a pas été condamné canoniquement nous ne pouvons en établir un autre à sa place ». Cependant quelques-uns d'entre eux y consentirent; mais quand ils appelèrent un premier, un second, un troisième pour le faire patriarche, ceux-ci n'acceptèrent point. A la fin, ils trouvèrent un homme faible d'esprit, nommé Severus. Damianus l'emmena avec deux évêques, et ils s'en allèrent à l'église de Cassianus, qui est à Antioche. Il donna au παραμονάριος[1] 18 dariques, pour qu'il leur ouvrît l'église pendant la nuit, afin de l'ordonner en cet endroit. Ce dessein fut connu du patriarche chalcédonien qui envoya des gens pour s'emparer d'eux. Quand ces gens arrivèrent à la maison dans laquelle ils étaient, ils s'emparèrent de trois moines. Damianus et les évêques qui l'accompagnaient, avec leur élu, descendirent dans la cave. Saisis de crainte, ils descendirent dans le cloaque de la maison, c'est-à-dire dans les latrines, et sortirent par l'ouverture de dessous le canal. Et ils furent plus honteux d'être souillés d'excréments[2] que d'avoir été empêchés d'accomplir leur artifice.

Damianus s'étant échappé de là, monta à la ville impériale. Comme Mondar, fils de Ḥéret, qui était monté trouver Tiberius, alors que celui-ci régnait nouvellement, s'y trouvait, Damianus se rendit près de lui. Mondar convoqua les évêques et les clercs des deux partis, il les blâma et les engagea à faire cesser [**370**] le schisme et à faire la paix. Ceux qui étaient dans la ville impériale firent la paix et s'unirent. Damianus jura à Mondar qu'il ferait cesser la résistance[3] des Alexandrins au sujet de Paulus. De son côté, Mondar, qui était fort honoré par l'empereur, intercéda pour les clercs d'Alexandrie qui étaient détenus là[4] en prison, et ils furent relâchés. Mondar demanda en outre à l'empereur de faire cesser la persécution : ce qui eut lieu.

Mais Damianus et les clercs, étant descendus à Alexandrie, changèrent d'avis et mentirent comme leurs pères. Ils se mirent à couvrir Paulus d'injures, comme auparavant. Mondar l'ayant appris leur écrivit et leur reprocha leur mensonge devant Dieu. Ceux-ci, à cause de leur honte, ne purent ni recevoir[5] ses écrits, ni y répondre. Pareillement, dans la ville impériale se trouvèrent quelques perturbateurs remplis de la lèpre de l'iniquité, qui furent irrités et ne se réjouirent point de la paix; ils réunirent une assemblée et ils écrivirent et troublèrent toute la Syrie et l'Égypte. C'est pourquoi, parmi les fidèles, toutes choses allaient tristement et confusément, à l'envers et sans ordre, à cause des disputes.

Alors[6] les évêques de Syrie se réunirent, avec les moines, dans le monastère de Mar Ḥanania, qui est dans le désert, et établirent pour patriarche un jeune[7] homme nommé Petrus, fils de Paulus, originaire de Callinice. Ils le proclamèrent pour le siège

---

1. ܦܪܡܘܢܪܝܘܣ (BH). — 2. Lire : ܟܒܣܢ̈ܐ. — 3. Littér. : « le scandale ». — 4. A Cple. — 5. Note marginale : « Les deux lignes (du texte) qui sont au bas de cette colonne doivent être placées ici. » — 6. Cf. Joh. Eph., III, iv, 45. — 7. ܥܠܝܡܐ est aussi la leçon de BH; Jean d'Asie a ܥܠܡܝܐ « laïque ».

d'Antioche. Jacques, de son vivant, avait voulu, par deux fois, ordonner patriarche ce Petrus, mais celui-ci n'y avait point consenti; il disait : « Je ne puis accepter d'être patriarche contre un homme qui n'a pas été canoniquement condamné ». Maintenant, il se laissa persuader et fut établi par Damianus, alors que Paulus était encore vivant! Après son ordination, les pontifes [371] adressèrent des lettres à Jean d'Éphèse, qui était dans la ville impériale, pour l'engager à recevoir le patriarche qu'ils avaient établi; mais celui-ci, grandement affligé du déréglement et du trouble qu'ils avaient causés, les réprimanda fortement et leur montra qu'ils avaient agi contrairement aux canons ecclésiastiques, disant de lui-même[1] : « Je m'afflige des schismes et des querelles qui existent parmi nous. Je prends Dieu, qui scrute les reins, à témoin que, comme j'ai vu qu'il n'y avait aucun motif de blâme contre Paulus, je ne me suis séparé ni de lui ni de Jacques ».

CHAPITRE [XVIII]. — *Sur l'époque de Tiberius, et sur ce qui arriva entre les rois, et dans les Églises.*

Le peuple[2] chevelu des Avares, vint dans le pays des Romains du temps de Justinus, qui leur donna de l'or et de l'argent. A cause de cela, ils prirent l'habitude, pour un prétexte quelconque, d'envoyer fréquemment des ambassadeurs qui recevaient de l'or et s'en allaient. Le sénat murmurait contre l'empereur qui vidait les trésors de l'empire et les donnait aux Barbares. Aussi, quand ils revinrent l'empereur leur répondit : « Vous n'emporterez plus d'or en vous en retournant »; et comme ils se mirent à murmurer, il les enferma pendant six mois à Chalcédoine et les congédia ensuite. Alors, ils usèrent de ruse, et envoyèrent demander à l'empereur des architectes[3] et des constructeurs pour bâtir un palais et des bains à leur roi. L'empereur se réjouit de cela, comme s'il possédait leur amitié, et il leur envoya ceux qu'ils demandaient. Quand les artisans arrivèrent, les Avares les menacèrent du glaive en disant : « Si vous ne jetez pas un pont sur le Danube, aucun de vous ne vivra. » Ils répondirent : « Il n'est pas possible d'établir un pont sur un fleuve qui est comme une mer. » On tua deux d'entre eux. Alors les autres eurent peur et se mirent à l'œuvre. On leur apporta des bois longs et grands, et ils établirent un pont solide. — Quand Tiberius commença à régner, ayant appris qu'il y avait un pont sur le Danube, il songea à le couper. Momentanément, il ne le put pas, parce qu'il était occupé par la guerre avec les Perses, qui se prolongea pendant vingt ans contre les Romains.

1. Joh. Ephes., III, iv, 46. — 2. *Ibid.*, III, vi, 24. — 3. ܡܟܢܝ̈ܩܘܣ = μηχανικοί.

Ensuite, [372] les Romains éprouvèrent de nouvelles difficultés de la part de ce peuple barbare, à chevelure inculte, qu'on appelait les Avares. Ils s'ébranlèrent et sortirent des confins de l'Orient. Puis, les peuples occidentaux des Esclavons, et d'autres qu'on appelait Longobardes, étant tous passés sous la domination de Khâgan, roi des Avares, ils jetèrent un autre pont sur le Danube.

En l'an 3 de Tiberius[1], le peuple maudit des Esclavons sortit et parcourut l'Hellade, la région des Thessaloniens[2], la Thrace, qu'ils ravagèrent et incendièrent. Ils envahirent la région et s'y répandirent. Ils s'emparèrent des troupes de chevaux de l'empereur : ces hommes barbares qui (jusqu'alors) ne pouvaient se montrer hors des forêts et des lieux couverts[3], et ne savaient pas ce que c'est[4] qu'une armure, en dehors de deux ou trois petites lances ou javelots, apprirent l'art de la guerre. Ils dominèrent pendant longtemps dans les pays des Romains.

Le peuple des Avares[5] envoya dire à Tiberius : « Donne-nous pacifiquement la ville de Sirmium, et gardez sa population avec leurs richesses ; ou bien nous la prendrons par la guerre et nous détruirons la population ». — Alors Tiberius se mit à les retarder de jour en jour par des promesses, parce qu'il songeait à amener le peuple des [L]ongobardes contre eux par derrière. Mais, comme ceux-ci ne vinrent pas, (les Romains) furent contraints de leur livrer la ville, après qu'elle eut souffert pendant deux ans de la famine, au point qu'ils avaient mangé les chats et les autres animaux par suite de la disette qui ne fut pas moins grande que celle des Samaritains.

Quand les Barbares entrèrent dans la ville, ils eurent pitié des malheureux tourmentés par la faim : ce qui doit servir d'exemple et de condamnation aux chrétiens qui n'ont pas pitié de leurs semblables. Ils leur donnaient du pain et du vin. Mais ceux-ci, à cause du ravage d'une famine de deux ans, mangeaient avidement[6] et mouraient promptement. Ceux qui survécurent prirent tout ce qu'ils purent et quittèrent la ville que les Barbares habitèrent.

Au bout d'une année[7] le feu tomba sur elle et elle fut entièrement consumée. Les Barbares s'enfuirent tout nus et elle demeura déserte. — Alors, les Romains modérèrent un peu leur malice, en voyant ce qui était arrivé à Sirmium.

En l'an 892, un certain marzban[8], aveuglé (d'orgueil) se présenta fastueusement et dit au roi des Perses : « J'envahirai le territoire des Romains et je ravagerai les pays ». Mais le Seigneur, [373] qui renverse les orgueilleux et les vaniteux, le méprisa et l'humilia ; quand il arriva à Tella de Mauzelat, les armées romaines vinrent à sa rencontre. Un homme courageux, nommé Constantinus, prit un espion, et lui demanda au sujet du marzban Taimkosron[9], quel était son

1. Joh. Eph., III, vi, 25. — 2. ܠܐܬܣܠܘܢܝܩܝ̈ܐ. — 3. ܣܡ̈ܝܟܐ (J. E.). — 4. ܙܝܢܐ. — 5. Joh. Ephes., III, vi, 32. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LI, § xxxv-xxxvi. — 6. Lire : ܒܠܘܥܐ. — 7. Joh. Eph., III, vi, 33. — 8. *Ibid.*, vi, 26. — 9. Ταγχοσδρώ (Menand.).

aspect. Lorsqu'il le reconnut au milieu des soldats, il fit une charge au travers de l'armée des Perses, se dirigea vers Taimkosron, le frappa et le précipita de son cheval. Puis il le frappa de nouveau et le tua. Mais le héros Constantinus fut aussi tué. Alors les Perses furent saisis de terreur et se mirent à fuir. Les Romains les poursuivirent et en détruisirent des milliers [1].

Quand [2] Paulus, le patriarche des jours mauvais, vit que des tempêtes s'élevaient à cause de lui, il alla se cacher. Quelques personnes crurent qu'il était dans les montagnes d'Isaurie. A la fin, on découvrit qu'il habita dans la montagne de la ville impériale, pendant l'espace de quatre ans. Étant tombé malade, il entra dans la ville impériale en secret et y mourut. Il fut enseveli pendant la nuit dans un couvent de femmes. Plusieurs de ses partisans juraient que ce n'était pas lui. Bientôt après la chose fut manifeste. Telle fut la mort troublée de ces deux hommes extraordinaires : Jacques et Paulus.

Or [3], Petrus avait irrégulièrement été contraint par quelques Syriens de devenir patriarche du vivant de Paulus. Et comme il était éloquent et instruit, versé dans les deux langues, et qu'il était recommandé par ses œuvres et par tout son ensemble, sa conscience lui reprochait de ne pas occuper canoniquement le siège. C'est pourquoi il alla à Alexandrie, disant : « Qu'il n'y ait pas de querelles à cause de moi; je démissionne. » Les Alexandrins lui résistèrent et il se retira avec tristesse. A ce moment arriva la nouvelle de la mort de Paulus, et Petrus fut confirmé. Certains pensèrent que Petrus avait eu connaissance de la mort de Paulus, et qu'il était venu habilement à Alexandrie en disant : « Je démissionne ». Petrus fut accepté.

A cette époque [4], le peuple appelé Alodos qui sont des Koušites, de l'Éthiopie intérieure, ayant appris que le peuple de Nabados s'était fait chrétien, manda au roi de Nabados de leur envoyer [**372**] l'évêque qui les avait instruits, afin qu'il les instruisît également. Les Alexandrins en apprenant cela voulurent empêcher que Longinus fût reçu. Pour cela ils écrivirent : « Longinus ayant été déposé, ne doit pas être envoyé de nouveau dans une mission de ce genre ». Mais le roi de Nabados n'écouta pas le langage des Alexandrins. Alors, ils osèrent écrire au peuple encore païen des Alodos, qui habite l'Éthiopie intérieure, une lettre de blâmes contre Longinus. Ils envoyèrent deux évêques, qui disaient : « Celui-ci n'a le pouvoir ni de baptiser ni d'exercer aucune des fonctions du sacerdoce ». — Mais le Seigneur fit retourner leur rétribution sur leur tête [5]. Les Koušites répondirent aux Alexandrins : « Nous ne vous acceptons point; mais nous acceptons celui qui a baptisé le peuple de Nabados ». Et Longinus baptisa le roi et tout le peuple; il fut accueilli par eux avec joie, comme en témoignent les lettres que le roi des Alodos envoya (au) roi de Nabados [6]. — Ces choses arrivèrent en l'année 891.

---

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LI § XXXIX. — 2. JOH. EPH., III, IV, 47, 54, 57. — 3. *Ibid.*, IV, 60. — 4. *Ibid.*, IV, 49-52. — 5. Cf. I SAM., XXV, 30. — 6. Les lettres sont dans Jean d'Asie (III, IV, 52-53).

L'empereur Tiberius était ignorant des choses dogmatiques. Les Synodites le pressaient de prescrire une persécution contre les fidèles; mais l'empereur tardait. Eutych[ius] alla le trouver [1] et se mit à calomnier les Διακρινόμενοι. L'empereur lui répondit :« Ne nous tourmente pas. Nous avons assez à faire avec les guerres extérieures. Prends soin des affaires de l'Église. Pour moi, je suis exempt de faute ». — Eutych[ius] ressentit une grande animosité contre les Orthodoxes. Il renversait les autels ; il pillait (les fidèles) et les jetait en exil. Il s'emporta et tourna sa colère contre l'expression : « Qui as été crucifié pour nous ». Les religieuses orientales [2] officiaient selon leur coutume. Il s'y rendit, et commença par les menacer. Elles vociféraient contre lui : ses clercs, voyant la résistance des religieuses, lui dirent : « Allons-nous-en, car c'est le moment de la liturgie ». Il partit et les abandonna à leur volonté.

Eutychius étendit sa persécution. Il s'empara de Jean d'Asie [3], le chroniqueur de ces événements, et de plusieurs (autres) avec lui, et il les fit jeter dans une chambre de la prison qui laissait passer l'eau par les quatre angles et où l'eau continuait de dégoutter par en haut pendant deux jours après que la pluie avait cessé. Ils y étaient comme dans un lac. Chaque jour [**373**] les diophysites venaient discuter avec eux, Eutych[ius] envoya même prendre le siège [4] (?) que possédait Jean, pour s'asseoir, parce qu'il souffrait des pieds.

Ensuite [5], la troupe des persécuteurs entra dans la maison de Marinus [6] ; au moment où l'église y était assemblée, et se jeta sur eux ; ils s'attaquèrent à l'autel, ils le renversèrent, jetèrent le sacrement qui se trouvait dessus, répandirent l'oblation et entraînèrent les clercs. Ils firent descendre les images de Severus et de Theodosius, et, en signe de dérision, ils les emportèrent la tête en bas.

Quand l'empereur apprit ces choses, il blâma Eutych[ius], qui ralentit un peu l'ardeur de sa tyrannie. Jean et ceux qui étaient avec lui sortirent de prison. Mais bientôt après Eutych[ius] devint de nouveau furieux et voulut faire disparaître totalement les Orthodoxes. Le Seigneur le frappa dans sa colère, et il mourut subitement. — *Ce [récit] est fini ainsi que le [précédent].*

CHAPITRE [XIX]. — *De la perfidie des Romains à l'égard de l'empire des Ṭaiyayê chrétiens ; de la mort de Tiberius ; des choses qui arrivèrent en cette année dans les Églises; et des pasteurs qui existaient en ce temps.*

Il y eut un dissentiment entre Mondar, roi des Ṭaiyayê, et Mauric[ian]us [7], César des Romains, parce que Mauricianus soupçonnait Mondar d'avoir averti

1. Joh. Eph., III, iii, 21; cf. ci-dessus, p. 310. — 2. Lire : ܕܡܕܢܚܝܬܐ. Joh. Eph., III, iii, 19. Il s'agit de couvents des femmes venues d'Antioche à Cple. — 3. *Ibid.*, iii, 15. — 4. ܒܣܦܣܠܐ (J. Eph.). — 5. Joh. Eph., III, iii, 16. — 6. J. Eph. : ܒܝܬ ܪܒܐ ܕܡܠܟܘܬܐ ܕܡܪܝܢܘܣ « domus magna regia Marini ».

7. Ce récit est résumé des chap. 40-43, et 54-56 (perdus), de Jean d'Asie, part. III, livre iii.

les Perses, qui avaient coupé le pont placé sur le grand fleuve de leur région. Maurici[us] et Mondar se disputèrent entre eux. Maurici[us] monta trouver l'empereur Tiberius et accusa longuement Mondar. Magnus le Syrien promit de s'emparer de celui-ci (facilement), car il était son ami. Étant parti en Syrie, il envoya dire à Mondar : « Je désire que tu viennes près de moi, afin que je voie comment tu te portes; je suis très fatigué du labeur de la route, autrement je serais venu te saluer. » — Mondar crut en lui comme en un ami; il vint le trouver avec quelques (hommes d'escorte). Magnus lui conseilla alors de congédier même ceux-ci, et au moment du festin, le soir, il s'empara de lui et le livra à l'armée des Romains qui l'amenèrent à la ville impériale.

Quand Naʿman, fils de Mondar, apprit qu'on s'était emparé de son père, il rassembla des troupes et envahit le territoire des Romains. Il commença par piller et enlever l'or, l'argent et le reste; mais il ne prit pas d'hommes, il ne commit aucun meurtre, il n'incendia point.

L'empereur ordonna à Magnus d'envahir le pays des Ṭaiyayê, et de s'emparer des enfants de Mondar. Magnus commença par essayer de tromper Naʿman et lui fit dire : « Si tu viens près de moi, [**374**] je t'établirai à la place de ton père ». Naʿman fit venir un jeune homme, le revêtit de ses propres habits et l'envoya avec quelques hommes.

Magnus en le voyant, lui dit : « Tu es Naʿman? » — Il répondit : « Je le suis; et voici que je suis venu selon ton ordre ». — Alors Magnus dit : « Voici le rebelle[1] révolté contre le roi. Mettez lui les fers! » — Alors ce jeune homme le plaisanta et dit : « De même que vous avez voulu tromper, vous avez été trompés. Par le Christ! je ne suis pas Naʿman. » — Magnus voulut le tuer. Le jeune homme dit : « Pour moi, je devais être mis à mort ou par mon roi, si je n'étais pas venu, ou par toi, si je venais. La mort sera donc pour moi un éloge ». — A cause de cela, Magnus le renvoya après des tortures.

Magnus, homme scélérat et très méchant, mourut ensuite. Alors Naʿman prit sur lui-même de monter trouver le César Mauricianus. Celui-ci l'accueillit et lui jura que s'il combattait contre les Perses, il délivrerait son père de l'exil.

On dit à Naʿman de communiquer avec les Synodites. Il s'y refusa en disant : « Toutes les tribus des Ṭaiyayê sont orthodoxes; et si je communique avec les Synodites, ils me tueront ». — A cause de cela, sa haine s'accrut, et, en partant, Naʿman jura qu'il ne verrait plus volontairement le visage des Romains. C'est pourquoi, tandis qu'il était en route, on s'empara de lui et on l'envoya en exil, avec [**375**] Mondar son père.

Le royaume des Ṭaiyayê fut partagé entre quinze princes. La plupart d'entre

1. ἀντάρτης.

eux se joignirent aux Perses, et dès lors l'empire des Ṭaiyayê chrétiens prit fin et cessa, à cause de la perfidie des Romains.

L'hérésie se répandit parmi les Ṭaiyayê.

[**374**] En l'année 893, qui est la 4e année de Tiberius, et celle en laquelle il finit sa vie, il y eut une disette de pain dans tous les pays d'Occident, et surtout dans la ville impériale[1]. On ne voyait absolument pas de pain dans les bazars. L'empereur ordonna de distribuer les orges du *demosion*. Les boulangers (en firent du pain) et en trois jours elles furent épuisées. Il ordonna de nouveau de distribuer le foin des chevaux du *demosion* et de toutes les étables de l'empire, pour en faire du pain. A la fin, tout ce qu'on trouva de légumes dans les magasins[2], c'est-à-dire les lentilles, les pois, le riz, l'avoine, toute sorte de graines de légumes[3] furent réduits en farine pour être mélangés avec l'orge et transformés en pain. Au matin, on voyait ce pain de tribulation qu'on s'arrachait à grand prix. L'empereur envoya dans de nombreux pays, et fit venir du pain d'Égypte et de Thébaïde. Ensuite la famine sévit aussi en ces pays, et toute la terre était dans une grande oppression. Les hommes étaient sur le point de disparaître de la face de la terre. La mort s'empara tout d'abord des jeunes gens et des jeunes filles, pour deux (motifs) : premièrement, pour qu'ils fussent préservés de se souiller

Après Eutych[ius], les Synodites eurent pour patriarche, dans la ville impériale, Jean, qui avait été le Visiteur (périodeute) de Jean de Sirimin[4]. Il fut institué involontairement, par la contrainte de l'empereur Tiberius. Il était adonné au jeûne et aux veilles, et habitait dans la solitude. Ayant été pris de force, il jura : « Je ne changerai rien à ma règle, et jusqu'à la neuvième heure, je ne parlerai à personne. » Et ainsi fit-il, selon sa coutume. Journellement, il se prosternait sur le visage, continuellement adonné à la prière. Il était débile, et sec comme un bois. Il empêcha les Synodites de voler et de piller les biens des Orthodoxes. Il désirait la paix; et, outre son jeûne et son abstinence, il brillait par sa grande charité. Plusieurs fois, il fut accusé d'acquiescer à la doctrine de Severus, parce qu'il ne consentait pas au désir des méchants. On parla de lui à l'empereur afin qu'il le reprît de l'abondance de ses largesses « de peur qu'il n'épuisât et ne dissipât ce qui était nécessaire pour le ministère de l'Église ». Il répondit à l'empereur : « Ne te tourmente pas, ni ceux qui t'ont informé (non plus); car je n'ai donné à qui que ce soit une obole de ce qui appartient à l'église ».

---

1. Résumé des chap. 45-46 (perdus) du l. III, p. III, de Jean d'Asie. — 2. ἀποθῆκαι. — 3. πισάριον ; lire : ܦܝܣܪܝܢ (?).
4. Résumé de Jean d'Asie, III, III, chap. 51-52 (perdus).

dans l'impureté du péché; secondement, pour que la gravité de la vieillesse déjà parvenue à la tombe songeât à la nécessité de la pénitence. Ensuite, la mort s'empara de tout âge. Puis, le Dieu miséricordieux eut pitié, gloire à sa bonté! — Il y eut dans la mer une pêche abondante d'une seule espèce de poisson, qu'on appelait *tonos*; tellement [375] nombreuse qu'on y puisait et on les tirait comme d'un tas de froment ou comme d'un vase[1] (?). Ils furent assez nombreux pour servir de nourriture. Pour un κεράτιον on pouvait acheter un thon de 9 livres. Dans les régions qui n'étaient pas voisines de la mer, Dieu fit croître en abondance des légumes admirables, des laitues, des melons et d'autres de même genre, dont les hommes se nourrissaient.

A cette même époque, il y eut un incendie dans la ville impériale.

Il y eut aussi un violent tremblement de terre dans la ville impériale, et surtout dans les pays d'Orient; il y eut en même temps une voix mugissante, qui s'élevait du milieu de la terre.

A cette même époque il y eut de nombreuses sauterelles qui causèrent beaucoup de dommage.

Ce Jean était vivement sollicité par les Synodites impies de persécuter les Orthodoxes. Il n'y consentit point; mais ces pervers ne cessaient [374] d'exciter des troubles de toute façon, au point qu'ils avaient l'audace de cracher au visage des fidèles, comme s'ils étaient animés du zèle de la vengeance. Les fidèles supportaient pour Dieu toutes leurs méchancetés. Alors ils retournaient leurs murmures contre le patriarche; ils allèrent jusqu'à oser lui dire ouvertement : « Si tu ne persécutes pas les Διακρινόμενοι, comme l'ont fait Eutych[ius] et son prédécesseur, nous te considérerons comme partisan de leur opinion. » Mais même de cette façon, il ne consentit pas à leur férocité.

Du temps de Justinus et de Tiberius, les Synodites avaient pour pontifes : à Rome, Jean[2], qui fut le 58e.

A Constantinople, après Jean de Sirimin, qui fut le 25e, et gouverna pendant 9 ans, Eutych[ius] revint, pendant 11 ans, et mourut. Ensuite, vint Jean le Jeûneur, qui fut le 26e.

A Antioche, quand mourut Gregorius, qui fut le 54e, vint, c'est-à-dire revint, Anastas[ius].

A Alexandrie était Jean.

A Jérusalem, le 59e fut Eustathius.

A Édesse, le 40e fut Epiphanius; et après lui (vint) Severus, de Palestine.

Les Orthodoxes avaient établi à Alexandrie, après le pape Theodosius, Theodorus, qui ne fut pas reçu par les Alexandrins à cause de leurs passions.

Ils établirent ensuite Petrus, qui gouverna pendant trois ans, [375] et après lui Damianus.

---

1. Lire : ܒܝܣܠܐ (?).
2. Jac. Edess., ad ann. 236.

A Constantinople, Jean d'Asie prenait soin des Orthodoxes.

En Syrie était Jacques, qui avait été ordonné pour Édesse, et qui fut le soutien de l'orthodoxie.

Celui-ci et les évêques orthodoxes instituèrent comme patriarche, pour le trône d'Antioche, Paulus de Beit Oukamîn, qui fut chassé pour avoir communiqué avec les Synodites. (Alors) ils instituèrent Petrus de Cal[linice [1]].

CHAPITRE [XX]. — *Sur l'époque de la mort de Tiberius et sur les guerres des Perses et des Barbares.*

Au moment de la mort de Kosrau, lorsque ses troupes choisirent pour régner sur elles Hormizd, son fils cadet, Kosrau donna à son fils aîné des frais de route[2] et le fit partir, pour qu'il ne fût pas mis à mort. Ses nouvelles effrayaient Hormizd.

Un Persan astucieux[3] imagina de dire qu'il était le fils de Kosrau. Il se rendit près des armées romaines, en Arménie, et déclara qu'il était le fils de Kosrau et qu'il était venu pour livrer l'empire des Perses aux Romains, pourvu que l'empereur lui donnât une armée. Les Romains firent savoir la chose à Tiberius qui en fut grandement réjoui; il envoya de l'or et des vêtements royaux, et commanda de l'amener pompeusement à la ville impériale. Lorsqu'il arriva à Chalcédoine, l'empereur envoya le spatharius du roi de Perse pour examiner [**376**] s'il était ou non (le fils de Kosrau). Quand l'envoyé le vit et le reconnut, il le prit par la chevelure et le renversa de son siège en disant : « Tu es un imposteur[4] : et tu sièges sur ton trône, et les grands se tiennent en ta présence! » Et il le frappa et le dévoila. — Ce malheureux par crainte de la mort se fit chrétien.

A cette époque, tandis que les armées romaines se portaient en Perse, les peuples barbares des Avares et des Esclavons ravageaient les pays des Romains; et tandis que les Romains combattaient en Perse, le marzban Adarmôn envahit de nouveau le territoire des Romains et parvint jusqu'à Édesse. Il mit le feu à la région orientale de la ville et incendia les églises, les monastères et les villages jusqu'à la distance de 15 milles. Il campa au nord de la ville et incendia tout ce côté, et l'église des Confesseurs. Le quatrième jour, les Perses tuèrent tous les prisonniers et firent brûler les cadavres. Ils firent une poussière et une fumée telles que (la clarté) du soleil en fut obscurcie ; les uns disaient

1. Ces courtes notices sont probablement tirées de la Chronique de Jacques d'Edesse. Les fragments qui nous en restent présentent une lacune entre les années 240-277.

2. *viaticum.* — 3. Joh. Eph., III, vi, 29. — 4. ἐπιθέτης.

qu'ils faisaient brûler des arbres; d'autres disaient que ces choses avaient lieu par les incantations d'Adarmôn; car celui-ci était le chef des magiciens de la Perse. A la fin, on connut que la cause en était qu'ils avaient mis le feu aux cadavres. Les Perses passèrent de l'autre côté et y plantèrent leurs tentes. Ils attaquèrent la ville pendant trois jours; puis, voyant qu'ils ne pouvaient s'en emparer, ils se portèrent vers Callinice[1].

Alors les Romains et les Ṭaiyayê qui étaient avec le César Mauricianus dans les régions de la Perse, arrivèrent et engagèrent le combat avec les Perses. Ils en détruisirent un grand nombre. Le lendemain, les Romains étaient sur le point d'achever tous les Perses; alors, les Perses, au moment du vent, mirent le feu à tout leur camp et l'abandonnèrent en s'enfuyant.

L'empereur Tiberius usait continuellement de miséricorde, et avait pitié des pauvres. Il ordonna de faire remise d'un quart des impôts[2]. La coutume était de prendre un ξέστης, au profit du *demosion*, de chaque κεραμίς de vin qui entrait dans la ville : ce qui montait à plusieurs κεντηνάρια. Il abolit cette coutume. Il ordonna que toutes les charges[3] des villes fussent conférées gratuitement, de manière à ne pas donner lieu aux magistrats[4] de piller les pays. Il prescrivit aussi de fermer les bureaux des impôts.

Tiberius fut pris de la dyssenterie et d'une inflammation[5] d'entrailles, en la 4e année (de son règne). Sachant qu'il allait mourir, il établit à sa place Mauricianus, (originaire) d'Arabissus en Cappadoce, et lui donna en mariage sa fille Augusta. Il réunit tous les sénateurs et dit : « Mes frères, priez pour moi ». Il parla longuement, et mit la couronne à Mauricianus. Deux jours après Tiberius mourut. — Toute la ville ressentit une vive douleur à cause de la mort de ce père miséricordieux et aimable, et à cause de la beauté de sa jeunesse; selon plusieurs (auteurs), aucun autre empereur n'eut des funérailles comme les siennes. Il y eut un tel deuil parce qu'il était bienfaisant pour tout le monde[6]. — Que sa mémoire soit conservée!

Auparavant, l'empereur avait donné une église aux Goths, qui étaient attachés à l'hérésie d'Arius, parce qu'il avait besoin d'eux, pour les envoyer combattre les Barbares. Après avoir vaincu les Barbares ils revinrent, et ils demandèrent à l'empereur une autre église. L'empereur leur répondit : « Voici que

A cette époque mourut l'évêque chalcédonien d'Édesse, Epiphan[ius], qui n'est pas digne de bonne mémoire, car il infligea beaucoup de maux aux Orthodoxes. — Ensuite cette ville resta sans évêque pendant 9 mois; car Gregorius voulait qu'on prît un évêque parmi son clergé, mais les Chalcédo-

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LI, § XXXI. — 2. συντέλεια. — 3. ἀρχαί. — 4. ἄρχοντες. — 5. Le mot ne s'est rencontré que dans cette phrase; cf. ar. محق. — 6. *Hist. du Bas-Emp.*, LI, § XXXIX-XLI.

nous prescrivons au patriarche de la ville d'aviser à vous donner des églises ». Quand cela fut connu de toute la ville, il y eut un grand tumulte, car on pensait que l'empereur lui-même était arien.

L'empereur étant entré dans la grande église, selon sa coutume, pour prier, la foule[1] commença à crier : « Qu'on retourne les os d'Arius et de tous ses partisans ! » — En entendant ces clameurs, l'empereur [sortit] de [376] l'église et se rendit au palais. Il appela près de lui le patriarche, et il dit : « Que voyez-vous en moi, mes frères, qui puisse me faire considérer par vous comme un arien ? » Et il fit longuement son apologie. Il promit ensuite de faire un édit pour que tous les ariens soient pris et chassés de la ville.

niens qui étaient à Édesse ne le voulaient pas. Alors, les habitants d'Édesse envoyèrent présenter une supplique à l'empereur Tiberius, pour qu'on ne leur envoyât pas quelqu'un d'Antioche, mais que l'empereur leur envoyât lui-même quelqu'un d'auprès de lui. L'empereur, instruit de leur volonté, leur envoya un homme éprouvé dans tous les genres de vertu, l'humilité et les bonnes œuvres, nommé Severus, originaire [376] d'Éleuthéropolis. Gregorius d'Antioche lui imposa les mains malgré lui. Quand il arriva, il fut reçu avec joie et allégresse ; mais bientôt leur joie se changea en deuil, pour le motif que voici. Il y avait à Antioche quelques habitants d'Édesse qui s'étaient enfuis là à cause des factieux[2] (?). Or, Severus leur avait donné sa parole de les ramener avec lui, mais le préfet s'empara d'eux et les emprisonna. L'évêque demeura dans la stupeur et tous les habitants de la ville furent dans l'affliction.

[**377**] *Jean d'Amid, surnommé d'Asie, commençant à l'époque de Constantin, écrivit en trois tomes*[3], *jusqu'à l'époque de Mauricianus, à laquelle le bienheureux termina lui-même sa course. Il écrivit aussi les histoires des saints qui vécurent de son temps*[4]; *de celles-ci, cinquante-quatre histoires sont écrites dans mon autre chronique*[5]. *Ici donc nous plaçons seulement les noms de ces saints, qui sont ceux-ci*[6] : 1, [*Ḥabîb de*][7] *Paiṭar;* 2, *Mar Ze'ôra;* 3, *Jean le Naziréen;* 4, *Abraham et Marôn;* 5, *Sergius et Simeon;* 6, *Paulus l'ascète;* 7, *le bienheureux* [*Siméon le disputateur*]; 8, *Ḥarpaṭ, chorévêque;* 9, *Abbai, le pauvre;* 10, *Deux frères;* 11, *Siméon l'ascète;* 12, *Un saint*

---

1. ὄχλος. — 2. Lire : ܕܝܡܘܛܝ̈ܩܘ, δημοτικοί (?) ; cf. δημοτικά (MALALA, éd. Bonn, p. 389, 19; THEOPHYL., p. 211). La version arabe semble avoir lu ܕܝܠܩܛܝ̈ܩܘ διαλεκτικοί, elle traduit ܠܡܣܐܘܪܐ.

3. πίνακες. — 4. Cet ouvrage a été édité (*Anecdota Syriaca*, t. II), par LAND, qui en a aussi donné une traduction latine : *Johannis Eph. Commentarii de Beatis Orientalibus* (Amsterdam, 1889). — 5. Il semble que ce soit Michel qui parle. Cependant nous n'avons aucun renseignement sur cette autre chronique ; peut-être la note est-elle empruntée à Denys Bar Salibi qui avait écrit un *Compendium Historiarum Patrum, Sanctorum et Martyrum* (*B. O.*, II, 210). — 6. Les numéros d'ordre sont ajoutés par nous. — 7. Compléter ainsi d'après Jean d'Asie.

qui ne fit point connaître son nom; 13, *Un frère qui était engagé*[1] *vis-à-vis de l'archimandrite;* 14, *Saint Zacharias;* 15, *Un frère prudent;* 16, *Jean de Tella;* 17, *Jean d'Hephæsṭou;* 18, *Un solitaire*, 19, *Ḥala, le zélateur;* 20, *[Thomas]*[2] *l'évêque;* 21, *Siméon d'Amid;* 22, *Les monastères d'Amid qui furent persécutés;* 23, *Mara le solitaire;* 24, *Leontius, le prêtre;* 25, *Le vieillard Abraham;* 26, *Bassianus;* 27, *Severus, le patriarche;* 28, *Le bienheureux Jacques;* 29, *Qašiša, évêque de Chio;* 30, *Petrus et Photius;* 31, *Le monastère de Mar Jean d'Amid;* 32, *Abraham le laïc;* 33, *Thomas et Stephanus;* 34, *Thomas d'Arménie;* 35, *Addai et Abraham;* 36, *Siméon;* 37, *Elias et Theodorus;* 38, *Ahron;* 39, *Tribon[i]us;* 40, *Le bienheureux Isaac;* 41, *Le bienheureux Paulus;* 42, *Les enfants nobles* (?) *d'Antioche de Carie;* 43, *Marai de Beit Ourtayê;* 44, *Theodorus*[3]*;* 45, *l'Impératrice Theodora*[4]*;* 46, *Suzanne;* 47, *Marie l'ascète;* 48, *Kozmô, la bienheureuse*[5]*;* 49, *Cæsaria, patrice;* 50, *Sosina*[6]*;* 51, *Deux sœurs : [Maria et] Euphemia*[7]. — *Fin*[8].

Ces histoires montrent qu'après le synode de Chalcédoine, ceux-ci n'ayant point consenti à l'erreur, et s'étant illustrés à l'exemple des Apôtres par des miracles et des prodiges, la vérité de la foi que les divins Apôtres ont enseignée se trouve vraiment chez ceux qui n'ont point accepté le synode impie. La confession orthodoxe des saints Apôtres est celle que tient notre Église.

REMARQUE. — *Zacharie le Rhéteur commence sa Chronique à l'époque de Theodosius* (*et va*) *jusqu'à l'époque de Justinus. — Qoura, le prêtre, de Baṭna, écrivit à Édesse, sur l'époque même de Justinus, jusqu'à la mort de Tiberius, en 14 livres. — Jean d'Amid, surnommé d'Asie, commença sa Chronique à l'époque de Constantinus qui bâtit Constantin*(*ople*)[9], *et développa son œuvre en trois tomes, jusqu'à l'époque de Mauricianus. Feu le patriarche Michel ayant pris ces cinq ouvrages, compila dans son livre, jusqu'ici, le souvenir des événements politiques et les histoires ecclésiastiques. Selon le plan préposé à la disposition de l'ouvrage, il sépara les événements ecclésiastiques et autant que possible les condensa dans la colonne supérieure, ainsi que nous l'avons écrit;* (*il plaça*) *la succession des empires dans la colonne du milieu, les choses accidentelles et les prodiges, dans la colonne inférieure. La distinction lui causa un grand labeur, parce que les Mémoires étaient écrits confusément, surtout dans les écrits de saint Jean l'évêque; car, comme celui-ci le fait connaître*[10], *à cause*

1. Lire : [illegible]. Cf. Jean d'Asie, chap. XVIII. — 2. Je restitue Thomas (de Damas) à cause du mot *episcopus* qui suit; cf. Jean d'Asie, chap. XXVI. — 3. LAND, ch. LVII. — 4. *Ibid.*, ch. XLVII. — 5. *Ibid.*, ch. LII. — 6. *Ibid.*, ch. LV ; ms. : *Sousia*. — 7. LAND, ch. XII. — 8. Dans notre liste, l'ordre n'est pas le même que dans l'édition. Les chapitres VIII, XXX, XLII, XLIII, L, LIII et XXIX (?) de Land, ne sont pas représentés dans notre énumération. Par contre, notre n° 42 ne paraît répondre à aucun des titres donnés par Land. Le chiffre de 54 histoires indiqué en tête de cette note peut s'expliquer par l'omission de plusieurs noms ou par la supposition que le copiste a dédoublé quelques personnages, par ex., au n° 49, Caesaria *et* Patricia. — 9. Ms. : *Constantina*. — 10. Cf. III, II, 50.

des persécutions qu'il eut à subir et de son changement d'un lieu à un autre, il écrivit un fait avant l'autre, et ce qui arriva du temps d'un roi antérieur se trouve écrit au milieu du règne du roi suivant. Comme ces choses et des choses analogues troublent l'esprit des lecteurs, surtout ceux qui ne suivent pas les événements, autant que possible, Mar Michel coordonna, divisa et ajouta, principalement à l'aide du Livre du comput des années de saint Mar Jacques d'Édesse, et de Jean le moine, surnommé de Litarba[1], *et de celui d'Ignatius de Mélitène. — Toute histoire ou traité qui se trouve long ou étendu, soit dans les affaires de l'empire, soit dans celles de l'Église, que le patriarche écrivit dans toute la largeur de la feuille : nous l'avons, nous aussi*[2], *pareillement écrit maladroitement feuille par feuille, afin de ne pas le couper et de ne pas troubler le lecteur. Les événements rapportés en abrégé ont été séparés en colonnes, selon la disposition de l'ouvrage, et divisés en chapitres. Chaque chapitre comprend*[3] *ce qui est indiqué au commencement. — Comme ces trois chroniqueurs : Zacharie le Rhéteur, Qoura de Baṭna, et Jean d'Asie ou évêque d'Éphèse, arrêtèrent leurs livres à l'époque où parviennent leurs chroniques, parce que leur course fut accomplie, et qu'ils sortirent de ce monde, feu le patriarche Mar Michel avait placé cette Remarque, qui montre qu'avec les chroniqueurs anciens, et avec les intermédiaires : Africanus et Eusebius, et aussi (avec) Zacharie, Qoura et Jean (d'Asie), fut complétée la valeur de sa chronique*[4].

[378] *Comme à partir d'ici commence le patriarche Denys, surnommé de Tell Maḥrê, voici que je place d'abord la Préface*[5] *de ses écrits qui est ainsi (conçue) :*

Parce que, ô mon fils spirituel, Iwannis, métropolitain de Dara, qui m'es cher par dessus tout, ton esprit est appliqué insatiablement et avec une ardeur irréfrénable à l'acquisition des sciences ; parce que les sciences sacrées et les dogmes orthodoxes, dans lesquels tu as été instruit depuis tes tendres ongles jusqu'à ta vieillesse, ne te suffisent pas, de telle sorte qu'on peut dire sans s'écarter de la vérité, que tu laisses couler comme un fleuve les eaux vives et que tu réjouis la cité de Dieu[6], c'est-à-dire la sainte Église ; je te vois enflammé d'un si grand désir de posséder les sciences, que même les récits historiques des choses qui se sont passées dans le monde appellent ton attention et te charment; il fallait t'appliquer toi-même à réunir ce trésor pour rassasier ton désir, et ne pas imposer ce fardeau à ma faiblesse ; car tu n'as pas considéré la vieillesse qui couvre ma tête et qui est parfois désespérée, ni les angoisses dans lesquelles ma pauvre âme est plongée, ni les soucis des affaires ecclésiastiques qui ne me laissent pas respirer avec plaisir, ni que je n'ai de tranquillité et de repos en aucun lieu, mais que je passe de village en village, et me transporte d'un lieu

---

1. Ms. : *Yatreb* ; lire : ܠܛܪܒ ; cf. texte, p. 378, l. 30 ; et Wright, *Two Epistles of Jacob of Edessa*, p. 1. — 2. Je pense qu'il faut lire : ܘܚܢܢ « et nos », et non pas ܡܚܢܢ ; l'arabe porte : ...ܠܐܡܝܢܗ. ܦܢܣܚܢܐ ܢܚܢ ܐܝܨܐ ܡܬܠ ܗܕܐ ܟܠ ܘܪܩܗ ܐܠܐܢܣܚܬ. ܘܗܘ ܐܠܐ ܐܢܣ... — 3. Littér. : « absorbe ». — 4. Arabe : ܐܠܗܡ ܡܟܡܠܐ ܠܬܐܪܝܟܗ. — 5. προοίμιον. — 6. Cf. *Ps.* XLV, 5.

à un autre, (subissant) de longs et pénibles voyages, des stations et des prostrations à la porte des princes avec le mépris et l'humiliation qui y sont inhérents.

Cependant, pressé par la véhémence de ton instance, et me souvenant que j'avais eu aussi ce désir, car il faut dire la vérité : j'en ai autrefois sollicité plusieurs de mettre par écrit les événements qui ont eu lieu ou ont lieu de notre temps, pour les générations à venir, et ils ne s'y sont pas prêtés ; j'ai résolu de porter ce fardeau, et quoiqu'il surpasse de beaucoup la force de ma faiblesse, plaçant en Dieu mon espoir, je viens cependant commencer cette œuvre[1].

Bien des savants ont écrit sur les temps antérieurs, depuis le commencement du monde, jusqu'à l'époque de Constantinus, l'empereur fidèle, et ont parlé de la création du monde et de la constitution de l'univers, de la propagation des tribus depuis Adam et du nombre de leurs années, des rois qui ont gouverné et de la durée de leurs empires ; toutefois, leurs chroniques ne sont pas appelées (histoires) ecclésiastiques, mais Chronographies, c'est-à-dire description des temps ; comme celles que firent Josèphe, Andronicus, Africanus, Anianus, Georgi[us] *rgtya*[2], Jean d'Antioche, et enfin Eusebius de Pamphilos. — Eusebius lui-même commença le premier à faire des Ἐκκλησιαστικά, c'est-à-dire des histoires ecclésiastiques ; puis ensuite Socrates, Zosimus[3], Theodoretus, Zacharias et Elias[4] (?), Jean d'Asie, et, le plus récent de tous, Qourâ, prêtre de Baṭna. Un autre fit aussi la série des années, je veux dire Jacques d'Édesse, et Jean, le Stylite, de Litarba. Daniel, fils de Moïse, du Ṭour ʿAbdîn, écrivit des récits qui imitent l'histoire ecclésiastique, et (aussi) un autre, appelé Jean, fils de Samuel, de la contrée occidentale, et un autre, appelé Theophilus, et Theodosius, métropolitain d'Édesse. Mais ceux que nous venons d'énumérer firent leurs histoires sommairement et partiellement, sans observer exactement les temps ou la suite des événements. L'un d'eux, Theophilus d'Édesse, qui était chalcédonien et regardait comme son héritage la haine des Orthodoxes, laissa frauduleusement de côté toutes les histoires dans lesquelles on faisait mémoire de l'un des nôtres.

C'est pourquoi nous continuerons la série des premiers, et nous commencerons là où s'arrête Qourâ de Baṭna ; nous empruntons à la Chronique de celui-ci[5] quelques parties parmi les choses exactes qui ne s'écartent pas de la vérité.

CHAPITRE [XXI]. — *De l'époque du commencement du règne de Mauricianus, second empereur des Grecs.*

Après la mort de Tiberius, empereur des Romains, qui arriva [379] en l'an 894 des Grecs[6], commença à régner Mauricianus, d'Arabissus, qui avait été insti·

1. πραγμάτεια. — 2. Arabe : ܘܓܘܪܓܝܣ ܬܠܡܝܕܗ. — 3. Sozomène. — 4. Je soupçonne que ܘܐܠܝܐ « et Élias », doit être corrigé en ܡܠܠܐ « le Rhéteur », bien que l'arabe porte : ܘܐܪܝܐ ܐܠܡܩܣܛܝܣ ܘܐܠܝܐ. — 5. De Théophile d'Édesse. — 6. Lire : ܦܪ.

tué avant la mort de Tiberius sur l'ordre de Tiberius, qui lui avait aussi donné pour femme sa fille Augusta.

Maurici[us], commença à régner le 5 de 'ab (août) de l'année 893 ; il fut confirmé dans l'empire le 4 de 'ab de l'année 894. En ce même jour, lui naquit un fils d'Augusta : Theodosius, qui naquit dans la pourpre impériale[1].

A cette époque, les Romains s'étaient révoltés contre l'empereur, et s'étaient donné pour chef un général nommé Germanus [2].

En apprenant cela, Hormizd, roi des Perses, leur envoya des présents par ses ambassadeurs afin qu'ils s'unissent à lui; mais ils le méprisèrent et s'avancèrent au combat contre lui. Ils tuèrent un grand nombre de Perses. Ils enchaînèrent trois mille esclaves qu'ils envoyèrent à Maurici[us] en Romanie ; ils rentrèrent volontairement sous l'obéissance de l'empereur et furent accueillis avec joie. L'empereur combla Germanus de présents et d'honneurs[3].

A cette époque, sur l'ordre de Mauricianus, Arabissus, dont il était originaire, fut rebâtie. C'est une ville de la province de IIIe Arménie. Dès qu'elle eut été rebâtie et couronnée par de superbes édifices, elle fut renversée dans le tremblement de terre qui arriva en l'an 898 [4] des Grecs. Sur l'ordre de l'empereur, elle fut de nouveau rebâtie pour la seconde fois, mieux que la première, par la grande sollicitude de l'empereur Mauricianus. Et de nouveau [**380**] il y eut un tremblement de terre très violent dans lequel elle fut renversée de fond en comble.

En l'an 6 de Mauricianus, Priscus[5], général des Romains, prit avec lui une armée nombreuse et descendit dans le Beit Parsayê. Là, les Romains se séparèrent de lui[6] et ne l'acceptèrent point. Alors l'empereur Mauricianus leur redonna pour général Philippicus, qui était le beau-frère de l'empereur dont il avait épousé la sœur. Philippicus descendit et accomplit de nombreux exploits. Mais les Romains, qui, sous prétexte de la dureté de Priscus, avaient contraint l'empereur de le destituer, prirent l'habitude de se révolter. Ils se mirent à tendre des embûches à Philippicus; ils songèrent même à destituer l'empereur et à en établir un autre à sa place.

Après cette guerre avec les Perses ils revinrent à Antioche, où ils passèrent l'hiver[7]. Pendant cet hiver, il y eut à Antioche un violent tremblement de terre et la plus grande partie de la ville fut renversée par la secousse[8]. Les troupes se dispersèrent dans les environs de la ville et les cavaliers se mirent d'accord pour résister à l'empereur. L'empereur envoya l'évêque pour apaiser les cavaliers. Il les apaisa, en effet, et ils acceptèrent le général Philippicus, beau-frère de l'empereur.

1. Traduction du grec ὁ πορφυρογεννήτης. — 2. ܓܪܡܢܘܣ (BH). — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIII, § III-V. — 4. ܦܪܚ. — 5. ܦܪܝܣܩܘܣ (BH). — 6. Cf. ܦܪܩܘ (BH). — 7. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIII, § I, VII-X. — 8. *Ibid.*, § XII.

Les Romains s'étant mis d'accord apprirent que les Perses avaient séduit par des présents le gouverneur[1] de Maipherqaṭ, qui leur avait livré cette ville, et que beaucoup des Romains qui s'y trouvaient avaient péri. A cause de cela, Philippicus et les Romains partirent d'Antioche pour Maipherqaṭ. [381] Il s'en empara par le combat, fit massacrer les Perses qui s'y trouvaient et y rétablit les Romains[2].

En revenant, Philippicus passa par la ville de Zeugma, et y fit construire un temple en l'honneur de la Mère de Dieu. On rapporte à son sujet que, le jour de sa sainte fête[3], on fermait la porte du temple et on la fixait avec des verrous, et qu'elle s'ouvrait subitement d'elle-même. Ils disaient que la Mère de Dieu elle-même l'ouvrait. Cependant, ce sont les Chalcédoniens qui répandent de semblables bruits, et l'exactitude du fait n'est pas prouvée. Quelques-uns disaient que les prêtres de l'église, au moyen de quelque artifice, la faisaient s'ouvrir.

En l'an 8 de Mauricianus, les Perses se révoltèrent contre Hormizd leur roi, s'emparèrent de lui astucieusement, et lui crevèrent les yeux. Il mourut.

Au bout de dix mois, en l'an 9 de Mauricianus, Kosrau, fils d'Hormizd, commença à régner sur les Perses; car ceux mêmes qui avaient tué son père à cause de sa grande méchanceté, choisirent son fils et le firent régner sur eux, en l'an 902 du comput des Grecs. — *Fin.*

A[4] cette époque[5], Mauricianus fit bâtir dans le pays des Sophéniens, une forteresse [379] appelée Samakart[6]. Avec les saules qu'on appelle en grec ξύλα μάγγανων [ils chargèrent] 60 chameaux qui leur avaient été préparés[7] (?).

En l'an 894, les Romains s'emparèrent de la forteresse d'[O]qba[8], et la ruinèrent[9]. Mais les Perses battirent les Romains, prirent un grand nombre d'entre eux et firent rebâtir la forte-

A cette époque, le patriarche du siège d'Antioche, dans notre Église orthodoxe, était Petrus de Callinice. Car [379] Paulus de Beît Oukamîn, bien qu'il eût été ordonné à Alexandrie du consentement du pape Theodosius, par Jacques Baradée, avait été déposé pour deux motifs : premièrement, il avait communiqué avec les Synodites; secondement, il avait ordonné comme patriarche pour les Alexandrins un certain Theodorus

1. Littér. : « le gardien ». — 2. *Hist. du Bas-Emp.*, LIII, § XI, XIV. — 3. Peut-être faut-il lire ܕܩܕܝܫܬܐ « de la fête de la sainte (Vierge) » ?

4. Tout ce chapitre a été traduit en allemand d'après notre ms., et savamment commenté par J. MARQUART, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, p. 480 et suiv. — 5. JOH. EPH., III, VI, 35. — 6. κάστρον Σαμοχάρτων (GEORG. CYPR.). — 7. Le ms. porte *bsîlâ mngnôn*; je lis, par conjecture ܟܣܝܠܐ; l'arabe porte ici : [illegible] — 8. Lire : ܥܘܩܒܐ. Cf. JOH. EPH., VI, 36 τὸ Ὄχβας (EVAGR.). — 9. Cet événement et le suivant ne sont pas mentionnés dans Jean d'Asie.

resse par ceux qui s'en étaient emparés.

A cette époque, un ambassadeur des Romains ayant été envoyé près du roi des Perses, celui-ci le regarda en grande colère; il fit massacrer en sa présence la plupart des Romains qui avaient été faits captifs, et il le renvoya couvert de mépris.

La cruelle inimitié entre les Romains et les Perses s'était prolongée pendant vingt ans. Les Romains[1] furent attaqués de nouveau par les peuples des maudits barbares à chevelure inculte, qu'on appelle Avares[2], qui s'ébranlèrent et s'avancèrent des extrémités de l'Orient, et aussi par le peuple occidental des Esclavons[3] et par d'autres qu'on appelait Longobards. Ceux-ci étaient aussi sous la domination de Khâgan, roi des Avares.

Ils allèrent assiéger deux villes des Romains[4], et d'autres forteresses[5]. Ils dirent aux habitants : « Sortez; semez et moissonnez; nous prendrons de vous seulement la moitié de l'impôt[6] ». — Si l'empereur n'avait fait faire un grand fossé[7] en dehors d'Andrinople[8], ils tournaient déjà leurs regards vers la ville impériale. L'empereur et ses armées tremblèrent et furent pris de crainte en face des Barbares[9]. Une armée fut envoyée et établie au mur extérieur, qui est à plus de soixante milles de [380] (la capitale[10]). Il enrôla, contraint par la de Rhamnis[11] sans que les Alexandrins en eussent été informés. Or, Paulus n'était pas encore justifié de l'accusation qu'avaient portée contre lui les Syriens et les Égyptiens. Il circulait en Orient et en Occident, et excitait des troubles : les évêques d'Orient se mirent d'accord avec les Alexandrins, et ils ordonnèrent le célèbre Petrus, dans le monastère de Mar Ḥanania, situé dans le désert, entre Balas et Raqah.

Le patriarche d'Alexandrie était Damianus; à propos de celui-ci[12] nous avons exposé longuement plus haut comment, après la déposition de Theodorus, le patriarche d'Alexandrie fut Petrus, qui mourut au bout de trois ans, puis ce Damianus.

Il y avait alors à Alexandrie un sophiste nommé Stephanus[13]; il se mit à enseigner que « nous ne devons pas dire que la distinction de la signification naturelle[14] des (natures) dont est (constitué) le Christ est conservée, après le concept de l'union ». Il fut averti par Damianus, mais ne voulut pas accepter la vérité. Il prétendait soutenir son opinion par la discussion et disait : « Il n'est pas possible que la distinction de la signification naturelle des (natures) dont le Christ est (composé) existe en dehors de [380] la division des natures ». Et il fut réprouvé pour cela.

1. Joh. Eph., III, vi, 45. — 2. Ἄβαρεις. — 3. Σκλαυηνοί. — 4. Joh. Eph., III, vi, 46. — 5. κάστρα. — 6. συντέλεια. — 7. φόσσα. — 8. Lire : ܐܕܪܝܢܘܦܘܠܝܣ (BH); cf. Theoph. ann. 576; *Hist. du Bas-Emp.*, LII, § xxxii. — 9. Joh. Eph., III, vi, 47. — 10. Lacune d'un ou deux mots dans le texte.

11. J. Eph., texte, p. 230, l. 8 : ܪܘܫܡܐ. — 12. ܗܢܐ. — 13. Tout ce qui suit jusqu'à la fin de ce chap. est tiré de Denys de Tell Maḥrê. C'est le seul chapitre de sa Chronique dont nous ayons le texte. Il a été publié en partie par Assemani, *Bibl. or.*, II, 72 et suiv. — 14. La distinction spécifique.

nécessité, une partie des clercs de l'Église. Les gardes du corps[1] furent vivement envoyés de tous côtés pour choisir des recrues[2]. Ceux-ci étant partis, causèrent beaucoup de maux. Ils enlevèrent les enfants aux parents et ils ruinèrent eux-mêmes les pays. Ils imposaient partout aux habitants le tribut[3] (?) des chevaux, des bœufs, et même des poules.

Le peuple des Esclavons fit des captifs en tous lieux; (ils enlevèrent les objets[4]) du culte des églises et de grands ciborium[5], sur des chariots solides, par exemple celui de l'église de Corinthe, que (leur roi) fit fixer et dresser au lieu de tente, et sous lequel il siégeait. Alors[6] les Romains prirent à gages le peuple des Antes[7] qui se jetèrent sur le pays des Esclavons[8] dont ils s'emparèrent et qu'ils pillèrent. Ils en enlevèrent les richesses et ils l'incendièrent. Leur pays était à l'ouest du fleuve appelé Danube[9].

Quand les Esclavons apprirent que leur pays était dévasté[10], ils rugirent comme le lion sur sa proie; ils se réunirent par milliers, et se mirent à piller sans fin. Ils ne purent s'avancer jusqu'à assiéger la ville impériale. Ils se tournèrent vers la ville d'Anchiales[11] et vers les Thermes de cet endroit. Beaucoup d'entre eux avaient été massacrés par nécessité...

A cette époque, Petrus, patriarche d'Antioche, alla à Alexandrie pour l'affaire des partisans de Paulus. L'archimandrite Barbour et Probus, hommes versés dans la dialectique, s'y rendirent avec lui. Quand ils entendirent parler de ce sophiste, Probus s'arrêta à écrire un ouvrage pour réfuter son opinion. Jean et Probus s'attendaient à être évêques, mais cela n'arriva point, car le patriarche ne voulut pas les ordonner. Déçus dans leur espoir, ils voulurent voir ce sophiste. Le patriarche comprenant qu'ils inclinaient vers le sophiste à cause de leur ressentiment, les avertissait de ne pas se rencontrer avec le sophiste. Ils n'acceptèrent pas cet avis du patriarche, et demeurèrent à Alexandrie, et quand le patriarche fut retourné en Syrie, ils se rencontrèrent avec le sophiste et vécurent dans sa familiarité et aussitôt, comme s'ils eussent oublié tout ce qu'ils avaient écrit[12] et avaient dit contre lui, ils succombèrent et se laissèrent aller à suivre son opinion. L'archimandrite, boitant des deux pieds, changeait selon l'opinion de ceux qui se rencontraient; et Probus s'efforçait ouvertement de rebâtir ce qu'il avait démoli.

Probus, ayant été chassé par Damianus, vint en Orient et voulut y semer cette doctrine du sophiste. A cause de

1. σχρίβωνες; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. X, p. 207, n. 5. — 2. τίρωνες. — 3. ܣܘܡܐ ne donne pas de sens; il faut peut-être lire, ܡܘܣܐ; cf. ܡܣܐ (Land, *Anecd. syr.*, II, 54, 213). Arabe : ودابوا مجروا مع الدواب جملا ومايلا. — 4. Il n'y a pas de lacune dans le ms., mais le contexte semble indiquer une omission de quelques mots; l'arabe suit servilement notre texte. — 5. κιβώρια. — 6. Joh. Eph., III, vi, 48. — 7. Ἄνται. — 8. *Sclavonia*; au singulier. — 9. *Donabis*. — 10. Joh. Eph., III, vi, 49. — 11. Lire : ܐܢܟܝܠܘܣ. — 12. Lire : ܟܬܒܘ (*B. Or.*).

l'armée qui s'y trouvait. A la fin, ils renversèrent les murs; ils trouvèrent là les vêtements de pourpre qu'Anastasia, femme de Tiberius, avait donnés en vœu à l'église, lorsqu'elle se rendait aux Thermes. Khâgan s'en revêtit en disant : « Que l'empereur des Romains le veuille ou non, voici que la royauté m'a été donnée ». — Bientôt après[1] [381] il fut effrayé par la nouvelle que le peuple des Turcs le poursuivait. Ils se retirèrent à Sirmium, craignant que (les Turcs) ne pillassent les habitants[2] et toutes ses richesses. (Mauricius) ayant envoyé 8 κεντηνάρια d'or à Khâgan, ils se retirèrent.

A cette époque, trois frères [sortirent][3] de la Scythie intérieure, conduisant avec eux trente mille Scythes, et firent route pendant 60 jours, depuis les défilés du mont Imæon[4]. Ils firent route en hiver, afin de trouver de l'eau, et parvinrent jusqu'au fleuve Tanaïs, qui sort du lac Mæotis[5] et se perd dans la mer du Pont.

Lorsqu'ils arrivèrent aux frontières des Romains, l'un d'entre eux, appelé Bulgarios, prit dix mille hommes et se sépara de ses frères. Il franchit le fleuve Tanaïs[6], dans la direction du Danube, qui lui aussi se perd dans la mer du Pont; et il fit demander à Maurici[us] de lui donner un pays pour s'y fixer et devenir les auxiliaires des Romains. L'empereur lui donna la Mœsie supérieure cela, il fut chassé de l'Église. L'archimandrite, après avoir souscrit à l'excommunication de Probus, se mit à faire son apologie et à le soutenir. Un synode ayant été réuni à son sujet à Goubba Barraya, toute sa défense parut [381] remplie des blasphèmes du sophiste et de Probus. C'est pourquoi on le priva aussi de son office. Le patriarche écrivit un Traité dans lequel il réfuta leurs deux opinions par les exemples des Docteurs qui montrent clairement que la distinction des natures dont est constitué le Christ persiste après l'union sans la pluralité et sans la division des natures.

Probus et l'archimandrite, voyant qu'ils étaient réprouvés, se joignirent aux Synodites; ils allèrent trouver Anastasius d'Antioche, s'attachèrent à lui et acceptèrent l'hérésie chalcédonienne. L'archimandrite ayant été chassé de son monastère, alla habiter dans celui de Beit Eustathius d'Artaḥ, jusqu'à la mort du patriarche Petrus. Ils allèrent ensuite de nouveau, tous les deux, près d'Anastasius d'Antioche, et lui demandèrent de réunir les moines à Antioche, afin de discuter avec eux, disant que « Petrus avait innové une définition de la foi en confessant que la caractéristique et la différence des natures dont est constitué le Christ persiste, sans confesser la pluralité des natures ». — Il en fut ainsi, et ils discutèrent les uns

1. Corriger ܘܡܚܣܝܐ d'après l'arabe. Sur cette expédition, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVI, § IV-VI. — 2. Arabe : ܡܠܟܘܬܗ « sa royauté » ; Marquart conjecture : ܦܡܝܠܝܐ *famuli* ou *familiæ*. — 3. Suppl. : ܢܦܩܘ. — 4. Lire : ܐܝܡܘܢ ; Ἰμαίου ὄρους (Agath., V, 11). — 5. Ms. : *Manṭios*. — 6. Ms. : *Tanios*.

et inférieure, et la Dacie : pays florissants que le peuple des Avares avait dévastés depuis l'époque d'Anastas[ius]. Ils habitèrent là, et furent une garde pour les Romains. Ils furent appelés par ceux-ci : Bulgares.

Les deux autres frères scythes vinrent dans le pays d'Alân qu'on appelle Bersâlia[1], dont les villes avaient été bâties[2] par les Romains, [382] qui sont *Qâspia*, qu'on nomme Porte des Ṭourayê[3]. Les Bulgarayê et les Pougourayê[4], leurs habitants, se firent un jour chrétiens. Quand un peuple étranger régna sur ce pays, ils furent appelés Khazarayê, du nom du frère aîné qui se nommait Khazarig.

Ce peuple devint puissant et prit de l'expansion. — *Fin de ce chapitre et du précédent.*

avec les autres en huit tomes; et les moines prouvèrent[5] que ces (deux hommes) étaient menteurs.

Probus, ayant été couvert de confusion dans cette discussion, s'en alla à Constantinople et séduisit le patriarche de cette ville qui le fit évêque de Chalcédoine. Bientôt après, il tomba malade et comprit qu'il allait mourir. Il se repentit. Il demanda à ses disciples de se mettre en route, [382] et d'aller dans les villes voisines, pour amener, s'ils le trouvaient, un évêque ou un prêtre orthodoxe, qui pût l'absoudre de son aberration[6]. Ils le cherchèrent mais ne le trouvèrent pas. Le malheureux fut tourmenté et très affligé. Il les envoya de nouveau chercher même un simple frère, ou un laïc. Mais on ne trouva pas même un laïc. L'un de ses disciples répliqua : « Comment un frère absoudrait-il un évêque ? » — Il répondit : « Oui, oui ; un laïc orthodoxe[7] absout un évêque hérétique. » — Ses disciples lui répondirent : « Sommes-nous donc hérétiques? ». — Il leur dit : « En vérité, il en est ainsi ! » — Il mourut sans avoir été absous. Ses disciples ne communiquèrent plus avec les Chalcédoniens ; mais ils quittèrent (le pays), vinrent en Syrie, et se convertirent à la vraie confession.

CHAPITRE [XXII]. — *De la querelle qui surgit à cette époque dans l'Église, par le fait de Damianus, pape d'Alexandrie, et de Petrus, patriarche d'Antioche.*

Ainsi que nous l'avons montré précédemment à cette époque, les pasteurs

[Extrait] de la lettre du patriarche Petrus[8]. — « Ensuite nous gagnâmes

1. Βερζύλια (Theoph., ann. 671). — 2. Lire : ܒܢ̈ܝܢ. — 3. BH : ܛܘܪ̈ܝܐ; mais la leçon de Michel répond mieux au gr. Τζούρ (Proc. *B. G.*, iv, 3); cf. Marquart, *op. cit.*, p. 489. — 4. BH : ܦܘܓܘܪ̈ܝܐ; arabe : البلغريين والفوغوريين.

5. Lire : ܚܘܘ (*B. Or.*). — 6. Lire : ܥܠ ܡܣܛܝܢܘܬܗ. — 7. Lire : ܗܕܝܘܛܐ ܡܗܝܡܢܐ.

8. Cette partie de la lettre semble faire suite à l'extrait donné dans la colonne de gauche. Cf. p. 370, n. 2.

de nos Églises orthodoxes étaient Petrus d'Antioche et Damianus d'Alexandrie.

Alors quelques-uns des Trithéites débitèrent et écrivirent quelques objections en demandant la réponse. Les fidèles les présentèrent à Damianus, comme à un homme instruit capable d'en donner la solution. Celui-ci écrivit et envoya une copie de ses[1] écrits, par l'intermédiaire de quelques personnes de Byzance, à Petrus d'Antioche, pour que celui-ci l'examinât et corrigeât ce qui devait l'être. En la parcourant, le patriarche reconnut qu'elle était remplie d'expressions hérétiques, en désaccord avec les Docteurs; car il disait que les propriétés constitutives des personnes de la Trinité sainte étaient les personnes mêmes. Le patriarche ne voulut pas tout d'abord le blâmer. Il lui écrivit par des indications, en l'avertissant et en disant : « J'ai trouvé dans ton livre certains chapitres qui sont ambigus, et je désire que tu nous éclaires à leur sujet », de manière à le gagner et à calmer son esprit, pour apprendre de lui en quel sens ces expressions blâmables avaient été employées par lui, et si vraiment il pensait ainsi et tenait (ces opinions), ou s'il avait été entraîné hors de l'exactitude par son grand emportement contre les Trithéites.

Au commencement, il le loua en partie, pour ne pas que sa volonté s'irritât et s'obstinât. En outre, il se disait : l'Arabie d'un pas rapide; nous confiant nous-même au Christ notre Sauveur. Nous reconnûmes qu'il était juste de songer à son honneur plus qu'à notre sécurité, comme la réalité même l'atteste. Lorsque nous parvînmes dans le voisinage, nous envoyâmes quelques-uns des évêques près de lui, en vue de nous réunir dans le monastère éloigné du village. Étant venu là, il n'entra point dans le monastère. Quand nous vînmes, nous le trouvâmes en dehors, avec les évêques et tous ceux qui les accompagnaient[2]; nous connûmes que sa conduite n'était pas un symbole de paix, cependant nous nous empressâmes de le saluer et nous nous mîmes à le blâmer aimablement de n'être pas entré dans le monastère. Il dit : « Sans votre permission, je n'aurais pas pris sur moi d'entrer dans le monastère ». Je répondis : « Sans aucune permission, vous êtes entrés dans les monastères que vous avez voulu ». Ensuite, nous les reçûmes avec honneur et les fîmes entrer dans le monastère. Nous cédâmes la première place au pape, et nous demeurâmes avec eux.

Lorsqu'on agita[3] la question du lieu où il convenait de tenir l'assemblée, ils commencèrent à agir astucieusement, en disant : « Il convient de songer d'abord aux personnes qui se trouveront avec nous, et ensuite au lieu ». Ils nous demandèrent où se tiendrait l'assemblée. Nous répondîmes : « Dans la ré-

1. ܗܘ ܕܝܠܗ.
2. Ici s'intercale la dernière ligne de texte de la colonne. — 3. ܐܬܬܙܝܥܬ.

« Peut-être a-t-il écrit ces choses par ignorance, et il s'en repentira? »

Quand Damianus reçut la réponse et apprit que le patriarche ne partageait pas son avis, il se mit à dire qu'il n'acceptait pas sa doctrine par jalousie, [383] et il en conçut de la haine. Bien des fois, il fut invité par le patriarche et les moines de l'Orient à venir où il voudrait, pour faire un examen. Contraint à grand'peine de venir, il se rendit à une assemblée à Paralos[1], aux confins de l'Égypte.

Quand Petrus se rendit en cet endroit avec des évêques, il arriva que la discussion prit fin. On convint que les deux partis se rendraient dans l'Arabie de Palestine, et que là aurait lieu l'examen. Quand ils y furent arrivés avec les arbitres, Damianus redouta un examen contradictoire et personnel et demandait qu'ils s'écrivissent mutuellement de loin. Petrus répondit : « Ce n'est pas un moyen de paix, mais plutôt de conflit. Mais qu'on fasse un examen contradictoire en présence d'un synode, là où il te plaira. » — Damianus après avoir accepté se mit en route, parvint en Arabie, puis s'en alla en Égypte. Petrus partit après lui et se rendit à Alexandrie dans l'espoir que l'examen se ferait en cet endroit et que Damianus accepterait la rectification. Mais, l'affaire traînait en longueur; car Damianus ne vint ni le voir ni lui parler, mais il s'en alla parcourir les couvents des moines, tandis que Petrus et ceux qui gion de Goubba Barraya, où se trouvent la plupart des partisans de notre foi, et qui est proche de Mabboug, d'Alep et de la région d'Antioche où se trouvent beaucoup de frères capables ». — Quand le pape entendit ces choses, il se mit à parler vivement et tumultueusement avec ceux qui l'accompagnaient, et bientôt il déclara : « Je [383] n'irai absolument pas dans ces pays, car ils sont très éloignés et barbares ». Et quand nous lui objectâmes qu'il avait passé par ces lieux peu de temps auparavant, en allant voir son frère qui était préfet d'Édesse, il répondit qu'il s'agissait alors de la sollicitude ecclésiastique et que la visite à son frère était accessoire. Nous lui répondîmes que « l'affaire actuelle n'était pas simplement une question ecclésiastique, mais qu'elle regardait la foi chrétienne ». Mais ceux-ci déclarèrent alors : « Nous n'irons pas en cet endroit ». Ils signifiaient par leurs paroles qu'ils ne voulaient pas d'un examen contradictoire[2], mais d'un examen fait par des lettres qu'on pouvait falsifier.

A la fin, il leur plut d'attendre la venue de l'illustre Gôphna, qui était à Mabboug, pour faire ce qu'il prescrirait et tenir la discussion où il voudrait.

La plupart de ceux qui étaient réunis, voyant que le pape était humilié et condamné par ces faiblesses et ces naïvetés, reconnurent la vérité. Nous ne réussîmes pas à réprimer leur confusion[3], et ils s'efforçaient de cacher sa défaite par l'agitation et les clameurs.

1. Πάραλος.
2. Littér. : « en personnes ». — 3. ܒܠܒܠܬܗܘܢ.

l'accompagnaient demeuraient dans la ville. Quand celui-ci l'envoyait appeler il prenait la fuite et se récusait. Voyant qu'il ne voulait pas venir, Petrus se mit à écrire contre lui un livre en trois traités. Ainsi la doctrine de Damianus fut réfutée. — Ces choses se passaient en l'an 898, deux ans après la déposition de Probus et de Jean Barbour.

Le patriarche Petrus écrivit une lettre à quelques personnes originaires de Syrie qui habitaient Alexandrie dans laquelle il expose ce qui s'était passé lors de la venue de Damianus en Orient.

[*Extrait*] *de la lettre.* — « La raison qui m'a fait tarder de vous écrire jusqu'à présent est celle que j'ai indiquée précédemment. Maintenant que nous avons appris, par ce que vous avez écrit, les bruits mensongers et très iniques qu'on a répandus contre nous, nous sommes absolument certain que ceux dont nous nous occupons n'ont aucun souci de la paix ou de la conduite régulière, ni d'une enquête rigoureuse et d'un examen mutuel des choses qui sont en discussion; mais bien, par le trouble et le tumulte[1], de chercher un prétexte pour s'excuser afin d'éviter [384] une discussion.

Dès lors, il nous a paru nécessaire de vous adresser cette lettre, par laquelle nous demandons votre paix dans le Seigneur, et celle de tous les frères fidèles de cet endroit, et nous vous dirons successivement et distinctement la vérité.

Sachez donc, que le pape et ceux qui l'accompagnaient se dirigèrent vers Gôphna étant arrivé le lundi de la Passion, nous fîmes dire (au pape) ou de se rendre avec nous près de lui, pour qu'il nous fixât un lieu convenable, ou d'envoyer trois personnes avec les nôtres. Mais le pape, comme s'il avait oublié ce qui s'était passé auparavant, répondit : « Nous ne parlerons pas du lieu avant d'avoir désigné les personnes ». — Il comptait sur quelques personnes de Tyr, qu'il avait séduites, pour venir à son aide.

Quand nous eûmes reçu leur réponse, et que nous eûmes vu leur perversité, nous crûmes juste d'user de protestation[2] vis-à-vis de lui. Quand le philarque apprit ces choses, il comprit leur mauvais vouloir. Il se reprochait à lui-même de s'être engagé dans leur affaire.

Pressés par nous et par le glorieux philarque, ils se réunirent avec nous pour la seconde fois dans le temple de Mar Sergius, à Gabîta.

Je m'étends un peu sur cette histoire à cause de ce qui est arrivé en Égypte à propos de la dispute.

Le pape, ne pouvant le supporter, se mit à interrompre ce qu'on disait au sujet de ceux qui l'accompagnaient. Voyant le trouble, je dis aux partisans du pape ; « Ce n'est pas là une règle convenable. Quand moi et le pape parlons, vous devez garder le silence, de même que les frères qui nous accompagnent se taisent, [384] et vous devez permettre aux amis de Dieu d'entendre ce qui se dit. » — Le pape fut vexé de

1. στάσις.
2. διαμαρτυρία.

l'Orient en cachette et pas très noblement. Après quelques jours, quand vous envoyâtes le pieux archimandrite et ceux qui l'accompagnaient, ils le rejoignirent au port de Gaza et le laissèrent là. Celui-ci vint à Tyr. Bientôt après le pape et ceux qui l'accompagnaient y arrivèrent. L'archimandrite et ceux qui étaient avec lui rencontrèrent leurs évêques : ils les engagèrent à faire route ensemble vers nous. (Les évêques) n'y consentirent point ; mais ils dirent que quelques-uns d'entre eux étaient sur le point d'être envoyés près de ma bassesse, à Goubba Barraya. L'archimandrite et ses gens partirent et vinrent m'informer. Quand nous apprîmes la venue subite et inattendue des envoyés du pape, il nous parut bon d'expédier deux des vénérables (évêques) au devant de ceux qui étaient envoyés par le pape, et d'envoyer l'archimandrite et ceux qui l'accompagnaient à Gerra, afin d'informer de leur arrivée les saints couvents de l'endroit, et d'inviter ceux du pays que vous aviez jugé opportun d'être présents aux discussions à se tenir prêts.

Les évêques que nous avions envoyés étant partis, rencontrèrent les deux évêques envoyés par le pape; tandis qu'ils faisaient route ensemble et venaient près de nous, ils rencontrèrent Jean d'Anazarba, l'autre Jean et Bacchus. Ils les accueillirent affectueusement et les amenèrent à Sârîn. Ils supposèrent qu'ils ne voulaient pas cela et dit : « J'ai besoin de quelqu'un pour m'avertir lorsque j'omets quelque chose de ce qui est utile. » — Je répondis : « Personne n'empêche ceux-ci de t'avertir, avec ordre. » — Le philarque et ses gens ne purent leur imposer silence, de sorte que le discours se prolongea (démesurément) : ils comprirent qu'ils excitaient du trouble pour cacher sa faiblesse.

Le philarque avait hâte de retourner près de ses troupes. Il dit : « Vous plaît-il de vous rendre à l'endroit déterminé par nous? sinon, laissez-moi partir. » — Alors le pape chercha des prétextes[1] au sujet des personnes. Le philarque répondit : « Il ne convient pas que vous soyez corrigés par nous autres séculiers. » Comme le pape ne se laissa pas persuader et n'accepta pas le libelle[2] qu'il avait écrit à propos du lieu, le philarque s'en alla irrité.

A la troisième réunion le pape se mit à parler avec une colère sans frein, comme l'atteste la vérité. — Je demandais qu'il fasse taire ceux qui étaient avec lui, et je dis : « Cela n'est pas digne ; il faut que vous vous taisiez et que l'archevêque parle avec ma bassesse. » — Ils répondirent : « Nous ne sommes pas venus pour garder le silence. » — Alors ceux qui étaient présents dirent au pape : « Pourquoi vos partisans ne gardent-ils pas un silence convenable, et ne laissent-ils pas s'accomplir ce qui convient ? » — Le pape lui-même, s'adressant à moi, dit : « Puis-

1. Lire ܥܠ̈ܬܐ. — 2. πιττάκιον.

communiquer avec eux par la réception des saints mystères. Lorsque nous apprîmes leur arrivée, nous envoyâmes demander aux évêques comment nous devions les recevoir : comme des gens qui communiquaient avec nous ou comme des étrangers? Nous voulions, nous, s'ils venaient en paix, nous contenir et, dans l'espoir d'une correction, les traiter comme des frères. Quand on les interrogea, ils répondirent : « Nous prierons et nous mangerons ensemble; quant à recevoir les mystères avec vous, nous ne le pouvons pas ». — Nos évêques répondirent : « S'il en est ainsi, permettez-nous, après que vous serez séparés de nous, de nous tenir complétement à l'écart ». — Il en fut ainsi. Nous priâmes [385] et fîmes à part les autres choses ; nous donnâmes et reçûmes la paix, simplement[1]. Ils nous remirent des lettres, et quand nous les vîmes nous fûmes à juste titre dans la stupéfaction. Nous trouvâmes que le début était plein d'injures et de violences. Nous avions espéré que (le pape), par sa venue et par un examen dans une assemblée, abandonnerait quelque chose de sa dureté habituelle.

Cependant, nous gardâmes le silence (sur ces choses) et nous dîmes pacifiquement : « Il faut que nous fassions savoir votre arrivée, afin que nous nous occupions des affaires. Restez près de nous une douzaine de jours au plus, afin que les évêques viennent, et nous ferons ce qui sera agréable à Dieu et à que vos évêques ne savent pas garder le silence, taisons-nous, toi et moi, et laissons parler les évêques. » — Je répondis : « Certes, parce que tu sais que tu seras examiné[2], tu n'acceptes pas de parler seul ». — A peine rougit-il un peu, et il dit : « Nous parlerons par écrit. » Et il alla s'asseoir dans un coin avec ses partisans, comme s'ils se mettaient à écrire. — On nous dit qu'il avait envoyé chercher le grammairien Maximus, afin qu'il leur écrivît ce qu'ils voulaient dire.

Comme il tardait et comme il ne s'occupait ni du lieu ni des personnes, je lui écrivis : « Ceux qui veulent faire un examen, ne commencent pas par le désordre, mais s'adonnent à chacune des choses qu'il convient de faire, dans un ordre convenable, et ainsi ils parlent à propos sur les choses en question, en paix et en charité, comme il convient. Donc, si vous le voulez, venez avec nous dans les endroits dénommés, pour y [385] parler en présence des gens instruits et honorables qui s'y trouvent; sinon, faites-nous savoir où[3] vous voulez que nous allions avec vous. » — Quand nous communiquâmes ces (propositions) aux partisans du pape qui étaient tous assemblés, ils ne voulurent point les entendre; mais ils s'écrièrent[4] : « Nous lirons d'abord notre proposition, attendu que nous sommes les plaignants. » — Je dis : « Nous vous questionnons au sujet de la foi : vous devez donc vous expliquer au sujet de

1. C'est-à-dire comme des laïques.
2. ܬܬܒܥܐ. — 3. ܐܝܟܐ. — 4. ܩܥܘ.

toute notre assemblée, pour votre réponse[1] ». — Ils répondirent : « Nous ne pouvons pas laisser le pape tout ce temps sans réponse ». — Nous leur dîmes : « De même que le pape est venu en Orient sur le conseil des premiers d'entre vous, de même nous devons prendre l'avis des anciens pour la conduite de nos affaires ; de sorte que s'il arrive quelque chose contraire à notre volonté, nous ne puissions, ou que personne ne puisse justement nous imputer ce dommage. Pour moi, je pense que l'Arabie est un lieu convenable pour l'assemblée, à cause de la crainte de ceux qui gouvernent ». — Ceux-ci répondirent : « A Antioche ». — Plusieurs en entendant cela les blâmèrent; car depuis que nous avons été établi dans ce ministère redoutable, sans en être digne, nous n'avons pu, de tout ce temps assez long, approcher de la ville. Ceux-ci s'engagèrent alors formellement (en disant) : « Nous irons près du pape en Arabie. » Et (moi je dis) : « J'irai avec vous où vous voudrez ».

Mais ils ne tinrent pas parole; ils n'attendirent pas l'arrivée de nos vénérables frères (les évêques). Ils partirent; et nous apprîmes que l'intention du pape était de jeter le trouble, qu'il avait donné des écrits aux moines du couvent pour les gagner, mais qu'il n'avait pas réussi. C'est pourquoi nous gagnâmes l'Arabie[2].

choses dont vous êtes accusés ». — J'ajoutai : « Vous êtes donc venus en Orient pour accuser, et non pour vous expliquer? » — Ils répondirent en vociférant : « Oui, nous sommes venus pour accuser ! » Et, étant devenus furieux, ils nous injuriaient et nous accusaient d'être des athées ; ils agitaient leurs mains sur leurs têtes en se moquant de ma bassesse.

A cause de la grande excitation contre moi, je me disposai à leur répondre et je dis : « J'accepte d'être puni mais non d'être injurié ». Tandis qu'un honteux tumulte était excité contre nous, nos frères gardaient un silence philosophique. Quelques-uns des assistants dirent au pape avec indignation : « Il ne convient pas à la dignité sacerdotale que ceux-ci gardent le silence et que les vôtres s'agitent ». — Le pape les réprimanda comme étant favorables à un parti.

Je l'engageai à les contenir; mais il ne le voulut pas. Ensuite, je voulus humilier un peu son orgueil. Je dis à Jean l'Arménien : « Passe au milieu, et parle avec lui, comme ceux-ci ont parlé avec moi. » Et quand il voulut faire l'apologie de son écrit, avec modestie, ceux-ci se mirent à frapper des mains et ils entraînèrent le pape en disant : « Ils veulent le tuer! » Il sortit : et le vénérable Paulus sortit (aussi), pour leur honneur, et leur dit : « Il n'est pas convenable de vous en aller ainsi, mais vous devez rester pour examiner ce qui est juste ». Ils le poussèrent et l'entraînèrent contre le mur. En voyant cela, un diacre de 'Aṭou

1. ἀπόκρισις. — 2. La lettre continue vraisemblablement à la colonne de droite, p. 364.

s'avança au secours de l'évêque. Enragés de colère, ils le frappèrent et le blessèrent. Ils nous imputèrent faussement une foule de méchancetés et des choses odieuses.

Plusieurs d'entre eux coururent à Tyr, vers l'illustre Probus, et dirent beaucoup de mal de nous. Cet homme fut fort troublé, jusqu'à ce que nous eussions envoyé l'archimandrite Jean lui faire connaître toutes ces choses. Il fit en sorte que Probus vînt en Arabie[1] pour nous conseiller ainsi qu'à eux ce qui était utile. Et maintenant nous attendons son arrivée. »

NOTE MARGINALE : *Cette lettre du patriarche Petrus est écrite tout au long dans le livre de Denys de Tell Maḥrê. Nous en avons placé ici des extraits qui suffisent à montrer la cause des difficultés qui surgirent entre les Égyptiens et les Syriens, et comment prit fin dans l'Église cette querelle qui cessa après quelque temps.*

CHAPITRE [XXIII]. — *Sur le temps de Mauricianus, empereur des Romains; sur la paix qui exista entre les Romains et les Perses; sur ce qui se passa dans les Églises pendant ce temps de paix des empires.*

L'empereur Mauricianus créa César son fils Theodosius. Il fit en son honneur un très splendide festin, et le patriarche lui ceignit la couronne[2].

A cette époque, commença à régner sur les Perses, Kosrau fils d'Hormizd. Un certain chef, qui était en Orient, n'accepta pas Kosrau, mais il dédaigna ce jeune roi, il le méprisa et se révolta tyranniquement. Kosrau voyant que Bahram s'était révolté contre lui, et qu'une grande partie du peuple était avec celui-ci, chercha du secours près de l'empereur des Romains, Mauricianus. Il lui envoya une lettre en secret, par l'intermédiaire du commandant de l'armée des Romains, qui était à Reçapha[3]. Il lui fit connaître ce qui lui arrivait et que lui, Kosrau, était prêt à se rendre près de Mauricianus si celui-ci le lui permettait.

En apprenant (cela), l'empereur se réjouit; il écrivit à Kosrau qu'il l'aiderait de toute façon. Kosrau se mit promptement en route et vint à Édesse. Iwannis de Reçapha l'accueillit dans sa maison et le traita très honorablement. Kosrau écrivit à Mauricianus qu'il serait comme l'un de ses serviteurs. Mauricianus lui répondit qu'il serait son ami, et qu'il le traiterait comme un père traite son fils. Kosrau demeura à Édesse dans la maison d'Iwannis, jusqu'à ce qu'il eût reçu la réponse de l'empereur.

Mauricianus envoya au roi Kosrau Iwannis, commandant de l'armée des Thraces, avec 20.000 hommes de troupes, et Anast[asi]us qui conduisait avec

---

1. ܐܪܒܝܐ. — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIII, § XIII. — 3. NOTE MARGINALE : *Voyez en bas.* (La dernière ligne de la colonne du texte est à insérer ici.)

lui 20.000 Arméniens et Bulgares[1]. Il envoya aussi 40 κεντηνάρια de dariques d'or, pour les dépenses de Kosrau. Kosrau, ayant reçu [**387**] ces choses, partit pour son pays. Les rebelles, en l'apprenant, se préparèrent au combat. Le persan Rômîn(a)n[2] vint à l'encontre de Kosrau avec dix mille hommes. Quand on engagea le combat, les rebelles furent vaincus et tournèrent le dos ; les rebelles qui furent pris furent mis à mort, et tous les autres revinrent à Kosrau. La Perse tout entière fut soumise, et son royaume revint à lui. Kosrau donna de grands présents aux armées romaines ; il donna même à chaque soldat 400 zouzê, et les congédia. Il envoya de magnifiques cadeaux et des pierres précieuses à Maurici[anus]. Il rendit Dara et Reš'ayna aux Romains.

Kosrau demanda à Maurici[anus] de lui donner en mariage sa fille Maria. Elle partit accompagnée d'évêques et de peuple. Kosrau bâtit trois grandes églises, et Anastas[ius], patriarche d'Antioche, descendit les consacrer : l'une à la Mère de Dieu, l'autre aux Apôtres, la troisième à Mar Sergius, le martyr[3].

Et la paix exista entre les empires.

En l'an 17 de Mauricianus, qui est l'an 910[4] des Grecs, l'empereur appela Domitianus, évêque de Mélitène, qui était le fils de Petrus, frère de l'empereur Mauricianus, et il lui donna la permission de poursuivre les partisans de Severus. On dit que cela avait été provoqué par ce maudit évêque qui était atteint de jalousie à cause des succès[5] des Orthodoxes de Mélitène et de cette région.

Il partit comme une bête féroce, passa en Mésopotamie, s'empara des églises et les donna aux Chalcédoniens. Il entra à Édesse et convoqua les moines du couvent des Orientaux. Il les menaça et les flatta pour leur faire accepter le synode de Chalcédoine, et les pressait de recevoir sa communion. Voyant

Après la déposition de Jean Barbour et de Probus[6], qui eut lieu en l'an 4 de l'empereur des Romains, Mauricianus, en l'an 5 de son règne, qui est l'an 899 (des Grecs), une dispute s'éleva entre Damianus d'Alexandrie et Petrus d'Antioche, ainsi que nous l'avons suffisamment exposé plus haut. Petrus écrivit trois traités contre Damianus, et la discorde régna entre eux pendant tout le temps de leur vie.

En l'an 9 de Mauricianus, qui est l'an 902 des Grecs, le patriarche Mar Petrus mourut, le 22 de nisan (avril), dans le monastère de Goubba Barraya. Damianus d'Alexandrie mourut aussi et la dispute demeura en suspens.

A cette époque les fidèles avaient pour évêque, à Édesse, Sergius sur-

1. Ms. : *Buqlariu*; ܒܘܠܓܪܝܘ (BH). — 2. Peut-être faut-il lire ܪܘܡܝܙܢ, *Romizan*; cf. texte, p. 390, l. 12. Theoph. ann. C. 597 : Ῥουσμιάζαν. Mais BH a ici ܗܘܪܡܝܙܢ *Hormizan*. — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIII, § XLVII.

4. *Sic*, ms. — 5. ܡܬܟܫܦܢܘܬܐ.

6. Lire : ܕܪܘܒܐ.

qu'ils ne cédaient pas, mais lui faisaient entendre de dures (paroles), il ordonna aux soldats de les faire sortir dans le fossé situé hors de la porte de Beit Šemeš, et les fit immoler. Ils étaient environ quatre cents. — Les fidèles les recueillirent et les ensevelirent[1] à l'endroit où ils avaient été couronnés, et bâtirent un temple en ce lieu.

Cet impie continua longtemps la persécution. Il contraignait les Orthodoxes de recevoir sa communion alors même qu'ils avaient mangé. Beaucoup d'Orthodoxes soutinrent courageusement la lutte et ne consentirent point à accepter l'hérésie perverse des diophysites. Ils raillèrent l'empereur et Domitianus. Le soldat appelé spatharius en prit occasion et dit qu'ayant entendu les moines mépriser l'empereur [387] et son neveu, il les avait pour cela mis à mort. Il en chassa un grand nombre de leurs églises.

Le même jour, il y eut une éclipse de soleil, et il y eut des ténèbres, le 10 de 'adar (mars), depuis la troisième jusqu'à la sixième heure. Chacun disait que le soleil s'était obscurci à cause du massacre des moines, serviteurs du Christ.

Le 2 de nisan (avril), il y eut un violent tremblement de terre; beaucoup de villes et de pays furent renversés et ensevelirent leurs habitants. La terre bouillonna et se fendit.

Il y eut la peste bubonique et les tu- nommé l'Arménien. Avec son frère Jean ils s'opposaient[2] aux écrits de Mar Petrus, et disaient qu'il ne fallait pas les recevoir.

On ordonna à la place de Petrus, Julianus, homme instruit et vertueux[3], du monastère de Qennéšrê, qui était le syncelle de Mar Petrus. Voyant que Sergius et ceux de son parti causaient un schisme et entraînaient bien des gens à leur suite, Julianus porta alors contre eux un blâme, écrivit l'apologie de Petrus et expliqua les paroles qui les avaient scandalisés. Ils furent à peine arrêtés dans leur zèle futile. Ils revinrent de leur esprit d'opposition et firent cesser le schisme.

A Alexandrie, à la place de Damianus, on établit Anastas[ius].

[378] Les Chalcédoniens avaient alors à Rome, Sôzôs[4]; — à Constantinople, après Jean le Jeûneur, (ils eurent) Cyriacus; — à Antioche, un autre Anastas[ius].

A Édesse, les Chalcédoniens avaient un évêque nommé Severus. Celui-ci bâtit le palais et les portiques sur le fleuve; il fit de nombreuses constructions. Mais quand Narsès se révolta contre l'empereur Phocas et vint à Édesse, quelques personnes accusèrent l'évêque Severus, auprès de Narsès, d'être l'ami de Phocas. Pour cela, celui-ci le fit venir à la maison de Marinus[5], où il logeait. Et comme l'évêque lui demandait ce qu'il voulait, Narsès ordonna de

1. ܩܒܪܘ.

2. ܡܬܚܪܝܢ ܗܘܘ. — 3. ܘܡܝܬܪܐ (BH). — 4. Le nom ainsi estropié est celui de *Sabinianus*. — 5. Il faut lire ainsi d'après l'arabe : ܡܐܪܝܢܘܣ.

meurs[1]. Dans la ville impériale, il y eut une grande peste.

Ceux qui [purent être comptés] furent au nombre de 3.180.000. Le patriarche Jean, de Constantinople, périt dans cette peste. Cette peste sévit dans la Bithynie et dans toute l'Asie.

L'année suivante, la pluie manqua, et il y eut un vent brûlant et une sécheresse ardente dans toute la Syrie et toute la Palestine; les oliviers et les autres arbres furent desséchés.

L'année d'après, le bruchus s'abattit sur les régions de Syrie en quantité telle qu'on n'en avait jamais vu auparavant, et détruisit les semences et les fruits des arbres. Au bout de trois ans, les œufs qu'il avait déposés causèrent la ruine, et la famine s'aggrava à cause du manque de ressources.

Par suite de tels châtiments, les Romains mirent fin à la persécution des Orthodoxes et à leur odieuse barbarie. — *Fin de ces trois récits.*

CHAPITRE [XXIV]. — *Sur le meurtre de l'empereur Maurici[anus], et sur les autres événements qui eurent lieu à cette époque parmi les rois et parmi les chefs des Églises.*

Le roi Kosrau honorait Maurici[anus], empereur des Romains, [388] comme un père, et celui-ci l'aimait comme un fils : aussi une grande paix et une parfaite tranquillité s'étendaient-elles sur tous les pays des Romains et des Perses. Le christianisme se développa et progressa dans toute la Perse : des églises furent bâties dans les villes et les campagnes jusqu'aux confins de l'univers.

Alors, Maurici[anus] s'enorgueillit et se laissa aller à des pensées de vanité. Il méprisa les grands et toutes les armées des Romains, et ne leur donna plus de solde[5].

Tout le monde fut fort mécontent. Lorsque les Bulgares se mirent à ravager le

le lapider, et il mourut (ainsi). Les Chalcédoniens établirent à sa place Theodosius, d'Édesse même[2].

Après Sergi[us], les fidèles se donnèrent pour évêque, à Édesse, Paulus[3].

En l'an 14 de Maurici[anus], qui est l'an 905 des Grecs, le patriarche Mar Julianus mourut, après avoir exercé le patriarcat trois ans et cinq mois.

Dans l'année, fut élu et ordonné patriarche pour le siège d'Antioche, par les Orthodoxes, Athanasius, du monastère de Qennešrîn, en l'an 15 de Maurici[anus], empereur des Romains, qui est l'an 906 des Grecs[4].

---

1. Lire ܐܣܛܐ, comme plus bas, texte, p. 409, l. 15; l'arabe donne جرب « gale »; BH a ܐܣ̈ܛܐ.
2. *Sic*, Jac. Edess. ad ann. 279; cf. ci-dessus, p. 358, l. 22; ms. : *Theodorus*. — 3. Jac. Edess. ad ann. 279. — 4. Jac. Edess., ad ann. 277.
5. ὀψώνια, mot qui paraît être pris ici dans ce sens particulier.

pays de Thrace, les Romains marchèrent contre eux avec Philippicus; ils vainquirent les Bulgares et revinrent. L'empereur ne les jugea pas même alors dignes de leur salaire. C'est pourquoi les grands s'assemblèrent et lui envoyèrent [dire] : « Dieu a accordé la paix sous ton règne. Mais la paix ne nourrit pas les cavaliers[1] s'ils ne reçoivent pas leur solde. Or, si tu ne nous donnes pas notre solde, sache que nous sommes tes ennemis. » — Pour lui, à l'exemple de Roboam, il ne prit pas en considération leurs menaces; mais il les méprisa. Ils demandèrent à Petrus, son frère, de régner sur eux. Celui-ci ne le voulut point; il s'enfuit et alla avertir Maurici[anus]. Maurici[anus] en apprenant (cela), eut peur et s'en alla se cacher à Chalcédoine. Quand l'armée arriva à la ville impériale et n'y trouva point Mauric[i]a[nus], elle établit comme empereur un vieillard [389] méprisable nommé Phocas. Puis ils sortirent, et trouvèrent Maurici[anus] qu'ils amenèrent à la ville impériale; ils massacrèrent ses enfants en sa présence, et le tuèrent ensuite lui-même[2].

Il avait régné vingt ans. Il fut tué en l'année 914, en laquelle Phocas commença à régner. Celui-ci est le 53e empereur[3] des Romains, le 3e des empereurs grecs, dont Tiberius fut le premier. — *Fin.*

A cette époque apparurent dans le fleuve du Nil, qui est à côté de l'Égypte, deux bêtes qui avaient l'aspect humain. Elles avaient [388] l'aspect d'un homme et d'une femme. On les voyait seulement jusqu'au nombril, le reste de leurs membres était recouvert par les eaux[4]. Elles se montrèrent pendant longtemps, puis elles disparurent et on ne les vit plus jamais[5].

A cette époque, l'empereur Mauri-ci[us] ordonna à l'évêque de Ḥarran, qui était Stephanus, d'exciter une persécution contre les païens de Ḥarran. Il en convertit une partie au christianisme; quant au grand nombre de ceux qui résistèrent, il les fit couper en deux et fit suspendre[6] leurs morceaux sur la place de la ville.

A propos d'Athanasius. — L'histoire du patriarche Athanasius [388] ne doit pas être passée sous silence. Sa famille était de Samosate; quand son père mourut, il resta orphelin, avec son frère Severus, à la charge de Yânîa, leur mère, qui était une femme pieuse, adonnée au jeûne, et aimant les pauvres.

C'est pourquoi elle distribua aux pauvres et aux églises la fortune que son mari avait laissée. Elle éleva ses enfants dans la piété. Tant qu'ils furent trop petits pour qu'elle les emmenât avec elle aux églises et aux martyria, elle allait visiter les châsses des saints, les croix et les images, et elle les essuyait de son voile, puis, quand elle revenait, elle étendait ce voile sur la tête de ses enfants. De même, quand elle

1. ܦܪ̈ܫܐ (BH). — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIV, § xxxv sqq. — 3. Ms. : 23 ; lire : ܢܓ.
4. ܕܡܝ̈ܐ. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIV, § xxvi. — 6. ܨܠܒ ܘܬܠܐ.

Ensuite, on reconnut que le chef[1] qui commandait dans la ville sacrifiait en secret, tout en se couvrant sous le nom du christianisme. Son secrétaire qui avait dénoncé les païens à l'évêque le dévoila et le découvrit. Le fait ayant été vérifié, il fut crucifié ; on établit à sa place comme chef de la ville le secrétaire qui l'avait dénoncé et qui se nommait Iyârios[2]; c'est de lui que tirent leur origine les gens (de la famille) de Beit Iyâr. Celui-ci était orphelin ; ses parents l'avaient abandonné dans une colonie de l'Arménie Ire, dans les villages (de la région) de Nicopolis. Là, il apprit à écrire et devint secrétaire. Étant venu à Ḥarran, il s'attacha à Acindynus[3] qui avait le gouvernement de Ḥarran ; celui-ci fut découvert, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et on reconnut qu'il était païen et sacrifiait (aux dieux); pour cela, il fut mis à mort et Iyârios fut établi à sa place.

rencontrait un évêque, un prêtre ou un moine, elle étendait[4] son voile et elle leur demandait de faire sur lui trois fois le signe de la croix et la prière; elle le repliait promptement, comme quelqu'un qui porte une chose sensible, et, arrivée à la maison, elle répandait cette bénédiction spirituelle sur la tête de ses enfants.

Lorsqu'ils eurent reçu une bonne éducation, elle les offrit à Dieu dans le saint monastère de Bar Aphtonia, appelé de Qennéšrîn ; et là ils s'instruisirent supérieurement dans la lecture des Écritures. Ils ne cessèrent jamais d'exercer toutes les charges du monastère, soit honorables, soit viles.

On rapporte qu'Athanasius, étant vexé par la passion de l'orgueil, sortait la nuit dans l'endroit où les moines se rendaient pour leur besoin et, sans que personne [389] le vît, nettoyait les excréments[5], les emportait dans une corbeille[6] sur son dos, et allait les jeter dans le fleuve de l'Euphrate. Par de telles actions, il se corrigeait lui-même et soumettait la chair à l'esprit. C'est pourquoi, il fut appelé par Dieu au souverain pontificat.

Quand le patriarche Julianus mourut, les évêques s'assemblèreut dans un des couvents de la région occidentale. Comme ils travaillaient à établir un patriarche, ils jeûnèrent pendant trois jours, et prièrent en demandant à Dieu (de leur faire connaître) quel était celui qu'il voulait. La troisième nuit, quelques-uns d'entre eux eurent une vision (dans laquelle on leur disait) : « Ordonnez le premier moine que vous rencontrerez quand, au matin, vous ouvrirez la porte du monastère ». Les évêques, en sortant, virent Athanasius qui conduisait un chameau[7] et passait à Gaboula pour apporter du sel à son couvent. Ils causèrent avec lui et goûtèrent sa science. Ils apprirent qu'il était du grand couvent. Ils l'emmenèrent de force, tandis qu'il résistait et pleurait, et ils l'ordonnèrent patriarche. Ensuite, il leur demanda avec serments de le

1. ἡγεμών. — 2. Peut-être le nom 'Ιάειρος, *Jaïr* (?). — 3. 'Ακίνδυνος.
4. ܦܪܣ. — 5. ἀπουσία. — 6. χάρταλλος. — 7. BH : « des chameaux ».

laisser accomplir l'office de chamelier pendant l'année, comme il l'avait reçu des frères. Il se sépara d'eux sur cette promesse. Le bienheureux alla charger le sel et le conduisit à son monastère. Il ne fit rien connaître, pas même à son frère Severus. Quand arriva le temps fixé[1], les évêques vinrent pour l'emmener. Ils le trouvèrent qui se tenait sur un tas de boue, pétrissant, et aidant les frères qui étaient avec lui à recrépir l'étable des chameaux dans laquelle il exerça son office et accomplit son année. Quand les moines et son frère apprirent ce qui s'était passé, ils se mirent à le blâmer de ce qu'il leur avait caché la chose. Telle fut la première manière[2] de vivre de cet Athanasius.

Il ordonna son frère Severus évêque de Samosate.

Tous les deux parurent comme des lumières posées en face des deux empires : celui des Romains, qui aboyait contre notre foi, et celui des Perses.

Quand leur mère mourut, ils se trouvèrent tous les deux auprès d'elle : de sorte qu'il fut donné à cette femme aimant Dieu d'avoir la faveur qu'un patriarche et un évêque fissent ses funérailles et l'ensevelissent. — *Fin. Cependant, ô lecteur, juge avec intelligence.*

CHAPITRE [XXV]. — *Du commencement du règne de Phocas, empereur des Romains; de la dévastation que causa Kosrau, roi des Perses, dans les pays des Romains, à cause du meurtre de Maurici[anus]. Des événements ecclésiastiques qui se passèrent en ces années.*

Kosrau, roi des Perses, en apprenant que Maurici[anus] et ses enfants avaient été massacrés par les Romains, fut saisi d'une grande douleur. Il se vêtit de noir et ordonna que tous ses grands se vêtissent aussi de noir; et ils portèrent le deuil pendant longtemps. Au lieu de lamentations, il racontait au peuple persan la bonté de Mauricianus à son propre égard et à l'égard de tout le royaume des Perses. Après avoir tenu conseil[3], [**390**] il songeait à s'emparer de tout l'empire des Romains. Il exposait « qu'il devait tirer vengeance de ceux qui avaient attaqué l'empereur ». Toutes les armées ayant été réunies, il leur dit : « Grands et généraux de mon royaume, qui d'entre vous est disposé à accomplir ma volonté, dans la vengeance que je suis prêt à exercer contre l'empire des Romains? » — Alors, Romîzan[4], homme courageux et exercé à la guerre, sortit des rangs et se plaça au milieu, il joignit les mains et dit au roi : « Je suis prêt à accomplir ton dessein. J'attaquerai les Romains et n'aurai pitié ni des vieillards ni des enfants ». Le roi se réjouit et lui dit : « Désormais, tu

1. προθεσμία. — 2. τύπος.
3. BH : ܐܪܙܡܐ. — 4. Ῥουσμιάζαν ; cf. p. 372, n. 2.

ne t'appelleras plus Romîzan, mais Šahrbaraz[1] », ce qui signifie « sanglier sauvage ». Il réunit un peuple nombreux et se dirigea vers le pays des Romains.

En l'année 915, la 2e de Phocas, ils s'emparèrent de Dara et pénétrèrent dans le Ṭour 'Abdîn[2]. Pendant deux ans ils assiégèrent Ḥesna de Kêpha. Ils ne faisaient de mal à personne, si ce n'est aux Romains. Partout où ceux-ci se trouvaient, ils étaient massacrés. Ensuite, on livra la forteresse aux Perses. En apprenant cela, les Romains qui étaient à Mardê, abandonnèrent la forteresse et s'enfuirent. Alors, les moines s'assemblèrent et occupèrent la forteresse de Mardê. Les Perses vinrent pour les attaquer. Ils étaient tous prêtres et ils envoyèrent demander à Basilius, évêque de Kephar Touta, s'il leur était permis [**391**] de tuer les Perses.

En l'an 918, la forteresse[3] élevée de Mardê, fut livrée aux mains des Perses.

En cette même année, les Perses s'emparèrent d'Amid.

Il y eut en cette année de la neige et du froid. L'Euphrate et les autres fleuves se congelèrent. Les semences et les arbres furent desséchés.

En cette même année, les Bleus et les Verts[4] en vinrent aux mains les uns avec les autres[5].

Des villes furent dévastées.

Phocas envoya en Syrie un général qui fit périr un grand nombre d'hommes.

En l'an 7 de Phocas, les Perses montèrent et s'emparèrent des pays des Romains, jusqu'à l'Euphrate.

En l'an 8 de Phocas, qui est l'an 921, les Perses passèrent à l'ouest de l'Euphrate et s'emparèrent de Mabboug, de Qennéšrîn, d'Alep et d'Antioche.

Et tandis que les Perses faisaient ces choses, Phocas, à l'intérieur, faisait mettre à mort les grands et nombre de gens, de sorte que tous les hommes libres et capables de faire la guerre disparurent presque totalement.

Le bruit des méchancetés de Phocas se répandit ; il y avait en Afrique deux patrices qui ne le cédaient à personne en valeur : l'un s'appelait Gregorius et l'autre Heraclius. D'un commun accord, ils se révoltèrent contre Phocas. Ils envoyèrent leurs fils avec des troupes et convinrent que l'un irait par mer et l'autre par terre, que celui qui arriverait le premier régnerait et que l'autre serait créé César. Le fils d'Heracli[us], qui s'appelait aussi Heraclius, fut désigné par le sort pour aller par mer, et comme un vent favorable soufflait, il arriva le premier à Constantinople. En apprenant cela, les habitants de la ville se réjouirent. Tout le peuple se porta à sa rencontre et l'introduisit avec pompe. Phocas fut mis à mort par les Romains eux-mêmes : on lui fit comme il avait fait. Heracli[us] commença à régner en l'an 922 des Grecs[6].

---

1. Lire : ܫܗܪܒܪܙ (BH). Cf. Nœldeke, *Gesch. der Perser* etc., p. 290, n. 3; 292, n. 2. *Hist. du Bas-Emp.*, l. LVI, § xi. — 2. Jac. Edess. ad ann. 280-282. — 3. ܫܡܝܐ (BH); Jac. Edess. ad ann. 284. — 4. *veneti et prasini*. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVI, § xxii. — 6. *Ibid.*, § xviii, xxiii-xxviii.

Les Perses pillèrent toute la Syrie, la Phénicie, l'Arménie, la Cappadoce [392] et la Palestine. Ils s'emparèrent de la Galatie et de la Paphlagonie, jusqu'à Chalcédoine. Et les Romains se complaisaient à répandre le sang et à se massacrer les uns les autres!

C'est pourquoi, les Juifs qui étaient à Antioche excitèrent des troubles et tuèrent beaucoup de gens : ils tuèrent même Anastas[ius], patriarche des Chalcédoniens[1].

En cette même année, il y eut un tel froid que le rivage de la mer gela.

Quand l'empereur Mauric[i]us, ses enfants et son frère eurent été tués par les Romains, Phocas commença à régner. Alors, Philippicus, beau-frère de Mauric[i]us se mit à tenir de mauvais propos sur Mauric[i]us; il exposait qu'il avait été lui-même cause de sa chute, et il cherchait à s'en faire attribuer l'honneur. A cela Phocas répondit : « Donc, tu es disposé à être notre ami, ô Philippicus! » — Il répondit : « Oui, seigneur! » — L'empereur lui dit : « Et comment, alors que tu ne fus pas un beau-frère bon, pourrais-tu être un ami sans astuce? [390] Va-t-en donc. Celui qui n'a pu garder la foi d'un beau-frère, ne gardera pas non plus les amitiés d'un ami. » — Ayant été chassé du palais impérial, Philippicus alla se faire moine[2].

A l'époque où Phocas commença à régner, Narsai se révolta contre lui, à Édesse, avec une armée nombreuse de Romains. Phocas l'ayant appris envoya une armée qui bloqua Édesse. Ensuite, par des flatteries, ils s'emparèrent de Narsai, grâce au général Iwannis, qui promit le pardon aux Édesséniens[3].

Quand la paix entre les empires eut cessé par suite du meurtre de Maurici[anus], et lorsque les Perses se furent emparés de la Mésopotamie et de la Syrie, Kosrau envoya d'Orient des évêques prendre possession des villes de la Syrie.

A Édesse, vint tout d'abord le nestorien Aḥîšema, qui ne fut pas accepté par les fidèles. Alors vint dans cette (ville) Yônan[4], évêque orthodoxe. Celui-ci ayant été accepté, sur l'ordre de Kosrau, tous les évêques chalcédoniens furent chassés de tout le pays [390] de Mésopotamie et de Syrie. Les églises et les monastères furent donnés aux Jacobites. C'est pourquoi on leur rendit toutes celles qui avaient été enlevées du temps de Mauricianus, par Domitianus, évêque de Mélitène, qui avait excité une persécution contre les Syriens[5] et s'était emparé des églises et des monastères, lesquels étaient restés en la possession des Chalcédoniens pendant des années.

Cyriacus d'Amid, homme éloquent, était aussi un de ceux[6] qui avaient été persécutés. Tandis que les Chalcédo-

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. LVI, § xxi.

2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LV, § ix. — 3. Cf., pour la rectification des faits, *Hist. du Bas-Emp.*, LVI, § iv, viii.

4. BH, I, 265 : ܝܘܚܢܢ ; variante fautive. — 5. Cf. ci-dessus, p. 372. — 6. ܡܢ ܗܘܢ.

Lorsqu'autrefois Kosrau était venu à Édesse, comme nous l'avons exposé plus haut, les chefs Marinus[1] et Iwannis Raçaphaya l'avaient tenu en grand honneur. Un jour, Kosrau ayant regardé dans la cour d'Iwannis, et ayant admiré les beautés de son palais, désira y entrer. C'est pourquoi Iwannis convoqua les chefs, et, dans une pensée de vaine gloire, il voulut montrer qu'il était plus riche que Marinus. Il fit sortir des objets d'or et d'argent pour tout le service du festin[2], tels que plateaux, tables, plats, cuillers, vases. De plus, les coupes et les vases pour boire le vin, les amphores, les ampoules, les carafes[3] (?) étaient tous d'argent. Après que Kosrau eut mangé et bu, il appela le Reçaphéen et lui dit : « Nous avons été fort honorés par toi. Cependant, l'usage en Perse est que quand les rois ont la condescendance d'entrer dans la maison d'un des princes, il est inévitable que la femme de ce prince s'avance [391] et verse une coupe que le roi boit, de sa main. » En entendant cela, Iwannis fut confus. Il ne voulut pas l'offenser, et laissa l'affaire à sa femme. Il manda à sa femme, par une jeune fille, ce qu'avait dit Kosrau. Or, celle-ci méprisa Kosrau, dans sa pensée. Cependant, elle fit répondre : « Tu es grand, ô roi, mais la règle des Romains ne [permet] pas à une femme libre de présenter le vin à un homme ». Kosrau en entendant cela garda le silence.

Quand le festin fut achevé, un calomniens résidaient dans les villes, Cyriacus et ses compagnons visitaient les régions en dehors. Or, Kosrau ordonna que tous[4] les Chalcédoniens fussent chassés de tous les pays d'Orient, et permit aux évêques orthodoxes de résider dans les villes. Parmi eux étaient Isaïe d'Édesse[5], et Samuel d'Amid, et un autre de Tella de Mauzelat. Mais les villageois qui habitaient dans les pays en dehors des villes, ne recevaient point les évêques qui (leur) avaient été envoyés, parce que ceux-ci n'avaient point été ordonnés par le patriarche d'Antioche, mais avaient été créés par le métropolitain de la région de Mossoul, alors que ces villageois étaient sous la juridiction du patriarche Athanasius. Alors, le patriarche Athanasius, voyant que les villageois avaient horreur de ces évêques et ne les recevaient pas, ordonna à Cyriacus d'Amid de visiter les fidèles de la région d'Amid et aussi ceux qui habitaient dans les autres régions du Djézireh, afin de leur faire des ordinations et tout ce qui était nécessaire ; car il était le seul survivant des évêques qui avaient été expulsés de [391] leurs sièges.

Cependant, Samuel d'Amid murmurait contre Cyriacus à cause de cela, et les évêques orientaux lui résistaient aussi. Cyriacus se plaignit beaucoup d'eux[6] au patriarche Athanasius, surtout de Samuel qui le menaçait de Kosrau.

Cependant, les sièges épiscopaux étaient partout dirigés par nos évêques et le souvenir des Chalcédoniens dispa-

1. ܡܐܪܝܢܐ ; cf. huit lignes plus bas. — 2. ἄριστον. — 3. Ar. : ܐܠܛܣܘܬ ; j'ignore le sens précis du mot.
4. ܟܠܗܘܢ — 5. BH ajoute : « car Yônan était retourné dans son pays. » — 6. ܒܟܠܗܘܢ.

niateur alla trouver Kosrau, et lui dit : « La femme d'Iwannis a dit : « Comment serais-je sortie vers ce pouilleux[1] réprouvé[2] par son pays? » — Kosrau, en entendant cela, fut pris de colère et jura par ses dieux : « Si jamais j'ai l'autorité sur ces pays, à cause de l'affront qu'elle m'a fait subir, je ne laisserai pas cette femme tranquille, que je ne l'aie rendue étrangère à son pays; et je ferai dévorer[3] sa chair par les poux! »

C'est pourquoi, quand Kosrau s'empara de la Mésopotamie, il envoya chercher cette femme, et fit ainsi qu'il avait dit. Il la fit descendre en Perse, avec plusieurs personnes, et là, à cause du grand nombre de tourments de toutes sortes qu'il lui fit subir, cette femme honorable en vint à être tourmentée par les poux et périt très cruellement.

rut depuis l'Euphrate jusqu'à l'Orient. Le Seigneur fit retomber leur iniquité sur leur tête : ce qu'ils avaient fait par l'intermédiaire de l'empereur des Romains, leur fut rendu par l'intermédiaire des Perses, rois de l'Assyrie.

A cette époque florissait Thomas d'Héraclée, du monastère de Tar'îl, évêque de Mabboug. Dans sa jeunesse, il avait étudié la langue grecque à Qennéšrîn. Étant devenu évêque, il fut persécuté, du temps de Mauric[i]us, par Domitianus de Mélitène, avec les autres évêques qui quittèrent devant la fureur et s'en allèrent dans les contrées d'Égypte. Ce bienheureux y alla aussi et habita à Énaton d'Alexandrie. Là, il apporta une application très digne d'éloge, et révisa le livre saint de l'Évangile et tous les autres livres du Nouveau Testament: correction la plus exacte et la plus soignée, après la première interprétation qui avait été faite à Mabboug par les soins et du temps de l'évêque Philoxenus.

A cette époque, les évêques de Syrie, qui avaient été chassés par les Chalcédoniens et s'étaient réfugiés en Égypte, revinrent à leurs sièges, en Syrie, sur l'ordre de Kosrau, roi des Perses, qui régnait sur la Syrie.

Les Orthodoxes avaient pour patriarche, à Alexandrie, Anast[asi]us. [**392**] Le patriarche Athanasius alla à Alexandrie, et fit l'union après le schisme qui avait eu lieu à cause de la dispute entre Petrus et Damianus[4].

CHAPITRE [XXVI] *qui expose comment eut lieu l'union faite par Athanasius, patriarche d'Antioche, avec Anastas[ius], pape d'Alexandrie, à la suite du dissentiment entre Petrus et Damianus.*

Synodicon établi par les deux patriarches : Athanasius d'Antioche et Anastasius d'Alexandrie, à propos de la paix et de l'union qu'ils firent.

Le Dieu grand, notre Sauveur Jésus-

Lettre d'Athanasius à Cyriacus d'Amid, dans laquelle il expose comment la paix a été faite.

Au vénérable et saint frère spirituel, uni de sentiment, l'évêque Mar Cyria-

1. ܡܩܠܡܐ. — 2. Ar. : أرذل. — 3. ܡܘܟܠ. — 4. Jac. Edess., ad ann. 287.

Christ, l'un de la Trinité sainte, distribua abondamment à son peuple les divines prophéties, qu'il a voulu confirmer par ses miséricordes à notre égard. En disant[1] : « Je répandrai sur la maison de David et sur ceux qui habitent dans Jérusalem l'Esprit de bonté et de miséricorde », il nous a appelés d'avance à une union des âmes et à une communion spirituelle, à la même bergerie et au même troupeau. Il a accompli en nous ce qu'il a dit autrefois lui-même à son Père[2] : « Je demande que, comme moi et toi, Père, nous sommes un, ainsi ceux-ci soient un en nous ». Qui ne s'ébranlerait à la voix de cette trompette qui sonne les œuvres de paix, pour marcher à la suite du Seigneur Dieu et célébrer toutes ses louanges : il a brisé nos liens, il nous a délivrés du joug de l'éloignement et de la langue qui aime la dispute, pour nous réunir; et dans un même accord, une même expression de louange, nous marcherons à la suite du Seigneur, faisant entendre une même doxologie. Car nous ne sommes plus groupés, comme auparavant, chaque famille séparément; Jacob n'est plus divisé en Israël et Juda. Le mur élevé par l'inimitié a été renversé; toute diversité d'opinion a cessé, de même que l'astuce du dragon, ennemi du bien, qui en tout temps porte envie à l'union et à la prospérité[3] des Églises. Il grince des dents, il s'efforce de susciter des schismes : mais d'un commun accord, nous irons ensemble dans la maison de cus : l'humble Athanasius. Réjouis-toi dans le Seigneur !

En considérant les nombreux et importants labeurs qui ont été accomplis depuis le commencement jusqu'à présent, par Ta Fraternité précieuse devant Dieu dans notre sainte Église orthodoxe, je trouve et je vois qu'ils sont très nombreux; j'omets de dire que tu as travaillé à la prédication plus que tous nos contemporains, souffrant[4] des maux pour l'Évangile, « comme un bon soldat du Christ Jésus », selon le précepte apostolique du très sage Paul[5], à l'exemple duquel tu peux aussi dire, si tu le veux : « J'ai travaillé plus que tous ceux-ci[6] ». Et à cause de cela, notre conscience nous invite et nous presse de tenir et garder ta vieillesse en grande affection, honneur et vénération, plus que tous nos frères spirituels et nos collègues.

Dès lors, il ne suffit pas que nous nous servions, pour Ta Fraternité honorable, comme pour les autres frères, de la lettre générale et circulaire que nous avons adressée maintenant à tous ceux qui par l'élection et le dessein d'en haut ont été établis comme pontifes dans les pays d'Orient, à propos de l'union et de la paix régulière qui a été faite maintenant, contre toute attente, par le Dieu ami des hommes, riche dans ses dons, grand dans ses bienfaits, entre les saintes Églises d'Égypte et d'Orient ; mais (nous devons user) de cette lettre particulière (écrite) de notre main. Car nous

1. Zach., xii, 10. — 2. Joh., xvii, 21. — 3. κατάστασις.
4. Je lis : ܕܠܐ ܚܫܐ. — 5. II Tim., ii, 3. — 6. I *Cor.*, xv, 10.

Dieu, par la vertu et le soin de celui qui a fait la paix entre le ciel et la terre.

Nous n'avons qu'une[1] seule et même pensée [393] et nous disons les mêmes (paroles); nous adhérons à un seul et même canon de la foi orthodoxe, et nous tenons celle-ci, « comme l'ancre de l'âme, sûre et solide, qui introduit à l'intérieur des voiles où Jésus est entré pour nous en précurseur », comme dit le divin apôtre Paul[2]. Il a plu au Seigneur de bénir son peuple, dans la paix, comme il est écrit[3], et d'ériger pour nous la puissance du salut, de délivrer son héritage, et de faire disparaître l'opprobre d'Israël. Il l'avait lui-même promis par le prophète Ezéchiel, disant[4] : « Je ferai avec eux une alliance de paix; avec eux l'alliance sera éternelle; je les dirigerai, je les multiplierai; je placerai mes sanctifications au milieu d'eux pour toujours; mon tabernacle sera parmi eux : je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Les nations sauront que je suis le Seigneur qui les sanctifie; car mes sanctifications seront au milieu d'eux à perpétuité ». Or, au milieu de nous sont les sanctifications, c'est-à-dire les enseignements orthodoxes et paternels qui nous ont été transmis par les témoins oculaires et auriculaires du Verbe, par ceux qui ont fait briller la lumière de la science dans les saintes Églises de Dieu. Ils n'ont été altérés en rien, par la grâce de celui qui a dit[5] : « Un conseil de paix[6] sera entre eux deux ». De sorte que le pro- sommes entraînés impérieusement, par notre tendre affection, à faire connaître très soigneusement et clairement à Ta Sainteté ce qui concerne cette affaire; car tu mérites de recevoir la bonne nouvelle et il t'appartient d'apprendre tout ce qui nous regarde, c'est-à-dire (ce qui regarde) l'Église de Dieu, afin d'instruire et d'affermir les autres, et spécialement [393] ce qui concerne l'affaire en question, qui est capable de remplir de grandes consolations et de joie tous les serviteurs de Dieu, si des gens tels que vous annoncent comment elle a eu réellement lieu aux frères fidèles qui se réjouissent du bien et du progrès des vertus dans la sainte Église des Orthodoxes, et qui est aussi (capable) de plonger les adversaires dans la tristesse et la pusillanimité, et les frères simples (d'esprit) dans l'irritation s'ils l'apprennent autrement.

Car, il n'échappe pas à ta sagesse, ô frère honoré, que notre Église a de nombreux ennemis, qui lui portent envie, qui grincent des dents, qui sont accablés et brisés parce qu'ils ne peuvent supporter, pas plus que le Calomniateur, leur maître, de voir notre prospérité première, la paix et la concorde des Églises, la cessation et la répression des troubles (excités) contre nous. Ils s'efforcent de toute façon de scandaliser les gens simples à notre sujet. Cependant, ils n'ont pu empêcher ni détruire cet avantage, parce qu'ils ont été arrêtés et retenus malgré eux par la provi-

1. Lire : ܚܕܐ. — 2. *Hebr.*, VI, 19. — 3. *Ps.* XXVIII, 11. Lire : ܢܒܪܟܝܘܗܝ.... ܒܫܠܡܐ; ar. : ܘܝܒܐܪܟ ܫܥܒܗ ܒܐܠܣܠܐܡ — 4. EZECH., XXXVII, 26. — 5. ZACH., VI, 31. — 6. Lire : ܡܫܝܢܘܬܐ.

phète Isaïe peut maintenant se présenter en faisant entendre des paroles retentissantes, et criant[1] : « Cieux réjouissez-vous! que la terre exulte! car Dieu a eu pitié d'Israël. Que les fondements de la terre soient dans la jubilation, que les montagnes tressaillent de joie avec toutes les collines et tous les bois qui s'y trouvent! parce que Dieu a délivré Jacob et qu'Israël sera glorifié ». — Or, Jacob est délivré, Israël est glorifié : ils sont établis sur la pierre angulaire, y sont appuyés et y sont unis, ils possèdent un seul et même accord spirituel!

En effet, nous ne connaissons qu'une seule et même définition et doctrine de la foi saine : celle qu'ont proclamée à Nicée les 318 (Pères) mus par l'Esprit de Dieu, (celle) qu'ont confirmée à Constantinople les 150 (Pères), à l'encontre du pneumatomaque Macedonius; (celle) qu'ont embrassée et chérie les (Pères) qui ont lutté à Éphèse, par la parole de vérité, contre l'anthropolâtre Nestorius [**394**] et contre ceux qui pensaient comme lui. Nous y croyons en tout et nous y adhérons. Et à côté de la définition de la foi, nous plaçons aussi la garantie[2] de l'espoir que nous avons de nous conserver, par la concorde et la communauté d'opinion, dans la charité fraternelle.

Nous croyons en un seul Dieu, Père Tout-Puissant; et en un seul Seigneur Jésus-Christ, antérieur aux mondes, Fils et Verbe du Père; et en un seul Esprit-Saint, procédant du Père, consubstantiel au Père et au Fils, devant dence et la puissance de Dieu. Ils se sont appliqués et s'appliquent de toute leur force, ici et en tout lieu, à faire cesser notre paix et à semer le scandale parmi nous, espérant sans doute se réjouir sinon de leur force du moins de la faiblesse des autres; oubliant que dans le mal c'est là le bonheur principal (?), comme dit Gregorius le Théologien[3]. Et non seulement cela, mais (ils s'efforcent) de nous jeter dans le danger de mort, attendu qu'ils excitent la colère et la fureur de ceux qui se laissent prendre à de multiples calomnies contre nous. Mais ils ne pourront ni nuire à nous ou à quelqu'un des serviteurs de Dieu, ni ébranler en quelque façon que ce soit ce bienfait qui a été vraiment accordé et concédé par Dieu à nous, c'est-à-dire à la sainte Église, grâce aux prières de la Mère de Dieu et des saints, et par la disposition du vrai Dieu, qui lui a fait cette promesse, en disant à l'élu et au chef des Apôtres, à Pierre[4] : « Tu es un rocher, et sur lui je bâtirai mon Église, et les portes du še'ôl ne prévaudront point contre elle »; mais il la garde solide et pacifique, inébranlable et en bon état, jusqu'à la fin du monde.

Comment ce bienfait a-t-il commencé, comment[5] [**394**] a-t-il été accompli et en est-il arrivé à la réalité? C'est le moment de le faire connaître soigneusement et en abrégé, autant que possible, à Ta Sagesse versée dans les choses divines, qui nous a entraîné à parler depuis le commencement.

1. Is., XLIX, 13; XLIV, 23. — 2. πληροφορία. — 3. Ar. : ܐܠ ܦܝ ܪܐܣܗ ܐܠܡܣܪܗ ܐܠܐܟܠܗ. Cf. *Patr. Gr.*, XXXV, 1060 : ἵν' ἀρχὴ τοῦ κακοῦ γένηται τὸ ἀμελῆσαι τοῦ ἀγαθοῦ. — 4. Matth., XVI, 18. — 5. ܐܡܒܐ.

être adoré et glorifié avec le Père et le Fils, qui est de la même essence, seigneurie et divinité. Du Père viennent le Fils et l'Esprit, bien qu'ils ne lui soient pas postérieurs : celui-là par la filiation, celui-ci par la procession. C'est la Trinité adorable, consubstantielle, égale en gloire, increéée et créatrice de toutes choses ; qui[1] d'une part se distingue par les personnes et existe sans confusion, et d'autre part subsiste dans une seule et même essence ou divinité, en dehors de toute distinction, selon le patriarche saint Severus qui dit : « En tant qu'unie, elle ne se distingue pas, en tant que distincte elle n'est pas unie. Elle est unie dans la divinité ; elle est distincte par les personnes. Et à cause de cela les trois personnes n'ont qu'une seule essence, nature, vertu, divinité, opération, majesté, domination, une seule puissance et volonté ». Dès lors, nous n'admettons point l'insanité de Sabellius qui a contracté les trois personnes en une seule personne, en un certain composé tripersonnel et trinominal, qui devient autre à un autre moment, varie, change de forme selon les nécessités qui se présentent : de manière à jouer parfois le rôle de Père, parfois celui de Fils, parfois celui d'Esprit-Saint ; car le Père est Père, et non pas Fils ni Esprit ; et le Fils est Fils, et non pas Père ni Esprit ; et l'Esprit-Saint est Esprit, et non pas Père ni Fils. En effet, la propriété du Père est la paternité, et de n'être pas engendré. La propriété du

Ta Sainteté doit donc être bien persuadée et savoir qu'après de nombreuses conversations et rencontres entre nous et les partisans de Damianus, lorsque nous entrâmes là[2], après des incertitudes prolongées qui suivirent, après avoir complétement perdu l'espoir de faire quelque chose en vue de la paix et de l'union de notre église avec la leur, il arriva que le très magnifique[3] stratège Patricius[4] se rendit d'Arsinoë à cette ville d'Alexandrie, il y a peu de temps, près du glorieux patrice Mar Nicetas, avec lequel nous avions aussi conféré de l'affaire dès l'origine, et en qui nous n'avions non plus trouvé aucune bonne espérance. Dès qu'il entra dans la ville, il rencontra quelques-uns des notables qui appartiennent à notre communion, entre autres Mar Marâ, fils de Šaphnai. Dans la conversation, ils lui glissèrent quelques mots au sujet de la paix, et ils le pressèrent de venir près de nous et de converser avec nous au sujet de cette affaire. Il accepta avec empressement et il les engagea même longuement à demander à Notre bassesse que nous nous prêtions à le recevoir, parce qu'il voulait traiter avec nous de la paix des Églises. Pour nous, qui avions eu de nombreuses conférences sans aucun résultat, nous étions persuadé qu'encore maintenant rien ne profiterait. Nous envoyâmes près de lui le vénérable Thomas, de peur qu'il ne pensât que nous le méprisions, et nous préférâmes rester dans la retraite, comme nous l'avait prescrit

1. Lire : ܗܘ.

2. A Alexandrie. — 3. μεγαλοπρεπής. — 4. Ou peut-être ayant la dignité de « patrice » (?).

Fils est la filiation, et d'être engendré du Père; la propriété du Saint-Esprit est de ne pas être engendré, mais de procéder, sans commencement et éternellement, du Père. Par ces propriétés est constituée la distinction des personnes[1] c'est-à-dire des hypostases; et si celles-ci disparaissent[2] [395] le Père ne demeure pas Père, ni le Fils Fils, ni l'Esprit-Saint Esprit; de manière que le grand mystère de la religion ne dépend plus que de simples appellations.

Nous ne nous laissons pas non plus séduire par les vaines paroles d'Arius et d'Eunomius, qui divisent la Trinité sainte en essences et natures; de sorte que nous ne la transformons pas en dieux et en divinités. Car c'est une égale impiété que de la contracter avec Sabellius et de réduire les trois personnes saintes en une seule, ou de la diviser avec Arius[3] en trois substances ou natures, ou en natures et essences de quelque façon que ce soit. Car, de même que nous rejetons la diversité de nature, ou la diversité d'essence, de même nous nous détournons absolument[4] de la pluralité de nature ou de la pluralité d'essence, proclamant que la Trinité sainte est égale en nature et en essence, et par conséquent nous confessons[5] qu'elle n'a qu'une seule essence, nature et divinité qui est une réalité dans l'expression et la chose et non pas une imagination, *une apparence ou une fiction étrange* de l'esprit, comme il a plu de le dire sottement au mauvais ouvrier, Jean Grammaticus, que nous anathématisons de le très magnifique patrice Mar Nicetas. Des jours s'écoulèrent, et (l'évêque) attendait pour aller accomplir les ordres qu'il avait reçus; (le stratège) se mit à se plaindre et exposa à ceux qu'il nous avait envoyés, qu'il était affligé d'être méprisé par nous alors qu'il se préoccupait si fort du bien spirituel. — Le vénérable (évêque) répondit que personne ne l'avait appelé; qu'il avait été envoyé par nous pour ce motif; qu'il était depuis longtemps dans la ville, et qu'il attendait la permission de se présenter. Il alla donc le trouver, et ensuite de nombreuses discussions dogmatiques eurent lieu entre les deux partis en sa présence : car ceux mêmes qu'il avait fait venir de [395] leur parti demandèrent à ce qu'il fût présent à la discussion. Et, pour passer plusieurs choses sous silence, cet homme illustre et le vénérable évêque Mar Thomas prirent soin que chaque chapitre fût examiné par les deux partis, et que, sur chaque point où on était en désaccord, on écrivît, une par une, les opinions des Pères à ce sujet. Ensuite, on passait à l'examen d'un autre chapitre.

Quand l'examen eut été fait en sa présence pendant un et deux jours, le jour suivant, ils commencèrent à faire passer question sur question et à confondre les chapitres. Il ne le permit pas : *comme il l'avait juré, il écouta et comprit*, jugea et décida avec équité et sans faire acception de personne. Il reprit ouvertement ceux qui s'efforçaient de dé-

1. πρόσωπα. — 2. Lire : ܒܛܠܝܢ. — 3. Lire : ܐܪܝܘܣ. — 4. Lire : ܒܟܠܗܝܢ. — 5. ܡܘܕܝܢ.

toute notre bouche et de tout notre cœur, parce qu'il a pensé ce qui ne convenait pas et a introduit une doctrine qui ne venait pas de l'Esprit-Saint mais de Baʿalzeboub, le prince des démons, avec tous ceux qui partagent son insanité et disent que la personne particulière est une complication du commun et du propre, c'est-à-dire un collectif : l'essence avec la propriété. Au commun, c'est-à-dire à la divinité, nous attribuons, selon le divin Basilius, le sens du particulier. En effet, chacune des personnes, je veux dire du Père, et du Fils, et de l'Esprit-Saint, étant consubstantielle, lorsqu'elle est considérée en elle-même, nous la proclamons Dieu, substance, nature, à cause de la consubstantialité; mais nous n'admettons pas pour cela trois dieux, ni un triple dieu, ni trois divinités ou trois subtances, ou une triple substance, ni trois natures ou une triple nature soit consubstantielles, soit d'essences différentes, soit de même genre, soit de genres différents, soit définies soit indéfinies, soit semblables soit dissemblables, soit particulières soit communes, ni en aucune façon des dieux ou des divinités, [**396**] des essences ou des natures dans la Trinité sainte et consubstantielle.

Nous avons, en effet, appris des Théologiens de l'Église, qui nous ont distribué la parole de vérité concernant la théodicée, que les trois (personnes existant) non en fiction ou en apparence, mais bien réellement et véritablement, ne sont qu'un (seul Dieu) par la divinité, qui est réellement, par les propriétés, sous différents rapports, une Trinité sainte unie et distincte : *alius* montrer que les propriétés constitutives des personnes : l'innascibilité, la filiation, la procession, sont les trois personnes elles-mêmes ; il se montra violent et dit : « Vous n'avez pu prouver que l'innascibilité du Père soit la personne du Père. » Et à cause de cela cet homme leur posait lui-même la question : « Mais Damianus lui-même, dit-il, n'a jamais pu, bien qu'il ait vécu nombre d'années après que cette question eut été soulevée, démontrer que l'innascibilité est la personne. Maintenant, laissons tout cela. C'est moi-même qui doute ; faites-moi là-dessus une démonstration contre eux. Et si maintenant vous ne pouvez pas même prouver qu'un seul des Docteurs de l'Église ait dit que l'innascibilité du Père est sa personne, ou que la filiation du Fils est la personne du Fils, pourquoi nous lacérons-nous iniquement et très injustement; (pourquoi) ne mettons-nous pas fin dès maintenant à cette dispute sans motif, ne faisons-nous pas disparaître le schisme et ne faisons-nous pas la paix avec nos frères les Orientaux? » — Après avoir beaucoup réprimandé, averti et menacé, il dit au vénérable Thomas : « Parle, seigneur évêque ; avez-vous quelque autre sujet de plainte; car nous pensons que ce chapitre des propriétés, grâce à Dieu, est élaboré; nous l'avons traité longuement et vous avons donné satisfaction ». — Thomas répondit : « Il y a beaucoup d'autres points qui nous scandalisent. Il en est un sur lequel nous demandons que la même doctrine soit professée communément par nous et par vous, si vous voulez que nous soyons unis, à savoir : que la Trinité sainte, c'est-à-dire

et alius, ne confundamus personas, non autem *aliud et aliud* : *unum* enim sunt hi *tres* in eadem divinitate, selon le Théologien[1], qui dit dans l'*Épître à Cledonius* : « Circa Trinitatem *alius et alius*, ne personas confundamus; non autem *aliud et aliud* : *unum* enim sunt hæc *tria*[2] in eadem divinitate. » Quod enim conjunctum est divinitate, scilicet Trinitas sancta, hoc ipsum distinctum est personis, et hoc est Unitas et Trinitas, cui mirabiliter competit distinctio et unio.

Dès lors, nous évitons les écueils de l'erreur des deux partis : de Sabellius et d'Arius, qui ont blasphémé en opposition l'un avec l'autre et se sont éloignés de la vérité.

Nous demeurons dans la définition de la vraie religion. Nous confessons que la Trinité sainte, c'est-à-dire les trois personnes égales en substance et en nature, à savoir : le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, ne sont qu'un seul Dieu, proprement, en parole et en réalité, une seule divinité, une seule essence, une seule nature, à cause de cette consubstantialité même. En effet, le patriarche Mar Severus, inspiré de Dieu[3], dit dans le ch[apitre] XXXIIIe du *Second Traité contre Jean Grammaticus* : « Car l'essence de la divinité est « commune » selon la signification universelle de la chose, et cependant l'essence de la divinité ne s'est pas incarnée selon sa signification universelle, c'est-à-dire en tant les trois personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sont un seul Dieu, une seule substance, une seule nature ». — Et le glorieux saint fut stupéfait. Il dit : « Quoi donc ? ceux-ci ne confessent pas que les trois personnes sont une seule divinité? Je le dis devant Dieu, [396] s'ils ne le confessent pas, je ne participerai pas avec eux aux mystères. Je le leur dis en face. » Le jour[4] suivant, quand Thomas se rendit près de lui, ceux qui s'étaient séparés ne vinrent pas. Et comme on l'engageait à nous envoyer chercher, il répondit : « Il n'est pas nécessaire qu'il vienne. Écrivez-moi ce que vous voulez faire. » Alors (le stratège) dicta à son notaire, qui écrivit ceci : « Nous confessons que la Trinité sainte, c'est-à-dire les trois personnes égales en essence et égales en nature : le Père, disons-nous, le Fils et le Saint-Esprit, sont vraiment et proprement un seul Dieu, en parole et en réalité, et une seule divinité, une seule essence, une seule nature ».

Puis, ayant confirmé ce chapitre par des témoignages, ils passèrent au chapitre suivant, celui qui concerne les propriétés constitutives (des personnes), et ils écrivirent ainsi : « C'est pourquoi nous disons que quand, par la grâce de Dieu, nous confessons la divinité commune et l'égalité d'essence des trois personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit, nous ne voulons aucunement dire que l'innascibilité du Père soit l'essence

1. Grégoire de Naziance. *Patr. Gr.*, t. XXXVII, col. 180 ; nous traduisons le passage en latin pour conserver la valeur de l'argumentation qui porte sur la distinction entre le neutre et le masculin. — 2. Gr. : τρία. — 3. Θεόφορος.
4. ܝܘܡܐ.

que Trinité sainte, dans l'essence ou la race entière de l'humanité. Or, comme l'impie Eunomius avait perverti la notion de ce qui est commun dans la divinité et y avait introduit la diversité d'essence, et comme il ne connaissait pas la différence entre l'essence et la personne, il voulut démontrer que l'innascibilité du Père est l'essence et la personne même du Père, [397] la génération du Fils l'essence et la personne même du Fils. »

C'est pourquoi, nous disons que quand, par la grâce de Dieu, nous confessons la communauté de la divinité et la consubstantialité des trois personnes du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, nous n'entendons aucunement dire que l'innascibilité du Père soit l'essence ou la personne du Père, ni la filiation l'essence ou la personne du Fils, ni la procession de l'Esprit, l'essence ou la personne du Saint-Esprit; mais nous voulons seulement signifier que le Père n'est pas engendré, que le Fils est engendré, que l'Esprit-Saint procède. L'innascibilité, la filiation, la procession, comme nous l'enseignent les saints Pères, sont des modes de l'essence, et marquent comment ils sont. Nous entendons ces choses selon l'enseignement des saints Pères. — Mar Severus, inspiré de Dieu, dit en effet, dans le *Sixième Traité contre Grammaticus*, au chapitre premier: « C'est pourquoi, d'être en dehors du temps et éternellement est un attribut appartenant au tout et à la consubstantialité de la Trinité sainte ; mais la différence dans la manière d'être introduit la propriété et[1] l'incommunicabilité de ou la personne du Père; ni la Filiation l'essence ou la personne du Fils; ni la procession, l'essence ou la personne du Saint-Esprit »; et un peu plus loin : « mais qu'elles signifient seulement : que le Père n'est pas engendré, que le Fils est engendré, que le Saint-Esprit procède. L'innascibilité, la filiation et la procession, comme nous l'enseignent les saints Pères, sont seulement des manières d'être qui signifient comment ils existent.

Et après avoir confirmé ce chapitre par des témoignages, ils passèrent au suivant, celui qui concerne l'essence et la personne, c'est-à-dire ce qui participe et ce qui est communiqué. Ils écrivirent ainsi : « Nous acceptons et nous confessons à propos des divins mystères, ou de la distinction de l'essence et de la personne, que chacune des personnes saintes participe à la totalité de l'essence, de sorte que ce qui est communiqué est l'essence, et ce qui participe est la personne, naturellement et sans amoindrissement· Si quelqu'un pense autrement nous le plaçons sous l'anathème. Nous repoussons aussi ceux qui disent que toute la divinité considérée dans le Père, et dans le Fils et dans l'Esprit-Saint, autrement dit la Trinité sainte, s'est incarnée dans l'une de ses personnes, et qui ne confessent pas que la seule personne de Dieu le Verbe s'est incarnée et s'est faite homme tandis que le Père et le Saint-Esprit ne se sont point incarnés et ne se point faits hommes. »

[397] Le vénérable (évêque) prit ces

1. Lire : ܘܠܐ (et non pas ܕܠܐ).

chacune des personnes à l'égard des deux autres ». Il dit la même chose dans le chapitre III. Pareillement, Basilius, dans le traité de controverse *Contre Eunomius*, prend la manière d'être pour la personne particulière, lorsqu'il dit[1] « que le nom *ingenitus* est significatif d'une manière d'être et non d'essence. » Il n'établit pas que le Père est quelque chose dans l'essence mais expose seulement le mode d'existence, en signifiant qu'il ne vient pas de quelque chose mais existe sans être engendré.

Conséquemment, nous confessons dans le mystère divin une différence entre l'essence et la personne, et que chacune des trois personnes saintes participe à toute l'essence ; de sorte que ce qui est communiqué est l'essence et ce qui participe est l'hypostase, naturellement et sans amoindrissement. — Si quelqu'un pense autrement, nous le plaçons sous l'anathème.

Nous rejetons également ceux qui disent que toute la divinité, considérée dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, c'est-à-dire la Trinité sainte elle-même s'est incarnée, dans l'une [398] de ses personnes ; et ne confessent pas que l'une seulement des personnes (s'est incarnée) : celle de Dieu le Verbe que, considérée en elle-même, nous proclamons véritablement Dieu, essence, nature ; comme celle du Père et celle de l'Esprit-Saint, à cause de l'égalité d'essence. Le Verbe s'est incarné et s'est fait homme, tandis que le Père et l'Esprit écrits et arriva près de nous. Après les avoir parcourus bien des fois et après les avoir examinés de concert avec nos vénérables frères et les diacres, après les avoir comparés avec ceux qui avaient été faits dès l'origine, nous trouvâmes qu'ils étaient aussi éloignés les uns des autres que l'Orient de l'Occident, et que les derniers détruisaient les premiers.

Nous avons compris que, par le premier chapitre, était exclue l'opinion perverse qui veut introduire la diversité d'essence, c'est-à-dire de la divinité[2] des trois personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; par le second, on repousse le blasphème qui prétend que les trois personnes adorables et consubstantielles de la Trinité sainte sont l'innascibilité, la filiation, la procession, ou ne sont que des noms et des expressions. Dans le troisième, (on confesse) qu'il n'est pas possible que le même soit ce qui est communiqué et ce qui participe, c'est-à-dire que l'essence générique soit une seule personne qu'on appellerait parfois ou Dieu le Père, ou Dieu le Fils, ou Dieu le Saint-Esprit, comme il plaît à l'esprit nouveau et hérétique. Dans le quatrième, (on admet) que chacune des personnes de la Trinité sainte doit être confessée Dieu, essence et nature, proprement et non pas métaphoriquement, selon une opinion blasphématoire, quand elle est considérée séparément en elle-même, conformément à la doctrine exprimée par l'opinion orthodoxe.

Ils nous mandèrent de nouveau, sans

1. *Patr. Gr.*, t. XXIX, col. 680.
2. Sens d'après le contexte.

prit-Saint ne se sont pas unis à la chair, ni faits hommes. Nous confessons aussi que nous admettons dans le sens des témoignages[1] des saints Docteurs, les noms employés dans la *théodicée*, de « *Trinité sainte* » *et* « *consubstantielle* ».

A la suite des témoignages qu'ils apportèrent relativement à la théodicée, ils établirent le dogme de l'incarnation; ils ajoutèrent des témoignages et employèrent les expressions et les témoignages que nous avons précédemment placés dans notre présent synodicon; nous les comprenons et nous les entendons dans la vraie piété, selon l'esprit de ceux qui les ont proposés, (c'est-à-dire des) saints Pères inspirés de Dieu[2].

Pour éloigner tout dissentiment, dispute ou scandale du milieu de nous, il nous a plu aussi de ne pas examiner contradictoirement les choses qui ont été faites ou écrites à propos des difficultés ou dans le temps des difficultés entre les partisans de feu saint Damianus, pape de cette ville d'Alexandrie, et du bienheureux Petrus qui était patriarche d'Antioche; de peur que les membres précieux du Christ ne tombassent de nouveau dans les disputes et les difficultés à l'occasion de leur discussion et de cette querelle de mots, et afin de faire disparaître du milieu de nous le fruit et la racine, comme on *dit, c'est-à-dire la division d'opinion.* Si quelqu'un des hétérodoxes nous demande : « Comment comprenez-vous les choses qui ont été écrites du temps de la l'écrire, que ces choses devaient être examinées par nous, et que si nous avions encore quelque doute, ils nous tranquilliseraient. Et ils nous demandèrent de placer dans le synodicon une profession *de foi complète, comme témoignage de* l'accord des deux partis; de développer le sujet de la théodicée et de parler de l'économie dans la chair de l'un de la Trinité, et contre les hérésies.

Nous trouvâmes l'écrit qui avait été fait et terminé auparavant à ce sujet. [Nous le remîmes] au vénérable évêque et nous le renvoyâmes en lui prescrivant que : si[3]..... nous nous rendrions à l'entrée de la ville. Ils le lurent[3]..... aussitôt nous arrivâmes.

Mais si les perturbateurs s'en étaient aperçus, ils n'auraient jamais permis que ce bienfait s'accomplît. Ils étaient trois. L'une de ces trois personnes est ce Jean qu'on dit avoir habité le monastère d'Aphtonia et qui fut le notaire de Damianus. Ils le surnommaient « apôtre »; ils auraient dû ajouter « de Satan »; car il se sépara, et jusqu'à ce jour il ne s'est pas uni. « Vous vous écartez, dit-il, de [398] la doctrine du pape Damianus. » — Quelques-uns d'entre eux luttèrent contre ces chapitres, jusqu'à ce qu'ils apprissent qu'ils avaient été envoyés par cet homme[4] et par ceux qui étaient avec lui. Alors, ils se turent. — Un autre Jean dit : « J'ai recueilli quelques témoignages des Pères; placez-les dans le synodicon ». N'ayant pu introduire ses

1. χρήσεις. — 2. θεόφοροι.

3. Petites lacunes dans le ms.; l'arabe ne permet pas de les suppléer. — 4. Le général.

difficulté entre ces bienheureux archevêques? » nous ferons cette réponse générale : « Ceux qui ont écrit (ces choses) sont partis vers Dieu. Pour nous, selon l'accord doctrinal qui a eu lieu maintenant entre nous, quant à la foi paternelle et orthodoxe, nous sommes unis mutuellement ».

D'après cette profession commune et orthodoxe [**399**] chacun de nous se dirigera, et exposera à tout le monde notre confession, à propos de laquelle nous avons opéré mutuellement notre réunion et nous sommes arrivés à la paix. Il est évident, tout d'abord, que les canons glorieux et paternels seront gardés purs et sans tache, par chacun des partis, et non seulement cela, mais aussi les coutumes qui sont admises à Alexandrie et en Égypte. Nous prions pour être toujours conservés dans l'unanimité du Seigneur, la charité et la paix ; pour être délivrés de toute agitation et de toute action sentant l'iniquité. Qu'il en soit ainsi par l'intercession de la sainte Mère de Dieu, Marie, des saints Severus et Anthimus, et de ceux d'Alexandrie, Theodosius et Petrus, et de Paulus et Julianus d'Antioche, et de Jacques.

Pour la confirmation et la stabilité des choses établies précédemment, des doctrines orthodoxes et irréprochables des Pères, de l'union parfaite en Dieu, de l'union indissoluble des deux sièges : du siège évangélique d'Alexandrie, et du siège apostolique d'Antioche, chacun de nous a signé de sa main :

[*Signatures*] [1] : Anastas[ius], par les idées perverses dans la confession, il espérait pouvoir le faire par des citations mutilées. Nous répondîmes : « Nous avons aussi des témoignages à insérer, mais ce n'est pas nécessaire ; car ce n'est pas un traité que nous nous proposons de faire, mais seulement un accord sur les doctrines. » Quand toutes ses ruses eurent été déjouées il chercha à introduire une matière [2] très grave et qu'il ne nous serait pas possible d'adopter. Dès lors tout espoir de paix était enlevé ; les ennemis étaient dans la joie, ils battaient des mains et nous couvraient d'opprobres. Mais ils ne jouirent pas longtemps de leur mépris, car Dieu rendit inutile leur invention [3] qui était celle-ci : « Puisque les Orientaux ont déclaré qu'ils n'acceptent pas les écrits de Damianus, nous ne nous unirons pas à eux ». Patricius [4] usa de ruse avec eux; il fit cesser cette (prétention) en disant : « Acceptez-vous, vous aussi, les écrits de Petrus? » Parfois ils répondirent : « Oui », et parfois ils répondirent : « Nous ne pouvons pas accepter des écrits qui sont contre nous. » Il leur imposa silence sur cette question en disant : « Donc que son nom [5] soit proclamé, chez les deux partis, dans les diptyques ». Ceux de notre parti n'y consentant pas, on vint nous trouver et nous dire, en suppliant : « Ayez pitié de nous, ayez pitié de l'Église ; que la paix ne soit pas troublée à cause du nom d'un seul homme ». Ayant nous-même réfléchi sur ce point, il nous a semblé que, les deux partis tenant une seule et

1. Suppléer : ܐܘܣܛ ܐܡܪ ; l'arabe porte en rouge : وزن الم.
2. ܗܘܐ. — 3. ܦܘܠܚܢܗܘܢ. — 4. Cf. p. 385, n. 4. — 5. Le nom de Damianus.

miséricordes de Dieu évêque d'Alexandrie, j'accepte et je maintiens les doctrines orthodoxes et irréprochables écrites ci-dessus. Et sur elles, je fais l'union avec Ta Sainteté, mon frère spirituel, par le secours de Dieu.

Athanasius, patriarche de la ville d'Antioche qui aime le Christ. Nous vous tendons la main dans la communion, la communauté de pensée et la communauté d'âme, et nous prions Dieu qu'il vous conserve longtemps à la sainte Église. Gardant (ces choses) solidement et inébranlablement, j'ai signé de ma main et j'ai scellé avec les vénérables (évêques) qui sont avec moi.

Ainsi écrivirent Athanasius, Polycarpus, Theodulus, et le reste des évêques égyptiens.

Cyriacus, évêque, adhérant à Athanasius, mon patriarche, j'ai signé de ma main. — Et ainsi Paulus, Paulus, Sergius, Thomas.

même foi orthodoxe, nous devions avoir égard à la conduite des Pères au sujet de ces proclamations, et que nous devions consentir à ceci : Ils proclameront son nom, selon leur coutume, dans leur assemblée, et nous communiquerons néanmoins avec eux en dehors de toute division ; nous proclamerons le nom de notre Père, Petrus, et bien que nous le proclamions, ceux-ci communiqueront avec nous sans hésitation. — Cela ayant été confirmé, Jean, le misérable, et un autre séculier se séparèrent.

Ils demandèrent encore qu'on écrivît dans le synodicon qu'après la paix personne ne pourrait blâmer son prochain.

Après que nous eûmes fait l'union avec le pape Anastas[ius], il n'établit rien et ne consentit pas à laisser écrire quelque chose au net avant de nous l'avoir envoyé dans notre demeure pour le lire, et il nous donna la permission d'y corriger tout ce que nous voudrions. Et il en fut ainsi.

Nous nous réunîmes dans le monastère de Cæsaria Patricia [1], et quand les écrits qui avaient été rédigés et signés nous furent communiqués devant l'autel[2]..... aussi [**399**] au nôtre [2].....

Le pape célébra le sacrifice mystique le samedi, et moi-même le dimanche ; nous célébrâmes une sainte fête, une fête spirituelle en l'honneur de Dieu qui nous a visités et a eu pitié de nous. »

Et plus loin : « Et s'il arrive qu'il se trouve quelques frères simples qui n'approuvent pas les transactions et les condescendances, et qui soient troublés par le nom placé à la fin du synodicon ; toi, comme un homme prudent et plus autorisé que bien d'autres, tu rendras à chacun témoignage pour nous et pour ceux qui sont avec nous, et surtout pour la vérité; car nous n'avons rien fait qui ne soit d'accord avec la conduite des Docteurs éprouvés. Pour l'érudition, non pas de ta sagesse qui sait toute chose par expérience, mais des autres qui ont besoin d'apprendre par elle quelle différence il y a entre la rigueur de la conduite et la condescendance que nous avons jugée

1. Cf. Land, *Anecd. syr.*, t. II, p. 264. — 2. Petite lacune dans le ms.

opportune, je ne dis pas à propos du nom d'un homme, mais même dans les doctrines sublimes, il faut que Ta Sainteté soit bien persuadée et qu'elle persuade que l'opportunité de cette manière de faire, réglée dans l'écrit, avait été proposée par[1] le saint patriarche Petrus à Damianus, à Paralos[2]. Et si celui-ci l'avait acceptée, (Petrus) l'aurait regardé comme un frère et un collègue.

Nous admettons que les hypostases ou personnes ne sont pas de simples propriétés, et qu'elles subsistent en elles-mêmes[3] de telle manière par l'innascibilité, la filiation, la procession; ni non plus des noms ou des relations privées de réalité, mais des propriétés intelligibles, parfaites, subsistant en elles-mêmes, distinctes par le nombre mais indistinctes par la divinité : car nous avons appris des Pères, inspirés de Dieu, à adorer l'Unité dans la Trinité et la Trinité dans l'Unité.

Nous, le vénérable pape Anastas[ius] et tous ceux de notre compagnie qui sont ici, nous demandons la paix de Ta Sainteté. »

Ce Cyriacus était du monastère de Mar Zakai, disciple du patriarche Petrus; c'était un homme vertueux et capable. Il gouverna longtemps l'Église d'Amid. A la fin de sa vie, il en fut chassé par les évêques qu'avait envoyés le roi des Perses pour prendre possession des sièges de la Mésopotamie, lorsqu'il en expulsa et chassa les Chalcédoniens.

[400] CHAPITRE [XXVII] *qui renferme l'encyclique envoyée par le patriarche Athanasius aux évêques d'Orient. Il contient aussi un extrait de la lettre du pape à Anastasius, à propos de l'affaire de l'union qui fut procurée par eux aux Églises de Syrie et d'Égypte.*

[Extrait] de la lettre d'Anastas[ius]. — « A mon seigneur, très vénérable et saint frère spirituel, et collègue Athanasius, patriarche d'Antioche; Anastas[ius], évêque d'Alexandrie : Joie dans le Seigneur.

« Voici combien il est beau, et combien agréable que des frères habitent ensemble », chante le psalmiste David[4] en faisant retentir la cithare de l'Esprit. S'il avait vu les enfants d'une même couche et (d'une même) souche

Encyclique d'Athanasius. — « A tous nos vénérables et saints frères spirituels, qui partagent notre sentiment et notre ministère, les évêques d'Orient : l'humble Athanasius. Réjouissez-vous dans le Seigneur.

« N'était-il pas convenable de vous faire connaître, à vous qui vous êtes faits les athlètes de la parole évangélique, qui êtes les intendants des mystères divins, qui vous êtes montrés des docteurs éprouvés, par l'inspiration sublime de

---

1. ܡܢ (et non pas ܠܘܬ). — 2. Lire : ܕܦܪܐܠܘܣ, comme plus haut (texte, p. 383, l. 4). — 3. ܘܩܝܡܝܢ.
4. *Ps.* CXXXII, 1.

paternelle troublant[1] l'harmonie de la famille : car, par la séduction de celui qui est jaloux, ils étaient séparés fortement l'un de l'autre, et s'il les avait vus de nouveau, grâce à la paix et à la sérénité de celui qui est vertueux, liés l'un à l'autre par le lien infrangible de la paix, et par les nœuds indissolubles de la charité, combien plus amplement ne les aurait-il pas loués, n'aurait-il pas célébré leurs résolutions, déclarant incomparable une telle perfection et jugeant une telle beauté inimitable.

« Dès lors, on dira un jour : « Que le nom du Seigneur soit béni pour l'éternité[2] ! » L'ornement de la charité est sacré pour nous, ô prince honorable, le triomphe de la paix (nous) est cher, la beauté de la parole d'union est digne d'amour. Qu'y a-t-il de plus excellent ou de plus précieux que la beauté de l'union dans la foi et dans les sentiments ? puisque notre grand Dieu et sauveur Jésus-Christ proclame dans l'Évangile[3] : « Là[4] où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Ceux qui hier étaient divisés en deux fractions apparaissent aujourd'hui, dans la foi, comme un seul peuple indivisible, auquel la Trinité dans l'Unité, comme il convient à Dieu[5], sert d'intermédiaire. Ceux qui hier, à cause de la division de la foi, paraissaient différents de langue[6] et différents de langage vis-à-vis l'un de l'Esprit, pour affermir ce qui est vertueux, qui êtes des pontifes (qui conduisez les fidèles à une perfection très élevée et leur procurez l'abondance de tous les biens pour marcher dans[7]) la voie droite et royale; (n'était-il pas convenable, dis-je, de vous faire connaître), à vous les premiers, la grande philanthropie de Dieu à notre égard et à l'égard de sa sainte Église, que le prophète Isaïe a manifestement dépeinte en disant[8] : « J'ai fait approcher ma justice, et elle ne s'éloignera pas; je ne retarderai[9] pas mon salut. Je donnerai le salut à Sion, la gloire à Israël. » A ces choses sublimes et glorieuses, surnaturelles, ressemblent celles qui nous ont été maintenant accordées, qui jettent chacun dans l'admiration par leur sublimité, et qui font crier : « J'ai considéré tes œuvres, Seigneur, et j'ai été stupéfait ». Il est opportun que nous aussi nous louions avec un autre prophète, les grandes œuvres de Dieu, et sa multiple sagesse, en disant[10] : « Grand est notre Dieu, grande est sa puissance; son intelligence n'a point de limite », car il a accordé miraculeusement à ceux qui, peu de temps auparavant, étaient séparés de son union, à des ennemis qui se combattaient, un état pacifique et une bonne disposition[11], à ceux qui étaient divisés dans la piété[12], la concorde dans les expressions et les doctrines paternelles

1. ܡܫܓܫܝܢ. — 2. Cf. *Ps.* CXII, 2. — 3. Matth., XVIII, 20. — 4. ܐܝܟܐ. — 5. θεοπρεπῶς. — 6. Lire : ܠܫܢܐ, comme plus bas.

7. Petites lacunes dans le ms. Nous donnons le sens de ces quelques lignes d'après les mots conservés. L'arabe ne donne rien de plus que notre ms. — 8. Is., XLVI, 13. — 9. Corriger : ܠܐ ܐܘܚܪ; LXX : οὐ βραδύνω. L'ar. porte : ܡܐ ܐܬܘܢܐ. — 10. *Ps.* CXLVI, 5. — 11. εὐθεσία. — 12. εὐσεβεία.

l'autre, jouissent abondamment aujourd'hui, dans le cénacle, de l'union indivisible de l'Esprit-Saint. Bien que nous parlions toutes les langues qui sont sous les cieux, nous paraissons n'avoir que la même langue et la même voix. Ceux qui hier, comme Ésaü et Jacob, étaient mortellement divisés, se sont aujourd'hui embrassés, comme Benjamin et Joseph en Égypte. Ceux qui hier [**401**] étaient divisés d'opinion, comme ceux qui avaient été envoyés voir la terre promise, sont aujourd'hui armés, comme Caleb et Josué, d'un même sentiment et d'un même esprit, pour s'avancer vers la ville superbe d'en haut promise à tous les saints, dont l'artisan et le créateur est Dieu lui-même. Ceux qui hier, comme Juda et Israël, étaient divisés en deux parties, sont maintenant rangés en une seule tribu, et nous inscrivons comme conducteur en tête des chefs d'armée le Seigneur que nous adorons et glorifions comme pontife et roi. Ceux qui hier tiraient les arcs et les glaives les uns contre les autres, aujourd'hui, comme dit le prophète[1], coupent leurs glaives pour en faire des socs de charrue, et convertissent leurs javelots en faux. Partout sous les cieux nous proclamons la nouvelle de notre concorde, c'est-à-dire que nous semons et labourons en vue de la piété, parmi ceux qui sont en dehors de notre maison; car, au lieu de la division d'opinion et du trouble, la charité et la paix brillent comme l'éclair au milieu de nous et resplendissent. Chérissons et orthodoxes : ce qui, comme vous le verrez, avec une louable unanimité, est le contraire de leurs propositions premières.

« Magnifiez le Seigneur avec nous! Exaltons ensemble son nom! » comme il est écrit[2]; glorifions le Seigneur qui fait des prodiges, lui qui a dit par le prophète Isaïe[3] : « Voici que je fais des choses nouvelles, qui paraîtront maintenant et que vous comprendrez. » « Le Seigneur qui édifie Jérusalem[4] » a regardé notre indigence [**401**] et a établi ses limites dans la paix; car il nous a attachés ensemble, nous, qui sommes venus d'Orient ici, à Alexandrie, et ceux de cette ville et de toute la province d'Égypte, dans la magnificence et la splendeur de la paix, dans l'unanimité de sentiment à l'égard de Dieu : unanimité que vous comprendrez quand vous lirez la profession de foi établie entre nous, et que nous envoyons maintenant à Votre Sainteté. Nous sommes tous le peuple de Dieu, pour ainsi dire, dans le bonheur et la joie de l'Esprit-Saint, faisant monter une seule et même doxologie au Père, au Fils et au Saint-Esprit, notre Dieu et notre Seigneur à tous; et nous n'innovons rien dans la véritable profession de foi. Demandez donc pour nous au Seigneur de paix, frères honorables, la confirmation et la stabilité des biens qu'il nous a accordés, afin qu'ils demeurent avec nous jusqu'à la fin du monde, et qu'il n'y ait plus parmi nous ni schismes, ni pousses

1. Is., II, 4.
2. *Ps.* XXXIII, 4. — 3. Is., XLIII, 19. — 4. *Ps.* CXLVI, 2, 14.

le trésor incorruptible de la paix, comme les disciples de celui qui a fait la paix entre le ciel et la terre, qui nous a annoncé effectivement et nous a dit[1] : « Je vous laisse la paix; je vous donne ma paix ». Il faut revêtir le vêtement sacerdotal et divin de la charité : rien ne convient mieux, en effet, que la charité aux disciples du Christ. Et le Seigneur l'affirme lui-même lorsqu'il proclame dans les Évangiles[2] : « On reconnaîtra à ceci que vous êtes mes disciples : si vous vous aimez les uns les autres ». Et qui ne désirerait devenir effectivement le disciple du Christ? Il est juste qu'il en soit ainsi. Mais, ô (frère) qui m'es plus cher que tout, puisque nous sommes unis par un même esprit divin, nous devons demander la paix l'un de l'autre par des lettres réciproques que l'Écriture appelle « lettres synodales ».

« Dès lors, ô prince sacerdotal ! j'ai eu en vue le synodicon actuel qui doit annoncer l'unanimité de l'Égypte avec l'Orient, proclamer à haute voix la conformité de la foi de l'Orient avec celle de l'Égypte, arracher de fond en comble la division d'opinion de l'état antérieur, consolider en nous un accord indissoluble d'expression quant à la foi, qui est solidement affermie en nous et que nous professerons jusqu'à la fin du monde.

« De fait, le divin[3] patriarche Severus a éclairci cela lorsqu'il [402] écrivit une lettre synodale à saint Theodosius. On y trouve, en effet, littéralement ceci : « Puisqu'on doit en attendre pour nous de zizanies (excités) par l'ennemi de la vraie piété.

« Nous nous empressons de porter ces choses à votre connaissance, ô saints! car nous sommes saisis de crainte[4] à cause de la restauration[5] accomplie ; nous honorons la règle de la concorde fraternelle et nous obéissons à la parole prophétique qui dit[6] : « Annoncez un cri de joie ; que cela soit entendu ; annoncez jusqu'à l'extrémité de la terre que le Seigneur a délivré son serviteur Jacob, et ne l'a pas laissé souffrir de la soif lorsqu'il l'entraînait par le désert ! »

« Nous vous prions donc, quand vous considérerez la grandeur du bienfait de Dieu, et quand vous songerez à la multitude des peuples qui doivent être sauvés, de ne pas mépriser ni considérer autrement qu'il ne convient, la concession que nous avons faite; surtout parce qu'elle entraîne avec elle avantage et profit. Car, ce que nous avons accompli n'est pas en dehors de la règle usuelle[7] de l'Église et des Pères. Nous espérons que le nom d'un homme qui ne pensa pas comme nous, que nous avons dû mettre par prudence dans le libelle de la profession de foi, ne vous causera aucun scandale.

« Car nous avons trouvé que, pour la paix de l'Église et pour que le peuple[8] de Dieu ne soit pas divisé et séparé, nos saints Pères ont fait beaucoup de telles choses et même de plus considérables ; ils ont accepté le nom de certains hommes sans croire qu'il y aurait pour cela une

1. Joh., xiv, 27. — 2. Joh., xiii, 35. — 3. θεόφορος.
4. Ou « de piété » (?). — 5. κατάστασις. — 6. Is., xlviii, 20. — 7. ܥܝܕܐ (ainsi dans le ms.). — 8. ܕܥܡܐ.

des avantages[1] et notre perfection(?), j'ai envoyé les lettres synodales. » Et en effet, depuis longtemps l'autorité de l'empire orthodoxe est attribuée à ce trône évangélique : de là (sont envoyées) les lettres festivales[2] dans tout l'univers : ce qui a été observé jusqu'à notre époque, et sera observé; si quelqu'un l'appelle la racine de l'orthodoxie, il ne sort pas de la vérité. »

Et après avoir réglé la question de la Théodicée et de l'Incarnation, il dit : « Là-dessus, tendons-nous la main mutuellement, comme il convient à Dieu, et chérissons la communion indivisible, rendant particulièrement grâces au Christ qui nous a réunis pour cela. Nous souhaitons la victoire à nos empereurs, par l'envoyé de Dieu, le général, le célèbre et illustre Nicetas, qui a exhorté et invité à une semblable union, et qui par ses paroles salutaires a fait cesser notre séparation. Il nous a entraînés vers l'union, et que pour cela le Christ lui procure la récompense pour nous ; qu'il lui donne ici-bas la puissance sur ses ennemis et la soumission des barbares, et le repos involontaire des combats contre les adversaires, la bonne opinion et l'affection de ceux qui sont soumis, la santé inaltérable du corps, une longue vie; et dans le monde à venir : les choses que l'œil ne peut voir, que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment. A lui la gloire dans les siècles des siècles. Amen ! »

Signature. « Que l'Unité dans la Tri-tache ou une souillure dans la communion [402] des Orthodoxes. Attendu que vous êtes de sages architectes et des ingénieurs habiles à fermer les brèches, selon la prophétie, vous comprendrez de toute manière que la nécessité du temps demandait de soutenir et de porter ceux qui sont faibles, car toute chose est bonne en son temps, et (qu'il faut) de grands édifices pour édifier Sion, en tant que (vous êtes) les dispensateurs et les docteurs de la grâce multiforme de Dieu, qui ne méprise pas les faibles, afin que celui qui est boiteux ne soit pas renversé mais plutôt soutenu ; qui exige des parfaits les choses parfaites; qui ne veut pas qu'un homme périsse dans l'enfer, mais désire que tous soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité, comme dit quelque part[3] le livre sacré[4]. En méditant ces pensées sacrées, comme il vous convient, ô vénérables, édifiez et dirigez le peuple de Dieu; ne permettez pas, selon votre force, que quelqu'un se heurte à la pierre d'achoppement, afin que de la sorte, vous aussi méritiez de recevoir les éloges du Seigneur de la gloire au grand jour de la récompense et dans la grande assemblée, quand tout le genre humain sera amené au tribunal; que vous et nous soyons dignes de la miséricorde et d'habiter avec les saints Pères qui nous ont distribué correctement la parole de vérité de la vraie religion de Dieu.

1. Le mot ܐܘܘܬܐ est probablement à corriger en ܐܘܩܦܐ (Ar. : الأوزار). — 2. Annonçant la date de la fête de Pâques; selon le décret du concile de Nicée.
3. ܒܕܘܟ. — 4. I Tim., ii, 4.

nité sainte, qui est notre Dieu, conserve Votre Béatitude préservée dans l'âme et le corps, etc. » — *Ce [chapitre] est aussi fini.*

Par ces écrits, celui qui veut s'instruire, comprendra comment, en quel temps, et de quelle manière, a été renouvelée et confirmée l'union entre notre Église de Syrie et celle d'Égypte, par l'intermédiaire de Mar Athanasius notre patriarche, c'est-à-dire d'Antioche, et de Mar Anastas[ius] d'Alexandrie, des évêques des deux partis, du général Nicétas et des autres chefs fidèles. Que Dieu leur accorde à tous une bonne mémoire dans toutes les Églises orthodoxes, jusqu'à la fin du monde, et dans l'Église des premiers-nés qui sont inscrits dans les cieux, pour l'éternité. Amen !

Cette union eut lieu en l'an 921 des Grecs[1]. — Que par les prières des saints évêques par lesquels Dieu l'a accomplie et (par les prières) de tous les saints, le Seigneur fasse miséricorde et pardonne à quiconque adhère fidèlement à cet écrit. Amen.

Dans ce Livre dixième est compris, en vingt-sept chapitres, un cycle de 41 *ans, c'est-à-dire depuis l'an* 878 *des Grecs jusqu'à l'an* 921, *pendant lequel quatre (princes) ont régné dans l'empire des Romains et trois dans l'empire des Perses. Cette année est l'an* 6114 *depuis Adam, et, depuis Notre-Seigneur, l'an* 592.

1. Lire : ܨܟܐ (et non pas ܨܟܝ).

LIVRE XI

[**403**] LE LIVRE ONZIÈME COMMENCE A L'ANNÉE 6115 DEPUIS ADAM, 593 DEPUIS NOTRE-SEIGNEUR, ET, SELON LE COMPUT DES GRECS, A L'ANNÉE 922, EN LAQUELLE HERACLIUS COMMENÇA A RÉGNER SUR LES ROMAINS, ALORS QUE KOSRAU ÉTAIT ROI DES PERSES. — A CETTE ÉPOQUE COMMENÇA L'EMPIRE DES ARABES, PAR MAHOMET.

CHAPITRE [I[er]]. — *Du commencement du règne d'Heraclius; et de ce qui se passa dans l'Église à cette époque.*

Heraclius commença à régner en l'an 922 des Grecs, la 21e année du règne de Kosrau.

Phocas fut tué par les Romains eux-mêmes; de même qu'il avait fait massacrer Mauric[i]us et ses enfants par les Romains, il fut aussi massacré par eux.

Quand Heraclius occupa le trône de l'empire, il envoya des ambassadeurs à Kosrau, roi des Perses, en vue de la paix : « Parce que, disait-il, Phocas a fait tuer l'empereur Mauricius qui était votre ami, nous l'avons fait mettre à mort ». Il espérait par de semblables flatteries amener la réconciliation. Mais Kosrau ne se laissa point séduire; non seulement il ne fit pas la paix avec les Romains, mais [il s'empara[1]] du reste de leur territoire.

En effet, la première année du règne d'Heraclius, les Perses assiégèrent Antioche et s'en emparèrent. Les armées des Romains étaient sorties pour livrer bataille aux Perses. Les Romains furent vaincus, et les Perses en détruisirent un grand nombre.

En la 2e année d'Heraclius, 22e de Kosrau, Bahram, général des Perses, s'empara de Césarée de Cappadoce. Il y massacra plusieurs myriades d'habitants, emmena tout le reste en captivité et s'en retourna.

En l'an 4 d'Heraclius, Šahrbaraz soumit Damas aux Perses, et l'année suivante il s'empara de la Galilée et de la région du Jourdain[2].

En l'an 5 d'Heraclius, Šahrbaraz pénétra jusqu'à Jérusalem, s'en empara et y massacra [**404**] quatre-vingt-dix mille hommes. — Les Juifs, à cause de leur haine pour les chrétiens, achetaient ceux-ci aux Perses, à vil prix, et les mettaient à mort. — Ils s'emparèrent de Zacharias, évêque chalcédonien de Jérusalem, et l'envoyèrent en Perse avec le bois de la Croix adorable. Ils firent aussi captifs les Juifs qui achetaient et tuaient les chrétiens, et ils ne laissèrent pas les Juifs à Jérusalem ou dans la région.

---

1. Suppléer : أسر d'après l'arabe. — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVI, § IX.

L'année suivante, Šahrbaraz envahit l'Égypte et s'en empara. Il força Alexandrie et y tua beaucoup de gens. Il soumit aussi la Libye aux Perses, jusqu'aux confins de l'Éthiopie [1]. La même année, le persan Šahîn assiégea Chalcédoine et s'en empara par force; il en fit périr tout le peuple dans un cruel massacre, et il s'en retourna en paix.

Ainsi, les Perses s'emparèrent de tous les pays des Romains en Mésopotamie, en Syrie, en Cilicie, en Palestine, en Égypte, et sur tout le littoral; ils pillèrent et firent des captifs innombrables. Ils firent descendre en Perse des richesses, des esclaves et toute sorte de choses. Ils firent descendre en Perse jusqu'à des colonnes de marbre et des plaques très nombreuses, de l'Asie Mineure [2], de la Syrie, et des autres pays de l'Occident.

A cette époque [3], Heraclius avait proclamé Auguste, son fils Constantinus, pour l'envoyer à la tête de l'armée combattre les Perses qui s'étaient déjà emparés de tous les pays des Romains situés sur la rive orientale de la mer du Pont.

A cette époque commença à être connu Mahomet, de l'Arabie intérieure, qui, alors, montait encore pour le commerce en Arabie et en Palestine [4].

[**403**] Dans l'année en laquelle Heraclius commença à régner sur les Romains, il y eut une éclipse de soleil pendant quatre heures. Il y eut aussi une disette de pluie, et les récoltes périrent. On ne trouva ni froment, ni autres céréales, et pour ce motif il y eut une famine.

La même année, une troupe de Ṭaiyayê monta de l'Arabie dans les régions de la Syrie; ils pillèrent et dévastèrent de nombreux pays ; ils commirent beaucoup de massacres parmi les hommes, et ils incendièrent sans pitié ni miséricorde.

On raconte de quelques empereurs romains que l'un d'eux [5], voyant ses soldats prêts à se révolter, imagina de les exciter les uns contre les autres. Il or-

[**403**] L'année même où Heraclius commença à régner, le patriarche d'Antioche des Chalcédoniens, qui s'appelait Anastas[ius], fut tué, et leur siège resta vacant pendant 38 ans.

Pour nous, Orthodoxes, nous avions pour patriarche du siège d'Antioche Athanasius, lequel, à cette époque, fit l'union avec les Égyptiens, par l'intermédiaire d'Anastas[ius], pape d'Alexandrie, comme nous l'avons suffisamment exposé à la fin du Livre X.

A Alexandrie, les Chalcédoniens avaient à leur tête Cyrus [6]; — à Constantinople : Sergius.

A Édesse, on envoya un évêque de chez les Perses : Isaïe [7].

L'empereur Heraclius envoya au patriarche Athanasius et à tous ceux de

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVI, § xiv; Jac. Edess., ad ann. 292. — 2. *Romania*. — 3. Jac. Edess., ad ann. 289. — 4. *Ibid.*, ad ann. 293.

5. Romulus; cf. t. I, p. 83. — 6. Jac. Edess., ad ann. 285. — 7. *Ibid.*, ad ann. 293.

donna à une partie d'entre eux de se revêtir de vêtements κύανον[1], ce qui signifie « bleu », et πράσινον, (ce qui signifie) « vert », les uns ainsi, les autres ainsi. Et, grâce à cet artifice, il put éviter leur malice et leur rébellion contre lui-même. Mais les empereurs de l'époque actuelle, Mauric[i]us, Phocas, Heraclius, à cause de leur[2] éloignement de la religion, furent privés de science ; ils furent abandonnés à un détestable jugement. Dieu les abandonna à l'intelligence des vanités, comme il est écrit[3]; et ils se détruisirent les uns les autres.

A cette époque, Édesse eut à subir de grands maux, pour le motif que voici : Un homme nommé Qoura, un des nobles [404] de la ville, fut établi gouverneur[4] par Kosrau. Les Édesséniens le jalousaient beaucoup et le calomniaient; mais Kosrau n'accueillit point leurs discours. Alors, ils se tournèrent vers Qoura et lui témoignèrent du repentir. Celui-ci les crut et ne leur garda pas rancune. Ils lui demandèrent d'aller près de Kosrau pour le prier de diminuer le tribut. Étant descendu vers Kosrau, il le pria et obtint un édit pour leur faire cette faveur, comme il le désirait. Comme il allait revenir, il rencontra deux hommes impudents qui avaient été envoyés par les Édesséniens près de Kosrau pour l'accuser faussement. Ayant compris la chose, Qoura retourna trouver Kosrau, et leur laissa[5] dire du mal de lui-même autant que Satan leur en donna la force.

notre confession une lettre ainsi conçue :

Copie de la lettre d'Heraclius : Heraclius, croyant en Jésus-Dieu, empereur des Romains : aux Διακρινόμενοι. — Nous n'avons pas la compétence nécessaire pour traiter les choses dogmatiques; mais, dans la rectitude de notre foi en Notre-Seigneur Jésus, nous glorifions un seul Dieu véritable et nous disons que le Fils et le Verbe de Dieu, qui existe sans commencement avant les mondes avec son Père immaculé et l'Esprit-Saint, étant l'une des personnes de la Trinité sainte, vivificatrice et consubtantielle, a voulu, pour sauver le genre humain, s'incarner de l'immaculée Marie, Notre-Dame, [404] Mère de Dieu, et naître d'elle. Le même est Dieu parfait et le même a été crucifié du temps de Ponce-Pilate. Dieu le Verbe impassible a souffert dans sa chair passible. Il est évident que, la divinité étant demeurée impassible, nous disons qu'il y a deux natures : (celle) de Dieu et (celle) de l'homme, qui sont unies, en Jésus, Dieu-Verbe, Fils immaculé, sans confusion et sans séparation, (ce qui) signifie les deux natures qui sont unies en une seule opération[6] qui est, comme il a été dit par Cyrillus, de bienheureuse mémoire : μία φύσις τοῦ Λόγου θέου σεσαρκωμένη. Les mots « sans confusion et sans séparation », marquent les deux natures qui sont unies; car on ne peut parler de confusion pour une seule ; l'expression « sans séparation » indique qu'elles sont unies en

1. ܩܘܢܘܢ paraît être la transcription de κύανος, de même que ܟܘܢܐ. — 2. ܕܝܠܗܘܢ. — 3. *Rom.*, I, 28. — 4. ἄρχων. — 5. ܘܫܒܩ.

6. Corriger : ܚܕܐ ܡܥܒܕܢܘܬܐ ; ar. : فعلا واحد.

Lorsqu'ils eurent été chassés, Qoura parla à Kosrau de la grande abondance (de richesses) qui se trouvait à Édesse. Kosrau fit rassembler l'argent de la population, des temples, des princes et de partout. Il fit emporter d'Édesse en Perse la quantité de cent vingt mille liṭrê d'argent.

une nature du Verbe-Dieu incarnée; car si l'on parle de l'union de deux natures, il est évident qu'elle ne comporte ni division ni séparation. — Nous anathématisons quiconque a cru ou croit autrement : soit dans le synode de Nicée, soit dans celui de Constantinople, soit dans celui d'Éphèse, soit dans celui de Chalcédoine. — *Fin.*

CHAPITRE [II]. — *Du commencement de l'apparition de Mahomet. De la réponse que fit le patriarche Athanasius à Heraclius, empereur des Romains.*

En l'an 933 des Grecs, 12 d'Heraclius, et 33 de Kosrau, commença l'empire des Arabes, [**405**] quand un homme nommé Moḥammed, de la tribu de Qoreśia, parut dans la région de Yatreb et dit de lui-même qu'il était un prophète.

On les appelle Ṭaiyayê, et on les appelle Iśma'élayê et Hagarayê du nom de Hagar et d'Ismaël, et Saraqayê du nom de Sara, et Madianayê (en tant que) fils de Cetura[1]. Cependant, quoiqu'ils diffèrent par ces appellations et ces tribus, le nom commun d'Arabes leur est donné à tous; et ils s'appellent eux-mêmes de ce nom, tiré de celui de l'Arabie Heureuse, qui est le lieu de leur habitation, et s'étend, du nord au sud, depuis le fleuve de l'Euphrate jusqu'à la mer australe, et, de l'ouest à l'est, depuis la mer Rouge jusqu'au golfe de la mer de Perse.

Ce Moḥammed était fils de 'Abdallah; il montait de Yatreb, sa ville, en Palestine pour négocier, vendre et acheter. Ayant conversé avec les Juifs, il apprit d'eux la croyance en un seul Dieu. Voyant que ses concitoyens adoraient les pierres, le bois et les autres créatures, il s'attacha[2] à la croyance des Juifs qui lui plaisait. Lorsqu'il revint dans son pays, il proposa cette croyance à ses concitoyens et y gagna quelques-uns d'entre eux. Lorsqu'un plus grand nombre se furent attachés à lui, il les forçait alors de lui donner leur adhésion. Parfois, il les menaçait; parfois, il leur vantait le pays de Palestine et disait : « C'est à cause de la croyance en un seul Dieu qu'ils ont ce bon pays ». Il leur disait aussi : « Si vous m'écoutez, si vous abandonnez ces vains dieux, si vous confessez un seul Dieu, Dieu vous donnera un bon pays ». Et ainsi il en séduisit plusieurs, et commença à se constituer une troupe et à monter tendre des embûches[3] dans les régions de Palestine, de manière qu'en leur en rapportant quelque

---

1. De même dans l'arabe; mais y a peut-être ici une altération du texte; l'arménien dit : « à cause de Madian, fils de Cetura » (Langlois, p. 223). — 2. Lire : ܢܩܦ. — 3. Lire : ܡܟܡܢ̈ܐ (BH).

chose il les persuadât de croire en lui et de s'attacher à lui. Comme il était descendu et monté plusieurs fois sans préjudice, avait pillé et était revenu chargé (de butin), la chose fut confirmée pour eux[1] par l'amour des biens qui leur fit établir la coutume fixe de monter piller[2]. Ceux qui ne s'étaient pas encore soumis à lui voyant que ceux qui s'étaient attachés à lui abondaient en richesses, s'attachaient à lui à leur tour. Quand un grand nombre d'hommes se fut soumis à lui, il ne montait plus en personne à la tête de ceux qui montaient [**406**] piller; mais il en envoyait d'autres à la tête de ses armées, et restait lui-même dans les honneurs, dans sa ville. Quiconque n'acceptait pas sa doctrine était soumis non plus par la persuasion mais par le glaive, et il tuait ceux qui résistaient.

Bientôt ses troupes se mirent à envahir et à piller de nombreux pays. Quand cette principauté eut grandi et se fut étendue, elle rendit tributaires beaucoup de régions. Elle devint un empire solide, qui, par la succession des hommes qui le dirigèrent, devint très puissant; il s'empara d'une grande partie des pays des Romains, et tout le royaume des Perses tomba entre ses mains.

Il leur fixa des lois qu'il disait lui être données par Dieu pour qu'il les leur établît. Il leur enseigna à confesser un seul Dieu, créateur de l'univers; mais qu'il n'appelle ni Père, ni Fils, ni Esprit-Saint. Il dit qu'il y a une divinité : unique personne et unique hypostase, qui n'est pas engendrée et n'engendre pas, qui n'a ni fils, ni associé, ni participant. — Il admet les livres de Moïse et des Prophètes, et même quelque chose de l'Évangile, mais il rejette la plus grande partie de celui-ci, et n'accepte que la plus petite.

Au sujet du Christ, il pense et dit qu'il est bien celui dont les prophètes avaient prédit la venue : cependant, il n'était qu'un homme juste, et un prophète comme les autres, et non pas Dieu, ni Fils de Dieu, comme nous autres, chrétiens, le confessons. Toutefois, il est plus grand que tous les autres prophètes, parce qu'il n'est pas né du concours de l'homme ni du mariage, mais a été créé par la parole de Dieu et formé de Marie, par le souffle de l'Esprit, de même que, par son souffle et sur son ordre, Adam fut créé de la poussière : l'Esprit Saint souffla et il exista. C'est pour cela qu'ils l'appellent parfois le Verbe de Dieu ou son Esprit, comme étant l'œuvre et la créature de la parole de Dieu. Ainsi, celui[3] que nous appelons Fils de Dieu, parce qu'il est engendré de Dieu sans passivité ni séparation, comme la pensée par l'esprit, ceux-ci le considèrent matériellement, [**407**] le regardent avec impiété comme l'enfant né d'une femme, et nous blâment de l'adorer. Ils disent que la sainte Vierge Marie était la sœur de Moïse et d'Aaron. Ils ne confessent pas que le Christ fut crucifié par les Juifs; mais (prétendent) que l'un de ses disciples auquel il avait donné sa ressemblance fut crucifié et mourut; le Christ, s'étant caché, fut ravi et emmené par Dieu dans le jardin.

---

1. Lire : ܐܫܬܪܪ ܠܗܘܢ, d'après l'arabe. — 2. Lire : ܘܒܙܝ (Ar. : ܘܡܠܗܡܘܢ). — 3. ܠܗܘ.

Sur ce jardin, c'est-à-dire le paradis, ils ont des opinions très grossières. Ils disent qu'on y trouve une nourriture et une boisson corporelle, l'union avec les femmes, le repos sur des lits d'or et des tapis ornés de gemmes et de topaze[1], des fleuves de lait et de miel, des arbres délicieux couverts de fruits. Ils admettent la fatalité, le sort et la prédestination par Dieu.

Ils prennent jusqu'à quatre femmes libres, et des concubines autant qu'ils veulent. Si quelqu'un répudie sa femme avec serments, il ne peut la reprendre ni transgresser ses serments avant de l'avoir donnée à un autre homme : alors il est délié de ses serments, et il peut la prendre de nouveau.

Ils prient cinq fois par jour, et font quatre génuflexions à chaque prière. Ils croient à la résurrection des morts, et qu'il y aura un jugement et une rétribution pour chacun selon ses œuvres. Ils sont possédés de l'amour du monde et des plaisirs charnels, du manger[2], du boire, des vêtements, de la polygamie avec des femmes libres ou des concubines. Pour eux, il n'est pas interdit à un homme de répudier sa femme et d'en prendre une autre. Ils ont un jeûne de la journée pendant trente jours, c'est-à-dire un mois lunaire par an; mais ils mangent pendant toute la nuit jusqu'à l'aurore. Avant de prier, ils lavent dans l'eau même leurs membres excrétoires. Quand ils se sont approchés d'une femme, ou ont eu une pollution, ils lavent tout leur corps et prient ensuite. Leur adoration se fait vers la Kaʿba; quel que soit le lieu où ils se trouvent, ils se tournent vers elle, pour adorer. — Ils pratiquent la circoncision des hommes et des femmes; toutefois, ils n'observent pas la loi de Moïse qui prescrit que la circoncision ait lieu le huitième jour; mais ils circoncisent à quelque âge que ce soit. — *Fin du chapitre sur l'apparition de Moḥammed, prince des Musulmans.*

Exemplaire du libelle qu'adressa le patriarche Athanasius à l'empereur sérénissime et protégé de Dieu, Heraclius. — [405] Nous avons reçu l'ordre, nous vos serviteurs, ô seigneur philanthrope, d'écrire maintenant, en abrégé et comme par chapitres, touchant les dogmes divins que nous admettons et aussi touchant les questions controversées.

Nous confessons le symbole établi par les 318 Pères réunis à Nicée, car il est notoire que le Saint-Esprit était avec eux, symbole qu'ont aussi accepté les 150 Pères de Constantinople et ceux qui se réunirent à Éphèse pour l'affaire[3] de Nestorius; et nous ne consentons absolument pas à en recevoir un autre. Ils nous ont appris à confesser le Verbe de Dieu le Père, éternel, égal à lui et à l'Esprit-Saint en essence et en dignité. Il a pris une chair animée et intelligente de la sainte et toujours vierge

1. Le sens des deux mots est douteux; cf. *Thes. syr.*, coll. 3019, 3760. — 2. Lire : ܡܐܟܠܬܐ.
3. Lire : ܡܛܠ ܥܠܬܐ.

Marie, qui est proprement et vraiment « Mère de Dieu », et il se l'est unie physiquement et effectivement; elle n'existait point avant son union avec lui, mais concurremment avec l'existence (de cette chair) il se l'est unie et il est ainsi sorti du sein immaculé de la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, fait chair, sans changement, et parfaitement fait homme. De sorte qu'il a deux naissances : l'une, antérieure aux mondes, incorporelle, sans commencement, et l'autre, corporelle, à la fin des temps. Il est un seul et même avant son incarnation et après qu'il s'est fait homme. Il n'a causé aucun accroissement dans la Trinité. Dès lors, puisque le Seigneur notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ est un, nous confessons qu'une est aussi sa nature ou hypostase, composée de la divinité et de l'humanité, c'est-à-dire de natures et hypostases qui sont parfaites en elles-mêmes, car la divinité n'a pas été changée en quelque chose qu'elle n'était pas, ni l'humanité n'a pas subi de transformation; mais chacune d'elles subsiste dans la propriété de sa nature[1].

En même temps, nous comprenons une union inexplicable, qui nous démontre l'unique nature de l'unique (personne), toutefois faite chair et incarnée. Il ne se divise nullement εἰς δύο φύσεις ou ἐν δύο φύσεσιν, ni en deux hypostases, ou personnes, ou fils, ou christs, après l'union incompréhensible, que nous disons hypostatique et physique, exempte de fiction, de changement, de confusion, de division, de séparation, de dualité ; car la dualité est destructive de l'unité, de même que la confusion ou la conversion des mystères divins. Aussi écartons-nous* de l'incarnation divine [**406**] la dualité et la division, et pareillement la fiction et l'apparence de commixtion. Celle-là est l'enfant de l'anthropolâtre Nestorius; celle-ci a été conçue par l'athée Eutychès, au nom odieux. Car un seul et même est le Seigneur, le Christ, Fils consubstantiel au Père et à l'Esprit-Saint, dans sa divinité, et consubstantiel à nous dans l'humanité. C'est le même qui est impassible et immortel dans la divinité, et le même qui est passible et mortel dans la chair. Car en lui la différence spécifique des (natures) qui ont concouru à l'union, je veux dire de la divinité et de l'humanité, subsiste après l'union, en dehors de la dualité, du nombre, de la division. Dès lors, nous disons que toutes les choses divines et humaines, les choses humbles et les choses sublimes, les paroles et la prédication (?)[2] sont d'un seul et même, et non seulement cela, mais aussi les passions volontaires, naturelles et irrépréhensibles qu'il a volontairement subies dans la chair, alors qu'il demeurait impassible dans sa divinité : car il n'est pas possible qu'une

---

* Note marginale : *Voyez, ô mes Pères, qu'il y a une erreur dans ce chapitre et que son sens n'est pas correct selon l'opinion des Pères*; *cependant, je suppose que cela provient ou de l'écrivain ou du copiste. A Dieu ne plaise que le Docteur ait employé de semblables expressions*! — Cette note fait allusion à la construction embarrassée de la phrase qui semble dire : « nous nous écartons de l'incarnation vers la dualité »; mais il faut vraisemblablement corriger dans le sens de notre traduction.

1. ܕܟܝܢܗ. — 2. *Sic* ms.; il faut peut-être corriger : « et les actions ».

passion quelconque atteigne celui qui est impassible par nature. Et, malgré cela, nous ne nions pas que celui qui pour nous a souffert, est mort, est ressuscité, soit véritablement Dieu; « car nous avions besoin d'un Dieu qui s'incarnât et mourût, pour obtenir la vie », dit le Théologien [1].

Voilà en abrégé et rapidement ce que nous confessons, ô notre empereur sérénissime et fortifié par Dieu, touchant l'incarnation divine, et les choses (acceptées) dans les mêmes termes, d'un commun accord, par les deux partis, sans exception. Nous rejetons les dogmes contraires à la vérité et nous les repoussons par l'anathème. Nous tenons donc cela universellement, avec le concours et l'aide de Dieu.

Quant à la manière dont on doit se comporter à l'égard des expressions et des personnes controversées ou discutées, pour la stabilité et l'unanimité de l'Église, nous croyons qu'il convient d'ajouter quelques courtes (explications) à cet écrit, afin que personne ne suppose que nous sommes scandalisés sans raison, ou que nous nous séparons sans motif de ceux qui ne pensent pas les mêmes choses que nous.

Nous sommes scandalisés par le synode de Chalcédoine, ô (empereur) philanthrope et très pacifique : (1°) parce qu'il a établi une autre définition de la foi en dehors de celle qui avait été établie à Nicée. Et pour cela, il est tombé sous l'anathème des saints Pères du premier concile d'Éphèse, qui ont placé sous l'anathème tous ceux qui oseraient par la suite établir une autre définition de la foi, qu'ils soient évêques, clercs [**407**] ou laïcs; — (2°) et parce qu'il a défini, dans la définition dont on vient de parler, que le Christ est de deux natures et qu'il est connu en deux natures, ce qui peut se dire de natures séparées mais non d'un composé; — (3°) et parce qu'il a banni et rejeté l'expression ἐκ δύο, qui est employée par les Pères; — (4°) et parce qu'il a accepté la lettre d'Ibas, qui est toute remplie d'impiété; elle prend la défense de Theodorus, le docteur de l'impiété, fait l'apologie de Nestorius, l'adversaire de Dieu, calomnie comme hérétique saint Cyrillus et ses XII Chapitres : et néanmoins le dit Synode a déclaré cette lettre orthodoxe ; — (5°) et parce qu'il a reçu Theodoretus, qui en tout temps a écrit contre la religion et ses docteurs, principalement contre saint Cyrillus, et qui n'a anathématisé les doctrines et les écrits de l'impie Nestorius que superficiellement et quand il y fut forcé malgré sa grande répugnance; — (6°) et parce qu'il a accepté le *Tome* de Léon de Rome, qui divise manifestement l'unique Christ indivisible, je veux dire en Dieu et homme, en deux natures, en deux formes, avec les opérations et les propriétés de celles-ci, rapportant à Dieu les prodiges divins et les expressions glorieuses, et à l'homme les passions et les expressions humbles et viles; « qu'il ait eu faim, dit-il, qu'il ait eu soif, qu'il ait dormi, qu'il se soit fatigué : cela doit s'entendre de l'homme ; qu'il ait rassasié cinq mille hommes avec cinq pains, qu'il ait promis les eaux vivifiantes à la Samaritaine, qu'il ait marché à la surface de la mer sans être englouti par les flots, qu'il ait apaisé l'agitation des

1. S. Grégoire de Nazianze. Je n'ai pu retrouver le passage cité.

flots en commandant à la tempête : ce sont indubitablement les œuvres de Dieu »; et encore : « chaque forme opère, avec la participation de l'autre, ce qui lui est propre ; le Verbe faisant ce qui est du Verbe, et le corps accomplissant les choses qui sont du corps ; celui-là brille par les prodiges, celui-ci tombe sous l'humiliation. Celui qui est Dieu ne subit pas de changement quand il fait miséricorde : et, de même, l'homme n'est pas absorbé par la grandeur de la dignité divine[1] ».

Voilà les choses qui nous scandalisent, et qui divisent les Églises. Qu'elles soient corrigées, et rien ne nous empêchera d'aller ensemble au temple du Seigneur et de nous réjouir de concert dans la joie spirituelle.

Nous prenons à témoin Dieu, qui voit les choses cachées, que [**408**] nous résistons pour la religion, et non pas parce que nous aimons les disputes ou parce que nous sommes entraînés par l'égoïsme, comme quelques-uns pensent que nous sommes.

CHAPITRE [III] *qui montre comment les Perses, enorgueillis par la victoire qu'ils avaient remportée sur les Romains, et qui s'étaient emparés de leur territoire, tombèrent dans la division, et perdirent leur victoire; et comment les Romains après avoir reconquis et repris leur territoire, recommencèrent, selon leur coutume, à nous persécuter.*

L'empire des Arabes, appelés Ṭaiyayê, commença en la 12e année d'Heraclius, (empereur) des Romains, quand Kosrau, (roi) des Perses en était à sa 32e année; le premier (roi) commença à régner à Yatreb en l'an 933 des Grecs, l'an 6130 depuis Adam, l'an 604 depuis Notre-Seigneur[2].

En la première année de Moḥammed, le persan Šahrbaraz s'empara d'Ancyre ; puis il s'empara de Rhodes.

Kosrau se montra dur pour les gens de son empire, et la force du discours ne suffit pas à raconter[3] les oppressions, les tributs, les impôts, les pillages, les meurtres qui eurent lieu lorsque Kosrau se fut enorgueilli de la victoire des Perses.

En l'année 936, la 15e d'Heraclius, la 35e de Kosrau, la 4e de Moḥammed, Šahrbaraz et Qardârîgan[4] mirent le siège contre Constantinople et firent passer leurs armées en Thrace, dans la région occidentale. Ils assiégeaient depuis un an la ville, qui était dans une grande angoisse et sans espoir, lorsque tout à coup ils eurent lieu de cesser, pour le motif que voici[5] : Kosrau, ayant appris que Šahrbaraz se moquait de lui et l'appelait un orgueilleux et un efféminé qui se

1. Cf. ci-dessus, p. 94.

2. Cf. Jac. Edess., ad ann. 296. — 3. ܠܡܬܢܐ. — 4. ܩܪܕܪܝܓܢ, (τὸν) Καρδαρήγαν (Theoph.). — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVI, § xii, et LVII, § xxxiii.

glorifiait d'une victoire qui n'est pas sienne, manda à Qardârîgan d'enlever la tête à Šahrbaraz. L'envoyé [**409**] qui portait la lettre fut pris par les Romains. Heraclius en ayant eu connaissance, manda en secret, et sous serments, à Šahrbaraz de venir près de lui. Il lui dévoila le piège de Kosrau. Šahrbaraz ayant vu l'envoyé et ayant été convaincu, sortit et combina un stratagème. Il changea la lettre de Kosrau et écrivit qu'on devait tuer avec Šahrbaraz trois cents chefs. Quand la lettre eut été lue, Šahrbaraz dit à Qardârîgan : « Te plaît-il de faire cela? » Les chefs furent remplis de colère; ils se mirent tous à injurier Kosrau, et ils s'entendirent et firent la paix avec Heraclius. Les Perses donnèrent des otages à Heraclius en confirmation du pacte fait entre eux, et le fils de Šahrbaraz fut donné comme otage. Ensuite les Perses s'en retournèrent.

Heraclius manda à Khâgan, roi des Khazares, de lui envoyer 40 mille hommes de troupes pour aller faire la guerre contre Kosrau, roi des Perses. — Khâgan répondit : « Voici que l'armée part par les Portes caspiennes et te rencontrera où tu voudras ». — En échange, Heraclius promit de donner sa fille, Eudocia, pour femme à Khâgan[1].

Heraclius partit et s'avança en Arménie. Il chassa les Perses de ces régions et y établit les Romains.

Kosrau, en apprenant que Šahrbaraz s'était révolté et qu'Heraclius descendait déjà dans son pays, trembla et fut affligé. Il réunit autant de troupes qu'il put, mit à leur tête Rouzbihan[2], et lui ordonna d'aller à la rencontre d'Heraclius. Quand les Perses rencontrèrent les Romains, les Perses furent vaincus et leur chef fut tué. Kosrau, en apprenant que son armée avait été détruite, s'enfuit de Saqarta[3] et abandonna ses richesses et ses trésors. Heraclius le poursuivit et entra dans la ville de Saqarta, pilla les richesses et incendia Saqarta.

Šîroi[4], fils de Kosrau, qui avait été mis en prison par son père, ayant appris la fuite de son père, partit à sa poursuite et le tua. Il régna après lui[5].

Heraclius retourna hiverner en Assyrie, pour poursuivre ensuite Kosrau. Quand Šîroi commença à régner, il fit connaître la mort de son père à Heraclius et fit la paix avec lui, sous la condition que les Perses quitteraient les pays des Romains et descendraient dans leur pays[6].

Heraclius se tourna vers les régions de la Syrie pour en chasser les Perses. Il envoya en avant son frère Theodoricus[7]. Les Perses, informés par les lettres

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVII, § XVIII. — 2. Ms. : *Rouzbîzôn*; corr. ܪܘܙܒܝܗܢ; BH : ܪܘܙܒܝܗܘܢ, *Rouzbihân*; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XI, p. 131, n. 7; Ῥυζάτης (NICEPH.), Ραζάστης (CEDR.); cf. NŒLDEKE, *Gesch. d. Perser und Arab.*, p. 294, n. 3. — 3. ܣܩܪܬܐ (aussi chez BH) est mis ici pour ܕܣܩܪܬܐ, Δασταγέρδ (THEOPH.); cf. NŒLDEKE, *op. cit.*, p. 295, n. 1. — 4. Sur les formes du nom (gr. : Σιρόης, Σειρόης, Σειροΐης), cf. *op. cit.*, p. 361, n. 2. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVII, § XXXV-XXXVI. — 6. JAC. EDESS. ad ann. 304. Cf. *op. cit.*, LVII, § XXXVIII. — 7. Théodore. *Ibid.*, § XXXIX.

de Šîroi et de Šahrbaraz [**410**] que la paix était faite, les dédaignèrent et les méprisèrent, « car, disaient-ils, nous ne connaissons pas Šîroi ». Les Juifs se faisaient les auxiliaires des Perses, à cause de leur haine pour les chrétiens. Quand Theodoricus arriva à Édesse, ils le couvrirent d'injures et de dérision. Il engagea le combat contre eux. Les Perses furent repoussés et acceptèrent de partir. Alors, un notable des Juifs, appelé Joseph, craignant la ruine du peuple, descendit par le mur, pendant la nuit, et se rendit à Tella, près d'Heraclius; il obtint de lui que Theodoricus leur pardonnât leurs fautes et leurs injures. Quand Theodoricus entra à Édesse et en expulsa les Perses, il fit réunir les Juifs et allait les faire massacrer, lorsque Joseph arriva, apportant l'ordre d'Heraclius de ne pas leur faire de mal.

Heraclius vint à Édesse et passa de là dans les villes de la Syrie.

Le persan Šîroi mourut, après avoir régné neuf mois, en l'année 940 des Grecs. Son fils, Ardašîr, régna après lui pendant un an et dix mois. Il fut tué par Šahrbaraz, qui régna lui-même et confirma le pacte fait entre lui et les Romains.

En l'an 941 des Grecs, 20 d'Heraclius, 2 d'Abou Bekr, les Perses évacuèrent l'Égypte, la Palestine, et tous les pays des Romains, et ils descendirent tous en Perse.

Ils tombèrent alors dans la division. Les uns penchaient pour Šahrbaraz, les autres pour Qardârîgan. Šahrbaraz s'adressa à Heraclius qui lui envoya une armée, et il tua Qardârîgan. Il régna une année et fut tué lui-même par un de ses proches qui avait été l'ami de Kosrau[1].

Après lui, Bâram[2], fille de Kosrau, régna sur les Perses, pendant quelques mois, et mourut; puis ensuite la sœur de celle-ci, Zarimantocht[3].

Dans l'espace de deux ans plusieurs obtinrent et perdirent la royauté des Perses : Šahrwaraz; de Bôran[4]; de Kosrau; Pérôz; de Zîrîoundocht[5]; et de Hôrmîzd.

Moḥammed mourut après avoir régné 7 ans. Après lui régna Abou Bekr, pendant 2 ans et 7 mois.

Les Édesséniens qui avaient survécu dans la captivité revinrent de Perse[6].

Heraclius faillit et foula aux pieds[7] la loi. Il prit pour femme Martina, fille de son frère, et il engendra d'elle Heracleonas, fils illégitime[8]. — *Fin.*

---

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVII, § XLII. — 2. *Bôrân*, sur les monnaies (CEDR. : Βαράμ); cf. NŒLDEKE, *op. cit.*, p. 390, n. 2. — 3. BH : ܐܙܪܡܝܕܘܟܬ. Le nom est *Azarmidocht*; cf. NŒLDEKE, *op. cit.*, p. 393, n. 2. — 4. L'auteur a puisé servilement ces noms dans un titre de la Chronique de Jacques d'Édesse, où ils se trouvaient tous marqués du génitif (cf. éd. BROOKS, ad ann. 303); il ne semble pas avoir reconnu qu'il répétait ceux qu'il venait de citer. L'arménien n'a pas mieux compris, il a les mêmes leçons que notre ms. : « Elle (Barame) fut remplacée par Zarmantoukht, sa sœur ; après elle Schahrari et Dabouran Khosrov; Béroze; Zerouantoukht et Ormezd se succédèrent et régnèrent en tout deux ans » (LANGLOIS, p. 228). — 5. Rétablir : ܙܪܡܝܢܕܘܟܬ. — 6. JAC. EDESS., ad ann. 304. — 7. ܕܫܐ. — 8. *Hist. du Bas-Emp.*, LVI, § VIII.

Après qu'Édesse eut été châtiée par Qoura, que l'argent de l'Église Ancienne et les trésors de tous les temples eurent été enlevés, ainsi que l'argent incrusté au-dessus de l'autel, sur la coupole, sur ses quatre colonnes et sur toutes les colonnes qui étaient devant l'autel[1], et qu'on eut envoyé à Kosrau plus de cent mille livres d'argent[2]; après cela, (dis-je,) Kosrau ordonna que les Édesséniens descendissent en captivité en Perse, et il écrivit qu'ils fussent tous envoyés promptement. Le marzban qui était dans cette ville était un homme miséricordieux. Il résolut de ne pas les faire conduire tous d'une seule fois, mais peu à peu, car il espérait que le pardon viendrait du roi. Lorsqu'il eut envoyé un quartier, la nouvelle arriva qu'Heraclius descendait en Perse. Alors, le peuple qui restait à Édesse y demeura et ne descendit pas en Perse.

Avec ceux qui descendirent se trouvait Sergius, fils d'Iwannis Raçaphaya, dont nous avons parlé plus haut[3]. [409] C'est depuis ce prince Sergius que se poursuit la Chronique du patriarche Mar Denys, surnommé de Tell Maḥrê, pendant six générations.

En l'an 938 des Grecs, 17 d'Heraclius, 37 de Kosrau, 6 de Moḥammed, la lumière de la moitié de la sphère du soleil disparut, et il y eut des ténèbres depuis tešrîn 1er (oct.) jusqu'à ḥaziran (juin); de sorte que les gens disaient que la sphère du soleil ne serait pas reconstituée (dans son état primitif).

A cette époque mourut Anastas[ius], pape d'Alexandrie. — On ordonna à sa place, pour les Orthodoxes, Andronicus[4]. Celui-ci envoya de nouveau une lettre à Athanasius, patriarche d'Antioche, et confirma l'union.

Les Chalcédoniens avaient aussi à Alexandrie un patriarche, qui s'appelait Cyrus. Quand les Romains reprirent l'avantage sur les Perses[5], ils s'emparèrent de l'Égypte et en chassèrent les Perses; Cyrus excita une persécution contre les fidèles de l'endroit[6].

La persécution fut pareillement excitée contre ceux de Syrie, pour le motif que voici :

Alors que la puissance des Perses disparut et que les Romains dominèrent de nouveau, et s'emparèrent des villes de Syrie et de Mésopotamie, l'empereur Heraclius vint en Syrie et arriva à Édesse. Le peuple, les prêtres et les moines sortirent à sa rencontre. Il admira et loua la grande multitude de moines; puis, ayant appris quelle était leur doctrine, il dit à quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient : « Comment se peut-il que nous laissions [409] un peuple si admirable en dehors de nous? » Et il entra dans la ville, préoccupé de faire la paix entre les deux partis.

Un jour de fête étant arrivé, l'empereur descendit à notre église, à nous Orthodoxes. Il fit de grandes largesses à tout le peuple. Quand l'office et le divin sacrifice furent accomplis, l'empe-

1. L'ar. a omis les mots : « sur la coupole, etc. » — 2. Cf. ci-dessus, p. 403. — 3. Cf. p. 380.
4. Jac. Edess., ad ann. 294. — 5. Les mots surchargés se lisent distinctement sur la copie : ܟܕ ܪ̈ܗܘܡܝܐ ܠܘܬ ܗܦܟܘ ܠܦܪ̈ܣܝܐ. — 6. Jac. Edess., ad ann. 300.

En cette année, une épidémie[1] de peste bubonique sévit dans la contrée de Palestine, et plusieurs myriades de gens y moururent.

reur s'approcha pour participer aux saints mystères, selon la règle des empereurs chrétiens. Mais Isaïe, métropolitain de la ville, dans la ferveur de son zèle, empêcha l'empereur de prendre la communion, en disant : « Si tu n'anathématises pas par écrit le synode de Chalcédoine et le *Tome* de Léon, je ne te laisserai pas toucher les mystères. » — A cause de cela, Heraclius fut irrité et chassa l'évêque de la Grande église, qu'il donna aux Chalcédoniens.

Avec l'évêque sortirent aussi de l'église les notables des premières familles de Beit Raçaphaya, Beit Tellmaḥraya, Beit Qosma Bar Arâbî, et plusieurs autres, desquels provenait tout le trésor[2] de l'église et l'héritage qu'ils lui avaient donné. Ils espéraient, après le départ de l'empereur, revenir à l'église avec leur évêque.

L'empereur s'en étant allé à Mabboug, le patriarche Mar Athanasius alla le trouver, avec douze évêques[3] : Thomas de Tedmor; Basilius d'Émèse, Sergius de 'Araç (?), Jean de Cyrrhus, Thomas de Mabboug, Daniel de Ḥarran, Isaïe d'Édesse, Severus de Qennešrîn, Athanasius [**410**] d'Arabissus, Cosmas d'Epiphania de Cilicie, Severus de Samosate. — Ils restèrent près de lui à discuter pendant 12 jours. Il leur demanda un libelle de leur croyance, et ils lui donnèrent celui qui est écrit plus haut. Après l'avoir lu, il loua leur croyance et leur demanda de lui donner la communion et d'accepter l'écrit qu'il avait fait et qui confessait deux natures unies dans le Christ, une volonté et une opération[4], « selon Cyrillus ». Quand ils virent qu'il était d'accord avec Nestorius et Léon, ils ne l'acceptèrent pas, et Heraclius s'irrita. Il écrivit par tout son empire qu'on devait couper le nez et les oreilles et piller la maison de quiconque n'adhérait pas au synode de Chalcédoine.

Cette persécution dura longtemps, et beaucoup de moines adhérèrent au Synode. Les moines de Beit Maron[5], de Mabboug, d'Émèse et des pays du Sud laissèrent paraître leur malice : un grand nombre d'entre eux acceptèrent le Synode et s'emparèrent de la pluprt des églises et des monastères. — Heraclius ne permettait pas aux Orthodoxes de se présenter devant lui et n'accueillait pas leurs plaintes au sujet du vol de leurs églises. C'est pourquoi le Dieu des vengeances, qui est seul tout puissant, qui change l'empire des hommes comme il veut, le donne à qui il veut et y élève les plus humbles, voyant la méchanceté des Romains qui, partout où ils dominaient, pillaient cruellement nos églises et nos monastères et nous condamnaient sans pitié, amena de la région du Sud les fils d'Ismaël, pour nous délivrer par eux

1. BH : ܒܘܒܐ; cf. ci-dessus, p. 374, n. 1.

2. κειμήλιον. — 3. La liste ne comprend que onze noms ; la version arménienne donne les mêmes noms. Sur cette assemblée, cf. THEOPH., ad ann. 621 ; CEDREN., ad ann. 20 Heraclii. — 4. C'est la doctrine de l'*Ecthesis*, mais celle-ci ne fut publiée qu'en 639. — 5. BH : ܒܝܬ ܡܪܘܢ ; var. : ܡܪܘܢܐ.

des mains des Romains. Et si, à la vérité, nous avons subi quelque dommage, parce que les églises catholiques qui nous avaient été enlevées et avaient été données aux Chalcédoniens leur restèrent : attendu que quand les villes se soumirent aux Ṭaiyayê, ceux-ci attribuèrent à chaque confession les temples qu'ils trouvèrent en sa possession, et qu'à cette époque la Grande église d'Édesse et celle de Ḥarran nous avaient été enlevées, cependant, ce ne fut pas un léger avantage pour nous d'être délivrés de la cruauté des Romains, de leur méchanceté, de leur colère, de leur zèle cruel vis à-vis de nous, et de nous trouver en repos. — *Fin.*

CHAPITRE [IV]. — *De l'invasion des Ṭaiyayê dans les pays des Romains et des Perses; et de l'union qu'Athanasius fit avec les gens de Tagrit.*

Nous avons montré précédemment plus haut, comment, dès le commencement de l'empire des Arabes, ils partaient faire des captifs, piller, voler, tendre des embûches, envahir et détruire les pays, pendant toute la vie de Moḥammed.

Quand Moḥammed fut mort, Abou Bekr lui succéda, et envoya quatre généraux : un en Palestine, un autre en Égypte, le troisième en Perse et le quatrième contre les Ṭaiyayê chrétiens. Et tous revinrent victorieux [1].

Celui qui alla en Palestine marcha contre Césarée [2]. Le patrice Sergius, qui s'y trouvait, rassembla une armée de Romains et de Samaritains, d'environ cinq mille fantassins, et se prépara à combattre contre les Ṭaiyayê. Quand eut lieu la bataille, les Ṭaiyayê furent mieux armés et plus forts que les Romains. Ils massacrèrent tout d'abord tous les Samaritains. Le patrice, voyant périr le peuple qui était avec lui, tourna le dos et s'enfuit. Les Ṭaiyayê les passaient au fil de l'épée, les poursuivaient, et les coupaient comme des moissonneurs (coupent) les épis. [**412**] Tout à coup, le patrice tomba de son cheval; ceux qui étaient avec lui s'assemblèrent et le remirent à cheval, et il continua à fuir. Bientôt après, il tomba une seconde fois, et ceux qui le suivaient le remirent de nouveau à cheval et il continua. Puis il tomba pour la troisième fois, et comme ceux qui le suivaient s'empressaient et voulaient le relever, il leur dit : « Laissez-moi, et sauvez-vous vous-mêmes, de peur que vous ne buviez avec moi le calice de la mort que Dieu a envoyé sur notre empire, dans sa grande colère de justice ». Ils le laissèrent et s'enfuirent. Les poursuivants arrivèrent bientôt et le trouvèrent gisant; il fut tué d'un coup de sabre. — Les Ṭaiyayê poursuivirent les Romains jusqu'au soir; quelques Romains à peine échappèrent, et firent savoir (la chose) à Césarée.

---

1. La chronologie de notre auteur est fort confuse en ce qui concerne les premières conquêtes des Arabes. Comp. sur ce sujet : De Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, 2e éd., Leide, 1900. — 2. Cf. Theoph., ad ann. 624; et, *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § xiv.

Les Ṭaiyayê triomphèrent par de semblables victoires partout où [413] ils allèrent : leur terreur s'empara des rois et de leurs armées.

En l'an 945 des Grecs, il y eut un violent tremblement de terre, au mois d'îloul, et après le tremblement, il y eut un signe dans le ciel; il se présenta sous la forme d'un glaive s'étendant du sud au nord, et demeura pendant 30 jours. Il sembla à plusieurs qu'il signifiait la venue des Ṭaiyayê[1].

A cette époque, l'empereur Heraclius prescrivit que tous les Juifs qui se trouvaient dans tous les pays de l'empire des Romains se fissent chrétiens. Pour ce motif, les Juifs s'enfuirent des pays des Romains; ils vinrent d'abord à Édesse; ayant été de nouveau violentés en cet endroit, ils s'enfuirent en Perse. Un grand nombre d'entre eux reçurent le baptême et devinrent chrétiens. — *Ce chapitre est fini.*

La coutume antique qui a cours dans les Églises, depuis qu'ont été réglées les dépendances des quatre sièges apostoliques, est celle-ci : Au siège de Rome et à celui de Constantinople (appartient) l'une des trois parties du monde, c'est-à-dire l'Europe, qui est située au nord de la mer occidentale appelée Adrias. On a attribué l'Égypte, l'Éthiopie et la Libye, situées au sud de cette même mer, à la juridiction d'Alexandrie. La grande Asie, qui commence aux confins orientaux de cette mer Adriatique et s'étend jusqu'aux extrémités orientales de la terre habitée, à peu près aussi grande que les deux autres parties, dépend du siège d'Antioche. C'est pourquoi le patriarche d'Antioche ordonnait le catholicos des Arméniens, ou de Gourzan et Aran[2], jusqu'à l'époque où Babai (Baboui[3]) fut tué par le persan Bar Çauma. Alors, cette règle cessa d'être en usage, jusqu'au temps du roi des Perses, Ardašîr.

Lorsque le patriarche Athanasius envoya Jean, son syncelle, à la Porte du roi des Perses, après avoir terminé son affaire, Jean fit route par le pays d'Athôr et de Ninive, et monta au monastère de Mar Mattai pour recevoir la bénédiction des bienheureux qui y étaient. Il y rencontra le métropolitain Christophorus, et il se réjouit de voir les actions des moines de cet endroit. Il parla avec eux du rétablissement[4] (de l'union) et (leur montra) combien ils étaient affaiblis depuis qu'ils s'étaient séparés du siège d'Antioche; et ils consentirent à se rendre avec lui près du patriarche. Jean emmena Christophorus et trois moines : Marouta, Aḥa et Aitallaha. — Ils vinrent à Antioche, en l'an 940 des Grecs, pour que le patriarche les ordonnât évêques. Que se passa-t-il après leur arrivée? On peut l'apprendre de la lettre suivante :

Lettre du patriarche Athanasius aux moines de Mar Mattai. — « A nos excellents et pieux fils spirituels : Mar Mattai, prêtre et archimandrite, les autres prêtres et diacres, et à toute la fraternité dans le Christ du couvent de Mar Mattai; l'humble

1. Theoph., ad. ann. 624.
2. Ms. : *de Gourzan d'Aran.* — 3. Cf. ci-dessous, p. 434, n. 3. — 4. κατάστασις.

Athanasius : joie en Jésus, Dieu au-dessus de tout. — Le divin David nous fournira le début des paroles que nous vous adressons présentement. Il dit[1] : « Heureux ceux qui sont immaculés dans la voie, ceux qui marchent dans la loi du Seigneur. Heureux ceux qui scrutent ses témoignages. Ce ne sont pas les fauteurs de l'iniquité qui marchent dans ses voies. » Tels sont, dans le temps présent, ceux qui gardent sans tache la foi orthodoxe en notre Seigneur, Dieu et Sauveur, Jésus-Christ. Il est lui-même la voie qui conduit au Père, selon[2] sa propre parole infaillible, car il est dit[3] : « Je suis la voie ». Que nous soyons liés par l'union et l'affection spirituelle les uns à l'égard des autres, et à l'égard de tous les fidèles : telle est la voie dans la loi du Seigneur; car il a dit[4] : « Mon commandement est que vous vous aimiez l'un l'autre. » Que nous supportions les afflictions et que nous participions à sa passion : telle est la recherche véritable de son beau témoignage, qu'il a rendu, comme il est écrit[5], devant Ponce-Pilate. Qui sont ceux qui courent après le Seigneur [**412**] de tout leur cœur et de toute leur âme, qui haïssent l'iniquité et aiment la justice, sinon vous et tous les amis de Dieu qui vous ressemblent ? qui, comme une myrrhe trés précieuse, êtes « une odeur suave dans le Christ, ainsi qu'il est écrit[6], pour ceux qui vivent et pour ceux qui périssent; aux uns une odeur de vie pour la vie, aux autres une odeur de mort pour la mort. » — A qui convient, dans les temps postérieurs aux Apôtres et aux saints Pères, ce qu'a dit notre Sauveur[7] : « Vous êtes la lumière du monde et le sel de la terre », sinon à vous et aux saints comme vous? Vous qui, comme la lumière et le sel, par la foi véritable et les œuvres droites, illuminez et convertissez à la vérité ceux qui sont dans les ténèbres[8] de l'infidélité, affermissez et assaisonnez, par la saveur agréable de la religion, ceux qui respirent l'odeur fétide des désirs insipides et des œuvres relâchées. Et qui, en entendant des bruits réjouissants comme ceux-ci et en recevant de si bonnes nouvelles de ses enfants, se réjouira et tressaillira dans son esprit plus que nous, et devra à juste titre, à cause de la pureté de son esprit, louer grandement et glorifier le Dieu donateur de tous les biens? Nous avons de tout temps entendu parler de votre vertu, et nous avons été rempli de joie. Mais, depuis que notre fils et syncelle, l'ami de Dieu, le prêtre Mar Jean est de retour près de nous, il nous a raconté votre amour pour tous les saints et surtout pour notre bassesse, votre humilité, votre docilité, votre patience, vos veilles, vos stations nocturnes prolongées, votre jeûne, votre abstinence, et, par-dessus tout, votre zèle ardent pour la foi; comment vous étiez prêts à souffrir plutôt que de laisser altérer l'orthodoxie de la foi, ou fouler aux pieds les canons. Il a vu chez vous bien des fois le double de ce que nous avions entendu dire de vous; et nous nous sommes réjoui en vous dans ces temps durs.

Aussi, nous, faible, désireux de vous accorder selon notre capacité les récom-

---

1. *Ps.* cxviii, 1-3. — 2. ܐܝܟ. — 3. Joh., xiv, 6. — 4. Joh., xv, 12. — 5. I Tim., vi, 13. — 6. II *Cor.*, ii, 15. — 7. Matth., v, 14. — 8. Lire : ܚܫܘܟܐ (?).

penses convenables, qui figurent et représentent le moins imparfaitement les biens incomparables que vous devez recevoir de Dieu, avons-nous ordonné, encore maintenant, par des écrits qui seront conservés pour les générations à venir, que les choses qui vous ont été dites par Jean de notre part, nous voulons dire ces mêmes privilèges, vous soient maintenant et désormais, surtout après notre décision et notre sentence, maintenus avec un égal honneur. A votre saint monastère sera accordé l'honneur et la primauté sur tous les couvents des Orthodoxes qui sont en Perse; à votre pieux archimandrite sera conservée la dignité de chorévêque et la primauté sur tous les chorévêques et les archimandrites des dits lieux; il aura la seconde dignité après l'évêque, avec les facultés et fonctions qui lui sont attribuées dans les affaires ecclésiastiques, telles qu'elles existaient pour les archimandrites de votre couvent. Nous définissons, par la sentence indissoluble de Dieu et la volonté inébranlable de l'Esprit-Saint, que ces choses doivent demeurer à perpétuité. L'évêque qui aura été régulièrement établi pour votre couvent sera l'archevêque et le métropolitain de tous les évêques de votre région d'Athôr. Nous avons attribué ces (privilèges) à votre excellence, et nous faisons savoir à Votre Charité, que les saints évêques Mar Christophorus, Georgius, Daniel, Gregor[ius] et Yezdapnah, qui sont venus pour le règlement des affaires ecclésiastiques qui vous concernent, [**413**] et nous ont apporté de nouveau la preuve de votre affection pour nous, ont été reçus par nous comme des frères. Ils nous ont demandé de manifester notre autorité et notre soin spirituel à votre égard et à l'égard des églises de chez vous comme dans les églises de nos régions. Mais, à cause de la difficulté de la chose, nous nous y refusions; et après nous y être refusé longtemps, nous avons été vaincu par la violence de la charité. C'est pourquoi nous avons consenti, à leur demande, à conduire avec l'aide de Dieu et à diriger les affaires ecclésiastiques chez vous. Dès lors, étant tous réunis dans une bonne volonté, et avec notre permission, ils ont fait l'élection d'hommes pieux et âgés[1]. Mar Marouta a été ordonné pour Tagrit; Aitallaha, pour Marga et Gomal[2]; Aḥa, pour Pérôz-Šabour inférieure, et le peuple des Ṭaiyayê Namirayê[3]. — Nous avons ordonné métropolitain Mar Christophorus, pour la province d'Athôr seulement. — Afin qu'il n'y ait qu'un seul chef pour les évêques d'Athôr, du (Beit) ʿArabayê et des différents lieux du Beit Parsayê, pour le bon ordre des églises, nous avons, par l'action de Dieu et du consentement de nos frères les évêques mentionnés, institué Mar Marouta de Tagrit, métropolitain du Beit ʿArabayê, chef et directeur général de tous les évêques dénommés, de leurs régions et de leurs provinces, de manière à ce qu'il soit pour tous notre représentant, notre lieutenant et comme notre vicaire[4]. Nous lui avons demandé de remplir cette fonction, non seulement à cause de la vertu de cet homme et de la piété qui est en lui, mais aussi à cause de

1. Le mot signifie aussi « prêtres ». — 2. ܓܘܡܠ (BH); Ar. : ܘܓܘܡܐܠ ܟܪܡܐ. — 3. Ar. : ܘܩܘܡ ܐܠܥܪܒ ܐܠܢܡܪܝܝܢ — 4. τοποτηρητής.

votre témoignage, et nous vous demandons instamment d'être pour lui des soutiens puissants, comme pour notre vicaire. »

Et un peu plus loin : « En faisant cela, vous serez agréables à Dieu; vous nous procurerez de la joie, vous (nous) rendrez assidus dans les prières pour vous, et vous édifierez grandement les fidèles. — Que le Christ notre Dieu, qui a accordé à ses disciples de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et toute la puissance de l'ennemi, vous donne de comprendre ses jugements précieux, d'éviter l'humiliation des hérétiques, et d'être conservés au monde comme la bonne semence de vertu abondante, brillant par la contemplation et l'action », etc.

Récit trouvé dans le couvent de Mar Mattai. — Après la persécution du nestorien Bar Çauma, et l'incendie du couvent de Mar Mattai, Christophorus, catholicos des Arméniens, sortit et trouva quelques moines, comme des colombes dans les anfractuosités. Comme les évêques avaient été tués avec Babai (Baboui) et avec Bar Sahdê, métropolitain du couvent, d'Athôr et de Ninive, il choisit parmi ces moines un homme probe, nommé Garmai[1], et le fit métropolitain. De son vivant, celui-ci transmit la dignité de métropolitain à Mârî[2]; Mârî la transmit à Išô'zeka; celui-ci la transmit à Mar Sahda, celui-ci à Siméon, et celui-ci à Christophorus. Tous ceux-ci étaient du couvent, et chacun d'eux confia la charge à son successeur de son vivant. Du temps de Christophorus, ils se soumirent de nouveau au siège d'Antioche. — Nous consignons le souvenir de ceux-ci, afin qu'on sache d'où les Orientaux reçurent l'ordination à cette époque.

Comme Bar Çauma ne put pas pénétrer dans le pays des Arméniens, qui menacèrent[3] de le tuer, ceux-ci persistèrent dans leur foi; et ceux de la région d'Athôr, voyant que les Arméniens ne montaient plus à Antioche, par crainte des Perses, pour en recevoir leur catholicos, selon la loi, mais qu'ils l'ordonnaient eux-mêmes, les imitèrent. — *Cette histoire est aussi finie.*

CHAPITRE [V]. — *De l'époque du commencement de l'empire des Arabes ou Ṭaiyayê; de la mort du bienheureux patriarche Mar Athanasius.*

[**414**] En l'an 946 (des Grecs), 24 d'Heraclius, et 13 des Ṭaiyayê, mourut Abou Bekr, après avoir régné deux ans. — Après lui régna 'Omar fils de Khaṭṭâb. Il envoya une troupe en Arabie; ils s'emparèrent de Bosra et détruisirent d'autres villes.

L'année suivante, 'Omar envoya une armée dans le pays des Perses. Il se

1. Ms. : ܓܡܪܝܗ, et de même dans l'Ar. ; BH : ܓܪܡܝ ; telle est aussi, plus bas, la leçon de notre ms., texte p. 494, l. 21. — 2. BH a remplacé ce nom par *Toubana*, c'est-à-dire « le bienheureux » (*Chr. eccl.*, II, 102). — 3. Lire : ܕܓܙܡܘ.

trouva que les Perses étaient dans la discorde, dans le trouble et dans de grandes luttes; les uns voulaient faire régner sur eux Yezdegerd, fils de Kosrau, les autres Hormizd. Il y eut une bataille, et les Ṭaiyayê prévalurent; les Perses furent tués et leur royaume fut affaibli. Par la suite, Hormizd fut tué, et Yezdegerd régna.

Les Ṭaiyayê prévalurent contre les Perses et aussi contre les Romains.

Heraclius, en apprenant que le patrice Sergius avait été tué par les Ṭaiyayê, que l'armée des Romains avait succombé et avait été dispersée, ordonna à Theodoricus[1], son frère, de rassembler les Romains pour marcher contre les Ṭaiyayê[2]. Il en fut ainsi, et (Theodoricus) partit plein d'arrogance et enflé d'orgueil, confiant dans sa force corporelle; ils ouvraient les lèvres et branlaient leur tête, en disant : « Que sont les fils de Hagar? Des chiens morts! ».

Ils arrivèrent au village appelé Gousit, dans la région d'Antioche. Il y avait là un chalcédonien qui se tenait sur une colonne, à la manière d'un moine. [**415**] Theodoricus alla le trouver avec quelques-uns des chefs, et ils causèrent avec lui quelque temps. Alors le stylite se mit à dire à Theodoricus : « Je sais que l'empire des Romains sera livré entre tes mains comme entre les mains de ton frère; et je suis persuadé que tu reviendras victorieux si tu me promets qu'à ton retour tu feras disparaître les partisans de Severus. » — En entendant ces choses, Theodoricus répondit : « Moi-même, en dehors de ta parole, j'étais disposé à persécuter les partisans de Jacques ». Un des soldats qui l'accompagnaient, qui était orthodoxe, en entendant ce qui se disait, fut brûlé d'un grand zèle, mais ne put prononcer un mot, pour le moment, à cause de la crainte du prince. Quand ils s'avancèrent contre les Ṭaiyayê, avec la vaine espérance de l'orgueil, ils établirent tout leur camp[3] dans le voisinage des Ṭaiyayê; quand ils furent lancés les uns contre les autres, les Ṭaiyayê prévalurent contre les Romains, et les Romains se mirent à fuir; ils étaient taillés en pièces, comme de vils rejetons, et foulés aux pieds par les Ṭaiyayê. Au moment où l'armée des Romains était sur le point de disparaître, ce soldat s'approcha de Theodoricus et lui dit : « Quoi donc, Theodoricus! Où sont les promesses que le stylite t'a faites, que tu reviendrais avec un grand nom! » — Theodoricus, en entendant les paroles de ce soldat, demeura dans une grande confusion. Il put à peine s'échapper avec un petit nombre, et à cause de sa honte, il se cacha pour que personne ne le vît.

Les Ṭaiyayê, après leur victoire, retournèrent au camp. Ils y prirent l'or et l'argent, avec des esclaves et des richesses très nombreuses. Les Ṭaiyayê s'enrichirent, s'accrurent, et s'étendirent [dans les pays] qu'ils enlevèrent aux Romains et qui furent livrés au pillage. — *Fin.*

---

1. Le mot ܬܐܘܕܘܪܝܩܘܣ est à effacer. Il s'appelait Théodore. — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § xx. — 3. BH : ܦܘܣܐܛܘܢ, φοσσάτον.

[414] A cette époque, il y eut un grand tremblement de terre; et au moment de la secousse, le soleil s'obscurcit. — Dans ce tremblement de terre, l'église de la Résurrection, celle du Golgotha, et beaucoup d'autres lieux, tombèrent. Modestus, l'évêque chalcédonien[1], les rebâtit.

A cette époque, les Perses sortirent contre les Romains. — Isaïe d'Édesse fut chassé avec tous les évêques orthodoxes, et les Chalcédoniens envahirent les églises.

Bientôt après les Ṭaiyayê dominèrent en Mésopotamie. — Cyrus, évêque chalcédonien, fut chassé d'Édesse, et tous les évêques orthodoxes revinrent à leurs sièges, dans tout l'empire des Ṭaiyayê.

A cette époque, il y eut une forte épidémie dans tous les pays de Syrie et de Phénicie[2]; et on vit une grande comète qui avait l'aspect d'une lance.

Il y eut de nouveau un tremblement de terre, à cette époque, dans la région d'Arménie, et il ruina beaucoup d'endroits. — *Fin*.

[414] En l'an 942 mourut et reposa le patriarche Mar Athanasius[3]. Il fut déposé dans le couvent des Garoumayê[4]. A sa place, on ordonna Jean[5], son disciple, surnommé des *Sedra*[6], du monastère d'Eusebona.

A Alexandrie, après Anastas[ius] vint Andronicus, et après celui-ci Benjamin[7]. Tous les deux envoyèrent des messagers et des lettres synodales à Mar Athanasius, avant sa mort.

A cette époque, les Ṭaiyayê envahirent les pays des Perses; ils montèrent sur la montagne de Mardê, à côté de Reš'ayna, et tuèrent beaucoup de moines dans le couvent appelé Qedar et dans celui des Œufs[8], parce qu'on leur avait dit qu'ils étaient les espions des Perses[9]. Les quelques moines qui survécurent vinrent dans le désert, à l'occident du fleuve appelé Baliḥa : ils y trouvèrent une source et bâtirent auprès un couvent qu'ils appelèrent couvent de Beit Riš'yar[10], qui était l'archimandrite du couvent des Œufs, lequel est ainsi appelé à cause des filles, c'est-à-dire des œufs d'un oiseau qu'avait trouvés Jacques, qui le premier inaugura le couvent.

De leur côté, ceux des moines du couvent de Qedar qui survécurent vinrent à côté de Callinice, près d'un temple où il y avait une colonne qu'avait bâtie l'impératrice Theodora[11]. Ils étendirent cette place et y habitèrent; elle fut appelée couvent de la Colonne.

Cette impératrice Theodora était de [415] Dâmân, ville située au-dessus de Calli-

1. De Jérusalem. — 2. Elias Nisibenus, ad ann. Arab. 18. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § lx.
3. El. Nis., ad ann. 10. — 4. ܓܪܘܡܝܐ (BH); ms. : *Garoumia*. — 5. Jac. Edess., ad. ann. 301. — 6. C'est-à-dire : auteur de prières appelées *sedra*, sorte d'hymnes qui se récitent dans l'office liturgique des Syriens. — 7. Jac. Edess., ad ann. 296. — 8. Le mot *bnata* a le sens de « filles » et de « œufs ». — 9. Cf. Land, *Anecd. syr.*, I, p. 116. — 10. Ar. : ܕܝܪ ܒܝܬ ܪܝܫܝܪ. — 11. Ainsi d'après l'Arabe : ܠܐܢܗ ܒܢܬܗ ܐܠܐܣܛܘܪܐ ܐܠܡܠܟܗ.

nice. Son père était prêtre. Alors qu'elle était encore petite fille, il la conduisait continuellement à ce couvent, qui s'appelait alors couvent des Cellules, afin qu'elle reçût la bénédiction des moines. Quand la jeune fille eut grandi dans la chasteté et la foi orthodoxe, il arriva que l'empereur Justinianus (Justin) envoya son neveu Justinianus, comme général. Celui-ci étant arrivé à Dâmân entendit parler de Theodora; il la vit et demanda à ses parents de la lui fiancer. Cela contrariait ses parents, parce que cet homme professait l'erreur des diophysites[1]. Cependant, ils la lui donnèrent, parce qu'ils ne pouvaient résister à l'ordre impérial. Cela arriva par la volonté de Dieu, afin qu'elle modérât son impiété contre les Orthodoxes; tout notre peuple orthodoxe reçut par elle de la consolation et du secours, depuis le moment où elle commença à régner jusqu'à sa mort, ainsi qu'il est écrit à son sujet dans le neuvième Livre. — Nous avons placé ici le souvenir de cette bienheureuse, parce que c'est elle qui rebâtit le monastère de la Colonne, pendant qu'elle régnait. Elle envoya de l'or et fit rebâtir le monastère dans lequel elle avait grandi. Et aujourd'hui, ce monastère de Mar Jean est devenu un lieu de repos pour les persécutés.

CHAPITRE [VI]. — *De l'époque de la fin des Perses, et de l'extension des Ṭaiyayê.*

En l'an 4 de 'Omar, fils de Khaṭṭâb, roi des Ṭaiyayê, ceux-ci s'emparèrent de tout le pays de Syrie, jusqu'aux rives du fleuve Euphrate.

En l'an 5 de 'Omar, les Romains [de l'Arabie] engagèrent le combat [avec le peuple des] Arabes [2] dans la région de la ville de Bostra, qu'ils appellent Gabita[3], sur le fleuve nommé Yarmouka[4]. Les Romains furent cruellement mis en pièces et abandonnèrent cette région.

La bataille eut lieu ainsi : le général Baanès [5] [**416**] et le fils de Šahrbaraz le Persan réunirent leurs troupes et vinrent en face de Damas pour garder ce lieu. Le roi des Ṭaiyayê vint à leur rencontre et tua un bon nombre d'entre eux. Étant venus à Damas, ils campèrent sur le fleuve Farfar, que les Arabes appellent Bardan [6].

L'année suivante, les Ṭaiyayê revinrent sur les confins de Damas, et le patrice l'ayant appris, trembla et envoya avertir le sacellarius[7] de l'empereur, qui était à Édesse. Celui-ci rassembla une armée de dix mille hommes et vint trou-

1. Cf. ci-dessus, p. 189.

2. Le passage est manifestement incomplet et altéré. Voici le texte arabe : [illegible]. — 3. Γαβιθᾶ (cf. Theoph., ad ann. 625); un fragment syriaque relatif à cette bataille a été publié et savamment commenté par M. Nœldeke, *Z. D. M. G.*, XXIX, p. 77 sqq. — 4. [illegible]: Ἰερμουχάν (Theoph.). — 5. Lire : [illegible]; BH : [illegible], Βαάνης (Theoph.). — 6. τὸν Βαρδανήσιον (Theoph.); le Barada. — 7. σακελλάριος. Théodore Trithurius; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § xi.

ver, à Émèse, le patrice qui en avait avec lui soixante mille. Quand les Romains rencontrèrent les Ṭaiyayê, les premiers furent vaincus; quarante mille hommes de l'armée des Romains succombèrent ce jour-là, avec Baanès [1] et le sacellarius. Une multitude d'entre eux se noyèrent dans le fleuve Yarmouka.

Le fils de Šahrbaraz, ayant survécu au combat, adhéra aux Ṭaiyayê et vint habiter à Émèse. Il écrivit une lettre à ʿOmar, roi des Ṭaiyayê, en lui disant : « Donne-moi le commandement et une armée, et je descendrai en Perse et te soumettrai ce pays. » Quand le roi ʿOmar lut la lettre, il approuva tout ce qui s'y trouvait. Les filles de Kosrau, qui avaient été emmenées en captivité par les Ṭaiyayê, prirent la parole et dirent au roi : « Ne te laisse pas séduire par ses paroles mensongères », et elles firent connaître tout ce que Šahrbaraz et son fils avaient fait à Kosrau et à ses enfants. « Celui, (dirent-elles), qui n'a pas gardé sa promesse et ses serments vis-à-vis de son roi et des enfants de son roi, mais les a tués par ruse, ne gardera pas non plus ses serments vis-à-vis de toi : il veut seulement se révolter et régner. » ʿOmar prêta l'oreille à leurs paroles ; il envoya à Émèse, et fit crucifier le fils de Šahrbaraz.

Les Ṭaiyayê, après avoir vaincu les Romains, vinrent à Damas, et traitèrent avec les Damasquins. D'autres villes se soumirent également à eux.

De là, ʿOmar envoya Khaled, avec une armée, dans la région d'Alep et d'Antioche. Ils y firent périr beaucoup de monde. Personne ne leur échappait. Quoi qu'on puisse dire des maux que la Syrie eut à subir, on ne pourrait les raconter à cause de leur multiplicité : car les Ṭaiyayê étaient la grande verge de colère de Dieu.

A la même époque, Saʿd sortit de Yatreb et plaça sa tente et son camp à côté de Kouphah[2], qui est ʿAqoula. Yezdegerd, roi des Perses, rassembla son armée et l'envoya contre les Ṭaiyayê. Les Perses établirent leur camp sur l'Euphrate, dans le voisinage de ʿAqoula. Ils envoyèrent un homme de Ḥirta, qui connaissait la langue des Ṭaiyayê, pour espionner leur camp. Lorsque celui-ci s'avança, il se fit ce raisonnement : « D'après la réponse du premier que je rencontrerai, je saurai à qui sera la victoire. » Et s'étant avancé, il vit un Maʿdéen qui, accroupi, urinait, mangeait du pain et nettoyait sa chemise [3]. Le Ḥirtéen dit au Maʿdéen, en langue sarrasine : « Que fais-tu? » — Le Maʿdéen répondit : « Comme tu vois, je fais entrer le nouveau, j'expulse l'ancien, et je tue les ennemis. » — En entendant ces paroles, le Ḥirtéen fut affligé et se dit en lui-même : « Un peuple nouveau entrera et l'ancien sortira; et les Perses [**417**] seront tués ». En revenant, il dit aux Perses : « J'ai vu un peuple nu-pieds, dénudé, et débile, mais très courageux ». Et il raconta au général ce qu'il avait vu et ce qu'il avait pensé. Quand ils engagèrent le combat, les Perses furent vaincus. On les poursuivit jusqu'à Ctésiphon, qui est sur le Tigre.

---

1. Ms. : *Baias*. — 2. ܟܘܦܗ. — 3. En tuant les insectes.

Un des héros [1] fuyait, revêtu de sa cuirasse et ceint d'une armure considérable : un Ma'déen le poursuivait, ne portant rien de cela sur lui, mais nu, et n'ayant qu'une lance à la main. Quand le Persan arriva dans sa fuite à un des villages, il aperçut un homme dans un champ et lui demanda de lui indiquer un endroit où il pourrait se cacher de celui qui le poursuivait. L'homme le cacha, persuadé que ceux qui le poursuivaient étaient nombreux. Il attendit un bon moment, et voici qu'un homme dépourvu de vêtements de guerre, qui se tenait maladroitement à cheval, arriva après lui; comme il n'avait pas l'apparat des soldats, le paysan fut stupéfait et étonné, et il se dit : « Comment? celui qui était revêtu d'une cuirasse [2] et muni d'armes diverses, grand de corps et terrible d'aspect, s'enfuit maintenant en tremblant devant un homme d'aspect chétif! » Et à cause de cela l'homme fut indigné et se mit à railler le Persan, de ce qu'il s'était enfui et caché devant un Ma'déen. Le Persan lui répondit : « Ne me blâme pas; mais attends, écoute, et vois de tes yeux pour croire ». Il prit une flèche et l'arc, frappa sur une pelle [3] de fer, et la transperça; et il dit : « J'ai frappé plusieurs fois de tels coups contre le Ma'déen que tu vois, et il écartait toutes les flèches avec sa main, comme des mouches. C'est pourquoi j'ai compris que la victoire leur était donnée par le Seigneur, et pour cela j'ai tourné le dos et j'ai fui. »

Ensuite, les Ṭaiyayê, ayant entendu parler de la fête qui avait lieu au couvent de Mar Siméon le stylite, dans la région d'Antioche, arrivèrent et s'emparèrent d'une grande multitude d'hommes et de femmes, de garçons et de filles innombrables [4]. Les chrétiens demeurèrent désespérés; quelques-uns d'entre eux disaient : « Pourquoi Dieu permet-il que cela arrive ? » Mais, pour celui qui est intelligent, la justice a permis que cela arrivât, parce qu'au lieu du jeûne, de la veille, de la psalmodie, les chrétiens se livraient à l'intempérance, à l'ivrognerie, aux danses et autres genres de luxure et de débauche, dans les fêtes des martyrs, et irritaient Dieu. Et pour cela, il nous a justement frappés et châtiés pour que nous nous corrigions.

A cette époque, quand Heraclius envoya un homme, nommé Gregor[ius], pour garder Callisura, en Cilicie, afin que les Ṭaiyayê ne passassent point, le saint et illustre évêque Epiphanius acheva sa vie dans un véritable martyre pour la foi orthodoxe. [**416**] Son martyre eut lieu ainsi : Comme le bienheureux fuyait devant les Ṭaiyayê, il alla se réfugier dans les pays des Romains. Quelques hommes allèrent le dénoncer au général Gregor[ius] qui avait été envoyé pour garder Callisura. Celui-ci, enflé et

1. Sans doute « un homme d'élite »; peut-être un de la troupe des *immortels*. — 2. ܙܪܕܐ. — 3. μάῤῥα. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § xxxii; si toutefois il s'agit bien du même incident dans le récit des auteurs arabes.

enivré d'orgueil, ouvrait la bouche contre les fils de Hagar ; il menaçait les fils de Hagar et les partisans de la confession de Severus. Il s'était aperçu que le bienheureux Epiphanius faisait partie des Orthodoxes. Il le fit appeler et lui demanda : « A quelle confession appartiens-tu ? » — Le bienheureux répondit : « Je suis du pays d'Isaurie ; alors que je marchais hors la voie de la vérité, la grâce m'a appelé et je suis devenu du parti de Severus. Je confesse que le Verbe s'est incarné et s'est fait homme de la Vierge Mère de Dieu, qu'il est un et indivisible avec la chair qu'il s'est unie hypostatiquement. Je ne le divise point en deux : Dieu et homme ; je n'attribue pas les passions et la mort à celui-ci et les choses glorieuses à l'autre, ainsi qu'a proclamé la doctrine du synode de Chalcédoine. » — En entendant cela, Gregor[ius] se mit à le menacer et à le prier en lui disant : « Adhère à notre foi, afin de recevoir une grande dignité de l'empereur. Si tu n'y consens pas, je te livrerai à la mort. » — Quand il entendit ces choses, l'athlète Epiphanius répondit : « Ni le feu ni le glaive ne me sépareront de la foi véritable et orthodoxe que je tiens. » — Dès que [**417**] Gregorius entendit ces paroles, il ordonna de le mettre à mort Au moment où le vénérable Epiphanius était sur le point d'être couronné de la couronne du martyre, il dit : « J'ai l'assurance, par le Seigneur, que Gregor[ius] mourra par le glaive au milieu de la Syrie. » Le saint pria encore pour ses bourreaux, et fut ainsi couronné par le glaive.

Le lendemain du meurtre du vénérable saint, le chef d'une bande de Ṭaiyayê, nommé Qanan, vint avec une troupe de captifs. Gregor[ius] sortit avec l'armée pour s'emparer des captifs. Lorsqu'ils arrivèrent au campement des Ṭaiyayê, ceux-ci sortirent subitement à leur rencontre et les tuèrent tous. Ayant atteint Gregor[ius] luimême, ils frappèrent le cheval sur lequel il était monté et lui coupèrent les jarrets. Il appela un soldat pour lui amener un autre cheval, mais celui-ci ne put ni se retourner ni le voir. Les Ṭaiyayê le rejoignirent et le tuèrent, comme l'avait prédit saint Epiphanius, le martyr véritable.

CHAPITRE [VII]. — *De l'époque à laquelle Yezdegerd, roi des Perses, fut tué, et leur empire cessa. Sur Severus, évêque de Samosate, et son admirable décès qui arriva à cette époque.*

Les Perses et leur roi se réunirent une seconde fois sur le Tigre. Le fleuve était entre eux et les Arabes. Les Perses détruisirent le pont, placé sur le fleuve, qui reliait les deux villes[1]. Ils campaient tranquillement, sans préoccupation. Tout à coup, les Ṭaiyayê montèrent sur leurs chevaux et se dirent l'un à l'autre : « Allons, passons contre les Perses! Ayons confiance que le Dieu qui nous a aidés sur le sol, nous aidera aussi dans les eaux. » — Ils entrèrent dans le

1. Ctésiphon et Séleucie.

fleuve et passèrent tous sans qu'aucun d'eux pérît. Ils fondirent à l'improviste [**418**] sur les Perses, qui campaient, et les tuèrent. Ils démantelèrent Ctésiphon, enlevèrent ses trésors et sa population[1].

Yezdegerd réunit une troisième armée à Djaloula[2]; et, là aussi, les Perses furent dispersés et massacrés. Il rassembla encore une quatrième armée dans les montagnes de la Médie; mais, là encore, les Perses furent vaincus et tués par les Ṭaiyayê. Ces quatre rencontres eurent lieu la même année.

Alors, Yezdegerd, dernier roi des Perses, voyant que son pays était dévasté et ses armées anéanties, que le peuple des Perses avait fui et était dispersé, et comprenant qu'il ne pouvait plus les amener contre l'impétuosité des Ṭaiyayê, prit lui-même la fuite et s'éloigna devant ceux-ci; il s'en alla sur les confins des Turcs, dans la région de Marâgânî[3], qu'on appelle Sagisṭân. Il se tint caché pendant cinq ans, et fut ensuite mis à mort[4].

Quand Yezdegerd, roi des Perses, fut mis à mort, soit par les Ṭaiyayê, soit par les Turcs, l'empire et la dynastie de ce royaume des Perses, qu'on appelait de Beit Sâsan, disparut tout à fait. Il avait tenu pendant 418 ans. Il commença en l'an 538 des Grecs, avec Ardašir, fils de Sâbâq, et il finit en l'an 956 du même comput, avec ce Yezdegerd, le dernier roi, du temps d'Heraclius, empereur des Romains, et de ʿOmar, fils de Khaṭṭâb, roi des Ṭaiyayê.

Après que le roi des Perses eut été tué et que leur empire eut cessé, les Ṭaiyayê dominèrent et régnèrent sur toute la Perse. Alors, ils devinrent très puissants; car ils virent qu'ils triomphaient partout et étaient victorieux dans les combats, parce que le Seigneur les aidait. Aussi vinrent-ils à Alep et à Antioche, où ils tuèrent beaucoup de gens.

Heraclius, empereur des Romains, voyant que la dévastation s'étendait, partit avec tristesse d'Antioche et alla à Constantinople[5]. D'après ce qu'on rapporte, il avait dit adieu en partant, en s'écriant : « *Sôzou Syria*[6] », c'est-à-dire : « Demeure en paix, Syrie! ».

Il avait donné des ordres à ses troupes et les avait envoyées piller et dévaster les villages et les villes, comme si la contrée appartenait aux ennemis. Les Romains volèrent et pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent, ils dévastèrent eux-mêmes les pays plus que les Ṭaiyayê; ils s'en retirèrent[7] et les abandonnèrent aux mains des Ṭaiyayê qui y régnèrent nouvellement.

[**419**] Heraclius écrivit en Mésopotamie, en Égypte, en Arménie, à tous les Romains qui s'y trouvaient, en disant : « Que personne n'engage plus de com-

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § xxii. — 2. Lire : ܓܘܠܐ; BH a aussi ܓܠܘܠܐ. — 3. *Margiane*; que l'auteur paraît confondre, d'après l'orthographe, avec la région de Maraga. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § xxiii-xxv. — 5. Cf. *op. cit.*, LVIII, § xxx. — 6. σώσου Συρία. — 7. Littér. : *relaxarunt manus*; il y a un jeu de mots sur l'expression « mains ».

bat avec les Ṭaiyayê; mais que celui qui peut conserver son poste y demeure. »

Alors, ʿOmar, roi des Ṭaiyayê, marcha contre l'Égypte[1]. Cyrus, évêque d'Alexandrie, sortit à sa rencontre. Il convint de lui donner chaque année deux cent mille dinars, pour que les Ṭaiyayê n'entrassent pas en Égypte. ʿOmar s'en retourna et n'entra pas en Égypte. Ensuite, quelques personnes accusèrent Cyrus près d'Heraclius, comme s'il avait donné l'or de l'Égypte aux Arabes, sans nécessité. Et comme les Romains étaient abandonnés à un esprit détestable, Heraclius écrivit à Cyrus de ne plus administrer l'Égypte. Il envoya un arménien, nommé Manuel[2], pour administrer et gouverner le pays d'Égypte. Quand les envoyés des Ṭaiyayê vinrent pour prendre l'or, ils trouvèrent Manuel avec une troupe de Romains, à Babylone, qu'on appelle aujourd'hui Fosṭaṭ. Il les renvoya (les mains) vides, en disant : « Je ne suis pas Cyrus; celui-ci ne portait pas une armure, mais une robe, et pour cela il vous donna les biens de l'Égypte; pour moi, je suis vêtu d'une armure, comme vous voyez. » — Les envoyés étant retournés et ayant fait connaître la chose à ʿOmar, celui-ci envahit l'Égypte. Manuel fut vaincu et s'enfuit avec un petit nombre (de soldats) à Alexandrie. Les Ṭaiyayê s'emparèrent de l'Égypte. Heraclius, ayant appris cela, écrivit à l'évêque Cyrus de chasser les Ṭaiyayê de l'Égypte, s'il le pouvait, en leur donnant le double d'or de ce qui était convenu la première fois. Cyrus se rendit au camp des Ṭaiyayê. Il exposa qu'il n'était pas cause de la transgression. Quand il eut beaucoup supplié et donné l'or, ʿOmar lui répondit : « Je ne ferai pas ce que tu demandes. Maintenant que nous nous sommes emparés du pays nous ne l'abandonnerons pas. » Et sur ces paroles, l'Arabe congédia Cyrus qui revint dans la tristesse.

A la fin de l'année 948, la 26ᵉ d'Heraclius et la 15ᵉ des Ṭaiyayê, le roi ʿOmar vint en Palestine[3]. Sophronius, évêque de Jérusalem, sortit à sa rencontre. Il en obtint un traité pour tout le pays, et ʿOmar lui écrivit même un diplôme[4] selon lequel il n'était permis à aucun Juif d'habiter [**420**] à Jérusalem. Quand ʿOmar entra à Jérusalem, il ordonna de bâtir, à la place du temple de Salomon, une mosquée pour leur prière.

Sophronius, voyant ʿOmar vêtu de vêtements sordides, lui demanda d'accepter un vêtement et une robe[5]; il les fit apporter devant lui et le pria instamment de les prendre; mais ʿOmar ne le voulut pas, parce qu'il n'avait jamais rien accepté de personne. Il disait : « Il ne convient pas à un homme de recevoir d'un autre ce que Dieu ne lui a pas donné; car Dieu a donné à chaque homme ce qu'il sait (opportun), et celui qui désire recevoir quelque chose d'un

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § LXIII et suiv. L'auteur a confondu les noms du khalife ʿOmar et du général ʿAmrou. — 2. Μανουήλ (Theoph.). — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § XLV et suiv. — 4. σίγιλλον. — 5. σινδών.

autre est contre Dieu. » Pour de telles mœurs, ʿOmar, fils de Khaṭṭâb, était fort loué. Les Ṭaiyayê rapportent de lui beaucoup de choses. Ce qui est vrai : c'est qu'il était juste et éloigné de l'avarice, au point que de tout l'empire, c'est-à-dire de toute la richesse et de tous les trésors des Perses et des Romains, dont les Ṭaiyayê s'emparèrent, il ne s'attribua rien; il ne changea point la simplicité de ses habits, ni la couverture de peau qui était placée sous lui lorsqu'il montait à chameau, et qui lui servait quand il s'asseyait à terre ou dormait. C'est pourquoi, comme l'évêque insistait beaucoup, il lui répondit : « Puisque tu me le demandes, et que je te tiens en grand honneur, prête-moi tes vêtements, que je les revête le temps que tu prennes mes hardes pour les donner à laver; ensuite, rapporte-moi mes vêtements et reprends les tiens. » — Et il fit ainsi.

De là, les Ṭaiyayê passèrent dans les villes de Syrie et les soumirent. Iwannis[1], général des Romains, était venu à Qennešrîn, auprès des Ṭaiyayê; il fit un pacte, (convenant) de leur donner chaque année cent mille dariques, pour qu'ils ne passassent pas à l'Orient de l'Euphrate et n'entrassent pas en Mésopotamie. Il leur abandonna le tribut d'une année. Quand Heraclius apprit cela, avec son esprit pervers, il s'irrita contre Iwannis et l'envoya en exil. — Comme Dieu avait abandonné l'empire des Romains, il laissa tomber dans un jugement aveugle celui qui le dirigeait.

En l'an 951 des Grecs, 27 d'Heraclius, 18 des Arabes, 6 de ʿOmar, les Arabes franchirent [**421**] l'Euphrate, parce qu'on ne leur avait pas donné le tribut. — Les Édesséniens sortirent et traitèrent pour la ville; l'armée des Romains se retira avec douleur de toutes les villes. Tella et Dara ne consentirent pas à se soumettre aux Ṭaiyayê; c'est pourquoi ceux-ci les prirent de force et massacrèrent les Romains qui s'y trouvaient[2]. — Après avoir soumis toute la Mésopotamie, ʿIyadh[3], fils de Ghânm, revint en Syrie.

ʿOmar ordonna de recenser, en vue de la capitation, tous les pays de son empire. La capitation fut imposée aux chrétiens en l'an 951[4].

En l'an 952 des Grecs, 19 des Ṭaiyayê, 7 de ʿOmar, mourut Heraclius, après avoir régné 30 ans et 5 mois.

(Alors) commença à régner son fils, Constantinus, et Heraclius, et Heraclius le jeune, qui est surnommé le nouveau David[5].

Or, Martina, femme d'Heracli[us], empoisonna Constantinus, et fit régner son propre fils, le jeune Heracleonas. Cela déplut aux membres du sénat, qui déposèrent cet Heracleonas et firent régner Constans, fils de Constantinus.

---

1. Ιωάννης ὁ Κατέας (Theoph.); cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § lxi. — 2. *Ibid.* — 3. Lire : ܥܝܕ, comme plus bas (texte, p. 429, l. 4), Ἴαδος; cf. Theoph., ad ann. 630. — 4. Cf. Theoph., ad ann. 631; Cedren., ann. 30 Heraclii. — 5. Il faut lire : « Constantin-Heraclius et Heraclius le Jeune appelé communément Heracleonas »; David est le nom d'un autre fils de l'empereur défunt, qui ne régna point. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § lxx; LIX, § iii-vi.

A cette époque, les Chalcédoniens avaient pour patriarche à Constantinople Pyrrhus. Il fut chassé par eux, et Paulus devint patriarche.

A Rome, le 4e évêque après la dévastation de la ville [1], fut Martinus, Tout le monde rendait témoignage à ses œuvres de piété.

Le patriarche des Orthodoxes, Jean, surnommé des *sedra*, ordonna évêque, pour les fidèles d'Édesse, Constantinus ; et après la mort de celui-ci, ils eurent Siméon.

Sur Severus. — Severus, évêque de Samosate, [**418**] était le frère du patriarche Mar Athanasius ; il était monté à Alexandrie, avec son frère, lorsque celui-ci rétablit l'union après le schisme qui avait eu lieu du temps de Damianus et de Petrus. Lorsqu'ils furent revenus, saint Severus retourna à son diocèse. Il avait la coutume de circuler pour visiter les fidèles, depuis nisan (avril) jusqu'à tešrîn (octobre) ; depuis la commémoraison du martyr Mar Romulus [2] jusqu'à la fête de la Résurrection, il menait la vie solitaire dans son monastère, et ne s'en éloignait jamais, quoi qu'il arrivât.

Un jour, un homme riche, du village de Nagrôd, vint le trouver, et le suppliait de lui procurer la délivrance de l'affliction qui l'avait atteint. Il disait que, par une certaine opération, les démons s'étaient emparés de sa maison, de sorte que personne n'y pouvait entrer ; si, par hasard, un parent ou un voisin y venait, les démons sortaient au-devant de lui et [l'assaillaient à coups] [3] de pierres, pour qu'il ne vînt pas à cette demeure. — En l'entendant, le bienheureux eut de la compassion pour lui, et lui promit qu'après la fête de la Résurrection il se rendrait au village et le visiterait. Quand le temps fixé fut arrivé, le saint partit pour ce village. Comme il approchait de la maison de cet homme, les démons sortirent au-devant de lui en poussant des hurlements ; celui-ci, après avoir prié et avoir fait l'encens d'absolution, se tourna vers les démons, les invectiva et les conjura pour qu'ils s'éloignassent de cette maison. A l'instant même, ils disparurent, et on ne les vit plus jamais dans ce village.

Il y avait aussi un général, de Mabboug, qui était parent du saint ; c'est celui qui avait ramené de Perse et reçu de Šahrbaraz le bois de la crucifixion, et l'empereur Heraclius l'avait reçu de lui, à Mabboug. Il arriva que son fils mourut avant d'avoir reçu le baptême. Le père de l'enfant envoya chercher le saint afin qu'il vînt le consoler. Lorsqu'il fut arrivé, la mère de l'enfant se jeta aux pieds du saint et le supplia de demander à Dieu que l'enfant revînt à la vie et reçût le baptême. Le bienheureux s'y refusait énergiquement ; et comme celle-ci insistait fortement, il pria, prit l'enfant par la main et le ressuscita ; il lui donna le sacrement de baptême et le retira des eaux. Après que l'enfant eut été en vie tout le jour [**419**] et qu'il eut sucé le lait, le saint reprit et dit à sa mère : « Je pense que cet enfant ne doit pas rester en vie, mais qu'étant innocent et pur de toute souillure, il doit s'en aller au Royaume

---

1. Il s'agit sans doute du pillage du Latran par l'exarque de Ravenne, sous le pontificat de Severinus auquel succédèrent Jean IV, Théodore I et Martin I. — 2. Cf. Wright, *Cat. of syr. mss. in the Brit. Mus.*, p. 1135 (*Act. sanct.*, sept., t. II, p. 507-508). — 3. Lacune d'un mot dans le ms.

(céleste), comme Dieu l'avait décidé. » Les parents n'y contredirent pas, et l'enfant s'endormit et expira.

Un homme, originaire d'Amid, était possédé d'un démon furieux qui maltraitait la plupart de ceux qu'il rencontrait; et toute femme enceinte qui entendait les hurlements qu'il poussait, avortait. Alors, les gens du pays lui mirent des entraves, le lièrent sur un chariot, et l'amenèrent à la porte du monastère de Qennêšrê. Ils montèrent trouver le saint et le prièrent en sa faveur. Le bienheureux, vaincu par leurs instances, leur ordonna de le délier. Celui-ci vint tomber aux pieds du saint. Le vénérable ayant levé les yeux au ciel, réprimanda le démon et lui dit : « Sors de cette demeure, car elle appartient à Dieu! » — Le démon répondit : « Je n'en sortirai pas; car elle est à moi, et je[1] l'ai bâtie moi-même. » — Le saint fut contristé; il invectiva le démon, qui sortit et disparut; et par la suite il ne put nuire à cet homme.

Il y avait à Édesse un magicien qui vint habiter dans la région de Samosate. A cause des avanies que lui firent subir les gens du pays, il appela une troupe de démons qu'il envoya habiter dans les hommes. Les démons en malmenèrent plusieurs, de sorte qu'ils abandonnaient leurs maisons et erraient dans les montagnes. Le saint apprit cela; il se rendit au monastère d'Élias et pria Dieu que tous ceux qui étaient partis s'assemblassent à ce monastère. Les démons hurlaient contre le saint. Environ soixante-dix hommes vinrent se jeter à ses pieds. Il contraignit les démons par des tourments secrets, et ces démons sortirent en vociférant. Après cela, des démons plus nombreux que les premiers vinrent s'emparer de ces hommes. Le bienheureux revint et les réprimanda en disant : « Pourquoi[2] êtes-vous revenus dans ces demeures? » — Et ceux-ci lui dirent : « Nous sommes autres; et si tu nous chasses, d'autres viendront s'emparer d'eux, car nous sommes innombrables. » — Après qu'il eut conversé avec eux, ils allèrent se placer devant une châsse dans laquelle était une relique de l'apôtre Paul. Leurs mains étaient liées derrière leur dos; et ils se plaignaient des tourments qu'ils subissaient en secret. Ensuite, ils s'élevaient [**420**] de terre et se tenaient en l'air dans le martyrion comme des lampes; après avoir subi ces tourments, ils reçurent l'ordre de l'apôtre Paul de retourner près de Severus, qui les traiterait comme il voudrait. Ils retournèrent, se mirent à genoux devant lui et dirent : « Voici que nous venons près de toi, comme nous l'a prescrit ce juge, ton ami. » Celui-ci les obligea à lui dévoiler leur maître; ils le lui firent connaître, et il envoya chercher le magicien qu'il livra aux gens du pays. Après l'avoir torturé[3], ils le condamnèrent à mort. — Le bienheureux pria; et les diables n'apparurent plus en ce pays.

Le bienheureux s'en alla de là au monastère de Mar Jacques de Kaisoum; car il avait appris par une révélation spirituelle que sa fin était arrivée. Il appela les bienheureux du monastère et leur demanda de lui faire un office funèbre. Le vénérable

1. Lire : ܐܢܐ. — 2. ܡܛܠ ܡܢܐ. — 3. Lire : ܐܫܟܪܘ.

se tenait lui-même au milieu : il prescrivait à l'un de faire l'absoute, à l'autre de lire; quand ils eurent terminé tout l'office, le vieillard lui-même s'approcha, donna la paix à la table sainte et participa aux mystères vivifiants. Puis, il fit trois génuflexions vers l'Orient, se retourna ensuite vers l'Occident, fléchit le genou et dit aux frères : « Mes frères, priez pour moi, et demeurez en paix » ; il étendit les mains et les pieds et rendit son esprit.

Le bienheureux Severus mourut en l'année 952. Que sa mémoire soit en bénédiction, et que sa prière nous aide!

Après la mort du vénérable Severus, il arriva, du temps de Mar Daniel, évêque d'Édesse, que les démons possédèrent des frères du couvent de Qennešrê. L'archimandrite fit appeler Mar Daniel, afin de pouvoir calmer ces malheureux. Il leur dit d'aller à Mar Jacques (de Kaisoum) et d'amener le corps du vénérable Severus; mais on ne voulut pas le leur donner. Cependant, après des difficultés, ils en obtinrent une partie. Quand ils l'amenèrent dans le voisinage les démons se lamentaient : « Malheur à nous! L'éclopé est arrivé. Il ne lui suffisait donc pas de nous chasser du pays de Samosate, qu'il vient encore ici! » Les démons disaient cela, parce que le saint était autrefois tombé de sa monture et était resté boiteux. Un de ceux que les démons possédaient avait été jadis le disciple du saint. On menaçait le démon qui était en lui en disant : « Voici le maître de cet homme qui vient te chasser. » Et le démon répondit : « Je ne suis pas entré de ma propre volonté dans ce [**421**] jeune homme, mais de force. Le chien de notre maître a été tué par lui dans la vigne haute, et, pour cela, il m'a envoyé le tourmenter; et il a envoyé mes autres compagnons pour entrer dans ces moines, parce qu'ils abandonnaient les églises au moment de l'oblation, et sortaient pour se laver dans les piscines qui sont en dehors du couvent, et pour s'amuser. » Les démons appelaient « notre maître » le magicien. Les moines ayant placé les jeunes gens devant la main droite du saint, les démons poussèrent aussitôt des cris violents et sortirent d'eux.

REMARQUE : *Il ne peut y avoir aucun doute sur ces récits au sujet des magiciens et des démons qui furent chassés par les saints* ; *car ils se trouvent dans le livre d'un homme véridique, le patriarche Mar Denys. Mais celui qui lit doit comprendre qu'il n'est pas possible aux magiciens ou aux démons de s'emparer des hommes sans la permission de Dieu ; c'est ce qui arriva au juste Job* ; *cet homme fameux fut livré à la tentation pour son triomphe, et d'autres de diverses manières.*

CHAPITRE [VIII]. — *Sur l'époque de la mort d'Heraclius, empereur des Romains, du meurtre de Yezdegerd, roi des Perses, et aussi du meurtre de ʿOmar, roi des Ṭaiyayê. Sur la dévastation de Césarée et de la Palestine. Sur les pontifes qui existaient à cette époque.*

Quand ʿOmar, roi des Ṭaiyayê, eut triomphé dans la victoire, il soumit les

Romains et les Perses. Le roi des Perses s'enfuit et se cacha dans les pays des Turcs; l'empereur Heraclius abandonna le pays aux mains des Ṭaiyayê, et entra dans la ville impériale où la mort vint l'atteindre.

Constantinus commença alors à régner. La femme de son père l'empoisonna et il mourut. — Alors régna Constans; il tua ses deux oncles[1] et leur mère.

'Omar, roi des Ṭaiyayê, fut tué, après avoir régné 12 ans, de la manière suivante : Un esclave, polisseur de son métier, qui était maltraité par son maître qoraichite, alla trouver 'Omar et se plaignit de son maître. Plusieurs fois, soit parce qu'il était occupé [**422**] des affaires de l'empire, soit par oubli, 'Omar le négligea. Cet esclave s'irrita contre le roi; il le frappa d'un coup de couteau dans le ventre, pendant qu'il priait, et le roi mourut[2].

'Othman commença à régner en l'an 955.

Ce quatrième roi des Ṭaiyayê commença à se montrer cupide; il amassa de l'or, changea la manière de vivre des rois ses prédécesseurs, et les Ṭaiyayê se réunirent pour le tuer. Quant il eut promis de se conduire comme ses prédécesseurs, ils firent la paix avec lui.

En l'an 961, 'Othman envoya son fils, Sa'ìd, à la poursuite du roi des Perses. Yezdegerd, après être demeuré caché cinq ans dans le Sagisṭan, sortit et vint à Kouphah. Sa'ìd s'empara de toutes les villes et parvint jusqu'à Merw. Yezdegerd, craignant que les gens ne le livrassent, sortit et se tint caché dans un moulin[3]. Un Turc le tua en cet endroit et envoya sa tête au marzban de la ville. Celui-ci, voyant que son roi était tué, livra la ville aux Ṭaiyayê[4]. Sa'ìd prit la couronne royale des Perses et l'envoya à 'Othman, et celui-ci l'envoya à la Ka'ba, où elle se trouve.

A cette époque, les Ṭaiyayê dévastèrent Césarée de Palestine. A cause de son ornementation et des richesses de Straton, on peut lui appliquer les lamentations (prononcées) sur Jérusalem. Parce que les sages qui étaient en elle ne connurent pas le Seigneur, et les anciens ne comprirent pas le jugement, ses rues et ses places furent remplies d'iniquité; les jeunes gens et les vierges se sont souillés ensemble; [**423**] et notre clameur, à nous qui étions gouvernés dans l'injustice, est montée aux oreilles du Seigneur : et à cause de cela, le Seigneur a appelé sur elle la fureur des Ṭaiyayê. — Mo'avia vint et l'entoura par terre et par mer; il l'attaqua jour et nuit, depuis le commencement de kanoun Ier (déc.) jusqu'au mois de 'iyar (mai). Ils ne purent obtenir la vie sauve. Soixante-douze machines ne cessaient de lancer des pierres; mais le mur ne s'ouvrait point, à cause de sa solidité. Enfin, les assiégeants firent une brèche, et les uns entrèrent par la brèche, tandis que les autres montaient au mur par des

1. *Sic* ms.; Héracléonas et Martine ne furent pas mis à mort; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § IX. — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § XX. — 3. ܪܚܝܐ. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.* LIX, § XXV.

échelles. On combattit pendant trois jours. A la fin, les Ṭaiyayê prévalurent. Des sept mille Romains qui gardaient la ville, une partie se sauva dans les navires. Moʿavia prit les richesses et soumit la population à l'impôt[1].

De là, ils montèrent dans les pays des Juifs. Moʿavia encourageait ses troupes en leur disant : « Nous montons dans un pays qui est plein d'or et de richesses de toutes sortes; le Seigneur le livrera entre vos mains, à cause des péchés de ses habitants. »

Ils passèrent en Cilicie, pillant et faisant des captifs; ils arrivèrent à Euchaita sans que la population s'en aperçût; ils s'emparèrent subitement des portes, et quand Moʿavia arriva, il ordonna de passer les habitants au fil de l'épée; il plaça des sentinelles pour que personne n'échappât. Après avoir réuni toutes les richesses de la ville, ils se mirent à torturer les chefs, pour qu'ils leur montrassent les choses cachées. Les Ṭaiyayê emmenèrent en esclavage tout le peuple : hommes et femmes, garçons et filles, et ils commirent une grande débauche dans cette malheureuse ville : ils commettaient iniquement l'impureté au milieu des églises. Ils s'en retournèrent joyeux dans leur pays.

Ces choses se passèrent en l'an 951 des Grecs.

A cette époque sévit la peste bubonique, et beaucoup de gens moururent dans le pays de Syrie et de Mésopotamie[2].

A cette époque[3], tandis que les Ṭaiyayê rebâtissaient le temple de Salomon, à Jérusalem, la construction s'écroulait. Les Juifs dirent : « Si vous ne faites pas renverser la croix qui est placée en face du temple, sur le mont des Oliviers, le temple ne pourra être bâti. » Et quand ils eurent fait descendre la croix, l'édifice s'éleva. Pour le même motif, ils renversaient de nombreuses croix; il en résulta, dans l'empire des Ṭaiyayê, qu'ils devinrent les ennemis des croix et les persécuteurs des chrétiens à cause de (leur) vénération pour la croix.

A cette époque, Martinius, évêque de Rome, fit un synode à Rome même. Il réunit 109 évêques, et ils anathématisèrent l'empereur Heraclius, Sergius, Pyrrhus, Paulus, et quiconque ne confessait pas dans le Christ deux volontés, deux opérations, deux natures, deux formes, selon la doctrine de Léon[4].

A cette époque, ʿAmrou, fils de Saʿd[5], émir des Ṭaiyayê, défendit que les croix parussent hors des églises, et fit arracher leur image des murs.

ʿAmrou écrivit à notre patriarche Jean. Quand celui-ci entra près de lui, ʿAmrou commença à dire des paroles insolites et contraires aux Écritures, et il se mit à lui poser des questions difficiles. Le patriarche les résolut toutes [**422**] par des

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII § LVIII. Le texte de Theophanes qui parle d'un siège de sept ans (ad ann. 633) doit sans doute être corrigé en sept mois.
2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII § LX. — 3. THEOPH., ad ann. 635.
4. En 649. Cf. MANSI, t. X, col. 863. — 5. *Sic* ms. et BH.

A cette époque, le soleil s'obscurcit à la troisième heure, le 9 de tešrîn 1er (oct.); les étoiles apparurent, et une grande terreur s'empara de ceux qui virent [422] ce signe terrible.

A cette époque ʿAmrou, émir des Ṭaiyayê, défendit que les croix parussent, même aux fêtes et aux rogations[1]. Cela réjouit les Juifs, et ils se mirent à enlever les croix des églises. Alors, un chrétien, connu de l'émir, voyant un juif qui courait au-dessus de l'église de (Saint-) Jean-Baptiste[2] pour en arracher la croix, fut enflammé de zèle, alla trouver ʿAmrou et lui : « O émir juste! il n'est pas juste que tu permettes aux Juifs de tourner nos mystères en dérision. » — Alors, Dieu ayant changé son cœur, il dit : « Je n'ai pas prescrit d'arracher les croix, si ce n'est celles qui sont marquées dans les rues, sur les murs. » — Il ordonna à l'un de ceux qui étaient présents d'aller à la rencontre du Juif qui descendait en emportant la croix; il enleva la croix au Juif et le frappa à la tête : sa cervelle se répandit et il mourut. — Ce fut une consolation pour les chrétiens, car les Juifs furent couverts de confusion, et la prescription tomba en désuétude; les chrétiens recommencèrent à porter les croix aux rogations, aux fêtes et aux enterrements. Cependant, à Émèse et à Damas, ils n'ont jamais eu cette faculté depuis que cet édit fut porté par l'émir ʿAmrou.

exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament et par des arguments naturels. En voyant son courage et l'étendue de sa science, ʿAmrou fut dans l'étonnement. Alors il lui donna cet ordre : « Traduis-moi votre Évangile dans la langue sarrasine, c'est-à-dire des Ṭaiyayê. Seulement, tu ne parleras ni de la divinité du Christ, ni du baptême, ni de la croix. » — Le bienheureux, fortifié par le Seigneur, répondit : « A Dieu ne plaise que je retranche un seul *yod* ou un seul point de l'Évangile, alors même que tous les traits et toutes les lances qui sont dans ton camp me transperceraient. » Voyant qu'il ne pourrait le convaincre, ʿAmrou lui dit : « Va; écris comme tu voudras. »

Le patriarche réunit les évêques et fit venir des Tanoukayê, des ʿAqoulayê, des Ṭouʿayê, qui connaissaient les langues arabe et syriaque, et il leur commanda de traduire l'Évangile en langue arabe. Il avait ordonné que chaque sentence qu'ils traduisaient passât sous les yeux de tous les interprètes. C'est ainsi que l'Évangile fut traduit et présenté au roi.

A propos du pays d'Égypte, nous avons trouvé dans des histoires, que Benjamin, patriarche des Orthodoxes, avait livré l'Égypte aux Ṭaiyayê[3].

Les Égyptiens livrèrent Alexandrie et Miçrîn aux Ṭaiyayê, parce qu'ils avaient été opprimés par la persécution des Chalcédoniens. Cyrus, patriarche chalcédonien, qui attachait à un de ses pieds la chaussure rouge des empereurs, et à l'autre une sandale de moine, pour

1. ܥܘܕܪܢܐ, comme plus bas. — 2. A Damas.
3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX § xiii.

montrer qu'il avait l'autorité impériale et ecclésiastique, chassa le patriarche Benjamin. Benjamin partit, se rendit chez les Ṭaiyayê et leur promit de leur livrer Alexandrie, si seulement [423] ils voulaient chasser Cyrus et lui rendre les églises. Ils en firent la promesse et la confirmèrent par des serments. Il revint, et fit connaître la chose à ses partisans, et ceux-ci livrèrent Alexandrie aux Ṭaiyayê. Cyrus comprit l'affaire ; il rassembla tout le trésor : l'or, l'argent et les vases des églises, et, étant monté secrètement sur un navire, il s'enfuit à Constantinople. Alors Benjamin rentra en possession des églises, et depuis cette époque jusqu'aujourd'hui, les Chalcédoniens n'ont pu prospérer à Alexandrie et en Égypte, ni même y habiter, si ce n'est en petit nombre ; et les Orthodoxes ont occupé les églises et les monastères jusqu'à ce jour.

A cette époque brillaient dans les doctrines profanes et ecclésiastiques Severus Sébôkt[1], de Qennéšrîn, et Mattai, (évêque) d'Alep.

CHAPITRE [IX], *dans lequel se trouvent la lettre du patriarche Mar Jean à Marouta, métropolitain de Tagrit, et celle de Marouta à Jean, qui expose la persécution excitée autrefois contre les fidèles par Bar Çauma de Nisibe. — Sur l'hérésie de l'impie Maximinus, et sur* [ce] *Maximinus.*

A propos de l'hérésie de Maximinus nous avons trouvé, dans la réfutation que fit contre lui Siméon, prêtre du monastère de Qennéšrê, que celui-ci dit qu'elle tire son origine de Theodorus de Mopsueste. Ensuite, elle se propagea parmi les moines de monastères situés à côté de Jérusalem, dont l'un s'appelait Palæa-Laura, et l'autre, Néa-Laura[2]. Ceux-ci tenaient l'opinion d'Origène qui, à cause de son attachement à Platon, tourna au paganisme. Pour le moment, ils cachaient leur fausseté ; et leur opinion fut dévoilée par un moine [424] de Mésopotamie, nommé Sergi[us], qui était venu à Jérusalem pour prier. Il alla à ces monastères, pareille-

« A notre vénérable et saint frère et collègue, Mar Marouta, évêque et métropolitain du Beit Parsayê : l'humble Jean, gardien du siège apostolique d'Antioche, c'est-à-dire serviteur de l'Église de Syrie, décoré du nom de patriarche, demande en Jésus-Christ, Seigneur et Dieu au-dessus de tout, votre paix et vos prières.

« Comme vous le savez, monseigneur, lors de notre descente près du roi des Perses, nous avons fait l'union avec vous, alors que vous aviez été, depuis l'époque de la persécution de Bar Çauma de Nisibe jusqu'à l'époque du patriarche Mar Athanasius, mon prédécesseur, comme une fraction séparée du troupeau. Car au-

1. Cf. Wright, *Syriac Literature*, p. 137-139.

2. Παλαιὰ λαύρα, Νέα λαύρα. Le texte, qui porte *Daphlalouda* et *Dialalouda*, est à corriger en : ܦܠܐܠܘܪܐ, ܢܐܠܘܪܐ. L'Ar. a la même leçon fautive : اولا لورا ومقدر املا لورا.

ment, pour prier. L'ayant accueilli, ils s'efforçaient de le convertir à leurs doctrines et lui disaient[1] : « Ainsi, nous avons appris d'Origène que toutes les âmes des hommes, des animaux, des oiseaux, des reptiles, des plantes et des poissons de la mer, ont été des anges avant d'avoir péché. Quand elles se séparèrent de l'amour pour Dieu, elles furent chassées du ciel et condamnées à habiter dans les corps, comme dans un lieu d'exil, et chacune est tourmentée selon son péché. Elles passent d'un corps à un autre. A la fin aura lieu la restauration[2], et la sentence contre les âmes et les démons sera rapportée, après qu'ils auront souffert pour leur péché, et ils reviendront à leur gloire; car, après la résurrection, le Christ sera crucifié trois fois : deux pour les démons et une pour les âmes. La résurrection qu'on doit attendre est la délivrance des âmes du corps, car les corps n'existeront pas dans la résurrection. Quand les âmes et les démons auront été purifiés [**425**] de leurs péchés et auront été transformés de leur état antérieur, ils redeviendront des anges comme auparavant, et le Christ sera le chef des anges. Le Christ ne vaut pas mieux que nous. De même qu'il est Dieu, ainsi serons-nous transformés nous-mêmes, et nous deviendrons des dieux. Dieu ne fait pas acception de personnes pour honorer le Christ plus

paravant, le siège du catholicos des Perses et (celui) du catholicos d'Arménie, de Gourzan et d'Aran, étaient soumis au siège d'Antioche, jusqu'au meurtre du catholicos Babai[3]. Depuis lors, vos pères se conduisirent selon leur propre gré, jusqu'à notre descente, comme je l'ai dit, et notre rencontre avec Christophorus, votre métropolitain, et Addai, archimandrite de Mar Mattai. Vous vous êtes unis à nous, lorsque le vénérable dont nous avons parlé et vous, évêques ordonnés par votre métropolitain, vous êtes montés avec les évêques d'Athanasius.

« Et nous vous demandâmes le récit de la persécution de Bar Çauma. Mais comme (ces évêques) ne [**424**] connaissaient pas exactement les faits, ils ont négligé de le faire du vivant du dit bienheureux. Maintenant que nous avons été appelé à lui succéder, alors que nous n'en étions pas digne, nous vous prions de nous faire connaître l'histoire. Nous savons qu'on trouve chez vous des histoires de ce genre. Béni soit le Seigneur, de ce que vous ne rejetterez pas notre demande, de sorte que quand nous placerons ce mémoire dans nos bibliothèques, votre mémoire y sera aussi consignée. — Donnez des ordres, et priez pour nous afin que Notre-Seigneur nous accorde de diriger et de gouverner selon sa volonté son troupeau racheté par sa croix victorieuse ; et que notre dignité et notre

1. Comp. les anathèmes du Ve Concile contre les Origénistes. MANSI, t. IX, col. 395 ; NICEPH. CALL., *H. E.*, XVII, XXVIII ; et la lettre de Justinien au Concile, dans CEDRENUS, ann. 25 Justiniani. — 2. ἀποκατάστασις. — 3. Il faut lire partout Baboui (BH : ܒܐܒܘܝ) ; le catholicos du nom de *Babai* fut le successeur d'Acacius, et celui dont il est question ici fut son prédécesseur. Même observation pour le récit consigné plus haut, p. 123-124.

que nous. C'est là la véritable résurrection : la libération complète du corps pour les âmes. Comme le corps désire ce qui nuit à l'esprit, et l'esprit désire ce qui nuit au corps : autre est la volonté de l'âme et autre celle du corps. Et ainsi, le Christ avait deux volontés. » Relativement aux corps, ils disaient « qu'ils seront sphériques[1] dans la résurrection ».

Quand ce pieux moine entendit d'eux ces paroles et d'autres semblables, il s'enfuit de leur monastère pendant la nuit. Il alla trouver l'empereur Justinianus, et l'informa à leur sujet. Sur l'ordre de ce dernier, ils furent chassés de leur monastère.

A la suite de ces choses, le patriarche Mennas réunit le Cinquième synode et anathématisa quiconque professe deux volontés ou deux [**426**] opérations dans le Christ. Il anathématisa aussi l'impie Theodorus de Mopsueste, sur les impurs écrits duquel s'appuyait cette opinion. Le synode anathématisa encore l'hérésie des Agnoètes[2] qui admettent, eux aussi, deux volontés et deux opérations.

L'empereur Heraclius fit aussi un édit et anathématisa quiconque professe deux volontés et deux opérations[3].

Du temps de Constans, fils d'Heraclius, parurent les disciples de Platon ; et leur chef, Maximus[4], originaire du village de Ḥaçfîn[5], dans le district de Tibériade, monta en Afrique, où il élection ne tournent pas à notre condamnation. Tous nos frères les évêques de Syrie demandent votre paix et en même temps vos saintes prières. »

Réponse de Marouta à Jean. — Au très bienheureux Père des Pères, prince des Pontifes, ornement et gloire de la sainte Église, Mar Jean, patriarche : le pèlerin[6] Marouta, par la grâce de Dieu métropolitain du couvent de Mar Mattai et de la région orientale, demande votre paix divine et vos saintes prières.

Nous avons reçu la lettre de Votre Sainteté, et ce fut un grand plaisir et une grande joie pour nous, pour tous nos frères et pour notre troupeau, qu'après la mort de saint Athanasius, Dieu ait établi comme chef de son Église Votre Béatitude, dont l'élection n'a pas eu lieu par la volonté de la chair, mais par l'Esprit-Saint[7] qui a choisi le grand Pierre ; et nous prions pour que vous receviez le don de l'Apôtre, comme vous avez hérité de son siège.

Ensuite, puisque vous nous avez demandé le récit de la persécution de Bar Çauma, sache, ô prince des princes ! que toutes les histoires antérieures qui étaient dans le couvent ont été brûlées en même temps que le couvent par cet impur Bar Çauma. Et cette histoire ne se trouve nulle part, parce que les hommes instruits et les écrivains ont été couronnés du martyre à cette époque ; mais, pour ne pas frustrer le désir de

1. σῶμα σφαιροειδὲς. — 2. Lire : ܐܓܢܘܐܛܐ. — 3. L'*Ecthesis*. Mansi, t. X, col. 991. — 4. Sur l'hist. de S. Maxime, comp. sa vie : *Patr. Gr.*, t. XC ; et *Acta Sanct.*, 13 août. — 5. Lire : ܚܨܦܝܢ (BH) ; le ms. porte *Yaçfîn*, et plus bas (texte, p. 428 l. 38), *Naçfîn* ; l'ar. a : ܢܨܦܝܢ dans les deux passages.
6. Formule d'humilité. — 7. Cf. Joh., i, 13.

trouva des novices Nestoriens. Ceux-ci voyant qu'il acceptait leur doctrine, l'accueillirent. Maximus monta à Rome, et induisit en erreur le patriarche Martinus qui accepta ces novices et leur donna un monastère. Maximus vint à Constantinople.

Quand l'empereur Constans entendit parler de [**427**] sa doctrine, il rassembla un synode. Maximus discuta avec Constantinus de Perga, qui lui prouva qu'il était d'accord avec Nestorius et Theodorus. L'empereur l'avertit, mais comme il n'écouta point, l'empereur ordonna de l'enfermer dans un couvent de femmes, afin de le couvrir de confusion. Cet impie induisit en erreur les religieuses, au point qu'elles ne voulaient pas recevoir la communion que consacrait Axus leur supérieur[1] (?). Il disait : « Le Saint-Esprit ne descend certes pas sur cette oblation, ni sur celle du patriarche Paulus[2] ».

Ces femmes jetaient cette oblation sous la semelle de leurs chaussures, comme Maximus le leur avait appris. Le fait ayant été dévoilé, l'empereur les fit amener dans la ville et les fit brûler dans le feu; il fit couper la langue à Maximus. Mais il ne cessa pas (pour cela), et il se mit à écrire des lettres. Cela ayant été connu, l'empereur ordonna de lui

Votre Béatitude, nous écrivons rapidement ce que nous avons appris de vive voix de vieillards véridiques, qui avaient reçu ces choses de leurs pères. Nous commencerons à Nestor[ius] et nous continuerons successivement.

Après que Nestorius eut été anathématisé et exilé à Pathmos, par le synode d'Éphèse, alors Rabboula apporta les commentaires détestables de Theodorus et de son maître Diodorus. Quand on les lut, toute l'Église de Dieu les anathématisa; et l'empereur Theodosius prescrivit de brûler tous leurs écrits, partout où on les trouverait, et de mettre à mort quiconque les suivait. Or, quand Rabboula revint à Édesse, il trouva dans l'École des Orientaux les livres de Theodorus et les fit brûler au milieu de la ville ; et les partisans de cette hérésie s'enfuirent à Nisibe, qui était, à cette époque, sur la frontière des Perses. Il s'y trouvait un évêque nommé Bar Çauma. Cette doctrine abominable était cachée en lui, mais il ne le laissait pas voir, parce qu'il dépendait de Babai (Baboui), catholicos de Perse, et le catholicos dépendait du siège d'Antioche. Quand le catholicos fut convoqué au synode[3], il ne put s'y rendre, par crainte de la royauté des Perses, qui était impliquée dans une guerre contre les Romains.

---

1. Ar : لا ياخذن قربان من شركة معلّمهن. — 2. Ainsi d'après l'ar. : ولا الى قربان فولا البطريرك.

3. Au second synode d'Éphèse, comme il est dit expressément ci-dessus, p. 123. Mais la chronologie n'est pas sans difficulté, car d'après les actes du pseudo-synode d'Éphèse (449), Bar Çauma était encore à Édesse à cette époque, et selon Élie de Nisibe, Baboui fut institué catholicos sous le règne de Marcien (450-457) ; cf. Bar Hebr., *Chr. eccl.*, II, 61. Le récit de Marouta, rapporté par Bar Hebræus (*loc. cit.*) sans indication de l'origine, perd une grande partie de son autorité, au moins pour les détails, par l'aveu sincère de l'auteur qui déclare l'avoir rédigé uniquement d'après des traditions orales, et plus d'un siècle et demi après les événements.

couper la main droite : il se remit à écrire de la gauche. Alors on lui coupa aussi la main gauche, et il fut jeté en exil. Il ne fut jamais promu à aucun des ordres de l'Église de Dieu. — *Fin.*

Ici notre esprit est enveloppé de terreur en songeant à la persécution excitée par Bar Çauma de Nisibe, [**425**] déluge d'iniquité, persécuteur des saints, meurtrier de la vérité, sabre du démon. Le catholicos Babai (Baboui) écrivit son adhésion et celle des évêques qui étaient avec lui, pour envoyer au synode une lettre qui était ainsi conçue :

« Au saint et universel synode réuni à Éphèse, par la volonté de l'Esprit-Saint. Babai (Baboui), catholicos de l'Orient et les évêques qui sont avec lui : nous demandons votre paix divine et vos prières. — Vous nous avez écrit de nous réunir avec vous à propos de l'impiété qu'a fait germer Nestorius. Nous sommes, vous le savez, sous un gouvernement étranger à notre religion[1]. Et comme nous ne pouvons pas nous y rendre, nous avons résolu de vous envoyer notre adhésion, craignant, par notre venue, d'exciter une persécution contre nous de la part des païens, et de faire tirer contre nous le sabre qui a immolé nos pères dans des temps rapprochés. Toutefois, nous adhérons et nous consentons à tout ce qui sera décidé par le saint Synode ; nous réprouvons toutes les doctrines impies que le diable suscite contre l'Église, et tous ceux qui mettent le Fils au-dessous du Père ou qui osent dire que le Christ est un homme dans lequel Dieu habite, ou qui confessent deux natures et deux hypostases dans le Christ après l'union physique et hypostatique qui a eu lieu d'une manière ineffable, dans une composition merveilleuse, sans changement ni confusion ; ou qui ne confessent pas que le Fils qui est né du Père avant tous les mondes est celui qui est né de Marie dans les derniers temps, et qu'il est consubstantiel au Père dans sa divinité et consubstantiel à nous dans son humanité, le même et non un autre ; qu'il a été crucifié pour nous dans le corps, alors qu'il était Dieu en toutes choses : dans les grandeurs et dans les humiliations ; qu'il est entré au še'ôl, qu'il a rompu les liens de la mort, qu'il est ressuscité dans la gloire et qu'il est monté au ciel, sans aucun accroissement de personne[2], et qu'il viendra dans la gloire juger les vivants et les morts. Nous anathématisons tous les hérésiarques et les docteurs de perversité ; et nous recevons le saint synode de Nicée, celui de Constantinople, et le troisième[3] qui est le vôtre. Et puisque nous avons écrit ces choses dans un même esprit de foi, que Vos Saintetés ordonnent de les recevoir de notre part, en priant pour nous et pour tous nos frères qui sont sous un gouvernement impie : et qu'on ne nous blâme pas de notre abstention. »

Babai (Baboui) expédia cette lettre avec deux moines qui devaient aller à Éphèse. Lorsqu'ils arrivèrent à Nisibe, ils logèrent dans l'église. Bar Çauma les interrogea sur leur voyage. Quand il en fut instruit, il leur dit avec astuce : « Le roi des Perses

1. ܕܚܠܠܢ. — 2. Dans la Trinité. — 3. Le premier concile d'Éphèse (431).

a des espions dans notre ville; s'ils s'aperçoivent que vous allez dans le pays des Romains, ils vous tueront; et vous serez cause de la mort de l'évêque Babai (Baboui). Mais, laissez-moi les lettres, et je les enverrai. » — Les moines l'écoutèrent. Quand ils retournèrent près de Babai et lui racontèrent ce qui s'était passé, celui-ci leur dit : « Vous avez bien fait de suivre le conseil de notre frère Bar Çauma. »

Ensuite, Bar Çauma descendit trouver le roi des Perses, et lui remit la lettre. Quand elle fut lue, Bar Çauma dit : « Ce Babai est un espion de l'empereur des Romains. Je dois te faire savoir qu'il y a eu dans le pays des Romains un homme appelé Nestor[ius]; il blâmait les empereurs et les Romains en disant : La loi ne vous commande pas de faire la guerre aux Perses, mais de leur être soumis et de donner le tribut. Et quand ils virent qu'il enseignait cela, ils songèrent à le faire périr, et, pour ce motif, ils l'envoyèrent en exil. » — Quand le roi entendit [**426**] cela, il dit : « Cet homme est sage, et il est l'ami de notre empire. » — Bar Çauma dit au roi : « Si tu me confies les chrétiens qui sont dans ton empire, je leur enseignerai sa doctrine, et ils ne seront plus les espions des Romains dans le pays des Perses. » — Alors, le roi lui donna des soldats et livra Babai (Baboui) et tous les chrétiens à son pouvoir.

Bar Çauma dit à Babai (Baboui) : « Accepte la doctrine de Nestor[ius], et demeure à la tête de ton Église. » — Le saint répondit : « Que ta puissance s'en aille avec toi à la perdition[1]; pour moi, j'anathématise Nestor[ius] et quiconque pense comme lui. » — L'impie chercha à effrayer le vieillard par les supplices et la mort. — Le saint dit : « O ennemi de la justice, nouveau Judas ! qu'as-tu de plus dur que la mort? je mourrai des myriades de morts plutôt que de changer ma vérité. » — Bar Çauma ordonna de lui couper la langue, sous prétexte qu'il avait outragé le roi, puis il lui fit couper la tête. Selon les indications du bienheureux, les fidèles le déposèrent dans le mur, où il est debout, le visage tourné vers l'Orient, jusqu'à ce que vienne le Fils de Dieu, et qu'ait lieu la vengeance de justice.

Bar Çauma partit de Ctésiphon et monta dans le Beit Garmai. Les évêques s'enfuirent, les uns dans le Djézireh, les autres en Arménie, et d'autres, affaiblis par la crainte, acceptèrent son impiété. Il tua ceux qui ne l'acceptèrent pas. — Il vint à Arbèle d'Adiabène. Le métropolitain de l'endroit prit la fuite; les prêtres furent massacrés avec un grand nombre de fidèles. Il arriva dans la région de Ninive et s'empara de Bar Sahdê, métropolitain du couvent de Mar Mattai et de Ninive, de douze moines de ce couvent, et de quatre-vingt-dix prêtres. Il leur demanda d'offrir le sacrifice et de lui donner la communion, ou bien de recevoir la communion au sacrifice que cet impur offrirait lui-même. Ces athlètes lui répondirent : « A Dieu ne plaise que nous donnions le Saint aux chiens! ou que nous recevions l'impureté des mains dégouttantes de sang! » Il tua tous ces (prêtres) dans le couvent de Bizonita[2]. — Quant au couvent de Mar Mattai, situé dans les monts Elpheph[3], comme il renfermait alors

1. Cf. *Act. Ap.*, VIII, 20. — 2. ܒܙܘܢܝܬܐ (BH). — 3. ܐܠܦܦ (BH).

des milliers de moines, il y mit le feu. Il fit périr tous les fidèles, et ne s'attaqua pas seulement aux couvents, mais ordonna de persécuter aussi les autres (chrétiens)[1]. C'est pourquoi, tous ceux qui se montrèrent courageux, qui résistèrent et s'enfuirent dans les montagnes, furent appelés « moines », depuis lors jusqu'aujourd'hui.

Quand il arriva à Nouhadra et voulut monter à la cellule de Samuel, qui était près du village de Mourdani, un ange se présenta devant sa monture et ne la laissa pas avancer. Malgré qu'il l'excitât beaucoup, elle n'avançait pas. Il fit demander au bienheureux Mar Samuel de délier sa monture, et il descendit au village de Beit 'Edrai. Là, il établit des canons impurs. Il définit qu'aucun prêtre, diacre ou évêque ne serait sans femme, afin de n'être pas blâmé lui-même à cause de la courtisane qu'il avait avec lui[2].

Il apprit que les fidèles de Ctésiphon s'étaient réunis et avaient établi en secret un catholicos : un homme nommé Aqaq [3]. Il lui écrivit et lui rappela le meurtre de Babai (Baboui). Aqaq, le cœur brisé, accepta le nestorianisme[4] par crainte de la mort.

Bar Çauma s'en alla sur la frontière d'Arménie et arriva à Arzôn. Les Arméniens lui adressèrent des menaces en disant : « Si tu ne retournes pas, tu rendras compte, par nos mains, du sang des fidèles. » — Ce scélérat écrivit au roi des Perses en disant : « Les Arméniens sont révoltés contre toi. » — Le roi fit connaître la chose à ses conseillers qui l'engagèrent à ne pas susciter une guerre civile et à ne pas diviser son empire à cause des querelles[5] des chrétiens. Alors, il écrivit au prince d'Arménie de venir. Les Arméniens répondirent : « Si tu ne dois pas changer nos lois, ni nous envoyer à la guerre contre un autre peuple [**427**] que les Turcs, avec notre croix marchant à notre tête, puisque nous sommes chrétiens, nous viendrons faire un pacte et des serments; sinon, nous ne viendrons pas. » — Le roi, conseillé par ses grands, agit selon le désir des Arméniens, et fit revenir Bar Çauma. Et (ainsi) les Arméniens échappèrent au nestorianisme.

Bar Sahdê et les douze moines étaient emprisonnés à Nisibe, chez un Juif. Quand l'impur Bar Çauma revint, il promit à Bar Sahdê de le mettre à la tête de tous les évêques, s'il voulait accepter sa doctrine, et aux moines de les faire évêques. Ils n'y consentirent point, et sur son ordre (Bar Sahdê) fut lapidé et les moines crucifiés. — Le Juif dans la maison duquel ils étaient enfermés avait cru dans le Christ et avait été baptisé par le saint, à la suite d'un prodige par lequel celui-ci avait rendu la santé à son fils : cet homme conduisit, pendant la nuit, le corps du saint au couvent de Bizonita.

Pour raconter tous les maux que les fidèles ont soufferts de la part du maudit Bar Çauma, ou pour écrire l'histoire des saints qui ont été couronnés dans sa persé-

---

1. La construction de la phrase est embarrassée; mais le sens paraît certain. — 2. C'est à Beit Lapaṭ que Bar Çauma tint son principal synode. A Beit 'Edrai, il fit la paix avec Acacius. Cf. J.-B. Chabot, *Synodicon orientale*, p. 308. Nouvelle preuve du peu d'exactitude de ce récit. — 3. Acacius, qui était lui-même nestorien. — 4. Litt. : *Nestorius*. — 5. ζήτημα.

cution, il nous faudrait la langue des anges, de manière que le souvenir des martyrs ne soit pas profané par notre rusticité et notre ignorance.

Bar Çauma réunit trois assemblées : la première à Ctésiphon, la seconde à Karka de Selôk du Beit Garmai, et la troisième à Beit ʿEdrai. Dans ces assemblées, il établit ses canons impurs contre lesquels saint Philoxenus fit deux grands ouvrages.

Et comme il ne restait aucun pontife dans notre pays[1], sept moines s'en allèrent à Antioche et reçurent l'ordination. Quand ils revinrent, ils ne purent se montrer. Après l'époque de la mort de l'impie Bar Çauma, le catholicos d'Arménie vint donner l'ordination dans notre pays.

On assure que le nombre des évêques, prêtres, moines, laïques, nobles, etc., de tous les fidèles, qui furent tués par le maudit Bar Çauma, s'éleva à sept mille huit cents.

Il précéda l'époque de Theodosius le Jeune, et depuis cette époque jusqu'à celle de ce Constans, fils d'Heraclius, il y eut un grand laps de temps.

Nous avons trouvé[3] dans un livre écrit en langue arabe[2] que le meurtre de l'impie Bar Çauma eut lieu de la sorte : Comme il allait trouver le roi des Perses pour continuer la persécution et détruire totalement les fidèles, il entra dans un village appelé Karmah, dans le voisinage de Tagrit[4]. Il se mit à offrir l'oblation, afin de contraindre les habitants du village (à la recevoir) de force. Les hommes ayant pris la fuite, ils appelèrent les femmes pour communier de force à son impur sacrifice. Alors, une religieuse ayant reçu dans sa bouche son oblation, la cracha. Il se baissa pour la ramasser, et elle le frappa à la tête avec une clé[5] de fer ; ses compagnes continuèrent. Ses disciples et ses soldats se tenaient dehors. Comme il tardait, ils entrèrent et le trouvèrent gisant à terre. Les femmes avaient fui. Ils le conduisirent à Nisibe, et l'ensevelirent dans l'église. — *Fin de ces histoires.*

[428] CHAPITRE [X]. — *De l'époque de Constans, petit-fils d'Heraclius, empereur des Romains, et de ʿOthman, roi des Ṭaiyayê, à laquelle ceux-ci s'emparèrent de Césarée de Cappadoce, et des îles de la mer. Sur la mort du patriarche Jean, et les autres affaires ecclésiastiques.*

En l'an 958 des Grecs, 25 des Ṭaiyayê, 5 de Constans, Gregorius, patrice d'Afrique, se révolta contre Constans[6].

La même année, les Ṭaiyayê partirent pour envahir l'Afrique; ils livrèrent

---

1. ܒܐܬܪܢ. — 2. ܐܗܡܡܝܢ. — 3. Ce qui suit ne fait plus partie de la lettre. Mais nous ne savons si c'est Michel qui parle ou s'il continue à citer Denys de Tell Maḥrê, d'après lequel il rapporte la lettre de Marouta (cf. ci-dessus, p. 124). — 4. Bar Hebræus rapporte la même anecdote, mais place le fait dans le Tour ʿAbdîn (*Chr. eccl.*, II, 77). — 5. Ou : « un crampon », *fibula*; le mot a les deux sens.

6. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XI, p. 322, n. 4, et p. 325.

bataille au patrice et un grand nombre de ses soldats fut tué. Les Ṭaiyayê revinrent et établirent leur domination sur toutes les villes du littoral[1]. Gregorius se soumit de nouveau à l'empereur Constans.

Mo'avia, général des Ṭaiyayê, divisa ses troupes en deux camps. — Il mit à la tête de l'un, Ḥabîb[2], un syrien méchant, qu'il envoya en Arménie, au mois de tešrîn (oct.). Quand ces troupes arrivèrent, elles trouvèrent le pays rempli de neige. Ils usèrent de ruse et amenèrent des bœufs qu'ils firent marcher devant eux pour leur frayer la route. Ils pénétrèrent ainsi sans en être empêchés par la neige. Les Arméniens, qui n'avaient point prévu cela, furent atteints lorsqu'ils ne s'y attendaient pas. Les Ṭaiyayê commencèrent la dévastation et le pillage. Ils firent captive la population, incendièrent les villages, et revinrent à leur pays dans la joie[3].

L'autre armée, restée avec Mo'avia, pénétra dans la région de Césarée de Cappadoce. En passant par Callisura, ils trouvèrent les villages remplis d'hommes et d'animaux et s'en emparèrent. Après [**429**] avoir rassemblé le butin de tout le pays, Mo'avia attaqua la ville. Il lutta contre elle pendant dix jours. Ensuite, ils dévastèrent totalement toute la province[4], laissèrent la ville abandonnée et s'en retournèrent. Au bout de quelques jours, ils revinrent pour la seconde fois contre Césarée. Ils combattirent contre elle pendant bien des jours. Les habitants de Césarée voyant qu'une grande colère était tombée sur eux et qu'ils n'avaient pas de libérateur, consentirent alors à traiter pour leur vie. Les chefs sortirent et convinrent de donner un tribut. Quand les fils de Hagar pénétrèrent dans la ville et virent la beauté des édifices, des églises, des monastères, et sa grande opulence, ils regrettèrent de leur avoir fait des serments. Mais ne pouvant pas revenir sur leurs serments, ils prirent tout ce qu'ils voulurent, et s'en allèrent dans la région d'Amorium. Quand ils virent l'agrément du pays, qui était comme un paradis, ils n'y causèrent aucun dommage, mais ils se dirigèrent vers la ville. Après l'avoir entourée, reconnaissant qu'elle était imprenable, ils proposèrent à ses habitants de traiter et de leur ouvrir la ville. Comme ceux-ci n'y consentirent point, Mo'avia envoya ses troupes ravager la contrée : ils pillèrent l'or, l'argent, les richesses, comme de la poussière, et revinrent dans leur pays.

En l'année 960 des Grecs, Mo'avia rassembla des milliers de soldats et fit venir d'Alexandrie, avec les troupes, mille sept cents navires qui étaient chargés d'hommes armés[5]. Quand [**430**] ils arrivèrent dans le voisinage de Cypre, sur l'ordre de Mo'avia, on jeta les ancres[6] (?), et on disposa les navires sur la mer. Il

1. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § xxx-xxxiv. — 2. Cf. Theoph., ad ann. 645, et *Hist. du Bas-Emp.*, t. XI, p. 334. — 3. Cf. *op. cit.*, LIX, § xxxv. — 4. ἐπαρχία. — 5. *Ibid.*, LIX, § xxxvi. — 6. Le ms. et l'ar. portent littér. : « Ils firent descendre les Arméniens. » Peut-être faut-il corriger : ܐܘܡܢܐ (?).

envoya dire aux habitants de l'île de traiter pour leur vie. Et comme (les Arabes) hésitaient[1], ils furent vaincus par les murmures des Alexandrins qui se plaignaient qu'on ne les laissait pas entrer; après avoir amarré les navires, ils pénétrèrent armés et se mirent à dévaster et piller. — Mo'avia et sa suite se dirigèrent vers Constantia[2], capitale de tout le pays. Ils la trouvèrent absolument remplie de peuple. Ils établirent leur domination sur cette ville par un grand massacre, et Mo'avia logea dans le palais épiscopal. Là, il assouvit son honteux désir; car, à cause des prêtres qui changèrent la foi de saint Epiphanius, du temps duquel avaient été bâties ces églises, Dieu permit qu'elles fussent souillées par l'impudicité[3]. Ils rassemblèrent l'or de toute l'île, des richesses, des esclaves, et ils partagèrent le butin. Les Égyptiens en prirent une part, eux une autre, et ils s'en retournèrent.

Mais, comme le Seigneur avait fixé son regard sur l'île, pour sa dévastation, bientôt après il excita Abou 'l-'Awar[4] et son armée qui vinrent à Cypre, pour la seconde fois, parce qu'ils avaient appris que ses habitants s'étaient réunis. Quand ils arrivèrent, les habitants furent pris de frayeur. Lorsque les Ṭaiyayê entrèrent, ils firent sortir les habitants des cavernes et pillèrent l'île tout entière. Ils assiégèrent la ville de Pathos[5], et la réduisirent par le combat. Quand les habitants demandèrent à traiter, 'Abou 'l-'Awar leur fit dire qu'il prendrait l'or, l'argent et les richesses, et qu'il ne ferait aucun mal aux habitants. Ils ouvrirent la ville : les Ṭaiyayê rassemblèrent ses richesses et revinrent en Syrie.

Ensuite, Mo'avia assiégea la ville d'Arouad[6], qui est une île, sans pouvoir s'en emparer. Il fit dire à l'évêque Thomas[7] que les habitants abandonnassent la ville et s'en allassent en paix. Ils n'y consentirent pas; et Mo'avia revint à Damas. Quand arriva le printemps, Mo'avia revint assiéger Arouad. Alors tout le peuple l'abandonna et Mo'avia la détruisit pour qu'elle ne fût plus habitée.

En l'an 965 des Grecs, Abou 'l-'Awar et son armée descendirent par mer et arrivèrent à l'île de Cos. Il s'en empara par la trahison de l'évêque qui s'y trouvait. Il dévasta et pilla toute sa richesse, massacra la population et emmena le reste en captivité, et détruisit sa citadelle. Il passa en Crète et la pilla.

Ils allèrent à Rhodes, et la dévastèrent. Le colosse d'airain était admirable et passait pour une des grandes merveilles du monde : ils se disposèrent à le briser et à en prendre l'airain. Il était en airain de Corinthe. Il avait l'aspect d'un homme debout. Quand ils mirent le feu dessous, on reconnut qu'il était fixé[8] à des pierres au milieu de la terre, par de grands tenons de fer. Des hommes nombreux se suspendirent à lui avec de grandes cordes, et tout à coup il se

---

1. Ar. : ܘܐܦ ܠܐ ܡܙܪܙܝܢ ܗܘܘ ܠܡܬܟܬܫܘ..... — 2. Salamine. — 3. ܒܙܢܝܘܬܐ. — 4. 'Αβουλαβὰρ στρατηγὸς τῆς ναυπλοίας (Theoph., ann. 646). — 5. Même leçon dans BH; lire : ܠܦܛܘܣ, Λάπαθος. — 6. Ἄραδος; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LIX, § xxxvii. — 7. Θωμάριχος, év. d'Apamée (Theoph., ad ann. 640, 647). — 8. ܡܣܡܪ.

renversa et tomba à terre. Sa hauteur, dit-on, était de cent sept pieds; on y trouva trois mille charges d'airain, et cet airain fut acheté par un juif de la ville d'Émèse[1].

[**428**] A cette époque, un Arménien nommé David[2] partit avec de nombreux (soldats) de la ville impériale, et Valentinus[3], [avec[4]] son armée, de la région occidentale. Ils convinrent ensemble de se réunir dans un même endroit pour tenter un effort contre les Ṭaiyayê. Les Ṭaiyayê, en ayant eu connaissance, marchèrent contre Valenti[n]us et le taillèrent en pièces. — David, arrivé en Mésopotamie, vit qu'il n'y avait pas de Ṭaiyayê dans le pays. Ses troupes se livrèrent à une foule de méfaits et de crimes. Elles parvinrent à un village appelé Beit Maʿdâ et commencèrent le pillage : (ses soldats) enlevaient l'or, l'argent, les biens, le pain, le vin, la viande; ils frappaient les hommes chrétiens, leur jetaient du vinaigre et de la cendre dans les narines pour les obliger à leur montrer leurs richesses et leurs cachettes dans le sol. On n'entendait autre chose que le cri des pleurs et des lamentations, surtout des femmes qu'ils violaient en présence de leurs maris.

Titus avec ses gens, voyant ce que faisaient les soldats et que David ne les réprimandait pas, vint le trouver et lui dit : « Il ne te convient pas, puisque tu es chrétien, de tirer ton glaive contre

[**428**] En l'an 960 mourut le patriarche Mar Jean, surnommé des *Sedra*. Son décès arriva au mois de kanoun Ier (décemb.), le 14 du mois. Il fut déposé à Amid, dans l'église de Mar Zeʿôra[5].

Dans le même mois, mourut Mar Siméon, métropolitain d'Édesse[5].

La même année, on ordonna patriarche du siège d'Antioche, pour les Orthodoxes, Mar Theodorus, du monastère de Qennéšrîn[6].

A Alexandrie, le patriarche des Orthodoxes était Benjamin.

A Rome et à Constantinople, depuis longtemps, les évêques étaient Chalcédoniens.

A cette époque, leur hérésie s'augmenta encore : (ils ajoutèrent) mal sur mal et faute sur faute, une seconde hérésie à la première ; car si ceux-là même de Chalcédoine avaient iniquement défini le Christ δύο φύσεις ou ἐν δύο φύσεσιν, ils n'avaient pas osé parler de deux volontés ni de deux opérations [ou[7]] essences. Mais au bout de quelque temps la doctrine des deux essences fut propagée par Jean Grammaticus, et celle des deux volontés par Maximus de Ḥaçfîn[8] de Tibériade, qui fut anathématisé du temps de Constans et envoyé en exil

---

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LX, § VI.

2. David, prince des Saharhouniens; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XI, p. 159 et 332. — 3. Cf. THEOPH., ad ann. 636, et Ps.-DENYS, ad ann. 955. — 4. Suppléer ܥܡ.

5. Cf. Ps.-DENYS, ad ann. 961. — 6. *Ibid.*, ann. 962. — 7. ܘܐܘܣܝܣ. — 8. Ms. *Nasfîn*; cf. ci-dessus, p. 435, n. 5.

les chrétiens. L'empereur ne te louera pas, en apprenant que tu es entré dans le pays pour le pillage et l'incendie ». Alors, il lui ordonna de prendre sa troupe et de passer [**429**] expulser ceux qui faisaient captifs les Arméniens. En agissant ainsi, Titus sauva un grand nombre de gens.

'Iyadh[1], ayant entendu parler à Damas de David Ourṭaya, avait rassemblé ses troupes et venait à Édesse[2]. En l'apprenant, les Arméniens eurent peur, abandonnèrent leur retranchement[3] avec tout ce qui était dedans, et prirent la fuite. Les Ṭaiyayê se mirent à leur poursuite en grande hâte et les rejoignirent. Ils les atteignaient par groupes de cent ou de cinquante. Alors David se retourna et ordonna à l'armée de se retourner pour livrer bataille aux Ṭaiyayê. Titus et les siens occupèrent une aile : l'armée des Ṭaiyayê se préparait à en venir aux mains avec lui, mais voyant qu'il était accompagné d'hommes valeureux, ils l'abandonnèrent et marchèrent contre David et sa troupe. David faiblissant appelait Titus et disait : « Voici le moment de montrer ton affection pour les Romains ». Celui-ci répondit : « Si je te secours, je ne serai pas[4] secouru par le Seigneur ». Les gémissements des malheureux, les impudicités à l'égard des femmes appelaient un tel châtiment. David fut tué avec beaucoup de ceux qui étaient avec lui, car les Ṭaiyayê ne poursuivaient que lui; Titus se sauva à Amid.

dans le Caucase, en Arménie. On lui coupa [**429**] les deux mains et la langue; car un synode s'étant réuni à son sujet à Constantinople, il ne voulut pas abandonner son impiété. Cependant, Martinianus de Rome, dont l'esprit était perverti par cette hérésie des deux volontés et des deux opérations, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, réunit les évêques à Rome même, et tint le synode dont nous avons fait mention ci-dessus, dans lequel ils anathématisèrent l'empereur Heraclius et le patriarche de Constantinople, parce qu'ils ne confessaient pas deux volontés et deux essences et opérations, de même que deux natures et opérations, de même que deux natures et propriétés[5]. Or, Constans, petit-fils de l'empereur Heraclius, étant allé à Rome[6], avait enchaîné Martinianus et l'avait amené avec lui pour le réprimer; car il s'était aperçu qu'il suivait l'opinion de Maximus et confessait deux volontés et essences, de même que deux natures; car, comme nous l'avons dit, on n'avait jamais admis chez les Chalcédoniens, qu'il faille confesser dans le Christ deux volontés, deux essences, deux opérations; mais cette hérésie s'introduisit chez eux avec le temps, comme nous l'exposerons[7]. — *Fin.*

---

1. Cf. ci-dessus, p. 426, n. 3. — 2. Cf. Ps.-Den., ann. 948. — 3. φοσσάτον. — 4. Ou : « tu ne seras pas secouru ». — 5. Cf. ci-dessus, p. 431, n. 4. — 6. Ce n'est pas Constans qui enleva le pape; l'exarque Théodore Calliopas fut chargé de cette besogne. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. LX, § VIII et suiv. — 7. Cf. ci-dessous, p. 451.

En cette année 9[5]8 [1], il y eut une violente tempête : les arbres furent arrachés et les colonnes des bienheureux (stylites) [2] tombèrent.

En ces années, les ʿAqoulayê, c'est-à-dire les gens de Bagdad, passèrent de Ḥarran à Mabboug et de [**430**] Mabboug à Ḥemath.

A cette époque, il y eut une violente peste et une grande famine dans la Syrie et la Mésopotamie. On en parle diversement dans les livres; mais comme cette famine, quoi qu'il en soit, fut de toute façon très cruelle, nous parlons d'elle plus bas [3], afin qu'on la connaisse.

CHAPITRE [XI]. — *De la marche des Ṭaiyayê contre Constantinople et de la défaite des Romains sur mer. De Constans qui tua son frère, s'en alla à Rome et revint à Syracuse. Des hommes anthropophages. Comment l'hérésie de l'impie Maximi[n]us fut acceptée, même dans la ville impériale, après qu'ils l'eurent réprouvé et anathématisé.*

En l'année 966 des Grecs, 35 des Arabes, 10 de Constans et 9 de ʿOthman, Moʿavia fit préparer des navires pour marcher par mer contre Constantinople, la ville impériale [4]. Alors, deux hommes [5], pris de zèle, firent sortir les prisonniers qui étaient enfermés à Tripoli, où [**431**] étaient amarrés les navires. Après avoir tué les Ṭaiyayê et l'émir, ils mirent le feu à toute la flotte des navires. Eux-mêmes naviguèrent sur une petite barque, et s'enfuirent dans le pays des Romains.

Moʿavia, général des Ṭaiyayê, ayant appris ce qui s'était passé, fut de nouveau fort enflammé de colère. Il rassembla des armées encore plus nombreuses et prépara des navires. Il avait envoyé à la tête de l'armée Abou 'l-ʿAwar. Ils vinrent dans le lieu appelé Phœnix [6]. L'empereur Constans vint à leur rencontre avec son frère Theodos[ius]. La veille du jour où ils se disposaient à livrer bataille aux Ṭaiyayê, l'empereur s'endormit et eut un songe dans lequel il lui semblait être à Thessalonique. Ayant raconté son songe à un interprète des songes, celui-ci lui répondit : « Plût au ciel, ô empereur, que tu n'aies pas dormi ni vu ce songe! Θεσσαλονίκη s'explique par θὲς ἄλλῳ τὴν νίκην, c'est-à-dire : Dispose la victoire aux autres [7]. Sans doute la victoire est réservée à ton ennemi ». L'empereur méprisa l'interprète des songes, engagea sur mer un combat naval, qui fut une victoire pour les Ṭaiyayê, et une défaite pour les Romains. Un peu de plus, et

---

1. Ms. : 908. Le chiffre des dizaines est omis. Theoph., ad ann. 639. — 2. Théophanes dit : « les statues des colonnes »; l'auteur paraît avoir compris les colonnes des stylites. — 3. Cf. ci-après p. 446.

4. Theoph., ann. 646. Le récit est presque textuellement identique. — 5. Δύο ἀδελφοί τινες..... υἱοὶ, Βουκινάτωρος (Theoph.). — 6. εἰς τὸν Φοίνικα τῆς Λυκίας (Theoph.). — 7. *Sic* BH et la version armén.

l'empereur lui-même était pris, si le fils de Buccinator[1] ne fût sauté dans la barque impériale et ne l'eût fait passer dans une autre, afin qu'il fût sauvé; il resta lui-même sur la barque impériale et, après avoir tué un grand nombre d'ennemis, il fut tué lui-même. Le combat fut si violent qu'un nuage de vapeur s'élevait du milieu[2] [**432**] des navires comme un nuage de poussière s'élève de la terre. L'empereur Constans et son frère s'enfuirent à la ville impériale; l'armée des Romains fut mise en pièces. Le combat se calma et cessa; Abou 'l-'Awar, général des Ṭaiyayê, ordonna d'enlever les cadavres qui flottaient sur les eaux comme des épaves : leur nombre s'éleva jusqu'à vingt mille.

Quand les Ṭaiyayê se préparèrent de nouveau à marcher contre Constantinople, Ptolomæus vint leur promettre de donner chaque année le tribut de la terre des Romains. Comme il les trompa, les Ṭaiyayê montèrent et pillèrent l'Isaurie[3]. Ptolomæus sortit de nouveau, donna l'or et fit avec les Ṭaiyayê une trêve de trois ans. L'empereur envoyait Gregorius, fils de son frère, comme otage près de Mo'avia, à cause de l'or[4].

Mais les Ṭaiyayê ne tinrent pas même alors leurs promesses; ni d'ailleurs les Romains non plus, et non seulement à l'égard des Ṭaiyayê mais entre eux. De sorte que Constans, pour laisser l'empire en héritage à ses enfants, tua son frère Theodos[ius]. Quand les troupes virent qu'il faisait cela sans pitié comme sans motif, elles le détestèrent. Lorsqu'il vit qu'il était détesté, il prit peur et s'en alla à Rome. Comme il s'y attardait, les troupes s'insurgèrent contre lui, en disant : « Il ne convient pas à l'empereur de résider à Rome; car cette ville est éloignée des Ṭaiyayê. » Alors il vint dans l'île de Sicile, et, étant parvenu à Syracuse, il lui plut d'habiter en cet endroit. Il envoya chercher ses enfants pour qu'ils vinssent près de lui. Les habitants de la ville ne le permirent pas; ils disaient : « Nous ne laisserons pas nos empereurs s'en aller de chez nous. » Alors il proclama αὐτοκράτορας ses trois fils : Constantinus, Tiberius et Heraclius, et les fit habiter dans la ville impériale. Pour lui, il demeura à Syracuse tout le reste de sa vie, parce qu'il redoutait beaucoup que ses troupes ne le massacrassent comme il avait massacré lui-même son frère sans aucun motif. Il était appelé par tout le monde un second Caïn[5]. — *Fin.*

Il y eut une famine sur la terre, grande à ce point que les hommes mangeaient les bêtes, et même tous les animaux impurs.

A cette époque, il y eut dans le village

Postérieurement à l'époque du règne de l'empereur Constans, petit-fils d'Heraclius, pendant lequel l'hérésie pernicieuse de Maximus ne fut jamais reçue, mais fut au contraire rejetée et anathé-

---

1. υἱός Βουκινάτωρος; cf. ci-dessus, p. 445, n. 5. — 2. ܒܡܨܥ. — 3. ܐܣܘܪܝܐ. — 4. Cf. Theoph., ann. 642. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LX, § xxv, xxxiii.

de ʿOufrai, dans la région de Germanicia, qui est Marʿaš, un homme nommé Élisée, originaire d'Orient, qui [431] vivait avec les voleurs. Ensuite, il se sépara d'eux et demeura seul; il habitait dans une caverne *de la montagne et* passait pour un solitaire. Cet homme, dans le temps de la famine, fut poussé à manger de la chair humaine. Quand le fléau de la famine fut passé, il n'abandonna point cette coutume vicieuse; mais il descendait continuellement dans les villages, trompait les petits enfants, les enlevait, remontait, les immolait sans pitié et mangeait leur chair. Il cachait leurs os et leurs vêtements dans un endroit près de sa caverne. Quand il voyait les mères des enfants qui pleuraient, il les consolait par des paroles impies et leur donnait à manger de la chair de leurs enfants. Il disait : « Une telle, tu éprouves de la douleur à cause de ton fils qui a péri; mais ne t'afflige pas, proclame-le heureux d'avoir échappé à la famine; prends et mange cette chair qui provient de la chasse ». Et ces malheureuses la mangeaient à cause de leur faim, sans savoir d'où elle provenait, et lui rendaient grâce.

Au moment des vendanges, il dit aux ouvriers qui étaient dans le village de ʿOufrai : « Je suis prêt à vous faire un festin, pourvu que vous me donniez du vin de vos vignes. » Après les avoir invités, il alla au village pour préparer la nourrriture selon sa coutume perverse; matisée, elle fut reçue dans la ville impériale, du temps du fils de Constans[1], de même [431] qu'elle avait été acceptée à Rome depuis longtemps. Son acceptation eut lieu de la sorte : Un homme *nommé Agathon fut établi* patriarche de Rome après Martinianus[2]. Il avait pour familier un soldat qui avait le rang de comte, qui s'appelait Theodorus, et qui était de Colonia[3] des Arméniens. Celui-ci fit en sorte que Agathon de Rome réunît un synode. Les évêques s'étant assemblés à Rome même, pour la seconde fois[4], confirmèrent cette hérésie pernicieuse de Maximus, et aussi celle de Grammaticus[5]. Ils portèrent une définition en disant : « Puisque le Christ doit être confessé de deux natures, deux formes, deux opérations, selon la définition et la décision de Chalcédoine; il faut donc que nous admettions aussi deux essences et deux volontés ». Ils en étaient venus à un tel point, par suite de cette erreur, qu'ils anathématisèrent quiconque ne le confesse pas de deux essences et deux volontés. Agathon de Rome confirma une semblable définition qu'il écrivit et proposa à Constant[inus], par ces moines de Nisibe, dont nous avons raconté qu'ils avaient séduit Martinianus, ainsi que nous l'avons rappelé dans le chapitre précédent[6]. Il avait envoyé par eux à l'empereur un présent de 170 κεντηνάρια d'or, et aussi de l'or aux notables, afin qu'ils acceptassent ce qu'avait défini le synode qu'il avait tenu

1. Constantin IV Pogonat. — 2. Agathon fut le 5e successeur de Martin. — 3. Θεόδορος ὁ Κολωνείας (Theoph., ann. 660). — 4. L'auteur fait allusion au premier synode de 649, sous le pape Martin Ier; cf. ci-dessus, p. 431, n. 4 et p. 444, n. 5. — 5. En 680. Cf. Mansi, t. XI, col. 158. — 6. Cf. ci-dessus, p. 436.

mais il ne rencontra ce jour-là aucun petit enfant. Or, il arriva qu'un diacre du monastère de Mar Marî, nommé Damianus, était venu là pour acheter du fromage. L'impie Élisée l'ayant vu, lui dit : « Viens avec moi, [432] et je te vendrai cent livres de fromage ». Le diacre étant allé avec lui, il le fit entrer dans sa caverne et lui dit : « Dors et repose-toi un peu jusqu'à ce que j'apporte le fromage. » — Quand le diacre fut endormi, il vint, le frappa avec une pierre sur la tête, et le tua. Il fit cuire sa chair qui était très grasse. Puis il prit la chair de ses cuisses, descendit au village et la présenta aux ouvriers. Comme ils mangeaient, l'un d'entre eux, qui s'appelait Mattai, dit : « Mar Élisée, l'odeur de cette viande n'est pas agréable ». — L'assassin répondit et affirma avec serments : « C'est du bouquetin[1] (?) ». — Mais cet homme n'en mangea plus, tandis que ses compagnons en mangèrent à satiété. Au bout d'un jour, Damianus fut recherché par ses parents, et on ne le trouva point. Comme quelques-uns l'avaient vu monter avec Élisée pour acheter du fromage, ils conçurent des soupçons.

Quelques jours plus tard, ce chien d'Élisée descendit au village pour faire la chasse aux petits enfants selon sa pernicieuse habitude. Mais il ne le put, parce que les gens du village cachaient leurs enfants depuis ce qui était arrivé. Il trouva un jeune prêtre et lui dit : « Veux-tu acheter du fromage? ». — Le prêtre en entendant cela voulut le tromper; il lui dit : « Oui. A combien le donnes-tu? » — Il répondit : « Cent litrê pour un dinar. » — Et le prêtre monta avec lui à la caverne, mais en se tenant sur ses gardes. Élisée dit au prêtre : « Dors et repose-toi jusqu'à ce que je revienne. » Il s'en alla et tarda; mais le prêtre veillait et se tenait sur ses gardes. Lorsque la nuit fut profonde, pensant que le prêtre dormait, il prit une pierre et entra pour le tuer. Celui-ci se leva et lui dit : « Veux-tu donc me tuer, ô Élisée? » — Il répondit : « Non. C'est un jeu de comédie. » — Alors le prêtre se leva, veilla et récita l'office toute la nuit. Au moment de l'aurore, il demanda : « Où est le fromage? » — Élisée répondit : « Il n'y a pas de fromage. » — Alors le prêtre se mit à le tourmenter et le fit descendre avec lui. Quand ils entrèrent tous les deux au village, le prêtre poussa des cris et la population du village se rassembla. Le prêtre leur fit signe et ils s'emparèrent d'Élisée. Le prêtre leur ayant raconté [433] ce qu'il avait fait, ils le lièrent et montèrent examiner

à Rome. Et comme il a été prédit[2] que « le présent aveugle [432] les yeux des sages », comme de plus les yeux des Grecs étaient déjà aveuglés par l'hérésie des deux natures, qui avait surgi à Chalcédoine, et comme ils roulaient maintenant de mal en mal et de fosse en fosse, ils acceptèrent, adoptèrent et confirmèrent la doctrine impure de Maximus, qui proclamait dans le Christ deux volontés et deux opérations en même temps que deux natures[3]. — *Fin*.

1. Le mot signifie génériquement *cornupeta*. J'ignore de quelle bête à cornes il s'agit spécialement.
2. *Eccli.*, xx, 31. — 3. Comp. ci-après, p. 451.

sa caverne. Ils y trouvèrent onze crânes[1] d'enfants et la tête de Damianus, qui était intacte, de la chair humaine qui était desséchée, et les vêtements des enfants. Alors ils le livrèrent (à l'autorité) ; au milieu des tourments, il confessa tous ses crimes, et ils le crucifièrent sur le gibet.

A la même époque, à Kaphr Ḥemç des Chrétiens, deux femmes habitaient dans la même maison, et l'une avait un tout petit enfant. Sa compagne lui dit : « Comment peux-tu élever cet enfant et lui donner à téter dans une pareille famine ? » — La mère de l'enfant répondit : « Crains Dieu, Sargô ! Que penses tu donc ? » — L'autre se tut. Le lendemain, la mère de l'enfant étant sortie pour cueillir de l'herbe, car la famine était grande, l'autre femme resta. Elle fit venir deux autres femmes et un homme qui avaient l'habitude de manger les humains ; ils tuèrent l'enfant, le firent cuire et le mangèrent. Quand la mère de l'enfant arriva, cette impie Sargô lui dit : « Ton fils est mort, et nous l'avons enseveli près de ceux qui ne sont pas baptisés. » — La mère dit : « Montrez-moi le tombeau. » Elle lui montra un certain endroit : la mère creusa et ne trouva point son fils. — Elle courut chez le juge et lui fit connaître ce qui était arrivé. Les femmes furent prises et accablées de tourments : elles avouèrent le fait de leur impiété et (dénoncèrent) l'homme qui était avec elles. On les fit tous brûler.

A cette même époque, une autre femme étant morte, d'autres femmes vinrent et mangèrent ses cuisses.

CHAPITRE [XII]. — *Sur le meurtre de 'Othman, après lequel l'empire des Ṭaiyayê fut partagé en deux, puis réuni de nouveau. Sur l'empire des Romains. Sur le synode qu'ils tinrent à Constantinople, et qui est appelé Sixième, par lequel fut introduite chez eux l'hérésie des deux volontés, opérations et essences ; et sur le meurtre de Constans, empereur des Romains.*

Comme nous l'avons raconté plus haut[2], quand le roi des Arabes, 'Othman, y fut contraint, il promit d'abandonner sa mauvaise conduite, et, à cette condition, ils firent la paix avec lui. 'Othman étant revenu à ses anciennes habitudes, les Ṭaiyayê s'assemblèrent et lui dirent : « Pourquoi ne te conduis-tu pas selon ce que nous a enseigné Moḥammed ? Voici que tu constitues des trésors par la déprédation et le pillage, et que tu vis avec des adultères, des fornicateurs et des malfaiteurs ». — Il leur répondit : « Je suis roi, et je fais tout ce que je veux ». — Et pour cela, ils se séparèrent de lui, cherchant continuellement à le faire périr. Ils s'assemblèrent de nouveau en armes à sa Porte, en

1. L'arménien a lu ܢܐ, 51, au lieu de ܝܐ, 11 (Langlois, p. 238).
2. Cf. p. 430.

criant : « Change tes mœurs odieuses, ou tu mourras de suite ». — Il écrivit à Mo'avia, l'informa de ces choses, et le pressa de lui renvoyer une armée. Mais les Ṭaiyayê se réunirent de nouveau, attaquèrent avec violence 'Othman, leur roi, et le massacrèrent dans la [434] ville même de Yatreb. Mo'avia envoya, avec Ḥabîb, une armée au secours du roi. Lorsqu'ils arrivèrent à Bosra, et apprirent que le roi avait été massacré, ils s'en retournèrent et le firent savoir à Mo'avia.

Dès lors, les Ṭaiyayê furent divisés : à Yatreb et à Babylone, ils étaient avec 'Alî, qui était le gendre de Moḥammed; ceux qui étaient en Syrie et en Égypte (étaient) avec Mo'avia. — Ces choses arrivèrent en l'an 967 des Grecs, 35 des Ṭaiyayê.

En l'an 968 des Grecs, les partisans de Mo'avia et ceux de 'Alî se préparèrent au combat. Il y eut des défaites des deux côtés; Mo'avia s'en revint sans avoir rencontré 'Alî.

Les deux partis s'assemblèrent de nouveau pour la guerre. Après l'effusion du sang et le meurtre de bien des gens, trois hommes zélés partirent pour aller tuer les trois (personnages) à propos desquels les Ṭaiyayê étaient en guerre. L'un alla en Égypte pour tuer Sa'îd ; le second alla au camp de Mo'avia : il fut pris et mis à mort; le troisième alla au camp de 'Alî : il perça 'Alî d'un poignard et le tua [1]. Les Ṭaiyayê d'Orient et d'Occident suivirent alors Mo'avia.

Alors, Mo'avia transféra leur empire de Yatreb à Damas. — Mo'avia fut général pendant 15 ans; il eut la moitié de l'empire pendant 5 ans; enfin il régna universellement pendant 20 ans.

A cette époque naquit chez les Ṭaiyayê la secte des Ḥarourites [2], (ainsi appelée) du nom du village de Ḥaroura, dans lequel ils se réunirent, et ils se révoltèrent [435] contre cet empire des Hagaréens, jusqu'aujourd'hui.

En l'an 980 des Grecs, 27 de Constans, 9 de Mo'avia, et 54 des Arabes [3], Abou 'l-'Awar avait recensé les fellaḥs chrétiens pour le tribut, dans toute la Syrie. En effet, jusqu'à cette époque, les fellaḥs chrétiens ne payaient pas le tribut, sous l'empire des Ṭaiyayê.

A cette époque expirèrent les sept années de la trêve que les Romains avaient faite avec les Ṭaiyayê. Les Ṭaiyayê pillèrent tout le pays d'Asie, de Bithynie, de Pamphylie. Il y eut une peste grave dans le pays de Mésopotamie. Les Ṭaiyayê pillèrent de nouveau et dévastèrent jusqu'au Pont et à la Galatie.

En l'an 980 des Grecs, l'empereur Constans fut tué à Syracuse. Il était entré

1. Cf. EL-MACIN, *Historia saracenica*, trad., p. 49. — 2. 'Αρουρῖται ὃ ἑρμηνεύεται Ζηλωταὶ THEOPH., ad ann. 758). حروريّة « A sect of the heretics so called in relation to Harroorâ (حروراء), a certain town of El-Koofeh, from which it is distant two miles, because they first assembled there, and professed the doctrine that government belongs only to God » (LANE, *s. v.*). — 3. Le désaccord manifeste entre les dates, dans cette section de la chronique, semble provenir, en partie, de la divergence des documents auxquels l'auteur a puisé. Voir l'Introduction.

aux bains : Andreas, fils de Troïlus, lui remplit la tête d'une double couche de savon pour qu'il ne pût ouvrir les yeux ; puis il prit un vase[1] d'argent, frappa et blessa l'empereur qui mourut. Andreas s'enfuit[2].

Alors les Grecs se donnèrent pour empereur un homme nommé Mizîzi[us][3] Arménien d'origine, qui avait la dignité de patrice. Il était robuste, de très bel aspect, et honnête dans ses mœurs. Ils le firent régner malgré lui.

Quand Constantinus apprit le meurtre de son père, il vint en Sicile[4] et massacra Mîzîzi[us] avec ceux qui l'avaient proclamé empereur ; puis il revint à Constantinople et régna sur les Romains avec ses deux frères : Tiberius et Heraclius.

En l'an 976 des Grecs, 44 des Ṭaiyayê, 23 de Constans, et 5 de Moʿavia, il y eut une confusion au sujet de la fête de la Résurrection[5]. Une partie des chrétiens célébra la Résurrection le dimanche des *Hosanna*[6], une autre le dimanche *Nouveau*[7] qui la suit.

L'année suivante[8], il y eut une inondation à Édesse, pendant la nuit. Les eaux s'accumulèrent contre le mur ; il s'y fit une brèche : la ville fut remplie d'eau et beaucoup de gens y furent noyés.

En l'an 977 des Grecs, 26 de Constans, le général des Arméniaques, nommé Šabour, et surnommé Aparasitgan[9] (?), se révolta contre l'empereur. Il envoya à Moʿavia un homme appelé Sergi[us], pour lui dire : « Si tu veux me donner la main, je te soumettrai toute la Ro-

Comme nous avons parlé plus haut[10] de l'hérésie de Maximus qui enseigna deux volontés dans le Christ, il faut que nous complétions le discours à son sujet et que nous montrions comment cette hérésie fut confirmée par le synode qui se réunit à Constantinople et qu'on appelle Sixième[11]. A la vérité, ce synode ne se réunit pas à cette époque, mais après la mort de Constans, sous le règne de son fils Constantinus ; cependant, nous plaçons ici son histoire, parce qu'elle doit être rattachée à ce qui précède, et le lecteur doit savoir qu'après la mort de Constans, alors que régnaient ses trois fils, en l'an 12 de leur règne, qui est l'an 992 des Grecs, 60 des Arabes, ce synode, qu'on appelle Sixième, fut réuni à Constantinople.

---

1. σίτλα. — 2. Theoph., ann. 660. *Hist. du Bas-Emp.*, LX, § xli. — 3. Μιζίζιον τινα Ἀρμένιον ; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XI, p. 406, n. 1. — 4. Ms. : *Cilicie*.

5. Cf. ci-dessus, p. 290, n. 3. — 6. Dimanche des Rameaux. — 7. Dimanche de *Quasi-modo*. — 8. Theoph., ad ann. 659. — 9. Σαβώριος Περσογένης ὁ τῶν Ἀρμενιακῶν στρατηγός (Theoph., ann. 659). Il est possible que le mot Περσογένης soit la transcription altérée du syriaque ܦܪܣܛܓܢ, ou inversement. Toutefois, il est à noter que ce dernier mot pourrait aussi être le nom arménien, plus ou moins déformé, du rebelle que Théophanes (ann. 643) appelle Πασαγνάθης ὁ τῶν Ἀρμενίων πατρίκιος. Michel aurait identifié les deux personnages.

10. Cf. p. 433, 443. — 11. Cf. Mansi, t. XI, col. 190 et suiv. Ce concile fut tenu en 680-681.

mania, quand tu m'auras envoyé une troupe et que j'aurai tué Constans. » Constantinus, fils de l'empereur, qui se trouvait dans la ville impériale, ayant appris ces choses, [434] envoya à Mo'avia un certain eunuque[1] qui était cubicularius et s'appelait Andreas. Mo'avia, en apprenant la venue d'Andreas, qui avait la réputation d'être un guerrier fameux, ordonna que Sergi[us] entrât le premier, par antipathie[2] pour Constans. Andreas, parti sur une monture rapide[3], était sur le point d'entrer à Damas, pour dire à Mo'avia de ne pas favoriser ni recevoir ce rebelle. En apprenant [l'arrivée d'Andreas][4], Sergi[us] songea à s'éloigner de la ville et ne voulait plus entrer (en présence de Mo'avia). Il fut obligé d'entrer par la force des choses. Mo'avia ordonna que Sergi[us] fût introduit le premier, et ensuite Andreas. Sergi[us] entra, fut reçu et s'assit; quand Andreas entra, Sergi[us] se troubla, se leva, resta debout et le salua. Ce que voyant, Mo'avia s'emporta contre Sergi[us] et lui dit : « O insensé[5] et lâche, que t'arrive-t-il donc? Si celui-ci, qui n'est qu'un serviteur, t'effraie tellement que tu te lèves et te prosternes devant lui, que ferais-tu donc si tu voyais celui qui l'a envoyé? » — Sergi[us] répondit : « J'ai été entraîné, et j'ai fait cela par habitude et non par crainte. » — Mo'avia, se tournant vers Andreas, lui dit : « Que demandes-tu ? » — Il répondit : « L'em-

Les évêques [furent] au nombre de 250, avec les délégués d'Agathon[6] et avec son assentiment. Theodorus[7] ayant gagné l'empereur par l'or, celui-ci accepta la définition. Mais, ni le primat de Constantinople, [434] ni celui d'Antioche ne consentirent à l'accepter. On les déposa de leurs sièges. — Comme, dans ce synode, il n'y avait aucun évêque d'Égypte, ni de Syrie, ni de Palestine, ni d'Arménie, ils amenèrent un homme nommé Petrus, et ils l'établirent à la place de Petrus d'Alexandrie, et un autre à la place de l'évêque de Jérusalem. Ils négligèrent d'introduire les frères de l'empereur, sachant bien qu'ils n'accepteraient pas l'innovation de la décision et ne se mettraient pas en opposition avec Constans, leur père. — Macarius d'Antioche disputa longuement avec les (évêques), appuyé sur les témoignages de Cyrillus, et montra clairement que c'est une hérésie d'admettre deux volontés ou opérations dans le Christ. — Ceux qui étaient venus de Rome vociférèrent contre lui en disant : « Celui-ci[8] est partisan de Severus; et voilà pourquoi il allègue les témoignages de Cyrillus. » — L'empereur ordonna aux évêques et, malgré eux, ils signèrent de force la définition; ils envoyèrent Macarius d'Antioche en exil, à Rome même, où il resta emprisonné jusqu'à la fin de sa vie.

C'est ainsi que s'introduisit l'hérésie pernicieuse de Maximus.

---

1. Lire : ܣܪܝܣܐ. — 2. ἀντιπάθεια. — 3. Lire : ܒܐܪܝܐ ܩܠܝܠܐ. — 4. Lacune de deux ou trois mots dans le ms. — 5. Lire : ܣܟܝܪ ܗܘܝܬ.

6. Ar. : ܘܟܐܢܘܐ . ܪܢ . ܐܣܩܦ ܡܥ ܢܘܐܒ ܐܓܐܬܘܢ. — 7. Le prêtre Theodorus était le premier légat du pape. — 8. ܗܢܐ.

pereur m'a envoyé pour que tu chasses cet homme qui siège près de toi ». — Moʿavia dit : « Vous êtes tous nos ennemis; cependant nous devons favoriser celui qui nous est le plus attaché et qui nous donnera les plus forts tributs. » [435] Andreas répondit : « Étant donné que l'empereur et celui qui s'est révolté contre lui soient tes ennemis, cependant, il y a ennemi et ennemi, de même qu'il y a ami et ami : car le serviteur et le maître ne sont point égaux. L'un, en tant que maître, traite les choses avec noblesse et magnificence; l'autre, adonné aux fonctions serviles, (les traite) très servilement et comme il convient à un plébéien. Celui-ci s'est adonné à des entreprises qui le surpassent et sont sans issue; c'est pourquoi, si mon empereur fait un pacte d'alliance, quel qu'il soit, alors même qu'il serait moindre que ce que te promet ce traître, tu peux le croire et tu ne dois pas le mépriser; mais, alors même que ce tyran te ferait des promesses accompagnées de serments pour te gagner à lui, sache bien qu'il est menteur et n'est pas véridique dans ses paroles; car, si pour son maître et bienfaiteur, il n'a trouvé d'autre récompense que le mal, comment observera-t-il ses promesses à l'égard de toi, qui es un ennemi, comme tu l'as dit toi-même? » — Il parla ainsi et sortit. Le lendemain, Sergi[us] vint le premier, et quand

Quiconque examinera avec jugement verra clairement et reconnaîtra exactement que les Chalcédoniens s'étant écartés du fondement solide de l'orthodoxie, se laissèrent pervertir facilement et promptement par toute opinion mauvaise et hérétique qui se présentait à eux; [435] et n'en est-il pas encore ainsi aujourd'hui après que 125 ans se sont écoulés, depuis l'époque de ce pernicieux concile jusqu'à présent[1]? Car, si leur hérésie portait sur le nombre des natures, cependant, ils confessaient une seule essence, une seule volonté, une seule opération, et leur impiété n'avait pas atteint un tel degré de malice. Maintenant, habitués pour ainsi dire à la corruption, ils se pervertirent de plus en plus.

Notre Église orthodoxe avait pour patriarche Theodorus, du monastère de Qennéšrê; il dirigea le gouvernement de l'Église pendant 18 ans, et mourut[2] en l'an 978. On ordonna Severus, du monastère de Phaghimta, surnommé Bar Mašqa[3].

A Alexandrie était Agathon.

A cette époque mourut Severus le Rhéteur, surnommé Sébôkt[4]; et aussi Mar Ṭrôkôs[5], évêque des Tribus arabes.

A cette époque florissait Januarius[6], d'Amid, homme disert.

A cette époque beaucoup de Juifs se convertirent et se firent chrétiens.

1. Ceci paraît devoir s'entendre de l'époque à laquelle le document cité par Michel fut rédigé, 125 ans après le VIe Concile, c'est-à-dire en 806. Toutefois, la phrase présente quelque difficulté; peut-être faut-il corriger ܠܗܫܐ en ܡܫܘܚܬܐ? l'Ar. reproduit exactement notre ms. — 2. ܘܡܝܬ (BH). — 3. Ou *Mâšqê*, selon une autre vocalisation. — 4. Cf. p. 433. — 5. Même orthographe dans l'Ar.; vocalisation douteuse. — 6. Cf. Wright, *Syr. Liter.*, p. 156.

Andreas arriva, Sergi[us] ne se leva point et ne le salua pas. Andreas dit à Sergi[us] : « O désespéré! pourquoi ne te lèves-tu pas devant moi? » — Sergi[us] eut l'audace de l'insulter : il l'appela « efféminé. » — Andreas menaça Sergius de lui enlever les testicules.

A Édesse, l'évêque des fidèles était, à cette époque, Gabriel; les Chalcédoniens d'Édesse avaient pour évêque un certain Tiberius. — *Ce chapitre sur les Pères ecclésiastiques ainsi que l'autre sur les rois, sont finis.*

Mo'avia dit à Andreas : « Si vous nous donnez le tribut de tout votre pays, [436] le titre d'empire vous restera; sinon, je le ferai disparaître. » — Andreas reprit : « Ainsi les Ṭaiyayê proposent de prendre le corps et nous l'ombre! Mais nous avons placé notre refuge en Dieu. » — Il sortit et fit route vers Mélitène; il prescrivit aux gardiens de Callisura de s'emparer de Sergius lorsqu'il passerait. — Mo'avia ayant promis d'envoyer une armée, Sergi[us] s'en revint. Les hommes apostés s'emparèrent de lui et l'amenèrent à Andreas. Celui-ci lui dit : « Es-tu ce Sergius qui était si fier devant Mo'avia? » Sur son ordre, on lui arracha les testicules qu'on lui mit dans les mains, et ensuite on le crucifia [1].

Mo'avia envoya une armée, comme il l'avait promis à Sergi[us]; mais, avant que l'armée n'arrivât, il advint que Šabour, en chevauchant, fut serré par son cheval contre la porte de sa demeure : il fut blessé et mourut.

En apprenant ces choses, les armées des Ṭaiyayê pillèrent les pays des Romains jusqu'à Chalcédoine et s'en retournèrent [2].

CHAPITRE [XIII]. — *De l'époque du commencement des règnes de Constantinus et ses frères, fils de Constans, empereurs des Romains, et de Mo'avia, roi des Ṭaiyayê. Du schisme qui survint à cette époque entre le patriarche et les évêques.*

En l'an 981 des Grecs, 55 des Arabes, 10 de Mo'avia, Constantinus ayant commencé à régner rassembla les Romains et leur commanda d'être également soumis à lui et à ses frères, Tiberi[us] et Heracli[us], et de les reconnaître également. Il ordonna aussi que leurs trois figures soient (imprimées) sur les dariques et qu'ils fussent honorés pareillement, et il défendit que quelqu'un jetât la division [3] entre les empereurs. Ils s'en allèrent en Gaule et en Italie, et ils soumirent tous les peuples de la contrée occidentale [4].

Au commencement du règne de Constantinus et de ses frères, les Ṭaiyayê pénétrèrent en Afrique [5] : ils firent captifs environ quatre-vingt mille hommes.

---

1. Cf. Theoph., ad ann. 659. — 2. *Ibid.*

3. Le sens paraît être : « n'établît de distinction ». — 4. Allusion à l'expédition de Sicile et aux affaires de Ravenne. — 5. Theoph., ad ann. 661. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXI, § iv-vi.

L'année suivante, les Ṭaiyayê pillèrent de nouveau la Lycie et la Cilicie. Étant revenus encore en Lycie, les Ṭaiyayê assiégèrent une ville située sur le bord de la mer. Alors, trois patrices[1] des Romains vinrent contre eux, et les vainquirent. En ce jour-là, environ trente mille Ṭaiyayê succombèrent; ceux qui restèrent gagnèrent les navires et eurent à souffrir des tempêtes.

Un charpentier [**437**] de Ba'albek, nommé Callinicus, qui s'était enfui de Syrie dans le Beit Roumayê, composa un feu et incendia les navires des Ṭaiyayê; il détruisit avec ce feu le reste de ceux qui se croyaient en sûreté au milieu de la mer, et tout ce qu'ils renfermaient. Depuis cette époque ce feu, appelé naphte, qui avait été inventé par Callinicus, fut en usage chez les Romains jusqu'à ce jour[2].

En l'an 9 de Constantinus, des Romains[3] vinrent dans la montagne du Liban. On les appelait Marîdayê ou Liphourê[4]. Les habitants de la Syrie les appelaient Gargoumayê[5]. Ils occupèrent (le pays) depuis les montagnes de Galilée jusqu'à la montagne Noire[6]. Ils sortaient constamment pour se livrer au pillage, car c'est pour cela qu'ils avaient été envoyés par les Romains. A la fin, les Ṭaiyayê prévalurent contre eux, ils en tuèrent une partie et crevèrent les yeux aux autres.

A cette époque Iwannis, fils de Mîzîzi[us], se souleva contre Constantinus. Il était déjà en révolte depuis sept mois, quand l'empereur marcha contre lui et le tua, en Sicile même[7].

Après avoir vaincu le tyran, et terrifié les Ṭaiyayê, il s'enorgueillit et oublia ses pactes vis-à-vis de ses frères, parce qu'il avait un fils appelé Justinianus, surnommé l'Arrogant. L'empereur pensa que celui-ci était digne de l'empire, et, éloignant de ses yeux la crainte de Dieu et bravant la honte, il déposséda ses frères de l'empire sans aucun motif de faute. Tandis qu'il s'efforçait de gagner les chefs par des présents, un des grands, nommé Léon, lui dit : « Il ne convient pas que ceux qui ont régné sur nous soient méprisés de la sorte, ni qu'ils soient privés de l'empire alors qu'ils n'ont commis aucune faute! je ne prêterai pas la main à cela. » Là-dessus, l'empereur Constantinus ordonna de lui couper la langue, les mains et les pieds. Le peuple[8] s'était attaché à ses pas et le suivait

---

1. Florus, Petronas et Cyprianus. Theoph., ad ann. 665; comp. *Hist. du Bas-Emp.*, LXI, xiv. — 2. Cf. *op. cit.*, l. LXI, § xi. — 3. Ou « des soldats »; le mot a aussi ce sens qui s'accorde bien avec le contexte. Bar Hebræus (*Chron. syr.*, p. 109) dit : « Constantinus envoya des pillards romains, Maridayê, c'est-à-dire *Liphourê*, etc... » — 4. *Maridayê*, Μαρδαῖται (Theoph., ad ann. 66a); le mot araméen a le sens de « rebelles, révoltés »; contrairement à ce qu'on lit dans quelques ouvrages modernes, ce nom n'a rien de commun avec celui de « Maronites », ni pour l'étymologie, ni pour la désignation. Le mot *Liphourê*, « *praedones* », ne s'est rencontré en syriaque que dans ce passage, il semble être formé du grec : λάφυρα. — 5. *Gargoumayê*, c.-à-d. « *inverecundi, impudentes* ». — 6. L'Amanus. — 7. Il y a ici quelque confusion. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXI, § i. — 8. δῆμος.

tandis qu'il s'en allait criant : « La Trinité règne dans les cieux : que la Trinité règne sur la terre! Je ne renie pas la Trinité qui est dans le ciel : je ne mépriserai pas la Trinité qui est sur la terre. » Il reçut le châtiment en criant ces paroles[1].

Constantinus fit venir les plus nobles des Romains et lorsqu'ils furent assemblés, il dit : « Tiberius et toi, Heraclius, que dites-vous que je suis? votre frère ou votre empereur? Si vous me dites empereur, moi, je vous appellerai mes frères; si vous m'appelez frère, moi je vous regarderai comme mes ennemis ». Ils répondirent : « Nous ne cesserons point de t'appeler notre frère aîné : mais nous ne te dirons jamais notre empereur, puisque nous régnons avec toi. » Ils parlèrent ainsi parce qu'ils avaient confiance que les Sénateurs les soutiendraient; mais ceux-ci, entraînés et aveuglés par les présents, furent avec Constantinus. C'est pourquoi celui-ci, devenu plus puissant, destitua ses frères et régna seul[2].

En ce temps-là, il y eut un violent tremblement de terre qui ruina beaucoup d'endroits.

En l'an 980, il y eut un hiver rigoureux : beaucoup de froid, de glace, de neige; les oliviers et les vignes furent desséchés dans toute la Syrie et la Mésopotamie[3].

En l'an 983, il y eut une éclipse de soleil, au mois de kanoun 1er (déc.), un dimanche.

En l'an 988, une comète terrible apparut, le matin, depuis le 28 de 'ab (août) jusqu'au 26 de tešrîn 1er (oct.) : soixante jours.

En l'an 989, à la troisième veille de la nuit, apparut un arc complet[4]. C'est un fait contraire à la nature qu'on voie l'arc pendant la nuit, alors que le soleil est sous la terre. Tous ceux qui le virent pensèrent qu'en cette année arriverait la fin (du monde).

Severus, surnommé Bar Mašqa, ayant été ordonné pour nous, Orthodoxes, patriarche d'Antioche, après Ṭheodorus, il y eut entre lui et les évêques une querelle, pour la raison que voici :

Ce Severus avait été évêque de la ville d'Amid. Devenu patriarche, par suite des circonstances, il se conduisait très durement dans les affaires ecclésiastiques, car c'était un homme sévère, et il avait l'appui[5] du roi des Ṭaiyayê. Il eut une difficulté[6] de la part des évêques Sergius Zakounaya, Ḥanania du couvent de Qartamîn, et d'autres, qui voulaient eux-mêmes ordonner les évêques pour le Djézireh, quand le besoin en serait, et non pas (les faire ordonner) par le patriarche, selon la coutume en vigueur. Severus ne consentait pas à ce qu'il en fût ainsi : car, comme nous l'avons dit, il était très dur et inflexible. Ces évêques étaient célèbres dans l'Église, et âgés;

1. Theoph. ad. ann. 661; *Hist. du Bas-Emp.*, LXI, § iii. — 2. Cf. *op. cit*, LXI, § iii, xxx.
3. Theoph., ann. 662. — 4. Theoph., ann. 664.
5. Lire : ܣܡܟܐ (BH). — 6. Littér. : « il lui poussa une épine ».

En cette même année, les rats se multiplièrent[1] en Syrie et en Phénicie ; ils détruisirent les semences, et il y eut une grande famine. L'année suivante, il y eut des sauterelles[2].

En l'an 990, le jour de la fête de la Résurrection, à la troisième heure, il y eut un violent tremblement de terre. Baṭna de Saroug s'écroula, et aussi le ciborium de l'église d'Édesse et ses deux côtés. Moʿavia ordonna [**437**] de la rebâtir[3]. On dit qu'il était étendu et, pendant son sommeil, eut un songe lui annonçant la ruine de ʿAlî et la confirmation de son empire : pour cela, il la fit rebâtir.

En cette même année, il y eut partout des tremblements de terre. Il y en eut constamment pendant sept ans.

A cette même époque, l'hérésie pernicieuse qui consiste à admettre dans le Christ deux essences, deux volontés, deux opérations, s'introduisait parmi les Chalcédoniens : et dès lors, ils obligeaient à la recevoir en tous lieux, par le glaive, de même que la première hérésie de Chalcédoine s'était établie tyranniquement par le glaive. — *Fin.*

et ils étaient persuadés que leur opinion était appuyée par la loi ancienne qui avait été en vigueur autrefois, d'après laquelle les métropolitains de la province ordonnaient eux-mêmes [**437**] les évêques pour les sièges de leur juridiction. Le patriarche répondait : que cet usage antique était aboli depuis le temps du concile de Chalcédoine[4]; [que, de même que le patriarche d'Alexandrie][5] ordonnait les évêques de toute la Libye, celui d'Antioche (devait ordonner) tous ceux des pays soumis à la juridiction de ce siège[6]; que depuis cette époque jusqu'aujourd'hui tous les patriarches des sièges d'Alexandrie et d'Antioche ont ordonné les évêques, et qu'il devait en être encore ainsi maintenant. Mais, les évêques voulant faire triompher leur manière de voir, il y eut lutte entre eux et le patriarche. Le patriarche était disposé à chasser les évêques de leurs sièges s'il l'avait pu. Il se réunit avec les évêques de son parti à Beit Tellat; Sergius et les autres évêques ses partisans, ayant appris que le patriarche et ceux qui l'accompagnaient étaient disposés à les anathématiser dès qu'ils arriveraient, eurent l'audace de l'anathématiser lui même ainsi que ceux qui étaient avec lui. Alors, le patriarche, de son côté, avec les évêques qui l'accompagnaient, les anathématisa, et écrivit une lettre dans leurs pays pour qu'on ne communiquât pas avec eux. D'autre part, ceux-ci empêchaient ceux qui étaient d'accord avec eux de nommer le patriarche[7]. Cette perturbation dura jusqu'à la mort du patriarche. — *Fin.*

1. BH : ܣܓܝܘ. — 2. Theoph., ad ann. 668. — 3. Theoph., ad ann. 670.

4. L'allusion paraît se rapporter au 24e canon de Chalcédoine. — 5. Le copiste a omis une ligne ; lire avec BH (I, 283): ܕܐܠܟܣܢܕܪܝܐ. ܘܐܝܟܢܐ ܕܦܛܪܝܪܟܐ ܕܐܠܟܣܢܕܪܝܐ ܗܘ....; de même dans l'Ar. — 6. Comp. le 6e canon de Nicée. — 7. Dans les diptyques.

tandis qu'il s'en allait criant : « La Trinité règne dans les cieux : que la Trinité règne sur la terre! Je ne renie pas la Trinité qui est dans le ciel : je ne mépriserai pas la Trinité qui est sur la terre. » Il reçut le châtiment en criant ces paroles[1].

Constantinus fit venir les plus nobles des Romains et lorsqu'ils furent assemblés, il dit : « Tiberius et toi, Heraclius, que dites-vous que je suis? votre frère ou votre empereur? Si vous me dites empereur, moi, je vous appellerai mes frères; si vous m'appelez frère, moi je vous regarderai comme mes ennemis ». Ils répondirent : « Nous ne cesserons point de t'appeler notre frère ainé : mais nous ne te dirons jamais notre empereur, puisque nous régnons avec toi. » Ils parlèrent ainsi parce qu'ils avaient confiance que les Sénateurs les soutiendraient; mais ceux-ci, entraînés et aveuglés par les présents, furent avec Constantinus. C'est pourquoi celui-ci, devenu plus puissant, destitua ses frères et régna seul[2].

En ce temps-là, il y eut un violent tremblement de terre qui ruina beaucoup d'endroits.

En l'an 980, il y eut un hiver rigoureux : beaucoup de froid, de glace, de neige; les oliviers et les vignes furent desséchés dans toute la Syrie et la Mésopotamie[3].

En l'an 983, il y eut une éclipse de soleil, au mois de kanoun 1er (déc.), un dimanche.

En l'an 988, une comète terrible apparut, le matin, depuis le 28 de 'ab (août) jusqu'au 26 de tešrîn 1er (oct.) : soixante jours.

En l'an 989, à la troisième veille de la nuit, apparut un arc complet[4]. C'est un fait contraire à la nature qu'on voie l'arc pendant la nuit, alors que le soleil est sous la terre. Tous ceux qui le virent pensèrent qu'en cette année arriverait la fin (du monde).

Severus, surnommé Bar Mašqa, ayant été ordonné pour nous, Orthodoxes, patriarche d'Antioche, après Ṭheodorus, il y eut entre lui et les évêques une querelle, pour la raison que voici :

Ce Severus avait été évêque de la ville d'Amid. Devenu patriarche, par suite des circonstances, il se conduisait très durement dans les affaires ecclésiastiques, car c'était un homme sévère, et il avait l'appui[5] du roi des Ṭaiyayê. Il eut une difficulté[6] de la part des évêques Sergius Zakounaya, Ḥanania du couvent de Qartamîn, et d'autres, qui voulaient eux-mêmes ordonner les évêques pour le Djézireh, quand le besoin en serait, et non pas (les faire ordonner) par le patriarche, selon la coutume en vigueur. Severus ne consentait pas à ce qu'il en fût ainsi : car, comme nous l'avons dit, il était très dur et inflexible. Ces évêques étaient célèbres dans l'Église, et âgés;

1. Theoph. ad. ann. 661; *Hist. du Bas-Emp.*, LXI, § III. — 2. Cf. *op. cit*, LXI, § III, XXX.
3. Theoph., ann. 662. — 4. Theoph., ann. 664.
5. Lire : ܐܝܕܐ (BH). — 6. Littér. : « il lui poussa une épine ».

En cette même année, les rats se multiplièrent[1] en Syrie et en Phénicie; ils détruisirent les semences, et il y eut une grande famine. L'année suivante, il y eut des sauterelles[2].

En l'an 990, le jour de la fête de la Résurrection, à la troisième heure, il y eut un violent tremblement de terre. Baṭna de Saroug s'écroula, et aussi le ciborium de l'église d'Édesse et ses deux côtés. Moʿavia ordonna [**437**] de la rebâtir[3]. On dit qu'il était étendu et, pendant son sommeil, eut un songe lui annonçant la ruine de ʿAlî et la confirmation de son empire : pour cela, il la fit rebâtir.

En cette même année, il y eut partout des tremblements de terre. Il y en eut constamment pendant sept ans.

A cette même époque, l'hérésie pernicieuse qui consiste à admettre dans le Christ deux essences, deux volontés, deux opérations, s'introduisait parmi les Chalcédoniens : et dès lors, ils obligeaient à la recevoir en tous lieux, par le glaive, de même que la première hérésie de Chalcédoine s'était établie tyranniquement par le glaive. — *Fin.*

et ils étaient persuadés que leur opinion était appuyée par la loi ancienne qui avait été en vigueur autrefois, d'après laquelle les métropolitains de la province ordonnaient eux-mêmes [**437**] les évêques pour les sièges de leur juridiction. Le patriarche répondait : que cet usage antique était aboli depuis le temps du concile de Chalcédoine[4]; [que, de même que le patriarche d'Alexandrie][5] ordonnait les évêques de toute la Libye, celui d'Antioche (devait ordonner) tous ceux des pays soumis à la juridiction de ce siège[6]; que depuis cette époque jusqu'aujourd'hui tous les patriarches des sièges d'Alexandrie et d'Antioche ont ordonné les évêques, et qu'il devait en être encore ainsi maintenant. Mais, les évêques voulant faire triompher leur manière de voir, il y eut lutte entre eux et le patriarche. Le patriarche était disposé à chasser les évêques de leurs sièges s'il l'avait pu. Il se réunit avec les évêques de son parti à Beit Tellat; Sergius et les autres évêques ses partisans, ayant appris que le patriarche et ceux qui l'accompagnaient étaient disposés à les anathématiser dès qu'ils arriveraient, eurent l'audace de l'anathématiser lui-même ainsi que ceux qui étaient avec lui. Alors, le patriarche, de son côté, avec les évêques qui l'accompagnaient, les anathématisa, et écrivit une lettre dans leurs pays pour qu'on ne communiquât pas avec eux. D'autre part, ceux-ci empêchaient ceux qui étaient d'accord avec eux de nommer le patriarche[7]. Cette perturbation dura jusqu'à la mort du patriarche. — *Fin.*

1. BH : ܣܓܝܘ. — 2. Theoph., ad ann. 668. — 3. Theoph., ad ann. 670.
4. L'allusion paraît se rapporter au 24e canon de Chalcédoine. — 5. Le copiste a omis une ligne; lire avec BH (I, 283): ܕܐܠܟܣܢܕܪܝܐ. ܘܐܝܟܢܐ ܕܦܛܪܝܪܟܐ ܕܐܠܟܣܢܕܪܝܐ ܗܘ....; de même dans l'Ar. — 6. Comp. le 6e canon de Nicée. — 7. Dans les diptyques.

[438] CHAPITRE XIV. — *Lettres qui exposent la querelle du patriarche Severus Bar Mašqa avec les évêques Sergius Zakounaya et autres qui suivaient celui-ci*[1].

Lettre de Severus à Jean[2]. — « A nos vénérables et saints frères spirituels et collègues, honorés devant Dieu, Jean, métropolitain du diocèse oriental du Beit Parsayê, et tous les Pères spirituels qui sont avec lui, et qui sont en union avec Dieu et avec Notre Bassesse. Severus...[3] et, par les miséricordes de Dieu, patriarche du trône apostolique d'Antioche : Joie en Notre-Seigneur.

« Je vous rappelle aujourd'hui, ce dont Votre Sainteté est convaincue; je vous conjure devant Dieu, ses anges élus et saints, en ce moment où je suis sur le point de rendre le dernier soupir et de remettre[4] mon âme entre les mains de Dieu, d'être mes témoins après ma mort, et de prendre ma défense vis-à-vis de tous, (affirmant) que je n'ai jamais aucunement péché envers l'Église de Dieu, que je n'ai été injuste envers personne, mais que j'ai peiné et lutté de toutes mes forces pour sa paix et sa stabilité[5]. Je veux surtout que vous fassiez cela vis-à-vis de l'assemblée des moines, des séculiers et des évêques lorsqu'ils seront réunis en un synode. Si vous retranchez ou ajoutez quelque chose à la connaissance de ce que vous avez vu en moi de vos propres yeux et entendu de vos oreilles, à propos de cette affaire, vous en rendrez compte devant Dieu au der-

[*Lettre des évêques à Mar Jean*]. — « Nous, faibles, qui avons été placés au rang des pontifes alors que nous n'en étions pas dignes, dont les noms sont connus par nos signatures; depuis le commencement jusqu'à présent, nous avons couru et courons vers la paix, et (pour cela) nous avons supporté et supportons toute chose : c'est pourquoi nous t'adressons cet écrit, comme tu nous l'as demandé, ô vénérable Mar Jean, métropolitain du couvent de Mar Mattai, et par ton intermédiaire à tous les vénérables de cet endroit, c'est-à-dire à tout le monde.

« Nous y confessons que nous acceptons avec bonne volonté tout ce qui est agréable à Dieu, et contribue à la stabilité de son Église et à l'édification de nos frères fidèles; c'est-à-dire que nous avons annulé et annulons la déposition prononcée par nous contre le patriarche saint Mar Severus, qui s'en est allé vers Notre-Seigneur. Nous avons consenti et consentons à ce que son nom soit proclamé dans les églises et les monastères, avec ceux des Pères qui l'ont précédé et l'ont égalé par la foi orthodoxe et les bonnes œuvres, et que sa commémoraison soit faite[6], d'année en année, par tous les Orthodoxes.

« Il est évident que nous avons

1. Titre omis par le copiste; restituer d'après l'Ar. : ܟ̈ܬܒ ܡܢ · ܗܘܗ ܬܒܝܢ ܡܢܐܙܥܗ ܣܘܝܪܝܣ ܒܪ ܡܫܩܐ ܡܥ ܐܠܐܣܩܦܗ ܣܪܓܝܣ ܙܟܘܢܝܐ ܘܐܠܐܟܪܝܢ ܐܠܕܝܢ ܬܒܥܘܗ ܗܘܗ ... — 2. Ar. : ܣܘܝܪܝܣ ܠܝܘܚܢܐ ܀ — 3. Il y a vraisemblablement une lacune d'un mot. — 4. ܠܡܫܠܡܘ. — 5. κατάστασις.
6. Lire : ܢܗܘܘܢ ܥܒܕܝܢ ܕܘܟܪܢܐ; comp. texte, p. 440, l. 19.

nier jour ; et vous surtout, vénérables évêques : Mar Jean Bar Kêphâ, Mar Joseph, et Mar Sergius; de vous[1] je demande une grande justice ; si vous n'annoncez pas ce que vous avez vu en moi de vos yeux et entendu de vos oreilles, sur ce chapitre, vous en rendrez compte devant Dieu, au dernier jour : tout ce que vous avez vu en moi lorsque vous êtes venus près de moi en Arabie, combien de fois j'ai envoyé chercher ce Stephanus, qui était proche de moi et ne voulut pas venir près de moi.

« Je sais qu'après ma mort ils répandront contre moi des rumeurs mauvaises et mensongères, disant que je leur ai pardonné et les ai absous, m'appelant bienheureux et saint, prouvant qu'ils ne me détestaient pas, faisant pour moi des veilles et des oblations pour entraîner le monde à leur suite. Ils se diront : Il est mort et il ne peut ni être utile, ni [439] nuire. Mais, pour que la chose soit connue sur la terre comme au ciel, voici que je dis et j'écris que, puisqu'ils ne sont pas venus vers moi pendant ma vie et n'ont pas demandé pardon, je n'ai pardonné ni absous aucun des anathèmes qui sont sur eux ; mais ces anathèmes resteront sur eux jusqu'à ce qu'ils se repentent et fassent ce que j'écris ; s'ils étaient venus près de moi de mon vivant, il m'aurait été facile de montrer de la bienveillance et de ne pas agir avec eux en toute rigueur ; mais, maintenant que je m'en vais, Dieu vous demandera compte du péril, si vous les recevez autrement qu'il convient et que je l'écris maintenant ; et je vous confie à tous, accepté et acceptons les ordinations faites par lui et par nos frères les vénérables Pères qui étaient d'accord avec lui et marchaient à sa suite, soit de prêtres, soit de diacres, soit de quelque autre ordre inférieur.

« Cela a été fait par nous avec bonne volonté, comme nous l'avons déjà dit, et non pour un motif autre que de faire cesser les schismes et les discordes et de faire régner la paix dans les Églises en tous lieux.

« Nous écrivons et nous confirmons mutuellement tout ce qui regarde la paix de l'Église et qui est conforme à la régularité des canons ecclésiastiques.

« Nous avons écrit ceci en abrégé pour la gloire de Dieu et la grâce de tout le peuple, en tous lieux. Et pour la certitude de tout le monde et de ces choses, nous avons signé cet écrit et l'avons scellé de notre sceau, dans le palais de l'évêque Eunomius.

« Sergius de Germanicia ; Jean de Paneas ; Stephanus de Bosra ; Julianus de Tella ; Domit[ius] de Ḥarran ; Sergius de la région d'Émèse ; Abraham du pays d'Arzôn ; Jean de Circesium ; Gabriel de Rêš'ayna ; Ḥananias de Damas ; Elias de Ba'albek ; Nonnus des Tribus (arabes) ; Severus de Hârarah[2] ».

[439] Ces choses eurent lieu en l'an 995 des Grecs.

Lettre encyclique de Jean, métropolitain de l'Orient, annonçant la concorde[3]. — « Aux très pieux et très religieux prêtres et diacres, au saint clergé, aux honorables archimandrites et visiteurs, à tout l'ordre chaste des moines, aux

1. ܡܢܟܘܢ. — 2. Ar. : ܚܐܪܪܗ. — 3. Ar. : ܐܓܪܬܐ ܕܝܘܚܢܢ ܡܝܛܪܦܘܠܝܛܐ ܕܡܕܢܚܐ ܕܥܠ ܫܝܢܐ.

moines, clercs et laïcs, cette sentence :

« Qu'on réunisse quelques hommes vaillants et capables, de tous les ordres, et qu'il y ait un concile œcuménique de tous les pays; que les hommes mentionnés y viennent. Si quelqu'un n'est pas l'objet d'une accusation et n'a pas transgressé les canons, mais s'est seulement laissé entraîner dans ce schisme et a suivi ses compagnons en souscrivant à cette déposition illégale, et (s'il) reconnaît comme mensongères toutes les paroles méchantes qu'ils ont dites contre moi, que vous savez aussi bien que moi n'être pas vraies ni fondées : alors toi, Mar Jean, tu l'absoudras, et il sera reçu. Et je demande que ces choses soient mises par écrit; non pas que je redoute cette déposition, que je n'ai jamais considérée comme une déposition, à Dieu ne plaise! mais à cause du scandale des fidèles et du mépris des hérétiques. Car, s'il n'en était pas ainsi, tout le monde serait scandalisé à cause de moi et d'eux.

« Pour les autres, qui seront accusés de fautes qui méritent la déposition, qu'ils viennent en présence de leurs accusateurs, et qu'ils s'expliquent contradictoirement : celui d'entre eux contre lequel les accusations auront été prouvées, perdra son rang, selon les canons apostoliques; celui qui sera régulièrement justifié devra être absous et accepté[1]. Que l'examen soit public, de sorte que quiconque sortira vainqueur soit connu de tout le monde, et que celui qui mérite la honte soit confondu devant tout le monde. Et le monde sera glorieux, illustres et magnifiques princes et sages gouverneurs, et à tout le peuple des fidèles qui habitent la région d'Antioche et la Cyrrhestique ou qui y mènent la vie ascétique dans les couvents. Jean, vil, par la grâce de Dieu, métropolitain du couvent de Mar Mattai et du Beit Parsayê : Que la paix et la concorde s'accroissent pour vous!

« Nous omettons de parler maintenant des discordes, du trouble, des schismes que la jalousie du Calomniateur a fait naître parmi nous, et que pour la plupart, vous connaissez tous, premièrement pour épargner les oreilles de nos frères, ensuite parce qu'il ne convient pas au temps de la joie de parler de choses affligeantes. C'est pourquoi, nous voulons seulement que Votre Piété sache une chose :

« Alors que j'étais au loin, dans notre région du Beit Parsayê, et que je n'étais pas encore monté près de nos vénérables frères qui étaient réunis à Réš'ayna, et que je ne savais pas qu'ils étaient animés d'une si grande bonne volonté à l'égard de la paix, je tardais de venir pour deux motifs : premièrement, je ne connaissais pas leur bonne volonté tendant à ce but; et secondement, j'avais honte, moi misérable, car il faut dire la vérité, de donner des avis ou des ordres à des vieillards honorables et capables, par la grâce de Dieu, d'avertir, de blâmer et de corriger selon la discipline apostolique non seulement eux-mêmes, mais nous-mêmes et ceux qui sont les plus élevés dans la science.

1. ܘܡܬܩܒܠ.

édifié de ce que vous êtes des hommes justes et zélés pour la religion, qui haïssez le mal et aimez le bien, et qui ne faites pas acception de personnes dans le jugement.

« Quant à ceux qui résisteront et ne feront pas ces choses, qui ne souscriront pas [440] à l'annulation de cette déposition, qui n'accepteront pas un examen au sujet des choses qu'on leur impute, éloignez-vous d'eux, ne communiquez pas avec eux, ne les absolvez pas, mais laissez-les mourir dans leurs anathèmes, et ils deviendront la proie du feu dévorant préparé au Calomniateur et à ses anges[1]. J'ai confiance[2] en Dieu qu'ils ne traîneront pas longtemps après moi, mais qu'ils viendront près de moi, et là, devant le juge de l'univers, se fera la réclamation de ce que je leur ai donné, puisqu'il n'y aura pas eu de jugement entre moi et eux, parmi les hommes.

« Si l'affaire tourne ainsi, je confie aux mains de Dieu et aux vôtres ces malheureux qui sont en union avec Dieu et avec [Ma] Bassesse[3], pour que, dans tout endroit où on aura choisi et présenté quelqu'un, vous fassiez celui-ci évêque, du consentement du vénérable Mar Gabriel et de 'Abbas Mar Elias.

« Nous avons écrit et fait connaître ces choses en abrégé à Votre Sainteté, rapidement et brièvement, au moment où déjà les affres de la mort me tiennent. C'est pourquoi, nous vous en prions, comme les serviteurs, les intendants du Christ, souvenez-vous constamment de

« Mais quand j'appris que le saint patriarche Mar Severus avait institué Ma Bassesse comme intermédiaire de la paix, je ne sais ni comment ni pourquoi, et comme, de plus, tous les vénérables Pères de l'Occident m'avaient convoqué en vue de la paix générale, par leurs lettres pressantes et leurs pieux envoyés, je suis venu vers eux, promptement et d'un pas rapide, à Rêš'ayna.

« Lorsque j'eus conversé avec eux et que beaucoup de choses [440] eurent été traitées entre nous, en vue de la paix chère à Dieu, je les trouvai remplis de l'amour de Dieu, tout à fait irréprochables, et bien des fois plus désireux que moi de ce bienfait. Nous dîmes adieu à toutes les vieilles choses, et nous conclûmes la paix, que nous avons confirmée de nos signatures, nous et les Pères dont voici les noms :

« Sergius Zakounaya, archevêque; Jean de Djaulan; Joseph de Mabboug; Stephanus d'Arabie[4]; Julianus de Tella; Domit[ius] de Ḥarran; Sergius d'Émèse; Abraham d'Arzôn; Jean de Ḥabôra; Gabriel de Rêš'ayna même; Ḥananias de Damas; Elias de Ba'albek; Nonnus des Tribus (arabes); Severus de Hârarah.

« Ceux-ci ont confirmé par écrit que non seulement la déposition du dit bienheureux serait annulée, mais qu'aussi son nom serait proclamé avec celui de tous les Pères, ses collègues, dans les diptyques, et qu'on lui ferait des commémoraisons dans l'Église en rappelant son nom avec celui des Pères ses collègues Ils

1. Cf. Matth., xxv, 41. — 2. ܐܬܟܠ. — 3. Ajouter: ܕܡܪܝ.
4. C'est-à-dire de Bostra; ms. : « des Arabes », par une faute de ponctuation.

moi dans votre prière, car le lieu où je m'en vais maintenant est redoutable et plein de terreur, même pour les justes! Que la grâce de Notre-Seigneur soit avec vous et avec nous. Amen! »

Après la mort du patriarche, quelques-uns des évêques de l'Occident, qui s'étaient séparés de lui, se mirent à prêcher la paix et la concorde, disant qu'ils reconnaissaient Severus comme leur patriarche. *Et ils écrivirent à Rêš'ayna en ces termes* :

« Or, frères bien-aimés et fils spirituels! puisque vous êtes dociles à l'Esprit législateur qui prescrit partout de courir vers la paix — il dit en effet[1] : « Courez après la paix; cherche la paix, et cours après elle, » — quand vous entendrez la voix de Notre Bassesse, dans cet écrit, obéissez à Dieu et à notre conseil, et empressez-vous de venir tous ensemble vers la paix, grands et petits. Et si chacun, dans un zèle qui lui semblait louable, a combattu jusqu'à présent contre ses collègues, et a fait naufrage dans la tempête des disputes, par l'œuvre de Satan, le perturbateur et l'ennemi de la paix, maintenant que le printemps joyeux nous est revenu, et que la tempête a été changée en calme[2], par une transformation de la main du Très-Haut, empressons-nous tous de nous mettre sous [**441**] la protection de sa paix pour échapper aux dangers de la perturbation.

« Si, jusqu'à présent, nous avons excité des troubles, des querelles[3], courons maintenant l'un vers l'autre, dans ont aussi accepté avec bonne volonté les ordinations de prêtres et de diacres faites par lui ou par les vénérables Pères de son parti.

« Quand ces choses eurent été ainsi faites, accomplies et mises par écrit, selon la volonté de Dieu et la nôtre, nous fîmes ensuite la prière d'absolution pour toutes les transgressions commises par les deux partis, en fait d'anathèmes, de canons, de malédictions ou de toute autre chose qui a coutume de se faire dans des discordes de ce genre, soit de la part du bienheureux à l'égard des Pères, soit de la part de ceux-ci à son égard.

« J'ai d'abord fait la prière d'absolution : car eux-mêmes me l'ont demandé, en tant que je tenais la place du bienheureux. Ensuite ils ont fait eux-mêmes la prière d'absolution, chacun d'eux à sa place, sur tout ce qui s'était passé entre lui et eux. Il est évident que je leur ai pareillement demandé de faire cela; et, pour le dire en abrégé, tout a eu lieu et s'est accompli, de notre[4] part et de la leur, selon la volonté de Dieu.

« C'est pourquoi, afin que ces choses soient connues de vous et pour que vous vous empressiez vous-mêmes de venir à la paix et à la concorde, nous avons écrit cette lettre encyclique à Votre Piété; que maintenant et désormais [**441**] personne n'élève de contestation ou de doute, ou ne trouble son prochain en disant : « Moi je suis du patriarche, ou je suis de l'évêque, ou je suis ainsi ou ainsi[5] »; de peur que pour ces motifs ne s'élèvent des divisions et des dis-

1. *Ps.* xxxiii, 15. — 2. ܠܫܠܝܐ. — 3. ܐܠܡܘܢܝ. — 4. Lire : ܡܢܢ. — 5. Cf. I *Cor.*, i, 12.

un même accord spirituel, et un même sentiment; surtout quand vous aurez appris par cette lettre et par son porteur, ce que Dieu a fait par notre intermédiaire. Partout où nous sommes passés, jusqu'à présent, les collines se sont aplanies et les lieux ardus sont devenus la plaine[1], et tout le monde s'est fié à nous et à Dieu quand nous nous sommes faits les prédicateurs de la paix; dans tout le pays d'Occident, chez les peuples des Tanoukayê, des Ṭouʿayê et des ʿAqoulayê, dans la Mésopotamie, à Édesse, Dieu a fait la paix par notre arrivée, et il a réuni dans l'unanimité spirituelle les membres qui étaient séparés; et ce fut une joie pour Dieu, pour ses anges et pour toute l'Église, et une affliction pour les ennemis qui se réjouissaient de notre brisement. Nous avons joui de ce bienfait de la paix, qui était attendu de tout le monde, dès le temps de la vie du bienheureux patriarche Mar Severus qui est parti vers Notre-Seigneur; par quelque artifice de l'opération de Satan, il était irrité contre nous et nous contre lui; et quoique le Seigneur l'ait emmené avant que cela se fît, selon sa manière de diriger ses desseins insondables et les nôtres par les siens, après sa sainte mort, nous avons fait ce que nous étions disposés à faire, et nous avons pensé que nous vous réjouirions aussi par cette nouvelle en vous annonçant la paix et la concorde, en vous pressant d'y accourir, et en vous faisant connaître quelle conduite nous avons tenue.

cordes, et qu'on ne foule aux pieds la parole de Dieu, qui est plus forte et plus aiguë qu'un glaive à deux tranchants, car elle sépare l'âme et le corps, et précipite dans la géhenne du feu éternel[2]; et que nous ne revenions à l'état ancien et à des choses encore pires. A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! « Qu'est-ce que Paul ou qu'est-ce qu'Apollon? » dit l'Apôtre, écrivant à ceux qui se querellaient pour les mêmes motifs [3]. Nous ne sommes qu'un dans le Christ, et nous demandons que, de même que nous ne sommes qu'un dans la foi orthodoxe, nous ne soyons aussi qu'un dans l'espérance et la charité qui reposent sur elle. Et comment en sera-t-il ainsi? Si vous écoutez Dieu et Notre Bassesse, si vous obéissez à vos directeurs en tout ce qu'ils vous diront pour la gloire de Dieu et le salut de vos âmes; car ils veillent pour vous, comme des hommes qui doivent rendre compte de vous, et vous devez les écouter en toute chose afin qu'ils s'occupent de vous avec joie et non avec angoisses[4].

« Nous avons en vous cette confiance que vous obéirez [5] de tout votre cœur, que vous travaillerez au profit de vos âmes, que vous réjouirez[6] Notre Bassesse, et que vous plairez à Dieu qui se complaît dans la paix.

« Nous avons mis ces choses par écrit affectueusement pour Votre Charité.

« Si quelqu'un ose enfreindre ce qui vient d'être dit, qu'il soit moine, clerc, ou laïc, et s'il ne se soumet pas à son chef, s'il transgresse la parole de Dieu,

1. Cf. Is., xl, 4; Luc., iii, 5.

2. Cf. *Hebr.*, iv, 12. — 3. 1 *Cor.*, iii, 4 (cf. i, 12). — 4. *Hebr.*, xiii, 17. — 5. ܡܫܬܡܥܝܢ. — 6. ܡܚܕܝܢ.

« Nous avons pacifié les deux partis qui se posaient en adversaires, nous avons convaincu et rapproché ceux qui nous étaient attachés[1], et ceux qui prenaient la défense des vénérables évêques et du dit bienheureux, qui se maltraitaient mutuellement comme des ennemis, et nous avons fait la paix entre eux. Nous avons écrit le nom du bienheureux (patriarche) dans les diptyques sacrés; nous avons fait pour lui des veilles et des oblations, et nous avons fait la prière d'absolution devant Dieu. Nous avons admis, chacun à son rang, ceux qui avaient été faits prêtres par le saint patriarche, ou par nos frères les évêques persans, ou par Abbas Mar Gabriel, votre évêque, et nous les avons considérés comme nos enfants.

« Dieu ayant donc opéré ces choses par notre intermédiaire pour la paix de l'Église, et Satan ayant été chassé du milieu (d'elle), Votre Charité, aimant le Christ, fera une bonne action si non seulement vous courez vers la paix que Dieu [**442**] a procurée à son Église, mais en pressant aussi le vénérable Abbas Mar Gabriel de courir lui-même vers la paix et de n'être pas une cause de schisme dans l'Église. Et si[2] jusqu'à présent il s'est conduit comme il lui a plu, s'est introduit dans une province qui n'est pas la sienne, a méprisé ses frères les évêques, transgressé les canons de l'Église[3], fait une ordination illégitimement, qu'il ne le fasse plus maintenant et que cela ne l'empêche pas[4] de courir pour quelque motif que ce soit, quel qu'il soit, il deviendra étranger pour nous et pour toute la sainte Église de Dieu; par notre décision, de nous Jean, métropolitain, et celle de tout le saint synode des évêques de toute la Syrie.

Lettre du Synode à ceux de Perse, sur le même sujet, et sur l'ordination d'Athanasius. — « A nos vénérables et saints frères et collègues les évêques qui sont dans le pays des Perses; aux supérieurs des couvents et des monastères, et à tous ceux qui y mènent la vie très chaste du monachisme; aux glorieux et magnifiques chefs dignes d'éloges pour leur sagesse, au reste du clergé et à tout le peuple fidèle [**442**] qui habite dans ces régions, Sergius Zakounaya, Jean, Joseph, Stephanus, Julianus, Domit[ius], Abraham, Sergi[us], Jean, Gabriel, Elias, Ḥananias, Nonnus, Ḥalphai, Abḥai, vils, et, par la grâce de Dieu, évêques du Beit Roumayê : Que la grâce soit avec vous, et la paix de Dieu, notre Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

« Les épreuves, les angoisses, les vexations qui ont fondu sur nous depuis quatre ans et plus, sont déjà connues de vous et de tout le monde; et il y en a quelques-uns parmi vous devant lesquels se sont passées les choses — que nous les appelions biens ou maux — que nous avons supportées[5], non pas, croyons-nous, parce que nous avons été injustes, ni parce que nous avons foulé la loi aux pieds; mais nous avons été laissés dans

1. Transposer les mots : ܘܗܘܘ ܕܢܩܝܦܝܢ. — 2. ܘܐܢ. — 3. ܕܥܕܬܐ. — 4. ܠܐ ܢܟܠܝܘܗܝ.
5. ܣܝܒܪܢ.

vers la paix, car Dieu veut l'amener promptement à la fin qui doit lui procurer le repos, et il serait lui-même incapable de l'empêcher, car, tous, nous sommes disposés à la paix; nous embrassons avec des bras paternels ceux qui étaient séparés, et nous le considérons lui-même comme un frère et un collègue. Ainsi donc, s'il désire la paix de l'Église de Dieu : qu'il se lève promptement et qu'il vienne. Nous attendons maintenant sa venue. C'est pourquoi, nous vous conjurons, vous et lui, devant le Dieu qui voit tout, de ne pas empêcher la paix du peuple de Dieu, qui est attendue par tous les fidèles, et qui est sur le point de s'accomplir par la vertu de celui qui fait et transforme tout en bien; mais, hâtez-vous de nous réjouir par l'arrivée de quelques-uns d'entre vous, amenant avec eux notre frère Abbas Mar Gabriel, ou écrivez-nous une réponse qui nous cause de la joie en attendant que nous nous réunissions près de Votre honorable Charité. »

Lettre des mêmes évêques au monastère d'Édesse. — « Nous vous annonçons en tête des paroles que nous vous adressons, frères chéris dans le Christ, la paix et l'union que nous a données lui-même le Christ notre pacificateur; nom et chose doux pour tout le monde, dont la jalousie de Satan nous avait privés. Il avait fait de nous Juda et Israël; et nous avions été livrés à la captivité de Babylone, qui jette dans la confusion la langue parlant de paix et un tel abandon à cause de nos péchés ou simplement pour l'examen et l'épreuve qui distingue et fait paraître celui des fidèles qui est zélé, afin que ceux qui ont été éprouvés soient connus selon l'avertissement apostolique [1]; car nous trouvons que cela est arrivé même aux saints; ce que le souverain Seigneur annonce en disant [2] : « Peut-être penses-tu que je t'apparus autrement que pour donner la récompense? » c'est-à-dire de tes labeurs et de tes peines. Pour nous, vils et misérables, nous ajoutons que ce n'est pas seulement pour cela, mais aussi à cause de nos péchés, et, comme les saints enfants à Babylone, nous crions : « Nous avons péché et nous avons fait le mal : il n'y a parmi nous personne qui fasse le jugement et la justice, ou qui ferme les barrières et se tienne sur la brèche [3] pour détourner ta colère [4]. » Et en nous corrigeant, en nous réprimant, en nous excitant par de semblables paroles, nous en retirons une grande consolation et nous en recueillons des choses plus agréables et plus joyeuses. Et si nous sommes entrés dans le feu et dans l'eau, comme dit le chantre des choses sacrées [5], nous sommes sortis dans la fraîcheur, avec l'aide du Seigneur.

« En parcourant les églises et les couvents, ô nos frères, nous pleurions de ce que le schisme s'était abattu sur eux [6] par l'envieux [7] calomniateur; non pas à cause de la transgression de la foi, à Dieu ne plaise ! mais pour des questions de personnes, comme vous le savez.

1. Cf. I *Cor.*, xi, 19. — 2. Allusion au discours de S. Paul, *Act.*, xxvi, 16 sqq. (?). — 3. ܬܘܪ̈ܥܬܐ. — 4. Cf. Dan., ix, 5; Ezech., xxii, 30. — 5. *Ps.* lxv, 12. — 6. ܒܗܘܢ. — 7. ܚܣܡܢܐ.

déchire la langue qui la contredit (?); de sorte que sur ses fleuves troubles nous nous asseyons en pleurant notre éloignement de Jérusalem[1], notre cité pleine de paix, et, à ses saules privés de fruits, nous suspendions nos cithares qui chantent la paix, et qui d'ailleurs étaient devenues inertes. Et comment aurions-nous pu chanter la gloire du Seigneur dans une terre étrangère : celle de la dispute, de la haine, de l'inimitié! en présence des ennemis, nos maîtres, qui nous le demandaient, c'est-à-dire des démons, des païens, des juifs, des hérétiques? car il ne convient pas à ceux qui sont éloignés [443] de la paix de chanter des cantiques de paix.

« Nous vous crions courageusement : Voici le moment de nous en retourner de la captivité de Babylone vers Jérusalem, notre cité pleine de paix, et de ne plus former qu'un seul peuple du Seigneur et un seul royaume, lui offrant tous ensemble notre glorification dans son saint temple. Et quand le Seigneur aura ramené les captifs de notre Sion, de la Babylone ennemie, nous nous réjouirons, notre bouche sera remplie de rire et notre langue de glorification ; nos ennemis diront : Le Seigneur a beaucoup fait pour ceux-ci[2], car il leur a donné sa paix et sa concorde!

« Voici que nous vous faisons savoir que, par la grâce de Dieu, tous les pays à l'Occident de l'Euphrate : les villes, les couvents et les villages, les peuples aimant le Christ des Tanoukayê, des

« Dieu, qui connaît toute chose avant qu'elle n'existe et prévoit (tout) dans ses desseins incompréhensibles, a voulu prendre près de lui le vénérable et saint [443] patriarche Mar Severus, au sujet duquel deux partis étaient alors en lutte; nous voulons dire ceux qui étaient d'accord avec lui, et les autres qui nous suivaient. Au moment de sortir de ce monde, il a écrit un testament canonique, comme il lui a plu, et il a commis Mar Jean, votre métropolitain, pour être notre médiateur et mettre fin parmi nous, comme il lui semblerait bon, aux deux partis ; ce qui, disons-nous, soit dans la cause, soit dans l'effet, a été accompli chez nous par Dieu.

« Or, nous n'avons point contredit à cela, mais nous nous sommes réunis ensemble, nous dont les noms sont consignés plus haut, et nous avons envoyé une mission[3], c'est-à-dire des messagers, au vénérable (Jean) pour qu'il vînt et fît la paix comme bon lui semblerait. Lorsqu'il eut appris que le bienheureux avait ainsi ordonné qu'il fût le médiateur, il se mit promptement en route, comme s'il avait été appelé par Dieu, et il vint près de nous à Rêš'ayna, ville où nous étions assemblés et où nous attendions sa venue, ayant avec nous la plupart des archimandrites de notre région et des notables. Dès son arrivée, nous l'avons considéré comme un ange de Dieu et nous nous sommes réjouis dans un saint baiser.

« Il ne voulut pas même entendre parler

1. Cf. *Ps.* cxxxvi. — 2. Cf. *Ps.* cxxv, 2.
3. ἀπόκρισις.

Ṭouʿayê et des ʿAqoulayê, et le reste des Orthodoxes qui sont en Occident et dans le Djérizeh, partout où nous sommes allés annoncer la paix, sont venus vers la paix, se sont réunis ensemble, et ont chassé Satan. Nous avons calmé les deux partis. A ceux qui nous étaient attachés, nous avons persuadé de proclamer dans les diptyques sacrés le nom de saint Mar Severus et de faire mémoire de lui; car, par l'opération de Satan, il y avait eu des difficultés entre lui et nous et nous et lui. Nous avons embrassé comme des fils et des frères ceux qui étaient séparés de nous, et qui parlaient en sa faveur. Nous avons fait cela à Édesse la (ville) bénie, et nous avons admis chacun dans son rang; soit que les prêtres eussent été ordonnés par Sa Béatitude, soit qu'ils l'eussent été par nos frères les évêques persans ou par Mar Gabriel de Rêšʿayna, nous les avons acceptés chacun à son rang. Nous regarderons le vénérable Mar Gabriel lui-même comme notre frère, s'il vient vers nous, quoiqu'il n'ait pas bien agi en parcourant un diocèse qui n'était pas le sien et en y faisant des ordinations. Mais nous, désirant la paix, nous ne nous écarterons pas du but que nous nous sommes proposé. S'il a ordonné des prêtres chez vous, jusqu'à ce jour, nous les tiendrons aussi pour nos enfants.

« Et vous aussi, fils bien-aimés du Seigneur, hâtez-vous vers la paix, attachez-vous au Christ, ami de la paix. Quand vous recevrez cette lettre de Notre Bassesse, venez près de nous, à la ville de la cause qui avait engendré les discordes; car son dessein n'envisageait que la paix. Il laissa de côté les paroles et les actions qui avaient été dites et faites parmi nous, et il nous ordonna de nous rendre tous à l'église; et il prescrivit d'y faire une absolution générale de toutes les transgressions commises par les deux partis. Et nous avons récité la prière d'absolution : lui le premier, et nous après lui. Et la paix fut rétablie et régna par son intervention. Et cela est l'œuvre de Dieu, comme nous l'avons dit auparavant.

« Dès lors, chacun de nos pays, chacune de nos contrées ou de nos régions qui ne jouissait pas de la paix, chère à Dieu; chaque ville ou couvent où elle ne brillait pas, tout temple ou maison qui n'était pas sa demeure, tout prince, gouverneur ou peuple qui, en quelque endroit, ne la célébrait ou ne l'honorait pas, nous a été ramené et réconcilié[1] par votre vénérable métropolitain susnommé. Il a versé et répandu ce bienfait sur nos pays. C'est pourquoi, nous ne suffirions pas, quand bien même nous réunirions des myriades d'expressions [**444**] qu'on peut appliquer à la vertu, à dépeindre les qualités de cet homme. Mais, sans oublier le reste, nous l'appellerons[2] « la paix, la charité, le pacificateur ».

« Donc, ô pères et frères! tous et toujours, demeurez fermement attachés à lui; suivez-le. S'il y a des schismes et des discordes parmi vous, vous avez, par la grâce de Notre-Seigneur, un pas-

1. Littér. : « rendu familier ». — 2. ܡܫܝܢܐ.

d'Édesse aimant le Christ, deux ou trois hommes de chaque couvent avec vos archimandrites, afin que nous nous réjouissions ensemble [444] de la paix de l'Église de Dieu.

« Et si, après que nous avons tant fait pour la paix, vous êtes cause de la discorde, du schisme, de la perturbation de l'Église de Dieu, vous en porterez la responsabilité devant le tribunal du Christ. A Dieu ne plaise que cela vous arrive ! nous vous attendons, au contraire, en priant Notre-Seigneur de confirmer sa paix en nous tous. Nous vous saluons dans le Seigneur. Que la grâce de Dieu soit avec tous. Amen.»

teur rempli de paix; qu'il soit pour vous comme le Christ; attachez-vous à lui et écoutez-le en toute chose.

« Que le Dieu de paix et de concorde, qui a mis fin à l'inimitié par son incarnation, et qui nous a fait revivre par sa résurrection, alors que nous étions morts, donne la paix et la concorde à son peuple et à son Église, et parmi les empires de la terre, jusqu'à la fin du monde. Amen ! »

Jacques d'Édesse copia ces deux lettres à la demande des évêques, alors qu'il résidait à Édesse, avant d'être ordonné évêque de cette ville.

Après cela, les évêques partirent pour Rêš'ayna; là, il y eut un synode, sous la présidence de Jean, métropolitain de Tagrit; et ils conclurent la paix.

CHAPITRE [XV]. — *Sur l'époque de la mort de Mo'avia, roi des Arabes, dont l'empire fut de nouveau divisé; sur celui des Romains. Sur l'ordination d'Athanasius d'Antioche.*

En l'an 992 des Grecs, 63 des Ṭaiyayê, Mo'avia mourut à Damas. — Il gouverna la Syrie pendant 21 ans : quinze ans du temps de 'Othman, et six pendant l'opposition de 'Alî, et il régna universellement sur tout le royaume des Ṭaiyayê pendant 20 ans [1].

Après lui, son fils Yézid régna 3 ans et 6 mois.

En l'an 995 des Grecs, mourut Yézid. Mokhtar [2] se révolta dans le pays de 'Aqoula, c'est-à-dire de Babylone. C'était un homme faux et trompeur, faisant acception de personnes, et qui disait de lui-même qu'il était prophète et avait des visions [3]. Comme les enfants de Yézid étaient jeunes, il y eut des troubles parmi les Hagaréens. Ceux qui étaient à Yatreb se constituèrent (comme chef) un homme nommé 'Abdallah [4]; ceux de Damas et de Palestine attendaient que

1. Cf. THEOPH., ad ann. 671. — 2. Mokhtar Ibn Abou 'Obeida. — 3. Cf. THEOPH., ad ann. 674. — 4. 'Abdallah Ibn Zobeir; comp. THEOPH., ad ann. 675.

l'un des enfants de Yézid, fils de Moʿavia, [445] grandît pour régner; ceux de Syrie et de Phénicie suivirent Daḥak[1]. Chaque pays choisissait quelqu'un.

Au milieu de la perturbation surgit un homme nommé Marwan, fils de Ḥakam, qui vint de Yatreb à Damas; il rassembla les chefs et (leur) dit : « O Qoreichites! écoutez-moi, car je suis un vieillard, le plus âgé de tous, et je suis venu pour rétablir la paix entre les gens de Yatreb et ceux de Syrie. Il ne convient pas que les gens de notre peuple soient dans une telle opposition; ils doivent se soumettre à celui qui sera choisi par Dieu. Donc, si cela vous plaît, qu'on écrive les noms de trois hommes sur trois javelots et qu'on les place entre les mains d'un homme ignorant de la chose; après les avoir brouillés dans ses mains, il en lancera un au milieu, et nous établirons roi celui dont le nom sera sorti sur le trait. » Tous y consentirent. Aussitôt on écrivit les noms. Le sort fit sortir celui de Marwan, et ils le firent régner.

Marwan mourut après avoir régné neuf mois, et le royaume des Ṭaiyayê fut de nouveau partagé entre de nombreux chefs.

ʿAbd el-Malik, fils de Marwan, fut proclamé roi par eux. Dans la région de Babylone en surgit un autre, nommé ʿAbdallah[2]. Un certain Bar Ḥobab s'empara de Resʿayna, y régna et s'y révolta. Un certain[3] Boreida régna à Nisibe. ʿOmar, fils de Saʿîd, s'empara de Damas et s'y révolta; Zofar s'empara[4] de Circesium et s'y révolta.

ʿAbd el-Malik, voyant tout ce qui se passait, qu'il était entouré de guerres de tous côtés, et surtout qu'il était continuellement tourmenté par les Mardaïtes[5] du Liban, voulut faire la paix avec les Romains. Justinianus consentit à faire une trêve de dix ans. Il fut convenu [446] qu'il chasserait les Mardaïtes du Liban, qu'il empêcherait ses pillards d'envahir le pays des Ṭaiyayê; et qu'en échange ʿAbd el-Malik donnerait aux Romains, par jour, mille dariques, un cheval et un esclave[6]. Il fut convenu entre eux que Cypre serait soumise aux Romains et aux Ṭaiyayê, et paierait le tribut aux deux partis; l'Arménie devait être aux Romains, avec Gourzan et Arzôn, et la partie septentrionale de la Médie, c'est-à-dire l'Adhorbigan. L'empereur fit sortir les Mardaïtes[7] du Liban, et les fit entrer dans le Beit Roumayê. Ils étaient au nombre de 12.000[8].

Alors ʿAbd el-Malik, roi des Ṭaiyayê, étant en paix du côté des Romains, fit la guerre avec chacun de ceux qui étaient en révolte contre lui. Peu à peu, il les vainquit tous, s'empara d'eux et occupa les villes.

---

1. Dhaḥḥâq Ibn Qeis. — 2. Ibn Zobeir. — 3. Il vaudrait mieux lire : ܐܚܕ « s'empara » (de Nisibe et y régna). — 4. Lire : ܐܚܕ ܘܐܘܦ (?); toutefois BH a la même leçon que notre ms. — 5. Le syriaque reproduit ici la forme grecque : ܡܪܝܕܝܛܐ, *Marîdayiṭê*, au lieu de ܡܪܝܕܝܐ, *Marîdayê*. Cf. p. 455, n. 4. — 6. Theoph., ad ann. 676 et 678. — 7. Le manuscrit porte ici par erreur : *Maroûdê*. — 8. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § II.

Bar Zobeir[1] prit la fuite; Ḥadjdjadj[2] le poursuivit et le rejoignit dans l'édifice où ils prient à la Mecque. Il dressa des machines, renversa le mur qui entourait cet édifice, et tua Bar Zobeir; puis il rebâtit l'édifice[3].

Justinianus, empereur des Romains, qui avait un orgueil insolent, ne permit pas que Cypre fût aux Romains et aux Ṭaiyayê; il en fit enlever les habitants, en la [7e][4] année de son règne. En apprenant cela, ʿAbd el-Malik lui reprocha vivement d'avoir rompu la paix et de n'avoir pas patienté, jusqu'à la fin des (dix) années[5]. C'est pourquoi, Moḥammed[6], émir de Djézireh, envahit le Beit Roumayê. Les Romains lui livrèrent bataille à côté de Césarée de Cappadoce. Les Esclavons[7] prirent le parti des Ṭaiyayê et s'en allèrent avec eux en Syrie, au nombre d'environ 7 mille[8]. Ceux-ci les établirent à Antioche et à Cyrrhus, leur donnèrent des femmes et leur partagèrent le tribut et les provisions.

En l'an 1006 des Grecs, les Romains vinrent dans la plaine d'Antioche : une armée de Ṭaiyayê se réunit contre eux; elle détruisit la plupart d'entre eux et le reste prit la fuite[9].

A cette époque, Yézid, roi des Ṭaiyayê, rassembla de nombreux ouvriers, c'est-à-dire des maçons, et voulut amener un canal au Saḥsaḥnâ[10]. Quand il eut fait beaucoup travailler, sa fin arriva[11] : il mourut, et les eaux ne sortirent pas[12].

A cette époque, apparut une grande comète, pendant onze jours.

A cette époque, il y eut un hiver très rigoureux, beaucoup de neige et de glace. Le fleuve de l'Euphrate fut gelé pendant six jours, et même la terre. Les oliviers se desséchèrent en tous lieux, et les vignes en certains endroits : le

Les difficultés entre Bar Mašqa et les évêques se prolongèrent pendant quatre ans, depuis l'année 991 jusqu'à l'année 995, en laquelle il termina sa vie; et en cette même année se réunit le synode dont nous avons parlé plus haut, qui se tint à Rêšʿayna.

Dans ce concile, la paix fut faite entre les évêques qui étaient divisés, et on établit, comme patriarche, Athanasius, l'Interprète des Écritures, disciple de Severus Sébôkt. Dans sa jeunesse, il avait étudié dans le couvent de Qennêšʿrîn et s'était familiarisé avec la langue grecque. Il écoula ensuite ses

1. ʿAbdallah. — 2. El-Ḥadjdjadj Ibn Yoûsouf. Le texte de Théophanes (ann. 681) porte : ὁ Χαγάν; restituer Χαγάγ. — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. LXI, § xxxi, et LXII, § vii. — 4. Ainsi d'après l'Ar. : (ܐܠܣܐܒܥܗ); le chiffre est omis dans notre ms. — 5. Theoph., ad ann. 682; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § vii. — 6. Moḥammed Ibn Marwân, frère de ʿAbd el-Malik. — 7. Σκλάβοι; engagés comme auxiliaires. — 8. Cf. Theoph., ad ann. 683; *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § ix. — 9. Cf. Theoph., ad ann. 686.

10. Ar. : ܠܗ ܣܚܣܚܢܐ. — 11. ادركه موته (BH). — 12. Ce passage est cité textuellement par Bar Hebræus (*Chr. syr.*, p. 110). Il ne semble guère possible de l'interpréter autrement, à moins de supposer une altération du texte.

vin même fut gelé dans les vases. Les hommes furent dans une grande angoisse; les bêtes sauvages, les animaux domestiques et les volatiles périrent, et même beaucoup d'hommes moururent de froid.

Ensuite une grande comète apparut de nouveau, le soir, pendant 41 jours; puis d'autres apparurent en face de celle-ci pendant sept jours. [445] Elles commencèrent au mois d'éloul de l'année 995.

Et au début de l'année 996[1], le 22 et le 23[2] du mois d'éloul, les Ṭaiyayê engagèrent entre eux une bataille très violente. La bataille se prolongea plusieurs jours; ils se détruisaient mutuellement, et plusieurs myriades d'hommes succombèrent des deux côtés. On dit que le nombre des morts qui furent comptés s'éleva à quatre cent mille. Ces choses se passèrent sur le fleuve Ḥazir[3], dans la région de Ninive. Ils éprouvèrent une grande ruine; leur puissance fut humiliée, et ils furent cause de leur propre ignominie : car leur orgueil et leur impiété étaient très grands. — *Fin.*

jours dans le couvent de Beit Malka; et en l'année 995, il reçut la principauté de l'Église et fut appelé à ce siège d'Antioche.

A cette époque, Jean fut ordonné pour succéder à Agathon, à Alexandrie.

A cette époque florissait Jacques le Rhéteur, surnommé d'Édesse, parce qu'il fut, par la suite, ordonné évêque pour Édesse, [445] par les mains du patriarche Athanase, l'Interprète des Écritures, surnommé Baladaya.

Sur Jacques d'Édesse. — Il était originaire de la région d'Antioche, du village appelé ʿAyndâbâ, dans le pays de Goumah[4]. Dans sa jeunesse, il fut élevé près de Cyriacus[5], visiteur de ce lieu, homme pieux. Il lut tout l'Ancien et le Nouveau Testament et les Docteurs exactement[6]. Ensuite, il alla au monastère d'Aphtonia et y prit l'habit monastique. Il y étudia soigneusement les Psaumes en langue grecque, la lecture des livres et la langue (grecque); de là, il se rendit à Alexandrie. Il y resta un certain temps et y amassa des connaissances; puis il s'en revint en Syrie, et arriva à Édesse. Il y établit sa retraite[7]. Comme cet homme était vanté par tout le monde, il fut élu et ordonné (évêque) pour le siège de cette ville d'Édesse, par les mains du patriarche Mar Athanasius, l'Interprète des Écritures. Il occupa son siège pendant quatre ans, et eut à supporter des difficultés de la part de ceux auxquels il avait interdit le ministère[8], à cause de leurs dérèglements, et d'autres, qu'il chassa et expulsa

---

1. *Sic* Bar Hebræus, d'accord avec le contexte. Ms. : 995; ar. 990. — 2. Ainsi d'après l'ar. (ܟܒ .ܘܟܓ.) qui a ici la bonne leçon. BH dit : le 3; notre ms. : « le 2 et 23 ». — 3. BH : ܚܐܙܪ.

4. BH : ܓܘܡܘܚܝ, var. : ܓܘܡܝܐ. La vraie leçon est celle de notre texte. — 5. Ar. : ܩܘܪܝܩܘܣ. — 6. Ar. : ܒܐܠܬܚܪܝܪ. — 7. Lire : ܟܘܫܐ, comme plus bas, texte, p. 446, l. 4. — 8. On pourrait, à la rigueur, traduire : « de ceux qui l'empêchaient d'exercer le ministère ».

de l'Église de Dieu ; comme son zèle et l'ardeur de ses sentiments ne lui permettaient pas de supporter cela, il renonça à la charge pastorale, confia le siège au patriarche Mar Julianus, et partit avec deux de ses disciples, Daniel et Constantinus. Avant de partir, il discuta avec le patriarche et les évêques au sujet de l'observation des canons ecclésiastiques : mais personne ne l'écouta ; tous lui conseillaient de s'accommoder au temps et aux événements [1]. C'est pourquoi, il apporta le livre des canons ecclésiastiques et le fit brûler devant la porte du monastère du patriarche, [446] en criant à haute voix : « Je brûle dans le feu, comme superflus et inutiles, les canons que vous foulez aux pieds et n'observez pas ». Ensuite, il établit sa retraite dans le monastère de Mar Jacques de Kaisoum. Là, il composa deux traités de reproches : un contre les pasteurs de l'Église; l'autre contre ceux qui transgressent la loi et les canons ecclésiastiques [2].

A Édesse, on ordonna un vieillard nommé Ḥabîb, homme poli et aimable [3].

Les moines du monastère d'Eusebona demandèrent à Jacques de passer chez eux, pour y enseigner et renouveler (l'étude de) la langue grecque, qui avait disparu. Durant 11 ans, il enseigna dans ce monastère les Psaumes en grec, la lecture des livres et la langue. Des frères qui jalousaient et détestaient les Grecs, lui suscitèrent des difficultés. Il abandonna (alors) ce lieu et passa au grand couvent de Tell ʿAda, avec sept de ses disciples. Constantinus, son disciple, fut ordonné pour les fidèles de Bithynie; mais, comme pour diverses raisons il n'y alla point, on le transféra à la région d'Émèse [4]. Jacques habita en cet endroit pendant 9 ans. Il y corrigea l'Ancien Testament [5].

L'évêque Ḥabîb étant mort, les Édesséniens furent pris de zèle, surtout le vieillard Athanasius, le chef [6]; ils allèrent trouver le patriarche. Ils lui demandèrent d'obliger [7] Jacques à revenir chez eux. Il revint prendre possession de son siège et l'administra pendant quatre mois; puis il partit en Occident [8] pour y reprendre ses livres et ses disciples, et revenir à son église. Il parvint au couvent, fit charger ses livres et les expédia devant lui. Mais sa dernière heure arriva; il termina sa vie dans ce couvent (de Tell ʿAda) et son corps y fut déposé, en l'an 1015 [9], le 5 de ḥaziran (juin). De nombreux miracles s'opèrent à son tombeau [10]. — *Ce récit sur le vénérable métropolitain Jacques d'Édesse est fini.*

---

1. Plus correctement dans Bar Hebræus ܢܣܒ ܠܣܘܥܪ̈ܢܐ ܐܦܐ ܠܙܒܢܐ ܘܠܨܒܘ̈ܬܐ. — 2. Ce traité es conservé en partie dans deux mss. du British Museum. Cf. Wright, *Catal.*, p. 984, 996. — 3. Sur Ḥabîb, cf. Pseudo-Denys, IVe partie, éd. Chabot, p. 15 (trad.). — 4. Cf. ci-dessous, p. 480. — 5. Des parties de cette recension nous sont parvenues dans différents mss.; cf. R. Duval, *Littér. syr.*, p. 70. — 6. Peut-être le même personnage mentionné plus loin, p. 474. — 7. Lire : ܢܐܠܨ. — 8. C'est-à-dire dans la Syrie occidentale. — 9. Le manuscrit porte bien ici 1015, et l'Ar. pareillement : ܐܝܗ ; mais BH a ܐܝܛ, 1019, qui est aussi, plus loin, la leçon de Michel; cf. ci-après, p. 476 et 483. — 10. Sur Jacques d'Édesse et ses œuvres, cf. Wright, *Syriac Literature*, p. 141-153; R. Duval, *Hist. d'Édesse*, p. 244 et suiv.; et *Littér. syriaque*, p. 376-378.

CHAPITRE [XVI]. — *Sur l'époque de Justin[ian]us, empereur des Romains, qui fut déposé. Sur Athanasi[us] Bar Goumayê, qui fut honoré à cette époque par 'Abd el-Malik, roi des Ṭaiyayê. Sur les affaires ecclésiatisques qui furent traitées à cette époque par les pontifes.*

L'empereur Constantinus mourut [**447**] et son fils Justinianus, qui était surnommé l'Arrogant, régna.

Au commencement de son règne, il fit la paix avec les Ṭaiyayê, et ensuite la rompit : et alors arrivèrent les choses que nous avons écrites dans le chapitre précédent. Puis, il se mit à infliger aux Romains des maux variés et nombreux. Il en fit tuer tellement que les nobles et les grands étaient sur le point de disparaître de l'empire; c'est pourquoi ils se coalisèrent contre lui, s'emparèrent de sa personne, lui coupèrent le nez et l'emprisonnèrent[1].

Un homme nommé Leontius commença à régner en l'an 1007 des Grecs, 77 des Ṭaiyayê.

En cette année, Moḥammed[2], émir de Djézireh, fit crucifier par calomnie les chefs : Siméon, fils de Nonnus[3], de Ḥalouga, et Mardanša et son fils, de Nisibe.

En l'an 1008, les Ṭaiyayê commencèrent à frapper des dinars, des zouzê et des oboles, sur lesquels il n'y avait point d'image, mais seulement des inscriptions[4].

En l'an 1009, eut lieu le recensement des étrangers, par l'émir 'Aṭaya. Il en fit emmener beaucoup et les fit retourner dans leur pays.

En l'an 1010, Apsimaros vint de Cilicie, et dépouilla Leontius de l'empire; il ne lui fit aucun mal, mais il régna à sa place[5]. La chose se passa ainsi :

Cet Apsimaros était un général, surnommé Tiberius. Quand les Esclavons se révoltèrent contre les Romains, comme Leontius ne se préoccupait pas d'eux, ils pillaient et dévastaient le pays des Romains ; alors Apsimaros marcha [**448**] contre eux, les vainquit et les soumit. C'est pourquoi il devint puissant, se révolta et détrôna Leontius, en disant : « Puisque Justinianus, à cause de sa mauvaise conduite vis-à-vis de l'empire des Romains, surtout pour avoir pillé Cypre et rompu la paix avec les Ṭaiyayê, et avoir ainsi causé la ruine d'un grand nombre de pays des Romains, et pour d'autres motifs semblables, fut privé de l'empire : de même Leontius, qui était un de ses grands que l'on fit régner, étant tombé à son tour dans la même folie, a été chassé à cause de cela ».

Tiberius, qui est Apsimaros, envoya une armée de Romains contre les

---

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, XIV-XVI. — 2. Frère de 'Abd el-Malik. — 3. BH : ܢܘܠܐ, *Naula*. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § VIII. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § XXIV.

Ṭaiyayê ; ils envahirent la région de Samosate et tuèrent cinq mille Ṭaiyayê ; ils firent des captifs, pillèrent tout le pays et s'en revinrent[1].

Le roi ʿAbd el-Malik avait établi deux généraux sur tout le pays de Mésopotamie, de Mossoul, d'Arménie et d'Adhorbigan. Il établit Ḥadjdjadj sur toute la région de Perse et sur le pays des Ṭaiyayê eux-mêmes. L'un de ces généraux, nommé Moḥammed[2], vint à Édesse. On l'accepta sans résistance et il s'y fixa.

L'année suivante ʿAbd el-Malik envoya Ḥadjdjadj dans la région de l'Irak et dans toute la Perse. Celui-ci se mit à maltraiter les chefs des Ṭaiyayê et à piller sans pitié leurs maisons [3].

Alors Moḥammed, fils de Marwan, se mit aussi [**449**] à faire de même dans sa province. Il réunit les chefs des Arméniens et les fit entrer dans une des églises d'Arménie, à laquelle il mit le feu, et il les fit tous brûler[4]. Il tua Anastas[ius], fils d'Andreas, gouverneur d'Édesse, et pilla sa maison. Cependant les chefs chrétiens dirigeaient encore, dans les villes et les pays, toutes les affaires du gouvernement.

En l'an 1014 des Grecs, mourut l'émir Walid, fils de ʿOmar. Il eut pour successeur Ḥarith, fils de Kaʿb. Après celui-ci vint Qorra, fils de Širîk[5] — Maslama, fils de ʿAbd el-Malik, devint émir de la région de Qennešrîn.

En l'an 1005 des Grecs, 75 des Ṭaiyayê, [**447**] le soleil s'obscurcit au mois de tešrîn Iᵉʳ (oct.), un dimanche, à la troisième et la quatrième heure : et il y eut une obscurité profonde; les étoiles apparurent[6].

La même année, il y eut en tous lieux une disette de pluie; les grains enchérirent au point que le blé se vendait trois modii pour un dinar. Sept ans auparavant avait eu lieu cette grande et cruelle famine[7], dans laquelle les céréales avaient enchéri dans toute la Syrie au point que le blé se vendait un modius pour trois dinars. Les hommes man-

En l'an 995 fut ordonné [**447**] le patriarche Athanasius, l'Interprète, surnommé Baladaya[8] ; il occupa son siège pendant trois ans et mourut en l'an 998, le 11 d'éloul. C'est lui qui ordonna Mar Jacques évêque d'Édesse. Au moment de sa mort, le patriarche prescrivit à Sergius Zakounaya, métropolitain, qu'il avait déclaré lui-même chef des évêques, d'ordonner Georgi[us][9] comme évêque des Tribus arabes ; il l'ordonna au mois de tešrîn II (nov.).

Le même mois, Julianus fut ordonné patriarche d'Antioche. Ce Julianus, comme son père, faisait partie de l'ar-

---

1. THEOPH., ad ann. 692. — 2. M. fils de Marwan. — 3. Cf. EL-MACIN, *Hist. saracen.*, p. 86. — 4. A Nakhtchévan, selon les historiens arméniens; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § XXIX; THEOPH., ad ann. 695. — 5. Plus tard préfet d'Égypte. Cf. EL-MACIN, *op. cit.*, p. 82, 86; ci-après, p. 478.

6. THEOPH., ad ann. 683. — 7. Cf. ci-dessus, p. 446.

8. C'est-à-dire originaire de Balad. — 9. Cf. WRIGHT, *Syriac liter.*, p. 156-158.

geaient du pain de lentilles, de pois, d'avoine et d'autres graines.

A cette époque, ʿAbd el-Malik, roi des Ṭaiyayê, prescrivit de faire abattre les croix, et de tuer tous les cochons[1].

Sur Athanasi[us] Bar Goumayê. — Cet Athanasius, surnommé Bar Goumayê, était de la ville d'Édesse. C'était un homme intelligent et noble. Il avait beaucoup étudié les livres de l'Église et les livres profanes. Il était célèbre en tous lieux. Sa renommée parvint jusqu'à ʿAbd el-Malik, *roi des Ṭaiyayê, qui* le fit appeler. Lorqu'il vit que c'était un homme intelligent et versé dans le maniement des livres, il lui confia son frère, el-ʿAzîz, qui était encore jeune et qui fut établi émir d'Égypte. Quand Athanasius fut devenu le précepteur d'el-ʿAzîz, en dehors des présents et des richesses qui lui étaient donnés de la part du roi, ses fils prenaient un dinar de chacun des soldats lorsqu'ils leur versaient la paie[2]. Pour le dire d'un mot, tous les pays [**448**] dépendant de l'empire des Arabes étaient placés sous la *conduite d'Athanasi[us]. Comme il y* avait trente mille hommes de troupes en Égypte, et qu'il revenait à Athanasius un dinar par chaque (soldat), sans compter le reste, pendant les 21 ans qu'il fut là, cet homme devint extrêmement riche.

Il possédait quatre mille esclaves, des villages, des maisons, des jardins, de l'or et de l'argent comme des pierres. Il était pieux et zélé pour la foi. Comme mée de David l'Arménien, qui avait été détruite du temps de l'empereur Héraclius[3]. Son père avait habité autrefois dans le pays occidental et avait pris une femme syrienne. Julianus était né et avait grandi avec son père dans la milice. Celui-ci l'ayant amené au monastère de Qennéšrê, il y étudia la langue attique[4] et l'art d'écrire. On l'appelait « Roumaya[5] », à cause de son père. Il aimait la vie chaste du monachisme et s'y adonna; il surpassait la plupart (des *moines) dans tous les genres de vertus.* Il l'emportait sur tout le monde par la beauté corporelle, de sorte qu'on disait qu'il était, par son aspect, digne de l'empire.

A Alexandrie, après Agathon, le patriarche fut Jean; et après Jean, Siméon; et après Siméon, Isaac.

A cette époque florissaient parmi les évêques des hommes éloquents : Sergius Zakounaya; Georges, des Tribus arabes; Jacques Abbas d'Édesse.

[**448**] Le patriarche Julianus rencontra des difficultés : il y eut de son temps *du trouble dans l'Église causé par* Denḥa, métropolitain de Tagrit et d'autres (évêques) de sa province, je veux dire : Jean (originaire) de Circesium, (évêque) de Karma[6], et Joseph des Taglibites. Ceux-ci voulaient ordonner les évêques sans la permission du patriarche, selon la coutume qui existait avant le synode de Chalcédoine[7]. Julianus n'y consentait pas et disait que la chose devait se passer comme sous son prédécesseur. Le

1. Theoph., ad ann. 686. — 2. ὀψώνια.

3. Cf. ci-dessus, p. 444. — 4. Lire : ܐܛܛܝܩܐ (BH); ms. : *hérétique*; ar. : ܦܝ ܐܠܠܓ̈ܗ ܐܠܡܨܪܝ̈ܗ. — 5. *C'est-à-dire « le soldat ».* — 6. *Bar Hebræus donne exactement la même leçon.* — 7. *Cf.* p. 457.

il possédait trois[1] boutiques à Édesse, il ordonna de bâtir avec leurs revenus la belle église de la Mère de Dieu. En Égypte, il y fit aussi bâtir en beaucoup d'endroits des églises et des monastères. Il bâtit à Fosṭaṭa, ville d'Égypte, deux grands et magnifiques temples.

Il bâtit aussi à Édesse un édifice, pour Baptistère, en l'honneur de l'image du Christ qui avait été envoyée au roi Abgar. Il y fit][2] des canaux comme ceux qu'avait établis l'évêque Amazonios[3] dans l'Église ancienne d'Édesse; et il l'orna d'or et d'argent, et d'un revêtement de marbre.

L'occasion de la construction de cet édifice fut la suivante :

Les Édesséniens étaient redevables d'une partie du tribut qu'ils payaient, et ils n'avaient point de quoi solder. Un homme astucieux, qui en eut connaissance, donna ce conseil à Moḥammed, le collecteur d'impôts : « Si tu enlèves l'image, ils vendront leurs enfants et leur vie pour ne pas la laisser (prendre) ». Quand Moḥammed fit cela, les Édesséniens furent consternés (déclarant) qu'ils donneraient tout ce qu'ils avaient et subiraient la mort [449] plutôt que de lui permettre d'enlever l'image. Étant donc opprimés par la force, ils se présentèrent au prince Athanasi[us] et lui demandèrent de leur donner les cinq mille dinars du tribut, et de prendre l'image chez lui jusqu'à ce qu'ils les aient rendus. Athanasius prit avec joie l'image chez lui et donna l'or. Ensuite, il fit venir un peintre très habile et lui demanda d'en peindre une semblable. La chose fut ainsi accomplie, et il y eut une autre image, d'une ressemblance aussi

patriarche agit avec énergie; il chassa Denḥa de Tagrit de son siège, et mit à sa place Bacchus. Il chassa aussi Joseph des Ṭaiyayê et en établit un autre à sa place. Le bienheureux ayant triomphé par l'aide de Dieu et l'action du roi, et ayant chassé tous les insurgés, l'Église entière fut dans la tranquillité. Tous les évêques, régulièrement, prenaient leur essor de la main du patriarche. On examinait et choisissait pour cette dignité, et on admettait à l'ordre du souverain pontificat, ceux qui étaient instruits des doctrines divines et profanes, qui brillaient et resplendissaient par la vie spirituelle.

Après avoir dirigé l'Église de Dieu pendant 21 ans, le bienheureux Julianus mourut en l'an 1019 des Grecs.

La même année mourut aussi Abbas Mar Jacques d'Édesse. Le saint docteur mourut le 5 du mois de ḥaziran (juin)[4]. Les bienheureux (moines) du couvent de Tell 'Ada, voyant que la fin [449] de Mar Jacques était proche et qu'il n'y avait plus d'espoir, s'empressèrent de faire reprendre ses livres avant qu'ils ne passassent l'Euphrate et les firent ramener à leur monastère.

1. Ar. : ܬܠܬܡܐ̈ܐ ; BH dit « quatre cents ». — 2. Suppléer : ܘܥܒܕ (BH); Ar. : ܘܪܡܐ ܠܗ. — 3. Lire : ܐܡܙܘܢܝܘܣ; Ar. : ܐܡܘܙܘܢܝܘܣ; BH a ici : ܐܡܘܢܝܘܣ, et *Chr. eccl.*, I, 220 : ܐܡܐܙܘܢ; cf. ci-dessus, p. 246. La grande église, embellie par Amazonius, était restée aux mains des catholiques (cf. p. 413); de là, la nécessité pour les Jacobites de construire un baptistère.

4. Cf. ci-dessus, p. 472, n. 9, et plus bas, p. 483.

parfaite que possible, car le peintre avait sali les couleurs de l'image, de manière à ce qu'elles parussent anciennes. Après un temps, quand les Édesséniens rendirent l'or et lui réclamèrent l'image, il leur donna celle qui avait été faite récemment et laissa l'ancienne chez lui. Au bout de quelque temps, il dévoila la chose aux fidèles, et bâtit ce temple admirable du Baptistère ; il l'orna par d'excessives dépenses, qu'il fit en l'honneur de l'image, car il savait[1] que la véritable image rapportée par Hannan[2], le courrier[3], était restée chez lui, et après quelques années, il la rendit et la plaça dans le Baptistère.

Le patriarche Denys de Tell Maḥré, qui rapporte ces choses, ajoute : « J'ai pris ces choses des histoires de Daniel, fils de Samuel, du Ṭour ʿAbdîn, mon grand-père maternel. Pour moi, je crois que l'image était chez les Chalcédoniens d'Édesse, qui se la transmettaient et la gardaient depuis le temps des rois grecs[4], et que Athanasi[us] Bar Goumayê la leur enleva. »

Cet Athanasi[us] était jalousé par un chalcédonien nommé [Sergius, fils de][5] Mançour, qui était l'écrivain[6] de ʿAbd el-Malik, à Damas. Quand Athanasi[us] quitta l'Égypte, après la mort de l'émir ʿAbd el-ʿAzîz, Sergi[us], fils de Mançour, l'accusa en disant que Bar Goumayê avait ramassé les trésors de l'Égypte et les amenait avec lui. Lorsque Athanasi[us] se présenta devant le roi, celui-ci l'accueillit tranquillement et lui dit pacifiquement : « Athanasius, nous ne jugeons pas convenable qu'un chrétien ait une si grande richesse. Donne-nous en une partie ». C'est ce qui eut lieu. Athanasius donna jusqu'à ce que le roi lui même dît : « Il suffit » ; et il lui en resta encore beaucoup. — *Toutes ces histoires sont finies.*

CHAPITRE [XVII]. — *Sur l'époque du retour de Justinianus qui, après avoir été en exil pendant dix ans, régna de nouveau pendant six ans. Sur la mort de ʿAbd el-Malik, roi des Ṭaiyayê, et sur ceux qui régnèrent après lui. Sur les Ṭaiyayê chrétiens qui rendirent témoignage et furent couronnés du martyre à cette époque.*

En l'an 1015[7] des Grecs, qui est l'an 19 de ʿAbd el-Malik, roi des Ṭaiyayê, celui-ci envoya Maslama à Mopsueste dont il s'empara[8].

1. ܝܕܥ (ou : « afin qu'on sût » ?). — 2. Lire : ܚܢܢ. Ms. : *Yoḥannan* (Jean); Ar. : ܚܢܢܐ. — 3. *tabellarius*. Le courrier envoyé par le roi Abgar à Jésus; comp. t. I, p. 145. — 4. De la nouvelle dynastie inaugurée par Tibère, selon les Syriens; cf. ci-dessus, p. 316. — 5. BH dit expressément : ܣܪܓܝܣ ܒܪ ܡܢܨܘܪ, cf. Theoph., ad ann. 682 : Σέργιος ὁ τοῦ Μανσοῦρ. — 6. γενικὸς λογοθέτης (*ibid.*).

7. Lire : ܐܝܗ (BH et Ar.); et aussi d'après le contexte, cf. p. 468; ms. : 1055. — 8. Comp. Theoph. ad ann. 693 ; le général y est appelé Ἀϐδελᾶς, ʿ*Abdalla*.

La même année, les Ṭaiyayê de ʿAqoula et de Baçra se révoltèrent contre [450] ʿAbd el-Malik, et ils combattaient contre lui[1].

La même année, Justinianus s'échappa et revint de l'exil. Il s'était enfui près de Khâgan[2], roi des Khazares, qui l'accueillit avec joie, et lui donna sa fille[3] pour femme. Il chercha aussi du secours chez les Bulgares. Il obtint [une armée][4] et marcha contre Constantinople. Apsimaros s'enfuit, et Justinianus revint régner après avoir été dix ans en exil[5]. Il fit tuer Leontius et Apsimaros. Il fit aussi tuer beaucoup de grands et envoya les autres en exil. Il priva[6] l'empire des Romains des hommes nobles[7]. Il trouva six mille prisonniers Ṭaiyayê qu'il renvoya dans leur pays.

Il envoya une nombreuse armée chercher sa femme : tous périrent dans les flots de la mer. Khâgan, l'ayant appris, lui fit dire : « O pauvre d'esprit et d'intelligence, insensé! il fallait [451] seulement envoyer quelques hommes. As-tu donc pensé que je voulais t'en priver ? Par la vie de Ta Stupidité, je ne la retiendrai pas ; envoie la prendre ». En entendant cela, Justinianus fut couvert de confusion; il envoya chercher sa femme et son fils, Tiberius, qu'il fit régner avec lui[8].

En l'an 1017 des Grecs[9], les Arabes rebâtirent Mopsueste dont ils s'étaient emparés récemment; ils la munirent de murs très solides et d'autres beaux édifices, et ils y placèrent une armée, et en firent la frontière des Romains. Le roi des Arabes ʿAbd el-Malik s'y rendit lui-même, et il y mourut, ou[10], comme d'autres disent, il fut tué en cette année.

Son fils, Walîd, 9e roi[11], lui succéda ; il régna neuf ans et cinq mois.

Ce Walîd fit émir de Qennešrin Martat, fils de Širîk, et envoya Qorra[12] en Égypte. Il envoya [une armée][13] avec le général Maslama contre Tyana[14], ville de Cappadoce, qu'ils assiégèrent pendant 9 mois. Justinianus envoya une troupe de Romains. Quand ils livrèrent bataille, les Romains furent vaincus : environ quarante mille Romains succombèrent. Alors la ville fut prise[15] par les Arabes, en l'an 1019, au mois d'adar (mars) : ils y firent des captifs, la pillèrent, et en emportèrent de grandes richesses[16].

---

1. Allusion à la révolte de ʿAbd er-raḥman, cf. Theoph. ann. 692; El-Macin, *Hist. saracen.*, p. 78. — 2. Lire : ܟܐܓܢ, BH : ܟܐܓܐܢ. — 3. En réalité, sa sœur, Theodora. — 4. Compl. ܢܣܒ ܚܝܠܐ (BH). — 5. Sur l'exil de Justinien et son retour, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § xxx-xxxii. — 6. Litt. : « il rendit vide ». — 7. Cf. *op. cit.*, § xxxiii, xxxiv, xxxvii, xl; Theoph., ad ann. 698. — 8. Theoph., ad ann. 698. — 9. Ms : 1014; mais il faut lire, avec BH et l'Ar. : 1017, ܐܝܙ au lieu de ܐܝܕ. Cf. Theoph., ad ann. 695. — 10. Lire : ܐܝܟ ܐܢܐ ou ܐܝܟ ܐܘ (?). — 11. Selon notre auteur, la succession doit s'entendre ainsi : Moḥammed, Abou Bekr, ʿOmar I, ʿOthman, Moʿavia I, Yézîd I, Marwan I, ʿAbd el-Malik, Walîd I. Il regarde ʿAlî comme illégitime, et passe sous silence Moʿavia II. — 12. Cf. ci-dessus, p. 474, n. 7; El-Macin, *Hist. sarac.*, p. 82. — 13. ܫܕܪ ܚܝܠܐ (BH). — 14. Lire : ܛܘܐܢܐ; BH : ܛܝܐܢܐ. — 15. ܐܬܐܚܕܬ. — 16. Sur le siège de Tyane, comp. Theoph., ad ann. 701.

En l'an 1021, l'émir de Djézireh fut destitué, et Maslama fut établi à sa place.

En l'an 1022, Maslama s'empara de Ṭoranda, de Gargaroum, de Ṭounada[1] (?) et de beaucoup d'autres (forts) [**452**] en Cilicie[2] (?), sur la frontière des Romains. Un poste de Ṭaiyayê fut établi à Tounada[3] (?).

En cette même année 1022[4], Philippicus se révolta, tua Justinianus, empereur des Romains, ainsi que son fils Tiberius, et régna lui-même sur les Romains[5].

A cette époque, Walîd, roi des Ṭaiyayê, fit paraître un édit au sujet des captifs chrétiens : et ils furent massacrés au milieu des églises, dans toutes les villes de Syrie.

Philippicus commença à régner en l'an 1023. Il était instruit et versé dans les choses profanes; il voulut abolir le Sixième synode et faire disparaître la doctrine de Maximus[6].

En cette même année, Maslama, général des Ṭaiyayê, fit une incursion et s'empara de la ville d'[A]masia[7] et de beaucoup d'autres lieux. — ʿAbbas, fils de Walîd, fit aussi une incursion et s'empara d'Antioche de Pisidie; il revint avec de nombreux captifs[8].

Les Romains détrônèrent Philippicus et lui crevèrent les yeux, après qu'il eut régné deux ans et six mois[9].

Anastas[ius] régna (alors), pendant deux ans et cinq mois.

En l'an 1026 des Grecs, mourut Walîd, roi des Ṭaiyayê, et son frère Soleiman régna pendant deux ans et six mois.

En cette même année, Maslama pénétra dans le pays de Galatie et s'empara des forteresses qui s'y trouvaient; il revint avec de nombreux captifs[10].

Anastasius envoya une armée dans la région occidentale. L'armée se révolta contre son général, le tua, et fit venir Theodosi[us] qu'ils proclamèrent empereur[11]. Anastasius s'enfuit à Nicée[12]. Theodosius régna et Anastasius fut déposé.

---

1. L'arménien (éd. de Jérusalem, 1871, p. 333) nomme ces trois villes : Taranda, Djrdjom, Pawtanda. Bar Hebræus s'exprime ainsi (*Chr. syr.*, p. 114) : En 1022, Maslama s'empara de ܛܪܘܢܕܐ, et y plaça une garnison d'Arabes; il s'empara aussi de nombreux autres forts », et il ajoute : ܣܒܪ ܐܢܐ ܕܐܒܠܣܛܝܢ ܗܝ، ܕܒܣܦܘܠܝܣ، ܕܥܠ ܬܚܘܡܐ ܕܪ̈ܗܘܡܝܐ, c'est-à-dire : « je pense que c'est Ablastain, en Bspvlis, qui est sur la frontière des Romains. ». La version arabe reproduit exactement notre ms. dans tout cet alinéa. En comparant ces textes, on est amené à lire le premier nom ܛܪܘܢܕܐ, (Τάρεντον chez Théophanes, ann. 693): — 2. Notre ms. porte la leçon Ksplis, analogue à celle de BH (voir note précéd.); peut-être une mauvaise graphie pour *Cilicie*, ainsi qu'a lu l'Armén. — 3. *Sic* ms. et Arabe; BH et Armén. : *Toranda*. — 4. C'est à cette date que paraissent se rapporter les longues notes de la page 450 du texte; nous en donnons la traduction à la fin de ce chapitre, ci-après, p. 482. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § xliv. — 6. *Ibid.*, § xlv; Theoph., ad ann. 704. — 7. Lire : ܐܡܣܝܐ (BH), τὴν Ἀμάσειαν (Theoph., ad ann. 704). — 8. Theoph., ad ann. 705. — 9. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXII, § lxix; LXIII, § i. — 10. Theoph., ad ann. 706. — 11. Allusion à la révolte de la flotte à Rhodes. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIII, § viii-ix. — 12. Lire : ܢܝܩܝܐ (BH). Cf. Theoph., ad ann. 707.

En l'an 1016, il y eut une grande peste[1], au point que la troisième partie des hommes de l'univers disparut de la face de la terre.

L'année suivante, il y eut un tremblement de terre [450] violent. Le fort de Sârîn fut renversé, ainsi que beaucoup d'autres endroits.

Au mois de nisan (avril) de cette année, il y eut une gelée, et les oliviers et les vignes furent desséchés.

A cette même époque, il y eut une violente bataille sur le Tigre entre les Ṭaiyayê orientaux et les Ṭaiyayê occidentaux : les orientaux furent vaincus[2].

. . . . [3]

En l'an 1019, le 16 de tamouz (juill.) eut lieu un prodige. On vit des bolides, qui filaient, c'est-à-dire qui volaient par les airs : ce que d'aucuns appellent des étoiles tombantes. On les vit dans toute la voûte céleste ; ils volèrent, denses et rapides, pendant toute la nuit, de la direction du sud vers tout le nord : chose inouïe depuis l'origine du monde[4]. Or, les saints docteurs ont écrit à leur sujet, principalement Jacques d'Édesse [451] et Moyse Bar Kêphâ[5] : Que diront donc maintenant ces physiciens qui prétendent que ce sont des vapeurs, c'est-à-dire de l'air condensé, qui

En l'an 1020 des Grecs, Élias, du monastère de Goubba Barraya, fut ordonné patriarche pour le siège d'Antioche, dans son couvent même. Ce Mar Élias était évêque de la ville d'Apamée. Après [450] avoir passé 18 ans[6] dans l'épiscopat, il fut élu et appelé[7] à monter sur le siège sublime du patriarcat d'Antioche de Syrie[8].

Il transféra Constantinus, le disciple de Mar Jacques, d'Émèse[9] à Édesse, après la mort de saint Mar Jacques. Il ordonna pour Émèse, à la place de Constantinus, Daniel, un autre disciple du saint docteur Mar Jacques.

A Alexandrie, après Isaac, le patriarche des Orthodoxes fut Alexandre.

David, évêque de Germanicia, homme vertueux et docteur célèbre, mourut.

A cette époque, le patriarche Mar Élias se présenta devant Walîd, roi des Ṭaiyayê ; celui-ci l'accueillit avec joie et le traita avec honneur. Cela eut lieu lorsque le roi Walîd était à Ḥaçarta.

[451] A cette époque, quelques Ṭaiyayê chrétiens subirent un parfait et véritable martyre.

Moḥammed, général des Ṭaiyayê, outre les nombreux maux et les meurtres innombrables qu'il causa en Mésopotamie, voulut faire apostasier ceux des Ṭaiyayê

1. THEOPH., ad ann. 692 ; PSEUDO-DENYS, ann. 1016 (éd. Chabot, p. 10). — 2. Sans doute dans la guerre de Ḥadjdjadj contre 'Abd er-Raḥman. — 3. Blanc de deux lignes dans cette colonne ; l'Ar. poursuit sans interruption. — 4. Un fait analogue est mentionné à l'an 937 dans le Pseudo-Denys (éd. Chabot, p. 5). — 5. L'auteur, en citant Moyse Bar Kêphâ (IXe siècle) et Jacques d'Édesse, mort au mois de juin précédent, n'a en vue que les phénomènes météorologiques en général. Jacques en parle dans le IIe traité de son *Hexaemeron* (cf. P. MARTIN, *Jour. as.*, 1888, 8e sér., t. XI, p. 401), et Moyse dans un ouvrage qui porte le même titre (Bibl. Nat., ms. syr. no 241).

6. ܫܬ ; de même BH. Ar. : 8 ans. — 7. ܐܬܡܪܕ (BH). — 8. Sur les ouvrages d'Élias comp. WRIGHT, *Syr. literature*, p. 161. — 9. Cf. ci-dessus, p. 472.

en s'élevant rencontre le feu d'en haut et s'enflamme? Qu'on leur demande maintenant : D'où monte donc tout cet air condensé? Où donc était-il caché? Et puisqu'ils n'ont pas un mot à répondre, qu'ils conviennent donc que le Seigneur fait tout ce qu'il veut.

L'issue des événements montra que ces traits annonçaient les Arabes qui envahirent à cette époque les régions du Nord, les dévastèrent, les incendièrent, et ruinèrent les pays et leurs habitants.

A cette époque, un édit de Walîd, roi des Ṭaiyayê, prescrivit que tous les magiciens[1] fussent mis à mort. On les liait[2] sur des bois, et on les jetait à l'eau. Ceux qui surnageaient étaient mis à mort, ceux qui enfonçaient étaient délivrés : la plupart furent tués.

En l'année 1022, Walîd prescrivit aux scribes de ne plus écrire les comptes du démosion en grec, mais seulement en arabe[3]; car jusqu'à cette époque tous les registres[4] des scribes du démosion étaient écrits en grec[5].

Ce Walîd détestait les chrétiens, et il démolit les églises. Tout d'abord, il renversa la grande église de Damas, et bâtit à sa place[6] une mosquée. Il fit de même en beaucoup d'endroits.

En l'an 1024, il y eut un tremblement de terre très violent, le 28 du mois de šebaṭ (févr.)[7]; beaucoup d'endroits furent renversés dans la région d'Antioche, d'Alep et de Qennešrîn. Les églises et les temples surtout s'écroulèrent.

qui étaient chrétiens. Il fit venir le chef des Taglibites, qui s'appelait Mo'âdh[8], et il le pressait de se faire musulman et d'apostasier. Comme celui-ci ne cédait aucunement à ses flatteries, il le fit jeter dans une fosse de boue. Au bout d'un certain temps, il l'en fit tirer et recommença à le flatter[9]. Mais comme celui-ci ne se laissa pas persuader, il le fit tuer et défendit de l'ensevelir. Le saint gisait depuis plusieurs jours sur le fumier, sans se corrompre et sans être dévoré par les animaux : alors Eustathius de Dara demanda son corps, l'emmena, et bâtit un monastère au-dessus de son tombeau.

Walîd dit au confesseur Šam'alla, des Taglibites : « Alors que tu es chef des Ṭaiyayê, tu leur fais honte à tous en adorant la croix; fais ma volonté et apostasie. » — Le bienheureux répondit : « Tout ton empire n'est que poussière[10] en comparaison de ce qui nous a été promis par le Christ. Et ce qui m'émeut davantage, c'est qu'étant le chef de tous les Taglibites, comme tu l'as dit, je crains d'être cause de la perdition de plusieurs. » — Le roi, en entendant ces paroles, ordonna de le faire sortir en le traînant sur le visage et jura qu'il lui ferait dévorer sa propre chair; mais [452] le héros ne fut pas ébranlé par ces menaces. Le tyran ordonna de lui couper un morceau de la cuisse; ils le firent cuire sur le feu et le lui mirent dans la bouche. Après cela il demeura en vie. On voyait la cica-

1. Bar Hebræus ajoute « de la région de 'Aqoula ». — 2. Lire : ܐܣܪܝܢ. — 3. ܕܚܘܫܒܢܐ; BH : ܐܪܡܐܝܬ. — 4. διφθέραι. — 5. Cf. Theoph. ad ann. 699. — 6. *Ibid.*; comp. El-Macin, *Hist. Saracen.*, p. 71, 77. — 7. Theoph., ann. 705.

8. معاذ. — 9. ܡܣܪܩ. — 10. Lire : ܕܩܘܪܐ; Ar. : ܬܪܐܒ.

[**452**] En cette année survint la peste bubonique, et aussi l'arrivée des sauterelles en nombre infini.

Dans le mois de 'iyar (mai) de la même année, il y eut un souffle violent d'un vent très puissant, de sorte que les arbres furent arrachés par sa violence et les édifices renversés.

En l'an 1025, il y eut une forte gelée, au mois de nisan (avril), qui dessécha les plantes, les vignes et les arbres : les feuilles tombèrent.

A cette époque Philippicus, empereur des Romains, chassa les Arméniens de son empire[1]. Ils sortirent et se réfugièrent chez les Ṭaiyayê. Ceux-ci les firent habiter à Mélitène et dans ses environs, et dans l'Arménie IV[e]. Les Arméniens se multiplièrent beaucoup et se fortifièrent dans ces contrées, et ils devinrent les auxiliaires du royaume des Ṭaiyayê et les adversaires de l'empire des Romains. Les Romains se montrèrent aussi mauvais gouverneurs parce qu'ils persistaient dans un esprit détestable, remplis de démence, à cause de leur haine pour tous les Orthodoxes.

...trice dans la chair du véritable martyr.

A cette époque, les Chalcédoniens de Constantinople se donnèrent pour patriarche Germanicius, évêque de Cyzique[2]; peu de temps après, ils le déposèrent, parce qu'il fut reconnu qu'il était hérétique et professait la doctrine de Mânî; d'autres le défendaient sous prétexte qu'il était calomnié. Tout cela, à cause du déréglement des Chalcédoniens et de leur jalousie diabolique[3].

REMARQUE[4] : *Ceux qui liront ce livre avec l'ardeur de la diligence, l'amour du travail et l'amour de la science, sauront que cette Chronique a été recueillie et laborieusement écrite, très distinctement et très méthodiquement, d'après les livres des Chroniqueurs dignes de foi, et d'après un grand nombre de livres qui se trouvent dans notre langue, relativement aux choses dont il est question, et surtout d'après les ouvrages de 'Abbas Mar Jacques d'Édesse, dont toute la Chronique relative à ce sujet est insérée ici; car, comme il a noté méthodiquement dans son livre la désignation des computs et la somme des années, depuis Adam, c'est-à-dire depuis le commencement de ce monde temporel, jusqu'à cette époque, nous avons inséré ici sa Chronique tout entière ainsi que des parties notables des autres, avec l'aide de Celui en qui tout espère.*

Or, ici prend fin la Chronique du vénérable, parce qu'à cette époque il termina sa course et passa à la vie durable; et après lui nous n'avons trouvé personne qui se soit préoccupé de ces notations et calculs d'années, qui montrent très clairement le cycle

1. THEOPH., ad ann. 704.

2. Sur cette translation, cf. THEOPH., ad ann. 707; sur la résistance de Germain aux décrets iconoclastes de Léon III et son abdication, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIII, § VII, XXXV, XLIX. — 3. Lire : ܡܐܢܝܐ ; ar. : [illegible].

4. Cette remarque est consignée à la page 450 du texte.

des temps. De même qu'une colonne qui se dresse au milieu d'une maison soutient de toutes parts le toit de la maison dans laquelle elle se trouve, de même ces notations du comput des années, placées au milieu de la page de ce livre[1], montrent comme dans un tableau l'image de chaque époque et les événements notables[2] : quand, où et comment ils ont eu lieu. Telle est la cause qui a excité ma stupidité. C'est pourquoi, là où le saint finit, Mar Michel commence, invoquant à son aide la grâce la plus abondante, pour pouvoir achever le reste, comme il a pu compiler et écrire depuis le commencement jusqu'à présent[3].

Que quiconque lira sache donc que là où le bienheureux Mar Jacques termine la notation des computs, c'est-à-dire en l'année 1021 des Grecs, commence le patriarche Michel, qui a écrit et noté le comput des années, à partir de cette année, c'est-à-dire à partir de l'année 1022, jusqu'à l'année 1506, en laquelle ces choses sont écrites : au total 484 ans[4].

Que celui qui aime l'exactitude remarque encore ceci : Quoique le décès du vénérable Mar Jacques soit inscrit à l'année 1019[5], les années sont marquées dans le tableau chronologique, avons-nous dit, jusqu'à l'an 1021. Il est à supposer ou que l'un de ses disciples a consigné, après sa mort, la mention de ces deux années et ajouté à l'œuvre du vénérable défunt, ou que l'inscription de sa mort à l'an 1019 s'écarte de l'exactitude. — Priez pour Michel.

CHAPITRE [XVIII]. — *Du second siège de Constantinople par les Arabes. Histoire de la première fondation de Byzance, qui est placée à cet endroit dans le livre de Denys. Ce chapitre traite aussi des affaires ecclésiastiques de cette époque.*

En l'an 1026, Walîd, roi des Arabes, étant mort, et Soleiman ayant commencé à régner, Maslama envahit le pays des Turcs, fit parmi eux de nombreux captifs et revint.

En l'an 1027, Maslama pénétra dans le pays d'Asie. Il s'empara de Pergame[6], de Sardes[7], et d'autres villes, dont il emmena les habitants en captivité.

[453] La même année, Soleiman fit préparer Maslama à marcher contre Con-

1. Il en était ainsi dans la Chronique de Jacques d'Édesse, disposée à l'instar de celle d'Eusèbe. Voir les fragments édités par E. W. Brooks, *Z. D. M. G.*, LIII, 266 et suiv.; mais la disposition adoptée par Michel pour son texte l'a obligé à mettre les canons chronologiques au bas des pages. — 2. Lire : ܡܫܪ̈ܝܬܐ. — 3. Nous donnons les canons de Jacques à la fin de ce volume; ceux de Michel seront transcrits à la fin de la Chronique. — 4. Lire : ܬܦܕ, comme porte l'Arabe (et non pas ܬܦܪ). — 5. Cf. ci-dessus, p. 472, l. 29, et p. 476, l. 22. — 6. Cf. Theoph., ad ann. 708. — 7. Bar Hebræus dit fautivement : *Rhodes*.

stantinople[1]. Il réunit deux cent mille hommes de troupes, et cinq mille bateaux qu'il remplit de troupes et de vivres. Il rassembla douze mille ouvriers, six mille chameaux, six mille ânes pour porter la nourriture des chameaux et les provisions de route des ouvriers ; sur les chameaux il fit charger les armes et les instruments de siège[2]. Il leur fit préparer des vivres pour plusieurs années, et il mit à leur tête comme général, 'Omar, fils de Hobeira. Soleiman fit ce serment : « Je ne cesserai de combattre contre Constantinople avant d'avoir épuisé le pays des Ṭaiyayê, ou de l'avoir prise. » — Trente mille de ceux qu'on appelle *moṭṭawa'a*[3] avancèrent avec eux.

Ils étaient partagés en deux corps d'armée : l'un s'avançait par mer et l'autre par terre. Lorqu'ils arrivèrent dans le territoire des Romains, ils commencèrent à incendier les églises, à répandre le sang. Ils massacrèrent six mille hommes dans un seul endroit.

Et au milieu de tout cela la guerre et la discorde régnaient parmi les Romains. Ils s'insurgèrent contre Theodosi[us] leur empereur. Léon, général des Romains, était avec Theodosi[us]. Mais quand l'armée des Ṭaiyayê arriva à la ville d'Amorium, Léon les y rencontra. Il fit avec eux un pacte, promettant de les aider à s'emparer de la ville (impériale), et Maslama promit à Léon que quand il aurait pris la ville, il le ferait empereur des Romains. Léon retourna à Constantinople, et les Ṭaiyayê passaient par les villes en faisant des traités de paix.

Le roi Soleiman vint lui-même assiéger Chalcédoine avec douze mille hommes, pour empêcher le blé [**454**] d'entrer à Constantinople. Theodosius ayant appris le pacte que Léon avait fait avec Maslama, fit amener la famille de Léon[4] et commanda aux chefs de la garder soigneusement. Quand Léon l'apprit, il vint trouver Soleiman, prit six mille hommes de troupes et assiégea Amorium. Les habitants de la ville tremblèrent devant Léon. Léon s'approcha du mur et leur fit savoir qu'il agissait avec astuce vis-à-vis des Ṭaiyayê. C'est pourquoi, après avoir pris des engagements avec lui, par serments, ils lui livrèrent sa famille. Alors, il congédia les Ṭaiyayê, en donnant 12 dinars à chaque homme, et il se dirigea avec les Romains vers Constantinople. Les armées des Romains le rencontrèrent : il leur plut et ils le firent régner sur eux ; ils lui livrèrent le fils de

---

1. Il est difficile de concilier tous les détails donnés ici sur le siège de Cple avec les récits des historiens grecs ; comp. *Hist. du Bas-Emp.*, l. LXIII, § XVIII-XXIII ; et THEOPH., ad ann. 709. Il faut aussi noter que l'auteur paraît confondre (comme d'ailleurs Théophanes, Cedrenus et d'autres historiens grecs) le général Soleiman avec le khalife du même nom. — 2. ܐܘܪ̈ܩܝܐ (BH). — 3. BH : ܡܛܘܥܐ, ar : مطوّع. Bar Hebræus ajoute, sous forme d'explication, que c'étaient des guerriers qui se mettaient en campagne volontairement et à leurs frais, inspirés par un motif religieux, « comme dans la voie de Dieu ». Cf. LANE, s. v. طوع. — 4. A Amorium, selon notre auteur ; mais la plus grande confusion règne dans tout ce récit.

Theodosi[us]. Quand il entra à Constantinople, Theodosi[us] partit, se fit tonsurer et devint clerc[1].

Léon commença à régner en l'an 1028 (des Grecs), 98 des Ṭaiyayê.

Maslama, en apprenant que Léon régnait, se réjouit, car il pensait qu'il lui livrerait la ville. Léon l'entretenait dans cet espoir trompeur, tandis que lui-même fortifiait la ville et la remplissait de vivres.

Qand Maslama apprit que Léon l'avait trompé, il partit promptement avec son armée et ses barques et passa de l'autre côté. Tandis que Maslama marchait lui-même à l'arrière avec quatre mille hommes, les Bulgares[2] que Léon avait engagés arrivèrent sur lui, et tuèrent un grand nombre (de soldats); Maslama put à peine échapper et arriver au grand camp. Alors, toute l'armée des Ṭaiyayê s'établit du côté occidental, en face la Porte dorée. Il fit faire un fossé [455] autour du camp, entre celui-ci et la ville, et (un autre) par derrière eux, contre les Bulgares. A droite et à gauche (le camp) touchait la mer, sur laquelle se trouvaient les navires portant une armée de dix mille Ṭaiyayê et les matelots égyptiens qu'il avait placés sur la mer pour surveiller les navires des Romains; il envoya vingt mille hommes de troupes pour monter la garde entre le camp et les Bulgares, et il en plaça un pareil nombre en face des Syriens.

Les Ṭaiyayê étaient attaqués et par les habitants de la ville, et par les Bulgares, et sur mer par les navires des Romains, et de l'autre côté de la mer par les éclaireurs[3] des Romains; ils ne pouvaient sortir moins de deux mille quand ils étaient contraints de trouver du blé. Les Bulgares sortirent contre les Ṭaiyayê et les massacrèrent : ceux-ci redoutèrent les Bulgares plus que les Romains. Les Ṭaiyayê furent réduits, à l'extérieur, à une plus grande angoisse que les Romains à l'intérieur. L'hiver arriva et les Ṭaiyayê redoutaient, s'ils se retiraient : premièrement leur roi, secondement la mer, et troisièmement les Bulgares. Le vertige de la mort s'empara d'eux. Maslama les trompait en leur disant que des secours étaient sur le point de leur arriver de la part du roi.

Les Romains étaient prisonniers, mais les Ṭaiyayê l'étaient bien davantage! La faim les pressait tellement qu'ils dévoraient les cadavres des morts, les excréments[4] et les déjections les uns des autres. Ils en vinrent à se battre entre eux pour manger. Le modius de froment valait dix dinars. Ils trouvaient des pierres tendres[5], les dévoraient, et en ressentaient de la satisfaction; ils dévoraient les balayures de leurs navires.

Tandis que les Ṭaiyayê étaient réduits à une telle extrémité, Soleiman, leur roi, mourut, après avoir régné deux ans et demi.

---

1. Sur le siège d'Amorium et l'avènement de Léon l'Isaurien, cf. *Hist. du Bas-Empire*, LXIII, § XII-XIV. — 2. ܒܘܠܓܪ̈ܝܐ (BH). — 3. σκοῦκλαι; lire : ܣܩܘ̈ܠܟܐ; Ar. : ܡܢ ܟܡܝܢܐ. — 4. τὸν ἑαυτῶν κόπρον (Theoph.). — 5. ܪ̈ܟܝܟܐ.

'Omar lui succéda[1] et voulut délivrer le peuple du milieu des Romains. Il envoya chercher de ses nouvelles. Maslama écrivit des lettres mensongères, disant que le peuple allait bien et que la ville allait être prise. Quand 'Omar apprit [de][2] l'envoyé que Maslama avait écrit le contraire de ce qui se passait dans le camp, il lui manda de prendre l'armée et de se retirer. Mais comme on était encore en hiver, ils ne purent aucunement sortir. Quand la rigueur de l'hiver fut passée, Maslama n'avait pas encore fait connaître aux Ṭaiyayê la mort de Soleiman; les Romains leur crièrent du mur : « Votre roi est mort. » Et la terreur s'abattit sur les Ṭaiyayê. Alors arriva un envoyé du roi, avec l'ordre, pour Maslama, de se retirer, et pour le peuple, de partir eux-mêmes si Maslama n'obéissait pas. Maslama ayant voulu dissimuler l'ordre, le trouble s'accrut parmi les Ṭaiyayê. Il y eut une grande joie des deux côtés.

'Omar, roi des Ṭaiyayê, acheta vingt mille chevaux et mulets; il envoya à chaque homme dix dinars pour les besoins de leur délivrance; car il avait grand'pitié d'eux. Quand les Ṭaiyayê commencèrent à se retirer, les Romains sortirent sur eux, en détruisirent un grand nombre, et mirent le feu à leurs navires; beaucoup d'autres périrent par la tempête; et la ville fut délivrée[3].

De la fondation de Byzance, qui est maintenant appelée Constantinople[4]. — Quand le pays des Romains était anciennement sous la domination de plusieurs, de même qu'un roi tenait l'Italie, un autre la Macédoine, un autre la Thrace[5], et d'autres d'autres lieux, [453] le roi Byzos occupait la région d'Asie et de Thrace. Voulant trouver un endroit fortifié pour y fonder sa capitale, il appela un ouvrier habile et l'envoya circuler pour chercher un lieu propre[6] à son dessein. Celui-ci parcourut beaucoup d'endroits; étant fatigué, un jour, le cœur rempli de souci, il se jeta à terre

Jusqu'à cette époque, on trouve chez nous, dans les livres de notre écriture[7], les noms des archevêques qui ont occupé les quatre sièges connus : Rome, Alexandrie, Constantinople et Antioche, d'origine et [453] de langue romaine, c'est-à-dire grecque; bien qu'ils fussent chalcédoniens depuis l'époque du synode de Chalcédoine. A partir d'ici, on ne trouve plus nulle part dans notre[8] langue les noms des directeurs, c'est-à-dire des pontifes chalcédoniens, qui siégèrent à Rome et à Constantinople; mais seulement de ceux qui, dans les deux sièges d'Alexandrie et d'Antioche, furent or-

1. 'Omar II, fils de 'Abd el-'Azîz, le frère de 'Abd el-Malik. — 2. ܡܢ ܐܝܙܓܕܐ (BH). — 3. Comp. le récit de ce siège dans le Pseudo-Denys, éd. Chabot, traduct., p. 13.

4. Note marginale : *Sur la première fondation de Constantinople*. Cette note était peut-être le titre du chapitre dans la Chronique de Denys à laquelle ce récit est emprunté. — 5. Lire : ܬܪܐܩܝܣ, et de même deux lignes plus bas. — 6. ܕܢܗܘܐ.

7. C'est-à-dire, dans les ouvrages syriaques. — 8. Ms. : « dans ma langue ».

pour se reposer. Il prit sa règle et son cordeau, les enveloppa dans son manteau rouge, les plaça à côté de lui et s'endormit. Un aigle affamé, qui planait dans les airs, vit le manteau et, croyant que c'était de la chair, s'abattit pour s'en emparer. Dans l'impétuosité de son vol, ses pattes s'embarrassèrent et ses griffes se prirent dans le manteau. L'homme fut éveillé par le bruit des ailes de l'aigle, et l'aigle, dans sa frayeur de l'homme, enleva le manteau avec tout ce qui était dedans et s'éleva dans les airs. Il se posa en un endroit et, reconnaissant que ce qu'il avait enlevé n'était point de la chair, il dégagea ses griffes et prit son vol. L'homme, qui avait vu l'endroit où l'aigle s'était posé, y alla et retrouva le manteau avec tout ce qu'il contenait. Il se rendormit là. Il vit en songe quelqu'un qui lui dit : « Trace ici la ville ». Lorsqu'il fut éveillé, il s'étonna de la vision qu'il avait eue. Il parcourut et examina l'endroit, et vit qu'il était très propre à un établissement humain, et conforme au dessein du roi, par son ampleur et sa forte position [454] naturelle[1], car il était entouré par la mer de trois côtés et très abondant en sources d'eau douce. Il retourna près du roi et lui raconta toutes ces choses. Le roi fut dans l'admiration, et reconnut que cette vision venait de Dieu. Il alla lui-même voir le lieu et ordonna d'y tracer une ville dont la longueur serait de dix milles et la largeur de la mer à la mer.

On se mit à bâtir, mais avant que la construction ne fût terminée, Byzos thodoxes, pris parmi notre peuple et parmi les Égyptiens.

Il est à croire que cela est arrivé pour deux raisons : premièrement, à cause de l'empire des Arabes qui occupa la Syrie et l'Égypte, contrées dans lesquelles se trouvent notre peuple et les Égyptiens, et ils n'ont eu ni l'occasion ni le besoin de s'informer de ces Chalcédoniens, ennemis et persécuteurs des Orthodoxes; secondement, parce que les Chalcédoniens, comme nous l'avons montré et le montrerons de nouveau, furent de plus en plus pervertis par les hérésies qui se développèrent chez eux.

Quand les saints Pères écrivains de notre Église virent qu'ils étaient pervertis non seulement par l'hérésie des deux natures, mais en outre par celle des deux volontés, essences, opérations, formes et propriétés, et qu'au lieu d'un Christ [454] ils en confessaient deux, ils se détournèrent d'eux complétement, et ne se servirent plus de leur langue ni de leur écriture comme autrefois. Il ne resta non plus dans leur pays aucun des savants orthodoxes.

Pour les raisons qu'on vient de dire, nous comprenons que les noms de leurs pontifes ne se trouvent pas dans nos livres, si ce n'est de place en place, et partiellement, lorsque cela était nécessaire pour quelque motif.

Pareillement, nous aussi, avec l'aide de Dieu, nous tirerons de leurs écrits les choses qui sont bien attestées, et, avec soin et grande diligence, ont été traduites de ceux de leurs livres qui se

1. Lire : ܕܡܢ ܟܝܢܐ (?).

mourut, et son frère Anṭos régna Celui-ci embellit beaucoup et orna la ville. De leurs deux noms, on composa le nom de Byzantia. Par la suite, toute la Romanie[1] ne forma plus qu'une seule principauté, du temps d'Alexandre le bâtisseur. Et quand plus tard (l'empereur) fidèle, Constantinus, régna, après avoir poursuivi et vaincu les tyrans ses adversaires, il voulut, lui aussi, bâtir un lieu convenable pour sa capitale; car Rome, quelque grande et forte qu'elle fût, était trop éloignée de la préfecture[2] des Romains. Il trouva que Byzance était la plus convenable de toutes (les villes). Sur son ordre, elle fut agrandie de deux milles à l'Occident, de sorte qu'elle eut douze milles (de longueur); il la fit rebâtir et l'orna de toute sorte de splendeurs.

Elle est bâtie sur sept collines; d'une colline à une autre colline, est pratiqué un port pour les navires, et au-dessus de ce (port) se dressent deux tours solides; d'une tour à l'autre est fixée une chaîne de fer, qui empêche les navires d'entrer ou de sortir sans permission. Comme la mer l'entoure de trois côtés, du côté occidental se trouve le continent [455] et le grand mur bâti à distance de la ville, depuis la mer jusqu'à la mer, et qu'on appelle *maqronṭ[īk]os*[3], c'est-à-dire « Long mur ». Entre ce mur et la ville est enfermée une grande place. La largeur de la ville, de la mer à la mer, du côté du nord et de l'est, est de quatre milles. La profondeur de la mer est insondable.

La première fondation de Byzance eut lieu en l'an 12 de Manassé[4]; et après 970 ans, Constantinus la restaura et elle fut appelée de son nom (Constantinople).

trouvent chez nous. Car notre dessin est de condenser dans ce livre tout ce que notre faiblesse pourra réunir, avec l'aide de Dieu, de coordonner la vérité attestée par plusieurs (personnes) dignes de foi, de la rechercher et de l'écrire ici avec méthode.

CHAPITRE [XIX]. — *Sur 'Omar, roi des Ṭaiyayê, qui fit croître la haine contre les chrétiens par zèle, et sur sa mort inopinée. Sur Yézîd qui régna (après lui). Sur Léon, empereur des Romains. Sur l'entrée de Mar [Élias] à Antioche; sur sa mort, et sur l'ordination du (patriarche) Athanasius.*

Dès que 'Omar commença à régner sur les Ṭaiyayê, il se mit à maltraiter les chrétiens; [456] et cela pour deux motifs : premièrement, parce qu'il voulait affermir les lois des Musulmans; secondement : à cause de Constantinople, dont les Ṭaiyayê n'avaient pu s'emparer et devant laquelle un grand nombre d'entre eux avaient péri. Il fut rempli de zèle[5] et se montra très opposé aux

1. ܪܗܘܡܢܝܐ. — 2. ἐπαρχία. — 3. μακρὸν τεῖχος. La forme syriaque, ici corrompue, devrait être ܡܩܪܘܢ ܛܝܟܘܣ. — 4. Cf. tome I, p. 88 et 240.

5. Littér.: « le zèle s'empara de son cœur »; BH dit « de haine » : ܣܢܐܬܐ; je crois qu'il faut lire ܛܢܢܐ, comme dans le titre de ce chapitre.

chrétiens, de toute façon. On le proclamait zélateur de leurs lois, il avait la réputation d'être pieux et éloigné du mal; et il ordonnait d'opprimer les chrétiens de toute manière pour les obliger à se faire musulmans. — Il statua que tout chrétien qui se ferait musulman ne paierait pas la capitation : et plusieurs apostasièrent. Il statua encore que les chrétiens ne seraient pas admis à témoigner[1] contre les musulmans; que les chrétiens ne seraient pas constitués en dignité[2]; qu'ils ne pourraient élever la voix dans la prière, ni frapper les sémantra[3], ni revêtir le *qabiya*[4], ni chevaucher sur une selle. Si un Ṭaiyaya avait tué un chrétien, il ne devait pas être mis à mort pour l'autre, mais seulement payer une compensation de 5 mille zouzê. Il interdit et abolit le prélèvement sur les habitations, les héritages et les portions des revenus de la terre, qu'on prélevait au profit des églises, des couvents et des pauvres. — Il interdit aux Ṭaiyayê de boire du vin ou du moût[5].

ʿOmar mourut en l'an 1034, au mois de šebaṭ (févr.). Après lui régna Yézîd, pendant quatre ans[6].

Dans la région de Qennéšrîn les émirs furent : après Martat[7], Forwat[8]; après Forwat, Nadhr; [457] après Nadhr, Moḥammeṭ; après Moḥammed, Leith.

Il y eut une révolte excitée contre Yézîd par un homme des Ṭaiyayê de Ḥirta, qui s'appelait pareillement Yézîd, fils de Mouhallab[9]. Il entraîna à sa suite tous les Ṭaiyayê de Ḥirta, de ʿAqoula, de Baçra et de tous les pays du Beit Parsayê. Yézîd, fils de ʿAbd el-Malik, envoya contre lui une grande armée, d'occident, de Djézireh, de Mossoul. Ils lui livrèrent bataille à côté de Babylone; Bar Mouhallab fut vaincu et tué. Ceux qui s'étaient attachés à lui se dispersèrent[10].

Yézîd, roi des Ṭaiyayê, ordonna d'arracher et de mettre en pièces les peintures et les statues de tout ce qui vit et se meut, des temples et des édifices, des parois, des poutres, des pierres; celles qui furent trouvées dans les livres furent lacérées[11].

A cette époque, les Ṭaiyayê s'emparèrent d'une forteresse solide, dans le pays de Cilicie, appelée Šîzâ[12].

Léon, empereur des Romains, excita une persécution[13] contre ceux qui étaient

1. ܣܗܕܘܬܐ. — 2. Ar. : ܫܠܝܛ « juge, magistrat ». — 3. Longues planches suspendues sur lesquelles on frappe, et qui, en Orient, remplacent les cloches. — 4. Lire : ܩܒܝܐ (?, cf. قباء), vêtement extérieur, à longues manches; BH dit : ܠܒܘܫܐ ܕܦܠܚ̈ܐ « vêtement des soldats »; Ar. اخضر « vert ». — 5. Cf. Theoph., ad ann. 710. — 6. Yézîd II, fils de ʿAbd el-Malik. — 7. Cf. ci-dessus, p. 478. — 8. فروة (?). — 9. Lire : ܡܗܠܒ, comme plus bas; BH : ܡܗܠܒ. — 10. Sur cette campagne, cf. *Histor. saracen.*, p. 93; Theoph., ad ann. 712. — 11. Theoph., ad ann. 715. — 12. Même leçon dans l'Ar.; vers. Arm. (éd. de Jlm., p. 338) : *Šizê*; Σίσιον, Theoph. ad ann. 696; سوسية (et non سوسنة) Tabari, II, 1185; سيسية Balâdh., 170, 9. [J. M.]. — 13. Allusion à la persécution contre les Montanistes et les Juifs; cf. Theoph., ad. ann. 714.

étrangers à sa croyance et habitaient dans son empire. Beaucoup s'enfuyaient dans le pays des Arabes, qui sont les Ṭaiyayê. Quelques Juifs reçurent le baptême et se firent chrétiens. On les appela νεαπολίτας c'est-à-dire « nouveaux citoyens ».

En l'an 1037, mourut le roi Yézîd, après avoir régné 4 ans et demi. Après lui, Hišam[1] régna sur les Ṭaiyayê, pendant 19 ans; ce fut le treizième roi des Arabes.

Dès le commencement de son règne il se mit à opprimer les hommes par des impôts excessifs et des tributs. — Il fit amener des canaux de l'Euphrate au-dessus de Callinice, pour irriguer les récoltes et les plantations, et leur revenu s'accrut au delà de tous les impôts qu'il tirait de son empire[2].

En cette année, les Ṭaiyayê assiégèrent Néocésarée du Pont; ils s'en emparèrent et la dévastèrent complètement[3].

La même année[4], les Ṭaiyayê avaient envahi de nouveau le pays des Turcs, avec Djarraḥ, émir et général[5]. Ils s'emparèrent d'une grande ville, firent de nombreux captifs, pillèrent les pays[6] et s'en revinrent.

En l'an 1029, il y eut un grand tremblement de terre[7].

En l'an 1031, la sauterelle fut très nombreuse [456] au moment des récoltes; elle dévora les vignes, les figuiers, les oliviers, au point que leurs troncs se desséchèrent, après qu'elle eut totalement détruit tous leurs fruits. Il y eut disette de vin en tous lieux.

A cette époque[8], un syrien, nommé Severus, du district de Mardê, se joua des Juifs et leur dit : « Je suis le Messie »; aux autres (il disait) : « Je suis l'envoyé du Messie ». Il recueillit de l'or et de l'argent en quantité. Le prince s'empara de lui, et il avoua ses fraudes.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, après Mar Julianus, le patriarche (fut) [456] Mar Élias, qui était alors évêque de la ville d'Apamée.

En la première année du roi Yézîd, qui est l'an 1032[9] des Grecs, Mar Élias entra à Antioche, accompagné de moines et de clercs, avec honneur et pompe[10]; il y consacra une église nouvelle qui avait été bâtie par ses soins. Cela arriva 203 ans après que le patriarche Mar Severus avait quitté cette ville[11], et aucun de nos patriarches, à nous Orthodoxes, n'y était entré depuis lors, excepté[12] Mar Élias qui y entra à cette époque, sous le règne des Ṭaiyayê.

1. Hišâm, fils de ʿAbd el-Malik. Notre manuscrit écrit constamment ܗܫܝܡ, au lieu de ܗܫܐܡ, هشام (BH) ou ܗܫܝܡ (Ps.-Den.). — 2. Cf. Theoph., ad ann. 716; Pseudo-Denys, éd. Chabot, p. 23. — 3. Cf. Pseudo-Denys, ann. 1040 (éd. Chabot, p. 24). — 4. Cf. Theoph., ad ann. 720-721; *Hist. du Bas-Emp.*, LXIII, § lvi; Ps.-Den. p. 21-22. — 5. Djarrâḥ, fils de ʿAbdallah, جرّاح, Γάραχος (Theoph.). — 6. L'ar. ajoute ; ܘܐܩܝܡܘ ܡܕܐܬܐ « perçurent le tribut ».

7. Theoph., ad ann. 710. — 8. Id., ad ann. 715. — 9. Ms. : 1035. — 10. ܕܘܪܫܐ (BH). — 11. En 829 selon le texte, p. 752; mais en 832, ci-dessus, p. 170 (de là 1035 au lieu de 1032). — 12. Lire : ܐܠܐ ܗܘ (BH).

A cette époque, en l'an 1032, les sources tarirent et les fleuves baissèrent, à cause du défaut de pluie et de neige. En beaucoup d'endroits, les hommes furent dans une grande angoisse, au point qu'on allait puiser de l'eau jusqu'à sept milles et au delà. Plusieurs endroits furent complétement privés d'habitants; il y eut en cette année une disette de céréales et de toute espèce de légumes. Ceci arriva aux mois d'ab et d'éloul (août-sept.). Au mois de nisan (avril) de l'année suivante, il y eut encore de nombreuses sauterelles qui détruisirent les récoltes, de sorte que les souffrances s'accrurent par suite du manque de toute espèce de nourriture pour les hommes et les animaux.

En l'an 1036, il y eut une épidémie de peste bubonique, qui sévit en beaucoup d'endroits, mais principalement en Mésopotamie[1].

A cette époque, l'empereur des Romains, Léon, ordonna lui aussi, à l'exemple du roi des Ṭaiyayê, d'arracher les images des parois, et il fit [457] abattre les images qui étaient dans les églises et les maisons : celles des saints aussi bien que celles des empereurs ou d'autres. Pour ce motif, il y eut une révolution dans l'empire des Romains, et de nombreuses protestations des Romains s'élevèrent contre l'empereur[2]. — *Fin.*

L'année suivante, qui est l'an 1033, le patriarche Mar Élias, consacra[3] encore une autre[4] église dans la région d'Antioche, au village de Sarmada de la vallée[5], malgré la grande résistance et les vexations de ses habitants chalcédoniens, hérétiques pervers.

En l'an 1035, mourut le bienheureux patriarche saint Mar Élias, et il fut enseveli dans son monastère. Son pieux décès arriva le 3 de tešrîn 1er (oct.). Il avait exercé l'épiscopat pendant 14 ans[6] et il administra encore le patriarcat pendant 14 ans. Toute sa vie fut de 82 ans. Que sa mémoire soit en bénédiction!

En l'an 1035 des Grecs[7], le bienheureux Mar Athanasius fut élu patriarche pour le siège d'Antioche, au mois de nisan (avril). Celui-ci était archimandrite du même couvent de [457] Goubba Barraya. — Au mois de šebat (févr.) de la même année[8], Mar Georges, évêque des Tribus arabes, mourut et quitta ce monde.

En l'an 1037, le patriarche Mar Athanasius fit l'union avec les Arméniens, par l'intermédiaire d'Iwannis[9].

---

1. Theoph., ad ann. 718. — 2. Id. ad ann. 717; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIII, § xxxi-xxxvii, xlix-lii.

3. ܩܕܫ (BH). — 4. BH : ܥܕܬܐ ܚܕܬܐ « une église nouvelle ». — 5. Ou « de la plaine ». — 6. *Sic.* ms. et version arabe; plus haut, le texte porte 18 ans, tant dans notre ms. que chez Bar Hebræus, et 8 ans dans l'arabe; cf. p. 480, n. 6. — 7. Ms. : 1036; mais BH a 1035, et Michel lui-même donne cette date dans un autre endroit (cf. texte, p. 752). — 8. 1035 ou 1036? — 9. Iwannis, ou Jean IV Audznets'i (718-729); cf. Sukias de Somal, *Quadro della litter. armena*, p. 45 et suiv. Voir le chapitre suivant.

CHAPITRE [XX]. — *De l'union que firent le patriarche Athanasius et Iwannis, catholicos des Arméniens. De l'hérésie de Maximus qui se répandit; et de l'abolition de la formule* ὁ σταυρωθεὶς, *c'est-à-dire* : Qui as été crucifié pour nous, *qui eut lieu à cette époque.*

Quoique nous ayons déjà parlé[1] de l'hérésie de Maximus, et de la manière dont Constantinus l'introduisit dans les Églises des Romains, après qu'elle avait été écartée par son père Constans, nous devons maintenant faire connaître le schisme qui survint parmi eux en cette année 1038, à propos de cette hérésie et de l'expression : « qui as été crucifié ».

Dans les pays des Romains, cette opinion régnait depuis le temps de Constan[tinus], mais dans les régions de Syrie [**458**] elle n'était pas admise. Elle y fut semée maintenant par les prisonniers et les captifs que les troupes des Ṭaiyayê amenaient et faisaient habiter en Syrie. Sans doute à cause de l'estime[2] de l'empire des Romains, ceux qui se laissèrent pervertir par cette opinion et l'acceptèrent furent surtout les citadins et leurs évêques, et les chefs.

L'un de ceux-ci était Sergius, fils de Mançour[3], qui opprimait beaucoup les fidèles qui étaient à Damas et à Émèse, et non seulement leur fit effacer du *Trisagion*, l'expression ὁ σταυρωθεὶς, mais entraîna aussi plusieurs des nôtres à son hérésie.

Les habitants de la montagne de Sassoun disent qu'ils ont la foi de Gregorius le Parthe[4], que tiennent les Arméniens. Bien que notre foi et la leur ne soient qu'une, soit à cause des coutumes différentes, soit à cause de la négligence[5] qui gâte les choses, ni eux ni nous, ne nous sommes préoccupés, après le schisme de Chalcédoine, de savoir quelle était la divergence entre nous.

Les moines de Bar 'Igra dans le pays de Maipherqaṭ, qui étaient voisins de cette montagne, allaient trouver le catholicos d'Arménie toutes les fois que mourait l'évêque de cette montagne et disaient : « Nous suivons la foi de Gregorius; et il n'y a de la confession des Arméniens, dans le Djézireh, que notre couvent et la montagne de Sassoun ». Il ajoutait foi à leurs paroles, et leur ordonnait pour évêque celui qu'ils lui présentaient; il écrivait une lettre aux Sanasnayê[6], et ceux-ci, dans leur simplicité, acceptaient cet évêque.

A cette époque, un prêtre de la région de Maipherqaṭ, [**458**] nommé Bar Ḥadbešaba, alla trouver Ḥaiyan[7] Tanoukaya, écrivit avec lui une lettre, et l'envoya au catholicos Iwannis. Il l'informait que

---

1. Cf. ci-dessus, p. 433, 446, 451. — 2. ὑπόληψις. — 3. Cf. ci-dessus, p. 477, n. 5.

4. Cf. ci-dessus, t. I, p. 243. — 5. Lire : ܡܡܣܡܣܢܘܬܐ. — 6. ܣܐܣܢܝܐ, ܣܐܢܣܢܝܐ (p. 458, l. 10), ܣܐܢܣܢܝܐ (p. 460, l. 1) ; l'ar. porte : ܠܣܢܣܢܝܐ ܣܐܢܣܘܢ · ܣܐܢܣܢܝ̈ܐ est la forme ancienne correcte; Σανασουνῖται (GEORG. CYPR., éd. Gelzer, p. 48), *Sanasn-ayk'* (THOMAS ARTSROUNI, II, 7) [J. MARQUART]. — 7. La lecture du nom est douteuse; l'Ar. porte distinctement حسن.

Cette hérésie pervertit aussi les sièges de Jérusalem, d'Antioche, d'Édesse et d'autres villes, que les Chalcédoniens occupaient depuis l'époque de l'empereur Heraclius.

Les moines de Beit Marôn et l'évêque de ce couvent, et quelques autres[1], n'acceptèrent point cette opinion; mais la plupart des citadins et leurs évêques l'acceptèrent.

Combien d'anathèmes (furent portés), combien de rixes eurent lieu jusqu'à présent : on ne peut l'énumérer ni le supputer.

Dans la discussion, les Chalcédoniens du parti de Beit Marôn[2] invectivaient les Maximinites : « Vous êtes des Nestoriens, les compagnons des païens et des juifs. Vous ne dites pas [459] que le Christ est Dieu, qu'il est né de la Vierge, qu'il a souffert et a été crucifié dans la chair, mais qu'il est un homme ordinaire, une personne particulière, abandonnée au loin par Dieu[3], qui craignait et redoutait la mort et criait pour cela[4] : « Mon Père ! s'il est possible, que ce calice passe loin de moi, toutefois que ta volonté soit faite et non la mienne », comme si autre et autre étaient les volontés du Père et du Fils; c'est-à-dire qu'il y aurait dans le Christ, deux volontés séparées et opposées, ou même les moines du couvent de 'Igra étaient opposés à la vraie foi, car ils étaient Julianistes[5]. En apprenant ces choses, Iwannis fut ému et stupéfait de l'audace de ces gens. Il écrivit une lettre au patriarche Athanasius et lui demanda de lui faire connaître sa foi; l'exhortant à l'union des Syriens et des Arméniens. On écrivit beaucoup des deux côtés. Le prêtre ne[6] cessait et ne finissait de porter des lettres du patriarche au catholicos, aux évêques et aux Sanasnayê.

Gabriel, un des moines de Beit 'Igra, troublait les Arméniens et leur disait : « Les Syriens confessent le corps du Christ corruptible, comme Severus et Jacques ». Et comme les Arméniens ne connaissent qu'un seul genre de corruption[7], ils étaient scandalisés.

Après que le prêtre eut beaucoup travaillé, Dieu inspira au cœur du patriarche Athanasius et du catholicos Iwannis de réunir un synode. On convint de se rendre à Arzôn; mais les Arméniens en furent empêchés par leur général[8]. Alors, le patriarche choisit six évêques[9] qu'il envoya près du catholicos. Lorsqu'ils arrivèrent, le catholicos se réjouit de les voir et rassembla ses évêques. Il fit aussi venir Gabriel, et ils commencèrent à discuter. On découvrit que Gabriel était un disciple de Julianus. On lui demanda

1. La ponctuation du ms. est ici fautive, mais le contexte ne laisse pas de doute sur la manière de la rétablir. — 2. Les moines de Beit Marôn avaient accepté le synode de Chalcédoine, par contrainte, sous Héraclius, cf. ci-dessus, p. 412; mais leur adhésion n'était qu'apparente. — 3. C.-à-d. que la divinité abandonna l'humanité du Christ au moment de la passion. — 4. MATTH., XXVI, 39.

5. Comp. ci-dessus, p. 224. — 6. Lire : ܠܐ, Ar. : ܠܘ. — 7. Cf. ci-dessus, p. 276. — 8. Le diophysite Sembat Bagratouni, *aspet* d'Arménie, patrice et curopalate. Cf. ÉTIENNE ORBÉLIAN, *Hist. de la Siounie*, trad. Brosset, p. 82; J. MARQUART, *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzüge*, p. 443 et suiv. — 9. Plus bas (cf. p. 496), on ne donne que cinq noms.

ennemies, et en lutte l'une contre l'autre ».

Les Maximinites (de leur côté) adressaient des reproches à ceux du parti de Beit Marôn : « Vous ne confessez pas, conformément à la définition du concile de Chalcédoine et au *Tome* de Léon, qu'on doit reconnaître et compter dans le Christ deux natures, qui gardent leurs propriétés et leurs opérations dans le Christ, sans amoindrissement; et, par conséquent, aussi deux volontés naturelles et deux opérations distinctes; mais vous confessez, comme Cyrillus et Severus, qu'il n'y a qu'une seule hypostase, une seule nature, une seule volonté dans le Christ, et qu'une est son opération, sa puissance, son autorité ». Et ils les appelaient Sévériens, Jacobites, théopaschites.

Or, ceux-là disaient fort bien que si [**460**] le Christ est considéré comme deux natures et en deux (natures), qui gardent leurs propriétés et leur opération, selon le *Tome* de Léon et la définition de Chalcédoine, de toute nécessité il faut aussi confesser qu'il y a deux volontés et deux opérations, et aussi deux hypostases agissant et commandant, je veux dire : deux Fils et deux Christs; et il n'y aurait pas dû, selon un jugement sain et droit, y avoir de rixe entre les Maximinites et les Chalcédoniens, au sujet de la confession, car tous pensaient comme Léon et le synode de Chalcédoine[1].

d'anathématiser celui-ci, et comme il n'y consentit point, ils lui coupèrent son étole et le chassèrent, selon leur coutume. Les évêques arméniens discutèrent longuement avec les Syriens au sujet du mot « corruption »; car ce maudit Gabriel avait mis dans leur esprit que les Syriens disaient le corps de Notre-Seigneur corruptible; et comme par corruption, ils n'entendaient pas autre chose que ce qui arrive au corps après la séparation de l'âme, ils avaient horreur et étaient fort scandalisés (de cette doctrine). Les évêques (syriens) s'étaient donné beaucoup [de peine][2] avec les exemples tirés des Livres [saints] et de [la nature][3], et les (évêques arméniens) n'étaient pas convaincus, mais ils recherchaient dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament les témoignages qui écartaient la corruption de la chair du Seigneur.

Le catholicos qui était plus versé dans les Écritures et voulait arriver à l'union était très empressé. Les évêques (syriens) apportèrent en témoignage ce que dit Paul, dans les Actes, à propos du Christ[4] : « Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et il ne verra pas *de nouveau* la corruption. » Cette locution : « de nouveau » marque une chose qui est déjà arrivée une fois et ne peut plus avoir lieu; car il est ressuscité dans l'impassibilité et l'incorruptibilité que nous espérons nous-mêmes obtenir quand « il changera le corps de notre humilité à

1. La réflexion de l'auteur est juste, et de fait le monothélisme n'était qu'une manière détournée d'éluder le synode de Chalcédoine pour ceux qui l'avaient accepté par contrainte et sans conviction.

2. Suppléer ܥܡܠܐ (BH). — 3. Le passage mutilé dans notre ms. est ainsi conçu dans l'Ar. : [illegible] — 4. *Act.* XIII, 34.

Les gens d'Alep se divisèrent en deux fractions; l'une, avec leur évêque, était du parti de Beit Marôn, l'autre était pour les Maximinites. Ils en vinrent aux mains à propos de leur grande église, qui avait été bâtie par Acacius d'Alep [1]. Chacun des partis la réclamait, et plusieurs fois ils se frappèrent mutuellement dans son enceinte. L'émir, voyant leur querelle, prescrivit que chaque parti prendrait la moitié de l'église. Le côté oriental échut à l'évêque de Beit Marôn, et le côté occidental aux partisans de Maximinus. Ils firent [**461**] au milieu une séparation en planches et ils fixèrent [2] un second autel en bois du côté de l'occident [3]. Deux assemblées confuses [4] s'y tinrent en même temps. Pendant l'office et la messe, chaque parti, en vue de troubler l'autre, élevait la voix et faisait du bruit. Parfois, ils dispersèrent les offrandes les uns des autres, renversèrent les oblations, brisèrent les croix, et, sans [5] pudeur, prirent l'évêque par la barbe et lui crachèrent au visage; leurs femmes osèrent même pénétrer dans le sanctuaire : elles s'emparèrent des prêtres et les firent sortir hors de l'église.

L'émir, voyant que le partage de l'église n'avait pas mis fin aux troubles, ordonna que la cloison du milieu fût enlevée, que tous fussent soumis à l'évêque, que celui qui ne se soumettrait la ressemblance de son corps glorieux [6] ». — On apporta le livre des Actes, en écriture et en langue arméniennes, et on y trouva cette parole, sans addition ni retranchement. Le catholicos se réjouit beaucoup de cela, et demanda à ses évêques : « Que pensez-vous de cette locution : Il ne verra pas *de nouveau* la corruption? » Ils [ne] [7] trouvèrent rien à répondre, et cédèrent devant le Livre. Dès lors on usa de prudence dans cette affaire, et les Syriens [**459**] aussi bien que les Arméniens se conduisirent avec modération à l'égard des opinions qui n'étaient pas parfaites quant à la doctrine, et, se départissant un peu de la rigueur manifeste qui peut-être en aurait fait retourner plusieurs en arrière, ils définirent sous l'anathème ce qui, sans nuire à la vérité, éloignait la doctrine perverse des hérétiques [8].

Après avoir ainsi mené l'affaire, ils s'unirent mutuellement. Les évêques syriens accomplirent d'abord le sacrifice et les Arméniens y participèrent. Ensuite les Arméniens offrirent l'oblation et les Syriens y participèrent. Et quand ils furent unis par la foi, ils confirmèrent et définirent par écrit et par leur signature ce que le Saint-Esprit avait accompli parmi eux; ils firent une lettre [9] synodale, qui est conservée en syriaque chez les Arméniens, et en arménien chez nous autres Syriens.

---

1. Cf. ci-dessus, p. 3. — 2. ܣܡܟܘ. — 3. L'église fut séparée dans le sens de la largeur. — 4. Lire : ܒܠܒܠܐ. — 5. Lire : ܘܕܠܐ.

6. *Philip.*, III, 21. — 7. Lire : ܒܪ ܠܐ. — 8. En résumé, on se mit d'accord pour repousser la doctrine du concile de Chalcédoine, sans insister sur les divergences entre celles des Syriens et des Arméniens. — 9. τόμος.

pas fût puni, et que sa tête et sa barbe fussent rasées. Plusieurs d'entre eux ne se laissèrent pas persuader : ils furent punis et on leur coupa la barbe. L'émir ordonna que chaque jour deux prêtres entreraient et célébreraient au même autel : un d'un parti et un autre de l'autre, et que chacun d'eux donnerait la communion à ceux de son parti. Ils consentirent à cet ordre honteux, et firent ce qui ne s'était jamais fait. Deux prêtres offrirent simultanément sur le même autel, dans deux patènes et deux calices. Et pour qu'ils ne se battent pas entre eux, l'émir envoya des musulmans, porteurs de poignards, qui se tenaient sur les degrés[1] jusqu'à ce que les prêtres eussent terminé.

Plus tard, les Alépins, rougissant de honte et couverts d'ignominie, les chassèrent tous de l'église; ils s'unirent et se firent Maximinites. — *Fin.*

Le catholicos était très glorifié et très loué pour ses œuvres pieuses, sa doctrine et sa miséricorde; il était honoré et chéri de tout le monde, et on le regardait comme un ange, à cause de sa sainteté.

Exemplaire de la lettre synodale que firent les Arméniens et les Syriens lorsqu'ils s'unirent. — « En l'an 1037 des Grecs, 135 selon le comput des Arméniens[2], vous êtes arrivés chez nous de la région de Syrie, sur l'ordre de Mar Athanasius, patriarche d'Antioche, près de moi Iwannês, catholicos de la Grande Arménie, vous, évêques, dont les noms sont consignés ici[3] :

Constantinus d'Édesse, — Siméon de Ḥarran, — Theodorus de Germanicia, — Athanasius de Maipherqaṭ, — Siméon de Dara;

« en vue de l'union entre nous et vous, c'est-à-dire entre les régions de Syrie et d'Arménie.

« Selon la règle, nous avons dû vous demander de nous donner la définition de votre foi; vous l'avez écrite et nous l'avez remise par écrit. Alors, nous avons ordonné qu'un synode des vénérables évêques s'assemblât dans le canton[4] d'Apahounis[5] au village de Manavazqerd[6].

« Nous y arrivâmes par la permission de Dieu et de l'Esprit-Saint :

---

1. κατάστρωμα.

2. C'est ainsi que porte le ms.; la vers. ar. et BH donnent la même leçon. Mais l'an 135 des Arméniens correspond à l'an 686 de l'ère chrétienne. Il faut donc corriger ܩܥܗ, 175 (au lieu de ܩܠܗ, 135), correspondant à l'année 726 C = 1037 Sél. — 3. On a dit plus haut qu'il y avait six évêques. Un nom a probablement été omis par les copistes; il manque aussi dans la version arabe. — 4. Lire : ܩܠܝܡܐ (χλίμα) armén. : *gavar*; le ms. porte *Cilicie*, et les vers. ar. et arm. ont également lu ainsi. — 5. La ville de *Manavazkert* ou *Manazkert* était sur les confins de Hark' et d'Apahounik'; elle fut rattachée à ce dernier au moins au IXe siècle. La leçon du ms. ܐܦܗܘܡܣ (aussi dans la vers. ar.) doit être une faute pour ܐܦܗܘܢܝܣ. — 6. L'ar. porte comme notre ms. : ܡܢܣܩܪ, qui est peut-être pour ܡܢܙܩܪܕ ou mieux : ܡܢܙܘܩܪܕ; *Manazavkert*. Sur ce concile, cf. le récit d'Étienne Asolik, trad. Dulaurier, p. 131. (*Bibl. de l'Écol. des Langues Or.*, 1re S., t. XVIII), et ÉTIENNE ORBÉLIAN, *Hist. de la Siounie*, ch. LXIX, trad. Brosset, p. 252. La note de Brosset, p. 75, est inexacte. (J. M.)

« Moi, Iwanês[1], catholicos de la Grande Arménie, et les évêques qui étaient avec moi[2] :

(1)[3] Ḥalphai, évêque de *'ARKIWS*[4]; — (2) Theodoros, de *'ARMN*[5]; — (3) Sahak[6], évêque Mamikonean[7]; — (4) [*RSQW*, évêque de][8] Basean[9]; — (5) Sargis, évêque de *DIṬPIS*[10] (?); — (6) Theorios[11], de Beznounis[12]; — (7) Theodoros, d'Ašamounis[13]; — (8) Grigorios[14], d'Ašarounis[15]; — (9) *NWZWN*, de *'ASIBW*[16]; — (10) Habel[17], d'Amatounis[18]; — (11) David, d'Ērĕštounis[19]; — (12) Iowsêp', d'Artsrounis[20]; — (13) Grigor, de Wanand[21]; — (14) Narkisos, de Khorkhorounis[22]; — (15) Esayi[23], de Golt'n[24]; — (16) Iwanês, de Gnounis[25]; — (17) Gorgi, de Ṛotakay[26]; — (18) Iowsêp', de Bakratounis[27]; — (19) Mik'ayêl, de Bagrevand[28]; — (20) Eremia, d'Apahounis[29]; — (21) Salomon, de *MRINA*[30]; — (22) Gabriel, d'Arzôn[31] (?); — (23) Khosrow, prêtre et docteur des Arméniens[32]; — (24) David, de Souphrîn[33] (?); — (25) Salomon, archiman-

---

1. La forme littéraire arménienne du nom de Jean est toujours *Jowhan*, *Jehan*, *Jowhannes*, qu'on prononce aujourd'hui *Hohan*, *Hehan*, *Hohannes*; mais l'existence d'une forme vulgaire *Iwanês* ou *Ewanês* est prouvée par la transcription Εὐανέσης, dans la Διήγησις (cf. Gœlzer, *Die Anfänge der armenischen Kirche*, Vienne, 1895) et par la forme géorgienne *Iwané* (J. Marquart). — 2. La liste des évêques arméniens qui est donnée ci-après a été si maladroitement transcrite par les copistes qu'un certain nombre de noms de sièges épiscopaux sont difficiles à identifier. J'ai eu recours à l'obligeance et à l'érudition de M. J. Marquart, qui a bien voulu me communiquer les notes qui accompagnent cette liste. — 3. Ces numéros d'ordre n'existent pas dans le ms. — 4. Forme qui ne se prête à aucune identification plausible. — 5. On pourrait songer à restituer *Aramonk'*, village où fut transféré le catholicat (en Kotaik') lors de la scission, à la fin du vi^e siècle; mais cet endroit n'est cité nulle part comme évêché particulier. — 6. Isaac. — 7. Lire : ܡܐܡܝܩܘܢܝܢ. — 8. Ces mots sont omis dans le ms. Ainsi d'après la vers. ar. : ܪܣܩܘ ܐܦܣܩ ܕܒܣܐܢ; ܪܣܩܘ paraît être un hypocoristique en *oy*. — 9. Sans doute à lire : ܕܒܣܐܢ. — 10. Ar. : ܕܝܛܦܝܣ; peut-être à restituer ܡܪܕܦܛܘܢܝܣ, *Mardpétounis*, patronymique de *Mardpet*. Le siège du diocèse du *Mardpetakan* était à Nakhčavan. — 11. Ar.: ܬܐܘܪܝܣ. — 12. Ar.: ܩܪܝܩܛܝܣ; Ms. : *Kârîqatîs*; à lire, très probablement, ܕܒܙܢܘܢܝܣ *Beznounis*; *Bznounik'*, évêché souvent nommé dans les listes arméniennes. — 13. *Archamounik'*; la vraie forme serait : ܐܪܫܡܘܢܝܣ. — 14. Ce Grégoire, le philosophe, est expressément mentionné par Étienne Asolik (*op. cit.*, p. 103, trad. Dulaurier, p. 131). — 15. *Archarounik'*; ܐܫܪܘܢܝܣ; comme dans le nom précédent l'*alaf* est tombé. — 16. Les noms paraissent impossibles à identifier. — 17. Les numéros 10 et 11 sont omis dans la version arabe. — 18. *Amatounik'*, ܐܡܛܘܢܝܣ. — 19. Ṛštounik' ou *Eréšhtounik'*, ܐܪܫܛܘܢܝܣ. — 20. *Artsrounik'*, ܐܪܙܪܘܢܝܣ. — 21. Lire : ܡܘܫ. — 22. *Khorkhorounik'*; ܟܘܪܟܘܪܘܢܝܣ. — 23. Ar. : ܐܣܝܐ. — 24. Ms. *Gwlwn*. Ar. : ܓܘܠܬܢ, forme exacte. — 25. *Gnounik'*; ܓܢܘܢܝܣ. — 26. ܪܘܛܩܝ; Rotak (gén. : Rotakay, ou plus usuellement au plur. : Rotakk', Rotokk', Rotikk' (gén. : Rotkac'). — 27. Ar. : ܒܩܪܛܘܢܝܣ. — 28. Lire : ܒܓܪܘܢܕ. — 29. Ms. : *Panws*, pour : ܐܦܗܘܢܝܣ [!]. — 30. : Ms. : *Marina*; ar. : ܡܐܪܝܢ; on pourrait conjecturer la restitution : ܗܪܩܝܐ (ou ܗܪܚܐ *Harḥa* ?) désignant l'év. de *Hark'* (génit. *Hark'ay*). — 31. Ms. *Karzwn*; ar. : ܟܪܙܘܢ, très probablement une corruption de ܐܪܙܘܢ. — 32. ܐܪܡܢ doit être pris dans le sens collectif; un *docteur* (wardapet) *d'Arménie* figure dans d'autres listes. — 33. Ms. *Swphri*. Peut-être ܣܘܦܪܝܢ, pour ܐܣܦܝܪܝܢ (?).

drite[1] de Mak'enis[2]; — (26) Raphaël, archimandrite[3]; — (27) Siméon[4] (?), docteur; — (28) Iwanês[5], chorévêque; — (29) Grigor, de Taraun; — (30) Sahak, chorévêque de *MATNIS*[6]; — (31) Sargis, évêque [**460**] des Sanasnayê[7];

« avec les autres prêtres et moines assemblés dans le synode, dont il n'est pas nécessaire d'écrire les noms, et aussi (avec) notre frère le noble, glorieux, sage, Haiyan[8] (?), fils de 'Abou Ḥakîm[9].

« Le libelle de la foi que vous nous avez écrit ayant été examiné, fut trouvé exact, et il n'y avait dedans rien de contraire aux saints Apôtres ou aux Pères orthodoxes. Nous avons donc accepté et admis la foi contenue dans le libelle que vous nous avez donné. Or, vous nous avez demandé que nous vous donnions, nous aussi, notre confession par écrit. Et comme cela était juste, nous vous avons écrit celle qui est consignée ci-dessous :

« Nous croyons au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint : nature unique de la divinité, trois hypostases et trois personnes. Le principe et la cause du Fils et de l'Esprit-Saint est le Père : du Fils par génération, du Saint-Esprit par procession. Mais, parce qu'il n'y a qu'une seule nature de la divinité, il ne faut pas dire que la Trinité sainte n'est qu'une hypostase ou une personne. Et, parce qu'il y a trois hypostases parfaites de la divinité, il ne faut pas dire qu'il y a trois natures, qui seraient étrangères l'une à l'autre, mais une seule nature, une seule puissance, une seule volonté, une seule opération naturelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Nous croyons que le Verbe-Dieu, Fils unique du Père, est descendu et a séjourné dans le chaste sein de la sainte Vierge Marie; que d'elle, il s'est fait homme parfait, c'est-à-dire a pris définitivement de notre race un corps, une âme et une intelligence, sans changer en rien de ce qu'il était; de sorte qu'il pourrait dire[10] : « Je suis et je n'ai pas changé », et il s'est uni indissolublement et invariablement. Et parce qu'il est le Verbe-Dieu, c'est-à-dire de son Père, il a pu être conçu dans le sein de la Vierge et naître sans briser le sceau de sa virginité; et à cause de cela, elle est, et elle doit être appelée « Mère de Dieu »; puisque celui qui est né d'elle est vraiment Dieu, qui s'est uni

---

1. Dans la vers. ar. : « évêque du couvent de ». Ce Salomon est mentionné comme abbé du couvent par Étienne Orbelian, *Hist. de la Siounie*, trad. Brosset, p. 81. — 2. *Mak'énik* ou *Mak'énoc'ac'*. — 3. Ar. : ܐܣܩܦ ܐܠܕܝܪ, « évêque du couvent ». — 4. Ms. : *Smn*; ar. : ܫܡܥܘܢ. — 5. Ms. *Nwnîs*; corriger : ܝܘܐܢܝܣ (?). — 6. On trouve dans les listes un évêque de *Mehenounik'* (OUKHTANÈS, II, 30); on pourrait aussi songer à un chorévêque de l'*Amatounik'*. — 7. Ar. : ܠܣܢܣܢܝܐ. Comp. ci-dessus, p. 492, n. 6. — 8. L'arabe a compris le mot ܚܝܢ comme une épithète, dans le sens de « miséricordieux »; je crois que ce mot cache plutôt un nom propre qui paraît requis par la contexture de la phrase. Il s'agit probablement du personnage mentionné plus haut, p. 492, l. 31 : حيّان التنوخي. Voici le texte arabe : ܐܠܟܪܝܡ ܐܒܝ ܐܠܐܣܬܐܕ ܚܢܝܢ. ܐܚܘܢܐ ܠܦܐܩܘܣ ܐܒܝ ܐܚܘ ܚܢܝܢ. — 9. Remarquer que les formes des noms conservées dans cette liste sont encore plus anciennes que celles de la Διήγησις, qui est de la fin du VIIe siècle (J. MARQUART). — 10. Cf. MALACH., III, 6.

hypostatiquement à la chair et s'est fait homme ; un seul et même est à la fois divinement et humainement un seul Fils, un seul Seigneur, une seule hypostase, un seul Christ, une seule nature du Verbe-Dieu incarnée.

« Nous confessons que le même Verbe-Dieu fait les prodiges, comme Dieu, et subit les vicissitudes humaines, comme homme; car le même est Dieu parfait et homme parfait. Le Verbe-Dieu incarné a supporté toutes les choses humaines, comme nous, à l'exception du péché. Il fit des prodiges divinement : et il grandit comme nous en stature corporellement. Il est parfait dans sa divinité : et il est celui qui parfait toutes les créatures, en tant que Dieu; et il a eu faim et soif humainement : lui qui rassasie tous ceux [qui ont faim][1] et soif. Il se fatigua de la marche de la route, il dormit, comme homme, tandis que sa divinité ne se fatigue et ne sommeille pas : lui qui garde Israël d'un œil vigilant[2]. Il a souffert et il mourut véritablement dans une chair passible, lui qui était par sa nature au-dessus des passions, en tant que Dieu. Il ressuscita le troisième jour, dans le corps né de la Vierge, pour l'impassibilité et l'immortalité. Il monta au ciel et il siège à la droite de son Père; et il doit venir, dans [**461**] son corps, juger les vivants et les morts : lui dont le règne n'aura pas de fin.

« Telle est la foi que nous avons reçue des Apôtres et des Pères, conforme à l'enseignement des trois synodes : celui de Nicée, celui de Constantinople et celui d'Éphèse. »

Anathèmes qui furent établis dans ce Synode. — I. Si quelqu'un ne confesse pas que la Trinité sainte et consubstantielle est une seule nature et une seule divinité, trois hypostases et trois personnes adorables, égales et parfaites : Qu'il soit anathème !

II. Si quelqu'un ne confesse pas que le Verbe-Dieu qui s'est véritablement fait homme de la Vierge sainte, s'est uni un corps créé et déterminé, c'est-à-dire, pour parler distinctement, un corps, une âme, et un esprit; mais dit que le Christ est apparu en fiction ou en apparence et non en réalité : Qu'il soit anathème !

III. Si quelqu'un dit que ce n'est pas de notre chair mortelle, pécheresse et corruptible, que le Verbe s'est uni (un corps) ; mais de la chair qu'avait Adam avant son péché et qui était, par la grâce, immortelle, impeccable, incorruptible : Qu'il soit anathème !

IV. Si quelqu'un ne dit pas que cette unique nature de la divinité et de l'humanité, c'est-à-dire du Christ qui est formé de la divinité et de l'humanité, est unie dans une union sublime et ineffable, sans mélange, [sans][3] partition de dualité, sans confusion : Qu'il soit anathème !

V. Si quelqu'un ne confesse pas que l'unique Christ est à la fois Dieu et homme ; mais le divise, et dit qu'autre est Dieu et autre l'homme : Qu'il soit anathème !

VI. Que quiconque dit que le corps du Christ fut corruptible, et non pas glorieux, ni parfait dès l'union ; mais dit que, depuis la conception jusqu'à la résurrection, il

---

1. Suppléer : ܕܟܦܢܝܢ. — 2. Cf. *Ps*. cxx, 4. — 3. Lire : ܘܠܐ.

fut corruptible, non glorieux, non parfait, dans un autre sens que celui employé par les Prophètes, les Apôtres, les Pères et les Docteurs[1], et que, depuis la résurrection, il est incorruptible, glorieux et parfait : soit anathème !

VII. Que quiconque ne confesse pas que le corps réel du Christ est passible et mortel par nature, tandis qu'il est impassible et immortel en tant que Dieu; mais dit qu'il est passible et mortel dans la nature divine[2], ou impassible et immortel dans la nature humaine : soit anathème !

VIII. Que quiconque ne confesse pas que le Christ a subi dans le corps humain toutes les passions humaines, à l'exception du péché, mais dit que la divinité a été sujette aux passions; ou prétend que son corps n'a pas participé aux passions humaines, mais dit qu'un corps corruptible les a subies : soit anathème !

IX. Que quiconque ne confesse pas que le Christ a subi les passions incorruptiblement; ou appelle les passions « corruption », autrement que dans le sens employé par les Prophètes, les Apôtres et les Pères orthodoxes : soit anathème !

X. Nous anathématisons toutes les hérésies et leurs auteurs, un tel et un tel[3]. Nous recevons les Saints Pères.

Pour la confirmation, le maintien, la conservation de l'union faite entre nous et vous[4], nous avons écrit (cette définition) et nous vous (l') avons donnée, ô nos frères nommés plus haut, représentant toute la Syrie, nous évêques, chorévêques, prêtres, plus haut désignés, représentant toute l'Arménie, devant le Dieu vivant et vivificateur de l'univers, et (devant) ses saints anges. Qu'il soit lui-même le sceau et le cachet confirmatif de la foi, c'est-à-dire de l'union entre nous et vous jusqu'à la fin du monde.

Et nous aussi, pour la certitude[5] des choses qui ont été faites, nous avons signé et scellé de notre sceau, en confirmation. — *Fin.*

NOTE MARGINALE : *Aussi Jean le Stylite, de Litarba*[6], *termine ici le livre qu'il fit sur*[7] *les temps; livre que nous avons aussi résumé, dans le présent ouvrage, jusqu'ici.*

[462] CHAPITRE [XXI]. — *Sur l'époque de la mort de Léon, empereur des Romains, et de Hišam, roi des Ṭaiyayê. Mort d'Iwannis, catholicos des Arméniens, d'Athanasius, patriarche d'Antioche, et d'Alexandre d'Alexandrie. Sur un certain Bêšîr, aventurier* *.

En l'an 1038, il y eut en Égypte une révolte contre les Ṭaiyayê; quelques

*NOTE MARGINALE : *On parle encore dans ce chapitre du commencement de l'invasion des Turcs; et aussi des* ʿadbê, *c'est-à-dire des sorts, pour l'élection du patriarche, qui commencèrent alors à être en usage dans notre Église des Orthodoxes.*

1. Il y a dans cette rédaction une équivoque intentionnelle, cf. ci-dessus, p. 495, n. 8. — 2. Lire : ܠܐܠܗܐ. — 3. Il y avait sans doute ici une liste des hérétiques. — 4. Lire : ܠܟܘܢ. — 5. Lire : ܐܝܟ ܕܠܫܘܪܪܐ. — 6. Ms. : *de Yatreb.*; cf. p. 357, n. 1. — 7. ܥܠ.

(Égyptiens) résistèrent à l'autorité[1]. Un grand nombre de gens du peuple des Ṭaiyayê se coalisèrent contre eux et tuèrent la plupart des Égyptiens. Ceux qui échappèrent au massacre[2] s'emparèrent des navires et s'enfuirent par mer.

En l'an 1039, Maslama envahit de nouveau le pays des Turcs avec une nombreuse armée. Il y eut un combat de 40 jours. Quand les Ṭaiyayê virent qu'ils ne pouvaient vaincre les Turcs, ils abandonnèrent leurs bagages et s'enfuirent.

A cette époque les Turcs commencèrent à émigrer. — En l'an 1042, les Turcs envahirent le territoire des Ṭaiyayê; ils s'emparèrent de villes et de villages nombreux dans la province d'Adhorbigan. L'émir Maslama marcha contre eux avec une armée nombreuse. Des deux côtés, des milliers et des myriades (d'hommes) furent tués. Les Turcs furent empêchés de monter contre d'autres villes du territoire des Ṭaiyayê. Ils occupèrent celles qu'ils avaient prises et s'y établirent. Les Ṭaiyayê firent la paix avec les Turcs[3].

Les Ṭaiyayê montèrent eux-mêmes et envahirent les pays des Romains, avec Moʿavia, fils du roi. Ils se dirigèrent vers la ville de Gangres, dont les habitants s'enfuirent devant l'armée des Ṭaiyayê. Ceux-ci renversèrent ses murs et la dévastèrent entièrement. Puis, ils allèrent mettre le siège contre la ville de Nicée. Ils l'attaquèrent pendant 40 jours, et démolirent son mur. Les Romains [463] s'enfuirent sur des barques, et les Ṭaiyayê s'emparèrent de la ville et la dévastèrent[4].

Cette même année parut un décret[5] de Hišam, roi des Ṭaiyayê, et tous les prisonniers romains qui se trouvaient entre les mains des Ṭaiyayê furent massacrés[6]. Il fit cela parce qu'il avait entendu dire que Léon avait tué les prisonniers Ṭaiyayê; ce qui n'était pas vrai. — Quand Eustathius[7] et ses compagnons rendirent témoignage à Ḥarran, on agita la question (de savoir) s'ils devaient être reconnus comme martyrs ou non.

L'empereur Léon prit la fille de Khâgan, roi des Khazares, pour femme de son fils Constantinus. — Quand on l'amena, ils commencèrent par la faire baptiser[8]; ensuite Léon plaça la couronne sur la tête de son fils et le proclama empereur. Germanicus, leur patriarche, le couronna[9].

La même année, Moʿavia, fils de Hišam, pénétra de nouveau dans le Beit Roumayê. Il s'empara d'une place forte de Cappadoce appelée Karsianon[10].

---

1. Ou : « au prince, au sultan. ». — 2. ܣܝܦܐ. — 3. Sur les expéditions de Maslama contre les Turcs, cf. Theoph., ad ann. 721, 723, et *Hist. du Bas-Emp.*, LXIII, § lvi; Ps.-Denys, ad ann. 1042, 1043. Le peuple appelé ici les Turcs est celui des Khazares. — 4. Le récit est différent dans Théophanes, ad ann. 718. — 5. ἀπόφασις. — 6. Theoph., ad ann. 732. — 7. Un des captifs, fils du patrice Marinus, cf. Theoph., ad ann. 730, 732. — 8. Elle fut appelée Irène. Theoph., ad ann. 724. — 9. Constantin fut proclamé *Auguste* un an après sa naissance, en 719. A l'époque de son mariage, Germanus avait été dépouillé de l'épiscopat à cause de sa résistance aux décrets iconoclastes de Léon. — 10. Τὸ Χαρσιανοῦ κάστρον (Theoph., ad ann. 722).

En l'an 1053 des Grecs[1], Léon mourut après avoir régné 24 ans. Son fils Constantinus[2] lui succéda.

Bientôt après, Artabas[3], beau-frère de l'empereur, se révolta contre lui. Il entra à Constantinople et occupa le palais. Constantinus resta en dehors de la ville, et s'enfuit de son voisinage[4]; il chercha refuge chez les Anatoliques[5], qui lui promirent de l'aider. Il vint avec eux à Amorium, ville de Phrygie, et y passa l'hiver. Artabas réunit une armée et vint vers lui. Quand ils engagèrent la bataille, Artabas fut vaincu et prit la fuite, et ceux qui s'étaient attachés à lui retournèrent à l'empereur[6].

En l'an 1056, mourut Hišam, roi des Ṭaiyayê, après avoir régné 19 ans.

Alors régna Walîd, fils de Yézîd[7]. Il maltraita les gens de la maison de Hišam, et pilla leurs biens. Il fit dominer sur son empire ʿAbbas, fils du roi Walîd. Celui-ci s'étant jeté sur l'or de l'empire, qui était comme la mer, fut pris du désir de s'emparer de l'empire; il s'attacha les grands des Ṭaiyayê en couvrant Walîd d'odieuses calomnies. Le roi avait confiance en lui, comme en soi-même. Tandis que Walîd était dans le désert, ʿAbbas entreprit de régner; mais les Ṭaiyayê n'acceptèrent pas cela, parce que ʿAbbas était le fils d'une concubine; ils méprisaient Walîd parce qu'il buvait du vin et faisait le mal. C'est pourquoi ils firent régner Yézîd, [**464**] son frère[8], à Damas. Dès que celui-ci commença à régner, il envoya une armée combattre contre son frère dans le désert[9]. Ils atteignirent celui-ci, sans qu'il s'en aperçût; ils lui coupèrent la tête, la fixèrent au bout d'une lance, et la rapportèrent à Damas, où ils la suspendirent avec une outre de vin.

Ensuite, plusieurs se mirent à convoiter la royauté, parmi les descendants de leurs rois; ils se livrèrent de violents combats et de nombreuses attaques, chacun d'eux entraînait avec lui une armée de gens qui s'attachaient à lui. Dans la région occidentale était Yézîd, qui fut le principe du mal; un autre était Sakasî[10]; un autre, Soleiman, fils de Hišam. A Djézireh se maintenait Besṭâm[11], à la secte duquel appartenait Bîhsaya[12] (?); à Mossoul (était) Saʿîd, fils de

---

1. Ms. : 1023; lire : ܐܢܓ (BH), au lieu de ܐܟܓ. — 2. Constantin V Copronyme. — 3. Notre ms. écrit partout *Arṭakas*, par confusion entre les lettres ܒ et ܟ. — 4. *Sic* ms. et BH. L'auteur a considéré ܐܘܦܣܩܝܢ = ὀψίκιον, comme un nom commun, et semble l'avoir pris dans le sens de *obsequium*, *comitatus*, qu'il a, en effet, dans la basse grécité; mais, en réalité, le texte qu'il avait sous les yeux parlait du thème d'Οψικίον (cf. THEOPH., ad ann. 753). — 5. τὸ θέμα τῶν Ἀνατολικῶν (*ibid.*). — 6. L'ordre des faits est bouleversé dans ce récit; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIV, § v-x. Voir aussi Ps.-DENYS, ann. 1045. — 7. Walîd II, fils de Yézîd II. — 8. Yézîd III, en réalité, son cousin, fils de Walîd, fils de ʿAbd el-Malik. Voir le tableau généalogique, p. 539. — 9. « Erat autem tum temporis Walid Baharæ in Tebrahita prope Damascum » (*Hist. sarac.*, p. 101). — 10. Ar. : ܣܩܣܝ; Ps.-DENYS, ad ann. 1058 ܣܩܣܩܝ; lire : *Sakasakî*(?); cf. WEIL, *Gesch. d. Chal.*, I, 507. — 11. BH : ܒܣܛܐܡ. — 12. Vers. ar. : ܦܝ ܡܘܣܚܐ. Le passage paraît corrompu ; aussi a-t-il été omis par Bar Hebræus.

Bahdîl[1], chef d'une autre secte qu'on appelle les Mourgayê[2]. Dans la région des Perses, ʿAbdallah, fils du roi ʿOmar, occupait Wasiṭ[3]; Marwan (régnait) en Arménie, Bar Sarig[4] dans le Khorasan, et Abou Hodsail[5] en Afrique.

Pendant qu'une telle confusion régnait parmi les Ṭaiyayê, leurs affaires marchaient aussi confusément. En tous pays, l'ordre des choses était perverti.

Quand Yézîd eut régné cinq mois, il lui survint des tumeurs à la tête et il mourut.

Après lui régna son frère Ibrahim, homme d'un commerce agréable, bon par nature, et qui est loué pour ses nombreuses qualités. Il mourut après quelques jours. — *Ce chapitre sur les rois est aussi fini.*

[**462**] En l'an 1048, se trouva un homme de Pergame d'Asie, appelé Bêšer[6], qui était romain d'origine, mais qui s'était fait musulman.

Il se rendit à Ḥarran, près d'un romain[7], et lui fit connaître la ruse qu'il était prêt à employer; il lui dit d'aller l'accuser et le dénoncer près de Soleiman, comme étant sans doute Tiberius, fils de Constantinus, empereur des Romains, qu'on croyait déjà mort. Soleiman, ayant appris cela, y ajouta foi et pensa qu'une grande chose était tombée entre ses mains ; il jura à ce romain, nommé Theophantus, qu'il lui donnerait une bonne récompense s'il livrait ce faux Tiberius entre ses mains. Quand il eut été livré, le faux Tiberius commença par nier

[**462**] Une année après l'union entre les Arméniens et les Syriens, mourut Iwannis, catholicos des Arméniens, en l'an 1038.

La même année mourut Alexandre, patriarche d'Alexandrie. Qozma lui succéda[8]; celui-ci resta peu de temps et quitta ce monde.

En l'an 1039[9] mourut Denḥa, catholicos[10] de Tagrit.

La même année mourut Mar Athanasius, patriarche d'Antioche.

Alors les évêques se donnèrent pour patriarche Iwannis, du monastère d'Eusebona[11], qui était évêque de Ḥarran[12]. Athanasius de Maipherqaṭ fut présent avec les autres évêques à l'élection[13] du patriarche.

---

1. *Sic* ms. et vers. ar. ; cf. Weil, *Gesch. der Chaliphen*, I, 687. BH : ܒܪ ܗܘܕܝܠ. — 2. Vers. ar. ܡܘܪܓܝܐ (ar. مرجّية); secte qui enseigne que la foi seule et la confiance en Dieu suffisent pour sauver, sans la pratique des œuvres. — 3. ܘܐܣܛ. — 4. *Sic*. ms. et vers. ar. ; BH : ܣܐܪܝܓ. — 5. Vers. ar. et BH : ܐܒܘ ܗܘܕܝܠ ; ms. : *Douhail.*

6. Theoph., ad ann. 729; cet auteur parle (ad ann. 715, 733) d'un imposteur nommé βησήρ, qui, d'après notre texte, serait le même personnage. — 7. Ou : « d'un soldat » ; BH : ܠܘܬ ܐܢܫ ܡܫܝܚܝܐ.

8. Lire : ܩܘܙܡܐ ; cf. *Hist. sarac.*, p. 100; Eutych., *Annales* (*P. Gr.*, t. CXI, col. 1022). — 9. *Sic* BH et version arabe; ms.: 1031. — 10. *Sic* ms.; BH : *maphrian métrop.* — 11. *Sic* ms., et vers. ar. ; BH : *de Zouqnîn.* — 12. Ms. et vers. ar. : Ḥwrn; Élie de Nisibe (apud BH. *Chr. eccl.*, I, 305, n. 2) dit expressément de ܚܪܢ, *Ḥarran.* — 13. ܒܘܚܪܢܐ.

qu'il fût (Tiberius), usant ainsi d'astuce pour accomplir plus facilement son affaire; à la fin, il dit à grand'peine : « Je le suis. » — Soleiman écrivit à son père Hišam, au sujet de ce Tiber[ius]. Hišam, en apprenant la chose, voulut faire grandir son fils aux yeux des Ṭaiyayê, attendu que le fils de l'empereur des Romains se trouvait entre ses mains. Il prescrivit de revêtir (l'imposteur) de vêtements royaux [463] et de le faire descendre près de lui. Le fâux Tiberius fit croire qu'il était chrétien. Lorsqu'il entra à Édesse, il eut l'audace de pénétrer dans le sanctuaire et de prendre la communion de ses mains sur la table de vie, selon la coutume de l'empereur des Romains. Il passa par d'autres villes, et, étant revenu en Mésopotamie, il envoya des ambassadeurs dans le Beit Roumayê, et troubla les Romains, au point que Léon lui-même fut pris de terreur. Ceux qui l'avaient fréquenté, disaient qu'il était païen, qu'il appelait les Juifs pour lui faire des incantations et le chef des Ḥarraniens pour lui prédire, par le foie, comment se terminerait son affaire.

En l'an 1040, il y eut un grand tremblement de terre, à l'aurore du dimanche, au mois de tešrîn II (nov.)[1]. — Il y eut la peste bubonique[2].

En l'an 1050, il y eut un tremblement de terre à Constantinople; la plus grande partie de la ville s'écroula[3].

La même année, au mois d'adar (mars), il y eut une pluie telle qu'on crut que les cataractes du ciel furent ouvertes toute

On commença (alors) à employer dans notre Église les ʿadbê, *c'est-à-dire les sorts*. Quand les évêques furent réunis pour établir un patriarche, il y eut beaucoup de dissentiment entre eux. A la fin, ils convinrent de choisir trois (candidats) et de leur appliquer les *ʿadbê*, c'est-à-dire les sorts. Comme Athanasius de Maipherqaṭ, appelé Sandalaya, était un homme âgé dont on avait bonne opinion, tous les évêques lui confièrent la direction de cette affaire. Quand Athanasius eut écrit les noms de trois personnes qui avaient été choisies par tous les évêques, il les plaça sur [463] l'autel. Or, il n'écrivit pas trois noms, comme le supposaient les évêques, mais il écrivit le seul nom d'Iwannis, sur les trois bulletins. Les évêques qui se fiaient à lui, ne se préoccupèrent point de vérifier la chose; ils consentirent à ce que les bulletins fussent placés sur la table sainte, et à ce qu'un homme tout à fait ignorant de l'affaire vînt tirer l'un de ces bulletins : tous devaient accepter celui dont le nom sortirait. On fit ainsi, et le nom d'Iwannis étant sorti, tous les évêques l'acceptèrent. Mais Athanasius lui-même, qui connaissait la ruse, dit : « Moi, je ne consens pas : c'est peut-être un hasard. » Il replaça les bulletins sur l'autel et fit venir un autre homme qui tira le même bulletin. Et cela par trois fois. Alors chacun dit : « C'est le doigt de Dieu. » — Le patriarche Denys dit : « Ce ne fut pas par le fait de Sandalaya, mais par la providence divine, que

1. Ps.-Denys, ad ann. 1053. — 2. Theoph., ad ann. 725. — 3. Theoph., ad ann. 732; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIII, § LXII.

une nuit et un jour. Les eaux s'accumulèrent à Édesse; les murs subirent des brèches et les portes orientales furent ouvertes par la grande impétuosité de l'inondation[1]. Encore un peu, et toute la ville périssait!

le même bulletin sortit trois fois; car Dieu ne permet pas que les fraudes réussissent, surtout dans des choses comme ces divins mystères; puisqu'un oiseau même ne tombe pas dans le piège sans sa permission[2]. »

CHAPITRE [XXII]. — *Sur l'époque du règne de Constantinus, fils de Léon, à laquelle l'empire des Arabes fut divisé; à laquelle un patriarche fut établi pour les Chalcédoniens de Syrie, par ordre du roi des Ṭaiyayê, et à laquelle les évêques orthodoxes étaient en lutte avec le patriarche.*

Tandis que ceux qui convoitaient l'empire des Arabes étaient nombreux, Yézîd mourut et aussi son frère Ibrahim. Marwan sortit du pays d'Arménie et rencontra Soleiman sur les rives de l'Euphrate[3]; celui-ci perdit douze mille hommes de ceux qu'on appelait *zabounayê*[4]. Soleiman s'enfuit à Reçapha, et Marwan vint à Damas, où il commença à régner. Il enleva les trésors royaux et celui qui est appelé[5] *doulbâra'*[6] (?), qui formait environ la charge de trois mille chameaux, et il vint à Ḥarran[7]. Les Occidentaux commencèrent à se plaindre de lui, parce qu'il ne résidait pas chez eux.

Marwan se préoccupait d'amasser de l'or, et il fit peser son joug sur les gens [**465**] du pays. Ses troupes infligèrent beaucoup de maux aux hommes : coups, pillages, outrages aux femmes en présence de leurs maris.

Marwan attaqua Émèse, et, après l'avoir assiégée pendant quatre mois, il s'en empara par suite de la famine. Il en détruisit le mur et en fit broyer les pierres avec le marteau. Il détruisit aussi le mur de Ba'albek[8]. Puis il descendit vers Athôr, qui est appelée Ninive, et vers la région de la Parthie qui est appelée Ispahan.

Alors, 'Abdallah, fils de 'Alî[9], avec une nombreuse armée de gens du Khorasan, campa sur la rive du fleuve [du Zab, en Assyrie. Marwan arriva et se

1. THEOPH., ad ann. 732; PS.-DENYS, ad. ann 1054.

2. MATTH., x, 29, LUC., XII, 6.

3. Près de Qennéšrin. Cf. WEIL, *Gesch. der Chalifen*, I, p. 688. THEOPH., ad ann. 737. — 4. Cf. زبنية *miles prætorianus* (FREYTAG, s. v.).; voir surtout LANE sous le plur. زبانية. La vers. arabe porte ici : الاحوسي. — 5. Peut-être : « c'est ce qu'on appelle », ou encore, avec une légère correction : « qui pèse » (?). — 6. La vers. ar. porte : ܗܘ ܕܠܒܐܪܥ. — 7. Cf. PS.-DENYS, éd. Chabot, trad., p. 41. — 8. Cf. THEOPH., ad ann. 737; EL-MACIN, *Hist. saracen.*, p. 107; WEIL, *op. cit.*, I, 688, n. 1. — 9. 'Abdallah ibn 'Alî, oncle d'Abou'l-'Abbas, avait amené les troupes de Koufah.

rencontra avec l'armée d'Abou 'l-'Abbas[1]. Marwan fut vaincu][2]. (Le vainqueur se livra au pillage). On dit qu'il fit charger sur des chameaux sept cents charges d'or et de zouzê[3] d'argent.

Marwan, son fils et son gendre revinrent couverts de confusion à Ḥarran, dont il avait fait sa capitale[4].

A cette époque, Aškiraš, général des Arméniaques, partit de Constantinople *et vint contre la ville de Mélitène*[5]. *Ils pillèrent toute la région. La plupart* des Romains et des Arméniens qui habitaient là pénétrèrent dans le Beit Roumayê.

Lorsque Constantinus entra à Constantinople, il fit crever les yeux au tyran Artabas[6]; et il prospéra dans l'empire. Un fils lui naquit de la fille du roi Khâgan, et il l'appela Léon[7]. Les pays des Romains étaient en paix, car les Ṭaiyayê étaient plongés dans des guerres les uns avec les autres.

En l'an 1056, Walîd, roi des Ṭaiyayê, ordonna de couper la langue au patriarche que les Chalcédoniens avaient établi en Syrie, et il fut exilé dans le Yémen[8].

La même année, au mois de kanoun II (janv.), il y eut une violente gelée; les grands fleuves gelèrent, de sorte qu'on pouvait les traverser; les poissons périrent et se trouvaient en tas sur les rives, comme des épaves.

Les pluies firent défaut et il y eut une grande famine en même temps qu'une épidémie de peste bubonique[9]. Des agriculteurs, possesseurs de moissons,

Quand le roi Marwan revint à Ḥarran, le patriarche Iwannis lui prépara de grands présents[10]. Il les fit charger sur cinquante chameaux et vint le trouver : aussi fut-il très bien reçu. Le roi lui écrivit un diplôme[11], et lui donna l'autorité sur toutes les affaires ecclésiastiques. Alors, au lieu de se réjouir, les évêques furent atteints par la jalousie. Ils se tournèrent vers la haine et la colère; ils commencèrent à craindre, et se mirent à tendre des pièges et dresser des embûches[12].

Le siège du Ṭour 'Abdîn était vacant : les gens du pays demandaient un homme

1. 'Abdallah Abou 'l-'Abbas as-Saffah, fils de Moḥammed, fils de 'Alî, fils de 'Abdallah, fils de 'Abbas. C'est de ce dernier personnage, qui était oncle de Mahomet, que les Abbasides tirent leur nom. — 2. Lacune d'une dizaine de mots dans le texte. Le passage est ainsi conçu dans Bar Hebræus : ܢܩܫ ܥܠ ܐܒܐ ܢܘܙܐ ܕܒܐܬܘܪ܂ ܘܐܬܬܒܪ ܡܪܘܢ܂ ܘܒܙܘ ܟܠܗ ܡܫܪܝܬܗ ܕܡܪܘܢ: ܘܐܙܠ ܡܪܘܢ܂ ܘܒܪܗ ܘܚܬܢܗ ܗܦܟܘ ܠܚܪܢ܂. L'arabe dit : ܦܟܐܢ ܡܪܘܢ ܗܘ ܡܢܗܙܡ܂ ܦܠܡܐ ܪܐܝ ܐܠܗܙܝܡܗ ܡܪܘܢ ܗܪܒ܂ ܘܬܒܥܗ ܐܠܫܐܡ. — 3. *Sic* BH. — 4. Sur la bataille et ses suites, cf. Weil, *op. cit.*, I, 700-702; Ps.-Denys, éd. Chabot, trad. p. 45. — 5. Cf. Theoph., ad. ann. 743; Ps.-Denys ad ann. 1051; *Hist. du Bas-Emp.*, t. XII, p. 209, n. 4. — 6. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIV, § x. — 7. Theoph., ad. ann. 741.

8. L'auteur a fait une confusion. Il s'agit de Pierre, métrop. de Damas; cf. Theoph., ad ann. 734. — 9. Cf. Ps.-Denys, éd. Chabot, trad., p. 30.

10. ܐܫܟ̈ܪܐ. — 11. σίγιλλον. — 12. Lire : ܥܩܠܐ; ar. : ܐܫܟܐܠ.

en étaient réduits à vouloir travailler pour le pain de leur bouche : et personne ne les demandait !

Il y eut de fréquents tremblements de terre, même dans le désert des Ṭaiyayê[1]. Des montagnes se rapprochèrent les unes des autres ; des villages [465] furent engloutis. Dans la région du Yémen les singes se jetèrent sur les hommes, les chassèrent de leurs tentes, et en dévorèrent plusieurs.

La même année, au mois de ḥaziran (juin), un signe apparut dans le ciel[2], sous l'aspect de trois colonnes ; il ressemblait à une flamme de feu. Au mois d'éloul (sept.), on revit le même signe. L'année suivante[3], apparut dans le ciel, comme une demi-lune, dans la région septentrionale, et peu à peu, dans un temps assez long, elle passa dans la région méridionale, puis retourna dans celle du nord et descendit sous terre.

La même année, depuis le commencement d'adar (mars), jusqu'au milieu de nisan (avril), une sorte de poussière remplissait toute l'atmosphère d'obscurité[4]. Tout le jour, la poussière voltigeait en beaucoup d'endroits, et, vers les neuf heures, elle formait une opacité qui cachait les rayons du soleil.

Et au commencement de kanoun II (janv.) apparurent des bolides qui filaient dans les airs, de tous côtés, comme des étoiles, fréquemment et violemment, à l'instar d'une bataille. On vit aussi au milieu du ciel, pendant la nommé Dionysius, à l'instigation d'Athanasius, mais d'autres le convoitaient, comme des chiens voraces. Parce qu'il était rempli de déplaisir[5], David [465] de Dara, et Sargouna de Mardê n'y consentaient pas. David disait : « Je demande que Dionysius soit à Ḥarran ». Les gens du pays travaillèrent avec Sandalaya, mais les évêques ne cédèrent pas. Quand le patriarche discuta avec eux, ils ne trouvèrent rien à dire, et il reconnut que leur opposition venait de la jalousie. Il écrivit à Dionysius (de venir) pour être ordonné.

Or, Cyriacus du Ségestan prit avec lui un méchant docteur, Bar Salṭa de Rêš'ayna, et ils composèrent un livre de mensonge qu'ils intitulèrent *Apocalypse d'Hénoch*. Ils y insérèrent des paroles qui signifiaient que Marwan régnerait, et son fils après lui. Le livre ayant été présenté à Marwan par un de ses devins, il le lut et s'en réjouit, comme un enfant. Il ordonna que Cyriacus en fît un commentaire : et celui-ci l'interpréta conformément aux désirs du roi. Dans sa joie, il commanda à Cyriacus de lui exposer ses affaires. Alors Cyriacus écrivit : « Je suis évêque du Ségestan, et comme tes ennemis occupent cette région, si tu le permets, je désire être dans ton voisinage, dans le Ṭour 'Abdîn, qui est dépourvu d'évêque ». C'est pourquoi le roi envoya dire au patriarche : « N'ordonne pas d'évêque pour le Ṭour 'Abdîn, avant que je ne te

1. Dans le désert de Saba (Theoph., ad. ann. 734). — 2. Theoph., *loc. cit.* — 3. Theoph., ad ann. 735. — 4. *Ibid.*

5. Lire : ܕܘܣܩܘܠܝܐ, δυσκολία.

nuit, comme une grande colonne de feu. Et, à partir du jour où ces bolides commencèrent à filer, on vit près de la voie lactée une étoile qui paraissait aussi grande que la lune ; elle demeura quatre jours.

Tout le monde disait que ces signes indiquaient la guerre, l'effusion du sang, les fléaux et les châtiments.

Et alors commencèrent les calamités. D'abord [**466**] la peste bubonique sévit partout[1], et dans le Djézireh plus qu'ailleurs : 4 [cent] mille[2] personnes y moururent. En Occident (il y eut des morts) innombrables. A Boçra, pendant tout un mois, vingt mille hommes mouraient chaque jour[3].

Après cela la famine s'aggrava[4]. Des villages furent ravagés et demeurèrent déserts. Des possesseurs de récoltes [ramassaient] le fumier des animaux [et le dévoraient] ; ils broyaient [le marc des raisins], le gland, les écorces, et en faisaient [du pain][5]. Ils mangeaient la peau des chèvres et des brebis. Et bien que le fléau fût si violent, les hommes ne faisaient point pénitence : de sorte que la calamité se multiplia.

Alors, Marwan, roi des Ṭaiyayê, qui ne croyait pas même à l'existence de Dieu, fit lui-même pénitence, et écrivit le commande ». Quand cette porte fut ouverte aux loups : parfois Cyriacus demandait le Ṭour ʿAbdîn, parfois Abai d'Arzôn, parfois Gabriel, parfois tel ou tel autre.

Les évêques orientaux mettaient le feu[6] [**466**] à la paille (?) et (favorisaient) le schisme de l'Église : parce qu'ils avaient peur d'être anathématisés par le patriarche, n'ayant pas été institués légitimement, attendu que la règle ecclésiastique défend d'ordonner un évêque en quelque lieu sans l'assentiment du métropolitain de la province, et pour cela le patriarche les blâmait d'avoir été établis sans que Paulus, leur métropolitain, en eût connaissance[7].

Cyriacus, toujours désireux d'obtenir[8] un autre siège, et les Matthéens[9] suscitaient des difficultés au patriarche, comme s'il les avait lui-même ordonnés. Lorsqu'ils furent examinés dans le synode réuni à Merîba de Rêšʿayna, les témoins des Matthéens furent condamnés, avec Bacchus de Ninive, qui avait ordonné les (évêques) sans l'assentiment du métropolitain, et avec Stephanus, qui avait été établi par la contrainte de l'autorité. Ils se mirent d'accord avec le patriarche Iwannis, Athanasius de Maipherqaṭ, David de

1. Theoph., ad ann. 738 : cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIV, § xiii. — 2. Le ms. (et aussi l'arabe) porte 4 mille, chiffre manifestement inférieur à celui que l'auteur a voulu exprimer. — 3. C'est là ce que dit le texte, d'ailleurs peu correct en ce passage. — 4. Cf. Theoph., ad ann. 735. — 5. Passage mutilé dans le ms. Traduction à peu près certaine d'après les restes du texte syr. et la vers. ar. ܘܟܐܢܘܐ ܝܓܡܥܘܐ ܐܙܒܠ ܐܠܒܗܐܝܡ ܘܝܐܟܠܘܗ ܘܛܚܢܘܐ ܬܦܠ ܐܠܥܢܒ ܘܐܠܒܠܘܛ ܘܩܫܘܪ ܐܠܫܓܪ ܘܝܥܡܠܘܗ ܟܒܙܐ....

6. Lire : ܡܥܒܪܝܢ (?); l'ar. a lu ܓܡܘܪܐ (au lieu de ܥܡܘܪܐ) et traduit : ܘܟܐܢܘܐ ܝܫܥܠܘܢ ܢܐܪ. — 7. Le texte de ce passage est altéré. L'arabe porte : ܘܐܠܝܗ ܗܘܐ ܐܠܥܐܪ ܐܠܟܒܝܪ ܐܠܕܝ ܨܐܪ ܒܝܢ ܟܠܗܡ ܒܘܩܬܗ.... — 8. Littér. : « de sauter sur ». — 9. Les moines du couvent de Mar Mattai.

une lettre à tout l'empire des Ṭaiyayê pour qu'on fît pénitence.

Au milieu de ces choses, il y eut à Damas un tremblement de terre[1] qui dura des jours et qui la secoua comme la feuille des arbres. Il y avait à Beit Qoubayê[2] (?), une forteresse qui avait été bâtie par Ḥadjdjadj, fils de Yousef, et pour laquelle il avait fait de grandes dépenses. Elle fut renversée de fond en comble et plus de 80 personnes y furent suffoquées; dans la ville même, beaucoup périrent. Dans la Ghauṭah et à Dâreiya[3] plusieurs myriades de gens périrent. Boçra, Nawa[4], Der'at, Ba'albek furent totalement englouties. Les sources d'eau qui se trouvaient dans cette dernière (ville) furent changées en sang; après la pénitence de ses habitants et de fréquentes rogations, les eaux revinrent à leur état naturel.

Il y eut aussi dans la mer une tempête extraordinaire, telle que ses vagues s'élevaient jusqu'au ciel : ses flots bouillonnaient comme un chaudron bouillonne sous l'action d'une flamme de feu, avec des bruits terribles et épouvantables. Aussi, elle déborda et sortit de ses limites, détruisant beaucoup de villes et de villages sur ses bords.

Dans la région de Balqa[5], c'est-à-dire de Mo'ab, il y avait une forteresse située sur le rivage de la mer, dans laquelle habitaient des Ṭaiyayê yéménites : Dara, Timotheus d'Édesse, et les autres orientaux et occidentaux, qui étaient au nombre de trente.

Cyriacus du Ségestan abandonna l'affaire momentanément, par crainte de l'autorité; car le patriarche avait ouvertement anathématisé Cyriacus, ceux qui communiquaient avec lui, et les nombreux habitants du pays [qui] l'avaient accepté[6]. Après qu'il eut été battu çà et là, le tyran[7] qui le protégeait mourut. Alors, il chercha un refuge près d'Athanasius de Maipherqaṭ dont il était auparavant l'ennemi.

Severus d'Amid, du monastère de Zouqnîn, ayant vieilli, [**467**] son corps et la lumière de ses yeux s'étaient affaiblis. Quelques évêques disaient qu'il devait se retirer dans le silence, dans son monastère; d'autres disaient : « Cela ne doit pas être ». Alors, Abai d'Arzôn, dont s'étaient séparés les gens de son diocèse, donna un présent au fils de Marwan[8] et présenta en même temps un libelle au patriarche pour qu'il lui concédât le Ṭour 'Abdîn. Ceux de Qartamîn firent astucieusement des instances auprès d'Abai, pour qu'il prenne Amid. Le patriarche lui donna Amid, et le Ṭour 'Abdîn resta (sans être confié) ni à Gabriel de Qartamîn, ni à Cyriacus. Dionysius, en voyant ces choses, quitta et s'en alla sans être ordonné.

Quelque temps auparavant, le pa-

1. Cf. Theoph., ad ann. 741. — 2. La version arabe omet ces deux mots. — 3. Ar. : ܘܡܢ ܐܠܓܘܛܗ ܘܕܐܪܝܗ. Je crois que le premier nom doit être lu ܓܘܛܗ = غوطة. — 4. Ar. : ܢܘܐ, comme notre ms. Corriger ܢܘܐ. — 5. Ar. : ܐܪܛ ܐܠܒܠܩܗ.
6. Lire : ܕܩܒܠܘܗܝ, ou, sans correction : « et un grand nombre de gens du pays l'acceptèrent ».
7. Marwan. — 8. 'Abdallah.

quand les flots de la mer se heurtèrent contre elle, ils l'arrachèrent de ses fondements, et la projetèrent à trois milles.

Ce tremblement de terre détruisit la ville de Tibériade, à l'exception de la maison d'un homme nommé ʿIsa. Il y renversa trente synagogues des Juifs, et de merveilleuses choses naturelles. Les thermes, édifice admirable, bâti par Salomon, fils de David, furent renversés et s'écroulèrent. Il s'y trouvait une source d'eau purgative; il y avait au-dessus de merveilleuses constructions, et, tout autour, des hôtelleries[1] à l'usage de ceux qui y venaient chercher la guérison; il s'y trouvait des cruches de terre rangées avec art, et sur chacune d'elles était écrit combien de fois elle actionnait le ventre de celui qui la buvait, et ainsi chacun choisissait une cruche selon la quantité qu'il désirait. Tous ces édifices ont disparu.

Près du mont Thabor, un village se déplaça de quatre milles, avec ses maisons et ses constructions, sans qu'une pierre ou un peu de pisé tombât de ses bâtisses; et pas un [467] homme n'y périt, ni aucun animal, pas même une poule.

La source d'eau qui était à côté de Jéricho s'éloigna de sa place de six milles.

A Mabboug, le tremblement survint au moment de l'oblation; les hommes et les bêtes furent tués, car les grandes églises furent renversées ainsi que les murs[2].

triarche avait partagé en deux le siège d'Amid; il avait donné cinq districts à Isaïe d'Ašpharîn. Severus gouvernait la ville et les autres districts. Pour ce motif, les gens d'Amid s'agitaient; ils disaient : « Nous n'admettons pas que notre région soit divisée; que ce soit Severus, ou Abai, ou un autre : nous n'en devons avoir qu'un ». On convint donc qu'il n'y aurait qu'un titulaire. Comme Isaïe était le disciple d'Athanasius, celui-ci se montra hostile au patriarche, et, à son instigation, d'autres évêques se séparèrent aussi avec lui du patriarche.

Tel fut le commencement des difficultés entre Sandalaya et le patriarche Iwannis. Au milieu de ces circonstances, le patriarche était très anxieux, ne sachant à qui céder : au roi, ou aux évêques, ou au peuple. Les afflictions et les tempêtes l'environnaient, non pas à propos de la foi, mais à cause de l'ambition du pouvoir. Athanasius qui était considéré comme le représentant de la religion dans l'Église, devint plus misérable que tous les autres, accumula les maux, s'ingénia à exciter le trouble et couvrit le patriarche d'outrages, d'injures et d'odieuses calomnies; et à ce moment, le patriarche s'opposait à Athanasius.

1. Le mot est corrompu. L'arabe paraît avoir lu ܘܐܢܢ̈ܩܝܐ et traduit ܘܚܘܐܝܓ « et les choses nécessaires ». Mais, d'après les lettres, il ne me semble pas douteux que le texte primitif était la transcription du grec πανδοχεῖα. — 2. Cf. Ps.-Denys, ad ann. 1059 (trad., p. 42).

A Constantinople, les statues des empereurs tombèrent ainsi que la plupart des édifices. Il en fut de même à Nicée et dans les autres villes[1].

A cette époque, Const[antinus] chassa de l'église Germanus, leur patriarche, et fit ordonner Anasta[si]us[2].

A cette époque[3], Marwan, roi des Ṭaiyayê, ordonna aux Chalcédoniens de prendre pour patriarche Theophilactus Bar Qanbara[4], de Ḥarran, qui était l'orfèvre de Marwan. Il obtint de Marwan un édit et une armée pour persécuter les Maronites. Il vint au monastère de Maron et voulait les contraindre à accepter l'hérésie de Maximus et à ne pas dire : « Qui as été crucifié pour nous ». Les moines faiblirent devant les tourments, et firent la promesse d'y consentir le lendemain matin. Il avait avec lui un certain moine âgé qu'il aimait beaucoup. Ce moine, étant entré dans leur église, frappa de la main sur la table de vie en disant : « Autel impur, demain tu seras sanctifié! » A l'instant même la colère de justice l'atteignit; un démon s'empara de lui, et il s'affaissa. Après avoir été tourmenté toute la nuit, il mourut. Bar Qanbara fut très affligé et prit peur; il voulut emporter le mort et s'en aller, mais les moines ne le lui permirent pas : car ils craignaient qu'il ne dise qu'eux-mêmes l'avaient tué. Alors il les laissa l'ensevelir et s'en alla sans avoir accompli son dessein.

Les Maronites restèrent comme ils sont encore aujourd'hui. Ils ordonnent un patriarche et des évêques de leur couvent. Ils sont séparés de Maximus, en ce qu'ils confessent une seule volonté dans le Christ et disent : « Qui as été crucifié pour nous »; mais ils acceptent le synode de Chalcédoine.

Bar Qanbara vint à Mabboug, et entreprit la lutte avec les Maronites[5] de cet endroit. Ils n'acceptèrent pas de dire deux volontés, et n'abolirent pas la formule : « Qui as été crucifié ». C'est pourquoi il les accusa près de Marwan, et leur fit infliger une amende de quatre mille dinars. Il se comporta parmi eux comme il s'était comporté à Alep. Enfin, le maronite Andreas arriva, et, avec la permission du roi, il bâtit une église pour les Maronites de Mabboug, et ils se séparèrent de Maximus, après que des choses honteuses, déplorables (?), et horribles avaient eu lieu parmi eux.

[**468**] CHAPITRE [XXIII] *dans lequel se trouvent des lettres qui montrent ce qui arriva entre*[6] *le patriarche Mar Iwannis, Athanasius Sandalaya et les autres évêques.*

Athanasius Sandalaya, ayant rejeté toute crainte de Dieu, chercha un refuge

Exemplaire du Synodicon. — « A nos vénérables et saints frères, nos sympa-

1. THEOPH., ad ann. 732. — 2. Ce fut Léon III qui obligea Germanus à renoncer à l'épiscopat; cf. THEOPH., ad ann. 721. — 3. THEOPH., ad ann. 736. — 4. C. à. d. : « fils du cordier ». — 5. Ms. et vers. arabe : « les Chalcédoniens », erreur évidente d'après le contexte. — 6. Lire : ܒܝܬ.

près de Marwan, roi des Ṭaiyayê, et accusa le patriarche (en disant :) « Il a recueilli à Tagrit et en Orient, 150 mille (pièces) d'argent; il reçoit des présents pour ordonner des évêques », avec d'autres choses outrageantes et injurieuses, d'impudicité ou de magie, qu'il serait honteux de raconter pour des bouffons, et à plus forte raison de pratiquer.

Le patriarche (de son côté) disait que Sandalaya avait pris une femme, sous l'habit d'une religieuse, et vivait impudiquement avec elle et avec d'autres. Le patriarche réunit aussi un synode à Ḥarran, et fit convoquer trois fois Athanasius, par David de Dara, et, comme il ne vint pas, on l'anathématisa. David, Sargouna de Mardê, et Gabriel l'anathématisèrent les premiers et anathématisèrent Cyriacus.

Les évêques qui faisaient schisme étaient ceux-ci : Athanasius Sandalaya de Maipherqaṭ, Bacchus de Ninive, Atha[na]si[us] de Rêš'ayna, Cyriacus, Isaïe et Jean. Tous les autres occidentaux et orientaux étaient avec le patriarche. Mais celui-ci supportait toute sorte de dangers, comme un homme courageux : il eut à subir l'emprisonnement, les coups, les déprédations. Il fut condamné à donner 14 mille dariques au roi tyran. Il ne se relâcha point dans la justice, et Sandalaya ne mit point non plus de frein à sa malice. Celui-ci partit avec Marwan en Orient, pour continuer d'accuser le patriarche. Le Seigneur l'en thiques collègues[1] : David de Dara, Jean de Callinice, Theomariqa de Ḥarran, Sargouna de Mardê, Timotheus d'Édesse, Stephanus de Circesium, Severus de Mélitène, Athanasius (d'Amid), Theodotus (d'Arzôn), Stephanus de Tella, Abraham du monastère de Qoubbê, et Jean (de Rêš-Kêpha) qui est en Mésopotamie, qui se sont assemblés dans la ville de Tella, avec l'honorable vieillard Athanasius. Iwannis, faible, par les miséricordes de Dieu patriarche, je demande instamment votre paix[2] et vos saintes prières dans le Seigneur, règle d'amour, de paix et de toute concorde.

« Mon âme s'est grandement réjouie et a tressailli d'allégresse, ô hommes versés dans la connaissance de Dieu et des choses divines ! aux excellentes nouvelles de paix, de charité et de tranquillité, qui m'ont été apportées de votre part par le fils bien-aimé, véritable médiateur et messager de paix, le vénérable évêque Constantinus[3], que, par votre choix et votre accord, d'après vos signatures apposées au bas du papier, vous avez accrédité pour être votre représentant auprès de nous : toutes choses qui tendent à la paix de l'Église, à l'anéantissement de la colère et de l'inimitié qui étaient survenues par l'action de Satan, parce que nous n'avons pas évité[4] de nous détester, attendu que nous sommes hommes.

« Or, le dit évêque nous a raconté personnellement[5] toutes les choses que vous aviez faites fraternellement, ami-

1. Littér. : « égaux dans l'esprit et le ministère ». — 2. ܫܠܡܟܘܢ. — 3. Év. de Samosate. — 4. Lire : ܐܬܟܪܝ. — 5. Le sens paraît être : « personam vestram agens ».

empêcha ; car il fut dépouillé en route et revint couvert de confusion. Sur lui s'accomplit ce que Michée dit à Achab[1]. « Si tu reviens en paix, le Seigneur ne m'a pas parlé ! » [469] Le Seigneur tira aussi vengeance du roi : il fut vaincu, et s'enfuit couvert de honte[2].

Le patriarche Iwannis en apprenant ce qui était arrivé au roi et à Sandalaya, partit sans la permission du roi et s'en alla à son couvent. On lui avait défendu de sortir de Ḥarran, avant que le roi Marwan n'eût envoyé deux évêques, avec Sandalaya, pour le juger et recevoir de lui l'or fixé. Le patriarche demeura en paix jusqu'à ce que les affaires fussent réglées. Le Seigneur commença à frapper ses adversaires, par exemple Gabriel, que Cyriacus avait ordonné, ouvertement pour le Ségestan, mais secrètement pour le Ṭour ʿAbdîn : ils furent l'un pour l'autre la pierre d'achoppement.

Et si, à la vérité, Cyriacus donna dans cette perturbation, cependant, elle fut allumée par les Matthéens[3], qui excitaient continuellement du trouble à propos du métropolitain. Du temps de Severus Bar Mašqa, ils avaient excité une semblable perturbation par Sergius Zakounaya[4], qui avait professé la vie religieuse [dans le monastère][5] d'Asphoulos[6]. Il était appuyé par les gens de Mossoul, qui étaient en désaccord au sujet calement, charitablement, en vue de la paix de l'Église, de la suppression des tumultes et des troubles, de la cessation des querelles et des luttes ; que vous aviez sauvegardé, quoique je fusse éloigné, l'honneur dû à mon rang et à mon siège ; que vous aviez pris soin de l'honneur de ma vieillesse, comme de bons enfants remplis de bons desseins qui s'attendent à recevoir eux-mêmes de l'honneur de leurs héritiers ; qu'Athanasius a renoncé au patronage de l'autorité (civile) et partage votre sentiment dans le désir de la paix ; que vous avez jeté, et lui aussi, dans la profondeur de l'oubli, toutes les choses affligeantes, de manière que leur souvenir ne puisse exciter aucun ressentiment, et que désormais on ne revienne plus sur ces choses.

« C'est ce que j'ai aussi fait moi-même : j'ai placé devant mes yeux le Christ mon Seigneur, je me suis rappelé son amour pour notre genre humain, et, non moins que vous, plus que vous : j'ai tout pardonné, j'ai tout aboli et jeté au vent, et je me suis pleinement réjoui de ce que vous avez aimé et préféré la bienheureuse charité que vous avez rétablie parmi vous ; j'en ai rendu grâce au Dieu de paix et d'amour dès que je l'ai appris, et je persévérerai dans ces mêmes sentiments jusqu'au dernier soupir[7].

[469] « Non seulement à l'égard

---

1. I *Reg.*, xxii, 28. — 2. Cf. ci-dessus, p. 506. — 3. Moines et évêques du couvent de Mar Mattai. — 4. Lire : ܙܟܘܢܝܐ ; ar : الزكوني ; cf. ci-dessus, p. 456. — 5. Lacune d'un ou deux mots dans le ms. — 6. De même dans l'arabe. L'orthographe de ce nom a donné lieu à de fréquentes confusions dans les mss. ; cf. *Thes. syr.*, col. 2706 ; la meilleure leçon paraît être ܣܦܩܠܣ = *specula* ; cf. p. 516, l. 26.
7. Sens très probable d'une construction un peu embarrassée.

du métropolitain, les uns voulant l'établir à Tagrit, les autres à Ninive, comme auparavant. Les évêques de Mar Mattai étaient ardents dans cette lutte, et il n'y eut point de patriarche sous lequel ils n'excitèrent la lutte, jusqu'à l'époque de Julianus Roumaya[1]. Celui-ci, ayant été attaqué par eux, résista énergiquement, les chassa de leurs sièges, et en créa d'autres à leur place. Il fit amener de force Denḥa de Tagrit, malgré lui, et il l'enferma dans l'enceinte[2] (?) du monastère. Dans son emportement, il alla à l'endroit où Denḥa était enfermé, le saisit, le jeta à terre, lui mit le pied sur la tête et lui dit : « C'est toi ce Denḥa, ou plutôt ce Ḥeška[3], qui te révoltes [**470**] contre moi ! » Il le laissa en prison jusqu'à sa mort. Quand Élias devint patriarche, il délivra Denḥa et le renvoya à son siège.

Depuis l'époque du patriarche Julianus, la dispute avait cessé à propos du titre de métropolitain et personne n'avait osé se l'attribuer en dehors de l'évêque de Tagrit à qui il avait été concédé par Athanasius le Chamelier. A l'époque actuelle, Sandalaya excita du trouble, et surtout Isaïe. Ils parlèrent beaucoup et causèrent de l'agitation.

Tandis que le patriarche Iwannis restait en silence dans son monastère, ceux-ci ne cessaient de répéter contre lui « qu'il ne voulait pas de la paix ». Alors, un synode des évêques mésopotamiens s'assembla à Tarmana, village de Mar Atounos[4], d'Athanasius, de Cyriacus et d'Isaïe, mais à l'égard de tout homme, grand ou petit, je n'ai plus ni irritation, ni ressentiment; pour Notre-Seigneur et son Église, j'ai oublié toutes choses, comme si elles n'avaient pas eu lieu, et alors même qu'elles seraient encore plus graves ; et si la vieillesse et la faiblesse ne m'avaient retenu, de moi-même, je serais allé trouver ceux qui ont péché contre moi, et de près, je les aurais embrassés et aurais proposé le pardon. Quoi donc? Je donne une paix sincère, à vous, et à quiconque par votre intermédiaire adhère ou adhérera à la paix. Celui qui se séparera et sera cause de scandale, recevra, quel qu'il soit, son châtiment. Ces choses sont donc ainsi (réglées).

« Quant à celles que vous avez signalées[5] et que vous avez ajournées d'un commun accord, en les réservant à notre décision[6], soit à propos des districts d'Amid, soit à propos des affaires de Cyriacus et de Gabriel, je veux qu'elles soient réservées à un synode général, afin de ne causer aucun scandale à vos frères les évêques occidentaux; non pas que nous ne voulions ce que vous voulez et décidez, mais à cause du scandale de vos frères. Mais si cela ne vous plaît pas, nous ne l'imposons pas de force, afin de ne pas mettre obstacle à la paix de l'Église de Dieu. Telle est en effet la règle de l'administration spirituelle :

---

1. Cf. ci-dessus, p. 475. — 2. Lire : ܣܘܪܐ (?) — 3. *Denḥa* signifie « lumière resplendissante », et *Ḥeška* « obscurité ».

4. On serait tenté de prendre ce nom pour une épithète, « sanctus, venerabilis »; mais, au siècle suivant, le couvent de Mar Atounos est plusieurs fois mentionné. — 5. ܪܡܙܬܘܢ. — 6. πρότμησις.

du district de Cyrrhus, en l'an 1063, et il fit la paix entre le patriarche Iwannis et Athanasius. Sandalaya lui-même se jeta aux pieds du patriarche en pleurant et en demandant pardon.

Lorsqu'ils eurent été réconciliés, Sandalaya retourna à son impiété; il chercha l'appui de 'Abdallah, frère du roi, et, grâce à l'argent qu'il lui donna, il l'excita contre le patriarche et obtint de lui tyranniquement un diplôme de métropolitain, sans l'assentiment du patriarche et des évêques du consentement desquels cela devait avoir lieu. En vertu de l'édit royal qu'il avait obtenu, il rassembla les évêques à Tella, et, sous l'empire des menaces, ils le proclamèrent en cet endroit archevêque et métropolitain.

Quand les fidèles apprirent la conduite tyrannique de Sandalaya, ils se séparèrent des évêques qui lui avaient donné leur adhésion, comme d'hérétiques. David de Dara fut repoussé par les gens de son diocèse aussi longtemps qu'il n'eut pas anathématisé, par sa signature, tout ce qui s'était passé [471] à Tella, et Sandalaya, et tous les partisans de celui-ci. Alors les fidèles le reçurent.

Quand les évêques virent que leurs diocèses se séparaient d'eux, ils se réunirent et firent écrire une lettre au patriarche par Constantinus de Samosate. Ils lui exposèrent ce qui avait eu lieu à Tella, et qu'on avait conservé au siège patriarcal toutes ses prérogatives. Quand le bienheureux apprit tout ce qui s'était passé et qu'on avait sauvegardé l'autorité patriarcale, voyant qu'il était affaibli par une grande vieillesse et qu'il ne chacun en ce qui le concerne doit considérer ce qui convient aux autres.

« Je sais, en effet, que mes jours sont courts et peu nombreux. Pour vous, lisez dans toutes vos églises ce que je vous ai écrit affectueusement; de manière que chacun rende grâces à Dieu qui a changé notre deuil en joie, qui a enlevé la barrière qui était au milieu, et qui a causé la tristesse des adversaires qui se réjouissaient de notre déchirement. Que Dieu, qui a fait disparaître nos afflictions et les a changées en joies, nous conserve avec vigilance, ainsi que toute son Église; qu'il en fasse cesser les schismes, les disputes et les divisions, par la prière des saints Apôtres qui ont jeté ses fondements, des saints Pères qui ont couru les dangers pour elle, et l'ont ornée de leurs doctrines, et surtout de la Vierge Marie Mère de Dieu. Amen ! »

La faiblesse et le manque d'énergie de cette lettre montrent qu'il était vraiment parvenu à une profonde vieillesse, et que, prisant la paix générale de l'Église, il en vint à une trop grande débonnaireté et condescendance vis-à-vis d'évêques qui méritaient de recevoir un châtiment, pour avoir agi iniquement à l'égard de Sa Béatitude et de la sainte Église, de son temps.

Quand les évêques qui étaient à Tella reçurent cette lettre, qui apportait la paix, ils définirent entre eux ce qui suit :

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de son Père et de son Esprit-Saint, en l'an 1063, nous nous sommes réunis, nous évêques de Mésopotamie, dont les noms sont connus par nos signatures, dans la ville de Tella, dans le

convenait pas [de laisser][1] l'Église dans la perturbation, il se montra indulgent, accepta la supplique des évêques, leur pardonna, ainsi qu'à tout le monde, et écrivit un *synodicon* de paix qu'il envoya pour être promulgué en tous lieux.

temple de Mar Qozma et Damianus. Et, inspirés par Dieu, [470] nous avons aboli et pardonné toutes les choses faites depuis quelque temps, soit en Occident, soit en Orient ; nous avons annulé tout ce qui a été fait illégitimement : soit la déposition de nos frères, les vénérables Athanasius, Atounos et leurs compagnons, soit les autres affaires qui causaient des difficultés ; et nous avons fait la paix entre les partis. Adhérant aux lois et aux canons apostoliques, et notre bienheureux patriarche approuvant en cela notre dessein, étant tous d'accord, par la vertu de l'Esprit-Saint, nous avons défini que quiconque sera l'adversaire de la paix, ou cherchera à la faire cesser : soit patriarche, soit évêque, soit titulaire d'une fonction ecclésiastique, encourra la déposition. Nous avons écrit ces choses. Nous fûmes d'accord pour reconnaître le vénérable Athanasius comme métropolitain de Mésopotamie, et nous lui avons concédé de siéger comme métropolitain parmi nous; nous avons consenti à proclamer son nom, pourvu qu'il proclame le nom du patriarche que certes nous proclamons. »

Signatures : « David, évêque de Dara; étant réuni, grâce à Dieu, avec nos vénérables frères, dans la ville de Tella, j'ai aboli toutes les choses qui ont été faites illégitimement dans l'Église de Dieu; j'ai accepté ce qui est écrit ci-dessus, et j'ai signé. » — Et tous pareillement: Timotheus d'Édesse ; — Theomariqa de Ḥarran ; — Jean de Callinice ; — Stephanus de Circesium ; — Mara ʿAbda[2] d'Arménie; — N., représentant de Jean de Saroug; — Constantinus de Samosate; — Severus de Mélitène; — Athanasi[us] d'Amid; — Stephanus de Tella; — Jean de Rêš-Kêpha; — Theodoritus[3] d'Arzôn; — Sargouna de Mardê; — Abraham du couvent de Qoubbê; — Theodotus du couvent de Speculos[4] ; — « Athanasius, par la grâce de Dieu métropolitain de Mésopotamie, avec Dieu et l'intervention de nos frères, dans la ville de Tella, j'ai prononcé l'annulation de la sentence portée par moi contre nos vénérables frères pour diverses causes qui sont ou seront consignées dans cet écrit, adhérant à tout ce qui a été dit et consigné ci-dessus; » — Cyriacus du Ṭour ʿAbdîn et de Ḥesna de Kêpha; — Isaïe d'Aspharin ; — Athanasius de Rêšʿayna ; — « Jean du couvent de Mar Mattai : j'ai signé pour moi et pour les évêques Joseph, Jean et Zacharie, de mon monastère. »

Il est évident que la conduite de ceux qui s'assemblèrent dans le synode de Tella fut déplorable; car ils rebâtirent ce qu'ils avaient démoli à Ḥarran: ils admirent au rang des évêques Athanasius Sandalaya, qui avait été anathématisé là par eux, ainsi que les évêques Matthéens qui avaient été déposés à Mériba. Ils firent eux-mêmes,

1. Lire : ܠܐ ܘܠܐ ܕܢܫܒܘܩ (BH).

2. Mar ʿAbda (?). — 3. *Sic* ms.; plus bas, p. 517, l. 3 : *Theodotus*. — 4. Cf. p. 513, n. 6.

sans pudeur[1], ce qu'ils reprochaient au patriarche. Sur eux s'accomplit ce que dit l'Apôtre[2] : « Toi qui méprises le temple des idoles, tu pilles le temple saint ! » — Athanasius accusait Theodotus[3] d'Arzôn, de toutes les abominations, et quand il l'eut entraîné à faire sa volonté, il le proclamait une colonne de l'Église ! D'après cela, il est évident qu'il ne résistait pas au patriarche pour la justice ; mais, suffoqué par l'ambition du pouvoir, [**471**] et appuyé par la force et la main de l'autorité civile, il simula une espèce d'humilité et confia l'affaire aux évêques.

Ceux-ci décrétèrent que les évêques qui avaient été déposés reprendraient leurs sièges, et que ceux qui avaient été créés à leur place demeureraient dans la retraite, dans leurs couvents, tout en conservant la dignité épiscopale, tant que vivraient ceux à la place desquels ils avaient été établis. Ils ordonnèrent à Gabriel de Qartamîn d'aller dans le Ségestan : sinon, il devait être chassé. Ils ne s'occupèrent pas de Cyriacus pour le moment. — Ils définirent de tels canons, dans lesquels l'absinthe était mélangée avec le miel[4]. L'Église éprouva cependant un peu de soulagement.

Sandalaya, après cela, bâtit à Maipherqaṭ un temple magnifique qu'il orna.

CHAPITRE [XXIV]. — *Sur l'époque du meurtre de Marwan, à laquelle l'empire des Arabes revint à l'unité. Sur Constant*[*inus*], *empereur des Romains, et sur le synode qu'il réunit à Constantinople, qui fut appelé Septième, dans lequel ils abolirent la vénération des images et anathématisèrent Jean Bar Mançour, Georgi*[*us*] *de Damas, et Georgi*[*us*] *de Cypre. Et de plus, sur l'Église des Orthodoxes que la jalousie de Satan agitait à cette époque, par la résistance d'Athanasius Sandalaya.*

Quand Marwan revint, couvert de confusion, après avoir été vaincu en divers lieux, il craignit de se fixer à Ḥarran. Il fit charger ses trésors sur trois mille chameaux, et s'en alla à Ascalon, sur le rivage de la mer. Alors, ʿAbdallah, fils de ʿAlî[5], se mit à sa poursuite. Mais Marwan s'enfuit de cet endroit. ʿAbdallah envoya une armée pour s'emparer de lui. Ils y allèrent et le trouvèrent qui campait sur les rives du Nil, en face de la ville de Syène, qui est sur les frontières des Nubiens. Marwan fut tué dans la bataille, en cet endroit, et ʿAbdallah[6] régna seul sur tout l'empire des Ṭaiyayê.

Quant à l'empereur des Romains, Constantinu[s], sa femme, la fille de Khâgan, roi des Khazares, mourut en l'an 1063, et il resta sans femme selon la règle des empereurs chrétiens. Il s'était montré persévérant [**472**] pendant trois ans, lorsque quelques intrigants voulurent l'éloigner de l'empire. Ils le fré-

1. ܕܠܐ ܦܪܨܘܦ. — 2. *Rom.*, ii, 22. — 3. *Sic* ms. et arabe ; cf. p. 516 n. 3. — 4. ܕܟܡܐ.
5. Cf. p. 505, n. 8. — 6. As-Saffah.

quentaient sous l'apparence de l'affection, et ils lui conseillaient de prendre une femme. Ayant reconnu leur astuce, il leur répondit, en disant : « J'approuve votre conseil, mais je n'ignore pas la loi des Romains, et, de plus, je pense qu'il ne convient pas aux empereurs d'être esclaves de la passion. Mais puisque vous croyez que cela doit se faire, faites régner mon fils à ma place, et je suivrai votre conseil. » — Quand les notables virent que l'empereur connaissait leur dessein, ils firent régner son fils Léon; de sorte qu'aussi longtemps que vécut l'empereur, il dirigea lui-même toutes les affaires de l'empire : car c'était un homme sage et redouté des ennemis. Alors il consentit à prendre une femme[1].

En cette même année[2], Constantin[us] vint assiéger Mélitène, et fit établir contre cette ville un retranchement[3]. Il fit une brèche dans une partie de son mur. A la fin, il traita avec les Ṭaiyayê qui s'y trouvaient et les laissa partir. Il emmena et fit captive la population de Claudia[4] et de tous les villages de l'Arménie IVe.

En l'an 1065 (des Grecs), 135 des Ṭaiyayê, ʿAbdallah Abou 'l-ʿAbbas mourut après avoir régné quatre ans et dix mois. Quand ʿAbdallah, fils de ʿAlî, apprit la mort de ʿAbdallah Abou 'l-ʿAbbas, il commença à régner sur les Perses et sur les Ṭaiyayê. Et de nouveau il y eut du trouble parmi eux. Car ʿAbou 'l-ʿAbbas, au moment de sa mort, avait légué l'empire à Abou Djaʿfar[5]. Il se trouva que celui-ci était parti [**473**] à La Mecque pour la prière[6]. C'est pourquoi Bar ʿAli[7] se mit à circuler par les villes et à occuper l'empire. Quand Abou Djaʿfar arriva et parvint à ʿAqoula il s'empara de l'empire d'Orient. Grâce à son général, Abou Mouslim, il vainquit ʿAbdallah[8].

Ensuite, Abou Mouslim se révolta contre Abou Djaʿfar, et voulut lui-même régner. Tandis qu'il parcourait les villes et cherchait à lui ravir la royauté, Abou Djaʿfar envoya près de lui un certain ʿIsâ, qui, par ses flatteries, l'entraîna et l'amena (près du khalife). Au moment même où il entrait, Abou Djaʿfar fit un signe et Abou Mouslim fut mis à mort[9].

Alors le royaume des Ṭaiyayê fut consolidé et se trouva réuni sous la main d'Abou Djaʿfar.

Un jour que ʿAbdallah, roi des Taiyayê, campait en un certain endroit du pays

Athanasius Sandalaya, après avoir joué hypocritement le rôle de l'humilité

---

1. Allusion au mariage de Constantin avec Eudocie, sa troisième femme (cf. Theoph., ad ann. 760). Le droit canonique de l'Église grecque tolère les secondes et les troisièmes noces, qu'il ne permet qu'en imposant une pénitence; il interdit les quatrièmes. — 2. Cf. Theoph., ad ann. 743, et *Hist. du Bas-Emp.*, t. XII, p. 209, n. 4. — 3. χαράκωμα. — 4. ܕܩܠܘܕܝܐ. — 5. Abou Djaʿfar al-Mansour (le Victorieux), son frère. Théophanes l'appelle aussi 'Αϐδελάς, ʿAbdallah; cf. ad ann. 746. — 6. Son frère l'avait mis à la tête du pèlerinage de cette année. — 7. ʿAbdallah fils de ʿAli. — 8. Près de Nisibe; cf. Weil, *Gesch. der Chalifen*, II, 25; El-Macin, *Hist. saracen.*, p. 120. — 9. Cf. Weil, *op. cit.*, II, 29-31; El-Macin, *Hist. sar.*, p. 121.

d'Occident, il y eut subitement un grand tumulte dans son camp et une grande clameur s'éleva. Tout le peuple courait du côté des tombeaux; le roi lui-même alla avec plusieurs personnes pour examiner ce qui était arrivé; et à cause de ce qu'on disait, il voulut voir la chose de ses yeux.

Ils y allèrent donc et virent huit hommes, de ceux qui avaient été ensevelis en cet endroit, qui s'étaient dressés. Les uns étaient montés au-dessus de la terre jusqu'aux seins, d'autres jusqu'aux reins, d'autres jusqu'aux genoux. Il y en avait parmi eux dont les barbes étaient teintes de henné[1], comme les Ṭaiyayê ont coutume [**472**] de se teindre. Plusieurs les reconnurent et quand ils s'approchèrent pour parler avec eux, ceux-ci n'avaient point la parole et ne donnèrent aucune réponse. Tout le monde fut dans l'étonnement et la stupeur. Le général prescrivit qu'on les laissât ce jour-là, comme ils étaient, et que personne ne s'approchât d'eux. Il espérait que peut-être[2] la parole leur serait donnée, et qu'on apprendrait d'eux quelle était cette nouveauté[3]. Tout le jour s'écoula et chacun était dans sa tente, à l'exception des gardiens qui avaient été établis pour veiller sur eux. Le lendemain, ils sortirent tous de nouveau, et ils les trouvèrent de même vivants et sans parole. Alors, sur l'ordre de l'émir, à Tella, se retourna vers la violence. Il établit comme évêque, à Ḥarran, sans l'assentiment du patriarche et des évêques, un homme nommé Isaac, qui passait pour connaître la chimie, et, pour ce motif avait libre accès près d'Abou Dja'far. A la fin, celui-ci fut une pierre d'achoppement pour Athanasius. Quelques-uns des évêques n'admettaient pas ce qui s'était passé, et blâmaient Athanasius de ce qu'après les querelles qui avaient eu lieu à Tella, il avait osé faire une ordination sans l'assentiment du patriarche et des évêques. Alors, il accabla de maux ces évêques, quand il les eut entre les mains.

Il accusa Timotheus [**472**] d'Édesse, (disant) qu'on avait trouvé des lettres écrites par lui contenant des injures[4] contre Athanasius, contre l'émir et contre Mahomet. Quand il eut donné la lettre à Abou Dja'far, celui-ci fit mander Timotheus. Il vint, et, en présence de 'Akî[5], fit courageusement son apologie; il le pria de demander à ses accusateurs de faire connaître chez qui ils avaient trouvé ces lettres. Or, comme ils ne purent le faire connaître, 'Akî[6] constata qu'ils étaient des faussaires, et il congédia le vénérable (évêque).

Il accusa pareillement David de Dara. Comme il commençait à parler mal de lui, 'Akî l'interrompit vivement en disant : « Ne dis rien contre David, car je

1. ܚܢܐ, ܚܢ̈ܬܐ. — 2. Lire : [illegible] (BH). — 3. Peut-être faut-il corriger ܗܕܐ ܚܙܬܐ « cette apparition » (?).

4. [illegible]. — 5. Gouverneur de la Mésopotamie; cf. Ps.-DENYS, éd. Chabot, trad. p. 46. — 6. Ms. : '*Abî*; ar. : [illegible].

ils furent ensevelis de nouveau, et le peuple retourna à ses tentes[1], dans l'étonnement.

En l'an 1065, il y eut d'épaisses ténèbres, sans clarté, un dimanche du mois de šebaṭ (fév.), de sorte qu'après la réception des divins mystères, quand (l'assemblée de) l'église fut congédiée, chacun pouvait à peine voir pour marcher, et on dut allumer les lampes. L'obscurité se prolongea pendant trois heures environ. Il en fut de même pendant trois jours, au mois de nisan (avr.); l'obscurité ne fut cependant pas aussi épaisse que celle (du mois) de šebaṭ.

La même année, la peste bubonique et la mortalité sévirent violemment en tous lieux, et surtout à ʿAthôr, qui est Mossoul.

La même année, l'étoile surnommée le Glaive, apparut avant le lever du soleil, tendant de la région occidentale vers la région orientale.

La même année, l'empereur Constant[inus] réunit à Constantinople un synode des évêques chalcédoniens [**473**] de la province de Rome et de ceux de la Dalmatie, de l'Hellade, de la Cilicie et de la Sicile. Ils s'assemblèrent à propos de l'affaire des images, pour savoir si l'on devait les vénérer ou non. Ils portèrent un décret et une définition (disant) qu'on ne devait absolument pas vénérer les images. Ils appelèrent cette assemblée Septième synode[2]. Cependant quelques-uns... ne le croirai pas de lui ». Il le tenait, en effet, en très grande amitié.

Sandalaya pensait qu'après avoir dompté ces deux évêques, il pourrait sans crainte accomplir sa volonté dans l'Église. En effet, ils étaient furieux contre lui : David, parce qu'il désirait le siège de Ḥarran et que Sandalaya en avait ordonné un autre pour cet endroit; Timotheus, parce que sa ville était proclamée métropole de la Mésopotamie depuis le temps d'Addai[3], et que l'autre lui avait ravi ce titre injustement.

Sandalaya, après avoir ravi le titre de métropolitain, songeait à s'emparer du patriarcat. Il se rendit à Nisibe, ayant à sa suite le trigame[4] Gabriel qui, n'ayant pas obtenu ce qu'il désirait du patriarche, s'était séparé de lui pour s'attacher à Athanasius et à ses compagnons. Sandalaya ayant pu donner une petite partie de la région du Ṭour ʿAbdîn à Gabriel, et le reste [**473**] à Cyriacus, obligea ceux-ci à signer qu'ils étaient d'accord avec lui.

Les évêques de Mésopotamie s'assemblèrent avec Sandalaya, à l'exception de David de Dara et de Sargouna de Mardê, qui s'étaient séparés de lui, parce qu'il accomplissait les fonctions ecclésiatiques sans la permission du patriarche. Quand Athanasius entra à Dara, il n'y fut pas bien accueilli, mais ils le blâmaient; il partit de cet endroit couvert de mépris[5]. Mais, comme l'autorité (du prince) était

1. ܠܡܫܟܢܝܗܘܢ. — 2. Sur ce conciliabule réuni au mois de fév. 754, cf. Mansi, t. XII, col. 575. Il s'y trouva 338 évêques (Theoph., ad. ann. 745).

3. L'évangélisateur de la contrée, selon la tradition; cf. t. I, p. 149. — 4. C.-à-d. un évêque ayant changé trois fois de siège. — 5. ܒܣܝܪܐ.

uns d'entre eux ne consentirent point à le reconnaître, attendu qu'il n'avait point fait de profession de foi.

Les Chalcédoniens détestaient ce Const[antinus] et l'appelaient Iconophobe[1], parce qu'il réunit ce synode et lui fit décréter qu'on ne devait pas vénérer les images. Il anathématisa Iwannis [Bar Mançour] et Georg[ius], de Damas, ainsi que Georg[ius] de Cypre[2] parce qu'ils soutenaient la doctrine de Maximus. L'empereur Constantinus était d'un esprit cultivé et gardait sainement les mystères[3] de la foi orthodoxe; c'est pourquoi les Chalcédoniens le détestaient.

favorable à Athanasius, il voulait expulser les évêques du parti du patriarche.

Comme il ne put rien faire contre David, ni contre Sargouna, il assouvit sa colère contre Constantinus de Samosate et contre Élias de Šîgar. A la place de Constantinus, il établit[4] Plotinus, et à la place d'Élias, homme sage et instruit[5], qui était de la province de Mossoul et non de la sienne, il ordonna ʿIšôʿ Bakar[6], homme répréhensible; et il transgressa (ainsi) les anathèmes que lui-même et ses collègues avaient portés à Tella.

CHAPITRE [XXV]. — *De l'époque du commencement du règne d'Abou Djaʿfar, roi des Ṭaiyayê. A cette époque mourut le patriarche Mar Iwannis; il y eut une perturbation causée par l'impie Isaac; le saint patriarche Georgius fut ordonné, et jeté en exil. A cette même époque fut bâtie la ville de Bagdad qui devint la capitale des Arabes.*

En l'an 1066, Abou Djaʿfar commença à régner sur les Ṭaiyayê.

Constantinus, empereur des Romains, s'avança contre Theodosiopo[lis] des Arméniens, que les Arméniens eux-mêmes appellent Garnoikagak[7], les Ṭaiyayê l'appellent Erzeroum et les Grecs la nomment Qaloniqala[8]. Il s'en empara, em-

1. Plus littéralement : *imaginum osor*. — 2. Dans les Actes, il n'est pas question d'un Georges de Damas, mais de saint Jean Damascène, de Georges de Cypre et de Germain, qui avait abandonné le siège de Constantinople (cf. Mansi, t. XIII, p. 355; Theoph., ann. 745). — 3. Lire : ܐܪ̈ܙܐ; ar. : ܐܣܪܐܪ.

4. ܐܩܝܡ. — 5. « Docteur ». Bar Hebr. (*Chr. eccl.*, I, 313) ajoute : « qui avait admirablement interprété la première partie du Théologien (Grég. de Nazianze) ». — 6. ܒܟܪ (BH).

7. Lire avec l'arabe : ܟܪܢܗ ܩܐܠܝܩܠܐ, transcription très exacte de l'arménien *Karnoj-Kʿalakʿ*, « la ville de Karin ». Cf. Saint-Martin, *Mém. hist. et géogr.*, I, 69. — 8. Le Ps.-Denys écrit ܩܠܘܢܝܩܠܐ (éd. Chabot, p. 94, 97), qui peut être pour Karîn-kalâ; Bar Hebræus a la même orthographe que notre ms., probablement à transposer : ܩܐܠܢܘܩܠܐ = *Karnoj-Kʿalakʿ*; قاليقلا, chez les auteurs arabes. Notre auteur n'a pas reconnu l'étymologie du nom et semble l'avoir rattaché au grec κάλλος.

mena tout le peuple en captivité et la laissa déserte. Il plaça une garnison dans la forteresse de Kâmâk, et revint à Constantinople[1].

Sur l'ordre d'Abou Dja'far, Mélitène fut rebâtie [**474**] comme auparavant; et il y plaça une armée[2]. Abou Dja'far ordonna aussi de rebâtir Theodosiopolis des Arméniens, et il y établit une garnison.

En l'an 1071, les Ṭaiyayê soumirent l'Afrique[3].

Le pays appelé Ṭabaristan[4], a pour limites, au nord : la mer Caspienne ; à l'est : l'Hyrkanie[5], qui est Gourgan ; au sud : la Médie et une partie de la Parthie ; à l'ouest : les Dailamites. C'est un pays hérissé de montagnes élevées, de bois et de forêts; ses sentiers escarpés et ses défilés[6] sont très difficiles. Sa longueur, de l'est à l'ouest, est de quarante parasanges, et sa largeur, du nord au sud, de vingt parasanges. Il abonde en excellentes plaines et en vallées, et en toutes sortes d'arbres. Il a cinq villes entourées d'un mur. — Les Ṭaiyayê soumirent aussi ce pays[7].

Mahdî[8] partit de Rai, et alla camper dans la ville de Nišabour, à l'ouest de Merw.

En l'an 1073, Abou Dja'far bâtit sur le Tigre, au-dessus de Ctésiphon, une ville qu'il appela Bagdad, et il s'y fixa[9].

En l'an 1074, un homme appelé Moḥammed[10], se révolta contre Abou Dja'far. Il était de Yatreb, et descendait de Fatima, la fille de leur prophète, et de 'Ali, son cousin germain. Toute la tribu des Ṭaiyayê était fortement entraînée à sa suite, jusqu'au moment où vint le général 'Isâ, qui le tua, à Yatreb, la ville de l'Envoyé[11].

La même année, les Khazares[12] firent une incursion et s'emparèrent de 50 mille hommes des Gourzayê.

A cette époque, la région de Kâboul[13], dans le pays de l'Inde, fut soumise par les Ṭaiyayê.

[**475**] Abou Dja'far aggrava les impôts de toute sorte, sur tous les peuples, en tous lieux. Il doubla, pour les chrétiens, toute espèce de tribut. Sur son ordre les Garmaqayê[14] furent emmenés hors de leur pays.

En l'an 1080, quelques Mages, en Perse, se donnèrent un chef et se révoltèrent contre les Ṭaiyayê. Une armée de Ṭaiyayê fut envoyée contre eux, et les Ṭaiyayê furent vaincus. Les Mages purent se constituer un royaume. Les

---

1. Cf. Ps.-Den., éd. Chabot, p. 75, 82. — 2. Cf. *op. cit.*, p. 67. — 3. Cf. Weil, *Gesch. der Chalifen*, II, 72. — 4. Ms. : *Ṭarabistan*. — 5. Lire : ܐܘܪܩܢܝܐ. — 6. Lire : ܡܥܒܪ̈ܢܘܗܝ (BH), leçon confirmée par l'arabe : ܡܥܒܐܪܗܐ. — 7. Cf. Weil, *Gesch. der Chalifen*, II, 39. — 8. Fils du khalife. Cf. Weil, *op. cit.*, II, 36. — 9. Cf. *op. cit.*, II, 76. — 10. Moḥammed Ibn 'Abdallah. Cf. Weil, *op. cit.*, II, 42-46, 53; El-Macin, *Hist. sar.*, p. 123 (ann. 145 H.). — 11. الرسول. — 12. ܟܙ̈ܪܝܐ. — 13. BH : ܟܐܒܘܠ. — 14. Habitants du Beit Garmai.

Ṭaiyayê descendirent de nouveau avec une très forte armée. Alors les Mages furent vaincus; environ quarante mille hommes succombèrent parmi eux, et leur chef fut tué. Leur projet fut anéanti, et ils redevinrent soumis aux Ṭaiyayê. — *Ce récit est fini ainsi que le précédent* [1].

A cette époque, l'empereur Cons[tantinus] s'étant emparé des gens de Claudia [2] et les ayant fait amener à Constant[inople], entendit dire qu'ils ne voulaient pas s'unir aux Romains. Il appela quelques-uns d'entre eux et leur demanda pour quel motif ils fuyaient et évitaient les Romains. Ceux-ci répondirent : « Nous ne communiquerons jamais avec ceux qui acceptent le synode de Chalcédoine et divisent le Christ en deux natures. » — Alors l'empereur leur ordonna [**474**] de lui présenter un exposé [3] de leur foi et de leur symbole. Ils l'écrivirent et le lui présentèrent. On le lut en sa présence, et il sembla qu'il était exempt de reproche, très parfait, exact, en tout d'accord avec les Pères orthodoxes [4]. L'empereur l'approuva et le loua, de même que tous les grands de son empire. L'empereur lui-même était tout à fait disposé à faire l'union avec ces gens du pays de Mélitène, et, par l'intermédiaire de ces captifs, avec toute la Syrie; mais quelques membres de leur Église l'en empêchaient par un préjugé et une coutume mauvaise, invétérée chez eux.

L'empereur victorieux adhérait de

En l'an 1066, au mois de tešrîn 1er (oct.), mourut le saint patriarche Iwannis, et il fut déposé dans le village de Badaya [5], sur le fleuve Euphrate. Il administra le patriarcat pendant 16 ans.

Abou Djaʿfar, roi des Ṭaiyayê, prescrivit alors aux évêques de créer patriarche Isaac de Ḥarran.

Il convient de faire connaître comment celui-ci avait eu accès auprès d'Abou Djaʿfar.

Autrefois, cet Isaac habitait dans le monastère de Pourkasê, qui est dans la montagne d'Édesse. Un moine [**474**] pèlerin vint le trouver. Ayant été bien traité par lui pendant quelques jours, il voulut le récompenser. Il demanda à Isaac de lui apporter un lingot de plomb; après l'avoir fait fondre, il tira une pochette de sa besace, et y prit [un ξήριον] qu'il répandit sur le plomb : celui-ci se colora et devint de l'or. Quand Isaac vit cela, il fut transpercé du désir d'apprendre cet art, et il demanda au moine de le lui enseigner. Celui-ci lui dit que ce ξήριον lui avait été donné en présent par un autre. Isaac ne le crut pas, et partit à sa suite. Il précipita le moine dans l'ouverture d'une fosse et le tua

1. C'est-à-dire la col. de gauche qui, dans le ms., se termine à la même ligne.

2. Lire : ܩܠܘܕܝܐ; cf. ci-dessus, p. 518; selon Théophanes (ad ann. 747), ces captifs professaient l'hérésie des Pauliciens. — 3. ἀναφορὰ. — 4. *probati*.

5. Ms. *Baraya*; et de même dans l'ar. La lecture *Badaya* est donnée par BH, et aussi par notre ms. dans un autre passage (texte, p. 753, l. 3).

toute sa volonté à la définition qu'avaient écrite les Orthodoxes, partisans de notre confession orthodoxe.

En l'an 1073, il y eut une invasion de sauterelles qui dévorèrent les semences. Il y eut aussi une grêle qui détruisit la plupart des récoltes. Quelques personnes qui pesèrent un bloc de grêle disent qu'il était de huit liṭrê[1].

En l'an 1076, il y eut une secousse, c'est-à-dire un tremblement de terre très violent, dans la région du Khorasan. Dans ce tremblement, une montagne se déplaça d'environ trois milles; et comme c'était une montagne de glaise, elle s'effondra, et tout ce qui s'y trouvait fut dispersé.

Cette même année[2], au mois de 'iyar (mai), apparut [475] une comète devant le soleil, dans le Bélier, lorsque le soleil était dans le Taureau. Elle ressemblait à une colonne. Sa chevelure[3] s'étendait vers le sud; elle marcha un peu en avant du soleil pendant vingt jours; elle fut dans l'axe du soleil, pendant trois jours; ensuite elle fut derrière le soleil pendant quarante jours. A cause de cette apparition, la terreur s'empara de tout le monde.

La sauterelle vint en grande quantité et causa des dommages.

Il y eut un violent tremblement de terre, et on découvrit[4] dans une grande plaine l'idole qu'adoraient les Mages.

en lui lançant une pierre. Il pensait trouver dans sa besace un livre enseignant la manière de fabriquer (le ξήριον); or, il ne trouva ni livre, ni ξήριον, mais seulement la pochette (vide). Alors, il fut pris de remords. A propos de ce ξήριον, il devint l'ami de Sandalaya qui l'ordonna évêque de Ḥarran, dans l'espoir qu'il lui apprendrait la chimie. Pour le même motif, il devint le familier d'Abou Dja'far, par l'intermédiaire de 'Akî[5], préfet du Djézireh; et pour cela, après la mort de Mar Iwannis, le roi contraignit les évêques de faire Isaac patriarche.

Ils s'assemblèrent à Rêš'ayna, et l'établirent illégitimement. Il obtint du roi un diplôme pour obliger tout le monde à le recevoir, circuler en tous lieux, recueillir les principes de la chimie, et revenir près du roi la lui enseigner. Après qu'il eut parcouru plusieurs endroits, le roi le fit appeler près de lui avant une année complète. On l'examina, et on reconnut qu'il ne savait rien. Le roi ordonna de l'étrangler, [475] et on jeta son cadavre dans le fleuve Euphrate. On le traita comme il avait traité le moine pèlerin.

Sur l'ordre du roi Abou Dja'far, les évêques établirent alors Sandalaya patriarche.

Sandalaya fut donc aussi établi par la contrainte et irrégulièrement. Il reçut également un diplôme du roi. Or, il se rendit à Ḥarran, et voulut leur ordonner 'Abdanî, disciple d'Isaac. En effet, Sandalaya avait promis à 'Abdanî de le faire

---

1. Comp. le récit du Pseudo-Denys à l'an 1085; éd. Chabot, p. 161. — 2. Pseudo-Denys, ad. ann. 1080 (éd. Chabot, p. 94). — 3. Littér. : « emissio ». — 4. Ou bien : « fut mise à découvert ».
5. Ms. : '*Abî*; cf. p. 519, n. 5, 6.

évêque, et, sur cette promesse, ʿAbdanî s'était fait le complice de la fraude de Sandalaya. Ils dirent au roi : « Isaac connaît la chimie, mais il ne veut pas te l'enseigner ». Pour cela, le roi se mit en colère et fit étrangler Isaac. Quand Sandalaya prit ʿAbdanî et vint avec lui à Ḥarran, selon sa promesse, les gens de Ḥarran, ne voulurent accepter ni ʿAbdanî, ni Sandalaya. Ils conçurent un dessein ignoble : ils entrèrent pendant la nuit et étranglèrent Sandalaya. On supposa que cela avait été fait à l'instigation de l'émir. Les gens de son monastère vinrent enlever son cadavre et le déposèrent dans un sarcophage, dans le monastère même. Il y est honoré par eux. Telle fut la fin de Sandalaya[1].

Parlons maintenant de saint Georgi[us], qui était de Beʿltan, village de la région d'Émèse. Il fut élevé dans le monastère de Qennéšrê. Il étudia les Livres saints en grec et en syriaque, et il devint le syncelle de Mar Theodorus, évêque de Samosate. Celui-ci, en voyant sa piété, sa science et sa sainteté, prophétisa en disant : « J'ai l'intime conviction que Dieu te donnera le degré suprême dans son Église; mais que ton œil soit sur le couvent dans lequel tu as été élevé, car il s'est affaibli ».

Quand Sandalaya mourut, le synode se tint à Mabboug, au mois de kanoun (déc.) de l'an 1070 des Grecs[2]. David de Dara et Jean de Callinice mettaient obstacle à l'élection, parce que chacun d'eux revendiquait pour lui cette charge; et ils récusaient, pour un motif ou un autre, toutes les personnes que les évêques proposaient.

Quand on parla de Georgi[us], ils le firent venir. Il était encore dans l'office du diaconat. Lorsqu'il parut, sa doctrine et son intelligence furent appréciées, tous les évêques se réjouirent en sa présence, excepté David de Dara et Jean de Callinice, qui étaient atteints de jalousie. Ils disaient : « Nous ne ferons pas monter du (vêtement) blanc[3] au trône (patriarcal)[4].

Quand les fidèles de Mabboug apprirent cela et connurent qu'ils voulaient le faire retourner, à cause de leurs passions, ils se réunirent courageusement, et firent entendre aux évêques des paroles comminatoires. Lorsque les évêques entendirent ce que les notables des fidèles disaient, dans le zèle divin, ils l'ordonnèrent sans l'assentiment de ces deux (personnages). Le synode fut dissous, et les évêques de Mésopotamie repassèrent l'Euphrate. Alors, poussés par l'opération de Satan, (les autres) établirent pour leur chef [**476**] Jean de Callinice, et le nommèrent patriarche. Dès lors, l'Église tomba dans la division. Les fidèles de Callinice chassèrent Jean ; ils ne l'acceptèrent pas et ne consentirent point à le proclamer patriarche de toute sa vie.

Georgi[us] visitait la contrée occidentale, et Jean pervertissait la contrée orientale[5]. Une partie du Djézireh obéissait à Georgi[us]. Cette confusion régna pendant quatre ans. — Jean de Callinice étant mort en l'an 1074, David de Dara lui succéda et fut une épine pour Georgi[us].

---

1. Cf. Pseudo-Denys, éd. Chabot, trad., p. 58-59. — 2. Voir les détails concernant ce synode dans le Pseudo-Denys, éd. Chabot, p. 50 et suiv. — 3. BH : ܡܢ ܚܘܪ̈ܐ « ex albis ». J'ai quelque doute sur la rectitude de l'interprétation. — 4. βῆμα. — 5. ܡܕܢܚܐ.

CHAPITRE [XXVI]. — *De l'époque à laquelle mourut Constant[inus], empereur des Romains, et aussi Abou Djaʿfar, roi des Ṭaiyayê, c'est-à-dire des Arabes. Sur Georgi[us] qui fut emprisonné à Bagdad pendant neuf ans.*

En l'an 1080, les Ṭaiyayê montèrent en fureur contre les habitants de la vallée de Germanicia, qui est Marʿaš, parce qu'ils avaient appris qu'ils étaient devenus les espions des Romains. Ils emmenèrent en captivité le peuple de ce lieu et le conduisirent habiter dans le pays de Ramla.

Ensuite, ils apprirent (la même chose des gens) du pays de Samosate; ils les emmenèrent aussi en captivité et les conduisirent au même endroit.

A cette époque, les Africains se révoltèrent et tuèrent les Ṭaiyayê et les Perses. Abou Djaʿfar envoya Yézîd[1]. Quand celui-ci engagea le combat avec eux, trente mille Barbares succombèrent. Yézîd pacifia ensuite toute l'Afrique.

En l'an 1083 des Grecs, Abou Djaʿfar bâtit une ville à côté de Callinice. On n'avait jamais vu de travail comme celui de ses portes[2]. Il appela cette ville Raphîqah. Quand Haroun, petit-fils d'Abou Djaʿfar régna, il la fit entourer d'un (second) mur en dehors du premier.

En l'an 1083, Abou Djaʿfar partit de Babylone pour la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. Il établit à Djézireh le juif Mousa, fils de Mouçʿab[3], et à Qennéšrîn, Mousa fils de Soleiman : tous les deux cruels et iniques. Il réunit [477] tout l'argent et l'or dans son trésor, de sorte qu'on ne voyait plus un dinar ou un zouza, si ce n'est chez les marchands. Par la nécessité, les hommes en vinrent à fouiller les tombeaux des morts et à profaner leur poussière. Ils plaçaient leur poussière sur l'eau et y trouvaient de l'or, de l'argent ou d'autres matières précieuses qu'ils donnaient pour le tribut[4].

Tandis que les hommes étaient dans de telles circonstances, la calamité s'aggrava : il y eut une odieuse maladie qui prenait par la tête et qui enlevait rapidement[5]; la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie furent remplies de cette infirmité. La famine torturait, non pas par suite de la disette de froment, mais parce qu'il ne restait pas un zouza chez quelqu'un, ni de travail pour les

1. El-Macin, *Hist. sarac.*, ad. ann. 144 (p. 122; cf. p. 126). — 2. Bar Hebræus ajoute (*Chr. syr.*, p. 124) : « Tandis que j'étais évêque d'Alep, on les y amena; les deux grandes qui étaient toutes de fer, furent ajustées à la Porte de Qennéšrin; quant aux deux petites, ils n'eurent pas le temps de les placer, parce que les Mongols assiégèrent aussitôt Alep, renversèrent ses murs et démolirent ses portes. » — 3. Ms. et version ar. : *Mouçʿam*; le Pseudo-Denys, qui donne de longs détails sur cet homme et ses méfaits, écrit constamment ܒܪ ܡܘܨܥܒ « fils de *Mouçʿab* » (éd. Chabot, trad., p. 91, 92, 100, 110, 161, etc.). — 4. Les dernières pages de la chronique du Pseudo-Denys (éd. Chabot, trad., p. 150 et suiv.) sont presque exclusivement consacrées au récit des calamités causées par les exactions d'Abou Djaʿfar et de ses fonctionnaires. Sur la violation des tombeaux, cf. p. 147, 183. — 5. Sur cette maladie, cf. Pseudo-Denys, éd. Chabot, p. 178 et suiv.

pauvres : parce que les églises et les monastères avaient été spoliés, et les maisons pillées. Le prix d'un bœuf ou d'un âne était d'un zouza; cinq mesures[1] de froment se vendaient un zouza; dix litres[2] de vin, un zouza; les jeunes gens et les jeunes filles, 5 zouzê.

La calamité avait duré trois ans[3], quand Abou Dja'far, roi des Ṭaiyayê, source de ces maux, mourut. Sa mort arriva à La Mecque[4], en l'an 1087, après qu'il eut régné 21 ans. Bar Mouç'ab[5] fut pris avec les gens de sa maison, et aussi Mousa de Qennéšrîn : et le monde fut soulagé de ces angoisses.

La même année, le 19 d'éloul (sept.), mourut Const[antinus], empereur des Romains, après avoir régné 34 ans et cinq mois. La mort de Constantinus précéda de 25 jours celle d'Abou Dja'far[6]. — *Fin de ce chapitre sur les rois et les autres événements.*

En l'an 1080 des Grecs, on trouva une femme, dans le pays de Bokara, qui n'avait jamais pris de nourriture[7], qui n'avait point sucé le lait, et qui n'avait jamais eu besoin de breuvage. Mahdî, fils du roi, ayant entendu parler d'elle, la fit venir à Bagdad. Il fit examiner la chose, et on trouva véridique ce fait extranaturel, dont ni les écrivains antérieurs, ni les médecins, n'ont jamais mentionné ailleurs le pareil.

Un certain chrétien, nommé Cyrus, ayant apostasié à cause de quelque passion, était ensuite venu à résipiscence. Il fut pris par 'Abbas et mis en jugement; mais comme il ne consentit pas à faire sa volonté, 'Abbas lui fit couper la tête et fit brûler son cadavre dans le feu.

Lorsque Abou Dja'far multiplia les impôts, et que les gens furent oppri-

En l'an 1076, les évêques se réunirent à Saroug, et firent la paix entre le patriarche Georgius et David de Dara[8].

Or, David n'abandonna pas sa malice, et ne relâcha rien de sa jalousie ; mais il s'en alla trouver Abou Dja'far, roi des Ṭaiyayè. Il se fit introduire près de Malik, secrétaire du roi; et il accusa Georgi[us] en disant : « Il a été élu patriarche sans ta permission, et nous accable d'impôts. Et quand nous lui demandons : Pourquoi n'es-tu pas muni du diplôme royal? il répond en disant : Je n'admets pas que le nom de leur prophète entre dans mon sac[9] ». Alors, le roi entra en fureur et envoya des soldats s'emparer de Georgius qui fut amené près de lui. Lorsqu'il fut en sa présence, le roi ordonna de le dépouiller de ses vêtements et de le tirer par les deux bras. Le bienheureux

1. *medawata*, modii. — 2. *kailê*, μετρηταί. — 3. 1084-86, selon le Pseudo-Denys. — 4. Ms. et ar. : *Mouç'am*; cf. ci-dessus, p. 526, n. 3. — 5. Plus exactement à quelque distance de La Mecque, pendant qu'il s'y rendait en pèlerinage. — 6. On admet généralement que Constantin mourut le 14 sept. et Abou Dja'far le 7 octobre 775.

7. ܡܣܝܒܪܢܘܬܐ (BH).

8. Sur le synode et ses suites, cf. PSEUDO-DENYS, éd. Chabot, p. 70, 83 et suiv., 147. — 9. *mantica*.

més, ils fouillaient les tombeaux pour trouver de l'argent. Dans la ville de Nicomédie, en fouillant les tombeaux antiques des païens, ils trouvèrent l'hypogée dans lequel avait été déposé Nicodemos[1] (qui bâtit cette ville; il était embaumé, et enseveli avec des ornements d'or)[2], des smaragdes et des hyacintes rouges qui brillaient dans l'obscurité. La chose ayant été signalée à l'empereur Constantinus, il envoya voir et s'assurer de [477] la quantité d'or et de pierres précieuses. Il se montra magnanime et n'enleva absolument rien de cet endroit, mais il envoya un ouvrier qui scella[3] très solidement l'endroit et (plaça) au-dessus un grand monticule de poussière et de pierres pour qu'on ne l'ouvrît pas. Car l'empereur disait : « Qu'y a-t-il de plus honteux que de voir des hommes vivants avoir besoin des morts? Il convient, au contraire, d'honorer les morts ».

(dit), en langue grecque: *Téôṭôqoûbôêti*[4]; ce qui signifie : « Mère de Dieu, secoure-moi. » Le roi ayant demandé ce qu'il disait, un de ses ennemis répondit : « Il profère un blasphème. » Trois hommes armés de fouets[5] le frappèrent, et son sang coula et descendit jusqu'à terre. Le roi lui dit : « Pourquoi n'as-tu pas pris de diplôme? » — Et le patriarche répondit : « Parce que [477] je ne me propose de vexer personne, et que j'ai reçu cette dignité par force. » — Le roi reprit : « Pourquoi n'admets-tu pas que le nom de notre prophète entre dans ton sac[6]? » — En entendant cela, le patriarche fut stupéfait; il répondit : « Mais le nom de votre prophète est au milieu de nos besaces, il est dans nos bourses, sur les zouzê et sur les dinars : comment aurais-je pu dire cela? » — Le roi, en voyant son assurance et son intelligence, comprit qu'il avait été traduit (devant son tribunal) par jalousie; il ordonna à son secrétaire de le conduire avec honneur à sa maison, et de s'informer s'il connaissait l'art de la chimie. Quand le secrétaire se mit à l'honorer et à le flatter, le patriarche répondit : « Je n'en connais rien ». On croit qu'elle n'était pas encore inventée à cette époque. Il demeura trois jours dans la maison du secrétaire, sans manger de pain ni boire d'eau. Ensuite, il fut enfermé avec les prisonniers, à Bagdad même.

Le roi réunit les évêques et les pressa d'établir un autre patriarche. Ils répondirent que cela n'était pas possible; et le roi les menaça de les chasser en exil en Chine. Alors ils nommèrent, par crainte, David leur chef. Un grand nombre d'entre

1. *Sic*, ms. et BH. — 2. Lacune de sept ou huit mots dans le ms. ; à suppléer ainsi d'après BH (*Chr. syr.*, p. 125) ܗܘ ܕܒܢܗ̇ : ܟܕ ܚܢܝܛ : ܘܥܡܗ ܡܢܩܫܬܐ ܕܕܗܒܐ. L'ar. semble avoir comblé la lacune de son propre chef et écrit : « Nicodemos qui de son vivant avait placé dans cette caverne beaucoup d'or, de smaragdes, etc. » — 3. ܣܟܪܗ̇ (BH).

4. Θεοτόκε βοήθει. — 5. Littér. : « tres scuticæ ». — 6. Lire : ܡܙܘܕܐ, comme plus haut.

eux prirent la fuite et ne consentirent point à son élection ; et parmi ceux qui avaient consenti par crainte, plusieurs abandonnèrent leurs diocèses et leurs ouailles.

Le roi donna un diplôme à David, et des (soldats) persans, qui circulaient avec lui et contraignaient les fidèles à le recevoir. Il était repoussé par tout le monde, et les évêques qu'il ordonnait étaient chassés : mais il n'avait pas honte, parce que « les gens honteux n'ont pas honte », comme il est écrit[1].

Dès lors, l'Église de Dieu fut remplie de confusion et de trouble : au lieu des prêtres, des diacres et des autres ordres ecclésiastiques, c'étaient les satellites persans qui entouraient la table des mystères ; qui se tenaient couverts d'armures, les sabres tirés, et tenant dans leurs mains des massues[2] (?) de fer. Ils obligeaient le peuple à recevoir la communion de l'inique patriarche David et de ses évêques, partout où l'un d'entre eux offrait l'oblation. Les évêques qui demeuraient attachés à Mar Georgi[us] étaient eux-mêmes dans une grande angoisse, à cause de la persécution. Parfois, vêtus de blanc comme les laïcs, ils circulaient de village en village. Le bienheureux était détenu en prison à Bagdad ; il y resta neuf ans, supportant de longs tourments. Tandis que le bienheureux était [**478**] en prison, il écrivit d'admirables traités, de nombreux écrits de controverse, des instructions suaves et exactes[3]. Au bout de neuf ans, quand Abou Dja'far, roi des Ṭaiyayê, mourut, les prisonniers furent libérés, et le saint patriarche sortit de prison. — *Ce récit est aussi fini.*

Dans ce Onzième Livre est renfermé, en 26 *chapitres, un espace de* 145 *ans*[4] *depuis l'an* 922 *des Grecs, jusqu'à l'an* 1087, *pendant lequel il y eut* 13 *empereurs dans l'empire des Romains, et* 5 *rois dans le royaume des Perses qui disparut,* 20 *rois des Arabes,* 15 *patriarches d'Antioche et* 11 *d'Égypte.*

1. JER., VI, 15 ; VIII, 12. Le sens donné ici par le contexte n'est pas celui du verset biblique. — 2. Il faut peut-être corriger : ܐܣܘܪ̈ܐ « des chaînes » (?) ; mais l'arabe porte ܒܐܡܕܝܢ. — 3. Cf. WRIGHT, *Syriac. Liter.*, p. 165. — 4. On est tenté de corriger : ܩܣܗ = 165 (au lieu de ܩܡܗ). Mais la leçon 145, qui est confirmée par la version arabe, s'explique par le calcul (fautif) des années de la Création, le livre XI commençant à l'an 6115 (cf. ci-dessus p. 400) et le livre XII à l'an 6260 (cf. t. III, p. 1 ; et ci-après, p 539, n. 3).

NOTE

AU SUJET DES

TABLEAUX CHRONOLOGIQUES

reproduits ci-après.

Ces tableaux font suite à ceux qui ont été transcrits et imprimés à la fin du Sixième Livre (t. I, p. 207-238).

L'auteur nous prévient (cf. t. I, p. 255-256) qu'il les a empruntés à la Chronique de Jacques d'Édesse; mais il nous avertit en même temps qu'il n'a pas cru devoir accepter la correction de trois ans introduite par Jacques dans le canon d'Eusèbe dont il entreprenait la continuation. Il poursuit donc la série des chiffres de son précédent tableau dans lequel l'an 20 de Constantin répondait à l'an 642 des Grecs et à l'an 305 de l'ère chrétienne; en conséquence l'année 21, à laquelle commence la nouvelle série, répond pour lui aux années 643 des Séleucides et 306 de J.-C. Toutefois la correction est admise en ce qui concerne les Olympiades et cette même année 21ᵉ de Constantin est indiquée comme la 1ʳᵉ de la CCLXXVIᵉ Ol., alors qu'elle aurait dû être la 4ᵉ, suivant le tableau précédent. (Cf. t. I, p. 256, note.)

On rencontre dans ces tableaux, comme dans les précédents, un grand nombre de fautes de copistes, qui se trouvaient déjà pour la plupart dans le ms. original; car en plusieurs endroits (nous en avons signalé quelques-uns en note au bas des tableaux), le texte même de la Chronique exprime des synchronismes inexacts, basés sur la rédaction fautive des tableaux. Dans l'impossibilité où nous sommes de distinguer les fautes réelles du copiste des erreurs de calcul, nous avons jugé préférable de reproduire servilement le ms., en ajoutant dans une colonne parallèle les chiffres rectifiés.

Ainsi, la première colonne de notre tableau indique les Olympiades;

La seconde colonne donne les dates réelles de l'ère des Séleucides;

La troisième présente les mêmes dates telles qu'elles sont indiquées dans le ms.;

La quatrième donne les chiffres réels de l'ère chrétienne, et la cinquième ces mêmes chiffres selon le ms.;

La sixième colonne donne les années de l'ère de Jacques d'Édesse d'après les fragments de sa Chronique publiés par M. E. W. Brooks (*Zeitschr. der Deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, t. LIII [1899], p. 206 et suiv.). L'unique manuscrit qui contient les restes de cette chronique présente de nombreuses et importantes lacunes: j'ai restitué et imprimé en italique les chiffres qui correspondent à ces lacunes.

J.-B. CH.

TABLEAUX CHRONOLOGIQUES DES LIVRES VII-XI.

Olympiades	Ère des Séleucides — Chiffres rectifiés	Ère des Séleucides — Chiffres du ms.	Ère chrétienne — Chiffres rectifiés	Ère chrétienne — Chiffres du ms.	Ère de Jacques d'Édesse	Romains *Constantin*	Perses *Sapor*
[1]276	**637**	643	**326**	306	**1**	21	20
	638	644	**327**	307	**2**	22	21
	639	645	**328**	308	**3**	23	22
	640	646	**329**	309	**4**	24	23
277	**641**	647	**330**	310	*5*	25	24
	642	648	**331**	311	*6*	26	25
	643	649	**332**	312	*7*	27	26
	644	650	**333**	313	*8*	28	27
278	**645**	651	**334**	314	*9*	29	28
	646	652	**335**	315	*10*	30	29
	647	653	**336**	316	*11*	31	30
	648	654	**337**	317	*12*	32	31
						36. *Constantin et ses frères*. 24 ans	
[2]279	**649**	655	**338**	318	**13**	1	32
	650	656	**339**	319	**14**	2	33
	651	657	**340**	320	**15**	3	34
	652	658	**341**	321	**16**	4	35
280	**653**	659	**342**	322	**17**	5	36
	654	660	**343**	323	**18**	6	37
	655	661	**344**	324	**19**	7	38
	656	662	**345**	325	**20**	8	39
281	**657**	663	**346**	326	**21**	9	40
	658	664	**347**	327	**22**	10	41
	659	665	**348**	328	**23**	11	42
	660	666	**349**	329	**24**	12	43
[3]282	**661**	667	**350**	330	**25**	13	44
	662	668	**351**	331	**26**	14	45
	663	669	**352**	332	**27**	15	46
	664	670	**353**	333	**28**	16	47
283	**665**	671	**354**	334	**29**	17	48
	666	672	**355**	335	*30*	18	49
	667	673	**356**	336	*31*	19	50
	668	674	**357**	337	*32*	20	51
284	**669**	675	**358**	338	*33*	21	52
	670	676	**359**	339	*34*	22	53
	671	677	**360**	340	*35*	23	54
	672	678	**361**	341	*36*	24	55
						37. [*Julien*. 2 ans][4]	
[5]285	**673**	679	**362**	342	*37*	1	56[6]
	674	680	**363**	343	*38*	2	57[6]

Olympiades	Ère des Séleucides — Chiffres rectifiés	Ère des Séleucides — Chiffres du ms.	Ère chrétienne — Chiffres rectifiés	Ère chrétienne — Chiffres du ms.	Ère de Jacques d'Édesse	Romains 38. [*Jovien*. 1 an][7]	Perses *Sapor*
	[8]**675**	681	**364**	344	**39**	1	58
						39. *Valentinien, Valens et Gratien*. 14 ans	
	[9]**676**	682	**365**	342	**40**	1[10]	59
286	**677**	683	**366**	343	**41**	2	60
	678	684	**367**	344	**42**	3	61
	679	685	**368**	345	**43**	4	62
	680	686	**369**	346	**44**	5	63
287	**681**	687	**370**	347	**45**	6	64
	682	688	**371**	348	**46**	7	65
	683	689	**372**	349	**47**	8	66
	684	690	**373**	370[11]	**48**	9	67
288	**685**	691	**374**	371	**49**	10	68
	686	692	**375**	372	**50**	11	69
							10. *Ardašir* fils de Sapor. 4 ans[12]
	687	693	**376**	373	**51**	12	1
	688	694	**377**	374	**52**	13[13]	2
[14]289	**689**	690[15]	**378**	375	**53**	14[16]	3
						40. *Théodose le Grand*. 16 ans[17]	
	690	692	**379**	376	**54**	1	4
							11. *Sapor* fils d'Ardašir. 4 ans[18]
	691	692	**380**	377	**55**	2	1
	692		**381**		**56**	3	2
290	**693**	694	**382**	378	**57**	4	3
	694	695	**383**	379	**58**	5	4

1. Page **130** du ms. — 2. P. **134**. — 3. P. **138**. — 4. Le nom est omis. — 5. P. **140**. — 6. Ms. : 5, 6 ; au lieu de 56, 57. — 7. Nom omis. — 8. P. **147**. — 9. P. **149**. — 10. Au lieu de 1-13, le ms. porte 11-23. — 11. Note marg. : *Vois l'erreur et la confusion; du moins, c'est ainsi que je vois*. — 12. J. d'Éd. : 3 ans et 8 m. — 13. Cf. n. 10. — 14. P. **155**. — 15. A ce chiffre se rapporte la note insérée dans le texte, (l. VII, ch. viii ; cf. t. I, p. 306) ainsi conçue : « *Ici, dans le canon des années des Grecs, nous avons additionné 4 années de trop. C'est pourquoi nous recommençons à l'an 690*. » Mais en écrivant 690 au lieu de 695, l'auteur retranche 5 ans. La correction est basée sur la note de J. d'Édesse qui dit que l'année 54, 1re de Théodose, correspond à l'an 690 des Séleucides ; ce qui est exact. — 16. Au-dessus de ce chiffre le ms. porte : Romains, 40e *Magnentius*. — 17. J. d'Éd. : 16 ans et 8 m. Le no d'ordre est 41 dans le ms. — 18. J. d'Éd. : 4 ans 4 m. Notre ms. porte 3 ans; l'erreur vient de l'omission de l'an 693. Elle est corrigée par l'omission de l'année 14 de Théodose, de manière que l'an 15 répond à l'an 10 de Varahran. Mais la différence d'un an dans les dates de l'ère chétienne persiste.

Olympiades	Ère des Séleucides — Chiffres rectifiés	Ère des Séleucides — Chiffres du ms.	Ère chrétienne — Chiffres rectifiés	Ère chrétienne — Chiffres du ms.	Ère de Jacques d'Édesse	Romains *Théodose le Grand*	Perses 12. *Varahran* 11 ans[1]
	695	696	**384**	380	**59**	6	1
	696	697	**385**	381	**60**	7	2
291	**697**	698	**386**	382	**61**	8	3
	698	699	**387**	383	**62**	9	4
	699	700	**388**	384	**63**	10	5
	700	701	**389**	385	**64**	11	6
292	**701**	702	**390**	386	**65**	12	7
	702	703	**391**	387	**66**	13	8
	703	704	**392**	388	**67**	14[2]	9
	[3]**704**	705	**393**	389	**68**	15	10
293	**570**	706	**394**	390	**69**	16	11
							13. *Yezdegerd* 21 ans
	[4]**706**	707	**395**	391	**70**	17	1
						41. *Arcadius* et *Honorius*. 13 ans[5]	
	707	708[6]	**396**	392	**71**	1	2
	708	709	**397**	393	**72**	2	3
294	**709**	710	**398**	394	**73**	3	4
	710	711	**399**	395	**74**	4	5
	711	712	**400**	396	**75**	5	6
	712	713	**401**	397	**76**	6	7
295	**713**	714	**402**	398	**77**	7	8
	714	715	**403**	399	**78**	8	9
	715	716	**404**	400	*79*	9	10
	716	717	**405**	401	*80*	10	11
296	**717**	718	**406**	402	*81*	11	12
	718	719	**407**	403	*82*	12	13
	719	720	**408**	404	*83*	13	14
						42. *Théodose* (le jeune). 42 ans	
	[7]**720**	721	**409**	405	*84*	1	15
297	**721**	722	**410**	406	*85*	2	16
	722	723	**411**	407	*86*	3	17
	723	724	**412**	408	*87*	4	18
	724	725	**413**	409	*88*	5	19
298	**725**	726	**414**	410	*89*	6	20
	726	727	**415**	411	*90*	7	21
							14. *Varahran*, fils de Yezdegerd. 22 ans
	727	728	**416**	412	*91*	8	1

Olympiades	Ère des Séleucides — Chiffres rectifiés	Ère des Séleucides — Chiffres du ms.	Ère chrétienne — Chiffres rectifiés	Ère chrétienne — Chiffres du ms.	Ère de Jacques d'Édesse	Romains *Théodose* (le jeune)	Perses *Varahran* fils de Yezdegerd
	728	729	**417**	413	*92*	9	2
[8]**299**	**729**	730	**418**	414	*93*	10	3
	730	731	**419**	415	*94*	11	4
	731	732	**420**	416	*95*	12	5
	732	733	**421**	417	**96**	13	6
300	**733**	734	**422**	418	**97**	14	7
	734	735	**423**	419	**98**	15	8
	735	736	**424**	420	**99**	16	9
	736	737	**425**	421	**100**	17	10
301	**737**	738	**426**	422	**101**	18	11
	738	739	**427**	423	**102**	19	12
	739	740	**428**	424	**103**	20	13
	740	741	**429**	425	**104**	21	14
302	**741**	742	**430**	426	**105**	22	15
	742	743	**431**	427	**106**	23	16
	743	744	**432**	428	**107**	24	17
	744	745	**433**	429	**108**	25	18
303	**745**	746	**434**	430	**109**	26	19
	746	747	**435**	431	**110**	27	20
	747	748	**436**	432	**111**	28	21
	748	749	**437**	433	**112**	29	22
							15. *Yezdegerd*. fils de Varahran. 19 ans
[9]**304**	**749**	751[10]	**438**	436	**113**	30	1
	750	752	**439**	437	**114**	31	2
	751	753	**440**	438	**115**	32	3
	752	754	**441**	439	**116**	33	4
305	**753**	755	**442**	440	*117*	34	5
	754	756	**443**	441	*118*	35	6
	755	757	**444**	442	*119*	36	7
	756	758	**445**	443	*120*	37	8
306	**757**	759	**446**	444	**121**	38	9
	758	760	**447**	445	**122**	39[11]	10
	759	761	**448**	446	**123**	40	11
	760	762	**449**	447	**124**	41	12
307	**761**	763	**450**	448	**125**	42	13
						43. *Marcien*. 6 ans[12]	
	[13]**762**	764	**451**	449	**126**	1	14
	763	765	**452**	450	**127**	2	15
	764	766	**453**	451	*128*	3	16
308	**765**	767	**454**	452	*129*	4	17[14]
	766	768	**455**	453	*130*	5	18
	767	769	**456**	454	*131*	6	19
						44. *Léon*. 18 ans	16. *Pérôz*. 27 ans
	[15]**768**	770[16]	**457**	455	**132**	1	1

1. J. d'Éd. : *Varahran Germanšah*, 10 ans 11 mois. — 2. Chiffre omis ; cf. p. 531, n. 18. — 3. P. **162** — 4. P. **163**. — 5. Ce titre est déplacé dans le ms. — 6. Comp. la note marg. (ci-dessus, p. 1) : *Cette année est l'an 5902 depuis Adam, l'an 392 depuis N.-S.*; *l'an 708 selon le comput.* — 7. P. **169**. — 8. P. **174**. Le chiffre 299 est omis. — 9. P. **176**. — 10. L'omission de 750 A.S. et de 434, 435 A.D., crée une nouvelle divergence jusqu'à l'an 775 S. — 11. L'an 39 est mis en correspondance avec l'an 760 S, dans le texte, ci-dessus p. 25 ; d'où il résulte que Michel avait bien sous les yeux le tableau fautif de notre copie ; comp. ci-après n. 16. — 12. N° d'ordre et durée omis. — 13. P. **184**. — 14. Ms. : 7, 8, 9 au lieu de 17, 18, 19. — 15. P. **241**. — 16. L'année 770 S. est mise en concordance avec l'an 455 C., ci-dessus, p. 126 ; cf. ci-devant, n. 6 et 11.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres rectifiés	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	ÈRE DE JACQUES D'ÉDESSE	ROMAINS *Léon*	PERSES *Pérôz*
309	769	771	458	456	133	2	2
	770	772	459	457	134	3	3
	771	773	460	458	135	4	4
	772	774	461	459	136	5	5
310	773	775	462	460	137	6	6
	[1]774	776	463	420	138	7	7
	775	777	464	421	139	8	8
	776	778	465	422	140	9	9
311	777	779	466	423	141	10	10
	778	780	467	424	142	11	11
	779	781	468	425	143	12	12
	780	782	469	426	144	13	13
312	781	783	470	427	145	14	14
	782	784	471	428	146	15	15
	783	785	472	429	147	16	16
	784	786	473	430	148	17	17
313	785	787	474	431	149	18	18
						Basiliscus s'empara de l'Empire et régna avec son fils *Marcien.* 2 ans	
	[2]786	788	475	432	150	1[3]	19
	787	789	476	433	151	2	20
						16. *Zénon.* 16 ans[4]	
	[5]788	790	477	434	152	2	21
314	789	791	478	435	153	3	22
	790	792	479	436	154	4	23
	791	793	480	437	155	5	24
	792	794	481	438	156	6	25
315	793	795	482	439	*157*	7	26
	794	796	483	440	*158*	8	27
							17. *Balaš.* 4 ans
	[6]795	797	484	441	*159*	9	1
	766	798	485	442	*160*	10	2
316	797	799	486		*161*	11	3
	798	800	487		*162*	12	4

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres rectifiés	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	ÈRE DE JACQUES D'ÉDESSE	ROMAINS *Zénon*	PERSES 18. *Qawad* fils de Pérôz. 11 ans
	799	801	488	443	*163*	13	1
	800	802	489	444	*164*	14	2
317	801	803	490	445	*165*	15	3
	802	804	491	446[7]	166	16	4
						47. *Anastase.* [27 ans][8]	
	[9]803	[10]805	492	493	167	1	5
	804	806	493	494	168	2	6
318	805	807	494	495	169	3	7
	806	808	495	496	*170*	4	8
	807	809	496	497	*171*	5	9
	808	810	497	498	*172*	6	10
319	809	811	498	499	*173*	7	11
							Zamasp, frère de Qawad, se révolta et régna 2 ans
	810	812	499	500	*174*	8	1
	811	813	500	501	*175*	9	2
							Qawad revint, tua son frère et régna 30 ans
	812	814	501	502	176	10	1
320	813	815	502	503	177	11	2
	814	816	503	504	178	12	3
	815	817	504	505	179	13	4
	816	818	505	506	180	14	5
[12]321	817	819	506	507	181	15	6
	818	820	507	508	182	16	7
	819	821	508	509	183	17	8
	820	822	509	510	184	18	9
322	821	823	510	511	185	19	10
	822	824	511	512	186	20	11
	823	825	512	513	187	21	12
	824	826	513	514	188	22	13
323	825	827	514	515	189	23	14

1. P. 248. — 2. P. 250. — 3. Au lieu de 1, 2, le ms. porte : 19, 20. — 4. Le n° d'ordre et le nombre des années sont omis. J. d'Éd. donne 19 ans à Léon, et place Zénon à la suite sans mentionner Basiliscus. Pour Michel, l'an 1 de Zénon se confond avec l'an 2 de ce dernier. — 5. P. 253. — 6. P. 255. — 7. Note marginale : « *Ce nombre des années de N.-S., qui est écrit en lettres rouges* (dans le ms.), *est trop faible de 47 ans* ; *c'est pourquoi, à partir d'ici et désormais il est corrigé. Ce qui est vrai, c'est que je n'ai vu dans ce Canon rien d'exact, mais la confusion* : *tantôt trop, tantôt trop peu. Priez pour moi.* » En plaçant sa correction à l'année suivante (493 au lieu de 447), l'auteur n'ajoute en réalité que 46 ans (cf. p. 531, n. 15), ce qui laisse une différence de 312 ans, au lieu de 311, entre l'ère des S. et l'ère chrétienne. — 8. Durée omise. — 9. P. 256. — 10. L'année 805 est mise en concordance avec l'an 539 des Antiochéniens (ci-dessus, p. 154). C'est probablement ce qui a amené l'auteur à modifier la date des années de l'ère chrétienne (cf. n. 7). L'an 539 d'Antioche commençait en réalité le 1er sept. 490. — 11. Note marginale : *En l'an 814 des Grecs finit le sixième millénaire.* Cf. ci-dessus, p. 167. — 12. P. 259.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ÈRE DE JACQUES D'ÉDESSE	ROMAINS *Anastase*	PERSES *Qawad*
	826	828	515	516	190	24	15
	827	829	516	517	191	25	16
	828	830	517	518	192	26	17
324	829	831	518	519	193	27	18
						48. *Justinien*[1]. 9 ans	
	[2] 830	832	519	520	194	1	19
	831	833	520	521	195	2	20
	832	834	521	522	196	3	21
325	833	835	522	523	197	4	22
	834	836	523	524	198	5	23
	835	837	524	525	199	6	24
	836	838	525	526	200	7	25
326[3]	837	839	526	527	201	8	26
	838	840	527	528	202	9	27
						49. *Justinien II.* 38 ans[4]	
	[5] 839	*840*	528	*530*	203	*1*	*28*
	840	*841*	529	*531*	204	*2*	*29*
327	841	*842*	530	*532*	205	*3*	*30*
							19. *Kosrau.* 48 ans[6]
	842	*843*	531	*533*	206	*4*	*1*
	[7] 843	844	532	534	207	5	2
	844	845	533	535	208	6	3
328	845	846	534	536	209	7	4
	846	847	535	537	210	8	5
	847	848	536	538	211	9	6
	848	849	537	539	212	10	7
329	849	850[8]	538	540	213	11	8
	850	851	539	541	214	12	9

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ÈRE DE JACQUES D'ÉDESSE	ROMAINS *Justinien II*	PERSES *Kosrau*
	851	852	540	542	215	13	10
	852	853	541	543	216	14	11
[9] 330	853	854	542	544	217	15	12
	854	855	543	545	218	16	13
	855	856	544	546	219	17	14
	[10] 856	857	545	547	220	18	15[11]
331	857	858	546	548	221	19	16
	858	859	547	549	222	20	17
	859	860	548	550	223	21	18
	860	861	549	551	224	22	19
332	861	862	550	552	225	23	20
	862	863	551	553	226	24	21
	863	864	552	554	227	25	22
	864	865	553	555	228	26	23
333	865	866	554	556	229	27	24
	866	867	555	557	230	28	25
	867	868	556	558	231	29	26
	868	869	557	559	232	30	27
[12] 334	869	*870*	558	*560*	233	*31*	*28*
	870	*871*	559	*561*	234	*32*	*29*
	871	*872*	560	*562*	235	*33*	*30*
	872	*873*	561	*563*	236	*34*	*31*
335	[13] 873	874	562	564	237	35	32
	874	875	563	565	238	36	33
	875	876	564	566	239	37	34
	876	877[14]	565	567	240	38	35
						50. *Justinien III.* 13 ans[15]	
[16] 336	877	878[17]	566	568	241	1	36
	878	879	567	569	242	2	37
	879	880	568	570	243	3	38
	880	881	569	571	244	4	39
337	881	882	570		*245*	5	40
	882	883	571		*246*	6	41
	[18] 883	884	572	574	*247*	7	42
	884	885	573	575	*248*	8	43
338	885	886	574	576	*249*	9	44
	886	887	575	577	*250*	10	45
	887	888	576	578	*251*	11	46
	[19] 888		577		*252*	*12*	*47*
339	889		578		*253*	*13*	*48*[20]

1. Lire : *Justin I*; cf. ci-dessus, p. 169, n. 1. — 2. P. **265**. — 3. Ms. : 346. — 4. Justinien Ier ; cf. p. 190, n. 1. — 5. Un tableau correspondant aux années 1-4 de Justinien devrait se trouver à la page 277. L'espace a été laissé en blanc par le copiste. Nous le suppléons par les chiffres en italique, empruntés à ce tableau dans la vers. ar. (f° 168 *b*). La répétition de l'année 840 des Séleucides, d'une part, et l'omission de l'an 529 de l'ère chrétienne, d'autre part, réduisent à 310 ans la différence entre les deux ères. — 6. J. d'Éd. : 47 ans. — 7. P. **286**. — 8. L'an 850 est mis en concordance avec l'an 11 de Justinien, ci-dessus, p. 205. — 9. P. **296**. — 10. P. **308**. — 11. Le ms. répète ici le chiffre 14, de sorte qu'on a 14-26 au lieu de 15-27. — 12. Un tableau comprenant 4 ans, a été omis par le copiste à la p. 319. Nous le transcrivons en italique d'après la vers. ar. (f° 192). — 13. P. **323**. — 14. 877 S = 567 C dans le texte, ci-dessus, p. 281. — 15. Lire : Justin II; cf. p. 282, n. 2. — 16. P. **331**. — 17. 878 S = 568 C, dans le texte, ci-dessus, p. 282. — 18. P. **338**. — 19. Un tableau renfermant 2 années devait se trouver dans la lacune de la page 351, qui existe aussi dans la vers. ar — 20. Kosrau règna 48 ans d'après le texte (ci-dessus, p. 358). J. d'Éd. ne lui en donne que 47, mais, soit qu'il en ait inscrit 48, soit qu'il en ait donné 13 à Hormizd (cette partie du tableau manque), à l'année 277, à laquelle son texte reprend, l'an 20 de Maurice se trouve en concordance avec l'an 12 de Kosrau II.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres rectifiés	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	ÈRE DE JACQUES D'ÉDESSE	ROMAINS *Tibère*, qui est le 51e des Romains et le 1er des Grecs [1]. 4 ans	PERSES 20. *Hormizd*, fils de Kosrau. 12 ans
	[2]**890**	[3]890	**579**	[4]561	*254*	1	1
	[5]**891**	891	**580**	562	*255*	2	2
	892	892	**581**	563	*256*	3	3
340	**893**	893	**582**	564	*257*	4	4
						Maurice. 20 ans [6]	
	[7]**894**	*894*	**583**	*565*	*258*	*1*	*5*
	895	*895*	**584**	*566*	*259*	*2*	*6*
	896	*896*	**585**	*567*	*260*	*3*	*7*
341	**897**	*897*	**586**	*568*	*261*	*4*	*8*
	898	*898*	**587**	*569*	*262*	*5*	*9*
	899	*899*	**588**	*570*	*263*	*6*	*10*
	900	*900*	**589**	*571*	*264*	*7*	*11*
342	**901**	*901*	**590**	*572*	*265*	*8*	*12*
							21. *Kosrau* fils de Hormizd. 38 ans
	[8]**902**	902	**591**	573	*266*	9	1
	903	903	**592**	574	*267*	10	2
	904	904	**593**	575	*268*	11	3
343	**905**	905	**594**	576	*269*	12	4
	906	906	**595**	577	*270*	13	5
	907	907	**596**	578	*271*	14	6
	908	908	**597**	579	*272*	15	7
[9]**344**	**909**	909	**598**	580	*273*	16	8
	910	910	**599**	581	*274*	17	9
	911	911	**600**	582	*275*	18	10
	912	912	**601**	583	*276*	19	11
345	**913**	913	**602**	584	**277**	20	12
						Quand Maurice fut tué avec ses enfants, *Phocas* régna 7 ans et 8 m.	
	[10]**914**	914	**603**	585	**278**	1	13
	915	915	**604**	586	**279**	2	14
	916	916	**605**	587	**280**	3	15
346	**917**	917	**606**	588	**281**	4	16 [11]

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres rectifiés	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	ÈRE DE JACQUES D'ÉDESSE	ROMAINS *Phocas*	PERSES *Kosrau*
	918	918	**607**	589	**282**	5	17
	919	919	**608**	590	**283**	6	18
	920	920	**609**	591	**284**	7	19
347	**921**	[12] 921	**610**	592	**285**	8	20
						54. *Heraclius.* 32 ans	
	[13]**922**	922	**611**	593	**286**	1	[14]21
	923	923	**612**	594	**287**	2	22
	924	924	**613**	595	**288**	3	23
348	**925**	925	**614**	596	**289**	4	24
	[15]**926**	926	**615**	597	**290**	5	25
	927	927	**616**	598	**291**	6	26
	928	928	**617**	599	**292**	7	27
349	**929**	929	**618**	600	**293**	8	28
	930	930	**619**	601	**294**	9	29
	931	931	**620**	602	**295**	10	30
	932	932	**621**	603	**296**	11	31

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES [16]	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	ÈRE DE JACQUES D'ÉDESSE	ROMAINS *Heraclius*	PERSES *Kosrau II*	ARABES [17] 1. *Mahommet.* 7 ans
[18]**350**	**933**	**622**	604	**297**	12	32	1
	934	**623**	605	**298**	13	33	2
	935	**624**	606	**299**	14	34	3
	936	**625**	607	**300**	15	35	4
351	**937**	**626**	608	**301**	16	36	5
	938	**627**	609	**302**	17	37	6
	939	**628**	610	**303**	18	38	7
						Široi. 9 mois	2. *Abou Bekr.* [3 ans] [19]
	940	**629**	611	**304**	19	1 [20]	1
						Plusieurs. *Ardašir*	
[21]**352**	**941**	**630**	612	**305**	20	1	2

1. Cf. ci-dessus, p. 316, 338. — 2. P. **366**. — 3. Cette date 890 est exprimée dans le texte, ci-dessus, p. 338. — 4. Le motif de cette correction (561 au lieu 581) m'est inconnu; elle élève à 329 ans la différence entre l'ère des Sél. et l'ère chrétienne. Cette divergence se maintient jusqu'à l'an 1038 S, cf. ci-après, p. 538, n. 3. — 5. A partir d'ici les chiffres du ms. concordent pour l'ère des Sél., avec la suite de notre restitution. — 6. Titre supposé dans la lacune. — 7. Cette partie du tableau devait se trouver à la p. 378; elle est restituée d'après l'ar. (fo 224), sans tenir compte d'une faute du copiste qui a écrit 4-11 au lieu de 5-12. — 8. P. **381**. — 9. P. **387**. — 10. P. **389**. — 11. Le chiffre 16 est omis, de sorte qu'on a 17-21 au lieu de 16-20. — 12. 921 S = 592 C, d'après le texte, ci-dessus p. 399, 400.— 13. P. **403**. — 14. Ce chiffre est répété ici à sa place; cf. n. 11. — 15. P. **404**. — 16. Les chiffres du ms. sont désormais réguliers (comme depuis l'an 890), jusqu'à l'an 1036. — 17. D'après le texte, l'empire des Arabes commença en la 12e ann. d'Héraclius, 32e de Kosrau, en 933 des Grecs, l'an 6130 de la Création, 604 de J.-C. (ci-dessus, p. 408). — 18. P. **408**. — 19. J. d'Éd.: 2 ans 7 m. — 20. Ms.: 39. — 21. P. **411**.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres du ms.	ÈRE DE JACQUES D'ÉDESSE	ROMAINS *Héraclius*	PERSES *Ardasir*	ARABES *Abou Bekr*
	942	**631**	613	[1] **306**	21	2	3
						Bôrân[2] fille de Kosrau	3. *'Omar*, fils de Khattâb. [12 ans]
	943	**632**	614	*307*	22	1	1
						D'autres.	
	944	**633**	615	*308*	23	1	2
						Yezdegerd fils de Kosrau. 12 ans	
353	**945**	**634**	616	*309*	24	1	3
	946	**635**	617	*310*	25	2	4
	947	**636**	618	*311*	26	3	5
	948	**637**	619	*312*	27	4	6
354	**949**	**638**	620	*313*	28	5	7
	[3] **950**	**639**	621	*314*	29	6	8
	951	**640**	622	*315*	30	7	9
	952	**641**	623	*316*	31	8	10
355	**953**	**642**	624	*317*	32	9	11
					Heraclius laissa l'empire à ses trois fils[4]. *Constantin* 1 an		
	954	**643**	625	*318*	1	10	12
					Constans[5] 55e des R. et 5e des Gr. 27 ans		4. 'Omar fut tué et *Othman* régna. 12 ans
	955	**644**	626	*319*	[6] 2	11	1
	956	**645**	627	*320*	3	12	2
[7] **356**	**957**	**646**	628	*321*	4	Fin de l'empire des Perses (cf. ci-dessus, p. 424).	3
	958	**647**	629	*322*	5		4
	959	**648**	630	*323*	6		5
	960	**649**	631	*324*	7		6
357	**961**	**650**	632	*325*	8		7
	962	**651**	633	*326*	9		8
	963	**652**	634	*327*	10		9
	964	**653**	635	*328*	11		10

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres du ms.	ÈRE DE JACQUES D'ÉDESSE	ROMAINS *Constans*	ARABES *Othman*	
[8] **358**	**965**	**654**	636	*329*	12	11	
	966	**655**	637	*330*	13	12	
						L'empire des Arabes fut partagé en deux	
						En Syrie : *Mo'avia*	A Yatreb : *'Ali.* 5 ans
	967	**656**	638	*331*	14[9]	1	1
	968	**657**	639	*332*	15	2	2
359	**969**	**658**	640	*333*	16	3	3
	970	**659**	641	*334*	17	4	4
	971	**660**	642	*335*	18	5	5
						Mo'avia seul. 20 ans	
	972	**661**	643	*336*	19	1	
[10] **360**	**973**	**662**	644	*337*	20	2	
	974	**663**	645	*338*	21	3	
	975	**664**	646	*339*	22	4	
	976	**665**	647	*340*	23	5	
361	**977**	**666**	647	*341*	24	6	
	978	**667**	648	*342*	25	7	
	979	**668**	649	*343*	26	8	
	980	**669**	650	*344*	27	9	
					56. *Constantin et ses frères.* 16 ans		
[11] **362**	**981**	**670**	652	*345*	1	10	
	982	**671**	653	*346*	2	11	
	983	**672**	654	*347*	3	12	
	984	**673**	655	*348*	4	13	
363	**985**	**674**	656	*349*	5	14	
	986	**675**	657	*350*	6	15	
	987	**676**	658	*351*	7	16	
	988	**677**	659	*352*	8	17	
364	**989**	**678**	660	*353*	9	18	
	[1] **990**	**679**	661	*354*	10	19	
	991	**680**	662	*355*	11	20	
						Quand Mo'avia mourut, son fils *Yézid*, 6e roi, régna. [4 ans]	
	992	**681**	663	*356*	12	1	

1. Ici s'arrêtent les fragments conservés de J. D'ÉDESSE. — 2. Le nom est défiguré dans le ms. — 3. P. **415**. — 4. Cf. ci-dessus, p. 426, n. 5. — 5. Titre déplacé dans le ms. — 6. La première année se confond avec celle de Constantin. — 7. P. **428**. — 8. P. **430**. — 9. Le chiffre 13 est répété fautivement ; on a 14-19 au lieu de 13-18. — 10. P. **434**. — 11. P. **436**. — 12. P. **444**.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ÈRE DE JACQUES D'ÉDESSE	ROMAINS *Constantin et ses frères*	ARABES *Yézid*
365	993	682	664	*357*	13	2
	994	683	665	*358*	14	3
	995	684	666	*359*	15	4
						Yézid mourut et l'empire fut divisé ; ensuite règna *Marwan*. 1 an
	996	685	667	*360*	16	1[1]
					Justinien[2] 57e des R. et 7e des Gr., 10 ans	L'empire des Arabes fut partagé entre plusieurs ; ensuite : *ʿAbd el-Malik*, 8e roi. [20 ans]
[3]366	997	686	668	*361*	1	1
	998	687	669	*362*	2	2
	999	688	670	*363*	3	3
	1000[4]	689		*364*	4	4
367	1001	690	671[5]	*365*	5[6]	5[6]
	1002	691	672	*366*	6	6
	1003	692	673	*367*	7[6]	7[6]
	[7]1004	693	674	*368*	8	8
[8]368	1005	694	675	*369*	9	9
	1006	695	676	*370*	10	10
					Ce Justinien fut déposé et *Léonce* régna.	
	1007	696	677	*371*	1	11
	1008	697	678	*372*	2	12
369	1009	698	679	*373*	3	13
					Tibère, surnommé *Apsimaros*, 59e des R. et 9e des Gr., 7 ans	
	1010	699	680	*374*	1	14
	1011	700	681	*375*	2	15
	1012	701	682	*376*	3	16
370	1013	702	683	*377*	4	17
	1014	703	684	*378*	5	18

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ÈRE DE JACQUES D'ÉDESSE	ROMAINS *Tibère*	ARABES *ʿAbd el-Malik*
	[9]1015	704	685	*379*	6	19
	1016	705	687	*380*	7	20
					Justinien revint régner, et tua les 2 autres	ʿAbd el-Malik mourut et son fils *Walid* régna 9 ans
371	1017	706	688	*381*	1	1
	1018	707	689	*382*	2	2
	1019	708	690	*383*	3	3
	1020	709	691	*384*	4	4
372	1021	710	692	*385*	5	5
	[10]1022	711	693		6	6
					Justinien fut tué et *Philippique*, 10e r. des Gr., régna[11]	
	1023	712	694		1	7
	1024	713	695		2	8
					Anastase, 61e des R. et 11e des Gr., régna 2 ans	
373	1025	714	696		1	9
	1026	715	697		2	10
						Soleiman. 2 ans
	[12]1027	716	698		3	1
					Théodore régna sur les R. 1 an	
	1028	717	699		1	2
					Léon régna sur les R. 24 ans	
374	1029	718	700		1	3

1. Chiffre omis. — 2. Ms. : *Justinus*. — 3. P. **445**. — 4. Le ms. omet l'an 1000, et les années 1001-1003 sont déplacées, mais dès l'an 1004 l'accord est rétabli. — 5. Par suite de l'omission de l'an 1000, les dates de l'ère chrétienne sont avancées d'une année jusqu'à l'an 687, où la série se trouve rétablie par suite de l'omission de l'an 686. — 6. Chiffre omis. — 7. P. **446**. — 8. L'Ol. 368 est placée à l'an 1004, et toute la série à la suite est ainsi déplacée d'une année en avant jusqu'à l'Ol. 377. — 9. P. **449**. — 10. Ici commence la continuation du Canon disposée par Michel, cf. ci-dessus, p. 483. — 11. Ce titre est écrit en marge; ms : *Philippos*. — 12. P. **451**.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ROMAINS *Léon*	ARABES *'Omar* régna sur les Ar. 2 ans et 5 m.
	1030	1030	**719**	701	2	1
	[1]**1031**	1031	**720**	702	3	2
						Yézid. 4 ans[2]
	1032	1032	**721**	703	4	1
375	**1033**	1033	**722**	704	5	2
	1034	1034	**723**	705	6	3
	1035	1035	**724**	706	7	4
	1036	1036	**725**	707	8	5
						Hišam. 19 ans
376	**1037**	1038[3]	**726**	708	9	1
	1038	1039	**727**	709	10	2
	1039	1040	**728**	710	11	3
	1040	1041	**729**	711	12	4
377	**1041**	1042	**730**	712	13	5
	[4]**1042**	1043	**731**	713	14	6
	1043	1044	**732**	714	15	7
	1044	1045	**733**	715	16	8
378	**1045**	1046	**734**	716	17	9
	1946	1047	**735**	717	18	10
	1047	1048	**736**	718	19	11
	[5]**1048**	1049	**737**	719	20	12
379	**1049**	1050	**738**	720	21	13
	1050	1051	**739**	721	22	14
	1051	1052	**740**	722	23	15
	1052	1053	**741**		24	16
					Constantin fils de Léon régna 34 ans	
380	**1053**	1054	**742**	723	1	17
	1054	1055	**743**	724	2	18
	1055	1056	**744**	725	3	19
						Walid, fils de Yézid, régna 1 an
	1056	1057	**745**	727	4	1

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ROMAINS *Constantin*	ARABES *Yézid* régna quelques jours
381	**1057**	1058	**746**	728	5	1
						Ibrahim régna[6]
						Divers pendant 2 ans
	1058	1059	**747**	729	6	1
	1059	1060	**748**	730	7	2
						Marwan à Damas, et *'Abdallah*, dans le Khorasan
	1060	1061	**749**	731	8	1
382	**1061**	1062	**750**	732	9	2
	1062	1063	**751**	733	10	3
	1063	1064	**752**	734	11	4
						Ici Merwan fut tué et *'Abdallah* régna seul
	1064	1065	**753**	735	12	1
383	**1065**	1066	**754**	736	13	2
						'Abdallah 18e roi des Arabes
	[7]**1066**	1067	**755**	737	14	1[8]
	1067	1068	**756**	738	15	2
	1068	1069	**757**	739	16	3
						'Abdallah mourut et *'Abdallah*, fils de 'Ali, régna dans le Khorasan, et *Abou Dja'far* en Syrie et en Égypte
384	**1069**	1070	**758**	740	17	4[9]
	1070	1071	**759**	741	18	5

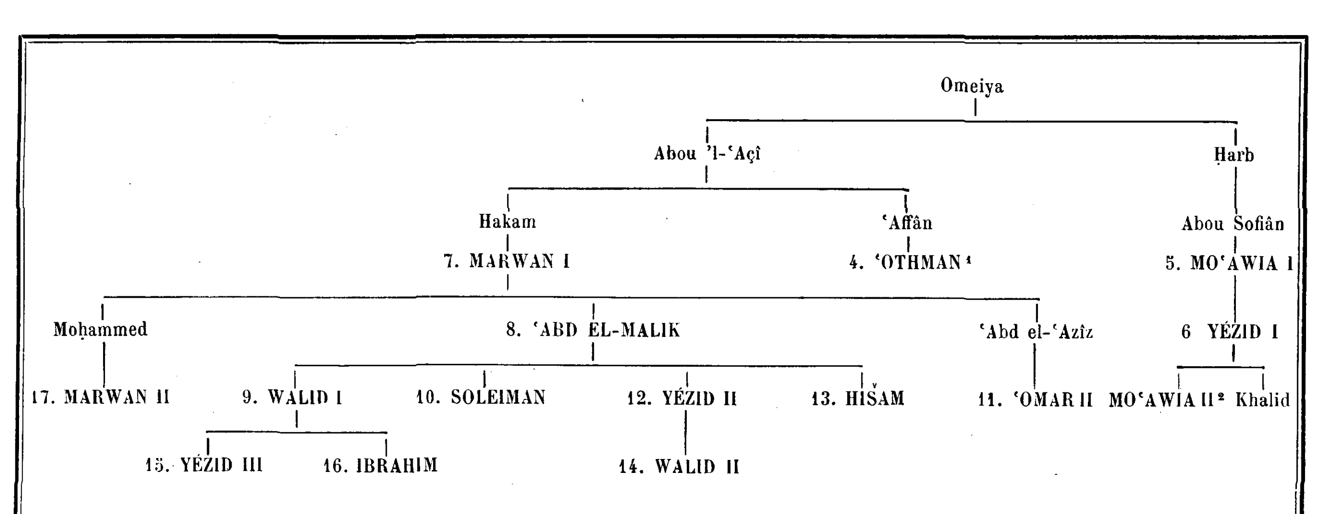
1. P. **455**. — 2. *Sic* ms. — 3. L'omission du chiffre 1037, amène une nouvelle divergence à partir d'ici. — 4. P. **456**. Ce tableau aurait du être placé au bas de la p. 457, dans l'espace laissé en blanc. — 5. P. **462**. — 6. Le ms. porte en marge le mot *lacune*, qui semble se rapporter à cette notice. — 7. P. **471**. — 8. *Sic* ms., au lieu de 3, 4, 5. — 9. *Sic* ms.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres rectifiés	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres du ms.	ROMAINS *Constantin*	ARABES *Abou Dja'far*	OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres rectifiés	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres du ms.	ROMAINS *Constantin*	ARABES *Abou Dja'far*
	1071	1072	**760**	742	19	6		[1] **1079**	1080	**768**	750	27	14
	1072	1073	**761**	743	20	7		**1080**	1081	**769**	751	28	15
385	**1073**	1074	**762**	744	21	8	**387**	**1081**	1082	**770**	752	29	16
	1074	1075	**763**	745	22	9		**1082**	1083	**771**	753	30	17
	1075	1076	**764**	746	23	10		**1083**	1084	**772**	754	31	18
	1076	1077	**765**	747	24	11		**1084**	1085	**773**	755	32	19
386	**1077**	1078	**766**	748	25	12	**388**	**1085**	1086	**774**	756	33	20
	1078	1079	**767**	749	26	13		**1086**	1087 [2]	**775**	757	34	21 [3]

1. P. **476**. — 2. Le synchronisme 1087 S = 757 C, est confirmé par le titre du Livre XII, qui commence « à l'an 1088 des Grecs. 157 des Arabes, 6260 (*sic*) de la Création, 758 de J.-C. » L'an 157 des Ar. commençait réellement le 21 nov. 774. — 3. Ici se termine le Canon correspondant au XI[e] Livre de la Chronique. La suite des tableaux sera transcrite à la fin du tome III.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

DES KHALIFES OMEIYADES



1. Les noms des khalifes sont en lettres capitales. Le chiffre qui précède le nom indique l'ordre dans lequel ils ont régné. 'Othman succéda à 'Omar [I] Ibn Khaṭṭâb, qui avait lui-même succédé à Abou Bekr, le premier khalife après Mahomet. — 2. Successeur de Yézîd, son père. Il n'est pas compté par Michel dans la série des khalifes.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE HUITIÈME

LIVRE NEUVIÈME

LIVRE DIXIÈME

LIVRE ONZIÈME

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BURDIN ET Cie.